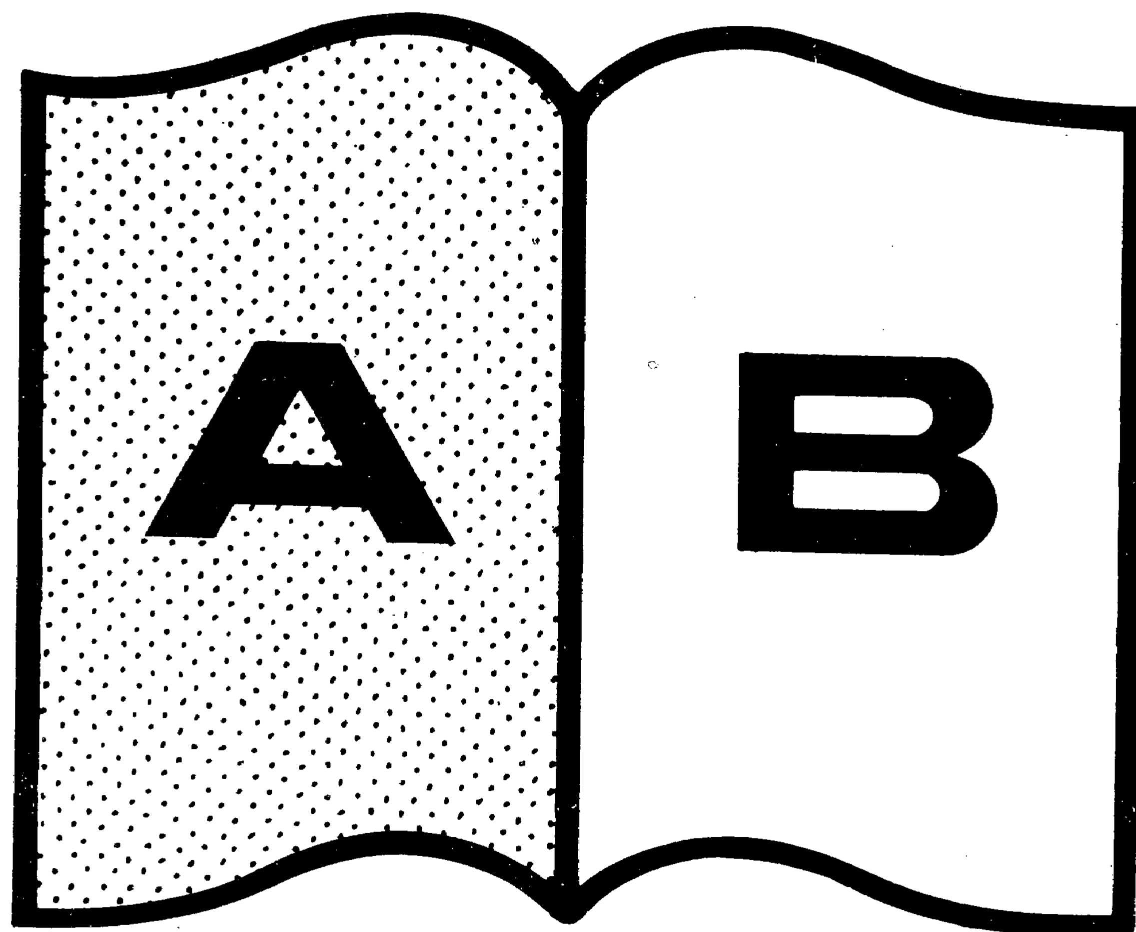
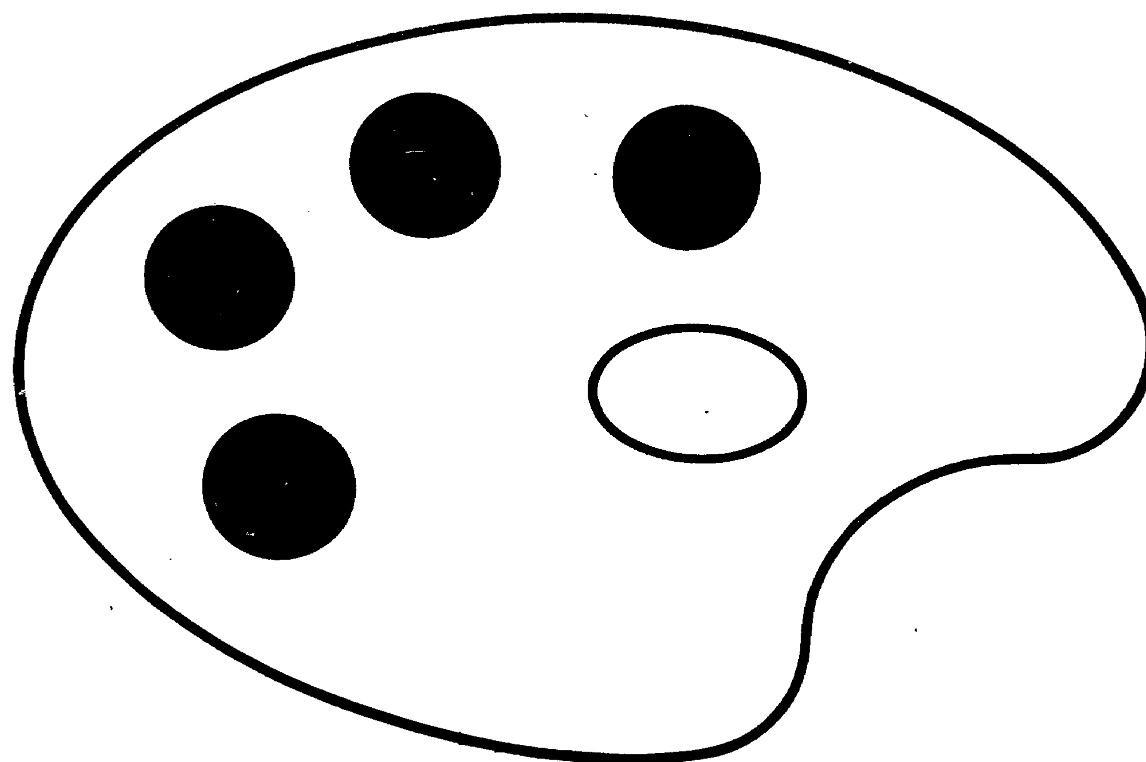
Les faux monnayeurs au XIXe siècle / par Camille Bias



Contraste insuffisant

NF Z 43-120-14



Original en couleur
NF Z 43-120-8

Les Faux Monnayeurs

par

Camille Bias

Les

Faux Monnayeurs

par

Camille Bias

Série

LES

FAUX MONNAYEURS

PAR CAMILLE BIAS



10 centimes la Livraison. — **50** centimes la Série

2 livraisons par semaines. — 1 série tous les 15 jours.

En vente chez PÉRINET, 10, rue du Croissant.

Série

LES

FAUX MONNAYEURS

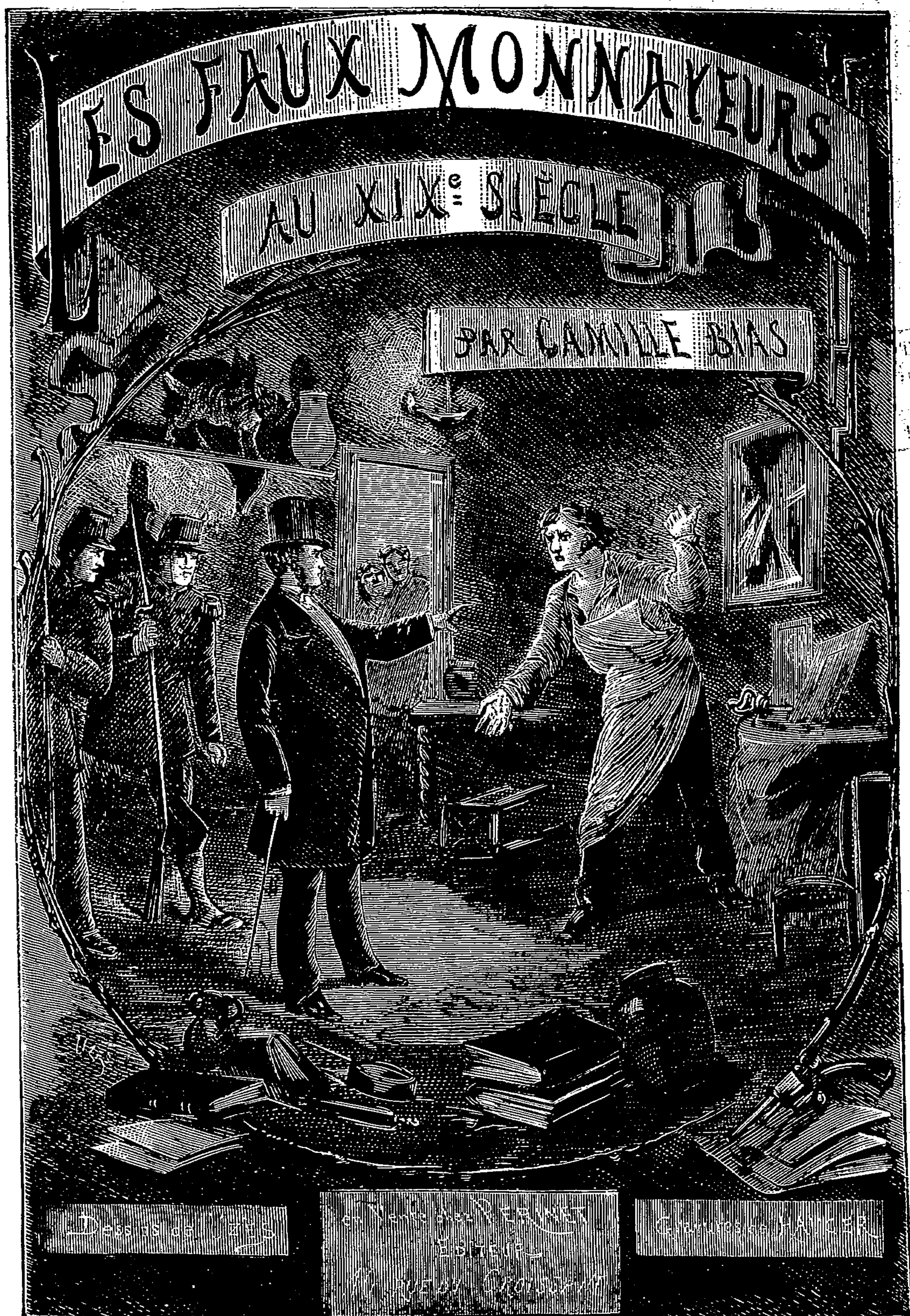
PAR CAMILLE BIAS



10 centimes la Livraison. — **50** centimes la Série

2 livraisons par semaines. — 1 série tous les 15 jours.

En vente chez PÉRINET, 10, rue du Croissant.



10 centimes la Livraison. — 50 centimes la Série. — 2 Livraisons par Semaine
Une Série de 5 Livraisons tous les 15 jours.

LES

FAUX MONNAYEURS

AU XIXe SIÈCLE

RÉSUMÉ

—

La première scène de ce roman qui a tenu pendant cinq mois les lecteurs du journal *la France* dans une continuelle attente pleine d'impatience, se passe en une pauvre boutique de bric à brac, de la triste et sale rue des Filles-Dieu.

Félix Radèze, le héros qui traverse l'œuvre et représente tout une époque, avec ses égarements, ses crimes, ses douleurs et son châtiment, vient de fermer sa boutique. Il est seul comme toujours. On ne devine rien de ses actes dans la simplicité de sa vie, rien de son âme dans le masque d'indifférence qui recouvre sa personne.

Des pas retentissent dans la rue étroite ; il ouvre avant qu'on n'ait frappé, les reconnaissant. C'est son frère, un tout jeune homme dont il s'est fait le père, et qu'il aime.

— Sauve-moi ! s'écrie celui-ci. Je suis poursuivi.

Le brocanteur le pousse dans une cave dont il recouvre la trappe avec sa marchandise, enfonce au moyen d'une barre de fer le vitrage qui sépare sa boutique d'une cour, et dit aux gens du poste qui entrent bientôt après le jeune homme :

— Il vient de passer par là, en brisant le chassis.

Puis, quand tout est rentré dans le silence, il va rejoindre son frère et lui demande sa confession.

Le malheureux a fabriqué de faux billets de banque avec trois camarades, dont deux sont déjà arrêtés. Il implore la pitié de son frère aîné et dit qu'il veut mourir.

— Tu vivras, enfant, répond le brocanteur, et tu seras heureux de la façon dont tu veux l'être. Cela sera parce que je t'aime et que je le veux. Tu as soif de richesses? tu possèderas des millions. Tu as soif de grandeurs? tu seras le premier parmi les plus riches et les plus honorés.

Son frère le croit fou. Il reprend :

— Battre de la fausse monnaie ! copier de faux billets de banque ! quelle sottise. S'exposer au bagne pour quelques centaines de mille francs, quelle misère !... Moi aussi, je suis batteur d'or faux, je fabrique de la fausse monnaie ! Mais la mienne passe partout, aucun œil humain ne saurait la reconnaître. Ah ! ma fausse monnaie, ajoute-il avec un effrayant éclat de rire, elle circule dans le monde entier, et personne ne la devine. Elle court sur les marches des trônes et se cache dans l'escarcelle des mendiants. Palais et bouges la recèlent, selon les besoins de ceux qui savent l'employer. Ma fausse monnaie est de tous les âges, a cours chez tous les peuples, et fait à l'occasion des lois qui la protègent.

Il achève d'expliquer à son frère sa théorie, et termine ainsi :

— Ma fausse monnaie, jusqu'à ce jour, c'est ma pauvre boutique de bric à brac, mon honnêteté bête et inconsciente. Si je ne passais pour un idiot, je n'aurais pu te sauver tout-à-l'heure.

Sauvé, il ne l'est pas encore. Mais trois jours plus tard, le commissaire de police du quartier reçoit la visite du brocanteur, plus sale, plus cassé, plus stupide que jamais.

Le faux monnayeur, c'était mon frère ! s'écrie-t-il en sanglotant.

En même temps il présente une lettre dans laquelle le jeune homme lui dit que, ne pouvant plus supporter le remords de son crime, il va l'expier en mourant. La lettre est touchante. Le coupable y implore le pardon de son frère.

Le lendemain, les journaux rapportent le fait divers. On a retrouvé le cadavre et Félix Radèze le reconnait.

Le commissaire de police et les *reporters* se sont chargés de mettre en circulation la fausse monnaie du brocanteur.

Le prologue se termine sur cette déclaration.

Ce roman, palpitant d'intérêt, de la première ligne à la dernière est, sans contredit, l'œuvre la plus dramatique, la plus émouvante qui ait été écrite de nos jours. Depuis les Mystères de Paris, dépassés ici en hardiesse, nul n'a fouillé la société parisienne, de bas en haut, nul peut-être n'aurait osé y découvrir ce que nous révèle dans *Les Faux Monnayeurs au XIXe siècle*, l'auteur si légitimement populaire et si connu pour l'audace des conceptions, et la virilité du style : Camille Bias.

En vente chez Périnet, 10, rue du Croissant.

LES FAUX MONNAYEURS

Par CAMILLE BIAS

10 centimes la Livraison. — **50** centimes la Série.

VIENT DE PARAITRE

HENRI ROCHEFORT

Par OLIVIER PAIN

TRÈS-BEAU VOLUME. — PRIX : 3 FR. 50

VIENT DE PARAITRE

LES DEUX ORPHELINES DE LA COMMUNE

PAR L. DESSAIGNE

Prix du volume : **3** fr. **50**

L'ÉTANG DES SŒURS GRISES

Par A. MATTHEY

L'ouvrage complet en 60 Livraisons à 10 centimes

10 cent. la Livraison illustrée. — 50 cent. la Série de 5 Livraisons

2 Livraisons par semaine. — **2** Séries par mois.

LA REVANCHE DE CLODION

Par ARTHUR ARNOULD

Et illustrée par MM. VIERGE, B.-G. UZÈS

1 volume broché, 5 francs.

DU MÊME AUTEUR

LA BRÉSILIENNE, ILLUSTRÉE

Un beau volume broché. — **Prix : 4 fr.**

10 CENTIMES LA LIVRAISON. — 50 CENTIMES LA SÉRIE DE CINQ LIVRAISONS

LA REVANCHE DE CLODION

Par A. MATTHEY

10 CENTIMES LA LIVRAISON. — 50 CENTIMES LA SÉRIE DE CINQ LIVRAISONS

Ces ouvrages sont illustrés par nos meilleurs Dessinateurs

L'HOMME NOIR

PAR ALFRED SIRVEN

1 volume illustré. — Prix du volume broché, **2** fr. **50**.

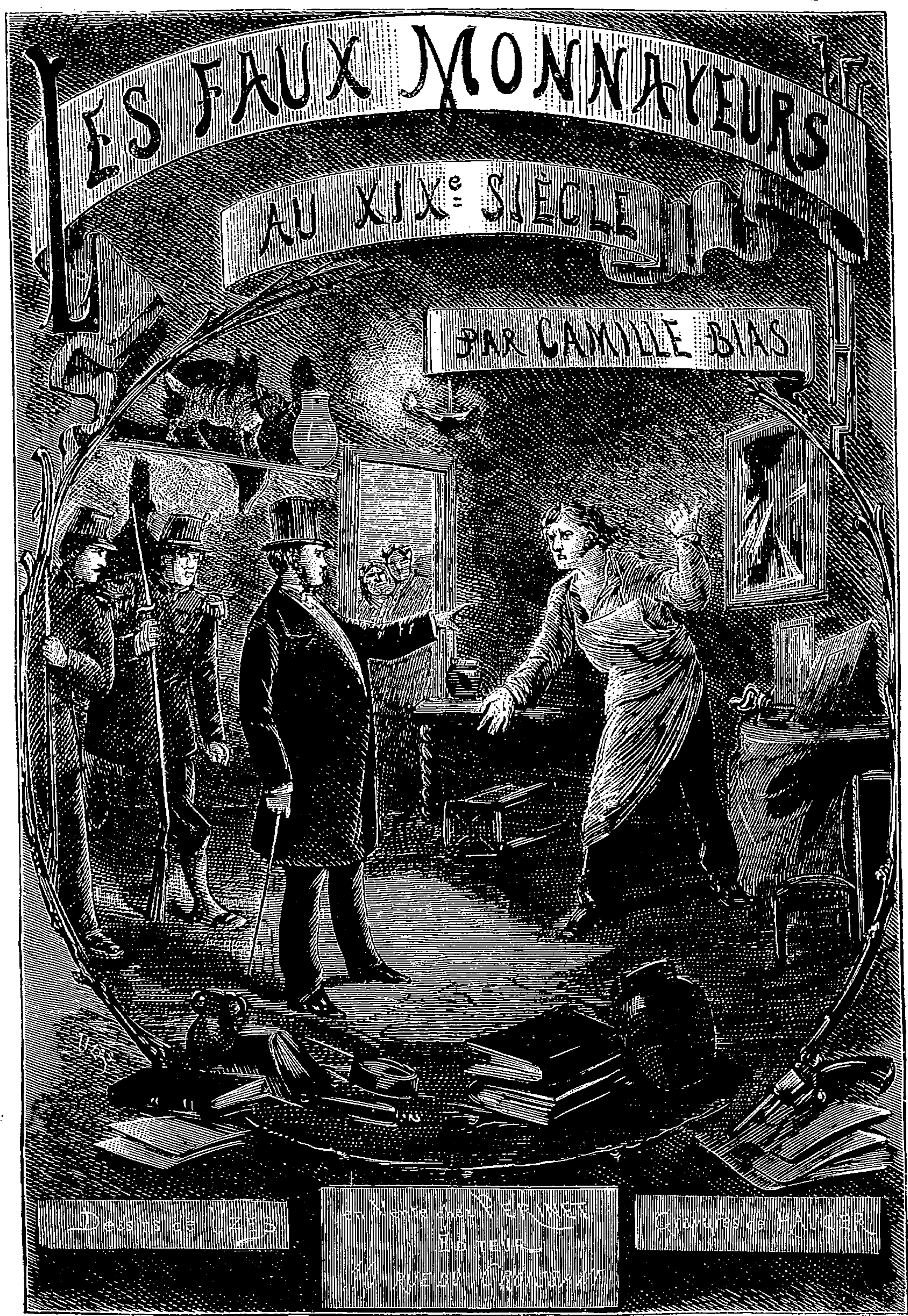
Va paraître prochainement

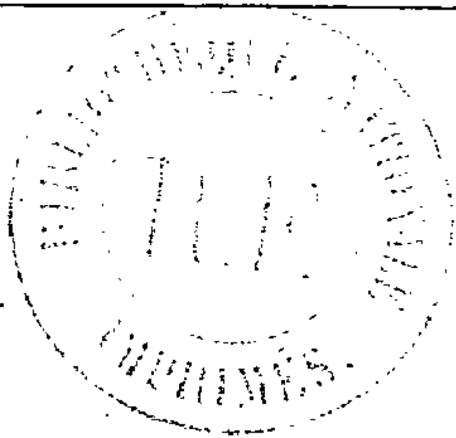
L'ARMÉE DES VOSGES ET LES GARIBALDIENS

Par LOUIS BLAIRET

PARIS. — TYP. COLLOMBON ET BRULÉ, RUE DE L'ABBAYE, 22.

1





LES

FAUX MONNAYEURS

AU XIX[e] SIÈCLE

PAR

CAMILLE BIAS

PROLOGUE

I

LES GÉNÉROSITÉS DU BROCANTEUR FÉLIX RADÈZE

La rue des Filles-Dieu, qui n'a pas subi comme tant d'autres de ses pareilles la transformation luxueuse et régulière ordonnée par maître Haussmann, était à peu près, en 1848, ce qu'elle est aujourd'hui, c'est-à-dire une ruelle tortueuse, nauséabonde, aux ruisseaux noirs, au pavage irrégulier, aux boutiques enfumées. Peut-être cependant, ceux qui l'ont vue alors se la rappellent-ils plus sale, plus puante, plus habitée par ces négociants en ferraille et en chiffons, dont la personne est plus indescriptible encore que les magasins et les marchandises, ce qui n'est pas peu dire.

On rencontrait là, entre autres habitants du quartier, relativement tranquille, — les voitures circulant mal dans cette courbe étroite qui a nom de rue, — des chats galeux, des chiens sans queue et sans oreilles, des poules, des canards et des myriades d'enfants. Tout cela vivait ensemble et en paix dans ce coin de Paris, que troublaient seuls les gloussements, les miaulements, les aboiements et les braillements des uns et des autres.

Cette musique étrange s'harmonisait avec la tenue des habitants et l'aspect des maisons, dont la plupart semblaient s'élancer hors de l'alignement, comme des cavaliers qui commencent un avant-deux.

Le parfum dominant en ce lieu, que bénissait le ciel, puisque la progéniture s'y accusait prodigieusement nombreuse, était celui de la friture à travers lequel passaient, pour varier, des bouffées d'air infect, sortant de la vase des ruisseaux et des égouts.

La profession la plus commune en cette cité, à la fois paisible et bruyante, était celle de bric-à-brac. Est-ce parce qu'elle y paraissait aussi tenir le premier rang ?

Parmi tous ces marchands de choses sans nom, le plus remarquable, ou du moins celui dont nous aurons le plus à nous occuper dans ce récit, est un homme auquel il serait difficile d'assigner un âge, tant la couche de poussière qui couvre son énorme tête le déguise bien. Ses voisins lui donnent quarante ans. Soit. La façon dont il vit est de tous les âges ; Félix Radèze est le plus sale, le plus noir et le plus original des brocanteurs du quartier.

Il a repris la boutique de père et mère, morts en trois jours du choléra, et il a élevé un jeune frère qu'ils lui ont laissé, avec leur fonds de bric-à-brac. La seule chose que les camarades reprochent à Félix, c'est d'élever son frère en monsieur, en gandin ; il s'est, comme ils disent, saigné des quatre membres pour le mettre au collége, et le jeune homme ingrat — cela devait être — ne vient qu'à de rares intervalles visiter le frère auquel il doit tout. On ajoute que ses visites ont toujours un même but : le besoin d'argent. Aussi ne voit-on jamais le brocanteur, en compagnie des autres, chez le marchand de vin ; il boit de l'eau, mange un morceau de pain, et, de ci de là, un peu de lard. Quand on se moque de lui à ce sujet, il se contente de répondre :

— Puisque je ne tiens pas à autre chose, en souriant de son air bonhomme.

Mais chacun sait à quoi s'en tenir sur le compte des frères Radèze, et, d'un bout à l'autre de la rue, on répète que le vieux Félix se prive de tout, pour satisfaire aux exigences du jeune Anatole.

— Il est si bête !

Telle était l'expression consacrée. Et, en effet, il n'y a pas un chat malade qu'il ne soigne, un chien blessé qu'il n'entreprenne de guérir; et, si jamais, le premier, il n'adresse la parole à ses voisins, ceux-ci le trouvent toujours prêt quand ils ont besoin de lui. On glose sur sa bonté qui dégénère en sottise, mais l'on rend justice à son obligeance dont on profite. Si Félix Radèze était riche, il prêterait sa bourse, personne n'en doute, comme il prête ses bras ou ses jambes, selon que les amis ont besoin d'un aide ou d'un commissionnaire.

Il est vrai qu'en dépit des remontrances de ses confrères, il se permet parfois un luxe de générosité fort au-dessus de ses moyens. C'est ainsi qu'un soir il ramassa au coin d'une borne un paquet, dont le contenu resta un mystère jusqu'au lendemain. Mais le jour suivant, un bruit se répandit dans la rue des Filles-Dieu, et la boutique de Radèze se trouva bientôt encombrée de curieux : la trouvaille du brocanteur était une petite fille bien portante, belle à ravir, et enveloppée de langes remarquablement fins. Félix l'avait, dit-il, trouvée endormie.

— Ce n'est pas tout ça, dit la mère Lapointe, une vieille femme sèche, au teint de pain d'épice, qui était bien la commère la plus bavarde et la plus mêle-tout du quartier, qu'est-ce que tu vas faire de cet enfant-là ?

— Je n'en sais trop rien, répondit niaisement le brocanteur.

— Eh bien, il faut aller tout de suite chez le commissaire, lui déclarer la chose et te débarrasser. Tu n'as pas l'intention de te faire nourrice, je suppose ?

Radèze se mit à rire pour faire comme tout le monde, prit l'enfant trouvée, et se dirigea vers le bureau de police.

La journée se passa, au grand étonnement des badauds, sans qu'il revînt.

— Eh bien ! lui crièrent le soir ceux qui l'aperçurent les premiers.

— Eh bien, répondit-il, l'enfant est en nourrice ; je l'ai adoptée, et le commissaire a, comme il dit, ratifié l'adoption.

— Il est donc fou, et toi aussi ! s'écria la Lapointe au milieu des éclats de rire de tous les voisins. Est-ce que tu peux payer des mois de nourrice ?

— C'est l'observation qu'il m'a faite d'abord, mais je lui ai dit que j'ai bien payé pendant longtemps les mois de pension de mon frère.

— Sans compter ce qu'il te coûte encore, le petit gredin.

— Il ne me coûtera plus rien, puisque j'aurai un autre enfant à nourrir, dit simplement Radèze en rentrant chez lui.

— Est-il assez idiot ! fit la vieille à son entourage en haussant les épaules.

Et elle montrait des dents menaçantes, au centre de la courbe que traçaient en se rapprochant un nez et un menton démesurément longs.

— Qu'est-ce que ça vous fait donc, à vous autres ? dit un joli gamin à la mine espiègle. Si le papa Radèze a du goût pour l'état de père nourricier, ça ne regarde personne que lui. Conséquemment, mère Lapointe, laissez-le en repos, ce brave homme-là.

L'enfant esquiva le soufflet à lui destiné par la vieille, qui était sa parente, et l'on se sépara en riant fort de l'humanité du pauvre brocanteur.

A dater de ce jour, la réputation de Félix Radèze fut établie, et l'on ne se serait plus occupé de lui si, dans la rue des Filles-Dieu, il eût été dans les choses possibles de ne pas s'occuper de ses voisins.

II

COMME QUOI UN MARCHAND DE BRIC-A-BRAC FAIT UN PIED-DE-NEZ A UN COMMISSAIRE DE POLICE.

Il nous suffira de pénétrer un instant chez le brocanteur, pour nous assurer de l'exactitude du jugement de ses voisins et amis sur son énigmatique personne.

Il a fermé la porte de sa boutique, où s'entassent, sous une couche épaisse d'ordure, des marchandises sans nom que, lui et ses pareils exceptés peut-être, nul n'oserait retourner qu'au bout d'un crochet. Il y a là des ferrailles, des porcelaines brisées, des morceaux de marbre et de bronze, des tas de chiffons, tout ce qui concerne le métier dans ce qu'il a de plus laid et de plus misérable.

Et, pourtant, si l'on voulait prendre la peine d'écarter les loques, on découvrirait, par ci, par là, quelque merveille de point d'Alençon, quelque guipure couleur de cire, qui ferait rêver une marquise par sa rareté et son âge authentique. Si l'on secouait la poussière de ces petits meubles oubliés, on trouverait encore là de ces incrustations, de ces mosaïques, qu'à première vue l'on prend pour une merveilleuse peinture. Il suffirait bien aussi d'un peu d'eau sur les faïences, pour en faire surgir de magnifiques magots, ou des pagodes aux couleurs inimitables.

Mais Radèze sait-il qu'il possède ces richesses ? Il est assis au milieu de ce capharnaüm, la tête dans les mains, comme un homme qui réfléchit profondément. Devant lui, sur un petit meuble d'ébène, aux incrustations de nacre, recouvert d'un épais tapis de poussière, repose, tout ouvert, un livre rempli de chiffres et de signes, connus de lui seul sans doute. Un tas de vieux bouquins lui sert de siége. Une chandelle de suif jaune brûle et coule, la mèche étant trop longue, sans qu'il y prenne garde sur le bureau. D'immenses toiles d'araignées pendent en draperies déchiquetées, d'un bout à l'autre des petites poutrelles qui forment le plafond. C'est lugubre et répugnant.

De temps à autre, Félix relève la tête, tire à lui le livre où sont les chiffres, et semble s'abimer dans un calcul qui n'est probablement pas celui de sa recette du jour. Autant qu'on peut en juger à la lueur du triste et lugubre luminaire du lieu, la physionomie de cet homme n'a rien de celle d'un idiot. Le front large, légèrement renflé au-dessus des yeux, dénote une intelligence sérieuse et réfléchie; les cheveux en désordre sont abondants, incultes, et lorsque la main du travailleur les rejette en arrière, comme si leur poids gênait sa pensée, on s'aperçoit qu'ils sont d'un noir superbe, que rappelle un sourcil fin, arqué, à rendre jalouse une coquette. Ses yeux sont également noirs, et quand ils s'égarent à l'extré-

mité de la muraille grise, les oscillations de la chandelle en font sortir des rayons.

Le bonhomme de la rue des Filles-Dieu jugé par Gall serait un homme de génie; le brocanteur poussiéreux et déguenillé est doué par la nature d'une de ces beautés qui font les héros du monde galant. Qu'il ait ou non quarante ans, cet homme serait superbe avec un coup de peigne et un habit noir.

Le silence et l'ombre s'étaient répandus dans la rue des Filles-Dieu: un gros chat couché sur un tas de vieux sacs, dans un coin de la boutique, faisait seul entendre son ron-ron, dont le bruit régulier ne troublait point la méditation du maître.

Félix oubliait l'heure et le sommeil quand, tout à coup, il prêta l'oreille, posa rapidement son livre, et courut vers la porte d'entrée du magasin.

On entendait dans la rue des pas rapides qui se rapprochaient. Au moment où le brocanteur allait ouvrir sa porte, un violent coup de pied l'ébranlait du dehors.

Il ouvrit et referma.

— Frère, dit une voix basse et rapide, je suis poursuivi; sauve-moi.

Félix ne répondit qu'un seul mot:

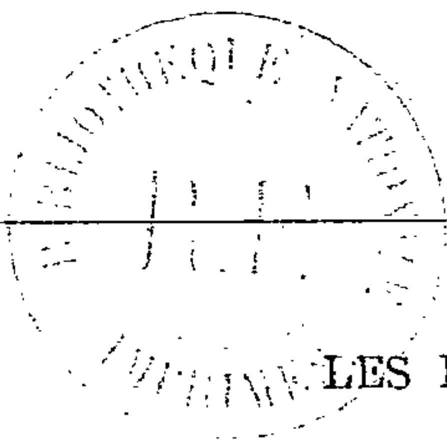
— Viens.

Et à l'endroit même où il était assis un instant plus tôt, il jeta de côté livres et meubles, leva une trappe, y poussa le nouveau venu, la laissa retomber, replaça les bouquins et courut à son arrière-boutique. Là, il saisit une barre de fer, au moyen de laquelle il brisa un châssis qui donnait sur une cour noire, entourée de hautes murailles; puis revint assez à temps à sa porte pour l'ouvrir à la maréchaussée, qui commençait à l'enfoncer, sans autre forme de procès.

Alors, des soldats, requis par les agents à un poste voisin, se jetèrent comme une avalanche dans la boutique.

— Un homme vient d'entrer ici? demanda le sergent.

— Oui, mon officier, répondit Radèze, dont les mains tremblaient à faire pitié, dont les dents claquaient de terreur, il vient de passer par là.





Il était assis au milieu de ce capharnaüm.

Et, de son bras tendu, il montrait les vitres brisées sur la cour.

Les soldats se précipitèrent vers l'endroit désigné, au moment où le commissaire, escorté de deux agents, entrait dans la boutique.

Le magistrat renouvela la question du sergent, et le brocanteur fit la même réponse.

Pendant que les soldats visitaient les cours voisines, escaladant les murs, sondant les portes, cherchant à voir jusque sur les toits élevés des maisons noires, le commissaire ordonnait à ses agents de chercher à l'intérieur.

Jamais pareille révolution ne s'était faite dans le domicile des Radèze, de père en fils. Les vieilles araignées déplacées, arrachées de leur demeure, quasi-féodale, durent chercher au hasard une existence désormais incertaine; le matou épouvanté, en se précipitant de meuble en meuble et de planche en planche, fit dégringoler une énorme potiche, si malheureusement qu'elle enfonça le chapeau du représentant de la loi, et vint se briser avec fracas sur la ferraille répandue partout.

Et il fallait entendre les : *Hélas!* les : *Ah! mon Dieu!* lamentables du brocanteur, à la vue d'un manque de convenances si inconcevable chez une potiche de si vieille date.

Félix se confondait en excuses, tant et si bien que le commissaire ne put se fâcher de la chose, et continua d'interroger, pendant que les agents fouillaient partout.

— Pourquoi avez-vous ouvert à cet homme?

— Ah! si j'avais su qui frappait!

— C'est étrange qu'il ait choisi votre boutique parmi toutes celles de la rue.

— Oui, monsieur le commissaire, c'est étrange et inquiétant. Puisqu'il a frappé ici, il connaît la maison et il y reviendra.

— Espérez-vous donc qu'il nous échappe?

— Le bon Dieu ne le permettra pas sans doute; mais enfin...

— Vous auriez dû essayer de l'arrêter.

— Ah! bien oui, monsieur le commissaire, arrêtez donc le diable ou le vent. J'ai ouvert, il m'a repoussé, je n'y ai vu que du bleu, il a filé, psst! comme ça jusqu'au fond. Et patatras! il a crevé le châssis de la cour en passant à travers.

— Avec quoi communique votre cour?

— Avec des cours voisines. Il est impossible que vos soldats ne le trouvent pas là-dedans, à moins...

— A moins?... fit le commissaire.

— A moins que ça ne soit le diable en personne, comme j'avais l'honneur de vous le dire tout à l'heure.

Le magistrat aperçut tout à coup le livre ouvert du brocanteur; il prit du bout des doigts le bougeoir de cuivre couvert de suif, pour examiner les pages noires de chiffres.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il.

— Cela, fit Radèze avec un sourire plein de suffisance; cela, monsieur le commissaire, c'est la gloire future de votre patrie et de votre serviteur.

L'homme de la police regarda fixement le marchand de Bric-à-brac, se demandant s'il avait affaire à un fou ou à un gredin. Celui-ci sourit davantage et s'écria:

— Oui, monsieur le commissaire, oui, j'y arriverai. Vous et moi, et tout le monde, nous irons en chemin de fer sans crainte, allez, grâce à ma découverte. Plus de rencontres! plus de machines qui éclatent! plus de vies en danger! plus de deuils dans les familles, plus de parties de plaisir changées en enterrements! C'est moi qui vous le dis, monsieur le commissaire, Félix Radèze sera un grand homme; il a des millions dans le cerveau.

Les soldats revenaient de leur infructueuse perquisition.

Ils avaient escaladé les murs, visité les cours voisines, et enfin s'étaient heurtés à la muraille sans issue d'un bâtiment immense.

— Il faut, dit le sergent, qu'une maison hospitalière se soit ouverte pour lui.

Tant de bruit n'avait pu se faire sans réveiller les paisibles habitants de la rue des Filles-Dieu. La vieille Lapointe fut debout l'une des premières, et fit si grand tapage dehors que bientôt il y eut un rassemblement à la porte de Radèze.

— La police est là.

— Pas possible!

— J'ai vu le commissaire.

— On arrête Félix.

— Qu'est-ce qu'il peut bien avoir fait de contraire à la loi?

— Bah! fit le gamin qui semblait avoir pour le brocanteur une estime toute particulière, si on l'arrêtait, ça ne serait pas si long que ça; vous auriez déjà vu filer les oiseaux de nuit. Je vais entrer, moi; je saurai bien.

Par la porte entr'ouverte, on le vit s'avancer vers Radèze.

— Qu'est-ce qu'il y a donc de nouveau chez vous, papa Félix? demanda-t-il.

La vieille Lapointe passait son ignoble tête par l'entrebâillement de la porte ; le commissaire lui fit signe d'avancer, elle se précipita, et les quelques voisins, amenés là comme elle par la curiosité, se hasardèrent à la suivre.

— Ça ne m'étonne pas ! s'écria la mégère dès qu'elle sut de quoi il s'agissait. Ce Félix nous fera tous pendre avec ses idées de l'autre monde. Autrefois, il ne ramassait que les chiens aveugles et les chats galeux, aujourd'hui, il va faire collection d'enfants trouvés et ouvrir sa porte aux brigands.

Le commissaire regarda plus attentivement le brocanteur :

— N'est-ce pas vous, demanda-t-il, qui avez recueilli, il y a quelques mois, une petite fille abandonnée?

— Oui, monsieur le commissaire ; je l'ai adoptée, vous savez bien ; ça me fera une société agréable pour mes vieux jours.

— Oui, compte là-dessus, vieux bonnet de coton jaune! s'écria la Lapointe avec un éclat de rire.

Puis sérieusement.

— C'est égal, dit-elle, le brigand n'est pas retrouvé; ça n'est guère rassurant pour le quartier.

— Tiens, la mère Lapointe qu'a peur qu'on l'enlève! dit le gamin.

Après quelques questions adressées à chacun, dont les réponses prouvèrent au représentant de la loi que Félix était un fou, fort estimé quand même de ses voisins qui se moquaient de lui, les agents firent rentrer chez eux curieux et bavards, et quittèrent, avec le commissaire et les soldats, la boutique du bric-à-brac.

Radèze éteignit aussitôt sa lumière, resta pendant une heure à peu près immobile, et recommença à tâtons l'œuvre de déplacement qu'il avait exécutée déjà avec une si merveilleuse rapidité. La trappe débarrassée se souleva de nouveau.

Alors Félix descendit à son tour, en disant :

— Ne crains rien, frère, c'est moi.

III

OU DEUX FAUX MONNAYEURS NE PROCÈDENT PAS DE LA MÊME FAÇON.

Anatole Radèze, qui avait si vivement réclamé un asile chez son frère, était descendu tant bien que mal dans la cave protectrice où l'avait jeté Félix. Après avoir tâtonné dans les ténèbres avec toutes les précautions qu'exigeait sa position critique, sa main heurta un corps dur, et si léger que fut le bruit du choc, il en resta un moment immobile de terreur. Puis, le courage lui revenant peu à peu, il chercha des deux mains. Quelle surprise! le corps dur n'était autre chose que le bras d'un excellent fauteuil, où notre jeune fugitif s'installa avec une satisfaction facile à concevoir, après les émotions et la fatigue d'une course comme celle qu'il venait de fournir.

Bientôt, le bruit des meubles déplacés, les pas pesants des hommes qui circulaient près de l'ouverture de la trappe le mirent à la torture, assez pour qu'il ne songeât plus à s'étonner de la rencontre d'un bon siége au bas d'un escalier de cave.

Il commençait pourtant à reprendre confiance, quand le parquet grinça dans ses charnières d'une façon assez inquiétante, pour qu'il se précipitât dans les ténèbres inconnues du souterrain, au risque de se casser le cou. Mais, la voix de son frère vint aussitôt le rassurer, tout en l'inquiétant sur l'interrogatoire qu'il allait avoir à subir.

Le brocanteur fit jaillir d'un briquet une étincelle, et alluma, non plus une chandelle de suif jaune, mais une bougie transparente dont la lueur faible et vacillante encore, éclairait dans sa main un élégant bougeoir de cuivre ciselé.

Anatole, qui craignait la sévérité de son frère, le regarda en hésitant; le brocanteur souriait et lui tendait les bras.

— Oh! s'écria le fugitif, pourras-tu jamais me pardonner?

Il se jeta sur le sein de Félix, qui le reçut comme une mère faible reçoit un enfant coupable.

— Pauvre frère, dit-il, comme te voilà pâle et tremblant! Tu as donc eu grand'peur.

— Ah! si tu savais!

— Je saurai tout tout à l'heure, car tu vas tout me dire, tout, entends-tu bien?

— Oui, frère,

— Mais d'abord remets-toi un peu.

Avec des attentions et des caresses infinies, Félix Radèze forçait son jeune frère à s'asseoir, et lui préparait un verre d'eau sucrée, y versant force fleur d'oranger pour calmer ses nerfs surexcités.

Anatole n'avait plus peur. A mesure qu'il regardait autour de lui, avec un étonnement mêlé de joie, il reprenait confiance et courage. La cave était un salon orné, sinon avec un grand luxe, du moins avec un confortable auquel rien ne manquait. Un canapé et quelques fauteuils de velours rouge, une table sur laquelle un thé, en porcelaine de Saxe, se mêlait à quelques verres de Bohême et à plusieurs carafes pleines de diverses liqueurs; des cigares, deux pipes d'écume au fermoir d'argent mat ciselé, quelques livres, les journaux du jour et de la veille ouverts sur le canapé, telles étaient les choses qui firent naître dans l'esprit d'Anatole une pensée subite.

— Mon frère a donc besoin de se cacher? se demanda-t-il.

— Tout cela t'étonne, n'est-ce pas? dit Félix en achevant de mêler le verre d'eau qu'il offrait à son frère.

— J'avoue que je ne sais trop si je rêve ou si je suis éveillé.

— Tu es parfaitement éveillé, mon ami, quoiqu'il soit l'heure de dormir.

— Alors, explique-moi...

— Pourquoi je me suis fait sous terre un lieu de repos? C'est la chose du monde la plus simple. Mais, d'abord, dis-moi pourquoi il y avait tout à l'heure tant de gens à ta poursuite?

— Ah! frère, c'est que je suis coupable.

— Ah! fit Radèze d'un ton assez singulier.

Puis, il ajouta :

— Quel crime as-tu donc commis?

— Un crime que la loi condamne sévèrement.

— Malheureux enfant! sans me consulter.

— Te consulter! reprit lentement Anatole; te consulter pour

faire le mal?... Mais, oui, j'aurai dû venir à toi, tu m'aurais sauvé, peut-être.

— Certainement. Allons, parle; aie confiance. Tu sais bien que mon désir unique est de te voir heureux.

— Hélas! je ne peux plus l'être.

— C'est ce que nous verrons. Dépêche-toi de m'instruire.

Anatole se taisait.

— As-tu volé?

— Pas précisément. Mais l'on est plus sévère peut-être pour ma faute que pour le vol.

— Qu'est-ce donc? achève; je ne veux pas être sévère.

— J'ai fabriqué de la fausse-monnaie.

— De la fausse monnaie! exclama Félix en pâlissant. Oh! malheureux?...

— Tu vois bien, frère, que tu me condamnes.

— Non, je te plains, car tu dois avoir des... associés.

— Nous étions quatre, tous jeunes et désireux de changer notre position. Nous avons fait de faux billets de banque.

Le brocanteur regardait son jeune frère avec une douce compassion.

— Et moi, dit-il, qui te croyais heureux, satisfait.

— Je devais l'être après tes sacrifices et tes efforts pour me le rendre.

— C'est peut-être ma faute, murmura Félix, comme à lui-même.

— Oui, frère, la faute de ton excessive bonté qui s'est égarée sur un être indigne. Que veux-tu? en sortant du collége où, grâce à toi, j'étais pour la tenue et les fantaisies, l'égal des plus riches, je me suis trouvé l'un des moins bien placés dans la société. Mes modestes appointements ne purent me suffire; mes anciens camarades avaient des chevaux, des maîtresses, des appartements luxueux; je n'avais, moi, qu'une chambre, convenable, il est vrai, pour ma position, mais où je ne pouvais recevoir mes amis du club. Ne pas les suivre dans leurs plaisirs et leurs dépenses était pour moi une souffrance véritable.

— Il fallait venir à moi. Est-ce que je t'ai jamais rien refusé?

— Ah! frère, tu ne peux savoir ce que coûtent ces plaisirs insensés qui enivrent, et auxquels on ne renonce plus quand on y a goûté. Je connais des jeunes gens immensément riches qui s'y sont ruinés en deux ans. Est-ce que tu pouvais me soutenir dans cette voie? Déjà tes sacrifices me donnaient des remords, et, je te le jure, c'est aussi pour toi que j'avais accepté les propositions de trois camarades pauvres et ambitieux comme moi.

— Pauvre cher insensé! entreprendre avec trois étourneaux de ton espèce la chose la plus dangereuse, celle où il faut le plus d'adresse et de prudence.

— Nos précautions étaient si bien prises.

Le brocanteur sourit.

— Des enfants, dit-il, qui se croient des hommes, des étourdis qui se prennent pour des sages, des poussins qui veulent jouer au renard.

Le jeune homme voulut protester.

— La preuve, c'est qu'on vous a découverts. Tes camarades sont-ils pris ?

— Deux seulement.

— Un serait trop. Ceux qui sont pris feront des aveux; ils sont jeunes, inexpérimentés, c'est inévitable.

— Alors je suis perdu ! ou bien l'on reviendra ici et l'on m'y trouvera, ou bien il faudra que je reste toujours caché, ou que j'aille à l'étranger demander à un rude travail le pain de chaque jour. Je préfère mourir.

— Tu vivras, enfant, et tu vivras heureux à la façon dont tu veux l'être.

— Est-ce possible ?

— T'ai-je jamais trompé, Anatole ?

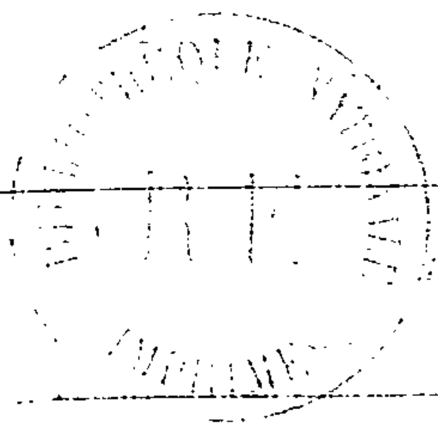
— Jamais.

— Si je te promets les joies que tu désires, c'est que je peux te les donner. Je n'y mettrai qu'une condition.

— Laquelle ?

— Tu ne me cacheras jamais la moindre de tes actions; sans cela je ne serais plus le maître de ta destinée. Tu vois où t'a conduit un manque de confiance envers moi.

— Je te le promets.





L'humble brocanteur, l'idiot de la rue des Filles-Dieu, releva la tête.

— Je n'aime que toi au monde, reprit Radèze, mais je t'aime comme jamais enfant n'a été aimé. Tu étais si beau, si caressant quand, tout petit, je te berçais pour t'endormir dans un coin de notre pauvre boutique. Que d'heures j'ai passées à te regarder rêver, sourire au ciel. Tu étais frêle; on eût dit qu'un souffle

allait te briser. Notre mère t'avait mis au monde à la suite d'un accident, avant l'époque assignée par la nature ; elle te nourrissait, moi, je te soignais, en lui disputant ton amour. Et tu m'aimais plus qu'elle, vois-tu, ajouta le brocanteur, avec une émotion qui fit briller une larme dans ses grands yeux noirs.

— Je t'aime toujours bien, frère, dit Anatole.

— Lorsque nos parents furent morts, reprit Félix, j'éprouvai, après la première heure de tristesse, comme une grande joie : tu me restais à moi seul ; j'allais être ton père, ta mère, ton frère à la fois ; je sentais en moi-même toutes les forces, tous les amours pour te les prodiguer. Tu m'appartenais, tu étais mon bien ; j'allais pouvoir te rendre heureux sans contrôle, à ma manière. Dès ce jour, je rêvais pour toi... tout ce que tu désires, mon enfant.

— Pauvre frère ! tu ne pouvais pas me le donner.

— Je le pouvais. Mais notre père qui était honnête homme, vois-tu, Anatole, m'avait dit souvent que le vrai bonheur se trouve dans le travail ; j'ai d'abord voulu suivre le conseil du père. Il se trompait, sans doute, le brave homme.

— Non, frère, répondit le jeune homme, il ne se trompait point. Parmi nos camarades de collége, il y en a plusieurs qui ne sont guère plus riches que moi ; j'ai rencontré un de ceux-là il y a quinze jours. Il mordait, en courant, dans un petit pain de deux sous ; je l'arrêtai et nous causâmes. Il m'assura être parfaitement heureux, et sa physionomie affirmait ses paroles. Il veut être médecin ; mais, ne possédant absolument rien, il donne des leçons pour suffire à ses études nouvelles et à ses besoins, qui ne sont pas nombreux. Il aime une de ses cousines, honnête ouvrière comme lui ; il l'épousera dès qu'il sera établi : Nous n'aurons pas besoin d'une clientèle immense pour être heureux, m'a-t-il dit ; je prendrai un modeste local dans un quartier populeux, et je me donnerai encore parfois le luxe de faire un peu de bien. Vois-tu, frère, c'était si vrai, tout ce qu'il disait là, qu'un instant j'ai envié ce bonheur simple et pur ; j'ai même résolu, pendant plusieurs heures, de renoncer à ma vie de dissipation et de dangers, pour suivre l'exemple de mon camarade.

— Eh ? interrogea Félix, avide comme s'il eût attendu un arrêt capital.

Paris. — Typ. Collombon et Brûlé, r. de l'Abbaye, 22

— Je n'ai pas pu ; il était trop tard.

Ce regard jeté à l'honnêteté paisible, avait arraché un regret à ce jeune homme déjà criminel, mais l'habitude du vice l'emportait sur le désir honnête ; il était trop avant dans la boue pour tenter l'effort qui pouvait l'en retirer.

— Soit, dit Félix en relevant son front un instant rêveur, tu seras heureux comme tu veux, comme tu peux l'être.

— Explique-toi.

— Tu as soif de richesses, tu possèderas des millions ; tu as soif de grandeurs, tu seras envié des plus riches et des plus honorés. Et cela sera parce que je t'aime et que je le veux.

Anatole eut peur que son frère devînt fou.

— Battre de la fausse monnaie ! reprit Félix, copier de faux billets de banque ! Quelle sottise !... s'exposer au bagne pour quelques centaines de mille francs, quelle misère !

— Mais, frère, si nous avions réussi...

— Mauvais moyen. Ah ! moi aussi je suis batteur d'or faux ; je fabrique de la fausse monnaie. Mais la mienne passe partout, et aucun œil humain ne saurait la reconnaître.

— Toi, frère ! s'écria Anatole. Dis-tu vrai ?

Un éclair de joie passa dans l'œil bleu du jeune homme.

— Je dis vrai. Mais je n'ai pas d'associés, moi ; je fais seul ma besogne, quoique je ne manque jamais de serviteurs dévoués.

— Et... tu ne crains rien ?

L'humble brocanteur, l'idiot de la rue des Filles-Dieu. releva la tête par un mouvement plein de dédain. Sa chevelure rejetée en arrière laissait voir son large front calme, où semblait reposer la force sûre d'elle-même ; l'ironie courait sur sa lèvre animée ; de son regard puissant sortaient des rayons sombres.

Anatole vit bien son frère pour la première fois, et resta muet de surprise devant cette nouveauté, de respect devant cette grandeur.

— Ecoute, reprit Félix après un court silence, nous sommes arrivés à une époque de crise imminente ; la révolution va dans quelques jours changer la face des choses ; c'est l'heure de profiter de la faiblesse des hommes, des fautes d'un pays ; c'est l'heure de la fausse monnaie. Le règne qui va finir a corrompu la nation ; la

bourgeoisie, qu'il a faite toute puissante a bu à la coupe empoisonnée de la spéculation; le million, tel est le but général. L'honneur n'est plus qu'un vieux mot qui fait rire; la probité, un sujet de dédain ou de compassion. Or, il y a deux voies à suivre dans l'avenir, et c'est une de celles-là qu'il faut choisir aujourd'hui même : rester obscur, vivre de peu, se faire oublier du monde pour jouir en paix des joies tranquilles de l'intimité ; ou bien...

— Ou bien ?... achève donc, frère.

— Ou bien se faire faux monnayeur et dépasser tous les autres, — car ils sont nombreux les batteurs de monnaie, — dans l'art de la contrefaçon. Choisis donc : d'un côté, l'oubli et les joies paisibles et ignorées ; de l'autre, les millions, les honneurs, les agitations de la vie publique, les éblouissements des grandes passions satisfaites et de l'orgueil vainqueur.

— Mais si je choisis ces choses, qui me les donnera.

— Moi, répondit simplement Félix. Oublies-tu que je suis faux monnayeur ?

— J'ai choisi, répondit Anatole sans hésiter ; je veux être grand et riche.

— Tu le seras. Ah ! la fausse monnaie, reprit Radèze avec un éclat de rire, qui avait quelque chose de métallique comme celui de Méphistophélès, la mienne ! Elle est partout en circulation, et personne ne la devine. Elle court sur les marches des trônes et se cache dans l'escarcelle du mendiant. Palais et bouges la recèlent, selon les besoins de ceux qui savent l'employer. Ma fausse monnaie est de tous les âges, a cours chez tous les peuples, et fait à l'occasion des lois qui la protègent. Dis-moi, Anatole, connais-tu bien l'histoire de ton pays ? demanda le brocanteur en s'interrompant tout à coup.

— Sans doute... Pourquoi cette question?

— Quel est selon toi, le roi de France qui a le plus fabriqué de fausse monnaie ?

— Mais, si je ne me trompe, c'est Philippe-le-Bel, que l'histoire a surnommé le faux-monnayeur.

— Eh bien ! moi, j'affirme que le plus habile batteur de monnaie qui ait occupé le trône de France, c'est Henri IV.

— Voilà la première fois que j'entends émettre cette opinion.

— Est-ce que le *bon* roi n'a pas conservé jusqu'à nos jours cette épithète qu'il a conquise ? Est-ce que le peuple de Paris ne le portait pas dans son cœur ? Est-ce qu'on ne t'a pas raconté au collége, que ce beau galant au nez corbin voulait faire de son royaume une île des plaisirs? Est-ce que l'histoire, enfin, a osé, même de nos jours, attaquer cette réputation immaculée de générosité et d'amour ? C'est qu'il avait, cet homme un talent immense pour battre monnaie, et c'est ce talent qui le fit si grand, si beau et si sage. Sa fausse monnaie à lui, ce fut la *poule au pot*. Bien fous ceux qui refondent la monnaie d'un royaume; la loi n'atteint pas les monarques, mais tôt ou tard les complices accusent et l'histoire condamne. La *poule au pot* a circulé partout, souriante, pleine de promesses, recueillant pour celui qui l'avait fabriquée le jugement favorable du présent et de l'avenir. Philippe-le-Bel, dis-tu? mais c'était un idiot, cet homme. La vraie fausse monnaie de l'époque fut celle du templier Jacques Molay. Il mourut, c'est vrai; mais il sut profiter de sa mort et battit monnaie sur le bûcher. Quel coup de génie que l'assignation du roi au tribunal de Dieu ! Jacques Molay n'eut été sans cela qu'un accapareur, dont l'exécution n'aurait laissé qu'indifférence et bientôt oubli, il fut un saint, un grand homme, un martyr; il tomba dans un rayon de gloire en préparant aux siens les voies de l'avenir. Il pouvait sans crainte prédire le miracle; il savait bien que si la terreur superstitieuse du condamné ne suffisait pas à son accomplissement, il laissait derrière lui assez de gens intéressés à ce qu'il fût. Aujourd'hui encore, il y en a qui croient que ces moines tueurs d'hommes, aux immenses richesses, qu'on appelait *Templiers*, étaient dans les secrets de Dieu.

Anatole Radèze regardait son frère avec effarement. Cette thèse étrange, nouvelle, inattendue, l'épouvantait, tout en excitant ses désirs et sa curiosité. Il était haletant d'impatience, affamé de cette science entrevue à peine, qui se révélait avec des horizons immenses et pleins d'éblouissements.

Plus ironique et plus amer, le brocanteur continua

— Et de nos jours, dis-moi, qu'est-ce que ce grand amour du peuple, proclamé par certains hommes qui s'enrichissent aux dépens de ceux qu'ils paraissent défendre ? Fausse monnaie qui cache l'ambition et la cupidité.

Qu'est-ce que le vœu de pauvreté du moine qui tend son escarcelle à la crédulité publique ? Fausse monnaie qui jette un voile sur les trésors des monastères.

Qu'est-ce que le regard baissé et la pudique rougeur de la jeune fille qui a failli ? Fausse monnaie qui chasse la honte et conquiert une réputation.

Qu'est-ce que la piété de la femme adultère ? Fausse monnaie qui paye le mari.

Qu'est-ce que la tendresse de l'homme pour l'innocente fille dont il épouse la dot? Fausse monnaie qui voile ses vices.

Qu'est-ce que la sévérité de certains pères pour leurs fils, leur austérité vis-à-vis de leurs filles ? Fausse monnaie qui dérobe à ceux-ci des désordres honteux.

Le pauvre qui nous dit, en passant : Dieu vous bénisse ! nous étrangle en désir pour prendre notre bourse. L'ami qui nous trompe davantage est celui qui a pour nous les plus tendres protestations. La femme la plus soumise est celle qui se moque le mieux de son mari.

Et il n'y a pas de force armée à requérir contre cette fausse monnaie-là. Aucune loi ne peut l'atteindre, et, comme le monde ne se compose que de deux sortes de gens ; ceux qui la fabriquent et ceux qui la reçoivent, il ne s'agit que de la perfectionner.

A mesure qu'il parlait, Félix Radèze s'était animé davantage ; sa lèvre relevée dans une expression d'ironie amère semblait distiller le sarcasme et la haine ; sa voix était devenue stridente, et résonnait dans ce souterrain mal éclairé comme l'oracle menaçant d'une puissance mauvaise ; de son regard ardent, ouvert, sortaient des rayons de feu qui donnaient l'éblouissement ; son geste était dominateur ; son front dégagé de sa chevelure irradiait un orgueil immense. Il était beau, de cette beauté puissante qui inspire la crainte avec l'admiration, de cette beauté de l'archange en révolte contre Dieu.

Et son jeune frère, en face de cette révélation soudaine, restait silencieux, presque tremblant ; il sentait sa faiblesse devant cette force, sa nullité devant ce génie. Qu'elle fut ou non celle du mal, c'était une grandeur.

— Ma fausse monnaie, à moi, reprit Félix, c'est ma boutique de

bric-à-brac, c'est mon honnêteté bête, ma générosité inconsciente. Si je ne passais pour un idiot, je n'aurais pu te sauver ce soir.

Et maintenant, il souriait au jeune homme interdit.

Anatole Radèze était plus distingué que beau; il avait la taille élancée, le pied délicat, la main fine et blanche. Son front, plus élevé que large, annonçait une prédisposition aux espérances faciles, aux croyances exaltées, aux imaginations un peu déréglées. Son regard bleu était doux; sa lèvre, sensuelle; ses cheveux, blonds; il pouvait, il devait plaire, mais rien dans sa physionomie ne décélait la force morale; on sentait que cet homme n'était capable ni d'une résolution puissante, ni d'un attachement profond. Dans les mains de son frère, instrument docile, il pouvait tout entreprendre et tout espérer, car il était facile à tous les rôles; et, nous l'avons vu par son premier et infructueux essai, pour satisfaire ses instincts déjà dépravés, tous les moyens devaient lui être bons.

Il avait compris Félix aussi bien que le bras peut comprendre la tête, l'instrument, la volonté. Il se dit que son frère était un homme de ressources, mais il pensa qu'au génie lui-même il faut quelque moyen d'action.

— J'ai confiance en toi, frère, dit-il, je ferai tout ce que tu voudras, mais je ne puis m'expliquer comment, avec ta pauvreté, tu espères atteindre un but si difficile.

Radèze sourit et prit son frère par la main; il le conduisit dans une pièce où, si l'on veut, dans un caveau voisin, ouvrit une simple porte dans la muraille et en tira un coffret, qui n'avait pas plus de fermoir que l'armoire n'avait de serrure.

Le coffret ouvert, Anatole fut pris d'un éblouissement; il y avait là des billets de banque de toutes valeurs et de tous pays, de l'or, et surtout des pierreries dont les feux, à la simple lueur de la bougie ne laissaient aucun doute sur leur valeur.

Félix referma le coffret et le replaça dans l'armoire.

— Eh! quoi, demanda Anatole, n'enfermes-tu pas mieux de semblables richesses?

— Qui donc viendrait les chercher ici? Les autres caves de la maison ne communiquent pas avec la mienne. Vois-tu, ajouta le brocanteur, si tu avais été heureux et honnête homme, tu n'aurais pas soupçonné l'existence de ces choses.

— Qu'en aurais-tu fait ?

— Peut-être des établissements de bienfaisance. Ou peut-être les aurais-je données à celle à qui elles appartiennent.

— Tu la connais ?

— N'as-tu pas entendu dire que j'ai ramassé et recueilli une petite fille abandonnée au coin d'une borne ?

— C'était elle ?

— Je te raconterai cette histoire un autre jour. La nuit s'avance; il faut songer à te procurer un asile.

— Sortir ! y songes-tu ?

— Enfant, qui n'a pas encore confiance.

Radèze ouvrit une autre porte, et son frère put s'assurer qu'un appartement complet existait dans ce souterrain. Des vêtements de toutes saisons et de toutes formes s'étalaient dans de grands portemanteaux de chêne. En quelques minutes le brocanteur fut transformé en bon bourgeois : paletot marron, pantalon gris, bottes solides et bien cirées. On eût dit un de ces bonshommes, épiciers ou bonnetiers au repos, comme on en voit beaucoup au quartier du Marais, et qui ont toujours l'air de sortir d'une boîte. Une paire de lunettes acheva la transformation.

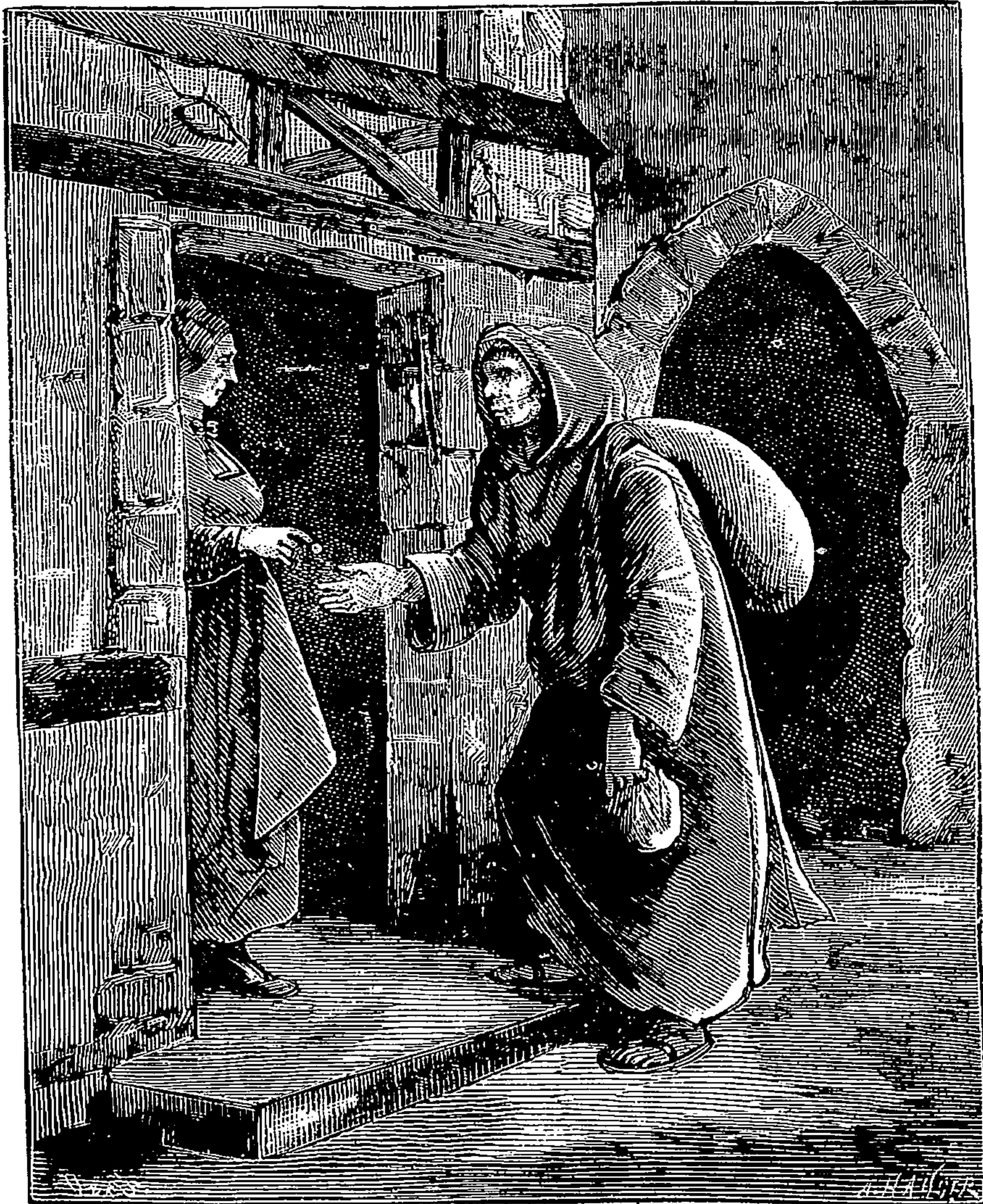
— Viens, dit-il.

Après avoir suivi un assez long couloir, les deux frères montèrent quelques marches; Félix souleva une trappe assez semblable à celle de sa boutique, et ils se trouvèrent dans l'alcôve d'une chambre à coucher.

IV

OU UN COMMISSAIRE DE POLICE MET EN CIRCULATION LA FAUSSE-MONNAIE D'UN BROCANTEUR.

— Tu vas te reposer et dormir, dit Félix à son frère, tu es ici chez toi. La maison m'appartient; le premier est occupé par deux femmes qui élèvent ma petite fille et me sont dévouées. Ce sont deux honnêtes celles-là, que j'ai tirées de la misère au moment où



Qu'est-ce que le vœu de pauvreté du moine qui tend son escarcelle?

la petite, qui est pure comme l'or, allait se vendre pour payer des médicaments à sa mère malade. Tu n'as rien à craindre. Le rez-de-chaussée n'est occupé que par moi, quand je viens par hasard de la campagne. On m'appelle ici M. Durand.

Radèze s'interrompit pour écouter des pas rapides au-dessus de sa tête.

— Elles ne sont pas couchées, dit-il; qu'est-ce que cela veut dire ? Montons ; je te présenterai tout de suite.

M. Durand avait, pour frapper chez ces dames, une façon particulière. La porte s'ouvrit aussitôt, malgré l'étrangeté de l'heure, et une charmante jeune fille s'écria :

— Eh ! mon Dieu, que vous est-il arrivé, monsieur Durand, que vous voilà ainsi au milieu de la nuit ?

— Absolument rien, mon enfant. J'ai vu de la lumière chez vous, j'ai entendu marcher, cela m'avait inquiété.

— Rassurez-vous, Ma mère était souffrante, mais elle se trouve mieux déjà. Entrez donc, monsieur Durand... Ah ! vous n'êtes pas seul...

— Non ; j'arrive à l'instant avec mon frère, que je vous présente.

La jeune fille rougit et salua.

— Je ne savais pas que vous eussiez un frère.

— Je devrais dire un fils, car nos âges diffèrent et je l'ai élevé. J'aurai, mon enfant, à vous demander pour lui un service.

— Quel bonheur ! Vous le savez, monsieur Durand, ma mère et moi, nous voudrions vous rendre ce que vous avez fait pour nous.

— Allons, encore ! Comme vous tenez mal vos promesses, ma petite Louise.

— Pardonnez-le-moi, et dites bien vite ce que nous pouvons faire pour vous être agréable.

— Mon frère va occuper pendant quelques jours mon appartement.

— Bien.

— Vous le soignerez et vous le nourrirez.

— Ce sera un plaisir.

— Vous lui permettrez de monter chez vous pour se désennuyer.

— Toute la journée, si cela lui plaît. Après?

— Il faut que personne ne puisse le voir.

— On n'ouvrira la porte à personne.

— Cela ne sera pas long. Cet étourneau, que je ne veux point gronder, s'est avisé de jouer à la politique, et à l'heure qu'il est on le recherche.

— Soyez tranquille, monsieur Durand, on ne le prendra pas ici.

Et, s'adressant au jeune homme:

— Nous ferons de notre mieux, lui dit-elle, pour vous désennuyer, quoique notre société ne soit pas des plus amusantes.

Anatole allait répondre; Félix le prévint.

— Avant de descendre, demanda-t-il, ne pourrions-nous voir l'enfant?

On passa dans la pièce voisine. Louise souleva le rideau léger d'un berceau, et les deux frères purent contempler à leur aise la petite créature endormie, et si belle que le brocanteur lui-même en paraissait ému. Une légère mèche de cheveux noirs, fins à en être invisibles isolément, sortait du bonnet de nuit, toute frisée, sur un front blanc comme l'albâtre, et traversée par deux lignes sombres, à peine dessinées, mais arquées déjà avec une perfection infinie. De longs cils bruns tombaient comme une ombre sur des joues rosées, à fossettes légères, et de deux petites lèvres rouges, s'échappait un sourire qui semblait appeler les baisers.

— Qu'elle est belle! murmura Anatole.

— N'est-ce pas? répondit Louise. Ma mère et moi, nous avons vu souvent de beaux enfants, sans jamais rencontrer une perfection comparable à celle-ci.

L'enfant, comme si elle eût deviné qu'on parlait d'elle, et voulût se montrer dans toute sa beauté, ouvrit de grands yeux surpris, des yeux bleus, de ce gros bleu de saphir, calme et profond comme le ciel de Naples.

Louise laissa retomber le rideau pour qu'elle se rendormît.

Les deux frères descendirent.

— Cette enfant-là, dit Félix, quand il fut chez lui, c'est ma fausse monnaie de l'avenir.

Il prit son chapeau.

— Vas-tu donc me quitter? demanda Anatole avec un reste de crainte.

— Tu as besoin de repos, et il faut que j'ouvre ma porte comme d'habitude dès que le jour paraîtra.

— Oh ! je suis bien certain de ne pouvoir dormir, à moins que, ajouta le jeune homme, tout ce que je vois soit un rêve et que je m'éveille tout à l'heure.

Le lendemain, la boutique du brocanteur ne désemplit pas ; les curieux y abondèrent, et la police y fouilla et interrogea de nouveau. Quant à Félix, il affirma qu'il avait bien dormi, en dépit du brigand, de ses vitres brisées et du bouleversement de son domicile.

Trois jours plus tard, le malheureux, plus courbé, plus sale, vieilli de dix ans, le visage bouleversé, la voix éteinte par les sanglots, se présentait une fois encore chez le commissaire de police pour lui remettre la lettre suivante :

« Mon cher frère,

« Pardonne-moi, si j'ose encore te donner ce nom ; je ne le mérite pas, je le sais bien, mais tu auras pitié de moi, tu es si bon ! quand tu sauras que je vais mourir.

« Tu as été pour moi un véritable père ; tu as vécu de misère, de privations de toutes sortes pour m'élever, me faire instruire et me rendre heureux. Eh bien, frère, j'ai répondu à tes sacrifices par l'ingratitude... Toi, si honnête, si loyal, je t'ai déshonoré!... Je saurai me punir, frère, sois tranquille ; mon châtiment sera la réhabilitation pour ton nom obscur, mais sans tache.

« Je ne veux pas aller au bagne. J'ai cédé à un entraînement, à des espérances insensées, à des sollicitations trompeuses, je le regrette, je me repens ; si c'était à refaire, je te le jure, je ne recom-

mencerais jamais. Il ne m'est pas donné de réparer ma faute; je ne puis recommencer une nouvelle existence dans une société qui ne pardonne pas, en face de la justice qui ne croit pas aux regrets, et punit.

« Adieu donc, frère; adieu ! Si les méchants te jettent mon crime à la face, dis-leur que je me suis tué pour qu'il ne t'en reste point de souillure. Tu me pardonnes, n'est-ce pas?... Oui, je le sens là, aux battement de mon cœur. Comme tu m'aimes, frère, et comme je t'aimais... je n'en savais rien moi-même. Au moment de te quitter pour toujours, tu es encore ma force. C'est ta pensée qui m'inspire l'expiation.

« Adieu, encore adieu. Embrasse-moi... Quand tu recevras ma lettre, j'aurai cessé de vivre.

« Je vais mourir à quelques lieues de Paris; il ne faut pas qu'à la Morgue tu ailles reconnaître le corps de ton malheureux enfant; ce serait un trop douloureux souvenir, et je veux que tu penses à moi sans amertume.

« Je pleure, mais je suis résolu. Ne crains pour moi aucune défaillance. Quant au hasard, il n'a nulle chance contre mon projet: le poison que j'ai choisi ne fait point de grâce, et l'eau de la Marne est glacée.

« Adieu encore ! Pense à moi sans me maudire, car ma dernière pensée et ma dernière larme seront pour toi. »

Le malheureux faisait pitié à voir. On eût dit qu'il râlait, tant son gosier resserré faisait obstacle aux sanglots. Ses bras se tordaient avec désespoir; ses yeux égarés sortaient rouges de ses paupières gonflées.

— Il deviendra fou, disait-on, s'il ne l'est déjà.

Au bureau de police, cette immense douleur toucha les assistants; le commissaire lui-même eut pour le brocanteur des paroles de consolation et d'encouragement. Il lui parla de l'enfant qu'il avait adoptée, et des nouveaux devoirs que lui imposait cette adoption. Radèze sortit de là un peu calmé.

Du bureau de police, la lettre du suicidé passa aux journaux, qui racontèrent le drame.

— Je te l'avais bien dit, pauvre imbécile ! que ça finirait mal, dit la mère Lapointe en guise de consolation.

— Bah ! ajouta le gamin qui semblait vouloir se faire le correctif de sa vieille parente, ne vous tourmentez pas tant que ça, papa Félix... N'allez pas vous tuer pour un autre. On sait bien que vous êtes un brave homme, vous. Et puis, qui est-ce qui sait?... il s'en passe de si drôles... Votre frère n'en mourra peut-être pas, et, puisqu'il vous dit que maintenant il serait honnête, faudrait pas, s'il revenait, le mettre à la porte, voyez-vous.

A partir de ce moment-là, le brocanteur n'ouvrit plus guère sa boutique que deux ou trois heures par jour... quand il l'ouvrit. On voulut d'abord le plaindre et le conseiller ; puis l'on s'habitua peu à peu à ses nouvelles allures, et on le laisa tranquille.

Quant à la lettre d'Anatole, rendue publique par le commissaire lui-même, Félix l'avait fait écrire à son frère, en apprenant qu'un des complices du jeune homme venait de faire des aveux complets.

FIN DU PROLOGUE

PREMIÈRE PARTIE

LA FAMILLE DE BAURAIN

I

UNE SÉPARATION

Rien n'est triste comme un pensionnat de jeunes fille au lendemain d'une distribution des prix. Les immenses pièces désertes, les grands couloirs silencieux, le calme profond, succédant tout à coup au tapage des départs et à la joie de bruyants adieux, tout cela ressemble un peu à une maison mortuaire au retour de l'enterrement. Il y a des instituteurs qui ne peuvent pas supporter l'isolement des vacances; la plupart voyagent; quelques-uns, après un petit nombre de jours, ouvrent une classe. Les enfants jettent autour d'eux une vie que rien ne peut remplacer.

Dans les couvents, la différence est moins marquée; les sous-maîtresses ne s'envolent pas avec les élèves, le personnel reste le même et les exercices se continuent. Pour les religieuses, le repos des vacances n'a rien de pénible; si les enfants leur manquent, elles se retrouvent et se suffisent.

Mais celle pour qui la maison est triste et l'isolement douloureux, c'est la pensionnaire, étrangère ou orpheline, qui a vu, l'une après

l'autre, s'éloigner toutes ses compagnes, et se réveille le lendemain, seule dans ce désert qu'on appelle le cloître, ne sachant où diriger son premier pas, à qui adresser sa première parole.

Quel besoin de famille, d'affection, de lien éprouve alors cette enfant, si son âme est tendre et son esprit ardent! et quels murmures s'élèvent en son cœur contre le destin qui lui a refusé ce qu'il donne aux autres! Chez les meilleures se glisse alors l'envie, avec ses amertumes, et bien souvent, hélas! ce terrible rongeur ne quitte plus la place qu'il a su prendre.

Dans une succursale des dames de Saint-Joseph, à B..., maison importante qui compte à peu près deux cents pensionnaires, les vacances, données depuis quelques jours, ont fait le couvent vide, à l'exception de deux élèves, à peu près du même âge, qui causent doucement à la lingerie, assises sur une malle, l'une près de l'autre. Il y a bien dans leur physionomie et dans leurs allures quelque chose de ce guindé qui fait reconnaître la pensionnaire, mais ce sont déjà des jeunes filles, et l'on sent à la vivacité du regard, à la finesse des sourires, à certains accents de la voix, encore indécise et voilée, que le niveau du monde n'aura pas à passer longtemps sur ces naïvetés pour en faire des femmes selon ses lois.

L'une de ces jeunes filles est blonde, frêle, pâle, avec de grands yeux gris verdâtres, tout rêveurs; sa taille flexible se courbe et son front se penche, ce qui lui donne l'aspect touchant d'un lys sous l'orage. L'autre est plus grande et paraît plus forte; sa taille est fine, mais sa poitrine se dessine déjà d'une façon hardie, et son cou d'albâtre rosé soutient la plus admirable tête qu'on puisse imaginer. Le regard de sa compagne, lorsqu'il s'arrête sur elle, exprime une mélancolique admiration.

— Que vais-je faire ici sans toi, Mathilde, demande-t-elle, pendant ces deux grands mois? Deux siècles!

— D'abord, tu ne sais pas, ma chère Clémence, si tu passeras au couvent tes vacances, cette année.

— J'en doutais, mais je commence à le croire, puisque je n'ai point de nouvelles de mon correspondant.

— C'est peut-être une preuve, au contraire, qu'il va venir te chercher.

— Et quand cela serait?.. Je t'avoue que si la perspective des



Que vais-je faire ici sans toi, Mathilde?

vacances passées dans cette prison me donne à l'avance un spleen involontaire, celle de l'inconnu qui m'attend au dehors m'épouvante.

— Pourquoi?... plus que toi je ne sais rien de ce qui peut m'attendre au sortir du cloître. Eh bien, cela ne m'effraie pas. Il est

toujours temps de souffrir quand le malheur est venu; c'est plus gai d'espérer que de craindre.

— Oh! toi, c'est bien différent! soupira la pensionnaire.

— Je trouve, au contraire, reprit l'autre, qu'il y a entre nos destinées une telle similitude, que nous pourrions nous croire sœurs. Toutes les deux nous sommes orphelines, du moins on nous l'a dit; toutes les deux nous avons été placées dans ce couvent d'une façon presque mystérieuse, et nous nous connaissons, pour toute famille, un homme qui vient nous visiter juste assez souvent pour s'assurer que nous sommes toujours de ce monde. Nous passons ici depuis six ans des vacances horriblement tristes, sans que jamais l'on nous ait donné, ni à l'une ni à l'autre, la moindre distraction. Quelle différence trouves-tu donc entre nos deux positions ?

La jeune fille qu'on appelait Clémence sourit, et répondit après un court silence :

— Tu es riche, je suis pauvre.

— Qu'en sais-tu?

— As-tu jamais eu une fantaisie, un désir, un caprice, qui ne fût aussitôt satisfait.

— Qu'est-ce que cela prouve?

— Que tu possèdes de la fortune, ou que ton tuteur est généreux ; tandis que moi...

La jeune fille eut un soupir et s'arrêta.

— Que te manque-t-il? demanda sa compagne.

— Rien, et tout.

— Je ne comprends pas.

— Je suis en pension et l'on paye pour moi un prix assez élevé, qui ne dénote pas l'indigence chez mes protecteurs ; comme les autres, je suis bien nourrie, et rien ne manque à mon entretien.

— Sans doute. C'est pourquoi tu ne dois point te supposer si pauvre.

— On m'a fait même donner quelques talents d'agrément, reprit la pensionnaire avec ironie.

— Et là, comme ailleurs, tu as fait merveille, répliqua vivement sa compagne.

— Heureusement, puisque aujourd'hui ces talents vont, paraît-il, devenir mon unique ressource.

— Comment sais-tu cela ?

— Par mon correspondant.

— Tu l'as donc vu ?

— Il n'est pas si prodigue que cela de ses visites ; il m'a tout simplement écrit ; et Madame la supérieure, qui m'a remis sa lettre, en y ajoutant une longue morale, en a confirmé le contenu.

— Tu ne m'avais pas dit ces choses nouvelles.

— A quoi bon ? tu vas me quitter... Nous ne nous reverrons sans doute jamais.

— Clémence !... c'est mal ce que tu dis là.

— C'est la vérité. Tu vas entrer dans un monde où je ne serai pas reçue, c'est probable ; la barrière qui nous séparera demain sera dans six mois une barricade, et dans un an une montagne. Crois-moi, ma chère Mathilde ; aimons-nous jusqu'à ce que nous franchissions les murailles de ce cloître ; pensons l'une à l'autre quelquefois, dans les instants que nous laissera, à toi le plaisir, à moi le travail ; mais n'essayons point de nous réunir hors d'ici, notre amitié aurait tout à y perdre.

— Sais-tu, Clémence, que j'aurais le droit de me fâcher de tes paroles.

— Tu le regretterais dans quelque temps, alors que tu reconnaîtras combien elles sont justes.

— En admettant vraies tes suppositions, penses-tu que j'oublie notre amitié de six ans, parce que dame Fortune m'aura un peu plus que toi favorisée ?

— Le monde t'en fera une obligation.

— Je ne l'écouterai pas.

— Tu seras entraînée.

— Ma chère, tu parles avec une assurance que l'expérience seule pourrait justifier.

— J'ai l'expérience.

Mathilde eut un éclat de rire.

— Tu es plus jeune que moi, dit-elle.

— Oui, d'une année peut-être. Mais tu laisses aller ta vie avec

l'insouciance des gens heureux, tandis que moi je réfléchis, j'observe et je conclus...

— Que ta meilleure amie de pension n'est digne ni de ton affection, ni de ta confiance.

— Tu me comprends mal.

— Je te comprends si bien que si tu continues de parler ainsi, nous n'attendrons pas notre sortie du couvent pour ne plus nous voir ; nous nous brouillerons tout de suite.

La pensionnaire sourit à l'emportement bienveillant de sa compagne.

— Ce n'est vraiment pas la peine, dit-elle. Je me tais. Mais, si après une séparation plus ou moins longue, nous nous retrouvons un jour en face l'une de l'autre, souviens-toi de notre dernière causerie et sois franche; tu me diras que j'avais raison.

Mathilde allait protester de nouveau sans doute, mais une religieuse vint la chercher, lui disant que M. le comte de Baurain l'attendait au parloir.

— Je crois qu'il faut nous dire adieu, soupira Clémence, ton tuteur vient te chercher sans doute.

— Pas encore, répondit la jeune fille. J'ai une idée... Attends-moi ; je te la dirai tout à l'heure.

La religieuse suivit la pensionnaire; l'autre resta seule.

Un moment, elle demeura plongée dans une méditation, sous laquelle son sourire disparaissait peu à peu, pour faire place à une expression de physionomie amère et douloureuse. Puis, elle se leva et vint s'appuyer à une fenêtre qui ouvrait sur la cour. Un équipage armorié attira son attention. Deux magnifiques chevaux piaffaient impatients sous le joug du cocher, qui les retenait avec peine. La livrée de celui-ci était riche comme celle des deux laquais, qui se tenaient debout, sévères, presque solennels, derrière la voiture.

Jamais le comte de Baurain n'était venu au couvent avec son équipage; il affectait au contraire une grande simplicité dans les rares visites qu'il rendait à sa pupille. Clémence se pencha au dehors, comme pour chercher un visage connu, et eut un cri de surprise, presque d'angoisse : Mathilde, au bras du comte, et suivie de la supérieure, marchait gaiement vers la voiture, dont un la-

quais vint abaisser devant elle, avec respect, le marche-pied. Puis, elle embrassa la religieuse, et disparut dans l'intérieur où son tuteur la suivit bientôt.

La porte cochère s'ouvrit, l'équipage disparut.

— Déjà! s'écria Clémence, en se rejetant dans la lingerie.

Elle eut un petit rire sec qui lui fit mal sans doute, car elle appuya ses deux mains sur son cœur.

Elle se rassit sur la malle, à la place qu'elle occupait quelques instants plus tôt avec Mathilde.

— Allons, fit-elle avec un soupir, gros d'amertume, qui n'effaça point le sourire triste et railleur de sa lèvre, me voilà bien seule pour le reste des vacances.

— Je crois que vous vous trompez, mon enfant, dit une voix derrière elle.

Une religieuse venait d'entrer, sans qu'elle l'entendît.

— Ah! fit la jeune fille avec indifférence.

— M. le comte de Baurain, à la prière de Mathilde, demande à vous emmener pour passer les vacances avec votre compagne.

— Mais je viens de les voir partir, répondit la jeune sceptique.

— Oui, monsieur le comte était fort pressé. Mathilde n'a même rien emporté de ce qui lui est nécessaire. Ils reviendront demain.

— Et qu'a répondu madame la supérieure à cette demande?

— Qu'elle allait en écrire immédiatement à votre correspondant, ce qu'elle fait en ce moment même.

— Elle ne m'a point consultée.

— Elle a cru vous faire plaisir en agissant ainsi. Est-ce qu'elle s'est trompée ?

— Je n'en sais rien, vraiment. Je ne connais pas le tuteur de Mathilde; peut-être serai-je un ennui pour lui.

— Je ne le crois pas, car il s'est empressé, dès que Mathilde a exprimé le désir de vous emmener.

— Reste à savoir si mon très-mystérieux correspondant consentira à cet arrangement.

— Madame la supérieure l'y engage.

— Vous voudrez bien l'en remercier pour moi.

— Comme vous dites cela, Clémence. Est-ce que l'offre de Mathilde vous est désagréable?

— Nullement. Mais, il y a deux jours à peine, Mme la supérieure m'a prévenue qu'il fallait songer à me créer des moyens d'existence. Or, ce n'est pas, je suppose, en me donnant des vacances pour la première fois, qu'on espère m'habituer au travail.

— Non, mais pour vous créer une position, les relations du comte de Baurain pourront vous être utiles. Notre mère y a songé.

— Cette idée ne me serait jamais venue. Alors, le mois de plaisir proposé par Mathilde peut devenir pour moi une excellente spéculation?

— Sans doute, répondit la religieuse, qui ne comprenait point la pensée railleuse de son élève, d'autant plus que celle-ci conservait en parlant une inaltérable douceur.

— Quand madame la supérieure pense-t-elle avoir la réponse de mon correspondant?

— Demain.

— Alors je vais, dans l'attente d'une réponse favorable, visiter ma garde-robe.

La jeune fille, comme elle le disait, se leva et se dirigea vers l'armoire qui contenait ses nippes de pensionnaire.

La religieuse la laissa seule.

II

LES ÉTONNEMENTS D'UNE PENSIONNAIRE.

Pendant que son amie apprenait, sans plaisir apparent, la demande faite par elle, Mathilde, en compagnie de son tuteur, roulait, tout émerveillée de la rapidité de son attelage, vers la capitale.

Elle ne se demandait point qui était cet homme dans les mains duquel le sort l'avait jetée. Que lui importait du moment où elle était heureuse, où rien ne lui manquait? C'était une de ces natures créées pour la jouissance, douées pour le plaisir plus que pour le bonheur, passivement bonnes, incapables de dévouement comme de vengeance, de haine raisonnée comme d'amour vrai. La vie lui semblait bonne; elle s'y laissait aller.

Le lendemain?... elle l'avait dit à sa compagne qui songeait à

l'avenir : il est toujours temps d'y penser quand on y est. Au couvent, sa beauté vraiment merveilleuse lui avait suscité quelques ennemies ; elle en riait et ne jalousait nullement la supériorité morale de quelques-unes. Au contraire, Clémence était peut-être la meilleure élève du pensionnat et, après elle, la plus jolie ; elle l'avait recherchée cependant. Était-ce parce qu'un mystère planait sur cette naissance comme sur la sienne ? ou n'était-ce pas plutôt parce que la studieuse jeune fille travaillait souvent pour sa compagne, lui aplanissait l'aridité de l'étude et lui corrigeait ses devoirs toujours négligés ?

Mathilde n'était pas sotte, mais terriblement paresseuse. Clémence, plus jeune d'une année ou deux, jetait de son mieux un voile sur cette paresse. La première avait pour la seconde autant de reconnaissance qu'en pouvait contenir son cœur, ce qui ne veut pas dire que la dose en fût énorme ; et celle-ci, paisible et réfléchie, semblait se complaire dans l'insoucieuse gaieté de son amie. Les deux compagnes ne regardaient pas l'avenir au même point de l'horizon ; l'une voyait le ciel bleu, l'autre noir ; et voilà pourquoi l'une souriait toujours à la mélancolie de l'autre. Elles ne sentaient rien de la même façon ; un choc pouvait les séparer à jamais ; en temps de calme, elles se complétaient. Mathilde, essentiellement égoïste, était incapable d'une méchanceté raisonnée, mais pouvait inconsciemment faire le mal. Clémence, avec plus de sentiment et de besoin de tendresse, devait fatalement plus souffrir, et par la souffrance pouvait arriver à la haine. L'isolement avait déjà jeté en elle l'amertume et la défiance.

Trop légère pour lire dans le cœur de son amie, Mathilde la heurtait quelquefois et ne s'en doutait jamais. Clémence pardonnait en faveur de l'intention, mais il lui en restait de l'aigreur, qu'elle s'efforçait d'enfouir au fond de son âme.

Quand elle apprit de son tuteur qu'elle allait le suivre, la première pensée de la jeune fille fut de réclamer le droit d'emmener sa compagne. Le comte de Baurain, qui semblait disposé à satisfaire toutes les fantaisies de sa pupille, ne fit pas d'opposition. Cette demande était-elle chez Mathilde le résultat d'une pensée généreuse, d'une affectueuse compassion ? Éprouvait-elle ce serrement de cœur des bonnes âmes en face d'une souffrance qui n'est

pas la leur? Nullement. Elle avait l'habitude de Clémence, et, vaguement, craignait peut-être de s'ennuyer sans elle. L'idée ne lui vînt pas de courir embrasser au départ la pauvre abandonnée, et de lui crier: A demain! pour lui épargner le doute cruel d'un prompt oubli. Le coup était porté quand la religieuse apprit à Clémence la demande de sa compagne, et par instinct plus que par raisonnement, la défiante pensionnaire comprit ce qu'il y avait d'indifférence au fond de ce souvenir, en apparence affectueux.

Mathilde, souriante, heureuse, étonnée, ne songeait guère à ces subtibilités du cœur, si loin de sa nature. Elle était descendue dans un ravissant petit hôtel, enfoui au fond d'un parc en miniature, dont les arbres resserrés, en bornant l'horizon, permettaient à l'imagination de le supposer immense. Elle savait être à Paris, parce que M. de Baurain lui avait fait remarquer, en passant, la place de la Concorde et les Champs-Élysées, que les chevaux parcouraient trop rapidement peut-être pour sa curiosité de pensionnaire. Mais elle ne s'en fût jamais douté au silence qui régnait dans la retraite choisie par son tuteur.

La façade de l'hôtel était simple: un perron de marbre blanc conduisait à la porte du vestibule; et, de chaque côté, six petites colonnes légères formaient galerie sous le balcon qu'elles soutenaient à l'étage supérieur, l'unique du reste, sous les combles. De chaque côté des marches de marbre, de grands vases en porcelaine du Japon contenaient des plantes rares que Mathilde admira, sans en soupçonner le prix, dans son ignorance de toutes choses. Mais ce qui frappa la jeune fille, ce qui lui donna immédiatement une idée de la fortune du comte, ce qui l'éblouit un peu tout d'abord, ce fut le personnel de la maison.

Le comte lui offrit son bras pour gagner le vestibule; sa main tremblait en s'y appuyant. Outre le groom qui avait ouvert la portière et baissé le marche-pied, outre le cocher et les laquais, un valet vint recevoir son maître, après avoir ouvert les deux battants de la porte, et s'inclina profondément au passage du comte et de sa pupille.

Pour une pensionnaire qui n'était jamais sortie et ne connaissait, en fait d'élégance, que celle du grand et sévère salon du cloître, cette petite mise en scène devait frapper l'imagination,



Le comte lui offrit le bras pour gagner le vestibule.

ainsi que la lecture d'un conte de fées. Mathilde en éprouvait comme une légère ivresse. Le comte l'introduisit au salon, une merveille, où se rencontraient sans se nuire des raretés de tous les pays : peintures, bronzes, faïences.

L'œil de la jeune fille embrassait tout et ne voyait rien;

l'effet que produit la profusion. Il faut qu'on s'y accoutume, qu'on l'examine, qu'on la détaille. La première heure est un chaos.

— Mon enfant, lui dit le comte, après l'avoir fait asseoir auprès de lui, vous êtes ici chez vous.

— Vous êtes bien bon, monsieur, répondit Mathilde, dont la voix semblait un peu altérée, et je vous remercie. Je tâcherai de n'être point une gêne.

— Je ne vous comprends pas, chère petite. En quoi pourriez-vous me gêner? Je serai, au contraire, heureux si vous me permettez de vous visiter chaque jour.

— Me visiter! répéta Mathilde avec une surprise presque effrayée. Je ne suis donc pas chez vous, monsieur le comte?

— Mais non.

— Chez qui donc, alors?

— Chez vous seule, je vous le répète. La maison vous appartient, et les serviteurs sont à vos ordres, mais s'ils ne vous conviennent pas, vous les changerez.

Le comte se leva en souriant à la mine effarée de la pensionnaire.

— Me permettez-vous, demanda-t-il, de venir dîner avec vous, tout à l'heure.

— Monsieur le comte, est-ce que vous vous moquez de moi? demanda la jeune fille de ce ton moitié plaisant, moitié craintif des gens qui n'osent pas croire à un événement inattendu.

— Me moquer de vous, Mathilde? ce serait presque une méchante action. Vous êtes jeune, inexpérimentée; mon devoir de tuteur est de vous guider, de vous aider à entrer dans la vie. Avouez que le moyen serait au moins singulier.

— Mais enfin, monsieur, vous ne pouvez me laisser seule ici.

— Seule! vous ne l'êtes pas, mon enfant. Vous pouvez appeler près de vous votre femme de chambre, Jenny, une excellente fille qui vous plaira, j'en suis sûr; ou bien encore mistress Donathan, une Américaine qui sera très-heureuse d'être accueillie par vous, comme gouvernante ou dame de compagnie. Voulez-vous que je vous la présente avant de m'éloigner?

— Je vous en prie, monsieur.

Le comte sonna.

— Priez mistress Donathan de descendre ici, dit-il, mademoiselle désire la voir.

Presque aussitôt l'Américaine fut introduite : c'était une grande femme maigre, au visage mélancolique, à l'œil vague, à la tenue sévère et irréprochable. Elle s'inclina devant Mathilde, et lui dit d'une voix lente et douce :

— M. le comte a bien voulu m'honorer de sa confiance pour remplir un emploi auprès de vous, mademoiselle. Je serai heureuse que vous vouliez approuver son choix.

— Tout ce que fait M. le comte est bien, madame, répondit Mathilde, et je suis sûre que nous aurons toutes les deux à nous féliciter.

— Je suis obligé de me retirer, dit M. de Baurain ; veuillez, mistress Donathan, mettre mademoiselle en rapport avec Jenny, qui pourra immédiatement s'occuper de sa toilette. Je reviendrai bientôt.

Les deux femmes restèrent seules.

Une curiosité bien naturelle poussait Mathilde à interroger sa nouvelle compagne, mais avec cet instinct particulier à un grand nombre de femmes, qui les fait se diriger dans la vie plus sûrement que l'expérience, elle comprit que questionner ceux qu'on avait fait ses subalternes était les mettre sur un pied d'égalité, en leur révélant peut-être ce qu'ils devaient ignorer. Aussi, se contenta-t-elle de dire avec une bienveillante froideur :

— Vous connaissez sans doute la maison, madame ?

— Il y a huit jours que je l'habite, mademoiselle.

— Veuillez, je vous prie, me la faire visiter.

La gouvernante s'empressa. Mathilde fut émerveillée, mais elle eut le bon esprit de contenir ses étonnements, et s'arrêta dans sa chambre à coucher.

— Je vais me reposer un instant, dit-elle alors ; vous aurez l'obligeance de m'envoyer Jenny dans un quart d'heure.

Elle éprouvait le besoin d'être seule et de se recueillir. Sa nouvelle situation l'effrayait un peu. La chambre à coucher était une merveille d'élégance. Tendue tout entière de lampas bleu pâle glacé d'argent, qui faisait ressortir les dorures du meuble de Boule, encombrée de riens précieux et chers aux femmes, mais inconnus

de la pensionnaire, parfumée légèrement d'ambre et de violette, on comprend que Mathilde y fut arrêtée, retenue par un charme que n'avait pas eu pour elle le luxe des autres pièces.

La chambre à coucher est le gynécée des jeunes filles, la pièce intime où on laisse toujours derrière soi un peu de sa vie, l'amie qui entend les rêves, reçoit les confidences de la plume, des sourires et des larmes. Au lieu de se reposer comme elle en avait témoigné le désir, la jeune fille examinait chaque chose, touchait tous les objets, comme si elle eût voulu s'assurer de leur existence réelle. Elle regarda longtemps la pendule en porcelaine de Saxe, dont le cadran, soutenu par une nuée d'amours, servait de lit de repos à une femme nue, couchée et souriante, qui semblait prendre plaisir à voir grimper vers elle les enfants ailés. Puis elle palpa les fleurs inconnues, entassées dans deux grands vases du Japon, et qu'à première vue, elle avait cru artificielles. En relevant la tête, elle rencontra son image en face d'elle, dans une grande glace de Venise, à triple biseau, et il lui sembla qu'elle faisait tache sur toutes ces merveilles, avec sa robe noire de pensionnaire. Elle rougit presque, en songeant que celle qu'on lui donnait comme gouvernante, portait une longue robe de taffetas gris et une coiffure de dentelles.

Ses yeux se détournèrent du miroir, pour rencontrer un petit coffret d'ébène aux inscrustations de nacre et d'or, qu'elle ouvrit. Il contenait deux parures: une de perles et une de corail; elle les essaya toutes les deux et ne sut laquelle choisir.

Lorsque Jenny frappa discrètement à sa porte, elle avait aux oreilles et au cou la parure de perles. Elle trouva que ce quart d'heure avait passé bien vite.

Jenny était une vraie soubrette parisienne, à l'œil intelligent, au sourire moqueur, à l'allure vive et dégagée. Elle portait une robe de jaconas rose et blanc, ronde, prise à la taille dans un ruban noué sur le petit tablier traditionnel de l'emploi, et le bonnet placé de façon à laisser voir tout entière une chevelure blonde, luxuriante et rebelle.

— Mademoiselle m'a fait appeler pour sa toilette, dit-elle, j'espère qu'elle sera satisfaite de mes soins.

Sans attendre la réponse de Mathilde, elle entra dans le cabinet

de toilette que la jeune fille n'avait pas vu encore, et en ressortit avec deux immenses cartons.

— Ah! fit-elle, mademoiselle a choisi les perles, tant mieux; c'est la parure qui plaît le mieux aussi à M. le comte. Et cela ira à ravir avec la robe de gros de Naples bleu qui est là-dedans. Voulez-vous que nous commencions par votre coiffure? demanda-t-elle ensuite.

— Comme vous voudrez, répondit Mathilde avec une indifférence qui cachait son embarras.

Elle s'assit devant la glace, et Jenny en déroulant ses cheveux, eut un cri d'admiration.

— Oh! dit-elle, je n'ai jamais vu cela.

— Quoi donc?

— Des cheveux comme ceux de mademoiselle.

Et elle soulevait de ses deux mains, comme pour se rendre compte de leur poids, les lourdes nattes qu'elle avait à défaire.

La pensionnaire souriait à cette admiration qui était réelle. Quand la caméristc lui demanda conseil :

— Je m'en rapporte à votre goût, dit-elle.

Jenny parut fort satisfaite.

— Mademoiselle attend, je crois, M. le comte à dîner? demanda-t-elle en divisant avec habileté les cheveux sur le front.

— Oui.

— Alors, je vais tourner ce rang de grosses perles dans la torsade de derrière. Malgré la beauté de la chevelure, rien du tout serait trop simple si mademoiselle reçoit.

Mathilde ne faisait nulle opposition et, pour ne point paraître gauche, approuvait.

Quand elle fut coiffée, elle s'admira presque involontairement.

— Vous m'avez embellie, dit-elle à la femme de chambre.

— Oh! cela n'est pas dans les choses possibles, et, quand j'ai vu mademoiselle, j'ai bien pensé que je n'aurais rien à faire pour cela. Seulement, mademoiselle ne pouvait recevoir avec la coiffure et les habits du couvent, ajouta-t-elle en souriant finement.

La toilette du corps succéda à celle de la tête; et la robe de gros de Naples bleu dont Jenny avait parlé, se trouva aller aussi bien

que si la jeune fille l'eût essayée. Une des premières faiseuses de la capitale l'avait taillée sur un uniforme du pensionnat.

— Mademoiselle est-elle satisfaite? demanda Jenny.

— Parfaitement.

— Je crois que M. le comte le sera aussi. Mademoiselle n'a plus besoin de mes services?

— Non. Vous me préviendrez sitôt que M. le comte sera arrivé.

Mathilde resta seule une deuxième fois, et alors, il faut bien le dire, toute son admiration se porta sur sa personne. Debout devant la glace qui reflétait son image tout entière, elle ne se lassait point de se regarder. Il lui semblait que jamais jusqu'à cette heure elle ne s'était vue. Sans doute son petit miroir du couvent n'avait pas manqué de lui répéter qu'elle était belle, mais cette beauté n'était que l'ombre de celle qui se révélait tout à coup. Elle s'éblouissait elle-même, et de toutes les richesses qui l'entouraient, elle ne tarda pas à s'avouer qu'elle se trouvait la plus précieuse.

L'équipage du comte qui entrait dans la cour vint l'arracher à sa contemplation. Elle se disposa à descendre au salon, et sentit en elle une assurance inconnue jusque-là, que lui donnait le sentiment révélé de sa valeur.

III

TUTEUR ET PUPILLE

Le comte de Baurain, à la vue de sa pupille, eut comme un tressaillement de surprise aussitôt réprimé, et remplacé par un sourire de grande satisfaction. Il lui tendit la main et la baisa au front. Mathilde rougit un peu, soit d'aise, soit d'embarras, soit plutôt encore d'impatience d'une explication qu'elle jugeait indispensable.

— Eh bien mon enfant, demanda le tuteur, êtes-vous satisfaite de votre habitation ?

— Oh ! monsieur le comte, répondit la jeune fille, cette question est presque une ironie. Il me semble que je rêve, et que demain

tout ce luxe, toute cette richesse, toute cette surprise vont s'évanouir, pour me rejeter dans l'ombre d'hier.

— Ne craignez rien, chère mignonne ; tout cela est à vous, bien à vous ; je vous le donne, et je n'y mettrai qu'une condition, importante pour moi, mais pour vous insignifiante.

— J'ai bien envie d'y souscrire d'avance, dit Mathilde avec un charmant sourire d'abandon et un geste adorable d'enfant gâté.

— Vous avez donc confiance en moi ?

— Comment pourrait-il en être autrement ? Je ne sais rien de ma naissance, mais mon cœur me dit que je vous dois tout.

Cette réponse était adroite et digne d'une femme plus expérimentée que ne l'était cette pensionnaire, Peut-être fut-elle chez Mathilde le résultat de l'instinct plus que de la réflexion. Le comte n'y vit qu'un désir de lui être agréable.

— Ainsi, reprit-il, vous ne craindrez pas de suivre mes conseils ?

— Si vous le permettez, monsieur le comte, je serai heureuse de vous les demander toujours.

— Toujours !... répéta M. de Baurain avec un sourire incrédule, mais plein de bienveillance.

— Toujours, affirma la jeune fille d'un ton résolu, dans lequel perçait une provocation enfantine.

— Je désire, pour vous surtout, chère petite, que vous disiez vrai.

Mathilde voulut protester.

— Oh ! je vous crois sincère, reprit le comte, mais à votre âge répondre de l'avenir...

— Je souscris à votre condition quelle qu'elle soit, monsieur le comte. A présent, voulez-vous me la dire ?

— Ne désirez-vous pas que je vous instruise d'abord du peu que je sais de votre histoire ?

— Je vous en serai reconnaissante.

Un valet vint annoncer le dîner servi. Il fallut remettre le récit à un autre moment.

— Êtes-vous satisfaite de votre personnel ? demanda le tuteur, en offrant le bras à sa pupille.

— Je l'ai à peine aperçu, répondit Mathilde, mais choisi par

vous, monsieur le comte, comment ne pourrait-il pas me satisfaire ?

La pensionnaire était-elle enthousiaste ou flatteuse ? C'est la question que se posait M. de Baurain en la conduisant dans la salle à manger, autre merveille, entièrement tapissée d'Aubusson, imitation de vieux style, et dont les bahuts et les siéges, en bois noir sculpté aux formes bizarres, arrivaient de Hollande, où le comte lui-même les avait découverts dans une vieille maison princière, devenue l'habitation d'un riche commerçant.

Tout le reste était en rapport avec ce luxe sombre, inconnu comme l'autre de la jeune fille : argenterie ciselée, porcelaines de Sévres, cristalleries de Bohême. Mathilde admira, mais en femme qui connaît, non en petite fille ébahie ; le comte parut encore satisfait de cette épreuve. Elle l'interrogea plusieurs fois, mais de façon à se renseigner sans dévoiler son ignorance.

— Elle a du tact, pensa le tuteur, et de l'esprit. C'est tout ce qu'il faut à une femme du monde.

Le repas somptueux pour une jeune fille, qui ne connaissait que la nourriture forte et régulière du couvent, ne parut point la surprendre davantage.

Elle toucha à peine aux mets inconnus et délicats, et trempa ses lèvres aux coupes limpides, dont elle apprécia la valeur sans en abuser.

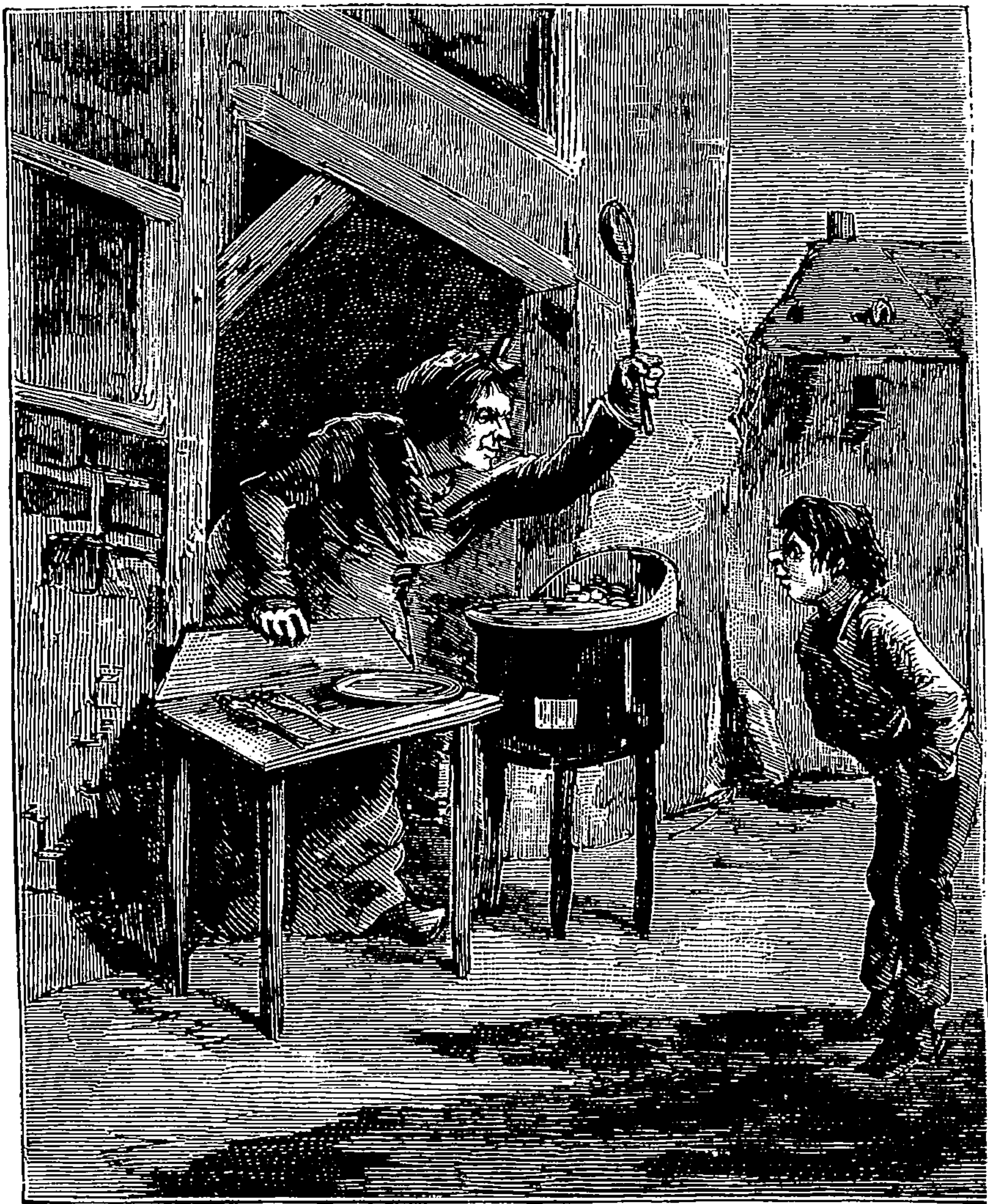
Le comte cependant vit poindre en elle le péché mignon de gourmandise, de même qu'il était certain déjà qu'avant un mois elle serait devenue la plus paresseuse des femmes.

Mathilde réclama les confidences promises ; le comte fit servir le café dans un boudoir, où il resta enfin seul avec elle.

— Il y a quelques années, dit-il, je traversais dans ma voiture la place de la Concorde, quand un vieillard, pauvrement vêtu, se trouva renversé par un de mes chevaux, si malheureusement, que les deux roues lui passèrent sur les jambes. On voulait le faire porter à l'hôpital, je m'y opposai. Mon hôtel n'était pas éloigné du lieu de l'accident, je l'y fis conduire.

— Oh ! que vous êtes bon, monsieur le comte ! dit la pensionnaire en joignant sur ses genoux ses ravissantes mains.

— On ne put, reprit M. de Baurain, sauver le malheureux ; il



Il y a près de ma boutique une vieille marchande de pommes de terre...

n'aurait pas résisté à l'amputation, on dut le laisser mourir, en adoucissant le plus possible ses derniers moments. Il vécut deux jours, et me fit le dépositaire de ses secrets et l'exécuteur de ses dernières volontés. Celles-ci vous concernaient.

— Moi !...

— Sans doute. Le pauvre homme n'avait point de famille ; un jeune frère qu'il adorait était mort dans des conditions déplorables, il avait rejeté toutes ses affections sur une enfant qu'il avait trouvée un soir, à peine âgée de quelques mois, abandonnée à l'entrée de la rue qu'il habitait. Cette enfant était enveloppée dans de fort beau linge, que le brave homme conservait, comme seul indice de sa naissance. Il était alors marchand de bric à brac, dans une rue sordide, qu'on appelle la rue des Filles-Dieu, et consacrait toutes ses ressources à payer les mois de nourrice de l'enfant, qu'il ne pouvait garder avec lui, quoiqu'elle grandit. Je lui promis de m'en charger, il mourut sans regret, car la vie lui était lourde, et il ne s'y résignait que pour sa petite fille. J'allai chez le commissaire de police du quartier de mon blessé, tout cela était parfaitement exact; la déclaration de l'enfant avait été faite, et je n'eus pas de peine à obtenir du magistrat l'autorisation de remplacer le père adoptif.

Quand il sut que sa fille allait être la mienne et que la première explosion de sa reconnaissance fut calmée, le marchand de bric à brac m'adressa une autre prière. Il y a, dit-il, près de ma pauvre boutique, une vieille marchande de pommes de terre frites qu'on appelle la mère Lapointe et qui élève un neveu fort espiègle, mais bon enfant, auquel je voudrais laisser le fonds, puisque Mathilde n'aura plus besoin de rien.

— C'était moi ! fit la jeune fille qui avait plusieurs fois rougi et pâli pendant le récit de son tuteur.

— Cela vous impressionne ; pardonnez-moi, chère enfant, dit le comte en lui prenant les mains.

— Continuez, monsieur, je vous en prie.

— Voulez-vous remettre à plus tard la fin de cette histoire qui, du reste, a maintenant peu d'intérêt pour vous.

— Si cela vous est indifférent, monsieur le comte, dites-moi tout aujourd'hui.

M. de Baurain reprit :

— Je fis écrire au mourant cette volonté dernière, et assurai son petit héritage à l'enfant qu'il avait désigné. Il y a huit jours que cet enfant atteignait sa majorité de vingt-cinq ans, et entrait en pleine possession de la boutique, que j'avais jusque-là fait gérer,

ayant réclamé pour lui, comme pour vous, chère mignonne, le titre de tuteur. Grâce à mes soins le trou noir où vivait le brocanteur s'est transformé en un magasin à peu près confortable, et comme le jeune Guillaume Lapointe est intelligent, il en fera le centre d'un véritable commerce.

— Monsieur le comte, demanda Mathilde, vous ne m'avez pas dit le nom de l'homme qui m'avait adoptée.

— Il s'appelait Félix Radèze. Vous le retrouverez sur une modeste tombe que je lui ai fait élever au Père-Lachaise.

— J'irai quelquefois, si vous l'apprrouvez, monsieur le comte, lui porter mon souvenir; car enfin, si ce pauvre homme n'avait été généreux, je ne ne serais pas aujourd'hui votre pupille. Pardonnez-moi, j'ai failli dire : votre fille.

— Que ne l'êtes-vous, chère Mathilde !

— Un père serait-il donc meilleur pour moi ?

— Peut-être.

— C'est impossible.

— Vous oubliez que j'ai mis une condition à ce que vous appelez sans doute mes bienfaits. Un père n'en mettrait pas.

— Si je ne vous reconnaissais le meilleur des hommes, monsieur le comte, j'aurais peur. Vous me donnez tant que vous auriez le droit de beaucoup exiger en retour.

— Eh bien, je hasarde ma terrible condition, dit le comte en souriant : il faut que vous me promettiez, Mathilde, que jusqu'à vingt et un ans, c'est-à-dire pendant trois années, vous obéirez en aveugle à tout ce que je pourrai vous demander. Après cela vous serez majeure et libre.

— Mais, il me semble, monsieur le comte, que cela me sera facile.

— De mon côté, je vous promets de ne jamais rien vous demander de contraire à l'honneur.

— Je n'avais pas besoin de cette promesse, monsieur le comte.

— Alors, serment pour serment.

— Serment pour serment, monsieur le comte : je vous obéirai.

— Et moi j'aurai pour vous les soins et la générosité d'un père.

M. de Baurain se leva.

— Déjà me quitter ! s'écria Mathilde.

— Ce regret est flatteur pour moi, dit le tuteur en souriant ; mais j'oubliais un point capital.

Il se rassit.

— Le monde est exigeant, ma chère petite, sur les relations de ceux qu'il accepte; vous saurez cela trop tôt, et je vous en préviens pour que vous ne soyez pas étonnée. Mon titre de tuteur ne lui suffira peut-être point pour vous. Je ne puis me dire votre père...

— Alors?...

— Si vous le voulez bien, je serai votre oncle?

— Je ferai selon votre désir, monsieur le comte. Je m'efforcerai de répondre à ce que vous faites pour moi comme pupille, comme nièce, mais surtout comme fille. Permettez-moi seulement de vous aimer comme je le désire, comme je le veux.

— Chère enfant! dit le comte en prenant avec une émotion visible les mains de la jeune fille, je sens que je serai heureux désormais, que je serai père!...

Il l'attira, l'embrassant avec plus de tendresse.

— J'ai, dit-il encore, tous les papiers pouvant servir de preuve à l'appui de ce que je vous ai raconté; la déclaration écrite de Félix Radèze, l'autorisation du commissaire de police...

— Et que m'importent ces choses! s'écria Mathilde avec un emportement corrigé par un sourire. Est-ce que votre parole ne me suffit pas, monsieur le comte? Ai-je besoin de preuves quand vous avez parlé?

Etait-ce un élan de confiance, irritée de n'être point devinée? Etait-ce un mouvement impatient de vanité, qui ne voulait déjà plus regarder un passé infime, en face d'un avenir lumineux.

Mathilde ne le savait pas elle-même, peut-être.

Au départ de son tuteur elle exprima de nouveaux regrets.

— Mon hôtel n'est pas éloigné du vôtre, mon enfant, lui répondit le comte, et je serai près de vous dès que vous m'appellerez. Mistress Donathan, qui est une excellente femme vous aidera, si vous voulez, à organiser votre vie. Et puis, n'allons-nous pas demain chercher votre amie?

— C'est vrai! s'écria Mathilde; j'avais presque oublié cette pau-

vre Clémence. Mais c'est votre faute, aussi, monsieur le comte. Comment songer à la réalité, dans ce pays de prodiges où vous m'avez amenée?

— J'accepte la responsabilité de cet oubli, et toutes celles qu'il vous plaira de m'imposer. A demain, donc.

— A quelle heure viendrez-vous, monsieur le comte?

— Vers deux heures, si cela vous convient.

— Comme ce sera long! jusqu'à deux heures sans vous voir...

— Voulez-vous me faire le plaisir de m'offrir à déjeuner?

— Je voudrais ne jamais vous quitter!

Le comte eut encore un de ses doux et fins sourires.

— Alors, je viendrai à midi. Vous serez levée?

— Oh! cette fois, monsieur, vous vous moquez de moi. Est-ce que je ne me suis pas levée à cinq heures ce matin encore?

— C'est là une habitude facile à perdre, vous verrez. A demain donc, à midi.

Encore une fois, M. de Baurain prit les mains de sa pupille et voulut les baiser. Mais elle l'arrêta et resta un instant devant lui souriante, émue, adorable. Puis tout à coup :

— Ah! tant pis, dit-elle; puisque vous êtes mon oncle, je peux bien vous aimer tout de suite.

Elle se jeta au cou du comte, qui n'avait pas prévu ce mouvement plein de passion enfantine, et se laissa embrasser avec une condescendance vraiment paternelle.

Mistress Donathan vint se mettre aux ordres de la jeune fille dès que M. de Baurain fut sorti.

— Madame, lui demanda Mathilde, voulez-vous m'aider à continuer la visite de ma maison dans ses détails, et me présenter mes serviteurs?

La pensionnaire fit cette nuit-là des songes insensés, mais elle oublia de se lever à cinq heures, ainsi que le lui avait prédit son tuteur, et eut le temps de songer au changement merveilleux qui s'était opéré dans son existence. Lorsqu'à neuf heures elle sonna sa femme de chambre, elle avait pris son parti et accepté sa situation, malgré la réticence assez mystérieuse qui la faisait jusqu'à vingt et un ans l'esclave du comte.

— Puisqu'il est mon tuteur, se dit-elle, je suis quand même forcée de me soumettre à sa volonté. Ma promesse est donc illusoire.

La vérité est qu'à travers ses affectueuses protestations, M. de Baurain avait laissé poindre la menace, et que Mathilde ayant entrevu un paradis, n'en voulait pas compromettre la possession.

CONFIDENCES

Le lendemain, à deux heures, l'équipage du comte de Baurain entrait, comme la veille, dans la grande cour du couvent des Dames de Saint-Joseph, et Mathilde radieuse, enivrée, se jetait dans les bras de la supérieure en s'écriant :

— Je suis heureuse, madame, bien heureuse. J'ai un père et non pas un tuteur.

— J'en remercie Dieu pour vous, mon enfant, répondit l'abbesse, et lui demanderai la continuation de votre bonheur.

La jeune fille portait une robe de soie grise unie, un simple pardessus de soie noire et un chapeau de paille d'Italie, le tout relevé par cette parure de corail qu'elle avait laissée la veille pour celle de perles. Cette élégante simplicité donnait à sa beauté éclatante un cachet de distinction inconnu sous l'habit de pensionnaire. La religieuse souriait à cette transformation que, d'un coup d'œil, pendant qu'elle descendait de voiture. Clémence avait jugée, appuyée sur cette même fenêtre d'où elle avait vu partir sa compagne.

— Mathilde est riche, murmura-t-elle, je l'ai toujours pensé.

Sans que son visage exprimât ni tristesse ni plaisir de cette conviction, elle resta à la même place, songeuse et comme perdue dans sa méditation.

— Pourquoi ne descends-tu pas ? demanda derrière elle tout à coup la voix de son amie, pendant que deux bras entouraient son cou.

— Mais personne ne m'a fait appeler.

— Est-ce qu'on ne t'a pas prévenue que M. le comte et moi nous viendrions te chercher aujourd'hui?

— On me l'a dit, en effet, mais hier.

— Alors?...

— Tu pouvais aujourd'hui avoir changé d'avis, ou bien encore avoir oublié ce que tu promettais un jour plus tôt.

— Toujours ces vilaines pensées! c'est mal, Clémence, et je veux te corriger de cette défiance universelle qui n'est point de notre âge, en te prouvant qu'elle est injuste.

— Tu es heureuse, Mathilde? demanda la jeune fille pour réponse.

— Oh! bien heureuse. C'est un rêve, ma chère; j'en suis encore étourdie. Mais viens vite, je te raconterai tout cela chez moi.

— Où veux-tu m'emmener? Je t'avoue que j'hésite un peu à te suivre; je n'ai pas la toilette nécessaire pour me présenter chez M. le comte de Baurain.

— D'abord je ne t'emmène pas chez lui, mais chez moi.

— Chez toi?...

— Oui, dans mon hôtel... Une merveille, ma chère, tu verras.

— Tu as un hôtel?

— Oui; et nous y serons seules, libres, — mon tuteur me l'a promis, — comme de vraies pensionnaires en vacances.

— Cela me tente, je l'avoue.

— Quant à des toilettes, ma chambre à coucher t'en fournira; on y trouve des vêtements complets à sa taille, tout comme les princesses qui ont des fées pour marraines.

— Ton tuteur est peut-être sorcier.

— Je le croirais aisément. Mais viens vite; quand tu le connaîtras, tu l'aimeras comme moi.

— Que dit de cela madame la supérieure?

— Elle a écrit à ton invisible correspondant qui a répondu affirmativement à sa demande. Qu'as-tu encore à dire? Pourquoi hésiter?... D'abord, j'ai besoin de toi...

— Cela ne m'est pas démontré, dit la pensionnaire en souriant.

— Je m'ennuierai à mourir, toute seule dans cette maison, si tu refuses de m'y accompagner. Est-ce clair?

Paris. — Typ. Collombon et Brûlé, r. de l'Abbaye, 22

— Soit. Donne-moi seulement une demi-heure pour faire ma malle.

— Tu n'en as pas besoin. Moi, je suis partie avec ma robe d'uniforme, et me voilà.

Mathilde jeta sur toute sa personne un coup d'œil satisfait.

— Oh ! ce n'est pas la même chose.

— Mais si, tu verras.

Malgré l'assurance de sa compagne, Clémence fit à la hâte un petit paquet des objets les plus indispensables, mit dans sa poche une broderie commencée et se déclara prête à descendre.

— Crois-tu donc que je vais te laisser le temps de travailler ? demanda Mathilde en tirant l'ouvrage de la poche de son amie.

Clémence le lui reprit.

— On ne sait ce qui peut arriver, dit-elle; je ne veux pas perdre l'habitude de m'occuper.

Elles descendirent.

M. de Baurain accueillit avec bonté l'amie de sa pupille.

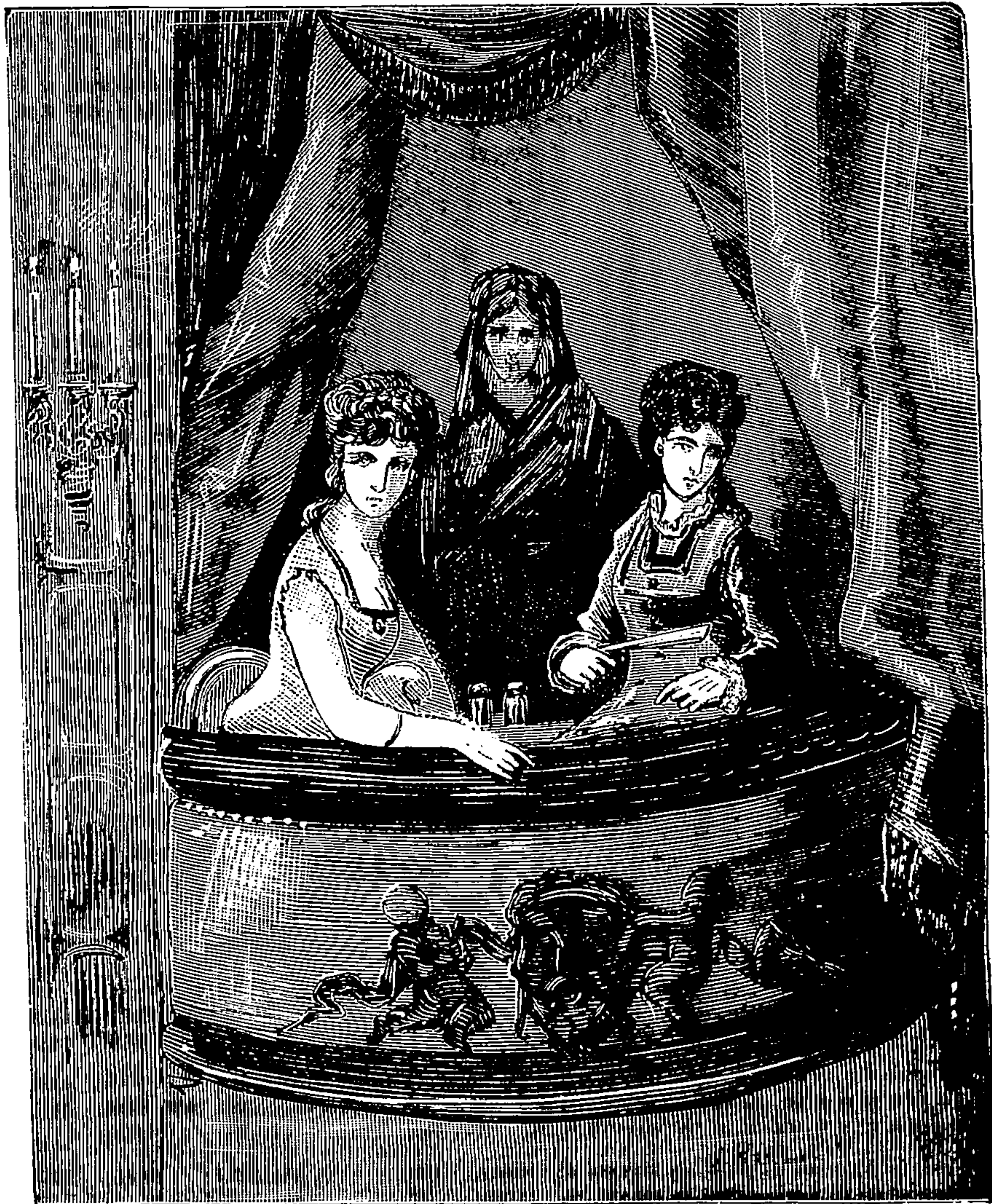
— Mon enfant, dit la supérieure à la jeune fille, je viens de recevoir de votre correspondant l'autorisation de vous laisser partir avec M. le comte et Mathilde. Mais comme il accompagne sa lettre de quelques observations qui vous concernent, veuillez en prendre lecture vous-même.

Clémence obéit, et lut pendant que l'abbesse félicitait le comte sur la beauté, la grâce, les mille et une perfections de sa pupille, ce qui fit que personne ne vit pâlir la jeune fille, dont l'émotion, passagère du reste, ne laissait plus de traces lorsqu'elle replia la lettre et la remit à la supérieure.

— C'est bien, madame, dit-elle, je serai prête dès qu'on m'appellera.

Elle prit place avec Mathilde dans la voiture du comte, qui se fit d'abord conduire chez lui, afin de laisser plus libres les deux compagnes.

Arrivées à l'hôtel, Clémence, dont les suppositions étaient loin d'un tel luxe, voulut tout voir; Mathilde se prêta à cette fantaisie avec une complaisance à laquelle se mêlait une vanité naissante. Après les étonnements et les admirations, vinrent les confidences. Mathilde ne cacha rien de son histoire à son amie; peut-être



La loge d'avant-scène était occupée par les deux jeunes filles et mistress Donathan.

comptait-elle sur la perspicacité de celle-ci pour en éclairer les points obscurs.

— Pour le monde, dit-elle, je suis la nièce de M. de Baurain et je me nomme Mathilde de Jéhennes; c'est le nom que portait sa sœur.

— Il est peut-être ton père, fit observer Clémence.

— Je l'ai pensé comme toi, d'abord, mais lui-même m'a rappelé qu'un père ne mettrait de condition ni à ses dons, ni à sa tendresse.

— C'est vrai. Et cette condition mystérieuse ne t'effraie pas ?

— Nullement. Il est si bon, ma chère, qu'une crainte serait presque une injure.

— Tu as peut-être raison ; mais j'aimerais mieux pour toi qu'on ne t'eût pas demandé de promesse.

— Après tout, on doit obéissance à un tuteur comme à un père ; je ne me suis donc pas engagée.

— C'est justement parce que la loi fait cet homme ton maître, que sa demande me paraît étrange. Tu ne peux ni le quitter, ni t'engager sans son autorisation à quoi que ce soit de sérieux. Pourquoi alors te demander un serment, à moins qu'il ne veuille réclamer de ta complaisance un acte que la conscience désapprouve?

— Quand tu le connaîtras mieux, ma chère Clémence, tu n'auras plus de ces craintes.

— Toi-même le connais-tu?

— Depuis hier, car je ne compte point ses rares et courtes visites à la pension. Eh bien, il me semble que je ne l'ai jamais quitté.

— Tu as un peu le vertige; et franchement, on pourrait le prendre à moins. Avant de promettre, tu aurais dû demander quelques jours pour réfléchir.

— C'eût été montrer de la défiance.

— Non, de la prudence, ce qui n'est pas la même chose. Et M. de Baurain n'aurait pu t'en savoir mauvais gré. Mais, puisque la chose est faite, il devient inutile de la raisonner; tu ne peux qu'attendre et te soumettre.

— Mon tuteur ne me demandera rien de contraire à l'honneur.

— S'il en était autrement, tu serais dans tous les cas dégagée de ta promesse. Mais pardonne-moi, Mathilde, d'éveiller dans ton esprit des idées qui ne sont pas les tiennes, et que la tristesse de mon enfance et l'inquiétude de mon avenir ont fait naître en moi longtemps avant l'âge, comme tu le dis avec raison.

— Mais, ma pauvre Clémence, ton enfance et la mienne ont été absolument semblables.

— Oui, dit lentement la jeune fille, dont le sourire amer s'accentua davantage, nous avons été élevées dans le même couvent, nous avons fait les mêmes études, nous avons eu les mêmes maîtresses et les mêmes compagnes, je te l'ai déjà dit.

— Et, ajouta Mathilde, il y a derrière nous le même mystère, nous ne savons rien de notre naissance, nous n'avons point de nom, point de famille. C'est fort ennuyeux, je ne dis pas non; mais est-ce une raison pour nous attrister outre mesure ? il faut prendre de la vie ce qu'elle a de bon, ma chère, et renoncer bravement à ce qu'elle nous refuse.

— Je ne saurais comparer nos deux existences; la tienne a toujours été beaucoup plus douce. Et aujourd'hui, la vie qui s'ouvre pour toi dans un horizon d'or, est grosse de nuages noirs pour ton amie.

— Que veux-tu dire?

— Madame la supérieure m'a donné une lettre à lire avant mon départ.

— Oui; elle était de ton correspondant qui t'autorisait à nous suivre.

— Sais-tu à quelle condition ?

— Dis-le moi.

— A la condition que je me tienne prête à te quitter dès que l'ordre m'en sera donné.

— Par qui ?

— Par lui.

— C'est donc un tyran, cet homme ?

— Je n'en sais rien. Mais ce qui ressort de sa lettre, c'est que je ne possède au monde que l'instruction qu'il m'a fait donner et la protection d'une grande dame.

Le ton avec lequel la jeune fille prononça cette dernière phrase était menaçant d'ironie.

— Eh bien, dit Mathilde, cette grande dame fera sans doute autre chose pour toi.

Clémence eut cette fois un petit éclat de rire.

— Oui, répondit-elle. En ce moment elle s'occupe de me cher-

cher une place, et c'est quand elle l'aura trouvée que je te quitterai.

— Quelle place ?

— Le sais-je ? de femme de chambre ou d'institutrice, sans doute. On ne prend pas la peine de me consulter, comme tu vois. Je suis trop pauvre pour avoir un goût ou une volonté.

— J'aime à croire, ma chère Clémence, que tu t'exagères trop ces tristes choses, mais, dans tous les cas, il y a un moyen de tout arranger.

— Lequel ?

— Reste avec moi.

— Quelle folie ! Tu n'es pas, malgré ton luxe, plus libre que moi, pendant les trois dernières années qui te restent pour atteindre ta majorité.

— Je me charge d'obtenir le consentement de mon tuteur.

— Et à quel titre resterai-je auprès de toi ?

— Je ne te comprends pas bien.

— Serai-je ta femme de chambre, ta lectrice, ta cuisinière ?

Mathilde se prit à rire, de ce rire sonore et frais de jeune fille qui semble ne devoir pas prendre fin, et qui indique si bien l'absence de tout souci, de toute préoccupation. Puis, quand elle fut calmée :

— Mais je t'assure, Clémence, que c'est très-sérieux ce que je te propose.

— Je le prends ainsi, puisque je réponds sérieusement.

— Tu ne m'as pas habituée à t'entendre dire de pareilles folies. Auprès de moi, tu seras mon amie, ma sœur, tout simplement.

— Tu trouves cela simple ?... Je ne suis pas de ton avis. Je resterais près de toi, peut-être avec un emploi que je remplierais consciencieusement. Mais accepter, même d'une amie, l'aumône de l'existence, tu ne me fais pas l'injure de supposer que je le veuilles.

Mathilde regardait sa compagne avec un étonnement qui n'avait rien de joué.

— Tu es bonne, reprit celle-ci, et je te sais gré de tes affectueuses intentions, mais nos caractères sont différents. Nous ne pensons ni ne sentons de la même manière, gardons-nous notre

amitié sans essayer de nous comprendre. Je désire passer avec toi, le plus joyeusement possible, les quelques jours de vacances qui me sont accordés; ce sera un bon souvenir dans ma vie, mais ne m'offre pas davantage, tu me blesserais. Le lot du pauvre est le travail, je saurai l'accepter; peut-être ne sera-t-il pas ingrat. Peut-être y rencontrerai-je les affections, les liens qui ont manqué à mon enfance; ce sera une compensation. Merci, Mathilde. Sois heureuse à ta manière et laisse-moi vivre à la mienne. Si nous voulons nous revoir, si nous avons besoin l'une de l'autre, nous saurons toujours bien nous retrouver, n'est-ce pas?

— Mais j'espère que jamais nous ne nous perdrons de vue. Si tu veux absolument me quitter, nous nous écrirons, et le plus souvent possible nous nous verrons.

— Je le souhaite comme toi.

Peut-être la conversation des deux pensionnaises eût-elle duré encore sur ce ton d'une insignifiance affectueuse, si elle n'avait été interrompue par l'arrivée de Jenny, qui annonça le valet de chambre du comte et remit à sa maîtresse un pli cacheté.

C'était une loge d'Opéra pour le soir même. M. de Baurain promettait, dans quelques lignes affectueuses, de visiter les jeunes filles pendant la soirée.

— Est-ce que nous allons aller là toutes seules? demanda Clémence quand la femme de chambre eut disparu.

— Pourquoi pas, puisque mon tuteur viendra nous rejoindre?

— Je ne sais, mais cela ne me paraît pas très-convenable. Et puis, nous serons embarrassées.

La jeune fille achevait à peine ces mots que Jenny rentrait.

— Mistress Donathan, dit-elle, fait demander si elle doit accompagner ces demoiselles.

La réponse fut affirmative.

Quand on agita la question de toilette, Mathilde eut beau faire, sa compagne ne consentit à changer son uniforme que contre une robe de soie noire fort simple, tandis que la nièce du comte de Baurain semblait prendre à cœur de représenter consciencieusement les millions de son oncle.

Lorsqu'elles entrèrent dans leur loge, où la beauté de Mathilde concentra bientôt toutes les attentions, on dut généralement croire

que la superbe inconnue s'était fait accompagner par sa femme de chambre. La tenue de mistress Donathan elle-même était moins sombre et moins simple que celle de Clémence. On eût dit que la jeune fille prenait plaisir à s'éclipser pour laisser resplendir sa compagne.

Toutes les deux furent émerveillées. Elles ne connaissaient, en fait de musique, que le talent assez contestable d'une bonne sœur, qui donnait au couvent des leçons de piano.

Mathilde exprimait son admiration ; Clémence se recueillait.

La loge d'avant-scène, occupée par les deux jeunes filles et mistress Donathan, était le point de mire des habitués de l'Opéra, qui s'interrogeaient réciproquement, et en vain, sur l'apparition de ce nouvel astre si profondément inconnu. Tout était supposable, car la toilette simple des deux femmes qui accompagnaient Mathilde indiquait plutôt des subalternes que des parentes. Cette jeune fille était donc sans famille. Etait-ce une orpheline que le sort dédommageait en millions, et qu'un tuteur embarrassé exposait aux enchères? Etait-ce une reine de hasard jetée sur la scène du monde par celui qui posait à son front le premier diadème ? L'attitude de la jeune fille ne révélait rien. Quand le théâtre n'attirait pas son attention, elle promenait dans la salle un regard si peu retenu d'ignorante curiosité qu'on pouvait aussi bien y lire une imprudente provocation. Mais le rideau se levait-il, elle devenait attentive et restait sous le charme, si nouveau pour elle, de la scène et de la musique. On doutait. Les plus blasés hésitaient à porter un jugement.

Clémence, d'abord impressionnée, s'était faite peu à peu à l'éblouissement, et dès le deuxième entr'acte, elle se rendait compte de l'effet produit par l'apparition de sa compagne. Certes, la beauté de Mathilde pouvait produire une certaine sensation, et la pensionnaire de la veille se le fût aisément expliqué; mais dans la curiosité qui portait tous les regards à l'avant-scène, elle crut démêler une certaine malveillance, quelque chose de questionneur et de défiant. C'est qu'une femme jeune et belle ne peut se montrer seule au public parisien sans qu'une foule de suppositions l'assiègent; les intérêts et les jalousies se mettent en garde; les admirations cachent des désirs et des craintes. L'atmosphère, autour de

la belle inconnue, semblait se charger ce soir-là d'inquiétude et de raillerie.

Mathilde ne voyait rien ; insouciante ou dédaigneuse, on eût dit qu'elle se sentait sûre de jeter à ses pieds tout ce qui la gênerait. Clémence, au contraire, avait l'instinct de la menace, et se demandait pourquoi.

Avant le quatrième acte, M. de Baurain vint, comme il l'avait dit, visiter sa pupille. Son entrée dans la loge fut presque un coup de théâtre; il était connu du monde élégant et du monde diplomatique, aussi bien que du monde financier et du monde militaire. Son nom était un de ceux qui font une époque ; sa fortune, une de celles qui posent les royautés à côté des trônes.

Et pourtant, cet homme si connu était modeste et ne se prodiguait pas. Il n'avait aucun emploi, n'occupait aucune place, ne briguait aucun poste. On le voyait rarement au théâtre ; il n'avait fait que des apparitions dans les quelques cercles dont il faisait partie, et dans les salons où on le recherchait. On parlait de services rendus par lui à l'empereur qui l'appelait : Mon ami. Et pourtant, à l'exception de quelques soirées tout à fait intimes, il ne paraissait pas à la cour. Son hôtel, simple à l'extérieur, était au dedans une merveille d'élégance, où l'art disputait la première place à un luxe insensé. Ses écuries étaient les plus belles de France, disait-on, et ses chevaux n'avaient plus de valeur appréciable.

Un tel homme devait être d'autant plus remarqué, qu'il s'effaçait davantage, et son influence devenait immense, par cela même qu'il n'était rien.

Il portait à peu près cinquante ans, mais les soins qu'il donnait à sa personne, une tenue irréprochable et cette bienveillante distinction, qu'on dit être signe de race, jetaient autour de lui ce charme qui n'a point d'âge, magnétisme moral qu'on subit sans essayer de s'y soustraire.

Quoiqu'il fût célibataire, on ne parlait pas de ses bonnes fortunes, et ses maîtresses, s'il en avait, n'étaient point connues. C'était un puritain par tempérament et par principe, affirmaient quelques gens bien informés ; bien plus encore, un savant dont les recherches et les études suffisaient à remplir l'esprit et le cœur, ajoutaient d'autres, non moins bien renseignés que les premiers.

Paris. — Typ. Collombon et Brûlé, r. de l'Abbaye, 22

On comprend après cela le mouvement de surprise qui agita quelques loges à l'entrée du comte dans celle de Mathilde. Est-ce sa parente? est-ce sa maîtresse? Il n'en a jamais parlé. Mais le comte de Baurain parle-t-il de lui-même ou de ses affaires? La sévérité de ses mœurs ne permet guère la seconde supposition, et il résulte de l'arrivée de son tuteur que Mathilde est jugée plus favorablement.

— Si c'est une pupille, dit un vieux sénateur à son voisin, le duc de La Coste, je plains ce pauvre de Baurain. Voilà un trésor qui lui donnera beaucoup de peine à garder.

— Bah! il la mariera. D'ailleurs, qui sait si cette merveille ne jouait pas encore à la poupée il y a une heure, avant de venir à l'Opéra. L'innocence est parfois une terrible effrontée.

Le sénateur ne riposta point. M. de Baurain venait de l'apercevoir ainsi que son ami, et leur envoyait à tous les deux un affectueux salut, qu'accompagnait un bon sourire de père heureux.

Clémence, à l'arrivée du comte, avait voulu se retirer avec mistress Donathan dans le fond de la loge, mais M. de Baurain ne le permit pas, et se montra également affectueux pour les deux jeunes filles. On en conclut qu'au lieu d'être une dame de compagnie, c'était une parente ou une compagne, car il faut toujours une déduction aux apparences, et quelques-uns daignèrent remarquer la distinction qui perçait à travers la simplicité et la tenue sombre de la jeune fille. Il y eut des femmes qui la trouvèrent mieux que sa compagne; c'était une façon de contester une beauté sans rivale et, disons-le, sans point d'attaque.

Clémence remarqua que, depuis l'arrivée du comte, elle comptait pour quelque chose dans la curiosité publique. Là encore la jeune fille se posa un point d'interrogation, mais elle ne sut qu'y répondre.

Pendant l'acte suivant, Mathilde oublia complètement la présence de son tuteur, et sa compagne suivit son exemple, ce qui permit à M. de Baurain de parcourir des yeux la salle tout entière, et d'en étudier les physionomies. Quand le rideau tomba, il savait combien de questions lui seraient le lendemain adressées sur sa nièce, et quelles hésitations celle-ci avait jetées dans les esprits. Il prit congé d'elle.



Il étala devant ses clientes quelques curiosités artistiques.

Mathilde, pour qui cet homme jouait le rôle d'enchanteur, et dont l'enfance s'était passée sans affection et sans soutien, ressentait pour lui une de ces tendresses nées de l'égoïsme, qui portent l'enfant à caresser celui qui donne. Elle se plaignit d'être abandonnée, et cela d'une façon charmante; mais M. de Baurain fut

inflexible, et fit à mistress Donathan de nombreuses recommandations pour le retour.

Nouveau sujet d'étonnement offert aux curieux. C'est pour la sortie surtout qu'un parent ou un tuteur se croirait indispensable. M. de Baurain n'avait rendu qu'une simple visite d'homme du monde; il n'était donc pas ce qu'on croyait.

— Si le comte allait se marier! exclama tout à coup le chauve sénateur, aussi triomphant de son idée que le fut Archimède de sa découverte.

— Avec cette jeune fille?

— Pourquoi pas?

— On la connaîtrait; elle aurait une famille, au moins quelque protecteur.

— Eh! qui vous dit qu'elle n'en ait pas? Le comte est fort bien en cour, l'empereur le tient en grande estime, et pourrait avoir pour lui dérobé à Saint-Denis quelque riche orpheline dont l'avenir le préoccupe.

— Si jeune, si belle et riche... la protégée de l'empereur pourrait au moins exiger un mari plus jeune.

— Est-ce qu'on sait lorsqu'on sort du pensionnat? Les diamants, les voitures tiennent une large place dans le cœur des femmes aujourd'hui, et les millions dorent les cheveux blancs.

— Il est de fait que la jolie personne a l'air de trouver le comte tout à fait de son goût.

— Eh bien, vous me croirez si vous voulez, mon cher; mais si j'avais à choisir une femme ce soir à l'avant-scène, je prendrais l'autre.

— La petite blonde en noir?

— Il n'y en a pas d'autre; à moins que vous ne preniez la duègne pour une femme.

— C'est préférer l'ombre au soleil.

— Il y a des heures où c'est plus sage, mon cher duc, et je trouve le comte bien téméraire si nos suppositions arrivent à une réalité.

— Il y a peut-être des compensations.

— Lesquelles? demanda le duc en riant.

— La fortune.

— Bah! le comte est assez riche pour faire un mari à une fille de général sans dot. L'empereur est très-fin dans ses choix.

— Je m'insurge. Tout l'avantage est pour la femme dans cette union de la vieillesse riche avec la jeunesse pauvre. Elle possède l'avenir.

La levée du rideau ayant été annoncée, Mathilde fit un geste qui impose silence à ceux qui nous entourent, quand nous ne voulons pas qu'ils détournent notre attention.

— Décidément, fit le duc, c'est une pensionnaire.

La pensionnaire et les deux dames qui l'accompagnaient sortirent de leur loge quand la salle fut à peu près vide. Ce mouvement d'une foule qui se lève, et d'une foule comme celle de l'Opéra, devait fort intéresser les deux jeunes filles qui voulurent jouir de ce spectacle après l'autre. Mathilde regardait les gens comme elle regardait les choses : avec l'étonnement hardi et questionneur de l'ignorance. Sa compagne, plus réservée, peut-être parce qu'elle se sentait moins sûre d'elle-même, était aussi curieuse, mais ne le laissait pas si complétement voir.

Mistress Donathan, debout, attendait leur bon plaisir, indifférente et mélancolique, sans paraitre rien voir ni entendre, hors de la loge qu'elle occupait.

Mathilde sortit enfin, la première, avec un peu d'orgueil dans la pose et beaucoup de confiance dans le sourire. Elle se sentait regardée.

Le duc et le sénateur avaient attendu ce moment pour quitter la salle; ils se trouvèrent sur le passage de la jeune fille qui ne les aperçut même pas.

— Ravissante! dit le duc à demi-voix quand elle fut passée.

— Adorable! repartit le sénateur.

Contrairement à ceux-ci, deux jeunes gens s'étaient précipités des étages supérieurs sitôt le rideau baissé, et attendaient sur le péristyle du théâtre la sortie des spectateurs. Ils avaient, eux aussi, aperçu et jugé, quoique d'un peu loin, la jolie personne de l'avant-scène, et la curiosité les jetait sur son chemin. Leur costume, qui ne paraissait pas celui de la fortune, était soigné chez l'un, négligé chez l'autre, de même que leurs physionomies différaient complétement. L'une était douce, indifférente, et n'offrait

Paris. — Typ. Collombon et Brulé, r. de l'Abbaye, 22

aucune espèce d'intérêt; l'autre, au contraire, attirait par une expression étrange de mélancolie railleuse et de hardiesse presque insolente; à part cela il était d'une idéale beauté, pâle et brune. Le hasard seul avait dû réunir ces deux jeunes gens, que Mathilde heurta sans les voir, et qui la suivirent jusqu'à sa voiture.

— Je veux connaître sa demeure, dit à son camarade celui qu'on ne pouvait guère oublier après l'avoir vu une fois.

— Pourquoi faire?

— C'est mon idée, répondit-il, en se dirigeant vers la station de fiacres qui diminait rapidement.

Il ne restait que deux voitures. Le jeune homme jeta aux chevaux un rapide coup d'œil et choisit celui qui lui parut le moins fatigué. Presque aussitôt l'équipage de Mathilde partit au galop, suivi avec peine par le fiacre des deux indiscrets.

V

GUILLAUME LAPOINTE.

Pendant les trois jours qui suivirent, Mathilde et Clémence visitèrent la capitale, dont elles ne connaissaient absolument rien. Mistress Donathan, avec une inépuisable complaisance, les conduisit partout, céda à tous leurs caprices, et mit à leur service son érudition qui n'était pas ordinaire. Clémence prenait aux explications de ce guide féminin un intérêt véritable, pendant que Mathilde admirait l'élégance des femmes et le luxe des magasins. Après l'Opéra on était allé aux Français et au Gymnase, puis à la Gaité, où la féerie de la *Chatte blanche* faisait fureur. Clémence commençait à désirer un jour de repos, mais sa compagne ne ressentait aucune fatigue. Il est vrai qu'elle se levait à onze heures, l'habitude de paresse matinale prédite par son tuteur étant déjà prise.

— Que ferons-nous aujourd'hui demanda-t-elle, pendant que

Jenny lui passait sa robe de chambre, à Clémence déjà coiffée et habillée, qui ferma pour répondre le livre qu'elle tenait.

— Tout ce que tu voudras.

— Pour que ce jour ne ressemble pas aux autres, j'ai une idée.

— Laquelle?

— D'abord, c'est de nous passer de mistress Donathan, maintenant que nous connaissons un peu Paris.

— Et puis?

— De laisser au hasard le soin de nous diriger.

— Et si, au contraire, nous restions ici aujourd'hui?

— Que ferions-nous?

— Tu ne connais pas encore la maison, qui renferme des merveilles, entre autres ta bibliothèque.

— Ma chère, j'aurai le temps de voir ces choses-là quand tu m'auras quittée. J'aime peu la lecture, je l'avoue humblement devant toi, ma bibliothèque est fort belle, comme tout ce que je dois au bon goût de mon oncle et tuteur, je ne veux pas en détruire l'harmonie en dérangeant les livres.

Clémence sourit pour répondre:

— Comme tu voudras.

— Nous partirons en fiacre, et quand il nous prendra la fantaisie de marcher, nous renverrons la voiture, et nous courrons comme deux enfants qui font école buissonnière. Cela te va-t-il?

— Il suffit que cela te plaise pour m'être agréable.

— Je vais écrire un mot pour prier M. de Baurain de dîner ce soir avec nous; nous lui raconterons nos folies de la journée.

— Si toutefois notre voyage au pays du hasard nous offre quelque intéressant épisode.

— Le contraire est impossible.

Rien ne s'opposa au départ des deux jeunes filles, qui sortirent à pied de l'hôtel et descendirent l'avenue des Champs-Elysées jusqu'aux Tuileries. Elles avaient baissé leur voile et allaient, quoique gaiement, avec une certaine réserve, due à la prudence de la plus jeune. Elles se sentaient heureuses, légères d'esprit et de corps, en respirant l'air de la liberté. Rien ne les gênait; elles se regardaient pour se dire: Nous sommes seules, nous sommes nos maîtresses, nous pouvons aller où bon nous semble.

Cependant, au sortir du jardin, elles ne savaient plus où diriger leurs pas. Comme elles semblaient indécises, un cocher en passant leur cria :

— Est-ce une voiture que vous cherchez, mesdames ?

Elles montèrent dans le fiacre découvert.

— Allez au hasard, dit Mathilde, et au pas; nous voulons voir Paris, si quelque chose nous intéresse, on vous arrêtera.

Le cocher obéit en se dirigeant vers les Champs-Elysées. Ses voyageuses l'arrêtèrent.

—Nous connaissons ce quartier-là, conduisez-nous ailleurs.

L'automédon, qui avait souri d'un air capable au départ, devint perplexe : il tourna bride en murmurant :

— Ce n'est donc pas pour se faire voir?...

Il gagna la rue Saint-Honoré, puis les halles, où les pensionnaires descendirent pour visiter le marché. Clémence admira la construction élégante et solide du nouveau palais de la Gourmandise; Mathilde s'amusa du langage pittoresque et des façons originales des commerçantes du lieu. Le fiacre gagna la tour Saint-Jacques.

— Prenez les rues, dit Mathilde ; nous voulons voir quelque chose de l'ancien Paris.

Le cocher n'avait pas l'air de s'amuser ; il prit machinalement la rue Saint-Denis. Comme il n'y avait rien de remarquable à voir, les jeunes filles s'amusèrent à lire les enseignes et les noms des rues. La voiture allait toujours au pas. Tout à coup Mathilde eut un léger cri de surprise.

— Qu'est-ce ? demanda Clémence.

— Je connais cette rue-là. J'ai vu ou entendu ce nom quelque part.

— Quoi cette affreuse ruelle ?

— Oui. Attends, je me rappelle... c'est mon tuteur qui me l'a nommée. C'est là que demeure son autre pupille.

-- C'est possible, répondit Clémence, sans attacher d'importance à ce souvenir de sa compagne.

— Ce jeune homme est presque mon frère, puisqu'il est comme moi le protégé de M. de Baurain. Si nous traversions la rue, nous le verrions peut-être.

— Le connais-tu ?

— Nullement.

— Sais-tu son nom?

— Pas davantage.

— Comment veux-tu le voir, alors.

— Je n'en sais rien. Passons toujours rue des Filles-Dieu. Qu'est-ce que cela fait puisque nous nous promenons ?

— C'est juste; autant là qu'ailleurs.

— Cocher, demanda Mathilde, la rue des Filles-Dieu est-elle bien longue ?

— Non, mais fort étroite.

— Votre voiture peut y passer ?

— A peine. Mais si vous le désirez, on ira tout de même.

— Oui, retournez-y; et surtout allez bien lentement.

Le cocher trouva l'idée bizarre, mais il obéit encore.

Les deux pensionnaires furent un peu surprises de l'aspect misérable et sale de la ruelle qu'elles demandaient à traverser. Cependant, elles interrogeaient des yeux toutes les boutiques, dont les maitres accouraient sur les portes pour voir passer leur voiture. C'est surtout chez les brocanteurs que se portait leur curiosité, M. de Baurain ayant dit que son protégé exploitait cette branche de commerce.

Deux exclamations simultanées sortirent, l'une de la rue, l'autre du fiacre ; cette fois ce fut Mathilde qui interrogea.

— Que vois-tu ? demanda-t-elle à Clémence.

— Ce jeune homme...

— Eh bien?

— Il nous a presque heurtées hier au sortir de l'Opéra.

— Tu as bonne mémoire ; moi, je ne l'ai pas vu. Comme il nous regarde !

— Comme il *te* regarde, répéta Clémence en accentuant la variante.

— Si c'était lui !

— Qui cela ?

— Le pupille de mon tuteur.

— Cela se pourrait.

La voiture allait sortir de la rue, Mathilde l'arrêta.

— Nous descendons, dit-elle.

— Que veux-tu faire ? demanda Clémence.

— Acheter des curiosités. Son magasin est le seul de la rue qui ait quelque apparence.

— Je vous préviens que je ne peux pas tourner ici, dit le cocher.

— Nous reviendrons vous prendre là.

L'homme se mit à se promener philosophiquement, pendant que les deux jeunes filles se dirigeaient vers la boutique, par elles remarquée.

Le jeune brocanteur, qui avait suivi du regard la voiture des deux pensionnaires, rentra chez lui en les voyant revenir. On eût dit qu'il avait le pressentiment de leur visite.

Elles s'arrêtèrent un instant dehors comme pour examiner l'étalage; puis Mathilde entra la première et, désignant une coupe antique, témoigna le désir d'en connaitre le prix. Le marchand balbutia une réponse intraduisible qui fit sourire la jeune fille et attrista subitemente sa compagne. Mathilde prenait déjà plaisir aux triomphes faciles de la coquetterie ; Clémence lui savait mauvais gré de ne point songer aux souffrances qu'ils devaient causer. Elle vit le trouble du jeune homme, la secrète satisfaction de sa compagne, en prit de l'humeur.

Cependant, cette première émotion dura peu; le brocanteur se remit bientôt, et le sourire sceptique reparut sur sa lèvre, comme une raillerie adressée à lui-même. Il étala devant ses clientes quelques curiosités artistiques, et les accompagna d'explications, qui intéressèrent vivement Clémence et que Mathilde écouta à peine. Elle fit quelques acquisitions assez importantes.

— Faut-il porter cela à l'hôtel de Baurain ? demanda le jeune homme.

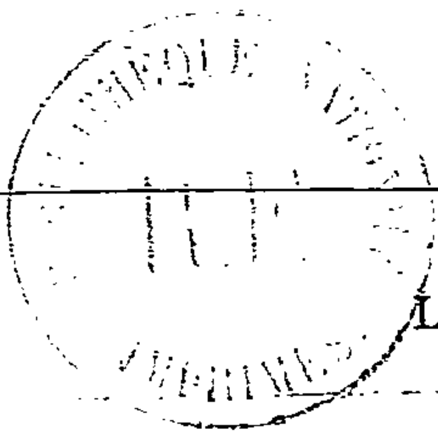
Les deux pensionnaires eurent cette fois un pareil mouvement de surprise.

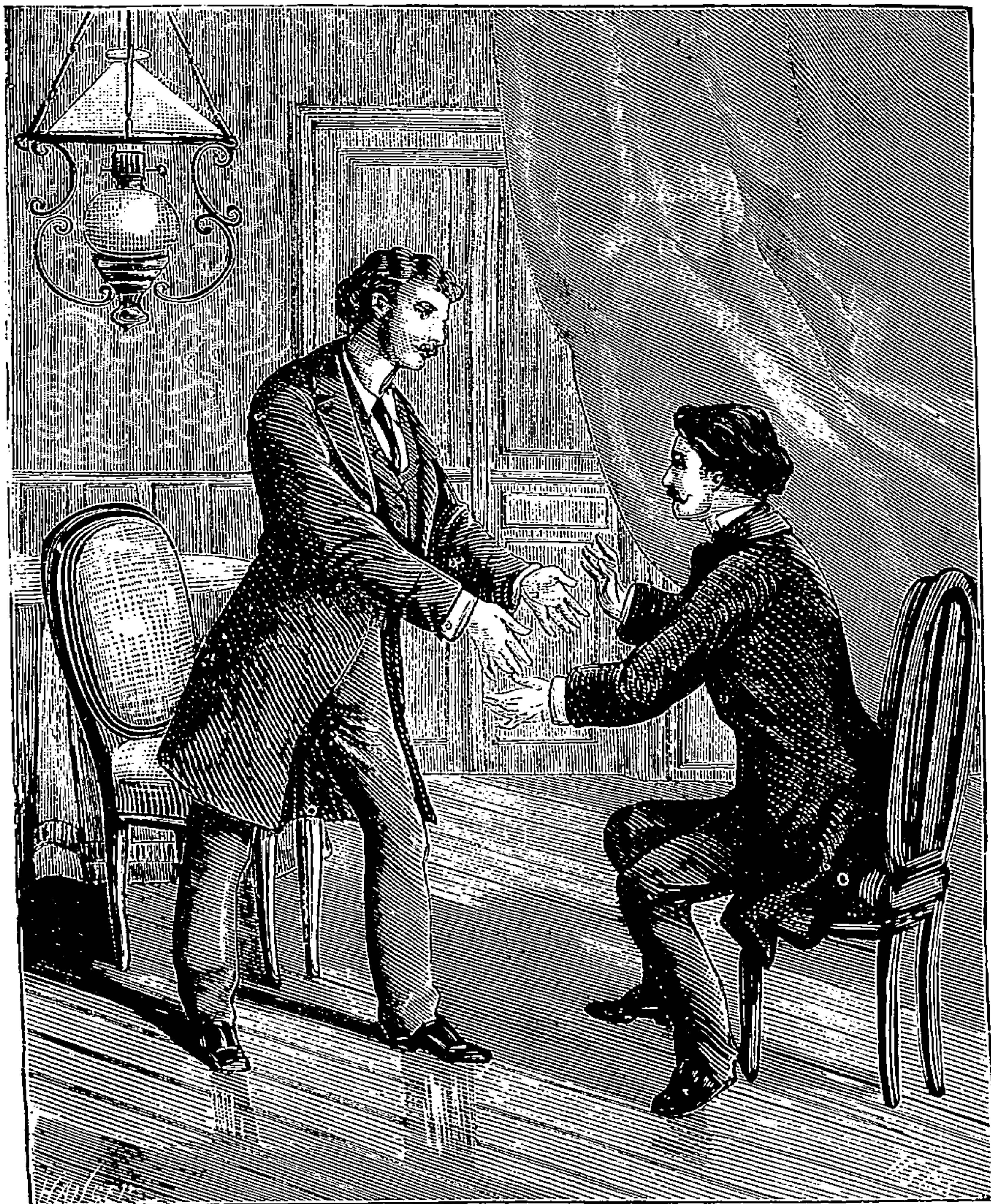
— Vous me connaissez donc? fit Mathilde.

— Je vous ai vue hier pour la première fois, sous le péristyle de l'Opéra, mademoiselle; et pourtant si je ne vous avais point revue, je ne vous aurais jamais oubliée.

Clémence pâlit légèrement à cette déclaration franche, mais respectueuse.

— Mais, reprit Mathilde avec un encourageant sourire, cela ne





En finissant ce mot M. de Baurain tendit ses deux mains au jeune homme.

m'apprend pas pourquoi vous me demandez à porter ce que j'achète à l'hôtel de Baurain.

— Ayant reconnu parmi vos gens des serviteurs de M. le comte, j'ai pensé que vous pouviez être de sa famille.

Le jeune homme ne voulait pas dire qu'il avait suivi la voiture de Mathilde, perdue de vue du reste à moitié chemin.

— Vous connaissez donc M. de Baurain ?

— Je suis son fournisseur habituel. C'est moi qu'il a chargé de l'ornementation de son hôtel, en temps que choses d'art.

— Peut-être êtes-vous aussi le mien sans vous en douter.

— C'est un hasard dont je me féliciterais.

— Je crois que M. le comte m'a parlé de vous.

— Ah !

Cette exclamation, telle qu'elle échappa au jeune homme, serait difficile à analyser. Il y avait de l'angoisse dans cette inflexion rapide qu'on eût dite joyeuse. Mathilde n'y vit rien, Clémence y lut un mystère.

— M. le comte est bien bon de s'occuper de moi, ajouta-il avec cette indifférence qu'on donne aux choses banales.

— Je crois qu'il s'intéresse beaucoup à vous.

— Pardonnez-moi si je vous interroge, mademoiselle. Vous êtes sans doute sa parente ?

— Sa nièce, répondit Mathilde, songeant tout à coup aux recommandations de son tuteur.

Le brocanteur s'inclina.

— Puis-je espérer, demanda-t-il, l'intérêt de la nièce avec celui de l'oncle ?

— Je crois que je ne saurais mieux faire, monsieur, que de suivre en tout l'exemple de M. de Baurain.

La lèvre du brocanteur se souleva légèrement ; elle eût été ironique sans la caresse du regard.

— Venez demain, reprit Mathilde ; vous visiterez mon hôtel qui n'est pas éloigné de celui de Baurain ; je serais heureuse de recevoir vos conseils pour l'ornementation d'un cabinet d'étude.

— Votre heure ? demanda-t-il.

— Je vous attendrai toute l'après-midi.

Elle rejoignit sa voiture , suivie de Clémence, qui emportait de cette visite une inexplicable tristesse.

— Comment le trouves-tu, ce garçon ? demanda-t-elle dès que le cocher eut repris son interminable promenade.

— Étrange, répondit Clémence.

— Et moi, superbe. Il lui faudrait un autre cadre qu'une boutique, par exemple.

— Peut-être. Il ressemble un peu à sa marchandise.

— En quoi? demanda Mathilde, qui ne put s'empêcher de rire.

— Sa physionomie est un mélange comme ses vitrines; on y trouve de la bonté et de l'amertume, de la douceur et de l'ironie, du bon et du mauvais, du beau...

— Mais pas du laid! s'écria Mathilde en interrompant sa compagne; il faudrait y mettre trop de bonne volonté. Te souviens-tu, Clémence, demanda-t-elle aussitôt, des livres que nous lisions en cachette au couvent?

— Les romans de Mme Cottin?... Oui. Pourquoi?

— Parce qu'il y a en toi, ce me semble, l'étoffe d'un romancier féminin; tu vois toutes choses avec exagération, et d'une façon qui n'est pas celle de tout le monde.

Clémence sourit comme elle savait sourire quand elle ne voulait pas répondre.

La voiture, arrivée à la Bastille, prit la rue Saint-Antoine, puis tourna à gauche, traversa les ponts et conduisit les voyageuses, par les petites rues demandées, jusqu'au Panthéon et à Sainte-Geneviève, que les deux amies visitèrent. Après quoi, elles reprirent le chemin des Champs-Élysées.

L'heure du dîner approchait.

Le marchand brocanteur les avait précédées chez M. de Baurain, avec qui il causait depuis une demi-heure, quand on vint prévenir le comte que les jeunes filles étaient rentrées. Un léger incarnat monta aux joues du visiteur. Son protecteur sourit.

— Faites annoncer à mademoiselle de Jehennes que j'aurai le plaisir de la voir seulement dans la soirée, si ma visite ne dérange pas ses projets, dit ce dernier à son valet de chambre.

— Ainsi, Guillaume, tu trouves ma nièce bien belle? demanda le comte au jeune homme lorsqu'ils furent seuls.

— Je suis encore sous le coup de l'éblouissement.

— Et la jeune fille qui l'accompagne?

— Excusez-moi, monsieur le comte, je ne l'ai pas vue.

— Sais-tu, Guillaume, qu'il est imprudent de te laisser pénétrer à l'hôtel de Jehennes?

— Je ne sais si c'est imprudent, monsieur le comte, mais ce que

je sais bien, c'est que c'est là un bonheur auquel je ne renoncerais pas aisément.

— Tu n'as donc pas peur de devenir amoureux?

— C'est fait, monsieur le comte.

— Voilà au moins de la franchise.

— Ne vous ai-je pas promis de ne jamais rien vous cacher de ma pensée, monsieur le comte? Et, d'ailleurs, que gagnerai-je à mentir ?

— Beaucoup moins qu'à parler, tu as raison.

— Que voulez-vous dire?

— Que les choses les plus extravagantes sont parfois les plus possibles, quand on sait les vouloir. Qu'espères-tu de cet amour si subit et si impossible?

— Ce qu'on espère d'une admiration : le bonheur d'admirer.

— Rien que cela?

Le jeune homme regarda M. de Baurain, dont le sourire l'encourageait.

— On est plus audacieux à ton âge, cependant.

— Je vous dois tout, monsieur, repartit le jeune homme, et l'aveu que je viens de vous faire me paraît déjà une grande audace. Quant à l'avenir, je n'y songe pas.

— Pourquoi ?

— Il empêcherait peut-être le présent de resplendir.

— Et si je te conseillais d'y songer ?

— Je me permettrais de vous demander à mon tour, monsieur le comte, pourquoi ?

— Parce que je t'aime et que, si tu me sers fidèlement, je veux faire cet avenir aussi beau que tu peux le rêver.

Le jeune homme rougit et pâlit tour à tour.

— Je sais bien, monsieur le comte, dit-il après un instant de recueillement, que vous ne croyez pas à l'impossible, et que pour vous la fortune est un enjeu, qu'il suffit d'avoir la volonté ferme de gagner pour y arriver.

M. de Baurain affirma de la tête.

— Je sais bien encore que vous m'avez mis sur le chemin, et que de mon enfance à ma présente position, il y a déjà un abime

franchi. Mais en admettant qu'aidé et encouragé par vous, j'atteigne le but indiqué, je m'appellerai toujours Guillaume Lapointe.

Le comte eut un sourire de douce compassion.

— Est-ce que tout ne se vend pas ? dit-il. Crois-moi, Guillaume, l'or est une toute-puissance, la seule qui fasse des miracles. La fortune est le seul but à atteindre; vise-la, tu dépasseras tous les autres.

Guillaume Lapointe courba le front sans répondre.

— Est-ce que tu n'as plus confiance en moi? demanda M. de Baurain.

— J'ai confiance en vous, monsieur le comte, comme on a confiance dans une puissance supérieure qu'on ne s'explique pas. Je vous suis en aveugle, je vous obéis en esclave, et cela, non parce que vous me l'imposez, mais parce que je me sens entraîné. Que serais-je si vous l'aviez voulu, si vous ne vous étiez montré pour moi miséricordieux et bon ?...

— Guillaume, interrompit presque sévèrement M. de Baurain, pourquoi rappeler ce que je ne sais plus ?

— Ah ! c'est que tout à l'heure, vous avez dit que vous m'aimiez. Est-ce donc vrai ?

— C'est vrai. En douterais-tu, Guillaume ?

— Pardonnez-moi, monsieur le comte. Je suis seul au monde, et si j'étais sûr d'un peu d'affection, je m'y trouverais plus heureux.

— Que faut-il pour que tu croies à la mienne, Guillaume ?

— Votre bonne parole de tout à l'heure me suffit, monsieur le comte. J'emporterai de chez vous cette conviction bien douce que je vous inspire un peu plus que de l'intérêt. Que voulez-vous ? mes parents sont morts quand j'étais encore au berceau, et depuis que la pauvre vieille qui a pris soin de mon enfance est morte aussi, je me sens seul sur la terre. Elle était brutale, la mère Lapointe, et j'ai reçu plus de soufflets que de caresses; mais elle m'aimait au fond, et je le sentais bien. Vous avez donné une grande joie et épargné une grande douleur à cette brave femme, monsieur le comte; c'est de cela surtout que je vous suis reconnaissant.

— Je ne sais pas ce que tu veux dire.

— La grande joie, c'est quand on a su que le vieux Radèze me faisait son héritier, et que vous, monsieur le comte, vous acheviez l'œuvre du pauvre brocanteur, en me mettant au collége et lui laissant, à elle, la jouissance du fonds. La grande douleur, c'est celle qu'elle aurait eue si, au lieu de me pardonner, le jour où j'ai eu la pensée fatale de mettre la main dans vos trésors, vous m'aviez fait jeter en prison comme un voleur que j'étais.

— Faut-il encore te rappeler, Guillaume, que je ne sais plus rien de cette vieille histoire ?

— Non, monsieur le comte, car, pour la dernière fois, je veux vous en parler aujourd'hui. Puisque vous m'aimez, vous avez confiance en moi ?

— Pleine et entière.

— Et vous croyez en mon dévouement?

— Je n'ai pas le moindre doute.

— Eh bien, moi aussi, je crois en vous comme en un père, et si j'ose vous demander une nouvelle preuve de confiance et d'affection, c'est que, ni vous ni moi, ne sommes les maîtres de la destinée; c'est qu'au-dessus de nous il y a Dieu qui dispose de nos vies.

— Où veux-tu en venir, Guillaume?

— Vous êtes bien puissant, monsieur le comte; mais vous êtes mortel.

— Eh bien ?

— Eh bien, votre mort m'atteindrait d'une façon fatale, non-seulement dans mon affection pour vous, mais dans mon honneur.

— Je ne comprends pas.

— Cette lettre que j'ai signée, cet aveu de ma faute que vous avez exigé, en m'en épargnant la honte...

— Ah ! Guillaume, s'écria M. de Baurain avec une douloureuse amertume, ai-je mérité ce doute, cette accusation ?...

A son tour, le jeune homme ne comprit point. Le comte reprit :

— As-tu donc supposé que je voulusse de cet aveu me faire une arme contre toi ?

— Non, sans doute, balbutia Guillaume Lapointe interdit.

— Tu n'étais alors qu'un enfant; je ne savais si tu cédais à un entraînement passager, ou à un fatal penchant, j'ai voulu t'ef-

frayer. Mais je ne t'avais pas quitté d'un instant que je jetais au feu ta signature.

En finissant ces mots, M. de Baurain tendit ses deux mains au jeune homme.

— Que supposais-tu donc? reprit-il.

— Un oubli.., que sais-je? rien et tout, non de vous, monsieur le comte, mais des autres, aux mains de qui pouvait tomber ma condamnation.

— Pourquoi alors n'avoir point parlé plus tôt?

— Je n'osais pas.

— Tu me feras oublier cette injure, Guillaume, dit le comte en se levant.

— Que faut-il faire?

— Être heureux et me donner la joie de ta gaieté.

— Comment ne le serais-je pas quand vous me dites d'espérer...

— Tout, car tout est possible quand on sait vouloir et qu'on a pris le bon chemin.

— Je tâcherai de suivre le vôtre, monsieur le comte.

— Quand portes-tu à ma nièce les objets qu'elle a choisis chez toi?

— Mlle de Jehennes m'attendra demain.

— Es-tu satisfait de ton futur associé?

— Il est tel que vous m'avez conseillé de le choisir, monsieur le comte : peu habile aux affaires, mais patient et gracieux à la vente. Sa reconnaissance, pour l'offre que je lui ai faite de l'associer à mon fonds de bric à brac, m'assure son dévouement. C'est un bon garçon, mais flâneur, qui ne serait jamais sorti de la misère.

— Cela te permettra de te livrer à d'autres occupations.

— Parfaitement. J'ai déjà vu quelques locaux pour les bureaux du futur journal.

— En est-il un qui te convienne?

— Oui, monsieur le comte; rue Bergère. J'ai trouvé là de vastes bureaux, complétement séparés les uns des autres, et qui communiquent entre eux à volonté.

— C'est parfait. Il ne faut pas que les opérations financières se traitent dans les bureaux du journal. Pourquoi n'as-tu pas arrêté?

— Le prix est fort élevé.

— Tant mieux. Il faut inspirer de la confiance. Avec le goût artistique que je te connais, tu meubleras cela d'une façon splendide.

— Et... les fonds?...

— Tu les trouveras dans la caisse de M. de Baurain.

En disant ces mots, le comte reconduisit le jeune homme jusqu'à la porte de son cabinet. Il ajouta en riant :

— Faites traite sur moi, monsieur le journaliste. On remplira vos engagements, quels qu'ils soient.

Guillaume Lapointe avait à peine franchi le seuil de l'hôtel, que M. de Baurain, assis devant son bureau, en ouvrait un tiroir rempli de papiers, insignifiants sans doute, car il les jetait devant lui, pêle-mêle, et sans les regarder. Puis au fond de ce même tiroir, le comte appuyait légèrement le doigt sur un petit ressort caché, et tirait à lui une feuille de bois mince qui formait un double fond. Dans la boîte invisible, que l'œil le plus exercé n'eût pas devinée à cause de son peu d'épaisseur, reposaient soigneusement pliés, plusieurs autres papiers de diverses dimensions, et couverts d'écritures qui ne se ressemblaient pas. M. de Baurain en choisit un, le lut et le replaça, en souriant d'un air satisfait, à la place d'où il l'avait tiré.

— Naïf jeune homme! fit-il d'un ton de compassion ironique ; il s'imagine que je vais me dessaisir de la seule arme qui me soit donnée contre lui, et cela au moment où je serai forcé peut-être de lui en fournir contre moi. Il est vrai, ajouta-t-il, que sa fantaisie pour Mathilde me sert à souhait, et qu'une passion comme celle qui gronde déjà dans ce cœur insatiable me le livre plus sûrement, peut-être, que toutes les craintes et toutes les menaces. Guidée par moi, ma belle pupille mènera Guillaume où je voudrai qu'il aille, c'est certain. Mais elle?... Bah! répondit-il à ce point d'interrogation, en replaçant la planchette du tiroir, le bien-être la grise, l'égoïsme l'enchaîne ; et je confierai le reste à Mme la duchesse de Fauconville; ma noble tante.

Pendant que son bienfaiteur songeait ainsi à lui, Guillaume Lapointe suivait à pied et pensif le chemin de sa demeure.

— Est-ce vrai? se demandait-il.

C'était du moins vraisemblable. Le comte il est vrai, lui avait fait jurer de le servir et de ne lui rien cacher de ses actes ou de sa



Clémence se déshabillant devant la psyché de sa compagne.

pensée, mais cet homme immensément riche, bien en cour, ne pouvait avoir besoin de lui en aucune façon; il l'avait sauvé de la misère, sauvé de la honte, il le comblait de bienfaits, sans lui jamais rien demander en retour, que la joie de le voir heureux. Il le traitait avec une paternelle bonté. Il l'aimait donc véritablement, comme il venait de le lui dire.

Guillaume pensait tout cela; et pourtant le pli de son front se creusait plus sombre; le rictus de sa lèvre se faisait plus ironique. et, malgré lui, il murmurait encore :

— Est-ce vrai?

VI

COMMENT FINIT UNE AMITIÉ DE COUVENT.

Mathilde reçut son oncle et tuteur avec le charme qui était en elle, et la joie réelle qu'elle ressentait de ses visites. Le comte lui annonça l'arrivée très-prochaine de Mme la duchesse de Fauconville, la sœur de son père, vieille dame qu'il affectionnait beaucoup, et qu'il priait Mathilde de vouloir bien aimer et respecter, comme si elle fût son aïeule.

La jeune fille ne demandait pas mieux; tout lui semblait facile dans sa nouvelle existence, et chaque nouveauté lui apparaissait comme un nouveau bonheur. Elle promit à M. de Baurain de se montrer une petite perfection de douceur, de tendresse auprès de la vieille dame, qu'elle voulait accabler d'attentions et de complaisances, si chères aux personnes âgées.

Pendant la conversation qui suivit, et roula tout entière sur les défauts et les qualités de la douairière, Clémence crut s'apercevoir chez le comte de quelques réticences, et, ne voulant pas être un tiers gênant, demanda, sous prétexte de migraine, à se retirer au dessert.

— Mon enfant, dit M. de Baurain, dès qu'il fut seul avec sa pupille, ce que j'ai à vous demander est plus sérieux que vous ne le supposez peut-être.

— Parlez, monsieur le comte. N'ai-je pas promis de vous obéir?

— Sans doute, mais j'aimerais mieux obtenir un sacrifice de votre affection que de votre obéissance.

— Ni l'une ni l'autre ne vous feront défaut, mon cher oncle.

— Je vous en remercie. Sachez donc que la douairière de Fauconville possède une fortune de plusieurs millions, dont mon frère et moi sommes les seuls héritiers.

Mathilde fit un mouvement de surprise; le comte reprit :

— Vous ai-je dit que j'ai un frère?

— Non, monsieur le comte, je n'ai pas encore le bonheur de connaître votre famille.

— Cela ne sera pas long. Je n'ai pour tous parents que ce frère, René de Baurain, qui est préfet à S..., marié et père de deux charmantes petites filles. Puis, la duchesse, cette vieille tante très-honorable, très-digne et très-pieuse, mais exigeante et imbue de préjugés, que l'âge a changés en volontés inflexibles. La position de mon jeune frère est fort belle, ma fortune me laisse peu à désirer, mais il nous serait pénible à l'un et à l'autre de voir celle de notre tante passer en des mains étrangères.

— C'est là un sentiment tout à fait légitime.

— Ainsi que mon frère, ma tante connait depuis longtemps mes projets pour ma pupille; René les a approuvés de grand cœur, mais elle réserve son approbation ou son blâme pour le jour où elle vous connaitra.

Mathilde sourit avec une affectueuse malice.

—Soyez tranquille, mon oncle, dit-elle. Votre nièce vous promet la conquête de sa grand'tante.

— C'est peut-être plus difficile que vous ne pensez.

— Tant mieux. J'aurai un peu plus de mérite à vous être agréable.

— Ma tante a soixante-quinze ans.

— Raison de plus pour excuser ses petits travers.

— Elle est dévote.

— Je sors du couvent.

— Elle a des préjugés de caste, et ne permet pas la controverse avec elle en politique.

— J'en ferai d'autant moins que je suis là-dessus de l'ignorance féminine la plus absolue.

— Vous aurez à subir d'interminables discours et de fatigantes leçons.

— J'accepterai le tout avec reconnaissance, sachant bien y trouver toujours quelque chose à gagner.

— Vous vous lasserez peut-être.

— Non, si vous me dites que je ne le dois pas.

— Et si ma tante demandait à vous emmener en son château de Normandie.

— Malgré la tristesse que j'aurais maintenant à vous quitter, monsieur le comte, je suivrais en son château la douairière de Baurain.

— Vous vous ennuieriez à mourir là-bas.

— La pensée de vous être utile comblerait mes heures de désœuvrement. Et puis, mon exil, sans doute, ne serait pas éternel.

— J'en souffrirais trop moi-même pour ne pas chercher à l'abréger par tous les moyens. Mais cela n'est après tout qu'une supposition.

— Quand arrive madame la duchesse ?

— Après demain, à moins d'imprévu.

— Après demain, monsieur le comte, sera pour moi jour de fête, puisque j'aurai une première occasion de vous prouver ma reconnaissance.

— Bannissez ce mot entre nous, Mathilde, et remplacez-le par cet autre : affection.

— Oh ! mon oncle, ce mot est déjà bien vieux dans mon cœur.

— Vous êtes ravissante.

— Tant mieux. Je voudrais l'être davantage.

— Ne désirez pas l'impossible.

— Pour reconnaître dignement ce que vous faites pour moi, c'est l'impossible cependant qu'il faut rêver.

Quand M. de Baurain se fût retiré, Clémence, dont le mal de tête s'était subitement passé, se mit au piano. Elle était beaucoup plus forte que sa compagne, et de plus, la nature l'avait douée d'une voix mélodieuse et sympathique ; malgré cela, les leçons de la bonne sœur n'avaient pas encore fait d'elle une artiste. Mistress Donathan, appelée au salon par les deux jeunes filles, leur donna quelques conseils. L'américaine était une pianiste hors ligne ; elle possédait à la fois la force et le sentiment. Quand, à son tour, elle fit résonner les touches de l'instrument, trop parfait pour les doigts inhabiles des deux pensionnaires, celles-ci furent dans l'admiration ; la dame de compagnie, choisie par le comte, était musicienne comme elle était savante, avec autant de modestie que de perfec-

tion. Clémence réclama de son obligeance quelques leçons, pendant son court séjour à l'hôtel, et Mathilde lui dit :

— Mistress Donathan, vous me ferez quelquefois de la musique, n'est-ce pas ? Cela m'épargnera l'ennui d'étudier.

La pauvre Clémence ne devait pas jouir longtemps de la bonne volonté de l'Américaine. Le lendemain matin, elle reçut une lettre de sa supérieure qui la rappelait au pensionnat pour le dimanche suivant, son correspondant lui ayant trouvé une excellente place, et devant venir la chercher pour l'y conduire.

— Dans trois jours ! s'écria Mathilde. C'est impossible.

— C'est forcé, répondit Clémence.

— Tu reviendras, au moins ?

— Si je le peux, c'est bien certain.

— Comme je vais m'ennuyer sans toi !

— Tu auras ta grand'tante, repartit Clémence, en donnant à ce mot une intonation un peu railleuse que Mathilde ne saisit point.

— On dit qu'elle n'est pas amusante.

— Si elle arrive après demain, je la connaîtrai.

— J'ai bien envie de t'accompagner dimanche au pensionnat.

— Pour revoir ces dames ?

— Non ; pour connaître ton mystérieux correspondant.

— Satisfais ta curiosité, ma chère, ce n'est pas moi qui m'y opposerai.

Mistress Donathan rappela à ces demoiselles qu'il était plus de minuit ; elles allèrent se coucher en parlant du lendemain. Le lendemain, c'était dans leur pensée, Guillaume Lapointe, le jeune brocanteur que Clémence avait si bien jugé pareil à sa marchandise : or et argile.

Il fut en avance sur l'heure assignée par Mathilde qui ne lui en fit point de reproches, et développa avec une curiosité d'enfant les porcelaines et les bronzes qu'il apportait.

Il n'y eut ni embarras, ni silence entre les jeunes gens ; la complète indifférence de Mlle de Jéhennes ne laissait point de prise à l'émotion. Clémence, sans trop savoir pourquoi, en ressentit une joie secrète, et Guillaume en prit de l'humeur. Il trouva mauvaises toutes les places que voulait donner Mathilde aux objets qu'il apportait, et s'impatienta de ce que la jeune fille ne faisait, à ses

avis, la moindre résistance. Il alla jusqu'à accuser, en son âme, M. de Baurain de n'avoir pas prévenu sa nièce qu'il donnait à son brocanteur carte blanche pour l'adorer.

Une fois pourtant, son goût fut d'accord avec celui de Mathilde; il manquait un pendant à une statuette. Cela lui donnait l'occasion de revenir.

— J'ai chez moi ce qu'il faut, dit-il.

— Apportez-la donc le plus tôt possible, reprit Mathilde.

— Demain, si vous le désirez.

— Parce que, acheva-t-elle, celle-ci a l'air de s'ennuyer toute seule.

Guillaume fut pris d'une envie folle de jeter par la fenêtre la statuette, et bien d'autres choses encore ; cela eût calmé ses nerfs surexcités. Puis il affecta de s'occuper de Clémence, de la consulter, de priser ses avis. Mathilde trouva qu'il avait raison et exalta le bon goût de sa compagne. Le jeune homme n'y put tenir; il salua brusquement et sortit.

Mathilde s'étonna, mais Clémence, dont le cœur s'ouvrait déjà à la souffrance, comprit et devint plus triste.

— Demain, répéta la première, si Mme la duchesse arrive avant lui, je ne pourrai pas le recevoir.

— Fais-lui dire qu'il vienne plus tard.

— A quoi bon? tu le recevras pour moi.

Ce simple mot fit battre le cœur de Clémence, qui se prit à souhaiter l'arrivée de la douairière.

Mathilde n'y songea plus; et Clémence en se déshabillant devant la psyché de sa compagne, le soir, aux lumières, se disait :

— Je suis jolie pourtant, et s'il n'avait pas vu Mathilde, il pourrait m'aimer.

Elle se complaisait à analyser ses avantages qui étaient réels, et se souriait. Mathilde s'approcha ; elle ferma les yeux, comprenant l'éblouissement.

— Oh! murmura-t-elle, il est bon que je m'éloigne. Que peut le satellite dans le rayon de l'astre? Je vivrais vingt ans derrière elle sans sortir de l'ombre qu'elle projette.

La joie qu'elle éprouva à la pensée de partir lui révéla qu'elle n'aimait point Mathilde. Elle en fut surprise, presque effrayée;

puis tout à coup pâlit, sous une pensée nouvelle : loin de l'hôtel de Jéhennes, loin de Paris peut-être, elle ne reverra pas non plus Guillaume Lapointe, le beau, mais étrange brocanteur.

Sa joie devint angoisse ; elle se demanda :

— Est-ce que je l'aimerais ?

— Demain, lui dit gaiement Mathilde, il y aura une soirée à l'hôtel de Baurain pour fêter l'arrivée de la duchesse. Tu y viendras avec moi.

— La raison me le défend, d'accord avec ma bourse.

— Ta bourse n'a rien à voir là-dedans, et la raison cèdera à l'amitié.

— Soit ! si tu le désires.

— Je fais plus, je le veux.

Clémence ne put fermer les yeux cette nuit-là. Elle ressentait comme une vague angoisse, n'osant répondre au problème que le sphinx de l'amour lui avait proposé. Bientôt l'angoisse devint fièvre, et l'hallucination se fit lumière. Qu'elle ouvrit ou fermât les yeux, Guillaume était devant elle, railleur ou souriant, beau toujours. Elle ne pouvait plus le chasser de son souvenir. Il était donc réellement dans son cœur.

Et Mathilde ? Un prétexte pour la haïr eût été une délivrance. L'amitié lui semblait lourde en face d'une destinée injuste.

VII

LA DOUAIRIÈRE DE BAURAIN.

La duchesse arriva comme M. de Baurain l'avait annoncé à Mathilde, et comme celle-ci l'avait fait espérer à Clémence. Tout le personnel de l'hôtel était sur pied pour la recevoir, et le comte lui-même la fit descendre de sa voiture, et lui offrit son bras pour monter les degrés de marbre du perron qui conduisait au vestibule.

La vieille dame parut satisfaite de la réception ; et dès qu'elle fut assise au salon d'honneur, sur un canapé, près duquel son neveu se tenait debout, elle dit à celui-ci :

Paris. — Typ. Collombon et Brûlé, r. de l'Abbaye, 22

— Vous allez me présenter votre fille d'adoption, monsieur mon neveu. Si c'est vraiment une merveille, comme vous le dites, nous vous pardonnerons de nous avoir fait grand'tante sans notre permission, et nous l'appellerons, nous aussi, notre fille. Mais je vous préviens que je serai exigeante.

— Je l'espère, madame, et ne crains pas votre jugement, au contraire.

— Veuillez donc, mon neveu, me la présenter au plus tôt.

Le comte donna des ordres pour qu'on allât prévenir Mathilde, qui arriva à cause des convenances, accompagnée de mistress Donathan.

L'entrée de la jeune fille fut si modeste, ses yeux baissés se levèrent avec une sollicitude si touchante et si humble sur la vieille dame, que, si malintentionnée qu'elle fût, la douairière subit le charme qui se dégageait de la pensionnaire, lui tendit la main et la baisa au front.

— Vous êtes bien jolie, chère petite, dit-elle, et je comprends l'intérêt que vous porte M. le comte de Baurain, mon neveu.

Mathilde releva de nouveau les yeux, ces yeux bleus ombrés de noir, si doux, et dans lesquels brillait maintenant une larme de reconnaissance, pour un accueil dont elle savait la vieille dame peu prodigue.

— Madame la duchesse, dit-elle d'une voix tremblante et un peu voilée, ce qui n'en excluait pas l'harmonie, ajoutez un bonheur à tous ceux que m'a donnés M. le comte, laissez-vous aimer par moi comme je veux aimer ceux qu'aime mon bienfaiteur.

— Eh ! eh ! je ne dis pas non, fit la vieille aristocrate satisfaite.

Puis, s'adressant au comte :

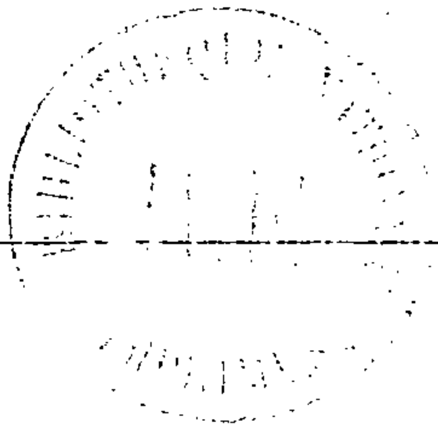
— Elle est charmante, en vérité, votre fille ; et si elle tient ce qu'elle promet, nous pourrions bien nous souvenir que nous avons une petite nièce de plus.

M. de Baurain regarda Mathilde, peut-être pour juger de l'effet que lui produisaient ces paroles : mais les yeux de la jeune fille étaient fixés sur lui, heureux, confiants, et semblaient demander :

— Êtes-vous content de moi ?

Il sourit en père satisfait de l'enfant gâté qui vient d'obéir.

La douairière refusa de se reposer.





Vous aimer répéta Clémence, cela doit être facile.

Le dîner, malgré le cérémonial sur lequel la vieille dame était fort exigeante, se passa gaiement. Elle était joyeuse en dépit de ses travers, et ne manquait pas de cet esprit caustique qui fut celui de l'aristocratie après 1830, et qui se perdit peu à peu, à travers les années et les cataclysmes. Mme de Fauconville raillait en femme du

monde, d'une façon polie et fine, parfois mordante, toujours convenable, les gouvernements successifs sous lesquels, disait-elle, l'humanité n'était devenue ni meilleure ni plus heureuse. Elle frappait le progrès à coups de paradoxes et l'empire à coups de ridicules. M. de Baurain, l'ami de l'empereur, n'échappait point à ses sarcasmes, auxquels il sut répondre avec tact et déférence, sans se compromettre vis-à-vis d'elle, et sans renier ses opinions.

Mathilde regardait cette vieille femme aux allures nobles, au sourire railleur, au regard plein de feu, comme on regarde une chose inconnue qu'on a intérêt à étudier. Elle ne comprenait absolument rien à la discussion semi-amicale, semi-aigre de la tante et du neveu, mais elle s'étonnait de la lucidité d'esprit, de la verve intarissable, de la vigueur de geste et de voix dont faisait preuve la douairière, et ne se lassait pas de l'admirer.

Mme de Fauconville s'aperçut de l'espèce d'extase étonnée dans laquelle elle jetait la jeune fille.

— Vous ne comprenez rien à la politique, n'est-ce pas, mignonne? lui dit-elle, mais soyez tranquille, je vous donnerai des leçons d'histoire, et vous m'aiderez à battre M. le comte.

— Je serai bien heureuse d'apprendre de vous ce que j'ignore, répondit Mathilde.

— Même à me battre? demanda M. de Baurain avec une bienveillante malice.

— Oh! je vous en prie, monsieur le comte, ne soyez pas méchant! dit la pensionnaire en joignant ses petites mains d'une façon adorable. Je ne sais vous parler qu'avec mon cœur, je n'aurai jamais d'esprit pour vous répondre.

La douairière jugea contrairement qu'elle aurait peu à faire pour former l'esprit de cette ingénue.

— Votre monde la gâtera, dit-elle à son neveu. La mènerez-vous à la cour?

— Je compte la présenter à l'impératrice.

— Tant pis. On reçoit chez elle toutes sortes de gens.

— Je ne comprends pas.

— La noblesse se heurte à la roture, même aux Tuileries, dit-on.

— Mais, répondit le comte avec douceur, ceux que reçoit l'empereur sont quand même gens de qualité.

— Qu'entendez-vous par là ?

— L'empereur protége les arts; il reçoit les artistes, les savants...

— Louis XIV s'entendait, ce me semble, à cette protection-là, riposta la douairière avec un accent dédaigneux. Il admettait les œuvres au Louvre, mais point les auteurs de ces œuvres à sa table. Croyez-vous que la bourse du grand roi n'ait pas créé plus d'artistes que n'en feront naître jamais les soupers de votre impératrice ?

— Vous n'admettez point, madame, que le hasard ait été pour quelque chose dans la naissance des grands hommes de cette époque, si glorieuse pour les arts?

— Non, mon neveu. Le coup d'œil d'un monarque peut créer un artiste; sa familiarité n'engendre que le banal. Ce qui fit la grandeur de Louis XIV, c'est qu'il sut rester un roi, et planer au-dessus de tous ces hommes qui se grandissaient chaque jour pour arriver à lui.

— Que direz-vous de François Ier, qui fit son ami d'un orfèvre ?

— Une exception.

— Nous lui devons la Renaissance, dont on ne saurait nier le mérite.

— Les arts nous vinrent alors d'Italie; ceux que fit naître Louis XIV sont français.

— Chaque époque a son mérite; l'industrie fera la gloire de la nôtre.

— L'industrie! fit la vieille dame avec dédain. Elle absorbe, elle détruit, elle use vite le peuple qu'elle entraîne, en semant l'argent sur sa route pour lui donner le vertige. Autrefois, nous avions pour but l'honneur, la gloire, le dévouement au roi; aujourd'hui les hommes n'en ont plus qu'un : l'argent.

M. de Baurain eut un sourire qui pouvait vouloir dire beaucoup de choses, mais il se tut. Il pensait : vous qui ne cherchiez que la gloire et l'honneur, vous aviez l'argent; le roi récompensait votre dévouement par les priviléges; vous n'aviez pas grand mérite à ne point chercher ce que vous possédiez. Il se contenta de répondre :

— Il faut marcher avec son temps.

Paris. — Typ. Collombon et Brûlé, r. de l'Abbaye, 22

La vieille duchesse eut un soupir; puis un dédaigneux mouvement de la lèvre et de l'épaule.

— Sans doute, reprit M. de Baurain, il est beau de rester comme vous fidèle à son roi malheureux, à ses principes, au passé qui ne promet rien dans l'avenir. Mais notre éducation a été tout autre que la vôtre; je ne la discute pas, je constate seulement qu'elle est la cause des différences qui séparent nos opinions, sans rien changer à notre cœur.

— Oui, mon pauvre frère a eu là une fatale pensée. Qu'avait-il besoin d'aller refaire en Amérique sa fortune détruite ? J'étais déjà veuve, je n'avais point d'enfants, et je lui offrais la mienne.

— Il nous a bien souvent entretenus, mon frère et moi, de votre générosité; mais il ne pouvait l'accepter. Il a bien fait de demander au travail, à l'industrie, ce qu'une chance malheureuse lui avait enlevé, ce que vous vouliez lui rendre en vous dépouillant. Que de fois il nous a dit de vous aimer, et fait promettre de vous revoir !

— C'est bien à vous, mon neveu, d'avoir obéi à la volonté paternelle.

— Il y a des devoirs si doux à remplir qu'on n'ose plus les appeler des devoirs.

Le comte de Baurain avait adroitement détourné la conversation du sujet épineux de la politique, et ramené la vieille dame à un souvenir qui lui était cher : celui d'un frère qu'elle avait aimé et vénéré, comme les filles aimaient et vénéraient autrefois le fils aîné de la famille. Ce fils aîné était le père du comte de Baurain.

Mlle Françoise de Baurain, qui était d'une remarquable beauté, avait été mariée fort jeune au duc de Fauconville, légitimiste ardent, qu'elle aimait et dont elle partagea, en les exagérant encore, toutes les convictions. Restée veuve, sans enfants, mais avec l'immense fortune que lui laissait son mari, elle refusa toute autre alliance, fidèle au souvenir, comme elle le fut à son Dieu et à son roi. Elle perdit après ses parents son plus jeune frère; puis le comte de Baurain, sa dernière affection, ruiné par diverses causes, dont les principales furent des conspirations inutiles, partit pour l'étranger avec sa femme et un enfant en bas âge. L'autre naquit en Amérique. La duchesse de Fauconville accepta l'isolement, se

jeta dans une dévotion ardente ; et bientôt, cette vie de vieille fille la rendit égoïste et sèche. comme si jamais elle n'eût été femme. Il y avait en elle du désir non satisfait qui la rendait acariâtre, et du regret dont elle se vengeait, en raillant chez les autres ce qu'elle n'avait pas voulu se donner à elle-même.

Une seule pensée affectueuse survivait en elle : celle des enfants de son frère, avec lesquels elle correspondait de temps en temps, et qu'elle rappelait pour recueillir son héritage et son dernier soupir. Ils revinrent enfin, riches eux-mêmes, et ne demandèrent pas mieux que d'adorer leur tante ; mais comme ils différaient d'éducation, d'opinions et de croyances, il y eut des chocs malgré la bonne volonté qu'y mirent les uns et les autres. Heureusement, les deux frères vécurent à Paris, tandis que la vieille dame se confina en son château de Normandie, où ses neveux ne la délaissèrent point. Le plus jeune, qui aimait la politique active, fut nommé préfet de S... et fit un mariage colossalement riche ; il avait eu deux petites filles, au grand désespoir de la duchesse qui réclamait un garçon du ciel et de ses neveux, pour que le nom de Baurain ne périt pas. Le comte, jusqu'alors, avait refusé de se marier ; l'affection quasi-paternelle qu'il ressentait pour son frère, bien plus jeune que lui, était, disait-on, la cause de ce célibat prolongé.

On conçoit que le comte de Baurain eut beaucoup de peine à faire accepter à sa parente l'adoption de Mathilde, cette enfant sans famille, venue on ne savait d'où, et qu'un marchand de bric-à-brac avait le premier recueillie au coin d'une borne. Ces derniers détails furent cachés à la douairière; elle crut aisément la jeune fille enfant d'un ami de son neveu, qui s'était suicidé, et consentit à la voir. M. de Baurain ne demandait pas autre chose : voir sa pupille, c'était l'aimer.

Le comte avait fait quelques invitations tout intimes pour ce soir-là, en ayant le soin de choisir parmi ses nombreux amis ceux qu'un souvenir, un nom ou une cause quelconque attachaient encore à l'ancien régime. Mathilde demanda à son tuteur la permission d'amener Clémence avec elle, ce qui lui fut gracieusement accordé. Elle remonta dans sa voiture, avec mistress Donathan, pour chercher sa compagne et changer de toilette.

Clémence l'avait oubliée.

Guillaume Lapointe était arrivé à la même heure que la veille, apportant sa statuette, le cœur plein d'amour et l'esprit radieux. Une émotion heureuse le faisait trembler en traversant la cour, qui séparait l'hôtel de la rue. Il fut introduit au petit salon, et chercha des yeux celle qui remplissait déjà toute sa vie; elle n'y était pas. Le jeune homme n'en prit point d'alarme d'abord, et sourit à Clémence qui venait au-devant de lui. Celle-ci le fit asseoir et lui dit doucement :

— Mathilde est sortie.

— Pour longtemps? demanda Guillaume.

— Pour toute la journée, je le crains.

Le jeune homme eut un mouvement de surprise et d'humeur.

— C'était indispensable, reprit Clémence. La tante de M. de Baurain arrive aujourd'hui, et Mathilde doit se trouver là pour sa réception.

Guillaume se leva sans répondre et fit quelques pas dans le salon. Puis, revenant à Clémence :

— Et vous, mademoiselle, dit-il, n'allez-vous pas aussi chez M. de Baurain ?

— Peut-être ce soir. Mais Mathilde m'a priée de vous attendre et de vous recevoir.

— Ah! fit le brocanteur d'un ton amer et railleur, Mlle de Jehennes a daigné penser à moi.

— Sans doute, n'est-ce pas naturel?

— Elle est si occupée.

— Mathilde ! s'écria Clémence; elle n'a rien à faire.

— Mais je ne suis qu'un pauvre marchand brocanteur; on n'a pas l'habitude, dans le monde de Mlle de Jehennes, de se gêner pour si peu.

Clémence regarda le jeune homme avec une profonde sympathie; il souffrait du mal qui commençait à faire ses ravages en elle.

— Comme vous l'aimez ! murmura-t-elle sans presque savoir qu'elle avait parlé.

A son tour, Guillaume attacha sur elle un regard inquiet.

— Et quand cela serait? dit-il brusquement.

— Oh! soyez tranquille, je garderai votre secret.

Clémence parlait avec une douceur triste qui l'étonna; il reprit plus doucement :

— Vous êtes l'amie de M[lle] de Jehennes?

— Oui, pour quelques jours encore.

— Comment cela ?

— Je la quitte dimanche, et il est probable que je ne la reverrai point.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis pauvre, et que je vais demander au travail un moyen d'existence. Mathilde, ne me voyant plus, m'oubliera bien vite.

— Vous croyez cela?

— J'en suis sûre.

— La supposez-vous donc sans cœur ?

— Non; elle ressemble à ceux que la fortune gâte subitement; ce n'est pas sa faute.

— Seriez-vous ainsi à sa place ?

— On ne peut juger ce qu'on n'a point ressenti. Je vous plains pourtant.

— Parce que vous souffrez, n'est-ce pas ?

— Oui; et que ma souffrance doit ressembler à la vôtre.

— Je ne le crois pas. Vous êtes résignée.

— Peut-être.

— Mais vous n'aimez pas ?

— Qui vous le dit ?

— Vous êtes si jeune.

— Le malheur vieillit, et l'amour s'impose à seize ans comme à vingt, quand, depuis le jour où l'on a ouvert les yeux, on cherche une affection sans la rencontrer.

— Votre amour n'a-t-il point d'espérance ?

— Aucune. Comme le vôtre, n'est-ce pas ?

— La mienne est lointaine, mais je puis y arriver; obscure, mais un horizon s'y lève.

— Quoi, vous pensez que la nièce du comte de Baurain ?...

— Sera un jour ma femme ? Oui. Cela vous paraît étrange autant que cela me surprend, mais c'est ainsi. M. le comte m'autorise à me faire aimer, et me conseille d'espérer.

Imp. Collombon et Brûlé, r. de l'Abbaye, 22

— Ah ! fit Clémence en serrant son cœur de ses deux mains.

Elles étaient ravissantes ses petites mains fines, aux attaches délicates, frêles comme celles d'un enfant, Le brocanteur ne les vit même pas. L'amour égoïste est aveugle en dehors de lui-même.

— Pensez-vous, reprit-il, qu'elle puisse m'aimer ?

— Vous aimer, répéta Clémence, en attachant sur Guillaume ses grands yeux gris rêveurs, cela doit être facile.

Elle souriait, le jeune homme s'impatienta.

— Tout ce que je puis vous dire, reprit-elle, c'est que Mathilde est complètement libre de son cœur.

— Vous devez comprendre mes craintes puisque vous aimez, et Mlle de Jehennes doit avoir confiance en vous, puisque vous êtes son amie, plaidez ma cause auprès d'elle.

Clémence baissa la tête, peut-être pour cacher l'éclair douloureux et menaçant qui passa dans son regard. C'était inutile ; Guillaume regardait le tête-à-tête où Mathilde s'était assise la veille.

— Vous ne répondez pas, dit-il.

La jeune fille était redevenue maîtresse d'elle-même.

— Je voudrais vous être agréable, dit-elle; mais je pars, vous le savez.

— Je l'oubliais. Et j'oublie aussi que je suis importun, peut-être, en vous retenant.

— Nullement, je vous assure. Je suis heureuse au contraire de vous recevoir à la place de Mathilde, et de vous affirmer que son absence n'est pas volontaire.

— Cela me console un peu de vous l'entendre dire.

— Le monde a des exigences implacables.

— Oui; et c'est dans ce monde qu'elle va être lancée, sans que je puisse l'y suivre.

Le soupir qui suivit cette phrase l'adoucit un peu ; mais elle avait été dite avec un accent amer et ironique qui eut son écho dans l'âme de Clémence.

— Comme il souffrira, pensa-t-elle.

Elle eut un frisson. L'angoisse et la joie, la haine et la sympathie se heurtaient en elle dans un courant contraire qui la faisait trembler.



Où allez-vous seule, et à cette heure? lui demanda-t-il.

— Mademoiselle Clémence, dit Guillaume, si vous voulez, nous serons amis.

Son regard questionna, mais elle dit :

— A quoi bon, puisque sans doute nous n'aurons pas l'occasion de nous revoir?

— Qui sait? J'ai comme un pressentiment au contraire que le hasard nous réserve d'autres entrevues. Mlle de Jehennes sera l'aimant qui nous attirera ; en venant à elle, nous nous retrouverons.

— Là ou ailleurs, si nous nous retrouvons, comptez sur moi, monsieur Guillaume ; je ne vous oublierai point. Et si, par hasard, une pauvre fille qui court le monde pour chercher une existence déjà pesante peut vous être utile, pensez à elle.

— Faites-moi une promesse, dit le brocanteur.

— Laquelle ?

— Vous connaissez ma demeure, quand vous serez fixée, faites-moi savoir où vous êtes.

— C'est grave ce que vous me demandez là. Car je ne sais pas même si je donnerai mon adresse à Mathilde.

— S'il faut vous promettre de la garder pour moi seul, je le ferai.

— Avec cette condition, je ne refuse point.

La pensée d'avoir un secret partagé avec Guillaume était douce à Clémence. Elle pressentait ou devinait qu'il ne serait jamais aimé de sa compagne, et l'éternel ! *Qui sait ?* de l'espérance, qui nous mène jusqu'au tombeau avec sa trompeuse lumière et son enivrant appel, tintait en elle comme l'*Angelus* au premier rayon du soleil matinal après une nuit d'orage.

Elle l'écoutait, Guillaume était parti depuis plusieurs heures, elle l'écoutait encore. Quand Mathilde, rayonnante et joyeuse, vint la chercher, elle l'écoutait toujours.

— Eh quoi, s'écria celle-ci, tu n'es pas prête !...

— Je n'étais pas certaine de t'accompagner ce soir.

— Je te l'avais dit pourtant. Mais qu'as-tu donc ? on dirait que tu as dormi.

— Oui, j'ai dormi, et j'ai aussi rêvé.

— Cela se voit.

— Alors tu as vu la douairière ?

— Je crois bien.

— Et tu es contente ?

— Autant que possible. La vieille dame est charmante; elle m'accepte, et me voilà vraiment de la famille.

— Elle t'accepte, répéta lentement Clémence.

Ce mot, si naturel dans la bouche de sa compagne, lui paraissait blessant. Elle eut été peu fière de se voir accepter ainsi, et aurait mis en parallèle les avantages de Mme la duchesse et les siens, se demandant laquelle des deux devait se trouver honorée d'être acceptée.

C'était une nature exquise, mais pleine d'ombre, qu'un rayon de soleil au début de la vie eût faite divine. Le rayon ne parut point, les ténèbres grandirent, et la révolte prit la place du dévouement. A la vue de Guillaume, elle s'était laissé envahir, ou plutôt foudroyer, par une de ces passions qui absorbent une vie, et peuvent la faire honnête ou criminelle. De l'âme de cet homme qu'elle avait devinée, c'est le coin sombre qui l'attirait, parce qu'elle se sentait capable d'y ramener la lumière. La pensée qui la faisait souffrir était celle-ci : S'il m'avait vue sans Mathilde, il m'aurait aimée.

Au couvent aussi, alors qu'elle était la première élève, elle s'était dit souvent : Sans Mathilde, je n'aurais point de rivale. Mais cela ne l'empêchait pas de rester son amie et de la servir à l'occasion. C'était tout simplement une justice qu'elle se rendait. Maintenant encore, si Mathilde avait pu faire le bonheur de Guillaume, peut-être lui eût-elle pardonné d'être aimée à sa place. Mais il n'y avait aucun point de contact entre ces deux natures, l'une toute de lutte et de passions, l'autre de nonchalance et d'instincts. Voilà pourquoi Clémence en voulait à Mathilde de lui avoir volé ce cœur, si bien fait pour battre à l'unisson du sien.

Lorsque la jeune fille lui dit ce mot : « Elle m'accepte, » avec cette vanité timide des gens sans valeur, qui se croient honorés par le contact d'un écusson, elle rougit pour Guillaume, qu'elle plaçait bien plus haut dans son imagination de seize ans.

— Veux-tu retourner ce soir, sans moi, à l'hôtel de Baurain? demanda-t-elle ensuite.

— Impossible, ma chère, j'ai promis de t'amener.

— Ta promesse est sans doute oubliée.

— Je suis sûre du contraire. J'ai parlé de toi à Mme de Fauconville.

— Peut-être veut-elle te juger sur le choix que tu fais de tes amies.

— Tant mieux! s'écria Mathilde sans saisir la pointe ironique

renfermée dans les paroles de sa compagne; je suis bien certaine alors qu'elle aura bonne opinion de moi.

Clémence se résigna et fit sa toilette, pendant que Jenny donnait tous ses soins à celle de sa maîtresse. A dix heures, la voiture les emmena toutes les deux, sous la garde de la mélancolique Américaine.

VIII

VANITÉ D'EN HAUT, ORGUEIL D'EN BAS

Quoique la soirée fut intime, il y avait bien quarante personnes réunies chez M. de Baurain, toutes du meilleur monde, et la plupart appartenant à l'aristocratie. Le comte voulait présenter sa nièce à la société parisienne, mais il sentait bien que la sanction de la douairière était d'un grand poids dans l'accueil qui allait être fait à cette jeune fille inconnue, dont il n'avait jamais parlé, et dont l'apparition, par conséquent, ressemblait à un mystère. A côté de la duchesse de Fauconville, dont le nom, la réputation, la ortune étaient autant de titres de recommandation, Mathilde était acceptée d'avance par les plus aristocrates et les plus ultramontains. Elle avait ensorcelé la douairière par sa beauté modeste, sa grâce charmante, et surtout cette confiance, cette soumission absolue qu'elle lui avait promise, au point que la vieille dame timorée la présenta d'elle-même comme sa petite nièce.

Quelques personnes déjà étaient arrivées lorsque les deux jeunes filles entrèrent avec mistress Donathan, à qui son titre de gouvernante ouvrait l'entrée des salons. La duchesse gronda un peu, Mathilde s'excusa ; et comme il fallait la présenter aux premiers entrés, Clémence resta à l'écart avec l'Américaine. Cet oubli lui plaisait ; elle regardait comme un spectacle ce monde qui ne devait pas être le sien, et se promettait de juger ce soir-là s'il méritait un regret. Mathilde entraînée ne songeait plus guère à sa compagne que, seul, M. de Baurain aperçut isolée, et vint chercher pour la présenter à sa tante.

Au moment où il la conduisait vers Mme de Fauconville, celle-ci se levait, et, appuyée au bras de Mathilde, se disposait à faire le tour du salon. Venant en sens inverse, ils se rencontrèrent. Clémence se courba modestement, mais avec dignité, devant la vieille dame.

— Permettez-moi, dit le comte, de réparer un oubli dont je m'excuse, et de vous présenter l'amie de pension de ma nièce, Mlle Clémence Dupeuty.

A ce nom, la douairière eut un soubresaut qui, pour une personne de son âge et de son caractère, dut paraître prodigieux. Mais se remettant aussitôt :

— Excusez-moi, mon neveu, dit-elle. Ce nom que vous venez de prononcer m'a surprise, mais il ne peut avoir rien de commun avec celui que je connais, puisque mademoiselle est, dites-vous, l'amie de votre nièce.

Cette explication, loin de détendre la situation, y jeta un froid plus grand : l'inquiétude chez le comte, la surprise chez Mathilde, l'orgueil froissé chez Clémence, qui se voyait le point de mire de toutes les curiosités, mises en éveil par la sortie de la douairière, ne permirent, ni aux uns ni aux autres, le moindre trait d'esprit qui les eût sortis de cette impasse.

— La Clémence Dupeuty que je connais, reprit la vieille dame d'un ton protecteur et dédaigneux, est la fille d'un valet de chambre d'un de mes amis, la fille inavouée, adoptive, que sais-je ? Ces gens-là se permettent des adoptions, parait-il. Elle ne peut donc avoir rien de commun avec l'amie de Mathilde, qui excusera un premier mouvement de surprise.

— Bien naturel, ajouta M. de Baurain.

— Il faut vous dire, mon neveu, que ce Dupeuty est depuis quinze ou seize ans valet de chambre chez le marquis de Saint-Yves, qui l'a en grande estime, et m'a priée de vouloir bien l'aider à trouver une place convenable pour sa protégée qui, dit-on, est une perle.

Clémence devint pâle, Mathilde rougit et une ombre passa sur le front du comte de Baurain.

La duchesse ne vit rien, et continua :

— Fille ou protégée, peu importe. Le marquis ne la recomman-

derait pas si elle ne pouvait l'être. On la dit instruite, pieuse, modeste; j'ai vu une lettre de sa supérieure qui fait d'elle un grand éloge, et je n'ai rien trouvé de mieux que de l'envoyer à votre frère pour élever ses deux filles. L'honnêteté est si rare parmi ces gens-là qu'il faut la saisir où on la rencontre; dimanche prochain, Dupeuty doit aller prendre en son couvent et conduire à S...; la future institutrice de vos petites nièces. Je vous raconte tout cela pour faire excuser ma surprise.

Et la duchesse voulut continuer sa promenade.

L'incident n'aurait pas eu de suites, la vieille dame étant parfaitement sincère et ne soupçonnant pas la vérité; mais Clémence, froissée autant du silence de sa compagne et du comte que des impertinentes paroles de la douairière, se redressa, calme en apparence, dévorant sa colère, et peut-être ses larmes.

— Pardon, madame, dit-elle.

Sa voix tremblait. Mme de Fauconville s'arrêta, malgré Mathilde qui cherchait à l'entraîner, pendant que M. de Baurain, dans le même but, priait la jeune fille d'accepter de nouveau son bras.

— Pardon, reprit celle-ci, mais je ne puis vous tromper; et puisque vous protégez Clémence Dupeuty, il est bon peut-être que vous la connaissiez.

— La petite sotte! murmura le comte, pendant que Mathilde, tout bas, maudissait sa compagne.

Clémence sentait monter l'orage, mais elle ne le craignait plus. Elle venait de recevoir l'affront en plein cœur, et ceux qui la connaissaient, n'ayant point le courage d'en revendiquer leur part, elle voulait la leur donner.

— Elle et moi, reprit-elle de sa voix encore douce et émue, nous ne faisons qu'un.

Le sourcil de la douairière se fronça, et ses lèvres minces rougirent sous la morsure de ses dents. Elle regarda son neveu et Mathilde, dont l'embarras était visible; puis elle demanda:

— Est-ce vrai?

Clémence promenait son regard calme et naïf sur ces gens, que d'un mot elle venait de mettre à la torture. Ce fut Mathilde qui parla la première.

— Madame, dit-elle à demi-voix, au couvent on ne nous donne pas d'explications sur nos familles.

— Aussi, chère petite, ne voudrais-je pas vous rendre responsable du quiproquo peu agréable qui vient de me faire presque ridicule.

— Oh ! madame, voulut protester le comte, pendant que Clémence jetait à Mathilde un regard de dédaigneuse compassion.

— C'est à vous, monsieur de Baurain, de surveiller les relations de votre nièce.

— Croyez-bien, madame, que j'ignorais absolument...

— On n'ignore pas ces choses-là, interrompit la douairière avec dureté. Et dans tous les cas, vous ne l'ignorez plus.

Le comte de Baurain comprit.

— Mademoiselle, dit-il à Clémence, mistress Donathan est à vos ordres ; il serait pénible pour vous sans doute de rester davantage ici.

Clémence regarda Mathilde, mais celle-ci détournait la tête de façon à ne point la voir. Alors, machinalement, elle salua, et se dirigea seule vers la porte.

Mistress Donathan, retirée dans une galerie voisine, n'avait rien vu de cette scène ; Clémence ne lui demanda point de l'accompagner. Elle jeta son manteau sur ses épaules et sortit de l'hôtel de Baurain, le cœur serré, l'esprit en feu, marchant d'un pas rapide, sans se demander où elle dirigeait ses pas.

Un homme lui barra le chemin.

— Où allez-vous, seule et à cette heure? lui demanda-t-il.

C'était Guillaume Lapointe.

Clémence ne put répondre. Des larmes qui lui montaient du cœur à la gorge l'étranglaient. Ne voulant point pleurer, elle suffoquait. Le jeune homme lui prit la main.

— Vous avez la fièvre, dit-il encore.

Elle eut un cri, un éclat de rire, quelque chose d'ironique et d'insensé, à travers quoi il entendit :

— Et vous ?

Lui aussi, il souffrait. Il venait là parce qu'il espérait voir passer Mathilde, et qu'il était arrivé déjà à ne pouvoir plus se passer de la voir. En attendant, il errait et regardait les fenêtres éclairées de

l'hôtel en fête, ce paradis dont les portes lui étaient fermées. Mille pensées attristantes succédaient aux espérances de la veille; il se disait que Mlle de Jehennes, entourée de jeunes gens riches et charmants, ne songerait pas à l'aimer, et il se jurait d'arriver à être de son monde par tous les moyens. Mais il pouvait arriver trop tard. C'est pourquoi lui aussi avait la fièvre. C'est pourquoi Clémence lui criait :

— Et vous?

Elle l'entraîna; il la laissa faire. Elle allait sans doute lui parler de Mathilde. Quand ils furent sous les arbres des Champs-Elysées, Clémence, n'y pouvant tenir, se mit à sangloter.

Alors il l'interrogea, et elle raconta tout, simplement, sans accuser, et ne se plaignant que de la fatalité. Mais il comprit et ressentit chacune de ses souffrances, comme si elles étaient les siennes. C'est ce que la jeune fille espérait.

— Retournez-vous à l'hôtel de Jehennes? demanda-t-il.

— Jamais! s'écria Clémence.

— Où irez-vous donc?

— Au couvent, où l'on doit venir me chercher dimanche. Il y a des hasards étranges; il paraît que je vais être chargée d'instruire deux petites nièces de M. de Baurain.

— Après ce qui vient de se passer ce soir, irez-vous?

— Certainement. Là, je vivrai de mon travail, j'aurai le droit d'être fière; je ne connaîtrai plus, si je la rencontre, Mathilde de Jehennes.

— Vous ne ferez pas cela sans la blesser profondément.

— Est-ce qu'elle m'a soutenue tout à l'heure? Nous sommes faites pour une destinée différente; elle le comprend comme moi à cette heure, sans doute, puisque la première elle a détourné la tête.

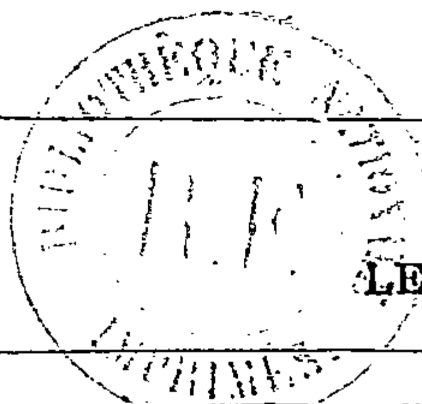
— Croyez-moi, mademoiselle, cherchez une autre place, n'allez pas chez le frère de M. de Baurain.

— Vous avez peur pour Mathilde?

— Non, pour vous.

— Que puis-je craindre?

— Je ne sais. Croyez-vous aux pressentiments?





Elle rapporta deux cages, une de chaque main.

— Je le devrais, puisque j'éprouvais de la répugnance à suivre Mathilde chez son tuteur.

— Il me semble que vous regretterez de rester dans cette famille.

— Et moi j'y entrerai avec une joie douloureuse qui n'est pas sans charme.

— Vous m'avez promis de me faire connaître votre situation.

— Je le ferai.

— Votre rupture avec Mlle de Jehennes m'attriste fort.

— Puisque M. de Baurain encourage votre amour, vous n'avez pas besoin de moi.

— Qui sait? Mais vous dites cela d'un ton étrange.

— Vous avez le pressentiment, dites-vous, que cette famille de Baurain me sera fatale?

— Oui.

— Eh bien, moi, j'ai le pressentiment que l'encouragement du comte cache un piége.

— Lequel? fit Guillaume en tressaillant.

— Est-ce qu'on explique ces choses-là?

Ils se turent tous les deux, et marchèrent.

— Où allons-nous? demanda bientôt Clémence.

— Je ne sais pas.

— Pourrai-je trouver une voiture qui me ramène au couvent?

— A cette heure, pour quitter Paris, c'est à peu près impossible.

— Je ne peux pourtant passer la nuit dehors.

— Ni venir chez moi. Mais je connais une brave femme qui tient un hôtel dans la rue Saint-Denis; si vous voulez, je vous mènerai chez elle.

— Allons.

Le jeune homme fit approcher un fiacre, et tous les deux y montèrent.

Pendant que son adorateur conduisait ainsi sa compagne à travers les rues de Paris, Mathilde rentrait chez elle, et s'y montrait toute surprise de n'y pas trouver Clémence.

— Où peut-elle être allée? demandait-elle à mistress Donathan, qui, ne sachant rien, ne pouvait donner son avis.

Cela parut l'inquiéter d'abord. Puis, elle songea qu'il était tard, qu'elle avait besoin de repos, et que son amie se montrait fort susceptible.

— Il n'y a rien de ma faute dans tout cela, dit-elle en se mettant au lit; j'aurais mieux aimé qu'il en fût autrement, mais je ne pouvais m'exposer à fâcher Mme de Fauconville; Clémence aurait dû le comprendre. C'est bien mal à elle de me tourmenter ainsi.

Aussi dormit-elle comme dorment, dit-on, les consciences tranquilles.

IX

L'HOTEL DU DRAP D'OR.

L'hôtel du Drap d'Or était une petite maison meublée qui justifiait peu son titre, et que tenait une bonne femme, moins vieille qu'elle n'en avait l'air, et veuve d'un sous-officier, mort en Crimée, malheur dont elle n'avait jamais pu se consoler. Elle était alors vivandière ; c'est en acceptant cette carrière aventureuse qu'elle avait pu épouser un brave soldat qu'elle aimait, et que sa bonne conduite avait conduit lentement à la position de sous-officier. La pauvre Mme Mathieu, qui était devenue ambitieuse depuis que son mari montait en grade, espérait bien le voir sortir officier de la campagne où il trouva la mort. Ce fut un désespoir qui lui mit vingt ans sur la tête et lui fit quitter l'état, au grand regret du régiment, dont elle était jusqu'alors la sœur de charité, en même temps que le boute-en-train. Mais voir chaque jour les camarades de Jean Mathieu et ne plus le trouver au milieu d'eux, c'était au-dessus de ses forces ; la veuve vint à Paris, riche de sa modique rente de femme de sous-officier, d'une jolie petite fille et de quelques économies.

Les économies servirent à acheter le petit hôtel du *Drap d'Or* ; l'enfant fut placée à la succursale de la maison de Saint-Denis appelée *les Loges*, où l'on admet les filles des sous-officiers ; et, tant bien que mal, la veuve vivota, n'ayant plus de jours de fête que ceux où elle voyait son Alice, qui promettait de devenir une fort belle personne, et qu'elle adorait pour deux, disait-elle.

Les affaires peut-être eussent marché ainsi, et Mme Mathieu aurait fait comme ses prédécesseurs une petite fortune en son coin, si elle eût été économe. Mais l'économie entendue par les petits commerçants parisiens, est bel et bien de l'avarice, et l'ex-vivandière était incapable de ce péché-là. La nature l'avait douée d'un excellent cœur, et sans désirs, sans besoins pour elle-même, la bonne

femme se donnait souvent le luxe d'une bonne action. De sorte que, le jour où Mlle Alice sortit de pension, la mère Mathieu — on l'appelait ainsi à cause de l'habitude qu'elle avait gardée du régiment d'appeler tout le monde : mes enfants, — n'avait pas un sou de côté.

Alors, elle prit une résolution héroïque : celle de se faire sourde et aveugle, afin de ne plus voir la misère et de ne plus entendre les sollicitations. Ne fallait-il pas avant tout habiller sa fille en demoiselle et lui préparer une dot ? Oui ; mais, *qui a bu boira* ; la mère Mathieu eut beau faire, son serment fut serment d'ivrogne ; elle retomba dans le péché en dépit de sa résolution, et resta bonne femme, malgré ses efforts vers son idéal d'égoïsme.

Heureusement, ou fatalement pour elle, Mlle Alice avait hérité de père et de mère un excellent petit cœur, de sorte qu'elle riait au lieu de se plaindre des rechutes de l'ex-vivandière, dont elle ne rougissait pas non plus d'entendre rappeler l'ancien métier. C'était une vraie fille du peuple, Alice Mathieu ; l'instruction l'avait faite plus forte sans la rendre plus fière ; et elle ne s'était heurtée au contact des vanités mesquines et des dédains idiots que pour rire des unes, plaindre les autres, et s'apprécier elle-même à sa juste valeur.

Mme Mathieu, fière de sa fille, en avait le droit ; elle s'était promis d'en faire une demoiselle qui aurait toujours les mains blanches et de jolis rubans dans les cheveux ; mais Alice, après quelques jours d'examen des affaires et du détail de l'hôtel, s'était mise au travail, au grand ébahissement de la veuve qui, ne voulant pas la contrarier, fut bien obligée de la laisser faire.

Il y eut pourtant quelques remontrances et quelques discussions ; puis, l'excellente femme vit les mains de sa fille, blanches quand même parce qu'elle les soignait, et sa belle chevelure blonde toujours artistement rangée sur sa tête rieuse et satisfaite, elle ne trouva plus rien à dire, sinon qu'elle se trouvait la plus heureuse des mères.

— Ah çà ! tu ne désires donc rien ? demanda-t-elle un soir à la jeune fille rêveuse. Car le bonheur n'empêche pas de rêver.

— Si, mère, et j'allais justement te le dire.

— Mon Dieu ! pourvu que je puisse te satisfaire

— Tu le pourras. Je désire des oiseaux ; il me semble que ces jolies bêtes égaieraient notre intérieur.

Le lendemain Mme Mathieu sortit avec le jour ; elle rapporta deux cages, une de chaque main : dans la première, il y avait un couple de serins de Hollande, dont le mâle était un chanteur infatigable ; dans l'autre, deux petites perruches aux formes fines et aux couleurs éclatantes.

— Mère, je ne te demanderai plus rien, dit la jeune fille heureuse, tu fais des folies.

— Je voudrais bien voir ça, par exemple ! s'écria l'ex-vivandière, vraiment courroucée. Te gêner pour me demander ce que tu désires !... Si tu disais vrai, fillette, c'est que tu ne m'aimerais plus. Allez, mademoiselle, ajouta-t-elle, calmée par un baiser, désirez, commandez ! vous êtes la maîtresse, et l'on trouvera bien le moyen de vous obéir et de vous satisfaire.

Mme Mathieu avait raison ; c'est sa fille qui désormais devait la conduire ; elle subissait son influence comme on subit une vraie supériorité, quand on a le bon sens de la comprendre.

Quinze jours après l'arrivée d'Alice, le petit logement, qu'occupaient dans leur hôtel la mère et la fille, s'était transformé. Des rideaux de mousseline claire avaient remplacé les rideaux épais qui interceptaient le jour déjà un peu sombre ; les meubles brillants et polis avaient repris un aspect de neuf ; la porcelaine s'étalait claire et blanche, sur le buffet et les étagères, vides jusque-là ; et de tous côtés, en se retournant, on voyait des fleurs dont le doux parfum surprenait l'odorat, en sortant de l'escalier étroit et noir. Il n'y avait plus de femme de journée à l'hôtel ; Alice et sa mère suffisaient à tout ; et comme la première aimait le beau, elle le cherchait dans une excessive propreté.

Les chambres du garni étaient petites, on ne les louait pas cher, mais il était rare qu'elles fussent vides.

— Cette fois, disait Mme Mathieu, nous ferons forcément des économies ; et comme c'est à toi que nous le devrons, il est trop juste qu'elles soient pour ta bourse.

— Je ne demande pas mieux, répondit Alice. Mais si je les dépense ?

— Ça te regarde, puisqu'elles t'appartiennent.

Les choses en étaient là, et la bourse de la jeune fille se gonflait vraiment de quelques écus, lorsqu'un soir, à l'heure où l'on n'allume pas encore les lampes, mais où le crépuscule force déjà à l'inaction, un jeune homme se présenta au bureau où Alice se trouvait seule.

C'était un beau et grand garçon aux allures timides, au teint basané comme celui de l'Espagnol ou du Brésilien. Un accent étranger, assez prononcé, ne pouvait laisser de doute à ce sujet.

— Mademoiselle, dit-il d'une voix presque tremblante et fort basse, j'accompagne un pauvre aveugle qui m'attend à quelques pas d'ici. Est-ce que vous auriez une chambre pour lui et moi?

— Une seule? demanda Alice.

— Oui, une seule suffit.

— Certainement, répondit la jeune fille, intéressée par l'air embarrassé de l'étranger, et cela se trouve à merveille; nous avons un locataire parti de ce matin, la chambre est toute prête.

— C'est que... fit le jeune homme hésitant, nous ne pouvons payer fort cher.

— Nous le savons bien, repartit Alice, de son air le plus engageant; si vous pouviez payer cher, vous ne vous adresseriez pas au *Drap-d'Or*. Allez chercher votre aveugle, monsieur, et ne vous tourmentez pas. C'est peu élégant chez nous, mais l'on n'y manque de rien.

— Soyez bénie, mademoiselle, murmura le jeune homme, pour le courage que me donne votre accueil bienveillant.

Alice le regarda mieux à ces paroles, dites avec une émotion beaucoup trop profonde pour la circonstance; car enfin, jusque-là, elle n'était qu'une maîtresse de maison accorte et engageante. Il la regardait avec des larmes plein les yeux, larmes derrière lesquelles elle crut lire une profonde douleur.

— Celui que je vais chercher, ajouta-il, est bien malheureux; et pourtant il mérite l'intérêt et la sympathie de tous les honnêtes gens.

— Allez donc vite, alors; nous ferons pour lui tout ce que nous pourrons, ma mère et moi.

L'étranger sortit fort ému, pour revenir bientôt avec un homme dont la vue arracha à la gentille Alice un mouvement, presque un cri de surprise. Elle se recula comme si le nouveau venu lui faisait peur. Mais ayant regardé celui qui l'accompagnait, elle de vit si attristé de son impression involontaire, qu'elle se la reprocha, et dit d'un ton doux et bienveillant :

— Venez, messieurs, votre chambre est prête.

De paiement à l'avance, il n'en avait pas été question.

Mme Mathieu rentra presque aussitôt ; Alice lui raconta l'aventure, et ne lui cacha point ses impressions si différentes à la vue des deux hommes.

— Peut-être as-tu été imprudente, dit la mère.

— Je ne crois pas. Ce qui fait l'horreur du visage de cet aveugle, ce sont des cicatrices ; il a dû être brûlé. Seulement, je n'ai pas été maîtresse d'un premier mouvement.

— Oh ! le malheureux ! s'écria la mère Mathieu ; je vais voir s'il a besoin de quelque chose.

Il y avait bien un peu de curiosité dans l'empressement que mit l'ex-vivandière à se rendre au nº 9, que sa fille avait assigné aux nouveaux arrivants ; mais comme ce petit défaut féminin n'avait chez elle rien de malveillant, nous nous garderons bien de lui en faire un reproche.

— Eh bien, fillette, dit-elle en revenant, tu as pris là des clients qui ne grossiront pas ta bourse, je t'en réponds. Autant aurait valu les envoyer ailleurs ; c'est pauvre comme Job, quoique ça me fasse l'effet d'être honnête comme toi et moi.

— Alors, mère, c'est heureux, au contraire, qu'ils se soient adressés ici. Ailleurs, on les aurait repoussés peut-être.

— Oh ! ça, c'est bien sûr.

— Donc, tu dois être contente que je les aie recueillis.

— Mais pas le moins du monde, mademoiselle

— Comment, toi qui es si bonne..

— Voilà des gens qu'il faudra dans quelques jours, non-seulement loger, mais nourrir.

— Qu'est-ce que cela fait ?

— Et qui payera pour eux, je vous prie?

— Oh ! ma bourse est déjà grosse.

Paris. — Typ. Collombon et Brûlé, r. de l'Abbaye, 22

— Ta bourse! mais je te défends d'y toucher à ta bourse!...

— Tu m'avais permis d'en faire toute espèce d'emploi.

— Et ta dot?

— Ma dot! Pourquoi faire une dot?

— Pour te marier, donc.

La jeune fille eut un frais éclat de rire, devant lequel la mère Mathieu ne voulut pas encore se rendre.

— Ah! je sais bien que tu es rudement gentille; mais ça ne fait rien, une dot, ça n'enlaidit jamais.

— Est-ce que je songe à me marier? Et d'ailleurs, ta tendresse me suffit; avec un mari, ce serait la même chose. Etre bien aimée, ne trouves-tu pas que cela vaille de l'or?

— Il faut que je t'embrasse, s'écria l'ex-vivandière en serrant sa fille dans ses bras. Tu es un ange du bon Dieu, et tu as raison; celui qui te possèdera un jour sera bien assez riche comme ça.

— Alors, nous gardons l'aveugle et son compagnon.

— Ça te regarde.

— Faisons une convention.

— Parle.

— Tu les logeras, et moi je les nourrirai.

— Si ça dure longtemps, tu seras bientôt ruinée. Que feras-tu?

— Quand je n'aurai plus rien, il faudra bien que je les laisse partir, à moins que...

— A moins que?... allons, achevez donc, finaude.

— A moins que tu n'y ajoutes la tienne, comme tu le feras, je n'en ai jamais douté.

— Ces jeunesses, ça ne doute de rien, grommela la mère Mathieu avec une bienveillante brutalité. V'là la famille augmentée de deux hommes, ça ne s'inquiète pas plus que s'il s'agissait de deux moineaux.

— Mère, sais-tu d'où ils viennent tes voyageurs?

— Ils disent qu'ils sont arrivés d'Amérique en France, il y a quelque temps déjà, pour recueillir un héritage.

— Alors, ils ne sont pas si pauvres.

— Il paraît qu'on ne veut pas les reconnaître. Ça me produit un peu l'effet d'un conte de ma grand'mère, leur histoire; tous les



Il s'agenouilla et lui prit une main qu'il voulait porter à ses lèvres.

aventuriers en racontent de pareils. Et pourtant, ils ont un air de vérité...

— Il faut les croire, mère, tu as raison.

— Je n'ai pas dit que je les crois.

— Tu ne l'as pas dit, mais tu le penses, mère c'est la même chose.

— Diable d'enfant! elle me fait dire tout ce qu'elle veut.

— Qui sait si nous ne pourrons pas être utiles à ces pauvres gens.

— C'est peu probable. Nous ne connaissons personne d'assez haut placé.

— La Providence est bien autrement haut placée que les hommes. Elle nous aidera.

— Je parie que tu as déjà bâti un roman sur l'histoire de tes deux protégés.

— Oui, mère, et un superbe dont tu seras l'héroïne.

— Ah! Bah!

— En te faisant leur protectrice, leur bon ange, comme déjà tu l'as été pour tant d'autres.

On sonnait au numéro neuf. Mme Mathieu quitta sa fille, qui resta toute songeuse, quoique son heureux sourire ne disparut point de sa lèvre ferme et du plus pur carmin. Peut-être suivait-elle, dans un avenir plus ou moins éloigné, les péripéties du roman dont elle venait de poser les premiers jalons.

Pendant qu'elle rêvait ainsi, il se passait au numéro neuf une scène touchante. L'aveugle avait fait appeler la maîtresse de céans pour lui faire l'aveu auquel elle s'attendait. Il était sans ressources, sans asile. Chassé d'un hôtel où il avait payé pendant plusieurs mois, le jour où il avait dû déclarer qu'il ne payerait plus ; il ne voulait pas abuser, même pour une nuit, de la confiance que lui montraient la mère et la fille.

— Si c'est ça qui vous inquiète, dit l'ex-vivandière, vous allez dormir bien tranquille. Alice vous fait défendre de vous tourmenter; c'est elle qui se charge de votre dépense pendant votre séjour ici.

Le jeune homme leva les yeux vers le ciel, pendant que l'aveugle demandait :

— Qu'est-ce qu'Alice?

— C'est ma fille ! dit la mère Mathieu avec orgueil, une brave, belle et bonne fille, allez.

— Et vous dites que c'est elle?...

— Mais oui. Elle a déjà des économies, la fillette. C'était pour commencer sa dot, je le croyais du moins. Mais il paraît qu'elle a changé d'avis depuis votre arrivée; ma foi, ça la regarde.

— Mais, c'est impossible ! je rêve ! murmura l'aveugle.

— Non, dit à son tour le jeune homme; ce que dit madame, je le crois, car j'ai vu M[lle] Alice, et j'ai lu sur son visage toutes les bontés et toutes les grandeurs. Acceptez, mon père, ce qu'on vous offre ici; Dieu se lasse peut-être de vous éprouver.

— Ah ! s'il en est ainsi, Daniel, je pourrai la récompenser, cette enfant si généreuse et si grande.

— Ne vous inquiétez pas de ça. Faut d'abord songer au plus pressé, c'est-à-dire à vous. Sans vous commander, jeune homme, allez dire à ma fille qu'elle trempe une bonne soupe pour ce pauvre vieux, pendant que je vais préparer son lit, car il a l'air bien fatigué. On apportera un lit de sangle pour vous dans la chambre; les jeunes gens, c'est bien partout, et il faut que votre père dorme à son aise, n'est-ce pas?

— Mon Dieu ! pria l'aveugle, est-ce que j'aurais encore à vous bénir?

— Comment donc! riposta l'hôtelière; mais il ne faut jamais cesser de le bénir, le bon Dieu ! Tenez, moi, par exemple, je l'ai accusé le jour où il m'a pris mon Jean Mathieu, que j'aimais tant; eh bien, j'ai retrouvé le père dans ma fille, une enfant qui a tout son cœur, et je n'ai plus osé me plaindre. Mais, allez donc, monsieur Daniel, faire ce que je vous ai dit.

Le jeune homme obéit, marchant lentement vers le bureau, où Alice avait conservé la même attitude de rêverie. Elle était souriante, mais le front penché et couvert de douces ombres, sous la couronne de ses beaux cheveux d'or insoumis. L'étranger la regardait sans se lasser, à travers la vitre, quoique la porte, à côté, fût ouverte. Quand il s'avança vers elle, ce fut si doucement qu'elle ne l'entendit pas venir ; alors, il s'agenouilla et lui prit une main, qu'il voulait porter à ses lèvres. Elle jeta un cri en se levant.

— Restez, dit-il. Les hommes prient les anges à genoux. Quand ils en rencontrent sur la terre, c'est à genoux aussi qu'ils doivent les adorer.

La jeune fille se mit à rire en s'enfuyant vers la cuisine, mais elle rougit beaucoup, ce qui corrigea un peu cette façon peu angélique, quoi qu'en ait dit l'étranger, de recevoir une adoration.

— Ma soupe est excellente, cria-t-elle de l'autre côté, autant

pour empêcher le jeune homme de sortir sur son éclat de rire, que pour échapper à l'embarras de la situation.

— Ah! pardon, mademoiselle, répondit celui-ci en venant la rejoindre, c'est cela que j'étais venu vous demander.

X

OU DE L'ÉMOTION D'UN AVEUGLE, IL RÉSULTE QUE CLÉMENCE POSE DES POINTS D'INTERROGATION A LA DESTINÉE.

Il y avait déjà quinze jours que l'aveugle et celui qu'il appelait Daniel habitaient l'hôtel du *Drap-d'Or*, lorsque Guillaume Lapointe eut l'idée d'y amener Clémence Dupeuty. Il connaissait depuis longtemps la mère Mathieu, dont l'établissement était voisin de la rue des Filles-Dieu, et savait pouvoir se fier à elle pour la jeune fille. La bonté de l'hôtelière était proverbiale dans le quartier; on disait : Bon comme la mère Mathieu, quand on voulait citer un brave cœur. L'heure était bizarre peut-être et pouvait demander quelques explications, le brocanteur le sentait. Aussi, aurait-il hésité, s'il avait dû frapper à une autre porte que celle de l'ex-vivandière.

Le fiacre s'arrêta à l'endroit désigné, et Guillaume fit retomber le marteau de l'hôtel sur la porte à jour d'un couloir étroit et non éclairé. Une réponse se fit attendre; le jeune homme recommença, et appela à travers les découpures de la porte. La voix de la mère Mathieu se fit enfin entendre en haut de l'escalier.

Guillaume Lapointe se nomma; presque aussitôt l'on entendit l'hôtelière descendre, et on la vit, une chandelle à la main, accourir, à peine vêtue, du bout du couloir.

— Eh bon Dieu! qui t'amène à pareille heure, mon garçon?

— Ouvrez vite, madame Mathieu, j'ai un service à vous demander.

C'était fait avant qu'il eût achevé. S'écartant alors, il fit passer Clémence qui avait jeté sur sa tête le capuchon de son manteau de soirée, et tous les trois remontèrent au bureau.

Pendant que sa mère descendait, Alice s'était levée à son tour.

— Comme je vous dérange, dit le jeune homme en saluant Alice qu'il connaissait à peine, mais mademoiselle a besoin d'une chambre pour cette nuit, et j'ai pensé qu'à cette heure, elle ne pourrait trouver cela que chez vous.

— Tu as bien fait, mon garçon; la seule difficulté, c'est que nous n'avons pas de chambre libre.

— Si mademoiselle veut se contenter de mon lit, dit Alice de sa voix pleine de gaieté comme son visage, je vais le ranger tout de suite, et je coucherai sur le canapé, ou avec ma mère.

— Je veux vous déranger le moins possible, dit à son tour Clémence, et comme je n'ai pas l'intention de dormir, un canapé me suffira.

Guillaume se retira pour les laisser plus libres, en promettant de revenir le lendemain matin.

La mère Mathieu était assez intriguée de l'aventure, et se demandait comment cette belle jeune fille, qui avait l'air si *comme il faut*, se trouvait seule au milieu de la nuit, sous la protection du brocanteur; mais comme Clémence semblait peu disposée à causer, et qu'elle avait déclaré, en se jetant tout habillée sur le canapé, qu'elle n'en bougerait plus, la mère et la fille se retirèrent pour continuer leur nuit interrompue.

Quand, au jour, elles se levèrent, Clémence était déjà debout; la pauvre fille n'avait pas fermé les yeux; la fatigue et l'inquiétude se lisaient sur son visage, qu'éclairait à peine un pâle sourire. Mais Alice se montra si empressée auprès d'elle, et la gronda d'une façon si affectueuse, que la glace fut bientôt rompue entre ces deux enfants du même âge, mais d'un caractère si différent et d'une destinée si peu semblable. Clémence raconta en partie son aventure, sans nommer personne, et laissa percer l'amertume qu'elle en ressentait.

— Vous avez tort de vous faire de la peine pour cela, dit Alice; moi, ces gens-là m'amusent. J'ai rencontré aux Loges beaucoup de ces vanités blessantes pour d'autres, elles ne m'ont jamais atteinte.

Mme Mathieu entra sur ces mots.

— Vous êtes aimée, dit Clémence avec une profonde tristesse, vous avez raison de ne pas vous plaindre.

Alice serra la main de cette inconnue, arrivée là d'une façon si bizarre. Elle souffrait, donc c'était une amie.

Lorsque Guillaume revint, sa protégée de la nuit précédente déclara qu'elle ne retournerait au couvent que le dimanche, ainsi qu'il était convenu avec la supérieure, afin d'éviter les explications que nécessiterait un retour précipité. Alice fut enchantée de cette résolution qui lui donnait une compagne pour toute la journée.

On déjeuna en famille. Depuis que Mme Mathieu avait deux pensionnaires, la table, fort simple, il faut le dire, était servie à heure fixe, et la jeune fille allait elle-même chercher l'aveugle dans sa chambre pour l'y amener. Quant à Daniel, la mère Mathieu lui avait découvert un modique emploi de caissier dans une maison de commerce du quartier, et il se trouvait avec les autres au repas du matin.

— C'est un commencement, disait la brave femme; prenez patience, je vous trouverai aussi un protecteur pour votre grande affaire.

De cette grande affaire, elle ne savait pas le premier mot. Malgré le dévouement qui les entourait, ses pensionnaires gardaient leur secret. Elle ignorait jusqu'à leur nom. La seule chose qu'elle eût pu découvrir, c'est que Daniel, qui aimait l'aveugle comme un père, n'était point son fils; il l'avait confié à Alice dans une heure d'expansion.

— Il faudra bien qu'ils parlent tôt ou tard, disait l'ex-vivandière.

Et comme elle leur faisait du bien, cela la rendait discrète et patiente.

Clémence attendait seule près de la table mise, quand l'aveugle entra au bras d'Alice; elle eut, comme cette dernière, un mouvement de surprise et presque de répulsion, à la vue de ce visage labouré par le feu d'une façon effrayante.

— Où est donc ma mère? demanda la jeune fille en faisant asseoir le vieillard.

— Elle vient de descendre, répondit Clémence.

Ces mots étaient à peine prononcés, qu'Alice sentit trembler et se glacer la main de l'aveugle, qu'elle tenait encore.

— Qui a parlé ? demanda-t-il d'une voix tremblante.

— C'est Mlle Clémence, cette jeune fille dont je vous entretenais tout à l'heure, et que j'aime déjà comme si elle était ma sœur.

— Ah ! fit-il en se laissant tomber sur sa chaise, je suis fou!

Puis il demanda :

— Daniel est donc en retard ?

— Non, c'est nous qui sommes en avance de cinq minutes.

L'émotion du vieillard n'avait pu échapper à Clémence. Or, comme elle ignorait absolument quelle pouvait être sa famille, il lui était permis de tout supposer, ou du moins de tout rechercher. Elle s'approcha de l'aveugle.

— Est-ce que ma voix, demanda-t-elle doucement, vous rappelle un souvenir ?

— Oui, répondit le vieillard, qui était redevenu maître de lui-même, un souvenir lointain et vague... impossible surtout. Mais il en est des sons comme des visages; on trouve parfois des ressemblances chez des sujets complétement étrangers.

Daniel et Mme Mathieu entrèrent en même temps; les choses en restèrent-là. Alice n'y vit rien de mystérieux, mais Clémence résolut de découvrir ce qu'étaient ces deux hommes, et se promit de charger de ce soin Guillaume Lapointe, qui s'était mis à son service.

La gaieté de l'hôtelière et de sa fille fit diversion, mais Daniel lut sur le visage de l'aveugle l'émotion violente qu'il venait d'éprouver. Aussi avait-il hâte que le déjeuner fût fini pour l'interroger. Il n'en eut pas le temps. Mme Mathieu, qui avait son idée fixe, demanda à Clémence :

— Vous, qui allez être institutrice dans une grande maison, mademoiselle, vous seriez bien bonne de nous découvrir quelque personnage puissant, dont l'influence assure le succès d'une affaire.

— Hélas ! madame, répondit la jeune fille, ma position d'institutrice ne me laisse pas beaucoup espérer de vous être utile en cela, mais que ne vous adressez-vous à M. Lapointe ?

— Guillaume ! exclama l'hôtelière. Que peut-il donc, le pauvre garçon ?

Paris. — Typ. Collombon et Brûlé, r. de l'Abbaye, 22

— Par lui-même, rien sans doute; mais il a un puissant protecteur, duquel il obtient à peu près tout ce qu'il veut.

— Alors, votre affaire est claire, dit la mère Mathieu en portant un toast à l'aveugle. Guillaume est un bon garçon qui ne marchande pas les services aux amis; il fera tout ce que nous lui demanderons.

Puis, de nouveau, à Clémence :

— Connaissez-vous, mademoiselle, le protecteur de Guillaume ?

— Oui, madame.

— Quel homme est-ce ?

— On le dit excellent.

Daniel regarda la jeune fille; il avait senti l'ironie de sa dernière réponse. L'aveugle, malgré ses efforts, semblait de plus en plus agité, à mesure que Clémence parlait.

— Vous ne savez pas son nom ? demanda encore l'hôtelière.

— Pardon, madame, il se nomme le comte de Baurain.

Cette fois, la jeune fille s'attendait peu à l'effet qu'elle allait produire. L'aveugle et Daniel se levèrent en même temps, le premier pâle et raide, avec un cri rauque, effrayant; l'autre, courant à lui pour le soutenir.

— Qu'avez-vous ? s'écria Mme Mathieu, pendant qu'Alice s'empressait, et que le jeune homme portait sur un canapé celui qu'il appelait son père.

— Ce n'est rien, dit celui-ci, ne vous effrayez pas, mesdames. Il avait fréquemment de ces crises en Amérique ; depuis que nous sommes en France, elles ont disparu ; je le croyais guéri.

Il repoussa les secours de l'hôtelière et de sa fille.

— Il ne lui faut que son lit, dit-il. Dans une heure il sera complétement remis. Veuillez m'ouvrir la porte de sa chambre, madame Mathieu, je vais l'y porter.

La mère et la fille suivirent Daniel pour offrir leur aide, Clémence resta seule.

— Cet homme l'emmène, murmura-t-elle, parce qu'il a peur de son réveil. Tout cela cache un mystère, et je suis peut-être intéressée à le découvrir. Le nom de M. de Baurain l'a foudroyé, ma voix a réveillé ses souvenirs ; il faut que je sache pourquoi. Mais



Il ouvrit ses bras et la pensionnaire s'y laissa tomber.

je pars demain, ajouta-t-elle. Je ne suis pas libre, et je suis pauvre !...

Le nom de Guillaume Lapointe vint encore sur ses lèvres. Elle se leva pour aller chez lui. Mais partie de chez le comte en cheveux, il eût été ridicule de sortir ainsi pendant le jour. Force lui fut d'attendre.

Alice rentra dans la salle à manger.

— Comment va-t-il ? lui demanda-t-elle.

— Beaucoup mieux ; la crise est passée.

— Est-ce le nom de Baurain qui a occasionné cette crise ?

— Nous l'avions cru, ma mère et moi, mais ce n'est pas cela ; le pauvre homme est sujet à des attaques de catalepsie, depuis l'incendie qui l'a mis en si piteux état.

Alice était sincère, mais Clémence ne crut pas un mot de l'explication.

— Il me faut un chapeau pour partir demain, dit-elle, seriez-vous assez bonne pour venir avec moi en acheter un.

— C'est d'autant plus facile qu'il y a une modiste à deux pas d'ici.

Elles descendirent en cheveux ; et l'on eût dit deux sœurs en les voyant ainsi, au bras l'une de l'autre, traverser la rue, malgré les différences qui les séparaient. Elles avaient les cheveux blonds, les yeux pâles ; mais l'une semblait prédestinée à la joie, l'autre à l'amertume.

Pendant qu'elles s'occupaient de cette grave affaire de modes, les deux étrangers étaient restés seuls.

— Comment est cette jeune fille, Daniel ? demandait l'aveugle.

— Blonde, avec les yeux gris vert et le teint pâle.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! fit le malheureux, à demi-suffoqué encore par l'émotion précédente, m'auriez-vous donc réservé les joies de cette vengeance ?

IX

DÉFIANCES ET ENTRAINEMENTS.

La supérieure fut assez surprise de voir rentrer Clémence seule, quand elle s'attendait à recevoir une fois encore le comte de Baurain, et surtout son équipage. La jeune fille portait la robe de soie noire avec laquelle elle avait quitté la maison du comte, n'étant pas retournée chez Mathilde. Cela n'avait rien d'étonnant, et la

pensionnaire raconta si simplement que l'arrivée de la douairière avait empêché M. de Baurain de la ramener, qu'une heure après son arrivée il n'en était plus question.

Pauvre Clémence! elle revit alors avec une espèce de joie les classes et les dortoirs où elle avait tant souffert, et les regretta en comparant les petites tristesses qu'elle y avait éprouvées à la déception douloureuse qui venait de la frapper. Son premier pas dans le monde était une souffrance; il lui sembla qu'il marquerait tous les autres, et, un instant, elle songea à s'enfermer à jamais dans le cloitre.

Deux pensées l'en empêchèrent: celle du beau brocanteur, Guillaume Lapointe, dont elle ne pouvait cependant espérer grand'-chose, puisqu'il aimait Mathilde; et celle du mystère de sa naissance, que l'émotion de l'aveugle étranger lui donnait l'envie de découvrir. Puis, vaguement, elle pressentait que ce nom de Baurain serait mêlé d'une façon fâcheuse à tout cela, et elle en ressentait une joie encore inavouée. C'était du reste une nature faite pour la lutte, non la lutte violente dont le premier coup tue l'un des adversaires, mais la lutte patiente, dans laquelle on se relève après la douleur de chaque déception, avec plus de haine dans le cœur et plus de force dans l'esprit.

Clémence attendait son correspondant avec une sorte d'impatience fiévreuse. Elle voulait l'interroger. Il était impossible qu'elle restât plus longtemps sous la dépendance de cet inconnu, sans savoir qui il était, et de quel droit il se faisait son maître. Il l'avait mise en pension sous le nom de Clémence Dupeuty; elle avait appris par hasard que ce nom était le sien, et qu'il était valet de chambre chez un grand personnage. Mme la duchesse de Fauconville le supposait être son père, c'était facile à comprendre, et lui jetait cette naissance comme on jette une injure; mais cela n'était pas possible. Jamais cet homme ne l'avait embrassée; jamais elle ne l'avait vu sourire, et la seule impression qu'il lui eût fait éprouver était une espèce de terreur enfantine. Elle n'osait lever les yeux sur ce visage froid, sévère, quand, à chaque trimestre, il venait payer sa pension. S'il était son père, il éprouverait parfois le besoin d'une caresse ou d'un baiser. Mais alors, pourquoi

s'intéressait-il à son éducation, à sa position sociale? C'est cela qu'elle voulait lui demander.

Quand elle descendit au parloir, son cœur battait fort, mais sa résolution était prise.

Celui que jusqu'alors on appelait son correspondant parlait avec la supérieure ; comme d'habitude, il prit la main de la pensionnaire à son arrivée, sans lui donner aucune autre marque d'affection. La supérieure les laissa seuls.

— Je viens vous chercher, Clémence, dit Dupeuty d'un ton doux, mais froid. Etes-vous prête ?

— Oui, monsieur, répondit la jeune fille. Puis-je savoir où vous allez me conduire ?

— Sans doute. On vous a prévenue, n'est-ce pas, que n'ayant aucune fortune, vous seriez obligée de vous placer à votre sortie du couvent.

— Oui, et je sais également que je dois à votre sollicitude une place chez M. de Baurain, préfet à S...

Le valet de chambre protecteur eut un mouvement de surprise.

— Mme la duchesse de Fauconville, tante de ces messieurs de Baurain et amie de votre maitre M. de Saint-Yves, est arrivée chez le comte pendant que j'y étais encore, et m'en a instruite.

— Est-ce que cette position d'institutrice vous convient ? demanda Dupeuty, avec un peu d'inquiétude peut-être.

— Ni plus ni moins qu'une autre. On n'a pas le droit de choisir quand on est pauvre et... sans famille.

— Ce que vous dites là est vrai jusqu'à un certain point ; mais il y a des professions plus honorables que les autres.

— Ah ! je ne savais pas.

— Ou plus honorées. Cette expression est plus juste, car en réalité ce qui est honnête est honorable.

— Cela doit être.

— Malheureusement, cela n'est pas toujours ainsi, et il faut vous attendre à voir dans le monde bien des choses qui blesseront votre naïveté, peut-être votre cœur.

— Alors, le monde est un grand cloître, dont on fait l'expérience dans le petit.

— Vous avez souffert ici ? demanda le valet de chambre avec plus d'intérêt.

— Je l'avoue. Et c'est pour m'épargner de pareilles souffrances ailleurs que je vous supplie de m'instruire, monsieur, de ma naissance et des liens qui vous attachent à moi.

Clémence avait prononcé cette phrase d'un ton ferme et résolu.

— Le lien qui m'attache à vous, Clémence, c'est la prière de votre mère à l'agonie.

— Que vous était-elle ?

— Je l'aimais !

Pour la première fois, il y eut de l'émotion sur le visage et dans la voix de Dupeuty. Ce ne fut qu'un éclair, un frémissement.

— Alors ma mère est morte ! dit Clémence, qui eut une larme pour celle qu'elle n'avait point connue.

— Oui.

— Et... mon père ?

Le valet de chambre ne répondit pas, d'abord. Son visage, déjà lugubre, devint sinistre ; on voyait à travers sa paupière baissée les frémissements de l'œil qui s'injectait, le sang se retirait de ses lèvres convulsivement agitées. Clémence attendait, effrayée.

— Il vit, dit-il enfin. Il doit vivre !... Je le sens à la haine qui a survécu en moi à la douleur. Je le cherche depuis quinze ans. Mais ne m'interrogez plus, Clémence, et pardonnez-moi si je ne fais pas pour vous ce que je devrais. J'ai promis à votre mère de me charger de vous, de vous faire élever, instruire ; elle a cru sans doute que je vous aimerais, et elle est morte tranquille.

— Vous avez tenu votre parole, dit la jeune fille accablée.

— Oui, mais vous n'êtes pas heureuse ; son dernier désir n'est point réalisé.

— Nul n'est tenu à l'impossible.

— J'ai évité de vous voir souvent, Clémence, dans la crainte de ce besoin d'aimer qui est dans le cœur de tous. Quand, parfois, j'étais tenté de vous ouvrir mes bras, je les refermais en songeant à celui qui pouvait vous en arracher.

— Vous le connaissez ?

— Je ne l'ai jamais vu.

— Son nom ?

— Je l'ignore.

— Et vous espérez le retrouver ?

— J'y compte.

— Et après?

— Après? Il vous rendra ce nom qu'il a refusé à votre mère, ou je vous vengerai toutes les deux.

— Vous êtes un noble cœur, monsieur, dit Clémence, et je remets de ma propre volonté ma destinée entre vos mains. Vous ne pouvez pas m'aimer, dites-vous; je vous y forcerai peut-être; mais en attendant, comptez sur moi, je vous aiderai. Encore une seule question.

— Parlez.

— Le nom de ma mère?

— J'ai juré de le taire jusqu'au jour où j'aurai retrouvé celui qui doit vous en donner un.

— Alors je le saurai. Car, vous avez raison de croire, monsieur, nous le retrouverons.

Clémence s'était levée, forte et résolue; sa vie avait un but, et elle y trouverait un soutien.

— Mais alors, dit le valet de chambre hésitant, vous l'aimerez?...

— Si c'est un misérable, jamais! Eh! quoi, il aurait condamné ma mère à la mort et moi à toutes les souffrances, pour recevoir la récompense de mon amour. Vous me supposez donc lâche, monsieur? Ah! je n'ai point de famille, mais je me suis fait une autre idée d'un père!... N'est-ce pas l'homme qui doit secours, protection, amour à ses enfants et à leur mère?... Si un autre le remplace, tant pis pour lui.

— Quoi! vous pensez ainsi?

— Sans doute. Est-ce que cela vous étonne?

— Je l'avoue. J'avais peur...

— Que mon père, retrouvé par vous, fût adoré par moi!... Ah! tenez, soyez-le, ce père, et vous ne craindrez plus l'autre. Vous m'avez prêté votre nom, donnez-moi un peu de votre âme, de cette âme que ma mère possédait tout entière. Ce sera son héritage.

Le valet de chambre se taisait, hésitant, agité.

— Nous serons deux, reprit Clémence, pour venger ma mère. Que m'importe, à moi, ce nom que vous voulez réclamer? Je n'en ai que faire, le vôtre me suffit.

L'homme qui avait fermé son cœur après avoir trop aimé, n'y put tenir; il ouvrit ses bras, et la pensionnaire s'y laissa tomber.

Les plus forts ont besoin de tendresse. Ce fut la première fois que Clémence appuya son front d'adolescente sur un bras plus fort que le sien. Ce fut aussi la première fois, depuis quinze ans, que Charles Dupeuty retrouva des larmes.

L'entrée de la supérieure mit fin à cette scène. Clémence se releva et se remit la première.

— Mon père! dit-elle.

L'abbesse crut à une confidence tardive du valet de chambre, et le félicita.

Il fallait prendre à trois heures la diligence qui allait à S... Les places étaient retenues, et la famille de Baurain attendait ce soir-là même la nouvelle institutrice; les adieux furent précipités. On porta la malle de la pensionnaire à l'auberge où s'arrêtait la voiture, et bientôt Dupeuty et Clémence, redevenus silencieux, furent emportés vers le nouveau séjour de la jeune fille.

Le valet de chambre ne pouvait s'arrêter à S..., son départ fut si prompt que Clémence ne put l'instruire des incidents de son séjour à l'hôtel du *Drap-d'Or*. Mais il lui promit de venir la voir bientôt; elle remit à cette époque les confidences qu'elle jugeait utiles.

Si la jeune fille eût été moins profondément blessée par la conduite de Mathilde et l'insolence de la vieille dame, l'accueil qu'elle reçut chez le préfet de S .. l'eût complétement guérie. Elle venait là, comme elle l'avait dit à Guillaume Lapointe, avec une joie douloureuse, dont l'amertume lui était chère. Elle arrivait, armée de toutes pièces, un voile sur le visage et du venin plein le cœur. Elle s'approchait, haineuse et prudente, comme on s'approche d'un ennemi. Son entrée à l'hôtel de la préfecture ne fit que fortifier ses résolutions de résistance. Les domestiques, d'une politesse affable cependant, la firent entrer au grand salon avec le valet de cham-

bre. Il y avait là un entassement de richesses, qui rappelait l'hôtel de Baurain à Paris; c'était un luxe de tentures, de tableaux de maîtres et d'objets d'art, français et étrangers, à peu près inconnus en province.

Dupeuty admirait.

— J'avais entendu parler, dit-il à Clémence, de la préfecture de S... comme de la plus riche de France, mais je ne me représentais rien d'aussi somptueux.

Clémence n'avait aux lèvres qu'un sourire de dédain.

— C'est la même famille, dit-elle. Vaniteuse ici comme à Paris, faisant montre d'un luxe inutile, et mettant sa supériorité dans l'or qu'elle possède.

Charles Dupeuty n'eut pas le temps de s'étonner et d'interroger; les portes du salon s'ouvrirent, et l'huissier annonça M. le vicomte de Baurain. Dupeuty et Clémence se levèrent.

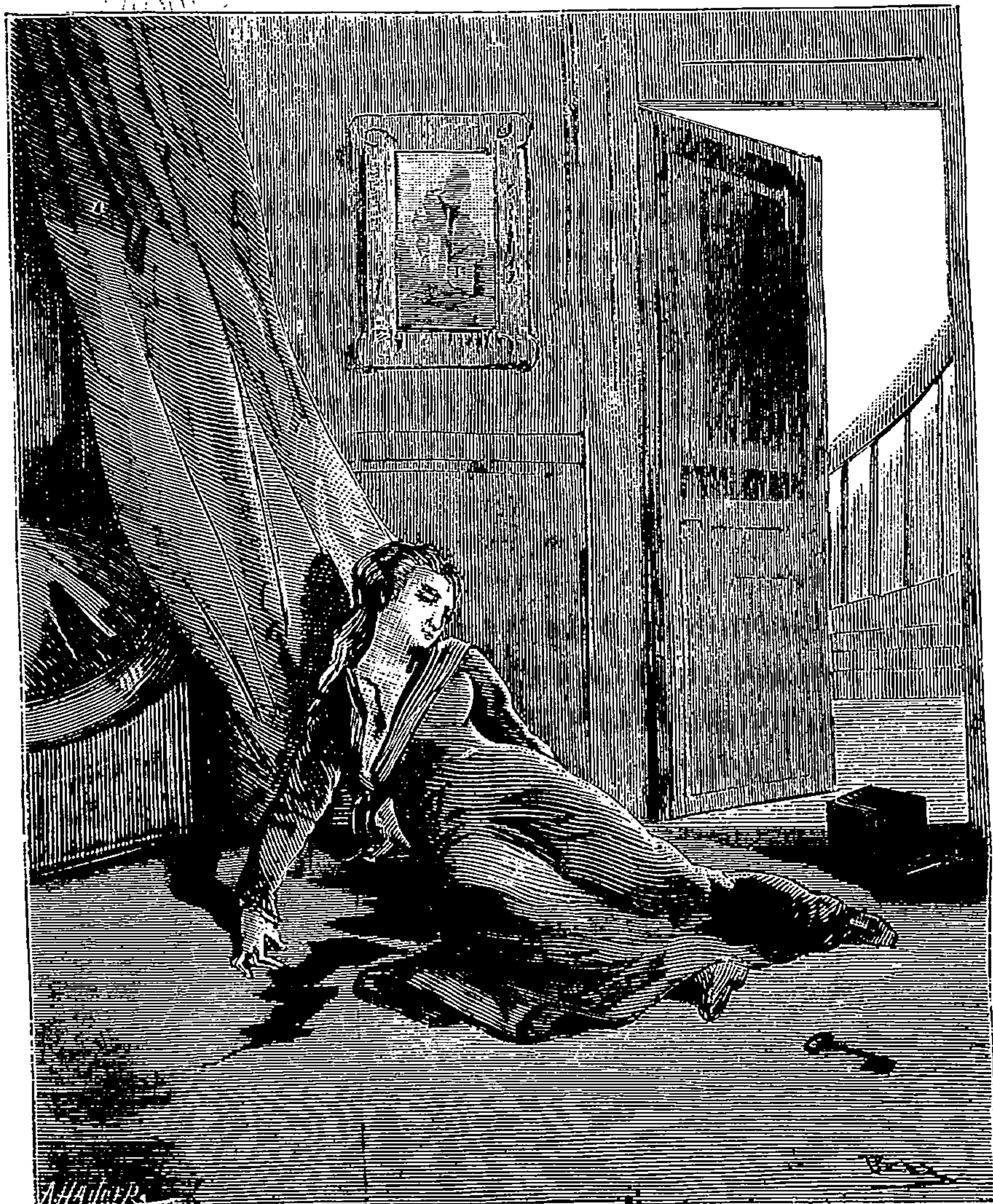
Le préfet salua comme il eût salué ses égaux, et ne s'assit qu'après ses visiteurs. Il y avait dans toute la personne de cet homme, jeune encore, un charme que subit instantanément la jeune fille, en dépit de ses appréhensions malveillantes. Mme de Baurain dînait avec ses filles chez une amie, il était obligé, et s'en excusait, de recevoir seul l'institutrice annoncée, aux ordres de laquelle il s'empressa de mettre une femme de chambre.

Dupeuty, obligé de rentrer à son service, fit ses adieux à Clémence, rassuré sur son compte.

— Soyez sans inquiétude pour votre fille, lui dit au départ le préfet; Mme de Baurain est la bienveillance même; il y aura une enfant de plus dans la famille. Voilà tout.

La femme de chambre conduisit Clémence à son appartement, qui se composait de deux pièces : une chambre à coucher et une bibliothèque. La chambre n'était séparée de celle des petites filles que par une portière de velours bleu, doublée de satin blanc, du du côté des enfants. Préparée pour l'institutrice, elle était presque aussi belle que celle de Mathilde, à l'hôtel de Jehennes; il y avait moins de luxe et plus de goût.

Clémence ne savait plus si elle devait croire à la réalité ou au rêve, mais elle se mettait en garde contre l'entraînement, en



Elle ouvrit sa porte, et fut assassinée...

geant que l'accueil du comte avait été aussi bienveillant que possible.

Il y avait pourtant une différence marquée dans l'aménité des deux frères : l'aîné était doux et poli, mais froid ; il plaisait, sans attirer d'abord. Il suffisait au vicomte de paraître pour entraîner.

Son sourire parlait avant lui, son regard avait des caresses. Sa voix, mélodieuse comme une voix de femme, possédait cependant des notes fermes et sonores qui en faisaient une harmonie. Il ne parlait plus, qu'on l'écoutait encore.

On vint demander à la jeune fille si elle désirait dîner avec M. le préfet ou rester chez elle. Sous prétexte de fatigue, elle préféra sa chambre.

La vicomtesse de Baurain rentra de bonne heure. Elle s'excusa à son tour auprès de l'institutrice, qu'elle était désireuse de connaître, et lui présenta ses élèves : deux petites filles ravissantes, lutines, roses, espiègles, bavardes et carressantes comme de jeunes chattes.

La mère n'était pas fort belle, mais elle pouvait plaire ; l'expression mélancolique de son visage était relevé par la bonté du sourire et le regard pur de deux grands yeux bruns. Des boucles de cheveux châtain clair, tombaient lisses de chaque côté du col un peu long, et penché comme par la fatigue. La main fine était pâle comme la figure. Il y avait, pour un observateur, de la souffrance dans l'attitude de cette femme, enviée sans doute, de cette mère heureuse sûrement.

Elle vint elle-même coucher ses filles avec leur femme de chambre ; puis, elle congédia celle-ci, et dit à Clémence :

— Jamais elle ne m'ont quittée encore ; à partir de ce jour, je vous les confie. Aimez-les bien ; je ne serai pas jalouse si elles vous le rendent.

Il y avait dans ces simples parolès quelque chose de navrant, comme un pressentiment d'abandon ou de mort ; rien, peut-être. La mère eut une larme, la jeune fille frissonna ; et toutes deux se serrèrent la main comme l'eussent fait deux sœurs.

Restée seule, Clémence regarda dormir les enfants dans leurs petits lits jumeaux, blancs comme des lits de vierge, ou des linceuls. Elle fut prise de cette émotion, qui saisit toute jeune fille à la vue de ces petits êtres qu'elle se sent appelée à protéger un jour, et qui la fait mère par l'âme avant qu'elle le soit en réalité.

— Si j'allais les aimer !. dit-elle.

XII

UN NEVEU D'AMÉRIQUE.

La duchesse de Fauconville habitait, avec Mathilde, l'hôtel de Jéhennes pendant son séjour à Paris. C'était consacrer tout à fait l'adoption de la jeune fille par son neveu. Il y a deux qualités qui plaisent aux vieillards plus que toutes choses chez ceux qui les entourent : c'est la déférence et la gaieté. La première les flatte ; on est généralement si disposé à les traiter de radoteurs! La seconde les distrait et les rajeunit en quelque sorte; au sourire d'un jeune visage, ils oublient qu'ils marchent vers la tombe. Mathilde était docile et gaie comme une enfant; elle devait s'emparer de l'esprit despotique et grincheux de la vieille dame. Le comte, dont le talent était de bien juger les hommes, l'avait compris.

Du reste, la douairière n'était pas inutile à la jeune fille, qu'elle prenait en affection avec la tenacité que mettent les vieillards à leurs dernières passions. Mathilde était ignorante des choses du monde; la duchesse lui donnait des leçons d'étiquette et de savoir-vivre, dont elle profitait avec une finesse pleine de bonne volonté.

— Savez-vous, mignonne, lui dit-elle un jour, que vous allez me faire regretter Paris ?

— Si j'osais, madame, vous adresser une prière.

— J'accorde d'avance ce que vous voulez me demander.

— Permettez-moi de vous accompagner en Normandie.

— Mais vous mourrez d'ennui ! s'écria la vieille dame, il n'y a point de distraction à Fauconville.

— Vous y serez, madame, cela me suffira.

— Petite flatteuse!

— Si vous saviez combien je vous suis reconnaissante de vous laisser aimer par moi, et que je mets de bonheur à vous plaire.

— Et la permission de mon neveu ?

— M. le comte a-t-il donc quelque chose à vous refuser ?

— Allons, il faut faire tout ce que vous désirez ; vous êtes une

enfant gâtée, on ne vous résiste pas. Nous parlerons ce soir de notre projet à M. de Baurain, et nous enlèverons son consentement. S'il est jaloux, tant mieux; cela lui fera voir que nous valons encore quelque chose, et que nous ne sommes pas aussi maussade que nous en avons l'air. Ah! vous avez raison, mignonne, de venir me distraire à Fauconville, vous n'y perdrez pas, je vous assure; je saurai vous dédommager de ces quelques jours d'ennui. D'ailleurs, il y a des gens à voir en Normandie; nous inviterons pour vous toute la noblesse du département... Qui sait? vous trouverez peut-être un mari là-bas... les Normands ont des yeux, et vous êtes belle à ravir, savez-vous...

La vieille dame était si contente de la proposition de Mathilde, qu'elle eût parlé longtemps encore peut-être, si mistress Donathan ne l'avait interrompue en apportant elle-même le plateau aux lettres. Il y en avait deux adressées à la duchesse, qui venaient de Normandie, une autre de S...

— Décachetez, mignonne, et lisez, dit la douairière.

Mathilde avait déjà toute sa confiance. Mistress Donathan se retira.

La première lettre qu'ouvrit la jeune fille n'avait pas d'importance; elle était du chapelain de Fauconville, qui rappelait de tous ses vœux la maitresse de céant, et pleurait de toutes ses larmes la partie de tric-trac interrompue...

— Pauvre abbé! dit la duchesse en riant. C'est un excellent homme. Il n'a que deux passions: le xérès et le trictrac; il se prive du premier en carême et du second le vendredi saint seulement. Continuez petite.

Mathilde brisa le cachet de la seconde lettre et lut:

« Madame,

« Pour la troisième fois, je m'adresse à votre cœur, malgré votre silence. Je l'ai connu, je m'en souviens. Notre pauvre père est mort en vous bénissant; il est impossible que vous refusiez de m'entendre, et je persiste à croire qu'une circonstance indépendante de votre volonté vous y force. Si une déplorable fatalité ne m'avait rendu aveugle, en m'enlevant jusqu'au dernier lambeau de cette fortune due au courage de mon père, si j'étais seulement assez

riche pour entreprendre à coup sûr le voyage de Normandie, il y a longtemps déjà que je serais auprès de vous. Mais tout me manque à la fois, et il ne me resterait qu'à mourir, si je n'étais soutenu par celui qui trace pour moi ces lignes, et aussi par l'espoir de confondre un jour le misérable, qui m'a réduit à l'état de misère et de douleur où je suis tombé.

« Je vous le répète, madame, consentez à me voir, et vous serez convaincue. Je vous rappellerai ce que vous seule et moi pouvons savoir; vous ne douterez plus. Mais je ne puis l'écrire, d'autres pourraient ouvrir ma lettre, et il ne me resterait plus aucune preuve à vous donner. Songez-y bien, madame, je suis le dernier rejeton de cette famille de Baurain dont vous êtes la douairière; ceux qui ont pris ce nom et vous leurrent, le doivent à une ténébreuse machination dont j'ai été la victime... »

— Assez, mon enfant, interrompit la duchesse; ces gens-là ne valent pas la peine qu'on prend de les lire. Ils sont audacieux, mais maladroits.

Malgré la défense de la vieille dame, Mathilde continuait de lire des yeux cette lettre étrange, qui semblait avoir pour elle un attrait fascinateur.

— Cela vous produit l'effet d'un roman, n'est-ce pas, mignonne? eh! bien, c'est tout au plus une tentative d'escroquerie, qui n'a pas même le mérite de la nouveauté. Il y a quelques années, pareille chose, ou à peu près, arriva dans la famille de Saint-Georges; la grand'mère, à laquelle s'adressait un petit-fils, retour des Indes, ouvrit sa porte, et fut assassinée.

Mathide à ce mot jeta un cri et laissa tomber la lettre, dont les lignes prenaient pour elle des teintes rouges.

— Ne vous effrayez pas ainsi, chère petite, reprit la vieille dame; nous ne sommes pas en danger ici. Cet homme, qui m'écrit pour la quatrième fois, et qui se dit pauvre, espérait tout simplement exciter au mma ma curiosité, et se faire envoyer l'argent du voyage pour lui et son compagnon, puisqu'il est aveugle. Je croyais que mon silence suffirait à faire cesser cette comédie; puisqu'il n'en est rien, je vais prier mon neveu de porter ces lettres — j'ai les trois autres avec moi — à la préfecture de police. L'es-

croc a l'audace de donner son adresse, ou du moins l'endroit où je devrai faire parvenir ma réponse.

— Oh ! madame, tout cela me fait peur pour vous.

La duchesse se mit à rire.

— Ceux-là ne sont pourtant pas bien à craindre, je vous assure. Mais voici, je crois, mon neveu, qui vous rassurera complètement.

Le comte, en effet, venait chaque matin prendre des nouvelles de sa tante. Mathilde courut au-devant de lui ; il la baisa au front et vint s'incliner devant la duchesse.

— Venez vite, dit celle-ci, car on conspire dans cette maison contre votre bonheur.

— Et qui sont les conspirateurs ? demanda en souriant M. de Baurain.

— Mathilde et moi.

— Oh ! alors, je proclame à l'avance la conspiration triomphante. Elle peut sortir des ténèbres du mystère.

— Eh bien, il s'agit d'emmener en ma terre de Normandie Mlle de Jehennes.

— Si je me prive d'un bonheur pour vous en donner un à toutes les deux, la privation n'existe plus, répondit galamment M. de Baurain.

— Merci, mon neveu. Mais il s'élève une difficulté.

— Laquelle !

— La Normandie, vous le savez, est la patrie de Robert-le-Diable, la terre des farfadets et des revenants. Or, un de ces derniers, dont Mathilde a su l'histoire, fait grand'peur à cette chère enfant ; il faut, avant de quitter Paris, le réduire à néant.

— Excusez-moi, madame, mais je ne comprends pas.

— Lisez cela, fit Mme de Fauconville, en montrant la lettre qu'avait reprise Mathilde, si vous n'y trouvez pas l'explication de l'énigme, vous serez au moins sur la voie.

Le comte prit le papier, et dit avec un sourire :

— Mais, c'est ma signature.

— Absolument. C'est du reste le seul mérite de cette ruse grossière. Jugez-en.

M. de Baurain lut attentivement, et son sourire s'accentua davantage.

— Vous trouvez la ruse grossière, madame? demanda-t-il.

— Sans doute. Cet homme me suppose-t-il assez niaise pour me laisser prendre à pareil piége?

— Il vous offre une preuve certaine.

La duchesse haussa les épaules.

— Rien ne l'empêchera de la donner à la police.

— Votre intention serait-elle de le faire arrêter?

— N'est-ce pas votre avis?

— Vous avez conservé les précédentes lettres?

— Oui, pour vous les soumettre. Seulement, j'y attache une si infime importance que, sans cette dernière, je les oubliais.

Puis, s'adressant à Mathilde :

— Veuillez, chère petite, appeler mistress Donathan, je l'ai chargée de mon coffret à secret en entrant chez vous.

La jeune fille s'empressa, curieuse comme une pensionnaire qu'elle était encore. Le coffret fut apporté et ouvert; il contenait les diamants et les papiers précieux de la duchesse qui, sans chercher, y prit les trois lettres en question et les donna à M. de Baurain.

— Celui qui a écrit cela est bien instruit, dit-il, toujours aussi calme après sa lecture; il connaît mes affaires aussi bien que moi-même, et a dû habiter New-York en même temps que mon frère et moi.

— Auriez-vous quelque doute, quelque soupçon? demanda la duchesse.

— Aucun, répondit le comte après un moment de réflexion. Lors de l'incendie qui détruisait ma propriété d'Evanston, je ne me connaissais pas d'ennemis; et quoiqu'on ne découvrît point la cause du sinistre, on ne put l'attribuer à la malveillance. Du reste, les incendies là-bas sont si fréquents qu'on n'y attache pas une grande importance; le mien passa, comme tant d'autres, à peu près inaperçu. L'histoire racontée à ce sujet par votre prétendu neveu, madame, est d'un haut intérêt dramatique; cet homme a manqué sa vocation : il a certes ce qu'il faut pour devenir un puissant dramaturge, et si vous aviez la charité de le mettre sur cette

voie, il n'aurait plus besoin de recourir au chantage pour s'enrichir. Ce conte d'un faux ami qui le précipite dans la fournaise au moment où il croit en sortir, est taillé de main de maître ; et ce chien, et cet homme qui le sauvent au péril de leur vie, ne sont pas les personnages les moins touchants de l'aventure.

— Vous plaisantez, mon neveu ; et pourtant, il faut en finir avec les prétentions de ce misérable.

— Me permettez-vous d'émettre mon opinion ?

— Je vous en prie.

— Il demande à être mis en votre présence pour vous donner la fameuse preuve, Faites-le venir.

— O mon dieu ! s'écria Mathilde. Et s'il allait tuer Mme la duchesse.

La vieille dame et son neveu ne purent s'empêcher de sourire à cette terreur d'enfant.

— Cela pourrait arriver, en effet, dit le comte, dans un endroit isolé, où un voleur serait sûr de trouver un trésor ; mais dans cet hôtel, au milieu de vos domestiques, que peut-on craindre ? D'ailleurs cet homme est aveugle, dit-il ; eh bien, il entrera seul, et nous serons là, pendant que Mme la duchesse l'interrogera. Il sera toujours temps de le faire prendre quand on l'aura confondu

— Soit, dit la duchesse, je l'interrogerai ; mais quoi qu'il arrive, c'est un imposteur. Arrangez-vous de façon à ce qu'il soit arrêté en sortant.

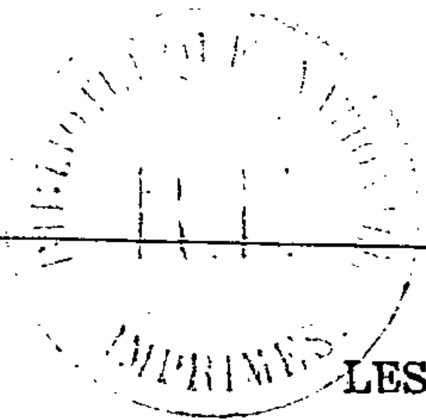
— Soyez tranquille, madame, les domestiques sont nombreux, et le cocher de Mathilde est d'une force telle qu'à l'occasion il arrêterait plusieurs hommes à lui seul.

— Eh bien, ma chère petite, prenez une plume ; c'est vous qui allez écrire pour moi la terrible lettre.

— J'obéis, madame, mais j'avoue, en toute sincérité, que je suis peu rassurée.

— Vous quitterez l'hôtel, si vous le désirez, pendant l'entrevue.

— Oh ! madame, comme vous me jugez mal ! s'écria la jeune fille d'un ton pénétré. Je suis poltronne, mais je ne suis point lâche, et s'il y avait un vrai danger, c'est alors que je ne voudrais plus vous quitter.





La gouvernante rentra, en soutenant de son mieux un pauvre aveugle.

— Elle est vraiment adorable, dit la duchesse, pendant que Mathilde préparait ce qu'il faut pour écrire.

— Vous n'avez pas décacheté toutes vos lettres, madame, fit le comte en montrant le plateau, sur lequel le cachet de la troisième enveloppe était encore intact.

— C'est vrai. Ce neveu tombé du ciel me fait oublier ceux de la terre. Une lettre timbrée de S... et je ne l'ouvre pas ! Qu'en dirait ce cher René?

En parlant, la duchesse ouvrait la missive du préfet de S... et assurait ses lunettes d'or pour lire elle-même.

— Voilà qui va vous faire plaisir, dit-elle à Mathilde qui s'était disposée à écrire. Le vicomte me remercie du cadeau que je lui ai fait; il paraît que la petite Dupeuty est vraiment une perle, et que toute la famille en raffole. Aussi bonne que belle, dit René, et aussi instruite qu'intelligente.

— Quel enthousiasme ! fit le comte avec un sourire incrédule.

— Sceptique ! s'écria la duchesse.

— Oh ! j'en étais sûre ! Clémence n'avait pas de rivale au couvent, dit Mathilde.

— Vous faites bien de lui rendre justice, mignonne; cela prouve en faveur de votre cœur. Mais si nous passons par S... à notre retour en Normandie, n'oubliez pas que vous êtes de la famille de Baurain, et que Mlle Dupeuty est la première mercenaire de la maison.

Mathilde s'inclina.

— Oh ! dans l'intimité, soyez ce que votre cœur vous conseille, je ne le défends pas, mais le monde a des exigences qu'il faut savoir subir.

Mathilde aurait mieux aimé ne point passer par S... en allant en Normandie. Elle tenait fort peu à connaître le vicomte, et la pensée de revoir Clémence la gênait. Mais, outre les exigences du monde, il fallait encore subir celles de la duchesse, et se résigner d'un air charmé.

— Ecrivons, dit la douairière.

Et elle dicta :

« Mme la duchesse Fauconville attend, demain à trois heures, celui qui doit lui donner des preuves à l'appui de ses prétentions. Si ces preuves existent, justice sera faite. »

Elle signa, et Mathilde ajouta l'adresse de l'hôtel Jéhennes.

— Maintenant mon neveu, dit-elle, chargez-vous de faire porter ce pli à l'endroit indiqué par le demandeur.

— Comme la chose est sérieuse, répondit gaiement le comte, je vais envoyer Baptistin.

Baptistin était le valet de chambre, et en même temps l'homme de confiance de M. de Baurain.

La journée était superbe, et il y avait des courses à Chantilly. Le comte voulut y accompagner sa tante et sa pupille. Comme tous les autres, ce spectacle était pour Mathilde une nouveauté; elle y eut des succès devant lesquels toutes rivalités s'effacèrent. On commençait à connaître la nièce du comte de Baurain; on la cherchait au bois, aux courses, au théâtre. Quand on disait *elle* va passer, quelques-uns savaient déjà de qui l'on parlait. Et la jeune fille sentait des flots d'encens, plus ou moins pur, qui montaient autour d'elle pour l'enivrer. Mais elle n'allait plus comme le premier jour, ignorante et hardie, l'œil ouvert et le front haut, offrir le spectacle de sa curiosité. Plus sûre d'elle-même peut-être qu'au début, elle savait le dissimuler; son front penché rougissait pour l'embellir encore, et son regard baissé lisait autour d'elle l'admiration. Son orgueil était modeste. Il pouvait passer partout, on n'avait rien à dire. Le sénateur qui l'avait jugée un peu sévèrement sans la connaître, la revit à Chantilly et modifia sa première opinion. A côté de la douairière surtout, l'illusion pouvait être complète; Mathilde était une ravissante jeune fille. Le comte ne put se soustraire aux félicitations, et sentit quelques espérances se glisser dans la cour qui lui était faite. Il fut entouré, et Mathilde oublia les tristes impressions qui l'avaient effrayée le matin. Au retour, on dîna gaiement avec quelques amis, entre autres, le vieux sénateur qui fit sa cour à la jeune fille, d'une façon à la fois paternelle et galante.

Au contact de la douairière, Mathilde acquérait de l'esprit; elle osa répondre et fut charmante sans pruderie.

Et pourtant le soir, quand Jenny eut terminé sa toilette de nuit, et qu'elle se trouva seule dans sa chambre, elle appela l'Américaine.

— Mistress Donathan, lui dit-elle, voulez-vous me rendre un service?

— Tout ce que voudrez, si c'est possible.

— Couchez dans ma chambre cette nuit.

La gouvernante ne fit aucune observation. Un seul regard avait interrogé.

— J'ai peur, lui dit Mathilde.

L'Américaine s'enveloppa dans un peignoir et se jeta sur un canapé.

Malgré cela, la jeune fille eut le cauchemar; elle voyait les yeux de mistress Donathan, fixés sur elle comme deux diamants jaunes. Cela lui faisait mal; elle s'éveilla en jetant un cri. L'Américaine était debout près d'elle.

— Vous m'avez appelée, dit-elle la première.

— Ah! je ne savais pas... Eh bien, restez, et empêchez-moi de me rendormir, je ne veux plus rêver.

XIII

GUILLAUME JOURNALISTE ET L'AVEUGLE ESCROC

Dans les bureaux dont Guillaume Lapointe avait parlé à M. de Baurain, et qu'il avait dû, ce jour-là même, louer rue Bergère, il régnait une animation inaccoutumée. La petite feuille, modeste quoique politique, créée par le brocanteur, n'avait pas fait grand tapage à son apparition; on la considérait morte-née comme tant d'autres de ses pareilles, d'autant plus qu'aucun nom connu du journalisme ne figurait au bas des colonnes, tout aussi bien remplies que celles des confrères cependant. D'où venait donc, ce jour-là, cette affluence de monde au bureau du jeune rédacteur en chef ?

C'est que la petite feuille avait annoncé une nouvelle qui aurait passé inaperçue, sans l'importance qu'y donna un homme, alors connu par son immense fortune, et sa non moins grande probité. Cet homme s'appelait le comte de Baurain. Le journal disait tout simplement et tout benoîtement, qu'un juif allemand, naturalisé Français, Joseph Khun, était parti pour l'Amérique après plusieurs spéculations malheureuses, et avait acheté, à vingt lieues de Chi-

cago, des terrains immenses, qu'il destinait à tout autre usage que celui auquel le hasard venait de le contraindre. De ces champs incultes, pierreux, à peu près impraticables, le colon voulait faire des villages, reliés entre eux, et destinés, disait-il, à devenir une ville importante qui porterait son nom. C'était là son rêve de gloire.

Pour peu qu'une idée offre quelque apparence de raison et quelques éléments de succès, elle trouve en Amérique des partisans et des capitaux. Celle de Joseph Khun rencontra les uns et les autres, et bientôt une centaine de travailleurs se mirent à l'œuvre sous ses ordres. Les travaux durèrent peu, ou du moins changèrent de but. Une houillère peu considérable, à l'extrémité des terrains concédés à Khun, et que celui-ci voulait exploiter pour les besoins de la colonie, fit un jour luire aux yeux du propriétaire stupéfait l'espoir d'une fortune rapide et colossale. La mine dédaignée était une mine de diamants. Le juif ébruita peu la chose, mais les découvertes de ce genre ne peuvent rester longtemps inconnues; Joseph Khun reçut des offres de fonds et des demandes d'association. Il refusa tout. Puis, un jour, une société anonyme s'annonça : Société des mines de diamants de *San-Faustino*, et couvrit de sa réclame les deux continents. Il y avait déjà huit jours que Guillaume Lapointe, informé de ce que tout le monde ignorait, avait raconté l'histoire de Joseph Khun, de son village et de sa mine. Naturellement, personne n'y crut, aucune feuille ne se fit l'écho d'un si infime organe de la presse. Ce fut seulement lorsque l'on vit l'annonce à la quatrième page des journaux réputés sérieux, et des affiches monstres sur les murs de Paris, qu'on se souvint du premier numéro du nouveau journal.

Où diable ce Lapointe avait-il pris ses renseignements, si bien traités de canards par les confrères? Ni l'*Agence Havas*, ni la place de la Bourse n'avaient eu vent de l'affaire avant lui ; et il y avait quelque chose de merveilleux dans la façon dont elle s'était dévoilée, à la fois en Europe et en Amerique.

Cependant, on est difficilement confiant en France, les capitaux se font tirer l'oreille, et telle entreprise dont les actions sont enlevées en un mois, à New-York ou à Londres, en demandera six à Paris pour réussir... quand elle réussit. Or, Guillaume Lapointe risquait fort de renouveler souvent l'annonce de lamine inconnue,

qui ne semblait pas promettre d'en être une pour son journal, lorsque le comte de Baurain se présenta au bureau de la rue Bergère, et demanda à parler au directeur.

Il fut immédiatement introduit.

Guillaume Lapointe n'était pas seul; les visiteurs voulurent se retirer, le comte s'y opposa.

— Ce que j'ai à dire, fit-il en s'asseyant, n'a rien de mystérieux. Je viens tout simplement m'inscrire chez vous, monsieur Lapointe, pour deux cents actions de la Compagnie des mines de San Faustino; c'est une excellente affaire, et c'est bien le moins que je vous fasse profiter de la prime offerte aux journaux qui feront des placements, puisque je vous dois la chance de celui-ci.

— Je ne comprends pas, monsieur, en quoi vous me devez quelque chose.

— N'avez-vous pas raconté, avant même qu'il fût question d'actions, l'histoire de Joseph Khun et de sa mine?

— Sans doute.

— Cela m'a donné l'éveil. J'ai habité l'Amérique, je connais les terrains concédés à cet industriel, et j'ai pensé que loin d'être des contes, vos renseignements pouvaient être exacts. J'ai immédiatement télégraphié à mon correspondant d'Amérique, car j'ai conservé là-bas quelques propriétés. Voici la réponse.

M. de Baurain ouvrit un télégramme et lut tout haut:

« Affaire d'or. Cinq cent pour cent à gagner avant peu. Rien à craindre.

« JAMES STOLL. »

— Vous, voyez, monsieur, ajouta le comte, que sans vous je manquais peut-être une des meilleures affaires que j'aie faites de ma vie.

— Vous êtes parfaitement sûr de votre correspondant, alors? demanda Guillaume.

— Comme de moi-même. S'il me disait d'exposer ma fortune entière sur un coup de dés, je le ferais: c'est qu'il serait certain du retour.

— Et vous prenez deux cents actions?

— C'est peu; mais je ne dispose pas de fonds considérables en

ce moment. Si votre agent de change ne s'est point débarrassé encore, vous lui en prendrez cent autres pour mon frère, le préfet de S....

— Que vous disais-je, messieurs? s'écria Guillaume dès que M. de Baurain fut sorti. Voilà un homme qui connaît le pays, qui connaît Joseph Khun, et qui prend deux cent mille francs d'actions sans hésiter.

Le fait fut raconté le soir même; le tirage du journal quadrupla, et les actions s'enlevèrent avec une véritable *furia*. La spéculation a ses engouements et ses passions plus que toute autre chose; il suffit souvent d'un souffle pour faire un succès ou une catastrophe financière.

En province, ce fut la même chose, surtout dans le département dont René de Baurain était le chef. L'exemple d'un préfet doit être toujours bon à suivre.

Pourquoi le comte tenait-il au succès de cette affaire, au point de jouer ainsi la comédie dans les bureaux du journal de son protégé? Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il ne trompait personne; il était bien renseigné; l'affaire était excellente.

Guillaume Lapointe, du même coup, devint un personnage. On fit à son journal la réputation d'être le premier journal financier de Paris. Quelques-uns le proclamèrent un homme de génie. Alors, le brocanteur eut des espérances folles et des ambitions insensées. Il ne se dit point qu'il devait ce succès de passage au comte, qui l'y avait pour ainsi dire conduit par la main. Il crut à son mérite, et pensa que peut-être son protecteur n'en avait qu'un seul: celui de l'avoir deviné. Arriver à Mathilde ne lui parut plus si impossible; les difficultés s'aplanissaient sur le chemin; c'est à peine si quelques nuages voilaient encore le ciel bleu à l'horizon.

M. de Baurain mit le comble à ses illusions en l'invitant à une soirée, qu'il donnait avant le départ de sa tante et de sa pupille pour la Normandie.

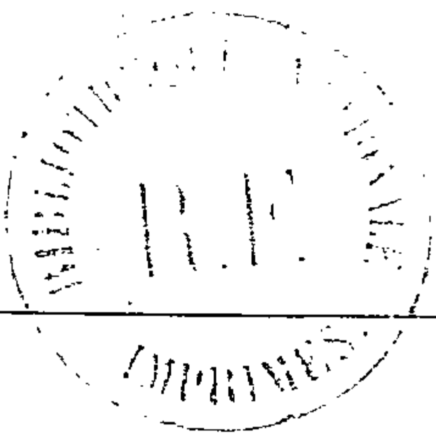
Il était deux heures lorsque le comte sortit de la rue Bergère; le rendez-vous donné par Mme de Fauconville à l'aveugle n'était que pour trois heures. Il rentra chez lui et passa immédiatement dans son cabinet. Là, il ouvrit un tiroir de secrétaire, et en tira les

quatre lettres que Mme de Fauconville lui avait abandonnées la veille. Il les relut attentivement.

— Rien n'y manque, murmura-t-il; s'il a réellement été fou, la mémoire et la raison lui sont revenues... Qui aurait pu croire qu'après cette double mort, il pouvait revivre?... Heureusement, il est pauvre, aveugle, et la foi de la duchesse n'est pas ébranlée. Je saurai bien empêcher qu'il arrive auprès d'elle. Que peut être cette preuve? Quelque souvenir d'enfance sans doute... Il lui dira de m'interroger sur une heure de sa vie que je ne puis connaître. C'est sûr et facile. Mais où le retrouver? A l'adresse qu'il donne et qui était bien la sienne, on l'a renvoyé faute de paiement. Ah! il écrira bien quelque autre lettre, annonçant son changement de domicile; et alors... alors, ajouta-t-il plus bas, il n'ira pas plus loin. Un vagabond, aveugle, le visage ravagé par le feu, c'est là un signalement facile; il suffira de m'adresser à la police... Non, la police est parfois gênante; je réfléchirai. Ah! il a fait l'expérience de ma force, et il veut lutter avec moi!... J'ai triomphé de plus grands obstacles. Il ne me prendra point ce que j'ai conquis avec tant de peine: un nom, une réputation... et le bonheur de mon frère. Car il est heureux, lui, j'en suis sûr. Rien ne lui manque de ce qu'il a désiré: fortune, plaisirs, considération, et maintenant famille. Et cet homme, d'un mot, viendrait m'enlever tout cela!... Pauvre enfant bien-aimé! tu ne sauras pas même que j'en ai eu la crainte. Cet homme gêne ta route; il n'y restera pas. A moi d'achever l'œuvre, puisque je l'ai commencée; à toi d'en jouir, puisque tu la crois terminée. L'homme est maître du bonheur comme de la destinée; j'ai fait le tien, on ne te le prendra pas. Le triomphe est à celui qui ne craint pas la lutte; j'irai au-devant d'elle... et je vaincrai.

Il se leva, calme et résolu; l'heure était venue de se rendre chez la duchesse.

Le comte sortit seul, et franchit à pas lents la petite distance qui le séparait de l'hôtel de Jéhennes. Avant de lever le marteau de la porte, il jeta un coup d'œil sur l'avenue presque déserte. Cependant, à peu de distance. sur un banc, presque en face de la grille du petit hôtel, deux hommes étaient assis. Il y en avait un qui semblait expliquer à l'autre la topographie des lieux, que ce der-





Voilà une lettre de province qui t'attend depuis trois jours

nier ne paraissait point voir. M. de Baurain ne fit nulle attention à ce groupe, et entra.

— Je vous attendais avec impatience, mon neveu, dit la vieille dame.

— Vous aurais-je donc fait attendre? demanda le comte avec une sollicitude inquiète.

— Pas précisément ; mais si mon neveu d'Amérique avait devancé l'heure, nous aurions été, Mathilde et moi, fort embarrassées, peut-être.

— C'eût été un neveu fort mal appris, dit M. de Baurain en souriant avec finesse, et jusqu'à présent, je n'ai nulle raison de le soupçonner de mauvaise éducation.

— Eh ! eh ! trois heures viennent de sonner, il me semble ; le retard est-il plus excusable.

Ces mots étaient à peine prononcés, que mistress Donathan vint annoncer l'aveugle attendu par Mme la duchesse.

— Vous verrez, madame, dit en souriant M. de Baurain, que nous devrons tous amende honorable à ce pauvre voyageur.

Mathilde ne parlait pas ; elle regardait la porte avec une curiosité impatiente et anxieuse.

— Introduisez cet homme, dit la duchesse.

— Avec ou sans le guide ? demanda l'Américaine.

— Seul. Vous aurez l'obligeance de l'amener vous-même, mistress Donathan.

Cela ne fut pas long ; la gouvernante rentra, en soutenant et guidant de son mieux un pauvre aveugle, si ému qu'il pouvait à peine se tenir debout.

Mathilde involontairement se serra contre la duchesse. C'est que le nouveau venu était peu fait pour inspirer la confiance ; son visage couturé, soit par la petite vérole, soit par le feu — ces deux accidents ont des effets parfois identiques — ne pouvait avoir aucune expression et repoussait par sa laideur. Les yeux fermés, sous des paupières sanguinolentes, ajoutaient le dégoût à l'épouvante.

— Où est-elle ? demanda-t-il à voix demi-basse à sa conductrice.

— Approchez et asseyez-vous, dit la duchesse, qui faisait un visible effort pour vaincre sa répugnance.

— Oh ! murmura l'étranger en joignant les mains. Oh ! cette voix !... je n'ai pu l'oublier depuis mon enfance. C'est elle !

On eût dit qu'il allait tomber à genoux. Mistress Donathan, sur un signe de la duchesse, le fit asseoir, et se retira.

— Je le sais, madame, reprit l'aveugle quand il fut maître de sa

première émotion, vous ne pouvez me reconnaître; rien en moi ne vous rappelle le malheureux Gaston de Baurain.

— Expliquez-vous, monsieur, je vous en prie, le plus brièvement possible, dit madame de Fauconville, qui paraissait peu touchée de l'exorde du réclamant.

— On dit que la voix du sang a des entraînements irrésistibles, continua l'aveugle : on a raison, je le sens à mon désir de me précipiter à vos pieds. Mais, vous, madame, ne sentez-vous rien se remuer en vous quand je pleure et prie ? Ne me laisserez-vous pas, avant de vous parler, vous baiser la main?

— Parlez d'abord, monsieur, fit la duchesse, plus froide devant cette sortie pathétique et intempestive.

L'aveugle eut un soupir douloureux, qu'accompagna un geste de résignation.

— Sommes-nous seuls? demanda-t-il.

— Si je vous dis de parler, monsieur, c'est que vous pouvez le faire. Si vous connaissiez la duchesse de Fauconville, vous sauriez qu'elle est incapable de vous compromettre ou de vous nuire.

— Pardon, madame. C'est déjà beaucoup d'avoir consenti à me recevoir, quand vous croyez encore avoir affaire à un aventurier.

— Prouvez-moi que je me trompe, ainsi que vous me l'avez offert.

— C'est donc bien vrai ! s'écria l'aveugle en levant les bras au ciel. Un misérable a pris mon nom, ma fortune, ma place dans votre affection, après avoir assassiné mon frère, et vous l'avez cru! et rien ne s'est révolté dans votre cœur de tante, de mère! rien dans votre orgueil d'aristocrate!... Est-ce un mauvais présage?... Dois-je espérer encore?...

— J'attends votre preuve, monsieur, et je suis prête à vous rendre justice, si tout cela n'est pas une comédie, dit sévèrement cette fois la duchesse. Parlez ou sortez.

— Que vous dirai-je, madame, que ne vous aient appris mes lettres?

— Il est inutile de vous répéter...

— N'est-ce donc point suffisant? Elevé sous vos yeux, je vous rappellerai votre tendresse de mère et mon caractère d'enfant indocile, mais aimant; mes courses folles dans le parc de Faucon-

ville avec le terre-neuve Brillant; mes joies lorsque Mme la marquise de Saint-Yves amenait avec elle sa jolie petite Elise, hélas! sitôt enlevée à l'amour de tous.

Il se tut.

— Après? dit impitoyablement la duchesse.

— Après?... n'est-ce donc pas assez encore? Est-ce que des souvenirs ainsi présents ne sont pas une preuve?...

— Quel âge aviez-vous quand mon frère quitta la France?

— Dix ans.

— On se souvient, en effet, à cet âge. Pouvez-vous me dire ce qui s'est passé un soir de Noël, à dix heures, dans le salon bleu? C'est un événement que vous ne pouvez avoir oublié.

— Un soir de Noël... dans le salon bleu... répéta l'aveugle comme un homme qui cherche.

Un observateur attentif eût puvoir passer une ombre sur le front de M. de Baurain mais personne ne songeait à lui, et l'ombre s'effaça rapidement.

— Eh bien? fit la douairière.

— Attendez, madame... j'ai comme un vague souvenir... Il y avait du monde... c'était Noël, on faisait le réveillon.

— Vous dites?

Cette fois, madame de Fauconville était sèche et brève.

— Réveillon ou autre chose, je ne sais plus bien, dit l'aveugle en perdant tout à coup son accent larmoyant. Il n'en est pas moins vrai que je suis un pauvre diable, que vous êtes riche et bonne, et que vous ne voudrez pas me laisser sortir de chez vous sans me secourir.

— Vous aurez, en effet, ce que vous méritez. Gaston, faites, je vous prie arrêter cet escroc.

L'aveugle se leva précipitamment.

— Nous n'étions pas seuls. On m'a trompé. C'est vous qui êtes de mauvaise foi.

— Venez, dit M. de Baurain, en prenant le malheureux par l'épaule et le poussant devant lui, et félicitez-vous d'en être quitte ainsi.

Il lui mit de l'or dans la main; l'aveugle ne fit pas de résistance.

— Allez vous faire pendre ailleurs, lui dit le comte.

On n'eut pas besoin de le lui répéter deux fois ; l'aveugle trouva tout seul la porte de l'autre pièce, où devait l'attendre son guide. Mais celui-ci n'y était plus. Alors, les domestiques le virent traverser la cour sans hésitation, puis demander la grille ouverte au concierge et disparaître, en prenant ses jambes à son cou, pour descendre les Champs-Elysées.

Lorsque M. de Baurain rentra au salon, Mathilde riait comme une enfant, et la vieille dame ne lui laissait point sa part de gaieté.

— Je vois avec plaisir, dit le comte, que la visite de cet intrigant ne vous a pas trop impressionnées.

— Oh ! mon oncle ! s'écria Mathilde, qui commmençait à devenir familière avec son tuteur, l'événement de la veille de Noël... vous ne savez pas?

— Non, vraiment, chère petite.

— Eh bien, il n'y en a jamais eu, pas plus que de salon bleu à Fauconville,

M. de Baurain respira plus librement.

— Est-il arrêté ? demanda la duchesse.

— Mon Dieu, non. Il avait peut-être faim, le malheureux ! et son infirmité le fait excusable. Je lui ai donné cent francs et l'ai mis à la porte.

La vieille dame fronça le sourcil.

— Vous avez eu tort. Cet homme à appris le chemin de l'hôtel ; le mieux était de s'en débarrasser. Vous avez les défauts de votre père, ajouta-t-elle plus doucement, généreux jusqu'à la folie ; vous aurez tôt ou tard à le regretter.

Le comte n'eut pas le temps de répondre. Un domestique entra bouleversé.

— Qu'y a-t-il ? demanda la douairière.

— Cet homme qui attendait l'aveugle...

— Eh bien?

— On l'avait laissé seul, mistress Donathan n'ayant pas donné d'ordre à ce sujet; il est parti avant l'autre.

— Et l'aveugle vous embarrasse? demanda le comte.

— Oh ! non. L'aveugle y voit aussi bien que M. le comte, et il est parti comme s'il eût deviné ce qu'avait fait son camarade.

Mathilde eut une exclamation de surprise terrifiée, la duchesse dit à son neveu :

— Avais-je raison ?

— Mais enfin, que vous a fait cet homme ? demanda M. de Baurain.

— Jenny est désolée; elle a peur que mademoiselle ne lui pardonne pas son étourderie. Le bijoutier devait venir prendre l'écrin de mademoiselle.

— C'est vrai, dit Mathilde.

Elle l'avait laissé sur la table, ne sachant pas qu'on introduirait un inconnu ; l'homme l'a emporté.

—C'étaient des voleurs de profession, dit la douairière. Le tour est adroit, et nous sommes des niais.

— C'est à moi, dit le comte, que revient toute la responsabilité de cette affaire. J'ai conseillé de recevoir l'aveugle, et j'ai empêché son arrestation. Dites à Jenny qu'elle ne se tourmente pas.

— Monsieur le comte est bien bon, dit le domestique en se retirant.

— Mathilde voudra bien me permettre de réparer ma sottise, — car l'épithète de niais est juste et je la prends pour mienne, reprit M. de Baurain, — en acceptant un autre écrin, qui sera beaucoup plus joli que celui-là si vous consentez, madame, à le choisir pour elle.

La duchesse était distraite; elle se leva.

— Est-ce que ma montre n'était pas tout à l'heure sur cette cheminée ? demanda-t-elle.

— Oui, madame, répondit Mathilde. Cette montre où j'admirais votre chiffre de rubis et de diamants.

— L'aveugle l'aura vue, dit le comte, moitié indigné, moitié railleur.

— Nous sommes complétement joués, s'écria la duchesse avec dépit.

Elle donna des ordres pour que les domestique se répandissent

dans les Champs-Elysées, et fissent prendre les voleurs s'ils les rencontraient.

— Heureusement ils sont loin, murmura le comte.

XIV

UN NOUVEL AMI

Guillaume Lapointe ne paraissait plus guère à l'établissement de la rue des Filles-Dieu. L'héritage de Félix Radèze, qui lui avait d'abord paru être une fortune, prenait de plus en plus des proportions exiguës, en même temps que le souvenir du brocanteur s'effaçait de l'esprit et du cœur du jeune homme. Sans l'opposition qu'y mettait le comte, il est certain qu'il eût vendu la boutique, et oublié le séjour de son enfance et du commencement de sa fortune. M. de Baurain avait fourni les fonds à la naissance du journal, sans commandite, et même sans reçu, mais, après quelques jours seulement, le brocanteur volait de ses propres ailes, et volait haut et bien.

Le jeune homme qui le remplaçait au magasin était un camarade d'école, avec lequel il avait conservé des relations d'amitié; nature honnête et bonne, mais rêveuse et peu énergique. N'ayant point d'état, il trouva excellentes les propositions de Guillaume. Une association valait mieux pour lui qu'une possession complète. Par conscience, il s'occupa; par reconnaissance, il voulut faire prospérer les affaires.

Ce n'était point là ce qu'il avait rêvé; la campagne eût fait son bonheur, et il y courait chaque dimanche, après la fermeture de la boutique. Mais comme il avait l'instinct de l'art, il s'attacha bientôt à sa marchandise, se prit de passion pour les découvertes du beau dans le laid, et devint expert dans l'art du brocantage. Qu'on ne s'y trompe pas, le bric à brac n'est point la chose du premier venu; il faut pour ce métier du tact, du goût, et même de la science. Cette dernière nécessité s'acquiert; tout ce qui passionne donne forcément le courage et la persévérance, et rien ne

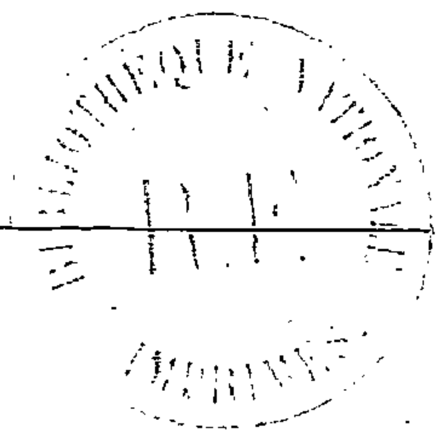
passionne, une fois qu'on y a mis le pied, comme cette reconstruction des merveilles du passé. Quand on a vécu dans le bric à brac, tout paraît vide ailleurs, et l'on continue de s'entourer de vieilleries artistiques et de chefs-d'œuvre surannés. Le luxe moderne produit l'effet du zinc en face du bronze, du strass devant le diamant, ou du soleil de Sibérie cherchant à éclipser celui des Indes.

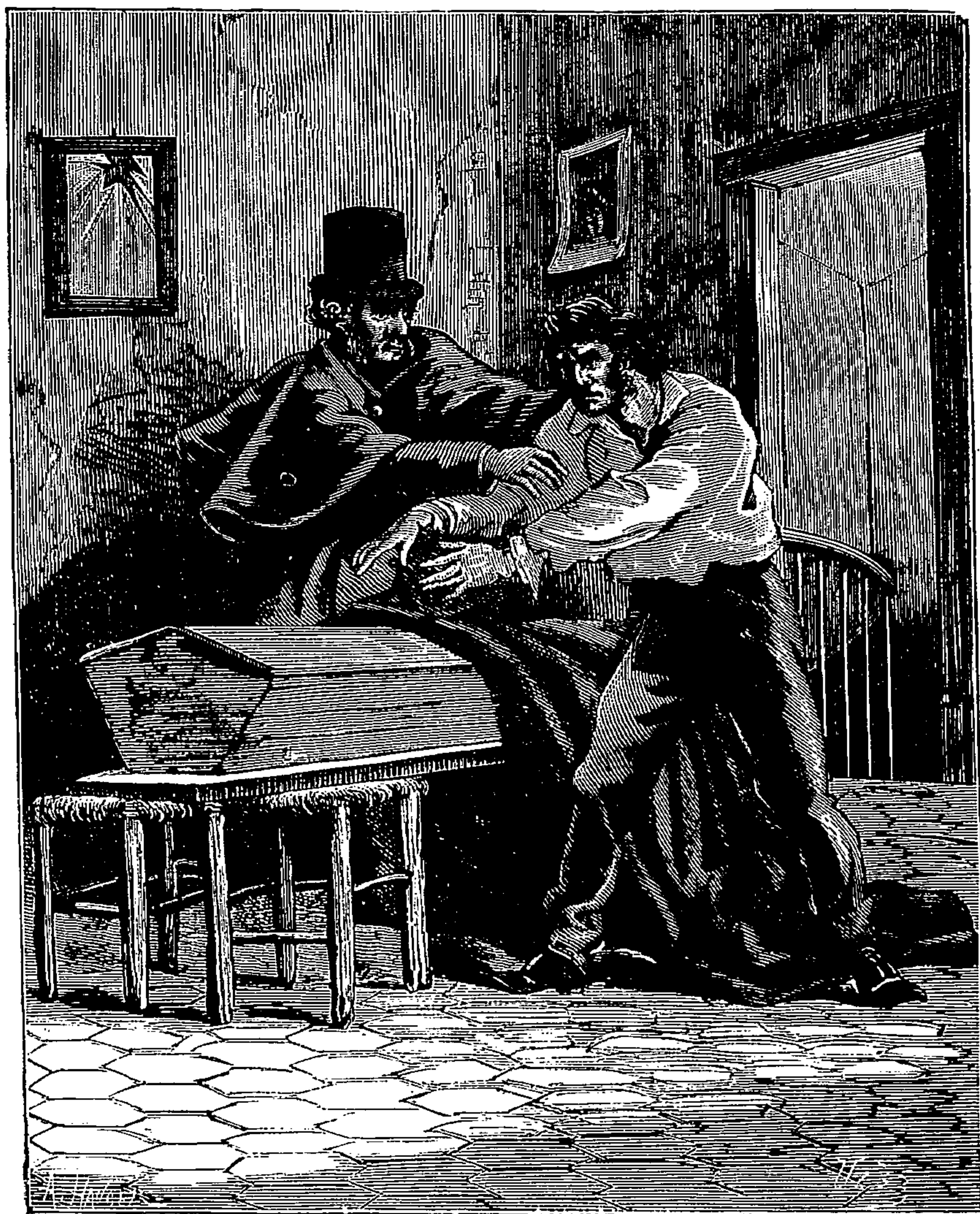
Nous ne voulons pas ici faire le procès de l'antique contre le moderne, nons constatons seulement que le bric-à-brac est une passion, et que l'associé de Guillaume Lapointe s'y était laissé prendre. Il importait du reste fort peu à celui-ci que son ami Maximilien, ou Max comme il l'appelait familièrement, achetât des objets plus ou moins de vente dans la rue des Filles-Dieu, la boutique étant désormais pour lui une chose secondaire; il ne s'en occupait plus.

Il fallait à Guillaume un appartement qui le rapprochât de ses affaires; ce fut d'abord la raison qui lui fit déserter la rue des Filles-Dieu. La spéculation lui allait mieux que les vieux meubles; en quelques jours il était devenu actif, habile, clairvoyant. La Bourse l'attirait comme l'hôtel Cluny attirait Max; il voulait découvrir le million, fût-ce dans un tas d'ordures, comme son ami voulait découvrir des merveilles en des tas de ferrailles.

Ce n'était point positivement la fièvre de l'argent qui l'avait saisi; il ne désirait plus la fortune comme lorsqu'il était plus jeune, pour le seul plaisir d'être riche, mais pour atteindre un autre but: Mathilde.

Il sentait qu'il fallait aller vite en besogne, que la nièce du comte de Baurain, belle sans rivale, et supposée immensément riche, n'aurait qu'à choisir parmi les prétendants, qu'une heure suffisait à ce qu'elle fît un choix, et à ce que, lui, arrivât trop tard. Il avait revu Mlle de Jéhennes, toujours sous prétexte d'acquisitions plus ou moins importantes; la jeune fille avait eu des caprices qui le forçaient à revenir, mais c'était tout. Rien d'ému dans sa voix, de troublé dans son regard, d'indécis dans son sourire. Toujours la même aisance, le même charme, la même placidité. Elle ne comprenait pas qu'il souffrait; elle ne voyait pas qu'il tremblait en lui parlant, et que, lorsqu'elle lui montrait une faïence ou une ciselure, il ne regardait qu'elle.





— Voyons, mon brave, soyez sage, lui dit l'un des croque-morts.

Mathilde, au contraire, savait bien tout cela, mais elle n'était pas fâchée qu'on l'admirât, elle voulait même bien qu'on l'aimât, fût-on prince, artiste ou marchand; mais elle ne songeait guère à donner quelque chose en retour d'hommages qui lui semblaient dus.

En cela le sort était aussi coupable qu'elle, et beaucoup à sa place eussent été comme elle, éblouis. Venue on ne savait d'où, trouvée au coin d'une borne, elle nageait en pleine opulence, adulée de tous, sans qu'une de ses volontés ne fût accomplie. La fortune était à ses pieds comme les hommes ; elle devait se croire une divinité et se laisser adorer.

Une personne plus sérieuse se fût inquiétée sans doute du lendemain de ce rêve. Mais elle se disait : A quoi bon ? Songer que le bonheur peut finir, c'est le troubler ; et le troubler, c'est le faire s'enfuir. Du reste, elle était résolue à ne jamais contrarier M. de Baurain; pourquoi son tuteur lui retirerait-il son affection ? Autant le malheur nous rend accessibles au doute, autant le bonheur nous fait croyants. Elle était née pour jouir, et détournait volontiers la tête de la souffrance qui la gênait. L'instinct de son égoïsme le faisait intelligent ; elle savait flatter ceux qu'elle sentait ses maîtres, et cela ne lui coûtait nul effort. Elle suivait en Normandie Mme de Fauconville parce que, vaguement, elle en espérait un bien. Elle n'aimait pas un pays plus qu'un autre, et n'avait qu'une attache : le bien-être.

Si M. de Baurain lui avait proposé un mari, elle l'aurait pris sans hésitation, de cette main qui lui avait tout donné, sûre que c'était un bonheur de plus. Rien de fâcheux, pas même une pensée, ne pouvait arriver à elle. Pour troubler ces quiétudes, il faut un coup de foudre. L'amour de Guillaume Lapointe n'avait pas cette puissance.

Max avait fait prier plusieurs fois son associé de passer rue des Filles-Dieu pour lui rendre des comptes ; le temps avait manqué à Guillaume, mais une course l'ayant porté rue Saint-Denis, il en profita pour venir serrer la main de son ami.

— Enfin ! s'écria ce dernier. Voilà une lettre de province qui t'attend depuis trois jours; tu m'as défendu de te rien faire parvenir au bureau de ton journal, j'ignore l'adresse de ton domicile, j'étais fort embarrassé. Dis-moi au moins ce que je dois faire à l'avenir des gens et des choses qui viendront ici pour toi.

— Les gens, répondit Guillaume, tu leur diras que tu ne sais pas où je suis. Les choses, tu attendras comme aujourd'hui que je vienne les chercher.

— Et si, par hasard, c'est pressé.

— Ce qui sera pressé pour moi, ne s'adressera plus ici désormais.

— Songes-tu donc à me quitter tout à fait?

— Non, rassure-toi ; nous resterons associés. Mais j'ai en toi une confiance absolue, tu t'occuperas seul de nos intérêts communs.

— C'est impossible. Je ne puis à la fois être ici et ailleurs.

— Prends un aide.

— Et les frais?

— Ne t'en inquiète pas. Tu feras toujours assez d'affaires pour les payer..

— Sais-tu ce que je pense, Guillaume?

— Non ; mais dis-le vite, car j'ai fort peu de temps à te donner.

— Tu veux être généreux sans en avoir l'air, pour m'épargner la reconnaissance ; c'est mal.

— Je t'assure que ce n'est point là ma pensée; tu me fais bien meilleur que je ne suis, dit le journaliste en riant. La vérité, la voici : mes nouvelles affaires m'entraînent ; je puis faire fortune, mais je puis aussi me ruiner. Tu es un honnête garçon et un ami sincère; je te laisse la direction complète du fonds; si j'échoue ailleurs, je le retrouverai comme planche de salut.

— Tu peux y compter ! s'écria chaleureusement Maximilien. Tu le retrouveras prospère et augmenté, je l'espère bien.

— Tu vois que je suis plus égoïste que je n'en ai l'air.

— Heureusement, je te connais et sais ce que tu vaux.

— Adieu.

— Et la lettre?

— Ah! oui, je l'oubliaiais.

Il brisa le cachet pendant que son associé s'écartait discrètement, rangeant de la marchandise achetée la veille. Guillaume jeta la lettre ouverte sur le comptoir.

— Ah ! cette pauvre fille, dit-il en allumant son cigare pour s'éloigner, je l'ai, ma foi, complètement oubliée. C'est vrai, elle m'avait promis de m'écrire, mais je veux être damné si je lui aurais jamais reproché de ne pas le faire. Sa lettre est trop longue, c'est un vrai journal.

— Tu ne la lis pas ?

— Est-ce que j'ai le temps? Si tu t'ennuies, fais cela aussi pour moi, mon cher Max ; tu me diras s'il y a une réponse, ou tu la feras à ton gré.

— Encore un mot, Guillaume.

— Parle vite.

— Si j'avais quelque chose d'important à te dire, il faut tout prévoir, où te trouverais-je ?

— Dans ce cas, viens toi-même au bureau du journal ; tu m'y trouveras toujours de deux à quatre heures. Cette fois, adieu. Tu vas me faire manquer un rendez-vous.

Maximilien regarda son étrange associé jusqu'à ce qu'il fût au bout de la rue.

— Excellent cœur, dit-il, mais tête folle. Quelle confiance!..... Heureusement, il n'aura pas à la regretter,

Il rentra, et vit sur son comptoir la lettre ouverte. Il la prit et la plia d'abord. Puis, réfléchissant, la rouvrit.

— Il m'a dit de la lire, fit-il, et d'y répondre s'il y a lieu. Voyons.

A mesure qu'il avançait dans cette lecture, fort longue en effet, car l'écriture des quatre pages était fine et serrée, le visage du jeune homme exprimait tour à tour de l'étonnement et de la pitié.

— Quoi ! dit-il quand il eut fini, Guillaume traite cela légèrement, lui qui est si bon ! Il n'a pas lu les premières lignes, sans quoi il aurait achevé.

Il parcourut de nouveau la lettre tout entière.

Clémence, tenant sa promesse, écrivait à Guillaume et lui ouvrait son âme. Elle racontait son entrevue au couvent avec Dupeuty, et se montrait heureuse de pouvoir aimer cet homme qu'elle avait craint jusque-là. Si bas qu'il fût au pied de l'échelle sociale, c'était un appui ; elle n'était plus seule au monde. « Lui pour protecteur et vous pour ami, — écrivait-elle, — j'aurai le courage de vivre. » Puis, elle disait son arrivée à S..., l'accueil gracieux du préfet, la bonté de sa femme et le charme des petites filles.

« Je les aime déjà, ajoutait-elle encore, en dépit de mes résolutions de froideur et d'égoïsme, et cela est d'autant plus fâcheux que

je ne crois pas rester longtemps ici. Rien ne me manque, je suis beaucoup mieux traitée que je ne l'avais espéré, et j'ai le cœur serré comme à l'approche d'un malheur inattendu. Cette maison paraît heureuse, et il y plane comme une menace de deuil. Mme de Baurain a trop de douceur et de dévotion pour n'être pas plus résignée qu'heureuse; elle me recommande trop d'aimer ses enfants pour n'avoir pas la crainte de les quitter. J'ai bien peur d'être rejetée d'ici à peu de temps aux hasards de la vie. »

« Ecrivez-moi, Guillaume, j'ai besoin de votre amitié et de vos encouragements; j'ai besoin aussi que vous me disiez que vous êtes heureux. »

— Il faut qu'il lise cette lettre, dit le brocanteur. Il faut qu'il y réponde. Celle qui l'a écrite l'aime et ne le dit pas, mais on le sent à chaque ligne. Elle n'est malheureuse que de cela.

Il relut aussi la première page, dans laquelle était racontée l'aventure de l'aveugle à l'hôtel du *Drap d'Or*.

Clémence n'avait pas trouvé Guillaume chez lui avant son départ pour le couvent.

— Guillaume est trop occupé, dit-il encore; il ne lui aidera point à découvrir ce mystère. Et pourtant il est utile qu'il le connaisse.

Il réfléchit longtemps; puis il murmura:

— Peut-être.

Il plia lentement la lettre et la mit dans sa poche.

Il oublia de visiter le lot de ferrailles acheté la veille. Et le soir, quand la boutique fut fermée, il relut pour la quatrième fois, avant de s'endormir, la lettre de Clémence.

XV

OU MAXIMILIEN DEVIENT UNE PROVIDENCE.

Le lendemain, dans la matinée, Max, qui avait beaucoup réfléchi depuis la veille, se rendit à l'hôtel du *Drap d'Or*, après avoir fermé sa boutique pour une heure, croyait-il. Mme Mathieu venait

de descendre; Alice était seule au bureau. Elle n'avait jamais vu le jeune homme.

— Je désirerais, dit celui-ci, parler à la maitresse de la maison.

— Est-ce pour une chambre ? Dans ce cas, je puis la remplacer, répondit Alice avec son gracieux sourire.

— Non, mademoiselle, c'est pour affaire particulière et toute confidentielle.

— Je suis désolée. Ma mère est tout près d'ici, mais je crains de la déranger, Figurez-vous, monsieur, qu'elle est allée habiller de pauvres enfants pour l'enterrement de leur mère, morte de besoin. Le père est sans ouvrage depuis six mois, les quatre enfants sont nus ou à peu près, et il commence à faire froid.

Max avait fait aux premières paroles de la jeune fille un geste de compassion, et son visage exprimait l'intérêt ; c'est pourquoi Mlle Alice, qui était diplomate à ses heures, continuait de bavarder.

— Malheureusement, reprit-elle, nous ne sommes pas riches et nous avons déjà d'autres charges. C'est bien triste, allez, monsieur, de ne pouvoir secourir comme on le voudrait ceux qu'on voit souffrir à côté de soi. Nous avons fait des robes, ma mère et moi, des pantalons, pour que les pauvres petits suivent décemment le convoi ; mais c'est tout. On les nourrira aujourd'hui à l'hôtel, en faisant le pot-au-feu plus fort, mais demain?...

Alice s'arrêta après cette interrogation, et regarda l'étranger avec un sourire et une larme.

Le jeune homme, ému, répondit :

— Voulez-vous, mademoiselle, me donner l'adresse de ces pauvres gens?

— C'est la porte à côté, monsieur. Le corbillard ne peut tarder à venir; vous demanderez le père Jérôme.

Elle avait dit tout cela très-vite; elle s'arrêta subitement.

— Et votre affaire? fit-elle toute confuse.

— Cela ne presse pas, je reviendrai. Ne dites-vous pas, du reste, que je trouverai là votre mère?

— Oui, monsieur... mais près d'un mort...

— Ne vous inquiétez pas. Le plus urgent est d'aller à ceux qui ne peuvent attendre.

— Ah ! vous êtes un brave cœur ! s'écria la jeune fille, dont les larmes se firent jour en prenant les mains de Max. Je l'avais deviné, rien qu'en vous voyant. Allez, allez vite, on n'arrive jamais trop tôt pour faire le bien.

Le brocanteur entra dans la maison voisine, et, sur l'indication du concierge, monta six étages.

Un spectacle navrant l'attendait là. Il n'avait jamais vu de près une pareille misère, lui qui était pauvre pourtant ; il n'en avait pas même l'idée.

Par terre, sur une paillasse usée, reposait le cadavre rigide et violacé ; la face était calme, comme toutes celles auxquelles la mort imprime lentement son empreinte. Il n'y avait là ni contractions, ni souvenir d'agonie ; la consomption avait fait son œuvre, emportant à chaque heure un peu de ce corps et un peu de cette âme. Les derniers jours elle ne souffrait plus ; la mort n'y changea rien.

Deux garçons et une petite fille, les yeux rouges, les joues bouffies dans leur maigreur, se regardaient d'un air étonné, se montrant les vêtements qui les couvraient. Ils n'en avaient pas l'habitude sans doute. Une quatrième, trop jeune pour comprendre, s'était traînée vers la paillasse et regardait la morte, s'amusant à sonder de ses petits doigts les yeux caves. Mme Mathieu la vit et alla la prendre ; elle cria, fâchée qu'on dérangeât ses jeux. Le père ne voyait, n'entendait rien de tout cela. Adossé à la muraille, courbé parce que la mansarde était trop basse pour sa haute taille, il pensait. Pensait-il? Ses yeux étaient fixes, ses joues creuses, ses membres pendants, son corps... à peu près nu.

Personne n'interrogea le nouveau venu ; Mme Mathieu elle-même ne songeait plus à la Providence devant un malheur si complet. Max s'approcha d'elle.

— C'est le père ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur. Je conduirai les enfants; mais lui, il ne pourra pas suivre le corps dans cet état-là, la police le ramasserait.

— Je vais revenir, dit simplement le brocanteur.

Et il redescendit.

Pour la première fois de sa vie peut-être, il ressentit de l'amertume; pour la première fois il eut une pensée ironique.

— C'est vrai, se dit-il, après la réflexion de la maîtresse d'hôtel, il faut de la décence.

Il remonta en même temps que la bière. Le père s'éveilla à la vue des hommes noirs qui touchaient la morte.

— Laissez-la, dit-il. Je ne veux pas qu'on y touche.

Il montrait des dents blanches dans des gencives pâles, et des yeux éclatants dans un cercle d'indigo.

— Est-ce qu'il est fou? murmura Max en ouvrant un paquet d'habits.

— On le serait à moins, répliqua Mme Mathieu. Cachez-lui la bière le mieux que vous pourrez, je vais tâcher de l'attendrir.

Elle prit sa plus jeune enfant et la posa sur son sein. Les bras du père ne se soulevèrent pas pour la recevoir; il ne l'embrassa point. Mais, repoussant l'hôtelière avec brutalité, il s'élança vers la bière où les serviteurs de la mort venaient de coucher sa femme.

— Rose! cria-t-il en se jetant sur elle.

— Voyons, mon brave, soyez sage, dit l'un des croque-morts; d'après ce que je vois, je crois que votre femme est la plus heureuse de la famille.

— Et puis, ajouta le bon Max, qui pleurait malgré lui, si vous voulez accompagner votre femme, il faut vous habiller.

L'homme regarda ses haillons, puis les vêtements que le brocanteur étendait devant lui. Cela le détourna de la bière, autour de laquelle les enfants s'étaient remis à crier.

— Qu'est-ce que c'est que ça? demanda-t-il.

— Des habits... pour vous.

La mère Mathieu regardait le nouveau venu avec curiosité, et le laissait faire sans plus rien dire.

L'homme secoua la tête.

— Il y a longtemps, dit-il, que je n'en ai pas acheté.

— Allons, fit un de ceux qui venaient de fermer la bière, si vous voulez suivre le corps, il n'est que temps.



Comme vous êtes matinal, môsieur! lui cria-t-elle pour l'arrêter.

— Ils l'emportent! dit le malheureux à Max, que Mme Mathieu aidait maintenant pour l'habiller.

Le jeune homme, sentant son impuissance devant une pareille douleur, eut un sanglot, un de ces sanglots qui viennent du cœur, et que la vanité du fort ne cherche pas à cacher. Les larmes ap-

pellent les larmes quand elles sont vraies. L'homme pleura. Alors, il se laissa faire.

— Je descends avec les enfants, dit la mère Mathieu. Il n'y aura bien sûr personne; ça serait trop triste pour le père.

Elle prit la plus jeune fille dans ses bras, l'autre par la main; puis, fit descendre devant les deux aînés.

— J'irai aussi, dit Max.

Dans la rue, on regardait ce corbillard du pauvre suivi du père et des quatre enfants; cela se voyait bien aux visages maigres et sombres, malgré les vêtements propres qu'ils portaient, vêtements de la charité sans doute. Les deux petits marchaient devant, de chaque côté du père, dont le brocanteur avait pris le bras pour le soutenir. Les jambes du malheureux flageolaient. Puis, venait Mme Mathieu, le bébé sur les bras. Puis enfin la portière de la maison occupée par ces pauvres gens, Mme Trotignon, une majestueuse personne qui eût fait un tambour-major au bataillon des amazones de la Seine. Elle eût même pu servir de redoute vivante. Rien dans sa personne ne s'harmonisait avec son nom. Sa marche était lourde et lente, sa parole sentencieuse; elle disait : Mes locataires. comme un roi dit: Mes sujets! Du jour où l'on entrait dans sa maison, on était sa chose, on subissait ses lois. Bonne femme au fond quand on savait la prendre; et la preuve c'est qu'elle était venue au secours de *ses* locataires du sixième tant qu'elle avait pu. Sans elle, ils eussent été depuis longtemps renvoyés du taudis. Elle donnait de temps à autre cent sous au propriétaire, un ladre, disait-elle, comme si cela venait d'eux. Mais les nourrir, six personnes! c'était l'impossible.

— Ils mourront peut-être de faim, disait-elle parfois, mais ils auront un abri jusqu'à la dernière heure. Il ne sera pas dit que, sous la gérance des Trotignon, quatre innocents et les auteurs de leurs jours ont été jetés sur le pavé.

Trotignon était cordonnier; on lui laissait quelquefois de vieilles savates; cela se joignait à l'abri, et alors le père et les enfants ne marchaient pas tout à fait pieds nus. Quand la mère fut alitée, la portière dit au gamin de descendre chercher un bouillon les jours de pot-au-feu. Malheureusement, ce n'était pas tous les jours, et la malade en partageait la moitié entre les petits.

Le ménage Trotignon n'avait garde d'être riche; à l'exception du rez-de chaussée, occupé par une boutique, les logements se louaient peu de chose; les deniers à Dieu ne montaient guère au-dessus de quarante sous. Pour donner si peu que ce fût, il fallait donc se priver. Le cordonnier, qui se couchait tard et se levait tôt, blâmait parfois la générosité de sa femme ; celle-ci qui le dépassait de toute la tête, et l'eût broyé entre ses deux larges mains, n'avait jamais oublié la promesse de soumission, faite à M. le curé; elle lui donnait toujours raison, promettait de se souvenir et tenait parole jusqu'à la nouvelle rechute. A part ces légers nuages, rien ne troublait la paix intérieure de ce Philémon et de cette Baucis de la rue Saint-Denis, qui ne pouvaient espérer la métamorphose de l'arbre, vu que celle-ci eût fait un chêne, tandis que l'autre eût été de l'espèce coriace du tuya.

Quand la locataire du sixième fut à l'agonie, le ménage Trotignon s'inquiéta :

— Un enterrement, dit le mari, ça va encore salir les escaliers.

— Heureusement que tu es habile et leste comme un chat, mon Sylvestre; une heure après, il n'y paraîtra plus rien.

— C'est toujours du temps perdu. Tu n'as jamais su apprécier la valeur du temps, Sophie.

— Que veux-tu ? Une femme ne peut avoir la raison d'un homme; ça ne serait plus une femme. Il faut me prendre comme je suis.

— Sans doute, répondait le mari, flatté et radouci, d'autant plus que tu es encore une des meilleures. Je ne me plains pas, ça serait injuste.

— Eh, dis donc, mon homme, ces pauvres gens, là-haut, c'était un bon ménage aussi.

— Sans doute. Que veux-tu? Il faut de la philosophie en ce monde, sans ça on souffrirait trop.

— Mais il faut aussi un peu de charité.

— La charité, c'est fait pour les riches. Tiens, regarde la mère Mathieu, à côté de nous, elle a un bon établissement, eh bien, elle le mangera ; sa fille ne trouvera jamais de mari, et elle s'en ira mourir à l'hôpital.

Sophie ne répondit point; Sylvestre la supposa convaincue. C'est qu'elle s'étonnait de n'avoir pas songé à l'hôtelière, pour ses locataires du sixième.

Un instant après, elle sortit et monta à l'hôtel du *Drap d'Or*. Voilà comment la mère et la fille, confectionnaient, avec leurs propres hardes, plus ou moins usées, des vêtements d'enfant.

Sophie Trotignon ne songeait pas davantage à suivre le convoi où il n'y avait personne; mais quand elle vit Mme Mathieu et un *monsieur* inconnu prendre place derrière la bière, elle jeta un châle sur ses épaules et fit comme eux.

— Où vas-tu? demanda Sylvestre.

— Accompagner c'te pauvre femme au cimetière.

— Es-tu folle? qu'est-ce qui t'en reviendra?

— Ça me fera du bien; j'ai besoin de prendre l'air; j'engraisse trop.

— C'est différent.

Puisqu'il s'agissait du bien de sa moitié, le petit homme n'avait plus rien à dire. Il lui recommanda seulement de revenir le plus tôt possible.

C'est qu'il n'avait pas l'habitude de s'occuper des locataires de sa femme, et il avait toujours peur, pendant l'absence de celle-ci, d'un incident qu'il ne se sentait pas de force à vider, ou d'une discussion dont elle seule savait se mêler.

Mme Trotignon essaya de prendre par la main la petite fille qui savait marcher. Mais cela l'obligeait à se courber d'une façon fatigante. Elle la prit bientôt dans ses bras, l'assit sur sa hanche, marchant côte à côte avec la mère Mathieu.

— Qu'est-ce que c'est donc que ce môssieu-là? lui demanda-t-elle en s'acheminant vers le cimetière.

— Je n'en sais pas plus que vous là-dessus. Il est arrivé comme on allait partir, a couru chercher des habits... superbes comme vous voyez.

— Oui; seulement ils pourraient aller mieux, repartit la concierge en regardant le malheureux qui courbait la tête et ne cessait plus de pleurer, depuis que son sauveur lui avait rendu le don des larmes.

— Vous pensez bien, voisine, qu'il n'a pas songé à ça.

Moi, je crois que c'est un parent qui leur sera revenu tout à coup.

— Ça pourrait bien être. Je me rappelle maintenant qu'il a demandé le père Jérôme, et a monté l'escalier comme si on le poursuivait.

Les deux commères étaient fort intriguées, et elles auraient, volontiers interrogé le brocanteur ; mais l'endroit n'était pas commode, elles se consolèrent avec l'espoir d'une revanche.

Leur attente fut trompée. Maximilien ne quitta point le malheureux époux pendant la triste cérémonie, et le ramena de même rue Saint-Denis.

— Vous n'allez par rentrer chez vous sitôt, dit la mère Mathieu. Alice a dû faire une bonne soupe qui vous attend à la maison. Faut d'abord la venir manger.

— O mon Dieu ! est-ce que je rêve ? murmura le pauvre père en regardant ses enfants. Il nous vient du bonheur, à présent que ma défunte si chère n'est plus là pour le partager.

— Que voulez-vous ! fit la concierge de ce ton sentencieux qu'elle prenait souvent avec ses locataires en désaccord. La mort est la mort; nous n'y pouvons rien. Faut penser à ceux qui restent à présent, père Jérôme.

Elle montrait les enfants.

— D'autant plus, ajouta Mme Mathieu, que si le bonheur arrive, votre femme le verra dans le paradis, et sera contente tout de même.

Les gamins, qui avaient entendu parler de soupe étaient déjà dans le corridor de l'hôtel.

— Dînez-vous avec nous, madame Trotignon ? demanda l'hôtelière.

— Impossible, m'ame Mathieu, Sylvestre est tout seul.

— Et vous, monsieur, quoique le repas soit modeste, je vous l'offre de grand cœur, et vous me ferez un sensible plaisir en l'acceptant.

— Je regrette, madame, mais il y a trop longtemps déjà que je suis hors de chez moi. Je reviendrai demain.

Il s'enfuit, sans doute pour éviter les remercîments.

Les deux voisines le virent tourner le coin de la rue des Filles-Dieu.

— Qu'est-ce que c'est que cet original? demanda la concierge.

— Un bon ange du bon Dieu. répondit l'hôtelière; il disparaît comme eux quand il a fait du bien aux hommes.

— Nous le saurons demain, fit Sophie Trotignon ; résignons-nous à l'ignorance pour un jour.

Pendant que la pauvre famille montait à l'hôtel du *Drap-d'Or* avec la propriétaire de l'établissement, Maximilien rentrait chez lui, un peu étourdi de tout ce qui venait de se passer. C'était un rêve, un éclair, une de ces lumières qui passent dans la vie pour la diriger, en lui montrant un but. Il était bon et honnête jusque-là, mais d'une façon passive. Comme toutes les âmes tendres, il s'éxagéra le devoir, et se dit que nul homme n'a le droit de jouir quand d'autres souffrent. Elevé par une belle-mère, violente plus que mauvaise, il avait fui le toit paternel pour penser à son aise; sans ambition, n'ayant encore aimé que Guillaume Lapointe, qu'il se plaisait à appeler son bienfaiteur, il avait un immense besoin d'amour, encore latent, qui devait éclater tôt ou tard s'il ne suffivait pas à se répandre. Sa passion pour le bric-à-brac avait pâli devant la lettre triste d'une jeune fille qu'il ne connaissait pas; elle s'effaça devant un malheur plus grand. Que serait-elle auprès de celle qui allait naître ?

Il y avait en lui de l'apôtre et du chercheur; le chercheur s'était révélé le premier, et pourtant il avait suffi d'une heure pour qu'il cédât la place au dernier venu. La chair n'est plus rien où règne l'esprit; l'âme plane au-dessus de la matière.

Il était heureux et souffrait : heureux d'avoir trouvé du bien à faire, il souffrait de tout celui qu'il ne ferait pas.

Les paroles d'Alice, le dévouement de sa mère jusqu'aux propos brutaux et bienveillants de Sophie Trotignon, tout ce qu'il venait de voir chantait en son imagination heureuse un concert de charité et de bénédiction.

— Les hommes sont bons, se disait-il, j'en suis sûr; s'ils ne font pas le bien, c'est qu'ils sont aveugles.

Et il ne craignait pas de rêver l'opération de la cataracte universelle.

Il ne put s'empêcher de sourire en voyant la garde-robe de son

associé et ami bouleversée, jetée de tous côtés sur les vieux meubles et les faïences ; il avait même dans sa précipitation, cassé une soupière de vieux Rouen qu'il estimait beaucoup.

— Guillaume aurait fait comme moi, pensait-il,

Cela suffisait à sa conscience.

XVI

MAXIMILIEN DON QUICHOTTE

La nuit de Maximilien fut agitée, mais d'une façon heureuse; il songeait à d'autres qu'à lui. Les gens qu'il avait secourus d'une façon si providentielle l'intéressaient comme de vieilles connaissances; il se croyait engagé par ce qu'il avait fait, et cherchait un moyen d'achever son œuvre, malgré sa pauvreté.

— J'ai disposé, se disait-il, des habits de Guillaume, mais je ne puis disposer de sa bourse.

Il trouva pourtant. Son associé l'avait autorisé à prendre un aide; pourquoi ne serait-ce pas ce malheureux père de quatre enfants? Sans doute cette position ne serait pas pour eux l'aisance; mais elle leur procurerait du pain en attendant mieux.

Le brocanteur fut levé avant le jour; il avait du bonheur à donner.

Les affaires de Jérôme ne lui faisaient pas oublier celles de Clémence, mais il fallait d'abord aller au plus pressé.

Mme Trotignon venait de se lever quand il passa devant la loge.

— Comme vous êtes matinal, môsieur, lui cria-t-elle pour l'arrêter.

Max, en effet, n'alla pas plus loin.

— Croyez-vous, demanda-t-il, qu'il soit trop matin pour monter chez ces braves gens?

— Oh! ce n'est pas ça que j'ai voulu dire. La misère est toujours prête à recevoir ceux qui viennent la visiter. Seulement, je me figurais qu'un môsieur comme vous ne voyait pas lever le soleil, surtout par ces premiers temps froids.

— C'est au contraire parce que le travail me laisse peu de liberté pendant le jour, que j'accours avant l'heure des clients.

— Ah ! monsieur est boutiquier ?

— Mon Dieu ! oui.

— Bien loin ?

— A deux pas, dans la rue des Filles-Dieu.

— Ah ! bah !... Eh bien, ça m'étonne que, presque voisins, nous ne nous connaissions pas.

— Peut-être connaissez-vous Guillaume Lapointe.

— Ah ! celui-là, oui, par exemple. C'était un rude espiègle quand il était jeune. On n'aurait jamais cru qu'il deviendrait un garçon sérieux. Savez-vous qu'il a bien tiré parti de l'héritage du vieux Radèze ? c'est une vraie maison de commerce, à présent.

— Cela est si vrai, qu'il a dû s'adjoindre un associé ; et cet associé, c'est moi.

— Enchantée de faire votre connaissance, mon voisin, dit la concierge, devenue plus familière, en voyant qu'elle n'avait pas affaire à un gros personnage.

— Me permettez-vous de vous adresser quelques questions sur un de vos locataires ?

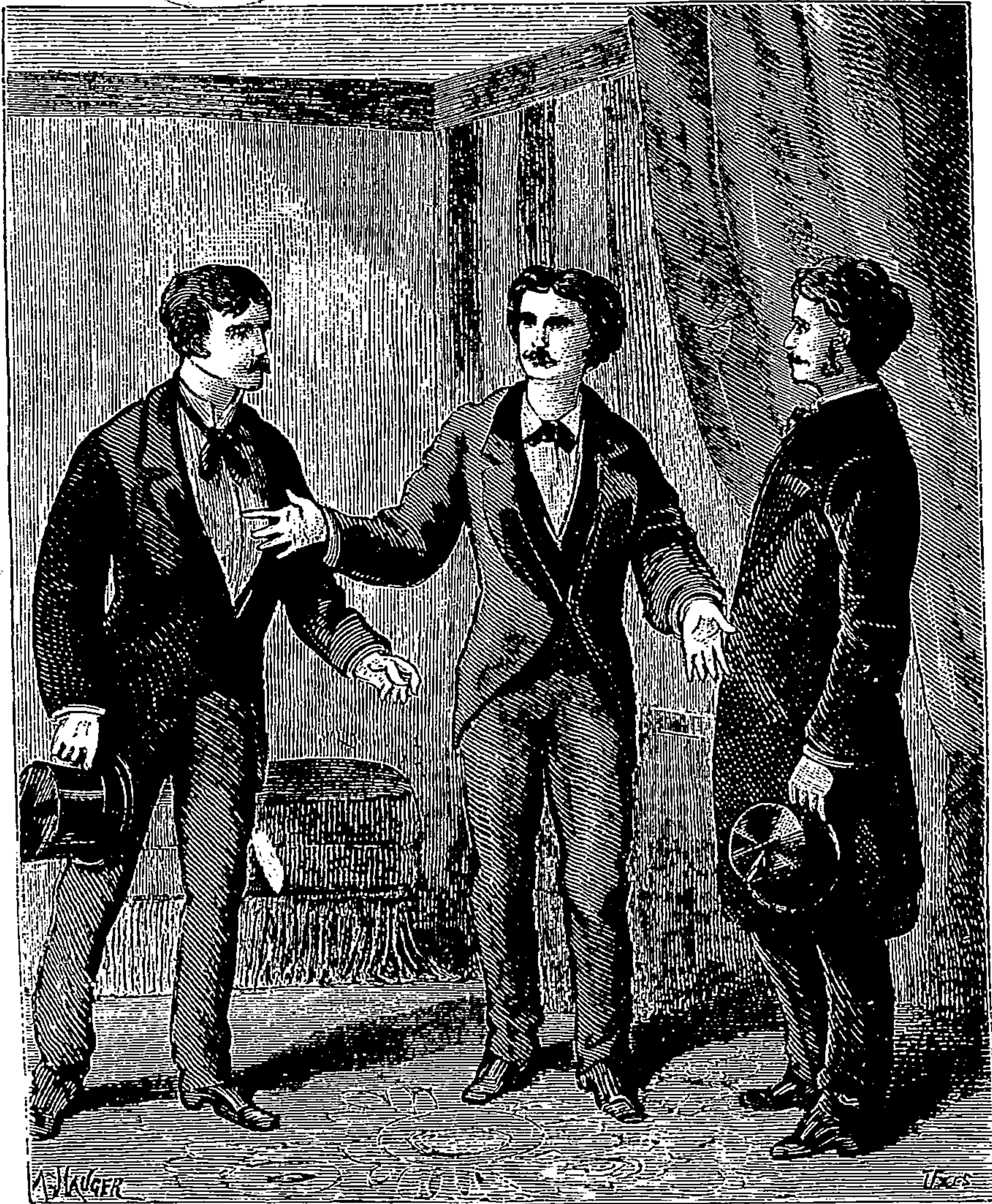
— Comment donc ! interrogez, mon voisin ; je suis prête à répondre.

— Cet homme dont la femme est morte hier, vous le connaissez?

— Ça serait plus drôle que je ne connaisse pas mes locataires !

— C'est un honnête homme?

— Ah ! pour ça, j'en mettrais ma main au feu. C'est la crême des hommes... un vrai mouton, quoi. Malheureusement, c'est chargé de mioches, et il a suffi d'une maladie pour les réduire où ils en sont. En sortant de l'hôpital où il était resté deux mois, la place de Jérôme était prise à l'atelier ; on a vendu une partie du mobilier pour payer le terme, puis pour manger, et bientôt le pauvre homme n'eut plus même de hardes pour aller demander du travail. Qu'est-ce que vous voulez, monsieur, quand les enfants crient qu'ils ont faim, on vend toujours ; tant qu'il y en a, on tâche de les faire vivre. La pauvre femme est morte la première, le tour des autres viendra, c'est sûr, à moins qu'une bonne âme... Tenez, monsieur, si vous pouviez procurer de l'ouvrage à Jérôme, ça



Le journaliste présenta ses témoins l'un à l'autre.

serait une bonne action que vous ne regretteriez jamais, j'en suis sûre.

— Je suis venu pour cela.

— Montez vite alors. Et moi qui bavarde et vous retiens.

Maximilien profita de la permission.

— D'autant plus, dit une voix grondeuse à l'intérieur, qu'en faisant perdre le temps aux autres, tu perds le tien, Sophie.

— Ça c'est vrai, mon Sylvestre, dit la concierge en s'empressant. Mais que veux-tu ? les femmes ne sont pas faites de la même pâte que vous autres hommes ; faut bien leur passer quelque chose.

Cette conclusion était le calmant, la panacée du ménage Trotignon. Du moment où l'on rendait justice à son sexe, le cordonnier était plein de mansuétude pour le sexe faible et charmant dont sa femme faisait partie.

On eut dit que la famille Jérôme attendait son bienfaiteur. La chambre était nettoyée, aérée; située au levant, un pâle, mais gai rayon l'ensoleillait au matin. Les petites filles jouaient sur la paillasse ramassée dans un coin ; les garçons, plus âgés, aidaient au père à finir le ménage. Il y avait sur un escabeau une soupière ; c'était la soupe que Mme Mathieu leur avait fait emporter la veille; on venait de la manger froide ; mais quand on a faim, l'on n'est pas difficile.

Jérôme était profondément triste; on eût dit que la douleur avait mis sur son visage blême et amaigri son éternelle empreinte. Mais l'expression effrayante de la veille avait complètement disparu; la force pouvait revenir à ce corps épuisé, le courage à cette âme ébranlée. Il agissait, il pensait, il espérait peut-être.

C'était un homme de trente-cinq ans qui en paraissait soixante, mais qui pouvait rajeunir avec du travail et un peu de joie au cœur.

Lorsque Maximilien entra, tous les enfants coururent à lui, la plus jeune se traînant derrière les autres. Le père salua en baissant les yeux.

C'est que, pour le travailleur, il y a toujours une espèce de honte à recevoir une aumône, si nécessaire qu'elle soit, et si délicatement qu'on la fasse. Rien ne grandit l'homme, et rien ne lui donne le droit d'être fier comme le travail. C'est pourquoi l'aumône, loin de porter remède à la grande plaie sociale, l'entretient et la propage. Si parfois elle l'engourdit un instant, c'est pour en rendre la douleur plus vive et la guérison impossible. Un homme qui peut s'habituer à recevoir est perdu ; avec la dignité s'en va bien vite

l'honnêteté. Qui reçoit souvent se déshabitue de gagner, et arrive à prendre. Faire l'aumône, c'est amoindrir celui qui la reçoit à ses propres yeux, et même aux nôtres; procurer du travail, c'est dire à un homme: Je te trouve digne, et je te traite en frère.

Il y a beaucoup de gens charitables; il y en a peu qui possèdent ce tact, cette délicatesse de cœur qui est la quintescence de la charité, et s'appelle la fraternité.

Nous connaissons un homme, un journaliste, que nous ne pouvons nommer ici; travailleur infatigable, quoique riche, il donne un secours s'il lui est demandé, mais ne l'offre jamais. Au solliciteur qui se présente à sa porte, toujours ouverte, il demande: « Que savez-vous, et que pouvez-vous faire? » Puis, d'un trait de plume, lui ouvre une voie où il puisse marcher. C'est une lettre de recommandation, une demande d'emploi, ce qu'il juge utile; et il juge bien. Que de dignités il a relevées! que de courages il a réveillés ainsi! Que de gens sont arrivés par lui à l'aisance, à la fortune même, et qu'un secours n'eût tirés d'embarras que pour un jour!

Jérôme était un travailleur que l'excès de fatigue avait brisé, que la fatalité poursuivait, mais que le malheur n'avait pu avilir. Au fond de son cœur, il vouait une éternelle reconnaissance à celui qui l'avait secouru la veille, mais il souffrait de l'obligation de tendre la main, lui qui avait l'âge, la force et la volonté de tavailler.

Son inquiétude ne fut pas longue, et son triste sourire devint moins sombre, quand Maximilien lui dit:

— Je suis marchand de bric-à-bras dans la rue des Filles-Dieu, j'ai besoin d'un aide, voulez-vous venir chez moi?

L'ouvrier ne demanda point ce qu'il y aurait à faire; il avait la volonté de tout entreprendre; il ne remercia point, ne sachant dire ce qu'il sentait. Mais prenant ses deux fils par la main, il leur montra Max en disant:

— Regardez bien cet homme, mes enfants, et chaque soir, chaque matin, à côté du nom de celle qui est morte, mettez le sien, ça lui portera bonheur.

Les petits firent la promesse.

— Qui les soignera pendant votre absence? demanda le brocanteur inquiet.

— Le grand a sept ans déjà, il en viendra bien à bout; si je peux, dans quelques jours, l'envoyer avec son frère à l'école, je mettrai les deux petites à l'asile.

— Vous pourrez venir dans une heure alors, dit Max en donnant son adresse, et remettant cinq francs à son protégé. Voilà un à-compte pour les besoins d'aujourd'hui.

Il courut à l'hôtel du *Drap-d'Or*.

Alice avait raconté à sa mère la visite du jeune homme inconnu, et l'innocente ruse employée par elle pour l'intéresser à la famille Jérôme. Mme Mathieu, en sa triple qualité d'ex-vivandière, de maîtresse d'hôtel et de femme, était pas mal curieuse, et le mystérieux personnage, si peu causeur et si généreux, l'intriguait fort. C'était pour le moins un *petit manteau bleu*, un *Rodolphe*, quelque original amant de la philanthropie, ou quelque prince déguisé, pour le bonheur des hommes, en bureaucrate humanitaire.

La rencontre heureuse commentée, augmentée et surtout idéalisée — il y a toujours une poésie au service du cœur — fut racontée aux deux pensionnaires de la maison, qui peut-être aussi en conçurent une vague espérance.

— Le voilà! dit Mme Mathieu à sa fille, si haut que Max l'entendit du bas de l'escalier.

Alice voulut se retirer, mais le jeune homme qui entrait s'y opposa.

— Ce que j'ai à dire à madame votre mère, vous pouvez l'entendre, mademoiselle, dit-il; et je m'en serais expliqué hier à vous seule, si vous ne m'aviez avec raison envoyé au plus pressé, ajouta-t-il en souriant.

Alice, rougit, mais ne put s'empêcher de rire.

— Puisque vous ne m'en faites pas un reproche, dit-elle, permettez-moi de ne point m'en repentir.

— Loin de là, je vous remercie. Cette journée est la première de ma vie qui ait été remplie peut-être; je n'oublierai pas que je vous le dois. Maintenant, je vais vous paraître indiscret en vous posant une question.

— Indiscret! vous? s'écria la mère Mathieu. Demandez-moi donc mon histoire depuis A jusqu'à Z, je ne vous en cacherai pas une heure seulement.

— Merci de cette confiance ; elle m'est précieuse, vous le verrez.

— Parlez sans crainte, monsieur.

— Vous avez chez vous un aveugle et un jeune homme étranger.

— Oui, fit l'hôtelière surprise. Pourquoi ?

Alice cessa de sourire, abandonna son aiguille, qu'elle savait si bien faire marcher en causant, et regarda l'inconnu avec un peu d'inquiétude.

— Je n'ai pour mon compte nul intérêt à savoir ce que je vous demande, reprit Max. Mais il y a de par le monde une intéressante jeune fille qui n'a jamais eu, comme Mlle Alice, une bonne mère pour l'aimer et la guider, et qui est intéressée à connaître vos pensionnaires.

— Est-ce qu'on ne l'appelle pas Clémence ? demanda Alice.

— Clémence Dupeuty, répondit Max.

— Mais nous la connaissons ! s'écria Mme Mathieu. C'est cette jolie blonde, un peu triste, que nous a amenée Guillaume Lapointe.

— Elle-même.

— Oh ! du moment où elle nous a été recommandée par Guillaume, que je connais depuis longtemps, nous sommes prêtes à lui rendre service.

Comme toutes les natures expansives et bonnes, l'hôtelière manquait aisément de prudence. Alice, que l'éducation rendait plus réservée, ou qui savait peut-être déjà des choses que sa mère ignorait encore, ne répondit pas et attendit.

— Le jour où Mlle Dupeuty a dîné ici en compagnie de l'aveugle, sa voix a rappelé à celui-ci un souvenir qui l'a fort ému.

— Oui, affirma l'hôtelière.

— Vous comprenez, madame, que pour une jeune fille qui ne sait rien de ses parents, cette circonstance, en elle-même fort simple, soit devenue un sujet de curiosité bien naturelle, et peut-être désespérante.

— Sans doute.

— Voudriez-vous demander à l'aveugle d'éclairer sur ce sujet Mlle Clémence ?

— C'est toujours facile de le lui demander, et je m'engage à le faire.

— Je vous remercie.

— Est-ce tout ce que nous pouvons faire pour vous être agréable ?

— J'ai une deuxième question à adresser à la même personne.

— Dites-la.

— Quand on a prononcé devant lui le nom de comte de Baurain, il a eu une crise terrible?

— C'est encore vrai, monsieur ; mais nous nous en sommes expliqués avec lui, ma fille et moi ; il n'avait jamais, avant ce jour, entendu le nom de M. de Baurain. Sa crise n'a pas eu d'autre cause que le hasard.

— Croyez bien, madame, que ce n'est point par curiosité si j'insiste ; je ne demanderais même pas mieux que d'être utile à cet aveugle si je le pouvais. Peut-être a-t-il quelque raison de cacher ses impressions.

Alice prit la parole.

— Malheureusement, dit-elle, son affirmation n'est que trop vraie; et deux fois depuis ce jour, la même crise a eu lieu sans que rien ne l'ait provoquée.

Maximilien n'eut pas un doute ; cependant il fit encore une question :

— Cet homme n'est-il pas à Paris pour une recherche quelconque, et ne réclamerait-il pas une haute protection ?

— C'est-à-dire que j'avais pris ça sous mon bonnet, sachant qu'il était venu ici de fort loin pour un héritage. Mais il paraît que c'est inutile, que son droit est à peine discutable, et qu'il n'y a là pour lui qu'une question de temps.

Le brocanteur n'insista plus. Il rassura l'hôtelière et sa fille sur la famille Jérôme dont il allait employer le chef, et sortit après avoir fait ses excuses.

— Puisque vous êtes notre voisin, dit la mère Mathieu, j'espère que nous nous reverrons.

— J'y compte, répondit Max.

Après son départ, Alice resta songeuse. Sa mère la regardait à la dérobée et pensait :

— Est-ce que par hasard le voisin ferait battre le cœur de la fillette ?

Cela ne la tourmentait guère. Le brocanteur avait l'air d'un excellent homme, et l'établissement passait pour être bon. Cependant, comme le silence d'Alice se prolongeait :

— A quoi, ou à qui songes-tu donc? lui demanda-t-elle.

Cette question ramena le sourire sur les lèvres de la jeune fille.

— A tant de choses et à tant de gens, répondit-elle, que je ne saurais te les désigner. La pensée qu'il y a tant de personnes qui souffrent m'attriste un peu.

L'heure du déjeuner était arrivée, Daniel rentra.

— Nous sommes en retard, dit la mère Mathieu en courant à la cuisine.

Alice se leva en même temps pour mettre le couvert; mais elle se rapprocha du jeune homme, qui la saluait avant de se rendre à la chambre de l'aveugle, et lui dit rapidement :

— Il faut que je vous parle, sans retard, et à vous seul.

Il passa.

— Dis donc, fillette, fit la mère en sortant tout exprès de sa cuisine; si tu aimais quelqu'un, tu me le dirais, n'est-ce pas?

— Sans doute, mère; tout de suite.

— Tu sais bien que je ne te contrarierai jamais, et que tes volontés sont les miennes?

— Si tu me contrariais, mère, c'est que tu le croirais sage.

Mme Mathieu embrassa sa fille et retourna à ses fourneaux.

— Est-ce que je fais mal? murmura Alice. On dirait que je souffre.

Maximilien, en rentrant rue des Filles-Dieu, trouva Jérôme à sa porte. Le travailleur était impatient de payer sa dette; quant à celle du cœur, il espérait bien en trouver un jour l'acquit.

A peine l'avait-il introduit dans sa boutique, qu'une voiture s'arrêtait devant, et que Guillaume Lapointe s'y jetait comme un ouragan.

— Je viens te demander un service, Max, dit-il.

— Tu n'as qu'à parler.

— Je me bats en duel; tu seras un de mes témoins.

— Tu te bats en duel! s'écria Max en pâlissant.

— Eh bien, on dirait que cela t'épouvante?

Paris. — Typ. Collombon et Brûlé, r. de l'Abbaye, 22

— Certainement. L'idée que deux hommes vont chercher à s'assassiner de sang-froid, et par conventions, m'a toujours été pénible. Mais s'il s'agit d'un ami, d'un frère, de toi, Guillaume... Non, ce n'est pas possible, vois-tu...

Le jeune homme se mit à rire.

— C'est sérieux... bien sérieux? demanda encore Max.

— Très-sérieux, répondit-il.

— Alors, consens à une chose.

— Laquelle?

— Laisse-moi me battre à ta place.

Cette fois l'hilarité du journaliste sembla ne devoir plus avoir de fin. Cela rassura le brocanteur.

— Ah ! je savais bien que c'était une plaisanterie, dit-il.

— Mais pas le moins du monde ; je me bats, et il faut qu'aujourd'hui même tu ailles, avec un autre de mes amis, chez mon adversaire.

— Pour tâcher d'arranger l'affaire.

— Garde-t'en bien, malheureux! ce duel est la chose la plus heureuse qui puisse m'arriver.

— Je ne comprends plus.

— Je me bats avec le fils du duc de La Coste... première raison : un duel avec un homme comme lui pose un homme comme moi.

Maximilien eut un geste qui voulait dire : Je comprends de moins en moins.

— Deuxième raison, reprit Guillaume : je me bats pour Mathilde, dont cet écervelé a parlé légèrement.

— Qu'est-ce que Mathilde?

— La nièce du comte de Baurain, mon protecteur.

— Cette raison-là est meilleure que l'autre. Mais ce jeune homme l'a donc insultée?

— Juges-en toi-même. Mathilde est l'idéal de la perfection humaine ; M. le duc de La Coste, qui l'a vue à l'Opéra, n'a rien trouvé de mieux à dire que ceci : « La nièce du comte de Baurain m'a produit l'effet d'une pensionnaire qui fait l'école buissonnière.» Et son fils a eu le mauvais goût de répéter ce propos dans les bureaux de mon journal.

— Je ne vois pas grand mal à cela.


Le blessé montra son bras.

— Tu as peut-être raison. Mais c'était une occasion, et je n'avais garde de la laisser échapper : Mathilde saura que je me suis battu pour elle avec le fils d'un duc qui avait osé prononcer son nom. Toute la presse le répètera, ce nom... et le mien. Ma réputation, qui commence à se faire, deviendra européenne, et le tirage de mon journal augmentera.

— Et si tu es tué ?

— Mathilde me pleurera peut-être. Mort pour elle!... j'aimerais mieux vivre, mais enfin cette mort a son charme. Je serai regretté, j'aurai des honneurs et l'on me trouvera parfait. Tu verras écrit partout : Ce jeune journaliste plein d'avenir, ce talent moissonné dans sa fleur, etc. Mathilde lira toutes ces belles choses...

— Mais tu l'aimes donc, cette femme ?

— Comme un fou !

— Oh ! oui, tu as raison, car c'est de la folie ce que tu vas faire.

— Ne me raisonne pas ; c'est inutile. Je t'emmène.

— Est-ce donc si pressé ? J'aurais voulu donner quelques indications à ce brave homme qui sera mon remplaçant.

Guillaume ne s'apercevait pas que son ami n'était point seul. Il regarda le nouvel employé. Puis, à demi-voix :

— Où as-tu pêché ce squelette ?

— Dans un galetas, où il mourait de faim.

— Prends garde, Max!... ces grandes misères cachent souvent des vices.

— Je réponds de celui-là.

— C'est ton affaire.

— Je l'ai habillé avec tes vieux habits.

— Cela te regarde. Si tu es trop occupé ce matin, promets-moi au moins de ne pas manquer l'heure du rendez-vous.

— Quelle est-elle ?

— Deux heures.

— Où cela ?

— Rue Bergère.

— J'y serai. Mais attends donc, Guillaume, je voudrais te parler.

— Dis vite.

— La lettre que tu m'as laissée l'autre jour, je l'ai lue.

— Tu as bien fait.

— Elle renferme des choses intéressantes.

— Lesquelles ?

— Cette jeune fille t'aime.

— C'est cela que tu trouves intéressant ? demanda Guillaume d'un ton railleur.

— Oui ; et autre chose encore.

— J'y répondrai quand j'aurai le temps. Mais j'y songe, tu voulais te battre pour moi, tout à l'heure ; eh bien, écris à ma place, c'est toujours du dévouement.

— Mais elle te parle du comte de Baurain, d'un mystère qui te concerne, dit Max impatienté.

Guillaume qui s'en allait s'arrêta.

— C'est différent, dit-il, donne-moi cette lettre.

— J'ai peut-être eu tort, dit Max en le voyant s'éloigner.

Jérôme, du fond de la boutique, regardait le jeune homme et restait songeur.

— C'est le vrai patron, lui dit Max. Il a fait pour moi beaucoup plus que je ne fais pour vous, car je ne possédais rien, et je suis son associé.

— Lui ! fit Jérôme d'un ton étrange.

— Il ne faut pas le juger d'après ses paroles ; c'est une tête exaltée, mais un cœur d'or, un fou bienfaisant. Il est aussi bon qu'il est beau.

— Oui, il est bien beau, répondit l'employé qui ne semblait pas avoir beaucoup de sympathie pour le maître de la maison.

Max lui donna quelques instructions sur ce qu'il aurait à faire, et quitta la boutique pour s'occuper de sa toilette.

Ne devait-il pas représenter dignement son ami ?

Et Jérôme, resté seul, pensait :

— Oui, il est beau, trop beau... mais il n'est point fou comme le dit M. Max, ni bon comme il le croit... Il est beau. Mais le diable doit prendre cette beauté-là quand il se moque des hommes. On verra bien, ajouta-t-il en guise de péroraison.

Et il se mit consciencieusement au travail.

XVII.

LES BONHEURS DE GUILLAUME LAPOINTE.

Il y avait loin du Guillaume Lapointe, tendant la main à Clémence, et lui demandant son amitié et son aide auprès de Mathilde, au Guillaume Lapointe, journaliste spéculateur, sûr de lui-même et de son étoile que rien, semblait-il, ne pouvait plus faire pâlir. Sa passion si subite pour la pupille du comte de Baurain n'était pas moins ardente que le premier jour, mais le doute ne la rendait plus humble. Que lui importait Clémence désormais? Il n'avait plus besoin de ses services et elle pouvait devenir un embarras. Son intimité avec M[lle] de Jehennes lui donnait seule de l'importance à ses yeux; cette intimité n'existant plus, Clémence n'existait pas davantage. Guillaume Lapointe était un nom avec lequel on commençait à compter; des talents connus s'étaient offerts pour la collaboration de son journal, qui ne dédaignait pas de donner en feuilleton un grand roman populaire. L'affaire des mines de San-Faustino, qu'il avait le premier lancée, marchait à souhait; on s'en arrachait les actions, cotées à la Bourse, sur lesquelles des spéculateurs avaient déjà réalisé de gros bénéfices.

Si secrètement que tout le monde l'avait su, un des financiers les plus connus de la capitale avait envoyé des experts sur les lieux, et ceux-ci en étaient revenus, non moins émerveillés que la commission israélite au retour de la terre promise.

Tous les jours, il était fait à Guillaume des propositions éblouissantes, mais comme le jeune homme sentait encore son inexpérience en la matière, il demandait à réfléchir, soumettait la chose à M. de Baurain, et, selon la décision du comte, acceptait ou refusait. Ce que le public ignorait, c'était l'aide apporté par le comte au journaliste, et l'accord tacite qui existait entre eux. M. de Baurain ouvrait sa caisse et ne prenait pas de reçus des sommes avancées. Mais le bailleur de fonds savait bien retrouver la part de bénéfices qu'il réclamait.

C'était donc un bien honnête homme que Guillaume Lapointe ? Il avait intérêt à l'être avec son protecteur, sans lequel aucune spéculation, aucune entreprise ne lui était possible, sans lequel aussi un mariage avec Mathilde devenait un rêve. Il serait donc difficile de dire ce qu'il eût été avec l'indépendance.

M. de Baurain le traitait aussi tout différemment que par le passé ; sa protection était plus paternelle, quoiqu'il ne le tutoyât plus, pour éviter les suppositions d'intimité trop grande dans leurs relations. Les affaires forçaient Guillaume à se rendre presque tous les jours à l'hôtel ; il le présentait à ses amis comme un homme de l'avenir, une intelligence appelée aux grandes destinées.

Pour achever d'éblouir l'ex-brocanteur, Mathilde, qu'il rencontrait quelquefois chez le comte, devenait avec lui plus confiante et plus timide à la fois. Ses lèvres lui parlaient moins et ses yeux davantage. C'était significatif. Il n'y avait plus de bornes à ses rêves d'ambition ; il marchait en conquérant aux deux buts qu'il trouvait facile d'atteindre : la fortune et l'amour.

Si l'on joint à cela les succès faciles que lui valut bientôt sa beauté, unique peut-être, et que les femmes proclamèrent à l'envi fatale, diabolique ou divine, selon leurs impressions, on comprendra l'ivresse à laquelle se laissait aller le jeune homme sans aucune contrainte, ivresse que M. de Baurain semblait prendre plaisir à augmenter tous les jours.

Présenté par lui, Guillaume fut reçu partout. Il y a peu de jeunes gens qui résistent aux enivrements de la vanité ; il y en a moins encore qui, après avoir goûté aux succès de la vie mondaine, savent accepter les nécessités d'une obscurité, même relative.

M. de Baurain connaissait les hommes ; c'est une science rare, peut-être un don qu'on perfectionne, mais qu'on n'acquiert point, et qui suffit à s'en faire des esclaves.

Le brocanteur-journaliste, vaniteux, susceptible, impertinent à ses heures, obéissait comme un enfant docile à un signe du comte de Baurain.

A deux heures, Maximilien se trouvait au rendez-vous de la rue Bergère, et trouvait Guillaume entouré de son personnel et

d'une dizaine d'amis de hasard, parasites empressés, toujours en quête d'un nom à accrocher, d'une célébrité à absorber, d'une sève à dessécher à leur profit. Ces gens-là ont un flair de race; ils sentent d'une lieue les vanités et les faiblesses, et ne perdent jamais une piste qu'ils ont saisie.

C'est parmi eux que Guillaume avait pris un de ses témoins. Pourquoi un seul, alors que tous s'offraient? Peut-être parce que, instinctivement, le jeune homme sentait bien qu'il n'avait qu'un ami véritable, et voulait s'en réserver le luxe au grand jour.

Le journaliste présenta ses témoins l'un à l'autre; puis ceux-ci sortirent pour s'entendre d'abord, et se rendre ensuite chez le duc de La Coste.

— Est-ce que vous ne trouvez pas cette affaire absurde? demanda Max à son collègue d'un jour quand ils furent dehors.

— Au contraire. Rien ne pose un homme comme un duel, surtout quand son adversaire porte un grand nom.

Guillaume lui avait dit à peu près la même chose, mais l'intelligence du pauvre Max n'était pas à la hauteur de pareilles conceptions. Cette façon de poser un homme lui semblait prodigieuse. Il se résigna, d'autant plus que, dans un rapide aparté, son ami lui avait recommandé de dire et de faire en tous points comme celui qui l'accompagnait.

Adrien de La Coste occupait un appartement chez son père; c'est là que se dirigèrent les témoins de Guillaume. Le jeune homme les reçut en véritable homme du monde qu'il était, et se mit à la disposition du journaliste, dont il accepta à l'avance toutes les conditions. Ses témoins à lui n'avaient donc qu'à se rendre sur le lieu du duel, quand l'heure et le jour en seraient indiqués.

Au grand désespoir de Max, nul obstacle ne surgit, et la rencontre eut lieu le lendemain au bois de Vincennes, près de Joinville. Il faisait très-froid, mais la rigueur de la saison n'empêcha point l'exactitude des deux adversaires, à peu près du même âge et de la même force à l'escrime.

M. de Baurain, dans l'éducation qu'il avait fait donner à son protégé, mettait en première ligne les leçons de boxe et d'armes. C'était d'un tuteur fort prudent.

Cependant Guillaume fut blessé au poignet droit, ce qui mit fin

à la lutte. L'épée de son adversaire avait traversé le bras, et la blessure, quoique peu grave en apparence, demandait des soins immédiats. Après un premier pansement et les condoléances d'usage entre adversaires, le journaliste fut ramené à son domicile.

Max était fort pâle. Il n'avait pu vaincre complètement l'émotion poignante que lui avait causée ce duel si peu sérieux.

— Est-ce que ce jeune homme est un parent de M. Lapointe? demanda Adrien de La Coste à l'un de ses témoins.

— Non, c'est un ami.

— Un véritable, alors. Ce garçon a toutes les chances. Il aime et obtiendra, vous le verrez, la plus jolie femme de Paris; de plus, il a rencontré un homme qui traite l'amitié au sérieux.

— Savez-vous ce qu'il était, il y a peu de temps encore, très cher?

— Un homme bien élevé, sans doute, comme il l'est aujourd'hui, répondit le futur duc, dont les idées larges et généreuses n'admettaient aucun préjugé. M. le comte de Baurain, dont personne parmi nous ne peut contester le mérite et la dignité, le traite en fils plus qu'en protégé, et le présente au monde sous son égide; cela vaut un blason, messieurs, et comme le talent en est un autre aujourd'hui, nous n'avons pas à chercher ce que M. Lapointe était hier.

— Connaissez-vous la nièce du comte de Baurain? demanda l'un des témoins qui voulait éviter une discussion.

— Non, mais mon père l'a vue à l'Opéra, vous le savez, et il affirme qu'elle n'aura point de rivale possible. Seulement lorsqu'il l'a vue, elle sortait du couvent, paraît-il, et n'était encore qu'une belle pensionnaire. Cette opinion pouvait être un éloge aussi bien qu'un blâme, et je l'ai répétée sans y attacher d'importance.

— Mais le journaliste est chatouilleux par sympathie, mon cher; et il a tenu à ce qu'on le sache.

— Le journaliste est amoureux, voilà tout. Savez-vous que si la femme est aussi belle qu'on le dit, il serait fâcheux de ne point les unir. Jamais je n'ai rien vu d'aussi beau que cet homme.

— La bouche est trop railleuse.

— Elle est corrigée par un regard si doux qu'il en devient gênant. Peut-être le visage serait-il trop régulier sans elle. Ma foi, messieurs, je l'avoue, je trouve cet homme parfait.

Paris. — Typ. Collombon et Brûlé, r. de l'Abbaye, 22

— Et l'on pense que le comte de Baurain lui donnera sa nièce?

— Pourquoi pas? Guillaume Lapointe est un de ces hommes hardis à qui l'avenir appartient.

— Quand l'avenir ne les écrase point. Dans tous les cas, la jeune fille donnera sans doute son avis.

— Raison de plus. Faites donc qu'une enfant qui sort du cloître, l'esprit encore plein de rêves et le cœur affamé de tendresse, résiste à ces yeux-là.

— On dirait que vous en avez peur, mon cher.

— Je vous répète que je ne connais pas Mlle de Jéhennes. Mais cela ne sera pas long; le comte donne une fête dans huit jours pour présenter sa nièce au monde parisien, j'espère n'y pas manquer.

— Prenez garde, mon bon!

— Devenir amoureux d'une femme quand on est prévenu qu'elle est aimée, c'est presque de la déloyauté.

— En vérité, mon cher Adrien, vous avez des idées de l'autre monde. Est-ce qu'on est maître de son cœur?

— On doit l'être.

— Vous devriez vous faire trappiste.

La voiture s'arrêta. Un des jeunes gens mit la tête à la portière.

— Nous sommes chez Brébant, messieurs.

— A la bonne heure! un bon déjeuner est à l'amour ce que l'absinthe est à celui-là.

— Un est à deux ce que trois est à x, repartit l'autre.

— Messieurs, je vous préviens que je suis très-peu fort en problèmes, dit le jeune de La Coste en souriant

— La solution est là, repartit un des témoins en entrant chez le restaurateur.

Pendant que les jeunes gens déjeûnaient gaiement au boulevard des Italiens, Guillaume, rentré chez lui et couché, songeait au meilleur parti à tirer de son aventure. Il ne voulut pas annoncer lui-même son duel à M. de Baurain, et pourtant il désirait qu'il le sût bientôt; — le lendemain, par la voie du journal, cela lui semblait un siècle d'attente. Tout à coup, il songea à la lettre de Clémence, dont un passage devait intéresser le comte, et qu'il n'avait pas lue encore. Le prétexte était trouvé.

Il écrivit rapidement quelques lignes, et pria Max de s'en charger



N'ayez crainte, mademoiselle, dit celui-ci en faisant le salut militaire.

en retournant chez lui. Passer par l'Etoile pour retourner de la rue Bergère à la rue Saint-Denis, c'était un léger détour. Le jeune homme n'en fit point l'observation, et prit la lettre de son ami.

Une heure plus tard, le comte, qui avait interrogé le commis-

sionnaire, arrivait chez Guillaume Lapointe, d'où il ressortait bientôt, comme s'il n'eût fait qu'une visite de condoléance. Il s'inscrivit en tête d'une feuille qui devait recevoir le nom des visiteurs. Cela se répandit, grâce aux quelques-uns qui vinrent après lui, et bientôt le mouton entier des moutons de Panurge eut apposé sa griffe chez le journaliste, inconnu encore quelques jours plus tôt.

Le comte de Baurain avait emporté la lettre de Clémence Dupeuty. Il la lut en voiture.

— Décidément, murmura-t-il, mon étoile ne pâlit pas encore. Je n'avais pu retrouver la piste de cet aveugle; le hasard me l'envoie. Peut-être faudra-t-il recommencer la lutte... Tant mieux! Un nouveau combat ne peut être qu'un nouveau triomphe.

Il relut plus attentivement l'épitre de la jeune fille, et quelques lignes attirèrent son attention.

— Pourquoi, se demanda-t-il, la voix de Clémence a-t-elle troublé cet homme? Quel souvenir lui a-t-elle rappelé? Dans tous les cas, qu'importe? Elle est là, chez mon frère. Je disposerai d'elle à mon gré; elle ne le reverra point. N'est-ce pas plutôt, du reste, un hasard? Il y a bien des accents qui se ressemblent.

M. de Baurain se disait cela, et cherchait quand même. En cherchant, il trouva, non la solution de ce problème, mais une conviction qui le fit sourire

Clémence aimait Guillaume.

Alors il ne s'inquiéta plus.

Mathilde était seule à l'arrivée de son tuteur; la duchesse, après son déjeuner, avait l'habitude de la sieste. M. de Baurain en parut enchanté.

— Mon enfant, dit-il, j'arrive de chez Guillaume qui s'est battu ce matin.

— J'espère qu'il n'est pas blessé, répondit Mathilde, comme elle aurait dit : J'espère qu'il fait beau temps.

— Pas grièvement, mais il est au lit pour quelques jours.

— Le pauvre garçon!

— Ce qui vous étonnera davantage, c'est qu'il s'est battu pour vous.

— Pour moi? interrogea Mathilde, vraiment surprise.

— Mon Dieu ! oui. Votre nom, paraît-il, a été prononcé dans les bureaux de son journal d'une façon, je ne dirai pas légère, mais peu respectueuse au gré de Guillaume. Il a provoqué celui qui osait parler de vous sans se prosterner.

— Je l'en remercierai, dit la jeune fille.

— C'est justement ce que je venais vous demander. Faites prendre de ses nouvelles jusqu'à complet rétablissement.

— Je n'y manquerai pas, je vous le promets.

— Il est inutile de parler de cela à Mme de Fauconville; elle trouvera bien que Guillaume se soit battu pour vous, mais, ajouta le comte en souriant, elle trouvera que vous dérogez en faisant prendre des nouvelles d'un aussi petit personnage,

— Je ne dirai rien à Mme la duchesse.

— Soyez toujours indulgente et bonne pour ce garçon, Mathilde; c'est un fou auquel le temps rendra la raison, mais il ne faut pas le désespérer. J'ai remis entre ses mains des affaires sérieuses qu'il serait capable d'abandonner.

— Puisqu'il le faut pour vos intérêts, mon cher oncle, M. Lapointe espèrera, dit Mathilde avec son plus entraînant sourire.

— Est-ce que c'est pour vous une contrainte pénible, chère enfant ?

— Oh ! non; au contraire, cela m'amuse.

— Alors, tout est pour le mieux. Présentez mes respects à madame la duchesse.

— Elle regrettera que vous n'ayez pas attendu son réveil.

— J'en suis attristé le premier. mais vous êtes là chère petite, pour m'excuser et... me faire oublier.

— Oh ! monsieur le comte, c'est mal de supposer cela, de votre tante et de votre fille.

Elle joignait ses belles mains, et les appuyait en parlant sur l'épaule de M. de Baurain, qu'elle regardait avec une tendresse pleine de hardiesse naïve.

— Sirène ! dit le comte en s'enfuyant.

Il sortit sous la menace que lui faisait de loin le doigt mutin de la jeune fille.

Le lendemain, dans la matinée, il se représentait chez Guillaume.

— Je suis le plus heureux des hommes! s'écria celui-ci en le voyant.

— Votre blessure est en bon état.

— Il s'agit bien de ma blessure! Mademoiselle de Jehennes a fait prendre de mes nouvelles hier, et déjà ce matin.

— En effet, je l'ai vue dans la soirée; elle était fort inquiète, fit le comte en prenant sur le lit de son protégé les journaux du matin.

Tous étaient ouverts du côté de la page où se trouvait relatée l'histoire du duel, entre Adrien de La Coste et Guillaume Lapointe.

Le visiteur eut un sourire un peu énigmatique.

— Je vois avec plaisir, dit-il, que la presse ne vous est point hostile.

— Il y a peu de commentaires, répondit le blessé d'un air modeste.

— Si l'on ne vous supposait une valeur, mon ami, on garderait le silence sur votre compte.

M. de Baurain entretenait la vanité du journaliste avec un soin extrême.

— Si vous n'étiez aimé autant qu'estimé, reprit-il, on trouverait le moyen de vous jeter du blâme ou du ridicule. Voyez si un seul de vos confrères cherche à vous nuire.

— C'est vrai, dit Guillaume; mais tout cela s'efface devant le bonheur d'avoir attiré l'attention de Mlle Mathilde, de penser qu'elle a bien voulu s'inquiéter pour moi.

Cette fois le sourire du comte fut tout à fait paternel.

— Voilà bien les jeunes gens, fit-il en soupirant, comme s'il regrettait pour lui-même ce qu'il voulait reprocher à un autre, hors de la femme qu'ils aiment, rien n'existe.

— Qu'importe! s'écria le journaliste, si cette femme leur donne une puissance qu'ils n'auraient pas sans elle.

— A propos, dit M. de Baurain, avez-vous répondu à cette pauvre petite Clémence?

— Mon Dieu non, pas encore.

— Vous allez la désespérer.

— Oh! fit Guillaume avec fatuité.

— Elle ne serait peut-être pas flattée d'apprendre que j'ai lu sa lettre.

— Ai-je donc rien de caché pour vous, monsieur le comte?

— Rien n'oblige mademoiselle Clémence à partager votre confiance.

— Si elle a de l'affection pour moi, cependant...

— Ceci devient subtil. Il faut lui répondre, Guillaume.

Le blessé montra son bras.

— Mais n'avez-vous pas quelque ami, sinon quelque secrétaire ?

— Oh ! cela ne manque pas.

— Je parle d'ami véritable, Guillaume. Cette lettre doit être intime, confidentielle.

Le jeune homme comprit.

— Dans ce cas même, dit-il, j'ai quelqu'un pour l'écrire.

— Cette jeune fille est très-exaltée, reprit M. de Baurain ; elle se crée des chimères qui peuvent lui devenir fatales. Ainsi, parce qu'un homme aveugle trouve dans son accent quelques rapports avec la voix d'une personne qu'il a connue, elle en conclut que cet homme doit compter pour quelque chose dans le roman de l'avenir qu'elle bâtit. Parce qu'un épileptique de hasard prend une crise, au moment où elle vient de prononcer mon nom, ce malheureux doit se rattacher à moi par un lien mystérieux quelconque.

Guillaume mit son éclat de rire à l'unisson de celui de M. de Baurain.

— Si vous la désespérez, mon pauvre ami, elle peut en perdre la raison, ce qui serait une chose d'autant plus fâcheuse que mon frère est très-satisfait de ses services.

— Je vous avoue, monsieur le comte, que je suis fort embarrassé sur ce que je dois lui dire.

— Vous avez d'abord votre duel, pour vous rendre à ses yeux plus intéressant encore; puis votre affection fraternelle, puisqu'on ne vous en demande pas d'autres. Enfin, des confidences sur vos affaires, vos espérances d'avenir. Il faut peu de chose, en somme, à ces esprits romanesques pour les satisfaire, et le rôle d'amie les console de ne pouvoir en jouer un autre. N'oubliez pas surtout de la prier de vous continuer sa confiance.

— Je ne puis confier la rédaction de ces épîtres intimes qu'à mon

associé, Maximilien. Il est venu me voir aujourd'hui de grand matin à cause de la boutique, et reviendra demain à la même heure. Avant qu'il sorte, la lettre sera faite.

— Aider Clémence à retrouver sa famille, en gagnant, par exemple, la confiance de ce Dupeuty, c'est une recherche qui pourrait avoir son intérêt, reprit M. de Baurain.

— J'y songerai, monsieur le comte.

— Et vous ferez bien. Bon courage, mon cher journaliste!

Le comte monta dans sa voiture.

— Chez le préfet de police, dit-il.

XVIII.

SONT-ILS DONC DES ESCROCS?

Le préfet de police allait se mettre à table pour déjeuner; on annonça le comte de Baurain, il accourut.

— Quelle grave affaire, demanda-t-il, me procure ce matin la chance de vous voir.

— L'affaire en elle-même n'a rien de sérieux, mais elle inquiète la duchesse de Fauconville qui est, vous ne l'ignorez pas, mon cher préfet, une très-vieille femme.

M. Piétri s'inclina.

— Et ma pupille... une enfant.

— Qu'on dit être la plus jolie femme de France et de Navarre.

— Il est vrai que Mathilde promet beaucoup.

— Et l'affaire qui inquiète ces dames?...

— Est aussi romanesque que puérile.

Le comte tira les quatre lettres adressées à Mme de Fauconville en Normandie.

— Vous connaissez ma signature? demanda-t-il.

— Parfaitement.

Il étala les lettres sur la table; elles étaient longues; la première surtout pouvait passer pour un journal.

— Ces lettres sont signées par vous, dit le préfet.

— C'est une erreur.

— La ressemblance est frappante.

— Avez-vous le temps de prendre lecture de ces pièces?

— Oui. Mais... si nous déjeunions, d'abord... La table est servie, nous causerons au dessert.

— J'accepte, d'autant plus qu'une autre fois je pourrais vous trouver plus occupé.

Comme on déjeunait en famille, il ne fut pas question d'affaires pendant le repas. Mais le préfet fit servir le café dans son cabinet, où il emmena M. de Baurain. Les deux hommes allumèrent leur cigare, se mirent à l'aise devant un immense feu, pendant qu'un valet dressait entre eux une petite table, et y plaçait des tasses. Puis, quand le liquide fut versé, le cognac servi, le préfet fit défendre la porte et pria son visiteur de s'expliquer.

— Voilà quatre lettres adressées à Mme de Fauconville, que je vous prierai d'abord de parcourir.

— Eh! eh! fit le préfet en s'arrêtant au milieu de la première, c'est hardi et bien combiné.

— N'est-ce pas?... Poursuivez.

M. Piétri ferma la première lettre en riant.

— Vous seriez, d'après cela, dit-il, rien moins qu'un voleur, un assassin...

— Et, acheva de même le comte, un incendiaire. Les trois autres, ajouta-t-il en montrant les papiers, ne sont que des corollaires de celles-ci; on y supplie la duchesse de consentir à une entrevue, on lui offre des preuves irrécusables.

— Il faut, dit le préfet, accorder l'entrevue, et demander les preuves promises.

— C'est ce que j'ai conseillé; et profitant de ce que ma tante est ici, j'ai fait écrire à l'adresse donnée par l'aveugle, que Mme de Fauconville l'attendait

— Alors...

— Il est venu.

— Cela devient fort intéressant.

— N'est-ce pas? Il est arrivé à l'heure exacte assignée par la duchesse elle-même, conduit par un homme que je n'ai pas regardé, et que les domestiques affirment être de mauvaise mine.

— Eh bien, les preuves?

— Il n'a pas mal joué son rôle d'abord : suppliant la duchesse de se laisser baiser la main, il s'est écrié qu'il reconnaissait sa voix, que tout en elle rappelait sa tante bien-aimée. Puis il a lancé quelques vagues souvenirs d'enfance et de lieux. La scène se prolongeant, la duchesse s'impatienta, et lui demanda ce qui était arrivé le 25 décembre, à minuit, quatre années avant son départ pour l'Amérique. Naturellement, il n'a pu répondre. Alors, il a pris crânement son parti de l'affaire, et s'est écrié : Je suis un pauvre malheureux ! vous êtes riche, donnez-moi un secours, et je vous laisserai tranquille.

— Vous l'avez fait arrêter ?

— Nullement. Je me suis contenté de le mettre à la porte en lui donnant un secours.

— Cette imprudence, pour un homme comme vous, est coupable, mon cher comte.

— Hélas ! je ne le sais que trop. Mais je l'ai assez regrettée pour que vous ne me fassiez pas de reproches. Le guide avait disparu, et l'aveugle, d'un pas hâtif pour un homme qui n'y voit pas, traversa la cour, se fit ouvrir la grille, et se perdit dans les Champs-Élysées.

— Alors, vous supposez que la cécité n'existe pas ?

— Qu'elle n'est pas complète, à moins que la peur n'ait éclairé la fuite de cet homme, et qu'il connût déjà l'hôtel.

— Et il ne se passa rien autre chose ?

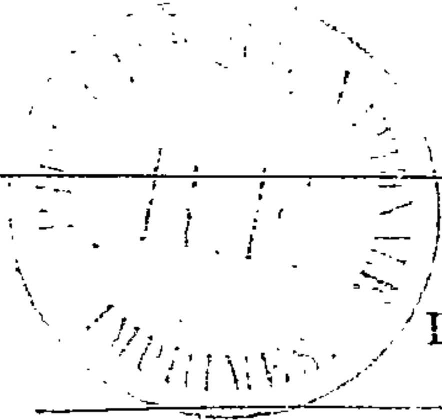
— Il me reste à vous dire le plus grave : l'aveugle était à peine parti, que les domestiques s'apercevaient de la disparition d'un écrin de perles fines, appartenant à ma pupille, et laissé par sa femme de chambre dans la pièce où attendait le guide.

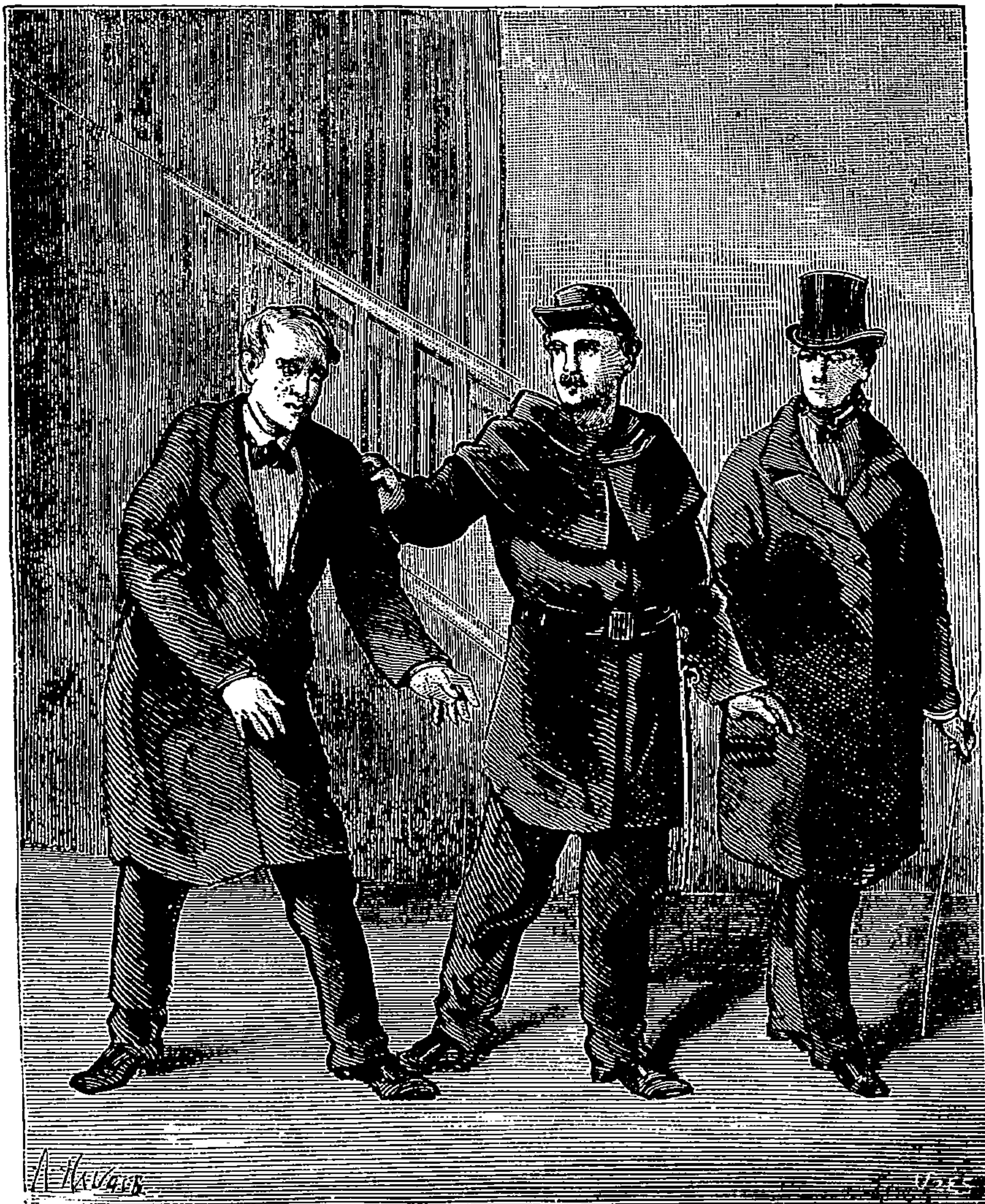
— Voilà de dangereux malfaiteurs, dit le préfet.

— Ce n'est pas tout ! La montre de Mme de Fauconville, posée sur la cheminée, à côté d'elle, pendant sa conversation avec l'aveugle, a été prise par ce dernier.

— Avouez, mon cher, que vous avez fait du triste ouvrage en laissant partir ces deux coquins.

— Aussi, est-ce pour le réparer que je viens à vous.





L'agent tenait l'aveugle par le bras.

— Heureusement, ce sera facile. Vous connaissez la demeure de ces deux scélérats ?

— Je l'espère.

— Comment ?

— Ils ont quitté l'hôtel d'où ils écrivaient à Mme de Fauconville.

— Alors ?

— Lisez encore cela, dit le comte, en présentant la moitié de la lettre de Clémence.

On se souvient qu'il y avait aussi dans cette lettre quelques confidences relatives à la jeune vicomtesse de Baurain ; le comte ne croyait pas utile d'en instruire le préfet de police; c'est pourquoi il ne lui donnait qu'une demi-feuille de papier. Mais comme un préfet de police remarque tout, M. Pietri en fit l'observation. Le comte sourit.

— On ne m'a pas confié, dit-il, la partie confidentielle et amoureuse.

Cela s'expliquait trop bien pour faire naître un doute.

— Voilà une heureuse coïncidence, dit le préfet. Vous pouvez être, mon cher comte, parfaitement tranquille et rassurer ces dames. Dès ce soir, je l'espère, votre aveugle sera notre hôte, à moins qu'il n'ait encore quitté son nouveau domicile. Dans ce cas, les recherches seraient peut-être plus longues.

Pendant que le comte et le préfet causaient si tranquillement d'une affaire, dont ni l'un ni l'autre ne semblaient prendre une grande inquiétude, le petit hôtel du *Drap-d'Or* était mis sens dessus dessous par une alerte sans conséquence, mais qui, fausse ou vraie, occasionne toujours une vive émotion. Alice était seule au bureau ; les locataires, presque tous employés et ouvriers, se trouvaient dehors ; il n'y avait donc que le nº 9 occupé par l'aveugle. Malgré les prières de la mère et de la fille, cet homme ne sortait guère de chez lui qu'à l'heure des repas, alors que Daniel pouvait lui-même le guider et veiller sur lui.

Tout à coup, la petite porte du bas s'ouvrit violemment, deux hommes se précipitèrent dans le couloir et dans l'escalier, et arrivèrent au bureau, avant que la jeune fille eut le temps de se lever. L'un de ces hommes était un pompier ; Alice fut effrayée.

— N'ayez crainte, mademoiselle, dit celui-ci en faisant le salut militaire ; il y a le feu dans une cheminée de votre maison, nous venons pour savoir laquelle.

— Voyez, messieurs, dit la jeune fille toute tremblante, en montrant son poêle et sa cuisine.

— Vous avez d'autres cheminées que ça, dit le pompier.

— Oui, monsieur, mais il n'y a de feu nulle part; tout le monde est sorti.

— Si vous le permettez, nous allons voir tout de même.

— Certainement. Voici les clefs.

— Ah ! fit Alice songeant tout à coup à l'aveugle, à moins que ce ne soit au numéro neuf.

— Il est habité ?

— Oui, monsieur, par un homme qui n'y voit pas.

— C'est là, sans doute; conduisez-nous.

— Entrez doucement, messieurs, et laissez-moi lui parler la première ; il ne faut pas l'effrayer.

L'aveugle se leva tout effaré lorsqu'il entendit ouvrir sa porte, mais la voix de la jeune fille le rassura. Quand il sut de quoi il s'agissait, il dit doucement :

— Cela ne peut être ici ; il y a plus d'une heure que j'ai laissé éteindre le feu.

Malgré cela, le pompier, pour l'acquit de sa conscience sans doute, jeta un coup d'œil dans la cheminée.

— Décidément, dit-il en sortant du numéro neuf avec Alice, ce n'est pas chez vous, et nous ferons aussi bien d'aller chez le voisin que de perdre du temps à visiter vos chambres vides.

Son camarade fut du même avis, et tous les deux descendirent.

La jeune fille les suivit. Dans la rue il y avait déjà beaucoup de monde, et d'autres pompiers plus chanceux, ou plus clairvoyants que leur confrère, étaient entrés à côté, où ils ne tardèrent pas à se rendre maîtres du feu, qui avait pris dans une cheminée du cinquième étage, près de la chambre où se trouvaient les enfants Jérôme.

La flamme sortait par le haut; une fumée épaisse remplissait la rue avec une insupportable odeur de suie ; il n'en faut pas davantage pour faire encombrer la chaussée. Mais dans la maison tout était tranquille, et la vieille locataire qui avait mis le feu, en brûlant un fagot de bois sec ne s'en doutait même pas. Aussi fallait-il voir et entendre Sylvestre Trotignon, levant les bras au ciel devant ses escaliers arrosés, et gémissant sur l'incurie des gouvernements, qui entretiennent à grands frais des bataillons de ces hommes à casques, bons tout au plus à faire enrager les concierges.

Sophie descendait de visiter ses locataires; et, disons-le à sa louange, elle avait commencé par les enfants qu'elle savait seuls, et qu'elle croyait à moitié morts de peur. Il n'en était rien. Avec l'insouciance de leur âge, les pauvres petits jouaient sur la paillasse, malgré la fumée qui entrait chez eux. A l'exception de l'aîné, qui pensait à sa mère et dont le visage restait triste, ils étaient heureux : ils mangeaient, et n'y étaient pas encore habitués.

— Ah ! ne m'en parle pas, répondit madame Trotignon aux doléances de son mari : c'est trempé du haut en bas, et il gèle ! On se cassera les reins, c'est sûr.

— Voilà une demi-journée de perdue.

— Eh ! c'est encore ce sacripant de Baudruche qui est venu chez sa grand'mère tout à l'heure, et a rempli la cheminée de tout le fagot qu'il apportait, sous prétexte qu'il fait froid chez la vieille.

— Elle ne pouvait donc pas l'empêcher ?

— Tu sais bien qu'elle a ses rhumatismes.

— Bien habité le cinquième, grommela Sylvestre.

— Ah ! celle-là paie bien, on ne peut pas dire le contraire ; elle a été à l'aise la mère Baudruche, et c'est un de ses parents qui lui fait une petite rente. Moi, on ne peut pas me tromper, je sais l'histoire de tous mes locataires. A propos, elle m'a remis quarante sous pour la peine que tu vas avoir, mon ami, à ramasser tes escaliers.

— Quarante sous ! à un homme qui perd sa demi-journée ! Donne-moi de l'eau chaude et le chiffon, madame Trotignon, que j'en finisse.

En effet, il gelait si fort depuis la veille, que l'eau faisait déjà glace sur les marches du premier étage. Mais si madame Trotignon ne trottinait pas, son mari, au contraire, était leste, elle l'avait dit avec raison, comme un chat. En un quart d'heure, il ne resta pas le moindre souvenir de l'incendie ni des pompiers.

Sylvestre avait passé beaucoup plus de temps à se plaindre du dégât qu'à le réparer.

Alice, voyant qu'il n'y avait rien de sérieux dans le tapage de la rue, était remontée au bureau, où Daniel arriva presque en même temps.

— Que s'est-il donc passé, mademoiselle Alice, demanda le jeune homme?

— Presque rien.

La jeune fille raconta la visite du pompier, puis elle ajouta :

— Je suis bien inquiète, monsieur Daniel.

— Et de quoi donc ?

— Ma mère ne rentre pas; jamais elle n'a fait une si longue absence depuis que je suis avec elle.

— Vous savez où elle est allée ?

— A Vaugirard.

— C'est loin peut-être?

— Oui; mais songez-donc depuis ce matin....

— Des affaires la retiennent sans doute.

— Nullement. Elle a reçu hier soir une lettre d'un ancien camarade de mon père qui est bien malade, et demande à la voir. Naturellement, elle est partie tout de suite.

— Cela ne me parait pas inquiétant.

— D'abord, j'ai trouvé la chose toute naturelle, comme elle et comme vous. A présent, cela ne me produit plus le même effet.

— Vous ne lui connaissez pas d'ennemis?

— Oh! je suis bien sûre qu'elle n'en a pas, au contraire. Quand ceux qui la connaissent, parlent de la mère Mathieu, ils disent : Tout ce qu'il y a de meilleur et de plus honnête au monde.

— Vous avez eu peur peut-être, quand ces hommes sont entrés chez vous tout à l'heure?

— Je ne le nie pas.

— Et vous êtes restée sous cette fâcheuse impression ?

— C'est bien possible. Mais j'oublie que votre père vous attend avec impatience. Allez le chercher, monsieur Daniel. Nous avons un déjeuner froid; c'est tout prêt.

Alice mit quand même le couvert de Mme Mathieu ; c'était la première fois qu'on allait faire un repas sans l'hôtelière; la jeune fille avait le cœur serré; les pensionnaires s'en ressentaient. Cependant elle faisait de grands efforts pour parler comme d'habitude à l'aveugle, et ne pas lui laisser deviner qu'elle ne mangeait point. Elle eut beau faire, le déjeuner fut contraint ; quand on cherche à parler, on ne trouve rien à dire.

Lorsque l'aveugle fut rentré chez lui, Daniel dit à la jeune fille :

— Voulez-vous que je reste auprès de vous jusqu'au retour de votre mère? Il y a peu à faire aujourd'hui à mon bureau, je puis me dispenser d'y retourner.

— Ah ! je veux bien, répondit Alice en laissant tomber sa main dans la main de l'étranger. J'ai peur de me retrouver seule.

Elle reprit son ouvrage; il s'assit à côté d'elle, et tous les deux gardèrent un instant le silence. Ce fut Alice qui parla la première.

— J'ai beaucoup pensé, dit-elle, à tout ce que vous m'avez raconté, monsieur Daniel, et plus j'y songe, plus je trouve votre projet dangereux.

— Il faut pourtant prendre un parti.

— Moi, à votre place, j'irais droit à la préfecture de police, je m'adresserais au préfet lui-même et je lui dirais: Faites-moi accompagner au château de Fauconville; si j'ai menti, vous me gardez. Si je dis vrai, vous tenez le plus grand criminel de la terre, cela vaut bien la peine d'un essai.

— J'ai parlé de ce conseil à notre pauvre ami; il le rejette. Ses ennemis sont trop puissants, dit-il : une fois entre les mains de la police, nous n'en sortirons plus. Seuls, sans moyens d'action, nous succomberons certainement, sans aucune espérance de nous relever. S'il arrive à sa tante, au contraire, il est certain de se faire reconnaître; il lui rappellera un fait qu'il n'a jamais révélé à personne, pas même à moi, et elle le croira.

— Mais il faudrait de l'argent pour cela ! s'écria la jeune fille; il en faudrait beaucoup, et nous n'en avons pas.

— Patience, quelques mois encore. Ma bourse grossit, quoique mes appointements soient modestes. Au printemps nous pourrons partir.

— Je serai alors bien contente et bien triste, monsieur Daniel.

— Et moi, pour renoncer à vous voir, il faut bien que j'espère.

— Quoi donc?

— Que vous ne m'oublierez point pendant l'absence.

— Faites mieux qu'espérer, monsieur Daniel, croyez !

— Oh! nous réussirons, et je reviendrai pour vous faire heureuse, Alice.

— Je le crois et je vous attendrai, Daniel.

La jeune fille oubliait, dans cette causerie, ses angoisses précédentes ; et le jeune homme était heureux de la voir sourire, quand un coup de sonnette violent, fébrile, venant de la chambre de l'aveugle, vint les faire pâlir tous les deux.

Ils se précipitèrent.

L'aveugle était debout, cherchant la porte, se soutenant aux meubles d'une main, pendant que de l'autre il serrait convulsivement un objet qu'on ne voyait pas.

— Qu'avez-vous, mon père ? s'écria Daniel.

— Ah ! Dieu soit loué ! tu n'es point parti. Regarde ! regarde !

Alice était restée près de la porte, attirée par une curiosité invincible.

— Une montre, dit le jeune homme.

— La sienne ! Comprends-tu cela ? Je viens de la prendre là, dans une petite boîte, sur la cheminée. C'est toujours la même, avec ses initiales F. F. en diamants. J'ai senti cela, et il m'a semblé que je redevenais fou... c'est effrayant et providentiel en même temps. Qui donc a pu apporter cela ici ?

Daniel se tourna vers Alice.

— Quelqu'un est-il entré dans cette chambre depuis ce matin ? lui demanda-t-il.

— Personne, j'en suis sûre ; je n'ai pas quitté le bureau... excepté pourtant ce pompier et son camarade.

— Qu'ont-ils fait ici ?

— L'homme sans costume est resté debout contre la cheminée, pendant que l'autre regardait dedans.

— Nous sommes découverts, dit Daniel accablé.

— C'est impossible, repartit l'aveugle.

— Est-ce qu'il y a quelque chose d'impossible à cet homme ?

— C'est vrai. Que faire ?

— L'arrivée de cette montre dans notre chambre doit être encore une de ces machinations infernales qui n'appartiennent qu'à lui. Nous n'avons pas le temps de réfléchir ni de chercher. Il faut fuir.

— Où irez-vous ?

— Partout, mais loin d'ici.

Paris. — Typ. Collombon et Brûlé, r. de l'Abbaye, 22

— Ah ! si seulement ma mère était là ! elle vous trouverait un asile. J'entends la porte s'ouvrir... Si c'était elle !

La jeune fille courut et revint aussitôt, pâle comme une morte.

— La police ! dit-elle.

— Ah ! nous sommes bien perdus ! murmura l'aveugle défaillant.

— Pas encore, dit le jeune homme.

— Sauve-toi, Daniel, abandonne ton malheureux ami.

L'étranger prit un résolution subite, une de ces résolutions qui surgissent du cœur aux heures de péril imminent.

— Soit, dit-il, quoi qu'il arrive, mon père, ne craignez rien des hommes. Je vous abandonne afin de m'occuper de vous.

On n'avait plus le temps de s'expliquer ; Daniel entraîna Alice, et ferma derrière lui la porte du n° 9.

— Je ne le connais plus, dit-il rapidement à la jeune fille.

Et tout en souriant, il la ramenait par la main dans son bureau.

Elle cherchait à comprendre et restait pâle.

Le commissaire et les agents étaient déjà entrés.

— Qu'y a-t-il pour votre service, messieurs ? demanda la pauvre Alice, en continuant de trembler malgré elle.

— Ne craignez rien, mon enfant, dit paternellement le commissaire, qui attribuait le trouble de la jeune fille à son entrée et à celle des agents. Et d'abord, appelez madame Mathieu.

— Elle est sortie depuis ce matin, monsieur ; je suis toute seule.

Le commissaire, voyant un beau jeune homme tenir par la main cette jolie fille pendant l'absence de la mère, eut une pensée mauvaise et fut, avouons-le, bien excusable.

— Est-ce qu'elle vous laisse ainsi souvent? demanda-t-il.

— C'est la première fois, monsieur.

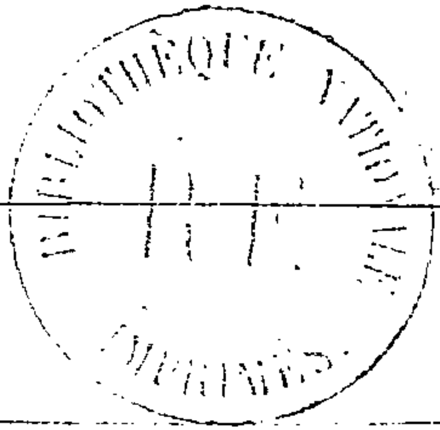
Daniel crut devoir intervenir.

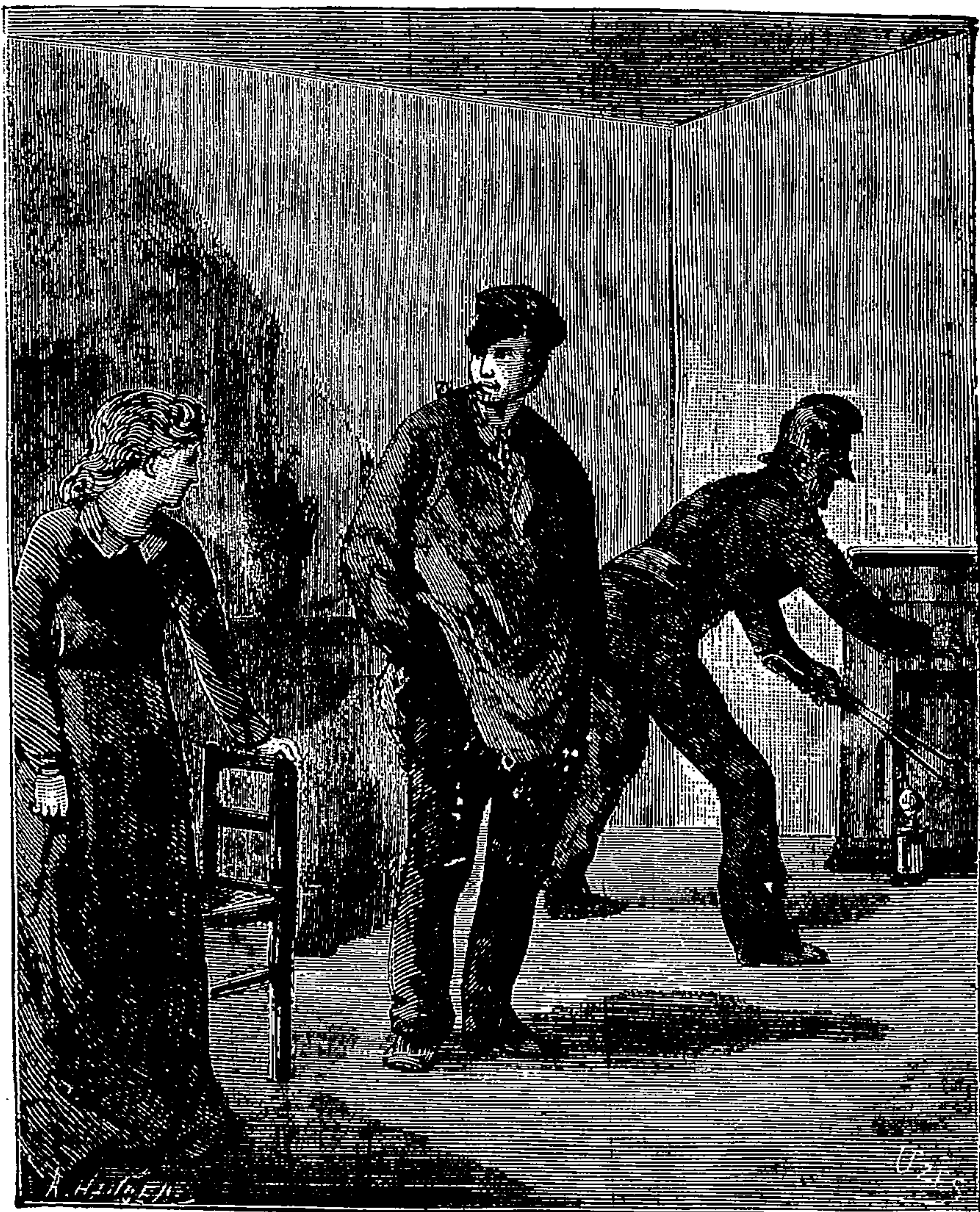
— Madame Mathieu, dit-il, m'a prié de rester près de sa fille jusqu'à son retour.

Alice crut saisir la pensée du jeune homme. Elle sourit de son petit air gracieux en regardant le magistrat, et lui dit, toute rougissante de son mensonge :

— Mon fiancé, monsieur.

Tout était expliqué.





L'homme sans costume est resté debout contre la cheminée, pendant que l'autre regardait dedans.

— Est-ce que monsieur connaît la maison ? demanda le commissaire, souriant à son tour à la jeune fille.

— Aussi bien que moi, monsieur.

Alors, à Daniel :

— Vous pouvez répondre à mes questions?

— Parfaitement.

— Madame Mathieu loge depuis quelque jours un aveugle, et un homme qui lui sert de guide?

— Oui, monsieur, répondit le jeune homme sans hésiter, au n° 9.

— Connait-on ces gens-là ?

— Non, monsieur; ils sont arrivés un soir, demandant une chambre; on les a pris.

— Et l'on n'a pas eu à s'en plaindre?

— Je ne le pense pas.

Le magistrat regarda la jeune fille.

— Ils sont tranquilles comme pas un; le jeune a une place où il va tous les jours ; quant à l'aveugle, il ne sort jamais.

— Ah ! fit le commissaire avec une inflexion de voix particulière.

Il reprit :

— Il n'est pas sorti cette semaine ?

— Non, monsieur je puis vous l'affirmer.

— On vérifiera. Conduisez-nous chez lui.

Alice hésitait.

— Allez, mademoiselle, dit le jeune homme; je garderai le bureau pendant votre absence.

La jeune fille pensa qu'il voulait profiter de cela pour fuir, et ne fit pas d'observations.

— Cet aveugle vous paye-t-il régulièrement ? demanda encore le magistrat.

— Je crois que oui, monsieur; c'est ma mère qui s'occupe de cela.

Un agent était resté près de la porte de l'hôtel, en haut de l'escalier; l'autre accompagnait le commissaire.

Alice recommençait à trembler si fort qu'elle ne parvint pas à mettre la clef dans la serrure du n° 9. L'agent vint à son secours.

— Vous pouvez retourner à votre bureau, lui dit le commissaire, quand la porte fut ouverte.

A cause de Daniel, peut-être eût-elle mieux aimé savoir ce qui allait se passer là, mais il fallait se résigner et se taire.

Le jeune homme causait familièrement avec l'agent, resté gardien de la porte, quand Alice rentra dans le bureau.

— Voilà une visite qui impressionne singulièrement Mlle Mathieu, dit Daniel.

— Quand on n'a rien vu, répondit l'agent, ce n'est pas étonnant. Elle est bien jeune, cette demoiselle.

Il ne fallait pas d'autre prétexte à Daniel pour retourner s'asseoir près d'Alice.

— Il n'y a pas un instant à perdre, lui dit-il en souriant comme s'il lui parlait d'amour; votre mère peut rentrer, tout alors serait perdu. Écoutez-moi.

— Parlez, mon ami.

— Je ne vous demande pas si vous avez confiance en moi.

— C'est inutile.

— Ce que vous avez dit tout à l'heure, Alice, est-ce vrai? Sommes-nous fiancés ?

— Libres et heureux, je ne vous le dirais pas la première, répondit la jeune fille avec un angélique sourire et un pur regard ; mais quand le danger vous menace, Daniel, je suis plus que votre fiancée... je suis votre femme.

L'agent dut croire que les deux tourtereaux avaient oublié la police et l'aveugle dans la conjugaison du verbe *aimer*.

L'émotion de l'étranger fut vive à cette réponse de la jeune fille, mais il s'en rendit maître.

— Je vous crois, fut son unique réponse.

Son visage redevint calme et sa voix ferme.

— Celui que j'appelle mon père, dit-il, va être, je le prévois, poursuivi, calomnié, condamné peut-être, tâchez de lui dire que je veille et que je le sauverai.

— Je le lui dirai, je vous le promets.

— Tant qu'il sera en prison, je ne vous verrai point sans doute; veillez sur lui : la prison est dure au pauvre.

— Il ne manquera de rien, comptez sur moi. Mais n'aurai-je pas de vos nouvelles quelquefois, Daniel ?

— Je ne sais pas.

— Je mourrai d'inquiétude.

— Je tâcherai de vous envoyer un message. Les moyens me manqueront peut-être, faute d'argent.

Alice ouvrit un tiroir, en tira des billets de banque et, rouge de plaisir cette fois, les mit dans la main de Daniel.

— C'est pour notre prochain terme, dit-elle; le propriétaire attendra.

— J'accepte, dit le jeune homme, car il faut réussir à tout prix.

La porte du numéro 9 s'ouvrit; le cœur des jeunes gens se serra; leurs mains s'unirent plus fortement.

L'agent tenait l'aveugle par le bras, le commissaire suivait. Il s'arrêta au bureau.

— Quoi! vous emmenez ce pauvre homme! fit Alice sans trop savoir ce qu'elle disait.

— C'est un malfaiteur bien dangereux, mademoiselle.

— Lui!

— Vous ne savez vraiment pas où travaille son guide?

— Pourquoi vous le cacherais-je?

— Du reste, on sait ce que sont les places de ces gens-là.

Le deuxième agent aidait son camarade à tenir l'aveugle pour le faire descendre.

Alice eut un léger cri involontaire, et devint pâle; Daniel lui-même ne put s'empêcher de tressaillir.

Mme Mathieu arrivait chez elle comme une avalanche, le châle mis de travers, la chevelure dérangée, le visage rougi par la colère et le froid.

— Ah! on ne m'y prendra plus! disait-elle en traversant le couloir, impatiente de raconter sans doute une mésaventure quelconque.

Elle allait si vite, que les agents se rangèrent avec leur prisonnier, en la voyant monter deux marches à la fois.

Elle s'arrêta pourtant en face de ceux-ci et de l'aveugle, regardant tour à tour le prisonnier, la police, sa fille tremblante, en avant de Daniel, qu'elle semblait vouloir défendre.

— Ah! çà, dit-elle, après la première seconde de stupéfaction, qu'est-ce que vous voulez faire à ce brave homme-là, vous autres

Le commissaire, qui la connaissait, lui répondit:

— Ce qu'on fait aux voleurs qui s'introduisent dans les maisons honnêtes.

— Lui! fit l'ex-vivandière. Un voleur!...

Elle n'eut qu'un éclat de rire à cette révélation, qu'elle ne pouvait supposer sérieuse, et acheva d'entrer chez elle.

— Eh bien, vous le laissez emmener comme ça! dit-elle à Daniel. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Alice, ne pouvant parler, eut pour sa mère un regard de supplication muette, que surprit le commissaire de police. Il fit un signe aux agents, qui descendirent avec leur prisonnier, tandis que deux autres, restés dans la rue pendant la perquisition, vinrent, à leur place, se tenir à la disposition du magistrat.

— Savez-vous, madame Mathieu, dit le commissaire avec bienveillance, que vous êtes une mère bien imprudente.

— Ça serait injuste de me faire un reproche, monsieur Samson; je sais bien ce que vous voulez dire, on ne s'en va pas de chez soi pour si longtemps quand on a une fille si jolie que mon Alice. Mais que voulez-vous ? je reçois cette lettre hier au soir.

Elle tira un chiffon de sa poche.

— Lisez vous-même, et vous verrez si je pouvais ne pas aller là: un pauvre vieux de mon ancien régiment, un camarade de mon défunt, qui voulait me voir avant de mourir, disait-il. Est-ce que je pouvais me douter que c'était une farce? l'adresse y est comme vous pouvez voir, mais sans numéro. J'ai cherché, cherché, cherché; puis un individu est venu me dire en ôtant sa casquette : « Qu'est-ce que vous cherchez donc tant, la mère? » Je lui ai conté l'histoire. « Philibert Dangé, qu'il dit alors en réfléchissant, je connais ça dans Vaugirard; si vous voulez m'attendre, je vais déjeuner, après quoi je vous le dénicherai, j'en réponds. Il ne fait pas chaud le matin dans cette saison, j'avais froid, et faim aussi. Je me suis dit: une complaisance, ça vaut quelque chose, et je l'ai prié de déjeuner avec moi chez le marchand de vins le plus proche.

— Après ? dit le magistrat que cette farce ne faisait point sourire.

— Il a fait traîner le déjeuner ; puis il m'a emmené da champs, bien loin, disant être sûr de mon affaire. On arriva un endroit, ce n'était pas ça encore. Enfin, il eut une fois

seignement et me dit joyeusement : Nous y sommes ! Moi, j'étais si contente d'y être, que je ne lui fis pas de reproches. Le vent soufflait rude, il me fit entrer dans une espèce de petit caboulot, et me dit : Je viens tout de suite. Je l'attendrais encore si j'y étais restée.

— Où étiez-vous ?

— A Vanves, monsieur le commissaire. Au Petit-Vanves ! làbas, au diable, dans les champs. Mais, ce n'est pas tout ça, j'en reviens à mon aveugle. Qu'est-ce que vous en avez fait, monsieur le commissaire ? et vous, pourquoi l'avez-vous laissé prendre, monsieur Daniel ?

Celui-ci restait calme, mais le visage d'Alice exprimait l'angoisse.

— Veuillez vous tourner par ici et me répondre, madame Mathieu, dit le magistrat, en faisant placer l'hôtelière de façon à ce qu'elle tournât le dos aux jeunes gens.

Puis il reprit :

— Vous arrivez encore à temps pour me donner les renseignements qui me manquent. Mais, d'abord, je vais satisfaire votre curiosité, bien légitime, du reste. Les deux hommes que vous logez au numéro 9 de votre hôtel, sont des malfaiteurs de la pire espèce.

— Ah ! ça, par exemple, monsieur le commissaire, si vous me le prouviez, je n'y croirais sans doute pas encore.

— Vous vous rendrez peut-être à l'évidence, quand vous saurez que vos locataires ont volé une montre et un écrin de perles fines, objets que nous venons de retrouver dans leur chambre.

En disant ces mots, le magistrat mit sur la table les objets en question, étudiant beaucoup plus la physionomie de Daniel que l'effet qu'ils produiraient à Mme Mathieu. Mais Daniel, de son côté, paraissait plus occupé d'Alice que de l'affaire de l'aveugle.

Peut-être l'eût-il soupçonné cependant, à cause des imprudences involontaires de la jeune fille; mais la note émanant de la préfecture disait : « *Le complice de l'aveugle est un homme de mauvaise mine.* » Or, Daniel avait fort grand air, et à la dignité de la tenue se joignait une expression de visage d'une franchise et d'une honnêteté incontestables.

Le magistrat, tout en causant d'un air bonhomme avec Mme Mathieu, remarquait toutes ces choses rassurantes, ce qui ne l'empêchait pas de se dire : Ces deux jeunes gens me cachent un mystère. Lequel? C'est ce qu'il voulait savoir avant de s'en aller.

Mme Mathieu prit sans façon l'écrin et la montre.

— Regarde donc, Alice, comme c'est joli, dit-elle. Voilà un collier qui t'irait à ravir.

— Que dites-vous de cette trouvaille? demanda le commissaire.

— Je dis que c'est superbe, mais j'ajoute que si c'était dans la chambre de notre aveugle, ça lui appartient, ou c'est un autre qui l'y a mis.

— Oh! c'est bien cela, ma mère! s'écria Alice en se jetant dans les bras de Mme Mathieu.

Et, à bout de forces, elle se mit à sangloter.

— Allons, allons, fillette, il ne faut pas t'impressionner comme ça. Mais, fit-elle en se retournant brusquement, pourquoi ne dites-vous rien, monsieur Daniel? C'est votre...

Elle s'arrêta. Alice avait posé ses lèvres sur les siennes, la forçant au silence par un baiser suppliant.

— Voyons, dit le commissaire, je vais vous laisser, mesdames; ces scènes pénibles, en se prolongeant, pourraient vous fatiguer. Je demanderai seulement au fiancé de Mlle Alice...

Il tira une plume et une écritoire de sa poche.

— De me donner ses nom et prénoms. Il nous servira de témoin.

En parlant, il regardait fixement le jeune homme qui ne sourcilla pas. Mais Alice se soutenait à peine.

— Son fiancé! murmura Mme Mathieu, qui avait plus de bonté dans l'âme que de finesse dans l'esprit.

Daniel jeta à la jeune fille un long regard de commisération, et se leva.

— C'est facile, monsieur, dit-il au magistrat.

— J'attends, fit le commissaire.

Le jeune homme était grave et calme; sa belle tête pensive s'était relevée avec un certain orgueil; il regardait le magistrat de ses grands yeux ouverts, de façon à laisser lire dans son âme; son sourire était triste, un peu amer, mais rien en lui ne révélait la moindre faiblesse.

— Je n'ai qu'un nom, dit-il, Daniel. Je ne connais point ma famille, mais je suis le fils adoptif du comte Raoul de Baurain, cet aveugle que vous avez arrêté tout à l'heure, et qui est le plus généreux et le plus saint des hommes.

Le magistrat, qui avait la prétention, juste d'ailleurs, de se connaître en scélérats, aurait volontiers absous Daniel à ses premières paroles : ce visage triste et franc, cette dignité simple et vraie, ce je ne sais quoi, qui émane comme un parfum d'une âme honnête et bonne, l'avaient frappé, convaincu. Le nom du comte Raoul de Baurain jeta un voile sur la vérité qui se faisait jour, un masque sur les apparences; qui ne mentaient point. Ce ne fut pas un soupçon, un doute qui succéda à la conviction passagère du magistrat, ce fut une conviction contraire.

Il avait failli se tromper. Un sourire ironique passa sur sa lèvre; c'est lui-même qu'il raillait.

— Nous connaissons l'histoire, dit-il.

Alice comprit que tout était perdu, et n'essaya plus de se contraindre. Pâle, les mains jointes, le front courbé, elle demandait à Dieu ce qu'elle ne pouvait plus espérer des hommes.

Mme Mathieu regardait tour à tour sa fille et le commissaire, n'osant plus parler, sentant bien qu'elle venait d'être la cause involontaire d'un malheur.

Les deux agents entrèrent, appelés par le magistrat.

— Je suis obligé de vous arrêter, dit celui-ci à Daniel.

La tenue du jeune homme était si digne et si fière que, le croyant coupable, le commissaire n'osait encore le traiter en vulgaire malfaiteur.

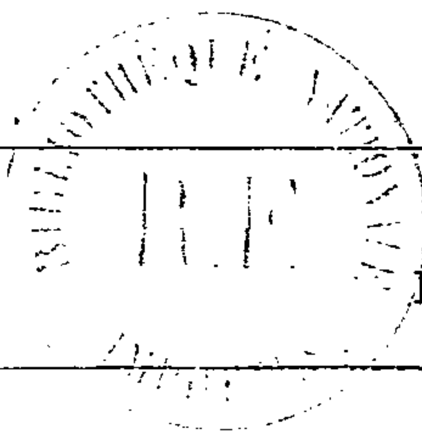
— Faites, dit-il de sa voix douce, avec son navrant sourire.

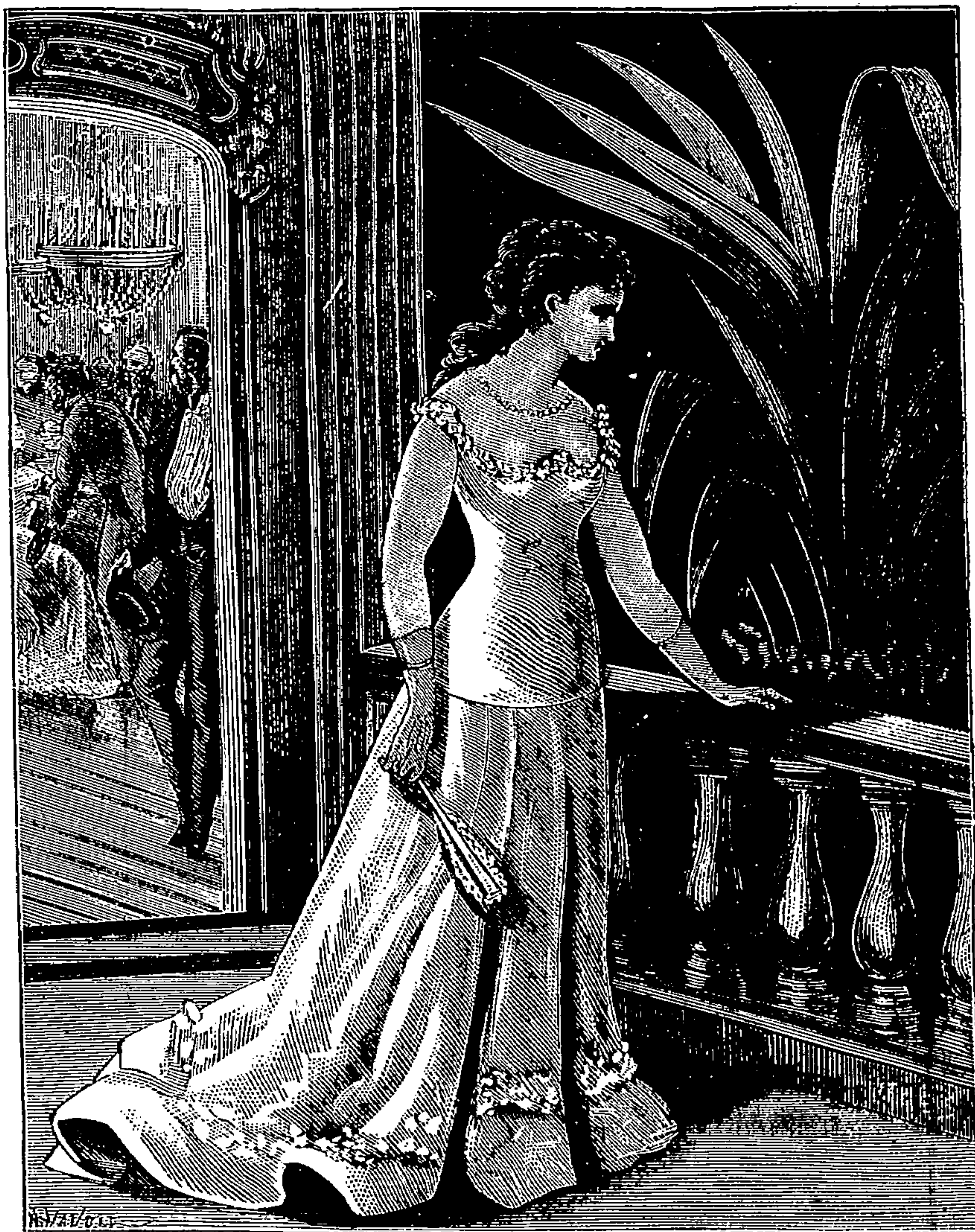
Et il fit un pas vers les agents.

Mais comme ceux-ci s'approchaient de lui sans défiance, le voyant si soumis et si doux, il les écarta de deux mouvements vigoureux, se jeta hors du bureau, sur la rampe de l'escalier, dont il toucha le bas en beaucoup moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. Puis il disparut dans la rue.

Les agents, revenus de leur surprise, se précipitèrent après lui.

— Eh bien, madame Mathieu, dit le commissaire, croirez-vous maintenant ?





Mathilde.

L'hôtelière ne répondit pas. Elle était abasourdie.

— Mademoiselle, reprit le magistrat, en s'adressant à Alice, je crains que vous ayez joué dans tout ceci un très-vilain rôle, et que vous ayez bientôt à le regretter. Nous nous reverrons.

Il sortit.

— Ah ça! vas-tu me dire ce que tout ça signifie? demanda aussitôt la mère Mathieu à sa fille.

Alice tomba sur son sein et n'eut qu'un seul cri, à la fois déchirant et résolu :

— Je l'aime!

XIX

AVANT LE DÉPART

L'hôtel de Baurain est brillamment éclairé; dans la cour des chevaux piaffent, les équipages succèdent aux équipages, tandis qu'à la porte, la foule s'arrête, cherchant à voir, dans l'intérieur des voitures, ces privilégiés dont le luxe lui sert de spectacle.

Le comte donne ce soir-là une fête d'hiver. Tout ce que Paris compte de célébrités dans les lettres, les arts, la magistrature, la finance, l'armée se rencontrent dans ces salons, où le luxe moderne étale toutes ses splendeurs. Les plus grands noms se heurtent aux plus grandes fortunes, les vieilles aristocraties de race aux jeunes aristocraties de la gloire et de la pensée.

Mme de Fauconville semble rajeunie au sein de ce mouvement, de cette fête, qu'elle sait gré à son neveu d'avoir donnée pour elle. La prodigalité n'effraye pas la vieille dame; c'est un signe de race qu'on ne peut afficher sans se montrer grand seigneur. M. de Baurain l'a hérité de son père; il peut se ruiner comme lui, mais cela vaut mieux que les infimes calculs d'un bourgeois, les ladreries d'un croquant.

La duchesse provinciale n'est point déplacée dans le cadre parisien qui l'entoure; son grand air est d'un très bon effet; son esprit caustique sied à son âge; sa mise de vieille femme est royale; elle ne porte que du velours noir et des diamants. Son éventail est l'une des plus charmantes créations de Boucher; c'est celui der-

rière lequel Marie-Antoinette abritait son émotion, à son entrée dans la salle du repas des gardes à Versailles. Personne n'héritera de ce souvenir : la duchesse a écrit ses volontés dernières ; il la suivra dans la tombe.

Il n'y a pas d'étrangers pour Mme de Fauconville parmi les gens qu'on lui présente ; quoique isolée en son vieux château, elle n'y a point perdu son temps, et s'est tenue constamment au courant des choses et des hommes de chaque époque. Pour réagir contre ses chagrins de famille, elle a dû se créer des occupations sérieuses : la religion a été le refuge, l'étude la distraction, et la politique l'entraînement. Aussi, connaît-elle, non moins bien que son neveu, le préfet de police, un ami, les grands industriels, les généraux, les gens de lettres et les artistes éminents qui circulent dans les salons, où tous semblent s'entendre pour l'en faire reine.

Outre que les invités savent, pour la plupart, l'attachement et le respect filial qu'a M. de Baurain pour sa tante, la position de la douairière, son âge et son caractère sérieusement estimable, lui attirent tous les égards et toutes les attentions.

Auprès d'elle, Mathilde, qu'elle chaperonne, rayonne de sa jeunesse et de sa beauté, que la simplicité de sa toilette fait ressortir encore. Elle ne porte qu'une robe de crêpe blanc, dont la dernière jupe relevée est brodée de petits bluets pâles. A la naissance du corsage, très-décolleté, un bluet naturel semble le retenir comme une agrafe ; la même fleur orne le dessus des bras, complètement nus, et une modeste branche pareille semble jetée comme par hasard dans les cheveux, où un seul rang de grosses perles fines la retient par derrière. Un même rang de perles au cou et aux poignets sont toute la parure de la jeune fille.

On la regarde, on passe, et l'on revient. Si l'on ne craignait d'être indiscret ou inconvenant, on la regarderait toujours. Les hommes sont éblouis, les femmes cherchent en vain une ombre à cette lumière. Mathilde est plus belle qu'elle ne l'était quelques mois plus tôt, à sa sortie du couvent ; elle le sera davantage encore quelques mois plus tard. On l'admire, on l'adorera ; elle attire, elle entraînera. Elle sera plus belle quand elle saura qu'elle peut le devenir ; c'est une affaire d'expérience.

Il y a des femmes qui prennent leur beauté réelle quand leur

cœur commence à battre, quand la passion éveille leurs sens, quand leur intelligence s'éclaire. Chez Mathilde, tout est plastique ; une seule chose peut grandir en elle : le moi. L'art seul doit donc l'embellir encore. Or, l'art chez la femme sans cœur s'appelle coquetterie, si je ne me trompe, et il tient lieu de tout le reste.

Rien n'était plus charmant que la modestie de cette admirable fille, abritée derrière cette grand'mère d'occasion, le front rougissant, les yeux baissés, la lèvre émue. On eût dit que toute cette foule l'effrayait, que tous ces regards la troublaient en pesant sur elle.

Toutes les craintes, toutes les pudeurs semblaient battre de leur aile effarouchée, ce front d'ange aux lumineuses ombres.

Et pourtant, sur ces lèvres rouges, sous ces paupières baissées et frissonnantes, il y avait un monde d'impatiences et de révoltes. Sous la grande ombre des cils noirs, l'œil bleu provoquait. Parmi ceux qui admiraient Mathilde, il y en eut qui s'éloignèrent ; cette perfection si complète des lignes n'appartient qu'à la statue, et à quelques-uns la statue fait peur. Elle prend l'admiration, elle prend l'amour, elle ne rend jamais rien ; on lui laisse sa raison quand on lui a donné son cœur. Il faut la fuir.

Le duc de La Coste, qui avait vu Mathilde à l'Opéra, ne voulait plus la reconnaître ; le sénateur, qui l'avait revue une fois ou deux depuis, affirmait que chaque jour lui apportait un rayon. Tous les deux firent au comte de Baurain la même question, ce soir-là :

— Quand mariez-vous votre nièce?

Et à chacun M. de Baurain répondit :

— Le plus tard possible. Du reste, elle est maitresse de son cœur, et par conséquent de sa main. Mme de Fauconville se chargera de diriger l'une et l'autre.

— Mme la duchesse se fixe donc à Paris ?

— Non. Elle emmène ma nièce en Normandie.

Le comte annonçait volontiers à tous le départ de Mathilde.

Alors, c'était un concert de reproches, de récriminations.

M. de La Coste, qui n'avait aucun doute que son fils se fût battu pour elle, accusait en riant son ami d'être un tuteur barbare et jaloux.

Son fils Adrien soupait chez la princesse de Larochefoucauld;

mais il devait rejoindre son père, dans la soirée, voulant connaître, disait-il, la nouvelle étoile qui s'était levée sur la capitale.

Quand il arriva, le duc lui dit :

— Si j'avais trente ans, je ne voudrais pas qu'un autre me prît cette femme.

Le jeune homme sourit à l'enthousiasme de son père, qui ajouta :

— Elle sera, vous verrez cela, mon fils, l'unique héritière du comte de Baurain.

— Alors, je suis trop pauvre pour elle.

— Le comte la laisse parfaitement libre de son cœur.

Adrien de La Coste, qui n'avait point l'âge du calcul, s'éclipsa. Il avait été présenté à la douairière, mais alors Mathilde dansait. Il passa dans le salon de danse.

La jeune fille était reconduite, après une polka qui venait de finir, par Guillaume Lapointe.

La duchesse de Fauconville venait d'entrer au salon de jeu, au bras de M. de R... le sénateur. M. de Baurain, et un assez grand nombre de personnes âgées, l'y suivirent.

A la vue de Guillaume et de Mathilde, Adrien de La Coste s'arrêta, mais à quelque distance des jeunes gens, et de façon à n'être point remarqué. Le visage du journaliste respirait une orgueilleuse joie ; on y lisait la sécurité du triomphe.

Cela indigna le jeune homme, dont les sentiments élevés lui eussent à peine permis l'expression d'une espérance, d'autant plus que la physionomie de Mathilde n'indiquait rien qui motivât l'air conquérant de son danseur. Elle souriait de la façon heureuse et charmée que donne une polka joyeuse, à toute jeune fille qui ne connaît pas encore d'autres plaisirs que ceux de la danse.

En arrivant à sa place, elle ne quitta point le bras de Guillaume qui, sans se presser, l'emmena à l'autre extrémité du salon. Là, était l'entrée d'une longue galerie, qui reliait cette pièce à une immense serre appelée, avec raison, le jardin d'hiver. Les deux jeunes gens entrèrent dans la galerie ; Adrien, machinalement, les y suivit. Il ne se rendit certes point compte de son action ; si on la lui eût reprochée, il aurait été surpris. Guillaume et Mathilde passèrent dans le jardin ; comme s'il fût leur ombre, Adrien les y

suivit encore. Mais arrivé là, le jeune homme dut renoncer à sa poursuite ; il ne connaissait pas la serre de l'hôtel de Baurain, véritable dédale d'allées, de contre-allées, de berceaux, de fouillis et de grottes. Alors seulement il songea à ce qu'il faisait, et se sentit rougir. Que lui importaient ces deux jeunes gens? Il s'était battu avec Guillaume, était-ce une raison pour suspecter ses actes? Mademoiselle de Jehennes avait été le prétexte de ce duel, double motif au contraire pour se montrer discret et généreux. Il se disait tout cela, se raisonnait de son mieux, se faisait à lui-même d'admirables discours, mais il restait. Des lanternes de couleur, aux verres dépolis, éclairaient doucement la serre, sur laquelle l'ombre de quelques grands arbustes jetait quelque chose de mystérieux et de fantastique. Les massifs de roses envoyaient de partout leurs parfums, tandis que d'autres montaient de terre, où le pied écrasait, comme dans un bois, au printemps, la violette et la pervenche.

A travers les massifs, on entendait le bruit monotone et doux d'un ruisseau formant cascade.

— On est bien ici, se dit Adrien, et j'ai le droit de m'y promener comme les autres.

Le jardin n'était pas désert; de temps à autre quelques promeneurs venaient y chercher la fraîcheur, le silence et l'ombre. L'encombrement des salons augmentait d'heure en heure.

Le jeune homme ne se promena point ; il s'assit sous un arbuste qui le laissait dans l'obscurité, de façon à ne pas perdre de vue la seule porte par laquelle on pût entrer dans la serre.

Il y était à peine, que le journaliste et sa compagne rentrèrent dans la galerie. Il n'y avait personne autour d'eux.

— Vous le savez, monsieur Guillaume, disait la jeune fille comme une personne qui ne fait pas mystère de sa pensée, et par conséquent ne craint pas d'être entendue, je dois tout à mon tuteur, je n'ai que lui de famille, je le respecte et l'aime comme un père. Il disposera de moi, j'obéirai toujours.

— Elle ne l'aime pas, se dit Adrien.

Et il ressentit une joie dont il se demanda la cause. Ce qu'il ne pouvait saisir, c'est le regard qui accompagnait ces paroles si simples en apparence.

La soi-disant soumission de Mathilde enivra le journaliste, parce que ce regard l'avait démentie.

Le jeune de La Coste rentra dans le bal, et rencontra son père qui le cherchait.

— Mon fils, avez-vous fait danser M[lle] de Jéhennes? demanda celui-ci.

— Non, mon père, mais j'y songe. Il faut d'abord que je me fasse présenter; je vais demander ce service à M. Lapointe.

— Qu'est-ce que M. Lapointe? fit le duc avec dédain.

— Un journaliste de mes amis, celui qui en ce moment même, reconduit à sa place M[lle] de Jéhennes.

— Il la connaît donc aussi?

— C'est un protégé du comte de Baurain.

— Un protégé, je le comprends; on peut avoir des protégés partout. Et il y a longtemps que ce jeune homme est votre ami?

— Depuis que je suis entré dans les bureaux de son journal. Nous nous sommes battus le lendemain, je l'ai blessé; il me doit bien de me présenter à ses amis. Ah! pardon, mon père, le voilà qui s'éloigne, je le perdrais de vue; permettez que je vous quitte.

Et le jeune homme courut au-devant de Guillaume, dont le visage avait pris, en quittant Mathilde, une pâleur et une expression de souffrance presque inquiétante.

Sous des dehors de légèreté qu'il exagérait peut-être vis-à-vis de son père, Adrien de La Coste cachait une âme délicate et généreuse; il n'arrive pas souvent qu'un fils dérobe ses qualités à l'orgueil paternel, ordinairement si fier de les faire valoir. C'était pourtant le cas d'Adrien.

Le duc, ruiné par suite de désordres dont les scandales n'avaient pas toujours échappé à son fils, songeait à refaire sa fortune ou, du moins, à se reconstituer une aisance par le mariage de son unique héritier. Il avait bien une nièce, Aline de Bans, charmante enfant de dix-huit ans, qui n'aurait pas mieux demandé que de faire le bonheur de son cousin; mais Aline n'avait pour dot qu'une misère, cent mille francs. Ayez donc à soutenir avec cela la maison d'un beau-père et la vôtre! Il n'y fallait pas songer. Adrien, qui connaissait les prétentions de son père, n'avait jamais encouragé l'amour si pur et si désintéressé de sa cousine, non qu'il eût l'in-

Paris. — Typ. Collombon et Brûlé, r. de l'Abbaye, 22

tention de réaliser l'idéal paternel, mais pour ne pas exposer cette jeune fille aux déceptions inévitables qui devaient résulter des rêves du vieux duc. C'était aussi pour éviter les leçons de calcul et les sermons sans fin sur la nécessité du mariage, qu'il se montrait insouciant sur toutes choses. Ne voulant point heurter son père par une déclaration qui pouvait ressembler à un blâme, il lui laissait croire à une légèreté d'esprit que le duc attribuait à la jeunesse, ce qui lui permettait encore un espoir.

Malheureusement, les choses pressaient. La situation de M. de La Coste n'était plus un mystère pour quelques-uns; il tenait à fort peu de chose qu'elle fût connue de tous. Or, M. de Baurain venait de lui dire qu'il laissait sa pupille maîtresse de son cœur et de sa main; jamais occasion pareille ne s'était présentée; la laisser échapper serait idiot; il ne le voulait pas.

M. de Baurain était riche de plusieurs millions, il adorait sa nièce, qu'il appelait sa fille; Albert n'avait qu'à se faire aimer, ce qui était une tâche fort enviable, quand on avait vu la femme dont il fallait prendre le cœur. On conçoit l'impatience du père devant l'indifférence du fils.

Cette indifférence était feinte, ou plutôt se trompait elle-même; depuis qu'il avait vu Mathilde, Adrien voulait la revoir; depuis qu'il l'avait entendue, il voulait l'entendre encore.

Guillaume le salua en chancelant.

— Qu'avez-vous, monsieur Lapointe? s'écria-t-il. Appuyez-vous sur mon bras. Vous souffrez.

— Je l'avoue. Je n'ai voulu rien dire à M[lle] de Jéhennes, mais j'ai préjugé de mes forces.

— Pouvez-vous avec moi gagner la galerie? vous aurez plus d'air.

Les deux jeunes gens sortirent du salon; personne ne les remarqua, mais le duc voyant Mathilde suivre un nouveau danseur qui n'était pas son fils, se remit à la poursuite de cet enfant terrible.

— En vérité, disait celui-ci à Guillaume, je suis désolé de penser que ma maladresse est cause de votre malaise.

— Je vais mieux déjà, fit le journaliste, et je vous remercie, monsieur, de m'avoir conduit ici. J'ai perdu beaucoup de sang



Ce que je vais faire est peut-être mal, dit Mathilde à demi-voix, lorsqu'elle se crut seule avec le comte.

de cette blessure, qui est cependant bien peu de chose; il m'en reste de la faiblesse, voilà tout. La chaleur est grande là-bas.

— Et puis, vous avez dansé, ajouta en souriant Adrien, et c'es là une imprudence.

— Ah! tenez, me voilà tout à fait bien. Vous connaissez mainenant Mlle de Jéhennes?

— Je ne l'ai vue qu'à votre bras tout à l'heure; je voulais même vous prier de me présenter à elle.

— Volontiers, dit Guillaume, qui n'était pas fâché de se poser en intime. Venez, je me sens remis.

— C'est trop tôt. D'ailleurs, nous avons le temps, Mlle Mathilde est au quadrille.

— Raison de plus pour rentrer; je ne serais pas fâché de voir avec qui elle danse.

Cette phrase de mauvais goût, ce sans-gêne de mari bourgeois irrita le jeune comte, dont les nerfs se trouvaient déjà agacés. Il jugea que cet homme qui avait voulu lui donner une leçon idiote en méritait une sérieuse. Mais la pensée qu'il allait compromettre sa présentation pour ce soir-là le retint. D'ailleurs, il était malséant de provoquer un homme dont la blessure n'était pas encore cicatrisée. Albert se contenta de rire.

— Seriez-vous jaloux? demanda-t-il.

Loin de se fâcher de la question, qu'à la rigueur cette fois l'on pouvait prendre pour une impertinence, Guillaume eut ce sourire de fatuité qui menaçait de devenir chez lui perpétuel, et répondit :

— Mlle de Jéhennes est si belle !

— Me pardonneriez-vous une indiscrétion? demanda Adrien.

— Vous m'avez rendu un assez grand service pour que je vous pardonne tout ce que vous voudrez.

— Moi, je vous ai rendu un service ?

— Immense. Mais votre indiscrétion, je vous prie?

— Vrai, vous ne m'en voudrez pas?

— Je vous en donne ma parole.

— Vous êtes donc le fiancé de mademoiselle de Jéhennes?

— Pas précisément, répondit l'ex-brocanteur.

Il ajouta d'un ton confidentiel :

— M. le comte de Baurain m'autorise à me faire aimer.

Ce n'était pas la première fois que le journaliste jetait ainsi à un étranger ce qu'il appelait le secret de son âme. Il pensait bien que ces confidences-là ne sont jamais sérieuses, et il espérait que tout Paris bientôt le désignerait comme fiancé de Mathilde. En cela il avait deux buts : forcer M. de Baurain à regarder sa promesse

comme sérieuse; puis, empêcher les prétentions des rivaux qui pourraient lui être préférés.

— Malheureusement, reprit-il, il y a une ombre à mon bonheur.

— Vraiment?

— Mlle de Jehennes part dans quelques jours; Mme la duchesse de Fauconville l'emmène en Normandie.

— Mais c'est odieux ! s'écria Adrien d'un ton comiquement indigné. Cette duchesse de province n'a pas le droit d'enlever au monde parisien la reine de la saison. M. de Baurain ne s'oppose pas à cela ?

— Nullement.

— Et cette pauvre jeune fille ne se révolte pas contre cette décision ?

— Au contraire, elle en paraît enchantée.

« S'il garde des illusions après cela, pensa Adrien, il est né avec la foi. »

— Je crois, dit-il tout haut, que le quadrille est fini.

— Venez, fit Guillaume.

Si la duchesse de Fauconville avait su que ce journaliste était la veille un pauvre brocanteur, petit-neveu, ou petit-fils d'une marchande de pommes de terre frites, elle l'eût fait chasser du salon de son neveu, ou elle en fût sortie. Heureusement pour le jeune homme, elle l'ignorait.

Le comte de Baurain, rentré dans le salon de danse, s'était approché de sa pupille, et lui parlait tout bas. Quand les deux jeunes gens s'approchèrent, Mathilde leva les yeux.

Il sembla à Adrien que le comte le désignait à sa nièce :

— Mademoiselle, dit Guillaume, permettez-moi de vous présenter mon meilleur ami, M. le comte de La Coste.

— Vos amis seront toujours les bienvenus auprès de moi, monsieur Lapointe.

— Veuillez me pardonner, mademoiselle, dit à son tour Adrien; j'ai eu le malheur d'être retardé ce soir par une affaire impérieuse, et lorsque je suis arrivé, vous dansiez.

— C'est pour moi que je le regrette, monsieur.

Les préludes d'une nouvelle polka la firent tressaillir ; elle adorait la danse.

— Si j'étais assez heureux, mademoiselle, pour obtenir de vous le bonheur de cette polka.

Mathilde laissa tomber sa petite main dans la main qui se tendait vers elle, et regarda celui qui la lui présentait. Il fut étourdi.

Ce regard bleu, profond, sous l'ombre noire des cils, renfermait toutes les espérances et toutes les tempêtes. Avez-vous vu l'Océan à l'heure d'un coucher de soleil, quand de gros nuages noirs cachent l'horizon d'or apportant la foudre avec eux ?

Le flot est plus foncé et paraît plus profond, alors qu'une brise légère le soulève à peine, passant sur les fronts qu'elle rafraîchit, après la chaleur accablante du jour.

Le nuage monte, mais au-dessus de vos têtes l'azur est si pur ; la menace est loin. On peut la braver encore.

Ainsi, du regard de Mathilde sortait le rayon, derrière lequel montait, pour l'assombrir ou l'absorber peut-être, l'orage menaçant

Adrien vit à la fois l'avenir sombre et le présent lumineux, le nuage et l'azur ; il fit ce que l'on fait à vingt ans ; il sourit à l'azur et défia le nuage.

Le vieux duc en fut d'une gaieté folle, et Aline de Bans en conçut une vague inquiétude.

Cependant elle dansa avec son cousin.

— Comme vous êtes gai, cette nuit ! lui dit-elle.

— Est-ce que cela vous fâche, Aline ?

— Non, cela me fait peur.

Après un silence, elle reprit :

— Mlle de Jehennes est bien belle.

— Merveilleusement belle, répondit Adrien. Mais n'avez-vous pas regardé son danseur, ma chère Aline ?

La jeune fille tourna la tête vers l'extrémité du quadrille.

— Oui, dit-elle, la tête est superbe, mais je ne l'aime pas.

— Vous êtes exigeante, répondit Adrien avec une bienveillante raillerie. C'est le fiancé de Mlle de Jehennes, ajouta-t-il.

— Ah ! elle a un fiancé.

La joie qui passa dans cette exclamation n'eut que la durée dun

éclair. Mathilde fut amenée par les hasards de la danse auprès des deux jeunes gens, et regarda Adrien comme elle seule savait regarder. Les yeux du jeune homme répondirent.

Aline surprit cette pantomime, et éprouva à peu près ce qu'on éprouve quand on voit un ami menacé par la dent d'une bête fauve, ou le dard d'un reptile.

Le quadrille fini, Adrien reconduisit sa cousine.

— Prenez garde, mon ami! dit simplement la jeune fille, au moment où il la quittait.

Mais sa voix tremblait et ses yeux avaient des larmes.

— Pauvre enfant! elle est jalouse, pensa Adrien sans y mettre la moindre fatuité, Aline étant une amie d'enfance. Je lui ai dit pourtant que Mlle de Jehennes a un fiancé, et elle me sait trop loyal pour chercher après cela à me faire aimer d'elle.

Et malgré lui, en allant inviter Mathilde, pour obéir à l'ordre muet qu'elle lui en avait donné, il se répétait tout bas:

— Elle ne l'aime pas ce, fiancé, et elle a raison.

Un sourire adorable remercia le jeune homme d'avoir bien voulu comprendre. Mathilde dansa, un peu distraite, un peu songeuse, et conduisit en finissant Adrien de La Coste où elle avait conduit Guillaume Lapointe : au jardin d'hiver. C'était une promenade faite pour les danseurs; donc, cette action de la jeune fille n'attirait ni l'attention, ni le blâme.

— Ce que je vais faire est peut-être mal, dit Mathilde à demi-voix, lorsqu'elle se crut seule avec le comte. Vous êtes un homme du monde, monsieur, je ne suis qu'une enfant qui sort du cloître, ignorante des usages et presque de toutes choses; vous m'excuserez, n'est-ce pas?

— Je suis trop heureux, mademoiselle, que le hasard me donne l'occasion de vous être agréable en quoi que ce soit.

— Ce n'est point le hasard.

La jeune fille joua un instant avec son éventail; puis, elle reprit:

— Mon tuteur a beaucoup d'amis, j'ai vu bien des gens ce soir, mais je ne connais personne, et dans toute cette foule il n'y a que vous, monsieur de La Coste, qui m'ayez inspiré assez de confiance pour vous faire une confidence.

— Oh! mademoiselle, voulez-vous donc me rendre fou d'orgueil et de joie?

— Non. Ce que j'ai à dire est triste, et c'est en égoïste, pour moi seule, que je le confie.

— Parlez sans crainte, mademoiselle, et comptez sur ma discrétion autant que sur mon dévouement.

— Je suis orpheline, vous le savez; mais ce que vous ignorez sans doute c'est que je dépends absolument de M. de Baurain. Je n'ai pas de fortune personnelle.

Adrien sourit. Son sourire disait : En avez-vous donc besoin?

— J'aurais tort de me plaindre, reprit la jeune fille; mon tuteur est excellent; mais je tremble à la pensée qu'un de ses caprices peut me remettre aux prises avec les nécessités de la vie. Un mariage, par exemple...

Elle s'arrêta comme si elle craignait d'avoir trop parlé.

Adrien réprima un mouvement rapide, et dit:

— Vous êtes bien jeune, mademoiselle, pour que votre tuteur songe à vous marier.

— J'ai dix-huit ans. Et quand il le voudra..

— Est-ce que cela vous effraie?

— Oui, malgré moi. M. Lapointe, autorisé par lui, je l'avoue, reprit-elle d'un ton d'enfant qui commet une inconséquence, veut que je lui dise si je l'aime. Je ne peux pas le savoir.

— Cependant, fit Adrien assez embarrassé.

— Enfin, monsieur, c'est pour cela que j'ai demandé à Mme la duchesse de Fauconville de m'emmener en Normandie.

— Comment, c'est vous?

— Cela vous étonne?

— Sans doute. Quitter Paris dans la saison des plaisirs...

— J'aime mieux cela que les sollicitations de M. Lapointe. Je resterai là-bas le plus longtemps possible, j'aurai le temps de réfléchir et de prier Dieu. Il m'éclairera peut-être.

— Vous vouliez, je crois, me demander quelque chose?

— Oui, mais c'est difficile.

— Si vous saviez combien je suis heureux de me mettre à votre service.

— Cette solitude que j'ai demandée, reprit Mathilde presque

grave, m'effraie un peu. Mme la duchesse est bonne, mais sévère. Si là-bas on m'imposait quelque sacrifice, je n'aurais pas la force de la résistance.

— Pourquoi?

— Je suis faible. Et je ne trouverais personne pour me conseiller et me soutenir.

— Que ne puis-je être auprès de vous!

— Si je vous appelais ? dit Mathilde à voix basse en plongeant ses yeux, effarés de ce qu'elle venait de dire, dans ceux d'Adrien.

— Ah! s'écria le jeune homme, si pareil bonheur m'était réservé, j'accourrais, mademoiselle, mettre ma vie à vos pieds!

— O mon Dieu! murmura Mathilde d'un ton pénétré, en regardant le ciel factice du jardin d'hiver, je ne m'étais pas trompée; j'aurai un ami.

— Dévoué jusqu'à la mort, répartit Adrien.

— Venez, venez, monsieur; il y a déjà longtemps que nous sommes ici; on a peut-être remarqué mon absence. Je vous écrirai de Fauconville.

Adrien était ivre; il soutenait Mathilde et chancelait.

Au détour d'un massif, ils rencontrèrent le duc de La Coste. En voyant son fils si ému, ramenant la jeune fille, il offrit son bras à celle-ci.

— Mademoiselle, dit-il en s'inclinant avec dignité et bienveillance à la fois, Mme de Fauconville vous demande. Veuillez me permettre de vous ramener à elle.

Adrien eut pour son père un regard de remerciement. L'absence de la jeune fille avait été longue en effet, pour une simple promenade dans une serre.

— Bravo! mon fils, dit le vieux duc dès qu'il fut dans la voiture avec Adrien, voilà ce qui s'appelle enlever un cœur. Vous me rajeunissez; j'ai trente ans avec vous.

— Mon père, je ne sais vraiment pas ce que vous voulez me dire.

— Elle vous aime! est-ce que vous en doutez?

— Comment savez-vous? fit Adrien surpris.

— J'ai tout entendu, pardieu! je dormais dans la serre quand vous y êtes entré. La voix de votre enchanteresse m'a éveillé.

— Et vous avez écouté, mon père?

— Que vouliez vous donc que je fisse ?

— Mais c'est une confidence que m'a faite Mlle de Jéhennes.

— Eh ! ne craignez-vous pas que j'aille la crier sur les toits ? Ce serait impolitique autant qu'indiscret. Soyez tranquille, avant peu M. de Baurain vous invitera à visiter Fauconville. Il tient à marier sa nièce, c'est tout simple ; une pareille enchanteresse, c'est fort gênant pour un tuteur. Et s'il consentait, pour ce motif certainement, à la donner au journaliste Lapointe, à plus forte raison, le futur duc de La Coste peut-il y prétendre.

En dépit des affirmations de son père et des vagues promesses de Mathilde, Adrien ne put fermer les yeux au sortir de chez M. de Baurain. Il restait inquiet et troublé.

Les confidences de la jeune fille, sa demande de protection et sa promesse de correspondance, à un jeune homme qu'elle voyait pour la première fois dans un bal, étaient au moins étranges, mais Adrien la mettait sur le compte de la naïveté et de l'ignorance. Mathilde sortait du couvent ; comment accuser une pensionnaire de ne pas savoir ce que le monde, hélas ! apprend toujours trop tôt. Ce n'était donc pas l'apparente légèreté de Mathilde qui préoccupait le jeune homme.

C'était le cri de deux voix qui passaient dans la nuit de son alcôve, malgré ses efforts pour s'y soustraire, sur son esprit et sur son cœur : celle de sa conscience et celle d'Aline de Bans, sa cousine.

— Prends garde ! disait la première, tu as appelé, il y a peu de jours, un homme déloyal, celui qui fait ce que tu vas entreprendre.

— Prends garde ! disait la seconde, on broiera ton cœur comme tu vas broyer celui d'une autre.

L ejour parut.

— Je rêvais, dit Adrien. C'est niais de ne pas savoir être heureux



Puis, montrant une feuille à moitié couverte de lignes : — Vous écriviez ?

XX

LES EMBARRAS DE MADAME MATHIEU.

L'hôtel du *Drap-d'Or* ne retentissait plus des chants joyeux de la gentille Alice, dont les yeux étaient rouges le matin, comme

si elle eût pleuré pendant la nuit. Ses oiseaux la regardaient, tout surpris de son silence, et semblaient, par leur babil, la gronder d'une tristesse qu'ils ne comprenaient point. Ses fleurs, qu'elle oubliait d'arroser, penchaient aussi la tête comme protestation. Ce n'était pas que la jeune fille manquât de courage, la lutte l'aurait trouvée prête, et la force ne pouvait lui manquer contre le malheur. Mais l'inquiétude la tuait; elle n'avait aucune nouvelle de Daniel.

Certes, Mme Mathieu se serait portée garante de l'honnêteté de ses pensionnaires; elle avait même fait une démarche dans la maison de commerce où l'on employait le jeune homme, et réussi à convaincre ses patrons, comme elle l'était elle-même. Certes, elle plaignait encore le sort de l'aveugle et cherchait à l'adoucir en portant à la prison quelque nourriture et quelque argent. Mais, une fois sa conscience satisfaite, elle n'aurait pas cessé de rire, et surtout de causer, sans la tristesse de son Alice.

— Nous ne pouvons pourtant pas autre chose, dit-elle un jour avec découragement.

— Non, ma mère. Tu as même fait beaucoup plus que tu ne pouvais; et moi j'ai été imprudente de donner à Daniel ces deux cents francs que tu réservais pour ton terme.

— Pauvre chère âme! tu ne pouvais pas deviner que notre propriétaire valait si peu de chose, ni qu'il y avait dans mon bail une clause si dangereuse pour nous, puisque moi-même je n'en savais rien.

— Ainsi, mère, tu n'as plus que huit jours pour trouver ces deux cents francs?

— Oui, puisque ce vieux père Boutry a écrit, paraît-il, dans son bail, que faute d'un seul paiement, il aura droit de me mettre à la porte.

— Oh! cela y est bien, mère, je l'ai lu.

— Voilà! Je n'ai jamais su mettre un sou de côté; c'est ma faute, aussi. J'aurais dû penser que j'avais une fille...

— Mais, s'écria Alice en jetant ses deux bras au cou de sa mère, c'est moi qui ai fait tout le mal.

— Après tout, fit la mère Mathieu en essuyant ses yeux du coin

de son tablier de cotonnade, nous avons encore huit jours, et en huit jours, il se passe tant de choses.

— C'est vrai, répartit Alice. Qui sait?... Tiens, vois-tu, mère, si je savais seulement ce qu'est devenu Daniel, je crois que cela me donnerait du courage pour tout le reste. S'il ne me fait rien dire, c'est qu'il lui est arrivé malheur.

— Non, fillette. Tu ne sais pas ce que c'est que la police, toi; depuis qu'il nous ont pris l'aveugle, nous ne faisons plus un pas, ni toi, ni moi, sans être filées.

— Filées! répéta la jeune fille.

— Ah! c'est vrai, tu ne comprends pas. Ça veut dire que nous avons toujours un ou deux agents à nos trousses, qui vont où nous allons, qui écoutent ce que nous disons, et qui veulent trouver ce que nous cherchons. Il sait cela, ce pauvre Daniel, et il ne vient pas s'y frotter. Ne trouves-tu pas qu'il a raison?

— Tu es certaine de cela, mère?

— Oui.

— Cependant je suis sortie plusieurs fois, et je n'ai vien vu.

— S'ils se laissaient voir, ça ne serait pas malin. Mais, vois-tu, faut se défier de tous les gens que tu ne connais pas: le commissionnaire du coin, les buveurs chez le marchand de vin, un garçon boucher avec son panier sur la tête, tout ça peut en être, et bien d'autres encore. On dit même qu'il y a des femmes dans le métier.

— Quoi! pour prendre un malheureux dont toute la faute est le dévouement, l'abnégation poussée jusqu'à la folie!...

— Que veux-tu? Daniel est innocent, tu le crois, moi aussi, mais nous n'en avons pas de preuves, après tout; et la police, ça n'a pas un cœur de femme pour juger les actions de chacun.

— Alors Daniel ne pourra jamais revenir ici.

— Jamais, c'est un peu long. Quand l'instruction de l'affaire sera terminée, la surveillance se relâchera; alors, il trouvera peut-être un moyen de nous faire dire ce qu'il est devenu.

— Et cela dure longtemps, l'instruction d'une affaire?

— Deux mois, trois mois, quelquefois plus.

Alice eut un cri de surprise effrayée.

— Qu'as-tu donc? demanda la mère.

— Quoi! pendant tout ce temps l'aveugle restera en prison?

— Il le faudra bien.

— Mais il n'y restera point, malade comme il l'est.

— Nous continuerons de le soigner le mieux possible.

— Moi qui avais promis à Daniel de le consoler, de lui dire qu'on travaille à sa délivrance!... Je croyais qu'on me laisserait pénétrer auprès de lui.

— Ah bien oui! Il est au secret. Ses parents eux-mêmes, s'il en avait, n'entreraient pas. Mais, sois tranquille, en allant hier lui porter du bouillon, j'ai fait la causette avec un gardien qui m'a paru fort bon enfant, et m'a promis de lui dire qu'on ne l'oublie pas. Les prisonniers, ça comprend tout à demi-mot. Ta commission est faite, va!

— Pauvre mère, comme je te donne du souci. Toi qui étais si heureuse!

— Est-ce que je peux avoir d'autre souci que le tien? Sois gaie, je serai contente.

— Je ne peux pas.

— Tu l'aimes donc bien, ce Daniel?

— Oui.

— Il est vrai que c'est un beau garçon.

— Et un cœur!... Si tu le connais un jour, mère, tu verras.

— Petite cachotière! tu m'avais pourtant promis de me dire quand ton cœur parlerait.

— Est-ce que je le savais? Je le trouvais beau, je le trouvais bon; mais, sans le malheur qui lui est arrivé, je ne saurais pas encore sans doute que je peux tant souffrir et tant aimer. Accusé de vol, lui! c'est à douter de Dieu!... Alors, j'ai pensé: il faut au moins qu'il ne doute point des hommes, et je lui ai dit que je l'aimais.

— Comme ça... la première?

— Sans doute, puisqu'il était malheureux.

— Ah! je me reconnais là! s'écria la mère Mathieu en prenant sa fille dans ses bras et la couvrant de baisers. Tu as bien fait, fillette; s'il y en a qui te blâment, envoie-les se promener. Ah! il n'aurait pas fallu non plus qu'on accuse mon Jean Mathieu quand j'étais sa promise. Je leur en aurais fait voir à ceux-là, quand même le commissaire de police s'en serait mêlé avec...

— Qu'est-ce qu'il vous a fait, le commissaire de police, madame

Mathieu? demanda une voix qui fit retourner l'hôtelière, pendant qu'Alice, au contraire, se serrait contre elle tout effrayée.

C'était le magistrat qui avait ordonné l'arrestation de l'aveugle.

— Ah ! monsieur Samson ! dit l'ex-vivandière en se levant et faisant le salut militaire, votre servante !...

— Je voulais vous faire appeler madame Mathieu, mais je sais que vous êtes seule avec votre fille, et je suis venu moi-même.

— C'est bien bon à vous ça, monsieur le commissaire.

Alice était allée s'asseoir un peu loin, toute pâle et toute tremblante.

— Approchez-vous, mademoiselle, lui dit le magistrat ; j'aurai peut-être besoin de vous interroger aussi.

La jeune fille obéit.

— Est-ce que vous avez entendu parler, madame Mathieu, du malade qui vous a écrit l'autre jour ?

— Pas le moins du monde, monsieur le commissaire. Comme j'avais l'honneur de vous le dire, ça doit être une farce.

— Cette farce-là est peut-être plus sérieuse que vous ne pensez. Pourriez-vous me donner le signalement de l'homme qui vous a promenée dans Vaugirard ?

— Je crois bien, puisque j'ai déjeuné avec lui.

Le commissaire prit un crayon et attendit.

— C'est un grand, dit Mme Mathieu, avec une blouse blanche et un pantalon de toile.

— La figure, je vous prie.

— Des cheveux filasse, un long nez avec des veines rouges sur le bout ; une grande bouche et une dent de moins sur le devant ; les autres sont belles. Le teint rougeaud, les cheveux retombant sur le front.

— Les yeux ?

— Je n'en saurais trop dire la couleur, mats il louche de l'œil droit.

— La voix ?

— Ma foi, c'est la voix de tout le monde, ni grosse ni petite, avec un accent parisien.

— Voilà qui est parfait. Si Mlle Alice pouvait maintenant me donner des renseignements aussi exacts sur le pompier et son ca-

marade, qui sont venus demander à visiter les cheminées, je crois que je n'aurais pas perdu mon temps.

— Malheureusement, répondit la jeune fille, j'étais si troublée à la pensée de me trouver seule, quand le feu était à la maison, que je n'ai guère regardé les hommes.

— Dans le même costume, les reconnaîtriez-vous ?

— Peut-être, mais je n'ose pas en répondre.

— Vous n'avez rien remarqué ?

— Celui qui était en ouvrier a gardé tout le temps à la bouche une grosse pipe toute noircie.

— Ce qu'on appelle une pipe culottée, quoi ! dit la mère de Mathieu.

— C'est tout ?

Alice hésita.

— Voyons, répondez, dit le commissaire ; c'est peut-être dans l'intérêt de celui que vous avez si bien défendu.

La jeune fille rougit.

— Il me regardait constamment, dit-elle, pendant que le pompier furetait partout, au point que moi, je n'osais presque plus lever les yeux. Du reste il m'eût été difficile de voir ses traits, il avait la figure couverte de plâtre. J'ai pensé que c'était un maçon.

— Ils n'ont visité que la chambre de l'aveugle ?

— Ils avaient d'abord dit qu'il visiteraient toutes les chambres ; mais en sortant du numéro 9, le pompier a dit : « C'est inutile, ça n'est pas ici. » Tout ce que j'ai remarqué pendant qu'il descendait l'escalier, c'est le mauvais état de son uniforme. Son pantalon était déchiré, et son casque défoncé en plusieurs endroits.

— Voulez-vous me conduire au numéro 9.

Alice, qui avait accompagné le pompier, précéda le commissaire pendant que la mère Mathieu gardait le bureau. Elle expliqua très-clairement la position de chacun des hommes, en visitant la cheminée. Le commissaire se retira.

— Monsieur, lui dit Alice, encouragée par la bienveillance qu'il semblait montrer, est-ce que vous avez arrêté M. Daniel ?

— Il ne vous a donc pas donné de ses nouvelles ? fit le magistrat avec un léger sourire.

— Non, monsieur.

— C'est là une question à laquelle je ne devrais peut-être pas répondre ; mais si vous voulez me promettre de dire toute la vérité, tout ce que vous savez sur cette ténébreuse affaire...

— Oh ! je vous cacherai rien ! interrompit la jeune fille. Ce que j'aurais caché, Daniel l'a dit ; je n'ai plus rien à taire.

— Est-il toujours votre fiancé ?

— Plus que jamais, monsieur ; et cette fois ma mère vous le dira comme moi.

— Eh bien, il n'est pas pris encore, mais je ne vous cacherai point qu'on le recherche activement.

— Oh ! merci, monsieur, vous êtes bon. Permettez-moi encore une question ?

— Parlez !

— Peut-on faire quelque chose pour adoucir la situation de l'aveugle ?

— Rien. On m'a dit qu'il reçoit quelques secours.

— Oui, monsieur.

— Toute autre chose serait inutile.

Quand le magistrat fut sortit, la mère et la fille se regardèrent un instant sans parler ; une même pensée leur était venue à toutes les deux.

— Du courage ! tout n'est pas perdu, dit la mère Mathieu.

Malgré leurs préoccupations d'argent, les deux femmes se sentirent moins tristes. Les fleurs d'hiver relevèrent la tête, et les petits oiseaux firent tapage.

Rentré chez lui, après l'arrestation de l'aveugle, le commissaire de police s'était dit que l'aventure de la mère Mathieu à Vaugirard avait, avec celle des pompiers, une étrange coïncidence. Puis, il avait trouvé plus bizarre encore que ces mêmes pompiers se fussent trompés de maison, en cherchant un feu de cheminée à éteindre. Cela posé, il était allé au poste, où il retrouva les hommes qui avaient éteint le feu de la rue Saint-Denis, et de ces hommes, interrogés ensemble et séparément, pas un n'était entré à l'hôtel du *Drap d'Or*. Restaient ces questions : quel intérêt pouvait-on avoir à éloigner Mme Mathieu de sa maison ? Dans quel but avait-

Paris. — Typ. Collombon et Brûlé, r. de l'Abbaye, 22

on déposé ces bijoux au numéro 9 de l'hôtel du *Drap d'Or*, occupé par l'aveugle et son guide?

Là, le magistrat se perdait en suppositions sans fin. Certes, il n'accusait pas le comte de Baurain, dont la réputation était inattaquable, mais il y avait là un mystère qu'il voulait éclaircir, d'autant plus que le juge d'instruction, avec qui il en avait parlé, n'avait fait que sourire à ce qu'il appelait son roman.

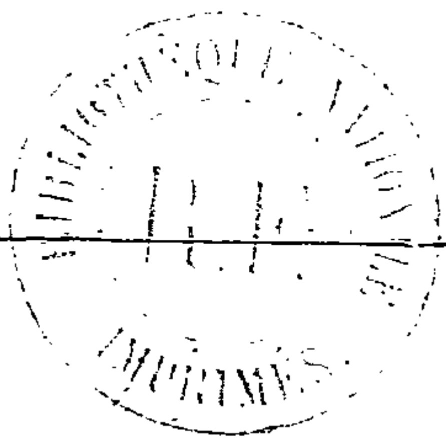
Pour celui-ci, l'aveugle et son guide n'étaient que des voleurs adroits, qui faisaient naître eux-mêmes des incidents capables d'inspirer des doutes.

Après cela, le commissaire s'était dit : Je chercherai tout seul.

Chez le juge d'instruction, la conviction était faite. La montre et l'écrin disparaissant de l'hôtel de Jehennes, où deux adroits escrocs se sont introduits par ruse, sont une preuve suffisante. La farce jouée à l'hôtelière est chose commune parmi les gens du peuple, et il n'y a rien d'étonnant qu'un pompier, étranger au poste voisin, soit entré dans une maison, suivi d'un ouvrier maçon, par pur intérêt pour la chose publique. La déclaration de deux oculistes célèbres, appelés auprès de l'aveugle pour constater la cécité, n'a pas ébranlé cette croyance. Est-ce qu'on ne voit pas tous les jours dans Paris des aveugles adroits, qui marchent aussi bien que ceux qui voient? Est-ce que la main du voleur, s'appuyant à la cheminée, n'a pas pu rencontrer la montre et la prendre? C'était audacieux sans doute, mais l'on en voit bien d'autres à la police; c'est pourquoi rien n'y étonne plus.

Du reste, la famille de Baurain était une de celles-là qu'on ne peut soupçonner; l'intégrité du comte, ses mœurs pures, sa générosité devenue proverbiale, ses sentiments religieux sans exagération, et tout cela affirmé encore par l'affection et l'estime de la noble et pieuse châtelaine de Fauconville, ne pouvait être mis en parallèle avec les histoires de l'autre monde racontées par un escroc, convaincu de vol, et venu on ne savait d'où, puisqu'il n'avait aucun papier, et de son propre aveu ne pouvait se prouver aucun nom.

Tout le monde eût pensé comme M. Richepin, le juge d'instruction. Mais à toutes choses et à tout le monde il y a des exceptions.





Madame de Baurain lui offrit une ravissante toilette.

Cette fois l'exception fut M. Samson, le commissaire de police du quartier Saint-Denis.

Il connaissait de longue date la mère Mathieu, et de cette honnêteté-là ne doutait pas plus que de celle de M. le comte de Baurain. De plus, il avait vu le complice de l'aveugle, il avait causé avec

lui, et, tout en reconnaissant que cet homme l'avait joué, tout en répétant cet axiome que « *Rien ne ressemble à un honnête homme comme un fripon* », il ne pouvait éloigner de son souvenir cette physionomie grave et triste, ces grands yeux pleins de franchise, ce tout honnête et bon, enfin, cette physionomie pure et sympathique, qu'il avait rarement rencontrée dans sa vie de fonctionnaire public, et sur laquelle, malgré tout, il aimait se reposer.

— J'en aurai le cœur net, se dit-il, et la conscience aussi.

Pensant bien que l'affaire ne se terminerait pas de sitôt, il abandonna l'aveugle au juge d'instruction, et résolut de porter ses recherches sur le pompier et le complaisant conducteur de la mère Mathieu. Il devait trouver dans la brave femme, et surtout dans sa fille, des auxiliaires dévoués ; mais il devait aussi en rencontrer d'autres sur lesquels il ne comptait pas.

XXI

LA VICOMTESSE DE BAURAIN

Clémence Dupeuty se faisait peu à peu à sa situation nouvelle. Elle avait perdu les craintes et les défiances des premiers jours, et ne traitait plus en ennemis ceux que la fortune plaçait au-dessus d'elle dans ses faveurs. La jeune vicomtesse de Baurain, avec sa douceur résignée et sa confiance de sœur, accomplissait le miracle : l'amour est un creuset où se fondent l'âpreté et la haine, ces filles nées de la souffrance. Clémence se prenait à aimer Herminie de Baurain, et, de la mère, cette affection forte, parce qu'elle ne se prodiguait pas, se répandit sur les enfants.

La jeune femme devinait la blessure de cette âme délicate, et, de sa main de patricienne la fermait chaque jour. Si Clémence était venue directement du couvent chez le préfet de S... elle s'y fût

trouvée heureuse. Et puis, elle avait reçu deux lettres de Guillaume Lapointe; et l'ami, quoique bien involontairement, travaillait comme la sœur à la guérison du cœur qui lui appartenait.

La première de ces lettres était écrite par un étranger... Non, par un ami, Guillaume le disait, et elle devait le croire ; il n'aurait pas ainsi confié sa pensée au premier venu. Elle l'avait accusé après un silence de quelques jours ; c'était presque un remords. Il s'était battu, il était blessé, il ne pouvait écrire; et, loin de l'oublier, malgré ses nouvelles occupations, malgré ses souffrances, il lui faisait envoyer son souvenir.

Pourquoi Mathilde se trouvait-elle entre elle et lui ?

Il y avait comme un pressentiment, comme un instinct de divination qui disait à Clémence : elle n'y sera pas toujours.

Que lui eût importé cela, si elle avait soupçonné l'égoïsme, la sécheresse de cœur de Guillaume? si elle avait deviné qu'il jetait son âme confiante à M. de Baurain, et qu'il ne réclamait d'autres confidences que par ordre de celui-ci?

La deuxième lettre du journaliste était presque touchante; il l'écrivait, disait-il, d'une main peu assurée encore, et voulait se hâter de guérir, pour aider son amie dans des recherches qui lui seraient plus faciles qu'à elle-même.

Tout cela faisait rêver la jeune fille d'une façon plus douce et, dans l'horizon noir, il se faisait pour elle des éclaircies.

Quant au préfet, il n'avait guère de son frère, nous l'avons dit, qu'une politesse exquise et une distinction pleine de charme. Hors cela, rien chez le plus jeune ne rappelait l'aîné de la famille. Le comte était beau, le vicomte irrésistible; et Clémence, on s'en souvient, avait subi l'espèce d'attraction qui portait les cœurs vers cet homme. Cependant, après quelques jours, elle lui préférait sa femme, et sentait même une espèce de révolte à la pensée qu'il ne savait pas donner le bonheur à cette angélique créature, la mère de ses enfants.

Trop jeunes encore pour donner beaucoup d'heures à l'étude, les petites filles ne prenaient que fort peu de temps à leur institutrice, qui consacrait ses loisirs à se perfectionner elle-même. M. de Baurain lui ouvrait sa bibliothèque, et la vicomtesse ne dédaignait

pas de se faire professeur, pour lui enseigner ce qu'elle savait en musique.

— Que ferai-je donc pour reconnaître tant de bontés? demandait l'institutrice à la jeune femme, dont les yeux se remplissaient de larmes.

— Aimez toujours mes enfants, répondait-elle, ma chère Clémence; et si je viens à leur manquer, promettez-moi de leur continuer vos soins.

— Est-ce qu'on doit songer à la mort à votre âge?

— Il n'y a point d'âge pour cela. Je suis malade, et Mme la duchesse de Fauconville, notre tante, ne l'est pas.

Au nom de la duchesse, Clémence avait le frisson, mais elle gardait pour elle le souvenir et la rancune.

Un jour elle osa dire :

— Tenez, madame, vous souffrez d'un mal que vous ne dites pas, et pourtant je donnerais ma vie pour vous guérir.

La vicomtesse lui prit les mains la regarda un instant en silence, puis avec émotion :

— Je vous crois, dit-elle. Mais le mal qui me tue, sans que mes enfants eux-mêmes me donnent la force d'y résister, je ne puis le confier. Je ne le dis même pas à Dieu.

La vicomtesse était pieuse; Dieu, sans doute, c'était le confessionnal. Quel était donc ce mal inconnu qu'elle ne pouvait pas dire? Coupable, c'est à Dieu qu'elle eût demandé la miséricorde; faible contre une passion involontaire, c'est encore en Dieu qu'elle eût cherché le refuge.

Clémence n'interrogeait plus, mais elle cherchait.

Elle pensa un jour que Mme de Baurain pouvait être jalouse, et pour la première fois crut s'apercevoir qu'elle était, de la part du préfet, l'objet d'attentions plus que courtoises. Trop occupée des enfants et de la mère, elle n'y avait rien vu jusque-là.

Mais elle s'était trompée, cette fois comme les autres, et bientôt elle vit que les façons affectueuses du mari vis-à-vis d'elle étaient en partie l'œuvre de la femme; Herminie ne manquait pas une occasion de faire l'éloge de son institutrice, et ne trouvait jamais qu'on fît assez pour elle.

Il y eut une grande réception chez le préfet, quelque temps

après l'arrivée de Clémence, qui refusa d'y assister. Le vicomte la pria avec instance; Mme de Baurain lui offrit une ravissante toilette; tout fut inutile.

— Quelles que soient vos bontés, leur dit-elle, je ne dois pas oublier que je suis une pauvre institutrice. N'aurai-je pas assez à regretter déjà, si je suis un jour obligée de vous quitter? Ma place est auprès de vos enfants, et je m'y plais.

Vers minuit, la vicomtesse quitta le bal pour visiter Clémence.

— J'étais sûre de vous trouver debout, dit-elle; je suis venue.

— Pourquoi ?

— Ah! vous êtes bien heureuse, ma chère Clémence, de pouvoir vous éloigner du monde. Si vous saviez ce qu'il y a de mensonges, d'hypocrisies, de douleurs, et quelquefois de crimes, sous ces dehors de joie et de franchise, dans ces démonstrations de dévouement et de vertu!

— Je le sais, répondit la jeune fille.

— On vous l'a dit, n'est-ce pas? eh bien, on a eu raison. Ah! si je pouvais épargner à mes filles les déceptions qu'on rencontre dans le monde! si je pouvais faire d'elles de simples et honnêtes travailleuses comme vous.

— Chaque condition a ses douleurs, madame, croyez-le; et les travailleurs n'en sont pas exempts.

— Ah! vous pouvez aimer, du moins, celui qui vient à vous la main tendue et le cœur ouvert. Vous connaissez l'homme que vous prenez pour époux.

— Pas toujours.

Clémence songeait à Guillaume, qu'elle aimait et ne connaissait point pourtant. On eût dit que la vicomtesse avait peur d'en avoir trop dit; elle s'enfuit dans l'autre pièce, et regarda dormir ses enfants.

— Pauvres chères âmes! dit-elle, Dieu sait si je vous aime, et si, même avec le bonheur, je pourrais vivre sans vous. Eh bien, si vous devez souffrir ce que je souffre, qu'il vous reprenne. Je n'irai là-haut qu'après vous.

Ce souhait était navrant, presque coupable. Clémence en fut effrayée.

— Au nom de vos enfants, madame, dit-elle, calmez-vous, et ne souhaitez rien de semblable. Dieu pourrait vous punir.

— Non; il sait bien que l'épreuve est trop lourde pour mes forces; il me pardonnera. Allons, reposez-vous, ajouta-t-elle; moi, je vais reprendre mon masque pour rentrer au salon. Le monde, voyez-vous, Clémence, c'est un grand travestissement d'esclaves, j'y porte le mien. Il y en a que cela étourdit, d'autres que cela tue.

— Oh! madame, comme vous souffrez!

— Ne le dites jamais, Clémence; à personne, entendez-vous!

Clémence tressaillit; elle songeait à la confidence faite à Guillaume.

— J'ai une maladie du cœur, reprit la jeune femme; on meurt lentement, mais sûrement de ce mal... C'est cela qui me tue... c'est cela qui me rend triste.

Clémence prit dans ses mains les mains gantées de la vicomtesse :

— Je vous guérirais peut-être, si je savais, dit-elle.

Herminie se détacha doucement, puis montrant une feuille à moitié couverte de lignes.

— Vous écriviez?

— Oui, à un ami.

— Un vrai?

— Je le crois.

— C'est une chose précieuse, un ami, conservez-le.

— Guillaume est le protégé de M. le comte de Baurain.

— Lui! votre ami?... demanda la jeune femme en pâlissant davantage. Et, vous l'aimez?...

— Je l'aime.

— Eh bien, dites-lui...

Herminie se rapprocha, et baissant la voix :

— Dites-lui qu'il prenne garde, fit-elle.

— Pourquoi donc? demanda Clémence agitée.

— Parce qu'il y a des protections qui écrasent.

Elle s'enfuit, laissant la jeune fille troublée et inquiète... pour Guillaume.

Une pensée domina toutes les autres chez Clémence; sans vou-

loir commettre une indiscrétion, elle avait trahi cette femme si bonne et si bienveillante, qu'elle eût été heureuse de consoler.

Mme de Baurain voulait que sa douleur restât secrète, et pour que Guillaume n'ignorât rien de sa vie, elle la lui avait révélée. Si le comte, que semblait craindre la jeune femme, allait en être instruit?... Ce n'est pas supposable. L'ami est un homme de cœur, elle se plaît à le croire, et les lettres sont confidentielles. Mais le hasard fait si bien les choses quand la fatalité se plaît à le conduire.

Avant de se reposer, Clémence répara sa faute.

« Mme de Baurain, écrivit-elle, est atteinte d'une maladie du cœur qu'on dit mortelle; de là ses inexplicables tristesses et ses craintes d'avenir. »

Cela fait, elle songea davantage aux paroles échappées à la jeune femme; puis, les rapprochant de l'émotion de l'aveugle, elle en conclut que le comte de Baurain devait être l'un de ces grands travestis dont parlait sa belle-sœur, et se promit de mettre Guillaume en garde contre le mystère qui entourait cet homme.

Mais comment instruire Guillaume sans compromettre Herminie? La lettre resta inachevée, et la nuit ne porta pas conseil à l'institutrice, plus indécise peut-être après deux heures d'un sommeil peuplé de sombres visions.

Le lendemain matin, il arriva une lettre de Dupeuty; cette lettre était paternelle et bienveillante.

— C'est à lui que je m'adresserai, pensa Clémence. Ce mystère le mènera peut-être à celui qu'il cherche; et si Guillaume court un danger, nous le sauverons.

Elle était encore sous l'influence des paroles de ce doux et blanc fantôme, qu'on appelait Herminie de Baurain. Les petites filles l'accablaient de tendresses, la lettre de Dupeuty lui assurait une force, l'espoir d'être utile à Guillaume augmentait son courage. Le présent n'étant point douloureux, le souvenir s'effaçait peu à peu dans cette âme blessée, pour faire place à l'espérance.

La vicomtesse ne quitta guère sa chambre ce jour-là; cette nuit de plaisir l'avait tant fatiguée. L'institutrice lui conduisit ses enfants.

— Venez les reprendre dans une heure, dit-elle à la jeune fille.

Paris. — Typ. Collombon et Brûlé, r. de l'Abbaye, 22

— Quelle que soit la cause de son mal, pensait Clémence, leurs caresses lui feront du bien.

De son côté, elle se retira dans sa chambre.

Le piano était ouvert, elle s'y assit, promenant au hasard ses doigts sur le clavier, dont les notes pures et vibrantes semblèrent l'engager au travail. Dès qu'il l'avait reconnue musicienne, M. de Baurain avait fait venir pour elle un superbe piano de Herz, N'eût-ce été que par reconnaissance pour tant de prévenance, et pour la peine que prenait de la conseiller Mme Herminie, la jeune fille eût travaillé un art dont elle pouvait à son tour faire profiter ses jeunes élèves. Mais son goût presque passionné pour la musique était chez elle penchant, non affaire de raisonnement; aussi, de rapides progrès promettaient-ils une artiste hors ligne, dans un temps peu éloigné.

Sa voix, d'une étendue restreinte, mais sympathique et suave, se développait d'une façon prodigieuse depuis qu'elle était dirigée, et souvent elle charmait la vicomtesse, qui oubliait de souffrir en l'écoutant.

Toute sa personne se ressentait de cette vie nouvelle. Son sourire avait plus de douceur, son regard plus de confiance, son maintien plus d'abandon et de grâce. Parfois, la vicomtesse, de ses doigts amaigris, prenait plaisir à détacher ses jolis cheveux blonds, et les livrait à la camériste, se réservant de diriger les mèches indociles sur son front de neige. Elle n'aurait pas fait plus avec une jeune sœur.

Clémence se sentait devenir meilleure et plus belle. Derrière le piano il y avait une glace; la jeune fille, assise, s'y voyait et se souriait.

— Comme Guillaume me trouvera changée! dit-elle une fois tout haut.

Elle ne savait pas que ces changements de visage, accomplis par le cœur, échappent à l'indifférence.

Ses mains d'enfant coururent sur les touches en leur communiquant son inspiration heureuse. Puis, sa voix s'éleva bientôt, basse et émue d'abord, timide comme le secret de son âme, pour arriver peu à peu au diapason de ses rêves, espoirs inavoués, désirs ardents et purs, croyances insensées dans un idéal indéfini.



Un homme était arrêté près de la porte entr'ouverte.

Que chanta-t-elle? qu'importe? Elle avait besoin de dire : J'aime! Elle le dit comme elle le sentait : avec foi, avec passion, avec délire. Elle ne le répéta point.

Les touches se turent sous ses doigts, les sons s'éteignirent dans sa gorge; elle eut peur. Un homme était arrêté près de sa

porte entr'ouverte, la regardant, l'écoutant dans une espèce d'extase muette, enivrée. Elle venait de l'apercevoir dans la glace : cet homme était le vicomte René de Baurain.

Elle pâlit sans crier, sans se retourner, sans faire un mouvement. Lorsque le vicomte ne fut plus sous le charme, il entra dans la chambre, souriant comme toujours.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, dit-il ; j'ai frappé trois fois avant d'entrer.

Clémence se leva, encore tout émue.

— J'avoue, monsieur le vicomte, que vous m'avez fait bien peur.

Elle appuyait dans un geste charmant ses deux petites mains sur sa poitrine, et ses lèvres pâles tremblaient encore d'émotion.

— Me le pardonnez-vous?

— Oh ! monsieur le vicomte, c'est la faute de mes nerfs, et non la vôtre. Vous me cherchiez? demanda-t-elle plus sérieusement.

— Oui, mademoiselle.

— Quoi ! vous-même?

— Sans doute. Je désirais vous parler... à vous seule.

Le préfet, en disant ces derniers mots, laissait deviner un embarras évident.

— Auriez-vous quelque reproche à me faire? demanda Clémence.

— Oui, mademoiselle, un très-grave même : en privant mes invités, hier, du plaisir de vous entendre, vous avez enlevé le plus grand charme à ma soirée, que je voulais faire ravissante.

— Est-ce le seul, monsieur le vicomte ? fit la jeune fille en souriant.

— Hélas ! oui. Et je n'ose plus me plaindre puisque le hasard m'a grandement dédommagé, en me donnant le bonheur de vous entendre seul, tout à l'heure, à cette porte.

— Mais, monsieur le vicomte, dit Clémence avec un commencement d'ironie, il me semble que si c'est là un bonheur, je suis toujours à vos ordres pour vous le donner.

— Ce n'est pas la même chose, mademoiselle ; vous ne chantez pas pour nous, au salon, comme vous chantiez il y a un instant, seule, avec vos pensées et vos souvenirs peut-être.

— Si ce que vous dites est vrai, monsieur, est-ce généreux à vous de m'en faire un reproche?

— Un reproche! c'est bien loin de ma pensée. J'y cherche une excuse à mon indiscrétion.

— Si vous n'en parliez pas, il y a déjà longtemps que je l'aurais oubliée.

— Mais moi, pensez-vous donc que je puisse l'oublier de même?

En disant ces simples paroles, René de Baurain enveloppait la jeune fille de ce regard tendre et doux qui attirait à lui. Elle fut interdite, mais ne conçut nulle crainte.

— Vous disiez avoir à me parler, fit-elle timidement.

— Oui, je venais à vous pour vous faire une confidence.

— Une confidence, à moi! Y songez-vous, monsieur?

— N'êtes-vous pas l'institutrice de mes enfants, leur seconde mère, au moins leur sœur aînée?

Clémence fut rassurée complètement.

— Je venais à vous, reprit René de Baurain, quand les sons de votre voix m'arrivèrent, un peu voilés par la tenture de votre porte, si mélancoliques et si doux qu'ils m'arrêtèrent. Ce n'est point ma faute si j'écoutai, si j'ouvris, si ma main souleva la portière. Vous auriez continué que j'écouterais encore.

A mesure que le vicomte parlait, Clémence éprouvait un malaise inexplicable. Elle ne pouvait ressentir de colère; ce qu'il disait n'avait rien de blessant, et sa voix pour le dire était devenue si triste qu'elle semblait implorer.

— Est-ce que lui aussi serait malheureux? se demanda la jeune fille.

Il reprit:

— Mme de Baurain vous aime beaucoup, mademoiselle; elle a dû se confier à vous.

Clémence crut comprendre. Le vicomte voulait savoir si elle connaissait le secret de sa femme.

— Oui, monsieur, dit-elle. Mme de Baurain connaît son mal; elle sait que la maladie de cœur ne fait point de grâce; il est bien naturel qu'elle s'attriste, pour elle et pour ceux qui la regretteront.

— Vous êtes sûre de cela, mademoiselle?

— Oui, malheureusement. Mme la vicomtesse se couche chaque soir avec la pensée qu'elle ne se relèvera peut-être point. L'anévrisme tue subitement.

— Qui a pu l'instruire?

— Je ne sais, mais elle l'est.

— Eh bien, mademoiselle, il y a quelque chose de plus triste que cela.

— Quoi donc?

— C'est l'isolement du cœur, surtout quand on a aimé.

— Je ne comprends pas.

— Vous ennuierai-je, en vous parlant de moi?

— Oh! monsieur le vicomte, pensez-vous que je réponde par l'indifférence à toutes vos bontés?

— Écoutez-moi donc, et vous jugerez si je suis à plaindre Quand j'épousai Herminie, je l'aimais; elle répondait à mon affection; les premières années de notre union furent heureuses. Dieu nous avait donné deux petites filles ravissantes; j'étais aussi heureux père qu'heureux époux. Un jour, Mme de Baurain eut chez elle une crise épouvantable dont jamais je n'ai connu la cause; à partir de ce moment, tout fut fini entre nous.

Clémence, qui n'avait pas de raisons pour douter du vicomte, était suspendue à ses lèvres, haletante, le cœur serré.

— Ma femme, continua-t-il, repoussa mes soins et mon affection. Je me fis humble et suppliant, puis j'eus des heures de colère et de menaces insensées. Tout fut inutile. Enfin, Mme de Baurain reparut dans le monde, où depuis elle traîne sa souffrance. Devant les étrangers, devant les enfants et les domestiques, elle paraît être ce qu'elle était autrefois; quand nous sommes seuls, tout change, et je suis condamné à ne jamais lui adresser la parole pour éviter des crises.

— Oh! oui, monsieur le vicomte, vous devez être bien malheureux, dit Clémence en tendant au préfet sa main d'enfant, qu'il prit et garda dans les siennes.

— Oh! vous êtes bonne, vous! dit-il, je pourrai désormais parler de mes douleurs, je pourrai vous chercher quand le monde ou la solitude me pèseront trop.

Il porta à ses lèvres la main que la jeune fille n'avait pas retirée des siennes. Elle n'y prit point garde.

— Je voudrais, dit-elle, pouvoir quelque chose pour calmer vos souffrances.

— C'est déjà les adoucir que d'y sympathiser. Vous m'aimerez un peu, n'est-ce pas ?

Clémence ne put répondre; de joyeux éclats de rire, dans la pièce précédente, lui rappelèrent qu'elle devait reprendre les petites filles chez leur mère. Elle les avait oubliées, la femme de chambre les ramenait.

— Mademoiselle, voilà les enfants, dit celle-ci. Madame se trouve fatiguée.

Il est rare que les domestiques ne détestent pas, sans le moindre motif pour cela, les institutrices, les professeurs, tous ceux qui occupent une place intermédiaire entre la leur et leurs maîtres. Ce sont des yeux qui voient, une autorité plus près d'eux, et, comme, après tout, ces gens-là reçoivent comme eux ce qu'ils appellent des gages, ils sont jaloux qu'ils ne soient pas leurs égaux. C'est ce qui rend la situation d'institutrice généralement si pénible. Souvent dédaignée d'en haut, presque toujours détestée d'en bas, elle est obligée de marcher seule dans un chemin, que s'attachent à rendre impraticable la vanité d'une part, la jalousie de l'autre. La femme de chambre n'eût pas osé dire un mot désagréable, mais elle prenait un ton sec, qui frisait l'impertinence, pour parler à l'institutrice.

A la vue du vicomte, elle changea d'allures, s'excusa d'être entrée si vite, et offrit de remmener les enfants. Etait-ce une injure ou une complaisance ? La jeune fille ne pensa même pas qu'on pût la soupçonner, et remercia.

Les petites filles, qui ne s'attendaient pas à trouver là leur père, lui firent mille caresses.

— Ne vous plaignez pas, monsieur le vicomte, voilà un bonheur qui peut faire oublier bien des tristesses.

Le préfet soupira, jeta à la jeune fille un de ces longs regards qui l'avaient déjà troublée, et se retira.

— Pauvres enfants ! murmura l'institutrice. Il y a bien des

larmes autour de vous. Puissent-elles ne point voiler trop tôt vos sourires !

N'étant plus sous le charme qu'exerçait le vicomte, elle réfléchit aux confidences qu'il lui avait faites et, les comparant à l'angélique résignation de sa femme, se demanda :

— Est-il sincère ?

XXII

CHEZ LE JUGE D'INSTRUCTION.

Il y avait grand remue-ménage à l'hôtel de Jéhennes, que Mme la duchesse de Fauconville se disposait à quitter, en compagnie de Mathilde. La jeune fille semblait mettre aux apprêts du départ une joie d'enfant; Mistress Donathan et Jenny devaient être du voyage, pour son service personnel.

— Vous verrez, chère mignonne, disait la vieille dame, comme le printemps est beau en Normandie; cela vous dédommagera d'y passer une partie de l'hiver.

— Tout sera beau où vous serez, madame, répondit la jeune fille; si vous saviez que je vous aime, et que la pensée d'être un peu seule avec vous m'est douce.

La duchesse qui, depuis tant d'années, ne savait plus ce qu'était une affection, se complaisait sous les caresses de la jeune fille.

— On tâchera de vous distraire, disait-elle encore.

Et Mathilde, dans un baiser, répondait toujours :

— Je ne veux pas.

La chaise de poste était retenue. Mistress Donathan n'avait plus qu'à fermer les dernières malles; les habits de voyage, coquets pour Mathilde, confortables pour la duchesse, s'étalaient dans les cabinets de toilette. Deux jours séparaient seulement ces dames

du retour en Normandie. M. de Baurain, affectueux toujours, semblait un peu triste. Mathilde s'en aperçut.

— Est-ce que mon départ vous fâche? lui demanda-t-elle en l'absence de la vieille dame. J'avais cru comprendre que vous le désiriez.

— C'est vrai, répondit-il, mon intérêt, le vôtre, car ils sont à tout jamais liés, demandent ce sacrifice, j'ai cru devoir le faire.

— Eh bien? interrogea Mathilde presque anxieuse.

— Je ne savais pas ce qu'il me coûterait.

La jeune fille baissa les yeux, rougit et demanda presque timidement :

— Voulez-vous que je reste ?

Elle releva la tête, jeta autour du cou de son tuteur ses beaux bras arrondis, et murmura :

— Moi aussi, je serais heureuse de ne point vous quitter

Le comte la repoussa doucement, mais il était troublé.

— Il est trop tard, dit-il, nous fâcherions Mme de Fauconville.

— Alors, mon cher oncle, venez nous visiter en Normandie.

— Est-ce que je vous laisserais partir si je n'y comptais pas?

L'entrée de la duchesse interrompit cette conversation, qui laissa Mathilde songeuse et son tuteur agité.

— Je suis heureuse de vous trouver ici, mon neveu, dit la vieille dame; il est si rare que nous puissions être seuls. Ah! cette vie de Paris ne convient décidément pas à mon âge; elle passe trop vite, et quand il reste si peu de temps à vivre, on aime à le savourer.

— Vous aurais-je fatiguée?

— Non; je suis heureuse de ce retour de quelques semaines à la jeunesse, aux plaisirs, au passé; j'en emporte pour longtemps de bons souvenirs, qui peupleront ma solitude de Fauconville. Mais je ne dois pas en faire un abus, et je sens qu'il faut que cela finisse. Or, avant de vous quitter, monsieur le comte, j'ai à vous entretenir de choses sérieuses; je vous tiens un moment, j'en profite.

Mathilde se leva pour se retirer.

— Restez, chère petite; ni M. de Baurain ni moi n'avons rien à vous cacher. N'êtes-vous pas un peu notre fille?

Un regard de reconnaissance, tout humide de larmes, fut la ré-

Paris. — Typ. Collombon et Brûlé, r. de l'Abbaye, 22

ponse de Mlle de Jéhennes. Elle resta donc assise sur le canapé auprès de la douairière, pendant que le comte prenait un siége.

— Vous le savez, mon cher Gaston, le plus grand désir de votre vieille tante est d'avoir, avant de mourir, la certitude que le nom de votre père lui survivra.

Le comte s'inclina.

— Quand vous êtes arrivé d'Amérique, je vous fis part de ce vœu, et vous me répondîtes : « Si vous l'exigez, madame, j'obéirai; mais je me suis habitué à regarder René comme mon fils, il me serait douloureux de renoncer à mon rôle de père. Pourquoi ne se marierait-il pas pour nous deux? Il est mon héritier naturel, il l'est plus encore par l'affection que je lui ai vouée, il sera le vôtre probablement; ses fils porteront noblement le nom de Baurain. »

J'ai approuvé, et tout s'est passé selon vos désirs. René s'est marié, mais, contre nos prévisions, Dieu ne lui a donné que des filles.

— Il est encore bien jeune, dit le comte en souriant, et j'espère que sa famille s'augmentera.

La vieille dame hocha la tête d'un air de doute.

— Mme Herminie de Baurain est malade; on la dit atteinte d'une maladie du cœur; il serait fâcheux peut-être, plus que consolant, de lui voir naître un fils que le mal héréditaire tuerait à vingt ans, sinon plus tôt.

La douairière se tut; le comte dit, après un court silence :

— Si ma belle-sœur est atteinte de cette maladie, elle la tuera jeune; et mon frère est en âge de se remarier.

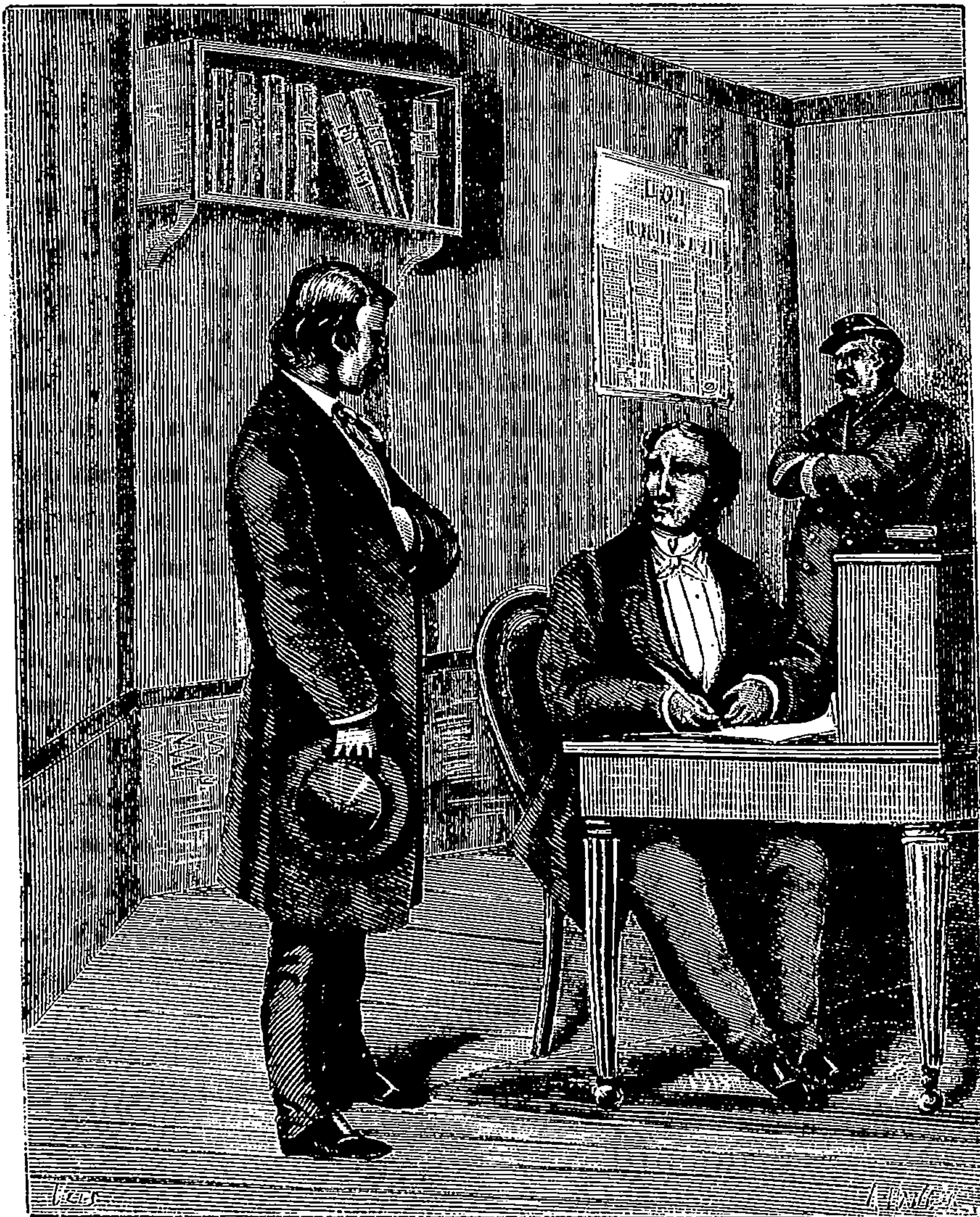
— Cela peut être. Mais le hasard a trop à faire là-dedans pour qu'il soit sage de s'y fier. Vous avez donc, mon cher Gaston, une bien grande horreur du mariage?

— Pas la moindre. La seule raison qui m'en éloigne, je vous l'ai dite; j'ai habitué René à se considérer comme mon fils et l'aîné de la famille, par conséquent.

— Devant une considération comme celle qui me préoccupe, René comprendra la nécessité de s'effacer.

— Ce que je vous ai dit, il y a quelques années, madame, je le répète : vos désirs sont pour moi des ordres.

— Il ne faut pas m'en vouloir, mon neveu, de vous courber



Voulez-vous, aujourd'hui, dire votre nom à la justice?

avec moi devant cette nécessité. J'ai soixante-quinze ans, je n'ai vécu que pour mon frère, et j'attends pour mourir la naissance de ses petits-fils.

— Je me marierai, madame, mais la naissance de mes fils vous fera vivre, je l'espère.

— C'est fort possible, car je n'aurai plus alors la moindre in-

quiétude; mon bonheur sera complet. Dieu fera de moi ce qu'il voudra ; je dirai avec le saint vieillard : Je puis mourir à présent; mes yeux ont vu celui que je désirais.

Pendant que la duchesse parlait, le comte regarda Mathilde. Elle baissa vivement les yeux, mais pas assez pour que son tuteur n'ait pas saisi le regard qui s'attachait à lui, pendant sa conversation avec la douairière, regard chercheur qui semblait vouloir lire les feuillets de l'âme sur le visage. Du reste, la jeune fille fut impénétrable; elle ne rougit point, et son sourire resta celui d'une indifférence affectueuse, si ces deux mots peuvent être, comme nous le croyons ici, unis dans la pensée.

— Si cela vous convient, madame, dit le comte, nous reprendrons cette conversation à Fauconville.

— Quand viendrez-vous? Je vais vous attendre avec une double impatience.

— Sitôt que vous l'ordonnerez.

— Je ne veux point donner d'ordres.

— Quand vous m'en exprimerez le désir.

— Faites vos préparatifs, dit la vieille dame, mise en charmante humeur par la soumission de son neveu.

Puis, se tournant vers Mathilde :

— Il ne faut pas que cela vous tourmente, mignonne ; M. le comte et moi nous n'en penserons pas moins à votre avenir, et nous profiterons également de son voyage à Fauconville pour régler votre situation.

— Mais, madame, dit Mathilde, ces choses sont loin de moi, je n'y songe point.

— Vous avez tort. Eh ! eh ! vous êtes fort belle, et je veux qu'avant la fin de l'hiver vous ayez tourné quelques bonnes têtes normandes. On veillera à votre dot, mignonne.

— Madame, je vous en prie !

— Voyez donc, Gaston, comme l'idée de mariage la fait rougir. Ce n'est pas une raison pour qu'elle lui déplaise, après tout.

— Madame, je vous assure que votre affection et celle de M. le comte me suffisent.

— Celle d'un mari vaudra mieux encore, vous verrez.

L'interruption à ces projets d'avenir fut un peu brutale. Il arri-

vait du parquet des assignations pour les hôtes de l'hôtel de Jéhennes, appelés comme témoins dans l'instruction de l'affaire de l'aveugle.

La douairière et Mathilde devaient comparaître, comme mistress Donathan et les domestiques, qui avaient introduit l'aveugle dans l'hôtel. Quant à M. de Baurain, s'il était appelé, ce qui semblait probable, son assignation devait être chez lui.

— Voilà une sotte affaire, dit la douairière; je regrette de n'être point partie plus tôt, et je ferais volontiers une rente viagère à ce scélérat, pour n'avoir pas à me déranger. Est-ce qu'il n'y a aucun moyen de me soustraire à cet ennui, mon neveu?

— Il y en a un bien simple, madame; je vais prier un de mes bons amis, le docteur Rossel, de passer ici; il fera un certificat, comme quoi votre santé s'oppose à une sortie qui présente pour vous quelque danger. Dans ce cas, le juge d'instruction se contentera de votre déposition écrite.

— C'est pour le mieux. Mais notre départ ne va-t-il pas être retardé?

— D'un jour seulement. L'interrogatoire est pour après demain.

— O mon Dieu! dit Mathilde. Il faut donc absolument que j'y aille?

— Pour vous, chère enfant, je ne trouve aucun moyen de vous en dispenser. Mais, rassurez-vous, les magistrats sont des gens pleins de courtoisie. Du reste, je vous accompagnerai.

— Que va-t-on me demander?

— Tout simplement ce que vous avez vu et entendu ici.

— Et je reverrai cet homme?

— Sans doute. Il faudra bien dire si vous le reconnaissez.

— Oh! je l'ai peu regardé, et il faisait sombre; mais c'est égal, je suis sûre de le reconnaître. Il est horrible.

Le comte demanda la permission de se retirer. Il trouva dans l'antichambre les domestiques réunis, se communiquant leurs papiers timbrés et leurs impressions sur l'aveugle.

— Où est mistress Donathan? demanda-t-il.

On chercha la gouvernante, pendant que le comte l'attendait sous le vestibule. Elle arriva bientôt, les domestiques s'éclipsèrent.

— Vous avez reçu une assignation ? demanda M. de Baurain.

— La voici.

— Avez-vous regardé cet homme en l'introduisant ici ?

— Parfaitement.

— On vous demandera si vous le reconnaissez.

— Je suis certaine de ne point me tromper.

— Vous le reconnaîtrez, dit le comte, non du ton d'un homme qui pose une question, mais de celui qui donne un ordre.

Mistress Donathan crut comprendre, et le regarda pour la première fois. Il attachait sur elle des yeux durs et froids, dont le rayon avait l'éclair de l'acier. Il répéta :

— Il faut le reconnaître.

Elle courba la tête, et dit :

— C'est bien.

— Avant le départ, la veille au soir, reprit le comte plus doucement, vous viendrez chez moi, Arabelle, j'aurai quelques recommandations à vous faire.

Elle dit avec la même résignation, la même humilité :

— J'irai.

M. de Baurain s'éloigna. Mistress Donathan se retira dans sa chambre, dont elle ferma la porte ; et tombant sur un siége avec découragement.

— Oh ! murmura-t-elle, est-ce que ma vie entière se passera à servir cet homme ? Quel est ce nouveau mystère, cette nouvelle infamie, peut-être ?... Est-ce bien expier un crime que prêter son aide à d'autres crimes ? Que faire ? Je suis son esclave... et je l'aime encore.

Mathilde la fit appeler. Elle se redressa comme si un ressort l'eût fait mouvoir, et ouvrit sa porte à Jenny.

— Je descends, dit-elle.

Sa voix avait repris, comme ses traits, sa mélancolique tranquillité.

— Après le père, la fille, murmura-t-elle. Sa fille !... Est-ce bien sûr qu'elle soit sa fille ?... Ah ! si elle ne l'était pas !...

Elle descendit.

L'aveugle avait subi un premier interrogatoire qui s'était borné peu de chose. Plusieurs jours se passèrent, et le malheureux

dut croire qu'il était abandonné de Dieu et des hommes. Pourtant, il ne semblait pas perdre courage; et, dans sa résignation apparente, il y avait une sorte de volonté. Est-ce parce qu'il conservait un espoir dans sa cause? Est-ce parce que Mme Mathieu lui apportait tous les deux jours sa provende et son souvenir? Le gardien avait fait la commission dont il s'était chargé; elle n'avait rien de mystérieux; faire dire à un prisonnier qu'on pense à lui, en lui apportant son dîner, n'est-ce pas chose toute naturelle?

Il attendait, sans se plaindre, sans demander à être entendu de nouveau, sans avoir l'air de se fatiguer du secret qui lui était imposé.

Daniel lui avait dit: «Je vous abandonne pour vous sauver.» Il avait foi en Daniel.

Quant on vint le chercher pour l'interrogatoire qui devait être, lui disait-on, plus sérieux que le premier, il dit: «Enfin!» et il marcha ferme et résolu au bras de l'agent chargé de le conduire. Quand on lui annonça qu'il était en présence du juge d'instruction, il se tint debout, respectueux et digne, calme et patient.

— Voulez-vous, aujourd'hui, dire votre nom à la justice? demanda le magistrat.

— Je me répète, ne pouvant dire autre chose que la vérité: Je me nomme François-Antoine-Gaston Dufreynoy, comte de Baurain.

— Vous persistez dans ce système d'affirmations absurdes?

— J'y persiste.

— Vous avez écrit, ou fait écrire, plusieurs lettres à Mme la duchesse de Fauconville.

— Elles ont été écrites sous ma dictée; la signature seule est la mienne.

— Pour un homme qui n'y voit pas, vous contrefaites de façon à s'y tromper l'écriture du véritable comte de Baurain.

— Ce qui prouve une chose bien simple, monsieur, c'est que je n'en ai jamais eu d'autre.

— Quelle était votre intention en écrivant ces lettres?

— De me faire reconnaître comme neveu véritable de Mme de Fauconville.

— N'était-ce pas plutôt pour pénétrer avec un complice chez cette dame que vous savez riche, et la voler?

— Il y a des questions auxquelles je ne dois pas même répondre.

— C'est plus adroit. Mais puisque vous êtes allé à l'hôtel de Jéhennes, quand la duchesse vous eut répondu ?

— Je ne suis pas allé à l'hôtel de Jéhennes; je ne sais pas ce que c'est que cet hôtel.

— Vous êtes dans votre rôle en le niant; les témoins répondront pour vous.

— Je demande à être confronté avec eux le plus tôt possible.

— Vous serez bientôt satisfait.

— La réponse de Mme de Fauconville aurait dû vous toucher; c'était un acte de justice et de grande générosité.

— Mme de Fauconville ne m'a jamais répondu.

— On a saisi sa lettre dans votre chambre.

— Comme la montre et l'écrin. Que voulez-vous que je réponde à cela ?

— La vérité. Ce serait un moyen de rendre vos juges indulgents.

— Je n'ai nul besoin d'indulgence, monsieur, je ne demande que de la justice.

— Pourquoi avez-vous quitté le domicile d'où vous écriviez à Mme la duchesse de Fauconville ?

— On m'en a renvoyé, faute de paiement.

— Vous aviez donc trouvé de l'argent pour payer au *Drap-d'Or* ?

— Non, Mme Mathieu me gardait par charité.

— Elle et sa fille ont déclaré le contraire.

— Elles ont toutes les délicatesses ! murmura l'aveugle.

Et cette fois sa voix devint tremblante d'émotion. Il reprit :

— Du reste, Daniel travaillait depuis quelques jours; il aurait sûrement payé plus tard.

— Quel était son travail ?

— Une caisse chez un marchand bonnetier.

Le juge d'instruction lut un papier qui se trouvait sur sa table avec plusieurs autres; c'était un certificat de probité et de conduite du patron de Daniel. Il reprit :

— Vous avez tort, dans votre intérêt, de ne point faire d'aveux;

les preuves recueillies contre vous sont accablantes. Vous serez condamné rigoureusement.

— Je crois en Dieu, et je me remets entre ses mains.

Le juge d'instruction visita de nouveau son dossier.

— Depuis quand êtes-vous à Paris?

— Depuis six mois.

— Vous arriviez d'Amérique?

— Directement.

— Quelle partie de l'Amérique habitiez-vous?

— New-York. Du reste, ma première lettre à Mme de Fauconville donne tous ces détails.

— Oui, c'est un joli roman, un peu invraisemblable....

— Mais vrai, ajouta l'aveugle.

— Du moment où vous faites de cela un système de défense, vous ne pouvez dire autrement. Vous allez être confronté avec quelques témoins.

— Dieu soit loué!

— La duchesse de Fauconville n'a pu se rendre à notre appel pour cause de santé.

— Serait-elle dangereusement malade? demanda l'accusé avec anxiété.

— Rassurez-vous, dit ironiquement le magistrat, le malaise de Mme la duchesse n'a rien de grave; mais la pauvre dame a soixante-quinze ans.

— Mon Dieu! murmura l'aveugle, faites qu'elle vive jusqu'à ce que la vérité se soit fait jour.

Le magistrat haussa les épaules. On vint lui parler tout bas.

— Faites entrer, dit-il.

Mme Mathieu se présenta la première, simple et proprette comme toujours, avec sa robe de mérinos brun, des manchettes, un col et un bonnet blancs comme neige. Elle eut un cri en trouvant l'accusé devant elle, et courut à lui avant qu'on eût le temps de l'en empêcher.

— Ah! brave homme, dit-elle, vos amis ne vous oublient pas.

C'était toujours ce qu'elle appelait la commission de Daniel.

L'aveugle joignait les mains, et des larmes glissèrent, de ses paupières fermées, sur ses joues.

On la rappela à l'ordre.

— Ah ! pardon, fit-elle, monsieur le juge, je ne savais pas. Puisqu'il faut se taire, on ne dira plus rien.

Elle fit le serment demandé et devint grave. Du reste, sa physionomie avait perdu la gaieté franche qui la faisait si sympathique ; la tristesse de sa fille y laissait sa trace.

La déposition de Mme Mathieu avait peu d'importance. On savait tout ce qu'elle pouvait dire ; Alice fut appelée la seconde.

Malgré des traces de larmes récentes, le joli visage de la jeune fille inspirait l'intérêt ; son regard brun, ouvert, un peu étonné, faisait ressortir encore la blancheur de son teint et l'or de sa chevelure...

Elle portait une robe de laine noire fort simple, un manteau de drap, un chapeau de velours noir, orné d'un nœud bleu ; et elle savait donner à ces choses ordinaires un cachet de grâce et de distinction qui étonnait, lorsqu'on avait vu Mme Mathieu.

Elle répéta à peu près ce qu'avait dit sa mère, modeste sans pruderie, d'une voix sincèrement émue.

Le juge d'instruction fut sévère avec elle ; cela ne l'effraya point : elle avait pour soutien sa conscience, et pour mobile le dévouement.

— Vous avez aidé, lui dit-il, à soustraire à la justice, un malfaiteur dangereux. On pourrait vous demander compte de votre conduite.

— Je dirai toute la vérité, monsieur.

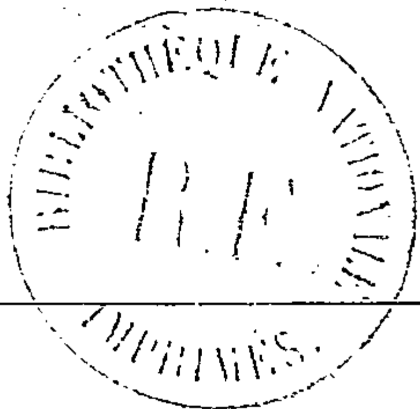
— Quel était votre but, en faisant passer cet homme pour votre fiancé devant le commissaire de police ?

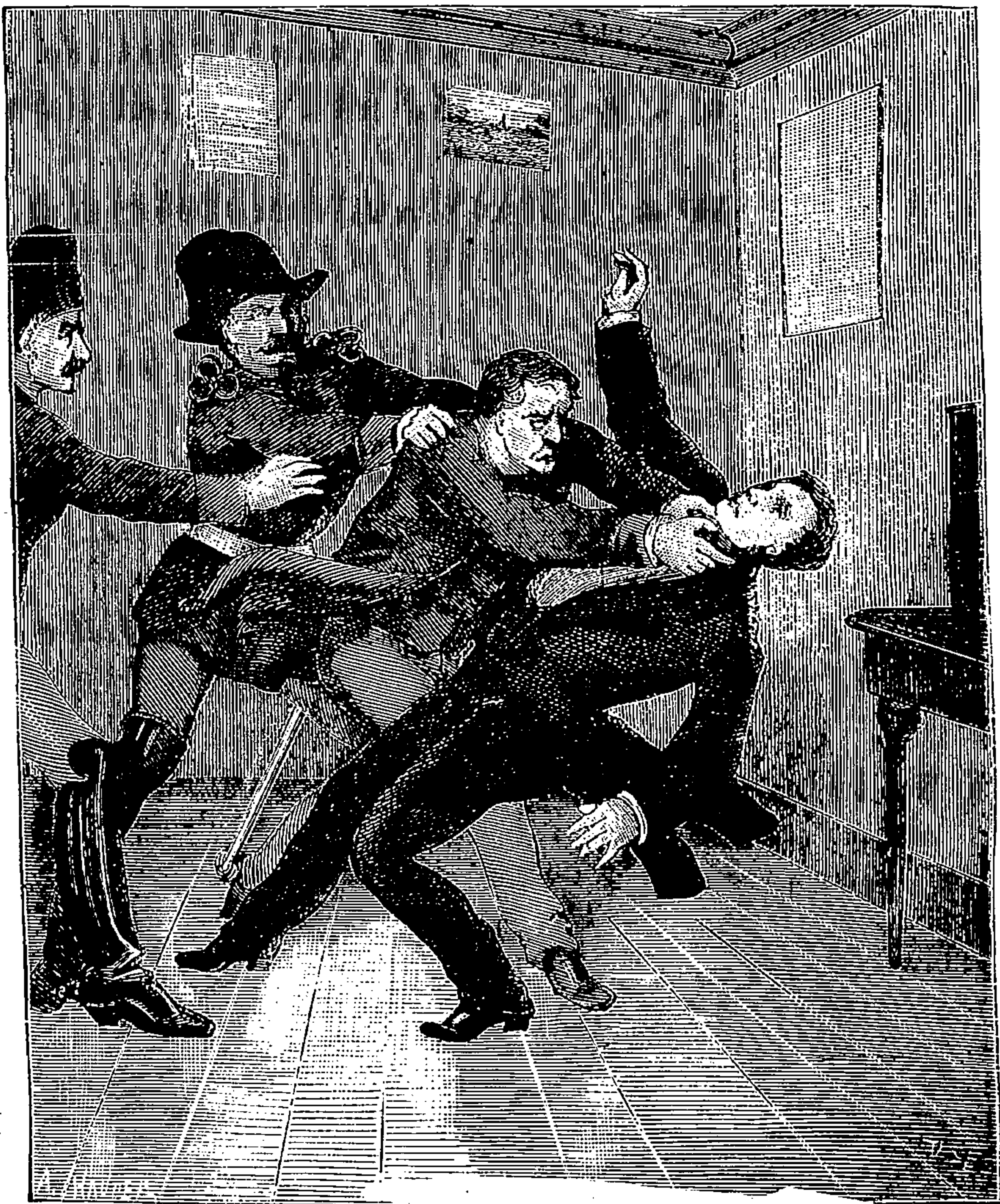
— Je ne m'en rendais pas bien compte alors, monsieur. Je le voyais menacé d'un danger, j'agissais plus par inspiration que par raisonnement.

— Puisqu'on le faisait arrêter, c'est qu'on le supposait coupable ; vous deviez laisser agir la police.

— Lui ! coupable ! dit la jeune fille avec un ineffable regard d'amour et de foi. Ceux qui l'ont connu n'y croiront jamais.

— C'est à la justice et non pas à vous de juger ces choses, mademoiselle ; prenez-y garde, si une deuxième fois vous commettiez pareil méfait, ce n'est plus comme témoin qu'on vous appellerait ici, mais comme complice.





M. de Baurain râlait.

Alice courba la tête sous la menace. On entendit un gémissement; c'était l'aveugle qui pleurait. Alors la jeune fille releva le front, ferme et résolue.

— Complice de Daniel et de cet homme, dit-elle en étendant la main vers l'accusé, je le suis, car c'est la complicité de l'innocence qui cherche à déjouer les ruses du crime.

— Noble enfant ! murmura l'aveugle.

— A cause de votre âge, je vous permets de vous retirer, dit le magistrat, mais ne vous fiez pas à cette indulgence ; et quand vous serez rappelée ici, réfléchissez avant d'y venir, pour n'y point rester à votre tour.

Alice était déjà devenue douce et tremblante.

— D'ici-là je prierai tant, dit-elle, que Dieu nous inspirera et nous éclairera tous.

Mlle de Jéhennes fut autorisée à entrer avec sa gouvernante. Elle marchait au bras de mistress Donathan, toute curieuse et toute craintive.

Il y eut, dans le silence qui suivit son entrée, comme un frisson dont l'aveugle ressentit le passage.

Le magistrat, le greffier, et jusqu'aux gendarmes qui gardaient le prisonnier, tous laissèrent échapper ce premier mouvement involontaire auquel l'admiration, pas plus que l'épouvante, ne peut se soustraire.

Dans son élégante simplicité, Mathilde était ravissante. Sa robe de faille grise, aux reflets chatoyants, dépassait de peu un long manteau de velours noir, qu'une de ses mains fines retenait sur sa poitrine légèrement agitée. Son chapeau de velours bleu pâle, orné de roses blanches, pâlissait encore sous le rayon de saphir des yeux effarouchés. Elle se recula, en voyant l'aveugle, avec un petit cri d'enfant qui aperçoit sa bête noire.

— Asseyez-vous, mademoiselle, et ne craignez rien, dit le juge d'instruction, je n'ai que peu de questions à vous adresser. Connaissez-vous cet homme ?

Mathilde regarda avec effarement, se reculant toujours.

— Oh ! oui, monsieur, dit-elle.

— Où l'avez-vous vu ?

— Chez moi.

— Il y avait quelqu'un avec vous ?

— M. le comte de Baurain et Mme la duchesse de Fauconville.

— C'est donc bien vrai qu'elle est ici ? s'écria l'aveugle.

Mistress Donathan eut un tressaillement, Mathilde un léger cri ; on n'eût pu dire si c'était de surprise ou de frayeur.

— Accusé, on ne vous interroge point, dit sévèrement le magistrat.

— Pouvez-vous nous raconter, mademoiselle, ce qui s'est passé à l'hôtel de Jéhennes, entre l'aveugle et Mme la duchesse ?

Nous savons ce que raconta Mathilde ; elle avait bonne mémoire et n'omit aucun détail.

— Répondez maintenant, accusé. Qu'avez-vous à dire à cela ?

— L'accent de vérité du témoin ne laisse aucun doute sur sa bonne foi, mais je le prie de me regarder encore ; je ne suis jamais allé à l'hôtel de Jéhennes.

— Vous entendez, mademoiselle ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien ?

— Je reconnais l'accusé ; mais la voix n'était pas tout à fait la même.

— Recueillez bien vos souvenirs. Quelle différence y faites-vous ?

— L'autre ressemblait, je crois, à celle d'un homme qui a bu.

Le juge d'instruction sourit.

— La différence vient peut-être, dit-il, de ce qu'ici on ne donne pas à boire aux prisonniers, de façon à les griser.

— Qu'en pensez-vous, mistress Donathan ? demanda Mathilde. Ne trouvez-vous pas que l'aveugle de l'autre jour avait une autre voix ?

L'Américaine ne répondit pas à la jeune fille, et se retourna vers le magistrat. Son tour était arrivé.

— Donathan, murmura l'aveugle.

Il passa la main sur son front comme quelqu'un qui cherche, et répéta :

— Donathan !

L'interrogatoire qui recommençait l'arracha à ses souvenirs.

L'Américaine, d'une voix plus dolente et plus froide encore que d'habitude, sans émotion et sans empressement, dit reconnaître l'accusé, qu'elle-même a introduit et fait asseoir auprès de ces dames. La voix ne lui présente pas les mêmes différences qu'à Mathilde, quoique pourtant il pourrait bien y avoir un peu de ce que suppose la jeune fille. Elle dépeint le complice comme un

homme de fort mauvaise mine, avec des mains calleuses, des cheveux blonds et une barbe rouge.

Cela ne ressemblait guère au signalement de Daniel, donné par le commissaire de police.

— Après tout, pensa le juge, il peut avoir plusieurs complices.

C'était possible, et même vraisemblable.

L'accusé interpellé répondit :

— Veuillez, monsieur le juge d'instruction, demander au témoin si elle n'a pas habité New-York ?

Le magistrat répéta la question.

Surprise à l'improviste, l'Américaine répondit d'une façon à peine intelligible :

— Oui.

Et cette fois, ses traits se décomposèrent. Elle le sentit, et se retourna vers Mathilde en disant :

— Je crois que nous pouvons nous retirer.

— Un instant, je vous prie, dit le magistrat, qui regardait trop Mlle de Jéhennes pour voir la pâleur de sa gouvernante.

Et s'adressant à l'accusé :

— Pourquoi cette question? demanda-t-il.

— Un simple renseignement, répondit l'aveugle.

— N'interrompez plus l'interrogatoire sans nécessité.

Quoique l'aveugle ne se fût pas expliqué, l'émotion de mistress Donathan était extrême. Grâce à une longue habitude de dissimulation, elle en fut bientôt maîtresse extérieurement, mais, elle avait à peine quitté le cabinet du juge d'instruction, qu'elle s'affaissait dans le couloir, où les domestiques de l'hôtel, appelés comme elle, lui donnèrent des soins.

L'interrogatoire de ceux-ci fut bientôt terminé. Tous reconnurent l'aveugle.

— Persistez-vous encore à nier? demanda le magistrat

— Plus que jamais, répondit l'accusé.

Il ne restait plus que M. de Baurain à entendre.

Le comte avait demandé à venir plus tard, à cause d'un rendez-vous qu'il ne pouvait manquer. C'est pourquoi il avait confié à mistress Donathan Mathilde, qu'il devait accompagner au retour.

La crise de l'Américaine n'ayant pas eu de suites, les domes-

tiques quittèrent le palais de justice dès qu'ils eurent été interrogés. Il ne resta, pour attendre le comte, que Mathilde et sa gouvernante.

Aussitôt arrivé, M. de Baurain fut introduit. L'aveugle attendait toujours. On ne lui disait pas le nom des témoins qui entraient ; il cherchait à surprendre un indice dans leur voix, ou dans leurs dépositions. Jusque-là rien ne l'avait frappé que le nom de Donathan.

Le magistrat demanda comme à tous :

— Reconnaissez-vous l'accusé ?

Le comte ne répondit pas immédiatement. Il regardait l'aveugle avec une espèce de curiosité compatissante ; on eût dit qu'il voulait étudier chacun de ses traits défigurés, mais avec bienveillance et sympathie.

— Hélas ! oui, dit-il enfin.

Un cri terrible suivit sa réponse. Et, sans qu'on ait pu prévoir son mouvement, l'accusé, guidé sans doute par la voix du témoin, se précipita sur lui et le saisit à la gorge.

— Ah ! tu me reconnais, râlait-il, tant mieux ! Tu sauras au moins, avant de mourir, que celui à qui tu as tout pris te prend la vie à son tour.

Et l'on entendait sortir de sa gorge comme des sifflements :

— Assassin ! voleur ! incendiaire !

Le magistrat et le greffier s'étaient levés épouvantés.

Les deux gendarmes essayaient d'arracher de sa victime l'accusé, qu'un accès de rage folle rendait plus fort qu'eux, en dépit de son infirmité. Ils cherchaient à détacher les deux mains du malheureux qui serraient le cou du comte, pendant que les ongles entraient profondément dans la chair. M. de Baurain râlait. La face était violette, les lèvres noires. La congestion devenait imminente.

Après le premier moment de stupeur, le greffier appela du secours; deux autres gendarmes qui gardaient la porte entrèrent. Mathilde et sa gouvernante, profitant du désordre, en firent autant. L'Américaine resta immobile en face de cette scène inattendue ; elle avait repris son impassibilité de marbre, et regardait, avec plus de curiosité que d'horreur, le crabe humain enserrer sa

victime. Mathilde augmenta le désordre en jetant des cris affreux dans les couloirs, où elle s'enfuit.

Les nouveaux arrivants parvinrent à décrocher les doigts de l'aveugle de la gorge du comte, qui tomba inerte sur le parquet. On emporta l'accusé, pendant que le magistrat et les gendarmes détachaient la cravate de M. de Baurain. Le greffier prit la carafe d'eau sur la table, et la renversa sur le visage boursouflé de la victime. L'effet du remède fut immédiat ; le comte rouvrit les yeux. Quand arriva le médecin qu'on avait envoyé chercher, il pouvait être transporté dans sa voiture, où Mathilde en larmes et mistress Donathan, toujours calme, montèrent avec lui.

XXIII

UNE BONNE VOISINE.

Mme Mathieu ayant été appelée au palais avec Alice, se trouvait fort embarrassée pour laisser sa maison, lorsqu'elle pensa à sa voisine, Mme Trotignon. Elle s'en fut chez la concierge et lui expliqua l'affaire; Sylvestre grommela un peu, mais par habitude; il était bonhomme au fond. Mme Trotignon s'installa donc au bureau de l'hôtel du *Drap-d'Or*.

La mère et la fille s'en allèrent bien tristes; non-seulement le sort de l'aveugle les préoccupait beaucoup, mais il ne leur restait que deux jours pour remplir leur engagement vis-à-vis du propriétaire, et Daniel n'avait toujours point reparu.

M. Boutry, l'homme de qui dépendait à cette heure leur destinée, demeurait place du Châtelet; les deux pauvres femmes levèrent les yeux, en passant devant chez lui; il fumait une grosse pipe, en se promenant sur le balcon de son habitation. Elles saluèrent avec la timidité des gens malheureux qui commencent à perdre tout espoir. M. Boutry ne voulut pas les voir; il continua d'envoyer vers le ciel la fumée bleue de sa nicotine. Malgré le froid, le propriétaire fumait tous les jours sur le balcon. C'était une manie,

Soit qu'il craignît de détériorer les dorures de son appartement, soit qu'il éprouvât une orgueilleuse joie à contempler de là les trois ou quatre maisons qui lui appartenaient dans le quartier, on était sûr de le voir, trois cent soixante-cinq fois par an, de deux à trois heures, fumer sa pipe d'écume, enveloppé dans une grande robe de chambre, et le visage à moitié enfoui, en temps de gelée, sous une calotte de loutre.

Quand les deux femmes eurent tourné le coin de la rue Saint-Denis, et que M. Boutry ne put plus les voir, Alice arrêta sa mère.

— Si je montais chez lui, dit-elle.

— Et pourquoi faire, bon Dieu!

— Je lui demanderai huit jours.

— Tu ne le connais pas. Il n'a pas plus d'âme que les pierres de ce trottoir. Et puis, qu'est-ce que tu veux faire en huit jours? Nous ne serons pas plus riches dans une semaine qu'aujourd'hui.

— Qui sait? Ecoute, mère, je suis cause du mal qui t'arrive, et, si je pouvais le réparer, je serais bien contente. Il a bien une femme, cet homme?

— Encore plus impitoyable que lui.

— Des enfants?

— Un fils, qui s'est fait soldat parce qu'il le laissait manquer de tout.

— Dieu m'inspirera. Il aime l'argent, je lui proposerai un gros intérêt pour le retard.

— Ça ne vaudra pas pour lui l'annulation du bail; songe donc qu'il peut louer, quand il voudra, le double de ce que je paye.

Cette dernière raison sembla ébranler la résolution d'Alice.

— Allons, viens, dit la mère. Nous oublions que Mme Trotignon fait la faction chez nous, et qu'elle n'a pas que ça à faire.

— Va l'en relever, mère; moi, décidément, je monte chez M. Boutry; au moins je n'aura ipas à me reprocher de n'avoir point tout tenté pour réparer ma faute.

— Puisque tu le veux, suis ton idée, mais je n'en attends rien de bon.

La jeune fille profita de la permission, et retourna résolûment

Paris. — Typ. Collombon et Brûlé, r. de l'Abbaye, 22

place du Châtelet, pendant que sa mère se mettait à courir, pour relever, comme elle disait, sa voisine de faction.

Mais Mme Trotignon n'était pas si pressé, qu'elle ne voulût savoir d'abord tous les détails de l'affaire où ses voisines se trouvaient engagées.

— Je ferai croire à Sylvestre que vous êtes arrivée une heure plus tard, dit-elle.

Après avoir répondu à toutes les questions de la concierge au sujet de l'aveugle, il fallut dire pourquoi la jeune fille n'était pas rentrée avec sa mère. Alors Mme Mathieu, qui était pourtant brave et ne craignait pas plus le travail que les coups de feu, se mit à pleurer.

— Si j'étais toute seule, dit-elle, j'en prendrais mon parti, mais faudra donc qu'Alice se place !... Ah ! voyez-vous madame Trotignon, si je dois me séparer d'elle à présent que je suis faite à la voir tous les jours, je sens bien que je n'y résisterai pas.

— Voyons, voyons, maman Mathieu, faut pas se désespérer comme ça avant d'y être. Votre monsieur Vautour ne vous a pas encore mise sur le pavé.

— Ça ne sera plus long à présent. Alice n'obtiendra rien, j'en suis sûre.

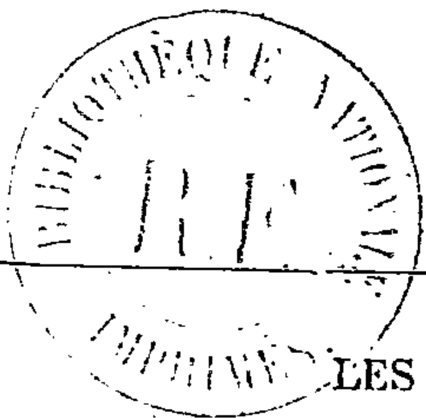
— C'est mon avis, du moment où il est avare comme vous le dites, et qu'il trouve avantage à vous mettre dehors. Mais nous déterrerons peut-être bien un autre moyen, à nous deux.

— Alors, vous le trouverez toute seule, ma voisine; car, moi, j'ai tant cherché que j'y renonce.

— Ça ne serait pas drôle, fit la concierge, qu'on ne verrait plus la mère Mathieu dans le quartier ; tout l'arrondissement serait capable d'en prendre le deuil. Je vas songer à ça ; quand la fillette sera revenue, vous me l'enverrez; seulement, recommandez-lui de ne rien dire devant Sylvestre.

— Soyez tranquille.

— Quant à votre aveugle, il me fait l'effet d'un brave homme ; à nous deux, voisine, nous le tirerons de là. Ah ! j'ai lu dans des livres des choses plus difficiles que ça, qui ont été exécutées par des femmes. Voyez-vous, le soir, quand Sylvestre est endormi, je m'amuse à lire, et ça me profite. J'ai toujours rêvé de faire de





Trotignon revint avec elle près de sa femme.

grandes choses, mais l'occasion m'a manqué. Si elle se présente, ne la laissons pas fuir.

— Ah ! ce n'est pas moi qui vous ferai de l'opposition là-dessus, madame Trotignon.

— Je n'ignore pas que vous êtes une luronne, ma voisine, et

c'est parce que je sais bien pouvoir compter sur vous que je vous dis de compter sur moi. A bientôt la danse, ma commère; nous ferons danser le propriétaire et la police, c'est moi qui vous le dis!

La superbe concierge achevait à peine ces belliqueuses paroles qu'Alice montait l'escalier, toute haletante, et venait tomber sur le sein de sa mère, en pleurant à chaudes larmes.

— Qu'y a-t-il? mon Dieu! que t'est-il arrivé? parle.

— Laissez-la se remettre, madame Mathieu.

— Tu n'as rien obtenu, n'est-ce pas?

— Oh! non, mère, rien du tout. Cet homme est un misérable.

— Ça n'a rien qui m'étonne, dit la portière. Mais faut par pour cette canaille gâter vos beaux yeux, ma fillette. Qu'est-ce qu'il vous a dit, le Gobseck?

— Oh! des choses que je ne peux pas répéter.

Et, de nouveau, la jeune fille cachait sur le sein de sa mère sa confusion et ses larmes.

— Ah! ah! fit la concierge, qui comprit tout de suite les réticences d'Alice. On lui en donnera de pareils bonbons à croquer! Il vous trouve jolie, n'est-ce pas, ma fille? et les vieux coquins de cette espèce-là escomptent toutes espèces de valeurs.

— Mon Dieu! est-ce possible? s'écria la mère Mathieu. Et moi qui te laisse faire, qui ne songe pas pour toi, à ce que tu ne peux savoir. Mais je perds donc la tête!...

— Et vous la perdrez tout à fait, maman Mathieu, — c'est moi, Sophie Trotignon, qui vous le dis, — si vous continuez à vous lamenter comme ça. Laissez-moi faire; quand nous aurons trouvé l'argent de votre terme, je le lui porterai, moi, au vieux gredin, et je lui savonnerai la tête à ma façon.

Alice releva le front; ses larmes cessèrent de couler, s'arrêtant sur ses joues et sur le bord de ses longs cils, comme des gouttes d'eau sur les feuilles et les pistils des fleurs, après l'orage.

— L'argent du terme, dit-elle, vous espérez le trouver?

— Ma foi, je n'en sais rien, mais je vas faire mon possible. Votre mère s'est mise dans l'embarras pour les autres; c'est bien le moins qu'on l'aide à en sortir, si ça se peut.

— Oh! madame, que vous êtes bonne!

— Est-ce que la mère Mathieu ne l'est pas ?

— Oh ! si ; bonne comme la Providence.

— Venez dans une heure, vous, petite. Je lis justement un roman de M. Dumas, et je vois que les bonheurs arrivent toujours dans les moments les plus désespérés. Ça sera comme ça pour vous.

— Que le bon Dieu vous entende ! dit la mère Mathieu. Dans tous les cas, c'est toujours bon de savoir qu'on a des amis.

— Qui donc en aurait, si la mère Mathieu n'en avait pas? Ah ! bon Dieu ! vous me faites oublier Sylvestre ! Qu'est-ce qu'il va dire, ce pauvre chou blanc? Ne faites pas attention si M. Trotignon est de mauvaise humeur quand vous viendrez, mam'zelle Alice. Chez lui tout ce qui est mauvais se montre à la surface, le bon reste dans le cœur.

Et Mme Trotignon se figura qu'elle allait vite, en descendant de son pas lourd et grave l'escalier de l'hôtel.

— Quelle brave femme ! s'écria Alice, qui était restée en haut de l'escalier, pour la regarder jusqu'à ce qu'elle fût dans la rue.

— Oui, elle a bon cœur, madame Trotignon ; mais que peut-elle plus que nous? en admettant que le ménage ait quelques économies, c'est le mari qui les garde; et il n'est pas donneur, le petit Trotignon. Après ça, il a raison, ajouta l'hôtelière avec découragement; tu vois où ça mène, trop de bonté.

Alice regarda sa mère toute surprise; puis s'asseyant sur ses genoux et lui relevant la tête, en passant ses petits doigts roses sous le menton de l'ex-vivandière :

— Est-ce que tu regrettes d'être bonne? demanda-t-elle.

Mme Mathieu n'y put tenir; elle prit la tête de sa fille entre ses mains et la baisa vingt fois. Puis la repoussant :

— Eh ! ma foi non, dit-elle. Si j'étais autre que je ne suis, tu ne m'aimerais peut-être pas autant. Allons travailler ; et à la grâce de Dieu !

Alice prit son ouvrage; mais il faut bien le dire, elle regarda plus souvent l'horloge que ses doigts pendant l'heure qui suivit, et se leva dès que la grande aiguille marqua la dernière minute.

— Je vais chez Mme Trotignon, dit-elle.

— Va, répondit la mère.

Toutes les deux maintenant se souriaient, s'envoyant l'une à

l'autre l'espérance, qui n'était peut-être pas dans leurs cœurs.

Sophie Trotignon racommodait une culotte près de la fenêtre de la loge qui donnait sur le couloir, ou plutôt tenait l'objet sur ses genoux pour le racommoder ; mais en réalité le vêtement servait à cacher un livre qu'elle feuilletait par dessous. Son mari travaillait dans l'arrière-loge, dont la fenêtre sur la cour était mieux éclairée. Au moindre mouvement qu'il faisait, la culotte recouvrait le volume, et la vivacité avec laquelle Mme Trotignon tirait l'aiguille attestait son amour pour le travail.

Le livre, c'était le *Monte-Christo* d'Alexandre Dumas.

Le cœur d'Alice battait très fort en entrant dans la loge.

La concierge mit un doigt sur ses lèvres ; la jeune fille s'assit auprès d'elle sans parler.

— Je n'ai encore rien trouvé, ma pauvre fille ! dit-elle à voix basse, en recommençant à soulever les pages.

— C'est là dedans, demanda Alice, que vous espérez trouver une idée, madame Trotignon ?

— Sans doute. Vous ne connaissez pas encore ça, vous, fillette ; on ne vous donne pas ces choses-là à lire en pension ; et pourtant ça forme on ne peut mieux l'esprit. Ah ! il y a des positions plus critiques que la vôtre, là-dedans, et on en sort toujours. C'est celui qui mettait les autres dans le pétrin qui y tombe à son tour. Lisez-moi ça et vous verrez.

— Plus tard, madame Trotignon ; si vous le voulez bien, nous nous occuperons de ce qui m'amène.

— Qu'est-ce qui est donc par là ? demanda la voix flûtée de Sylvestre Trotignon.

— C'est mam'zelle Alice Mathieu, qui me demande de tes nouvelles en passant, mon chou blanc.

Puis, tout bas à la jeune fille :

— Allez lui dire bonjour de l'autre côté, ça le flattera.

Alice obéit malgré son impatience ; elle commençait à croire que l'imagination de la portière n'était, pas plus que la sienne, au service de son cœur.

Trotignon revint avec elle près de sa femme ; il avait à la main une paire de bottes.

— Mademoiselle, dit-il, veut bien rester un peu auprès de toi,

pendant que je vais porter cette chaussure rue de la Verrerie, j'en profite.

— Tu as raison, mon chou; il y a un appartement à louer, mam'zelle Alice gardera la loge si l'on vient pour le visiter.

— Quelle chance! dites que le bon Dieu ne vous protége pas! s'écria Sophie en revenant vers la jeune fille, après avoir embrassé et conduit son mari jusqu'à la porte.

Le passage était étroit, entre une commode et la fenêtre, où se tenait ordinairement la concierge. C'est en voulant le franchir que Mme Trotignon accompagna son exclamation d'un geste un peu vif, et fit sauter hors du mur une petite étagère de bois peint, couverte de bibelots plus ou moins artistiques.

Les porcelaines gagnées au tourniquet du jour de l'an et de la foire au pain d'épices, se brisèrent sur le marbre de la commode et sur le parquet.

— Maladroite! imbécile! grommelait la portière, pendant qu'Alice s'empressait à ramasser indistinctement les morceaux et les choses entières.

— Qu'est-ce que va dire Sylvestre à son retour? mon Dieu! mon Dieu! gémissait Sophie.

— Écoutez, madame Trotignon, il y a chez ma mère pas mal de petites choses dans le genre de celles-ci; je vais les chercher, peut-être votre mari ne s'apercevra-t-il pas du changement?

— Vrai, ma fille, vous voudriez me rendre ce service-là!

— Sans doute, et de grand cœur.

Alice s'enfuit.

— J'aurai mon idée quand vous reviendrez, lui cria la concierge.

Alice revint aussitôt, les mains pleines de porte-allumettes, de coquetiers enluminés, de verres gravés et de petites tasses à filets d'or.

— Cela va remplir, dit-elle. M. Trotignon ne verra rien du tout.

Mme Sophie se laissait faire sans lui répondre; elle retournait entre ses doigts un objet tombé de l'étagère, auquel Alice ne prêtait nulle attention.

Lorsque la jeune fille revint près d'elle, la brave femme lui sourit:

— Quand je vous le disais, fit-elle.

— Quoi donc ?

— Voilà mon idée. Je l'ai trouvée, grâce à ma maladresse. C'est tout à fait comme dans M. Dumas.

Alice cherchait en vain à comprendre. Mme Trotignon lui présentait un petit coffret de cuivre qui n'avait rien de mystérieux. D'abord, la jeune fille crut que c'était une cachette, jusque là inconnue de Sophie, et appartenant à l'ingénieux Sylvestre. Mais elle l'ouvrit et ne vit rien qu'une doublure de satin, autrefois rose, et maintenant pelure d'oignon. Elle regarda la portière, qui souriait d'un air malin.

— C'est toute une histoire, dit-elle. Mais d'abord cachez le coffret sous votre tablier, pour le cas où Sylvestre rentrerait.

Alice obéit, toute curieuse, et se rattachant à un vague espoir.

— Vous savez bien, reprit Mme Trotignon, la mère Baudruche, ma locataire du sixième, qui a mis le feu l'autre jour dans sa cheminée ?...

— Eh bien ?

— C'est une brave femme, mais elle a un petit-fils qui ne vaut pas le diable. Ça n'empêche qu'elle n'ait des yeux que pour lui, le garnement ! et comme il vient la relancer à toute heure, et des fois ivre comme un porc, — excusez l'expression, — elle cherche à m'amadouer pour que je le reçoive, et que je passe par-dessus les inconvénients. Ce n'est pas que je la croie bien pauvre, la bonne vieille, car elle paie ses termes au jour, à l'heure, il y a toujours par-dessus le pour-boire de Sylvestre. Mais elle geint et fait la malheureuse, m'est avis, pour que ce coquin de petit Baudruche ne la mette pas tout à fait sur la paille. Vous ne le connaissez pas, Baudruche ? demanda la concierge en s'interrompant.

— Non, je l'ai jamais vu.

— Eh bien, entre nous soit dit, il a une mauvaise figure, et la grand'mère fait bien de ne pas lui dire si elle a de l'argent dans sa paillasse.

— Mais le coffret, madame Trotignon, est-ce que vous n'y pensez plus ?

— Si fait, m'y voilà.

« Aux étrennes de l'année dernière, faut croire que la maman

Baudruche n'était pas en fonds. Elle un tiroir de sa commode, en tira ce petit coffret et me dit :

« — Madame Trotignon, voulez-vous accepter un souvenir de moi ?

« — Certainement, » que je lui répondis. Et alors elle me mit dans la main ce que je viens de vous donner. Elle ajouta :

« — Ça vient de ma fille, de ma pauvre Flore qui y tenait beaucoup. »

Je dois vous dire que sa fille est morte. Moi, j'ai pris le bibelot et je l'ai mis avec les autres, sur mon étagère. Ça n'y gâtait rien, n'est-ce pas ?

— Au contraire ; mais je ne vois pas quel rapport il y a entre ce coffret et nos inquiétudes.

— Vous allez le voir tout de suite. Vous rappelez-vous ce jeune homme qui a fait tant de bien aux Jérôme, là-haut ?

— Parfaitement.

— Il m'a fait l'honneur d'entrer ici aux informations, et, tout en causant, ses yeux sont tombés sur ce petit morceau de cuivre, qu'il a pris et examiné. « Voulez-vous le vendre ? » m'a-t-il demandé. — Non, c'est un souvenir. Alors, il l'a reposé où il l'avait pris sans plus rien dire. En partant, il s'est retourné. — « Si vous vous décidiez, tôt ou tard, à vendre cela, apportez-le moi, je vous en donnerai un bon prix. »

Alice regarda plus attentivement la petite boîte.

— C'est vrai, dit-elle, c'est fort joli ; mais quand on en donnerait vingt ou trente francs, ce serait tout.

— Allez-y toujours. Qu'est-ce que cela coûte ? C'est un bon garçon, M. Max, nous en avons les preuves ; vous lui direz votre situation, il ne vous trompera pas, ça c'est sûr ; et, ce que le joujou vaudra, il vous le donnera.

— Mais, madame Trotignon, si vous tenez à cet objet...

— Moins qu'à faire plaisir à votre mère, c'est bien certain. Pourtant, comme il faut tout prévoir, si M. Max ne vous donnait pas un prix raisonnable de la chose, rapportez-la, et je ferai l'affaire moi-même.

— Qu'entendez-vous par un prix raisonnable ?

— Mais une centaine de francs, par exemple.

— Oh! c'est impossible.

— Je vous dis qu'il y tient. Allez.

Jérome était seul dans la boutique à l'arrivée d'Alice; il vint à elle avec un sourire et une larme.

— M. Max n'est pas chez lui? demanda Mlle Mathieu.

— Non, mais il va rentrer; il est dans le quartier. Ah! je suis bien heureux de vous voir un instant avant lui, mademoiselle, pour vous dire toute ma reconnaissance.

— Ce que nous avons fait pour vous est bien peu de chose.

— Si peu de chose, repartit Jérôme, que mes quatre enfants vous doivent la vie, et moi de ne pas être fou.

— Etes-vous heureux, au moins?

— Si ma pauvre femme vivait, je serais le plus heureux des hommes. Il semble que votre mère m'ait porté bonheur. M. Max n'est pas un patron, c'est un frère.

— Et vos enfants?

— Les deux petits sont à l'asile; les frères à l'école; ils prennent les plus jeunes en sortant pour les ramener à la maison, et Mme Trotignon, pour peu de chose, leur fait la soupe.

— C'est une excellente femme que Mme Trotignon.

— Puisqu'il y a des heures où je me prends à croire que le monde n'est plus composé que de bonnes gens.

— Malheureusement, cela n'est pas, répondit Alice avec un soupir.

— Je le sais bien. Mais comme vous dites cela, mademoiselle. Auriez-vous du chagrin?

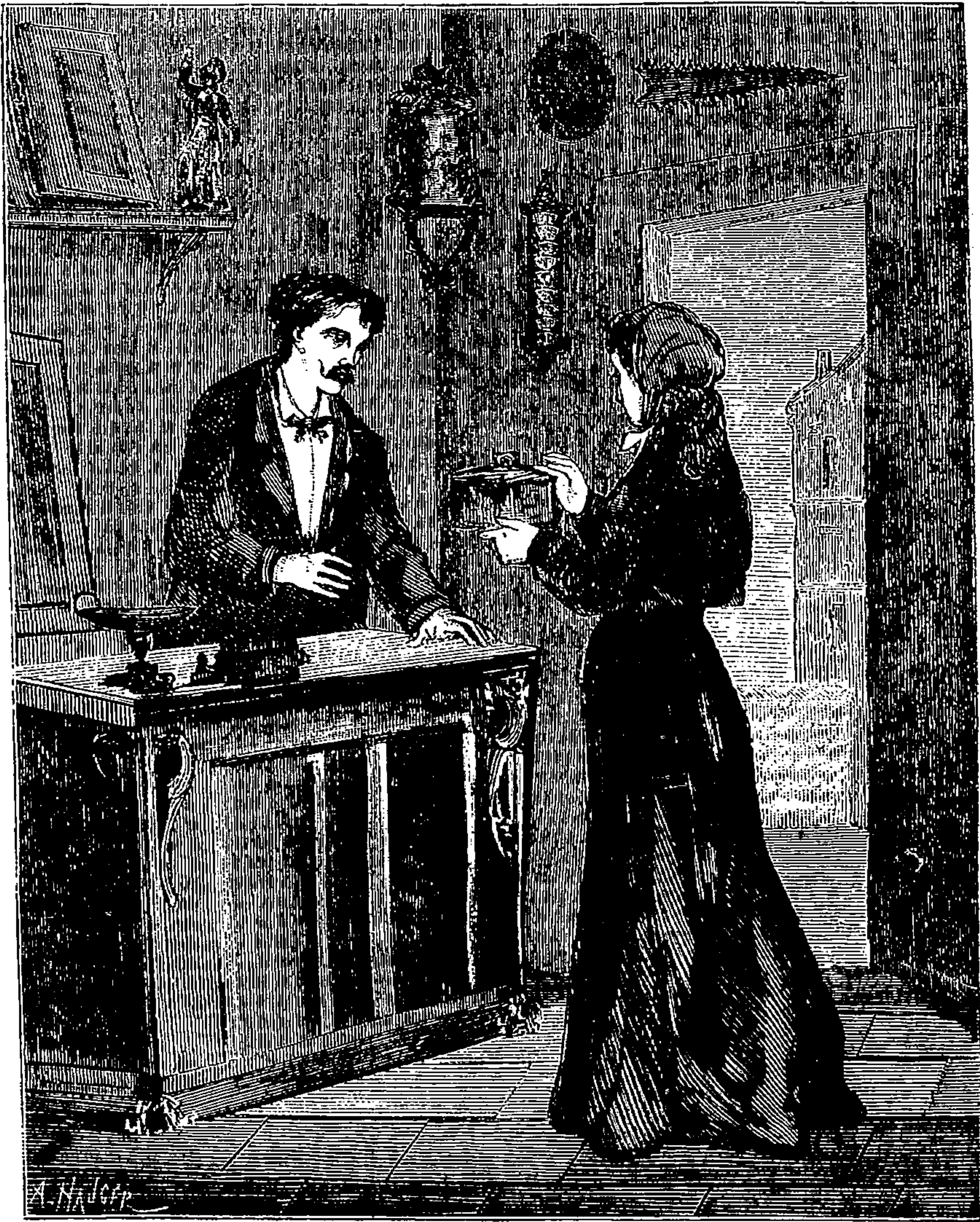
— Oui, mon pauvre Jérôme, j'en ai beaucoup. Je viens même ici pour demander un service à votre patron.

— Ah! s'il peut vous le rendre, vous êtes bien sûre qu'il le fera. Il ne peut tarder beaucoup; il est là, rue Thévenot, pour acheter un lot de vieilles porcelaines qu'il ne voudrait pas manquer. Il paraît que c'est fort beau.

— Tant pis! dit Alice, croyant avoir pensé.

Jérôme la regarda tout surpris.

— C'est que moi aussi, dit-elle, je voudrais lui vendre quelque chose, et s'il achète trop ailleurs, il n'aura plus d'argent.



Vous qui êtes connaisseur, dit-elle, voulez-vous m'estimer cela?

— Oh ! ne craignez pas cela. L'argent, son associé n'en manque jamais; si M. Max est embarrassé, il va trouver M. Guillaume, qui gagne gros comme lui à présent.

— Quoi, M. Guillaume a si bien réussi !

— Vous le connaissez?

— Fort peu ; mais ma mère l'a vu tout enfant et le connaît beaucoup. Je suis sûre de lui faire plaisir, en lui apprenant que celui qu'elle appelait l'espiègle a réussi.

— Elle est si bonne, Mme Mathieu! dit Jérôme; le bonheur des autres ça fait le sien.

Max rentra tout joyeux ; il avait fait une bonne affaire : le lot de faïence lui était resté à un prix inespéré. Il en rapportait une partie il envoya son employé chercher le reste.

— Je viens aussi pour vous proposer une affaire, monsieur Max.

— Vous, mademoiselle, dit le jeune homme en souriant, je ne vous savais pas commerçante.

— Je ne le suis que par occasion, repartit de même Alice.

Elle allait dire: — Ma mère a besoin d'argent. Elle se tut, dans la crainte de faire estimer sa marchandise plus qu'elle ne valait. L'honnêteté a ses réticences, comme la générosité a ses mensonges.

— Vous qui êtes connaisseur, reprit-elle, voulez-vous m'estimer cela ?

Elle développa le coffret, et le présenta au brocanteur.

Max le prit et l'examina un instant avec une espèce d'ahurissement.

— Cela, dit-il, ensuite; mais, mademoiselle, cela n'a pas de prix.

Alice devint pâle; son cœur se serrait ; elle se sentait presque défaillir.

— Ah ! dit-elle faiblement; Mme Trotignon m'affirmait qu'il avait une petite valeur. Excusez-moi, monsieur Max... Je n'y connais rien et j'avais supposé...

— Je crois que vous m'avez mal compris, mademoiselle. Je vous dis que ce précieux coffret n'a point de valeur appréciable; un amateur d'art vous le payerait ce que vous lui demanderiez.

De pâle qu'elle était, Alice devint toute rouge ; des larmes de joie montèrent à ses yeux, et elle demanda timidement :

— Et un marchand, monsieur ?

— Avez-vous l'intention de vendre, ou est-ce une estimation que vous demandez ?

— Je vendrai, si l'estimation atteint un certain chiffre.

Le brocanteur retournait le coffret en tout sens, et son admiration augmentait avec son examen.

— Quelles admirables ciselures! dit-il. C'est du Benvenuto Cellini. Ceci a dû être offert à Diane de Poitiers par le roi François Ier.

Alice regardait Max avec une espèce de défiance craintive; elle n'osait croire qu'il se jouât de son ignorance, et elle en avait peur.

— Si j'étais le maître ici et que j'eusse de l'argent, mademoiselle, je vous achèterais ce coffret quelques milliers de francs; il les vaut. Malheureusement, mon associé ne voudra guère le payer plus de cinq cents francs.

— Cinq cents francs! Vous dites cinq cents francs! exclama Mlle Mathieu.

— C'est peu, je le sais bien.

— C'est beaucoup, au contraire; nous n'avons besoin que de deux cents francs, et nous ne les espérions pas.

— Tenez-vous beaucoup à ce coffret? demanda le brocanteur.

— Pas du tout. Pourquoi?

—S'il était pour vous, ou pour vos amis, un souvenir de famille, vous me feriez le plaisir d'accepter les deux cents francs dont vous avez besoin, et vous me les rendriez plus tard.

Alice voulut répondre, elle en fut incapable, et tendit au brocanteur ses deux mains à la fois.

— Jérôme a raison, dit-elle lorsqu'elle put parler; il y a plus de bonnes gens qu'on ne croit.

Cependant elle ne voulut rien traiter sans revoir Mme Trotignon, dont les exclamations de joie et de surprise durèrent un quart d'heure, en apprenant quelle était la valeur de son bibelot.

Alice avait un scrupule.

— La mère Baudruche ne sait sans doute pas ce qu'elle vous a donné.

— Bah! répondit la portière, je soupçonne la vieille d'être plus riche que vous et moi, et comme son héritier ferait mauvais usage de la chose, pas besoin de s'en inquiéter, allez, ma fille. C'est à moi, bien à moi, je vous le donne, ça ne vous regarde pas! Si je

me trompe, et que la mère Baudruche ait un jour besoin de vous ou de moi, elle nous trouvera.

— Alors, madame, je garderai deux cents francs sur la somme.

— Vous garderez tout. Où voulez-vous que je cache ça ici ? Il ne manquerait plus que Sylvestre le trouve, faudrait lui dire d'où ça vient, et ceci, et cela ; ça n'en finirait plus. Mme Mathieu mettra ça dans sa bourse ; si un jour j'ai une fantaisie à satisfaire, j'irai la trouver. Et vous, petite, si votre beau jeune homme revient, ne vous gênez pas. Nous avons juré de le sauver, votre mère, vous et moi, nous le sauverons.

Cette fois, les sanglots qui étouffaient Alice se firent jour, et elle pleura de façon à débarrasser son pauvre cœur. Sophie Trotignon riait. Chacun a sa facon d'exprimer sa joie et sa douleur.

— Eh bien, j'accepte, dit enfin Alice, j'accepte pour ma mère, pour les malheureux auxquels vous vous intéressez avec nous; j'accepte aussi pour moi, madame Trotignon, et je croirai désormais que j'ai deux mères au lieu d'une.

— Viens, que je t'embrasse, s'écria la concierge en faisant retentir deux gros baisers sur les joues encore humides de la jeune fille. Je n'ai pas d'enfants, ça ira tout seul. Et quand ton beau jeune homme reviendra, nous ferons la noce, hein ? c'est moi qui m'en charge. Mais, chut, voilà Sylvestre, va chercher ton argent et qu'on n'en parle plus.

Trotignon arrivait tout étouffé sur ses petites jambes.

— Je vous ai fait bien attendre, mademoiselle, ce n'est pas ma faute.

— Tu as bien fait, mon chou blanc. D'abord, il n'y a plus de mademoiselle entre nous. C'est Alice tout court. La fille à la voisine Mathieu, ça sera un peu la nôtre; elle viendra de temps en temps nous dorloter; pas vrai, Alice ?

— Certainement, si M. Trotignon veut bien le permettre.

Le bonhomme, qui s'était par extraordinaire oublié chez le marchand de vin avec un pays rencontré par hasard, et qui croyait avoir beaucoup d'excuses à faire, s'empressa d'approuver, sans se douter du service qu'il venait de rendre à sa femme, en restant dehors.

Nous n'essaierons pas de peindre la joie de Mme Mathieu en ap-

prenant toutes ces choses extraordinaires. Nous n'assisterons pas au lavage de la tête du propriétaire Boutry par Mme Trotignon, qui voulut s'acquitter de la promesse faite la veille. Et nous reviendrons à Max, propriétaire du coffret de cuivre ciselé, qu'il ne se lassait pas d'admirer. Il en oubliait ses faïences, qu'il avait pourtant si peur de se laisser enlever par un concurrent. Il en oubliait de lire son journal, celui de Guillaume bien entendu, dont Jérôme s'était emparé pendant l'heure de repos que son patron le forçait à prendre après son déjeuner.

Une exclamation de celui-ci attira l'attention du jeune homme.

— Qu'est-ce? demanda-t-il.

— Oh ! lisez donc cela, monsieur Max, ça vous intéressera.

A l'article *Tribunaux*, l'affaire de l'aveugle était racontée de la façon la plus simple et la plus naturelle :

« Un aveugle, disait le reporter très-véridique du journal en question, défiguré par des brûlures et horrible à voir, s'était attaché à une bande d'escrocs dont son infirmité servait les intérêts. Ayant pénétré à l'hôtel de Jehennes, habité par des dames, sous le prétexte naturel d'y demander un secours, il trouva le moyen d'enlever une montre en or et un écrin de perles fines d'une très-grande valeur. Le plus extraordinaire de la chose, c'est que cet homme est véritablement aveugle, plusieurs médecins l'ont constaté depuis son arrestation. Son complice, qui passait pour son conducteur, s'est enfui, et jusqu'à présent tous les efforts de la police pour le découvrir ont été inutiles. L'instruction a fait connaitre que ces malfaiteurs ont de nombreux affiliés, et l'on comptait sur les aveux de l'aveugle, que tous les témoins ont parfaitement reconnu, lorsque ce malheureux, atteint subitement d'aliénation mentale, s'est jeté sur M. le comte de Baurain, pendant que celui-ci répondait aux questions du juge d'instruction, et a essayé de l'étrangler. Les premiers soins ont été donnés au palais même à M. de Baurain, qui a ensuite été ramené à son domicile. Son état n'offre aucune gravité. Quant à l'aveugle, il a été transféré de la préfecture dans une maison de santé, où sa folie continue d'être furieuse. »

Max, en effet, fut impressionné par cette lecture; il connaissait M. de Baurain comme protecteur de son ami Guillaume; il con-

naissait l'aveugle comme pensionnaire de ces dames Mathieu, et s'était un instant intéressé à lui, à cause des impressions qu'il avait laissées à Clémence. Il se disposa aussitôt à aller rue Bergère, pour savoir du journaliste lui-même ce qu'il y avait de vrai dans l'histoire.

Il allait sortir lorsque Guillaume arriva. Les visites du jeune homme étaient toujours une joie pour Max.

— J'allais chez toi, lui cria-t-il dès qu'il l'aperçut.

— Je t'en épargnerai la peine.

— Je viens de lire cet article ; cela m'inquiétait.

— Il n'y a pas de quoi, mon cher. M. de Baurain est déjà remis de cette terrible secousse, et la preuve c'est que M[me] de Fauconville et M[lle] de Jehennes quittent Paris après-demain.

— Pour longtemps ? demanda Max.

— On ne sait pas.

— Te voilà désespéré, mon pauvre Guillaume !

— Pas autant que tu pourrais le supposer.

— Ne serais-tu plus amoureux?

— Plus que jamais. Cela t'étonne, mais tu vas me comprendre. Mathilde, depuis quelque temps, encourage mes espérances, et je n'ai aucune raison de douter d'elle. Mais je n'ai pas encore une position qui me permette de prétendre à sa main, et elle est si belle, si entourée, si adulée ici, que je renonce volontiers à la voir pour qu'elle s'éloigne. Le château de Fauconville, où elle va, est isolé; la duchesse reçoit fort peu, et M. le comte m'a fait espérer qu'il m'emmènerait avec lui en Normandie, pendant le séjour de sa nièce là-bas.

— Je comprends alors ta résignation.

— Mon cher, je suis venu pour te demander un conseil.

— A moi ? En fait d'amour, je ne m'y entends guère.

— Je voudrais offrir un souvenir à Mathilde, quelque chose qu'elle pût emporter avec elle, un rien de valeur, un chef-d'œuvre sans prix, quelque objet rare, précieux et inutile.

— Tu as bien fait de venir, dit Max en souriant.

Il montra le coffret qui était sous sa main.

Moins expert que son ami, Guillaume était cependant connaisseur. Il admira.

— C'est du Benvenuto, dit Max.

— Tu en es sûr?

— J'en réponds. Cadeau de roi, mon cher; tu as la main heureuse. J'ai payé cela hier cinq cents francs seulement.

— M. de Baurain saura l'apprécier, j'en suis convaincu.

— Et Mlle Mathilde?

— C'est plus douteux; mais son oncle la renseignera.

Guillaume ouvrit le coffret.

— Ah ! fit-il désappointé, voilà qui ne peut s'offrir ; c'est fané.

— Qu'à cela ne tienne, mon ami, je vais le porter chez un fabricant qui remplacera le satin.

— Mais quand l'aurai-je ?

— Bientôt.

— Il me le faut demain matin.

— C'est à peu près impossible.

Jérôme s'avança.

— J'ai travaillé dans l'article, dit-il ; si vous le voulez, je réponds de redoubler ça aujourd'hui.

— Vrai, Jérôme, dit Max, tout de suite joyeux de pouvoir contenter son ami. Vous répondez de bien le faire?

— Aussi bien que celui-là, monsieur. Achetez-moi le satin et donnez-moi un peu de ouate blanche ; vous l'aurez avant la nuit.

— C'est parfait, dit Guillaume. Vous m'apporterez cela au bureau demain à la première heure. Si c'est comme vous le dites, vous n'y perdrez pas.

Jérôme n'avait pas besoin de cet encouragement.

Max sortit avec Guillaume pour chercher l'étoffe dont l'ouvrier avait besoin, et celui-ci se mit en devoir de commencer, en attendant, à dédoubler le coffret qu'il devait remettre à neuf. Cela n'offrait pas de grandes difficultés ; Jérôme déchirait sans précaution la soie qui ne devait plus servir, quand, tout à coup, entre deux minces feuilles de ouate, ses doigts rencontrèrent une résistance. Il écarta les couches de coton soyeux et découvrit un papier, admirablement conservé, et plié en deux dans la longueur de la doublure. Il l'ouvrit.

Préservée du contact de l'air, une petite écriture fine et serrée, écriture de femme, aux contours un peu tremblants, était restée

Paris. — Typ. Collombon et Brûlé, r. de l'Abbaye, 22

noire, en dépit des années. Jérôme ne crut pas être indiscret en lisant ce qui suit :

« Je crois Félix Radèze le plus honnête des hommes; je lui ai transmis la confiance que j'avais en son père, et déposé pour un million et demi de diverses valeurs.

« Si, par suites de circonstances impossibles à prévoir, le dépositaire de ma fortune ne pouvait la remettre à mon enfant, que celui, entre les mains duquel tombera cette déclaration, cherche Félix Radèze et s'entende avec lui dans l'intérêt de ma fille. Si mon enfant mourait, que cette somme soit employée à fonder une maison pour les jeunes filles sans parents. Je cache cet écrit, me défiant de tout ce qui m'entoure, et je donnerai le coffret où je le renferme à la personne qui m'inspirera le plus de confiance autour de moi.

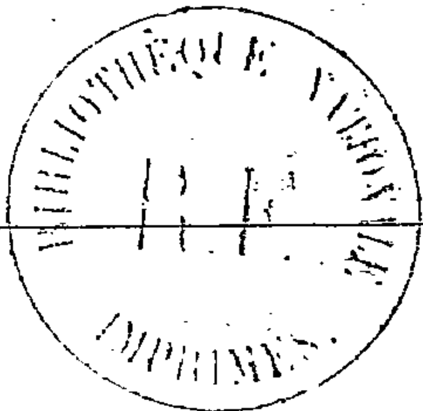
« Écrit pour le cas où je viendrais à mourir accidentellement, à Paris, en mon domicile, rue de la Chaussée d'Antin, 10 novembre 1847.

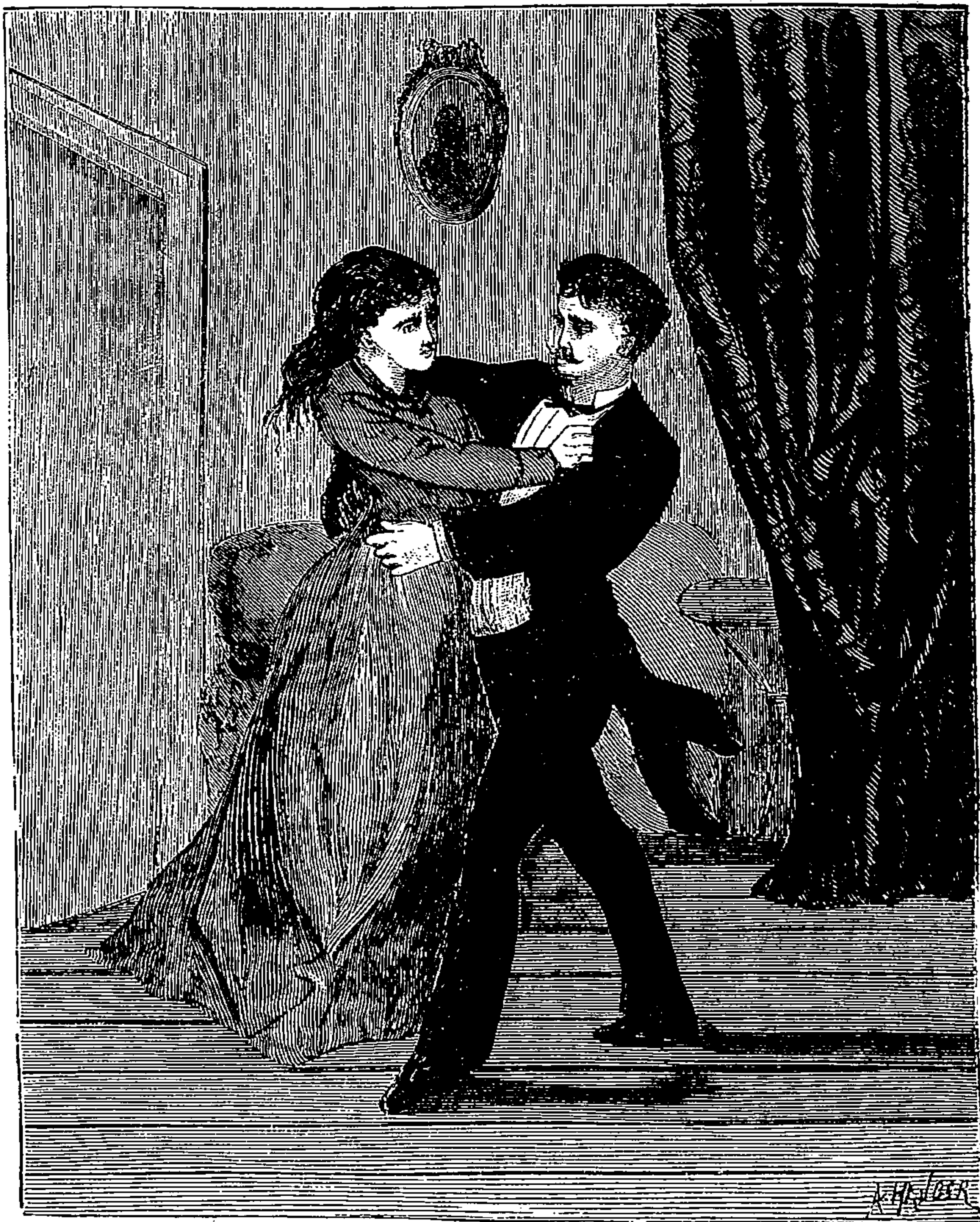
« MARIANNE LAFORÊT. »

Jérôme oublia d'enlever le reste du satin; le coffret resta sur le comptoir devant lui, et il relut quatre fois cette singulière révélation; cette mission confiée, par la mort sans doute, à celui que le hasard en ferait le dépositaire.

Devait-il garder ce secret? devait-il le révéler? C'était une lourde responsabilité; sa position précaire ne lui permettait point les démarches nécessaires, qui demanderaient du temps et peut-être de l'argent. Son patron était bien plus que lui capable de cela. Telles furent ses premières réflexions.

Oui, mais se révéler à Max, qui était la bonté et la confiance même, c'était tout dire à Guillaume Lapointe. Or, le journaliste inspirait à Jérôme une espèce de répulsion; ce je ne sais quoi qu'on appelle pressentiment chez l'homme, instinct chez l'animal, le mettait en garde contre l'apparente amitié de cet homme pour son associé. Il y a des heures dans la vie où l'intelligence s'éclaire d'un rayon de l'avenir, de façon à faire croire à la divination. Ce





Il la saisit par la taille et l'emporta comme un enfant.

chiffon de papier pouvait être inutile, la personne qui l'avait écrit ne s'en souciait plus peut-être, l'avait oublié.... Jérôme n'en fit même pas la supposition. Il y avait là pour lui un mystère à éclaircir, une restitution à faire, une justice à rendre. Et lui pauvre inconnu, sans protecteurs, sans moyens d'action, regardait sans se troubler l'acte à accomplir.

— C'est à moi, se disait-il, que la Providence impose la tâche; je ne dois pas en compromettre le résultat.

Max rentra. Jérôme n'avait rien décidé encore, mais il mit le papier dans sa poche. Le doux visage d'Alice Mathieu venait de lui apparaître, comme apparut l'ange du désert à Agar angoissée.

Le coffret fut redoublé de satin bleu pâle; c'était la couleur favorite de Mathilde. Et le lendemain matin Jérôme le porta lui-même au journaliste, qui lui donna vingt francs de pourboire.

Il est vrai qu'il n'eût pas moins payé chez un fabricant.

L'ouvrier avait couché ses enfants; puis, quand le sommeil eut fermé tous ces yeux, qui ne pleuraient plus depuis les bontés de Max, il relut encore la mystérieuse lettre, de façon à la savoir par cœur. Le tout, après cela, était de trouver une cachette où nul ne pût arriver. Jérôme enleva d'abord une pierre du carrelage, puis il songea que le feu pouvait détruire la maison en son absence, et replaça le carreau sans déposer le papier. Le coudre dans sa vareuse pouvait encore se faire, mais l'habit se retire pour travailler et quelqu'un peut sentir sous le doigt le papier révélateur. Jérôme finit par fabriquer un petit sac de toile, y mit la lettre, le ferma et l'attacha fortement à un cordon, qu'il passa autour de son cou.

— J'ai mon scapulaire, dit-il satisfait. Il ne me quittera plus.

Le pauvre homme avait passé la nuit pour trouver cela.

XXIV

L'INSTITUTRICE.

Depuis que René de Baurain s'était confié à Clémence, la jeune fille ne comprenait plus rien à sa façon d'agir vis-à-vis d'elle. Ce haut fonctionnaire, ce père de famille, cet homme raisonnable avait des caprices et des mutineries d'enfant. Il fatiguait l'institutrice pas ses assiduités et ses attentions plus que courtoises, puis

tout à coup devenait avec elle maussade, parfois brutal ou impertinent. Clémence eut d'abord beaucoup de patience; elle attribuait ces bizarreries aux souffrances intimes du préfet, et se prenait à plaindre ces deux êtres que le monde croyait heureux, et dont elle connaissait les misères. Il y avait aussi autour d'elle, dans la maison, comme une conspiration silencieuse; les domestiques prenaient des airs railleurs, et affectaient de s'éloigner, quand le vicomte se trouvait seul au salon avec la jeune fille. On chuchotait de façon à se faire remarquer; puis, l'on s'enfuyait à son approche, comme si l'on eût craint d'être surpris par elle.

Quelles que fussent ses préoccupations, et si absorbée qu'elle pût être par l'étude de la musique, pour laquelle elle se passionnait, il lui fallut bien arriver à ouvrir les yeux. Elle était l'objet de la haine du personnel de la préfecture. Pourquoi? dès qu'elle réfléchit, elle se rendit compte de ce que sa position mixte avait de faux; elle ne pouvait être l'égale ni des maîtres, ni des domestiques; il fallait qu'elle restât isolée; donc elle était faible, on devait en abuser. Une fois ses yeux ouverts, Clémence devait voir jusqu'au bout. Elle comprit les sourires, les demi-mots impertinents, les apartés railleurs. Elle comprit que, dans cette maison, où la bonté des maîtres l'avait attachée, elle pouvait laisser sa réputation, son honneur, l'unique bien qu'elle possédât au monde.

Alors, elle devint circonspecte et soupçonneuse à son tour; elle suspecta la bienveillance du préfet, et s'irrita de ses caprices qu'elle ne provoquait point. Elle évita de se trouver seule avec lui.

Un jour pourtant le hasard, ou la volonté du vicomte, les rapprocha.

— Est-ce que vous me fuyez, mademoiselle? demanda René.

— Pourquoi vous fuirais-je? répondit-elle en se dirigeant vers la porte.

Il lui barra le chemin.

— Parceque vous m'avez deviné, dit-il brusquement, parce que vous avez compris que je vous aime, et que mon amour vous effraie.

C'était inattendu. La hardiesse même de l'aveu empêcha l'institutrice d'en être troublée. Elle n'y vit que l'outrage et releva la tête.

— Non, dit-elle, je n'ai rien deviné, rien compris. Je croyais que l'institutrice des enfants était sacrée pour leur père. Je croyais aussi que M. René de Baurain était un honnête homme. Est-ce qu'une pensée contraire me serait venue?

— Clémence, je vous ai confié mes douleurs.

— Et j'ai eu la naïveté d'y croire. C'était vous donner peut-être une triste idée de mon intelligence, mais cela n'autorisait point vos insultes.

Clémence parlait lentement, avec ce calme doux et ironique dont sa lèvre avait perdu l'expression, depuis qu'un bonheur relatif la rendait meilleure.

— Est-ce ma faute si je vous aime? si la vie auprès de vous m'est devenue un supplice, que vous pourriez changer en félicités, dit le vicomte.

— J'attendais autre chose de vous, monsieur.

— Quoi donc?

— La protection que doit tout galant homme à la femme isolée et sans défense.

— Est-ce que je vous la refuse? est-ce que je ne veux pas, en vous aimant, vous faire heureuse, vous donner de moi tout ce que je peux offrir? parlez, Clémence, vos désirs sont des ordres. Voulez-vous que je parte? suivez-moi, j'irai au bout du monde; je laisserai ma femme et mes enfants. Je suis riche, je vous ferai à l'étranger une vie de luxe et d'oubli.

— C'est tout? demanda la jeune fille d'un ton moqueur.

— Voulez-vous autre chose? dites-le.

— Je veux vous dire le fond de votre pensée dans laquelle je viens de lire, monsieur le vicomte. M'écouterez-vous?

— Oui, car vous ne pourrez y voir qu'un mot: je vous aime!

— J'en lis un autre: caprice.

Le préfet voulut protester. Elle l'arrêta d'un geste.

— Et après ce mot, ceux-ci: Cette petite fille est sans ressources, elle n'a pour protecteur qu'un valet de chambre, pour soutien que son petit savoir, pour guide qu'une ambition relative. Elle sera trop heureuse que je l'élève à moi.

— Vous ne pensez pas cela! s'écria le vicomte, moitié fâché, moitié plaisant.

— Mais vous le pensez, vous, cela suffit. Eh bien, vous vous trompez. J'ai pour protecteur, pour soutien et pour guide, ma conscience.

René de Baurain eut une petite moue dédaigneuse.

— Je vous assure, mademoiselle, dit-il, que vous seriez ravissante avec un peu moins de pédantisme ; on est institutrice à ses heures, mais l'on trouve aussi le moyen d'être femme. On vous parle d'amour, vous répondez conscience; nous ne jouons pourtant pas, je suppose, aux propos interrompus.

Ce ton badin, succédant sans transition aux protestations chaleureuses, jeta Clémence dans la stupéfaction. L'aveu du vicomte était-il une simple plaisanterie? mais il devenait alors plus blessant pour celle qui en était l'objet. L'orgueil de la jeune fille en fut profondément atteint.

— Je crois, monsieur, dit-elle, que tout autre jeu nous serait désormais impossible; nous ne pouvons nous entendre.

— C'est ainsi qu'on traite ou qu'on brise d'ambassadeur à ambassadeur. Mais je n'accepte pas la conclusion.

— Finissons-en, monsieur. Je vais quitter votre maison.

— Que ferez-vous?

— Tout, plutôt que de rester davantage ici.

— Et que dira de cela Mme de Baurain?

— Mme la vicomtesse est une sainte femme, monsieur; elle doit être bien malheureuse.

— Et vous aurez l'ingratitude de la quitter, sans qu'elle soit prévenue?... Vous pouvez la tuer, mademoiselle.

— Si Mme de Baurain savait ce qui se passe ici ce soir, elle me conseillerait la première de m'éloigner; mais, à cause d'elle, je veux bien attendre quelques jours et trouver un prétexte.

— Cela fait honneur à votre bon cœur, mademoiselle. Soyez généreuse jusqu'au bout, oubliez mes paroles et restons amis.

— Faites-les-moi oublier, monsieur, je ne demande pas mieux, dit Clémence en se retirant, sans prendre la main que lui tendait le vicomte.

Elle n'était pas sortie que René de Baurain haussait les épaules.

— Péronnelle! fit-il. Voilà ce qu'Herminie fait de ses gens. Elle

les autorise à la résistance par ses conseils et par son exemple. Mais je les briserai tous.

René de Baurain, gâté par son frère et par la fortune, était un de ces hommes qui croient le monde créé pour eux, ne connaissant ni le désir, ni la résistance. Présenté par le comte à l'empereur, il lui avait suffi de demander une préfecture pour l'obtenir. Beau, aimable, attractif, il n'avait qu'à se montrer pour plaire; ses succès auprès des femmes étaient fabuleux, et il possédait un art véritable pour se faire parmi les hommes des dévoués et des défenseurs. On le voyait arriver à tout en disant : Il le mérite. On ne le craignait pas dans les familles, parce qu'il accomplissait strictement ses devoirs religieux, et que l'archidiacre de S.... le citait comme exemple de mœurs et de charité. Il avait un jour rencontré dans le monde Herminie de Serravalle, orpheline riche de plusieurs millions; elle lui avait plu, et par ses charmes réels et par sa dot; Mme de Fauconville avait fait la demande, et le confesseur de la jeune fille s'était chargé de son acquiescement. Tout souriait à cet homme; aussi ne savait-il pas attendre lorsqu'il avait exprimé un désir.

A son arrivée, Clémence le charma. Il n'eut point de doute qu'elle ne fût avant peu sa maîtresse, et voulut bien l'entourer de prévenances; mais la pensionnaire ne vit là que les attentions d'un homme du monde, d'autant plus que la bonté de la vicomtesse aidait à croire à celle de son mari. Le préfet se lassa bientôt, et pour forcer l'institutrice à comprendre, la compromit aux yeux des domestiques. Cela ne lui réussit pas davantage. Alors il en vint à parler, bien certain qu'au premier mot, cette fille d'un valet de chambre serait trop heureuse de se jeter dans les bras d'un vicomte millionnaire. Son échec ne lui inspira ni estime, ni respect pour l'institutrice.

— C'est de l'orgueil, dit-il, je la châtierai.

Il se contint, et pour se venger de ce qu'il appelait un dédain immérité, il eut le courage de feindre la froideur et les regrets.

Rien ne fut changé dans la maison, mais la résolution de Clémence était prise; elle écrivit à Dupeuty pour le prier de lui chercher une autre place. M. de Saint-Yves se mourait, le valet de chambre ne put répondre immédiatement. Comme le préfet n'avait

pas l'air de vouloir renouveler sa tentative, Clémence attendait patiemment.

Un soir, le fonctionnaire, sa femme et ses filles allèrent dîner chez le juge d'instruction de S... qui était de leurs amis. On y restait toujours fort tard.

— Mademoiselle Dupeuty, dit le vicomte à l'institutrice, seriez-vous assez bonne pour ranger ma bibliothèque pendant mon absence? Il y a là un désordre qu'une personne intelligente et instruite peut seule réparer.

Clémence sut gré au vicomte de lui demander cela un jour où il sortait, et répondit affirmativement d'une façon aimable.

Herminie et ses enfants l'embrassèrent au départ.

La bibliothèque du préfet était fort belle, mais, il l'avait dit avec raison, il y régnait un grand désordre; peut-être n'y eût-on pas trouvé pour se suivre deux volumes du même ouvrage. Clémence se mit à l'œuvre pour avoir fini avant le retour de la famille; et, certes, il ne fallait pas pour cela perdre de temps.

Il était à peu près onze heures. Elle avait terminé l'arrangement des rayons les plus élevés, et allait descendre du marche-pied qui lui servait pour cela, quand la porte de la bibliothèque s'ouvrit :

— Déjà! dit-elle.

Mais sa surprise fut plus grande lorsqu'elle vit M. de Baurain entrer seul. La vicomtesse savait pourtant qu'elle était là. Pourquoi n'entrait-elle pas avec son mari? Clémence s'empressa de descendre.

— Vous êtes seul? demanda-t-elle.

— Comme vous le voyez. Mme de Baurain ne rentrera guère que vers deux heures, et j'ai quitté la plus charmante réunion qu'on puisse imaginer, pour venir causer un instant avec vous.

— Je ne vois pas, monsieur, ce que vous pouvez avoir de si pressé à me dire.

— Vous le voyez, au contraire, parfaitement. Il est inutile de jouer la comédie avec moi. Si votre intention eût été de me tenir toujours rigueur, vous auriez quitté ma maison le jour où vous avez prétendu avoir à vous plaindre de moi. Il vous plaît de me

faire aller, voilà tout. Mais moi, je n'aime pas attendre, et je suis revenu pour vous dire : c'est assez.

— Oh! cet homme est un misérable! dit Clémence, en se dirigeant vers la porte.

Le vicomte se mit à rire et la laissa faire. Il avait fermé en entrant, et mis la clef dans sa poche.

La jeune fille se retourna, pâle, mais calme. Sa physionomie exprimait plus de mépris que de courroux, plus d'ironie que de frayeur.

— Lâche! dit-elle.

Et les bras croisés sur la poitrine, la lèvre dédaigneuse, le regard provocant, elle attendit.

Elle était superbe ainsi de défi et d'audace.

— De ce côté, dit le vicomte en montrant la porte, cette pièce est isolée, de l'autre elle touche à mon cabinet de toilette; mais mon valet de chambre a l'ordre de ne rien entendre. La clef, la voilà.

Il la montra et la remit dans sa poche.

— Viens la prendre! dit-il à Clémence en parodiant ce mot célèbre.

— Pourquoi pas? répondit-elle, en faisant un pas vers René.

Mais alors il s'élança, avant qu'elle eût le temps de se reculer ou de crier, la saisit par la taille, et l'emporta comme une enfant à l'autre bout de la pièce, sur un large canapé de cuir qui servait de lit de repos.

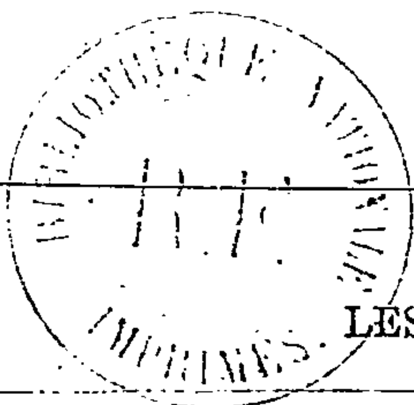
Elle se débattait en silence, pensant bien que le vicomte avait pris ses précautions, et que les serviteurs étaient loin.

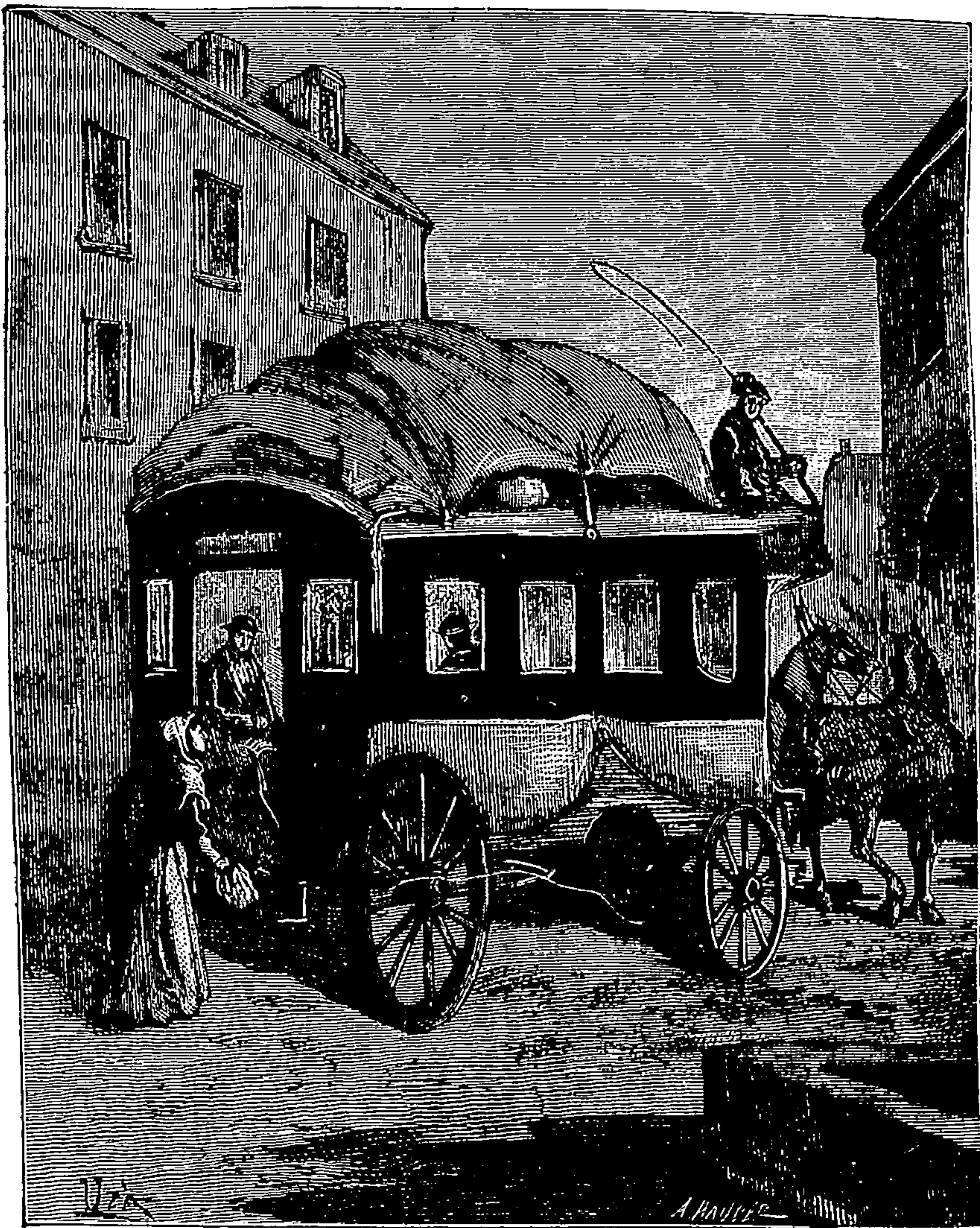
— On ne me résiste pas en vain, lui disait-il, et ce que l'on me refuse je le prends.

Elle ne répondait pas, réunissant toutes ses forces pour la lutte inégale qu'elle pensait avoir à soutenir.

— Tu es jolie, reprit-il, mais pas assez pour tant d'orgueil. Tu pensais me faire ton esclave en te croyant aimée; c'est toi qui seras la mienne. Pourquoi résister encore? Tu m'appartiens... je suis ton maître, pauvre roseau.

Il la renversa sur son bras gauche, écartant de l'autre le corsage de laine noire qui couvrait la poitrine.





Sitôt le jour, elle prit la diligence pour Auxerre.

Elle se redressa haletante, l'œil étincelant. Sa belle chevelure blonde couvrait ses épaules; ses petits ongles roses se brisaient crispés sur les habits et les mains du misérable.

Et il souriait à ces efforts d'enfant qui menaçaient sa force d'homme.

Tout à coup, par un brusque mouvement, il ramena à lui cette

tête échevelée, et pressa sur ses lèvres les lèvres blêmes de la jeune fille. Alors, celle-ci eut un cri suprême d'effroi, de dégoût et de honte. Par un dernier effort désespéré, surhumain, elle s'arracha de l'étreinte odieuse du vicomte, et se trouva d'un bond à l'autre extrémité de la pièce.

On frappait à la porte.

— Oh ! murmura-t-elle, je suis sauvée !

Elle resta muette, cependant; et M. de Baurain stupéfait :

— Ouvrez-moi donc, disait la voix douce et un peu impatiente de la vicomtesse.

Il n'y avait pas à hésiter. Le vicomte, honteux comme un renard pris par une poule, tendit la clef à l'institutrice qui s'empressa d'ouvrir.

Herminie jeta un regard à Clémence, et devint pâle.

— Je ne vous savais pas ici, dit-elle à son mari.

— C'est vrai, répondit le vicomte déjà remis de son trouble; j'ai pensé que Mlle Dupeuty ne pourrait ranger seule toute ma bibliothèque ce soir, et j'ai quitté la salle de jeu sans prévenir, pour venir lui aider.

Clémence s'appuyait au dossier d'une chaise, embarrassée, défaillante. Maintenant qu'elle était sauvée, sa force factice l'abandonnait.

— Rangez vos cheveux et votre robe, mademoiselle, fit avec douceur mais froidement, Herminie de Baurain; je me sens souffrante, vous m'accompagnerez chez moi.

Clémence obéit machinalement, ne sachant encore ce que pensait cette femme, si malheureuse et si digne de bonheur.

Herminie lui prit le bras, en lui disant à voix basse :

— Remettez-vous, je vous en prie; il ne faut pas que les domestiques vous voient ainsi.

Elle souriait, la noble femme, en passant devant les serviteurs, rassemblés pour jouir de la honte de l'institutrice.

En arrivant dans sa chambre, elle se laissa tomber dans un fauteuil, et montra à Clémence un tabouret en face d'elle.

— Mademoiselle Dupeuty, dit-elle, nous allons nous séparer.

— Hélas ! madame, il le faut.

Il y eut un silence entre les deux sœurs de la veille.

— Je n'oublierai jamais vos bontés pour moi, dit l'institutrice.

— Il est un peu tard pour vous en souvenir, répondit la vicomtesse avec amertume.

Clémence ne comprit point. C'était la deuxième fois que le sphinx de la fatalité lui posait des énigmes.

— Je vous pardonne, et je vous plains, reprit de sa voix triste Mme de Baurain.

— Vous me pardonnez?... fit Clémence. Qu'ai-je donc fait?

Ce fut le tour de la vicomtesse de s'étonner et d'interroger.

— Oh! fit Clémence éclairée tout à coup, vous avez pu croire!... vous! vous!...

Elle ne put parler davantage; l'émotion l'étouffait; les sanglots se firent jour. L'action du mari l'avait indignée, le soupçon de la femme la frappait en plein cœur.

— Ce n'est donc pas vrai? demanda presque timidement Mme de Baurain.

— Ah! madame s'écria la jeune fille, ce doute est de trop.

Elle se leva.

— Clémence, dit la vicomtesse tout de suite convaincue, pardonnez-moi.

Elle ouvrit ses bras, la jeune fille ne s'y jeta point.

— Vous n'auriez pas soupçonné, dit-elle, une fille de votre caste, pas plus que M. le vicomte de Baurain n'eût osé employer la violence envers elle. Laissez-moi me retirer, madame ; demain j'irai demander à mes pareils une place parmi eux et le droit à leur travail; ils ne me le refuseront point.

— Vous avez le droit d'être fière, Clémence, dit la vicomtesse dont la voix était tremblante de larmes, mais votre orgueil me fait bien mal.

— Je n'ai que lui pour me défendre, madame; Dieu me l'a donné, laissez-le-moi.

Elle sortit et fut arrêtée à la porte par le bruit d'un sanglot, mais elle ne se retourna point.

La nuit fut employée par Clémence à faire ses malles, et sitôt le jour, elle prit la diligence pour Auxerre, où demeurait le marquis de Saint-Yves. Charles Dupeuty venait de partir, sans dire où il

allait. Le marquis était mort, on l'avait mis en terre la veille; cela expliquait à la jeune fille le silence du valet de chambre.

Pendant qu'elle venait à Auxerre, Dupeuty allait à S... pour se rendre compte par lui-même de la situation et des raisons qui lui faisaient quitter la maison du préfet. Clémence ne pouvant deviner cela, écrivit quelques lignes pour l'instruire à son retour du lieu où elle se trouverait, et, sans s'arrêter, se dirigea sur Paris.

Là, du moins, elle croyait trouver un ami, et le courage lui revenait à la pensée de revoir Guillaume Lapointe.

Elle descendit à l'hôtel du *Drap d'or*. Auprès de la mère Mathieu et de la charmante Alice, la jeune fille se trouvait presque en famille; elle s'y sentait du moins aussi à l'aise qu'avec de vieilles connaissances.

— Je ne me plaisais pas où j'étais, dit-elle simplement; je reviens auprès de vous jusqu'à ce que je trouve une autre place.

C'était si naturel qu'on ne la questionna point.

Il était rentré un peu de gaieté avec l'espérance à l'hôtel du *Drap d'or*. Alice se croyait certaine de revoir Daniel; et elle avait dans une cachette trois cents francs à son service. On peut faire bien des choses avec trois cents francs, se disait-elle, et comme Sophie Trotignon, qu'elle voyait maintenant tous les jours, lui racontait sans cesse des histoires d'amoureux en butte à tous les dangers, malgré lesquels ils finissaient toujours par être unis, elle se disait : Ce sera comme cela pour nous.

Elle raconta à Clémence, qu'elle intéressa beaucoup, l'histoire de l'aveugle; l'institutrice voulut connaître tous les détails de cette affaire, qui la jeta dans un dédale de suppositions sans fin. Elle crut comme Alice à l'innocence des deux hommes, et se demanda : Mais alors, qu'est donc M. de Baurain?... Sa haine avait un vaste champ à parcourir, et si un vague espoir luit à cette heure pour elle à l'horizon, ce fut celui de la vengeance. Pour Alice, elle se fit impénétrable, et ne lui montra que l'intérêt que prend toute femme à un récit romanesque.

Cet homme, aveugle par suite d'un crime, disait-il, et qui venait du nouveau monde réclamer à l'ancien une fortune et un nom, avait cru reconnaître la voix de la jeune fille. Serait-elle donc de sa famille? Et s'il réussissait à démasquer le comte, n'aurait-elle

pas son tour, son heure de triomphe, sur ces orgueilleux criminels et leur protégée, cette belle fille sans cœur qui s'appelle Mathilde?

Tout cela tourbillonnait si bien dans l'esprit de l'institutrice, exalté déjà par les précédents évènements, qu'elle en oublia Guillaume Lapointe.

Alice fut mandée dans l'après-midi chez le commissaire de police; elle s'y rendit sans la moindre inquiétude; elle avait compris que cet homme serait un ami pour l'innocent qu'il avait arrêté.

M. Samson la fit entrer dans son cabinet particulier, s'assura que tout était fermé, que nulle oreille indiscrète ne pouvait arriver jusque-là, et dit à la jeune fille :

— Je vais vous donner, mademoiselle, une grande preuve de confiance.

— Je ne puis vous répondre qu'une chose, monsieur, c'est que vous ne le regretterez jamais

— Nous sommes en face d'un mystère, sur lequel nous ne parviendrons peut-être pas à faire la lumière; il faut, pour agir, une excessive prudence, et surtout une grande discrétion. Vous allez donc, avant tout, me faire une promesse qui aura la valeur d'un serment.

— Laquelle, monsieur?

— C'est que personne, vous entendez bien? personne ne saura les démarches que je tenterai, ni les communications que je vous ferai.

— Je promettrai, et je ferai tout ce que vous voudrez, monsieur, si vous m'affirmez que vous avez en vue de sauver l'aveugle.

— Je n'ai pas d'autre but, s'il est innocent.

— Oh! monsieur, j'en suis sûre.

— Et moi je l'espère. Alors vous consentez à devenir ma complice?

— De tout mon cœur.

— De votre côté, vous ne me cacherez rien.

Alice hésita.

— Est-ce que vous n'avez pas confiance?

— Oh! je vous crois, monsieur, je vous assure. Mais si par exemple je retrouvais un jour Daniel, je ne pourrais pas pourtant vous le livrer.

— Pourquoi ?

— Vous le mettriez en prison comme son pauvre père.

— Pensez-vous que cet homme soit son père ?

— Non, monsieur, mais il a pour lui l'affection et le respect d'un fils.

— Eh bien, je vous promets que je ne ferai pas arrêter votre fiancé, dit le commissaire en souriant, à moins que ce ne soit dans son intérêt, et dans ce cas je vous consulterai.

— Alors, monsieur, je promets tout ce que vous voudrez.

— Daniel lui-même, si vous le revoyez, ne saura rien ?

— Je m'y engage.

— Alors même qu'il vous accuserait de défiance ou de toute autre chose ?

— Je ne crains pas cela ; il ne m'accusera point.

— Je vais partir, dit le magistrat ; si, pendant mon absence, il arrivait quoi que ce fût, qui se rapportât à l'aveugle ou à M. Daniel, vous m'écririez.

— Où cela, monsieur ?

— Poste restante, à Caen. Je vais à Fauconville, et ne sais pas le temps que j'y resterai.

La surprise fit Alice muette.

— Vous comprenez l'importance de la discrétion en cette affaire ?

— Oui, monsieur.

— De mon côté, si j'ai besoin de vous ici, je vous adresserai mes instructions. Je n'ai encore mis aucun agent dans la confidence de mes projets. Nous verrons au retour si j'ai besoin de l'un d'eux. Il ne faut pas nous faire d'illusions ; nous aurons affaire à des adversaires puissants, et les juges de l'aveugle sont convaincus de sa culpabilité.

— Que feront les juges et la puissance des hommes si Dieu est avec nous, monsieur le commissaire ?

Cette naïve confiance toucha le magistrat.

— Avez-vous des nouvelles de l'aveugle ? demanda Alice.

— Son état est grave, il ne faut pas nous le dissimuler. Il est dans une maison de santé où je l'ai moi-même recommandé, et où

les soins ne lui manqueront pas. Le docteur Rossel, qui est un de mes amis, affirme cependant qu'il préfère cette congestion aiguë à une folie calme; on guérit plus souvent la première que la seconde.

— S'il mourait, dit Alice avec angoisse, il ne resterait aucun moyen d'éclairer tout cela.

— Il resterait Daniel, et comme vous le disiez tout à l'heure, Dieu !

— Oh! comme je vais le prier pendant votre absence.

Alice allait se retirer, elle s'arrêta.

— Vous avez un scrupule? demanda M. Samson.

— Que dirai-je à ma mère, monsieur? je n'ai pas l'habitude de la tromper. Elle ouvrira mes lettres sans y songer.

— Mme Mathieu est la meilleure et la plus honnête des femmes; mais n'est-elle pas un peu causeuse?

— Non, monsieur, quand il ne le faut pas.

— Je m'en rapporte à vous, mademoiselle. Si vous répondez de la discrétion de Mme Mathieu, instruisez-la. Elle vous sera un excellent auxiliaire.

Lorsque Alice rentra, Clémence s'était retirée dans sa chambre avec Charles Dupeuty, qui n'avait pas perdu un instant, en trouvant à Auxerre la lettre de sa pupille, et la suivait de près à Paris.

N'ayant pu voir ni le préfet, ni sa femme, c'est par les domestiques qu'il avait appris en arrivant à S... le départ subit de la jeune fille. Les airs mystérieux, les réticences, les sourires mauvais de tous ces gens l'impatientèrent; Clémence n'était plus là, il n'avait pas besoin d'en savoir davantage, et repartit en toute hâte.

La lettre laissée pour lui par la jeune fille ne lui apprenait rien, sinon qu'il la trouverait à Paris, rue Saint-Denis, à l'hôtel du *Drap d'Or*. Il y accourut.

Ces deux êtres, qui s'étaient un jour promis de s'aimer, se retrouvèrent avec joie. Depuis que Clémence lui avait juré de ne pas aimer son père, il semblait au valet de chambre qu'il avait une fille; le présent était quelque chose dans sa vie, et l'avenir avait pour lui deux buts.

De son côté, la jeune fille sentait qu'elle aurait en cet homme

Paris. — Typ. Collombon et Brûlé, r. de l'Abbaye, 22

un soutien, qu'au jour de la souffrance elle trouverait son dévouement, et à celui de la vengeance, son bras. Elle n'avait que lui, mais il n'avait qu'elle; leur force devait être de marcher côte à côte dans la vie, pour s'y soutenir sans trébucher aux difficultés de la route, si grandes pour tous les deux.

Clémence ouvrit son âme; celui qui voulait être son père devait la comprendre. Elle lui dit ses souffrances et son orgueil, ses larmes et sa haine. Puis ses espérances fugitives, mais lumineuses, provoquées par cet ennemi venu d'un autre monde, pour menacer ceux qu'elle se sentait haïr.

Le marquis de Saint-Yves avait laissé douze cents francs de rentes à son valet de chambre; avec cela et les économies qu'il avait faites, Dupeuty pouvait réaliser son rêve : vivre à Paris et consacrer tout son temps à la recherche insensée, qu'au chevet d'une mourante il avait juré d'entreprendre.

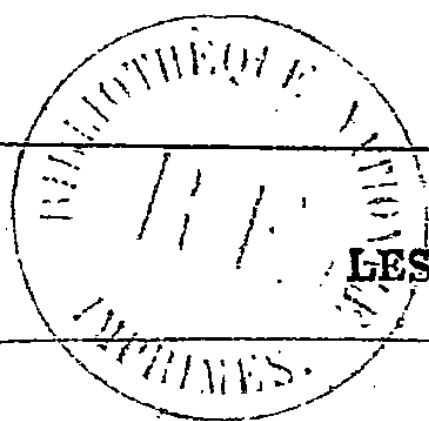
— Mon père, lui dit Clémence, laissez-moi vous donner ce nom, car je n'en veux jamais d'autre que vous. Gardez-moi, je serai votre fille, je vous aiderai et vous aimerai. Nous organiserons notre vie; je suis instruite et musicienne; Mme Mathieu et sa fille, qui sont d'excellentes gens, me trouveront bien des élèves. Le travail ne m'effraie pas, et je ne veux plus me heurter au contact de ces gens qui valent moins que nous, et nous méprisent.

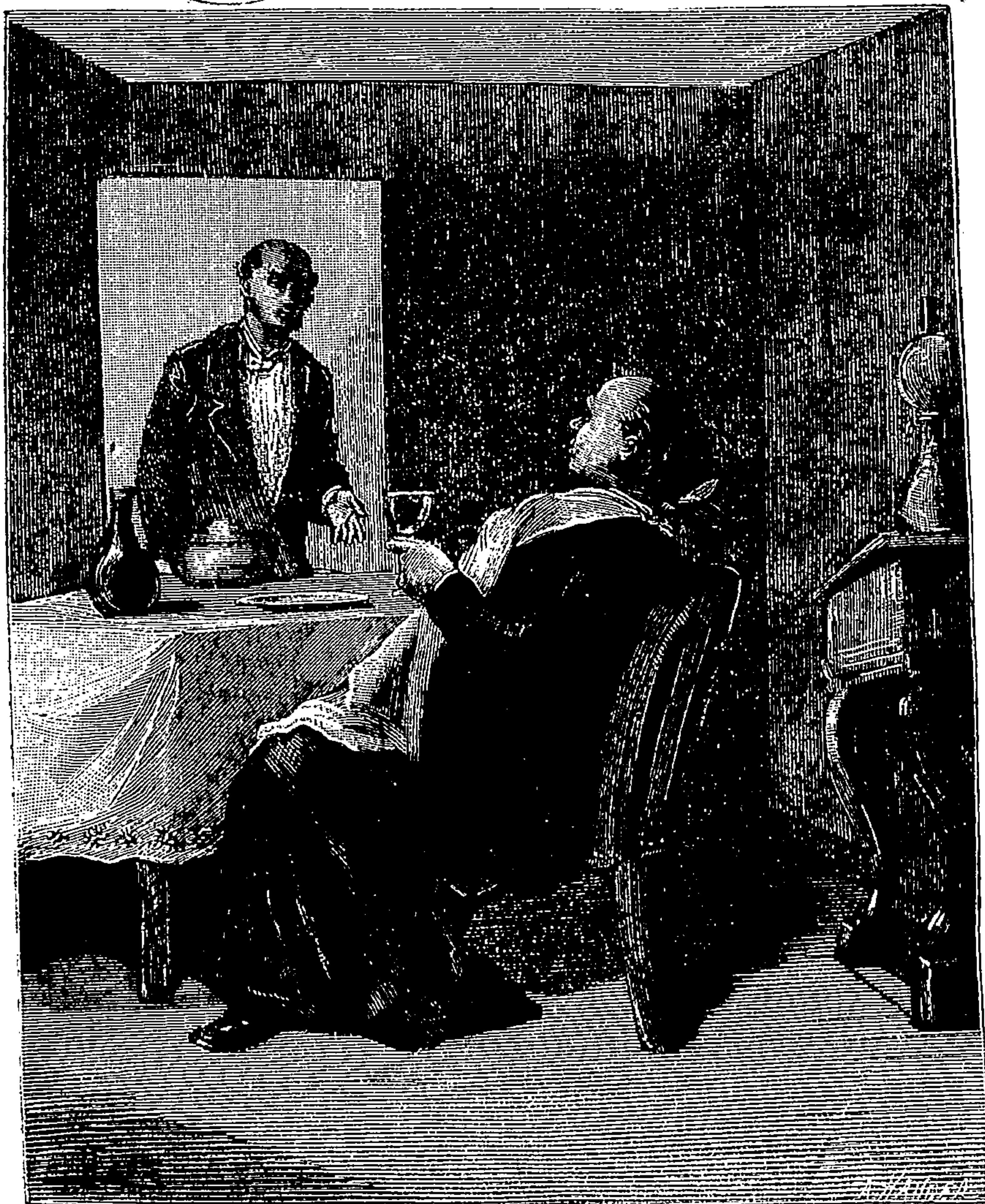
— Viens, dit Charles Dupeuty, sans faire de résistance.

Ils cherchèrent un local dans le quartier; Mme Mathieu aida la jeune fille dans son installation, Alice lui trouva des élèves, et l'horizon parut moins sombre à tous ces gens, qu'une vague espérance éclairait.

— Ça sera des amis de plus, dit l'hôtelière enchantée.

Clémence avait ouvert son cœur à son père adoptif, à l'exception du recoin où se cachait Guillaume Lapointe.





C'est bien à monsieur le chapelain dit-il, que l'étranger veut parler.

XXV

LEQUEL DES DEUX?

Le château de Fauconville est situé d'une façon ravissante, à deux lieues de Caen, et semble se reposer en regardant la mer du

sein d'un immense jardin. L'été, c'est une solitude où tout semble chanter et rire ; on s'y croirait dans un vaste nid de verdure et de fleurs. L'hiver, l'isolement y est plus triste, et la bise souffle parfois d'une façon lugubre. Quand le soleil fait de la campagne, couverte de neige, un champ de paillettes éblouissantes, et réfléchit dans l'Océan ses rayons d'or, on pourrait se croire dans quelque palais enchanté où ne conduit nul chemin ; et l'œil se lasse de ne rencontrer, à perte de vue, que le scintillement d'un prisme sans fin, jeté sur terre et sur mer. Le silence des nuits calmes est là si profond qu'il semble mystérieux. Les nuits de tempêtes y sont sinistres : à travers les voix menaçantes des éléments, il n'arrive pas un écho de voix d'hommes.

A l'intérieur tout paraît sombre à force d'être vaste. Les larges portes en chêne sculpté, les boiseries noircies par le temps, les peintures des panneaux et des plafonds, chefs-d'œuvre d'un autre âge, devenues presque invisibles, les dorures ternies, les grands couloirs dallés de marbres rouges, noirs et blancs, tout fait rêver au passé, que l'on reconstruit malgré soi, réel ou fantastique, avec ses héros de l'histoire ou du roman, avec ses légendes et ses traditions.

Il ne faudrait pas croire cependant que cette demeure soit un tombeau, et que derrière ces hautes murailles, sous ces toits, que fait disparaître une neige épaisse au moment où nous allons y pénétrer, se meuvent une quantité plus ou moins grande de morts-vivants.

La vie est large à Fauconville, et un nombreux personnel anime l'intérieur du vieux château. L'hiver, toutes les grandes cheminées jettent la lumière des troncs d'arbres qui s'y consument ; la table est recherchée jusqu'à l'office, et la chasse s'y ouvre d'une façon princière.

La vie de tous les jours y est bien un peu monotone, mais il est rare que quelque baron normand n'y vienne pas demander l'hospitalité de quelques jours, qu'on ne peut offrir à la douairière, et le chapelain du lieu est le convive le plus gai et le plus gourmand qu'on puisse rencontrer parmi les disciples du célibat.

Ce n'est certes pas un méchant homme que l'abbé Périn ; mais les occasions étant rares de pratiquer la charité à Fauconville, il

en a un peu oublié les préceptes, et se complaît dans un *far niente* habituel, qu'interrompent seuls les quatre repas quotidiens et la partie de tric-trac, qu'il dispute chaque soir à la douairière.

Depuis vingt ans, le brave chapelain dirige les consciences de Fauconville, y compris celle de la duchesse, qui est remplie d'indulgence pour les petits défauts de l'homme de Dieu. Il a employé ses moments perdus à faire une étude spéciale des meilleurs crus de France, d'Espagne et de Grèce; et, non moins bon patriote que connaisseur émérite, il donne à haute voix la palme à sa patrie, quoiqu'il ait pour le xérès un faible dont il se défend en vain.

Depuis quelques mois, cependant, le chapelain a perdu de son égalité d'humeur et de sa gaieté, même à table. Il s'est fait un changement dans sa vie, les soirées d'hiver sont longues, et la vieille maîtresse de céans n'est plus là pour l'aider à les passer.

Elle a eu la fantaisie de revoir Paris avant de mourir, et de visiter son neveu, le comte de Baurain, qui aurait aussi bien fait de rester en Amérique, où il était bien, que de venir troubler l'existence paisible de gens qui ne songeaient pas à lui. Il est vrai qu'elle avait offert au chapelain de l'accompagner ; mais l'âme de l'abbé tenait au moins autant à Fauconville qu'à son corps ; l'en séparer lui eût été fatal. Il avait du reste atteint des proportions de rotondité telles, que la locomotion offrait pour lui certaines difficultés presque insurmontables.

Il resta donc, en maugréant contre la douairière, et ne se trouva pas plus habitué à se passer d'elle, après trois mois d'absence, qu'il ne l'était le premier jour. La nouvelle de son retour lui aurait sans doute causé une grande joie, si la vieille dame n'eût annoncé qu'elle ramenait une jeune fille avec elle.

— Une jeune fille à Fauconville ! Qu'y fera-t-elle, bon Dieu ! sinon changer toutes les habitudes, et troubler la régularité de l'existence qu'on y mène ? Est-ce qu'on ose manger et boire devant une jeune fille, comme devant les gens qui ont passé l'âge des autres plaisirs ?

Tout en maugréant, l'abbé Périn allait, venait, mettait l'office en révolution et le château sens dessus dessous. Sa mauvaise humeur déguisait mal sa joie : Mme la duchesse de Fauconville

arrivait le lendemain. En son âme, mais il ne l'eût jamais avoué, il lui pardonnait sa longue absence, il lui pardonnait de ne pas revenir seule.

Elle revenait, le chapelain se sentait revivre ; Mme de Fauconville faisait partie de son château, elle y était nécessaire à l'existence de son abbé et vieil ami.

Il venait de se mettre à table, avec cette pensée appétissante qu'il dînait seul pour la dernière fois, quand on vint le prévenir qu'un étranger demandait à le voir.

— Moi ? un étranger ? cela n'est pas possible. Il se trompe sûrement. Allez le lui dire.

Et il continua son repas interrompu.

Il faisait nuit; la neige tombait à gros flocons; mais l'abbé, le dos chauffé par un énorme fagot, et le nez dans son verre, n'en savait vraiment rien. Le domestique revint bientôt.

— C'est bien à monsieur le chapelain, dit-il, que l'étranger veut parler, en l'absence de madame la duchesse.

— Lui avez-vous dit que Mme de Fauconville revient demain ?

— Il n'en a insisté que davantage pour voir monsieur l'abbé.

— A cette heure, c'est étrange. Quel air a-t-il ?

— Fort triste.

— Quelque solliciteur, peut-être.

— Il arrive de Caen, à pied, par cette neige.

Le chapelain qui ne voulait plus se rappeler qu'il avait un cœur se retourna.

— Se chauffe-t-il, au moins? Du reste, faites-le entrer tout de suite; le feu est bon ici. Peut-être n'a-t-il pas dîné. Informez-vous de tout cela.

— Alors, monsieur le chapelain veut bien le recevoir?

— Puisqu'il le faut, dit l'abbé d'un ton bourru.

Le voyageur fut introduit. Il avait enlevé son chapeau et son manteau couverts de neiges; son visage pâle et souffrant se trouvait en pleine lumière, en face du chapelain qui ne put retenir un mouvement de surprise.

Il s'attendait à voir quelque paysan normand dans l'embarras, et il avait devant lui un superbe jeune homme, aux allures aris-

tocratiques, au maintien digne dans sa tristesse, qui le salua avec respect, mais sans humilité.

— Pardon, monsieur l'abbé, dit-il, je ne vous savais pas à table; sans cela, je n'aurais pas permis qu'on vous dérangeât.

— Au contraire, s'empressa de répondre le chapelain; si vous arrivez de Caen, vous devez être en appétit, et quoique mon repas soit à moitié fait, vous m'aiderez à le terminer.

— Je vous remercie, monsieur l'abbé; mais je vous assure que je n'éprouve nul besoin de nourriture.

— Allons donc, à votre âge, après avoir fait deux lieues par ce temps?... Vous me la baillez belle, monsieur le voyageur, et voilà bien des façons.

L'étranger voulut protester encore.

— Alors je ne vous écoute pas, dit le chapelain en riant de son idée. Je ne sais rien entendre qu'à table.

Cette bienveillante gaieté parut peut-être de bon augure au jeune homme, car il sourit un peu moins tristement.

— Et si c'était une confession, dit-il.

— Le péril n'étant pas imminent, vous commenceriez par la pénitence, si c'en est une de prendre place à ma table.

En parlant, le prêtre sonna, et bientôt un couvert fut mis à côté du sien.

Le voyageur toucha à peine à quelques mets, et trempa les lèvres dans son verre qui resta plein.

— Je comprends, dit l'abbé, que la cuisine de Fauconville ne soit pas de votre goût. Mais cela?...

Il montrait de la main le xérès, qui dorait les coupes à la lueur des bougies.

— Ce vin-là, ajouta-t-il en riant, m'a fait commettre les plus gros péchés de ma vie.

Il prit sa coupe pour trinquer à la façon normande.

— Allons, jeune homme, dit-il, un toast à la maîtresse du lieu qui nous revient demain; ça vous déridera.

L'inconnu ne put refuser cela.

— Je parie que vous êtes amoureux, reprit le chapelain.

— Oui, vraiment, monsieur l'abbé.

— C'est étrange. Autrefois l'amour mettait de la gaieté plein le cœur des jeunes gens; aujourd'hui, il les rend lugubres.

— Ce n'est pas l'amour qui m'attriste, monsieur l'abbé, au contraire; le mien est partagé, et me donnerait, s'il en était besoin, le courage d'entreprendre la mission pour laquelle je suis ici.

— Voyons, alors, de quoi s'agit-il?

— De Mme de Fauconville, de ses affections, de l'honneur de sa famille.

Le chapelain, qui portait son verre à ses lèvres, le reposa sans avoir bu.

— Vous possédez, je le sais, reprit l'étranger, toute la confiance de la duchesse.

Le prêtre s'inclina.

— Et je ne commets pas, je l'espère, une indiscrétion, en vous demandant si vous avez eu connaissances de certaines lettres, envoyées ici par un aveugle, qui dit être Gaston de Baurain, son neveu.

— Ma foi, non. Mme de Fauconville n'a pas fait mystère de ces tentatives de filouterie, et je puis répondre, comme vous pouvez me questionner, tout à mon aise.

— Mme de Fauconville n'a vu là qu'une tentative de filouterie?

— Voudriez-vous donc qu'elle y vît autre chose?

— Peut-être. Et vous-même, monsieur l'abbé, vous serez de mon avis, je l'espère, lorsque vous m'aurez entendu.

— Parlez, monsieur.

— L'histoire sera longue, peut-être.

— Lorsqu'il s'agit de Mme de Fauconville, de son repos, je dois tout entendre, monsieur, et, je suis prêt d'avance à tous les sacrifices.

Cette fois, le chapelain vida son verre. Une vague inquiétude se se répandit, malgré lui, peut-être, sur les traits de l'étranger. L'abbé reprit son bon sourire.

— Ne craignez rien, dit-il, le xérès me tient éveillé; affaire d'habitude. Le café, du reste, viendra bientôt.

— Je suis Américain; j'arrive des États-Unis.

Le chapelain eut un mouvement de surprise.

— Cela vous étonne, et je le comprends. Je n'ai rien, ni dans le visage, ni dans l'accent qui rappelle le Yankee.

— C'est vrai, dit le prêtre.

— De ma naissance, je ne sais rien; mon origine peut être espagnole, anglaise ou mexicaine. Quant au langage, j'ai toujours vécu avec des Français. Vous savez, monsieur l'abbé, que le frère de Mme de Fauconville, François-Antoine Dufresnay, comte de Baurain, partit avec sa femme et son fils Gaston, pour refaire sa fortune?

— Je sais cela.

— Ses premières opérations furent malheureuses, et la naissance d'un second fils coûta la vie à sa femme.

— C'est exact, fit le chapelain.

— M. de Baurain cependant ne perdit pas courage, et, sous son nom de Dufresnay, se jeta dans des opérations de banque qui réussirent. A partir de ce moment, sa fortune alla toujours croissant. Malheureusement, il mourut au moment de la réaliser.

— Ce qui fut pour Mme la duchesse, ajouta l'abbé Périn, une bien grande douleur.

— Gaston, devenu comte de Baurain, reprit la suite de la banque Dufresnay, mais seulement pour ne pas abandonner l'œuvre paternelle; il se trouvait assez riche et n'avait qu'un désir : celui de revoir sa tante, Mme de Fauconville qui le rappelait.

— Oui, fit le chapelain; il s'est fait désirer fort longtemps.

— René de Baurain retrouva dans son frère aîné le père qu'il venait de perdre; l'affection du comte pour ce jeune homme était réellement toute paternelle; vous ne pouvez imaginer, monsieur l'abbé, les tendresses, les soins de père de cet homme pour son cadet. Tout le monde en était touché, et bien souvent des larmes d'attendrissement me venaient aux yeux, alors que j'étais encore enfant.

— Vous viviez donc avec eux?

— J'avais été exposé, quand je venais de naître, sur la porte de la banque Dufresnay. La famille de Baurain m'avait adopté. Mon enfance a été heureuse, mon éducation fut celle d'un gentleman, et Gaston de Baurain qui m'appelait son second fils a été, et sera toujours mon père.

La voix du jeune homme était devenue tremblante ; une expression de souffrance plus vive se répandait sur ses traits. Il semblait suffoqué par des larmes qu'il ne voulait point laisser couler. Le chapelain remplit les deux verres restés vides sur la table. Cette fois l'étranger vida le sien sans se faire prier.

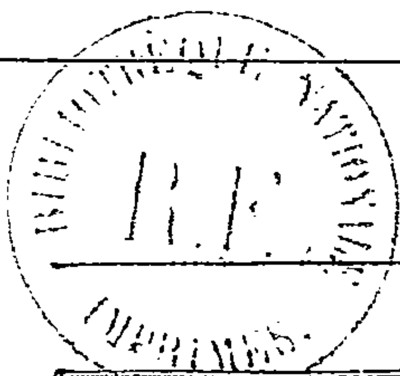
— Un jour, reprit-il, deux étrangers, deux Français, forcés, disaient-ils, par les événements politiques de quitter leur patrie, arrivèrent à la banque, où ils furent reçus par le comte lui-même. Les compatriotes inspirent toujours de la confiance, et de la sympathie ; ceux-ci étaient gens de distinction, et ces messieurs de Baurain les soupçonnaient de déguiser leur véritable nom sous celui de Dumont. Mais comme eux-mêmes ne livraient pas leur titre au public, cela leur parut tout naturel, et ils n'eurent pas l'indiscrétion de questionner les nouveaux arrivants. Bientôt, une étroite amitié unit les deux familles, d'autant plus aisément que Félix Dumont, l'aîné des deux Français, avait pour son jeune frère Anatole la même tendresse que Gaston de Baurain pour le sien. Cette intimité dura trois ans, pendant lesquels je sortis du collége et fus employé dans la maison de banque.

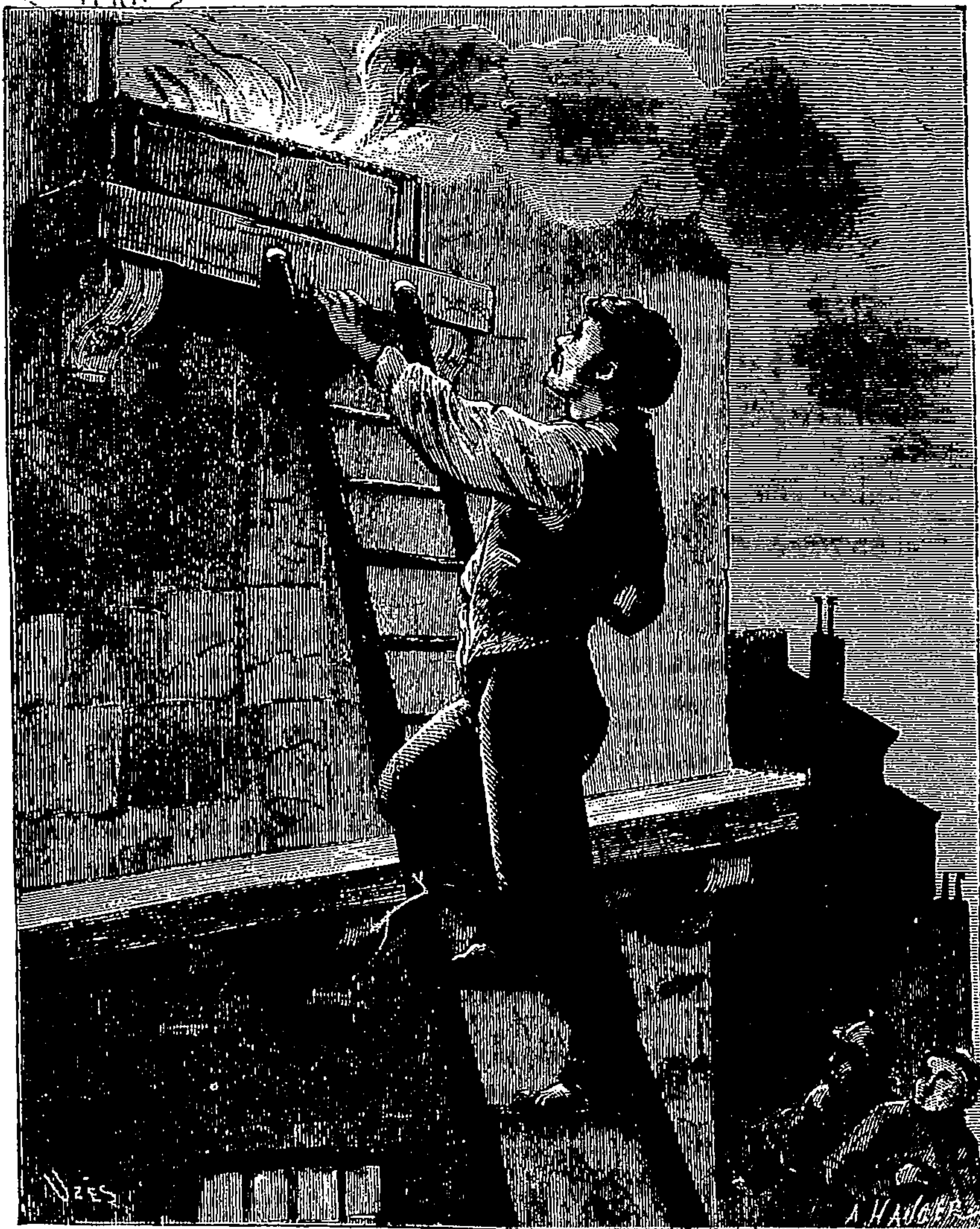
Je n'aimais pas les frères Dumont, qui avaient pris dans l'établissement autant d'autorité qu'ils avaient de place dans l'intimité de mes bienfaiteurs. Mais je cachai ce sentiment d'aversion, l'attribuant à la jalousie, et en ressentant une honte qui ne parvint jamais à me le faire vaincre.

Ces messieurs de Baurain songeaient toujours à quitter New-York ; mais une maison aussi considérable que la leur ne se remet pas aisément, l'occasion ne se présentait pas. Ce fut Félix Dumont qui la trouva. Il venait d'acheter, non loin de Chicago, une superbe maison de plaisance où il avait, disait-il, l'intention de vivre avec son frère, au moins pendant quelques années, et c'est dans ce pays qu'il découvrit des capitalistes, assez riches pour reprendre la maison Dufresnay de Baurain. Ces gens avaient d'excellentes garanties, un traité fut passé, un million fut soldé comptant, et des époques furent prises pour les autres payements.

Les deux frères de Baurain voulaient retourner en France immédiatement, mais Félix Dumont leur avait fait promettre qu'ils passeraient un mois ou deux, avant de partir, dans sa maison de

96





M. Dumont saisit une échelle...

Chicago. Moi, je devais rester comme employé dans la maison de banque jusqu'à leur départ, et les accompagner après cela en France. Ces messieurs Dumont avaient quitté New-York depuis plusieurs jours ; Gaston et René de Baurain devaient les rejoindre le lendemain. C'était un dimanche ; j'étais fort triste du départ de

mes bienfaiteurs, et les villes protestantes ne sont pas faites pour guérir du spleen pendant les jours de repos. Les bureaux étaient fermés ; les nouveaux propriétaires passaient la journée à la campagne, où ils avaient emmené avec eux le vicomte René.

Nous devions terminer, M. le comte et moi, quelques affaires en retard. Cela fut moins long que nous ne pensions ; Gaston de Baurain, qui était la bonté même, me plaisanta d'abord doucement sur ma tristesse ; puis, voyant que je pleurais, me proposa d'aller rejoindre ses successeurs et son frère à la campagne. Il appela son *coachman*, et quelques minutes plus tard, nous quittions New-York, que nous ne devions plus revoir qu'en grand deuil. La propriété que MM. Meyer avaient achetée, en même temps que la maison de banque, était située, comme beaucoup de ses pareilles, aux environs de New-York, dans un parc immense dont les arbres cachaient l'habitation. Nous descendîmes de voiture avant d'entrer dans le parc, pour surprendre le vicomte. Un profond silence régnait partout ; mais en approchant de la maison, nous vîmes des gens affairés qui allaient et venaient d'un air mystérieux et lugubre.

— Que se passe-t-il ici ? demanda le comte en marchant plus vite.

Mon cœur battait si fort que je ne pus répondre.

Un serviteur, qui descendait affolé les marches du vestibule, jeta un cri en nous voyant, et rentra précipitamment. Gaston de Baurain s'élança, je le suivis ; mais M. Meyer lui-même apparut sous la veranda, pâle et solennel.

— Par ici, dit-il en prenant le bras du comte, et le faisant entrer dans le salon vide.

Je ne savais si je devais le suivre. Il me dit avec une tristesse dont le souvenir m'est présent encore :

— Venez, mon enfant !

— Mais qu'y a-t-il ? demandait le comte avec angoisse. Qu'est-il arrivé chez vous ?

M. Meyer cherchait une réponse.

— René ? interrogea encore Gaston de Baurain.

Notre hôte, pour réponse, lui montra le ciel.

— Où est-il ? Je veux le voir ! menez-moi vers lui.

— Tout à l'heure.

— Il est donc blessé ?

— Oui.

— Un accident ?... Ah ! grand Dieu.

— Non ; un assassinat.

L'étranger de Fauconville, dans lequel il a été facile de reconnaître Daniel, avait prononcé ces derniers mots à voix basse, tant l'émotion lui serrait la gorge. Le chapelain, sans parler cette fois, reprit la bouteille, mais le jeune homme s'empara de la carafe, remplit d'eau son verre, qu'il vida d'un trait.

Au dehors, le vent d'hiver faisait rage, le givre fouettait les vitres, et les chiens hurlaient à l'unisson avec la tempête.

— René de Baurain assassiné ! reprit Daniel, c'était invraisemblable. On ne lui connaissait aucun ennemi, et des bandits n'assassinent pas en plein jour un homme qui n'est point isolé. C'était vrai pourtant : une balle était venue frapper le vicomte à la tête, dans le parc même, pendant qu'il faisait une partie de paume. Et l'on n'avait pu s'emparer de l'assassin ! Il est vrai que, dans le premier moment de stupeur et d'épouvante, on n'avait songé qu'à secourir le blessé, vers lequel toutes les personnes présentes s'étaient précipitées. Je n'essaierai pas de vous peindre, monsieur l'abbé, le désespoir du comte à la vue du cadavre de son frère, de celui qu'il appelait son enfant, déjà froid et roidi, désespoir partagé, du reste, par la famille Meyer et tous ses invités.

Le lendemain, le comte Gaston de Baurain était un vieillard.

— Mais le vicomte n'était pas mort ? demanda l'abbé.

— Nous ramenâmes son corps à New-York, reprit Daniel, et deux jours après eut lieu la cérémonie funèbre.

— Pardon, jeune homme. Je ne suis pas ivre pourtant, ayant moins bu que d'habitude; cela ne serait pas naturel. Mais le vicomte René de Baurain, étant actuellement préfet de S..., ne peut pas être mort à New-York, il y a quelques années.

— Voulez-vous m'écouter jusqu'au bout, monsieur l'abbé ?

— Certainement. Vous me paraissez sincère, mais j'ai peur qu'on ait abusé de votre bonne foi, comme on a essayé déjà de le faire auprès de Mme de Fauconville.

— J'ai été le témoin de tout ce que je vous raconte, monsieur l'abbé.

— Continuez; on ne peut sans le connaître démêler le faux du vrai.

— On avait télégraphié la nouvelle aux frères Dumont. L'aîné seul accourut, l'autre était absent. Quand la cérémonie funèbre fut achevée, Félix Dumont proposa d'arracher Gaston de Baurain au lieu de sa douleur, et de l'emmener à Chicago. Le comte ne fit point de résistance; il semblait inerte de corps et de pensée; M. Dumont me proposa lui-même de ne point l'abandonner; c'était tout ce que je désirais. Nous partîmes tous les trois, la mort dans l'âme, emportant de New-York, où nous laissions notre plus cher souvenir, une inguérissable tristesse. Les premiers jours furent affreux; on craignait pour la raison du comte. M. Dumont se montra l'ami le plus dévoué, le plus tendre, le plus patient qu'on puisse rêver. Il me dit avoir éloigné son jeune frère pour ne pas renouveler, par sa présence, la douleur de son ami. Il écrivit lui-même le terrible malheur à M[me] de Fauconville, qui ne répondit jamais, par la raison toute simple que jamais elle n'eut connaissance de ces faits, puisqu'elle a accepté pour neveu un faux René de Baurain. Enfin, M. Dumont déclara qu'il ne laisserait pas son ami revenir seul en France, et voulut l'accompagner; il sut le rattacher à la vie par son affection pour moi, dont il lui fit un devoir et l'engagea à offrir à la maison Meyer, pour être tranquille, une diminution de prix, à la seule condition de solder le restant de sa dette, partie comptant, partie en valeurs au porteur, payables en France ou en Angleterre. Le comte fit tout ce que son ami lui conseillait; que lui importait désormais un peu plus ou un peu moins de fortune? Son frère bien-aimé n'était plus là pour en jouir.

Tout était à peu près terminé. On venait de fixer le jour du départ pour la France; il ne restait à New-York que quelques petites affaires insignifiantes. M. de Baurain me chargea d'aller les régler. Nous avions amené avec nous à Chicago un superbe chien de montagne, que le vicomte aimait beaucoup, et que, pour cette raison, nous devions ramener en France. M. de Baurain voulut que je le prisse avec moi; toutes les recherches avaient été inutiles pour

trouver l'assassin de René ; cet évènement mystérieux jetait des craintes vagues dans l'esprit du comte, que sa douleur n'empêchait point de songer à moi. Je partis donc avec Camarade — c'était le nom du chien — laissant à M. Dumont le soin de mon bienfaiteur malheureux.

Hélas! un soir, pendant notre absence, le feu prit à l'habitation, à cette heure où chacun commence à s'endormir. Camarade n'était point là pour donner l'alarme, la maison située à une lieue environ de Chicago, ne pouvait avoir de prompts secours et fut entièrement détruite. J'arrivai ce soir-là même à Evanston, mais il était tard, et j'y aurais passé la nuit si le chien n'eût donné des marques d'inquiétude, et poussé, malgré mes caresses, des hurlements lamentables. Il n'y avait guère que deux heures de marche de cet endroit à l'habitation des frères Dumont ; sans partager les craintes de Camarade, j'éprouvais une impatience très-vive de revoir mon malheureux bienfaiteur, et ne me sentais pas le courage de passer encore une nuit d'attente. Je partis à pied, avec le chien qui semblait me remercier par ses gambades et ses caresses, mais qui reprit bientôt ses allures inquiètes et pressantes.

Le nez en l'air, il courait ; puis s'arrêtant, l'oreille droite, semblait écouter un bruit lointain, et revenait à moi en jappant, comme pour m'engager à le suivre. Je hâtai le pas, la pauvre bête m'en fit voir sa joie immédiatement. Bientôt, les teintes rouges que prenait le ciel attirèrent mon attention ; elles grandissaient et devenaient lugubres. J'eus peur comme Camarade, et me mis à courir avec lui. Le doute ne me fut pas longtemps possible ; il y avait un incendie dans la direction de l'ouest ; et l'habitation de ces messieurs Dumont était là. Avant d'aller plus loin, je montai sur une éminence d'où l'on découvrait tout ce quartier élevé, et je vis au loin des tourbillons de flammes et des gerbes d'étincelles, chassant vers le ciel une fumée épaisse. Je ne courais plus, je bondissais comme mon guide, dont la voix semblait m'encourager toujours. Il me sembla qu'un quart-d'heure durait un siècle.

Le narrateur fut interrompu par l'entrée du domestique, qui demanda s'il pouvait servir le café.

— Oui, dit le chapelain qui oubliait de vider sa bouteille de xérès.

Daniel essuya la sueur qui lui mouillait le front.

L'abbé Périn était presque aussi impressionné que lui-même. Il entrevoyait le drame et en frissonnait à l'avance. C'était peut-être une fiction, mais elle était saisissante. Il ne fit pas de réflexions, il n'exprima point de doute. Les deux hommes prirent le café sans dire un mot; le silence n'était troublé que par le bruit léger du métal sur la porcelaine au dedans, et par la bise qui passait au dehors en sifflements sinistres.

— Continuez, dit enfin le prêtre, dont la curiosité était fortement excitée.

— Je ne saurais vous peindre, reprit Daniel, le spectacle qui s'offrit à moi en arrivant. La maison n'était plus qu'un immense brasier. Isolée, elle ne pouvait communiquer le feu ailleurs; mais tout brûlait : le corps de bâtiment principal, les écuries, les communs, les serres. Les pompiers, arrivés trop tard, en étaient réduits à regarder le sinistre, qu'ils ne pouvaient plus conjurer.

Dans l'encadrement d'une fenêtre, au deuxième et dernier étage, apparaissait un homme, calme et serein, transfiguré dans son auréole de feu, au point que plusieurs le crurent invulnérable, et crièrent au miracle.

C'était Gaston de Baurain. Son sourire était plein de mystère, et son regard voyait loin. Il se disait que l'heure était venue de revoir René; son âme, avant de s'élancer vers les régions où l'on ne souffre plus, jetait sur son visage une joie d'outre-tombe.

Félix Dumont, au dehors, offrait des sommes folles à qui sauverait son ami. Quelques-uns hésitaient; ils allaient se décider peut-être. Le danger était imminent; le mur menaçait de s'écrouler. M. Dumont saisit une échelle, l'assura contre la muraille noircie, crevassée, calcinée. J'allais m'y élancer; il y fut avant moi et monta.

Un cri de terreur et d'admiration s'éleva de toutes parts ; puis il y eut un silence, au milieu duquel on entendait crépiter le feu et battre les cœurs. En ce moment superbe et terrible, une morsure à la jambe me força à me retourner. Camarade, haletant, l'œil en

feu, la gueule sanglante, semblait vouloir m'entraîner. Je le suivis.

Nous tournâmes la maison. De l'autre côté, l'incendie avait fait moins de ravages, le mur paraissait plus solide. Je crus comprendre, ramassai une échelle et, à mon tour, voulus essayer le sauvetage. Camarade était sur les échelons avant qu'elle fût posée ; derrière lui, je fus bientôt en haut, et, derrière lui encore, me jetai dans l'intérieur du bâtiment.

C'est alors que je vis une chose horrible : Gaston de Baurain était toujours à la fenêtre ; autour de lui tout brûlait. Entre lui et moi, il y avait un abîme, un escalier écroulé, une fournaise. Impossible d'arriver à lui. Mais en ce moment, M. Dumont apparut à l'extérieur, en haut de son échelle, et j'entendis mon bienfaiteur s'écrier :

— Mon Dieu ! vous voulez que je vive ! est-ce parce qu'il faut que mon frère soit vengé !

Il fit un pas vers le hardi sauveteur qui lui apparaissait ; de la rue montèrent des cris :

— Dépêchez-vous ?

J'étais haletant, immobile, retenant mon souffle et Camarade, que je serrais contre moi de toutes mes forces. Tout craquait de tous côtés. Une seconde de retard pouvait perdre Félix Dumont, Gaston de Baurain ne le voulut pas, sans doute. Il tendit ses deux mains, et essaya d'emjamber la fenêtre pour atteindre l'échelle ; mais alors, le sauveur lui posa la main sur la poitrine et, d'un seul mouvement bien préparé, le rejeta dans la fournaise. Du dehors, on dut croire à un effort inutile, et l'on cria : Descendez !

Je n'avais pu retenir Camarade ; après son maître, il avait disparu dans le feu. Félix Dumont, tout à son œuvre criminelle, n'avait pas vu le chien, ni moi. Il redescendit pour être reçu aux acclamations d'une foule qu'exaltait son courage.

Je serais mort là, je vous le jure, ; j'étais anéanti, quand je vis sortir du gouffre le corps en feu de mon bienfaiteur que tirait après lui Camarade. Le saisir, le tirer à moi et me jeter en arrière fut exécuté avant d'être pensé. Je fus sur mon échelle, sans savoir comment j'avais pu la rejoindre, et je trouvai en bas Camarade sans que je l'aie vu descendre. Il y avait à trente pas de là une

Paris. — Typ. Collombon et Brûlé, r. de l'Abbaye, 22

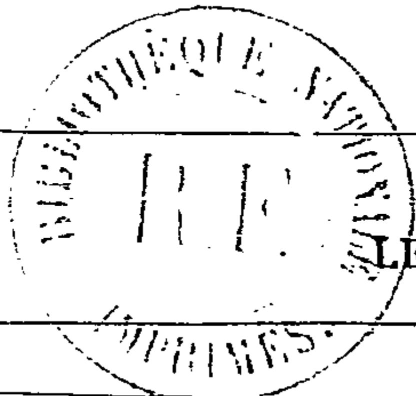
petite pièce d'eau, je m'y jetai avec mon fardeau, pendant que les murs de la maison s'effondraient, faisant reculer aides et curieux, et menaçant à distance ceux qui auraient voulu s'en rapprocher encore.

Daniel s'arrêta pour rafraîchir sa gorge desséchée, et le chapelain suivit son exemple. Il attachait sur le narrateur des yeux effarés, et de grosses gouttes de sueur perlaient sur ses tempes, qui battaient la fièvre. Il sentait cette fois un plus grand besoin de glace que de xérés.

— Je ne saurais vous dire, monsieur l'abbé, les pensées qui me traversèrent l'esprit pendant la minute suivante. L'homme que je ne pouvais aimer venait de tenter d'assassiner mon bienfaiteur, j'en étais sûr; n'était-ce pas lui qui avait frappé René de Baurain? Je n'eus plus qu'un but : soustraire à tous les regards le corps que j'emportais, qu'il fût vivant ou mort, le cacher si bien que le meurtrier ne le retrouvât plus. Cet homme m'épouvantait.

Profitant du désordre inévitable en pareil cas, je m'enfuis, emportant comme un trésor le corps inerte de Gaston de Baurain. Camarade, blessé, grillé, exténué, marchait devant. Je le suivis, me fiant à son instinct. Et nous allâmes ainsi, une partie de la nuit, nous arrêtant pour prendre un peu de repos, et nous remettant en marche sous le coup de cette terreur qui semblait s'être emparée de l'animal en même temps que de moi. Je serais allé au bout du monde pour éviter Chicago ou New-York, ces deux pays où je pouvais rencontrer le meurtrier. Un paysan nous ouvrit sa porte; une famille honnête et pauvre nous donna l'hospitalité. Un médecin fut appelé, et, dès l'abord, condamna M. de Baurain. Une fièvre ardente s'était emparée de lui; ce qui augmentait son délire, en plus de ses horribles souffrances, c'est qu'il n'y voyait plus. Nous n'osions pas lui dire : Vous êtes aveugle.

J'étais bien jeune alors, monsieur l'abbé; je n'osais raconter à personne l'horrible drame dont le comte de Baurain se trouvait être la victime; Félix Dumont m'apparaissait doué d'une puissance infernale à laquelle je n'osais plus exposer mon bienfaiteur. Les braves gens qui nous avaient recueillis respectèrent mon secret, et redirent avec moi l'histoire que j'inventai. C'est à partir de ce moment que j'appelai : mon père ! Gaston de Baurain; il m'avait traité





Voilà, reprit le jeune homme, la lettre qui vient du docteur Rossel.

comme un fils, je lui devais un dévouement filial. Il guérit, mais il avait perdu la vue et la raison. Je rapportais de New-York quelques milliers de francs, que j'avais enfermés dans une ceinture sous mes vêtements; ils furent sauvés, et c'est avec cela que je pus faire soigner mon bienfaiteur. Hélas! il ne se rappelait rien du

passé; il ne lui était resté de ces terribles événements qu'une frayeur presque enfantine, dès qu'il n'entendait plus ma voix.

Le docteur cependant espérait le guérir ; il remarquait chez lui des efforts de mémoire et de longues méditations, après lesquelles Gaston de Baurain disait parfois : « Le rêve est long, mais je me réveillerai. » D'autres fois, il cherchait à ouvrir ses yeux brûlés, dont il ne souffrait plus, et passait les doigts sur les cicatrices de son visage avec un étonnement douloureux. Le docteur Woodman, dont je garderai toujours le pieux souvenir, m'offrit de le prendre dans sa maison de santé. Mais pour cela il fallait le quitter et nous remarquions que mon absence lui était fatale. J'étais fort embarrassé.

Une nuit, après laquelle je devais prendre un parti décisif, je comptai ma bourse ; il y avait dix mille francs qui appartenaient à Gaston de Baurain, et dont je pouvais par conséquent disposer pour lui. Je voulais en laisser deux mille aux braves gens qui nous avaient sauvés; j'eus l'idée de proposer au docteur de me prendre avec mon père en pension chez lui. Il y consentit, et nous partîmes pour Evanston. où je passai dix ans, à faire revivre le malheureux comte de Baurain. La mémoire fut longue à renaître, mais la guérison fut complète. « Tu as bien fait de ne pas me laisser mourir, Daniel, me dit un jour le comte. La vie est horrible pour moi, mais il faut venger René, et punir les misérables qui l'ont tué. — Dites-moi ce qu'il faut faire, répondis-je, je suis prêt. »

Nos ressources étaient épuisées. Nous avions appris à connaître le docteur Woodman, je lui fis le récit du drame qui excita chez lui une indignation bien compréhensible. Le comte de Baurain avait aux banques de New-York et de Londres des valeurs considérables, et de plus des propriétés nombreuses dans la capitale. Il fut convenu que je partirais immédiatement, pour connaître les résultats de la disparition de l'ancien propriétaire de la maison Dufresnay.

C'est là que je me rendis d'abord. Hélas ! ce que j'appris mit le comble à mon désespoir. Peu de jours après l'incendie de la maison de Chicago, les frères Meyer étaient morts empoisonnés, à la suite d'un repas où leur cuisinier, victime comme eux de son im-

prudence, avait introduit des champignons vénéneux. Il en était résulté un désordre sans nom dans la banque, où il ne restait pas un seul des anciens employés. M. Dufresnay, comte de Baurain, n'avait pas eu le courage, me dit-on, de rester en Amérique après la mort de son frère ; il était parti, laissant sa procuration à un certain James Stoll, qui se chargea de régler les comptes avec les héritiers Meyer, et finit par reprendre pour lui-même la suite des affaires de la maison de banque.

M. de Baurain avait, avant de partir, réalisé toutes ses valeurs; puis James Stoll avait vendu toutes ses propriétés, de sorte qu'il ne lui restait aucune espèce d'intérêts en Amérique.

Où était-il?

Le successeur de la maison Dufresnay m'assura qu'il n'avait pas eu de nouvelles de M. de Baurain depuis qu'il avait terminé ses affaires, et que cela lui faisait supposer que le comte était mort. Je lui demandai s'il n'avait pas entendu parler d'un jeune employé, laissé par M. de Baurain chez les frères Meyer. « En effet, dit-il, je crois me souvenir de cela, mais ce jeune homme ayant été chargé de porter au comte une somme assez ronde, a disparu, et l'on n'a plus entendu parler de lui. »

Le malheur m'ayant donné de la prudence, je ne me nommai point, et bien m'en prit. J'étais accusé d'avoir volé l'argent qui m'avait été confié, et l'on pouvait m'arrêter pour ce fait.

Je restai trois jours à New-York pour prendre d'autres informations, et aussi pour retarder l'heure où je devrais apprendre à mon bienfaiteur que tout était fini pour lui. James Stoll m'inspirait une défiance profonde, peut-être parce qu'il avait été l'homme d'affaires du faux comte de Baurain. Son accueil fut pourtant bienveillant et poli, et son visage n'avait rien que d'ouvert et d'agréable. C'était un beau vieillard aux cheveux blancs, à la barbe touffue, aux yeux noirs bien ouverts, et au sourire presque perpétuel. Sa voix était douce et agréable. Eh bien, malgré tous ces signes extérieurs, aujourd'hui encore, j'ai comme un pressentiment que cet homme est le complice de Félix Dumont.

Je quittai New-York, la mort dans l'âme. Ceux qui avaient connu M. de Baurain l'oubliaient déjà; pour ceux qui faisaient des

affaires avec lui, il n'existait plus, ou plutôt, ils ne connaissaient que la maison, et cette maison avait un successeur.

Je racontai d'abord au docteur le triste résultat de mon voyage; nous craignions un grand désespoir, une rechute peut-être, et nous prîmes toutes les précautions que nous pensions nécessaires pour éviter un accident. A notre grande surprise, M. de Baurain resta calme et demanda au docteur :

— Vous avez des relations en France ?

— Oui; entre autres le docteur Rossel, avec qui j'ai fait mes études.

— Ne pourrait-il s'informer là-bas de l'existence d'un comte de Baurain, et vous renseigner sur ce qu'il est, ce qu'il fait et quelle est sa famille ?

— C'est la chose du monde la plus facile.

— Nous attendrons la réponse de votre ami, docteur.

Cela parut fort raisonnable et M. Woodman écrivit le jour même. Il fut convenu qu'il demanderait le secret à son ami.

— Cet homme me croit mort, dit le comte; il ne faut pas le détromper : cela pourrait être un nouveau danger.

Tout cela était bien, mais je n'avais plus d'argent et le docteur n'était pas riche.

— Cherche un emploi, Daniel, me dit l'aveugle; je peux me passer de toi à présent.

— Il y a un moyen de tout arranger, proposa M. Woodman, j'ai besoin d'un secrétaire, d'un homme de confiance pour diriger ma maison, surveiller mon personnel pendant mes fréquentes absences, voulez-vous être cet homme ?

— Ah ! monsieur l'abbé, s'il y a de par le monde des misérables qui déshonorent l'humanité, il y a de bien nobles cœurs qui la relèvent ! dit Daniel en interrompant son récit.

— Achevez, je vous en prie, fit le chapelain.

— Voilà, reprit le jeune homme, la lettre que reçut du docteur Rossel, le docteur Woodman.

Il tira de son portefeuille un papier jauni, l'ouvrit et lut :

« Cher confrère et vieil ami.

» Tu ne pouvais mieux t'adresser pour les renseignements dont

tu parais avoir si grand besoin, ce que je ne m'explique pas, je l'avoue. Je ne te demande pas les motifs du mystère auquel tu m'obliges, et j'y mets toute la discrétion que tu réclames, d'autant plus aisément que je n'ai rien à demander à personne, étant le médecin du comte Gaston de Baurain.

« Tu veux savoir ce qu'est le comte? Un homme parfait, mon cher, au physique et au moral, qui jouit d'une considération méritée et d'une fortune immense. On dit tout bas qu'il a découvert une conspiration et sauvé la vie de l'empereur, mais si on lui en parle, il se contente de sourire de son air fin et légèrement moqueur : *On dit tant de choses!...* et l'on n'obtient rien de plus. Ce qui est certain, c'est qu'il est bien en cour, et n'en profite que pour rendre service à ses amis, qui sont nombreux. Il n'est ni représentant, ni sénateur, ni quoi que ce soit; il y en a qui affirment qu'il serait ministre, s'il en exprimait seulement le désir.

« Je ne lui connais de famille qu'un frère, le vicomte René, qui est préfet à S..., et a fait, dit-on, un richissime mariage. Puis, une vieille tante, la duchesse de Fauconville, qui habite la Normandie, et qu'il paraît adorer autant qu'il la vénère.

« Je crois que c'est là tout ce que tu veux savoir; dans tous les cas, demande. C'est une occasion d'avoir de tes nouvelles, que tu ne songerais pas à me donner sans cela. Quand au secret je m'y engage, puisque tu le désires. Mais à mon tour, je demande : Qu'est-ce que toute cette curiosité? Qu'est-ce que tout ce mystère?

« Si je puis t'être utile à quelque chose, tu sais que tu peux disposer de moi.

« Ton ami,

« ROSSEL. »

L'effet de cette lettre fut un accablement, dont je n'espérais pas voir se relever le comte. Le docteur proposa de tout dire à son confrère, de l'honnêteté duquel il répondait ; mais M. de Baurain s'y opposa : ou il traitera ce drame de fable, dit-il, ou il tentera de l'éclaircir; or, il ne connaît pas comme nous Félix Dumont; il lui laissera deviner mon existence, et si cet homme a seulement un soupçon, je suis perdu.

— Que n'écrivait-il à Mme de Fauconville? demanda l'abbé.

— Hélas! il ne pouvait plus écrire, puisqu'il ne voyait plus. Mais, à partir de ce jour, il s'exerça à retrouver sa signature d'autrefois et y parvint. Je n'avais pu l'oublier, je lui en expliquais les inexactitudes, il corrigeait; et à la longue il finit par tracer sans hésitation son nom, ses titres et son paraphe. C'était un résultat obtenu.

Il n'écrivit pas encore cependant à Mme de Fauconville. Cette lettre arrivant d'Amérique, dit-il, maintenant qu'elle croit avoir retrouvé ses deux neveux, lui semblera invraisemblable, elle croira ou à une mystification, ou à une tentative d'escroquerie. Sur la demande du docteur, s'il n'avait pas quelque preuve à donner à sa tante : « Hélas ! répondit-il, j'avais conservé toute la correspondance de mon père, tous mes souvenirs d'enfance étaient écrits par moi, avec un journal de mes actions de chaque jour, depuis que je suis en Amérique. Cet homme se sera emparé de tout cela, et toutes les preuves que je pouvais offrir, il les aura données le premier. Il y en a une pourtant, ajouta-t-il. Il y a un fait dans la vie de la duchesse que moi seul connais; elle-même ignore que j'en ai été le témoin, en le lui racontant. je lui prouverais l'imposture de Félix Dumont. » Ce fait, il refusa de nous le confier, il refusa également de l'écrire. « Si ma lettre tombe, dit-il, en d'autres mains que celles de la duchesse, ma dernière ressource m'échappera. Je préfère la laisser dans l'ignorance. » Alors, le bon docteur nous offrit de rester dans sa maison. Il n'avait point de famille; sa femme était une excellente créature, n'ayant pas d'autre volonté que la sienne. Il me proposa de m'aider dans des études de médecine qui me permettraient de reprendre un jour sa clientèle. Le comte de Baurain vit là un avenir pour moi et consentit à tout. Mais le but de sa misérable vie étant manqué, il tomba dans un état de langueur auquel il fut impossible de l'arracher. Il allait volontairement vers la mort.

Enfin, un jour qu'il se croyait seul, je surpris sa prière à Dieu, et je fus éclairé. Je courus chez le docteur qui me répondit: « Vous avez raison, il faut partir. » L'argent manquait pour le voyage, M. Woodman le trouva. Je ne vous donnerai pas le détail des incidents qui plusieurs fois retardèrent notre départ, de notre

séjour de six mois à Paris, sans trouver le moyen d'aller à Fauconville. Sous la dictée du comte de Baurain, j'écrivis à Mme la duchesse plusieurs lettres qu'il signa, demandant seulement l'argent du voyage, et lui offrant la preuve qu'il pouvait lui donner. Elle ne répondit jamais

— J'ai lu ces lettres, dit l'abbé, et comme la duchesse, j'ai dû croire qu'elles étaient l'œuvre d'un habile escroc.

— Mme de Frauconville étant à Paris, reprit Daniel, les aura remises à son prétendu neveu, et ce que craignait le comte est arrivé. Cet homme astucieux, qui tue ses victimes, quand il ne peut pas les rendre impuissantes, nous a découverts à l'aide de la police qu'il trompe également, et nous fait poursuivre comme escrocs.

— J'ai appris par les journaux et par une lettre de la duchesse ces derniers événements ; il y a dans tout cela, de quelque côté que soit le crime, un mystère effrayant d'audace et d'infamie qu'il faut dévoiler à tout prix.

— Vous ne me croyez pas ?

— J'ai peur de vous croire, au contraire, car M. de Baurain se dresse en face de vous avec son intégrité, sa piété, la considération qui l'entoure et le protége, si haut que je ne peux pas le voir tomber, sur la simple affirmation d'un étranger.

Daniel courba la tête avec découragement.

— Croyez-vous en Dieu? demanda le chapelain.

— C'est parce que j'y crois, répondit le jeune homme, que j'espère toujours quand même.

— Mais votre aveugle doit avoir assez de confiance en vous, pour vous dire quelle est la preuve qui doit convaincre la duchesse.

— Seule, Mme de Fauconville peut entendre rappeler ce souvenir.

Le chapelain versa deux petits verres de rhum; soit qu'il ne voulût pas le désobliger, soit qu'il eût besoin de forces, Daniel fit comme lui.

— J'apporte, dit-il, une petite médaille d'or, que Mme la duchesse mit au cou de son neveu, le matin du jour qui suivit l'événement dont il ne veut parler qu'à elle seule.

Paris. — Typ. Collombon et Brûlé, r. de l'Abbaye, 22.

L'abbé Périn prit la médaille, la retourna en tous sens; mais elle ne lui apprit absolument rien. Il demanda cependant :

— Voulez-vous me la confier?

Daniel la lui abandonna.

— Tout ce que vous venez de me raconter, dit le chapelain, je l'avais appris à peu près par les lettres écrites à Mme de Fauconville, mais je n'y attachais nulle importance. A présent j'hésite, et je suis résolu à me convaincre.

Daniel joignit les mains en signe de reconnaissance.

L'abbé était devenu grave, recueilli.

— Mme de Fauconville ne vous écouterait point peut-être, dit-il, je lui rappellerai tout ce que vous venez de me dire, je m'y engage, et je lui remettrai cette médaille.

— En la mettant au cou du petit Gaston du Baurain, elle lui dit : « Tu m'as sauvé d'un péril dont tu n'auras jamais le doute. Puisse ce souvenir te porter bonheur. »

— Je me souviendrai, reprit l'abbé, et si cela ne suffit point, j'irai à Paris, je pénétrerai dans la prison de l'aveugle, et je lui demanderai son secret sous le sceau de la confession, avec autorisation de le répéter seulement à Mme de Fauconville.

— Ah! vous êtes bon! s'écria Daniel, mais ce moyen est impossible.

— Pourquoi?

— Gaston de Baurain est fou!

— Peut-être, dit une voix grave derrière eux.

Les deux hommes étaient si absorbés par leur entretien, qu'ils n'avaient pas entendu la porte s'ouvrir. Ils se retournèrent.

— Ah! je suis maudit! s'écria Daniel.

Et, vaincu cette fois par la fatalité, il ne chercha pas à fuir, et cacha dans ses mains les larmes de découragement qu'il ne voulait pas laisser voir. Il venait de reconnaître dans le nouveau venu M. Samson, le commissaire de police du quartier Saint-Denis.

Celui-ci, en arrivant, avait interrogé les domestiques, et défendu qu'on l'annonçât près du chapelain et de l'étranger qu'on lui dépeignit.

L'abbé Périn s'était levé, mécontent de cette brusque surprise, le commissaire se nomma. Il avait trouvé à Caen, mais à grand'



Voilà la place où je dépose ces papiers.

peine, une mauvaise carriole qui l'avait amené en trois heures à Fauconville; il ne refusa point la tasse de café que lui offrit le chapelain. Puis, à Daniel, toujours affaissé :

— Voulez-vous me promettre, monsieur, dit-il, de ne pas chercher à fuir jusqu'à demain? Vous serez libre ici.

Le jeune homme le regarda sans avoir l'air de comprendre.

— Vous me ferez d'autant plus de plaisir, reprit le magistrat en souriant, que j'ai fait hier à Mlle Alice Mathieu la promesse de ne pas vous arrêter, et que vous m'aiderez ainsi à tenir ma parole.

Daniel promit, mais il comprenait de moins en moins.

M. Samson demanda à passer la nuit dans la même chambre que le jeune homme ; la duchesse arrivant le lendemain, il n'avait pas de temps à perdre pour s'éclairer sur les mystérieux événements du passé. Mais le chapelain réclama sa part de veille, disant qu'il ne serait pas fâché d'entendre une deuxième fois un récit dont il avait mission de se souvenir. Ce fut donc dans sa propre chambre qu'on se retira. Les trois hommes, assis devant un immense feu de bois, n'eurent pas trop de la nuit pour s'entendre. Le chapelain fit servir une collation par mesure de prudence, et envoya se coucher tout le personnel, surpris de cette façon d'agir. Pour la première fois de sa vie de chapelain, le bon abbé avait oublié la prière du soir.

XXXVI

QUI DONC L'EMPORTERA ?

La duchesse arriva, comme elle l'avait annoncé, le lendemain au soir. Dans la salle à manger, splendidement éclairée, l'attendait un repas somptueux. La grande pièce, sous la profusion des lumières, n'avait plus rien de lugubre ; le luxe de la table, moins raffiné peut-être que celui de M. de Baurain, était plus solide ; la vieille argenterie ciselée et lourde, en vraie Normande qu'elle était, avait moins d'élégance et plus de style. Les fleurs se montraient plus rares, mais plus choisies. Fauconville ne possédait point de jardin d'hiver, mais les serres du château passaient pour les plus belles de France, et le jardinier les avait dépouillées de ce qu'elles avaient de plus rare, pour l'arrivée de la douairière. A l'entrée de

la cour brûlaient de gros falots qui diamantaient la neige. Le vestibule, les escaliers, les couloirs étaient illuminés.

Mathilde, qui s'attendait à entrer dans un vieux château triste et noir, fut surprise et charmée de cette grandeur du passé, de cette vraie richesse, si différente de tout ce clinquant, qu'étalent à l'envie les millionnaires du Paris moderne. Cet immense château, ces larges couloirs, ces escaliers géants, œuvre d'un autre âge, frappaient son imagination, et avaient surtout pour elle le charme du changement.

— Oh ! madame, comme vous avi ez calomnié Fauconville! C'est un palais dont vous êtes la fée.

— Ne vous hâtez pas de juger, répondit la douairière flattée : on voit faux aux lumières.

Le chapelain avait fait prévenir le docteur et deux ou trois gentilshommes des environs, habitués de Fauconville, qui accoururent pour recevoir la maîtresse de l'hospitalière maison, en dépit de la neige et du froid sibérien de cette année-là.

Les braves chevaux normands, qui avaient plus ou moins galoppé dans d'abominables chemins de traverse, se prélassaient aux écuries, pendant que leurs maîtres faisaient fête à leur vieille amie.

C'était vraiment un retour qui rendait tout le monde heureux. Seul, l'abbé Périn, malgré sa joie réelle, semblait préoccupé. Ses distractions ne pouvaient échapper à Mme de Fauconville.

— Est-ce que mon xérès s'est gâté pendant mon absence, monsieur l'abbé? lui demanda-t-elle malignement.

— Il faudrait pour cela que je l'eusse négligé, répondit le chapelain sur le même ton, et c'est là péché d'ingratitude que je suis incapable de commettre.

— Alors, vous avez oublié le tric-trac, et vous êtes inquiet de mes prochains triomphes.

— Monsieur l'abbé, dit Mathilde, vous me donnerez une leçon de tric-trac, n'est-ce pas ?

— Oh ! mademoiselle, à votre âge ! j'espère bien n'avoir jamais à vous imposer semblable pénitence.

L'abbé riait, mais bien malgré lui ; à travers sa gaieté perçait l'inquiétude de son cœur.

— Je ne regrette pas mon voyage, dit encore la duchesse; mais c'est égal, à mon âge on a l'amour du chez soi; je n'en sortirai plus. Il me semble que cette soirée dans ma maison, à ma table, avec mes vieux meubles et mes vieux amis, me rajeunit de vingt ans. Allons, monsieur l'abbé, allons, docteur, à nos santés, comme de vrais Normands que nous sommes. Qui sait si dans vingt ans nous ne recommencerons pas, en nous rappelant mon retour d'aujourd'hui?

— Je l'espère bien, répondit le docteur.

— Et moi je le demande tous les jours au bon Dieu, ajouta le chapelain.

— Monsieur l'abbé, demanda Mathilde, vous me laisserez le prier avec vous, n'est-ce pas? Je n'ai jamais eu de mère, c'est bien le moins qu'il me laisse longtemps celle qu'il m'a donnée.

Mathilde avait le don d'émouvoir comme de charmer; sa voix était émue, plus encore que son visage.

— Quelle charmante enfant! dit le chapelain. Je vais l'adorer.

— Avouez pourtant qu'elle vous faisait peur, monsieur l'abbé, et que si j'eusse demandé votre avis...

— Ma foi, fit l'abbé Périn, que son péché mignon commençait à mettre à l'unisson de la gaieté générale, je ne l'avais pas vue.

— Oh! monsieur l'abbé, s'écria Mathilde, je veux vous faire regretter toute votre vie cette erreur-là.

La vue de la jeune fille avait jeté les gentilshommes voisins dans une espèce d'extase; son esprit charmant, à la fois malicieux et enfantin, les ravit. La douairière promit de rendre bientôt la visite reçue, et quand on se sépara le lendemain, Mathilde avait en perspective des distractions provinciales, moins brillantes, mais plus intimes, et peut-être plus attachantes que celles de Paris. Elle s'en promettait beaucoup de plaisir, et surtout de nombreux succès.

Et puis, le vicomte de Baurain devait venir très-prochainement à Fauconville avec toute sa famille, la douairière ayant renoncé à lui faire visite en quittant Paris, à cause de la rigueur du froid. Son séjour serait encore le prétexte d'une série de distractions. Mlle de Jéhennes n'avait pas cette crainte vague qui s'empare de toute jeune femme, dans l'attente d'autres femmes inconnues; elle

savait bien être toujours la plus belle. Aussi est-ce sincèrement qu'elle dit, le lendemain, à la vieille dame :

— J'adore Fauconville; j'y passerais volontiers ma vie.

— Votre chambre à coucher ne vous a point paru bien triste ?

— Non, madame, au contraire; je me figurais être, sur mon grand lit à baldaquin, une châtelaine du moyen âge, et les personnages des tentures se sont animés pendant mon sommeil pour faire mes rêves délicieux.

Lorsque ses hôtes furent partis, la duchesse songea à son âme qu'elle avait, il faut bien le dire, un peu oubliée à Paris. Elle manda le chapelain à la chapelle et se confessa. Puis, au sortir de l'église :

— Je vous ai plaisanté hier, monsieur l'abbé, mais sérieusement, vous avez quelque chose.

— Oui, madame.

— Est-ce indiscret de vous demander la confidence de vos ennuis?

— D'autant moins qu'ils vous concernent.

— Alors, j'interroge.

— La veille de votre arrivée, madame, j'ai reçu la visite d'un commissaire de police de Paris et d'un agent.

Le chapelain hésita à dire ce mot, qui n'était pourtant plus un mensonge, M. Samson ayant pris Daniel pour aide, dans les recherches qu'il voulait faire.

— Ah ! je sais ce que c'est, répondit la duchesse. On continue l'enquête sur cet aveugle. Puisque le malheureux est fou, cela ne vaut vraiment pas tant de dérangements.

— L'affaire est plus grave, paraît-il, qu'on ne l'avait supposé d'abord; elle se rattache à des événements, anciens et mystérieux, qu'on veut éclaircir.

— Et c'est cela qui vous inquiète, monsieur l'abbé? fit la douairière avec un fin sourire.

— Je l'avoue. Il y a d'étranges choses, madame la duchesse, dans ce qui m'a été raconté, et j'ai promis de vous les redire.

— Vous me permettrez, n'est-ce pas, de ne les écouter que demain.

— Demain, après la messe, soit. Je prierai Dieu, madame, vous

le prierez aussi; la communion nous donnera la force, à moi de parler, à vous de m'entendre; et si vous le voulez bien, nous ne quitterons pas la chapelle pour ces confidences qui ne doivent avoir d'autre témoin que Dieu.

— En vérité, mon cher abbé, vous allez me communiquer votre inquiétude et votre sombre humeur. Ce serait fort désagréable pour cette pauvre chère Mathilde, qui met tant de bonne volonté à vouloir me prouver que Fauconville est le plus charmant séjour qui existe pour elle.

— Me permettez-vous, madame, une question indiscrète ?

— Sans doute.

— Quelle est donc cette jeune fille ?

— La fille adoptive du comte de Baurain. Une orpheline qu'il fait passer pour sa nièce, mais qui n'est autre que l'enfant d'un de ses amis.

— Il a bien fait de vous la confier, madame. Nous tâcherons qu'elle se trouve heureuse à Fauconville.

— Oh! quoi qu'elle en dise, je doute qu'elle se plaise longtemps avec nous. Mais pour mon compte, elle m'a ensorcelée.

— Et si le comte de Baurain venait à lui manquer ?

— Je lui servirais de mère, elle peut y compter. Mais pourquoi parler de ces choses improbables, monsieur l'abbé ?

— Elles sont possibles.

— Allons, mon absence a fait votre humeur noire; je ne m'en irai plus. Ah! voilà Mathilde, ajouta la vieille dame; je vais la charger de ramener en votre esprit la gaieté d'autrefois; elle réussira mieux que moi, j'en suis sûre.

Et elle laissa la jeune fille avec l'abbé, pendant qu'elle allait, disait-elle, refaire connaissance avec tous les coins de sa maison. Lorsqu'elle revint après une heure, M. Périn et Mathilde avaient l'air d'être enchantés l'un de l'autre.

— Eh bien? demanda-t-elle à la jeune fille.

— M. l'abbé m'a dit des choses qui sont depuis longtemps dans mon cœur, madame; il me recommande surtout de bien vous aimer.

— C'est un digne et saint homme, reprit la douairière; vous pouvez, mon enfant, lui ouvrir votre conscience et votre cœur.

Mais l'histoire de notre neveu d'Amérique semble le préoccuper beaucoup. Ne vous en a-t-il point parlé ?

— Non, madame. Il m'a dit seulement, et l'on aurait cru qu'il me priait : si le bon Dieu reprenait à Mme la duchesse les neveux qu'elle aime comme des fils, vous seriez sa fille, n'est-ce pas ? Je lui ai répondu que oui, bien certainement, et que dans ce cas, je ne vous quitterais jamais, même pour un mari, comme vous le disiez l'autre jour. Alors, M. l'abbé a remercié Dieu, qui vous a inspiré de m'amener ici.

— Décidément, fit en riant la vieille dame, notre chapelain a sur mes neveux des intentions hostiles.

Jamais elle ne s'était montrée aussi gaie ; c'était le bonheur sans doute de se retrouver à Fauconville.

Le lendemain, elle fit ses dévotions, après quoi elle réclama du chapelain les terribles confidences promises.

— Il vous faudra beaucoup de patience, madame, dit le prêtre, car je vous répèterai une partie des choses qui vous ont été écrites.

— J'en aurai si vous le désirez, monsieur l'abbé.

Mathilde devait faire de la musique avec mistress Donathan jusqu'au déjeuner; la vieille dame était sûre de n'être point dérangée.

L'abbé Périn raconta tout ; son cœur se mit au service de sa mémoire; il n'oublia rien, et fut éloquent. Après Daniel, le commissaire de police l'avait convaincu.

Mme de Fauconville écouta avec calme, et fit répéter plusieurs fois les choses qui lui semblaient obscures. Mais quand le chapelain lui présenta sa médaille d'or, qu'elle avait elle-même mise au cou de Gaston de Baurain, et lui répéta avec exactitude ses propres paroles dites à l'enfant, elle pâlit et fut prise d'un léger tremblement. Puis, après un silence :

— Ainsi, dit-elle, monsieur l'abbé, vous êtes convaincu.

Le chapelain regarda le ciel et ne répondit pas.

— Vous n'admettez point, reprit la duchesse, qu'une indiscrétion ait pu être commise par l'enfant, et la médaille enlevée par quelque escroc.

— Cela peut être, madame; mais il y a un moyen bien simple

Paris. — Typ. Collombon et Brûlé, r. de l'Abbaye, 22

de vous en assurer. Remettez cette médaille à M. le comte de Baurain, et demandez-lui vous-même dans quelle circonstance vous la lui avez donnée. Puis, consentez à entendre l'aveugle, ou permettez-moi d'aller lui demander dans sa prison le secret qu'il ne veut dire qu'à vous.

— Mais puisqu'il est fou.

— Le commissaire assure qu'il est en voie de guérison, et que la mémoire lui reviendra.

— Et cet aveugle que j'ai reçu, qui a volé ma montre et qui s'est sauvé?...

— La cécité a été constatée chez l'aveugle emprisonné; celui qui s'est présenté chez vous y voyait, puisqu'il s'est enfui seul.

— Mais de pareilles suppositions nous jettent dans un abîme de scélératesses inouïes.

— Hélas! oui, madame. Mais la justice nous impose comme devoir le courage de regarder jusqu'au fond de l'abime.

— Soyez tranquille, monsieur l'abbé, quoique je sois loin encore de partager vos convictions, ce courage-là ne me manquera pas. Où sont les deux hommes que vous avez vus?

— A Caen, où ils attendent vos ordres.

— Il faut aller les chercher aujourd'hui même.

Mme de Fauconville était une femme énergique et prompte dans ses résolutions. Le moindre doute lui était insupportable; elle pria l'abbé d'écrire, et envoya une voiture à l'hôtel du Cygne, où attendaient Daniel et le commissaire de police, M. Samson.

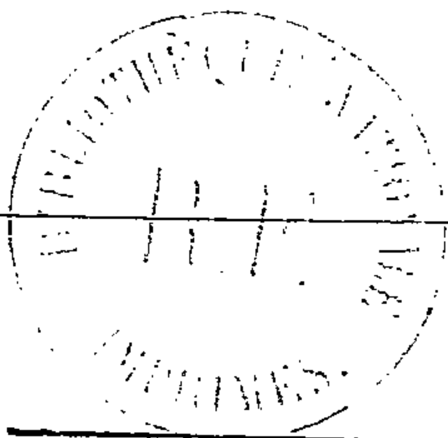
Ses gens ne s'aperçurent pas de sa préoccupation. Après le déjeuner elle se dit un peu fatiguée, se jeta sur un canapé, et pria Mathilde de lui faire une lecture qu'elle n'écouta peut-être point. Puis, pendant que la jeune fille visitait la bibliothèque avec sa gouvernante, elle retourna auprès du chapelain.

— A mon tour, lui dit-elle, j'ai une confidence à vous faire.

— Je suis prêt à vous entendre, madame.

— En face des événements incroyables, et cependant possibles, que vous m'avez racontés, une excessive prudence est la première condition de succès. Je suis vieille, monsieur l'abbé, et à mon âge toute heure peut être heure de la mort.

Le chapelain voulut protester.





Elle manda le chapelain à la chapelle et se confessa.

— Le temps presse, reprit la duchesse en l'interrompant; ceux que j'ai fait chercher seront bientôt là; il faut que vous sachiez ce que je ne veux dire qu'à vous, c'est-à-dire l'événement que vous racontera sans doute celui qui nous a renvoyé cette médaille. Quand vous le saurez, mon vieil ami, je pourrai mourir sans crainte. Vous découvrirez où se cache la vérité.

La vieille dame se recueillit un instant ; puis elle dit :

— Vous vous rappelez peut-être que M. de Fauconville avait un frère plus jeune que lui?

Le chapelain affirma de la tête.

— Ce malheureux jeune homme s'était épris de moi, et j'avais repoussé ses prétentions, sans obtenir qu'il s'éloignât de Fauconville. Je ne pouvais dénoncer au duc les assiduités de son frère, ç'eût été pour lui un trop cruel chagrin ; et pourtant la passion de ce jeune fou devenait chaque jour plus violente, et ne me laissait plus un moment de repos. Un soir, cet homme s'introduisit, je ne sus jamais par quel moyen, dans ma chambre. La pièce était vaste, la porte capitonnée, et par-dessus il y avait encore une portière épaisse. Il se crut le maître de ma vie et de mon honneur.

Je faisais coucher Gaston de Baurain, qui avait alors sept ou huit ans, dans mon cabinet de toilette, pour qu'il fût plus près de moi ; son père me le laissait souvent ainsi.

Mon beau-frère ignorait cette circonstance. Je ne voulais pas réveiller l'enfant, pour le rendre témoin de l'outrage qui m'était fait par le frère de mon mari, je ne voulais pas appeler mes gens, et je demandais à Dieu un secours secret, lorsque Gaston se mit à crier. Je courus à lui. Il était debout dans le cabinet, tout ému et tout tremblant.

— Ma tante, me dit-il, j'ai peur. J'ai rêvé d'assassins ; je n'ose plus rester seul.

M. de Fauconville avait disparu. J'amenai l'enfant dans ma chambre, et je le fis coucher dans mon lit. C'est alors que je lui mis au cou cette médaille, et lui dis les paroles qu'on vous a rapportées. Avait-il entendu la scène précédente, dont il n'a jamais parlé ? Est-ce là le secret que cet aveugle ne veut confier qu'à moi ?

— Cela doit être, dit le chapelain.

— Alors, le comte de Baurain, instruit par moi, aurait donc fait venir un faux aveugle à l'hôtel de Jéhennes; puis fait voler ma montre et l'écrin de Mathilde, pour les déposer dans la chambre de l'aveugle ?

— La ruse employée pour faire sortir la maîtresse d'hôtel,

l'entrée d'un pompier que personne ne connaît, et qui pénètre dans la chambre occupée par l'aveugle, sont des présomptions.

— Oui, mais rien que cela. Ce serait infernal !

— Pas plus que l'assassinat de René de Baurain, l'incendie de la maison Dumont et l'empoisonnement des frères Meyer.

— Ah ! monsieur l'abbé, comme vous avez bonne mémoire ! s'écria la duchesse en laissant tomber son front dans ses mains. — C'est horrible ! ajouta-t-elle en se redressant, horrible et invraisemblable. Mais je saurai tout, car j'interrogerai Gaston de Baurain, et cet autre malheureux, dont je ne peux refaire la destinée, mais à qui il sera rendu justice.

On entendit une voiture qui entrait dans la cour.

— Les voilà, dit le prêtre.

— Si je meurs avant d'avoir fait rendre justice à qui de droit, n'oubliez pas, mon vieil ami, que je vous en lègue la mission, dit la duchesse.

Et elle fit introduire les voyageurs.

Après deux heures d'entretien, Mme de Fauconville envoya au comte de Baurain un télégramme, qui l'appelait immédiatement en Normandie. Daniel et le commissaire de police s'éloignèrent de nouveau, et rien ne fut changé dans les habitudes de la maison.

La vieille dame était héroïque.

Elle avait calculé que M. de Baurain arriverait le lendemain soir ; dans la journée, elle s'enferma dans sa chambre avec Mathilde.

— Mon enfant, lui dit-elle, je crois à votre affection, à votre sincérité, à votre honnêteté surtout. Ai-je raison ?

— Je ne sais pas si je suis honnête, madame; je sais que je vous aime, voilà tout.

— J'ai grand besoin de vous croire, car je vais vous faire dépositaire d'un papier important.

— Moi, madame ?

— Oui, c'est un testament.

— Oh ! madame, ces choses-là me font peur.

— Il n'y a pas de quoi. Ce sont mes dernières volontés, écrites de ma main.

— Mais, madame, pourquoi donc penser à la mort?

— A tout âge, c'est prudent : au mien, c'est un devoir. Si je vis, cela devient inutile; si je meurs, vous décachèterez ce pli, quinze jours seulement après que l'on m'aura mise en terre.

— Oh ! madame, je vous en prie, ne me forcez pas à écouter ces tristes choses.

— Il le faut, pour ma tranquillité, chère mignonne.

— Vous n'y pensiez pas, à Paris.

— Qu'en savez-vous ? mais soyez tranquille ; cela fait, nous n'y songerons plus, ni vous ni moi, et je ne demande pas mieux que de rester encore vingt ans auprès de vous.

— Si mon affection peut vous faire vivre, madame, vous y resterez toujours.

La vieille dame embrassa Mathilde en riant; puis elle reprit, plus sérieuse :

— Vous allez me faire une promesse ?

— Tout ce que vous voudrez.

— Vous exécuterez fidèlement les instructions qui sont là.

Elle montrait un pli cacheté.

— Ma fortune presque entière sera entre vos mains; nul n'aura le droit d'y toucher, pas même votre tuteur; vous en ferez l'emploi que j'indique. Le jurez-vous?

La jeune fille regardait la duchesse avec une sorte d'hébétement. Cette confidence, en dehors de M. de Baurain, l'effrayait.

— Le jurez-vous ? répéta Mme de Fauconville.

— Puisque vous le désirez, madame, je le jure.

— C'est bien. Je vous laisse, à vous, en bien propre, le château de Fauconville, que vous habiterez l'été et que, sous aucun prétexte, vous ne vendrez. Je vous donne en plus un million.

— Madame, sécria Mathilde, c'est impossible.

— Point de scrupules, je vous en prie. La mission dont je vous charge vous donnera beaucoup de peine, et vaut bien cela. L'abbé Périn vous aidera à la remplir ; je vais lui remettre également aujourd'hui mes instructions. Je vous eusse dispensée de tout cela, chère petite, car vous n'avez point l'âge de ces affaires sérieuses ; mais mon pauvre chapelain est bien vieux, et la mort le menace tout comme moi. Du reste, tant qu'il vivra, vous n'aurez qu'à vous

soumettre à ce qu'il vous commandera. S'il meurt, mon souvenir et votre cœur vous guideront, sous l'œil de Dieu. A présent, je n'ai plus qu'une chose à vous demander.

— Parlez, madame, dit Mathilde, dont les beaux yeux se voilaient, sous des larmes qu'elle y retenait.

— Le secret sur toutes ces choses, alors même que vous me quitteriez.

— Je le garderai.

— Pour votre tuteur comme pour tout le monde.

— Je ne dirai rien à mon tuteur.

— Merci. Vous ne savez pas le bien que vous me faites.

Mathilde, impressionnée sans doute par ces confidences, crut entendre un léger bruit dans le cabinet de toilette.

— Allez voir, mon enfant, dit la duchesse, il faut toujours s'assurer de ce que l'on craint.

Mlle de Jéhennes se leva un peu tremblante. Etait-ce le château de Fauconville et le million, à elle donnés, qui portaient à sa tête l'éblouissement ?

Il n'y avait personne dans le cabinet, qu'une petite porte faisait communiquer avec un couloir de service, et qu'une portière de velours séparait seule de la chambre à coucher.

— Enfant ! lui dit la duchesse, en lui tendant la main pour se lever.

Elle s'appuya sur Mathilde, et ouvrit un secrétaire.

— Voilà la place où je dépose mes papiers ; si je meurs subitement, je vous autorise à les prendre et à les remettre au chapelain, avant que les scellés soient apposés chez moi.

— Madame, je n'oserai jamais.

— Eh bien, voilà le principal, celui qui vous concerne ; cachez-le, et gardez-le vous même en un meuble de votre chambre, dont la clef ne vous quittera point. C'est peut-être le plus sage. Prenez garde surtout à mistress Donathan.

La vieille dame remit le papier à Mathilde et revint s'asseoir.

— Est-ce que vous aimez beaucoup votre gouvernante? demanda-t-elle.

— Mon Dieu, madame, elle est bonne, obligeante, paraît pren-

dre grand souci de ma personne. Elle est un peu triste, c'est vrai, mais M. le comte dit qu'il faut être indulgent, parce qu'elle a eu de grands malheurs.

— M. le comte a raison ; le malheur est respectable. Quelle heure est-il ?

— Cinq heures.

— C'est presque l'heure du dîner. Notre cher abbé doit déjà nous attendre. Allons le rejoindre. Et à ce soir, mignonne, votre première leçon de tric-trac.

Rien ne révélait plus chez la vieille dame les préoccupations auxquelles elle était en proie. Mathilde crut à une simple précaution de vieillard qui craint d'être surpris par la mort, et se remit bien vite de l'émotion passagère, causée par toute cette histoire de mystérieux testament.

— Vous êtes bien gaie, ce soir, madame, dit le chapelain qui n'avait pas sur lui-même un pareil empire.

— C'est vrai, monsieur l'abbé ; je suis en mesure avec Dieu et avec les hommes. Ma conscience et mon cœur sont satisfaits. Voilà le secret de ma gaieté.

Mistress Donathan regardait à la dérobée la duchesse et Mathilde, et semblait étrangement surprise. La première avait dit à l'abbé le motif vrai de sa belle humeur ; l'autre était tout entière à la nouveauté, qui faisait vieux le serment de l'après-midi. Elle allait jouer pour la première fois.

Au lieu d'arriver le lendemain soir, le comte de Baurain prit le chemin de fer au reçu du télégramme de sa tante, et fut à Fauconville dès le matin.

— Ah ! s'écria-t-il en voyant la duchesse, je suis rassuré.

— Que craigniez-vous donc ? demanda celle-ci.

— Que sais-je ? le télégramme n'expliquait rien : une maladie subite, un accident.

— Alors, mon neveu, vous allez m'en vouloir beaucoup de la peur que je vous ai faite.

— Cela serait peut-être, madame, si la joie de vous voir n'avait effacé déjà le souvenir de l'inquiétude.

Mathilde, prévenue par la douairière, attendait son tuteur, mais seulement le soir. Elle avait passé une nuit un peu agitée. M. de

Baurain la trouva pâle, mais il garda son observation pour lui seul.

La jeune fille s'était endormie fort tard ; le million donné si simplement par Mme de Fauconville l'enveloppait de ses rayons d'or. Elle faisait aussi, presque à son insu, une espèce d'inventaire de toutes les beautés de ce château, qu'elle avait visité la veille, et se disait : « Tout cela est à moi ! » Elle se voyait châtelaine de Fauconville. Puis, elle songeait encore à ces jeunes gens, qui lui avaient dit qu'elle était belle et qu'ils l'aimaient ; et elle se complaisait dans le souvenir d'Adrien de La Coste.

— Si je devenais sa femme, je serais duchesse, se disait-elle.

C'est après ce rêve que le sommeil était venu, sommeil léger, peuplé de visions heureuses, qui ne pouvait durer longtemps.

Mathilde ouvrit les yeux sous l'influence d'un bruit à peine perceptible. Mistress Donathan marchait dans sa chambre.

— Vous m'avez appelée ? demanda celle-ci.

— Assurément non ; je dormais.

L'Américaine se retira. Et comme le jour venait, Mathilde ne se rendormit plus.

L'insomnie laisse des traces, alors même qu'elle est douce. Ce sont ces traces, pourtant légères, qui n'échappèrent pas à l'œil exercé de M. de Baurain.

Ce fut la duchesse qui entretint la gaieté pendant le déjeuner. Le chapelain était songeur, le comte inquiet, et Mathilde éprouvait comme une gêne vis-à-vis de son tuteur.

Mistress Donathan était allée à son tour au-devant du comte, et avait trouvé le moyen de lui glisser ces paroles :

— Je crois que l'on vous tend un piège.

Puis, entre deux phrases banales, elle avait ajouté :

— Interrogez Mathilde ; elle en sait plus que moi.

Mais la douairière ne laissa pas son neveu seul un instant ; elle l'accaparait, comme une tante égoïste de son droit ou de son affection.

— Voulez-vous me suivre dans mon oratoire, Gaston ? lui demanda-t-elle, en quittant la table.

Il y avait un peu de tristesse dans son accent, toujours empreint de bienveillance.

M. de Baurain commençait à croire qu'il serait question d'un mariage, ce que la douairière disait désirer le plus au monde, et sa vague inquiétude se dissipait. Le bras de la duchesse s'appuyait sur celui de son neveu avec l'abandon de la confiance. Dans l'oratoire ils s'assirent l'un près de l'autre.

— Je vais donc enfin savoir pourquoi vous m'avez fait appeler, dit le comte.

— Tout à l'heure. Laissez-moi d'abord, mon cher Gaston, vous adresser un reproche.

Elle tira de son aumônière une petite boîte.

— Un reproche! s'écria le comte. Croyez bien, madame, que si je l'ai mérité, c'est involontairement.

— Aussi, je m'exprime mal. C'est plutôt une explication que je veux vous demander.

Elle ouvrit la boîte et la présenta à son neveu. Celui-ci prit d'un air étonné la petite médaille d'or qu'elle contenait. Mme de Fauconville se penchait pour mieux lire sur la physionomie du comte pendant l'examen de cet objet.

— Une médaille de la Vierge? fit M. de Baurain, d'un ton qui pouvait passer pour une question

— Comment vous en êtes-vous séparé, Gaston ?

Cette demande fut un trait de lumière; le comte pensa que la douairière avait dû la donner à son neveu, lors de son départ pour l'Amérique. Mais comme il pouvait se tromper, il ne voulut pas être trop affirmatif.

— Je me rappelle, dit-il, avoir porté cette médaille, mais j'étais alors bien jeune, et mon enfance est dans ma mémoire à l'état de rêve. On a dû me la soustraire.

— Tâchez de vous souvenir, Gaston. Faites un effort.

— Cette médaille me venait de vous, madame.

— Dans quelle circonstance vous l'ai-je donnée? Attendez... ne répondez pas tout de suite.... cherchez, dit la duchesse, qui perdait son calme devant l'abîme qu'entrouvrait pour elle l'hésitation du comte. C'est important pour moi, pour vous, pour nous tous.

M. de Baurain cherchait en effet, mais il cherchait une réponse qui pût satisfaire la duchesse sans le compromettre.



Pierre partira à cheval et le ramènera.

— Si je me souviens bien, dit-il enfin, cette médaille m'a été remise par vous lors de mon départ pour l'Amérique.

La vieille dame fit un signe de tête négatif, et laissa tomber ses bras avec découragement. Mais cette faiblesse passagère dura peu.

— Écoutez, Gaston, dit-elle, je ne sais pas feindre. La façon dont m'arrive cette médaille est si extraordinaire, que je vous ai

mandé par télégramme pour m'aider à l'expliquer : un homme me la rapporte d'Amérique, en me racontant les circonstances dans lesquelles je vous l'ai donnée, en me répétant, mot pour mot, les paroles que je vous ai dites en vous la donnant.

M. de Baurain devint pâle, mais il sourit davantage.

— Mes premières années en Amérique ont été si orageuses, dit-il, que je ne me souviens de rien que de la naissance de mon frère, des larmes de ma mère et du travail acharné de mon père. Nous changions de pays à chaque instant. Tout cela se heurte dans mon esprit, je vous l'ai dit, madame, comme le souvenir d'un rêve dont on s'efforce de relier les fils. Dès cette époque pourtant, je tenais une espèce de journal des faits de chaque jour qui vous aurait éclairée sur ces tristes années; il m'a été volé avec mes papiers et un assez grand nombre de valeurs, au moment où je me disposais à revenir en France.

— Vous ne m'aviez jamais parlé de ce vol.

— Je n'y attachais point d'importance, et je vois que j'avais tort. Mais quel étrange soupçon s'est emparé de votre esprit, madame, pour que vous me fassiez subir cet interrogatoire? demanda le comte avec une tristesse si vraie, si navrante, qu'elle émut la douairière.

— Pardonnez-moi, Gaston, je ne vous accuse point, je ne vous soupçonne pas davantage, mais je veux pouvoir répondre à ceux qui vous soupçonnent, à ceux qui osent vous accuser.

— Ceux-là ne méritent certainement pas la peine que vous prenez, madame. Où est l'homme qui m'accuse? C'est en face que je dois lui répondre. Dans ces mémoires, volés sans sans doute, il a trouvé un souvenir qui m'échappe et dont il se sert. Ce que je ne lui pardonnerai pas dans tout ceci, c'est le chagrin qu'il vous cause.

Tout cela était dit avec tristesse et amertume, mais sans colère. La duchesse se sentait de plus en plus perplexe.

Le comte pouvait être vrai; il y a des gens qui ne se souviennent pas de l'enfance. Mais s'il ne l'était pas, ce système adroit enlevait toute valeur aux preuves qui semblaient s'imposer.

— Encore une fois, Gaston, pardonnez-moi. Si je vais plus loin, c'est pour vous seul; je ne veux pas qu'un soupçon, n'importe d'où

il vienne, puisse vous atteindre. Vous verrez cet homme tout à l'heure puisque vous le désirez.

— Il est donc ici ?

— Il est du moins à Caen, où il attend mes ordres. Pierre va partir à cheval et le ramènera. Puis, demain, notre chapelain, dont le dévouement ne recule pas devant l'épreuve, partira pour Paris, chargé par moi de recueillir les confidences de cet aveugle qu'on retient prisonnier.

— Il est fou.

— Il a, dit-on, des moments lucides.

— Et c'est en cet homme que vous avez pu voir et juger?...

— Ils disent, interrompit la vieille dame, que ce n'est pas le même. Ce qu'il prétend savoir, Gaston, personne ne le soupçonne; c'est un secret entre Dieu et moi.

— Sans vous en douter, n'auriez-vous pas eu un témoin?

— Le seul témoin possible, Gaston, c'est vous!

— Moi ?

— Oui. Vous souvenez-vous que vous couchiez alors dans mon cabinet de toilette ?

— C'est vrai... murmura le comte comme s'il cherchait dans ses souvenirs.

— Donc, vous seul pouviez entendre, lorsqu'on vous croyait endormi, ce qui se passait la nuit dans ma chambre.

— Ah! madame, s'écria M. de Baurain dans un élan chevaleresque, si j'avais entendu ce que je ne dois pas savoir, je ne m'en souviendrais jamais, même pour vous le répéter.

La duchesse se leva, hautaine et pâle.

— Que supposez-vous donc? demanda-t-elle. Un homme de ma famille, s'il s'apppelle Gaston de Baurain, ose-t-il me soupçonner d'avoir à rougir d'un passé quelconque ?

— Vous m'avez mal compris, madame, reprit le comte. Le soupçon d'une faute est loin de moi. Il suffit que vous ayez un secret, veux-je dire, pour que j'oublie qu'un hasard me l'a fait connaître.

— J'autorise la révélation de celui-ci, comte ; car il n'y a qu'un homme avec Dieu qui puisse le connaître, et cet homme s'appelle

Gaston de Baurain. Donnez-moi votre bras, ajouta-t-elle simplement, j'ai des ordres à donner.

Le comte s'empressa. Il avait repris son sourire et sa sérénité

La nuit vient vite en hiver ; elle arrivait d'autant plus rapidement que le soleil ne s'était pas montré de la journée ; un brouillard intense enveloppait de toute part la campagne.

Mme de Fauconville et son neveu, qui devaient attendre Daniel, l'une avec impatience, l'autre avec appréhension, paraissaient aussi calmes que s'il se fût agi d'un voisin, attendu pour la partie du soir. M. de Baurain n'avait quitté sa tante que pendant peu d'instants, mais cela lui avait suffi pour avoir avec mistress Donathan une rapide conférence. Il entra au salon plus souriant que jamais.

Ce fut le commissaire de police qui arriva à Fauconville. M. Samson se montra enchanté de rencontrer M. le comte ; les deux hommes s'entendirent à merveille sur la culpabilité certaine de l'aveugle. M. de Baurain pria sa tante de donner au magistrat une hospitalité complète, ce que la vieille dame fit de grand cœur. L'enquête, ordonnée à Fauconville, était chose si naturelle que personne ne songea à s'en étonner.

Le domestique envoyé à Caen ne revenant pas, on se mit à table. Si la gaieté ne fut pas folle pendant le repas, la conversation du moins ne languit guère. On passait au salon, lorsque arrivèrent les deux voyageurs, qui s'étaient égarés dans le brouillard.

A part quelques préoccupations qui semblaient avoir peu de gravité, rien ne faisait prévoir un drame ce soir-là au château de Fauconville. Le commissaire de police témoignait à M. de Baurain la plus complète confiance. Mathilde, ne sachant que peu de chose de ce qui se préparait, ne s'en inquiétait point. Et pourtant, lorsque la porte du salon s'ouvrit et que l'huissier annonça :

— M. Daniel !

Il se fit un silence si profond qu'il en devint presque solennel.

Le premier regard du jeune homme fut pour le chapelain ; tous les autres allèrent à lui, excepté celui du magistrat, qui s'attacha au comte et ne le quitta plus.

M. de Baurain avait légèrement tressailli. Il se leva.

— Daniel ! s'écria-t-il. Rien ne peut plus m'étonner désormais.

L'étranger se recula comme à l'approche d'un danger.

— Félix Dumont ! murmura-t-il.

Il était devenu pâle comme un mort.

— Approchez-vous, jeune homme. Que craignez-vous ? demanda le commissaire.

— Puisqu'il se tait, je vais répondre pour lui, monsieur, dit le comte, redevenant complétement maître de lui-même. Nous verrons s'il osera me démentir. Mais d'abord, faites fermer les portes, je vous prie.

— C'est inutile, dit enfin Daniel, dont l'émotion faisait encore trembler la voix ; je n'ai pas l'intention de fuir, puisque je suis venu.

— Parlez, monsieur le comte, dit le commissaire.

— Cet homme a été mon employé, répondit M. de Baurain ; et, après avoir remis ma maison de banque aux frères Meyer, je l'y recommandai. Malheureusement, mes successeurs n'eurent pas à se louer de ses services. Il quitta la maison avec une quinzaine de mille francs et des papiers, qu'on l'avait chargé de me remettre, et fut condamné à New-York par contumace à deux ans de prison. Les preuves sont faciles à donner.

— Qu'avez-vous à dire à cela, jeune homme ? demanda le magistrat.

— Il est vrai, dit Daniel avec fermeté cette fois, que j'ai été employé dans la banque Dufresnay de Baurain, à New-York ; il est vrai que j'ai été chargé, par M. Meyer, de remettre quinze mille francs à M. de Baurain, et que je les ai gardés. Mais ce que je nie, c'est que cet homme soit Antoine Gaston Dufresnay, comte de Baurain. Il s'appelle Félix Dumont.

Le jeune homme fut interrompu par un léger éclat de rire du comte.

— C'est là une vieille histoire, dit celui-ci.

— Pour laquelle, ajouta le commissaire, j'ai dû vous arrêter à l'hôtel du *Drap d'Or*.

Le jeune homme s'inclina.

— Si vous pensiez n'avoir rien à craindre, pourquoi vous êtes-vous enfui ?

— Dans l'espoir d'apporter à madame la duchesse ce que je lui remis hier.

— L'instruction appréciera la valeur de ces choses ; mais, en attendant, je dois vous arrêter. J'ai l'ordre de vous prendre en quelque endroit que je vous trouve.

— Faites votre devoir, monsieur le commissaire ; j'ai accompli le mien, Dieu fera le reste.

La duchesse s'interposa.

— Cet homme, dit-elle, est resté à mes ordres sur la foi de mes promesses ; je ne puis le laisser arrêter.

— Ne craignez rien, madame, je ne vous accuse point. Vous vous êtes montrée vis-à-vis de moi la plus noble et la plus juste des femmes. Laissez faire la justice, dit Daniel.

Mme de Fauconville aurait voulu que l'on continuât l'interrogatoire.

— A quoi bon? dit le commissaire. C'est l'affaire du juge d'instruction.

Il ne voulait pas inspirer de défiances sérieuses au comte, dans la crainte de le voir disparaître. Si M. de Baurain se croyait perdu, pensait-il, il réaliserait ses valeurs les plus faciles et partirait. La duchesse, pensant bien que le magistrat avait un but en agissant ainsi, n'insista pas.

Daniel, les bras croisés sur la poitrine, promenait sur tous les acteurs de ce drame son regard triste et doux.

Le commissaire s'approcha de la duchesse.

— Avez-vous au château, demanda-t-il, une pièce où l'on puisse enfermer le prisonnier? Il est impossible de retourner à Caen par ce brouillard.

L'intendant appelé offrit le pavillon qu'il habitait, et l'on y dirigea Daniel accompagné du magistrat et de deux domestiques, fort étonnés sans doute du métier qu'ils faisaient ce soir-là.

— Je veux veiller moi-même, dit le commissaire. Je réponds de mon prisonnier.

— Est-ce que les domestiques ne suffisent pas? demanda M. de Baurain.

— Non, monsieur le comte. Il y a des malfaiteurs dont on ne peut confier la garde à personne, tant que les verrous d'une solide

prison ne se sont pas fermés sur eux. Celui-ci m'a échappé une fois, je le retrouve d'une façon providentielle, je ne le lâcherai point.

M. de Baurain marcha derrière le prisonnier, avec le magistrat, jusqu'au vestibule. Mistress Donathan, Jenny et la plupart des domestiques s'y trouvaient réunis. On savait déjà que l'homme, arrivé de Caen avec Pierre était un malfaiteur, qu'on allait l'enfermer chez l'intendant jusqu'au lendemain, et chacun voulait le voir. L'Américaine n'était venue là que pour faire plaisir à la femme de chambre, qui essayait de l'y entraîner.

Lorsque la porte s'ouvrit pour livrer passage à Daniel et à ceux qui l'accompagnaient, toutes les têtes s'avancèrent, curieuses et avides. Les spectacles étaient rares à Fauconville. Il y eut alors des mouvements de surprise, et l'on pourrait dire de désappointement : le prisonnier n'avait pas l'air d'un scélérat.

— Regardez-le donc, dit Jenny à l'Américaine qui songeait à toute autre chose. Il a plus l'air d'un Christ que d'un Barrabas.

Mistress Donathan tourna complaisamment la tête ; mais, à peine son regard eut-il rencontré le visage de Daniel, qu'elle jeta un cri, et s'appuya, blême et tremblante, sur la femme de chambre. On l'entoura.

— Qu'avez-vous? Qu'y a-t-il?

— Rien, répondit l'Américaine. Une douleur au cœur... cela se passe.

Le commissaire s'était arrêté, en retenant le prisonnier et ses conducteurs.

— Connaissez-vous cette femme? demanda-t-il.

On s'écarta pour laisser approcher Daniel, qui regarda l'Américaine bien attentivement.

— Je ne l'ai jamais vue, j'en suis sûr, dit-il.

Puisque mistress Donathan donnait pour cause à son saisissement une douleur physique, c'est qu'elle voulait garder son secret. Le magistrat le comprit, et ne l'interrogea point.

A la porte du vestibule il se sépara du comte qui rentra, et vint prendre des nouvelles de la gouvernante. Celle-ci était si complétement remise, qu'elle accompagna M. de Baurain jusqu'au salon.

— Pourquoi ce prisonnier vous a-t-il causé une si vive émotion? lui demanda le comte dès qu'ils furent seuls.

— La ressemblance est si frappante que j'ai cru voir...

Un nom s'arrêta sur les lèvres de l'Américaine.

— Vous êtes folle, Arabelle.

— Je le sais bien, répondit la pauvre femme en courbant le front.

— J'ai pourtant besoin de vous ce soir, reprit le comte avec douceur.

— Que faut-il faire?

— M'introduire chez la duchesse, sans que personne s'en doute, pendant la nuit.

L'Américaine recula.

— Que voulez-vous faire? demanda-t-elle.

— Lui parler sans témoins, la sommer d'en finir avec des soupçons qui m'outragent, lui dévoiler enfin un secret qu'elle seule, avec Dieu, doit connaître.

— Est-ce bien vrai, cela? demanda l'Américaine d'un ton étrange.

— Que craignez-vous donc autre chose, Arabelle?

— Vous êtes l'héritier de Mme la duchesse de Fauconville.

— Eh bien?

— Et Mme de Fauconville peut vivre vingt ans encore.

— Prenez garde, Arabelle. Vous oubliez trop aisément que vous n'avez pas le droit de suspecter mes intentions.

— Monsieur le comte, dit l'Américaine d'une voix basse, mais ferme, si un crime doit être commis ici, je ne vous servirai point.

— Vous êtes folle!

— Jurez-moi que la duchesse ne mourra pas cette nuit.

M. de Baurain haussa les épaules. Puis, sur le ton d'un homme qui cède à un enfant mutin.

— Ne m'avez-vous pas dit que Mme de Fauconville a remis en cachette à Mathilde un testament?

— Je le crois, Et dans mon zèle à vous servir, je l'ai cherché cette nuit pendant le sommeil de votre fille.

— Inutilement?



A onze heures, on servit une collation.

— Oui. Du moment où cet écrit est donné en se cachant de moi, c'est qu'il m'est défavorable.

— C'est possible.

— C'est certain. Et j'ai tout intérêt à ce que madame ma tante vive au moins jusqu'à ce que je le connaisse.

— C'est vrai, murmura l'Américaine.

— Tâchez à l'avenir de mieux raisonner, et surtout de vous mieux souvenir.

— Ah ! vous n'êtes pas généreux !

— Pourquoi me forcer à me rappeler ce que vous pourriez me faire oublier ? Vous savez bien, Arabelle, que j'ai tenté pour vous tout le possible ; vous êtes sûre de mon affection.

— Ah ! si vous disiez vrai !...

— Que faut-il faire pour vous enlever vos doutes ?

— Le sais-je ? Je marche dans la vie entourée de ténèbres.

— Elles se dissiperont bientôt, et alors... nous retournerons en Amérique, et nous parcourrons ensemble, si vous le désirez, toute la Californie.

L'Américaine ne répondit plus que par un profond soupir.

— Puis-je compter sur vous cette nuit ? demanda le comte.

— Oui, dit-elle.

Mais ce fut un souffle, un râle plutôt qu'une affirmation.

Il rentra au salon, où la conversation languissait, malgré les efforts de la douairière. Le chapelain se perdait dans le dédale de tous ces événements successifs et bizarres. Il avait peur pour Daniel, malgré la protection secrète dont semblait l'entourer le commissaire de police ; il avait peur pour la duchesse, qu'il croyait maintenant menacée par la présence du comte de Baurain ; il avait peur même pour Mathilde, cette enfant si jeune, si belle, si insouciante, qui se trouvait sous la tutelle d'un misérable, il n'en doutait plus.

A l'exception de son tuteur, Mathilde trompait tout le monde ; et cela sans volonté arrêtée de tromper, par nature, par instinct, fatalement, comme le chat joue avec les souffrances de la souris. Elle ne se rendait pas compte, rien jusqu'alors ne lui faisait obstacle. Le destin lui avait donné une force d'autant plus grande qu'elle n'avait pas de cœur : sa beauté, c'était un droit ; elle recevait les hommages sans en être touchée, comme elle avait brisé le cœur de Clémence, sans en ressentir de compassion. Sa grâce charmante passait aisément pour de la bonté ses câlineries de chatte pour de la tendressse, son égalité d'hu-

meur pour la sécurité de l'innocence, qui n'était que celle de l'égoïsme.

Et, c'est parce qu'il l'avait jugée ainsi que M. de Baurain s'en était fait un instrument. Il n'y a rien à tirer d'une femme qui a des sentiments, alors même qu'elle est belle ; elle est faite pour le bonheur simple et intime. On peut mener à tout, au contraire, celle qui n'a que des instincts ; on est sûr que, tôt ou tard, elle les satisfait à tout prix. Mathilde, généreuse, dévouée, droite, eût été abandonnée, comme inutile, par son tuteur. Il la traita au contraire comme un objet de valeur, dont il espérait retrouver le prix. Elle se laissa faire avec l'instinct de l'animal qui sent la pâture.

Ce caractère de femme est plus commun qu'on ne pense : on le modifierait par l'éducation, on n'y songe point, parce que le plus souvent on ne le devine pas. Il fait les filles de marbre et rend irrésistibles celles qui le possèdent, dont les efforts se résument en un seul mot pour un seul but : jouir.

Il faut, pour dominer, ou même pour deviner ces femmes-là, une intelligence pratique supérieure, ou un cœur mauvais. M. de Baurain réunissait les deux avantages.

— Eh bien ? lui demanda la duchesse, cet homme est-il enfermé ?

— Oui, madame, vous pouvez être tranquille.

— Oh ! moi, s'écria Mathilde, je ne pourrai l'être que lorsqu'il sera sorti du château. Je suis sûre de ne pas dormir, et je prierai mistress Donathan de passer la nuit dans ma chambre.

— Enfant ! fit la duchesse avec bonté, il est sous la garde de plusieurs domestiques et du commissaire de police.

— C'est égal. Un homme qui ose accuser M. le comte, et venir jusque chez vous, madame, porter ses accusations, doit avoir un but ; et je ne saurais m'empêcher de penser à l'assassin, dont vous m'avez raconté l'histoire.

Mme de Fauconville proposa de jouer pour chasser les idées lugubres. M. de Baurain était parfaitement calme, mais il attachait sur la duchesse un regard étrange, dont elle se détournait comme si elle en fût gênée. Il y avait dans ce regard de la résignation

douloureuse, puis du reproche et du défi, l'innocence en révolte et la tendresse blessée, cherchant le cœur de la vieille dame.

Aucun des acteurs de la comédie qui se jouait ce soir-là à Fauconville ne trompait M. de Baurain. Quant au chapelain, ce qui se passait dans son âme se peignait, en dépit de lui, sur son visage. La duchesse eût fait interroger davantage le prisonnier après la déclaration du comte, s'il n'y avait eu, entre elle et le commissaire, une espèce de convention tacite. Enfin, le magistrat lui-même, tout en se montrant sévère pour Daniel et confiant dans son accusateur, n'était point parvenu à persuader celui-ci.

A partir de cette heure, M. de Baurain considéra comme autant d'ennemis, qu'il fallait combattre et vaincre, tous les hôtes de Fauconville. Il n'en fut que plus calme et plus souriant. Cet homme avait la foi, non la foi dans un Dieu qui ne pouvait le protéger; non la foi dans son étoile, qu'il dédaignait; mais la foi en lui-même. Et toute foi est une force qui accomplit le miracle.

La foi soulève les montagnes, disent les croyants. Avec la sienne, M. de Baurain eût essayé de soulever le monde.

La partie s'engagea avec assez d'entrain; et bientôt, l'amour du jeu aidant, les préoccupations disparurent, du moins à la surface. La chance ne fut point favorable au chapelain, qui perdit toute la soirée. Il est vrai qu'il commit des bévues inexcusables, chez un joueur consommé comme lui.

— Si j'étais restée un mois de plus à Paris, dit la douairière, je vous retrouvais à tout jamais incapable de faire ma partie, mon cher abbé.

— C'est bien possible, madame, répondit le prêtre distrait.

— Et cependant, repartit le comte, il est bien probable que vous y serez incessamment rappelée, madame, par cette désagréable affaire.

— Je m'y attends un peu, je l'avoue.

— Mon Dieu! madame, reprit négligemment M. de Baurain, qui jetait les dés, si c'est là un désagrément pour vous, vous pouvez l'éviter.

— Comment cela?

— Pour cause de santé, vous pouvez faire amener à Fauconville les prisonniers. Le juge d'instruction se transportera égale-

ment sur les lieux. C'est une question de frais, par conséquent une question nulle.

— Nous y songerons.

— Ne me disiez-vous pas ce matin que notre cher chapelain comptait partir lui-même d'ici à quelques jours ?

Mme de Fauconville pensa que, dans sa précipitation et sa loyauté, elle avait commis une imprudence.

— Je le voulais, en effet, dit-elle, mais puisque nous allons avoir un nouveau prisonnier et une nouvelle instruction, j'espère que monsieur l'abbé pourra nous attendre.

— Vous le savez, madame, je suis à vos ordres.

— Oui, je le sais. Le dévouement est toujours aux ordres de ceux qui ont besoin de lui.

— J'espérais, reprit le comte, vous emmener avec moi, monsieur l'abbé ; je vois qu'il me faudra renoncer à ce plaisir.

L'abbé Périn eut un mouvement de surprise terrifiée.

C'est en vain que le malheureux chapelain avait recours au spécifique qui le tenait d'ordinaire éveillé et rendait, disait-il, ses idées nettes. Le xérès mentait ce soir-là à son long passé de service médical.

A onze heures on servit une collation, composée de viandes froides, de gâteaux et de sucreries. Le comte s'empressa auprès du chapelain, qui se laissa faire, but et mangea avec distraction, et ne reprit que pour parler à Dieu sa placidité ordinaire. La duchesse avait demandé de dire en commun la prière du soir.

Après ce dernier acte, qui eut une espèce de solennité, chacun se retira, et le château fut bientôt plongé dans une obscurité et un silence profonds.

Jenny avait remplacé dans la chambre de la peureuse Mathilde, mistress Donathan, qui s'était trouvée de nouveau indisposée.

Quand la duchesse fut déshabillée, elle s'enveloppa dans une chaude douillette, fit approcher du feu immense, qu'on avait allumé dans sa chambre, un petit bureau de bois de rose, et congédia sa femme de chambre.

— Je me tiendrai aux ordres de madame la duchesse, dit celle-ci.

— C'est inutile, j'écrirai peut-être longtemps. Couchez-vous.

La vieille dame ne perdit pas un instant ; sa plume courait sur

le papier avec une rapidité toute juvénile. On eût dit qu'elle accomplissait une tâche, avec une crainte de ne point l'achever. De temps à autre, cependant, elle s'arrêtait pour songer, puis se courbait de nouveau et reprenait son œuvre. Une fois, en se relevant ainsi, elle eut un frémissement, et resta comme pétrifiée. Il y avait une glace en face d'elle, et dans cette glace elle voyait un homme, penché au-dessus de sa tête, et lisant ce qu'elle écrivait.

Son saisissement fut passager ; elle se retourna violemment.

— Félix Dumont, dit-elle, venez-vous pour m'assassiner ?

C'était imprudent. Mais la duchesse était sous le coup des événements du jour, sous l'influence des pensées qu'elle confiait au papier, lorsque l'apparition s'était produite. Et puis, il est difficile aux âmes énergiques et droites de se contraindre longtemps. La noble femme avait assez d'une soirée de feinte et de mensonges.

Le comte ne répondit point, mais, sans quitter la duchesse du regard, il fit lentement un signe de tête affirmatif.

Ce regard était dur, froid, implacable ; l'œil si doux de Gaston de Baurain avait pris une énergie presque féroce.

— Vous l'avouez ! murmura la vieille dame abasourdie de tant d'audace.

— Je l'avoue. C'est une nécessité.

La lèvre de la duchesse exprima une ironique compassion.

— Soit, dit-elle, tuez-moi. Mais sachez bien que vous êtes démasqué et que ma mort vous condamne. Toutes les bouches ici nommeront l'assassin.

— Et les preuves ?

— On les trouvera. D'ailleurs, ne les trouvât-on pas, que Fauconville et mon héritage vous échappent.

— Je resterai du moins le comte de Baurain.

— Non, fit la duchesse d'un ton solennel, non, Dieu ne le voudra pas.

Le comte eut un sourire sceptique et cruel.

— Que vient faire Dieu sur la terre, dit-il, si la volonté d'un homme l'empêche d'y passer ?

A cette réponse insensée d'orgueil, la duchesse ne trouva d'abord rien à répondre.

— Tuez-moi donc, dit-elle ensuite ; mais je vous prédis que ma mort sera le dernier de vos crimes. Elle vous dévoilera?

— J'y ai pensé ; mais, entre deux maux, il faut choiser le moindre ; entre deux dangers, le moins imminent.

Le comte de Baurain discutait cette question de vie ou de mort avec un sang-froid terrifiant.

— Aussi, madame, reprit-il, si vous vouliez me faire un serment...

— A vous ! interrompit la duchesse en se relevant hautaine et glaciale. Quand on est duchesse de Fauconville, on meurt s'il le faut sous les coups d'un assassin, mais l'on ne s'avilit pas ! Entendez-vous, Félix Dumont ?

— C'est vous qui l'aurez voulu, madame. Nous sommes ennemis, je vous offre une voie de salut, vous ne l'acceptez point...

— Assez, interrompit de nouveau la vieille dame, dont le teint se confondait avec ses cheveux blancs, mais qui restait digne. Je n'essaierai point d'appeler au secours, car je sens votre main prête à me saisir à la gorge, et je sais bien que ce serait en vain. Je vous l'ai dit, mes précautions sont prises, vous n'échapperez, ni à la justice de Dieu, ni à celle des hommes.

Le comte montra le papier nouvellement couvert de lignes.

— Vous resterez maître de celui-ci, je le sais, mais les autres sont en sûreté.

— Mathilde est mon esclave.

La douairière ne put cacher l'angoisse qui s'empara d'elle ; pour que le comte fût instruit, il fallait donc qu'elle eût été trahie par la jeune fille.

— Et l'abbé Périn n'ira pas à Paris, acheva M. de Baurain.

Cette fois, les pauvres vieilles mains de la duchesse se joignirent et tremblèrent.

— Vous l'avez donc tué? demanda-t-elle.

— Pas encore. Il n'est que condamné. Vous pouviez le sauver avec vous ; ce n'est pas ma faute si vous ne le voulez point.

La duchesse était en proie à une agitation violente ; forte pour elle-même contre la mort, elle se sentait prise d'une angoisse terrible à la pensée que le vieux chapelain, l'ami de quarante années,

le saint directeur de son âme, allait être victime de son dévouement.

— Vous ne ferez pas cela, dit-elle.

— Je le ferai, puisqu'il le faut. Ah ! je ne tue pas pour le plaisir de tuer; je voudrais échapper à cette nécessité terrible; mais, quand le destin m'y force, je me soumets.

— C'est horrible ! horrible ! murmura la duchesse d'une voix plus basse, et comme embarrassée.

— Jurez, madame, que vous ne me dénoncerez point; sur la mémoire du duc de Fauconville que vous attesterez de mon identité, et que nos relations ne seront pas interrompues.

— Jamais !

La vieille dame dit ce mot avec effort. Elle porta la main à son front, puis à sa poitrine ; et s'affaissa, plutôt qu'elle ne s'assit dans son fauteuil. Le comte la supposa vaincue.

— J'attends, dit-il.

— Tuez-moi... je ne veux pas... je ne peux !...

Ces derniers mots étaient inintelligibles. Le comte étonné se courba vers la duchesse, dont les membres se raidirent subitement. La bouche se tordait encore pour parler, mais il n'en sortait aucun son ; un regard fixe, qui n'appartient qu'à la paralysie et à l'agonie, s'attacha sur le meurtrier d'une façon accusatrice.

Meurtrier ! il ne l'était pas de fait, mais il l'était d'intention.

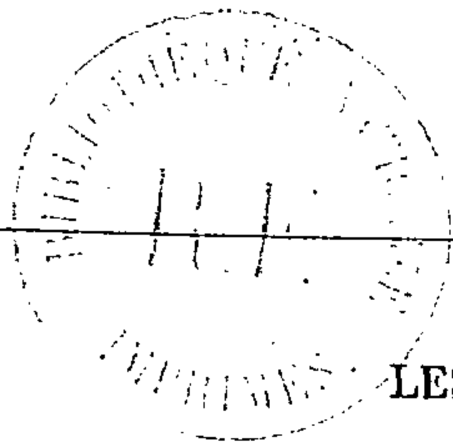
— Congestion cérébrale !... paralysie complète !... murmura-t-il, d'abord interdit.

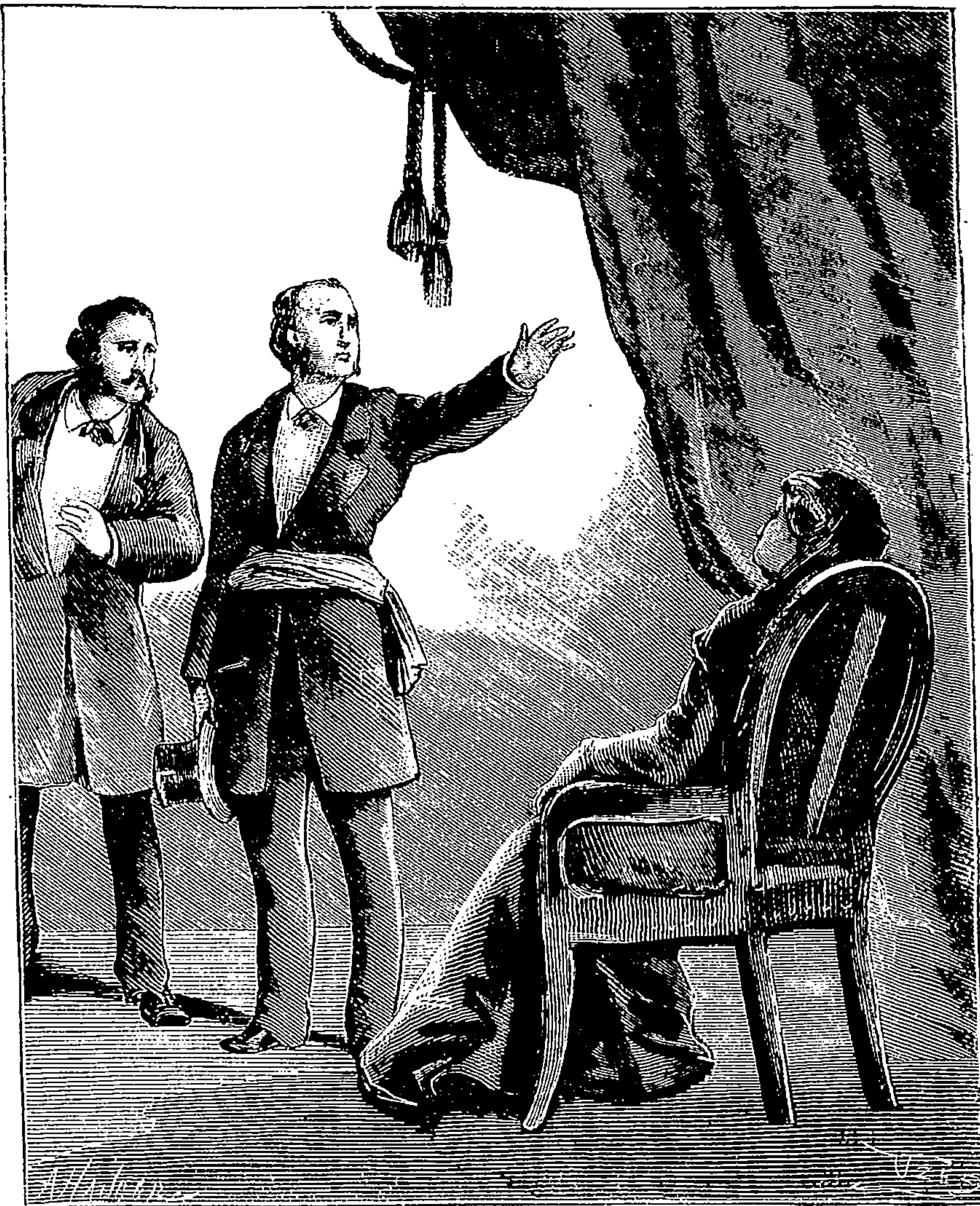
Puis, il se releva et eut un éclat de rire. On eût aisément reconnu celui de Félix Radèze dans la cave de la rue des Filles-Dieu, le jour où il révélait à son jeune frère l'horrible et insaisissable fabrication de sa fausse monnaie.

— La justice de Dieu, la voilà ! dit-il.

Il avait le bras étendu vers la duchesse, sans mouvement, mais non sans vie. Elle entendait, la pauvre femme ! car ses yeux, toujours fixes, lançaient de terribles éclairs.

Le comte de Baurain prit les feuilles de papier écrites sur le bureau et les jeta au feu ; puis, il ouvrit les tiroirs, parcourut des yeux diverses lettres, brisa le sceau d'un paquet cacheté le visita et le mit dans sa poche.





Meurs donc en paix, duchesse de Fauconville.

La paralysée le regardait toujours.

Quand il eut tout visité, avec ordre et sans hâte, il se retourna vers elle.

— Voulez-vous jurer ? demanda-t-il. Vous le pouvez encore par signes. Voulez-vous jurer ? Je respecterai les jours de votre chapelain, et j'essaierai de vous rendre à la vie.

Le regard resta fixe, et les lèvres n'eurent pas un mouvement.

— Je ne serai pas plus responsable de sa mort que de la vôtre, reprit le scélérat. Il a bu beaucoup ce soir, il a mangé tard ; une surprise au réveil le tuera plus sûrement qu'une arme ou le poison, et ne laissera point de trace.

C'était vrai. Si quelqu'un était menacé de mort subite par l'apoplexie, c'était le chapelain, dont la rotondité, le cou énigmatique, et la face violacée laissaient peu de doute sur sa fin probable.

Un saisissement violent, un coup inattendu devaient lui être fatal.

La duchesse était toujours immobile, mais elle n'agonisait point.

— Elle peut vivre jusqu'à demain, murmura le comte avec une espèce de sourde colère.

Puis, se retournant vers elle :

— Jurez-vous ? demanda-t-il encore.

La paupière ne s'abaissa point sur l'œil fixe, pour en dérober le rayon. Dans ce corps mort, l'âme vivait toujours ; la volonté combattait quand même.

M. de Baurain se dirigea vers le cabinet de toilette, mais il ne sortit point, et se mit à se promener à travers la chambre.

Il lui était bien facile d'étrangler ou d'étouffer la duchesse ; la vie de la vieille dame devait s'éteindre aisément. Mais, si peu qu'ils donnent à faire, ces deux genres d'assassinat laissent des traces ; il était vraiment fâcheux de ne pas profiter de cette mort naturelle arrivée si à point. L'imagination féconde de M. de Baurain cherchait un moyen d'achever l'œuvre du hasard, il devait le trouver.

Le bois s'était entièrement consumé, sous la haute cheminée où on l'avait entassé ; il n'en restait plus que de la cendre et de la braise. Y jeter la mourante, comme si elle y était tombée en se courbant, serait fort habile. Le comte n'hésita point.

Il souleva le corps, raide et froid, le pliant avec effort pour qu'il eût la position d'une personne qui se penche en avant. Puis, il se courba lui-même pour le coucher sur le brasier presque éteint.

Mais alors, il crut entendre quelque chose comme un râle, et se releva.

— Cela vaudrait encore mieux, dit-il.

Il reposa le corps dans le fauteuil où il l'avait pris.

Soit que la terreur, en face d'une mort horrible, dont elle comprenait encore la menace, eût frappé de nouveau le cerveau déjà atteint de la malheureuse duchesse, soit que la dernière heure eût vraiment sonné pour elle cette nuit-là, elle ne donnait plus d'autre signe de vie que le râle entendu par l'assassin. Les yeux, toujours ouverts, étaient atones, la face rigide et verdâtre. C'était bien l'agonie, cette fois, l'agonie qui ne fait point de grâce, et que reconnaissent toujours ceux qui l'ont vue une fois.

Le comte de Baurain se retira tranquille. En sortant du cabinet de toilette, il trouva dans le couloir mistress Donathan qui l'attendait, pour le guider par les corridors de service jusqu'à son appartement. Ils allaient tous les deux, sans lumière et sans parler.

— Vous tremblez, Arabelle, dit le comte au moment d'entrer chez lui.

— J'ai froid, répondit l'Américaine.

Ils se séparèrent.

M. de Baurain souleva le rideau d'une fenêtre qui ouvrait sur le parc. Il n'y avait ni lune, ni étoiles ; le brouillard était toujours aussi intense. On ne distinguait même pas un grand arbre, dont les branches caressaient les vitres.

A son tour le comte eut un frisson.

— J'ai besoin de repos, dit-il.

Et il se mit au lit.

L'intendant avait cédé sa chambre au commissaire de police, pour qu'il ne fût pas éloigné de son prisonnier, qui occupait à l'étage supérieur du pavillon une chambre de domestique. On l'avait enfermé au verrou, et, dans la pièce précédente, deux serviteurs avaient l'ordre de veiller, et de donner l'alerte à la moindre tentative, au moindre bruit.

Le commissaire ne s'était pas couché ; il semblait attendre, soit un visiteur, soit un événement, car il prêtait l'oreille à tout bruit venant du dehors.

Bientôt, il crut percevoir ce qu'il attendait, car il ouvrit lui-

même très-doucement la porte d'entrée du pavillon, et tous ceux qui connaissaient les habitudes un peu paresseuses du chapelain, eussent été bien surpris de le voir arriver à cette heure de la nuit, tâtonnant dans le brouillard, et frissonnant sous la pluie fine et glacée.

Le commissaire l'introduisit en silence, et le conduisit près du feu où il le fit assoir.

— Vous m'avez dit de venir, me voilà, fit simplement le prêtre. Personne ne m'a vu sortir du château.

— C'est bien. Ce que j'ai à vous demander est grave, monsieur l'abbé.

— Je l'ai pensé, puisque je suis venu.

— Je veux réclamer de vous un sacrifice, un acte de dévouement.

— Il s'agit, n'est-ce pas, de la sûreté, de la tranquillité de Mme de Fauconville?

Le magistrat fit un signe de tête affirmatif.

— J'ai passé dans sa maison quarante années de bien-être, d'inaction, et peut-être même d'égoïsme; je lui dois ma vie douce, paisible, heureuse; c'est bien le moins que je lui sacrifie le peu qui m'en reste. Parlez donc, monsieur le commissaire.

— Il faut partir pour Paris cette nuit même.

— Cette nuit! fit le prêtre en regardant la grande fenêtre, à travers laquelle l'œil ne perçait point les ténèbres épaisses du brouillard.

— Cette nuit et tout à l'heure, répondit le magistrat. Le fermier du château ne demeure pas loin d'ici?

— A cent cinquante pas de l'autre côté du parc.

— Il a de bons chevaux?

— Oui.

— Et une voiture?

— Une carriole légère qui roule bien.

— C'est parfait. Il la mettra à votre service avec deux domestiques?

— Certainement.

— Vous partirez pour Caen. Il y a un train pour Paris à cinq heures, vous le prendrez. Mais d'abord, voilà un télégramme tout

prêt ; vous vous ferez ouvrir le bureau par urgence. Prenez cette carte, du reste, qui doit vous ouvrir toutes les portes. Tout cela vous épouvante, n'est-ce pas? demanda le magistrat, en souriant au visage bouleversé du vieux prêtre.

— J'ai peur de n'être pas assez habile pour bien exécuter vos ordres, voilà tout.

— Rassurez-vous; je vous donne un compagnon de route, jeune, courageux, intelligent, et qui aura pour vous les attentions et le dévouement d'un fils.

— Qui donc?

— Mon prisonnier.

Le chapelain eut un profond soupir de soulagement.

— Moi, reprit le magistrat, je ne puis vous accompagner, je reste ici pour la sûreté de la duchesse, que je crois sérieusement menacée.

— Oh! oui, monsieur, restez près d'elle, ne la quittez pas! s'écria le prêtre, tant que cet homme sera là.

— C'est mon intention, mais nous avons affaire à un homme habile et qui ne recule devant aucun moyen; le frapper à faux nous perdrait, nous ne pouvons l'accuser que les preuves en main. Voilà pourquoi il faut que vous partiez, monsieur l'abbé, et que vous voyiez au plus tôt ce malheureux aveugle, qu'on croit fou. Le médecin de l'hospice a des doutes sur cette folie étrange; pour moi, elle n'existe pas. Dites à cette victime d'un scélérat peu ordinaire, que Mme de Fauconville vous a tout raconté, et qu'il suffit qu'il vous répète les mêmes événements pour vous convaincre. Daniel étant avec vous, il n'hésitera point et parlera, non en confession, vous ne pourriez redire son secret, mais pour que vous ayez le droit de le proclamer innocent, et de le rendre enfin à l'affection de cette pauvre duchesse, qui va jusque-là horriblement souffrir.

— Soyez tranquille, monsieur, demain ce sera fait.

— Votre départ a un double avantage : la rapidité de l'action à Paris, et l'inutilité d'une tentative criminelle ici sur Mme de Fauconville.

Le chapelain se leva.

— Peut-on partir tout de suite ? demanda-t-il.

— Daniel est prêt. Vous allez faire le tour du pavillon, et l'attendre sous la troisième fenêtre par laquelle il descendra. Vous connaissez le parc, monsieur l'abbé ; c'est vous qui conduirez le prisonnier. J'ai vu près d'ici une échelle double, qui vous servira pour monter sur le mur. Ne craignez rien avec Daniel ; il vous soutiendra, vous portera au besoin.

— Oh ! oh ! fit le chapelain, qui ne put s'empêcher de rire, malgré la difficulté de la situation, en se jetant un coup d'œil assez satisfait, votre prisonnier est-il un hercule ? mais tout cela est inutile ; la petite porte du labyrinthe qui donne sur les champs s'ouvre par un secret, et je le connais.

— C'est pour le mieux, avez-vous pris quelques valeurs ?

— Tout ce que je possède ici : trois mille francs.

— C'est assez pour le moment. Voilà la carte qui met la police à votre service ; voilà le télégramme, d'après lequel vous serez attendus au chemin de fer ; et, enfin, voilà une lettre que vous jetterez dans la première boîte venue, en arrivant à Paris.

— Comment reconnaîtrons-nous la personne qui nous attendra au chemin de fer ?

— Fiez-vous à Daniel pour cela. Cette personne vous trouvera un asile sûr. Le reste vous regarde tous les deux ; agissez là-bas au plus vite, pendant que je veillerai ici.

— Oh ! veillez bien, monsieur le commissaire, et comptez sur tout mon zèle.

— Le plus pressé était de vous éloigner, monsieur l'abbé. Ou je me trompe fort, ou le faux comte de Baurain avait des intentions sur vous.

— Sur moi ! fit le prêtre surpris.

— Mme de Fauconville, dans sa loyale imprudence, lui avait annoncé votre prochain départ pour confesser l'aveugle.

— C'est vrai.

— Vous êtes donc un ennemi pour cet homme, et, de tous peut-être, le plus à craindre.

— S'il faut ma vie pour confondre l'imposture et sauver l'innocence, je la donnerai avec joie, monsieur le commissaire.

Et le vieux chapelain s'en alla, tâtonnant autour de la muraille noire, et pourtant bénissant ce brouillard, qui devait faire invisi-

bles lui et le prisonnier. Daniel le rejoignit bientôt, et tous les deux, le vieillard appuyé sur le jeune homme, gagnèrent la petite porte qui leur donnait la liberté.

Après quarante années d'une vie paisible, ce prêtre de soixante-dix ans acceptait sans hésiter une vie d'aventures et de dangers. Son cœur, un peu endormi, se réveillait jeune et fort pour payer une dette d'amitié et de reconnaissance.

Le voyage se fit sans aucun incident remarquable. Les deux hommes trouvèrent à Paris Alice Mathieu, qui les attendait dans la gare. La joie des jeunes gens fut immense, malgré les préoccupations douloureuses qui en retenaient l'expansion. Alice tomba en pleurant sur le sein de Daniel.

— C'est votre sœur ? demanda le prêtre.

— Non ; c'est ma fiancée.

— Oh ! s'écria le chalelain, voilà une union que je bénirai de grand cœur, dans ma chapelle de Fauconville.

Les deux jeunes gens acceptèrent cet augure, et se sentirent plus forts pour marcher dans la vie où désormais ils allaient, côte à côte, poursuivant un même but.

Le réveil fut terrible au château de Fauconville. La femme de chambre, inquiète de n'avoir pas mis la duchesse au lit, comme chaque soir, entra chez elle avant que le jour fût complet, et la vit dans ce fauteuil où elle l'avait laissée la veille pâle et roide, près du feu éteint depuis longtemps. Elle crut à un sommeil involontaire et s'approcha. La vieille dame respirait encore, car on entendait toujours ce râle, qui l'avait sauvée d'une plus horrible agonie, sortir péniblement de sa poitrine. Mais la face livide, les yeux vitreux, les paupières lourdes et immobiles comme un voile de marbre attestaient le cadavre ; M. de Baurain n'avait pu l'abandonner qu'à une mort certaine.

La femme de chambre, épouvantée, se sauva en appelant au secours. Tout le château fut bientôt sur pied.

Le comte entra un des premiers dans la chambre de la vieille dame.

— Le docteur ! dit-il. Qu'on parte ! qu'on crève des chevaux, mais qu'on l'amène au plus vite !

Mathilde accourait affolée, suivie de mistress Donathan. Son tuteur l'arrêta à la porte.

— Mon enfant, lui dit-il avec une douloureuse émotion, montez vous-même chez le chapelain. Qu'il vienne vite! Mme la duchesse est morte, ou se meurt.

Il comptait sur l'impétuosité de la jeune fille pour frapper le vieux prêtre subitement.

L'intendant était déjà à cheval, voulant chercher le docteur lui-même. Malgré ses petits travers, la duchesse était adorée de ses domestiques. On ne voyait que des visages décomposés ; on n'entendait que des sanglots.

Mistress Donathan regardait le comte avec effarement. Mais la douleur de celui-ci semblait si vraie, et il avait donné une si excellente raison pour redouter la mort de sa tante, que bientôt l'Américaine crut, comme tous, à un accident tout naturel.

Le commissaire de police arriva à son tour, si grave et si pâle qu'il en paraissait menaçant.

— Que tout le monde se retire, dit-il. Qu'il ne reste ici que M. le comte de Baurain et moi.

Le comte laissait faire, tout absorbé par les soins qu'il donnait à la duchesse.

— Ah ! monsieur le commissaire, dit-il, quel affreux malheur !

Le magistrat ne répondit point et s'avança.

— Elle n'est pas morte, reprit M. de Baurain.

Le commissaire examina la face, écouta la respiration, et eut un étrange sourire.

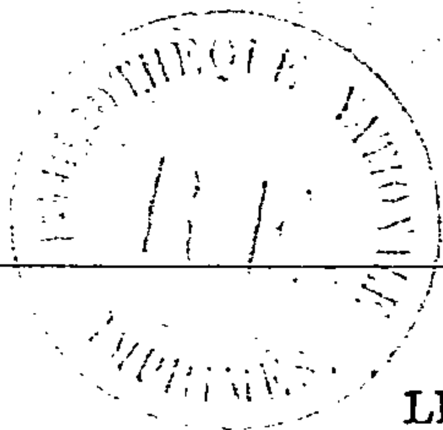
— Vous savez bien comme moi, monsieur le comte, dit-il, qu'on ne se relève point de l'agonie.

— On espère malgré soi, quand les malheurs sont si subits. Si nous la mettions sur son lit, proposa M. de Baurain.

— Non, monsieur le comte. Il faut attendre l'arrivée du docteur. La pauvre femme ne souffre plus, sans doute ; elle est aussi bien là que sur son lit; il faut savoir si elle succombe à une mort naturelle, ou à une tentative de meurtre.

— Eh ! qui donc oserait-on accuser ici ? demanda le comte avec hauteur.

— La justice n'accuse pas, monsieur le comte, elle cherche.





La justice de Dieu, la voilà, dit-il.

Nous sommes entourés de tant de mystères que nous devons être prudents.

— Le seul homme à craindre est sous votre garde, monsieur.

Le commissaire eut un léger tressaillement. Il avait fait fuir Daniel ; le comte l'accuserait certainement, s'il y avait des soupçons du crime.

— Le chapelain ne vient pas, murmura M. de Baurain, qui était un peu tourmenté par cette idée fixe.

— Vous l'avez donc fait prévenir déjà ?

— Mathilde a couru lui dire l'affreuse nouvelle.

— C'est bien heureux alors qu'elle ne l'ait pas trouvé, dit le commissaire plus sévère encore. Une jeune fille, épouvantée elle-même, ne saurait être prudente; cela pouvait tuer ce pauvre vieillard.

— Elle ne l'a pas trouvé ? répéta le comte, qui n'avait entendu que cela.

— Non, puisqu'il est parti cette nuit.

— Le chapelain ?

— Cela vous étonne ? Mme de Fauconville ne vous avait-elle pas annoncé ce départ ?

— Pas si prochain, du moins.

— Vous voyez, monsieur le comte, qu'il a bien fait de ne pas attendre, dit le commissaire, en montrant le corps inanimé de la duchesse.

Si la vieille dame entendait encore, elle dut avoir une consolation suprême.

— Il est parti seul ? demanda M. de Baurain, qui restait incrédule.

— C'eût été imprudent. Mon prisonnier l'accompagne.

Cette fois M. de Baurain ne fut pas maître d'un premier mouvement de surprise et de colère.

— Savez-vous, monsieur, à quoi vous expose une pareille conduite ? demanda-t-il.

— A une destitution. Je ne l'attendrai pas. Ma démission est partie avec l'abbé Périn.

On annonça le docteur, un vieil ami de la famille, qui entra tout blême et tout tremblant.

Aucun mot ne fut prononcé. L'homme de l'art s'approcha de l'agonisante, se pencha sur ce corps déjà glacé, et se releva avec un sanglot.

— C'est fini, dit-il. Tous les secours seraient inutiles.

— Pourriez-vous préciser, docteur, à quelle heure remonte l'accident ?

— L'agonie doit durer depuis plusieurs heures.

— Et la cause, qui l'a produite ?

— Une congestion cérébrale.

— Vous êtes sûr, docteur ?

— Un doute est impossible.

Le commissaire regarda le comte ; le masque de douleur que celui-ci avait pris était un instant tombé, pour faire place à une expression ironique et cruelle.

— Veuillez, monsieur le comte, dit le magistrat, me laisser un instant seul avec le docteur.

— Monsieur, je suis l'unique parent de la duchesse.

— Monsieur, je suis la loi, répondit le commissaire en tirant son écharpe.

— Vous êtes démissionnaire.

— Pas encore. M. le préfet n'a pas reçu ma lettre, et je dois agir, jusqu'à ce que j'aie sa réponse.

M. de Baurain se retira forcément.

— Monsieur, dit le docteur dès que le comte fut sorti, il me semble que la place de M. le comte était près de sa tante. Elle va mourir. Voyez.

— Entend-elle ? demanda le commissaire.

— Ah ! quant à cela, Dieu seul pourrait vous le dire.

— Meurs donc en paix, duchesse de Fauconville ! dit le magistrat lentement et à voix haute Je jure par ton agonie d'employer ma vie à venger toi et les tiens, et à leur faire restituer ce qui est à eux.

Il se produisit alors une chose étrange ; les paupières de la mourante se soulevèrent, et son regard chercha celui qui venait de parler. Le docteur se rapprocha d'elle et lui prit la main, vivement impressionné. Mais quand les yeux de la vieille dame eurent rencontré celui qu'ils cherchaient, ils redevinrent fixes après un regard unique, un éclair de raison et de foi.

Le râle s'était éteint. Un léger souffle passa sur les lèvres qu'elles blémirent encore. C'était le dernier.

— Elle entendait, dit le commissaire.

— Je le crois, répondit le médecin.

— Permettez-moi, docteur, de vous adresser une dernière question. Cette mort subite ne vous semble-t-elle pas étrange ?

— Elle m'étonne je l'avoue. Rien n'annonçait chez la duchesse une prédisposition à ce genre de maladie. Il faut qu'une émotion vive, imprévue, une épouvante, peut-être, ait agi sur le cerveau d'une façon foudroyante.

— Et cela peut-il se prouver par l'autopsie ?

— C'est à peu près impossible.

— Alors, laissons-la reposer en paix, et remettons à Dieu le soin de la justice.

— Que supposez-vous donc, monsieur ?

— Je ne suppose pas, je suis convaincu que Mme de Fauconville est morte assassinée.

— Cependant...

— Ah! oui ; cherchez et vous ne trouverez rien. Est-ce que la science est à la hauteur de ces coups de génie ?

Le docteur se demanda si le magistrat ne perdait pas la raison.

Pendant cette conférence, à laquelle il ne put assister, le comte ne perdit pas son temps et commença par appeler à Fauconville son frère René. La dépêche annonçait la mort de la duchesse. Puis, il fit appeler Mathilde.

La jeune fille arriva tout en larmes. Elle demandait à revoir encore une fois la vieille dame, dont l'affection lui était si chère.

— A quoi bon? dit le comte, Elle est morte. Ces spectacles-là sont trop douloureux, la duchesse avait l'âge de mourir, après tout; ce sont là de ces malheurs auxquels il faut savoir se résigner.

Comme la physionomie de M. de Baurain était suffisamment triste, Mathilde crut voir dans ces paroles un essai de consolation, et suivit son tuteur dans l'oratoire de la duchesse. C'était une pièce fermée, qui n'avait qu'une seule issue.

— Mon enfant, dit le comte, dès qu'ils y furent assis, nous n'avons pas un instant à perdre ; dans une heure, il y aura partout des scellés, vous ne pourrez plus rien prendre ici.

— C'est vrai, répondit Mathilde, Mme de Fauconville m'avait recommandé d'enlever les papiers de son bureau.

— C'est fait.

Mathilde eut un mouvement de surprise.

— Par prudence, sans doute, ma tante m'avait fait la même recommandation. Aussi, n'est-ce point de cela qu'il s'agit.

— De quoi donc?

La curiosité avait déjà séché les larmes d'occasion de la jeune fille.

— Du testament de la duchesse.

Mathilde pâlit légèrement.

— Du testament, balbutia-elle.

— Oui, de celui qu'elle vous a remis dans sa chambre avant-hier.

— Mais, monsieur le comte.

— Où est-il ?

— Je ne sais vraiment...

Le comte sourit.

— Déjà, dit-il. De la révolte.

— Monsieur le comte, je vous assure...

— Ne mentez point, Mathilde; c'est vous qui avez voulu me faire un serment d'obéissance.

— Eh bien, monsieur le comte, je veux le tenir, mais..

— Allons, achevez... expliquez-vous.

— Mme la duchesse m'a fait jurer aussi.

— Et, entre deux serments, votre conscience hésite. C'est un scrupule honnête, mais facile à lever.

— Comment ?

— Quand, par faiblesse, par étourderie ou par entraînement, on a fait deux serments contraires, il y en a toujours un valable.

— Lequel ?

— Le premier.

— Ah ! fit Mathilde fort perplexe.

Prise au dépourvu, elle n'avait pas songé d'abord à nier l'existence du testament. Elle manquait de moyens de défense, tremblait, rougissait et pâlissait tour à tour.

— Est-ce que vous supposeriez, Mathilde, que si Mme de Fau-

conville vous a avantagée, je voudrais vous frustrer de la part qu'elle vous a faite ?

— Ah ! monsieur le comte ! s'écria la jeune fille, si je pensais cela, je serais donc bien ingrate !

— Alors, pourquoi hésiter ?

— Parce que la duchesse m'a fait jurer de n'ouvrir le testament que dans quinze jours.

— Et vous ignorez ce qu'il contient ?

— Je l'ignore. Quand Mme de Fauconville m'a parlé de cela, je perdais la tête et ne voulais pas l'entendre.

— Ma tante vous fait, je crois, un legs important.

— Ah !

— Malheureusement, il est nul.

— Je ne comprends pas.

— Elle vous fait une de ses héritières, sous le nom de Mathilde de Jéhennes.

— Eh bien ?

— Ce n'est pas le vôtre. Avez-vous oublié que nous lui avons caché votre naissance, pour qu'elle vous garde son amitié ?

— C'est vrai, dit Mathilde en réfléchissant. Mais tout le monde me connait sous ce nom que vous m'avez donné.

— Aussi y aurait-il matière à discussion, si Mathilde de Jéhennes, mon autre pupille, la vraie fille d'un de mes amis, n'existait pas.

— Eh ! quoi, monsieur le comte, vous m'avez trompée ?

— En quoi donc, mon enfant ? Mathilde de Jéhennes, la vraie, est religieuse dans un couvent d'Amérique, où elle a voulu entrer après la mort de son père ; elle ne viendra pas, soyez-en sûre, vous disputer son nom, Mais la loi, c'est autre chose ; elle est curieuse, et ne se fera pas faute d'envoyer en Amérique la fortune, donnée intentionnellement par la duchesse de Fauconville à l'enfant adoptive du brocanteur Félix Radèze.

En parlant, M. de Beaurain ouvrit son portefeuille, et en tira une lettre timbrée d'Amérique, qu'il mit sous les yeux de sa pupille. Elle était signée Mathilde de Jéhennes, en religion sœur Marguerite.

Lentement, Mathilde ouvrit son corsage, en tira le papier à elle

confié par la duchesse, et le tendit à son tuteur. Sa main tremblait.

— Est-ce que vous croyez mal faire ? demanda le comte avec douceur. Je ne vous force pas, mon enfant. Gardez ce testament, si vous n'avez pas confiance en moi.

— Je ne sais pas... La mort de Mme la duchesse me trouble plus que je ne saurais dire. Prenez, et agissez pour moi, je vous en prie.

Le comte brisa le cachet aux armes de Fauconville.

— Que vous disais-je ? fit-il.

— Et il lut tout haut :

— « Je lègue à Mlle Mathilde de Jéhennes... » Vous le voyez Mathilde, un manque de confiance a failli vous coûter fort cher. Je ne vous ferai pas de reproches, et vous donnerai ce que vous destinait ma tante. Mais que la leçon vous profite.

Le commissaire de police partit quelques heures plus tard; il n'avait plus rien à faire à Fauconville, et voulait veiller lui-même sur ses protégés.

René de Baurain arriva à la nuit. Les deux frères se virent avec une joie réelle ; ceux qui auraient vu le comte, prodiguer à son cadet les caresses et les soins, l'eussent proclamé le plus sensible et le meilleur des hommes.

Mathilde dîna seule avec mistress Donathan. Elle eut de bizarres réminiscences de souvenir et d'amitié. Elle regretta Clémence, dont l'esprit pénétrant eût éclairé peut-être les ténèbres qui l'entouraient. Elle se souvint qu'elle n'avait pas visité encore la tombe de son premier bienfaiteur, Félix Radèze. Regrets ou remords, elle souffrit. Mistress Donathan ne l'interrogeait point, mais son regard questionneur la quittait peu. C'était fatigant. Mathilde demanda à rester seule; l'Américaine se retira sans protester. Alors, la jeune fille se souvint aussi que deux fois, en s'éveillant, elle avait trouvé près d'elle la gouvernante, dont le regard lui avait fait peur. Ce n'était point l'effet d'un réveil subit, comme elle l'avait cru alors. Que faisait l'Américaine chez elle pendant son sommeil ? Cette femme, se dit-elle après réflexion, doit être l'espionne de M. de Baurain.

Elle en eut presque peur, lorsque mistress Donathan vint la prévenir que son tuteur désirait la présenter à son frère.

— Envoyez-moi Jenny, je vous prie, dit-elle.

La soirée était avancée; un silence profond régnait dans le vieux manoir; les deux frères causaient doucement près du feu, qui lançait en pétillant ses joyeuses étincelles. La pièce n'était qu'à demi-éclairée, à cause de la triste circonstance du jour. René de Baurain n'avait pas le moindre doute du drame dont son frère était l'acteur principal; tant qu'il le pouvait, l'aîné le laissait dans l'ignorance de ses moyens. N'avait-il pas juré de le faire heureux? Il avait, en lui parlant, des inflexions de voix maternelles. On sentait que tout l'amour caché dans un recoin de cette âme sombre, s'en allait en rayons vers ce centre unique. C'était celui de la panthère, qui tue pour donner à ses petits la jouissance du sang.

On annonça Mathilde. René de Baurain se retourna. Et l'exclamation qui lui était un jour échappée devant un berceau, sortit comme alors de ses lèvres.

— Qu'elle est belle! murmura-t-il.

Mathilde, toute vêtue de deuil, s'avançait lente et triste. La mélancolie donnait à son col penché une grâce plus touchante; ses beaux cheveux noirs, savamment négligés, tombaient en boucles, un peu défrisées, sur son front pur, tandis que ses paupières roses baissées faisaient, en frissonnant, trembler ses longs cils bruns, ombre indécise, sur ses joues pâlies.

— Venez, mon enfant, dit le comte en lui tendant la main.

La jeune fille s'inclina devant le frère de son tuteur, et leva sur lui ses yeux bleus, au rayon noir, qui l'enveloppèrent dans une longue et irrésistible caresse.

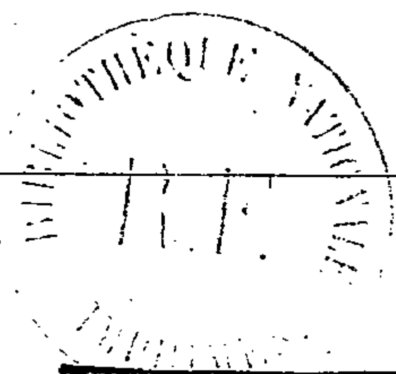
Deux jours après, eurent lieu les funérailles. Puis René de Baurain, forcé de partir pour S..., fit ses adieux à Mathilde, pendant une courte absence du comte.

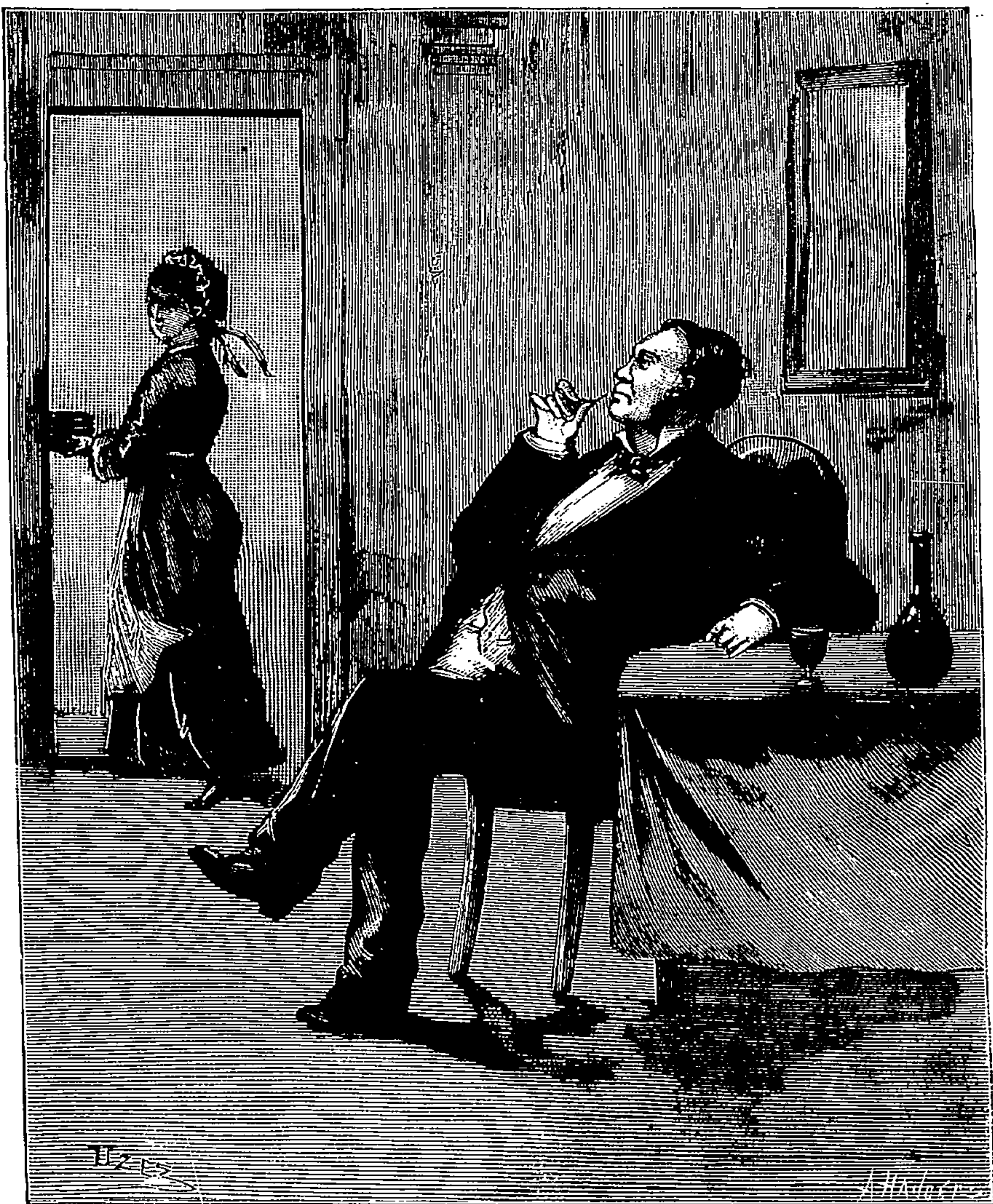
— Je reviendrai bientôt, dit le préfet, car les jours, loin de vous, seront des siècles.

La jeune fille le regardait naïvement. Quand elle le regardait, comme tant d'autres, il perdait la tête.

— Ah! reprit-il, c'est que je vous aime à en mourir.

C'était vrai. La pupille de Gaston de Baurain ne douta point.





M. Martinet.

Le vicomte ajouta :

— Si vous vouliez seulement me permettre un peu d'espoir, si lointain qu'il fût

Elle releva la tête avec une hauteur qu'adoucissaient le sourire et l'accent.

— Mais vous n'êtes point veuf, dit-elle. Et la pupille de M. le comte, votre frère, sera la femme de l'homme qu'elle aimera.

Le comte entra et entraîna le préfet. Mathilde les regarda s'éloigner.

— Essayez à présent de me briser, monsieur le comte ! murmura-t-elle ; vous briserez avec moi votre idole. Ah ! vous l'aimez, celui-là... et il m'aime !... A nous deux !

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

LE COFFRET

I.

L'AGENCE MARTINET

Le lecteur se rappelle peut-être encore une petite maison, située au fond d'une cour, que sépare de la rue une haute grille de fer, et où nous l'avons fait pénétrer à la suite de Félix Radèze et de son jeune frère, poursuivi pour crime d'escroquerie. Depuis cette époque, l'immeuble a été vendu, et le propriétaire actuel a fait élever dans la cour un autre bâtiment, se réservant pour habitation l'ancien, celui de derrière. La partie neuve de la maison, qui se compose d'un rez-de-chaussée et de deux étages, est louée tout entière à un nommé Martinet, agent d'affaires, homme d'ordre, qui paie régulièrement son loyer, entretient parfaitement son local, et se distingue par une politesse exagérée, une aménité toujours égale, des dehors d'homme du monde irréprochables. Nous sommes bien loin ici du type si souvent dépeint de l'usurier, tour à

tour obséquieux et impertinent, à l'œil louche, au sourire équivoque, au bouge sordide, comme les habits et le visage.

M. Martinet porte au plus quarante ans; sa chevelure, assez abondante, est brune, lisse, parfumée ; ses yeux noirs, un peu ronds, ne se fixent guère sur ses visiteurs, à moins que ceux-ci, timides et craintifs, ne regardent la terre ; on croirait qu'il a peur de les gêner. Ses lèvres pincent un perpétuel sourire, sa voix est douce, sa parole contenue, son geste rare et lent.

Son bureau est au rez-de-chaussée, son appartement au premier; tout est naturel dans ses allures, tout est logique dans sa manière de faire ; c'est un homme rangé, économe, qui cherche à s'enrichir et ne dédaigne pas les petits moyens. Son appartement est confortable, sans luxe ; il n'y a rien de trop, mais il y a assez pour un bourgeois dont les goûts sont simples. Son propriétaire doit donner de lui les meilleures références, et tous les pères de famille lui confieraient sans crainte la dot de leurs filles. Pourquoi ? affaire de goût ou de tempérament, sans doute.

Une femme d'environ cinquante ans entretient seule le ménage; sa tenue est soignée comme celle de son maître ; elle est active, polie, à première vue ; après observation, un peu narquoise. Elle rappelle ce type, si commun à Paris, des femmes que les vices de la jeunesse ont en quelque sorte stigmatisées. L'inutilité de leurs efforts malsains leur a mis du fiel dans l'âme et de la douceur haineuse sur le visage; elles voudraient faire de toutes les femmes ce qu'elles ont été, et les amener où elles sont. L'innocence qui tombe sous leurs griffes n'en sort pas sans égratignures ; elle savent si bien la caresser, Rosalie, la domestique de M. Martinet, avait les lèvres rentrées, le menton saillant, non à la façon de ceux qui naissent ainsi, mais à la façon qu'imprime l'habitude d'une rage concentrée.

Pour son maître, c'était un trésor d'ordre, d'économie, et même de dévouement, ce qui rendait celui-ci indulgent, sans doute, pour une humeur acariâtre que, dans l'intimité, elle ne dissimulait pas toujours. A part quelques nuages occasionnés par les caprice atrabilaires de dame Rosalie, le calme régnait dans l'intérieur de l'agent d'affaires, grâce peut-être à l'immuable et toute-puissante sérénité qu'il opposait aux boutades de la vieille fille.

M, Martinet venait de terminer son repas ; Rosalie enlevait le couvert avec une vivacité toute juvénile, à laquelle semblait sourire l'agent d'affaires, en tourmentant de la pointe d'un petit cure-dents d'argent sa mâchoire vraiment fort belle. La table desservie, la bonne apporta deux tasses ; quand il n'y avait point d'étrangers, elle prenait le café avec son maître. Bientôt le liquide bouillant fut versé, et Rosalie s'installa carrément, comme une personne disposée à ne pas quitter de sitôt la place qu'elle vient de prendre.

— Voilà d'excellent café, dit M. Martinet, après avoir humé sa demi-tasse avec une certaine volupté. Je crois, en vérité, Rosalie, que votre talent pour la préparation de cette liqueur grandit tous les jours. Je n'en bois nulle part de pareil.

— Dame, on fait ce qu'on peut, repartit la servante, en jetant à son maître un regard oblique. Mais j'avoue que la tête n'est pas toujours présente, et que si vous ne quittez pas bientôt les affaires, vous chercherez quelqu'un pour préparer votre café... et le reste.

— Vous vous calomniez, Rosalie, reprit de sa voix la plus douce le maître de la maison, vous ne voudriez pas me quitter.

— Vous le verrez bien.

— Je ne vous crois pas.

— C'est trop fort ! exclama la vieille fille, avec un geste de colère si malheureux, que le contenu de sa tasse se répandit sur la table et sur ses genoux.

— Voilà le résultat de l'emportement, dit M. Martinet, dont le sourire semblait s'accentuer de plus en plus.

— Ah ! vous êtes bien heureux, vous, de ne rien sentir plus qu'un saint de plâtre, et de ne pas plus vous inquiéter que si vous aviez fait un héritage de père et de mère.

— Qui vous dit que je ne l'ai pas fait, Rosalie ?

— Vous avez du toupet, ricana familièrement la servante, en réparant le malheur qu'elle avait causé, et remplissant de nouveau sa tasse.

— Cela grandit, répondit M. Martinet, toujours sans colère.

Rosalie avala rapidement ce que contenaient tasse et soucoupe,

repoussa le tout, et, appuyant ses coudes sur la table pour poser son menton dans ses mains :

— Est-ce que ça va encore durer longtemps ? demanda-t-elle.

M. Martinet alluma son cigare.

— Je n'en sais pas plus que vous là-dessus, Rosalie.

— Nous devions nous retirer au bout de dix ans.

Comme toutes les servantes de célibataires et de curés, la vieille s'associait en pensée et en paroles à tous les actes de son maître.

— Est-ce que vous avez à vous plaindre, Rosalie? demanda l'agent d'affaires.

- Oui et non. Je ne me plains pas de vous, mais la maison laisse à désirer.

— En quoi?

— Vous le demandez !... et ce tas de gueux qui habitent là-haut, et qui nous assassineront un jour tous les deux pour voler la caisse.

— Ils savent qu'il n'y a point de caisse chez moi, et que vos économies sont placées, au fur et à mesure que vous les faites.

— Est-ce qu'ils sont obligés de vous croire ?

— Ils me croient.

Dame Rosalie eut un geste de doute assez impertinent.

— Ils me croient, reprit l'homme d'affaires, avec le même calme et la même complaisance.

— Et vous pensez que vous allez faire en une année ce que vous n'avez pu faire pendant les neuf précédentes ?

— Je ferai pendant cette année ce que j'ai préparé pendant celles qui l'ont précédée.

— Vous comptez sur votre somnambule?

— Beaucoup, je l'avoue.

Rosalie haussa les épaules.

— Si bête que soit le monde, dit-elle, il ne lui donnera pas des mille et des cent, à votre demoiselle Placidie, d'ici à l'année prochaine.

— Placidie peut me rapporter un million.

Cette fois, la servante eut un éclat de rire, M. Martinet alluma un second cigare.

— Vous avez eu la main heureuse, Rosalie, dit-il, comme s'il n'eût point parlé d'autre chose auparavant, ce tabac est parfait.

La servante se leva irritée, et peut-être eût-elle arraché le cigare des lèvres de son maître, si un coup frappé à la porte ne l'eût surprise dans son élan de superbe impatience.

— Qui peut frapper ici? fit-elle.

— Vous faites donc mal votre service, Rosalie? demanda l'homme d'affaires.

Malgré la douceur avec laquelle cette question lui fut adressée, la servante en devint du plus pur cramoisi, et cela jusqu'aux oreilles.

— Ai-je donc laissé la porte d'entrée ouverte? murmura-t-elle aussi piteusement qu'un renard pris au piège.

Un deuxième coup plus accentué fut la réponse à cette question pleine de trouble.

— Ouvrez, dit M. Martinet.

Froissée d'avoir pu mériter un reproche, la vieille fille obéit, et eut une exclamation de colère et de satisfaction à la fois : de colère parce que le nouveau venu était la cause de sa confusion vis-à-vis de son maître, de satisfaction parce qu'il était de ceux-là sur lesquels on peut sans danger passer une mauvaise humeur.

— Baudruche! s'écria-t-elle.

— Pour vous servir, m'ame Rosalie, si ça peut vous être agréable.

— M'être agréable?... bon Dieu! s'introduire ainsi chez les gens sans qu'ils sachent par où tu as pu passer, et se moquer d'eux après, c'est trop fort.

— Comprends pas, m'ame Rosalie. J'ai passé par la porte d'entrée, qui était grande ouverte, et je ne me moque de personne en ce moment-ci.

— Tu mens. La porte d'entrée ne pouvait pas être ouverte, puisque je la ferme toujours.

— Admettons que je suis entré par la fenêtre, et n'en parlons plus.

— Quelle raison vous amène, mon jeune locataire? dit M. Martinet, qui se garda bien de faire à sa servante le moindre reproche

de son étourderie, la première peut-être depuis vingt années de service.

— Ma foi, monsieur Martinet, vous m'avez dit de vous renseigner sur tout ce que je pourrais voir ou apprendre d'étonnant, de bizarre ou de mystérieux autour de moi, moyennant cent sous, pas vrai ?

— Oui, je suis curieux par nature.

— Et peut-être par état.

— Que voulez-vous dire ?

— Oh ! pas grand'chose. Chacun fait le métier qui lui plaît, et pourvu que ça rapporte...

— Quoi ! vous supposeriez...

— Pourquoi pas ? la *rousse* n'a rien de déshonorant après tout, et si ça pouvait être plus avantageux que mes occupations habituelles, je ne dédaignerais pas d'y faire mon entrée.

— Vous n'êtes pas dégoûté. Et quel métier faisiez-vous jusqu'à présent ?

— Je ne saurais trop dire. Le dictionnaire n'a pas de nom pour désigner mon état ; c'est un mot à créer ; j'en aviserai l'Académie. Je fais un peu de tout, comme Figaro qui ne me rendrait pas un point pour l'invention. Une bonne action ne me déplaît pas à certains jours ; j'ai mes heures et je me laisse aller.

— Dans le métier de policier, mon pauvre Baudruche, il faut être toujours prêt à la besogne, et ne pas se laisser aller comme vous dites.

Le jeune garnement se gratta l'oreille.

— Renoncer à la liberté, c'est dur, dit-il. Faudrait donc des compensations qui vaillent la peine.

— Vous y réfléchirez. En attendant, dites-moi ce qui me procure le plaisir de votre visite.

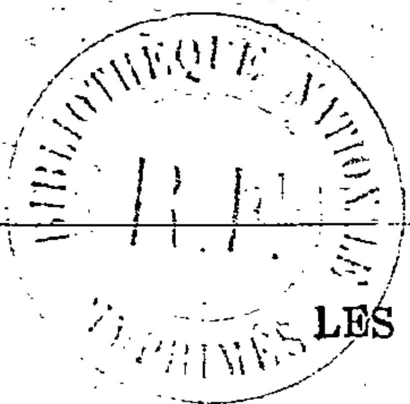
— C'est toujours convenu à cent sous ?

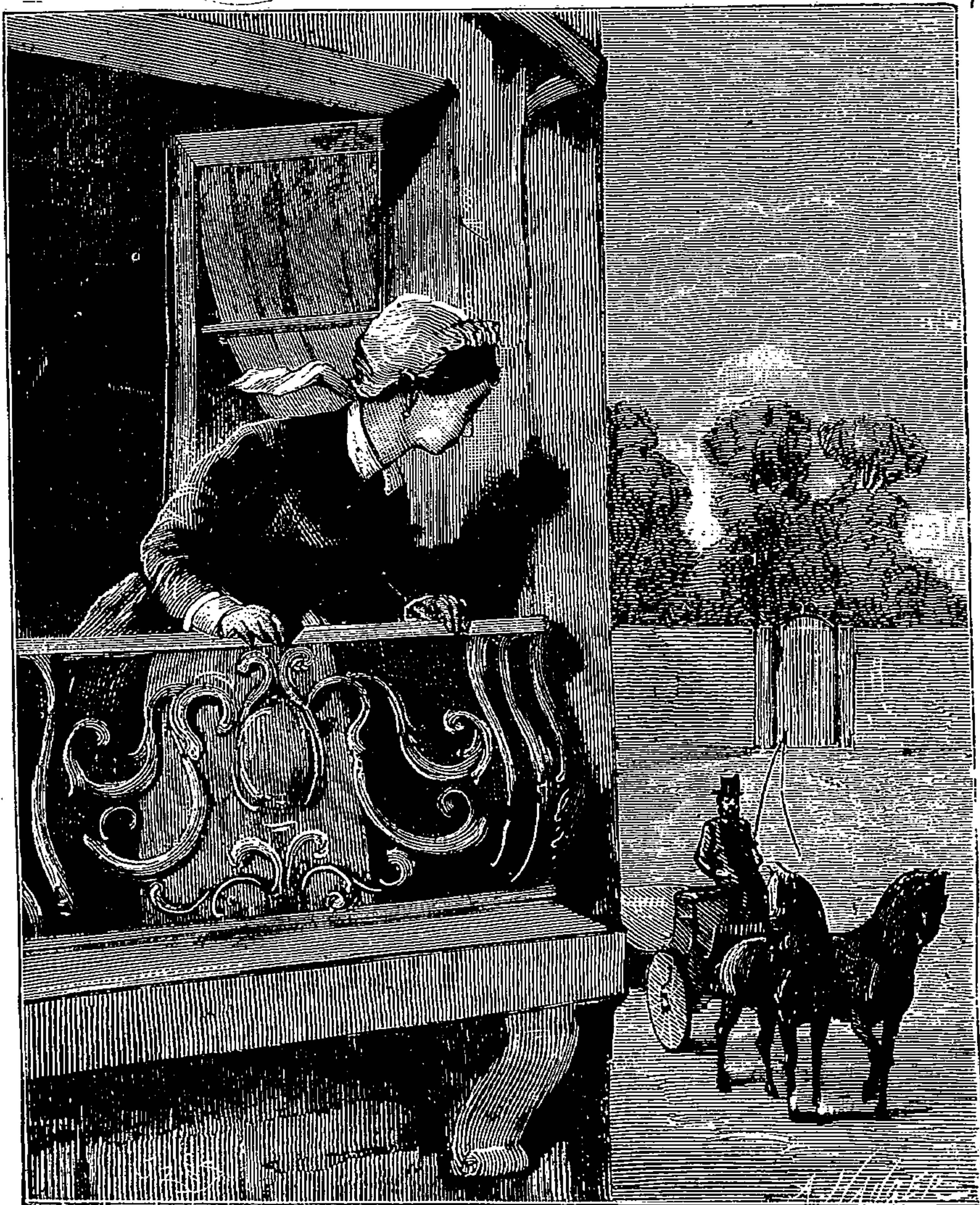
— Les voilà. Je paie d'avance.

— C'est comme ça que j'aime faire les affaires. Eh bien, vous savez, ma grand'mère, la mère Baudruche...

— Ah ! vous avez une grand'mère ?

— Oui, une digne femme que je vénère, quoique je la soupçonne d'avoir peu de confiance en moi...





De beaux chevaux, fit-elle avec un mauvais sourire.

— C'est vraiment là un grand tort.

— Que je lui pardonne, vu son âge.

— Voilà qui est parler en petit-fils généreux. Eh bien, votre grand'mère?

— Ma grand'mère a reçu, depuis un certain temps, plusieurs visites assez mystérieuses.

— Ah ! ah !

— Figurez-vous qu'elle a un jour, pour s'épargner une pièce ronde, donné à sa concierge un petit coffret en cuivre, qui venait de ma tante Flora.

— Qu'est-ce que votre tante Flora?

— Une fille de la mère Baudruche, qui était autrefois femme de chambre chez une grande dame. Mon aïeule avait l'air de tenir beaucoup à ce coffret, comme souvenir de sa fille; mais, dame, une pièce blanche, ça pèse dans la balance des souvenirs; c'est ce côté-là qui l'a emporté, et m'ame Trotignon a eu le coffret, qui a fait longtemps l'ornement de sa loge. Faut vous dire, monsieur Martinet, qu'il y avait, sur le carré de ma grand'mère, un pauvre homme et ses quatre enfants. C'était pas riche cette famille-là, mais honnête, foi de Baudruche! au point que la femme était morte de misère, et que les autres allaient sans doute en faire autant, quand un brocanteur du quartier s'avisa de faire vivre le tout, en logeant la marmaille et donnant du travail au père.

— Voilà une belle action.

— N'est-ce pas? ça m'a toujours touché, moi, ces choses-là

— Venez au fait, je vous prie ; l'heure s'avance, et j'ai un rendez-vous.

— Voilà en deux mots : Jérôme, le père des quatre enfants, employé comme homme de peine chez le brocanteur, est venu chez ma grand'mère, et lui a demandé d'où vient le coffret, car il paraît que m'ame Trotignon l'a vendu ou donné, et que, de main en main, la petite boîte est venue se loger dans le bric-à-brac de la rue des Filles-Dieu. Mon aïeule n'en fait pas mystère; elle a répondu que sa fille le tenait de sa maîtresse, une grande dame qui avait un hôtel dans la chaussée d'Antin, des chevaux, des voitures, des domestiques à remuer à la pelle, et qu'on appelait Marianne Laforêt. C'est un drôle de nom pour une si grande dame, mais c'est comme ça.

Alors, Jérôme a fait des questions à n'en plus finir sur la maîtresse de ma tante, ses habitudes, ses relations et bien d'autres choses, auxquelles la mère Baudruche ne demandait pas mieux que de répondre. Il promettait même une récompense si ma

grand'mère le renseignait, ce qui m'a paru étonnant pour un homme de sa condition.

— Peut-être allait-il aux renseignements pour le compte d'un autre.

— C'est ce que j'ai pensé. Tout ce que mon aïeule a remarqué, c'est que ses réponses n'ont pas satisfait le bonhomme. Il cherche quelque chose, bien sûr, et les éclaircissements de la mère Baudruche ne lui suffisent pas.

— C'est tout ce que vous savez? demanda l'homme d'affaires avec indifférence.

— Oui, mais ça vous paraitra peut-être plus étrange si j'ajoute que c'est la troisième fois qu'on vient chez la mère Baudruche, demander à peu près les mêmes choses, depuis que la concierge a vendu le coffret.

— Et toujours le même homme?

— Non pas. D'abord, ç'a été mam'zelle Alice, vous savez bien, la fille à m'ame Mathieu, de l'hôtel du *Drap-d'Or*. Et même qu'elle a forcé la mère Baudruche à prendre trois cents francs, parce que, disait-elle, ceux qui avaient acheté la boîte, dont je n'aurais pas donné dix sous, prétendaient qu'elle valait bien ça, ce dont mon aïeule ne pouvait se douter, en l'offrant à sa concierge pour ses étrennes. Un beau brin de fille que mam'zelle Alice. Est-ce que vous l'avez vue, monsieur Martinet?

— Je n'ai pas l'honneur de la connaître.

— Moi, je l'ai vue pour la première fois le jour où il y avait le feu chez la mère Baudruche, et où j'ai suivi un pompier, comme si c'était au *Drap-d'Or*.

— N'avez-vous pas même visité une chambre habitée par un aveugle, arrêté le jour même comme escroc?

— Ah! vous avez su l'histoire? demanda le garnement dont le sourire narquois s'effaça un instant, pour faire place à une expression soucieuse, mais rapidement disparue. Oui, ajouta-t-il, en passant la main dans son épaisse et inculte chevelure, ça été une bonne journée, celle-là; et pourtant si c'était à refaire...

Il eut le geste d'un homme qui prend violemment un parti.

— Après tout, dit-il, ce qui est fait est fait. Ça ne sert à rien d'y penser.

— Vous êtes bien jeune pour avoir déjà des regrets.

— Voyez-vous, monsieur Martinet, quand deux yeux, comme ceux de mam'zelle Alice, vous ont une fois remué le cœur, on ne se reconnaît plus, on a des faiblesses, des scrupules... et aussi quelque chose qui doit ressembler à des remords.

— Qu'aviez-vous donc fait de si criminel ce jour-là ?

— Peut-être pas grand'chose, après tout. Mais quand les anges du bon Dieu vous regardent, ça donne de la conscience, et, ma foi ! mam'zelle Alice avait réveillé la mienne. Si je n'avais pas eu peur pour moi-même de la correctionnelle, peut-être bien que j'aurais tout dit.

— Tout, qu'est-ce que cela?

— Ah ! j'ai promis de me taire; on m'a payé pour ça, je tiens à ma parole et à mes affaires futures.

— Avez-vous revu mademoiselle Alice?

— Vous voulez me confesser ? Ça m'est bien égal. J'ai voulu la revoir une fois. Je me disais : Baudruche, t'es pas mal mauvais sujet, mais t'as encore du bon, et tu peux te refaire. Ta grand'-mère t'a fait faire trois ans de correction, ça t'a perdu, mais si mam'zelle Alice veut se charger de te convertir, t'enverras les camarades au diable, et tu deviendras un honnête homme tout comme un autre. Mais quand le diable tient un corps, dans sa griffe, il ne le lâche pas. J'ai été au *Drap-d'Or*, avec des intentions de vertu et d'honnêteté premier titre, eh bien, le *Drap-d'Or* était vendu, et la mère Mathieu venait de s'envoler en Angleterre avec sa fille. Des hasards pareils, c'est fait pour moi.

— En effet, ce fut là une circonstance fâcheuse, dit M. Martinet en se levant, pour faire comprendre à Baudruche qu'il avait assez bavardé.

Le gamin eut un soupir qui se termina par cette phrase :

— Bah ! faut prendre la vie comme elle vient, et s'aider de son mieux à la couler douce. Mais vous ne me demandez pas qui fut le troisième visiteur de la mère Baudruche. Vous faites peut-être aussi bien ; il n'a pas dit son nom, et je ne le connais pas.

— Son signalement ?

— Ni grand, ni petit, ni beau, ni laid, ni vieux, ni jeune, bien

nippé sans trop d'élégance. Un homme enfin dont on ne dit rien, et qu'on laisse passer sans le voir.

— Des scrupules, murmura l'homme d'affaires dès que le garnement fut sorti. Cela peut devenir dangereux.

Rosalie, qui s'était mise dans un coin, à raccommoder du linge, pendant la conversation de son maître et du gamin, ôta gravement ses lunettes, mit ses coudes sur ses genoux, son menton dans ses mains selon son habitude et dit :

— Ah ! çà, est-ce que vous allez encore raconter au vieux cette histoire-là ?

— Elle me paraît de peu d'importance.

— Et moi je vous dis qu'il y a quelque chose là-dessous, et que vous pourriez bien profiter pour vous-même de ce que le hasard vous apprend.

— Vous parlez d'or, Rosalie; j'y réfléchirai.

La servante haussa les épaules.

— Ce n'est vraiment pas la peine d'être un coquin, dit-elle, pour faire servir son habileté à la fortune des autres.

Un coup de sonnette la fit lever. L'homme d'affaires ne déposa point son masque quand elle fut sortie. Il continua, calme et placide, d'envoyer vers le plafond les spirales bleutées de son havane.

Rosalie rentra pour annoncer le duc de La Coste.

— Vous avez fait passer au bureau ?

— M. le duc attend dans le salon d'entrée.

— Je descends.

Et M. Martinet, sans se presser, alla rejoindre M. le duc.

— Encore un, grommela la servante, qui éclabousse le pauvre monde et n'a pas le moindre foin dans ses bottes. Je les connais, moi, ces gueux d'en haut; il en vient plus d'un ici qui ont l'air de rouler sur l'or, et dont l'hôtel, le mobilier, voire les chevaux et les voitures sont à nous. Est-ce que nous faisons plus d'embarras pour ça ? Il est vrai que tout n'est pas bénéfice pour M. Martinet. Le vieux est toujours là qui prend sa part, ce qui rogne considérablement la nôtre.

Sur cette réflexion, dame Rosalie tomba dans une méditation profonde.

— Il ne me dit pas tout, murmura-t-elle après un instant de silence.

Si M. Martinet cachait quelque chose à sa servante, femme de charge et amie, il faut bien le dire, c'était un secret du passé, car depuis de longues années il vivait à découvert avec elle, ayant fait de son caractère une étude approfondie, et sachant bien qu'il pouvait compter sur cette discrétion et ce dévouement. C'était un chien hargneux, mais attaché, qui donnait volontiers des coups de crocs autour de lui, se contentant de grogner son maître, avec la plus parfaite obéissance.

Etait-ce chez cette femme espoir d'un avenir meilleur, confiance dans des promesses qui lui assureraient un repos qu'un passé dévorant et un présent actif devaient rendre bientôt impérieux? peut-être. Mais à ce motif personnel, il se joignait un attachement bizarre pour un maître qu'elle admirait, et qui l'avait, par sa confiance, presque élevée jusqu'à lui. Si elle tourmentait M. Martinet pour lui faire quitter les *affaires*, c'est qu'elle savait bien que ces affaires ne se faisaient point sans danger, et que parfois, malgré la sûreté d'équilibre dont l'agent donnait chaque jour des preuves nouvelles, elle avait peur d'un faux pas sur cette pente glissante, où l'on ne peut tomber sans rouler rapidement jusqu'à la correctionnelle.

Jusque-là, tout allait bien pourtant ; la réputation de son maître était intacte, et la prudence de M. Martinet, prudence qu'elle surveillait encore, lui promettait le résultat promis et attendu : un château dont elle serait la femme de charge, avec un nombreux personnel sous ses ordres, loin de Paris, qu'elle accusait de ses fautes et de ses souffrances passées, fautes et souffrances dont elle espérait ne plus se souvenir ailleurs.

Elle ouvrit une fenêtre et regarda dehors.

— De beaux chevaux, fit-elle, avec un mauvais sourire. Ils ne dépareront pas nos écuries.

L'attelage du duc de La Coste piaffait, impatient de cette longue inaction. Cette impatience était peu de chose, comparée à celle du maître.

— J'en suis désolé, monsieur le duc, disait l'homme d'affaires, mais c'est mon dernier mot. Si j'étais assez riche pour sortir de

ma caisse les cinquante mille francs qui vous sont nécessaires, je n'hésiterais pas, certainement ; votre parole vaut pour moi toutes les garanties. Malheureusement, mes prêteurs sont exigents, et je ne voudrais pas affirmer que la signature de monsieur votre fils leur suffît cette fois comme l'autre.

— Mon fils possède encore des propriétés qui viennent de sa mère.

— Un seul domaine, monsieur le duc, et déjà couvert d'hypothèques.

— Pas même pour la moitié de sa valeur.

— Ce n'est pas ce que l'on dit. Du reste, c'est à celui qui prête à prendre ses renseignements ; n'étant que l'intermédiaire, je ne m'occupe pas de cela.

— Vous devez comprendre, mon cher monsieur Martinet, qu'il m'est pénible de m'adresser à mon fils, dont j'ai déjà compromis en partie l'avenir.

— Mais, monsieur votre fils m'a dit ici même une chose très sensée, la dernière fois qu'il m'a donné sa signature.

— Quoi donc?

— « Mon père a tort d'hésiter à disposer de ce qui m'appartient. Est-ce que mes dépenses ne sont pas les siennes, puisque nous habitons le même hôtel, avons le même personnel et menons la même vie ? Il a commencé par sacrifier ce qu'il possédait ; c'est trop juste que mon tour vienne. »

Le duc se leva sans répondre, et fit quelques pas dans le cabinet de l'homme d'affaires, plus froissé que touché de la générosité de son fils.

— En effet, dit-il en se rasseyant, j'agis en tout ceci dans l'intérêt d'Adrien ; ce que je veux surtout, c'est que ma position ne soit point connue, jusqu'à ce que la sienne soit assurée.

— Par son mariage avec Mlle de Jéhennes ?

— Sans doute. Le comte arrive ces jours-ci. J'ai correspondu avec lui, pendant le long voyage qu'il vient de faire avec sa pupille, et il encourage plus que jamais, dans sa dernière lettre, les espérances de mon fils.

— S'il n'y avait point d'indiscrétion à ma demande, la lecture de cette lettre pourrait aplanir les difficultés auprès du prêteur.

— Pas la moindre. Je vous la confierai, mon cher monsieur Martinet, et vous en ferez ce que bon vous semblera ; j'ai toute confiance en vous.

L'homme d'affaires s'inclina.

— J'attendrai M. votre fils, dit-il, demain dans la matinée ; je n'ai pas trop du reste de ce jour pour chercher les fonds.

— Puisqu'il faut en passer par là, soupira le duc.

— A mon grand regret, croyez-le bien.

— Je n'en doute nullement ; et je vous le prouverai, mon cher monsieur Martinet, dès que je trouverai l'occasion de vous être agréable.

— Eh ! mon Dieu, monsieur le duc, peut-être pourriez-vous me rendre immédiatement un service.

— Parlez vite.

— J'ai besoin de renseignements sur une famille de votre monde, que par conséquent vous devez connaître.

— Son nom ?

— La famille de Menneville.

Le duc eut un mouvement de surprise, et son regard devint questionneur en s'attachant sur l'homme d'affaires, qui n'eut pas l'air de s'en apercevoir.

— Et quel genre de renseignement désirez-vous sur cette famille ? demanda-t-il plus froidement.

— M. de Menneville a, je crois, une fille ?

— Sans doute, fit le duc avec plus d'abandon, croyant qu'il pouvait être question d'un mariage.

— La fortune est solide ?

— Elle s'augmente tous les jours. Le marquis de Menneville ne mange pas ses revenus.

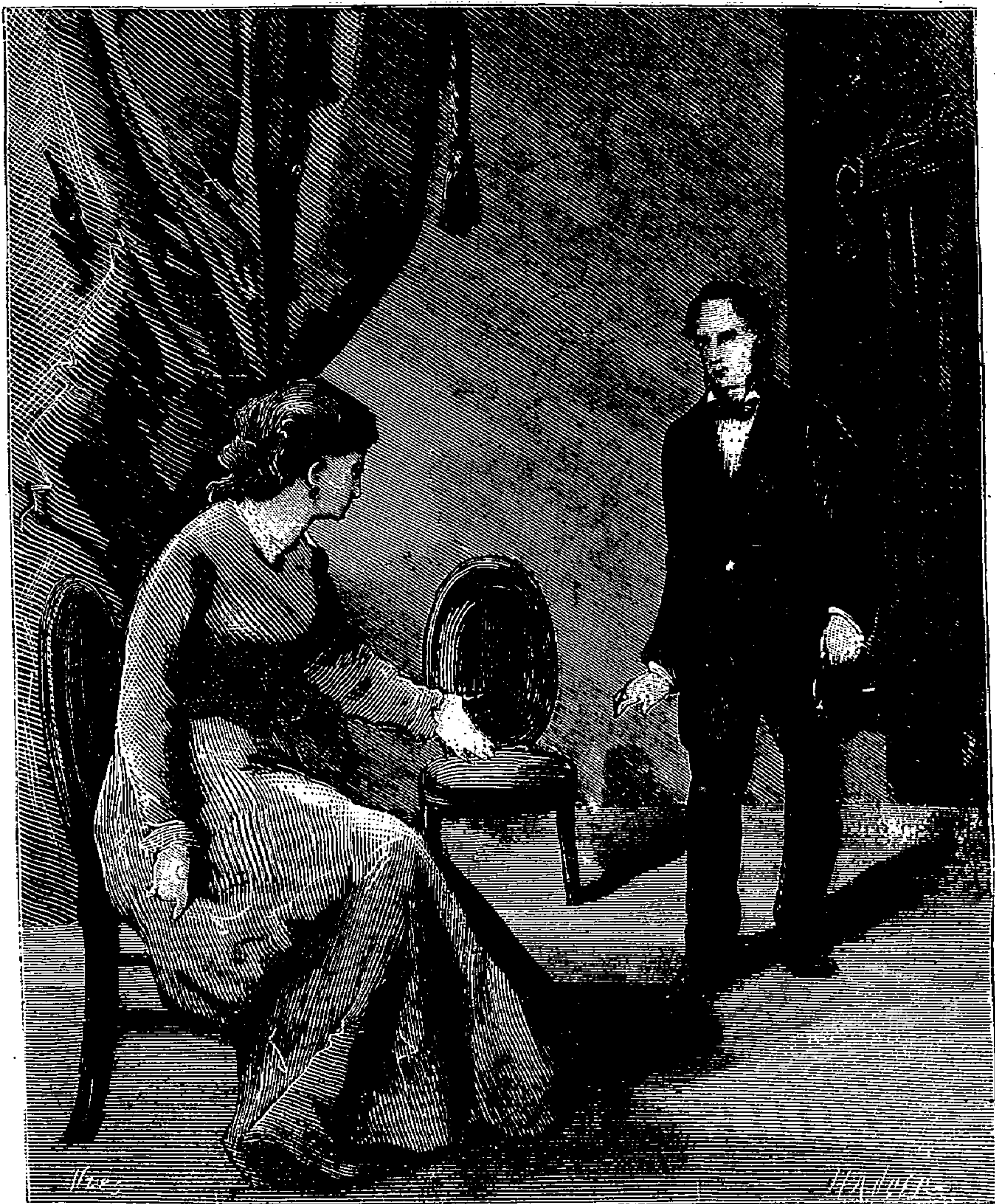
— Est-ce que la plus grande partie de cette fortune n'appartient pas à sa femme ?

— La moitié seulement.

— J'ai eu l'occasion de voir, il y a quelque temps, Mme de Menneville ; c'est une femme charmante.

— Oui, fit le duc en marchant vers la porte, charmante, en effet.

— On la dit pieuse ?



Elle s'assit, lui montrant un siége.

— C'est une sainte.

— Et pourtant la calomnie ne l'a pas épargnée. Le monde est bien méchant. D'anciens bruits malveillants font hésiter une famille à s'unir à celle-ci.

— La jeune fille est encore une enfant.

Décidément, le duc de La Coste cherchait une contenance.

— Une enfant délicieuse, paraît-il ; le portrait de sa mère, avec cela pieuse, modeste et douce comme un ange.

— Monsieur Martinet, où voulez-vous en venir? demanda brusquement le duc.

— A ceci, que si le mariage de M. Adrien de La Coste n'avait pas lieu, on pourrait peut-être arranger une affaire.

— Jamais! s'écria le duc, surpris par ce projet inattendu ; ce que vous appelez une affaire, monsieur Martinet, n'obtiendrait pas, sachez-le, mon consentement.

— Pardonnez-moi, monsieur le duc. J'ignorais qu'il y eût à cela une impossibilité, et, dans l'intérêt de Mme de Menneville comme dans celui de votre fortune, j'avais souvent caressé cette idée.

— Dans l'intérêt de Mme de Menneville? répéta le duc. Expliquez-vous, je vous prie.

M. Martinet parut embarrassé; cependant il répondit :

— Je connais cette dame depuis quelques années, et j'ai eu l'occasion d'admirer souvent ses vertus domestiques, sa générosité, sa grandeur d'âme. Belle encore, malgré ses trente-huit ans, elle vit complètement éloignée du monde, consacrant tout ce que Dieu lui a donné de perfections au bonheur de son mari et de sa fille. J'ai une grande estime pour Mme de Menneville, monsieur le duc.

— Elle la mérite sous tous les rapports.

— Et pourtant, un souvenir plane sur sa vie et l'attriste. Tout reflète en elle la mélancolie d'une âme douloureusement atteinte. La calomnie n'a pas épargné cette vertu si simple et si grande...

L'homme d'affaires s'arrêta un instant, puis il dit brusquement :

— Un mariage entre M. Adrien de La Coste et Mlle Victoire de Menneville consolerait peut-être la pauvre femme, en fermant la bouche à la méchanceté du monde.

— Mon fils aime Mlle de Jéhennes, dit le duc avec dignité.

Et cette fois, il salua l'homme d'affaires, qui s'inclina profondément, et sortit.

— C'était vrai ! murmura M. Martinet.

Comme il était seul, il risqua un sourire, dont la satisfaction eût effrayé celle qui en était l'objet, si elle avait pu le voir.

— Quand on a une fille de quinze ans, dit-il encore, on ne se laisse déshonorer à aucun prix, surtout si l'on s'appelle la marquise de Menneville.

II

LES OPÉRATIONS DE M. MARTINET

Entre M. de La Coste et son fils, les rôles étaient intervertis. C'était le père débauché, viveur, qui mangeait la fortune du jeune homme, et, contrairement à ce qui arrive en pareil cas, l'exemple paternel éloignait du vice, au lieu de l'y entraîner, le jeune Adrien. C'était vraiment un spectacle étrange que celui de ce fils, cherchant à réparer ou à pallier les fautes de son père ; engageant sa fortune personnelle pour payer les dettes de celui qui aurait dû la protéger.

Il n'y avait là de sa part ni calcul, ni prudence ; depuis que Mathilde l'avait enivré, il vivait dans une espérance vague qu'il ne raisonnait point, et que le souvenir ineffacé faisait lumineuse. M. de Baurain, pour consoler sa nièce, violemment frappée par la mort de la douairière, pour se distraire lui-même peut-être, lui avait fait visiter les principales contrées de l'Europe, faisant à Paris de rares apparitions, dans lesquelles Mathilde ne l'accompagnait point. Il s'était surtout arrêté en Allemagne, et de là était parti pour l'Amérique, d'où il revenait enfin, après avoir prévenu de son retour ses amis, et les gens intéressés à le connaitre. Un des premiers parmi ceux-là fut le duc de La Coste. Le père et le fils en tressaillirent d'aise ; le premier allait donc voir enfin ses espérances se réaliser, l'autre retrouver Mathilde ; et il ne demandait que cela.

Mais à son désir se mêlait une anxiété, sa joie avait des ombres. Le cœur de la jeune fille n'avait-il point trouvé à se remplir dans ses pérégrinations immenses? Les lettres de M. de Baurain semblaient affirmer le contraire. Mais, alors même qu'il en serait ainsi, pouvait-il, lui, ruiné, désormais sans ressources, prétendre à la riche héritière convoitée par le duc? Ce qu'il se promettait, c'était de ne rien cacher au tuteur de Mathilde, de lui dire à la fois, et franchement, sa misère et son amour, et de le faire l'arbitre de sa destinée. Il écoutait, avec une indifférence attristée, les singuliers conseils de morale que lui donnait à ce sujet son père, se promettant d'agir selon sa conscience, au risque de compromettre son bonheur.

Il se trouvait à neuf heures du matin chez l'homme d'affaires, où le duc avait pris rendez-vous pour lui. M. Martinet était homme de tact; dans la politesse froide de ce fils de duc, il sentait le mépris de l'honnête homme et le dégoût du grand seigneur. Aussi se contenta-t-il de lui présenter le papier timbré, qu'Adrien signa sans le lire.

C'était une reconnaissance de soixante-dix mille francs, en échange de laquelle il remit cinquante billets de mille francs chacun. M. Martinet avait de la conscience, le prix étant convenu avec le duc; il n'y ajoutait pas un centime.

Le jeune homme le pria de mettre les billets sous enveloppe, et, pour ne pas imposer à son père la honte de les recevoir de sa main, il les envoya à l'hôtel de La Coste, où il ne rentra point pour déjeuner.

— Cinquante mille francs pour cet homme, dit M. Martinet à Rosalie en se mettant à table ce matin-là, c'est une bouchée de pain à un crocodile. Il reviendra bientôt.

Après le repas, il demanda à la servante ses habits de gala, sa chaussure la plus fine, ses gants les plus clairs, apporta à sa toilette un soin minutieux, et envoya chercher une voiture.

— Est-ce que vous allez à la noce? demanda Rosalie.

— Vous m'interrogerez au retour, et, si je réussis, je vous répondrai.

La toilette toute noire était simple, la chemise de fine batiste unie, un mince filet d'or annonçait la montre; on ne pouvait pas

moins. Et pourtant, malgré la tenue, malgré les façons d'une lenteur calculée, malgré le sourire et la parole calme et douce, il n'y avait chez cet homme rien d'élevé ni de fin, rien de sympathique ni d'imposant. Il n'était ni grossier, ni vulgaire sans doute, on ne le jugeait pas au passage, mais l'on devinait vaguement une basse origine dans sa recherche forcée ; il embarrassait comme une énigme ; on sentait en lui le heurt des contrastes, et l'effort d'un corps étranger sans mélange possible. C'est peut-être par cela même qu'il prenait les hommes : l'inexpliqué attire ; ce qui étonne retient.

Il se fit conduire rue Saint-Dominique, à l'hôtel de Menneville, renvoya sa voiture et entra chez le concierge, où il prit les renseignements dont il avait besoin.

La marquise était adorée de ses gens ; c'était facile à voir à la façon dont ils parlaient d'elle. M. Martinet désirait la voir seule, ayant à l'entretenir, disait-il, d'une affaire importante et toute personnelle. Il jouait de bonheur ; le marquis était absent, et Mlle Victoire de Menneville venait de recevoir dans son appartement son amie la plus intime, Aline de Bans.

L'homme d'affaires fit passer sa carte, et fut presque aussitôt introduit.

Mme de Menneville était une personne toute de charme ; elle attirait avant qu'on sût si elle était laide ou belle, blonde ou brune, grande ou petite. Elle avait le maintien digne, et chacun de ses gestes était une grâce ; elle glissait en marchant comme une sylphide, dont elle gardait la légèreté suave en dépit des années. Son sourire semblait être une caresse, et son regard eût été tout lumière sans la mélancolie qui y jetait de l'ombre, mais cette ombre calme et attirante, qui est à l'âme ce qu'un frais ombrage est au corps en un jour d'ardente chaleur. Sa voix était une harmonie ; on l'écoutait comme on eût écouté les notes recueillies d'une harpe, passant dans une nuit sans lune. Peu importaient les paroles, les sons attachaient.

A sa vue, l'impassible agent d'affaires eut un involontaire frissonnement.

Il se sentait entraîné.

Il la connaissait pourtant, l'ayant vue trois fois : la première à

l'église, où il faisait régulièrement ses dévotions, en quelque quartier qu'il se trouvât; la seconde, à cheval, loin de Paris, dans le bois de Meudon, à côté de sa fille, qui essayait sous ses yeux sa force enfantine; la troisième, chez un notaire, où elle était venue signer un acte, il ne savait lequel, avec son mari,

Elle s'assit, lui montrant un siège; il resta debout, la regardant. Mais à son air étonné il s'aperçut qu'il était insensé, se remit et prit la place qu'on lui désignait.

— Madame, dit-il, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous.

— Pardonnez-moi, monsieur. J'ai entendu plus d'une fois prononcer votre nom par M. l'abbé Carpentier, un de nos amis, dont vous avez toute la confiance.

— En effet, madame, M. Carpentier a bien voulu me charger de ses affaires, mais je suis heureux d'apprendre de votre bouche qu'il a pour moi quelque estime.

— S'il vous charge de ses affaires, c'est réciproque, dit la marquise en souriant, puisque vous le chargez des vôtres.

— Je ne comprends pas, fit sincèrement M. Martinet.

— N'est-ce pas lui qui distribue vos nombreuses aumônes?

— Madame, je vous assure... balbutia l'homme d'affaires interdit.

La marquise n'avait garde de paraître moqueuse; son visiteur crut à un quiproquo et en prit son parti.

— M. l'abbé est un indiscret, vous le gronderez si vous voulez, monsieur, mais vous ne pourrez faire que je ne croie tout ce qu'il m'a raconté de vos bonnes œuvres.

— Peut-être m'attribue-t-il ce qui lui appartient.

— Non. L'abbé est simple; ce qu'il fait, il le dit, mais il n'est pas assez riche pour donner tous les secours dont vous lui facilitez la distribution.

— Madame, je suis confus...

— Eh bien, dites-moi ce qui vous amène, maintenant que vous savez n'être pas un inconnu.

Pour paraître gaie, la marquise faisait de visibles efforts; sa voix reprenait à chaque instant les intonations mélancoliques qui lui étaient habituelles. D'un autre côté, cet homme dont on parlait dans son monde comme d'une probité inattaquable, lui inspi-

rait une espèce de répulsion instinctive qu'elle se reprochait, raison pour laquelle elle voulait se montrer avec lui plus cordiale et plus confiante. Plusieurs fois déjà M. Martinet avait pu se convaincre qu'il avait un nom, une réputation dans le monde commercial, financier, et même dans le monde aristocratique, ce qui l'étonnait bien un peu, car si nulle action publique n'avait entaché sa renommée, il n'avait rien fait non plus pour la conquérir ce qu'elle était.

Ce succès étrange ne le troubla point, il eut le bon esprit de l'attribuer à une chance heureuse plus qu'à son propre mérite.

— Madame, dit-il après un court silence, ce que j'ai à vous dire est difficile.

— Ne craignez rien, je vous en prie.

— Si je m'en suis chargé, c'est que j'ai craint qu'un autre ne le fît maladroitement.

— Quelque chose que vous ayez à me dire, monsieur, je m'en félicite, car il y a longtemps que je désirais vous connaître. Si j'avais maintenant des intérêts à confier, j'irais à vous.

Certes, la pauvre femme voulait penser ce qu'elle disait, et, malgré elle cependant, éprouvait comme un remords en parlant ainsi.

— Madame, reprit l'homme d'affaires, j'ai à réclamer de vous un immense service.

— Tant mieux.

— Ne vous hâtez pas de vous réjouir et de promettre.

— C'est donc bien grave?

— Si grave que j'hésite, et cherche sans les trouver des expressions qui corrigent la hardiesse de la demande.

— Il faut pourtant en finir.

— Voici les faits : un homme que vous connaissez bien et qui, dit-il, a eu le bonheur d'être votre ami, vient de compromettre son honneur.

— Que dites-vous?

— Les faits seraient trop longs à raconter. Qu'il vous suffise de savoir que cet homme n'a plus que la ressource de se brûler la cervelle, s'il ne trouve soixante-dix mille francs dans les vingt-quatre heures.

— C'est bien triste ; mais que puis-je à cela ?

— Il compte sur vous, madame, pour le sauver,

— Sur moi ! Où trouverais-je donc une pareille somme ?

— Madame, cet homme ruiné, perdu, et sans doute déshonoré demain, s'appelle le duc de La Coste.

La marquise de Menneville ne fut pas maîtresse d'un premier mouvement ; elle se leva en jetant un cri, mais presque aussitôt elle devint affreusement pâle, et fut obligée de s'appuyer contre le dossier du siège qu'elle venait de quitter. M. Martinet se leva pour la soutenir. Alors, elle éprouva une vague épouvante, et se recula en murmurant :

— Laissez-moi, monsieur, je vous en prie.

— De grâce, remettez-vous.

Elle se rassit, plus calme.

— Vous disiez donc que M. le duc de La Coste...

— Est ruiné, et a pris pour demain un engagement qu'il ne peut remplir.

— Mon Dieu, que faire ?

— Il avait espéré que, quoique son ennemie maintenant..

— Son ennemie ! interrompit la pauvre femme. Si je pouvais lui rendre ce service, je n'hésiterais pas.

— N'y a-t-il donc aucun moyen ?

— M. de Menneville m'a demandé, il y a deux jours, tous les fonds dont je pouvais disposer. Mais vous, monsieur, n'êtes-vous point riche ?

— Riche, pas précisément; mais il y a des moments où je dispose de sommes assez rondes. Aujourd'hui, c'est à peine si je puis réunir vingt mille francs pour le service de M. le duc. C'est donc encore cinquante mille francs qui lui manquent.

— Ne pouvez-vous les lui procurer ?

— Je ne trouverais plus cent francs sur la signature de M. le duc. Sa ruine est connue. Aussi, ne lutterait-il pas contre sa destinée, s'il ne s'agissait ici de son honneur.

— Et son fils ?

— Son fils lui a donné ce qu'il possède ; il n'a plus rien.

— Ah ! le malheureux !





Le nom du duc de La Coste l'arrêta subitement.

— Est-ce que M. le marquis n'aurait pas cette somme disponible ?

— Il serait inutile de la lui demander. Mon Dieu ! que faire ? Je ne vois aucun moyen.

— Je ne sais, madame, si je dois tout vous dire...

— Parlez. Oui... dites-moi tout... ne me cachez rien.

La marquise essayait en vain de dissimuler le tremblement nerveux qui agitait ses membres.

— Le désespoir sans doute a rendu fou M. le duc ; il sait que Mme la marquise est riche...

— Achevez donc, monsieur.

— Il prétend pouvoir vous imposer, madame, le service qu'il réclame de vous.

— Ah ! le misérable ! murmura la pauvre femme en pâlissant encore.

Elle s'était affaissée, elle se releva blême et digne.

— Dites à M. le duc de La Coste, fit-elle, que je ne le connais pas.

L'agent d'affaires s'était levé à son tour, et il restait devant la marquise, dans une posture de respectueuse compassion.

— Je craignais cela, dit-il. Votre orgueil est légitime, votre révolte juste, mais vous oubliez votre enfant.

— Mon enfant !... ah ! oui, c'est avec ce mot-là qu'on fait les mères esclaves.

— Madame, reprit presque timidement M. Martinet, pardonnez-moi, car si j'ai accepté une si pénible mission, c'est pour qu'elle ne soit pas confiée à un autre.

— Je comprends, monsieur, répondit la marquise accablée, et je vous remercie.

— Quelle réponse dois-je donner à M. le duc ?

— Aucune, puisque je ne saurais le satisfaire. Ma fille subira les conséquences de ce qu'il veut tenter contre moi.

— Pauvre femme ! murmura l'homme d'affaires comme à lui-même. Si j'osais, ajouta-t-il, vous proposer un moyen.

— Lequel ?

— Il n'y a rien à espérer de M. le duc ; il est arrivé à ce point où le besoin d'argent fait commmettre aux hommes toutes les bassesses et toutes les lâchetés. Quant à l'argent qu'il demande, je l'aurai dans huit jours.

— Puisqu'il sera trop tard.

— D'ici là, on pourrait l'emprunter.

— Alors, donnez-le-lui pour moi, je vous le rendrai, monsieur, je ne sais à quelle date, mais bientôt.

— Si je l'avais, madame, je l'eusse fait sans vous consulter.

— Mais l'emprunt ?

— Il faut pour cela une signature avec la mienne. Celle de M. le duc n'est pas possible. Mais c'est fort simple, donnez-moi la vôtre.

— La mienne ? fit la marquise hésitante.

— Je vous rapporterai votre engagement dans huit jours, sitôt que mes fonds seront rentrés.

— En êtes-vous sûr, au moins ? Oh ! ce n'est pas un doute que j'exprime, croyez-le bien. Ma seule crainte, c'est que dans votre désir de m'être utile vous vous fassiez quelque illusion.

— Si je vous dis huit jours, madame, c'est que j'aurai dans quatre au plus la somme dont nous avons besoin.

M. Martinet disait déjà *nous* comme un associé ; la marquise, dans son trouble, n'y prit pas garde.

— Je me fie à vous, dit-elle.

Elle sourit ; mais quelle tristesse incurable dans ce sourire. Et elle ajouta :

— Je sais gré à M. de La Coste de vous avoir choisi pour ambassadeur.

— Je lui en serai reconnaissant de mon côté, si vous voulez bien, madame, accepter mon dévouement, et vous en servir désormais.

La marquise tendit la main à l'homme d'affaires, une petite main fine, blanche, diaphane, qu'il porta en tremblant jusqu'à ses lèvres.

La grande dame trouva cette action simple et digne ; elle ne soupçonna point que l'émotion pût venir d'autre chose que du respect.

Elle donna sa signature, sans lire la rédaction de M. Martinet ; cet acte de simple prudence lui eût semblé une injure pour l'homme intègre qui la sauvait.

Cependant, lorsqu'il fut parti, elle éprouva un serrement de cœur inexprimable, une angoisse profonde. Il lui sembla que les huit jours demandés pour le rachat de sa signature allaient être

huit siècles; elle eut peur de mille fantômes qu'elle n'avait pas entrevus d'abord. M. Martinet pouvait mourir d'ici là, et l'argent lui serait réclamé à elle, et elle ne pourrait à son mari en déclarer l'usage. Et puis, cet homme que le monde, ordinairement si peu bienveillant, portait aux nues, dont l'abbé Carpentier, un digne prêtre, faisait l'éloge, lui laissait une crainte vague, un malaise auquel vainement elle essayait de se soustraire.

Elle se reprochait d'avoir agi avec imprudence, sous l'empire d'un saisissement qui l'avait jetée dans le trouble. Elle se disait, un peu tard il est vrai. que le duc de La Coste n'était peut-être pas encore descendu assez bas pour mettre à exécution une menace arrachée à une heure d'inquiétude. Elle n'avait pas hésité sur la parole d'un homme jugé et reconnu honnête; et la chose faite l'épouvantait.

Mariée à un homme plus âgé qu'elle, la pauvre femme avait rencontré le duc de La Coste, alors qu'il était séduisant, et parlait d'amour avec la conviction d'un cœur épris. Quelles furent les causes de sa chute? Nous n'avons pas à le chercher; les remords qui la suivirent la rachetèrent sûrement. Son mari ne la soupçonna point, quoique le monde l'eût devinée et dénoncée. Il était commandant de vaisseau, il revint de Crimée ayant un bras de moins; elle lui consacra sa vie, partageant ses soins avec ceux que réclamait sa fille, et vécut, triste et pieuse, auprès de l'enfant dont le vrai père ne se souciait pas, et que l'autre regardait grandir, avec l'affection brutale et tendre des vieux marins.

Elle avait cru à une passion, alors que le duc n'éprouvait qu'un caprice; le mépris tua l'amour, mais le remords la fit à jamais inconsolée.

De ses relations avec M. de La Coste, il restait une correspondance; elle s'en dessaisit, mais soit que le duc eût par prudence détruit ses lettres, soit qu'il eût un motif de ne pas s'en défaire, il reçut ce qu'on lui rendait, sans rendre à son tour les lettres qu'il avait reçues précédemment et eut l'indélicatesse de ne point s'expliquer sur son incroyable façon d'agir. Longtemps la marquise en ressentit cette inquiétude douloureuse, qui naît de l'obligation de ne plus estimer ceux qu'on a sincèrement aimés; puis les années amenèrent le calme, et elle ne voulut plus se souvenir.

La menace du duc, une lâcheté, fut donc une surprise; c'est pourquoi elle trouva faible la pauvre femme. Le secret de sa vie, livré à un inconnu par celui qui devait la respecter; la honte d'un passé, qu'elle s'efforçait de racheter à force de vertu et d'abnégation, dévoilé au premier venu, c'était étourdissant autant qu'ignoble; elle en eut comme un cauchemar, et, pour s'y soustraire, se livra.

Elle avait désormais un maître; elle appartenait à M. Martinet — un honnête homme, disait-on.

Elle s'agenouilla et pria Dieu que cela fût.

Tout à coup deux bras entourèrent son cou, des lèvres fraîches et roses se posèrent sur son front, et une douce voix lui dit:

— Mère, dis-moi ce que tu demandes à Dieu, pour que je le prie avec toi.

— Ton bonheur, répondit-elle.

Toutes les deux enlacées allèrent s'asseoir sur un canapé, et se regardèrent avec amour. Elles s'admiraient réciproquement autant qu'elles s'aimaient.

— Où est donc ton amie? demanda la mère.

— Elle est partie subitement, prétendant qu'elle sentait venir une migraine affreuse. Je l'ai fait reconduire par ma femme de chambre, qui nous donnera de ses nouvelles sitôt son retour. Pauvre Aline! ajouta la jeune fille avec une affectueuse compassion.

— A-t-elle donc quelque chagrin?

— Tu sais bien, mère, que son cousin Adrien de La Coste ne l'aime pas. Comprends-tu qu'on puisse ne pas aimer Aline, mère? si bonne, si belle... Mais qu'as-tu donc? comme tu pâlis.

— Une douleur au cœur, chère petite, un rien.

Le nom de celui qu'elle jugeait être un misérable, devenait dans la bouche de sa fille une torture intolérable, que la marquise n'eut point la force de cacher complètement.

Le duc de La Coste était loin d'être ce qu'elle supposait cependant. Débauché, viveur, il avait compromis la fortune de son fils après la sienne, et songeait à la refaire par un riche mariage; mais de là à l'infamie qu'on lui prêtait il y avait un abîme qu'il ne devait point franchir. Il pouvait compromettre une femme par légèreté, non par calcul; il était incapable de la menacer. Mais

M. Martinet avait jugé celle qu'il voulait frapper; il savait qu'elle ne demanderait point d'explication, qu'elle ne ferait point de reproches, et il espérait, en chargeant un autre de son crime, rester dans l'ombre, sans songer que Dieu l'y regardait.

III

AMOUR ET DÉVOUEMENT

Aline de Bans, enfermée mystérieusement avec Victoire de Menneville, se prêtait en sœur aînée à la fantaisie de celle-ci, qui préparait une surprise à sa mère, dont c'était la fête le lendemain. Un vide-poche, brodé de cuir et de soie, n'attendait plus que le chiffre de la marquise pour être terminé, et les deux jeunes filles se trouvaient assez embarrassées, n'ayant point de modèle de ce chiffre, qu'elles voulaient enlacé de fleurs.

Victoire se souvint tout à coup que, sur la couverture d'un album, le nom de sa mère, bien dessiné, pourrait la guider.

L'album en question se trouvait dans un petit boudoir, attenant au salon, où parfois la marquise se reposait ou faisait la lecture. Aline s'y rendit, avec l'intention de prendre l'album s'il n'y avait personne, ou de le demander sous un prétexte quelconque si elle y rencontrait Mme de Menneville.

Le boudoir était vide, mais l'on causait dans le salon ; la jeune fille marcha doucement pour ne pas être entendue. Le nom du duc de La Coste, en arrivant jusqu'à elle, l'arrêta subitement.

Presque aussitôt l'épithète de misérable sortit des lèvres de la marquise, qui le prononçait sans doute pour la première fois de sa vie de femme.

Aline ne raisonna point le sentiment qui la fit écouter. Elle aimait Adrien, dont le noble cœur l'avait séduite, plus encore que ses avantages physiques ; on accusait son père, elle voulut savoir pourquoi. Il résulta de cette curiosité une grande douleur, un

trouble profond, une certitude amère : M. de La Coste était un homme méprisable ! Quelle douleur pour Adrien ! Et la victime de cet homme se trouvait être la marquise de Menneville, la mère de Victoire, sa meilleure amie. Certes, il y avait pour elle des points obscurs dans cette affaire, dont elle pressentait plus qu'elle ne comprenait l'infamie, mais il en ressortait une chose claire et désolante, c'est qu'une femme honorée, une mère de famille était menacée par un homme, dont elle avait tout à craindre, puisqu'elle s'inclinait et cédait.

Quand la marquise donnà sa signature à l'inconnu qui la demandait pour la sauver, Aline éprouva à peu près ce qu'elle ressentit un jour pour son cousin, à la vue de Mathilde de Jéhennes : un effroi. Mais, dans cette circonstance comme dans l'autre, que pouvait-elle pour empêcher un malheur dont elle n'avait que le pressentiment ?

Avant que M. Martinet eût quitté le salon, elle retournait auprès de son amie, et lui faisait part de l'indisposition subite qui la forçait à se retirer. Quand elle arriva chez elle, Mme de Bans se disposait à venir la rejoindre. Elle vit à l'altération des traits de sa fille qu'il s'était passé quelque chose de grave, mais elle n'eut pas besoin d'interroger. Aline, tout en pleurs, se jeta dans ses bras et raconta ce qu'elle avait entendu.

Ce qui avait échappé à l'enfant était connu de la mère, qui n'en fut que plus inquiète. La faute de son amie n'avait pu autrefois l'éloigner d'elle ; plus tard, elle en suivit la longue et sévère réparation ; son estime s'imprégna de respect, et son amitié de tendresse. Elle se fit la sœur de celle qu'elle voulait forcer à cesser de rougir.

Si le souvenir s'était adouci pour Mme de Menneville, il avait à peu près disparu pour Mme de Bans. La révélation de sa fille fut un réveil saisissant.

— Il faut la sauver, dit-elle.

Aline la remercia de ce premier cri qui avait été le sien. Mais après quelque réflexion, la chose parut à Mme de Bans fort difficile.

— Il suffirait pourtant, dit la jeune fille, de donner les cin-

quante mille francs à cet homme, et de lui reprendre le papier qu'a signé la marquise.

— En admettant, chère enfant, que nous eussions les cinquante mille francs sous la main, qui nous dit que les exigences de M. de La Coste se borneront là, et que bientôt il ne reparaîtra point avec les mêmes menaces. Ce que je crains n'est pas immédiat; M. Martinet est connu dans le monde des affaires d'une façon avantageuse; il a promis de reprendre la signature de la marquise, il le fera.

— Eh bien, mère, épargnons à la mère de Victoire ces huit jours d'angoisse, donnons-lui les cinquante mille francs; elle n'est point femme à nous les faire perdre.

— Je ne demanderais pas mieux, chère enfant; mais où veux-tu que je les prenne?

— N'as-tu pas déposé cent mille francs chez ton notaire?...

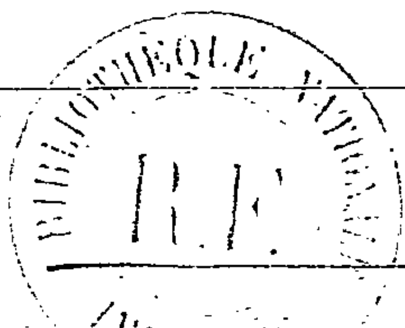
— Oh! cet argent-là est sacré, Aline; il ne m'appartient pas; c'est ta dot.

— Eh bien, dit la jeune fille en souriant, une partie de ma dot sera en dépôt chez M. Martinet, au lieu d'être chez un autre. C'est fort simple, et demain la marquise sera rassurée.

Après quelques hésitations, Mme de Bans céda aux prières de sa fille. Elle n'avait pas un doute que l'homme d'affaires fût de mauvaise foi; on parlait beaucoup de lui depuis quelque temps dans le monde, et on le citait comme une des rares probités qui traversent sans éclaboussures ce siècle d'argent. Elle songeait même qu'elle pourrait aisément lui laisser à faire valoir la modique somme qui revenait, d'une fortune perdue, à la pauvre Aline.

Ce qu'elle résolut et ne dit pas à sa fille, c'est qu'elle verrait le duc de La Coste, et obtiendrait de son honneur la remise des lettres, ou autres preuves, au moyen desquelles il osait menacer son amie.

Ces dames n'avaient point de voiture; elles vivaient modestement, la mère ne voulant pas compromettre le peu qui restait à sa fille et jeter de la poudre aux yeux, comme on dit vulgairement, pour trouver un mari.





Ma fille descendez vite cela dans la boite aux lettres

Elles prirent un fiacre, et se firent conduire chez le dépositaire de leurs fonds.

Malgré la joie qu'éprouvait Aline de la détermination prise par sa mère, elle restait triste, et lorsqu'elle levait les yeux, on voyait, à travers l'expression de reconnaissance filiale, poindre une larme qu'elle ne voulait pas laisser tomber.

— Est-ce que tu souffres, mon enfant? demanda Mme de Bans.

A cette question, la pauvre Aline ne put retenir ses sanglots. Elle cacha son visage dans le sein de sa mère en s'écriant :

— Adrien doit être bien malheureux !

Ce fut une grande souffrance pour la pauvre femme, dont l'enfant était toute la joie. Elle comprit qu'il y avait au cœur de sa fille un amour qu'elle n'en pourrait arracher, quoiqu'il fût à peu près sans espoir.

— Adrien, répondit-elle, ignore l'action de son père, et j'ai des raisons d'espérer que M. de La Coste ne renouvellera point sa tentative.

— Mon cousin, reprit la jeune fille, si grand, si généreux, souffrira quand même, car le duc ne s'arrêtera pas dans cette voie.

— Le mariage d'Adrien avec Mlle de Jéhennes sauvera son père d'une catastrophe inévitable.

— Oui, soupira la douce Aline, ce mariage est nécessaire; mais il ne se ferait pas si mon cousin n'aimait cette jeune fille; je connais assez Adrien pour en répondre. Vois-tu, mère, ajouta la généreuse enfant, en entourant de ses bras la tête de Mme de Bans, il faut tout sacrifier pour aider le duc de La Coste à attendre l'époque du mariage de son fils. Si sa position était connue, le mariage n'aurait pas lieu, et mon cousin serait malheureux, puisqu'il aime cette Mathilde.

— Comme tu prononces ce nom-là! mon Aline.

— Que veux-tu, mère? c'est peut-être de la jalousie, et je n'y peux rien, c'est plus fort que moi; cette femme m'inspire une espèce d'aversion, en même temps qu'une crainte inexplicable pour Adrien. Mais puisque sa mauvaise chance veut qu'il l'aime, il faut tâcher de lui donner au moins le bonheur de l'épouser.

— Mais, chère mignonne, nous ne sommes pas assez riches pour subvenir aux dépenses de M. de La Coste jusqu'au mariage de son fils, que le comte de Baurain semble vouloir repousser à la majorité complète de sa pupille.

— L'époque de cette majorité approche, et le tuteur n'a rien à craindre de mon cousin. Depuis qu'il a vu Mlle de Jéhennes, — un soir de bal, je m'en souviens, — Adrien en est épris ; la longue

absence de celle qu'il aime n'a rien changé à son amour. Il l'attend ces jours-ci; son cœur est loin au-devant d'elle.

— Comme tu souffres, pauvre chère âme !

— Mère, ce serait une consolation pour moi de travailler au bonheur d'Adrien.

— Mais, encore une fois, nous sommes presque pauvres.

— Il nous faudrait si peu pour vivre, à toi et à moi, dans une campagne.

— Tu peux te marier.

— Jamais ! s'écria énergiquement la jeune fille.

Mme de Bans soupira.

— Je te manquerai un jour ; ce serait un cruel souci pour ma dernière heure de te laisser dans le besoin.

— Mère, si tu me manques jamais, et que Dieu me condamne à vivre, lui seul te remplacera.

— Le couvent ! murmura la pauvre mère. Ce n'est point là ce que j'avais rêvé pour mon enfant.

— Il n'a rien qui m'effraie.

— Comme refuge. Tu as souffert plus que tu ne me l'as dit, Aline.

— Non, je t'assure ; sans doute la vie de famille m'eût été douce avec Adrien, mais puisqu'elle est impossible, je me résigne aisément à n'aimer que toi.

Le fiacre s'arrêta. La mère et la fille avaient un instant oublié le but de leur sortie. Elles montèrent à l'étude, où, sur la demande de Mme de Bans, une partie de son dépôt lui fit remis.

La voiture de place repartit bientôt, pour s'arrêter de nouveau à la porte de M. Martinet.

Lorsque la mère et la fille se trouvèrent dans le bureau de l'homme d'affaires, elles ressentirent un certain embarras. Leur démarche était difficile à expliquer.

Mme de Bans ne trouva rien de mieux que de se dire commissionnée par la marquise de Menneville pour verser les cinquante mille francs et retirer la signature de son amie.

Le visage de M. Martinet s'assombrit à cette déclaration ; il réfléchit un instant sans répondre, puis se leva, ouvrit un bureau, et y prit le papier qu'il remit à Mme de Bans.

— Mme de Menneville a manqué de confiance en moi, dit-il, avec un accent de tristesse si profond que sa visiteuse en fut touchée.

— Vous n'aviez pas encore contracté l'emprunt ?

— J'attends le prêteur tout à l'heure. Il en sera pour sa visite.

— Voici l'argent, monsieur. Mais ne croyez pas que Mme de Menneville ait manqué de confiance en vous.

— Cependant...

— Il m'est impossible de mentir plus longtemps. Mme de Menneville ignore notre démarche.

M. Martinet sourit.

— Je savais bien que vous l'avoueriez, dit-il.

— Et puisque je vous ai dit la vérité, monsieur, je vous prierai de garder le secret. Nous allons, si vous le voulez bien, mettre cet engagement sous enveloppe, et l'envoyer à la marquise sans dire d'où il vient.

L'homme d'affaires s'empressa, prit le papier, se disposant à l'enfermer sous une enveloppe, qu'il tenait déjà de l'autre main.

— Ne devrais-je pas, dit-il en s'arrêtant tout à coup, écrire à Mme de Menneville que j'ai trouvé les fonds, sans demande de garantie ?

— Vous avez raison, monsieur, c'est plus convenable, et surtout plus naturel.

M. Martinet écrivit rapidement deux lignes, enferma le tout, mit l'adresse de la marquise et sonna.

Rosalie se présenta en saluant profondément.

— Ma fille, dit l'homme d'affaires d'un air bon enfant, descendez vite cela dans la boîte aux lettres la plus voisine.

Presque aussitôt on entendit le bruit de la porte extérieure qui se fermait sur la servante, et les dames de Bans se levèrent après quelques banalités.

— Cet homme agit parfaitement bien en toutes choses, dit la jeune fille à sa mère, dès qu'elles furent dans la voiture ; eh bien, c'est plus fort que moi, il me fait peur.

Le pressentiment d'Aline fit tressaillir Mme de Bans.

— Heureusement, dit-elle, nous n'aurons plus rien à démêler avec lui.

Elle pensa qu'il ne lui avait pas offert de reçu et resta inquiète, quoiqu'elle se répétât : C'est un honnête homme... sa réputation est parfaitement établie...

De son côté, M. Martinet, ne pouvant deviner l'indiscrétion d'Aline, trouvait que Mme de Menneville avait fait bien vite ses confidences.

La mère et la fille dînèrent assez tristement. Leur bonne action leur mettait peu de joie au cœur ; on eût dit qu'elles en pressentaient l'inutilité.

Le soir, Mme de Bans se rendit seule chez le duc de La Coste ; les choses qu'elle avait à lui dire ne demandaient pas de témoins, Aline bien moins encore que tout autre.

IV

ALLIAGES DIVERS

M. le duc venait de dîner en tête à tête avec son fils ; cela lui arrivait rarement. Mais il était heureux ce soir-là : M. de Baurain lui avait annoncé lui-même son retour pour le lendemain. Pour la première fois de sa vie peut-être, le cœur d'Adrien battait à l'unisson de celui de son père. Il allait revoir Mathilde, cette femme qui avait troublé sa vie, et qu'une longue absence ne parvenait pas à lui faire oublier.

Quand on annonça Mme de Bans, le duc seul se rendit au salon pour recevoir sa cousine. Adrien éprouvait le besoin d'être seul avec ses souvenirs et ses espérances ; et puis, il ressentait vis-à-vis de ces dames, qu'il négligeait beaucoup depuis quelque temps, une espèce de remords.

Plus Aline s'oubliait pour se faire sa sœur, plus il admirait la grandeur de son abnégation, plus il comprenait la perte irréparable qu'il faisait en rejetant ce trésor. Il l'aimait comme un frère, cette

enfant, d'une affection tendre et douce, qui n'aurait pas mieux demandé que de devenir de l'amour, si une autre femme ne s'était mise en travers de son cœur, éclipsant de ses rayons cet astre plus humble, qu'il n'oubliait pas, mais qu'il ne voyait plus. Il était presque honteux de se laisser entraîner, éblouir, fasciner. Il sentait que sa volonté ne lui appartenait plus. Il n'avait pas voulu aimer sa cousine pour éviter les hostilités avec son père, et il sentait maintenant qu'il l'avait aimée jusqu'au jour où Mathilde lui était apparue. Peut-être même l'aimait-il encore, et souffrait-il, en sa présence, autant du regret de la perdre que du chagrin qu'il lui causait.

Il pria son père de recevoir Mme de Bans; le duc satisfait ne demanda pas mieux.

— Eh, mon Dieu! ma cousine, s'écria-t-il en tendant la main à sa visiteuse, que vous est-il arrivé? Vous êtes pâle, et vous paraissez tremblante.

— A moi, absolument rien. Mais ce que je viens vous demander est si grave, mon cher duc, qu'avant de parler j'exigerai de vous une promesse.

— Laquelle?

— Si je suis indiscrète, vous ne vous fâcherez pas.

— Vous, indiscrète, ma charmante cousine! c'est tout simplement impossible.

Mme de Bans, qui ne pouvait se méprendre à l'humeur joyeuse de M. de La Coste, en ressentit de l'amertume.

— Il s'agit, reprit-elle tristement, de l'honneur d'une femme.

— Si je puis quelque chose pour vous et pour cette femme, ma cousine, je suis prêt.

— Vous pouvez tout.

— Parlez donc.

— Vous avez entre les mains des papiers compromettants pour ma meilleure amie.

— Je ne comprends pas, dit le duc sincèrement surpris.

Mme de Bans le regarda, avec plus de tristesse que de colère.

— Faut-il donc vous nommer, dit-elle, Mme la marquise de Menneville?

— Pardieu! voilà qui est étrange, s'écria le duc en riant; Mme

de Menneville a-t-elle subitement perdu la mémoire, pour charger ainsi deux personnes de la même mission ?

— Mme de Menneville ne m'a chargée de rien, monsieur le duc ; je suis venue de ma propre inspiration m'adresser à votre loyauté pour lui rendre le repos que, depuis ce matin, vous lui avez enlevé.

— Depuis ce matin, répéta M. de La Coste sans comprendre.

— Sans doute. Pardonnez-moi, mon cousin, je suis franche ; et au risque de vous blesser...

— Achevez, je vous en prie. Quand vous vous serez expliquée, je comprendrai peut-être.

— Avez-vous donc oublié déjà la demande faite ce matin en votre nom à Mme de Menneville ?

— Une demande... en mon nom ?... Je vous en prie, madame, ne parlons point par énigmes. Expliquez-vous clairement.

— Vous avez envoyé M. Martinet chez la marquise.

— C'est lui, au contraire, qui est venu de sa part, ici, tout à l'heure, pour me prier de lui remettre certains papiers, que vous venez également me réclamer, je suppose.

— Et ces papiers... vous les lui avez donnés ?

— Sans doute, puisqu'il les réclamait de la part de Mme de Menneville.

— Ah ! c'est bien, cela, mon cousin ! et je reconnais là votre vieille loyauté.

— Supposiez-vous donc, demanda le comte, avec une ironie hautaine, que je voulusse garder ces papiers, après la demande de celle à qui ils appartiennent ?

— Mais, fit Mme de Bans, devenue embarrassée, il y a si longtemps...

— Que j'aurais dû faire ce que j'ai fait tout à l'heure, n'est-ce pas ? c'est vrai. Mais jamais la marquise ne m'ayant témoigné le désir qu'elle a exprimé aujourd'hui, j'ai mis de la négligence à suivre l'exemple qu'elle m'avait donné ; voilà tout.

— Alors, monsieur le duc, la demande de M. Martinet et les menaces qui l'accompagnaient n'étaient qu'une plaisanterie de votre part ?

— Ici, ma cousine, nous retombons dans l'énigme, et je vous avoue que je ne suis pas fort à ce jeu-là.

— Je vous en prie, monsieur le duc, répondez-moi sérieusement et franchement ; car si ce que j'entrevois pouvait être, Mme de Menneville courrait un véritable danger.

— Interrogez, madame, je répondrai.

— Veuillez croire que je ne mets pas votre parole en doute, et que, si j'insiste, c'est que je soupçonne...

— Quoi donc?

— Un crime, dit Mme de Bans à voix presque basse, comme si elle fût effrayée du mot qu'elle prononçait.

— Ma cousine, parlez sans détour et sans crainte.

— Avez-vous demandé ce matin cinquante mille francs à M. Martinet ?

— Pas aujourd'hui, mais hier. Il les a remis ce matin à mon fils.

— L'avez-vous autorisé à les demander à la marquise ?

— Je vous ai promis de ne point me froisser de vos questions, mais celle-ci est au moins étrange.

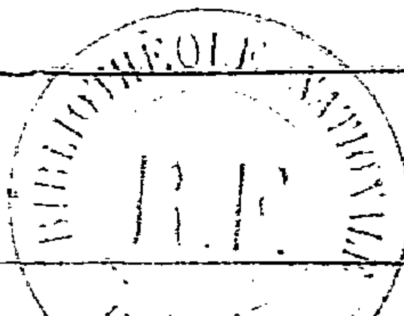
— Monsieur le duc, dit Mme de Bans en proie à une agitation bien explicable, M. Martinet s'est présenté aujourd'hui chez Mme de Menneville, lui demandant pour vous cinquante mille francs, et la menaçant, si elle refusait, toujours en votre nom...

— C'est impossible ! s'écria M. de La Coste, non moins agité que sa cousine. Il m'a donné l'argent que je lui demandais contre la signature d'Adrien.

— Quel peut être son but ?

— Je l'ignore. Mais je crois que vous vous trompez, ma cousine. Il doit y avoir confusion. Plus j'y songe, plus M. Martinet me paraît incapable d'une action aussi monstrueuse. Sa réputation est faite ; et quand il est venu tout à l'heure me demander les papiers que réclame Mme de Menneville, je n'ai pas hésité à les lui remettre sur sa parole.

— Cet homme veut perdre la marquise, j'en suis certaine, monsieur le duc. Il l'a jouée, en lui demandant sa signature pour cinquante mille francs dont vous aviez besoin ; il vient de vous jouer





Il lui baisa la main.

de même, en vous enlevant des lettres dont vous devez comprendre la gravité pour une femme dans la situation de Mme de Menneville.

— Et la marquise, et vous, ma cousine, vous m'avez cru capable de menacer et de déshonorer une femme ?

Mme de Bans ne répondit pas d'abord.

— J'ai pu être ridicule et fou, reprit le duc. J'ai pu être mauvais père en compromettant l'avenir de mon fils, faute que je compte réparer par la diplomatie ; mais ce n'est pas une raison pour me soupçonner d'un calcul infâme, dont la pensée même est une lâcheté.

Le duc se faisait illusion en parlant ainsi. Certes, il n'eût pas commis cette action qu'il jugeait lâche ; mais agissait-il loyalement en jetant son fils, jeune, beau, séduisant, à la tête de Mathilde de Jéhennes, la riche héritière du comte de Baurain ? Pour avoir le droit d'être fier et de ne pas se blesser d'un soupçon, il ne faut pas qu'un acte ombre la vie, il faut pouvoir fouiller sa conscience. Or, M. de La Coste avait une façon d'agir, qu'il appelait de la diplomatie, et qui pouvait passer dans le monde pour monnaie courante ; mais, avec un peu plus ou un peu moins d'alliage, c'était, devant une conscience, de la fausse monnaie.

— Pardonnez-moi, mon cousin, reprit Mme de Bans ; je suis prête à vous faire mes excuses. Mais il y a quelque chose de plus pressé, dont vous et moi devons nous occuper d'abord. Mme de Menneville est menacée, il faut veiller à son salut.

— Je ne demande pas mieux, disposez de moi.

— En vous réclamant les lettres de la marquise, M. Martinet devait avoir un but.

— Celui de les rendre à qui de droit sans doute.

— J'oserais presque affirmer le contraire. N'oubliez pas que cet homme est allé menacer Mme de Menneville, en lui demandant pour vous...

— Cinquante mille francs qu'il venait de donner à mon fils, interrompit M. de La Coste. Oui, cela est étrange.

— Mon cousin, nous ne devons plus rien nous cacher, afin d'agir d'un commun accord.

— Je suis de votre avis.

— La marquise ne possédant pas cette somme, elle a souscrit un engagement à M. Martinet.

— Cela se complique.

— Et pour retirer cet engagement de l'homme d'affaires, je lui ai mis aujourd'hui entre les mains la somme qu'il réclamait, et que je croyais être pour vous.

— Vous avez fait cela ! exclama le duc. Je vous croyais...

— Gênée, n'est-ce pas ? vous aviez raison ; mais la dot d'Aline était chez mon notaire, j'en ai retiré une partie.

— Pour la donner à M. Martinet ?

— Et sauver une amie.

— Avez-vous pris un reçu ?

— Je n'ai pas même songé à le demander. La réputation de M. Martinet est si pure.

— Ah ! ma pauvre cousine, quelle imprudence !

— Eh bien, tout cela n'est rien encore.

— Que peut-il exister de pire ?

— Dès que M. Martinet eut fait jeter à la poste l'engagement de Mme de Menneville, il se rendit chez vous pour s'emparer de ses lettres ; il a donc besoin d'une arme contre la marquise.

— Dans quel but ?

— Le sais-je ? Le fait est là, c'est tout ce que je peux dire.

— Que faire ?

— Redemander vous-même ces lettres, les exiger au besoin.

— Je le ferai. Mais s'il refuse ?...

— Nous aviserons. Ah ! si l'on pouvait découvrir le mobile qui le fait agir.

— L'argent sans doute. Il veut vendre ces papiers à la marquise.

— Dieu veuille qu'il ne demande que cela.

— Que craignez-vous donc ?

— Tout et rien. C'est justement cet inconnu qui m'épouvante.

— Ferez-vous part de vos craintes à Mme de Menneville ?

— Ce serait la jeter dans une inquiétude affreuse. Il faudrait pourtant qu'elle connût M. Martinet en qui elle a confiance.

— Et si elle l'avait réellement chargé de la mission qu'il a remplie auprès de moi ?

— Mme de Menneville a une amie sincère qui connaît ses secrets, monsieur le duc. Moins fière, elle n'eût pas attendu quinze ans pour la charger de ce soin. Peut-on supposer que, tout à coup, elle réclame d'un étranger, qu'elle voit pour la première fois, un de ces services qu'expliquent seules de longues années d'affection ou de dévouement.

— Voyez la marquise, ma chère cousine, tâchez de savoir ce qui vous intéresse. Demain à midi je serai chez M. Martinet; jusqu'à cette heure j'attendrai chez moi, pour le cas où vous auriez quelque chose à m'apprendre.

— Mon cousin, je vous remercie.

— Il n'y a vraiment pas de quoi. Mais quand cette affaire sera terminée, ajouta le duc en baisant galamment la main que lui tendait Mme de Bans, peut-être aurai-je des comptes à vous demander, belle cousine.

— Je ferai de grand cœur amende honorable, mon cousin.

Presque aussitôt après la mère d'Aline, Adrien sortit de l'hôtel de La Coste.

Soit qu'il trouvât fort longue la visite de Mme de Bans, soit qu'il regrettât son indifférence vis-à-vis d'elle, le jeune homme, se dirigeant vers le salon, fut surpris par quelques mots qui excitèrent sa curiosité. Il écouta comme avait écouté Aline chez Mme de Menneville, et il résolut, ne pouvant mieux pour ses cousines, de leur aider dans l'œuvre qu'elles avaient entreprise.

Sa détermination fut prompte; il n'en fit point la confidence à son père, et se rendit sans plus tarder chez l'homme d'affaires, qui lui faisait l'effet d'un profond scélérat.

M. Martinet le reçut, malgré l'heure avancée de la soirée, avec ses façons obséquieuses et son inaltérable sourire. Adrien était pâle; un léger tremblement agitait sa lèvre.

— Eh! mon cher monsieur, vous serait-il arrivé quelque chose de fâcheux? j'en serais pour ma part désolé, dit l'agent d'affaires d'un ton doucereux, qui parut railleur au jeune homme mal disposé.

— L'affaire qui m'amène est pressante, monsieur, répondit Adrien. C'est une affaire d'honneur. Etes-vous disposé à m'entendre et à me répondre franchement?

— Voilà un engagement que je ne saurais prendre, dit M. Martinet avec une lenteur qui augmentait l'impatience du jeune homme. S'il ne s'agit que de moi, certes je me mets à votre disposition, n'ayant absolument rien à cacher; mais dans ma situation, on possède beaucoup de secrets dont on n'a point le droit de

disposer. S'il s'agissait de quelqu'un de ceux-là, je me tairais, malgré mon désir de vous être agréable.

— Vous en jugerez, monsieur. Je veux vous entretenir de Mme de Menneville.

— Mme de Menneville, répéta l'homme d'affaires, sur plusieurs intonations plus ou moins surprises ; je ne connais point ce nom-là.

Adrien bondit hors du siège qu'il avait accepté.

— Vous ne connaissez pas la marquise ? s'écria-t-il.

— Non ; je ne crois pas.

— C'est trop fort. Vous êtes allé ce matin chez elle et vous avez demandé, cette après-midi, à mon père des papiers qui lui appartiennent, et que vous ne lui avez pas encore remis.

M. Martinet resta impassible.

— Vous faites confusion, jeune homme, dit-il.

— Savez-vous, monsieur, comment on appelle le double rôle que vous jouez depuis ce matin ?

— Il est probable que je l'ignore.

— Cela s'appelle du chantage.

L'homme d'affaires sourit plus fort, et toute sa physionomie exprima une compassion qui exaspéra Adrien.

— Et le chantage mène à la correctionnelle, ajouta celui-ci, sans retenir un geste de menace.

— Vous êtes vraiment fort instruit pour votre âge, dit M. Martinet sans élever la voix. Et pourtant, il est des choses, indispensables à un homme du monde, que vous paraissez ignorer encore.

— Auriez-vous l'intention de me donner une leçon ?

— Auriez-vous celle de me faire une menace ?

— Oui, monsieur, je l'avoue.

— J'aurai la même franchise, jeune homme. Je trouve que vous méritez la leçon que j'ai l'intention de vous donner, et j'ose compter pour cela sur la reconnaissance de M. le duc.

— Monsieur, vous devenez impertinent.

— J'en serais désespéré. Mais réfléchissez, je vous en prie, et, le premier, vous reviendrez sur vos paroles. J'admets un instant que je connaisse la marquise de Menneville, dont vous venez de m'apprendre le nom, et qu'elle ait eu assez de confiance en moi

pour me charger d'une mission délicate, serait-il d'un homme de cœur de vous répondre, monsieur ? et la discrétion ne devrait-elle point m'attirer vos louanges au lieu de vos insultes ?

— En apparence, vous avez raison, monsieur, dit Adrien qui se contenait à grand'peine ; mais, en réalité, vous savez bien que j'ai le droit de vous demander des comptes, et que votre conduite est infâme.

— J'ai pitié de vous, au point que vos paroles ne m'offensent nullement. Vous êtes égaré, je le vois, incapable de raisonner, sous l'influence de je ne sais quel écart d'imagination. Je vous pardonne et vous plains.

— Tenez, monsieur, fit Adrien, qui perdait réellement la tête en face de cette statue parlante, jouons cartes sur table : vous rendrez à Mme de Menneville les papiers que mon père vous a remis pour elle ce matin, et vous garderez les cinquante mille francs que vous avez reçus de Mme de Bans ; j'engagerai pour cela tout ce qui me reste.

— En vérité, si je possédais les papiers dont vous parlez, monsieur, ce serait les vendre bien cher, et je m'empresserais de signer le contrat. Malheureusement, je ne sais ce que voulez dire.

— Et pourtant, monsieur, vous les rendrez, ou je vous tuerai.

— Oh ! voilà qui pourrait compromettre certains projets, que M. le duc vous pardonnerait difficilement de faire avorter.

Et M. Martinet souriait, comme sourirait un professeur à un élève récalcitrant.

Adrien était atterré ; il regardait cet homme de marbre, à la façon dont on regarde les phénomènes, avec une surprise mêlée d'effroi. Mais l'indignation qui grondait en lui l'emporta sur toute autre impression. Il reprit :

— Voulez-vous me donner ces lettres, monsieur ? elles seront remises ce soir à Mme de Menneville.

M. Martinet haussa légèrement les épaules.

— Que faudrait-il donc pour vous émouvoir ? s'écria le jeune homme.

— Ce ne sont certes pas vos colères insensées qui y parviendront.

— Si je vous disais que vous êtes un misérable ?

— Je vous plaindrais de l'oser, et je demanderais à Dieu de vons le pardonner.

— Si je vous tuais ?

— Le ciel me serait ouvert, et vous auriez le remords d'un assassinat, sans que cela vous donne ce que vous cherchez.

— Croyez-vous donc que je veuille vous tuer sans combat?

— Un duel? Oh ! alors, c'est moi qui vous tuerais.

— Si Dieu le veut, riposta Adrien.

M. Martinet se contenta d'accentuer son sourire sans lever les yeux.

— Une dernière fois, monsieur, je vous adjure, au nom de l'honneur, de rendre ces lettres.

— Cela devient une sotte plaisanterie.

— Je vous enverrai demain mes témoins, monsieur.

— Ils seront les bienvenus.

Un coup de sonnette interrompit les deux hommes, et presque aussitôt Rosalie annonça :

— Le vieux!

— Qu'il entre vite, dit M. Martinet avec empressement.

Adrien voulut se retirer, et se heurta à l'homme qui entrait, en saluant de l'air le plus gracieux du monde.

C'était un beau vieillard, dont l'œil vif et noir contrastait avec la chevelure et la barbe blanches.

— Est-ce que je vous chasse, monsieur? demanda-t-il.

Le jeune homme eut un léger mouvement de surprise.

— M. Bertrand, mon propriétaire, dit l'homme d'affaires d'un ton dégagé, qui ne pouvait laisser deviner la scène précédente.

La conversation aurait pu s'engager; Adrien ne le voulut pas. Il sortit en disant :

— Monsieur Martinet, je compte sur vous.

Une fois dehors, on l'eût entendu murmurer :

— C'est étrange, je connais cette voix.

Il erra longtemps avant de rentrer à l'hôtel; il avait besoin d'air et de méditation.

Le lendemain, le duc se rendit à son tour chez M. Martinet, ainsi qu'il l'avait promis à sa cousine. Adrien attendait son retour avec impatience, quoique M. de La Coste eût été discret. Mais le

jeune homme espérait découvrir quelque chose sur la physionomie de son père. Cette physionomie était la plus maussade qu'on pût imaginer.

— Cet homme est impossible ! s'écria-t-il en rentrant. Je le vois hier, et il ne me prévient pas qu'il part pour un mois.

— Le lâche ! murmura Adrien. Il a eu peur.

Nous verrons bientôt que le jeune homme se trompait. Du reste, il reçut, une heure plus tard, les lignes suivantes :

« Monsieur,

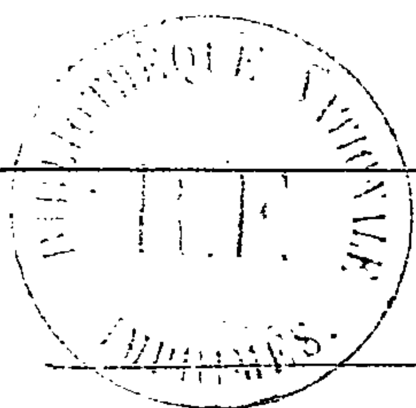
« Une affaire de la plus haute gravité m'appelle hors de Paris, pour un nombre de jours que je ne puis limiter. Dès que je serai libre, j'aurai l'honneur de me mettre à votre disposition.

« MARTINET. »

V

Mlle PLACIDIE, LA SOMNAMBULE

A l'endroit où la rue Turbigo, nouvellement bâtie, se sépare de la rue du Temple, on venait de voir s'élever, en fort peu de temps, plusieurs maisons superbes, habitées en partie par le commerce, avant même qu'on les eût achevées. C'est dans l'une de celles-ci que demeurait, au troisième étage, sur la cour, Mlle Placidie, personnage assez énigmatique qu'on ne voyait guère, qu'on déchiffrait plus mal à la seconde entrevue qu'à la première, et moins que jamais à la troisième. Cette grande, mince et raide personne dont les cheveux, les sourcils, les cils et la peau se confondaient en une couleur uniforme de rhubarbe détériorée, faisait le désespoir de sa concierge, qu'elle effrayait un peu, il faut le dire, avec ses allures d'automate et sa voix sans intonations, complément parfait d'un visage sans physionomie, et de deux yeux bleu terne sans regard.





Le trou était pratiqué un peu au-dessous.

En dépit de cette laideur, car c'en était une, — celle de la mort, — malgré la régularité des traits, Mlle Placidie avait un succès phénoménal. De nombreux équipages stationnaient à sa porte, ce qui flattait fort les imbéciles à pied, qui faisaient queue des journées entières, sans se plaindre, pour obtenir une consultation, non gratuite, de la sibylle du lieu. On parlait d'elle dans tout Paris ;

et, certes, elle n'était pas femme à faire quelque chose pour cela. Sa réputation de pythonisse s'était faite, non moins merveilleuse, non moins rapide, que celle d'honnêteté et de vertu de M. Martinet. C'étaient deux infaillibles, deux immaculés, que la renommée avait prises sur chacune de ses ailes, ne voulant point les séparer peut-être, pour les porter au monde qu'elles pouvaient éclairer ou éblouir, deux effets contraires dont la cause trompe aisément.

Le côté positif de cet engouement, c'est que la somnambule réalisait des bénéfices énormes, ce qui ne la rendait ni plus élégante, ni plus communicative. Toujours vêtue de noir, bien colletée, avec une longue jupe qui lui cachait les pieds, et de longues manches qui lui couvraient une partie des mains, elle avait vraiment un aspect étrange et quelque peu sépulcral, raison pour laquelle, sans doute, le fils de la concierge, jeune homme de vingt ans, peintre en décors, l'avait nommée, avec assez de justesse, un croque-mort femelle.

Mme Bleuze n'écoutait pas toujours volontiers les plaisanteries de son fils sur Mlle Placidie ; elle avait le respect de l'inconnu et la foi au merveilleux. Du reste, la somnambule possédait un argument irrésistible auprès de Mme Bleuze ; elle était d'une générosité royale, et remplaçait les paroles par la monnaie. Aussi, la concierge recevait-elle, avec le plus gracieux de ses sourires, toute personne — et Dieu sait si elles étaient nombreuses — qui demandait Mlle Placidie.

Mlle Placidie était l'associée de M. Martinet ; il l'avait un jour rencontrée par hasard ; elle était pauvre ; il lui offrit d'apprendre un métier lucratif ; elle accepta, et un contrat fut passé. L'agent d'affaires meublait un appartement, faisait les avances et se réservait à peu près les trois quarts des recettes, ce qui, disait-il, était encore fort généreux, puisque, sans lui, Mlle Placidie n'eût absolument rien fait.

Il choisit pour endormeuse une vieille femme sourde qui, ne pouvant trouver d'emploi, se montra reconnaissante de celui qu'on lui donnait. Après quelques répétitions, M. Martinet se déclara satisfait; Mlle Placidie était une somnambule émérite et Mme Agathe, l'endormeuse, comprenait par signes tout ce qu'on voulait

qu'elle comprit. Ces ordres, donnés et reçus en silence, ajoutaient encore au prestige qu'exerçait l'insipide personne de Mlle Placidie, qui, bientôt, se prit au sérieux, et, de tout ce bon public qui venait à elle, ne fut pas toujours la moins crédule. M. Martinet avait eu l'adresse de lui prouver qu'il avait découvert en elle un don de divination, dû à dame Nature, et qu'il suffisait de développer et de diriger pour en faire une puissance. Le coup d'œil de l'homme d'affaires avait fasciné la pauvre fille, qui s'était faite son esclave, et comme les résultats, quoique rognés des trois quarts, rapportaient plus encore qu'elle n'avait osé rêver jusque-là, son culte envers celui qu'elle appelait son bienfaiteur ne pouvait être ébranlé.

Le système de M. Martinet était fort simple ; il avait une police de gens *obligés* dans tous les mondes, qui lui coûtait fort peu. Quand la somnambule se trouvait trop embarrassée pour répondre aux questions de ses clients, elle les remettait à huitaine ou à quinzaine, et il était rare qu'au terme de l'époque assignée, M. Martinet n'eût pas découvert ce que les gens inquiets désiraient savoir. Pour les malades, l'homme d'affaires avait mis au service du docteur féminin une certaine quantité de formules sans danger, qui avaient du moins l'avantage de ne pas aggraver les maladies. Cela suffit souvent à les guérir.

Telle était l'adresse de M. Martinet, que Mlle Placidie croyait en elle, malgré tout, et suivait ses conseils, plus encore par déférence et gratitude, que parce qu'elle les jugeait indispensables.

L'associé venait presque tous les jours, et assistait aux consultations, à l'insu de tous, même de sa somnambule. L'appartement, choisi et agencé par lui, se composait d'un salon, d'une salle à manger qui servait de salle d'attente, et de deux autres pièces dont l'une, la plus petite, contiguë au salon où se faisaient les consultations, servait de boudoir dans les rares occasions où quelque grande dame, trop impressionnée, éprouvait le besoin de se reposer. C'est là que se tenait d'ordinaire M. Martinet.

Le boudoir avait une porte bien fermée, et, par-dessus cette porte, une épaisse portière semblait mettre chacune des deux pièces à l'abri de toute indiscrétion. Mais si l'on eût soulevé le velours, on aurait bien vite découvert sur le bois une ouverture ronde, très

large, comparativement au trou d'épingle qui la terminait. Cette forme d'entonnoir faisait la brèche invisible de l'autre côté, en même temps qu'elle permettait de voir ce qui s'y passait.

C'est par là que M. Martinet se donnait l'agréable passe-temps d'examiner le visage des crédules consultants.

Le trou était pratiqué un peu au-dessus du dossier du fauteuil de la somnambule, de façon à ce que le client lui fît face. Si M[lle] Placidie eut, dans le cours de sa carrière, connaissance de ce moyen de curiosité, elle eut le bon esprit de ne point le dire, soit par indifférence, ce qui était possible, soit pour ne point compromettre sa situation, ce qui pourrait paraître probable.

Quant aux choses, plus ou moins intéressantes, qui se disaient en ce confessionnal non secret, celles qui n'arrivaient pas jusqu'à l'oreille de M. Martinet lui étaient redites exactement par la somnambule. Les quelques mots entendus lui suffisaient du reste pour juger de la véracité du reportage. On se fait une idée du nombre de gens qui furent mis par ce moyen à la merci de l'agent d'affaires. Mais nous ne nous occuperons ici que de ceux qui nous intéressent plus ou moins directement, ayant paru comme acteurs dans la première partie de notre récit.

La bonne foi publique est la chose du monde la plus facile à exploiter; la faiblesse et l'ignorance en sont cause. Si l'on rencontre assez souvent chez les rebouteurs, les somnambules, les guérisseurs de toute espèce, des gens qui sont instruits, il faut en accuser une mauvaise éducation première, qui laisse à l'esprit un levain de superstition, dont une volonté ferme et persévérante peut seule arracher les racines. On ne croit plus, mais on se laisse aller aux affirmations de la sottise et de la crédulité. Les incurables qui ont commencé par le docteur, finissent par le charlatan. Les malheureux qui cherchent la consolation ou l'espérance la prennent où ils la trouvent. La peur de l'enfer a imposé plus de confessions *in extremis* que la croyance en Dieu. Comme on a toujours besoin, on va toujours vers ce qui promet.

La somnambule? on rit d'elle et de soi-même avant d'entrer, mais l'on entre... Si elle dit un mot, dû au hasard ou à son habileté, qui approche du vrai, on s'en empare, comme pour se prouver à soi-même qu'on n'est pas tout à fait un idiot. On dit : C'est

étrange; sans songer que sans étrange, sans miracle, sans impossible, il n'y aurait point de foi. Qu'en ferait-on ?

Fausse monnaie parfaite que celle-là. On ne l'offre qu'aux vues mauvaises, de naissance ou de fatigue. Mlle Placidie la trouvait excellente ; or pur comme celui contre lequel elle l'échangeait.

Depuis quelque temps, la foule était si grande aux consultations magnétiques qu'on avait dû organiser un service de cachets, dont la distribution se faisait chez Mme Bleuse. Il fallait retenir sa place huit jours à l'avance pour un quart d'heure de tête à tête, dont la minute se payait au poids de l'or. C'était d'un fort bon effet de réclame, et la concierge s'y enrichissait par ricochet.

Un homme venait là presque tous les jours ; c'était celui qui avait loué le local, acheté les meubles et installé Mlle Placidie. La concierge se demandait quel intérêt avait pu réunir ces deux êtres, si l'argent ou l'affection était la cause première de l'association. Mais elle ne découvrait rien qui pût la mettre sur la voie.

— Qui se ressemble s'assemble, répondait Justin Bleuze, le peintre, aux suppositions plus ou moins extravagantes de sa mère. La demoiselle, qu'on n'a pas besoin d'endormir, est une vraie momie; lui me fait l'effet d'un personnage de cire, ça n'est pas beaucoup plus récréatif.

— Après tout, ça paie bien, on se moque du reste, disait philosophiquement Mme Bleuze; ça n'empêche que c'est une rude devineresse, et que son monsieur n'est peut-être pas si bête qu'on pourrait le croire.

Justin Bleuze ne répondit à sa mère que par un cri de surprise.

— Tiens, Baudruche ! Qu'est-ce que tu viens faire chez nous ?

— Chez vous? fit le garnement, en promenant en tous sens ses yeux questionneurs dans la loge. Vous avez donc un chez vous, monsieur Justin? Je vous en félicite.

Il s'inclina d'une façon narquoise.

— Qu'est-ce que ce garçon? demanda la concierge.

— Un camarade à moi, de l'école des Frères, que je n'ai pas vu depuis des années, et qui est bien aimable d'être venu.

— Ma foi, je t'avouerai que je ne suis pas venu tout à fait pour te rendre visite, quoique je sois sincèrement content de te rencontrer. Je cherche Mlle Placidie.

— C'est ici, mon cher; mais si tu es pressé, ce sera absolument comme si tu n'étais pas venu.

— Est-ce qu'elle est absente?

— Non; mais il vient tant de monde que chacun doit attendre son tour.

— J'attendrai.

— Huit jours. A moins que ce ne soit pas pour une consultation.

— Pourquoi serait-ce donc?

– Mlle Placidie a des fournisseurs.

— Je ne suis pas de ceux-là. Mais j'ai quelque chose qui me tracasse; on m'a dit que la somnambule me tirerait d'embarras. Je viens pour ça.

— Eh! quoi, Baudruche, toi, un malin, tu crois à ces comédies-là?

— Des comédies! s'écria la concierge. C'est comme ça que tu fais l'article aux clients.

— Baudruche ne peut pas être un client. Il n'a pas le sou, à moins d'être bien changé, et Mlle Placidie se fait payer fort cher.

On payera, dit le jeune homme, en frappant de la main sur son gousset bien garni.

Mais aussitôt, il fit un bond en arrière dans la loge, se dissimulant derrière un rideau de lit.

— Qu'as-tu donc? demanda Justin.

— Mon propriétaire, fit Baudruche à voix presque basse.

— Est-ce que tu n'as pas payé ton terme?

— Ça ne se demande pas. Mais il y a autre chose.

— Quoi donc? questionna à son tour la concierge, qui avait reconnu dans le propriétaire de Baudruche le protecteur de la somnambule.

— M'ame Rosalie nous a annoncé ce matin, à toute la maison, que son maître était parti en voyage pour un mois. Or, je le vois entrer ici; ça ne me paraît pas bien naturel

— Qu'est-ce que c'est que ça, m'ame Rosalie?

— C'est comme qui dirait une dame de confiance.

— Suffit, dit la concierge. Alors, si M. Martinet est votre propriétaire, vous le connaissez ?

— Pardine !

— Qu'est-ce qu'il fait?

— Je crois l'avoir deviné, mais je ne le dis pas.

— Est-ce que ça ne peut s'avouer ?

— Dame, ça dépend de la manière dont on voit les choses. La police à son bon côté.

— Vous le supposez de la police ! s'écria Mme Bleuze, dont le défunt mari n'aimait pas les sergents de ville.

— C'est comme je vous le dis, qu'il en est.

— On le surveillera, fit la concierge d'un air capable; nous ne laisserons pas ennuyer nos locataires, pas vrai, Justin?

— J'en suis. Mais dis donc, la mère, le cabinet de la somnambule, ça pourrait bien être un traquenard.

— Pourquoi ça? demanda Baudruche.

— Ton propriétaire, c'est lui qui a loué l'appartement pour la dormeuse, et il y vient presque tous les jours.

— C'est drôle, murmura Baudruche comme à lui-même. Mais je saurai bien ce qu'il en retourne, si je m'enrôle, ajouta-t-il tout haut.

— Si tu t'enrôles dans quoi ?

— Dans les bataillons de M. Martinet, donc.

— Toi, Baudruche! exclama Justin indigné. Si tu fais ça, nous ne nous reverrons jamais.

— En voilà une drôle d'idée ! la police, c'est pourtant pas bête d'en faire partie, surtout...

Baudruche s'arrêta, comme s'il avait peur de trop dire.

— Est-ce que tu aurais quelque chose à craindre, Baudruche?

—Moi! pas du tout. Mais puisque ça te déplaît, Justin, n'en parlons plus. Je suis trop content de t'avoir retrouvé pour te reperdre.

— Quel état fais-tu, Baudruche?

— Ma foi, je t'avouerai que je ne sais pas faire grand'chose.

— De quoi vis-tu alors ?

— De tout ce qui se trouve.

— Tu vagabondes?

— Beaucoup. Puis je fais les commissions des uns et des autres; j'apprends des nouvelles, je les redis à M. Martinet qui est fort curieux. Quand elles sont inédites et en valent la peine, il me les paye cent sous. C'est superbe. Je suis logé pour rien et il me faut bien peu pour vivre.

— M. Martinet te loge pour rien?

— Je ne crois pas que ce soit sa faute.

— Comment cela?

— C'est toute une histoire; M. Martinet n'est pas le vrai propriétaire. C'est ce qu'on appelle un principal locataire.

— Je connais ça, dit la concierge.

— Le propriétaire réel s'appelle M. Bertrand. C'est un drôle de corps, un original. Je l'ai rencontré un jour que j'étais encore presque gamin, et il s'est intéressé à moi. Depuis ce temps-là je n'ai plus à m'inquiéter de l'existence.

— Et il ne te demande rien en retour de ce qu'il te donne?

— Oh! que si, de temps en temps, répondit Baudruche avec un certain embarras, mais toujours fort peu de chose.

— Alors, demanda Mme Bleuze, vous n'avez pas d'état?

— Ma foi, non.

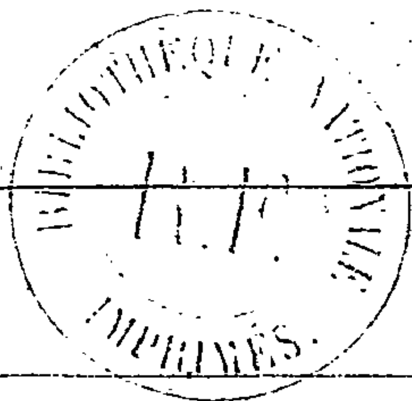
— C'est un tort. Avec ce système-là, tôt ou tard la misère viendra. Et alors...

— Alors, on fait ce qu'on peut, n'est-ce pas? et pas toujours le bien. Vous avez sans doute raison, madame Bleuze, et si mam'zelle Alice était restée à Paris, il est bien certain...

— Qu'est-ce que c'est donc que mam'zelle Alice?

— Une belle et bonne fille, allez. Mais le diable s'est mêlé de mes affaires, elle est partie, et, avec elle, toutes mes bonnes intentions se sont envolées.

Il entra une personne pour demander la somnambule; on lui donna un cachet. C'était une grande femme, toute vêtue de noir, et d'une élégante simplicité; elle avait un accent étranger et un organe monotone. Quant à son visage, on n'en distinguait pas un trait, sous le voile épais qui le recouvrait. Quand on lui dit de revenir dans huit jours, elle eut un rapide mouvement de contrariété, ce fut tout. Elle s'éloigna en disant :





Qu'est-ce que c'est? interrompit une voix pleine de colère.

— Je reviendrai.

— Encore une qui se cache, murmura Baudruche.

— Justin, dit la concierge, tu oublies que l'heure passe. Te voilà en retard.

— C'est, ma foi, vrai, fit gaiement le jeune homme en se levant. M'accompagnes-tu, Baudruche, ou restes-tu avec la mère?

— Je vais avec toi. Aussi bien je ne veux pas monter là-haut pendant que M. Martinet y est encore. Je reviendrai demain.

Le soir, quand Justin rentra du travail, Mme Bleuze l'engagea à ne point trop cultiver la connaissance de son ancien camarade d'école.

— La fainéantise, lui dit-elle, ça mène toujours à mal, et il y a déjà assez de louche dans la conduite de celui-là.

— Pas de danger, ma mère, répondit l'apprenti, qui se sentait attiré vers le vagabond. Quand on travaille, on n'a guère le temps de cultiver autre chose que la couleur. Mais Baudruche, qui est un malin, peut nous apprendre bien des choses, et si, comme il le dit, M. Martinet est un agent de police, c'est bon à savoir. Il faut s'en assurer.

— C'est drôle, fit Mme Bleuze, que le nom de M. Martinet avait jeté dans une espèce de rêverie, je ne l'ai pas vu sortir aujourd'hui.

— C'est qu'il aura passé pendant que vous étiez aux provisions.

— Ça se peut bien, après tout.

Mme Bleuze, fatiguée de sa journée, s'endormait volontiers le soir, pendant que son fils gardait la loge. Justin était seul quand Baudruche reparut vers dix heures.

— Est-ce qu'il n'y a vraiment pas moyen de voir la somnambule? demanda-t-il.

— Dame, la mère fait des passe-droits quand on lui donne la pièce.

— Je payerai ce qu'il faudra.

— Tu lui as avoué que tu ne travailles pas, elle croira que c'est de l'argent volé.

— Elle se trompera : c'est de l'argent donné. Mais elle est donc bien scrupuleuse, la maman Bleuze?

— N'a-t-elle pas raison ?

— C'est possible, mais c'est drôle. Moi, il me semble que si je me mêlais une fois d'être honnête, j'aurais des scrupules sur toutes choses, et que je ne laisserais point, par exemple, passer

des gens qui me donneraient la pièce, quand ce serait le tour de ceux qui ne me donneraient rien.

— A ce compte-là, dit le peintre, on ne s'enrichirait jamais. Sans doute, il faut être honnête, et ma mère l'est comme pas une ; mais il ne faut pas que ce soit bêtement.

— C'est ça, fit en riant Baudruche, on ne prend pas vingt sous dans la poche de son voisin, mais on lui passe sa pièce fausse sans le moindre scrupule, pendant qu'il est fort occupé ou qu'il ne fait plus clair.

— Tiens, quand on l'a reçue, il faut bien qu'on s'en débarrasse.

— Oui, dit Baudruche, parce qu'on a été un imbécile ou un étourdi, on se fait coquin pour racheter ça. Et l'on ose parler de la conscience, une machine où tout chacun attache des rouages selon ses besoins, j'aime bien mieux ne pas en avoir du tout; on n'a pas la peine de lui faire la conversation. La conscience, mon cher, ça me fait l'effet d'une prude qui met un voile, et vous fait des yeux par dessous. Je mets ça à la porte, moi, j'aime mieux une effrontée.

— Qu'est-ce que c'est? interrompit une voix pleine de colère, pendant qu'une main entr'ouvrait les rideaux de l'alcove, où dormait mal, sans doute, Mme Bleuze. On parle de femmes, en vérité, à cet âge-là! N'est-ce pas honteux? Il est l'heure de vous en aller monsieur Baudruche; et depuis longtemps, ajouta la concierge. Mon fils n'a pas besoin que vous veniez lui parler d'effrontées, surtout à onze heures du soir. Filez, je vous prie.

— Mais, maman, Baudruche faisait une comparaison; il ne parlait pas de femmes.

— Je l'ai entendu, monsieur, il disait: J'aime les effrontées! Jolies dispositions qui promettent pour l'avenir!

— Madame Bleuze, voulez-vous m'entendre? demanda Baudruche.

— Je vous ai déjà trop entendu comme ça, doux Jésus!

— Je vous apporte de l'argent de la part d'une dame.

— A moi? fit la concierge, dont le ton s'adoucit sans qu'elle le voulût. Personne ne me doit rien.

— Cette dame, une riche douairière du noble faubourg, a besoin de consulter Mlle Placidie.

— C'est différent. Attendez que je me lève.

— C'est pas la peine. Justin me donnera un cachet pour demain et je vais mettre l'argent sur la cheminée. On m'a dit de vous offrir la pièce ronde et si ça ne vous suffisait pas, de faire la paire. Ça vous va-t-il ?

— Dame, si l'on ne veut pas donner plus. Mais il ne faut pas croire que ça m'est facile, ces choses-là ; j'y risque de perdre ma place. Justin, prends la boîte aux cachets et donnes-en un du dix; tu en trouveras encore plusieurs. Tu sais?... dans la réserve.

— Je vous enverrai des pratiques, madame Bleuze, dit Baudruche en se retirant.

Puis, dehors, à Justin :

— Tu le vois, ta mère m'accepte. C'est pas plus difficile que ça.

Le peintre dormit mal. Il pensait à Baudruche, et maudissait le hasard qui l'avait remis sur son chemin. La théorie de son camarade sur la conscience lui semblait condamnable, mais la définition était vraie, et le jeune homme, passant en revue malgré lui tous les gens honnêtes qu'il connaissait, s'avoua que la plupart, depuis le patron jusqu'au dernier des apprentis, et lui-même, ne manquaient jamais les occasions, dans le genre de celles dont profitait Mme Bleuze. Baudruche avait-il raison ? Etait-ce mal?

De ces deux enfants, dont l'un avait reçu des principes réputés honnêtes, et dont l'autre était un vaurien, c'était celui-ci qui voyait le plus juste. Cela tenait à ce qu'il n'avait aucun intérêt à voir autrement. S'afficher vaurien lui rapportait plus que de jouer à l'homme vertueux, et il raillait volontiers ce que l'on est convenu d'appeler les honnêtes gens.

Il avait frappé juste en ouvrant au doute l'esprit de Justin. L'échafaudage de principes que Mme Bleuze était si fière d'avoir inculqués à son fils, et auxquels le plus scrupuleux des bourgeois n'eût trouvé rien à redire, s'effondrait sous la remarque judicieuse d'un vagabond. Cela pouvait avoir deux résultats opposés, auxquels les circonstances et les contacts devaient contribuer pour leur part : faire du jeune homme un garçon scrupuleux sur la question du devoir, ou le jeter sur la route contraire, avec cette pensée que l'honnête n'existe pas. Malheureusement, les exemples

de cette honnêteté bourgeoise, qui se croit immaculée parce qu'elle n'a pas joué du couteau, ni pris de porte-monnaie, mais qui spécule avec des airs d'innocence sur la misère et la sottise, sont si fréquents, qu'il suffit d'avoir les yeux ouverts pour les rencontrer à chaque pas. Or, Baudruche avait ouvert ceux du camarade Justin. Forcer les honnêtes gens à se regarder était sa façon de leur prouver qu'ils ne valaient pas tant plus que lui. Il ne se doutait guère, le pauvre misérable, ne devant laisser de son court passage dans la vie qu'un léger souvenir à quelques-uns, qu'il venait de créer un homme, que des réflexions nées de sa raillerie, jetée au hasard dans une âme chercheuse, sortiraient les plus belles pages qui aient jamais été écrites sur ce sujet.

Quelques années plus tard, après les épreuves du siège et de la guerre civile, Justin Bleuze, encore jeune, mais vieilli par les malheurs de la France et ceux de nombreuses familles à lui connues, écrivait dans un journal, sous forme de conseils aux travailleurs, des lettres où l'honnêteté était comprise et enseignée de la façon dont la comprenait, mais se gardait de la pratiquer, Baudruche le vaurien.

VI

CHEZ MADEMOISELLE PLACIDIE

L'heure des consultations, dans la maison de la rue Turbigo, était de neuf heures à midi et de deux heures à cinq ; ce fut à l'ouverture du matin que se trouva Baudruche, Mme Bleuze lui ayant dit que M. Martinet ne venait guère qu'à celles de l'après-midi.

— Qu'est-ce que vous voulez encore ? demanda la concierge, fort adoucie à l'endroit du garnement, depuis qu'il lui avait promis de lui envoyer bon nombre de pratiques pour sa somnambule.

Le ton était rude, mais le sourire le démentait.

— Ma grande dame n'a pas voulu venir dans la crainte de se compromettre ; elle a confiance en moi et m'envoie à sa place.

Bleuze eut un éclat de rire assez impertinent pour Baudruche, qui n'eut pas l'air d'y prendre garde, et monta.

Il y avait déjà quelques personnes dans la salle d'attente; le jeune homme prit sa place et attendit son tour. Il ne fut pas longtemps le dernier ; les clients se succédaient, et force devait être à ceux qui allaient venir encore de rester debout, lorsque Baudruche, à son grand étonnement, vit entrer l'étrangère en deuil, que la concierge avait remise la veille à huit jours.

— On lui aura enseigné le moyen de forcer la porte, pensa Baudruche, tout en examinant la grande personne qui semblait regarder autour d'elle d'un air craintif.

Il aurait bien voulu voir son visage, mais le voile restait baissé, quoiqu'il fît une chaleur étouffante dans la salle encombrée, et il était d'une épaisseur à ne pas laisser d'espoir. Elle restait près de la porte, et s'appuyait contre le mur. Baudruche se leva et lui porta sa chaise.

— Madame, dit-il, vous paraissez souffrante. Asseyez-vous.

— Je vous remercie, monsieur, et j'accepte, car je crois qu'il faudra attendre longtemps.

Baudruche lui ayant rendu ce petit service, se crut le droit de rester près d'elle ; il prit la place qu'elle avait quittée, contre la muraille.

Personne n'arrivait plus, la concierge ayant l'ordre, un certain nombre atteint, de renvoyer les gens. Il ne restait qu'une dame à passer au salon avant Baudruche ; elle avait raconté l'histoire de son chien perdu, dont elle venait demander la piste à la somnambule.

— Bien heureux sont ceux qui viennent ici pour de pareils motifs ! murmura le garnement, en se penchant vers l'étrangère.

Il surprit un soupir profond, douloureux. C'était une réponse, le commencement d'une involontaire confidence.

— Chagrin de cœur, pensa Baudruche.

La porte s'ouvrit ; il fut obligé de se reculer pour laisser passer un homme qu'il ne vit que de dos, et auquel il prêta, du reste,

une médiocre attention. La femme voilée baissait la tête, et ne semblait point voir ce qui se passait autour d'elle. L'homme traversa la pièce, saluant tout le monde, et se dirigea vers les appartements. Des murmures s'élevèrent. Il se retourna, et dit de façon à être entendu de tous :

— Je suis le médecin de la maison.

Dans le silence qui se fit subitement, on entendit un cri étouffé et une exclamation de surprise. L'homme s'arrêta, regardant autour de lui, et son regard eut un éclair étrange, que saisit Baudruche, malgré la rapidité avec laquelle il s'éteignit. Il fit un pas vers la femme en noir, qui s'était levée tremblante, effarée, hésita une seconde et continua sa marche de ce côté. Elle saisit le bouton de la porte et ne parvint pas à l'ouvrir; sa main frémissait sur la serrure. Baudruche ouvrit, elle se précipita.

— Je le retiendrai, lui dit rapidement le jeune homme.

Il referma la porte et, se retournant vers le nouveau venu :

— Je vois que vous me reconnaissez, lui dit-il du ton le plus naturel, et je vous remercie, monsieur, de venir à moi.

L'homme fut d'abord interdit, puis il voulut passer outre. Sans avoir l'air d'y mettre une intention, Baudruche s'appuya sur la porte.

— Est-ce que vous avez des nouvelles du fameux coffret? demanda-t-il d'un ton dégagé.

L'inconnu réfléchit sans doute que la fugitive était loin. Il parut en prendre son parti.

— Ma foi, jeune homme, dit-il, je ne vous reconnaissais pas, et j'avoue que je ne venais pas à votre intention.

— Je l'ai cru et vous prie de m'excuser, alors.

— Je désirais parler à cette dame voilée qui était près de vous.

— Et qui vient de se sauver comme si le diable la poursuivait?

— Une de mes clientes, qui voulait me laisser ignorer qu'elle vient ici.

— C'est probable.

— Mais ne me parliez-vous pas d'un coffret ?

— Oui, de celui au sujet duquel vous avez demandé tant de renseignements à la mère Baudruche.

— Dont vous êtes le petit-fils, n'est-il pas vrai ?

— Pour vous servir.

La conversation se fût sans doute prolongée, si le numéro du jeune homme n'eût été appelé. Il jugea que la dame, dont il s'était fait le protecteur, était assez loin pour ne plus rien craindre d'une poursuite, et se rendit à l'appel. L'inconnu fut du même avis, sans doute, car il ne rouvrit point la porte fermée par Baudruche.

Celui-ci salua Mlle Placidie à la façon des gens qui paient leur droit d'entrée, c'est-à-dire en l'examinant des pieds à la tête, et avec un jeu de physionomie qui demandait :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Vous voulez une consultation ? demanda la somnambule de sa voix monotone et murmurante.

Il fit un signe affirmatif ; Mme Agathe se dressa, et presque aussitôt Mlle Placide ferma les yeux.

— Que désirez-vous savoir ? demanda-t-elle.

— Beaucoup de choses. Je vous préviens que j'en veux pour mon argent.

— Précisez.

— Dites-moi pourquoi Mlle Alice Mathieu, et plusieurs autres, tiennent à savoir d'où vient un coffret que possédait ma grand'-mère.

La dormeuse réfléchit un instant.

— Cela demande, dit-elle ensuite, quelques recherches, trop longues peut-être pour aujourd'hui. Mais je puis vous dire tout de suite ce qu'était le coffret.

— Allez-y, fit Baudruche qui, connaissant l'histoire, se promettait de juger d'après cela le savoir de la somnambule.

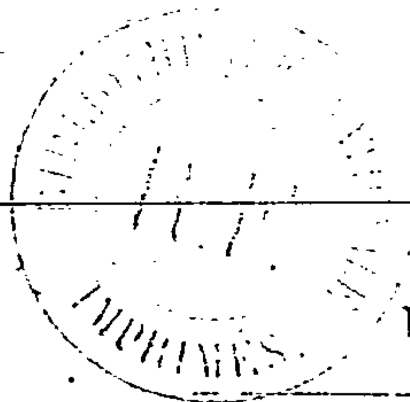
— C'est une petite boîte de cuivre, qu'une fille de votre grand' mère lui a laissée en mourant.

— C'est bien cela ! exclama Baudruche ébahi.

— Elle le tenait de sa maitresse, qui restait... attendez, je vois la maison...

— Ah ! bah ?

— Ne m'interrompez point, laissez-moi marcher... je suis les boulevards Bonne-Nouvelle, Poisonnière, Montmartre, des Italiens... m'y voilà : Chaussée-d'Antin.





Baudruet s'appuya sur la porte.

— Sapristi ! s'écria Baudruche. Vous le saviez, ou c'est le diable qui vous souffle.

Mlle Placidie resta impassible.

— Il y a de grands intérêts attachés à ce coffret, reprit-elle mais je le regarde en vain, rien ne m'éclaire.

— Cherchez bien, dit le jeune homme entraîné.

— Oui, moi-même, je voudrais savoir, car ce sont des secrets bien graves, et celui qui les connaîtrait...

— Ferait fortune ! interrompit Baudruche.

— Peut-être.

— Cherchez donc encore, mam'zelle Placidie. Si vous trouvez, ça sera pour nous deux.

— C'est inutile aujourd'hui ; je ne peux pas.

— Qu'à cela ne tienne. Je reviendrai.

— Oui. Peut-être plus tard...

— Il n'y a pas de peut-être ; il faut trouver.

— Je chercherai.

— Quand voulez-vous que je revienne ?

— Pas avant quinze jours.

— C'est bien long, mais puisqu'il le faut, on se résignera.

Baudruche sortit en disant aux gens qui attendaient :

— C'est merveilleux, épatant, miraculeux ! j'en ai la chair de poule. Cette femme-là, c'est une sorcière.

— Eh bien ? lui cria Mme Bleuze.

— Vous aviez raison, et si Justin était monté une seule fois chez mam'zelle Placidie, il y croirait comme j'y crois moi-même. Mais ce n'est pas tout ça : avez-vous vu monter un homme en paletot marron avec des lunettes bleues ?

— Je le crois bien. Il montait sans rien dire, je l'ai rappelé ; il a continué son chemin, en disant qu'il était le médecin de la somnambule.

— C'est cela. Et n'avez-vous pas vu descendre aussitôt la dame voilée qui est venue hier soir ?

— Oui ; elle m'avait donné vingt francs pour passer aujourd'hui.

— Eh bien, elle n'a point passé du tout. Quand elle a vu l'homme aux lunettes, elle s'est sauvée et court encore sans doute.

— Tout ça, c'est bien drôle.

— Je garde mon avis qu'il doit y avoir de la police là-dedans.

— Si mon pauvre défunt vivait, nous ne resterions pas deux fois vingt-quatre heures dans la maison.

— C'est une drôle d'idée. Mais à chacun les siennes; je suis partisan de la liberté pour tout, et pour tous.

— Dites donc, si l'homme aux lunettes est de la police, celle qui a filé pourrait bien être une voleuse.

— Dans ce cas-là, je serais complice, madame Bleuze, mais je ne crois pas.

— Elle cache bien sa figure pour n'avoir rien à craindre.

— Elle a peut-être eu la petite vérole. Madame Bleuze, si vous voulez m'aider, nous découvrirons bien sûr quelque chose.

— Je ne demande pas mieux, car je n'aime pas ce qui est louche.

— Faites attention si M. Martinet vient ici aux mêmes heures que l'homme aux lunettes.

— J'y veillerai.

— Et si la dame noire revient, glissez-lui mon adresse, et dites-lui que je suis tout prêt à la servir. Elle m'intéresse cette femme-là, presque autant que l'homme aux lunettes me déplaît. Ah ! mais... je n'en ai pas d'adresse, car je ne compte pas mon domicile chez M. Martinet. Les gens qui logent pour rien des va-nu-pieds de mon espèce, ne m'inspirent pas de confiance.

— Eh bien, voilà ce qu'on peut appeler de la reconnaissance.

— On n'est pas maître de ses impressions. Dites à la dame noire que si elle a besoin de moi pour quoi que ce soit, elle me donne, par votre entremise, un rendez-vous.

— Où ça ?

— Où elle voudra ; sur les tours Notre-Dame ou dans les caveaux du Panthéon ; je trouverai le chemin qu'elle m'indiquera, serait-ce aux enfers.

— Et vous me tiendrez au courant, Baudruche?

— Comme moi-même.

— Je ferai ce que vous désirez.

Pendant que le garnement achevait de gagner les bonnes grâces de la concierge avec un appât de curiosité, l'homme aux lunettes, ainsi qu'il l'appelait, était reçu dans le boudoir de la somnambule par M. Martinet lui-même.

— Vous avez eu là une richissime idée, lui dit-il.

— On fait ce que l'on peut, répondit l'homme d'affaires avec humilité.

— C'est bien lorsque, ainsi que vous, on peut beaucoup, mon cher M. Martinet.

— Vous me flattez.

— Pas le moins du monde.

— Je vous l'ai dit, et je vous le répète, je ne m'oppose pas à ce que vous fassiez des opérations pour votre compte personnel, je désire qu'elles vous rapportent ce que vous en espérez, je vous y aiderai même de tout mon pouvoir, mais il ne faut pas qu'elles gênent mes entreprises.

— Si elles pouvaient vous gêner en quoi que ce fût, j'y renoncerais le premier.

— Pour le savoir, il faut que je les connaisse, et vous m'aviez caché celle-ci.

— Votre absence est mon excuse. Mais tout est réparable, et ma somnambule est un excellent moyen d'action, que je mets à votre service.

— Je ne refuse point. Vous voyez, monsieur Martinet, que ma police est bien faite : je suis à Paris depuis deux fois vingt-quatre heures, et je connais tous vos agissements.

L'homme d'affaires s'inclina.

— Vous avez aussi manqué de franchise, au sujet de votre affaire avec Adrien de La Coste.

— Je vous ai du moins scrupuleusement obéi en ce qui le concerne, au risque de me faire passer pour un lâche.

— Vous prouverez bientôt que vous ne l'êtes pas. J'ai besoin que ce jeune homme vive, et vous étiez fort capable de me le tuer. Plus tard, si vous le désirez, je vous l'abandonnerai. Mais je reviens à votre manque de confiance. Ces lettres qu'il vous demande sont en votre possession ?

M. Martinet se contenta de sourire sans répondre.

— Peu m'importe, vous le pensez bien. La marquise de Menneville est assez riche pour les payer, le prix que vous les lui ferez ne me regarde pas.

— Supposez-vous donc que je veuille les lui vendre ? demanda l'homme d'affaires d'un ton de reproche.

— Oui, et je vous approuve.
— Vous vous trompez.
— Alors votre but m'échappe.
— Une réserve pour l'avenir,
C'est prudent. Et qu'allez-vous faire pendant le mois de prison que je vous impose?
— D'abord, je sortirai le soir et le matin.
— Si l'on vous reconnaît?
— Pensez-vous que vous soyez reconnaissable, monsieur Bertrand? Je prendrai comme vous un déguisement.
— Et le reste du jour?
M. Martinet souleva la portière, et pria le visiteur de mettre l'œil à l'ouverture de la porte.
— Vous êtes fort, monsieur Martinet, très fort, dit celui-ci en se relevant. Savez-vous ce que peut avoir à demander à votre somnambule ce petit Baudruche?
— Je le saurai ce soir.
L'homme d'affaires pensait bien que le garnement, intrigué par les recherches de plusieurs personnes au sujet du coffret de sa grand'mère, était venu demander à Mlle Placidie des renseignements que, sans doute, il espérait se faire payer. Il trouvait même la chose si vraisemblable qu'à l'avance, à tout hasard, il avait instruit la somnambule de ce qu'il savait à ce sujet. Mais en même temps, M. Martinet jugeait sage de suivre le conseil de Rosalie, en ne rendant point compte à celui qui semblait être son maître, d'une affaire assez mystérieuse pour promettre quelque profit.
— Mlle Placidie a bonne mémoire? demanda M. Bertrand, le propriétaire, presque toujours absent de la maison, où il logeait pour rien Baudruche et quelques drôles de ses pareils.
— Excellente. Sans cela, j'aurais établi un appareil acoustique dans ce boudoir. Mais puisque nous parlons de Baudruche, permettez-moi de vous dire mon opinion sur ce garçon-là.
— C'est un jeune gredin d'une intelligence qui promet.
— Et d'une sensiblerie qui peut avoir son danger.
— Voilà qui me surprend étrangement.
— Il a rencontré, dans je ne sais quelle affaire, une jeune fille

qui l'a fort impressionné, et dont le seul souvenir lui donne des velléités d'honnêteté peu rassurantes. Heureusement, la jeune fille, qui se nomme Alice, est partie, dit-on, pour Londres, et Baudruche s'en console en soupirant.

M. Martinet regardait attentivement son propriétaire en prononçant le nom d'Alice; mais il ne put saisir le moindre tressaillement sur ce visage, si bien grimé que Baudruche lui-même ne l'avait pas reconnu. Il n'en conclut pas cependant que M. Bertrand ne connaissait pas Alice et n'était pour rien dans l'affaire du *Drap d'Or*, sur laquelle Baudruche refusait de parler.

— Il y a encore une autre chose qui nous assure ce vaurien.

— Laquelle?

— Il me croit de la police.

L'homme aux lunettes cette fois ne réprima pas un sourire.

— Je ne sais qui lui a inspiré cette idée que je me suis bien gardée de détruire. De cette façon, les choses les plus mystérieuses ne lui paraîtront pas suspectes.

— C'est égal, monsieur Martinet, surveillez-le.

— Je voulais charger de ce soin le vieux Mauduit, qui doit aussi un asile à votre générosité. Il n'aime pas Baudruche et fera volontiers ce qu'on lui demandera à ce sujet.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait déjà?

M. Martinet baissa les yeux sans répondre.

— Ah! oui, je comprends, reprit le propriétaire. J'oubliais que ces hommes ne connaissent pas nos relations, et que cela pourrait vous compromettre. Je me charge de la chose. A partir de demain, Baudruche sera filé.

— Cela peut être inutile, mais c'est sûrement prudent.

— Est-ce que vous voyez tous les gens qui viennent ici en consultation?

A peu près. Placidie remet à huitaine tous ceux qui lui paraissent intéressants, et je les examine.

— Vous n'auriez pas remarqué une femme grande, mince, aux yeux bleu pâle et aux traits flétris, que son accent américain ferait reconnaître entre mille.

— Je crois pouvoir vous affirmer qu'elle n'est jamais venue ici.

— Alors, elle y était tout à l'heure pour la première fois.

L'homme d'affaires interrogea du regard.

— J'ai connu cette femme en Amérique, où elle exploitait la crédulité des gens au moyen d'une histoire d'enfant perdu. Elle était voilée tout à l'heure, et je ne l'aurais pas remarquée dans votre antichambre, mais sitôt qu'elle m'eût aperçu elle s'enfuit.

— Que ne l'avez-vous arrêtée ?

— C'était fait sans Baudruche, qui paraît décidément avoir un penchant pour le sexe faible.

— La connaîtrait-il ?

— Je ne le suppose pas. Il a voulu jouer le rôle de don Quichotte, voilà tout. En attendant que nous sachions ce qu'il y aura à faire de lui, laissez-le toujours dans l'erreur à votre sujet.

— J'y compte bien. Me croyant policier, sa curiosité n'est plus dangereuse.

— Voulez-vous rentrer cette nuit chez vous, monsieur Martinet ? Je préviendrai Rosalie et vous attendrai.

— Puis-je compter sur l'honneur de vous donner à souper ?

— A minuit ?

— C'est convenu.

A minuit moins le quart, l'homme d'affaires trouvait sa porte ouverte, et rentrait sans être entendu des locataires, qui le croyaient en voyage.

— En voilà une de vie ! s'écria Rosalie. Faire de la nuit le jour, se cacher comme un voleur, négliger ses affaires ; et tout cela parce que le vieux a dit : Il faut que ça soit comme ça.

— Calmez-vous, Rosalie; ou je me trompe fort, ou nous touchons au but par vous tant désiré.

— Vous quitteriez les affaires ?

Le visage de la vieille fille se dérida à cette espérance.

— Ces derniers jours ont été si fructueux, répondit M. Martinet, que j'ai la conviction d'atteindre le but avant peu.

— Vous n'avez guère gagné que cinquante mille francs.

— Vous comptez mal, Rosalie ; j'ai reçu cinquante mille francs de Mme de Bans ; j'ai une reconnaissance de la marquise de Menneville sur laquelle on m'en prêtera autant ; plus, vingt mille francs de bénéfice sur le duc de La Coste.

— C'est vrai, ça fait cent vingt mille. Mais vous jouez gros jeu et vous pourriez bien perdre.

— Non ; je possède tous les atous.

— Si ces gens-là se faisaient des confidences.

— Après?

— Ils vous accuseraient tous ensemble.

— Vous oubliez que j'ai là, — M. Martinet mit la main sur sa poitrine, — trois ou quatre lettres qui le leur défendent.

— Quand Mme de Bans saura que je n'ai pas mis votre lettre à la poste?

— Elle se taira.

— Quand M. de La Coste saura que vous avez fait violence à la marquise en son nom ?

— Il se taira.

— Et Mme de Menneville, quand elle saura que vous lui avez menti ?

— Elle se taira plus que les autres.

— Et votre réputation de sainteté et de vertu qui vous amène tant d'affaires?

— Elle grandit de jour en jour ; elle grandira davantage.

— A propos d'affaires, le garnement de là-haut prétend qu'il a quelque chose d'important à vous dire.

— Il faut lui apprendre mon retour en lui recommandant le silence. Cela le flattera. Faites-le descendre... ou plutôt non, je vais monter. M. Bertrand ne peut tarder, je ne veux pas qu'il le trouve ici.

— Vous allez monter là-haut comme ça, au milieu de la nuit?

— Baudruche n'est pas couché, j'ai vu de la lumière dans sa chambre. Le souper est-il prêt?

— Sans doute, puisqu'on vit à présent à la façon des chats.

Non-seulement Baudruche n'était pas couché, mais sa porte était ouverte toute grande. Il ne parut pas surpris de l'entrée de M. Martinet.

— Vous arrivez à merveille, dit-il, j'ai du nouveau

— Quoi donc ?

— L'homme qui est allé chez ma grand'mère faire des recherches sur le coffret...



Il ne parut pas surpris de l'entrée de M. Martinet.

— Eh bien ?

— Je l'ai revu.

— Où cela?

— C'est ça qui va nous étonner, chez Mlle Placidie, la somnambule. Du reste, puisqu'il est le médecin de la maison, vous devez le connaître.

— Moi ?

— Eh ! oui. Ne dit-on pas dans le quartier que vous êtes le protecteur de mamzelle Placidie ? Pour mon compte, ça m'est bien égal. Mais enfin, ça se dit rue Turbigo.

— Comment est-il cet homme ?

— Tout pareil au jour où il est venu chez mon aïeule : des cheveux noirs, un teint fleuri, des yeux cachés sous de larges lunettes bleues.

M. Martinet se prit à réfléchir ; la voix de Rosalie le tira de sa méditation, pendant laquelle Baudruche le regardait sans l'interrompre. Il descendit en murmurant :

— Cet homme sait tout, voit tout, est à la recherche de tout. J'allais faire une sottise en ne lui parlant pas du coffret de la mère Baudruche. Il le connaît.

— Je passerai demain matin toucher le prix de ma nouvelle, dit Baudruche qui se trouva derrière lui sur l'escalier.

— Vous dormirez encore quand je partirai, répondit l'homme d'affaires, en tendant au garnement une pièce de dix francs ; après quoi celui-ci fit mine de remonter.

Mais il resta dans l'escalier, se disant :

— Je verrai celui que tu reçois à cette heure-ci, quand je devrais passer la nuit tout entière.

Le propriétaire, habitant le pavillon du fond, était obligé de traverser la cour pour se rendre chez lui. M. Martinet l'accompagna.

— Tiens ! tiens ! tiens ! fit Baudruche, M. Bertrand ! Ils s'entendent... J'aurais dû m'en douter depuis longtemps. Après tout, autant servir la *rousse* qu'autre chose, on n'y meurt pas de faim et l'on ne court pas de risques.

Il rentra chez lui, se coucha et dormit du sommeil du juste. Quand il sortit le lendemain, Mauduit, le camarade dont les deux hommes parlaient la veille, était attaché à ses pas.

VIII

LES DEUX FRÈRES.

Si l'hôtel de Baurain s'était rouvert sans bruit, il n'en était pas de même de l'hôtel de Jéhennes, où fourmillaient, autour de l'étoile subitement reparue, comme elle s'était subitement éclipsée, visiteurs empressés, amis ou curieux; puis fournisseurs de toute espèce. C'était un va-et-vient, un mouvement, une animation incroyables. Qui donc avait annoncé ce retour ? Qui donc avait préparé ce bruit, cet éclat ? Qui donc avait crié au tout Paris des *steeple-chases* de la nouveauté, que les Champs-Elysées venaient de retrouver leur merveille, que la belle Mathilde leur était rendue? Personne, en apparence. Et pourtant, ce n'était guère l'heure des visites et du commerce. Le monde parisien résiste peu à l'attraction des rayons solaires qui l'appellent au dehors; et s'il en restait encore assez dans la capitale pour que les visites affluassent aux Champs-Élysées, c'est que des bruits inquiétants en avaient retenu un certain nombre, dont une partie se resserrait dans l'intimité impériale.

Quand au commerce, à peu près nul à cette époque de l'année, il attendait, dans une appréhension facile à expliquer, le résultat des notes diplomatiques, d'où sortirait pour lui la mort où les chances d'un réveil. La guerre semblait imminente. On la craignait partout. La nation était saisie d'un pressentiment douloureux; elle éprouvait le malaise qui précède les cataclysmes. Et quand je dis la nation, je parle du peuple, des travailleurs, du grand nombre, que le contre-coup des catastrophes frappe plus fortement, et qui s'en relève lentement quand il n'en meurt pas.

En haut, l'égoïsme regardait sans tristesse l'horizon noir; il se sentait à l'abri des orages. En bas, il était plein d'effroi, n'ayant

pas de lendemain assuré, ni de gîte pour la résistance. Quant au patriotisme, au dévouement, à l'humanité, quelque part qu'ils fussent, ils étaient angoissés.

Mathilde semblait plus belle, plus heureuse et plus charmante que jamais. Sa beauté avait atteint son apogée avec ses vingt ans; elle avait recueilli hommages et louanges dans les deux mondes, et jamais l'affection de son tuteur ne s'était démentie un instant. Au contraire, il semblait que, depuis leur départ d'Amérique, elle devînt plus tendre, quoique respectueuse et contenue.

Choyée, adulée, fêtée, la jeune fille semblait faire le tour du monde, comme une déesse sur un nuage d'or. Jamais le comte n'avait fait allusion aux événements de Fauconville, et certes, elle n'avait pas envie de les lui rappeler. Si parfois ils se dressaient devant elle, comme une menace du souvenir ou une ironie de son esclavage, elle les chassait, se disant :

— L'autre brisera ma chaîne, et le vœu de la duchesse se trouvera ainsi accompli ; je serai châtelaine de Fauconville.

L'univers pouvait s'écrouler autour d'elle, pourvu qu'elle restât debout sur les décombres. Elle avait le talent de marcher dans la vie sans regarder autour d'elle. Faute de tristesses personnelles, celles des autres sont parfois gênantes ; il ne faut point les voir dans la crainte de s'y arrêter. Jouir, était son but unique et son devoir. Elle n'avait pas changé; c'était toujours la jeune fille qui disait à sa compagne dans les murs du couvent : « A quoi bon songer à l'avenir ? Cela gâte ce qu'il y a d'heureux dans le présent. »

Les voyages lui avaient donné tout ce qui fait la femme du monde accomplie : l'esprit, la verve, l'assurance. Elle se sentait toute-puissante et se reposait en souveraine absolue dans sa quiétude.

Les portes de son hôtel, s'ouvrant avec fracas, furent à peine assez larges pour laisser entrer tout ce qu'il y avait à Paris de désœuvrés, de curieux, d'ambitieux aux petites visées, qui croient devenir des astres fixes parce qu'ils se font satellites.

Ce jour-là même, quelqu'un annonça, dans le salon de Jéhennes, la nouvelle à peu près certaine de la guerre.

— Tant mieux ! s'écria Mathilde, cela changera.

C'était un spectacle; elle n'y voyait rien de plus, et si on lui avait montré le danger de la France, l'extermination d'une ardente et vigoureuse jeunesse, le deuil des familles et le désespoir des mères, elle se fût étonnée qu'on voulût l'attrister de choses qui ne la regardaient pas.

Il n'y a point d'animal plus féroce qu'une femme désœuvrée; offrez lui de faire détruire la moitié de l'univers par l'autre, elle consentira, pourvu qu'elle jouisse du coup d'œil. Mathilde était de celles-là. Et l'homme, plus stupide que la femme n'est mauvaise dans ce cas, admire les dents qui mordent parce qu'elles lui apparaissent dans un sourire, et les griffes qui déchirent parce qu'elles sont roses.

On applaudit la réponse de la déesse du lieu.

Adrien de La Coste et Guillaume Lapointe se rencontrèrent au bas de l'escalier, et furent introduits en même temps. Fut-il heureux ou non qu'Adrien n'entendit pas cette phrase? Eût-elle calmé son enthousiasme, ou l'eût-elle simplement éclairé sur l'aveuglement de sa passion?

Chacun de ces deux jeunes gens, encouragés par Mathilde, se demandait si l'absence n'avait pas modifié les sentiments de la jeune fille, et tous les deux, avec la naïveté que donne la foi, se plaignaient réciproquement, quoique d'une façon différente. Guillaume raillait en lui-même la simplicité de son rival, se croyant soutenu près de Mathilde par son tuteur; et Adrien souffrait, comme d'un remords, des déceptions du journaliste qui lui semblaient devoir entacher son honneur. N'avait-il pas dit un jour à ses témoins: « Il suffit qu'un homme aime une femme pour qu'il y ait trahison à la lui enlever? » Il s'en souvenait, et il pensait toujours de même, mais la passion l'entraînait à ce qu'il appelait une lâcheté, et quand son rival lui tendait la main, il hésitait, ne se trouvant plus digne de la prendre.

Mistress Donathan avait témoigné le désir de retourner en Amérique après la mort de Mme de Fauconville, et le comte l'avait laissée faire. Mathilde était donc seule et libre, du moins en apparence. De son personnel d'autrefois, il ne lui restait guère que Jenny, qui l'aimait réellement et l'avait suivie dans ses voyages.

Elle tendit ses deux mains aux deux jeunes gens à leur entrée

dans ses salons, et eut pour chacun en particulier ce sourire et ce regard, dont tous les deux s'attribuaient le privilège, et qui les faisaient ses esclaves.

Nous la laisserons au milieu de sa cour d'adulateurs, et nous nous rendrons à l'hôtel de Baurain, où vient d'arriver le vicomte René, préfet de S... Le bonheur du comte fut immense en revoyant son jeune frère, et la première heure se passa en expansions tendres, en caresses paternelles, en joies presque enfantines. Puis, les questions vinrent aux lèvres de l'un et de l'autre; René dit la maladie de sa femme et Gaston sa fatigue. Tous les deux se trouvèrent vieillis.

— Moi, dit l'aîné, cela se comprend; l'âge arrive.

Et, en prononçant cette dernière phrase, une ombre passa sur son front.

— Et moi, répondit René, je n'ai plus d'espoir qu'on sauve Herminie.

Le comte prit la main de son frère, le regarda un instant en silence, et lui dit avec plus de tendresse encore :

— René, quand tu me caches quelque chose, cela nous porte malheur.

— Mais, répondit en hésitant le préfet de S..., je ne te cacherai rien, frère.

— Sois tranquille, moi aussi j'aurai mon aveu à te faire.

— Cela me rassure, dit en souriant René.

— Tu n'aimes plus ta femme; la pensée de sa mort prochaine n'a pu changer ainsi ton visage.

— Non, mais j'en aime une autre, et je ne sais pas si elle m'aimera.

Le comte eut un sourire de confiance.

— Sois tranquille. Est-ce qu'on peut ne pas t'aimer? D'ailleurs, si par miracle cela pouvait être, je saurais bien l'y forcer.

— Merci, frère. Ta parole est mon évangile. Je crois en toi comme d'autres croient en Dieu.

— Tu as raison, quoique j'aie failli à ma tâche, à un amour unique de quarante années.

— Frère, ne m'aimerais-tu plus?

— Enfant! c'est l'impossible. Je t'aime plus que jamais peut-

être. Mais réponds-moi : la vicomtesse est-elle vraiment en danger ?

— Je ne la reverrai point.

— Et cette mort ?

— Je l'ai hâtée, mais elle serait venue.

— Pourquoi ne m'as-tu pas attendu, René ? Tu sais bien que je ne veux pas que tu t'exposes.

— Ne crains rien. Le poison lui était ordonné; j'ai triple les doses; cela a suffi.

— Qui faisait exécuter les ordonnances ?

— Romain, mon valet de chambre. Il n'a pas un doute, et en aurait-il, qu'il ne me trahirait pas. C'est un garçon dévoué.

— Je le crois. Mais le dévouement le plus complet devient peu sûr s'il n'est pas notre esclave. Ce Romain a-t-il quelque vice ?

— Aucun.

— Son passé ?...

— Ne laisse prise à aucune accusation, ne permet aucune menace. Mais il aime mes filles, qu'il a vu élever, avec l'affection et le dévouement d'un chien.

— Au meilleur chien de la terre, je préfère une épée de Damoclès suspendue sur la tête de ceux dont j'ai à craindre la trahison.

— Quand il s'agit de moi, frère, tu t'exagères les périls.

— C'est peut-être vrai. Mais comme j'assisterai aux funérailles de ma belle-sœur, je verrai tes gens, et s'il y a le moindre doute dans mon esprit, tu me permettras de l'éclaircir.

— N'es-tu pas le maître absolu ? Mais ton aveu, frère, quel est-il ? j'ai hâte de savoir en quelle circonstance mon dieu s'est fait homme. Les faiblesses de la toute-puissance doivent avoir leur grandeur.

— Ne plaisante pas, René, la chose est grave. Mon cœur a perverti ma raison; j'ai commis des imprudences.

— Réparables ?

— Sans doute. Mais cela me prouve une vérité qu'il faut que j'accepte, en dépit de mon orgueil, c'est que je décline et que je dois viser au repos.

— Que tu vises au repos, c'est ton droit et c'est justice, car ta

vie a été plus que remplie. Mais que tes facultés diminuent, je le nie.

— Je t'en donnerai les preuves.

— Jusque-là, tu me permettras de rester incrédule.

— L'aveu que tu réclames en serait une à lui seul.

— Parle donc, car je me répète, je le nie.

— Je ne te rappellerai pas, frère, notre existence en Amérique.

— C'est inutile. Je n'ai rien oublié des dangers que tu as courus, de l'activité, de l'intelligence et du courage que tu as déployés, pour me créer cette position que je désirais, et dont je jouis depuis longtemps déjà.

— De là-bas, nous n'avons rien à craindre; mes associés, ou plutôt mes employés, ne me trahiront point. Entre la corde et moi, ils n'hésiteront pas à choisir. A l'heure qu'il est, Joseph Khun a jeté dans notre jeu quelques millions peut-être. James Stoll me sert avec le dévouenent du chien, mais du chien qui craint le coup de bâton, sous lequel il ne se releverait pas. Tous les deux savent que je peux les envoyer à la potence, tandis qu'ils vivent honorés et riches. Je le répète, nous n'avons rien à craindre.

Le comte s'arrêta et parut réfléchir.

— As-tu donc découvert quelque danger? demanda René.

— Un homme que je croyais mort est ressuscité, reprit-il. Je l'ai tué moralement, mais cela ne suffisait pas. Une pareille existence est toujours une menace.

— Il est fou, et le médecin de l'hospice affirme qu'il ne guérira point.

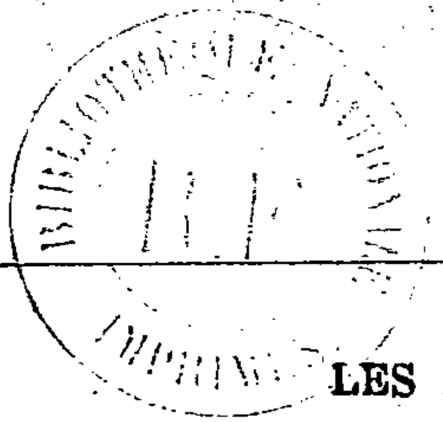
— Il l'a déjà été, la raison est revenue.

— La rechute n'a point de guérison, paraît-il.

— Crois-moi, René, il faut que cet homme meure. Mais comment l'atteindre?

— En introduisant dans l'établissement un homme à nous.

— Un complice? mauvais moyen. Non; il y a des besognes que l'on ne confie à personne. J'y songerai. Une émotion violente peut le tuer sans danger pour nous... Un suicide n'inspirerait pas de défiance. Nous verrons. Ce qui me semble étrange, c'est que tous ses défenseurs aient disparu. Ceux que j'avais chargés de veiller pendant mon absence ne peuvent rien me dire. Mme Mathieu et sa





Alors il se traîna comme il put jusqu'au cordon de sonnettes.

fille sont, paraît-il, en Angleterre, où Daniel les aura suivies, lassé de poursuivre une chimère. Cela peut être ; mais si cela n'était pas ? Nul n'a pu savoir ce qu'est devenu l'abbé Périn, et le commissaire de police Samson n'a pas donné signe de vie depuis qu'il a fait évader ce Daniel à Fauconville. Tout cela est-t-il bien naturel ?

— Ta longue absence t'a fait en partie oublier. Tous ces gens se seront lassés d'une lutte inutile, puisque l'aveugle ne peut recouvrer la raison; et Daniel, amoureux, aura suivi Alice, qui ne demandait pas mieux, c'est vraisemblable.

— Tout cela est possible, propable même, mais la prudence ne nous permet pas de nous endormir sur une probabilité. Ta position est belle, René, ajouta, changeant de ton tout à coup, le comte de Baurain, mais ne l'aimerais-tu pas voir plus belle encore?

— J'avoue, frère, que j'y songe parfois.

— René, il faut que tu sois préfet de police.

— Préfet de police, répéta le vicomte; je n'y pensais pas, et je rêvais autre chose?

— Un ministère peut-être? Tu l'auras plus tard, quand nous n'aurons plus rien à craindre; mais le préfet de police, vois-tu, René, c'est le véritable roi de Paris. Il peut tout ce qu'il veut. Il dispose de forces occultes contre lesquelles toute force vive est impuissante. Ses bataillons sont invisibles; voient dans l'ombre et on ne les découvre pas en plein jour. Sois préfet de police, René, jusqu'à ce que tout ce qui peut nous nuire ait été détruit; pendant cela, j'achèverai l'édifice de notre fortune, et je te laisserai au ministère, avec plus de millions qu'il n'en faut pour soutenir ou renverser un trône.

— Tu sais bien, mon frère, que ta volonté est la mienne. Mais comment arriver à ce que tu veux?

— Nous ferons une nouvelle conspiration, et tu la découvriras. N'est-ce pas ainsi que j'ai sauvé la vie de l'empereur?

Le vicomte ne put s'empêcher de sourire.

— Cela a eu le double avantage, reprit le comte, de me valoir la reconnaissance impériale, et de nous débarrasser de gens gênants. Ces jeux-là peuvent aisément se recommencer, avec circonstances telles, qu'elles donnent à l'empereur une haute idée de tes talents de policier. M. de la Coste, qui est bien en cour et sénateur, pour avoir rallié à la cause impériale quelques partisans du drapeau blanc, nous aidera, d'autant plus qu'il espère marier son fils — ce qui ne sera pas — avec celle qu'il croit ma nièce, et recevoir d'elle en dot de quoi relever son blason. Mais nous pouvons attendre

encore. La déclaration de guerre va occuper tous les esprits, et tenir éloignées les questions secondaires. Si quelque ennemi nous guette dans l'ombre, il attendra pour se jeter sur nous qu'on veuille l'entendre, ce qui ne sera pas demain.

— Tu crois donc sérieusement à la guerre, mon frère?

— Et à la défaite, répondit le comte de Baurain.

— De la Prusse ?

— Non; de la France.

— Tu dis cela comme si tu ne le pensais pas.

— Je le pense. J'ai visité la Prusse, la Russie, toute l'Allemagne et l'Angleterre. On attend partout cette guerre comme chose inévitable. On se prépare au spectacle, et l'on chante la défaite de la France. L'empire est partout méprisé, comme il mérite de l'être, mon cher René. Il lui faut la guerre pour vivre, et comme il ne veux pas mourir, il tuera la France avec lui, à moins qu'il ne remonte sur ses décombres.

— Tes prévisions ne sont pas rassurantes.

— Nous ne pouvons rien pour éviter ces malheurs; il faut tâcher d'en profiter.

— Par quel moyen?

— L'armée n'a point d'organisation; elle manque d'armes, elle manquera de vivres; il y a partout un gâchis administratif déplorable pour la nation, mais on ne peut plus favorable aux spéculations hardies. Pendant les deux mois que j'ai passés en Amérique, je me suis occupé de la question des armes. Joseph Khun ramasse tout ce qu'il peut trouver de fusils, bons ou mauvais, vieux ou neufs; il les expédiera sur Londres, où mon représentant les proposera à la France aux abois. Les bénéfices à réaliser seront immenses; mais cela n'est rien encore auprès des acquisitions de vivres que je compte faire d'ici peu de jours sur tous les marchés d'Europe. Rêve tout ce que tu voudras, René, tu n'auras pas une idée de la fortune colossale, de la réalité insensée, où peuvent nous conduire les affaires que je prépare depuis six mois.

— Et si tes prévisions sont fausses? si la guerre n'a pas lieu ?

— Il y a trop de gens intéressés à ce qu'elle soit : d'abord, tous ceux qui vivent de l'empire et qui voient là le salut de l'empire; puis, ceux qui croient à la chute et veulent s'enrichir de ses

débris. Nous, mon cher René, quoi qu'il arrive, nous surnagerons après le naufrage. Si l'empire résiste à la catastrophe, il aura besoin de nous. S'il succombe, ni toi ni moi n'aurons paru dans ces spéculations, qu'un nouveau gouvernement jugera illégales, c'est inévitable; ceux qui les auront faites pour nous seront à l'étranger; il ne leur viendra pas à l'idée de compromettre la petite fortune qu'ils en auront tirée, et surtout leur liberté, en rentrant en France. Il ne restera de nous que le souvenir du bien que nous aurons fait pendant cette guerre qui sera longue, et dont nous ne pouvons prévoir toutes les conséquences. Beaucoup de préfets de l'empire, suivant l'exemple donné d'en haut, ont compromis leur honorabilité, plus ou moins, par des indélicatesses sur lesquelles l'empereur est obligé de fermer les yeux. Ne voulant pas qu'à lui-même il soit demandé de comptes, il n'en exige pas. Mais ces virements dont nul ne se soucie, et que des gens, réputés honnêtes, ne condamnent point, seront traités d'escroquerie par un nouveau souverain, et surtout par une république, si, comme je le crois, la république surgit des ruines que nous laissera l'empire. Tu as évité ce péril, René; quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, tu seras sorti pur de la corruption générale; toi, homme de l'empire, tu ne dois rien à l'État. Là sera ta gloire, car il faut être d'une vertu bien saine pour que la gangrène sociale ne l'ai pas tachée de quelque germe pourri. L'homme de l'empire, intègre comme tu le seras proclamé, cher enfant, peut devenir un homme d'État. Une réputation immaculée a ses entrées partout. Qui sait où la tienne te conduira ?

— Frère, tu vas m'éblouir.

— Qu'importe, si tu trouves mon bras pour te soutenir. Est-ce donc la première fois?

— Non! oh! non. Je n'ai rien oublié.

— Depuis ces dernières années, mauvaises pour l'empire, notre nom est retombé dans l'ombre. Tu t'es effacé pendant mon absence, et tu as a bien agi. Un peu d'oubli fait un homme nouveau; rien ne t'empêchera d'arriver, après ou pendant la guerre, à la préfecture que je rêve pour toi; et tu n'en sortiras que le jour où nul ne sera plus à craindre pour nous. Je ne veux pas même

qu'un doute puisse t'atteindre; je ne veux pas qu'un homme te soupçonne... et vive.

— Tu l'as dit avec raison, frère, tant que durera la lutte, les efforts de nos ennemis seront peu à craindre; ne serait-il pas plus prudent d'attendre les évènements avant de solliciter cette position?

Le comte de Baurain eut un instant d'hésitation qui ressemblait à de l'embarras.

— Oui, dit-il. En te pressant, je cède à un mouvement égoïste, le premier de ma vie.

— Je ne comprends pas.

— Tu as oublié que je dois te faire un aveu.

— Non; je l'attends toujours.

— Que penserais-tu de ton vieux frère s'il te disait qu'il est amoureux?

— Je serais ravi si son amour pouvait le faire heureux.

— Cher enfant! un amour à mon âge est toujours chose fatale.

— Est-ce que l'on a un âgo quand on te ressemble, frère?

— Flatteur! Ne crains-tu pas pour moi l'illusion?

— Tu ne saurais t'en faire.

— C'est vrai. Même sur la femme que j'ai la sottise d'aimer, et qui m'épousera quand je le voudrai.

— Est-ce qu'elle est laide?

— La beauté, incarnée pour défier les hommes, n'aurait pas plus d'éclat ni de charme.

— Frère, nomme-la moi, je t'en prie.

— Tu l'as à peine entrevue lors des funérailles de Mme de Fauconville; tu n'as pu sans doute bien juger cette merveille. J'en avais fait mon bien, je me croyais son père; plus que cela, quelque chose comme un propriétaire qui tire tout ce qu'il peut de son immeuble. Elle est froide, égoïste, mais incapable de grandes vues et de grands efforts. Comment l'ai-je aimée? Je n'en sais rien. Cette passion s'est emparée de moi il y a fort peu de temps. C'était en Amérique; je l'avais emmenée visiter les mines de San-Faustino; elle s'amusait comme une enfant à chercher le diamant avec un petit marteau dans des morceaux de minerai choisis, que les mineurs lui mettaient dans les mains. J'avais admiré tout le

jour sa grâce enfantine, oubliant l'affaire qui m'amenait à San-Faustino. Le soir, je la reconduisais dans mon coachman à la ville; elle était fatiguée, languissante, à demi-couchée sur les coussins de la voiture; elle faisait glisser entre ses doigts une poignée de diamants que je lui avais donnés. Les rayons d'une lune claire auréolaient son visage un peu pâli. J'oubliai que mon cheval, excellent coureur, galopait sur une route inégale et capricieuse; je lui abandonnai les guides, il nous emporta avec une rapidité vertigineuse, pour nous jeter bientôt dans un des fossés qui bordaient le chemin. Elle n'eut pas un cri; pâle comme une morte, elle se cramponna à moi, serrant mes lèvres sur ses lèvres, dans un mouvement inconscient de terreur. Ce fut la révélation.

Le comte s'arrêta. Il avait parlé en baissant les yeux, comme un coupable, devant son jeune frère. Cet homme qui s'était cru fort contre tous, mais surtout fort contre lui-même, avait honte d'une faiblesse. Il fallait que sa passion fut violente, irrésistible pour qu'il en fît l'aveu. A soixante ans, il aimait pour la première fois. Il aimait comme le vieillard qui se cramponne à la joie, à la vie qui lui échappe; il aimait comme l'adolescent qui se jette entraîné dans l'inconnu. Ce qui le rendait calme et fort, c'est qu'il n'était pas inquiet; il savait que Mathilde, ce marbre animé dont il s'était plu à développer les instincts et à pétrifier le cœur, l'épouserait, comme elle eut épousé Adrien de La Coste ou Guillaume Lapointe, pourvu qu'on lui donnât de quoi vivre et jouir. Seule, l'opinion de son frère le préoccupait. Mais ne venait-il pas de lui dire, ce cher Réné, que son bonheur le ferait heureux lui-même? Il eut besoin de s'en souvenir pour relever les yeux.

Le vicomte était debout, menaçant, l'œil en feu, les bras croisés sur la poitrine.

— Réné! s'écria le comte en se levant à son tour, effrayé, tremblant. Qu'ai-je dit? Qu'as-tu donc?

Le préfet de S... eut un éclat de rire. Puis, d'une voix éclatante :

— J'ai tué, dit-il, la vicomtesse de Baurain, parce que j'aime Mathilde de Jéhennes, ta maîtresse.

— Tais-toi, malheureux! dit le comte inquiet de cette violence qui pouvait perdre son frère. Tais-toi!

Il s'affaissa comme un homme ivre, en trébuchant, dans le fauteuil qu'il venait de quitter.

— Tu prétends m'aimer, reprit le vicomte avec une ironie cruelle, et tu n'as pas lu dans mon cœur ! tu as la prétention d'avoir pour moi remplacé une mère. Mais une mère m'eût deviné, tandis que tu m'as volé mon bonheur ! Tu sais bien qu'on l'aime en la voyant, cette femme, et tu me l'as montrée avant de la prendre. Quel plaisir féroce trouves-tu donc à me torturer l'âme, à me déchirer le cœur ? que t'ai-je fait pour mériter ce supplice ?

— René, je t'en supplie !... pouvais-je deviner que tu avais un secret pour moi, quand tu m'avais promis de ne jamais rien me cacher ? Ah ! toujours, toujours notre malheur vient de là.

— Est-ce que je savais que tu deviendrais fou ? répliqua le vicomte sans pitié, et que, dans ta folie, tu voudrais attenter à mes jours ? Caïn n'a pris que la vie de son frère, et il a été maudit ! Toi, tu prends d'abord mon âme. Ma mort sans torture te paraîtrait-elle donc trop douce ?

— René, écoute-moi... je te la donne !...

Le vicomte eut un nouvel éclat de rire.

— Ce n'était pas assez de faire de cette femme, de cette enfant, l'instrument de tes impostures ; il a fallu qu'elle servît encore de jouet à tes passions. Tu me la donnes ?... après toi, c'est trop généreux... je la refuse. Et avant d'en mourir, je te maudis !...

— Mais tu es fou, René ! reviens à toi. Tu regretteras tes paroles que je te pardonne. Tu seras heureux... Elle t'aimera... elle n'a jamais aimé... il est impossible qu'elle ne t'aime pas !

— Tu la calomniais donc tout à l'heure ? Elle est froide, égoïste, disais-tu.

Il rit encore.

— Pauvre fille de vingt ans qui n'a pu aimer un vieillard ! En effet, il faut que son cœur soit mort ; mort avant de naître, n'est-pas ? C'est un avorton, un fœtus, ce cœur ! il n'était pas né viable, puisque tes soixante ans n'ont pu le réchauffer, puisque ton souffle usé n'a pu passer en lui. Félix Radèze, ce sera là ton châtiment : ta maîtresse ne t'aimera jamais, et ton frère te haïra.

— Ma maîtresse, murmura le comte foudroyé sous les odieuses

is. — Typ. Collombon et Brûlé, r. de l'Abbaye, 22

paroles de celui qu'il aimait tant. Elle ne sait même pas encore que je l'aime!...

Le vicomte eut un cri de doute et de joie, d'espérance et d'angoisse. Était-ce vrai? et si c'était vrai, la passion de son frère s'effacerait-elle pour faire place à la sienne?

M. de Baurain recueillait à cette heure le fruit qu'il avait semé, et devait le trouver bien amer. Cet enfant, auquel il avait ouvert toutes les voies, devant lequel il avait aplani tous les chemins, brisé tous les obstacles, dont le sort semblait respecter les volontés, tant il surveillait le sort pour lui, qui marchait sous l'égide de la fortune vers toutes les joies, ne devait supporter aucune résistance. Le coup venant de son frère lui était plus douloureux encore; il ne l'acceptait pas. Cette providence qui l'avait habitué à veiller sur lui ne devait pas faillir. On n'usurpe point le rôle de Dieu, si l'on ne sait être qu'un mortel.

Deux grosses larmes coulaient lentement sur les joues pâles du comte : son frère ne les voyait pas.

— Te souviens-tu des paroles que je te dis il y a vingt ans, René? demanda-t-il d'une voix que la douleur voilait. Je les répète aujourd'hui : Je veux que tu sois heureux.

Le vicomte passa la main sur son front, d'où fuyait le courroux.

— Heureux! dit-il. Est-ce donc possible encore?

— Tu m'as fait la même question dans le souterrain de la rue des Filles-Dieu... Tu ne croyais plus à l'avenir ce jour-là, et pourtant l'avenir a été ce que tu le désirais. Aujourd'hui, comme alors, je t'en conjure, crois en moi.

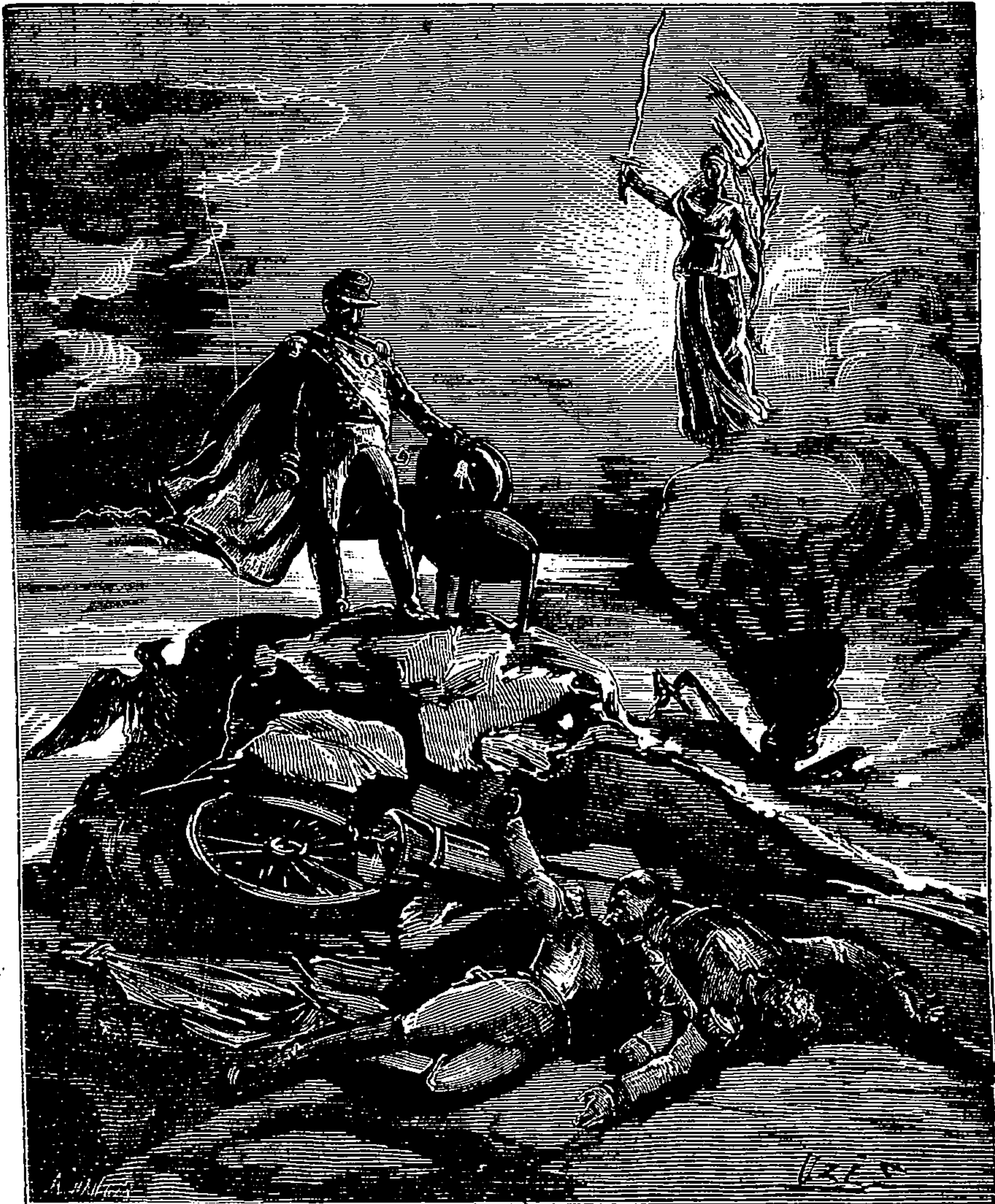
— Aujourd'hui, c'est impossible. Je t'ai accusé, je t'ai insulté; tu ne l'oublieras point.

— Non, mais je me souviendrai en même temps que tu souffrais, et je te pardonnerai parce que je t'aime.

— Mais elle, tu l'aimes aussi?

— C'est une folie, un délire... cela passera. D'ailleurs, est-ce qu'elle m'aimerait? Songe donc... vingt ans, et soixante. Est-ce là une alliance possible?

— Tu l'as dit, elle consentirait à t'épouser.



La République surgira des ruines laissées par l'Empire.

— Par habitude de la soumission. Et puis, je me trompais peut-être.

— Non. Le bonheur est désormais loin de nous. Tu me pardonnes; mais moi, penses-tu donc que je puisse m'absoudre? La grandeur de ton abnégation me fait comprendre mieux encore l'énormité de ma faute.

En disant ces mots, le vicomte s'agenouilla devant son frère, et cacha sur son sein ses yeux humides. Maintenant qu'il ne craignait plus une rivalité! il regrettait son emportement.

— Cher enfant aimé, dit le comte de Baurain, en posant ses lèvres sur cette tête qui avait été si longtemps son unique amour, que je t'ai fait souffrir!

René eut un sanglot. Comme toutes les natures nerveuses, la sienne passait de la violence à la faiblesse avec une incroyable rapidité.

— Je ne veux pas, dit-il, de bonheur au prix du tien.

— Le mien, n'est-ce pas toi, rien que toi? je le sens bien à cette heure. Ecoute, René, il faut oublier tout ce que je t'ai dit ce soir; cela t'empêcherait de m'aimer.

— Oublieras-tu donc, toi?

— Oui, si je te vois sourire comme autrefois. Oui, si je te vois heureux. Demain, tu verras Mathilde. Eh! mais, ne pourrais-tu ce soir te présenter chez elle?

— N'est-il pas bien tard?

— Elle reçoit.

— Tu m'accompagneras?

— Non; je me ferai excuser. Il faut qu'elle soit libre et ne craigne pas ma surveillance; il faut qu'elle soit entraînée et t'aime.

— Frère, je n'ose croire à un dévouement si absolu.

— Ai-je donc mérité que tu doutes de moi?

— Adieu.

— Prends garde, René; tu es un peu surexcité par la souffrance de tout à l'heure. Ne va pas oublier que tu n'es point veuf.

Le vicomte s'arrêta, avec un soupçon dans l'esprit et un battement plus vif au cœur.

— Que faudra-t-il donc faire pour que tu aies confiance? demanda le frère aîné avec une mélancolique résignation.

— Ah! je suis insensé! s'écria René de Baurain.

Il serra encore une fois la main de son frère sur ses lèvres, et s'enfuit.

Le comte resta longtemps debout, sans changer de place ni d'attitude. Il semblait écouter, mais le vicomte était déjà sorti de

l'hôtel, que son œil vague restait fixe et que ses membres raidis ne se mouvaient point. Quand il voulut secouer sa torpeur, il tomba. Sa main chercha un soutien dans le vide, et son front s'ouvrit sur l'angle doré d'un guéridon. Le sang s'échappa de la blessure en un filet noir, épais, chaud, qui lui caressa le visage et vint se perdre sur le cou et la poitrine. Cet accident le sauva d'un plus grand. Le cerveau dégagé reprit peu à peu ses fonctions, et s'élucida. Le blessé parvint à se souvenir et à se remuer. Alors, il se traîna comme il put jusqu'au cordon de sonnette qui appelait Baptistin, et se sentant de nouveau faiblir, se jeta dans le fauteuil le plus rapproché de lui.

Le valet de chambre de confiance était prudent. Il retint le cri de surprise que devaient lui arracher la vue du sang et la pâleur de son maître.

— Je suis tombé, dit le comte, sur l'angle de cette table. Heureusement, mon frère était sorti.

Cela pouvait être. Du reste, Baptistin, en valet de chambre bien appris, n'eût pas exprimé un doute sur la parole de son maître.

— Cet accident sera peu de chose, reprit M. de Baurain; je désire que personne n'en soit informé dans la maison.

Le serviteur s'inclina.

— Monsieur le comte ne veut-il pas que j'appelle le médecin ?

— Vos soins me suffiront.

Baptistin s'empressa. Il apporta de la glace, dont l'usage ne fut point soupçonné par les autres domestiques, aida le comte à se rendre, sans être vu, dans sa chambre à coucher, fit disparaître le linge maculé de sang, rangea les cheveux de façon qu'une mèche cachât la blessure, peu ouverte du reste, et laissa son maître à peu près ce qu'il était avant l'accident.

— A aucun prix et quoi qu'il arrive, Baptistin, que M. le vicomte et Mlle de Jéhennes ne sachent rien de cela.

— Monsieur le comte peut reposer tranquille; ils ne sauront rien.

M. de Baurain resta seul encore une fois. La fatigue fermait ses paupières, l'alourdissement de ses membres se changeait en faiblesse par la perte du sang. Il résistait en vain au nouvel engour-

dissement qui s'emparait de lui. Le sommeil l'emporta sur sa volonté, au moment où il murmurait :

— Est-ce qu'il y aurait une Providence ?

Il revit en songe tout le drame que Daniel avait raconté au chapelain de Fauconville. Il revit sa victime chez le juge d'instruction et dans la maison des fous, où il l'avait visitée, avant son départ pour l'Amérique, et il se réveilla en affirmant une négation.

— Non, dit-il avec force.

La nuit fut rude. Un combat entre deux passions contraires se livrait en lui. Sa force de dévouement et d'abnégation n'était point celle qu'il avait montrée au vicomte. Après un premier avantage, elle avait reculé, et pouvait être vaincue. Cette crainte le faisait frissonner. Vierge de cœur, vierge d'esprit, presque vierge de sens, car il n'avait guère séduit de femmes que lorsqu'il avait besoin d'esclaves, il aimait pour la première fois à l'âge de l'impuissance et des regrets. Peut-être que s'il avait eu peur de cet amour, il l'eût dominé. Mais Mathilde ne l'effrayait pas. Il la jugeait ce qu'elle était : froide et sans cœur; il l'avait dit à son frère. C'était une de ces femmes qui se donnent aux enchères, et restent souvent fidèles au plus offrant.

La passion n'est pas aussi aveugle qu'on le proclame, et tous les jours nous avons des exemples d'hommes, esclaves de femmes qu'ils méprisent. Si M. de Baurain manquait d'estime pour sa pupille, il avait du moins la prétention de la posséder, en restant le maître de sa destinée. Est-ce que jusque-là, en toutes choses, il ne lui avait pas suffi de vouloir pour pouvoir ? Est-ce que son orgueil lui eût permis un doute sur son omnipotence? Est-ce qu'il ne disait pas: cela doit être parce que je le veux ? Audace et ruse émanaient sans effort de sa volonté, pour soumettre les hommes et les évènements; il jouait avec les passions des autres, et savait s'en fabriquer des armes sûres. Il n'y avait point de faiblesses, ni même de vertu dont il ne sût profiter. Observateur profond, il jugeait bien, et celui qu'il jugeait était perdu, pour peu que cette perte lui fût utile, ou seulement agréable. La science des hommes, bien appliquée, est une toute puissance. M. de Baurain la

possédait par intuition et par étude; il avait l'instinct et le savoir, double force.

Mais que pouvait tout cela contre lui-même ? Il regarda dans son esprit et dans son cœur, parce qu'il était homme de courage. Ce qu'il vit l'épouvanta. Un moment, il eut la pensée de tuer Mathilde, afin de pouvoir vivre encore de sa vie d'autrefois; elle se dressait entre lui et son frère; l'obstacle avait été long à venir, mais il était infranchissable. Il fallait le détruire ou reculer, deux alternatives qu'il n'avait pas prévues. Mais tuer Mathilde, c'était désespérer René, lui infliger le remords d'un crime inutile, le plus cruel de tous les remords.

M. de Baurain souffrait horriblement, car il ne savait quel parti prendre, et l'hésitation pour ces natures audacieuses est un intolérable supplice. Une autre fois il se dit : Pourquoi ne serait-elle point ma maîtresse? J'entourerai mes amours de tant de mystère que René n'en saura rien, et, pour devenir vicomtesse de Baurain, elle les lui taira.

L'oubli ou la possession, il n'y avait pas d'autre remède au mal qui dévorait cet homme fort, mal d'autant plus terrible qu'il l'avait laissé volontairement s'aggraver, le caressant en quelque sorte, le dirigeant à son gré, jusqu'au moment où il venait d'en découvrir tout à coup le danger.

L'oubli?... Est-ce possible, quand on aime pour la première fois à soixante ans? Quand la passion s'est crue si sûre de son but, qu'elle y a marché comme marche la foi : les yeux fermés, l'âme quiète?

La possession?... Il y songeait; et il ne lui répugnait pas trop de tromper ce frère, pour lequel il serait resté honnête homme, comme il s'était fait misérable, si son bonheur l'eût exigé. Il mentait en pensée à toute une vie de tendresse et de dévouement. Il se disait : René n'est point libre encore : après son deuil, je n'aimerai sans doute plus Mathilde, et, d'ici-là, il n'aura guère l'occasion de se faire aimer. N'aura-t-il pas toute une vie d'amour après moi?

Le vicomte rentra vers le jour. Il était radieux.

— Elle m'aimera! s'écria-t-il en se jetant sur le lit de son frère. Elle me l'a promis.

— Déjà! murmura le comte.

Mais il sourit, en tendant les bras à son frère, qu'il regardait comme les martyrs regardaient le ciel, pendant que les bourreaux les torturaient.

— Bah! pensa l'enfant gâté de Félix Radèze, il ne l'aimait pas comme je l'aime.

VII

CONFIDENCES « IN EXTREMIS. »

Dupeuty et Clémence, sa fille d'adoption, avaient loué, dans la rue de l'Echiquier, un petit appartement de trois pièces, qui suffisait à leurs goûts modestes et à leurs besoins fort restreints. Ils vivaient là paisibles, et ils s'y fussent trouvés heureux, sans doute, si une idée fixe n'eût assombri leur vie, douleur du passé, tristesse du présent, désespérance de l'avenir. Rarement ils s'entretenaient du but qu'ils s'étaient proposé, et cependant chacun d'eux savait que l'autre y pensait sans cesse.

Ils voyaient peu de monde; leurs seules amies, les dames Mathieu, avaient quitté Paris presque subitement, et, quoique Alice eût promis à sa compagne de lui écrire bientôt, celle-ci, avec la promptitude d'accusation où la portait l'amertume de sa nature, la comparait déjà à Mathilde, cette autre amie qui l'avait reniée.

On était arrivé à cette époque de l'année où Paris s'envole vers les quatre points cardinaux, en chasse de plaisirs ou de santé; la plupart des élèves de Clémence étaient parties; la jeune fille n'avait pour ainsi dire rien à faire. Entre elle et Dupeuty l'intimité était devenue plus grande, l'affection plus tendre, plus confiante.

Elle avait dit son amour insensé pour Guillaume, qui aimait une autre femme; et lui, avait cédé à son désir, en lui révélant le nom de sa mère, un nom simple, inconnu, comme celui de tant d'autres pauvres filles abandonnées. Ce nom, elle le répétait sou-

vent, cela lui faisait du bien ; si peu que ce fût, c'était quelque chose de son passé, un éclair dans un horizon noir, une lueur au delà de chemins impraticables. Et puis, il y avait une tombe, une petite croix dans un humble village, où personne ne la remarquait, car elle abritait deux femmes, inconnues dans le pays jusqu'à leur mort, la mère et la fille, l'aïeule et la mère de Clémence. L'aïeule s'était affaissée la première, sous le poids du déshonneur de son enfant, qui était allée la rejoindre, après la naissance d'une petite fille.

Cette tombe était la force de Dupeuty et de Clémence ; ils allaient ensemble y semer des fleurs, et renouveler leurs serments. Alors, quand ils revenaient, le soir, la jeune fille suspendue au bras de l'homme, tous les deux gardant le silence, et regardant le ciel, ils voyaient à l'horizon le *labarum* qui soutenait leur foi. Le firmament avait des signes étranges ; il les traduisaient par les mots écrits dans leurs âmes : Vous trouverez !.

C'est en revenant un jour de ce pieux pèlerinage, qu'ils apprirent la visite que leur avait faite un étranger pendant leur absence.

Cet homme, qui venait de loin, disait-il, était porteur d'une lettre pour Clémence ; mais il avait refusé de la confier au concierge. Il devait revenir dans la soirée. Le père et la fille l'attendirent avec une espèce d'impatience ; tout ce qui semblait mystérieux les attirait ; leur recherche dans le vide les portait au devant du moindre feu follet.

Clémence eut un cri de surprise, presque d'effroi, en reconnaissant le valet de chambre du vicomte de Baurain.

Mais cet homme s'inclina devant elle, avec un respect mêlé d'une si profonde tristesse, que sa main, prête à repousser la lettre qu'il lui tendait, la prit au contraire avec une certaine curiosité.

— De la part de Mme la vicomtesse, dit-il.

— Il regardait Dupeuty d'un air défiant.

— Mon père, fit Clémence, pour lequel je n'ai rien de caché ; si vous avez à me parler, faites-le devant lui.

— Mme la vicomtesse m'a recommandé de joindre mes prières aux siennes, mademoiselle, pour obtenir de vous ce qu'elle de-

mande. Elle m'a dit de me mettre à vos genoux, de vous supplier au nom de ce que vous avez de plus cher, de ne pas la désespérer par un refus.

Clémence crut qu'Herminie de Baurain la rappelait auprès de ses filles; elle resta froide en décachetant la lettre. Mais à mesure qn'elle avança dans sa lecture, ses traits exprimèrent de l'étonnement, de la pitié, de la douleur.

— Pauvre femme! dit-elle en essuyant une larme, et tendant le papier à Dupeuty.

— Pauvre martyre! murmura le valet de chambre après elle.

— Qu'allez-vous faire, Clémence? demanda Dupeuty, aussi ému que la jeune fille, en repliant la lettre.

— Partir, répondit-elle.

— Oh! merci! s'écria le serviteur, qui, dans sa reconnaissance, lui prit la main.

— Vous ferez bien, Clémence, reprit Dupeuty, mais je vous accompagnerai. M. de Baurain peut revenir subitement, vous surprendre chez lui...

— Oh! je veillerai, dit le valet de chambre. Mais qu'importe? venez. Je vous cacherai chez moi; aucun des serviteurs ne connaîtra votre présence à la préfecture, pas plus que celle de Mlle Clémence.

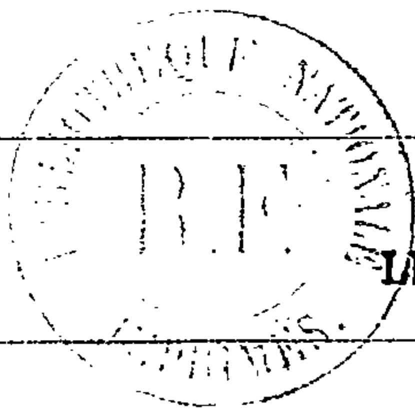
— Nous pouvons partir ce soir, dit la jeune fille.

— En ne perdant pas de temps, nous arriverons encore avant le jour.

Dupeuty enferma en toute hâte quelques objets indispensables en voyage, pendant que le messager de la vicomtesse descendait chercher une voiture, qui les conduisit tous les trois au chemin de fer en un quart d'heure. On allait fermer le guichet, quand ils se précipitèrent dans la gare. Ils prirent un coupé et se trouvèrent seuls.

Tout cela s'était fait si rapidement que ni les uns ni les autres n'avaient encore réfléchi; ils se recueillirent avant de parler.

La lettre qui les avait fait partir si promptement était celle-ci :





Pauvre femme, dit-elle en essuyant une larme.

« Ma chère Clémence,

« Je vais mourir. Ne me refusez, je vous en supplie, ni votre pardon, ni votre aide. A ma dernière heure, qui est un désespoir vous seule pouvez apportez la consolation ; donnez-la moi. Plusieurs secrets terribles pèsent sur ma vie, sur ma conscience, sur

mon cœur; je ne connais que vous au monde à qui je puisse en faire la confidence; au nom de mes enfants que vous sauverez peut-être, venez la recevoir. Clémence, ne soyez pas implacable; je ne vous ai soupçonnée qu'un instant, et c'était en une heure d'angoisse et de folie. Je me traîne à vos genoux avec le peu de forces qui me restent. Quand vous connaîtrez mes tortures, vous me demanderez pardon de ne m'avoir point pardonné plus tôt. M. de Baurain vient de partir pour Paris, où l'appelle le retour de son frère. Romain vous fera pénétrer ici, sans que personne y soupçonne votre présence. Je mourrai dans vos bras et loin de lui, deux bonheurs suprêmes, que je n'osais pas espérer il y a quelques jours. Venez vite. »

Dupeuty, le premier, rompit le silence dans le wagon.

— Etes-vous sûr, demanda-t-il, que M. de Baurain reste à Paris plusieurs jours ?

— M. le vicomte s'est excusé de quitter sa femme si gravement atteinte, en annonçant des affaires administratives de la plus haute importance. Il s'agit, paraît-il, de la guerre, dont tout le monde parle, et qui semble imminente.

— On dit à Paris qu'elle n'aura pas lieu.

— Ce n'est point l'avis de M. le préfet. Et M. le préfet, renseigné par son frère, ne se trompe jamais. Or, M. le comte l'appelle pour une semaine au moins, lui dit-il. Mme la vicomtesse remercie Dieu de cette absence, qui lui a permis d'appeler auprès d'elle Mlle Clémence qu'elle aimait tant.

— Est-ce qu'il y a longtemps que Mme de Baurain est malade ? demanda la jeune fille.

— Elle a toujours été souffrante depuis votre départ. Mais c'est depuis quelques mois à peine qu'elle ne sort plus.

— Et les enfants ?

— Pauvres chères âmes ! elles grandissent en pleurant, et vous regrettent toujours. C'est mon affection pour ces pauvres petites, voyez-vous, qui m'a fait me dévouer pour leur mère. Je la savais bien une sainte, mais je n'avais pas à me plaindre de M. le préfet, et il m'en coûtait tant de le trahir. Je ne sais comment tout cela finira, mais je ne regrette point ce que j'ai fait.

— Est-ce que l'on ne conserve aucun espoir de sauver la vicomtesse ?

— Le docteur m'a dit hier que M. le préfet ne la reverrai pas.

Il se fit un nouveau silence, qui ne fut plus interrompu que par les sifflements plaintifs de la vapeur, et quelques paroles impatientes des voyageurs aux temps d'arrêt, cependant peu fréquents de l'express.

A deux heures du mutin on arrivait à S...

Romain fit entrer les voyageurs par la porte des écuries ; puis il les conduisit dans le logement qu'il occupait, non loin de l'appartement de son maître.

Il fallait prévenir la malade de leur arrivée.

Clémence fut immédiatement introduite par le cabinet de toilette, pour ne point traverser la pièce où dormait la femme de chambre. Romain veilla à la porte même de la chambre à coucher, afin que l'entretien des deux femmes ne fût pas interrompu.

Herminie de Baurain s'était soulevée sur ses oreillers à l'entrée de Clémence. Cet effort fut au-dessus de ses forces ; elle retomba. La jeune fille courut à elle, la soutint un instant dans ses bras, en baisant pieusement son front pâle et moite. Puis, elle remonta les coussins sur sa demande, de façon à ce qu'elle fût presque assise.

— Merci d'être venue, dit la vicomtesse.

Sa voix, comme son visage, était méconnaissable.

— En aviez-vous donc douté ? demanda Clémence.

— Vous avez été si sévère.

— Pardonnez-le moi, je le regrette ; et tout ce que je pourrai faire pour réparer cette faute d'orgueil, je le ferai.

— Mon Dieu ! murmura la malade, pendant que deux grosses larmes coulaient sur ses joues, que la souffrance avait creusées d'une effrayante façon ; c'est vous à présent que je remercie, vous m'avez exaucée.

L'institutrice regardait avec surprise et compassion cette malheureuse femme, dont elle avait deviné en partie les douleurs ; elle se demandait aussi avec effroi si la maladie, une maladie

lente et douce comme celle dont on la croyait atteinte, pouvait occasionner de pareils désordres dans une organisation, décomposer à ce point un visage qui était la réflexion de l'âme, quand l'âme y vivait encore.

— Clémence, dit Herminie d une voix creuse, tremblante, saccadée, ce que je vais vous dire est si grave qu'avant de parler il me faut un serment.

— Madame, répondit l'institutrice avec une fermeté douce, vous pouvez compter sur ma parole. Si je devais la trahir, ce n'est point le serment qui m'en empêcherait.

— Toujours fière, murmura la malade, en soupirant au souvenir de ce qu'elle avait souffert par cette fierté.

— Eh bien, reprit-elle plus haut, cet orgueil même augmenterait ma confiance si elle pouvait l'être. Je me contenterai de votre parole, et je suis bien sûre que vous ne la trahirez pas. Dieu, vous et moi, Clémence, doivent savoir seuls ce qui sera dit entre nous.

La jeune fille garda un instant le silence. La malade attachait sur elle un regard inquiet.

— Vous hésitez ?

— Oui, madame. Il y a au monde un homme, le seul être qui m'ait jamais aimée, qui se soit jamais occupé de moi. Nous poursuivons, lui et moi, un même but, une vengeance ; et, pour y arriver, nous traversons la vie, appuyés l'un sur l'autre, passant au-dessus de ses douleurs et ne nous arrêtant point à ses joies. Je ne sais ce que vous allez me confier, je ne sais ce que vous allez me demander ; à l'avance, je vous promets de faire ce que vous réclamerez de moi, sans jamais révéler ce que vous m'aurez dit. Mais, si le service demandé entravait mes recherches, me détournait de mon but, je ne vous le rendrais pas. Si votre secret touchait au mien, Dupeuty, mon père d'adoption, le connaîtrait.

— Il n'est point probable, dit Herminie, en relevant sur Clémence ses yeux, que sa maigreur grandissait, et que la fièvre faisait brillants, que votre secret et le mien doivent jamais se confondre ou même se rapprocher, mais je vous autorise, dans ce cas, à révéler mes confidences à votre père, en réclamant de lui le secret que je vous demande.

— Il le gardera comme moi-même, madame, je vous le jure pour lui.

— Vous agirez donc selon votre conscience ; je sais bien qu'elle ne vous égarera jamais.

Le premier de ces secrets, reprit-elle avec effort, en serrant convulsivement les mains de la jeune fille, le premier, c'est celui de ma mort.

Elle attendit.

— Je ne comprends pas, dit doucement Clémence.

Elle se souleva davantage, attira la tête de l'institutrice dans l'effort d'une crispation, et, de ses lèvres, sortit un murmure qui fit redresser brusquement la jeune fille.

— Je meurs empoisonnée, dit-elle.

Elle retomba, regardant Clémence effarée.

— Et ce n'est point là le plus grand de leurs crimes! reprit-elle.

— Leurs crimes? répéta l'institutrice. De qui parlez-vous!

— De ceux qui devaient me protéger: des frères de Baurain. Oui, ajouta la malheureuse, dont le resserrement de la gorge faisait obstacle aux sons qui voulaient en sortir, oui, le père de mes enfants est un criminel.

— Et vous me le dites!

— Oui, parce que j'ai peur pour mes filles, quand je ne serai plus là. S'il allait, après la mère, assassiner les enfants.

— Oh ! madame, c'est horrible !

La vicomtesse eut un sourire navrant, plein d'amertume et d'angoisse.

— D'ailleurs, reprit-elle, tôt ou tard ces deux hommes succomberont sous la justice de Dieu, si celle des hommes ne les atteint pas. Il faut soustraire mes filles au déshonneur qui les menace.

— Parlez sans crainte, madame; je ferai tout ce que je pourrai.

— J'ai là, reprit la malade, pour trois cent mille francs de diamants et quelques valeurs ; tout est prêt, je vous les donne, vous les emporterez.

— Mais, c'est impossible.

— Déjà de la résistance ! Ecoutez-moi donc. Ce n'est pas un

dépôt que je vous confie, c'est une ressource pour mes enfants, si vous et Dieu vous les sauvez.

— Madame, si vous connaissez la cause de votre mal, on pourrait le combattre peut-être.

— Je l'ai connue trop tard. A présent, il me reste peu d'heures à vivre, laissez-moi les employer à assurer l'avenir de mes enfants. Quand vous saurez tout, Clémence, vous n'hésiterez pas à sauver ces malheureuses créatures; c'est pourquoi je veux tout vous dire. J'étais souffrante, reprit-elle, mais je pouvais vivre; depuis quelque temps surtout, l'affection grandissante de mes filles me soutenait, je me sentais plus forte. Un jour, j'eus des spasmes qu'aucune cause ne semblait avoir amenés. Le docteur appelé me demanda si je n'avais pas outrepassé ses ordonnances et fait abus de digitale. Ce remède m'était ordonné pour des palpitations, qui devenaient de moins en moins fréquentes, depuis que je m'étais résignée à vivre. Je n'avais commis nulle imprudence; M. de Baurain me supplia, devant le médecin, d'avouer si je l'avais fait, dans des termes affectueux, pleins d'inquiétude.

Les mêmes accidents se renouvelèrent de loin en loin; la cause en échappait aux médecins, et je n'avais pas le moindre doute, lorsqu'un soir Romain, le valet de chambre du préfet, entra doucement dans ma chambre. Je ne fis pas un mouvement, il me crut endormie et emporta la potion qui était là.... je la vois encore... à la place de ce verre. J'avais eu ce jour-là des crises épouvantables, j'étais brisée; il restait à peu près la moitié du liquide dans la fiole du pharmacien. Je fus épouvantée. L'idée de poison me vint pour la première fois. Je regardai dans la chambre, j'étais seule; j'écoutai, je n'entendis rien que les battements de mon cœur, devenus si violents qu'on les percevait dans le silence. Bientôt il me sembla que la serrure grinçait, je me rejetai sur l'oreiller; c'était Romain qui revenait. Il reposa la bouteille où il l'avait prise et fit un pas pour regagner la porte. Il ne put en faire deux ; je m'étais élancée, je lui saisis le bras en râlant : assassin ! et je tombai sans vie à ses pieds.

Il me releva, me remit au lit, il me donna lui-même les soins qui m'étaient nécessaires. Quand je revins à moi, je le vis sans me rendre compte, et je fermai les yeux pour tâcher de me sou-

venir. Il cherchait à lire sur ma physionomie le retour de la mémoire et du sentiment. Quand il supposa le moment venu, il me dit doucement, avec un accent de reproche tendre que je n'oublierai jamais :

— Madame, vous vous êtes trompée.

Je le regardai ; il pleurait. Il prit doucement la potion sur la table et l'avala d'un trait.

C'est alors qu'à genoux il me fit la terrible confidence. Son maître l'avait envoyé, à diverses reprises, avec une ordonnance sous pli, chez plusieurs pharmaciens du département, sous prétexte qu'il craignait la mauvaise préparation de ceux du chef-lieu; il avait remarqué que l'ordonnance était toujours la même, et qu'après ces voyages je prenais des crises et que ma vie était en danger. Le brave homme espérait, en détruisant le liquide dangereux, me sauver sans compromettre M. de Baurain. Pris par moi, il avoua tout.

— Je ne veux pas que vous mouriez, dit-il ; vos petites filles ont besoin de vous.

Le lendemain, j'avouai au docteur que j'avais pris de fortes doses de digitale, après avoir obtenu de lui le serment qu'il ne dirait à mon mari rien de ce que j'allais lui confier. Il s'expliqua alors parfaitement mon état, et les accidents qui m'étaient survenus ne l'étonnèrent plus; mais des désordres graves s'étaient produits dans mon organisation ; il était trop tard pour me sauver. M. de Baurain continua patiemment d'exécuter son œuvre, que Romain détruisait, et sur laquelle à ma prière il a gardé le silence. Comprenez-vous maintenant ce que j'attends de vous, Clémence ?

— Pas trop, madame, fit la jeune fille atterrée.

— Il faut que vous sauviez mes enfants de leur père. Romain vous aidera; c'est un dévouement à toute épreuve. Si le motif qui vous attache à Paris ne vous permet pas de les suivre immédiatement, il les emmènera à Londres, en Amérique, où vous voudrez, pourvu qu'elles oublient ce monstre qui leur a donné le jour.

La vicomtesse s'animait en parlant; la fièvre donnait à ses muscles une force factice; une vive rougeur avait tout à coup

envahi ses joues; sa voix redevenait vibrante par saccades. Elle jetait ce dernier jet de toute lueur qui va s'éteindre, protestation de la lumière ou de la vie contre l'envahissement des ténèbres ou du néant.

— Mais, madame, dit Clémence effrayée de la responsabilité que voulait lui imposer cette mère malheureuse, ce que vous me demandez est-il possible ?

— Oui, et quand vous saurez le reste, c'est vous qui voudrez les enlever, les arracher au sort horrible qui les attend. M. de Baurain aime une autre femme, c'est pour l'épouser qu'il me tue; il la donnera pour mère à mes enfants.

— Peut-être est-elle bonne ?

— Si elle n'était pas perverse, il n'irait pas à elle par l'assassinat. D'ailleurs, elle est la fille adoptive, l'élève de cet autre misérable, le seul homme peut-être qui puisse dépasser en scélératesse le vicomte de Baurain. Je veux parler du comte, son frère.

— Elle se nomme Mathilde de Jehennes ? demanda Clémence, violemment intéressée.

— Oui.

— Elle a été ma compagne de classe, jusqu'au jour où nos deux destinées ont fait d'elle une grande dame et de moi une pauvre institutrice. La trouverai-je donc toujours sur mon chemin ?

— Si vous l'aimez, empêchez ce mariage.

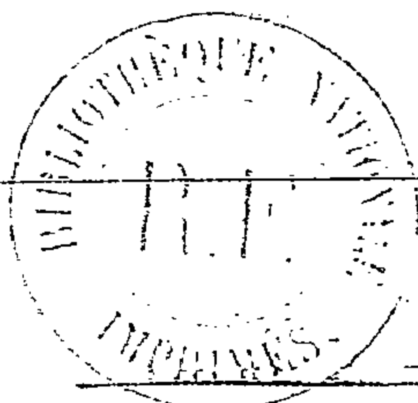
— Je ne l'aime pas, dit froidement Clémence. Tout ce qui la concerne m'est indifférent.

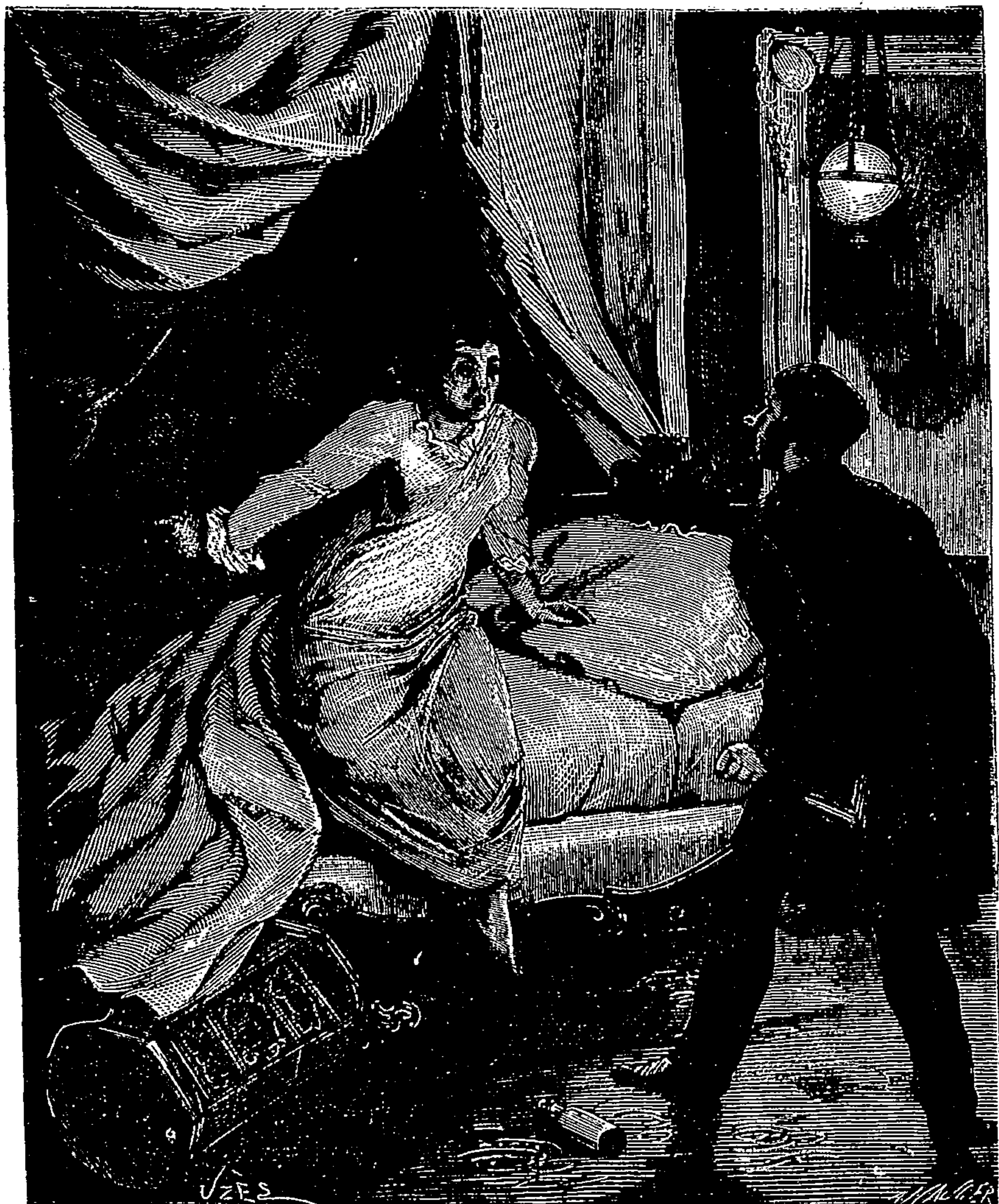
— Alors, que sa destinée s'accomplisse, mais que mes enfants y échappent.

— Ce mariage est-il donc certain ?

— Moi seule y mettais obstacle. M. de Baurain n'ignore pas que je serai morte à son retour. Il va le préparer à Paris. Mais il faut que j'achève mes confidences, il faut surtout que je vous charge d'une réparation, Clémence. Peut-être Dieu prendra-t-il en pitié mes enfants, si nous parvenons à réparer un des crimes de leur père.

— Parlez, madame, je suis prête.





Je lui saisit le bras en râlant : Assassin !

— Je me suis mariée avec M. de Baurain parce que je l'aimais; sa fortune n'avait garde d'égaler la mienne; mais que m'importait cela ? Penda nt plusieurs années je n'eus qu'à me féliciter de mon choix; mes deux filles naquirent, sans qu'une ombre se fût élevée sur notre intérieur. René paraissait m'aimer, et si sa pas-

sion n'était plus celle des premiers jours, j'étais de sa part l'objet de soins assidus et d'une tendresse calme qui me suffisait avec celle de mes enfants. Son frère semblait aussi avoir pour moi l'affection la plus vive, et la duchesse de Fauconville m'adorait. Rien ne me faisait prévoir le coup de foudre qui devait mettre fin à mon bonheur.

La vicomtesse suffoquait; Clémence lui fit prendre quelques gouttes d'une potion calmante. Elle reprit :

— Un jour, le hasard me fit surprendre des paroles terribles dont je n'eus jamais l'explication complète, mais d'où il ressortait clairement que les deux frères de Baurain dépassent en scélératesse tout ce qu'on peut imaginer.

Clémence fit un mouvement qui aurait pu témoigner plus de satisfaction que de surprise. La malade s'y trompa.

— Écoutez sans m'interrompre, dit-elle. Il vous reste beaucoup de choses à apprendre, et mes forces s'épuisent. Les deux frères, se croyant seuls, se perdaient dans leurs souvenirs. Le vicomte témoignait quelques craintes pour l'avenir, et l'aîné, qui paraît du reste avoir pour lui une affection passionnée, le rassurait. Les explications qu'il lui donna m'éclairèrent.

J'appris que le nom de Baurain ne leur appartient pas, qu'ils ont assassiné à l'étranger celui qui le portait réellement, et que, revenus en France, ils sont parvenus à tromper tout le monde, même la duchesse de Fauconville, dont ils ont recueilli l'héritage.

Clémence était devenue aussi pâle que la mourante. L'abîme qui s'entr'ouvrait lui paraissait immense; une espèce de vertige s'empara d'elle. En songeant au mystérieux aveugle du *Drap d'or*, à l'émotion que sa voix avait produite sur cet homme, elle se demanda : Ne serais-je pas de ceux-là qu'ils ont dépouillés? Une vague espérance d'ambition et de vengeance traversa son cerveau frappé. Mais elle devait bientôt être détruite, d'une façon bien inattendue, par celle-là même qui l'avait fait naître.

— Vous trouvez cela invraisemblable, n'est-ce pas? reprit la malade. Je vous jure devant Dieu, qui va me juger, que c'est vrai. Quand je vous disais un jour, Clémence, que mes chagrins ne pouvaient se révéler, c'est de ceux-là que je parlais. Que vous irai-je? l'épouvante me saisit à ces horribles révélations, dont

les deux frères s'entretenaient paisiblement, comme on parle de simples spéculations, je voulus d'abord m'élancer vers eux, et leur dire : je sais tout. Je fus retenue par la pensée qu'ils me tueraient. J'avais peur de cette mort à laquelle je n'ai pu échapper, peur pour mes enfants que je voyais livrées à ces deux misérables. Je me contins pendant une heure, après laquelle je pus gagner mon appartement. Ma femme de chambre me trouva inanimée ; on appela le docteur, j'avais une congestion cérébrale. Je guéris, hélas ! Peut-être, Dieu l'a-t-il voulu pour sauver les innocentes créatures qui doivent l'existence à cet homme. Mais leur père m'était devenu odieux. On attribua à la maladie, à un dérangement de cerveau l'éloignement qu'il m'inspirait. Je fus en butte à des tentatives de rapprochement, qui faillirent plusieurs fois me trahir.

Quand vous êtes arrivée, Clémence, je crus que Dieu avait pitié de moi, et m'envoyait une amie. Vous connaissez les suites de votre séjour parmi nous, mais vous ignorez à quelles nouvelles tortures me livra votre départ. Indignée de la conduite du vicomte, désespérée de vous avoir perdue, vous que je regardais comme une providence pour mes enfants, je me laissai aller à des emportements inconnus de mon mari ; je lui reprochai durement sa conduite, l'accusant de n'avoir pas su même respecter ses enfants dans leur institutrice. Il m'écouta impassible, avec un sourire railleur aux lèvres ; et paisiblement, quand je gardai le silence, il me dit : « En vérité, vous m'étonnez ma chère. Mes bonnes fortunes ne vous sont-elles pas connues depuis longtemps ? et votre rancune aurait-elle une autre cause? » Je ne répondis point. Alors, il me fit le récit de ses désordres, non comme on fait un aveu, mais comme on porte un défi.

Depuis notre mariage, comme avant, il avait des maîtresses ; il me les nomma, je refusai de le croire, car des femmes de bonne réputation, et de mes amies, se trouvaient accusées par lui. Il me fournit les preuves ; et voyant mon accablement, il prit un cruel plaisir à me dessiller les yeux, à m'enlever mes plus chères croyances, à me faire sceptique comme il l'était lui-même. La duchesse de Fauconville mourut; il alla aux funérailles, en revint amoureux de la fille d'adoption de son frère, et me le dit. Son cy-

nisme n'avait plus de bornes ; il me l'imposait, je ne pouvais y échapper.

M. de Baurain partit avec cette Mathilde de Jéhennes, qui voulut bien répondre à l'amour du vicomte, mais en lui déclarant qu'elle ne l'épouserait, s'il était libre, qu'à sa majorité. On me disait alors atteinte d'une maladie du cœur. Cette jeune fille accepta l'espérance de ma mort.

— Je la reconnais à ce trait, murmura Clémence.

— Pendant le voyage que fit M. de Baurain en Amérique, nous allâmes occuper, durant un mois, son hôtel des Champs-Élysées. Cette distraction fut une joie pour les enfants, je l'acceptai à cause d'elles, mais tout plaisir était devenu pour moi un supplice. Du reste, mon existence était la même à Paris qu'à S... ; mon mari, parfait en apparence, m'accablait dans l'intimité de ses injures et de ses dédains. Ma longue résistance, dont il ignorait la cause, l'avait irrité ; la passion qui s'était emparée de lui le faisait cruel. S'il ne se portait pas encore aux attentats qui ont ouvert ma tombe, c'est qu'il espérait me tuer par ces douleurs de chaque jour, qui ne laissent après elles ni traces ni danger. Nous visitâmes avec nos enfants les environs de Paris. Un soir, après une promenade sur le lac d'Enghien, René proposa une petite excursion dans un village voisin, où se trouve la résidence de la princesse Mathilde.

— Saint-Gratien, dit Clémence en tressaillant.

— C'est cela. Des souvenirs fort anciens, presque d'enfance, me disait-il, l'attiraient dans ce pays. Jamais je ne contrariais ses désirs, nous nous rendîmes à Saint-Gratien. En route, il me raconta que presque au sortir du collège, il avait séduit là une jeune fille sage, qui demeurait avec sa mère, attendant un fiancé ; et la pensée du fiancé au retour le faisait beaucoup rire.

— Qu'est-elle devenue ? lui demandai-je.

— Est-ce que je le sais ? j'ai pensé à elle en me trouvant à Enghien, mais je l'avais complètement oubliée. Voyons donc si je retrouverai la petite maison où j'ai passé de si douces heures avec elle. Ah ! la voilà. Voulez-vous la voir ? » Je détournai la tête ; cela me faisait mal. — « Elle allait devenir mère, reprit-il, quand mon frère et moi nous sommes repartis en Amérique. Nous avions

quitté le Nouveau Monde depuis quelque temps pour affaires, je ne pouvais y conduire avec moi cette fille et son enfant.

— Et au retour, lui dis-je, ne vous en êtes-vous pas occupé ?

— « Jamais, n'ayant pas de temps à perdre. »

— Que vous dirai-je, Clémence? cette pensée d'un pauvre enfant abandonné, d'un frère de mes petites filles voué à toutes les misères, à toutes les hontes, quand son père jouit de toutes les joies de la vie, me navrait. Je fis en mon âme la promesse de le chercher. Nous étions arrivés à la porte d'un modeste cimetière de campagne; les enfants s'y jetèrent en jouant, nous les suivîmes. Je m'arrêtai près d'une tombe, si bien couverte de fleurs qu'elle semblait jeter de la gaieté. La lune était superbe, j'y lus un nom à haute voix.

— Lequel ? demanda Clémence toute haletante.

— Louise, répondit la malade. Mais qu'avez-vous donc, Clémence ? comme vous tremblez.

— Achevez, madame, je vous en supplie !

— M. de Baurain entendit ce nom et se rapprocha. Il y avait sur une simple croix plusieurs couronnes. Au-dessus du nom de Louise, un nom de femme. La couronne la plus nouvelle portait la suscription : A ma mère ! René se mit à rire. Je l'entends encore à cette heure où je n'entends plus rien des bruits de ce monde. — « C'est bien sa tombe, dit-il, et celle de sa mère, Mme Blanchard. Ma foi, je ne pensais guère retrouver de la famille à Saint-Gratien. » J'étais fort émue, je suppliai René de chercher son enfant; cela devait être facile. Il refusa. Une heure plus tard nous retournions à Paris, et quelques jours après à S... Ma conscience n'est pas en repos, Clémence; j'ai tant souffert depuis mon retour que je n'ai pas fait rechercher l'enfant, le frère de mes filles. Promettez-moi...

— C'est inutile, interrompit l'institutrice, d'une voix si altérée que la malade en tressaillit. La dernière couronne, trouvée par vous à Saint-Gratien, avait été déposée par moi sur la tombe de ma mère.

— Que dites-vous ? mon Dieu, est-ce possible ? bégaya la mourante, qui ne put supporter une si violente émotion, et s'évanouit.

Clémence appela Romain qui vint lui aider à la secourir. Elle

rouvrit les yeux, mais son regard vague et terne ne voyait plus. La voix et les baisers de la jeune fille la rappelèrent au souvenir.

— Clémence, mon enfant, dit-elle, écoute.

L'institutrice se rapprocha tout près de ses lèvres pour entendre.

— Tu protégeras tes sœurs.

— Je vous le jure.

— Où est Romain ?

— Madame, je suis là.

— Vous les emmènerez ; il les tuerait.

— Ma bonne maîtresse, je vous obéirai.

— De l'autre monde, je vous verrai, Romain, et je veillerai sur vous. Mon Dieu ! que je les aime !... Où sont mes diamants ?

— Les voilà.

— Prends-les, Clémence ; c'est tout l'espoir de mes filles, tes sœurs.

— Je ne les refuses plus, dit la jeune fille d'un ton étrange. Soyez tranquille, pauvre et douce martyre, je vous vengerai.

— Clémence, c'est ton père.

— Je ne le connais point, et je répète mon serment.

Romain écoutait, ne comprenant pas. La vicomtesse eut encore un spasme, après lequel elle dit :

— Romain prenez les valeurs... vous savez...

Le serviteur obéit.

— Personne ne les sait en ma possession. Il ne faut pas que mes enfants aient besoin. Romain, vous les aimerez ?...

— Comme un père.

— Et vous ? et toi, Clémence ?

— Je serai leur mère, je vous le jure.

— Madame, dit le serviteur, le jour vient, vos femmes sont levées, il serait prudent que mademoiselle se retirât.

— Mon Dieu ! ne la reverrai-je donc point ?

Clémence se pencha sur le lit ; elle la saisit dans ses bras.

— Tous mes derniers baisers ! dit-elle ; tu les leur rendras.

Un coup frappé demanda la porte ouverte. La jeune fille sortit par le cabinet de toilette, et Romain alla ouvrir.

On ne circulait pas encore dans l'hôtel; Clémence, qui en con

naissait les détours, put gagner le logement du valet de chambre, où attendait Dupeuty.

Le visage de la jeune fille était blême aux douces lueurs du matin. Elle se jeta sur le sein de son père adoptif.

— J'ai trouvé le misérable ! cria-t-elle. Tu te vengeras.

Dupeuty chancela. Ce fut elle qui le retint debout.

— L'homme qui a tenté de me déshonorer, dit-elle, c'est le séducteur de Louise Blanchard, c'est mon père.

— En es-tu bien sûre ? demanda Dupeuty, qui se remettait déjà de la secousse reçue.

— Oui.

— Partons vite alors. Je le tuerai.

— Non, dit Clémence.

— Voudrais-tu donc lui pardonner ? demanda Dupeuty inquiet.

La jeune fille eut un implacable sourire qui le rassura.

— Il m'appartient comme à toi, dit-elle, et je ne veux pas qu'il meure sans avoir souffert. Il faut que son agonie soit terrible. Il faut qu'il râle pour nos deux vengeances.

La nuit suivante, Romain reconduisait en secret, comme il les avait amenés la veille, les deux voyageurs au chemin de fer. Clémence emportait les diamants d'Herminie de Baurain, un moyen d'action pour ses projets.

La vicomtesse mourut le lendemain. On télégraphia la nouvelle au préfet, qui accourut et montra une douleur fort édifiante. Les funérailles furent fixées au jour suivant. Il avait été convenu, entre les deux confidents de la vicomtesse et Dupeuty, qu'on attendrait une nouvelle absence du préfet pour emmener les enfants

René de Baurain trouva sous pli quelques mots écrits de la main de sa femme :

— « J'ai disposé de mes diamants avant de mourir, je désire qu'on ne les cherche pas et qu'on n'accuse personne. »

Il déchira le papier et dit :

C'est ce que nous verrons.

IX

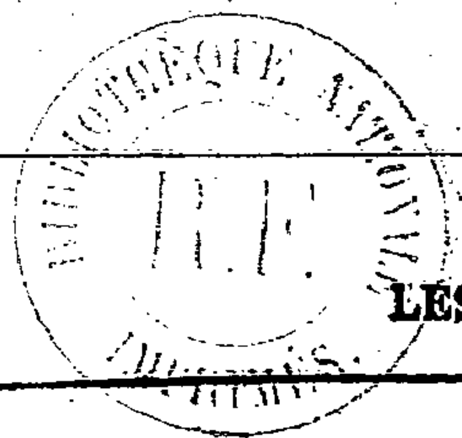
LA CONVERSION DE BAUDRUCHE

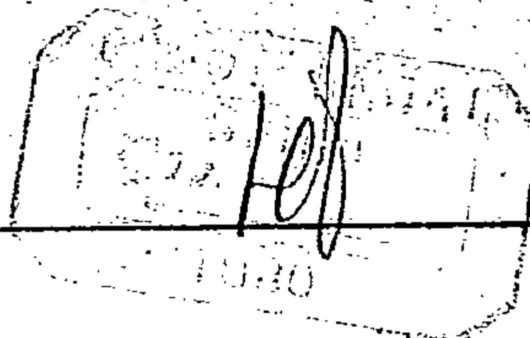
La maison d'aliénés dont le docteur Rigaut était le directeur, est située dans un quartier paisible, désert le soir, et peu bruyant le jour. Nous ne le nommerons point, l'époque étant rapprochée de nous, afin d'éviter toute espèce de personnalités. Tout ce que nous dirons, c'est que le médecin en chef de cet hospice est l'un de ces hommes qui usent leur vie à la recherche d'un problème, dont ils préparent la solution à leurs successeurs. Déjà, il avait obtenu plusieurs résultats satisfaisants, en laissant à ses malades une liberté relative, et surtout apparente. Les malheureux ne se savaient pas prisonniers, et ne se savaient pas surveillés. De cette façon, il leur épargnait l'inquiétude en évitant les révoltes. Ses malades l'aimaient sans exception, et lui obéissaient comme des enfants; on eût dit que tous comprenaient le bien qu'il voulait leur faire, et attendaient de lui leur salut. Lorsqu'il arrivait, c'étaient des cris de joie; on courait au devant de lui; on l'entourait; il y en avait qui lui baisaient les mains. Un jour, ils fabriquèrent un brancard, forcèrent le docteur à s'y asseoir, et le portèrent en triomphe autour du jardin. Quelques-uns crièrent: » Vive le roi! » ils avaient de lointains souvenirs. D'autres: « Vive l'empereur! »

Mais, à ce cri, un de ceux qui entouraient le brancard, se précipita, arrêtant la marche de tous.

— L'empereur, dit-il, il faut le tuer.

C'était un déporté de décembre, que les souffrances morales avaient affaibli, et pour lequel, comme pour tant d'autres, l'am-







Je m'arrêtai près d'une tombe.

nistie était arrivée trop tard. Il était devenu fou en rentrant en France. Il brandissait un bâton, menaçant le docteur, que les autres se préparaient à défendre. Une lutte était imminente.

— Vive la République! cria le médecin en lui tendant la main.

Le cri fut répété, et l'entente rétablie.

Il y eut des gens malintentionnés qui voulurent voir là une manifestation anti-gouvernementale, ce qui fit beaucoup rire le docteur.

Ce digne médecin trouvait un auxiliaire puissant dans l'aumônier de la maison, l'abbé du Terray, qui comprenait sa pensée, partageait ses désirs et marchait avec lui vers son but. Ces deux hommes opéraient des miracles, ceux que l'intelligence, jointe à la charité, a toujours la puissance de faire.

Parmi les fous qu'on pouvait croire oubliés dans la maison, l'aumônier s'intéressait tout particulièrement à un aveugle, horriblement maltraité par le feu, et dont la laideur morale dépassait de cent coudées, disait-on, la laideur physique. C'était tout simplement un voleur, un assassin, un monstre. On l'avait amené à l'hospice fou furieux, solidement attaché, et quand le docteur le vit pour la première fois, il geignait dans la camisole de force. L'aumônier était déjà auprès de lui, apaisant sa colère par des paroles de paix et de doux encouragements.

— Voilà le docteur, lui dit-il, on va vous délivrer; vous serez sage!

Le nouvel aliéné ne répondit pas ; son visage couturé et sans regard ne pouvait guère révéler sa pensée. Cependant, avec les précautions d'usage, il fut rendu à la liberté. Mais ce fut en vain que les deux hommes cherchèrent à le raisonner ; ils n'en purent tirer ni une parole, ni un mouvement. Cet homme n'était plus qu'une masse inerte de corps et d'esprit, chez lequel il fallait avant tout rappeler l'instinct de la vie. Le docteur s'enquit de son histoire, des accusations dont il était l'objet, et dit au prêtre :

— Il y a là deux cures à opérer, monsieur l'abbé ; nous aurons chacun la nôtre.

— J'accepte le partage, répondit l'aumônier.

Et tous les deux se mirent à l'œuvre, comme deux rivaux de charité qu'ils étaient.

Après deux jours, l'homme mangea, poussé par la faim, peut-être, et il dit brusquement au prêtre qui lui parlait de Dieu :

— Dieu ! Qu'est-ce que c'est que ça?

Tous les deux avaient obtenu quelque chose.

Peu à peu, ils obtinrent davantage, et un jour ils se dirent que ce malade n'était point le scélerat qu'on supposait.

Quant à sa folie, elle n'inspira pas longtemps de doute au docteur, mais comme il crut voir là une question plus grave à approfondir, il s'en ouvrit à l'abbé du Terray, et, d'après son conseil, déclara par un pieux mensonge, la maladie incurable.

— Merci, lui dit l'aliéné qui avait tout compris. J'aime mieux mourir ici qu'en prison, et j'espère ne pas vous embarrasser bien longtemps.

Il y avait alors à peu près un an que le pensionnaire prisonnier habitait l'établissement. Rien ne pouvait l'arracher à sa mélancolie, folie douce, disait le docteur, quand un jour l'aumônier reçut la visite d'un ancien ami, perdu de vue depuis longtemps, et qui se nommait l'abbé Périn.

Le pauvre homme avait bien changé depuis que nous l'avons vu au château de Fauconville, gras et dodu comme un chanoine qu'il était. La peau de son énorme ventre, détendue sous la soutane, donnait à celle-ci un aspect étrange de ballottement pendant la marche qui semblait indécise. Les mains, forcées de perdre la vieille habitude de s'appuyer sur l'abdomen, cherchaient dans le vide un point d'appui qu'elles ne trouvaient pas. Les joues pendantes, flasques, jaunies ne rappelaient guère la face rubiconde et fleurie des jours heureux. Le regard seul avait conservé son expression de franchise et de bonté, et quand la bouche souriait, ceux qui avaient bien connu l'abbé Périn pouvaient le reconnaître. Cet homme avait, dans toute sa personne, quelque chose de naïvement étonné; il semblait demander aux autres s'il était bien lui-même. L'abbé du Terray ne l'avait pas vu depuis trente ans. Tous les deux s'oublièrent à parler du passé; celui du chapelain, il l'avoua, était bien pâle en face de la vie de labeurs et de dévouement de son collègue. Maintenant encore, dit-il, il terminait dans la retraite une vie de paresse et de bien-être.

Cette confession, faite d'un ton humble, fit sourire l'abbé du Terray, qui offrit à son vieil ami de venir le voir souvent, et de partager quelquefois ses travaux. C'était tout ce que désirait l'abbé Périn, qui se rendit à l'invitation, et connut bientôt tous les ma-

lades, aussi bien que l'aumônier du lieu. Dire qu'il s'intéressa vivement au protégé du prêtre et du docteur serait inutile; ceux-ci ne s'étonnèrent point que leur sympathie fût partagée, et bientôt l'abbé Perin trouva ce qu'il cherchait : l'occasion de parler seul à l'aveugle.

— Monsieur, lui dit-il, vous êtes complétement guéri, je le sais, et je me suis introduit dans cet établissement pour vous voir.

L'aveugle ne répondit point; il était en défiance.

— C'est Daniel et Alice qui m'envoient, reprit le prêtre.

— Parlez, dit brièvement le malade, dont la voix trahit l'émotion.

— Je suis l'ancien chapelain de Mme de Fauconville, qui a reconnu la vérité avant de mourir, grâce au courage de Daniel.

— Qu'est-il devenu, monsieur? le savez-vous?

— Il cherche avec nous, depuis cette mort terrible, un moyen de vous faire reconnaître par la justice.

— Mme de Fauconville morte, il n'y en a plus, dit l'aveugle.

— Je le crains. C'est pourquoi tous vos amis ont renoncé momentanément à poursuivre davantage une chimère, qui ne sert qu'à prolonger votre séjour ici.

— Je ne vous comprends pas.

— Dans quelques jours, Daniel sera près de vous.

L'aveugle eut un cri étouffé, d'angoisse et de joie.

— Vous sentez-vous assez maitre de vous-même pour ne point trahir sa présence, si vous n'en êtes pas prévenu?

— Ce que vous me dites là me suffit; je réponds de moi.

— Je vais alors le recommander à l'aumônier, comme garçon de service; il entrera fort prochainement et vous donnera ses soins, jusqu'à ce qu'il trouve un moyen de vous sortir d'ici.

— Pauvre cher enfant! murmura l'aveugle. Et après?

— Après, il ne vous quittera plus.

Le malheureux hocha la tête et garda un instant le silence; puis il dit :

— Je ne saurais accepter cela. Je suis bien ici pour finir ma triste existence. Quand j'aurai revu Daniel je mourrai content. Fuir, c'est l'exposer à se faire prendre avec moi.

— Nous serons prudents.

— Non, je ne veux pas lui permettre de recommencer cette vie de misère, qui finit fatalement tôt ou tard. Il m'a sacrifié sa jeunesse, c'est assez. Qu'il me donne la joie de le savoir heureux.

— Peut-il donc l'être sans vous?

— Tant que j'ai espéré dévoiler l'imposture d'un misérable, et rendre un jour à Daniel ce qu'il a fait pour moi, je n'ai pas hésité à accepter ses sacrifices. Aujourd'hui ce serait presque un crime.

— Votre présence ajoutera au bonheur de Daniel. N'êtes vous pas son père ?

— Mais la misère?

— Elle n'est plus à craindre. Un homme qui vous a pris sous sa protection, a fait acheter à Mme Mathieu une petite ferme près de Melun ; c'est là qu'on veut vous conduire. On a perdu toute trace de ces dames, que l'on croit en Angleterre, et si je n'avais peur d'être bavard, je vous annoncerais le grand projet, pour l'é-l'exécution duquel on attend votre arrivée.

— Qu'est-ce donc ?

— Le mariage de Daniel avec Alice Mathieu.

L'aveugle ne put répondre ; il entendait sur le sable le bruit de l'abbé du Terray. Mais une douce joie, hélas ! bientôt suivie de mélancolie, remplit son âme. Il songeait au bonheur de Daniel, puis à tout ce qu'il ajouterait à ce bonheur, s'il pouvait convaincre de mensonge le faux comte de Baurain.

— Je compte sur votre prudence, dit encore le prêtre.

Le même jour, il recommandait son protégé, et Daniel entrait au service du médecin en chef de l'établissement.

Rien ne saurait rendre la joie de l'aveugle, la première fois qu'il entendit près de lui la voix de son fils d'adoption. Ce fut comme un retour à l'amour de la vie. On n'est point détaché de cette terre, tant qu'il y reste qu'elqu'un ou quelque chose à aimer.

Daniel fut un garçon de service modèle, tant que dura son séjour dans l'établissement; il s'attacha si bien à ne rien laisser deviner de son éducation, si supérieure à la position qu'il occupait, que jamais le docteur ni l'aumônier n'eurent aucun doute. L'abbé Périn ne leur avait rien confié. Sachant que leur devoir les obligeait à garder le prisonnier, il ne voulait point, par une demande d'aide, jeter le trouble dans ces consciences droites et paisibles.

Il venait presque tous les jours visiter son ami, ce qui lui permettait de s'entendre aisément avec Daniel et l'aveugle. Malgré cela, une évasion n'était pas chose facile. Par une nuit noire, des hommes agiles pouvaient, avec des échelles ou des cordes, prendre le chemin de la muraille qui entourait les jardins; mais pour celui qui n'y voyait pas, l'ascension, et surtout la descente, étaient longues, difficiles, périlleuses. Ni l'abbé, ni Daniel n'osaient y exposer l'aveugle, quoique celui-ci affirmât qu'avec l'aide du jeune homme il s'en tirerait. On attendit l'occasion, et, à force de patience, on arriva au jour où elle se présenta. Le portier, vieux Cerbère qui ne connaissait que la consigne, en sa qualité d'ancien marin, dut faire une absence. Sa fille, orpheline de mère, élevée par une tante en Bretagne, allait se marier. Or, de tous les garçons de service, Daniel seul inspira assez de confiance au concierge, pour le remplacer pendant son absence, qui devait être de trois jours.

L'abbé Perin remercia Dieu de tout son cœur, avec la foi qui était en lui. Daniel qui doutait, n'en eut que la pensée vague, et l'aveugle qui ne croyait plus n'y songea point. Mais l'espoir et l'impatience furent les mêmes chez les trois hommes. Ils s'entendirent sur les moyens à prendre; les dames Mathieu furent prévenues, et Alice vint à Paris. Elle rendit visite à Daniel, dont elle se dit la cousine; la chose parut si naturelle qu'on n'y fit pas attention. Le jour de l'évasion fut fixé, les mesures prises. Le plan était des plus simples. Daniel, remplaçant le concierge, ouvrirait tout bonnement la porte au fugitif, que suivrait l'abbé Perin, et que lui-même rejoindrait dans une rue voisine, où Alice les attendrait tous avec une voiture. Le lieu où devait être conduit l'aveugle serait le domicile de l'ex-commissaire Samson, qui n'avait point renoncé encore à l'œuvre pour laquelle il avait abandonné sa carrière.

Le concierge partait une semaine plus tard; tout fut arrêté pour le deuxième jour de son absence. La jeune fille prit congé de ses amis, qu'elle ne devait plus revoir jusque-là, avec un doux sourire de confiance aux lèvres. Elle dit à l'aveugle : Courage! et à Daniel : Au revoir!

Alice, seule à Paris, habitait chez M. Samson; le trajet de

l'asile d'aliénés au boulevard Montparnasse, où demeurait l'ex-commissaire, était fort long; la jeune fille cependant le fit à pied. Elle éprouvait le besoin d'air et de locomotion. Elle suivait le haut du boulevard Voltaire, encore peu bâti, et, perdue dans ses pensées, ne regardait guère les gens, ni les choses qu'elle coudoyait en passant. Une exclamation bruyante, à quelques pas d'elle, n'attira même pas son attention. Il fallut que son nom fût prononcé pour qu'elle se retournât.

— Mademoiselle Alice, disait une voix presque timide, derrière elle.

La jeune fille s'arrêta surprise.

— Vous me connaissez? demanda-t-elle.

— Oh! oui, pour mon malheur... ou peut-être pour mon bien; ça dépendra de vous.

— Je ne comprends pas.

— Vous devez me connaître aussi. Je suis le petit-fils à la mère Baudruche, vous savez bien ce garnement dont tout le quartier dit tant de mal.

Alice ne put s'empêcher de sourire à cette étrange façon de se présenter.

— Je connais, dit-elle, la mère Baudruche, qui loge dans la maison dont M. Trottignon est concierge.

— Je crois bien que vous la connaissez, puisque vous y êtes allée aussi pour ce fameux coffret, que j'estimais à peine quatre sous, et auquel tout le monde donne la chasse.

— Tout le monde?

— Quand je dis tout le monde, je m'entends. Mais puisque vous en êtes, il est peut-être bon que vous sachiez que vous n'êtes pas la seule. Il y a d'abord Jérôme, l'employé du marchand de bric-à-brac qui a acheté le coffret, puis un monsieur que je ne connais pas, mais que je retrouverai pour peu que ça vous fasse plaisir, car il fréquente une maison, où j'ai comme lui mes entrées.

— Cela m'est indifférent.

— Tant pis.

— Pourquoi?

— Parce que je serais bien heureux si je pouvais vous être agréable.

Alice marchait toujours, quoique plus lentement; le gamin la suivait. A vingt pas derrière eux, un homme faisait de même d'un air indifférent; c'était Mauduit.

— Comment m'avez-vous donc reconnue ? demanda la jeune fille.

— C'est bien malin. Parce que je vous ai déjà vue, donc ; et qu'une fois qu'on vous a vue, ajouta le garnement en s'efforçant de prendre l'air aimable, on ne peut plus vous oublier.

— Vous n'étiez pourtant pas chez votre grand'mère le jour où j'y allai.

— Non, c'est vrai... Mais c'est au *Drap d'or* que je vous ai vue.

— C'est possible ; il venait tant de monde. J'ai beau vous regarder, je ne vous reconnais pas.

— Je crois bien, fit le gamin en riant.

Puis sérieusement :

— Vous n'êtes donc plus déjà en Angleterre ? demanda-t-il.

Alice tressaillit. Elle songea tout à coup que sa présence révélée pouvait être un danger pour l'aveugle, et la rencontre de ce vaurien, à laquelle d'abord elle n'attachait nulle importance, lui inspira des craintes.

— Je ne suis à Paris qu'en passage, dit-elle.

Baudruche se gratta l'oreille. C'était chez lui un signe de grand embarras. Ses réflexions n'étaient sans doute pas fort gaies, car elles se terminèrent par un profond soupir.

— Mademoiselle Alice... dit-il.

Il s'arrêta.

— Qu'y a-t-il encore ?

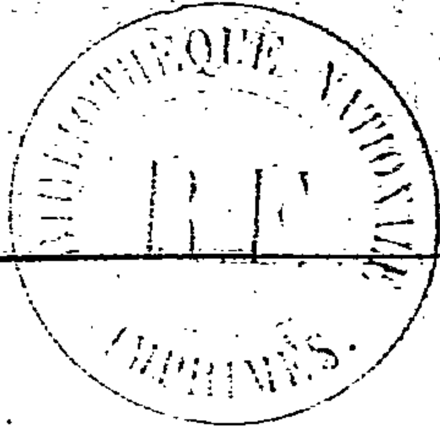
— Vous n'êtes pas allée en Angleterre plus que moi.

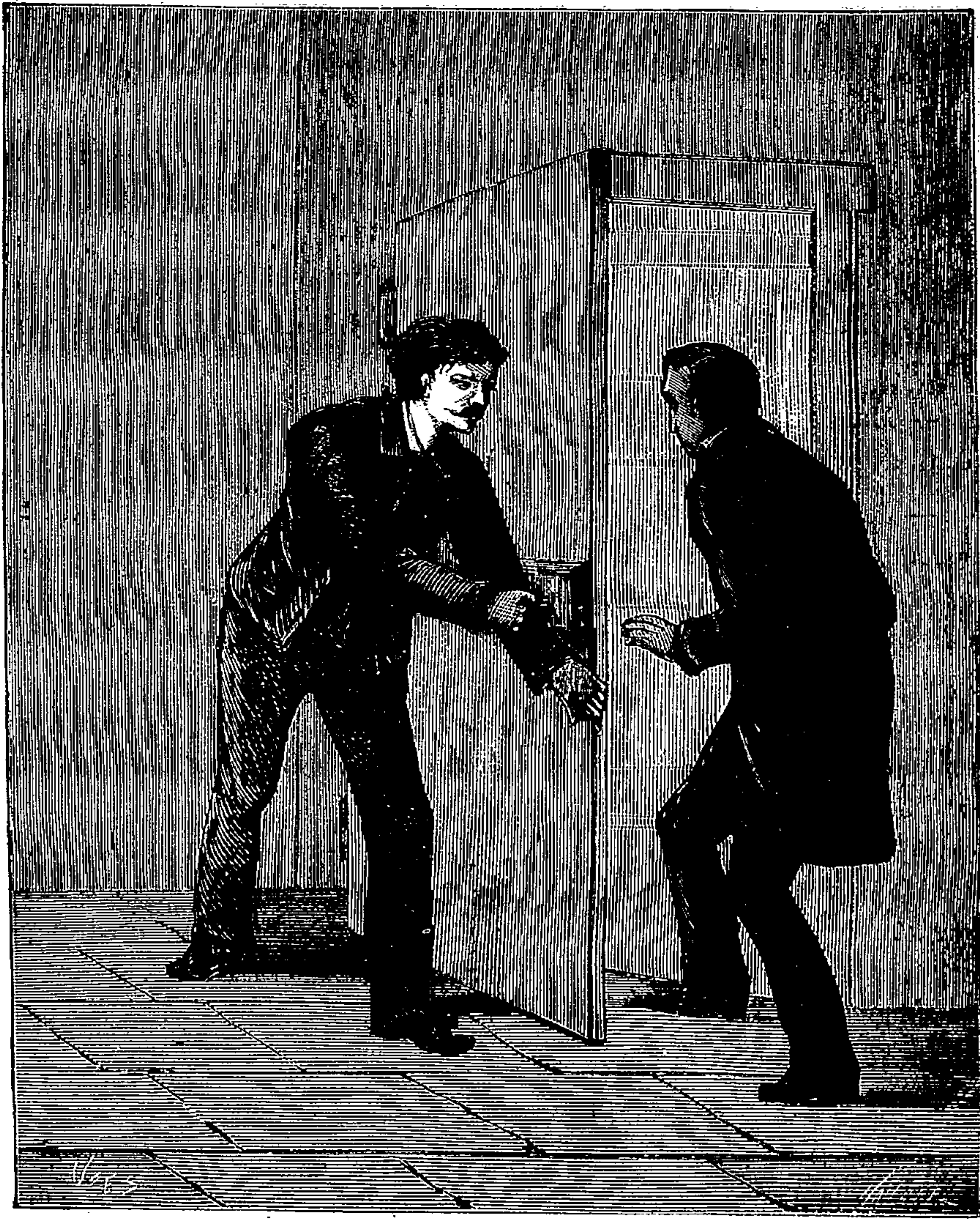
— Qu'en savez-vous ? et de quoi vous mêlez-vous ? demanda la jeune fille en marchant plus vite.

Mais Baudruche régla son pas sur le sien.

— Mademoiselle Alice, si vous vouliez avoir confiance en moi...

— Je vous prie de me laisser tranquille ; je ne vous connais pas.





Daniel ouvrait tout bonnement la porte au fugitif.

— Je le sais bien, mais je vous connais, moi, et je vous jure... oh ! mais, sur quoi pourrais-je donc jurer pour vous convaincre ?

Il y avait dans l'accent du garnement quelque chose de triste et d'ému qui toucha Alice. Elle s'arrêta.

— Est-ce que vous vous intéressez à cet aveugle... vous savez bien, qui était au *Drap d'or* le jour du feu ?

La jeune fille pâlit. Elle crut que sa visite à la maison de santé était connue, et que le projet d'évasion allait devenir impossible.

— Je vous en prie, dit Baudruche, ne vous impressionnez pas comme ça. Tout ce que je veux, tout ce que je désire, c'est de vous être agréable. Je me doute bien qu'il y a une histoire sur le compte de l'aveugle, et pour peu que ça vous fasse plaisir, je vous dirai ce que j'en sais, quoi qu'on m'ait bien payé pour me taire.

— Mais quel est votre but ? demanda Alice, dont la curiosité était aiguillonnée.

— Je vous avoue que je n'en sais trop rien. Quand on m'a dit : « Mets le feu à la cheminée de ta grand'mère, fais semblant de croire que c'est à côté, au *Drap d'or*, et entre à l'hôtel avec un camarade habillé en pompier ; v'la de l'argent... » je trouvais ça tout naturel, et j'en aurais bien fait d'autres. J'ai obéi, j'ai acheté des déguisements, même que ça m'amusait, par ce que ça me faisait l'effet d'une mascarade. J'ai trouvé, grâce à vous, la chambre de l'aveugle, et j'y ai déposé la chose qu'on m'avait donnée pour ça. Qu'est-ce que ça pouvait me faire ? je ne le connaissais pas, moi, l'homme qui restait chez vous. Mais, dame, vous m'avez regardé ; ça m'a retourné le cœur aussi aisément qu'une casaque, et, tout de suite, il m'a semblé que je venais de mal faire.

Alice se mit à trembler si fort à cette révélation, qu'elle dut prendre le bras du gamin, et s'y appuyer.

— Est-ce bien vrai ce que vous me dites-là ? demanda-t-elle.

— Mon Dieu ! fit Baudruche, saisissant cette occasion de prendre dans la sienne la petite main d'Alice, est-ce que la chose serait plus sérieuse que je ne pensais ?

Mlle Mathieu leva sur lui des yeux suppliants qui faillirent le jeter à ses pieds, sur l'asphalte.

— Si sérieuse, dit-elle, que si vous ne me trompez pas, je vous devrai peut-être plus que la vie.

— Brute que je suis ! s'écria Baudruche. Je voulais me persuader que l'affaire ne vous touchait en rien.

— Dites-moi tout ce que vous savez, je vous en prie.

— Je ne demande pas mieux. Mais, d'abord, éloignons-nous un

peu. Là-bas, derrière Saint-Ambroise, c'est désert, nous ne serons pas dérangés.

Baudruche, en achevant ces mots, se retourna et eut une exclamation.

— Mauduit ! qu'est-ce que tu fais là ?

— J'ai à te parler, et j'attends que tu sois libre.

— Ça m'a l'air louche. Est-ce que tu me filerais.

— Pourquoi faire ?

— Dame, tu te trouves là, juste à point derrière moi, quand je cause.

L'homme eut un sourire, qu'il crut plein de malice, en regardant la jeune fille, impatiente de ce colloque.

— De quel côté allais-tu ? demanda Baudruche.

— Place du Trône. Je suis passé tout près de toi ; ta langue allait si bien que tes yeux ne m'ont pas vu.

— Alors, continue ta route, et ne t'arrête plus à me regarder.

— Qu'est-ce que cet homme ? demanda Alice, en se laissant conduire derrière l'église, vers le nouveau square, qui était encore alors entouré d'une palissade de planches.

— Pas grand'chose de bon.

— Il vous suivait.

— Je ne crois pas ; d'autant plus qu'il ne peut avoir aucune raison pour cela.

Mauduit avait vu la direction que prenaient les deux jeunes gens ; il remonta le boulevard vers la place, mais, à la première rue, il tourna à gauche et se mit à courir jusqu'au bout. Là, il s'arrêta, et, avec précaution, tendit la tête en dehors du mur, qui formait le coin de la rue de ce côté. Il la retira aussitôt d'un air satisfait, recommença deux ou trois fois cette pantomime ; puis rejoignit le square, du côté opposé à celui où devaient être les jeunes gens, et marcha le long des planches sur lesquelles il passait la main, comme pour s'assurer de leur solidité.

Alice et Baudruche, de leur côté, étaient arrivés jusqu'auprès de la barrière opposée. Là, ils étaient seuls ; rien ne gênait leur conversation.

— Et vous ne connaissez pas cet homme, demandait Alice.

— Je ne l'avais jamais vu, avant qu'il me chargeât de cette étrange mission; je ne l'ai pas revu depuis.

— Combien reçûtes-vous pour ce crime?

— Cent francs, mais je ne savais pas que ce fût un crime. Cent francs c'était une somme que je n'avais jamais possédée; il me sembla qu'elle ne finirait point. J'en avais reçu autant pour le camarade que je devais chercher moi-même, plus cinquante francs pour nos frais de déguisement.

— Et, depuis cette époque, vous n'entendites plus parler de cet homme.

— Jamais.

— On fit un procès à l'aveugle, à cause des objets trouvés dans sa chambre, objets qu'on l'accusait d'avoir volés.

— Je l'ai su.

— Et vous n'avez pas dit la vérité! s'écria la jeune fille, en faisant un pas en arrière.

Le coupable joignit les mains.

— Mam'zelle Alice, je suis un vaurien, un mauvais sujet, je fais le désespoir de la mère Baudruche, qui est une brave femme malgré son avarice. Je n'ai jamais voulu travailler, j'ai suivi les mauvais conseils des camarades; et, de paresse en fainéantise, je crois que j'aurais été jusqu'au bout du rouleau qui conduit en prison, si la Providence ne vous avait mise comme un de ses bons anges sur mon chemin.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que jusqu'à cette heure-ci j'étais un sacripant, mais qu'à partir de cette même heure, je deviendrai un petit saint si vous voulez.

— Que dois-je faire pour cela?

— Me conseiller, me conduire, et, quand vous serez contente de moi, me tendre la main et me le dire.

— Je ne demande pas mieux, fit Alice avec son entraînant sourire; et même, si réellement vous voulez être ce que vous dites, j'ai bien envie de vous la donner tout de suite.

Baudruche se jeta sur la main que tendait la jeune fille, et dit en riant pour cacher les larmes qui faisaient trembler sa voix :

— C'est dit, c'est convenu. Et vous pouvez vous vanter, mam'zelle Alice, d'être l'auteur d'une rude métamorphose.

— Je vous crois; j'ai confiance. Maintenant, racontez-moi tout ce que vous savez sur l'aveugle.

— Hélas! ça se borne à peu près à ce que je vous ai dit; mais il y a là-dedans bien des points noirs, qu'avec votre aide j'éclaircirai.

— L'aveu que vous m'avez fait, le répéteriez-vous devant d'autres?

— Oui, si vous m'en donniez l'ordre.

— Votre camarade, qui jouait le rôle de pompier, parlerait-il comme vous?

— Avec de l'argent on fait faire bien des choses aux hommes. Si je le retrouve, je m'en charge.

— Vous ne savez pas ce qu'il est devenu?

— Non, mais je connais Paris, et les bons endroits où se cache certain gibier.

— Cela ferait deux, murmura la jeune fille.

— Quant à l'homme qui m'a remis la montre, c'est ce qu'on appelle un monsieur.

— Vous ne le reconnaîtriez pas?

— Je l'ai cherché partout sans jamais le rencontrer, d'où j'ai conclu qu'il n'avait pas ce jour-là son visage naturel.

— Mais sa voix...

— Ah! la voix, ça n'est pas aussi sûr que la *frimousse*. Mais, vous m'y faites songer, et, désormais, j'écouterai autant que je regarderai.

— Il y a aussi un aveugle qui a joué un rôle dans cette affaire.

— C'est bien possible. Il y a l'Écumoire qui est bien capable de ça. Mais ce n'est pas facile de le faire parler, celui-là. La bouteille ne le déride jamais, et plus il boit, moins il bavarde.

— Comment l'appelez-vous?

— L'Écumoire, répéta Baudruche en riant, parce qu'il a le visage piqué comme si la grêle y avait passé. C'est bien la plus horrible tête humaine que j'aie jamais vue.

— Ce doit être lui, fit encore Alice. Mais qu'avez-vous donc? demanda la jeune fille au vaurien, qui venait de se précipiter sur la palissade du square, l'œil entre deux planches mal jointes.

— Je croyais avoir entendu quelque chose, là, derrière.

— Un chien, peut-être, qui aura trouvé moyen d'entrer là-dedans.

— C'est possible, après tout, répondit Baudruche peu convaincu.

— Je suis obligée de vous quitter, reprit Alice. On m'attend. Si j'avais besoin de vous revoir, où vous trouverai-je ?

— Chez moi, rue... mais non, c'est suspect, et mes propriétaires m'inspirent peu de confiance. Si vous avez quelque chose à me dire, venez chez Mme Bleuze, rue Turbigo, maison de la somnambule Placidie, une fameuse devineresse, allez, celle-là, et qui vous dira bien ce que Baudruche ne saura pas.

— Merci, dit Alice en souriant; mais je préfère vos renseignements à ceux de Mlle Placidie.

— Vous ne regretterez pas votre confiance! s'écria le garnement, vous verrez.

— Je vous crois, et j'ai bien envie de vous en donner une preuve tout de suite.

— Voulez-vous ma vie ? ça serait trop peu de chose; mais demandez, mamzelle Alice, demandez, vous me ferez bien heureux.

— Eh bien, dans trois jours, à dix heures du soir, venez à cette même place, j'y serai et j'aurai sans doute besoin de vous.

— Merci, dit encore le vaurien, dont la voix, brisée par la débauche, eut une intonation touchante.

— Pendant ces trois jours, reprit Alice, si j'ai besoin de vous, je n'oublierai pas l'adresse de Mme Bleuze.

— C'est la concierge de la maison.

— Maintenant, adieu. Vous n'allez pas me suivre.

— D'autant plus que j'ai une idée à éclaircir ici.

La jeune fille ne se trompait pas au sentiment qui faisait agir Baudruche; c'est pourquoi elle avait confiance en lui sans le connaître davantage. Elle se hâta de rejoindre le domicile de M. Samson.

— Dieu est pour nous, lui cria-t-elle en entrant.

L'ex-magistrat écouta attentivement le récit de Mlle Mathieu,

mais il n'en conclut pas comme elle que tout était sauvé, et mit un peu de froid sur son enthousiasme.

— Les révélations de Baudruche peuvent nous mettre sur la trace de ce que nous cherchons, dit-il, mais elles ne suffiraient pas à éclairer la justice, qui les trouverait avec raison bizarres, et n'y attacherait peut-être nulle importance. Je crois comme vous dans la sincérité de ce garçon, qui pourra nous être fort utile, je l'espère. Mais le mieux est de nous taire jusqu'à de nouvelles découvertes, que la moindre indiscrétion pourrait rendre impossibles. Mettez-vous à la place d'un magistrat, qui n'est pas comme nous intéressé dans l'affaire : ce garçon ne sait rien, ne connaît personne ; un inconnu lui a donné de l'argent et une montre, en lui disant de déposer celle-ci dans une chambre d'hôtel, sous un prétexte qu'a fourni un feu de cheminée. Tout cela est vague, et semble inventé à plaisir.

— C'est vrai, soupira la jeune fille.

— Il na faut pas pourtant vous décourager. Ce Baudruche sera pour nous un auxiliaire puissant, j'en suis convaincu, et sa rencontre est une chance heureuse. Il vous appartient ; entretenez sa confiance, excitez son dévouement ; il fera peut-être plus à lui seul dans l'intérêt de l'aveugle que nous tous réunis. Mais d'abord, attendons que notre pauvre martyr soit en sûreté ; M. de Baurain est à Paris, il a fait prendre des nouvelles du malade, nous ne serons jamais trop actifs ni trop prudents. Vous, mon enfant, pendant ces trois jours d'attente qui nous restent, ne sortez plus. D'autres que Baudruche pourraient vous reconnaître, et ce serait fatal.

Baudruche faisait des siennes au quartier Saint-Ambroise, pendant qu'on s'entretenait de lui d'une façon si bienveillante chez l'ex-commissaire. A peine Alice avait-elle disparu à l'angle du boulevard Voltaire, qu'il grimpait à la palissade comme un chat, et sautait de l'autre côté, dans le square en construction. Il faillit tomber sur le dos d'un homme, qui sortait de derrière un tas de pierres, où il avait gardé longtemps sans doute une position fatigante, car il étirait ses bras et secouait ses jambes, à la façon des gens engourdis.

— Encore toi, dit le gamin, je m'en doutais.

Il saisit violemment Mauduit par le bras, et, le secouant :

— Qu'est-ce que tu faisais là? demanda-t-il.

— Je dormais, répondit l'autre, homme usé qui, n'ayant point la force de se défendre, avait une terrible peur des horions.

— Tu n'étais donc plus pressé de te rendre à la place du Trône?

— Je me suis trouvé fatigué. Faut bien qu'on se repose.

— Qui filais-tu, de moi ou de cette jeune fille

— Je ne filais personne.

— Tu mens.

Baudruche, en parlant, serrait la cravate du camarade, l'attirant vers la terre.

— Tu m'étrangles.

— Parle alors.

— J'ai dit la vérité. Seulement j'étais pas fâché de connaître tes amours.

— Insolent! s'écria Baudruche. Tu sauras que Mlle Alice Mathieu est une honnête fille, et ne peut avoir rien de commun avec des hommes comme toi et moi.

Dans son emportement, le gamin venait de révéler le nom de la jeune fille, et ne s'apercevait pas même de son imprudence.

— J'avais pourtant cru voir, dit Mauduit, qu'elle te faisait les yeux doux sur le boulevard.

— Encore une fois, tu mens! tu la filais.

Et, courbant cette fois l'homme jusqu'à terre, Baudruche lui envoya un premier et vigoureux coup de pied. Mauduit appela au secours.

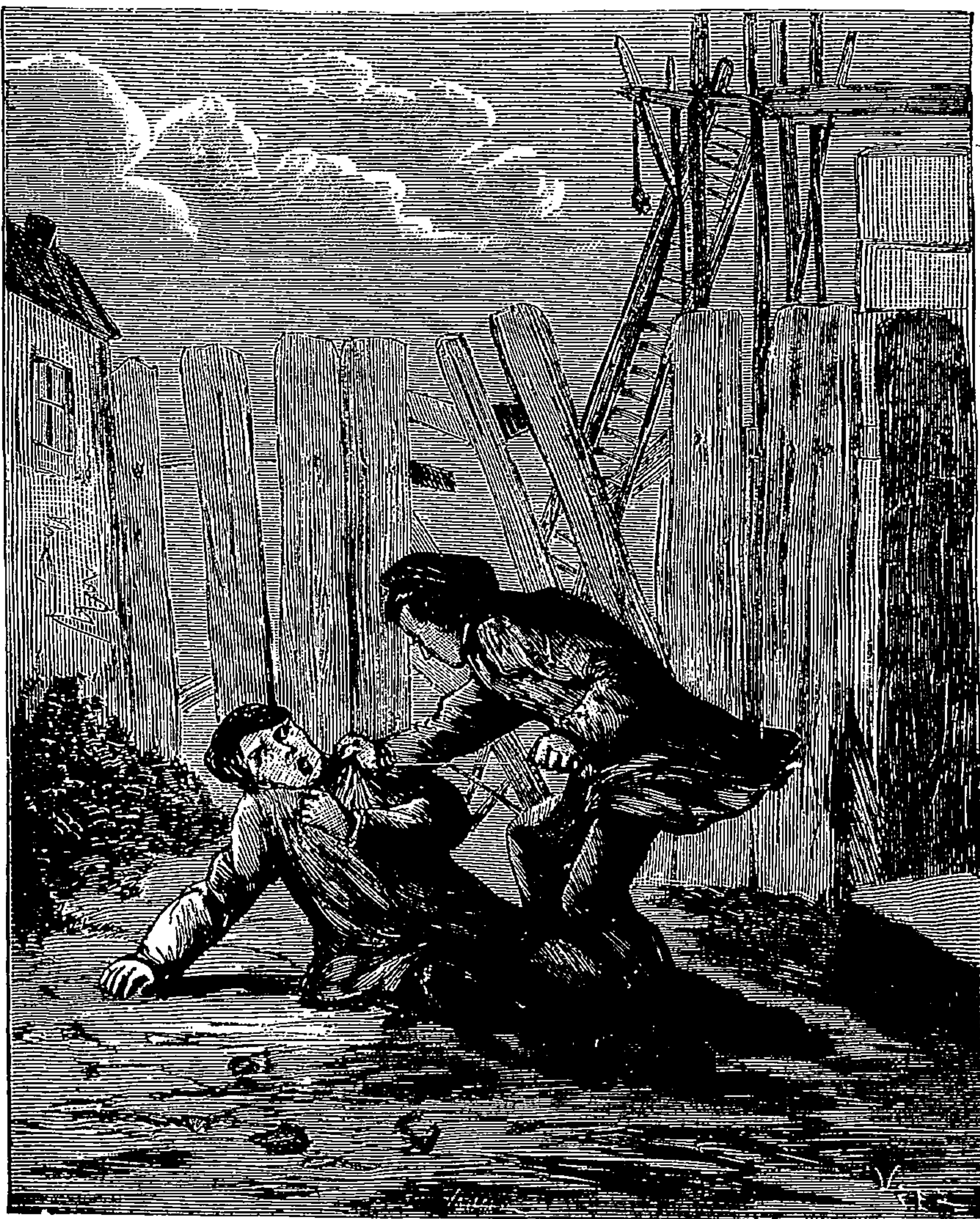
— Je vais t'en donner du secours! dit le gamin.

Il recommença de plus belle, s'animant et disant :

— Ah! tu fileras les jeunes filles et tu trahiras les amis! eh bien, recommence et nous verrons.

Des ouvriers qui travaillaient de l'autre côté du square accoururent. Mauduit criait : à l'assassin! Ils l'arrachèrent des mains de Baudruche, auxquels ils faillirent faire un mauvais parti.

— Ecoutez-moi, d'abord, dit le gamin avec force. Cet homme que vous défendez, c'est un mouchard, et je l'ai battu parce que



Il recommença de plus belle.

je l'ai pris là, l'oreille aux planches, écoutant ma conversation avec une jeune fille honnête...

— Honnête! interrompit Mauduit d'un air narquois, car il se sentait maintenant en force.

Baudruche voulut de nouveau se précipiter sur lui; on le retint.

— Vous avez raison, dit-il. Écoutez-moi bien, vous tous, ça vaudra mieux que de bucher sur cette carcasse, qui ne vaut pas les coups que je lui donne. Lui et moi, jusqu'à présent, nous étions des coquins, ce qui n'empêche pas qu'il cherche à me trahir. Mais aujourd'hui, je ne le connais plus, parce que je veux devenir un honnête homme.

— Tu as raison, dit l'un des ouvriers les plus âgés, il est toujours temps de bien faire.

— Je m'appelle Baudruche, ma grand'mère reste rue Saint-Denis, je ne suis pas un vagabond, j'ai une existence légale. Mam'zelle Alice m'a dit qu'en travaillant je deviendrais honnête, je veux travailler.

— C'est bien, ça, dirent les ouvriers.

— Chassez cet homme là qui est un bandit, et donnez-moi du travail avec vous, vous verrez si mam'zelle Alice est honnête, et si je veux mériter son estime.

— Viens, dit l'homme âgé qui semblait diriger les travaux. Je vais te faire embaucher; et si tu travailles bien, sois tranquille, tu ne manqueras pas d'amis.

— Merci. Je n'ai pas de quoi payer ma bienvenue, mais quand vous penserez que vous avez aidé un vaurien à devenir un travailleur, ça vous sera un bon souvenir tout de même.

On dédaigna de s'occuper de Mauduit qui se dirigea, clopin-clopant, vers la sortie, et menaçant de loin le nouveau converti.

— Tu me paieras ça, disait-il, plus cher que tu ne penses.

X

COMMENT UN HOMME D'AFFAIRES FABRIQUE DE LA FAUSSE MONNAIE AVEC DU REPENTIR ET DU DÉVOUEMENT.

— Il me semble, ma chère Aline, que tu es moins triste depuis quelque temps. Tes yeux ont repris de l'éclat et ton teint a perdu de sa pâleur. Sais-tu que tu es vraiment plus jolie ainsi ?

— Tu trouves ?

— Sans doute ; et j'en suis d'autant plus contente que cela annonce un cœur moins affecté.

— Tu as raison, Victoire ; je suis moins triste ; et pourtant, le rayon d'espoir que j'ai entrevu est bien lointain et bien vague.

— Qu'importe s'il grandit et s'approche.

— Sais-tu à qui je le dois ?

— Non, vraiment.

— C'est à Mlle Clémence, cette charmante artiste, dont ta mère a voulu que je partageasse avec toi les leçons.

— Si je pouvais l'aimer davantage, je le ferais certainement pour cela ; mais c'est impossible. Mlle Clémence n'est pas un professeur.

— C'est une amie.

— Dis donc une sœur, ma chère Aline. Mais, raconte-moi comment elle a pu te consoler.

— Elle connaît Mlle de Jéhennes.

— Vraiment ?

— C'est une de ses compagnes de pension. Elles ont même été fort amies, jusqu'au jour où leurs situations si différentes les ont séparées.

— Comprends-tu que la fortune sépare les gens qui s'aiment ? demanda Victoire ?

— Non, puisque je suis pauvre, qu'on te dit fort riche, et que nous nous aimons quand même, ainsi que nos deux mères.

— Mais cela ne m'explique pas comment Mlle Clémence a pu te consoler.

— En m'affirmant que jamais Mathilde de Jéhennes n'aimera Adrien.

— Elle en est sûre ?

— Elle le dit ; et, peut-être parce que je le désire, je crois en elle.

— Tu as raison, Aline. Elle ne voudrait pas te tromper.

— Elle dit que son ancienne compagne n'a point de cœur, et qu'elle fait la coquette avec mon cousin comme avec d'autres encore.

— Je ne voudrais pas connaître cette femme. Il me semble que je la haïrais.

— Pauvre Adrien ! soupira Aline. Toutes les souffrances lui sont réservées.

— J'ai bon espoir que tu le consoleras.

— Je le désire, même au prix de mon propre bonheur. Tu es bien heureuse de n'aimer encore que tes parents, Victoire.

Mlle de Menneville sourit, et soupira en même temps.

— Certes, je ne me plains pas, dit-elle, mais pour être franche, je dois t'avouer, ma chère Aline, que l'amour ne m'effraie pas.

— Il est vrai que si le mien est une angoisse, il y en a qui sont une joie.

— Le tien n'en sera que plus doux un jour. Ton dévouement aura sa récompense, Mlle Clémence a raison. M. Adrien est ébloui, entraîné ; mais il ne peut aimer une femme sans cœur ; il regrettera de t'avoir méconnue, et voudra te chérir doublement pour te le faire oublier.

— Je vais tâcher de te croire, Aline, afin de consoler ma mère, que mon chagrin fait souffrir.

— C'est cela. Mais ne trouves-tu pas Mlle Clémence bien en retard ?

— Peut-être ne viendra-t-elle pas aujourd'hui.

— Elle aurait fait prévenir, car elle a autant de savoir-vivre que d'exactitude. Il faut qu'elle se soit trouvée subitement empêchée... malade peut-être. Si j'envoyais prendre de ses nouvelles ?

Un coup de marteau à la grand'porte de l'hôtel arrêta la jeune fille, qui se levait déjà pour exécuter sa proposition.

— La voilà sans doute, dit-elle.

Elle courut à une fenêtre, et eut un petit cri de surprise qui amena derrière elle Aline de Bans.

— Mon cousin avec ma mère, murmura celle-ci en devenant toute pâle.

— Eh bien, quoi d'étonnant à cela ? M. Adrien lui était venu sans doute rendre une visite, elle l'amène à ta rencontre, c'est tout simple.

La jeune fille se remettait à peine de son émotion, quand les visiteurs furent introduits auprès d'elle et de son amie.

Mme de Bans les embrassa toutes les deux. Mais Aline s'aperçut bien vite que le sourire de sa mère était forcé, et qu'une pâleur inhabituelle couvrait ses traits.

— Adrien, dit celle-ci, a bien voulu m'accompagner, je vous le livre, mes enfants, pendant que je vais entretenir la marquise. Je la trouverai chez elle, n'est-ce pas ?

— Oui, madame, répondit Victoire ; mais vous serez obligée de rester un instant avec nous. Ma mère est en grande conférence avec M. Martinet ; et elle a fait dire qu'on ne laisse pénétrer personne auprès d'elle.

Au nom de l'homme d'affaires, Adrien avait fait un mouvement de surprise et de menace, et ses lèvres s'étaient entr'ouvertes pour parler. Mais un regard suppliant de Mme de Bans le fit muet. Aline vit cette pantomime, et comprit qu'il s'agissait de choses dont il ne fallait pas inquiéter sa compagne.

— Eh bien, mère, dit-elle, tu en seras quitte pour rester un peu avec nous.

— C'est que j'avais à faire à Mme de Menneville une communication pressée. Vous êtes bien certaines, mes enfants, que c'est M. Martinet qui est là?

— Je l'ai vu de cette fenêtre, dit Aline.

Adrien de La Coste contenait avec peine son impatience. Il se promenait dans le salon, et vint s'arrêter devant un tableau qu'il fit semblant d'examiner.

Aline s'approcha de lui.

— Mon cousin, demanda-t-elle tout bas, puis-je vous être utile ?

— Non, répondit-il.

Mais cela vint à propos le rappeler aux convenances qu'il oubliait, ce que commençait à trouver étrange Mlle Victoire de Menneville. Il se rapprocha de cette dernière et lui adressa quelques banalités, d'un ton distrait qui ne la fâcha point, car elle l'attribuait aux préoccupations, que causait déjà au jeune homme la coquette Mathilde.

— Tant mieux, se disait-elle, il n'en aimera que plus tôt sa cousine Aline.

La pauvre enfant ne se doutait guère que le plus menaçant orage grondait au-dessus de sa tête, et que de toutes ces destinées la sienne serait la plus douloureuse.

— Il ne faut pas, dit-elle, que le plaisir de recevoir des amis nous fasse oublier les absents. Je vais envoyer chez Mlle Clémence.

La distance était grande de la rue Saint-Dominique à la rue de l'Echiquier. Le domestique partit aussitôt.

Cependant M. Martinet ne s'en allait pas; et, seule, Victoire de Menneville ne prenait nul souci de cette longue visite.

— C'est égal, dit-elle enfin en riant, tout saint homme qu'il est, il doit ennuyer maman, et j'ai grande envie d'interrompre ce tête-à-tête de charité. Ma pauvre mère est si bonne qu'elle l'écoute, j'en suis sûre, dans la crainte de le froisser. Les gens qui s'occupent de bonnes œuvres sont à ménager.

Mme de Bans et Adrien échangèrent un nouveau regard, rapide et inquiet.

— Je vais avec toi, dit Aline. Les saints ont parfois des foudres, et si M. Martinet lance les siennes, nous serons deux pour les recevoir.

Elles s'enfuirent en riant, et arrivèrent, faisant grand bruit, au boudoir où l'homme d'affaires entretenait la marquise. Aline surtout se montrait d'une gaieté tapageuse, dont sa compagne ne l'eût point supposée capable.

— C'est le bonheur de voir son cousin, pensait encore la la gentille enfant.

— Oh! le lâche! s'écria Adrien dès qu'elles furent sorties. Je vais l'attendre dans la rue, il faudra bien qu'il se batte.

— Non, dit Mme de Bans; puisqu'il se dit absent, laissez-lui croire, mon cher Adrien, que vous ignorez sa présence à Paris. Avec ces gens-là, il faut agir de ruse.

— Le tuer vaudrait mieux.

— Sans doute. Mais le tuerez-vous?

— Il a peur, puisqu'il se dérobe.

— Qui sait s'il n'a pas simplement quelque raison cachée de re-

pousser ce duel ? Vous m'avez répété ce que disait M. de Baurain, hier soir, de cet homme. Cela m'épouvante.

— Que ne puis-je révéler ce que je sais au comte.

— C'est impossible. Vous ne devez même pas savoir ce secret-là.

— Oh! ne craignez rien, madame. Mais entendre M. de Baurain faire l'éloge de ce scélérat, lui accorder toute sa confiance, et dire qu'il donnerait un démenti à celui qui oserait l'accuser, n'est-ce pas un intolérable supplice ?

— Le comte n'est pas seul de son opinion, l'abbé Carpentier, un des hommes les plus éminents du clergé parisien, proclame M. Martinet le plus charitable chrétien qu'il connaisse. Cet homme d'affaire a une réputation difficile à entacher; le premier qui l'oserait, sans preuves en main, serait défavorablement jugé.

— Eh ! que m'importe ce que le monde pourra penser et dire ? je ne puis m'associer à des louanges que je sais fausses.

— N'oubliez jamais, Adrien, que cet homme a en sa possession des lettres qui compromettent une femme, une mère de famille.

— Oh ! sans cela !...

— Au nom de l'honneur de cette femme, au nom de sa fille, soyez patient et prudent.

— Je me fie à vous, ma cousine, à votre cœur que je sais si bon, à votre jugement que je connais si sûr. Je vous obéirai.

Pendant que les deux jeunes filles attendaient leur professeur de piano, paisibles, dans le salon du rez-de-chaussée, et recevaient ensuite Mme de Bans et son jeune cousin, la marquise de Menneville, affolée par les menaces de M. Martinet, subissait toutes les tortures, et pour sa fille dont le misérable osait prononcer le nom, se soumettait aux plus sanglantes humiliations.

Pourpre de honte, folle d'indignation, elle courbait le front comme une infâme, discutait et priait. Quelque faute qu'ait commise une femme, une heure de ce supplice doit pleinement la racheter.

Impassible, l'homme d'affaires la regardait se tordre et pleurer. Une légère contraction de la lèvre indiquait seule les frémissements de la passion qui grondait en lui. Parfois aussi, une flamme

sortait du regard; puis tout redevenait calme, le masque recouvrait l'âme et la statue disait :

— Dois-je vous attendre ?

Ou bien :

— A quelle heure faut-il vous attendre ?

A la restitution des lettres de la marquise il mettait une condition : elle devait choisir entre une honte ou un déshonneur. L'épouse eût accepté le déshonneur, la mère ne le pouvait pas.

M. Martinet était patient, il attendait.

Elle lui parlait de Dieu. Il n'y croyait point. Elle lui demandait s'il n'avait pas de sœur, de mère, de fille. Il était seul au monde. C'était le malheur sans espérance, un supplice oublié par les inventeurs du Tartare. Un moment, la frêle créature se demanda si elle ne pourrait pas étrangler ce monstre. Elle avait une hallucination; elle se voyait grandir et lui rapetisser; elle croyait au miracle, et pensait : Il y a quelqu'un là-haut qui l'écrasera sous ma volonté. Puis il parlait, et la réalité reparaissait dans la lumière.

Tout à coup on entendit des éclats de rire dans l'escalier. Elle se dressa, essuya ses yeux, mordit ses lèvres pour y rappeler la vie, d'une main lissa ses cheveux, où cette même main avait porté le désordre, et de l'autre refoula les battements de son cœur.

— Ma fille ! dit-elle.

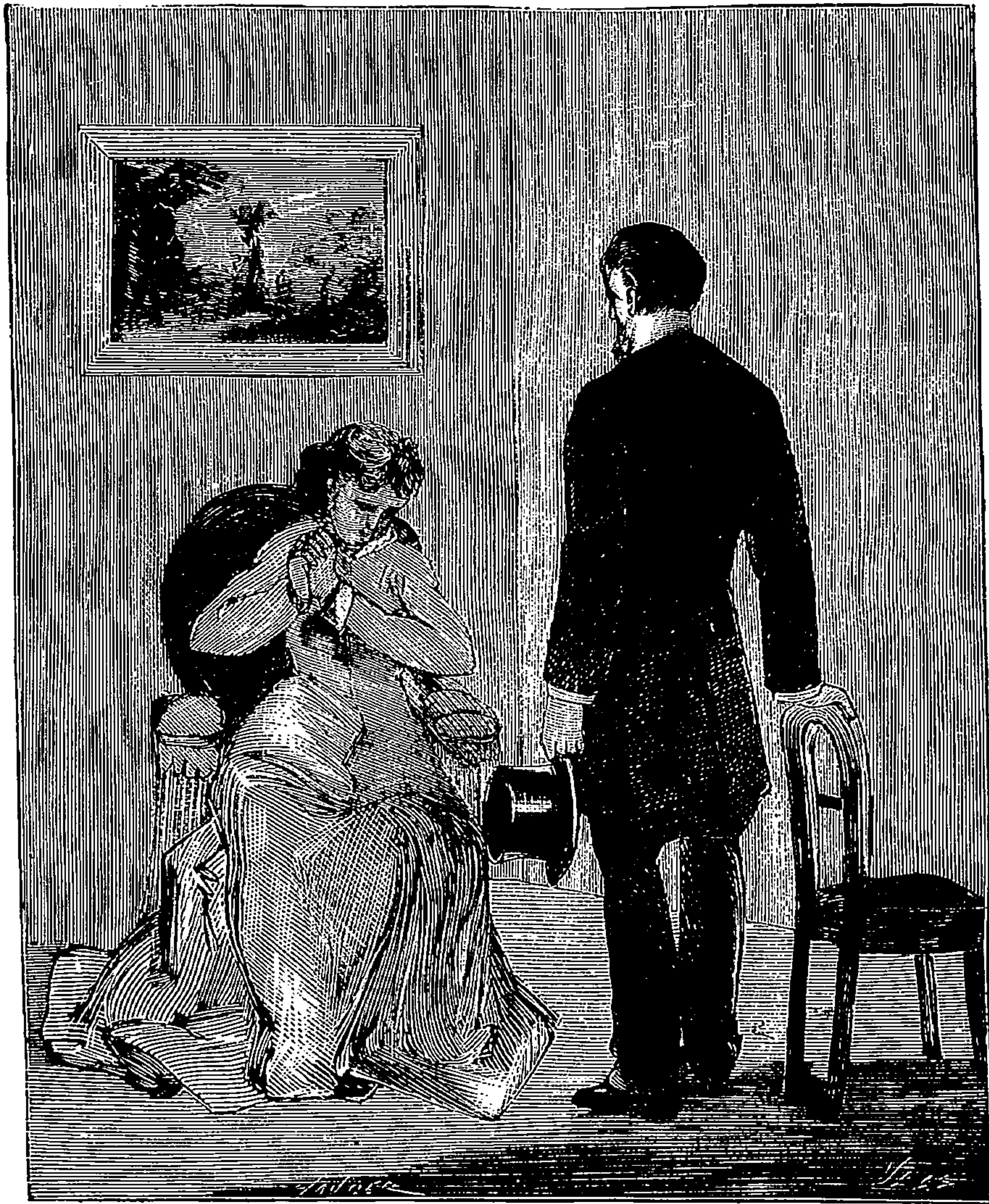
Ce n'était qu'un souffle, mais ce souffle était une puissance. Elle redevint elle-même, elle sourit, en écoutant le bruit se rapprocher de la porte.

M. Martinet fit un pas pour sortir. Elle le suivit comme on suit un visiteur indifférent, sans trouble.

— Je vous attends demain, dit M. Martinet de sa voix la plus douce.

— « Elle viendra, » pensait-il.

Il salua respectueusement. Cela ressemblait à une ironie. Les jeunes filles entrèrent. Il se recula pour les laisser passer. Elles s'inclinèrent devant lui. Mme de Menneville, qui avait peur, sans trop savoir, les poussa un peu dans le boudoir et suivit l'homme



Impassible, l'homme d'affaires la regardait se tordre et pleurer.

d'affaires. Tout à fait dehors, il lui dit avec une douceur qui la surprit.

— Venez sans crainte, madame. Vous êtes mère... je n'avais pas vu votre enfant. Venez demain.

Elle aurait voulu lui crier : Merci ! Il était vraiment ému. Elle remercia Dieu de l'avoir faite mère et murmura :

— J'irai.

—Comme cet homme m'a regardée, disait Victoire à Aline, pendant que sa mère et le visiteur échangeaient ces quelques mots.

— Oui, répondit Mlle de Bans en frissonnant.

Elle ajouta :

— C'est qu'il te trouve belle. Est-ce que cela t'étonne?

Elle embrassa son amie en riant, pour lui cacher qu'elle avait eu peur.

Toutes les deux appelèrent Mme de Bans, qui resta seule avec la marquise.

Aline descendit la première ; elle vit Adrien, debout près de la fenêtre, qui avait une vue sur la cour. Elle s'approcha, il ne l'entendit point. M. Martinet sortait lentement, satisfait de lui-même, comme toujours.

— Oh ! le misérable ! murmura le jeune homme. Et il faut attendre !...

Il secouait d'une main agitée l'espagnolette, sur laquelle il était appuyé.

— Je le savais bien, dit Aline tout près de lui.

—Vous étiez là, fit Adrien.

— Oui ; mais ne regrettez pas vos paroles, mon cousin. Mes pressentiments avaient dit avant vous le mot que vous venez de prononcer.

Victoire de Menneville rentrait en souriant au bonheur de sa compagne, qui avait une main dans la main de celui qu'elle aimait. Ils se turent.

Mme de Menneville, à bout de forces, était tombée dans les bras de son amie en sanglotant, dès qu'elle s'était vue seule avec elle.

Mme de Bans n'avait pas besoin d'explication. Instruite par Adrien de la démarche du jeune homme auprès de M. Martinet, du refus de celui-ci et de sa fuite devant une provocation, elle avait résolu de tout dire à la marquise, et de s'entendre avec elle sur les moyens à employer pour la tirer des griffes de cet homme. C'était là le but de sa visite, mais M. Martinet l'avait précédée, et elle en ressentait une inquiétude que le désespoir de son amie augmenta encore.

— Ah ! je suis perdue ! s'écria celle-ci au milieu de ses sanglots.

— Du courage. La situation est grave, je le sais, mais nous vous sauverons, je l'espère.

— Vous savez donc ?...

— Tout. Cet homme a vos lettres et ne veut pas les rendre.

— Ah ! si le déshonneur devait m'atteindre seule, je l'accepterais comme un juste châtiment de ma faute. Mais M. de Menneville, dont la confiance n'a jamais été ébranlée, quoi qu'on ait pu lui dire, dont la loyauté est si grande, la bonté si parfaite ; mais ma fille, dont la tendresse seule égale la vénération, doivent-ils donc porter avec moi le poids du passé ?

— Quel intérêt a donc cet homme à cette révélation ? Que demande-il ?

— Une nouvelle honte. Si la première m'a faite coupable, celle-ci me ferait infâme. Je n'en veux pas !... et il faut sauver ma fille et mon mari. Pourtant, à la dernière heure, en partant, il m'a jeté une vague espérance.

— Laquelle ?

— Il a vu Victoire, il l'a regardée un instant : puis, il a souri, et m'a dit de venir sans crainte chez lui demain. Il a semblé, pour la fille, prendre en pitié la mère.

— C'est étrange, murmura Mme de Bans.

— N'est-ce pas ?

— Qu'allez-vous faire ?

— J'irai, j'y suis résolue. Dieu, que j'ai tant prié, a peut-être touché son cœur.

— Je ne voudrais pas vous désespérer, mais je ne l'espère point.

— Alors, que veulent dire ces dernières paroles, ce changement subit, cette émotion que j'ai cru remarquer chez cet homme impassible.

— Je cherche en vain à me l'expliquer... Peut-être un moyen de vous attirer plus sûrement chez lui.

— Ah! Il n'avait pas besoin de cela pour savoir que j'irais. Est-ce qu'il ne faut pas que j'essaie encore de l'attendrir !

Mme de Bans eut un mouvement de désespoir et de doute.

— Et puis, reprit la marquise, ces lettres, ce passé, cette faute, n'a-t-il pas dit qu'il mettrait le tout, demain soir, dans les mains de M. de Menneville, s'il ne m'a pas vue dans la journée ?

— L'osera-t-il ?

— Il osera tout.

— Et il passe pour un saint homme ! s'écria Mme de Bans. Et des gens honnêtes, dignes de foi, affirment partout sa probité ! cela ne peut durer ainsi ; il faut le dévoiler.

— Par quel moyen ?

— En affirmant publiquement sa conduite.

— Est-ce donc possible ? il sait bien que vous ne pouvez parler, qu'au premier mot dit par vous il me perdrait. C'est par moi qu'il vous tient.

— C'est vrai, murmura la mère d'Aline. Adrien aurait-il donc raison ?

— Adrien ? répéta la marquise en interrogeant.

— Ecoutez, mon amie, répondit Mme de Bans en prenant tout à coup un parti. La situation où nous sommes est si grave qu'il ne faut rien nous cacher ; les forces réunies de ceux qui vous aiment, ne seront pas de trop pour combattre le puissant ennemi qui vous menace.

— Suffiront-elles ?

— Je l'espère, car il est impossible que Dieu ne soit pas avec nous. Mais il ne faut rien négliger pour arriver à notre but. Efforcez-vous d'être calme, et résumons-nous. Voulez-vous répondre à toutes mes questions ?

— Je vous le promets, dit la marquise résignée.

— Sous quel prétexte M. Martinet s'est-il présenté chez vous la première fois ?

— Pour me demander cinquante mille francs, au nom du duc de La Coste.

— C'était faux. Le duc est indigné de cette audace, et son fils en a demandé raison à M. Martinet, qui a prétexté une absence pour ne point se battre.

— J'aime mieux cela, dit Mme de Menneville. La pensée que le duc était un misérable me faisait souffrir davantage.

— Le duc, comme nous, mon amie, ne songe qu'à vous sauver. M. Martinet avait donc déjà la volonté de vous compromettre, et, ne possédant pas encore vos lettres, il vous a demandé votre signature.

— Ou ?

— Heureusement, elle vous est revenue.

— Non, pas encore.

— C'est impossible. Il l'a mise devant moi sous enveloppe, a appelé sa domestique, et lui a donné l'ordre de mettre immédiatement la lettre à la poste.

— Je n'ai rien reçu, je vous le jure.

— Quel abîme ! dit Mme de Bans, en passant la main sur son front brûlant.

Mais elle se remit aussitôt.

— Nous nous sommes promis une entière franchise, reprit-elle, je dois tout vous dire. Un hasard m'avait appris la démarche de M. Martinet et l'engagement pris par vous. Je croyais alors cet homme honnête entre tous, je voulais vous épargner l'angoisse d'une attente pénible ; il affirmait avoir l'argent dans une semaine au plus ; j'avais déposé cent mille francs chez mon notaire pour la dot d'Aline, j'en ai retiré cinquante et les ai remis à M. Martinet.

— Vous avez fait cela ! s'écria la marquise en prenant les mains de son amie. Et, sans l'infamie de cet homme, je l'aurais ignoré. C'est mal.

— Vous me gronderez plus tard si vous voulez, d'autant plus que j'ai eu la maladresse, toujours à cause de la réputation de l'homme d'affaires, de ne point prendre de reçu. De sorte que, si la lettre envoyée à la poste a été rapportée par la domestique, comme je le suppose, M. Martinet peut garder mes cinquante mille francs sans que j'aie rien à dire, et vous forcer, votre signature en main, à lui payer la même somme. Notre sotte confiance lui vaut cent mille francs.

— Ah ! s'il voulait s'en contenter, dit la marquise, je trouverais bien le moyen de les lui donner.

— Oui, mais il les tient sans votre consentement, et par conséquent ne fera pas le moindre sacrifice pour cela. Maintenant, savez-vous comment il possède vos lettres ?

— Il m'a dit, et je l'avais cru, que le duc les lui a vendues pour une somme énorme.

— Nouveau mensonge. Il les a demandées en votre nom à M. de La Coste, qui s'est empressé de les remettre au saint homme,

en le priant de vous présenter ses excuses, pour la négligence qu'il avait montrée jusque-là à ce sujet. Nous pouvons prouver tout cela, mais le prouver, c'est vous compromettre, il faut donc renoncer aux preuves.

— Que faire ?

— Accepter le moyen d'Adrien que j'avais repoussé : un duel à mort avec le misérable.

— Jamais ! s'écria la marquise. Il tuerait ce jeune homme qui est un noble cœur, et j'aurais pour la vie un remords de plus. Revenez demain soir, mon amie, je verrai M. Martinet, j'aurai du courage. Avec des dévouements comme les vôtres on se sent plus fort. Quand nous saurons si sa dernière pensée était une menace ou une générosité, nous aviserons. Mais jusque-là, attendez ; priez M. Adrien de La Coste d'attendre ; dites-lui que je le désire, que je le veux.

Les deux amies se séparèrent, et le jeune homme accompagna sa cousine, qui lui raconta tout.

— Attendons jusqu'à demain, puisqu'elle le veut, dit Adrien, mais tout est inutile. Il n'y a qu'un moyen de se défaire des bêtes malfaisantes ou dangereuses, c'est de les tuer.

Aline était encore restée auprès de sa compagne, sa mère ayant quelques visites à rendre. Toutes les deux attendaient toujours leur charmant professeur, Clémence Dupeuty, ou les nouvelles que devait rapporter le domestique. Il revint enfin, tout pâle et tout ému.

— Qu'y a t-il ? demandèrent en même temps les jeunes filles.

— Mlle Clémence Dupeuty a été arrêtée ce matin, pour un vol de 300,000 francs de diamants. On n'a pas encore trouvé son père. Les diamants ont été saisis dans le logement qu'ils habitaient, rue de l'Echiquier.

D'abord interdites, Aline et Victoire se regardaient, comme si ni l'une ni l'autre n'eussent pu comprendre ce qui venait de leur être raconté. Puis, toutes les deux se levèrent avec un même cri :

— Cela n'est pas vrai !

XI

UNE PROMESSE HÉROÏQUE

Mme de Bans et sa fille arrivèrent le lendemain de bonne heure chez la marquise, à la grande joie de Victoire, qui attendait sa compagne avec impatience. Elle avait passé une nuit affreuse, peuplée de visions et de cauchemars, et en restait tout oppressée. Elle avait vu les yeux rougis de sa mère, remarqué la longueur inhabituelle de sa prière du soir, entendu un sanglot, pendant que la marquise courbait le front sur son prie-Dieu. Elle avait attendu une confidence, espéré un mot d'explication, mais, après un baiser passionné, la pauvre femme s'était enfuie comme si elle avait peur d'une faiblesse. Une mère peut donc avoir quelque chose de caché pour sa fille? C'est cette question qui avait causé l'insomnie de Victoire, puis l'agitation d'un sommeil tardif.

Le premier nom que prononça Aline en entrant fut celui de Clémence Dupeuty. Déjà elle était allée avec sa mère aux informations, et les renseignements donnés la veille par le domestique, n'étaient que trop exacts. Cela ne changea point la conviction des deux amies.

— Elle est innocente ! s'écria Victoire.

— Je n'en ai pas douté un seul instant, répondit Aline.

Mais cela les faisait plus tristes l'une et l'autre. De plus, l'empressement que mettait Mme de Bans à visiter la marquise confirmait les soupçons de sa fille.

— J'ai besoin de prier Dieu, dit celle-ci à sa compagne. Veux-tu prévenir ma mère et m'accompagner à Sainte-Clotilde?

Aline ne demandait pas mieux que de la satisfaire. Elles descendirent.

Au moment où la porte de l'hôtel se refermait sur elles, un homme y arrivait. Elles s'arrêtèrent, il en fit autant.

— L'une de vous, mesdemoiselles, demanda-t-il, serait-elle par hasard Mlle Victoire de Menneville ?

— C'est moi, monsieur.

— Eh bien, l'on peut dire que voilà une heureuse chance. Je suis chargé de vous remettre cette lettre en mains propres, mademoiselle, je ne dois la donner qu'à vous.

Victoire regarda le messager, puis la lettre qu'il lui tendait, puis son amie, sans parler et sans faire le moindre mouvement d'abord. Mais tout à coup, elle songea au mystère qui semblait planer au-dessus d'elle dans la maison paternelle, et prit le message sans autres explications.

L'homme disparut aussitôt.

Sous le péristyle de l'église, elle ouvrit d'une main fièvreuse cette lettre arrivée d'une façon si étrange, et lut ces lignes :

« Mademoiselle,

« Un grand malheur menace la marquise de Menneville ; vous seule pouvez le conjurer. Si vous voulez sauver votre mère, venez sans perdre un instant, et sans que *personne* connaisse le contenu de cette lettre. Demain, il serait trop tard. Soyez discrète, et comptez sur mon entier dévouement.

« MARTINET. »

Suivait l'adresse.

— Qu'y-a-t-il ? demanda Aline, en voyait pâlir sa compagne pendant sa lecture.

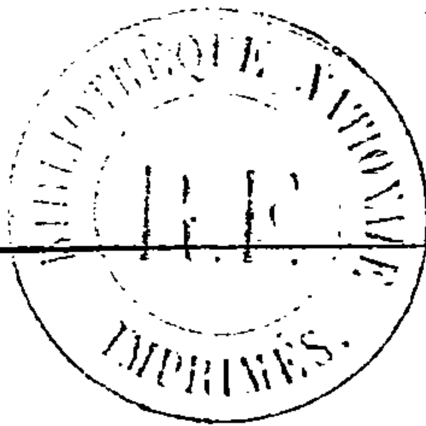
— Je ne puis le dire, répondit Victoire en prenant, toute tremblante, les mains de son amie. On me le défend.

— Qui donc ?

— Celui qui m'écrit que ma mère court un danger, et que je puis la sauver. Tu sais si je t'aime, Aline, et si j'ai confiance en toi.

— Je n'en doute nullement.

— Eh bien, aide-moi sans me demander ce secret. Peut-être te le dirai-je aujourd'hui même.





L'une de vous, mesdemoiselles, serait-elle Mlle Victoire de Menneville?

— Que faut-il faire?

— On nous croit à l'église. Je vais prendre une voiture de remise, et tu m'accompagneras où l'on m'appelle.

— Je ne demande pas mieux.

— Seulement, je ferai arrêter la voiture à quelques pas de la maison qu'on m'indique.

— Je veux tout ce que tu voudras, Victoire ; mais ne cours-tu aucun danger?

— Non, rassure-toi. Je connais celui qui m'appell·

Elles montèrent en voiture, inquiètes, troublées, anxieuses, après avoir promis au cocher une course double s'il allait vite. Le remise s'arrêta au coin de la rue Sainte-Foy, et Mlle de Bans vit avec terreur sa jeune compagne, s'aventurer dans cette dernière rue où restait M. Martinet. Que pouvait vouloir cet homme à cette enfant ?

Il la reçut comme un père recevrait une fille craintive, de façon à lui enlever toute appréhension.

— Les choses que j'ai à vous révéler, mademoiselle, dit-il quand la jeune fille fut un peu remise d'un premier trouble, sont d'une telle gravité que je cherche encore, quoique vous ayant attendue, la façon de vous les présenter.

— Parlez, monsieur, je vous en prie. Quelle que soit la réalité, elle ne pourra me faire souffrir autant que l'horrible incertitude où vous m'avez jetée.

— Ne vous exagérez cependant rien, et permettez-moi de vous raconter une simple et courte histoire, qui vous mettra sur la voie de ce que j'ai à vous dire.

— Tout ce que vous voudrez, monsieur, mais faites vite, et le plus brièvement possible, je vout en supplie encore.

M. Martinet baissait les yeux comme un homme timide et embarrassé ; cela enhardissait un peu Mlle de Menneville.

— Un homme que je ne veux pas nommer, dit-il, se prit un jour de passion pour une femme dont il n'avait ni le rang ni la fortune.

— Mais monsieur, est-ce que j'ai besoin de savoir ces choses? demanda Victoire.

— Je voudrais vous les taire, mademoiselle, mais il est indispensable que vous les connaissiez.

— Continuez, monsieur, dit la jeune fille résignée.

— Cette femme, reprit M. Martinet, avait un mari et une fille; elle aimait celle-ci, et respectait celui-là ; elle refusa de répondre à l'amour qu'elle avait inspiré.

Malgré l'étrangeté de l'anecdote, l'enfant de quinze ans ne l'interrompit plus.

— Malheureusement pour elle, reprit l'homme d'affaires, le hasard mit dans la main de celui qui l'aimait une vieille correspondance, fort compromettante, qu'il menaça de donner au mari, si la résistance se prolongeait outre mesure.

— Mais, monsieur, cet homme était un misérable! s'écria la jeune fille, incapable de contenir son indignation.

— A votre âge, mademoiselle, c'est ainsi qu'on voit les choses, mais le jugement se modifie avec les années; on apprend à faire la part des passions, et l'on ne condamne plus aussi facilement les hommes. Dois-je continuer?

Victoire de Menneville fit un signe de tête affirmatif.

— J'abrège, dit M. Martinet. La femme ainsi menacée avait une fille, je crois vous le répéter. Enfant encore la veille, celle-ci était devenue femme, et ressemblait à sa mère à s'y méprendre, avec la jeunesse et l'innocence en plus. Comment se fit-il que la passion de l'homme, à la vue de la jeune fille, changea de but, tout en restant la même? Je ne saurais vous le dire, mais cela fut.

Victoire de Menneville pâlit affreusement. L'homme d'affaires se tut.

— Continuez, monsieur, dit-elle d'une voix à peine intelligible.

— Est-ce nécessaire? demanda M. Martinet. Dois-je vous dire que l'homme épris proposa à la jeune fille de sauver sa mère en l'épousant? Faut-il donner des noms aux héros de mon histoire et vous demander, mademoiselle, quelle réponse vous auriez faite si vous eussiez été la fille de la femme coupable?

L'émotion de Victoire était si violente qu'elle se leva comme mue par un ressort, et resta debout, aussi immobile qu'une statue.

— C'est inutile, monsieur, dit-elle enfin d'une voix brève, saccadée, méconnaissable. Je ne vous demanderai qu'un nom : c'est celui du lâche qui ose spéculer sur l'innocence et le malheur,

— Ce lâche est excusable, mademoiselle, car, pour agir ainsi,

pour mentir à un passé de loyauté, de pureté, d'honneur, il faut que sa passion soit une de celles que la foudre elle-même ne ferait pas reculer.

— Nommez-le, répéta la jeune fille, glaciale.

M. Martinet mit un genou en terre devant Mlle de Menneville, livide et hautaine.

— Il implore son pardon, dit-il, pour l'acte odieux qu'il réprouve et accomplit en le maudissant.

— Et cet homme a pensé que je le croirais sur parole? demanda Victoire, avec une dédaigneuse ironie.

L'homme d'affaires se releva sans répondre, marcha calme vers son bureau, ouvrit un tiroir, en tira un paquet de lettres, parmi lesquelles il en choisit une, qu'il présenta fermée à sa victime.

— Je l'ai prise au hasard, dit-il.

La malheureuse enfant reconnut l'écriture de sa mère, vit la suscription : *Au duc de La Coste*, et prit pourtant d'une main assez ferme la lettre qu'elle ouvrit. Elle ne voulut regarder que la signature, et vit les deux mots qui la précédaient : « Je souffre et je t'aime ! » Ses yeux se fermèrent sous l'éblouissement; elle se sentait défaillir. La torture qu'elle subissait était de celles qui échappent aux tourmenteurs et aux bourreaux. Elle pouvait en mourir, elle s'en releva toute-puissante. L'amour fait de ces miracles-là.

Sa main, roide et froide, tendit à M. Martinet la lettre qu'elle ne lut point.

— Il ne faut pas, dit-elle, que Mme la marquise de Menneville ait jamais un doute de ce qui vient de se passer.

L'homme d'affaires s'inclina.

— Rassurez-la, monsieur, ne la laissez pas davantage dans l'angoisse où vous l'avez jetée.

Il y eut un moment de silence. Puis, la jeune fille reprit :

— J'ai maintenant l'âge d'aller dans le monde, monsieur. Trouvez-vous sur mon chemin... j'espère obtenir ce que vous me demandez.

— Ai-je votre parole? demanda M. Martinet.

Victoire se releva indignée.

— Ce que je viens de vous dire ne vous suffit-il pas? fit-elle

avec un accent indescriptible de hauteur et de mépris. Vous subir n'est pas descendre jusqu'à vous. Si vous avez besoin d'une garantie de ma parole, vous la trouverez dans votre infamie.

Elle se dirigea vers la porte. Son courroux n'avait pas même effleuré l'impassibilité de l'homme d'affaires.

— Vous me rencontrerez bientôt, mademoiselle, dit-il en la reconduisant jusqu'à la porte, qu'elle franchit sans le saluer.

Arrivée dans la rue, la malheureuse enfant se mit à courir jusqu'à la voiture, où l'attendait sa compagne, dans une anxiété plus facile à concevoir qu'à décrire.

— A Sainte-Clotilde! dit-elle au cocher.

Et elle tomba tout en larmes sur le sein d'Aline, qui la tint longtemps embrassée sans pouvoir la questionner.

— Ne me demande rien, je t'en supplie! dit-elle après la première explosion de sanglots, et ne m'accuse pas, quelque étrange que tu trouves ma conduite ; tu ferais comme moi si tu étais à ma place, et Dieu m'approuve, j'en suis sûre.

A l'église, avant de se prosterner, elle dit encore :

— Prie pour moi.

Et ce fut tout.

Quand elle se releva pour rentrer à l'hôtel de Menneville, toute trace de larmes avait disparu; à sa pâleur succédait un éclat un peu fiévreux; elle souriait. Aline crut voir à son front une auréole : c'était celle du martyre.

L'enfant avait offert à Dieu son sacrifice en expiation de la faute maternelle.

M. Martinet, après son départ, s'était mis à la fenêtre, derrière un rideau, dont le coin soulevé lui permettait de voir dehors. Il l'aperçut, courant jusqu'au bout de la rue Sainte-Foy, et revint s'asseoir au bureau, où il rempaqueta soigneusement les précieuses lettres pour les remettre à la place qu'elles occupaient avant de les montrer à Mlle de Menneville. Il n'eut pas un mot, pas un mouvement de pitié pour la pauvre fille, dont il venait de briser la vie.

— Oui, dit-il, les vices sont de bonne exploitation, mais la vertu et l'innocence sont de meilleures mines encore. Elles offrent moins de risques.

— Est-ce que vous vous imaginez que vous allez épouser cette jeunesse-là ? demanda une voix derrière lui.

M. Martinet, qui dut être surpris, ne se retourna même pas.

— Rosalie, dit-il, c'est un grand défaut d'écouter aux portes.

— Qu'est-ce que ça peut faire, risposta la servante en prenant un siège, à ceux qui ne cachent rien à leur confident ?

— Absolument rien, sous le rapport du secret divulgué ; beaucoup, en prouvant que la confiance n'est pas réciproque.

— Est-ce que vous m'avez parlé de vos projets de mariage ? est-ce que vous m'avez dit où vous êtes allé hier, aussi beau que si c'était déjà la noce ?

— Je croyais avoir mieux ouvert votre intelligence aux affaires, Rosalie. Qui vous dit encore, à cette heure, que je veuille me marier ?

— Puisque vous gardez les lettres de la mère pour épouser la fille.

— Si vous n'aviez pas écouté, vous ne sauriez rien de cela, et ce soir je vous eusse expliqué un plan dans lequel vous me serez peut-être indispensable.

— Comme demoiselle d'honneur ? demanda la vieille fille en ricanant.

— Comme aide, et même comme associée. Vous devez comprendre qu'un mariage entre moi, Martinet, et la fille du marquis de Menneville serait un scandale.

— Pourquoi donc ça ? vous les valez bien, dit la servante, sincèrement froissée de l'humilité de son maître. Et cette petite, qui fait tant la dédaigneuee, serait peut-être un jour bien contente d'être votre femme.

— N'en croyez rien, Rosalie. Elle serait malheureuse, et moi encore plus. Je ne veux pas nous condamner, elle et moi, au supplice de nous voir attachés l'un à l'autre au fond de ce gouffre qu'on appelle le mariage.

— Quel est donc votre but ?

— Si vous me l'aviez demandé d'abord, vous le sauriez déjà. Le marquis de Menneville ne consentira pas au mariage de sa fille unique avec un homme d'affaires ; mais l'enfant gâtée priera,

pleurera; je l'ai jugée, elle jouera bien son rôle. Alors, c'est à moi qu'on s'adressera, et pour me retirer, je ferai mon prix.

— Mais puisque vous pouvez le faire avec les lettres de la mère ?

— Une misère ! la marquise ne peut donner de grosses sommes, sans que son mari le sache. Lui, au contraire, d'accord avec sa femme, qui aura intérêt à servir mes projets, fera des sacrifices pour m'éloigner de sa fille. Et il est colossalement riche.

M. Martinet parlait avec tant de sûreté et de sincérité, qu'il vainquit les doutes de Rosalie. Alors, il sourit en prenant le cigare qu'elle lui apporta, et dit :

— Seriez-vous jalouse, Rosalie ?

— Oui, répondit résolûment la vieille fille. Je suis jalouse de mon autorité et de votre confiance, deux choses qu'une femme me prendrait. Voilà pourquoi je ne veux pas voir de femme ici.

— Allez donc en paix, Rosalie ; vous n'en verrez point, je vous le jure, car si j'ai une épouvante, c'est celle du mariage.

La servante se retira complètement rassurée, et admirant une fois de plus l'habileté incomparable de son maître.

— Voilà qui est bon à savoir, murmura l'homme d'affaires quand il fut seul. Rosalie ne veut pas que je me marie; elle est jalouse de son autorité... et de ma confiance. Alors, elle devient plus gênante qu'utile.

Comme il ne pouvait sortir pendant le jour, ayant annoncé un voyage, M. Martinet se mit à bouleverser sa bibliothèque, sous prétexte d'arrangements, et parcourut, entre autres, un vieux bouquin qui traitait de médecine, ou plutôt de remèdes charlatanesques depuis longtemps oubliés. Il s'arrêta surtout au mot : Contre-poisons. Mais bientôt il replaça le livre, en hochant la tête d'un air peu satisfait.

Il renonçait à un projet subit, aussi rapidement qu'il l'avait conçu d'abord. S'empoisonner avec Rosalie eût été habile cependant. Mais la vieille fille était capable de flairer la ruse ; il valait mieux réfléchier et attendre, rien ne pressant jusque-là.

Lorsque Mme de Menneville, tremblante, angoissée, le visage caché sous un voile épais, se présenta à son tour chez l'homme d'affaires, il la reçut presque timidement, en s'excusant de l'avoir

laissé venir, le front courbé, la voix hésitante, le geste humble. La pauvre marquise voulut en vain cacher son étonnement ; elle ne savait plus que penser, et encore bien moins que dire.

— J'ai suivi depuis quelque temps, avoua-t-il, un entraînement que je ne puis expliquer moi-même. Dieu l'a permis peut-être pour me punir du péché d'orgueil. L'innocence de votre enfant, qui m'est apparue comme l'ange dans le désert, m'a sauvé. Priez pour moi, madame, pour que Dieu me pardonne ; sa miséricorde suivra la vôtre.

D'abord interdite, M[me] de Menneville eut bientôt un élan de joie reconnaissante impossible à rendre, et tendit au fourbe sa main loyale.

Il s'agenouilla pour la baiser. Puis se relevant :

— Vous attendez vos lettres, n'est-ce pas, madame ? dit-il. En effet, ma conversion serait peut-être peu sincère si je les gardais. Mais, après une faiblesse aussi inconcevable que celle qui a fait de moi le plus misérable des hommes, je ne pouvais plus me fier à moi-même. J'ai fait de ces lettres un paquet soigneusement cacheté, et l'ai remis dès hier à mon confesseur, l'abbé Carpentier. M[lle] Victoire de Menneville recevra de ce prêtre, une lettre qui l'invitera à passer chez lui.

— Ma fille ! balbutia la marquise. Pourquoi ?

— Je l'ai dit à l'abbé, l'ange qui m'a sauvé sans le savoir, détruira la cause du mal. Ces lettres, comptées par elle, mais non lues, seront détruites en présence du prêtre, qui ordonnera à la jeune fille des prières, desquelles, pour vous et pour moi sans doute, madame, sortira le pardon de Dieu.

M[me] de Menneville s'expliquait mal cette façon de détruire sa correspondance, et, quoiqu'elle connût la prudence et la charité de l'abbé Carpentier, quoique M. Martinet lui affirmât qu'aucun nom n'avait été prononcé, elle en ressentait une nouvelle crainte vague.

Cependant, comme elle venait d'échapper à un danger plus grand, ou du moins plus immédiat, elle se contenta de l'explication, se promettant d'en référer à la pénétration et à l'amitié de M[me] de Bans.

— Sa fille est désormais ma complice, murmura M. Martinet,



Il en choisit une, qu'il présenta fermée à sa victime.

dès qu'il l'eut reconduite jusqu'à la porte extérieure, avec les marques du plus profond respect.

— Il me suffira de la prévenir, elle mentira.

Au lieu de rentrer chez lui, où il n'attendait plus personne, il traversa la cour, et se rendit au pavillon habité par M. Bertrand, le propriétaire.

— Mon cher monsieur, dit-il, je viens vous demander un immense service. Je suis à vous déjà corps et âme; mais si vous m'êtes utile en cette circonstance, je vous devrai plus que la vie.

— De quoi s'agit-il ?

— Je suis amoureux, amoureux fou, d'un ange.

— Qui s'appelle ?

— Victoire de Menneville.

— Quoi ! vous espérez ?

— Je crois, interrompit l'homme d'affaires. La jeune fille partage mes sentiments, il ne s'agit plus que de me faire agréer par la famille,

— Et vous comptez sur moi ?

— Pour une chose facile, je l'espère.

— Expliquez-vous.

— Mlle de Menneville désire me rencontrer dans le monde où elle va.

— Et où vous n'allez pas, dit en riant le propriétaire. Cela se comprend. Quels que soient vos charmes, mon cher monsieur Martinet, il serait difficile de s'en montrer séduite sans vous avoir rencontré.

— Vous ne croyez pas à l'amour de cette jeune fille pour votre locataire ?

— Comment donc ! mais j'en doute si peu que je veux, avant huit jours, vous introduire dans l'un des salons les plus courus de la capitale.

— Et j'y rencontrerai la famille de Menneville ?

— Elle n'y va pas jusqu'à présent, mais si Mlle Victoire désire vous rencontrer, elle y viendra.

— Et ce salon est celui ?...

— Du comte de Baurain, un des hommes qui a le plus contribué à votre réputation de sainteté et de probité.

— Je ne le connais que de nom.

— Qu'importe, si de tous côtés on lui répète vos bonnes œuvres, vos actes de charité et de dévouement. Est-ce que l'abbé Carpentier ne distribue pas chaque semaine aux pauvres l'argent qu'il reçoit de vous ? Est-ce que le comte de Baurain n'est pas son ami ?

— Mais, entre nous, monsieur Bertrand, je peux bien avouer que jamais je n'ai fait remettre un sou à l'abbé Carpentier, et que je suis encore sous le coup de l'étonnement que m'a causé une lettre de lui, arrivée ce matin même.

— Heureusement que d'autres pensent pour vous, mon cher locataire, à cette réputation que vous négligez trop.

— Quoi ! ce serait vous ?...

— Je vous croyais plus perspicace, monsieur Martinet.

— En effet, j'aurais dû penser à cela. Comment vous témoignerai-je ma reconnaissance ?

— Pour votre réputation, vous ne m'en devez pas ; elle m'est utile. Quant à votre mariage avec M[lle] de Menneville, c'est différent ; je ne m'y prête que pour vous.

— Croyez bien que je ne l'oublierai pas.

— Vous en ferez ce qu'il vous plaira ; mais j'y mets dès aujourd'hui une condition.

— Laquelle ?

— A aucun prix, vous ne tuerez Adrien de La Coste.

— Il ne peut manquer d'apprendre que je suis ici, et me provoquera encore.

— Vous trouverez un prétexte de refus.

M. Martinet, qui était fort à l'escrime, avait bien envie de faire la grimace, mais il sourit.

— Soit, dit-il, je ne le tuerai pas.

— Vous recevrez cette semaine votre invitation.

L'homme d'affaires voulut se retirer, le propriétaire le retint.

— Avez-vous, demanda-t-il, des nouvelles de Baudruche ?

— Il reste, paraît-il, honnête homme.

— Et Mauduit ?

— Disparu depuis hier.

— Sans prévenir ?

— Aucunement. Ne voulez-vous pas qu'on recherche cette Alice Mathieu, pour laquelle Baudruche nous abandonne ?

— C'est inutile. Du reste la trahison de ce vaurien a peu d'importance.

— Il connaît certaine histoire, qui pourrait devenir dangereuse pour certaines gens.

— Que nous importe, si ce n'est pas pour nous ? Mais il a donc été indiscret, ce Baudruche ? Je ne lui ai jamais inspiré tant de confiance.

— Non ; c'est par hasard que, dans un cabaret, un camarade à lui a raconté la chose. Il avait, je crois, servi de pompier dans la visite faite au *Drap d'Or*.

— Et qu'a-t-il raconté de cette fameuse expédition ?

— Que payé comme Baudruche par un inconnu, il a fait semblant de croire à l'incendie pour pénétrer dans l'hôtel, et visiter la chambre d'un aveugle.

— D'où vous concluez, vous, monsieur Martinet ?...

— Que l'inconnu était lui même payé par des gens intéressés à ce que cet aveugle passât pour un escroc. Avez-vous suivi ce procès, monsieur Bertrand ?

— Non, mais j'en ai beaucoup entendu parler.

— J'ai chez moi le journal des tribunaux de l'époque ; lisez-le, et je suis sûr que vous y trouverez, comme moi, bien des choses obscures.

— Je ne vous conseille pas, mon cher monsieur Martinet, d'exprimer le moindre doute à ce sujet, si vous voulez être reçu chez le comte Baurain.

— Dieu me garde de soupçonner le comte ! il y a des gens que l'évidence même n'accuserait pas. Les choses les plus mystérieuses, du reste, étonnent presque toujours par leur simplicité, ceux-là même qui, les premiers, avaient cru y découvrir le mystère.

— Savez-vous ce qu'est devenu ce camarade de Baudruche, qui a fait avec lui l'affaire du *Drap d'Or* ?

— Je ne l'ai jamais vu que cette fois. Comme je mettais à l'interroger une certaine curiosité, je crois qu'il m'a supposé de la police — Baudruche m'avait fait le même honneur du reste — et aura quitté le quartier à cause de cela. Si M[lle] Alice Mathieu ne nous avait pas enlevé Baudruche, je l'enrôlais dans des bataillons imaginaires, au moyen desquels on l'eût mené où l'on aurait voulu.

— C'était là un jeu dangereux. Le moindre bavardage vous eût compromis.

— Le garçonnet était discret, et la preuve c'est que je l'ai souvent interrogé en vain sur l'affaire du *Drap d'Or*, dont il devait être l'acteur principal.

— Qui vous fait croire cela ?

— Les indiscrétions de son camarade, j'ai failli dire son complice, car, pour moi, je le répète, l'affaire jugée n'est pas claire.

— Peu nous importe, du moment où elle ne gêne pas les nôtres. N'oubliez pas que vous aurez besoin de M. de Baurain pour arriver au mariage convoité, et surtout soyez prudent.

En rentrant chez lui, l'homme d'affaires pensait :

— Je vais donc connaître M. de Baurain, ce roi de la société parisienne, cet être multiple dont le nom se répète partout, dont les avis font loi, et dont M. Bertrand s'est servi pour faire ma réputation. Double avantage : je verrai chez lui ma future, il aplanira les difficultés de mon mariage. Et puis, qui sait ? pour que cet aveugle ose lutter contre cette puissance, il faut bien qu'elle ait sa faiblesse. Je chercherai.

La nuit de l'homme d'affaires fut douce sur tant d'espérances.

XII

LA REVANCHE DE MAUDUIT

A part le nom d'Alice Mathieu que Baudruche lui avait imprudemment jeté, Mauduit n'avait pas saisi grand'chose de la conversation des deux jeunes gens, et n'avait rapporté de son espionnage qu'une profonde haine pour le jeune camarade qu'il n'aimait déjà pas avant ce jour. L'humiliation subie, les coups reçus, lui montaient au cerveau en y portant l'ivresse. Il redit au maître, ce propriétaire qui le logeait pour rien, comment Baudruche l'avait traité; puis, le nom d'Alice et l'heure du rendez-vous donné par la jeune fille, à quelques jours de là, mais ce fut tout.

M. Bertrand se montra peu satisfait du résultat, quoique la présence à Paris de Mlle Mathieu parût être pour lui de quelque importance. Il fit répéter son nom plusieurs fois à Mauduit, comme s'il craignait que celui-ci se trompât, et donner le signalement de la jeune fille. Puis, il remit à l'espion la récompense promise pour son zèle, y ajoutant quelque chose pour sa mésaventure.

Mauduit accepta le tout, mais son visage resta sombre, et ses poings, qui s'étaient fermés en prononçant le nom de Baudruche, continuèrent de menacer.

— Il ne nous gênera pas longtemps ! grommela-t-il.

Le propriétaire le congédia avec un encourageant sourire.

La nuit qui porte conseil, dit-on, vient aussi bien souvent au secours de la mémoire. Pendant l'insomnie on se recueille et l'on se souvient. Mauduit, qui se demandait où il retrouverait Baudruche, maintenant que celui-ci ne rentrerait plus sans doute au logis commun, se rappela le nom et l'adresse de Mme Bleuze, jetés à la jeune fille par le garnement, pour le cas où elle aurait besoin de lui, avant le jour fixé pour le rendez-vous. Cela devait suffire aux projets de vengeance du misérable. Ce jour-là même, la concierge de la rue Turbigo reçut une lettre pour Baudruche.

La somnambule, on s'en souvient, avait remis le jeune homme à quinzaine, et Mme Bleuze le savait.

— Si la chose est pressée, dit-elle, tant pis. Çà ne sera pas ma faute, je m'en lave les mains.

Mais Baudruche arriva le soir, tout courant, joyeux, essoufflé, et tomba dans la loge comme un ouragan.

— Eh! bon Dieu! qu'est-il arrivé? s'écria la concierge.

— Rien quede bon à mon endroit, madame Bleuze, vous serez contente de moi : je travaille.

— A la bonne heure.

— Ma foi, je sers les maçous, c'est dur. Mais l'on s'y fera.

— Sans doute, dit à son tour Justin, que sa mère trouvait bien sérieux depuis quelques jours, lorsque la conscience et le cœur sont satisfaits, le corps supporte aisément la fatigue.

— J'ai voulu vous dire tout de suite que j'ai suivi vos conseils,

madame Bleuze... et aussi, pour être vrai, ceux de mam'zelle Alice.

— Vous l'avez donc revue ?

— Je crois bien.

— Elle est revenue d'Angleterre ?

— Elle n'y a même jamais été.

— Alors, à quand la noce ?

— Quelle noce ?

— Celle de mam'zelle Alice, donc, puisque vous l'aimez.

Le visage de Baudruche s'attrista subitement.

— Mme Bleuze, dit-il, ne parlons pas de ça. Il y a des passés si lourds à porter qu'ils écrasent ; j'ai peur que le mien soit de ceux-là, et je ne voudrais pas que Mlle Alice m'aidât à soulever un pareil poids.

La portière ne comprit point. Mais Justin prit la main de son ancien camarade et lui dit :

— Courage ! l'avenir peut effacer le passé.

Baudruche se contenta de soupirer.

— A propos, dit Mme Bleuze, en prenant une lettre derrière sa pendule, j'ai cela pour vous depuis tantôt.

Le jeune homme arracha presque le papier des mains de la concierge, déchira l'enveloppe et lut avidement les lignes suivantes :

» Monsieur Baudruche,

» Je vous attendrai demain soir, à l'angle de la rue Albouy et et de celle des Vinaigriers. Je crois qu'il ne passe pas beaucoup de monde en cet endroit, où je pourrai vous dire ce que j'attends de vous. Vous m'avez offert votre dévouement, je l'accepte comme une sœur accepterait celui d'un frère. L'endroit où vous m'accompagnerez est tout proche. La course que nous ferons ensemble ne sera pas bien longue... »

— Tant pis, fit tout haut le jeune homme.

Et il continua :

« Je compte sur le silence le plus absolu. Surtout, faites en sorte de ne pas être suivi. Je me dirai désormais et pour toujours.

» Votre obligée,

» ALICE MATHIEU. »

Baudruche replia sa lettre lentement, sans parler, et la mit sur son cœur avec une certaine emphase. Justin souriait à son air heureux, et Mme Bleuze ouvrait et fermait les lèvres, à la façon d'une personne qui cherche à retenir une phrase près de s'échapper. Sa curiosité trouvait le jeune homme bien lent à s'expliquer.

— Je suis le plus heureux des mortels, dit-il enfin, mam'zelle Alice a besoin de moi.

— Est-ce qu'elle court un danger? demanda la concierge. Justin pourrait dans ce cas vous donner un coup de main.

— Merci, madame Bleuze. Je ne sais pas encore ce que l'on veut me demander, mais si j'avais besoin d'un aide, je n'irais certes pas en chercher un autre que Justin.

— J'y compte, Baudruche, et je suis tout à toi, dit le peintre.

Au grand désappointement de Mme Bleuze, le jeune homme fit là-dessus ses adieux, en promettant une prochaine visite, ce qui consola un peu la curieuse portière.

— Est-il cachotier! fit-elle après son départ.

— C'est que la personne qui lui demande un service réclame sans doute de la discrétion, dit Justin.

Quant à Baudruche, il avait besoin de mouvement et de solitude; il courut toute la soirée et il ne ferma pas les yeux de la nuit. Son insomnie fut à la fois douce et agitée; il avait l'enthousiasme d'un nouveau converti et la foi d'un premier amour. La lettre d'Alice lui semblait toute naturelle; rien dans ces quelques lignes ne pouvait éveiller ses soupçons. C'était simple et plein de confiance: l'écriture très soignée, correcte comme le style et l'orthographe, révélait la jeune fille instruite et réfléchie. Baudruche relut vingt fois cet appel qui le rendait heureux, qui le faisait fort, dont il se sentait fier. Quand il fut seul, il le baisa pieusement et jura qu'il ne quitterait jamais sa première place, sur son cœur, dont tous les battements appartenaient à celle qui le lui avait envoyé.

S'il avait su que la lettre sortait de chez un écrivain public, et que le prix de l'espionnage en avait payé la rédaction!

La journée du lendemain fut interminable; aucun incident ne la traversa. Le travail s'en ressentit; il fut exécuté avec emportement, avec rage, mais joyeusement. Les ouvriers plaisantèrent



Ma foi! je sers les maçons!

l'apprenti sur son ardeur, qu'ils l'engageaient à modérer. Il n'alla point à la gargotte où il prenait ses repas depuis deux jours; son estomac se ressentait du trop plein de son cœur. Il recommença, sans dîner, les courses de la veille; puis, quand le jour baissa, il ralentit sa marche, et se trouva, un quart d'heure à l'avance, au rendez-vous donné.

Ce quart d'heure eût été plus long que tout le reste. si un incident fâcheux, qui devait avoir des suites lugubres, n'était venu le remplir.

Il faisait nuit presque noire ; l'œil de Baudruche plongeait tantôt dans une rue, tantôt dans une autre, cherchant à découvrir au loin la tournure dégagée de la jeune fille. Rien ne paraissait, mais l'heure n'était pas venue encore, et l'eût-elle été que le pauvre garçon n'aurait point perdu patience. Il se serait dit qu'Alice avait été involontairement retenue, et il aurait attendu.

Au moment où il allait, pour la centième fois peut-être, franchir l'angle qu'on lui avait désigné, et duquel il n'osait s'éloigner beaucoup, un faux pas jeta un homme, qui venait en sens inverse, presque dans ses bras. Cet homme était ivre; Baudruche le soutint, sans quoi il fut tombé. Mais quelle fut sa surprise, en reconnaissant Mauduit.

S'entendant nommer, l'ivrogne regarda à son tour.

— Eh ! eh ! dit-il de ce ton aviné qui indique la perte à peu près complète de la raison, on dirait que c'est Baudruche... l'occasion est belle, je vais te rendre le coup de pied... tu sais bien...

Voulant joindre l'action à la parole, l'homme, déjà mal affermi sur ses jambes, perdit l'équilibre et tomba, malgré le secours de Baudruche, qui fut presque entraîné avec lui.

Cela ne faisait pas l'affaire du jeune homme; Alice pouvait arriver d'un moment à l'autre.

— Voyons, Mauduit, dit-il, sois raisonnable. Où vas-tu ?

— Est-ce que ça te regarde ? répondit l'ivrogne, en s'appuyant sur l'épaule du garçon, qui lui aidait à se relever. Je fais une commission pour le propriétaire.. je suis discret... tu ne sauras rien.

— Je ne te demande rien. Mais si le propriétaire attend, il faut te hâter.

— Il attendra... les gens qui payent, c'est fait pour ça... Dis-moi, Baudruche, as-tu revu ta belle?

Malgré son impatience, l'adorateur d'Alice ne voulait pas contrarier l'ivrogne, entêté comme tous ses pareils.

— Non, dit-il, mais je la reverrai et je te conterai ça en route. Viens. Je vais te conduire.

— Non. Point par là... tu veux savoir où je vais.

— Je te mettrai dans ton chemin, et je m'en irai.

— Eh bien, passe-moi seulement le pont. L'eau m'éblouit dans les ténèbres. Ça me grise.

— Viens, dit le jeune homme, en passant son bras sous celui du vieux camarade de la veille, et l'entraînant.

Il espérait en être ainsi délivré.

— Eh ! pas si vite donc... Passons là.

Mauduit désignait une de ces passerelles étroites où l'on ne peut guère s'aventurer le soir.

— Le pont n'est pas loin, reprit Baudruche, qui sentait le danger d'exposer un homme ivre sur cette planche étroite. Je t'accompagnerai jusque-là.

— Je crois que tu as de mauvaises intentions, ricana Mauduit... C'est-là que je veux passer, moi.

Baudruche hésita un instant; puis il prit son parti.

A l'extrémité de la rue, il voyait une robe de femme, Alice, peut-être. En se tenant d'une main à la rampe, il pouvait de l'autre soutenir l'ivrogne.

— Allons, fit-il résolument.

Et il entraîna le vieux camarade, tibutant, et maugréant contre la vivacité du jeune garçon.

— Ah ! je te revaudrai ça... disait-il. Sacripant ! canaille !... je le dirai au propriétaire.

Baudruche tirait de toutes ses forces ce corps suspendu à son bras.

Un homme et une femme passèrent.

— En voilà un qui a son compte, dit la femme.

— Oui, répondit l'homme en regardant Baudruche, dont l'empressement le frappait. C'est le père sans doute; le fils a l'air d'avoir honte. Quel exemple !

Le reste de la conversation se perdit dans le silence de la rue déserte.

L'ivrogne s'arrêta, regardant son conducteur, et riant devant la passerelle.

— Allons donc, fit Baudruche, est-ce que tu as peur, à présent?

Ils firent quelques pas; ce fut le jeune homme qui mit le premier le pied sur la planche étroite.

Alors Mauduit se redressa tout à coup; et, frappant dans le dos le camarade, avec une arme qu'il tenait cachée dans la manche de sa vareuse, l'envoya d'un coup de pied rouler dans le canal.

— En voilà un, dit-il, qui ne gênera plus personne.

Et il reprit la rue des Vinaigriers paisiblement, comme un homme qui vient de s'acquitter d'une corvée.

Tout cela avait été si prompt, que Baudruche n'avait pu se défendre, ni même pousser un cri. Le coup de couteau et le coup de pied ne firent qu'un, et la chûte fut telle que la victime ne s'en rendit pas compte.

A quelques pas de là, sur la berge, il y avait un homme accroupi, qui semblait dormir. Etait-ce un vagabond sans asile, un ouvrier fatigué de sa journée, un rêveur? Il faisait trop noir pour en juger, mais tout cela était le possible. Dans la nuit, l'homme ressemblait à une statue; rien ne le distinguait de la pierre qui lui servait de siège.

Au bruit d'un corps tombant dans l'eau, il se retourna, et aperçut Mauduit qui s'en allait.

— Un assassinat, murmura-t-il avec le ton et la lenteur de l'indifférence.

Mais, presque aussitôt, il eut un mouvement plus vif, et se pencha au-dessus de l'eau.

— Ça serait, murmura-t-il, un moyen de manger demain.

Il ôta sa veste, une loque.

— Un cadavre se paie. Allons.

Il regarda encore, cherchant à saisir un indice dans les sillons de l'eau. Puis, enfin, il s'y précipita.

Ce fut un autre bruit sourd qui n'attira point, pas plus que le premier, l'attention des voisins.

Presque aussitôt, un corps nageait vers l'un de ces petits escaliers qui conduisent au haut du quai désert, traînant après lui un autre corps inerte. Le premier monta quelques marches pour sortir complètement l'autre de l'eau.

En ce moment passèrent deux sergents de ville.

— S'il vivait, murmura le sauveteur, la prime serait plus forte.

Il tira davantage le corps et courba la tête pour lui faire rejeter de l'eau. Ce mouvement fit heurter, dans la poche du noyé, quelques pièces de monnaie qui rendirent un son métallique. La main qui soutenait le corps par derrière, s'en détacha pour descendre vers la poche. Cette main était mouillée, cela n'avait rien d'étonnant, mais le liquide, qui la fit tout à coup immobile, était gluant et chaud.

L'homme tressaillit. Le meurtre l'avait laissé insensible, le sang lui faisait peur. Effets de nerfs, résultat de tempérament. Il faillit lâcher le corps.

Les gardiens de nuit descendaient les marches au-dessus de sa tête. Il se retourna.

— Descendez vite, dit-il, je ne peux plus le tenir.

Les agents s'empressèrent. On remonta le corps, et on le porta au poste voisin, où un médecin lui donna les premiers soins.

— Puis-je m'en aller? demanda l'étrange sauveur.

On dressa procès-verbal ; il dit son nom, donna l'adresse d'un garni quelconque, et réclama la prime, à laquelle un homme allait peut-être devoir de vivre. On la lui donna, avec une chemise et un pantalon dont il se revêtit.

— Je vais chercher ma vareuse que j'ai laissée là-bas, dit-il.

Le noyé ouvrit les yeux et tendit la main comme pour le retenir.

— Attendez, dit un agent, on ira pour vous.

Un soldat quitta le poste pour quérir la guenille. Mais le noyé ne parla point. Alors on le mit sur un brancard et le médecin, qui avait fait un pansement, avec un signe de mauvais augure, dit :

— Il faut le porter à Lariboisière.

Le blessé fit un effort et cria presque :

— Non !

Les hommes qui tenaient déjà le brancard le reposèrent.

— Avez-vous un domicile ? demanda le chef du poste.

Il ouvrit et ferma les yeux affirmativement.

— Pourriez-vous l'indiquer?

Les lèvres du moribond s'entr'ouvrirent, chacun se pencha sur lui pour entendre.

— Rue Saint-Denis... Mme Baudruche... numéro...

Il ne put achever.

— Mme Baudruche, répéta le sauveteur, mais je connais ça, moi... et je peux vous conduire.

Le regard du blessé, avant de se refermer complètement, se tourna vers lui, reconnaissant et comme joyeux.

Les hommes de service emportèrent le brancard, suivis des agents et du seul homme qui pût donner quelques renseignements à la famille.

Le docteur, rentré chez lui pour prendre quelques objets indispensables à un pansement plus sérieux, devait les rejoindre en voiture à la porte Saint-Denis.

Tout cela avait pris beaucoup de temps. Les boutiques étaient fermées partout, les portes closes, quand on arriva à celle dont le peu gracieux Trotignon était le cerbère.

— Je crois que c'est là, dit le pauvre diable.

On frappa, la porte s'ouvrit aussitôt. Sophie Trotignon lisait le soir jusqu'à minuit, pour ne pas faire attendre ses locataires, en se livrant *prématurément* au sommeil. Un agent frappa aux vitres de la loge.

— La police! s'écria la majestueuse portière en reculant d'un pas. Vous vous trompez sans doute, monsieur l'agent.

— Est-ce ici que demeure madame Baudruche?

— Oui, mais, c'est une brave femme, la mère Baudruche, je vous en répondrais sur ma tête. Tous mes locataires, du reste, sont de braves gens, monsieur l'agent, foi de Sophie Trotignon que je suis!

— Sophie, cria le concierge de son lit, mêle-toi donc de ce qui te regarde.

— Nous ramenons un blessé à Mme Baudruche. Veuillez me conduire chez elle pour que je la prévienne.

— Un blessé! chez la mère Baudruche!... on se trompe, c'est sûr.

— Allons, dépêchez-vous, dit brusquement le docteur qui venait à son tour d'entrer dans la loge. Le blessé a besoin d'un lit.

— Sylvestre, mon choublanc, je te laisse seul, fit Mme Trotignon d'un ton désolé, en prenant un bougeoir.

— Descends tout de suite, commanda le mari.

— Sois tranquille.

Le brancard était à sa porte, dans la cour. Elle approcha la lumière, jeta un coup d'œil et s'écria, en levant au ciel ses deux bras énormes et le bougeoir avec :

— Baudruche ! ça devait finir comme ça.

Et elle monta exclamant :

— Pauvre grand'mère ! pauvre mère Baudruche ! dire qu'il ne lui restait que ça au monde, et que le bon Dieu veut le lui reprendre aussi ! Ah ! dites-donc, messieurs, est-ce qu'il peut en revenir? Il est pâle comme un mort.

— Marchez donc, fit l'agent pour toute réponse.

L'ascension était longue. On le sait, la grand'mère restait au sixième, la porte à côté de celle de Jérôme.

L'homme de la police frappa longtemps, la vieille était un peu sourde. Il fallut heurter à coups de pied.

— Qui va là ? demanda enfin une voix cassée et endormie.

— Des messieurs qui veulent vous parler tout de suite, m'ame Baudruche. Ayez pas peur, je suis avec eux.

La brave femme finit par entr'ouvrir sa porte.

— Est-ce qu'on dérange les gens à cette heure-çi ? dit-elle.

Mme Trotignon donna un coup d'épaule qui faillit, en ouvrant la porte toute grande, envoyer sa locataire à l'autre bout de la chambre.

— Vous êtes bien brusque, dit celle-ci.

A la vue d'un homme tout de noir habillé avec un agent, elle crut à un commissaire de police, et s'écria :

— Baudruche a fait des siennes !... Ah ! le vaurien ! le scélérat !... il me fera mourir de chagrin et de misère !

— Ecoutez donc ce que ces messieurs ont à vous dire, m'ame Baudruche. Ce n'est pas ce que vous croyez.

— Il est arrivé un accident à votre petit-fils, dit à son tour l'agent. Il ne faut pas trop vous effrayer... Monsieur, qui est médecin, espère le sauver.

— Le sauver ! un accident !... répéta la vieille femme, dont le regard allait, questionneur, de l'un à l'autre. Où est-il ?

Et cette fois, ses mains tremblaient, et sur son visage ridé on voyait courir l'angoisse.

— Il est là, en bas ; on vous le rapporte.

Elle voulut se précipiter dehors, pieds nus, à peine vêtue d'un jupon, qu'elle avait passé pour ouvrir. Mme Trotignon la retint en la prenant dans ses bras.

— Les voilà, dit l'agent. Soyez calme pour ne pas lui faire de mal.

On entendait les pas lourds dans l'escalier étroit, puis les battements du cœur de la vieille femme, secs comme les coups pressés d'un corps dur sur une peau tendue.

— Jésus-Dieu ! s'écria-t-elle en écartant le rideau du brancard, on me l'a tué.

— Non, madame, rassurez-vous, dit le docteur, il n'est qu'évanoui.

— Est-ce bien vrai ?

— Je vous l'affirme.

— Ah ! voyez-vous, monsieur, puisque vous êtes médecin, il ne faut pas me le laisser mourir ! C'est le dernier de mes enfants, et ça ne serait pas juste que je vive après lui, comme après tous les autres.

Elle ouvrait son lit, tirait les draps, arrangeait les oreillers, pendant que les hommes y transportaient le blessé.

— Prenez bien garde, reprit-elle ; il n'est pas aussi méchant qu'on le dit, entendez-vous. Moi, je le gronde, je le brutalise, parce que je voudrais le voir plus sage. Mais la jeunesse est la jeunesse, après tout. Les vieux sont trop exigeants parfois. Ah ! mon Dieu ! je crois qu'il essaie de rire et de me regarder !... Mon doux Jésus ! je ferai une neuvaine à Sainte-Geneviève, et j'achèterai une plaque à Notre-Dame-des-Victoires, aux Petits-Pères.

Elle prit une main de son enfant, s'agenouilla, la couvrant de baisers et de larmes.

Mme Trotignon pleurait.

— Du silence ! commanda le médecin.

Jérôme, qui de sa chambre avait entendu tout ce bruit, vint



Alors Mauduit se redressa tout à coup.

s'informer, et offrit de passer la nuit près du blessé. C'était un homme calme et fort, de plus un voisin. Ses services furent acceptés. Peu à peu, tout le monde se retira, lui excepté. Le docteur promit de revenir dès le matin.

Quand la mère Baudruche connut le sauveur de son petit-fils, elle lui fit des démonstrations à n'en plus finir, quoiqu'il y parût

assez indifférent. Il fallut qu'il dît son nom de Gaspard, et elle le répétait sur tous les tons. Quand il voulut descendre comme les autres, les yeux de Baudruche se portèrent vers lui.

— Voyez donc comme il vous regarde, fit la grand'mère. On dirait qu'il veut vous parler.

Gaspard se pencha.

— Reviens, lui dit tout bas le blessé.

— Il m'a reconnu, murmura-t-il en s'en allant.

Une main saisit la sienne sur le palier.

C'était celle de la mère Baudruche.

— Je ne suis pas bien riche, dit-elle. Et puis, je ne sais pas ce que va me coûter cet accident-là. Je vous récompenserai mieux plus tard.

Elle lui mit dans la main une petite pièce d'or de dix francs. Il crut que c'était dix sous et dit :

— Merci.

Mme Trotignon avait eu l'attention de laisser dans l'escalier un bec de gaz allumé. Il regarda dans sa main en descendant, et vit briller l'or de la vieille.

— Allons, fit-il, l'affaire est meilleure que je ne pensais. Et puis, ça me fait plaisir tout de même d'avoir sauvé un ancien camarade. C'est bien sûr que je reviendrai.

— Madame Baudruche, dit Jérôme à la vieille femme, ne quittez pas le chevet de votre enfant. Asseyez-vous là, et demandez-moi tout ce qu'il vous faudra. Je trouverai bien.

La vieille ne demandait pas mieux. Mais elle resta debout, regardant d'un œil sec et fixe sommeiller le moribond. Jérôme s'éloigna. Il pensait que ce fils en s'éveillant serait heureux de ne voir que sa mère, et que cette mère devait être jalouse des soins à donner à son fils.

La nuit se passa, interrompue seulement par quelques plaintes du blessé, quelques paroles de la vieille, et quelques mouvements de l'homme, qui versait dans une cuillère ce que le docteur avait ordonné, pour le passer à la mère.

Quand le jour commença à poindre. Jérôme éteignit la lumière; c'était moins triste. Un gai rayon bientôt ensoleilla la mansarde ; cela ressemblait à une espérance.

Mme Baudruche, qui passait son bras sous l'oreiller pour soutenir la tête de son petit-fils, s'aperçut qu'il avait un peu de mousse aux lèvres:

— Donnez-moi donc un mouchoir, dit-elle à Jérôme.

Elle ne pouvait pas se déranger sans remuer le blessé.

— Là-bas, dans la commode... le tiroir du milieu... tout au fond.

Le garçon brocanteur obéit.

— C'est en batiste, reprit la grand'mère. Ça n'a jamais servi depuis la mort de ma pauvre Flora, la tante de celui-ci. Vous savez bien, celle qui avait reçu le coffret qui m'a rapporté trois cents francs?

— Oui, dit Jérôme.

— Voyez-vous, c'est doux au moins. Il y en a douze comme ça. Ce sera pour lui.

Jérôme retourna au tiroir. En prenant un peu vivement l'un de ces mouchoirs entassés sous d'autres objets, il les avait dérangés Mme Baudruche eut comme un sourire, en le voyant les replier avec un soin de femme.

Mais tout à coup, il resta immobile, un petit paquet dans les mains, l'œil rivé à ce paquet, le cœur battant la charge.

— Qu'est-ce que vous avez donc? demanda la vieille.

— Rien... je croyais entendre monter.

On montait en effet. Mme Trotignon venait prendre des nouvelles du malade.

Jérôme replaça l'objet à sa place. C'était une petite bonbonnière de corne, fort simple. Mais pendant que les deux femmes se parlaient tout bas, il avait enlevé le vieux papier jauni qui enveloppait la boîte, et le tenait serré dans sa main.

Il était blême comme un homme qui commet sa première mauvaise action.

— Je profite de votre présence, madame Trotignon, dit-il, pour aller faire lever mes enfants.

— C'est ça, dit la portière.

Puis, à la mère Baudruche :

— Pauvre homme! fit-elle. Ça se ressent encore de ses misères

passées. Avez-vous vu comme il est pâle pour une nuit sans sommeil?

Jérôme, avant d'éveiller ses enfants, ouvrit le papier que froissaient fébrilement ses doigts. C'était une vieille lettre sans importance, dont l'enveloppe avait disparu :

« J'ai exécuté tous vos ordres, disait-elle ; j'espère que vous serez contente de moi, autant que je suis fier de la confiance que vous me témoignez, après mon père. Je serai pour vous, madame, l'ami que vous avez perdu en lui. Vous pouvez compter sur ma discrétion et mon éternel dévouement. »

Pour tout autre que pour Jérôme, cette épître était de l'insignifiance la plus complète. Mais ce qui lui donnait une valeur, une importance, un attrait irrésistible pour l'employé de Maximilien, c'était la signature, qu'il avait vue la première, et pour laquelle il avait volé le tout. Félix Radèze, nettement écrit, terminait la page avec un élégant paraphe.

Jérôme ne se rendit point compte de la lumière que pouvait lui apporter cette lettre. Le brocanteur étant mort, il le savait, mort misérable, que lui importait de connaître son écriture?

Cependant, il mit ce papier jauni, usé, effacé en partie, à côté de l'autre, mieux conservé, dans le petit sac qui n'avait pas quitté sa poitrine depuis qu'il en avait fait la découverte.

Quand il rentra chez la mère Baudruche, le blessé avait parlé pour demander à embrasser sa grand'mère. La pauvre vieille pleurait et riait, racontant cela.

— L'aîné de mes enfants restera ici aujourd'hui, dit Jérôme; il est intelligent, vous pouvez lui confier toutes vos commissions. Du reste, je raconterai l'affaire à M. Max; qui ne m'empêchera pas de revenir dans la journée.

Le docteur arriva, examina le malade, et ne parut point mécontent, mais il recommanda un silence absolu. Jérôme le suivit pour lui demander sa pensée.

— C'est bien grave, répondit-il. Le sujet est jeune et me paraît doué d'une certaine énergie. Toute mon espérance est là.

Le brocanteur renvoya son employé, dès qu'il connut le malheur de sa voisine.

— Restez près de cette pauvre femme, lui dit-il; si j'ai besoin de vous, je vous ferai appeler.

Malgré la défense du docteur, Baudruche parvint à donner à Jérôme l'adresse de Justin Bleuze qu'il voulait voir.

Le jeune peintre, sans perdre un instant, se rendit à son appel. Mais alors, il fallut ses prières, les raisonnements du voisin et les larmes de la grand'mère, pour obtenir que le blessé suivît l'ordonnance. Il voulait parler, il voulait raconter. Il fallait que son ami le remplaçât le lendemain soir, en un lieu qu'il ne pouvait désigner qu'à lui seul.

— Écoute, lui dit Justin, sois sage aujourd'hui, je te promets de venir demain, et alors j'écouterai ton secret, et je ferai tout ce que tu demanderas. Mais si tu persistes à parler maintenant, malgré la recommandation du médecin, je crois de mon devoir de me retirer immédiatement, et je le ferai.

Baudruche se résigna. Mais la nuit suivante, une fièvre ardente le saisit, et quand Justin arriva dans la matinée, il ne le reconnut point.

Les noms, échappés à son délire, étaient ceux d'Alice, de Gaspard et de Mauduit. Il parlait d'un aveugle et d'un commissaire de police. Il avait peur et menaçait tour à tour.

— Voilà ce que je craignais, dit le docteur.

La mère Baudruche se mit à genoux; on crut qu'elle allait prier Dieu, mais ce fut vers le médecin qu'elle tourna ses pauvres vieilles mains jointes :

— Sauvez-le, dit-elle, ou faites qu'il parle. S'il nomme son assassin, il me restera encore assez de jours pour le venger.

XIII

OU M. SAMSON, A LA RECHERCHE D'UNE FEMME, EN TROUVE UNE AUTRE QU'IL N'ATTENDAIT PAS.

— Vous ne voulez pas demander à Dieu de nous conduire?

— Hélas! monsieur l'abbé, je lui ai demandé si souvent de ces protections-là, et il me les a si régulièrement refusées, que j'aime mieux ne pas croire en lui que l'accuser d'injustice. Cependant, si vous le désirez...

— Non, je ne veux rien imposer, pas même la foi qui est dans mon âme. Vos douleurs sont de celles qui font tout pardonner; et Dieu ne vous punira d'être devenu incrédule, qu'en vous forçant à croire en lui.

— J'en ai du moins le désir, dit l'aveugle auquel s'adressait l'abbé Perin, le matin du jour fixé pour la fuite. Mais tout cela s'efface devant un scrupule, qui grandit à mesure que le moment de vous suivre approche. J'ai cédé à vos sollicitations, aux prières de Daniel, et maintenant je le regrette. La vie est douce pour moi dans cette maison, grâce à la bienveillance du docteur et de l'aumônier; je n'ai pas le droit de vous compromettre par une évasion qui peut ne pas réussir, et dont les suites alors deviendraient terribles pour ce malheureux enfant qui a lié sa destinée à la mienne.

— Je vous ai laissé parler, mon frère, dit le vieux prêtre, afin de pouvoir détruire vos scrupules, par des raisons que vous comprendrez d'autant mieux qu'elles sortent de nos cœurs pour aller au vôtre. D'abord, Daniel vous aime assez pour être toujours malheureux loin de vous; la perspective d'un mariage avec la femme qu'il aime, ne peut même lui faire accepter votre absence avec résignation. Je ne vous dirai rien de notre gentille Alice. Le bonheur de votre fils adoptif peut seul assurer le sien, et elle sera malheureuse si elle ne le voit complètement heureux. Quant à M. Samson, il a juré à Mme de Fauconville mourante de démasquer l'imposture qui a fait si douloureuse sa dernière heure.

A ce nom vénéré, la voix de l'ex-chapelain devint tremblante; cependant il continua :

— Et moi, j'ai fait aussi mon serment, et j'aiderai de toutes mes forces, qui sont peu de chose, et de ma bonne volonté qui est grande, celui qui m'a fait son complice. Chacun de nous fera son devoir, et si votre tante vivait encore, elle vous dirait que le vôtre est de nous suivre.

— Peut-être agiriez-vous plus sûrement sans moi. Je suis une gêne.

— Vous seriez l'encouragement, si nous en avions besoin. Vous le savez, le faux comte de Baurain est de retour; il a fait

prendre de vos nouvelles et annoncer sa visite au directeur. Voulez-vous donc l'attendre ?

— Aurait-il l'audace de me voir une deuxième fois ?

— Sans doute ; ne serait-ce que dans l'espoir de vous faire périr au fond d'un cabanon.

— Ah ! vous avez raison, monsieur l'abbé, dit l'aveugle dont la physionomie s'empourpra, dont tout le corps fut agité de ces frissonnements rapides qui précèdent les crises, la rage m'étoufferait en face de lui, si je ne pouvais le frapper. Et alors, il jouirait en paix de son œuvre ténébreuse et du fruit de ses crimes. Vous avez raison, je dois vous suivre.

Daniel fit son service ce jour-là, comme d'habitude ; rien à l'extérieur ne décélait l'émotion qui faisait battre son cœur. Il allait revoir Alice, et cette fois pour ne plus la quitter. Cette grande joie jetait une lumière sur son dévouement, et lui défendait le doute.

La journée lui parut longue ; l'attente double les heures, mais il la passa tout entière sans trouble. Le soir, il fit sa visite habituelle, se contenta de tirer les portes de la chambre de l'aveugle, et du couloir qui y conduisait. Il était certain que personne n'y viendrait voir après lui. Son caractère sérieux, calme, réfléchi, lui valait la confiance générale. On eût accusé tout le personnel avant de songer à lui.

L'abbé Périn, avec l'aumônier, passa la soirée chez le directeur. Vers neuf heures, il se retira, disant :

— Je vais prier Daniel de m'accompagner chez moi, si vous le permettez. La course n'est pas longue, mais je ne suis jamais sorti le soir dans le quartier, je craindrais de m'égarer.

Il ne voulut que personne autre se dérangeât. La journée, après avoir été sombre, se terminait par une pluie fine, serrée, qui mouillait profondément. Il pouvait prendre, en passant, le garçon de service, puisqu'il gardait la loge. Cela semblait fort naturel.

L'aveugle était déjà auprès de son fils d'adoption ; tous les deux attendaient, prêts à sortir, le passage de l'abbé Perin. Le départ eut lieu, tel qu'on l'avait préparé, sans le moindre incident. C'était une chose si simple.

On se souvient que Mlle Mathieu devait attendre les fugitifs dans une rue voisine, avec une voiture. On s'y dirigea. La rue était déserte. On attendit, personne ne vint. Alors l'inquiétude serra les cœurs, et comme tous connaissaient le dévouement de la jeune fille, on ne douta point qu'il fût arrivé quelque chose de grave.

— Nous ne pouvons cependant rester ici, dit le premier l'abbé Périn ; près de la maison, cela deviendrait dangereux si un hasard donnait l'éveil.

— Il y a un moyen, proposa Daniel. Vous allez prendre une voiture avec mon père, et vous faire conduire chez M. Samson. Moi, j'attendrai Mlle Alice.

Hésiter devenait impossible ; on suivit ce conseil, et bientôt le jeune homme resta seul. D'abord, il fut patient ; la pensée de revoir Alice sans témoins le consolait du retard apporté à son bonheur. Sous la pluie, qu'il ne sentait pas, à travers le brouillard, son regard cherchait celle qu'appelait son âme. Une heure se passa ainsi, après laquelle il voulut s'éloigner, certain qu'elle ne viendrait pas. Mais vingt fois, il revint à la même place après l'avoir quittée, tourmenté par le doute qu'elle pût venir encore.

Le silence était profond à cette heure, en cet endroit ; le bruit lointain et vague de la grande cité ne l'interrompait point. Daniel écoutait, parfois immobile. Puis, il reprenait sa marche irrégulière, tressaillant à ses propres mouvements.

Tout à coup, il entendit un pas rapide et sûr qui venait vers lui ; mais ce n'était point celui d'une femme.

Bientôt, sous un bec de gaz, il vit passer une ombre ; puis une voix demanda :

— Est-ce vous, Daniel ?

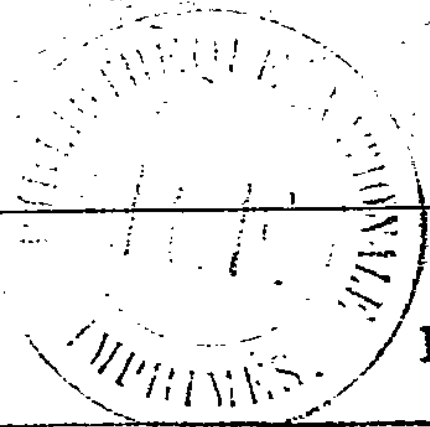
— M. Samson ! s'écria-t-il.

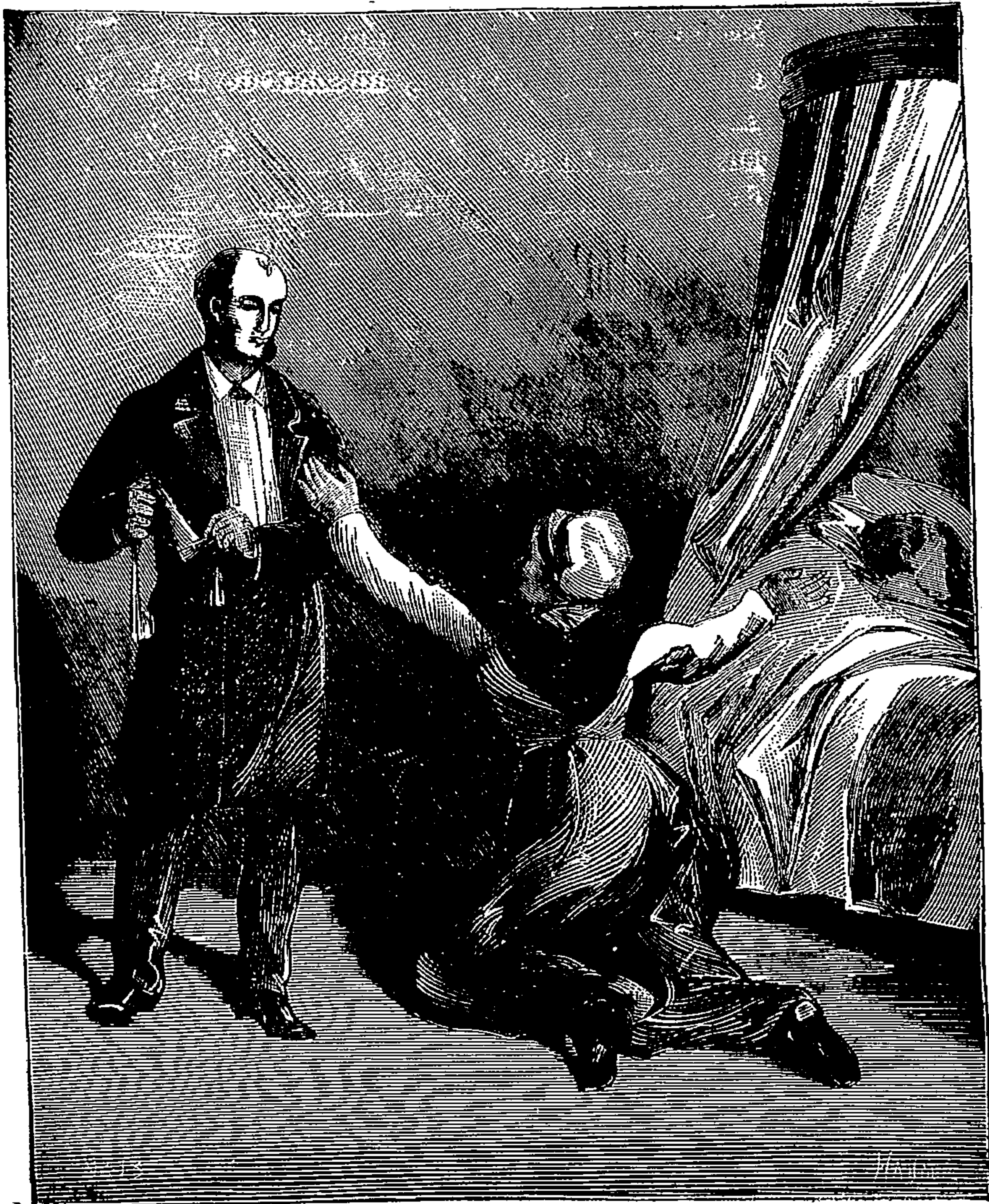
— Vous êtes toujours seul ?

— Alice est-elle chez vous ? demanda le jeune homme, en serrant la main que lui avait tendue l'ex-magistrat.

— Non ; c'est incroyable. Elle est cependant partie pour venir au-devant de vous, comme c'était convenu.

— Il lui sera arrivé quelque malheur ! murmura Daniel, que l'angoisse étreignait.





Sauvez-le, dit-elle, ou faites qu'il parle.

— Ce n'est point l'heure de se désoler ; il faut agir. Venez avec moi, je vous conterai ce que je sais en marchant.

— Où allons-nous ?

— Aux renseignements. Laissez-moi faire.

Il passa son bras sous celui de Daniel, et l'entraîna. La pluie tombait moins fort, mais la brume devenait plus épaisse.

L'ex-commissaire raconta au jeune homme ce qu'il savait de la rencontre qu'avait faite la jeune fille, au sortir de la maison de santé, lors de sa dernière visite.

— Et que pensez-vous de ce Baudruche? demanda Daniel.

— Je le crois parfaitement sincère. Sans cela je n'aurais pas permis qu'Alice se rendît au rendez-vous, qu'elle lui avait donné ce soir.

— Cependant, vous voyez qu'il l'a trompée.

— Je ne le suppose pas encore. Les renseignements que pouvait nous donner ce garçon étaient précieux. Outre qu'il vous eût été utile ce soir, en cas d'alerte ou de poursuite, je comptais l'interroger, et l'employer avantageusement contre M. de Baurain.

— Qui sait s'il ne servait pas cet homme en suivant Alice.

— Cela n'est pas admissible. Il aurait dans ce cas suivi Mlle Mathieu sans parler, afin de découvrir sa demeure et de connaître ses relations.

— Alors, que supposez-vous?

— Rien. Je cherche. La conversation de ces deux jeunes gens a pu être surprise, le lieu du rendez-vous connu. C'est moi qui suis coupable d'imprudence en cette affaire; j'aurais dû veiller, accompagner Alice, voir ce Baudruche.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait?

— Je craignais d'effrayer sa confiance naissante, je voulais qu'Alice s'emparât de lui complètement.

— Et il mentait peut-être! dit Daniel avec désespoir.

— Tenez, c'est ici que Baudruche devait attendre, fit le commissaire d'un ton plus bas, et Alice Mathieu est partie de chez moi pour l'y rejoindre.

Il s'était arrêté près de la palissade provisoire du square.

— Ils n'y sont pas! soupira Daniel découragé.

— Je le pense bien, et ce n'est pas pour les y trouver que je suis venu ici.

— Qu'espérez-vous donc?

— Tenez, mon cher Daniel, j'aperçois, si je ne me trompe, l'éclairage d'un marchand de vin; êtes-vous assez maître de votre émotion pour m'y accompagner?

— Sans doute, si vous le jugez utile.

— Rien n'est à négliger lorsqu'on fait une enquête. S'il s'est passé quelque chose sur ce trottoir, il est certain qu'on ne l'ignore pas dans cette boutique.

Les deux hommes entrèrent de fort mauvaise humeur, en apparence, et maugréant contre le brouillard et la pluie.

— Ça n'arrête pourtant pas l'amour en promenade, dit l'un des buveurs, qui tenait un jeu de cartes et fumait une grosse pipe à une table voisine.

L'éclat de rire qui suivit ces paroles fut général dans le cabaret. M. Samson en demanda l'explication.

— C'est une fille de joie, dit le maître de l'établissement, que des agents de police ont mise à couvert. Elle jetait de tels cris que nous sommes tous sortis pour voir ce qui se passait. La malheureuse faisait une résistance acharnée, et se débattait si bien qu'il n'y avait pas trop de deux hommes pour la maintenir.

— Peut-être les agents se trompaient-ils, dit le commissaire.

— Oh! que non. Il y avait longtemps que la belle faisait sa promenade, là-bas, le long des planches, et que les agents la suivaient d'assez près, à cause du brouillard qui l'empêchait de les voir. Je ne sais pas ce qu'elle pouvait espérer, par un chien de temps comme celui qu'il faisait.

— Pas déjà si sotte, la fille, repartit l'homme aux cartes. Il n'y a rien comme ce temps-là pour donner l'envie de se sécher et de se mettre à couvert.

Et tous les buveurs de rire, comme ils l'avaient fait déjà.

— Les agents en sont-ils venus à bout? demanda encore l'ex-commissaire.

— Pardine! ça faisait plus de bruit que de besogne, vous pensez bien. Une mauviette! car je l'ai vue tout près de moi, et je vous réponds qu'elle n'est ni grande, ni grosse.

— Est-ce qu'elle est jolie?

— Oh! ça! par exemple, il faisait un peu noir pour en juger.

— Mais, l'on n'a pu l'arrêter parce qu'elle se promenait?

— Sans doute. Seulement, il a fini par passer là un ouvrier, et, ma foi, elle l'a accroché au passage. Alors, les hommes de la police se sont montrés, et ça n'a pas dû être une petite surprise d'en trouver trois au lieu d'un.

— Un amoureux qui devient une trinité, c'est pas commode, ajouta un des joueurs.

— Est-ce qu'on a aussi emmené l'ouvrier? demanda encore M. Samson.

— Pourquoi faire? Ces choses-là, ça n'a pas besoin de témoignage. On emmène la fille au poste, puis à Saint-Lazare, et son affaire est faite.

L'ex-commissaire frisssonna. Daniel était affreusement pâle. Tous les deux avaient eu la même pensée.

— Est-ce que le poste de ce quartier est loin d'ici? fit négligemment M. Samson, en payant sa consommation.

— Ma foi, non.

L'ouvrier indiqua le poste le plus proche, sans songer qu'on pût attacher à cela la moindre importance.

Les deux hommes sortirent du cabaret.

— Si c'était elle? balbutia Daniel d'une voix étranglée.

— Cela n'est pas probable, mais cela peut être; il faut nous en assurer.

— Par quel moyen?

— En allant la réclamer au poste.

— Une pareille méprise est-elle donc possible?

— Oui, malheureusement. Cependant, je ne me l'explique que par une trahison de Baudruche. En admettant qu'Alice se soit promenée de façon à attirer l'attention des sergents de ville, elle ne se fût pas adressée à un passant inconnu, seule à cette heure.

— Si nos prévisions ne nous trompent pas, quelle horrible situation doit être la sienne!

— Alice Mathieu est une vaillante fille, que l'imprévu doit trouver prête et que le malheur ne saurait désespérer. Vous en aurez la preuve tout à l'heure, je l'espère.

Le commissaire s'arrêta subitement.

— Qu'avez-vous? demanda Daniel.

— En admettant qu'une erreur déplorable, mais possible, ait été commise, nous ne pouvons ce soir réclamer Alice?

— Pourquoi?

— Il faudrait donner mon nom et mon adresse. Tant que l'aveugle est chez moi, c'est chose impossible.

— Mon Dieu! que faire?

— Attendre.

— Mais la malheureuse enfant doit être dans une angoisse horrible.

— D'abord, rien n'est moins certain que l'arrestation de Mlle Mathieu. Il faudrait pour cela un concours de circonstances tel, qu'il est peu supposable; mais, dans tous les cas, je vous le répète, elle a le courage nécessaire pour supporter ce malheur, et nous la retrouverons prête à continuer la lutte, malgré cette première blessure.

Pour l'unique fois de sa vie peut-être, Daniel n'eut pas le courage de cacher à son père adoptif ses angoisses et ses larmes; ce qui fut pour celui-ci une profonde douleur.

— Ah! s'écria-t-il, je porte malheur à tout ce qui m'entoure, à tout ce qui m'aime. Devant cette fatalité qui frappe avec moi ceux qui m'approchent, il ne me reste qu'un devoir à remplir : quitter cette existence, où je suis une cause incessante de maux et de douleurs.

En face de ce désespoir, le jeune homme retrouva son courage; il s'agenouilla pour s'accuser, et les douces paroles de paix de l'abbé Périn ramenèrent l'espérance dans ces âmes attristées.

Quant à M. Samson, après avoir renvoyé Daniel auprès de l'aveugle et du prêtre dont il comprenait l'inquiétude, il se souvint de l'adresse de Mme Bleuze, donnée par Baudruche à Alice, pour le cas où la jeune fille aurait besoin de lui, et se rendit rue Turbigo. La concierge était encore debout, contre son habitude; mais Justin, devenu garde de nuit depuis que son ancien camarade l'avait appelé, ne pouvait plus soigner la loge, et force était à sa mère de faire seule son service.

Quand l'ex-commissaire eut nommé Baudruche, ce furent des exclamations à n'en plus finir, et l'histoire de la tentative de meurtre lui fut racontée par Mme Bleuze, dans tous les détails qu'elle en connaissait. Il apprit aussi que le jeune homme était parti à un rendez-vous, où l'appelait une lettre d'Alice Mathieu; alors tout lui parut expliqué. La conversation des deux jeunes gens avait été surprise, et, l'un après l'autre, ils s'étaient trouvés attirés dans un guet-apens. M. Samson frémit à la pensée que si

Alice s'était confiée ce jour-là à Baudruche, l'évasion de l'aveugle devenait impossible, et Daniel était perdu. Il se fit donner l'adresse du blessé, auquel il portait, disait-il, un vif intérêt.

— Je vous en prie, monsieur, demanda Mme Bleuze, ne dites pas à Justin, que vous allez trouver là-bas, que je vous ai raconté toutes ces choses. Il m'accuserait de bavardage.

— C'est pourtant tout naturel.

— Non; et mon fils a ses raisons pour cela.

— Ah! fit l'ex-commissaire, en rentrant d'un pas dans la loge.

— Oh! ce n'est pas pour vous qu'il m'a défendu de causer; il ne pouvait deviner qu'il viendrait ici un ami de Baudruche; c'est pour M. Martinet.

— Qu'est-ce que c'est que M. Martinet?

— C'est comme qui dirait le bailleur de fonds de mam'zelle Placidie, la somnambule. C'est aussi le propriétaire de Baudruche.

— Et le jeune homme lui doit peut-être plusieurs termes.

— Pas du tout; on le loge pour rien. Mais il a dans l'idée que son M. Martinet appartient à la rousse. Or, Justin a en horreur tout ce qui touche, de près ou de loin, à la police.

M. Samson sourit avec bienveillance.

— Ça, voyez-vous, monsieur, c'est dans le sang; il l'a sucé avec mon lait, et tant que mon pauvre défunt a vécu, il a été entretenu dans ces idées-là. Ça fait que si vous lui disiez que j'ai tant bavardé avec vous, il pourrrait croire que j'en fais autant avec l'autre.

— Soyez tranquille, madame Bleuze, et dormez en paix; je n'emporterai d'ici que l'adresse de notre blessé.

L'ancien magistrat allait sortir; un coup de sonnette timide interrompit son salut d'adieu.

— Quelle maison! grommela la concierge en tirant le cordon; il est plus de minuit. et il y a la moitié des locataires qui ne sont pas encore rentrés.

Mais ce n'était pas un locataire, et Mme Bleuze eut un mouvement de surprise, à la vue d'une femme voilée qui lui dit d'un ton contrarié :

— Ah! vous n'êtes pas seule. J'aurais pourtant désiré vous parler.

— Je vous reconnais bien, répondit la concierge. Mais ce n'est guère l'heure de la conversation.

Reconnaître une femme, dont le voile ne laissait pas deviner même la couleur du visage, pouvait paraître assez problématique. Cependant, M. Samson avait, de son côté, fait un mouvement de surprise aux premiers mots prononcés par l'étrangère, et, loin de se retourner vers elle, il affectait de se courber sur la cheminée, comme un homme plongé dans un examen.

— Monsieur est de mes amis, dit Mme Bleuze. Vous pouvez parler devant lui.

L'ex-magistrat ne s'expliqua point cette réponse, mais, avec la rapidité d'exécution que donne à ses pareils l'habitude des recherches, il en profita.

— Je ne veux pas être une gêne, dit-il d'une voix un peu enrouée, en se retournant à demi pour saluer, et se dirigeant vers le petit escalier de la soupente qui servait de chambre à Justin.

La concierge l'y suivit : et, avant de fermer sur lui la porte, lui dit tout bas un : Merci ! qui fut une deuxième énigme, mais dont il prit son parti comme du reste.

— Etes vous sûre que personne ne peut nous entendre ? demanda la visiteuse dès qu'elle se vit seule avec l'autre femme.

— C'est du chêne, répondit la concierge en frappant sur la porte de l'escalier.

Cela parut suffire à l'étrangère, qui prit un siège sur l'invitation de Mme Bleuze, sans voir que la soupente avait des vitres sur la loge.

— Madame, dit-elle ensuite, vous devez entendre parler souvent de Mlle Placidie par les gens qui viennent la consulter.

— Tous les jours, plus ou moins.

— Que pense-t-on d'elle généralement ?

— Ce que vous en penseriez vous-même si vous l'aviez consultée. C'est miraculeux, invraisemblable ; tous ceux qui en sortent en ont la chair de poule. Vous avez eu tort de ne pas rester l'autre jour à la consultation, vous auriez vu que tout ce que je pourrais vous dire n'est rien, comparé à ce que fait Mlle Placidie. Mais excusez si je vous fais une observation. Est-ce qu'il

n'est pas bien tard pour causer ? Demain matin nous y verrions plus clair.

— Je sais que je vous dérange, dit la visiteuse, mais je serai reconnaissante.

Elle posa sur la cheminée deux pièces d'or.

— Oh ! ce n'est pas pour moi que je dis ça, s'empressa de reprendre la concierge. J'ai bien l'habitude de me coucher tard quand Justin n'est pas là. Il faut ce qu'il faut après tout.

— Etes-vous en bons termes avec Mlle Placidie ?

— On ne saurait meilleurs.

— Pourriez-vous obtenir d'elle, qu'elle donne une consultation chez vous, à l'heure où il n'y vient plus personne ?

— Cela veut dire entre une et trois heures du matin.

— A peu près. On la paiera ce qu'elle demandera.

— Dame, je peux toujours lui en parler.

— Et vous, madame, si vous obtenez cela, je ne vous oublierai pas non plus.

— Je ferai ce que je pourrai, je ne saurais promettre autre chose.

L'étrangère ne se levait pas pour partir ; on eût dit qu'elle hésitait à parler encore.

— Y a-t-il autre chose pour votre service ? demanda Mme Bleuze.

— Ce monsieur qui est venu pendant que j'étais là-haut...

— Ah ! oui ; celui qui vous a fait sauver, et que Baudruche a empêché de courir après vous.

— Oui. Vous le connaissez ?

— Pas le moins du monde. Il n'est venu que cette fois-là, en me disant qu'il était le médecin de Mlle Placidie.

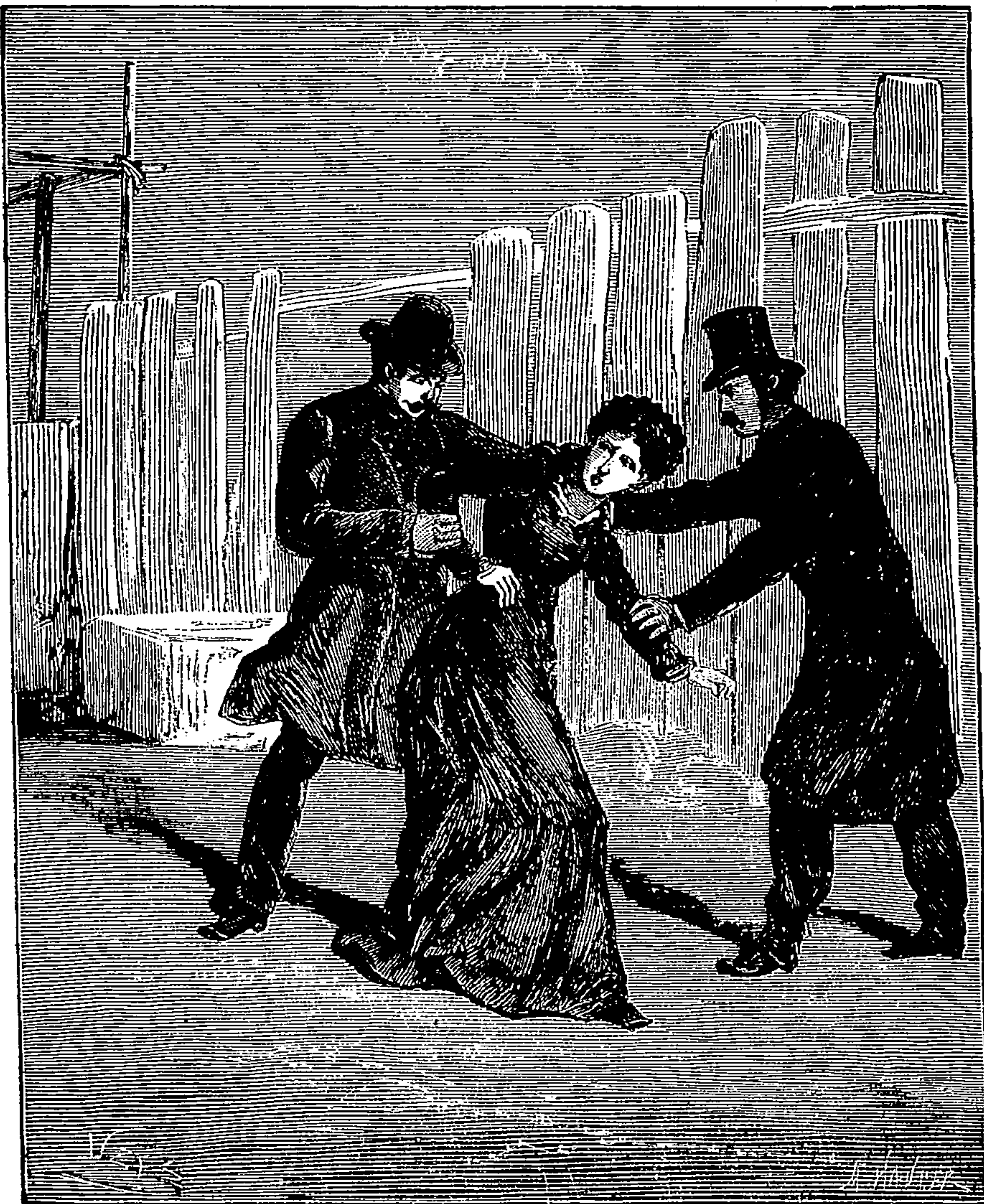
— Il l'a dit aussi chez elle.

— Seulement, moi, sans en avoir l'air, j'ai demandé à la somnambule des nouvelles de son docteur, et elle n'a pas su ce que je voulais dire, par la raison bien simple que n'ayant jamais été malade, elle n'a jamais eu besoin de médecin.

— Cependant, il a traversé la salle d'attente pour se rendre dans l'appartement, comme s'il le connaissait.

— C'est qu'il venait pour l'autre.

— Qui cela, l'autre ?



La malheureuse faisait une résistance acharnée.

— M. Martinet, le protecteur de Mlle Placidie. La police, voyez-vous, ça fait des mystères de tout, et ça connaît tout le monde.

— La police, répéta la visiteuse sans comprendre.

— Mais oui ; tout ce monde-là, ça en est.

— Vous croyez cela?...

— J'en suis sûre.

L'étrangère réfléchit un instant.

— Oh! murmura-t-elle, ce serait plus hardi que tout le reste.

— Vous dites, madame?...

— Êtes-vous discrète? demanda la dame voilée.

— Oui, madame; discrète par goût et par état. Les concierges, si c'était bavard, ça pourrait faire battre ensemble tout un quartier. Aussi, ça ne se voit guère, heureusement.

L'étrangère ne fut sans doute pas absolument convaincue de l'affirmation, car elle reprit :

— Cet homme, qui se dit le médecin de la somnambule, pourrait essayer d'acheter votre discrétion.

— Il la paierait un million qu'il n'en aurait pas une parcelle. Qu'est-ce que dirait donc, de l'autre monde, mon pauvre Bleuze, si sa veuve se mettait aux ordres de la police?

La concierge parlait cette fois sans doute avec conviction, car la visiteuse n'insista plus.

— Je ne veux pas, dit-elle, que cet homme ait jamais connaissance de ma consultation. Or, s'il vous interrogeait...

— On se tairait, interrompit Mme Bleuze, et avec le plus grand plaisir.

— Vous obtiendrez aussi le silence de Mlle Placidie avec son protecteur. Elle fera elle-même son prix. Arrangez tout cela pour le mieux. Voilà un à-compte sur ce que je vous devrai.

Au grand ébahissement de la concierge, l'étrangère compléta cent francs, en ajoutant trois pièces d'or, à celles qu'elle avait déposées sur la cheminée.

Elle allait enfin s'éloigner, quand Mme Bleuze s'écria :

— Eh! moi qui oublie que j'ai une commission pour vous.

— Pour moi? fit l'inconnue fort surprise.

— Mais oui; vous savez bien le petit jeune homme qui vous a ouvert la porte chez la somnambule?

— Eh bien?

— Il m'a priée de vous dire, si jamais vous reveniez ici, qu'il était tout à votre disposition.

— Je ne le connais pas.

— Et lui ne vous a jamais vue que cette fois-là; mais vous l'in-

téressez autant que le monsieur aux lunettes lui déplaît — c'est lui qui l'a dit — et il se met à votre service. Voilà ce que je suis chargée de vous dire.

— Où le trouverai-je? demanda l'inconnue, après un court instant d'hésitation.

— Ah! pour le moment, vous ne pourriez lui parler. Il a été à moitié assassiné ces jours-ci, et quoiqu'à son âge on revienne de loin, ceux qui le soignent n'ont pas encore grand espoir.

La visiteuse, qui était debout, retomba sur son siège. Elle tremblait.

— Toujours et partout du sang, murmura-t-elle, des mystères et des crimes!

— Qu'est-ce que vous dites donc? demanda la concierge avec une certaine expression de crainte, en faisant un pas en arrière.

— Connaît-on l'assassin? fit brusquement la femme voilée.

— Malheureusement non. Celui qui l'a tiré de l'eau ne peut rien dire, n'ayant rien vu.

— Je reviendrai demain, aussi tard qu'aujourd'hui probablement.

— Si c'est parce que vous avez peur d'une rencontre, convenons d'une chose : je laisserai ma porte entr'ouverte, vous entrerez. Si, par hasard, l'homme aux lunettes était ici, ou que quelque chose me parût louche, vous continueriez de vous promener, jusqu'à ce que je vous donne de mes nouvelles. Dans ce cas, la porte sera fermée.

— Ah! fit l'étrangère avec une profonde émotion cette fois, si la somnambule me renseigne sur ce que je veux savoir, je vous devrai, madame, plus que la vie.

— Demain soir, vous aurez sa réponse.

Mme Bleuze tira le cordon, la dame voilée sortit de la loge.

— Cette femme-là, c'est une vraie mine d'or, exclama la concierge, en prenant sur la cheminée les pièces qu'elle fit joyeusement sonner.

— Vite, le cordon, madame Bleuze. Je reviendrai demain, et je vous dirai pourquoi je suis si pressé, dit une voix derrière elle.

Mme Bleuze avait oublié son premier visiteur, et la surprise lui

arracha un cri de terreur, en même temps qu'elle la fit immobile.

— Ah! c'est vrai, fit-elle enfin, vous étiez là-haut, je vous remercie d'avoir bien voulu rester là, car je n'étais pas trop rassurée...

Elle parlait encore que M. Samson avait fait lui-même l'office qu'il réclamait d'elle, et se précipitait dans la rue.

— En voilà une autre de lubie! s'écria-t-elle.

Puis, après réflexion.

— Voilà : il a sans doute une femme qui va lui faire une scène. Et il n'osait pas descendre pendant que l'autre était encore là. Pauvre cher homme!

Elle regarda la pendule.

— Tout près de deux heures! Je lui ferai mes excuses et mes remerciements; car enfin, c'est parce qu'il a vu que j'avais peur qu'il est resté ici, j'en suis sûre. Justin va être bien surpris quand il entendra toutes ces histoires.

Elle enferma ses pièces d'or, disant :

— C'est égal, c'est bien payé. On peut même passer la nuit entière à ce prix-là.

Pendant que la concierge se mettait au lit, songeant au prix que pourrait demander M[lle] Placidie pour sa consultation nocturne, et aux conseils qu'elle donnerait à ce sujet à la somnambule, M. Samson courait derrière l'étrangère, qui marchait vite. et qu'il rejoignit pourtant avant qu'elle eût atteint le boulevard,

— Mistress Donathan! dit-il rapidement et à voix basse, lorsqu'il se trouva près d'elle.

L'effet fut immédiat et saisissant. La femme voilée resta immobile, et l'on pouvait voir les tressaillements qui agitaient son corps sur le mur voisin, où se dessinait sa grande ombre.

L'ex-magistrat profita de ce premier moment de stupeur pour ajouter :

— Ne craignez rien. Je viens à vous en ami.

— Qui êtes-vous?... que me voulez-vous? demanda enfin l'Américaine d'une voix inintelligible.

— Je suis un de ceux-là, que la Providence met parfois sur la

route des gens qu'elle se lasse d'éprouver. Et je veux vous arracher à un danger qui vous menace.

— Je ne vous connais pas.

Cette phrase fut à peine articulée. Le saisissement avait été si violent chez l'Américaine, qu'à l'immobilité occasionnée par le premier choc succédait l'affaissement. Elle vacillait comme dans l'ivresse ; elle allait tomber.

— Appuyez-vous sur mon bras, reprit M. Samson; à cette heure, il ne faut pas que nous soyons remarqués.

La femme voilée craignait sans doute, plus que toutes choses, l'intervention de la police dans ses affaires ; elle comprit la sagesse du conseil, et, par un effort de volonté, se redressa et se mit à marcher.

Après quelques instants de silence, M. Samson reprit :

— Remerciez Dieu qui m'a placé ce soir de façon à entendre vos confidences, et ne retournez jamais dans la maison d'où vous sortez.

— Qui êtes-vous donc? demanda l'Américaine. Il me semble que je connais votre voix.

— De même que, s'il faisait jour, vous reconnaîtriez mon visage. J'ai déguisé l'un et l'autre tout à l'heure, rue Turbigo, pour ne pas exciter vos défiances.

— Dans quel but?

— Il me serait assez difficile de l'expliquer. Mais sûrement, je veux vous être utile.

Mistress Donathan soupira.

— Vous croyez donc aux somnambules?

— On m'a dit de celle-ci des choses si merveilleuses que je veux essayer de sa science.

— Croyez-moi, ces choses si merveilleuses sont fort simples, et le surnaturel se borne à un espionnage occulte bien organisé.

— Qu'importe, si elle m'apprend ce que je veux savoir

— Et si elle ne vous l'apprend pas?

— J'en serai quitte pour un peu d'argent jeté dans sa bourse.

— Cela n'est pas certain. Mlle Placidie a un protecteur, et ce protecteur est l'ami de l'homme qui vous fait si grand'peur. Or,

la somnambule parlera, et celui que je suppose votre ennemi saura tout.

— Je la payerai si bien qu'elle se taira.

— Elle prendra votre argent, et le doublera en vendant votre secret.

L'Américaine garda un instant le silence. Son cœur battait violemment. On entendait sa respiration inégale, sortir avec peine de sa poitrine oppressée.

— Où allons-nous? demanda M. Samson.

— Je ne sais pas.

— Chez vous?

— Non. Emmenez-moi où vous voudrez, puisque vous vous êtes fait mon maître; là excepté.

— Vous croyez ma proposition dictée par un sentiment de curiosité?

Mistress Donathan ne répondit pas.

— Il y a déjà longtemps que vous avez quitté la maison de M. de Baurain

Cette question surprit peu l'Américaine; un homme qui la connaissait si bien devait de même connaître le comte.

— Depuis la mort de la duchesse sa tante, des affaires de famille me rappelant alors en Amérique.

— Terrible mort que celle-là, dit l'ex-commissaire, souvenir ineffaçable, laissé à ceux qui en furent les témoins.

— Ah! je sais qui vous êtes! s'écria l'Américaine, éclairée tout à coup.

— Je n'avais pas l'intention de vous le cacher, répondit M. Samson, avec autant de calme que mistress Donathan avait mis d'exaltation dans son exclamation soudaine.

— Alors, fit l'Américaine d'une voix saccadée, haletante, toute pleine de larmes retenues et d'angoisses déchirantes, vous savez peut-être ce qu'est devenu...

Elle s'arrêta craintive. Un nom était sur ses lèvres qu'elle ne disait pas.

— L'aveugle qui disputait à M. de Baurain son titre et sa fortune?

— Eh! que m'importe celui-là!

— Qui donc alors?

— L'autre. Celui que vous avez fait fuir.

— Daniel?

— Oui; on l'appelait ainsi. N'était-il pas le fils de cet aveugle?

— Il ne l'était pas.

— D'où venait-il?

— Du hasard. Ses parents l'avaient abandonné sitôt après sa naissance.

— Sans rien laisser pour le reconnaître?

— Absolument rien. On le trouva un matin devant la porte de la banque Dufresnay, où on l'adopta.

Mistress Donathan eut un cri rauque, étranglé, sauvage, quelque chose de la lionne dont le chasseur emporte les petits; un de ces cris que traverse tout un long passé; un coup de foudre sur l'Océan qu'il déplace. C'était grand et sombre, impuissant et surhumain, intraduisible. Il y avait dans ce cri de la haine et de l'amour, du remords et du désir, des ténèbres et de l'éblouissement. C'était le cri de l'aveugle ouvrant les yeux au soleil, le cri du damné entrevoyant le ciel.

Le cri jeté, elle s'affaissa.

M. Samson se trouva fort embarrassé, avec cette femme évanouie sur un trottoir, à cette heure unique, où l'on ne rencontre plus dans les rues de Paris que les chats coureurs et les rats d'égout.

Cependant, comme il n'était pas apprenti d'aventures, il eut bientôt pris un parti.

Tout le monde a vu, soit en rentrant le soir à son domicile, soit de sa fenêtre, se promener dans la nuit, régulièrement, en silence, deux par deux, les sergents de ville, comme des ombres protectrices des trottoirs; ce qui serait une excellente chose si l'on ne suivait encore de longues rues désertes, les plus désertes de la capitale, sans en voir jamais.

Mais le boulevard ne manque pas de ces gardiens de nuit, et c'est à eux qu'eut recours l'ex-commissaire en ce pressant embarras, pour chercher une voiture et y transporter l'Américaine, qu'il dit être sa femme, sujette à des attaques de catalep-

sie. La chose parut fort naturelle, et c'est ainsi que mistress Donathan devint forcément l'hôte de M. Samson.

L'ex-magistrat était marié. Mme Samson se trouvait être une de ces femmes simples et dévouées qui, ayant remarqué chez leur mari une grande droiture d'esprit et de cœur, règlent leur volonté sur la sienne. Elle connaissait l'histoire de l'aveugle, elle s'y intéressait, et eût aidé volontiers à la réalisation des projets de son mari. Quoique surprise à la vue d'une femme, qui commençait à peine à reprendre ses sens, elle s'empressa auprès d'elle, et offrit sa propre chambre pour la recevoir.

En prévision des évènements qu'il préparait, M. Samson avait loué, dans un quartier excentrique. un petit pavillon, qu'il habitait seul avec sa femme, et où il lui était facile d'introduire des étrangers, sans être remarqué de voisins plus ou moins malveillants. C'est là que l'aveugle et Daniel veillaient, avec l'abbé Perrin, pour attendre son retour, dans une chambre du premier étage. Au bruit de la voiture et des embarras de l'arrivée, ils furent saisis de la crainte d'être découverts, et n'osèrent descendre, malgré leur impatience. Mais l'ex-magistrat, qui la comprenait, monta vers eux, dès qu'il eut donné ses instructions à sa femme.

— Courage! dit-il. Je crois que le jour de la justice approche.

— Alice?... demanda Daniel.

— Vous la reverrez, soyez tranquille. Mais quoi que vous pensiez, mon pauvre ami, ce n'est pas de Mlle Mathieu que je vais m'occuper tout d'abord. L'ancienne femme de confiance de Félix Dumont, mistress Donathan, est ici ; elle ignore votre présence, ne vous trahissez pas pendant ma nouvelle absence, qui ne sera pas longue, je l'espére,

— Vous nous quittez encore ?

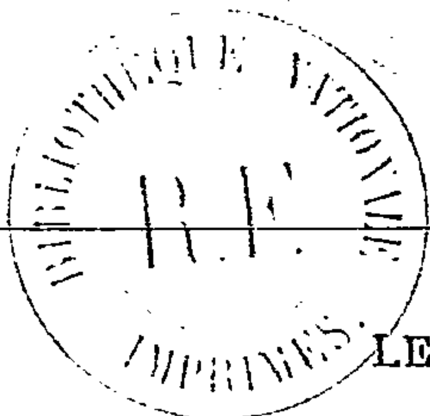
— Oui, pour vous servir.

— Vous êtes donc infatigable, dit l'aveugle. Ne pourriez-vous au moins vous reposer?

— Dans quelques heures, je ne trouverais plus ce que je vais chercher peut-être. Espérez jusqu'à mon retour.

— Quelle reconnaissance égalera jamais tant de dévouement!

— Je vous permettrai d'en parler tout à votre aise, répondit





La femme voilée resta immobile.

M. Samson, lorsque j'aurai tenu mon serment à Mme de Fauconville.

Il était cinq heures du matin quand l'ex-magistrat arriva chez Baudruche. Au silence qui régnait dans la chambre, il comprit que le malade dormait. Deux hommes, dont l'un fort jeune, veillaient à son chevet; c'étaient Justin Bleuze et Gaspard le

sauveteur. La grand'mère, pour la première fois, dormait dans son fauteuil : son petit-fils l'avait reconnue.

M. Samson embrassa d'un coup d'œil les gens et les choses dans cette mansarde, dont les meubles, le coucher, l'arrangement, annonçaient une aisance relative. Les deux gardiens vinrent à lui à son entrée, doucement, comme pour lui demander de ne pas troubler le repos du blessé; il les rassura d'un geste également silencieux; mais Gaspard qui avait, à sa vue, fait un mouvement énigmatique, se dirigea vers la porte.

M. Samson y fut avant lui.

— Ne vous éloignez pas, je vous prie, dit-il. Je ne vous retiendrai que peu d'instants. Si je suis indiscret, accusez-en l'intérêt que je porte à votre malade.

— C'est monsieur qui l'a sauvé, dit Justin, en désignant Gaspard qui semblait fort mal à l'aise.

— Pardon, fit celui-ci. Je crois que c'est l'heure de commencer la journée.

— Aussi bien, répondit l'ancien commissaire, il est difficile de causer ici. Je vais vous accompagner ; je remonterai tout à l'heure.

M. Samson avait tout de suite remarqué l'espèce de crainte qu'il inspirait au sauveur de Baudruche, mais c'était là un fait qu'il constatait sans pouvoir l'expliquer. Aussi, par prudence, descendit-il le premier et prit-il le bras de Gaspard, dès qu'il fut auprès de lui dans la rue.

— Je ne veux pas vous retarder, lui dit-il. Où travaillez-vous?

Depuis le sauvetage de Baudruche et les libéralités de la grand'mère, Gaspard était moins déguenillé. Il pouvait passer pour un ouvrier de port.

— Je travaille, dit-il, au canal, près de la Villette.

— Je vais vous accompagner.

Force fut au jeune garçon de se résigner. Mais aux regards qu'il jetait à droite et à gauche, on pouvait aisément deviner qu'à la première occasion il lâcherait son compagnon de route.

— Je vous inspire de la défiance, lui dit l'ex-commissaire.

— Dame!...

— Pourquoi? je m'intéresse à celui que vous avez sauvé, et si

vous voulez être sincère, je vous ferai récompenser au delà de tout ce que vous pouvez espérer.

— Connu! fit Gaspard d'un ton capable, avec un geste incrédule.

— Ah! çà, pour qui me prenez-vous donc?

— Pour ce que vous êtes, je vous connais bien. J'habitais le quartier quand vous y étiez commissaire de police.

— Ah! je comprends. Vous supposez que c'est le commissaire qui vous interroge.

— Naturellement.

— Eh bien, mon ami, vous vous trompez.

— Alors, qu'est-ce que vous me voulez? demanda brusquement Gaspard.

— Je veux que vous me disiez comment vous avez sauvé Baudruche, et surtout comment il est tombé dans le canal.

— Je veux bien répondre à ces questions-là. Mais après?...

— Après? Je ne sais ce que vous voulez dire.

— Et bien, qu'est-ce que vous ferez?

— Je vous remercierai, je vous remettrai un à-compte, sur ce que vous devront ceux qui ont intérêt à connaître l'histoire, et je vous quitterai.

— Sans regarder où j'irai?

— Je vous le jure.

— Sans me faire suivre?

M. Samson se mit à rire.

— Décidément, dit-il, vous m'attribuez des intentions que je n'ai pas, et des fonctions qui ne sont plus les miennes depuis longtemps.

— Vous n'êtes plus commissaire?

— A l'heure qu'il est, je serais l'associé, ou, si vous aimez mieux, le complice de Baudruche, s'il était en état de marcher, ou seulement de m'entendre.

— Hum! fit Gaspard peu convaincu.

Mais il prit son parti de la situation, et dit :

— Vous voulez savoir par qui Baudruche a été jeté à l'eau, n'est-ce pas?

— Oui.

— Je n'en sais pas plus que vous là-dessus. Mais si je revoyais à la même heure et à la même place, l'homme qui l'accompagnait je suis sûr de le reconnaître. Je prenais l'air, en me reposant sur la berge, et je regardais de loin, sans trop les voir, n'y attachant pas d'importance, deux hommes qui se disposaient à traverser le canal sur la passerelle. Je trouvais ça pas mal imprudent, d'autant plus que l'un d'eux semblait ivre. Mais c'était de la *frime* pour faire avancer l'autre. Sitôt qu'ils ont été sur le bord de la passerelle, l'ivrogne s'est relevé, droit et ferme, et j'ai vu rouler l'autre dans le canal.

— D'où vous l'avez tiré.

— Sans me douter que c'était un ancien camarade.

— Votre action n'en est que plus louable.

Gaspard eut un mouvement qui pouvait se traduire ainsi :

« Croyez-en ce que vous voudrez, ça m'est bien égal. »

— Je vous le répète, j'ai bon espoir qu'elle sera récompensée, dit M. Samson.

Il ajouta :

— Alors, vous ne pouvez me rien dire de plus, sur la tentative d'assassinat dont Baudruche a été victime ?

— Absolument rien. Mais s'il en revient, il parlera ; car il est impossible qu'il ne connaisse pas celui avec qui il était.

— Oui, mais s'il n'en revient pas ?

— Ah ! fit Gaspard, en accentuant son exclamation par un geste d'impuissance.

Puis il dit :

— Vous n'avez plus besoin de moi, je suppose. Alors, laissez-moi filer.

— Si par hasard j'ai besoin de vous, où vous trouverai-je ?

— V'là qui est malin, par exemple ! Si j'avais un domicile, je n'aurais pas la bêtise de vous l'indiquer.

— Vous me soupçonnez toujours ?

— Franchement, oui. Vous avez cru, parce que vous avez changé d'arrondissement, que les gens du quartier St-Denis ne vous reconnaîtraient plus. Eh bien, vous vous êtes mis le doigt dans l'œil. Baudruche ne sera pas plus aveugle que moi, si le diable le tire de là ; mais vous veillez, je connais ça, et sitôt qu'on sera

bien sûr qu'il ne passera point de vie à trépas, vous le ferez transporter à l'hôpital, où l'un de vos agents vous répondra de lui.

— Vous êtes bien renseigné, dit en souriant M. Samson, et les choses en effet, se passent souvent ainsi. Il est même probable que Baudruche soupçonné eût été conduit immédiatement à l'hôpital, dans les conditions que vous dites; mais il ne l'est pas.

— Connu! murmura de nouveau Gaspard.

L'ex-commissaire jugea prudent de ne pas exciter davantage les méfiances du sauveteur, et le laissa aller en se demandant :

— Que peut-il avoir sur la conscience ?

XIV

OÙ M. DE BAURAIN DONNE UNE RAISON NATURELLE DE LA MOINS NATURELLE DE SES ACTIONS.

Pendant que ces évènements ignorés se passaient à Paris, où de graves et douloureuses questions se discutaient en haut lieu, un fait bizarre, que plusieurs journaux américains rapportèrent, occupait un instant les habitants de Chicago, cette superbe capitale de l'ouest, qui devait périr d'une façon si tragique quelque temps après. Le premier bureau télégraphique était en grand émoi : un négociant, entré pour écrire une dépêche, avait trouvé les dix employés endormis si profondément, qu'on avait dû littéralement les noyer pour les arracher au sommeil. Rien, du reste, n'était dérangé dans les bureaux; la caisse, restée intacte, montrait complaisamment sa clef sur la serrure. Il n'y avait eu aucun feu qui pût faire supposer des asphyxies, plus ou moins complètes. Les derniers mots tracés sur le cadran étaient les mêmes qu'avant le sommeil des malheureuses victimes, les uns disaient

d'un crime, les autres d'une plaisanterie. Tous affirmèrent le fait quand ils furent réveillés.

Alors, il fallait voir les colères, entendre les malédictions, les menaces des employés mystifiés et des commerçants, dans les affaires desquels l'incident apportait un retard. Cela ne fut pas long cependant. L'inutile est à peu près inconnu en Amérique; les plaintes n'avançant point les choses, on y mit vite un terme, afin de réparer, autant que possible, le temps perdu, cette faute qu'excuse le moins, ou ce malheur que déplore le plus, un Yankee. Une heure plus tard, le bureau avait repris son aspect habituel; les employés, bâillant, s'étirant, se frottant les yeux à la hâte, faisaient quand même leur service, se réservant les racontars et les recherches pour l'heure de la fermeture.

Que s'était-il passé? Quelques-uns ne pouvaient se souvenir; ce ne fut qu'en s'aidant les uns les autres, qu'ils finirent par rétablir les faits.

Un homme s'était présenté chez eux; il s'exprimait mal en anglais, et avait, avec le type, l'arrogance du riche Mexicain.

Il voulait envoyer une dépêche à Paris, donner de ses nouvelles à un ami en pur français. Un employé la lui rédigea complaisamment. Alors il voulut la payer vingt fois sa valeur. L'employé refusa; il s'ensuivit une discussion, semi-aigre, semi-plaisante, après laquelle l'étranger jeta les dollars qu'on lui refusait à quelques bambins qui passaient dans la rue, et dit aux employés avec une certaine colère toute comique :

— Il faut pourtant que vous acceptiez quelque chose de moi.

Il tira sa tabatière d'or, qui avait pour couvercle un émail remarquable. Le bijou passa de main en main; ceux qui ne voulurent point prendre de tabac en respirèrent l'odeur au passage par politessse pour l'irritable et généreux Mexicain, qui se montra satisfait de cette complaisance. Puis il fit semblant de sortir. Un des hommes endormis, le dernier sans doute, affirma qu'il l'avait vu s'arrêter près de la porte de sortie, et revenir vers le guichet. Mais là s'arrêtaient les renseignements. Dans quel but cet homme avait-il fait respirer un narcotique à ces dix jeunes gens? Idiote plaisanterie que celle-là, et dont chacun se promit de faire punir l'auteur, s'il parvenait à le retrouver. Le lendemain, à Chicago,

personne n'y songeait plus. Vingt incidents avaient fait oublier celui-là.

A Paris, des rumeurs menaçantes s'élevaient à la Bourse, et de là, se répandaient sur la capitale, que des bandes d'hommes en blouses et de gamins parcouraient à ce cri : A Berlin! qui avait un si douloureux écho dans l'âme des patriotes clairvoyants. Les affaires étaient mortes, la baisse s'accentuait chaque jour davantage; quelques valeurs conservaient un prix assez élevé; les mines de San Faustino étaient de celles-là. Mais voilà qu'un bruit subit se répand; il n'y a pas de diamants à San Faustino, une dépêche arrivée de Chicago le confirme; cette affaire est tout simplement un vol, une escroquerie, un guet-apens. Les pierres, apparues aux experts dans les premières couches de la mine, avaient été apportées-là; on s'est laissé prendre à une ruse grossière, à un canard de la spéculation américaine.

Les porteurs de titres, exaspérés par d'autres pertes récentes, et qui espéraient trouver là une petite compensation, se laissent aller aux accusations et aux menaces, d'où bientôt sort une panique telle, que les actions se donnent pour rien. Les bureaux de Guillaume Lapointe sont envahis; on se souvient que c'est lui qui a lancé l'affaire, et l'on répète qu'il s'est enrichi avec cela. Le plus étonné de tous, c'est lui-même cependant. Il proteste, il réclame; il donne un démenti au télégramme de Chicago, au correspondant de New-York; il croit en Joseph Khun, en M. de Baurain; il croit aux diamants de San Faustino. Il voudrait posséder des millions pour acheter les mines entières.

Mais la panique grandit de minute en minute, une influence occulte en fait bientôt une véritable débâcle; on donne les actions à tous prix, on croit que le lendemain elles n'en auront plus; on sauve du naufrage quelques débris avec empressement, avec rage.

M. de Baurain ne paraît pas. Il est plongé dans le deuil et la tristesse; la mort a de nouveau frappé sa famille, la femme de son frère a succombé à la rupture d'un anévrisme; les quelques centaines de mille francs qu'il doit perdre dans cette affaire sont pour lui chose insignifiante. Guillaume cependant a besoin de ses con-

seils, la situation est assez grave pour faire excuser une indiscrétion ; il se rend chez le comte.

M. de Baurain le reçoit, et le jeune homme est frappé de sa pâleur, de sa tristesse, des années qui se sont amassées en quelques jours sur la tête de son bienfaiteur. Il s'étonne avec raison que le chagrin de la mort d'une belle-sœur, si triste qu'elle soit, ait pu ravager ainsi cette âme forte, dont le visage est à cette heure le reflet. Au récit que lui fait Guillaume, le comte hausse simplement les épaules.

— Tous ces gens sont fous, dit-il. L'Amérique entière affirmât-elle le télégramme de Chicago, que je resterais incrédule devant l'affirmation de James Stoll.

— Mais comment, demanda le journaliste, faire passer cette conviction dans l'esprit de ceux qui s'en sont fait une contraire?

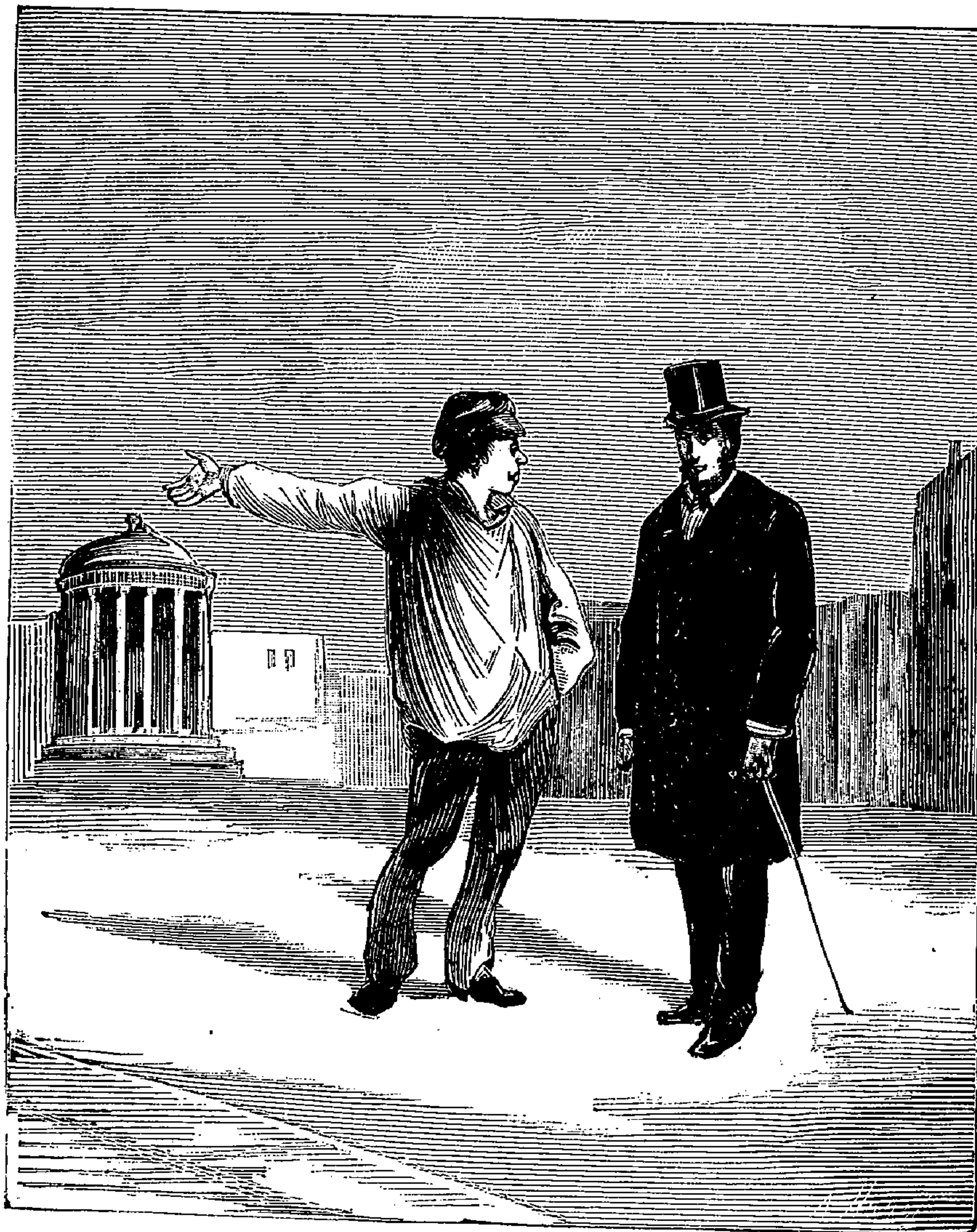
— C'est fort simple, répondit M. de Baurain avec fatigue, répondez par un défi : achetez toutes les actions.

— Moi?...

— Pourquoi pas? Tenez, Guillaume, puisez là, ajouta le comte en ouvrant un coffre-fort, et rapportez-moi, si vous le pouvez, toutes les actions de San Faustino. Ce sera la dot de Mathilde, et je puis vous répondre qu'elle restera solide. J'ai visité la petite colonie de Joseph Khun, j'ai examiné le minerai, dont la quantité, en effet, n'est pas considérable, mais qui est l'un des plus purs qui existent. Allez, Guillaume, et faites ce que je vous dis. La douleur de mon frère m'accable; je suis fatigué.

Le brocanteur journaliste sortit halluciné de l'hôtel de Baurain; les diamants de San Faustino dansaient devant lui en une sarabande éblouissante, au milieu de laquelle Mathilde lui tendait sa belle main. Il n'aurait peut-être pas pu dire qui de la nièce de M. Baurain ou de ses millions l'attirait le plus; aussi allait-il vers les deux.

Un nouveau télégramme mit le comble à la désolation des actionnaires de San Faustino. Il était adressé au journal même, en réponse à une demande de renseignements, que Guillaume était certain de n'avoir point faite. Il confirmait l'autre tout simplement.



Je travaille, dit-il, au canal, près de la Villette.

« Les renseignements envoyés de Chicago, au sujet des mines de San Faustino, disait-il, sont parfaitement exacts. »

Cela ne voulait rien dire et disait tout. Guillaume, en butte à de nouvelles colères, lança le défi conseillé par son protecteur, et resta maître de toutes les actions, ou à peu près.

Des nouvelles contradictoires suivirent; puis, on eut la certitude que les premières étaient fausses.

— Il fallait me croire ! s'écria Guillaume Lapointe.

On parla de commencer une enquête ; mais les esprits étaient tout entiers à la guerre ; les troupes arrivaient de tous côtés à Paris. Les victimes d'une spéculation qui, en termes exacts, pouvait s'appeler escroquerie, intéressaient fort peu en un pareil moment. Les regards, tournés vers la frontière, étaient difficilement attirés à l'intérieur.

L'incident de Chicago, qui pouvait éclairer les actionnaires, ne fut même pas connu; si quelques-uns l'apprirent et voulurent le répandre, leur voix n'eut point d'écho.

Quand notre première défaite eut fait jeter à la France son premier cri de rage, ce fut bien autre chose ; personne n'osa se plaindre devant le malheur public, et M. de Baurain put jouir en paix de son œuvre, dont Guillaume n'était que l'instrument.

Celui-ci, qui avait remis fidèlement au comte les valeurs achetées par son ordre, valeurs qui devaient constituer la dot de sa future, ne manquait pas de soucis en ce moment-là. Son journal, soutien de l'Empire, était attaqué de toutes parts ; ses deux principaux rédacteurs l'avaient quitté, en prévision des évènements qui allaient suivre la première défaite à Wissembourg; et, comme par lui-même l'ex-brocanteur était tout à fait incapable, il se trouvait fort embarrassé. M. de Baurain, son conseil, son appui, son dieu, passait à l'état de puissance invisible pour lui. Sans les sourires et les encouragements de Mathilde, il eût certainement succombé sous les attaques qu'il n'était point de taille à soutenir.

Une feuille, dont chacun des articles pouvait passer pour un pamphlet, le flagellait chaque matin, de la façon la plus humiliante pour sa vanité niaise et irritable. On le couvrait de ridicule, en comparant son don quichottisme impérial à l'amour du bric-à-brac qui devait être en lui. Ces allusions à son ancien métier le mettaient hors de lui; elles l'eussent honoré si le talent, au lieu de l'intrigue et de la servilité, l'eût sorti de son obscurité première. Exaspéré, il répondait par des injures; on ripostait par des moqueries qui lui semblaient sanglantes. Il ne valait pas la peine d'une polémique sérieuse ! c'est en vain qu'il voulait se

draper encore dans son importance passée. On se moquait de lui, et il le voyait bien. C'était une intolérable torture.

« Les vieilles choses trompent quelquefois l'œil le plus exercé, disait la feuille en question. Guillaume Lapointe, un connaisseur émérite, dont personne n'oserait contester la clairvoyance de brocanteur, s'est laissé prendre aux dorures vermoulues de l'empire. Il n'a pas vu les trous de vers qu'elles recouvraient, et s'est laissé aveugler par la poussière qui en sortait. Ne le plaignons pas cependant. On dit qu'une fée de ses amies a le pouvoir de changer en poudre d'or, pour ses protégés, toutes les pourritures, et de leur rendre agréables toutes les putréfactions. »

Le jour où Napoléon rendit son épée à Sedan, Guillaume Lapointe avait eu la maladresse de déclarer, dans un premier article signé de lui, que la France ne pouvait être sauvée qu'avec l'empire et par l'empereur, dont la présence entraînait l'armée, et dont la bravoure faisait des miracles. Suivaient des déclamations ridicules sur le dévouement du prince impérial et la piété de sa mère, dont les prières seraient encore le salut de la France. « Regardez, disait Guillaume, regardez aux pieds des autels cette épouse sans époux, cette mère sans fils, et vous ne douterez plus de la victoire. »

Il est douteux que l'impératrice eût félicité son trop zélé champion du ridicule qu'il lui jetait, en cette heure d'angoisse générale. Mais que faisait donc M. de Baurain? comment laissait-il s'égarer ainsi son protégé, sur lequel il semblait veiller jusque-là avec tant de solicitude? A toutes les demandes d'entrevue sollicitées par Guillaume, le comte s'était fait excuser. Un jour, pourtant, il reçut le journaliste, et, malgré l'affaissement dans lequel il semblait plongé, se leva à son entrée et s'écria :

— Qu'avez-vous, Guillaume? vous m'épouvantez.

M. de Baurain pouvait être sincère. Le jeune homme était blême, ses lèvres agitées s'entr'ouvraient, sans qu'il en sortît d'autres sons que celui du claquement de ses mâchoires. Tout son corps frissonnait violemment, et l'on eût dit que ce frisson soulevait sa chevelure. Ses yeux hagards menaçaient de sortir de l'orbite. Il n'était plus beau, il n'avait plus rien d'humain. De sa gorge, sortaient des sons rauques, effrayants. Il jeta au comte le

journal qu'il tenait, et tomba sur un fauteuil. C'était la feuille pamphlétaire qui l'aiguillonnait depuis longtemps. Aux piqûres succédait le coup de poignard. On l'avait blessé; cette fois on le tuait.

M. de Baurain lut l'article suivant:

« Malgré les préoccupations générales de tous les esprits, à cause même de ces préoccupations, peut-être est-il bon de dénoncer à l'opinion publique l'honnêteté peu douteuse des derniers champions du bonapartisme. Un amateur bien connu de vieilles loques, qu'il appelle des drapeaux, et de trônes pourris, qu'il emporte sur ses épaules avec la vigueur d'un débardeur bien lesté; un chasseur de lièvres, qui les prend au prisme, — engin très commode de sa façon — trouvant le fusil lourd et la marche fatigante, Guillaume Lapointe enfin, puisqu'il faut l'appeler par son nom, vient de nous laisser de son passage dans la Voie Lactée impériale, un souvenir ineffaçable. La brillante comète a secoué sa chevelure sur nous, et il en est tombé cet aveu :

« *Je reconnais avoir été pris, par M.* ***, *la main dans son coffre-fort, étant resté seul dans son cabinet de travail, où il avait la confiance de me laisser sans fermer sa caisse. M.* *** *veut bien céder à mes prières en ne me faisant pas arrêter; il gardera cet écrit comme preuve de ma faute, pour le cas où je le ferais repentir de sa miséricorde, dont je me reconnais fort indigne.*

» (Signé) : GUILLAUME LAPOINTE. »

« Comment cet écrit est-il tombé dans nos mains? Est-ce la Providence, à laquelle croira sans doute l'ex-brocanteur, qui l'a voulu? Est-ce tout simplement le hasard, dont nous avons eu à constater maintes fois les taquineries? Chacun en pensera ce qu'il voudra. Mais au petit nombre de ceux qui doutent encore qu'un amateur de vieilleries, ou un partisan de trônes usés, de rois ramollis et de reines à l'état de cruche cassée, puisse être un escroc, nous disons : Passez au journal, et pour peu que vous

ayez vu l'écriture du triste héros en question, comparez! D'autres commentaires seraient superflus. »

M. de Baurain lut l'article jusqu'au bout sans s'interrompre; puis, il laissa tomber ses mains sur ses genoux et sa tête sur sa poitrine. Il avait l'air accablé.

Quant à Guillaume, on eût dit qu'il allait se jeter sur lui, tant son visage était menaçant, et son geste exaspéré.

— Eh bien, monsieur le comte, dit-il enfin avec une ironie pleine de violence, m'avez-vous assez joué? Et allez-vous me dire pourquoi?

M. de Baurain releva lentement la tête, et regarda le jeune homme avec une tendre pitié. Il y avait quelque chose de maternel dans l'indulgence de son sourire et la caresse de son œil noir, auquel l'âge n'avait rien fait perdre de son expression, encore adoucie par des larmes, qu'il semblait y retenir avec peine.

— Guillaume, dit-il, il faut vous battre; il faut tuer l'auteur de cette infamie.

L'ex-brocanteur eut un éclat de rire effrayant.

— Eh! qui donc se battrait avec moi, à moins que ce ne soit vous, monsieur le comte?

— On ne se bat pas avec son fils, Guillaume, et vous êtes le mien.

— Oh! taisez-vous! taisez-vous! s'écria le jeune homme hors de lui. Je vous tuerais!

— Je vous le pardonnerais d'autant plus volontiers, pauvre cher enfant! que la vie m'est une chose horrible.

— A vous?... Ah! tenez, vous mentez!... vous avez menti toujours, et je n'y ai rien vu. J'ai cru en votre parole, en votre serment, et plus que tout cela, en votre cœur. Votre parole était celle d'un misérable, votre serment celui d'un parjure. Quant à votre cœur, c'est celui du vautour. Vous êtes un homme de proie, et toutes les victimes sont bonnes à vos appétits, que rien ne saurait assouvir.

— Guiillaume, je puis d'un mot vous forcer au silence, et vous jeter à mes genoux.

— Non, monsieur le comte; ce temps-là est passé, je ne suis

plus votre dupe. Le sommeil a été assez long, mais le réveil est complet, autant que brutal. Me battre, dites-vous ? Je l'ai voulu. Savez vous ce que m'a répondu celui que vous avez si bien instruit ?

— Moi ! s'écria M. de Baurain avec un étonnement plein de révoltes ; ceci est de trop, Guillaume.

— Taisez-vous donc, monsieur le comte, et attendez la fin. Il faut que vous jouissiez pleinement de votre œuvre. Le vide s'est fait autour de moi après cette révélation, et quand j'ai cherché des témoins, je n'en ai pas trouvé. Alors, un homme est venu, un brave cœur, celui-là ; il m'a dit, lui aussi : « Guillaume, il faut te battre, » et il est allé avec un autre, un pauvre homme, son employé, je crois, demander raison de l'injure qui m'était faite. L'auteur de ces lignes a répondu : « Je ne puis me battre avec un voleur ! » Et il a mis sous les yeux de l'unique ami que je possède, cet écrit que vous m'aviez dit détruit, monsieur le comte !...

Guillaume riait encore, et de grosses larmes coulaient jusqu'à ses lèvres blêmes. Les paroles sortaient de sa gorge, tantôt vibrantes, tantôt inintelligibles, ironiques toujours.

— Et ne croyez pas, reprit-il, que l'homme qui refuse de se battre avec moi soit un lâche ; sa bravoure est connue autant que son adresse. Je suis perdu, déshonoré ; il ne me reste qu'à me brûler la cervelle, et cela serait fait déjà si je n'avais peur, en mourant, de vous donner ce que vous avez cherché.

Guillaume se tut, empêché par l'oppression.

— Enfin ! dit le comte. Vous êtes malheureux, Guillaume, cela doit être, mais votre malheur n'est rien, auprès de celui qui m'accable.

Le jeune homme eut un geste incrédule.

— Laissez-moi d'abord vous dire comment, après que vous m'eûtes fait ce papier, que toujours je regretterai d'avoir exigé de vous, je le perdis, sans jamais pouvoir expliquer cette perte.

— Vous m'aviez dit... commença Guillaume, chez lequel l'affaissement succédait à la colère.

— Laissez-moi finir ; vous m'accablerez après si vous l'osez encore. La disparition de cet écrit, chez moi, dans mon cabinet, me parut assez étrange, et longtemps je vous soupçonnai d'en

être l'auteur; mais l'insistance que vous avez mise plus tard à le réclamer ne put me laisser de doute, et si je ne vous avouai pas alors la vérité ; si, par affection, je vous fis un mensonge, c'était pour vous épargner une inquiétude.

L'attitude et le sourire du journaliste n'avaient rien de convaincu.

— Une seule personne a pu me dérober cet écrit, reprit le comte, et cette personne est une femme. Elle seule entrait chez moi à toute heure; elle seule...

Le comte courba le front pour cet aveu.

— Elle seule connut votre faute. Je ne lui cachais rien de ma vie.

— Nommez-la, dit impérieusement Guillaume.

— On l'appelait mistress Donathan.

— L'ancienne gouvernante de...

Le jeune homme eut un éblouissement au moment de nommer Mathilde. Ce nom ne put sortir de ses lèvres, et la suffocation le fit chanceler.

— De ma nièce, acheva M. de Baurain. Je ne sais quel a été son but; mais je ne doute plus que ce larcin soit son œuvre, puisque d'autres papiers, non moins importants, ont disparu avec elle.

— Elle n'avait à cela nul intérêt, dit Guillaume avec effort; et elle est en Amérique.

— Je le croyais comme vous. Mais le hasard m'a fait découvrir, il y a peu de jours, qu'elle est à Paris. Or, si elle y est, c'est pour me nuire. Elle a juré de m'atteindre dans mes affections, elle a déjà réussi; ce second coup met le comble à sa prétendue vengeance. Elle frappe bien.

Rien dans la physionomie du journaliste n'annonçait un retour à la foi.

— Guillaume, fit M. de Baurain en prenant un ton résolu; je vais bientôt partir pour l'Amérique. Voulez-vous m'y suivre ?

— En laissant derrière moi cette tâche, ce souvenir, cette honte? s'écria le jeune homme. Pour qu'on m'accuse de cent autres fautes, aussi fausses que celle-là est vraie ! Non, monsieur le comte, je n'ai qu'une ressource, c'est la mort.

— Taisez-vous, Guillaume. Je réparerai le mal dont je suis cause.

— Le pouvez vous donc ?

— Je vais donner un démenti à cette feuille qui n'a pas dit mon nom, je ne sais pourquoi. Je vais affirmer que vous aviez douze ans quand vous avez commis cette faute, qui n'était qu'une étourderie d'enfant.

— Vraiment ! fit Guillaume qui redevint ironique. Mais quand vous me fîtes écrire ainsi, monsieur le comte, ma propre condamnation, vous n'oubliâtes point de m'y faire mettre la date. Or, mes ennemis ne sont pas de ceux-là qui se payent avec des mots, ils auront bientôt celle de ma naissance et compareront.

— C'est vrai, murmura M. de Baurain.

Puis il ajouta d'uue voix ferme en se levant.

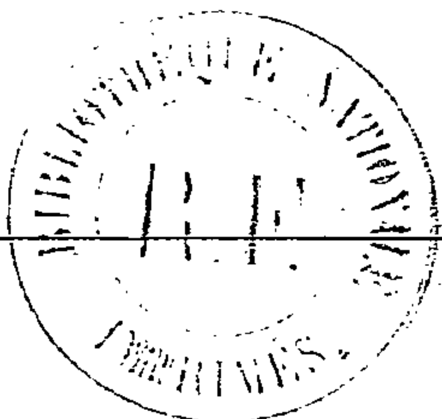
— Je vous ai perdu, Guillaume, je vous sauverai, je le répète. J'écrirai et je répèterai à tous que je vous tiens pour un honnête homme, et que, pour preuve, je vous donne en mariage ma nièce, Mathilde de Jéhennes.

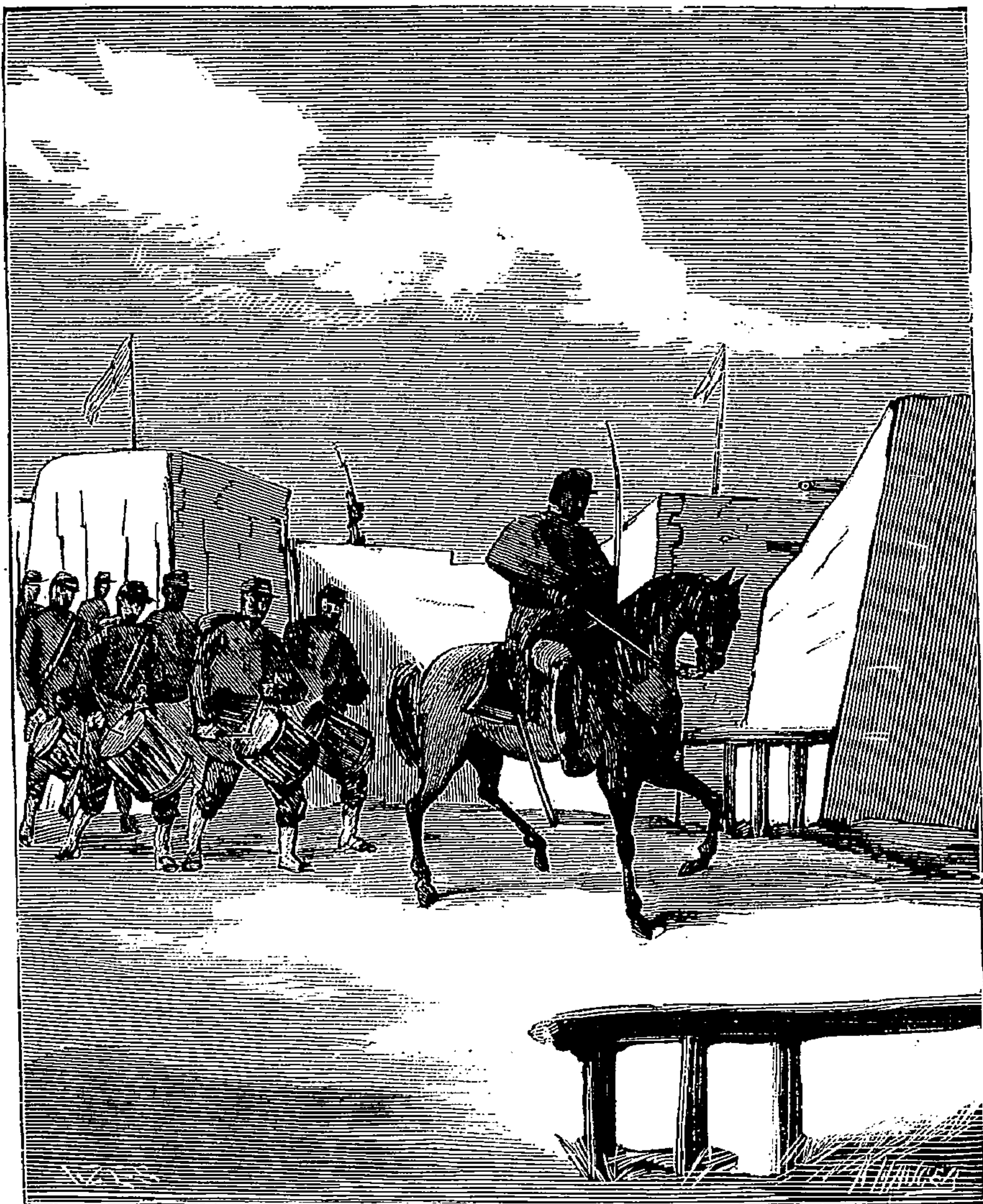
A ces mots, à ce nom, Guillaume se leva pour retomber aussitôt sur son siège ; il s'attendait si peu à ce dénouement qu'il en était frappé, étourdi. Le ciel, s'entr'ouvrant sur l'abîme infernal, n'y produirait pas un tel éblouissement. Guillaume avait accusé en son âme M. de Baurain, de l'avoir perdu pour rendre ce mariage impossible, et il le lui offrait. Passer si vite de l'abîme à l'Eden, c'est vertigineux.

Le comte s'avança vers le jeune homme, lui prit les mains, et le regarda ainsi, un instant, avec une mélancolie pleine de doux reproches ; puis, après l'avoir tenu pendant quelques minutes sous son regard, il lui dit :

— Vous m'aviez accusé, je vous plains, Guillaume, car vous aurez ce regret toute votre vie.

A mesure qu'il reprenait possession de lui-même, le journaliste était agité par le combat qui se livrait en lui. Il ne voulait pas se laisser entraîner ; il hésitait ; il avait peur de l'illusion et de la réalité, de la joie et de la douleur, du paradis et du gouffre. Entre l'un et l'autre, il eût voulu un chemin ouvert et, n'en voyant pas, sentait revenir le vertige auquel il résistait.





Les troupes arrivaient de tous les côtés.

— Savez-vous qu'elle vous aime ? lui demanda tout bas le comte.

Il ajouta souriant :

— Vous oublierez bien vite la terre quand vous serez dans le ciel.

Mathilde se fit annoncer en ce moment.

M. de Baurain alla au-devant de sa nièce, lui prit la main, l'attirant doucement vers Guillaume.

— Mon enfant, dit-il, vous m'avez demandé la permission d'aimer celui que le sort avait fait votre frère, et je vous l'ai donnée. Aujourd'hui, embrassez votre mari.

Le journaliste crut un instant qu'il allait devenir fou. La joie subite tue plus sûrement que la douleur. Puis, il tomba sans connaissance aux pieds de la femme qu'on lui donnait.

— Envoyez-moi Baptistin pour reconduire cet homme chez lui, Mathilde, dit alors le comte, en jetant à Guillaume un regard de pitié dédaigneuse.

Et quand la jeune fille fut sortie :

— C'était trop tôt, murmura-t-il, mais René l'a voulu. Il faut que René soit heureux.

Puis, il retomba dans l'affaissement où l'avait surpris la visite du journaliste.

XV

PÈRE ET FILLE

Nous sommes obligés de faire quelques pas en arrière, vers les personnages que nous avons un instant abandonnés, pour suivre Guillaume Lapointe, dont la décadence fut plus rapide que ne l'avait été la grandeur, grâce à celui qui s'était chargé de diriger l'une et l'autre.

Bien qu'il fût attaqué par les feuilles républicaines et quelques journaux plus modérés, qu'indignaient ses agiotages et son outrecuidance, son étoile n'avait point pâli encore d'une façon remarquable, lors de l'assassinat de Baudruche et de la

disparition d'Alice Mathieu. Il ne craignait pas de se proclamer un des premiers journalistes de France, et le plus ferme soutien de l'empire. Comme il n'avait que des vues étroites, il était certain que la guerre, devenue probable, ne serait qu'une grande bataille, bientôt finie, sans suite possible ; une leçon donnée à la Prusse, avec la rapidité d'un trait de plume.

Il ne s'en effrayait donc pas sous le rapport de son futur mariage, dont Mathilde avait, presque positivement, fixé l'époque au jour glorieux du triomphe de la patrie.

La candidature du prince Léopold de Hohenzollern, abandonnée par l'Allemagne, semblait pour beaucoup une assurance de paix, et pendant quelques jours la nation respira plus à l'aise. M. de Baurain, l'un des intimes des petits comités de l'impératrice, savait à quoi s'en tenir, mais il se fût bien gardé de parler quand le silence favorisait ses actes secrets. Aux premières nouvelles d'accommodement, il rouvrit ses salons, quoique son deuil ne lui permît point de donner de fêtes. Ce furent des réunions nombreuses, bruyantes, animées, auxquelles il ne manquait que la danse, pour paraître ce qu'elles étaient autrefois. Mathilde en était l'âme ; le comte y faisait des apparitions, mais s'il parvenait à sourire et à montrer un front calme, il ne pouvait effacer complétement la trace des années, tombée en une heure sur son visage.

— Votre oncle vieillit beaucoup, dit un soir le duc de La Coste à Mlle de Jéhennes.

— Vous trouvez ? répondit la jeune fille. Je ne m'en étais pas aperçue.

C'était vrai. Tout ce qui était douleur devenait invisible pour elle. Elle était atteinte de la myopie du cœur.

M. de Baurain lui apprit l'accusation portée contre Clémence, et l'arrestation de son ancienne compagne. Elle répondit : « Cela m'étonne. » Ce fut tout.

Pendant que d'autres jeunes filles portaient la peine, ou de leur naissance, ou de leur dévouement, elle planait dans la sphère des privilégiés, si haut qu'il lui eût fallu un télescope pour regarder en bas.

Clémence était prisonnière, et Alice Mathieu succombait, à son tour, sous les coups d'un ennemi commun.

Après les funérailles de la vicomtesse, René de Baurain s'était dit qu'il n'était pas naturel qu'elle eût disposé de tous ses diamants, sans que personne connût l'usage qu'elle en avait fait ; et il avait ouvert une enquête, dont le résultat fut absolument nul. Les domestiques, n'ayant rien vu, ne pouvaient rien dire, et son valet de chambre Romain était le dernier qu'il eût soupçonné. Ce fut un employé de chemin de fer qui trahit, sans vouloir leur faire de mal, certainement, Clémence et Dupeuty. Il avait, au départ, reconnu l'institutrice.

Le préfet n'eut pas besoin d'autres renseignements ; il fit faire, sans perdre une heure, la perquisition qui amena au domicile de l'ancien valet de chambre, la saisie des diamants disparus.

Le don de pareilles valeurs à une ancienne institutrice n'était pas admissible ; aussi la jeune fille fut-elle maintenue en état d'arrestation. Dupeuty, heureusement, n'était pas là au moment de la descente de la police ; il apprit ce qui se passait par un enfant du concierge qu'il rencontra et ne rentra plus. Le seul moyen de sauver Clémence était de ne pas se laisser prendre avec elle ; il le comprit et n'hésita point.

Le premier mouvement du malheureux fut d'armer un revolver, qu'il portait toujours sur lui, et de tuer l'homme qu'il haïssait, le séducteur de Louise, celui pour lequel il traînait, depuis dix-huit ans, une vie de misère et de regrets. Mais il s'était attaché à l'enfant de la morte, et tout à coup il pensa que sa vengeance le compromettrait davantage. Il eut le courage de la retarder, certain du reste qu'elle ne pouvait plus lui échapper, maintenant qu'il connaissait le misérable.

Le plus pressé était de secourir la jeune fille. Mais par quel moyen, ne pouvant plus se montrer sans risquer de partager son sort ?

Il prit une chambre dans un hôtel, sous un faux nom, se fit le plus méconnaissable possible, et le lendemain partit pour S..., où Romain, qui savait la triste nouvelle, l'attendait.

Le train qu'il prit se croisa avec celui qui ramenait à Paris le vicomte René. Cependant, il n'eut pas l'imprudence de paraître à

la préfecture, et fit appeler le valet de chambre, qui s'éloigna de la ville avec lui. L'enlèvement des enfants devenait difficile, avec les ressources restreintes qui restaient à Romain; les deux hommes convinrent de remettre à plus tard l'exécution des volontés de la vicomtesse, et de concentrer tous leurs efforts sur Clémence, cette malheureuse victime du crime paternel. La délivrance leur parut facile à tous les deux. La déclaration d'Herminie de Baurain, au sujet de ses diamants, avait été écrite en double, dans la prévision sans doute de ce qui était arrivé, et Romain possédait l'autographe pareil à celui qu'avait détruit le préfet. S'il n'était pas immédiatement parti pour Paris, s'il n'avait pas encore envoyé au juge d'instruction cette preuve en faveur de l'institutrice, c'est qu'il ne voulait pas se dévoiler à son maître, dont la confiance lui était nécessaire pour la surveillance des enfants. Dupeuty fut de son avis, et il emporta la pièce justificative.

Quant à Clémence, elle avait été interrogée, et le magistrat, frappé de son attitude fière et pleine de franchise, sentait faiblir sa conviction première, en dépit des preuves qui s'accumulaient contre l'accusée.

— Je suis innocente, lui dit l'institutrice, et l'accusation portée contre moi me semble si étrange, que je m'étonne d'être obligée d'y répondre.

— Vous êtes allée à S ?...

— Oui, la vicomtesse m'avait fait appeler.

— Pourquoi êtes-vous entrée secrètement à la préfecture ?

— Parce qu'elle le désirait.

— Quel moyen avez-vous employé pour pénétrer dans la maison, sans être vue des domestiques ?

— En vous le disant, je compromettrais quelqu'un ; je dois me taire.

— Dans votre intérêt, vous avez tort.

— Je le sais bien. Mais il y a une chose que je fais passer avant l'intérêt, c'est le devoir.

— N'en est-ce pas un de vous sauver, au moins pour votre père ?

— S'il était ici, à ma place, il ferait comme moi. Mais il y a une

chose que je puis vous dire, puisque vous paraissez l'ignorer : Dupeuty n'est que mon père adoptif.

— Etes-vous donc de sa famille ?

— Non ; mais il aimait ma mère abandonnée par un misérable. Elle est morte après ma naissance ; il lui a juré de prendre soin de moi, et il l'a fait.

— Ce serait une belle action, s'il n'avait employé son influence qu'à vous enseigner le bien.

Clémence regarda le juge d'instruction de l'air étonné d'une personne qui ne comprend pas.

— N'est-il point votre complice, dans l'affaire de diamants qui vous amène ici ?

L'institutrice eut un sourire amer et un léger mouvement d'épaules.

— Si je vous dis que je n'ai pas volé ces diamants, fit-elle, je me répèterai.

— Vous ne ferez croire à personne que la vicomtesse de Baurain vous ait fait un cadeau de cette valeur.

— Elle ne me les a point donnés.

— Alors ?

— Elle me les a confiés, pour un usage que je ne puis dire.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai promis de me taire.

— Mais si vous êtes innocente comme vous le dites, vous vous perdez.

— J'aime mieux me perdre innocente que me sauver coupable.

— Vous ne connaissez pas votre famille?

— Ma mère est morte, je vous l'ai dit.

— Votre père?...

— Il y a quelqu'un qui pourrait peut-être vous renseigner sur lui.

— Qui donc?

— Le vicomte René de Baurain.

Clémence prononça ce nom avec tant d'ironie, et son visage prit une expression de haine si violente, que le magistrat en fut impressionné.

— Vous n'aimez pas M. de Baurain? demanda-t-il.

La jeune fille baissa les yeux et ne répondit pas d'abord. On eût dit qu'elle craignait de laisser voir dans son regard ce qui se passait dans son âme. Après un assez long silence, pendant lequel le juge d'instruction l'observait, elle répondit :

— Pouvez-vous, monsieur, faire appeler ici, en ma présence, le vicomte René de Baurain?

— La chose est possible. Mais pourquoi ce désir?

— Pour vous éclairer, autant qu'il est en mon pouvoir.

— Le vicomte a été interrogé déjà.

— Alors, il a pu vous dire pourquoi j'ai quitté sa maison.

— Mme de Baurain a dû vous éloigner pour cause de légèretés, d'ailleurs sans conséquences graves.

Les lèvres de Clémence eurent une contraction, dans laquelle le magistrat crut saisir le mot : misérable! Mais il ne fut point prononcé, et la jeune fille resta maîtresse d'elle-même.

— Je répondrai à cette accusation, dit-elle, en présence de M. de Baurain.

On ne put en tirer autre chose, et force fut au juge d'instruction de confronter l'accusée et l'accusateur, puisqu'il le fallait pour s'éclairer, ainsi que l'avait dit la jeune fille.

Quelques jours de prison n'avaient pas abattu Clémence, au contraire. C'était une de ces natures, frêles en apparence, dont l'énergie est en raison inverse de la force physique. Pendant que son corps était gardé forcément à Saint-Lazare, son âme planait loin; c'est pourquoi elle ne voyait et ne sentait rien autour d'elle. N'ayant laissé au dehors personne que son absence fît souffrir, elle n'avait pas le cœur brisé, et son orgueil la faisait si grande que les contacts ne l'atteignaient pas. Il y avait bien Dupeuty qui l'aimait et qu'elle aimait, autant que tous les deux en étaient capables, en dehors de leur idée fixe, mais Dupeuty savait souffrir comme elle, sans faiblesse, et ils se fussent sacrifiés réciproquement, s'il l'eût fallu, pour leur vengeance. Donc, Dupeuty l'inquiétait d'autant moins qu'il n'était pas arrêté, et qu'elle le savait prudent.

Lorsqu'elle reparut devant le juge d'instruction, elle était aussi calme, sa toilette était aussi soignée, son maintien aussi ferme

que la première fois. Il y avait même sur son front pâle comme une auréole d'orgueil, qui semblait défier juges et ennemis, et disait : Je vaincrai.

Elle fut de nouveau interrogée, et, comme la première fois, refusa de s'expliquer sur les choses qu'elle avait promis de taire à la vicomtesse mourante. La pauvre femme lui avait confié ses enfants pour qu'ils ne fussent point déshonorés, elle ne pouvait révéler le crime de leur père. La justice, du reste, ne l'eût point vengée comme elle voulait l'être.

René de Baurain fut introduit. Il avait aux lèvres un doux sourire de compassion et de miséricorde. Celui de Clémence s'accentua plus dédaigneux.

Aux premiers mots qu'il prononça, le juge d'instruction eut un léger tressaillement, aussitôt réprimé. Mais l'on eût dit, à partir de ce moment, que les réponses du vicomte avaient pour lui un attrait étrange; il les écoutait avec une attention presque recueillie.

Le préfet de S... fut généreux. Il regretta d'avoir fait arrêter cette jeune fille, dans un premier mouvement d'indignation; il réclama pour elle l'indulgence de son juge, la dit intelligente, instruite, capable d'élever des enfants, et affirma qu'elle n'aurait jamais quitté sa maison, sans les susceptibilités, du reste explicables, de la pieuse vicomtesse de Baurain.

En prononçant le nom de sa femme, la voix du préfet s'émut, au point qu'il fut obligé de s'arrêter un instant.

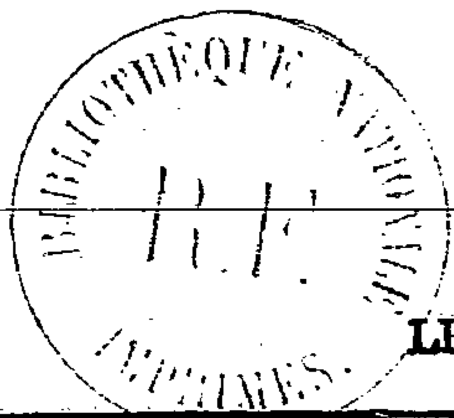
Le magistrat se crut obligé à quelques paroles de condoléances bien senties; René essuya une larme qu'il ne put retenir.

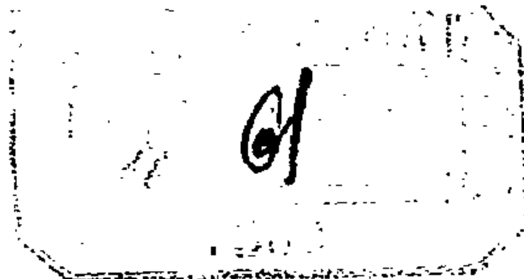
Clémence regardait, impassible, cette comédie, sous laquelle se dérobait le drame. Elle attendait avec patience l'heure de la riposte, comme un athlète sûr de ses coups avant le combat.

— L'accusée, dit enfin le magistrat au vicomte, affirme ne pas connaître ses parents.

— On la dit fille naturelle d'un ancien valet de chambre du marquis de Saint-Yves, nommé Dupeuty; mais je ne saurais rien affirmer à ce sujet.

— Elle assure que vous pouvez nous renseigner sur sa famille maternelle.







Elle attendit le jour.

Clémence fit un signe de tête affirmatif; le vicomte sourit.

— Cela me paraît un peu hasardé, dit-il en se tournant vers l'institutrice, dont le regard acéré pénétra jusqu'au fond de son cœur, en faisant frissonner, malgré lui, tout son corps.

— Monsieur le juge d'instruction, dit alors Clémence avec un

accent de déférence respectueuse, veuillez demander à M. le préfet s'il connaît Saint-Gratien?

Le magistrat fit un geste interrogatif.

— Parfaitement, répondit René de Baurain qui, s'il fut inquiet, sut le dissimuler.

— Et s'il ne se rappelle pas avoir connu, il y a une vingtaine d'années peut-être, quelques gens en ce pays.

Le vicomte réfléchit un instant : puis il répondit :

— En effet. J'avais oublié cette aventure de jeune homme.

— Vous vous en êtes souvenu, cependant, pour la raconter à Mme de Baurain, dit l'accusée.

— Ce qui prouve que j'y attachais peu d'importance. Mais quel rapport peut-il y avoir, entre cette amourette d'adolescent et l'affaire qui nous occupe aujourd'hui?

— Un rapport assez insignifiant, je l'avoue. Mais M. le juge d'instruction ayant désiré des détails sur ma famille, j'ai pensé qu'il vous serait plus facile de les lui donner qu'à moi, n'ayant jamais connu ma mère, Louise Blanchart.

A ce nom, jeté dans le débat avec une froide insouciance, René de Baurain ne put retenir un léger cri de surprise.

Si maître de soi qu'on puisse être, on ne se trouve pas être le père d'une jeune fille qu'on accuse de vol, et qu'on a essayé de séduire, sans qu'il en résulte un instant d'oubli, ne fût-il que de la durée d'un éclair.

Cependant, il se remit bientôt, et s'adressant au magistrat :

— Je me rappelle, en effet, qu'une fille, qui a été ma maîtresse à Saint-Gratien, se nommait Louise Blanchart.

— Alors, dit le juge d'instruction plus ému que ne l'étaient, en apparence du moins, l'accusée et l'accusateur qu'il avait devant lui, vous seriez le père de cette jeune fille.

— Je voudrais, répondit hypocritement le vicomte, ne point faire la lumière devant mademoiselle, sur certaines choses qu'elle devrait ignorer, mais puisqu'elle a soulevé ce débat...

— Parlez, dit le juge.

— Mlle Louise Blanchart avait été, quand je l'ai connue, comme elle l'est redevenue après, la maîtresse d'un nommé Dupeuty, et

Mlle Clémence ne l'ignore point, puisqu'elle appelle cet homme son père.

Ce système de défense était habile; l'accusée le sentit, mais ce qui lui arracha une exclamation, ce qui la fit pâlir encore et chanceler, ce fut l'horreur nouvelle que lui inspira cet homme en calomniant la malheureuse qu'il avait séduite, et que la tombe elle-même ne pouvait protéger contre son infamie.

— Monsieur le juge d'instruction, dit-elle d'une voix altérée cette fois, cet homme ment, et il le sait, car lui-même, en racontant à la sainte qui fut sa femme cette histoire de sa jeunesse, lui avoua qu'il avait séduit Louise Blanchart, dont le fiancé était alors sous les drapeaux. Ce fiancé se nommait Dupeuty; il revint pour recevoir la dernière prière de ma mère avec son dernier soupir. Il pardonna et promit de ne point m'abandonner. Quand je fus placée chez M. de Baurain pour instruire ses filles, j'ignorais quel lien l'avait attaché à ma mère, et je dus à un hasard de ne point subir le sort de Louise Blanchart.

— Je ne crois pas avoir à me défendre d'une pareille calomnie, fit René. L'affection qui m'unissait à Mme de Baurain, les liens regrettés, que rendaient plus solides et plus chers nos enfants, seront le seul démenti que j'opposerai à l'astuce de Mlle Dupeuty.

La voix du vicomte était tremblante de larmes contenues, lorsqu'il parlait de sa femme.

— Oh! quel monstre! murmura Clémence, en cachant son front dans ses mains.

— Vous dites, reprit le magistrat, que vous ignoriez ces choses, quand vous habitiez chez M. le préfet.

— Oui, monsieur. Dupeuty m'avait raconté la séduction et l'abandon de ma mère, mais il ignorait le nom du séducteur, que Louise Blanchart, craignant une vengeance, ne voulut point nommer.

— Alors comment le découvrîtes-vous?

— Par Mme la vicomtesse, qui me fit appeler, je vous l'ai dit, monsieur, à sa dernière heure.

Clémence raconta, simplement et clairement, ce que lui avait dit Herminie de Baurain.

— Voilà qui est vraiment habile ! s'écria le vicomte.

Et avec amertume il ajouta :

— Pauvre Herminie! tu ne pouvais te douter qu'une fille, comblée de tes bontés, se servirait de ton nom pour chercher à déshonorer ton époux!

— Avez-vous la lettre par laquelle la vicomtesse de Baurain vous appelait près d'elle? demanda le juge d'instruction.

— Oui, monsieur.

— On ne l'a point trouvée dans la perquisition faite à votre domicile.

— Je le sais, puisque je l'avais mise en lieu sûr.

— Pouvez-vous vous la procurer?

— C'est facile.

— Que ne l'avez-vous fait encore?

— J'espérais que M. le vicomte, mon père, ne m'y forcerait pas.

— Où est cette lettre?

— Je vous le dirai dans quelques heures. J'ai besoin de réfléchir aux résultats que peut avoir cette révélation. Et puis, je ne veux pas que cet homme connaisse ce secret-là.

— Alors c'est comme fille de M. de Beaurain, et parce qu'elle voulait réparer la faute, réelle ou non, de son mari, que la vicomtesse vous a fait don de ses diamants.

— Je n'ai pas dit cela. Mme Herminie de Baurain m'a chargée d'une mission; elle m'a remis ses diamants pour que je pusse la remplir. Elle a dû laisser chez elle un écrit, par lequel elle affirmait avoir disposé elle-même de ses bijoux.

— Avez-vous trouvé quelque chose ? demanda le juge au vicomte.

— Absolument rien.

Clémence haussa les épaules sans répondre.

Elle paraissait fatiguée. Le juge d'instruction donna l'ordre de la reconduire à Saint-Lazare, où il devait passer dans la journée, pour prendre la communication promise par la jeune fille, au sujet de la lettre de la vicomtesse. Sa religion n'était guère plus éclairée qu'avant ce double interrogatoire.

Ses hésitations, au contraire, semblaient augmenter, et malgré

lui, chose inhabituelle, hors du palais, hors de ses fonctions, il pensait encore à l'accusée, et à celui qu'elle affirmait être son père.

Que le vicomte de Baurain eût sur la conscience ce qu'on est convenu d'appeler, même en justice, une peccadille de jeunesse, il n'en doutait pas. Mais avait-il séduit Louise Blanchart, ou était-elle avant lui la maîtresse d'un autre? cela paraissait difficile à prouver. Ce qui préoccupait le magistrat, c'est ce qui avait frappé l'aveugle à l'hôtel du *Drap-d'Or* : la voix de Clémence. Une pareille ressemblance d'organe n'est pas chose commune, et parfois, Herminie de Baurain, qui n'avait garde de se douter de la vérité, en avait fait l'observation. Mais cela ne pouvait constituer une preuve suffisante de paternité. C'était surtout dans les intonations dédaigneuses ou courroucées, qu'on retrouvait la sonorité métallique, qui ne cessait point pour cela d'être agréable, chez l'un et chez l'autre. De plus, pendant qu'ils étaient là, devant lui, parlant et le regardant tour à tour; il avait comparé les deux visages; et à part les différences qu'imprime l'âme, en tenant compte de l'âge et du sexe, il s'était dit : Si elle était sa fille légitime, on trouverait qu'elle lui ressemble.

Et il aurait voulu que Clémence affirmât avoir reçu les diamants d'Herminie de Baurain, en indemnité de l'abandon de son père. Le caractère de la vicomtesse étant donné, on aurait pu croire l'accusée. Mais l'institutrice avait repoussé ce moyen de salut; il le lui avait presque soufflé: elle n'avait pas compris. Ou plutôt, elle était de celles-là qui ne mentent point, même pour préserver leur honneur et sauver leur vie.

Le magistrat était encore sous ces impressions, lorsqu'il se présenta, comme il l'avait promis, à la prison de Saint-Lazare. Il en sortit avec le nom d'Aline de Bans.

XVI

LE RÉVEIL DE BAUDRUCHE

Alice Mathieu, autre innocence, nature plus sympathique, sinon plus honnête que celle-ci, parce qu'on l'avait aimée, n'était guère plus heureuse que la compagne dont elle avait gardé un bon souvenir. L'histoire racontée par des buveurs dans un cabaret du square Parmentier était la sienne. Elle était venue là attendre Baudruche, qui n'avait pu se rendre au rendez-vous pour les raisons que nous connaissons, et elle allait partir, en accusant le jeune homme d'inexactitude, quand un ouvrier lui prit le bras en disant :

— Je viens de sa part.

Le premier moment fut tout à la surprise; puis elle voulut se dégager; mais alors, il se passa une chose étrange. L'homme lui ressaisit le bras de ses doigts de fer, la tenant serrée contre lui, puis il fit mine de vouloir s'éloigner.

— Me lâcheras-tu? disait-il. Je suis un honnête homme, un père de famille. Je ne cours pas la fille dans les rues.

Il parlait si fort qu'on l'entendait à cinquante pas ; ce que répondait la petite voix d'Alice se perdait dans la grosse voix de l'ouvrier.

C'est alors que les gardiens de la paix s'avancèrent.

— Ce n'est pas malheureux ! dit l'homme, en secouant son bras de façon à faire croire qu'il venait de le dégager. On ne peut plus faire un pas dans les rues à présent, sans être accosté par les filles de mauvaise vie.

Alice n'écoutait pas. Elle crut que l'approche des sergents de ville l'avait débarrassée d'un mauvais plaisant; et comme il ne

lui restait pas de temps à perdre, pour chercher une voiture et rejoindre ses amis, elle voulut s'éloigner.

An agent lui mit la main sur l'épaule :

— Un instant, la Belle, dit-il.

— Vous vous trompez sans doute, monsieur, dit Alice sans la moindre crainte, en me prenant pour qu'elqu'un que vous connaissez.

— Voyons, pas tant de manières. De quelle maison es-tu ?

Cette fois, la jeune fille ne répondit pas. Il ne lui était jamais venu à l'idée qu'on pût lui demander sa demeure; elle ne s'était pas préparé une réponse quelconque au cas échéant. Les gardiens étaient de mauvaise humeur par cette nuit pluvieuse.

— Eh bien? fit l'un d'eux avec impatience.

Ne pouvant rien dire, Mlle Mathieu voulut agir; elle regarda devant elle, vit le chemin libre, secoua violemment le bras que tenait l'agent, et s'enfuit.

Malheureusement, elle glissa et ne se releva pas assez vite. Les deux agents la saisirent, chacun par un bras, cette fois. Clémence eût dédaigné de répondre à une pareille agression ; elle fût restée calme, s'enfermant dans le silence de sa dignité. Alice se débattit, cria, appela au secours. Elle ne réussit qu'à amasser les curieux du cabaret, et à se faire conduire plus vite au poste. Là enfin, elle comprit qu'elle n'aurait pas raison contre la force, et, ne sachant pas encore pourquoi on l'avait arrêtée, elle le demanda, en suppliant qu'on la laissât libre. Les hommes du poste répondirent par des quolibets qu'elle ne s'expliqua point, et des plaisanteries qui lui parurent des insultes.

Un jeune soldat pourtant la prit en pitié et lui dit :

— Donnez donc votre adresse; on vous reconduira, et tout sera dit.

Elle ne le pouvait pas. Alors on lui apprit que le jour venu on la conduirait en prison.

Lorsque, enfin, elle eut compris de quoi on l'accusait, la lumière se fit complète dans son esprit. Elle s'expliqua, par la trahison de Baudruche, la ruse de l'homme qui avait fait semblant d'être retenu par elle, et ne chercha plus à attendrir les gardiens, ni à s'enfuir.

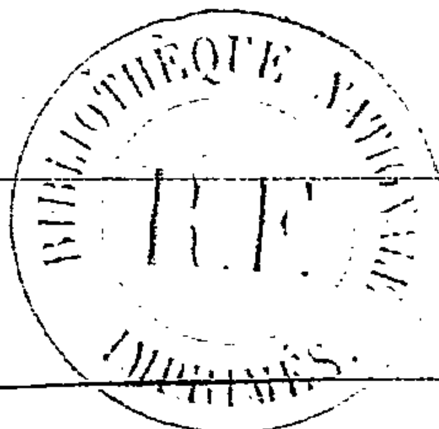
Assise sur une chaise de bois, dans le coin le plus reculé qu'elle put trouver, elle attendit le jour en de mortelles angoisses. Quels avaient pu être les résultats d'une trahison qu'elle soupçonnait si peu? la tentative d'évasion avait-elle été découverte? qu'étaient devenus l'aveugle et Daniel? autant d'inquiétudes qu'elle ne pouvait confier à personne. Autant de questions qui devaient rester sans réponses. Et s'ils étaient parvenus à fuir, que devaient-ils penser? Daniel ne s'exposerait-il pas pour chercher les traces de sa fiancée? Pauvre Baudruche! comme elle le maudit, pendant qu'il la bénissait.

Peu à peu, cependant, et à force de réfléchir, son caractère résolu prit le dessus, et, la raison aidant, chassa le désespoir. Plus le malheur était grand, plus il fallait préparer ses forces pour le combattre ou le réparer. M. Samson ne permettrait pas d'imprudence à ses amis, elle en était sûre; d'un autre côté, elle n'avait absolument rien confié à Baudruche des projets d'évasion: le garnement ne pouvait donc les avoir révélés. Selon toute probabilité, l'aveugle et Daniel étaient hors de la maison de santé, et leur plus grande inquiétude devait être pour elle. M. Samson l'avait dit avec raison, elle était vaillante, et quand le jour vint, elle ressentit une espèce de joie, en se préparant à la lutte.

On la conduisit au Dépôt. Elle avait un peu entendu parler de toutes choses au *Drap-d'Or*, et ne fut pas trop étonnée. Le dégoût qu'elle éprouva d'abord, au contact des malheureuses qui allaient être ses compagnes, se fondit presque aussitôt dans une immense pitié. Elles furent curieuses; loin de les repousser, elle leur répondit, raconta son histoire, et les intéressa par le côté mystérieux de la chose. Rien ne plaît aux prisonniers comme la résistance d'un des leurs aux juges. Toutes ces femmes applaudirent et encouragèrent cette autre femme, qui n'était pas des leurs, mais ne pleurait point de se trouver au milieu d'elles, et ne les méprisait pas, puisqu'elle leur confiait sa peine.

— Si vous avez quelqu'un de qui vous pussiez vous recommander, dit l'une d'elles, cela suffirait peut-être pour vous faire relâcher, la personne venant elle-même vous réclamer.

Alice songea à Clémence Dupeuty.





Elle se précipita et vint tomber dans les bras de Clémence.

Elle subit un interrogatoire, moins long et moins douloureux que celui de sa compagne. Un magistrat n'avait pas besoin de la voir et de l'entendre longtemps, pour s'assurer qu'elle n'était pas ce que l'on avait supposé. Mais le refus de se faire connaître, ou plutôt de faire connaître son domicile, parut étrange, son isole-

ment ne sembla pas naturel. Il fallait éclaircir ce mystère; on la retint prisonnière, et on l'envoya à Saint-Lazare.

Nous ne donnerons pas de cette prison trop connue une description que tant d'autres ont faite avant nous. Tout le monde sait ce qu'a de pénible l'entrée d'une femme, et surtout d'une jeune fille honnête, dans ce cloaque, où tout respire le vice et l'impureté. La vieille maison noire et sale, les religieuses, que l'habitude de recevoir des criminelles ou des filles, a faites brutales ou cauteleuses, le contact, enfin, du vice sous toutes les formes, à l'atelier, à la promenade, au dortoir, tout est fait là pour inspirer le dégoût, quand ce n'est pas l'épouvante. Une accusée n'est pas une coupable; et pourtant, c'est là qu'on la jette, au risque de tuer en elle toute pudeur et toute dignité.

C'est pour la femme surtout qu'il faudrait la cellule, l'isolement quand elle le réclame : c'est pour elle que le contact est douloureux et dangereux. On doit bientôt démolir Saint-Lazare, et rebâtir, dit-on, une prison plus saine. Espérons qu'en s'occupant des besoins matériels des prisonnières, ce qui est bien, on songera à leurs besoins moraux, ce qui serait mieux.

Alice Mathieu, suivant le conseil donné par une femme du dépôt, s'était recommandée de Clémence Dupeuty et de son père.

— C'est là une recommandation qui ne peut que vous nuire, lui dit le juge d'instruction, sans s'expliquer davantage.

En descendant de voiture, dans la cour de la prison, elle jeta autour d'elle un coup d'œil craintif, et son cœur se serra. Parmi les femmes en costume religieux qui l'entourèrent, elle ne put saisir un mouvement ou un regard de sympathie. On la prenait comme une marchandise des mains d'un fournisseur. Quand elle fut inscrite, qu'elle eut un numéro qui devait désormais être son nom unique, une religieuse lui dit:

— Suivez-moi, d'un ton dur.

Et elle la conduisit à l'atelier.

Un instant, Alice resta sur la porte de la vaste pièce, rougissant sous les regards moqueurs ou effrontés qui se portaient sur elle. On peut être innocente, et quitter Saint-Lazare pure de toute accusation; mais à chaque pas, sur le trottoir, on risque de

rencontrer une courtisane, ou pire encore, qui vous dira : Te souviens-tu ? nous étions ensemble dans la prison des femmes.

N'est-ce pas assez ? n'est-ce pas trop, pour qu'on change l'état de choses qui régit la prévention féminine ?

— Avancez donc, dit la religieuse.

Une exclamation, presque un cri, venu d'une extrémité de la salle, fit obéir Alice mieux que l'ordre donné. Elle se précipita et vint tomber dans les bras de Clémence qui s'était levée.

— Vous ici ! s'écriaient en même temps les deux jeunes filles.

Elles furent bientôt séparées, mais elles se retrouvèrent à la promenade, dans le préau, une cour où chacune vous espionne. Elles trouvèrent pourtant le moyen de se parler, et furent convaincues d'une chose ; c'est qu'un même ennemi agissait contre elles deux. A leur tour, elles jugèrent de s'unir contre lui. Toutes les deux avaient l'espérance, qui n'abandonne jamais les cœurs de vingt ans.

Le juge d'instruction avait recommandé qu'on traitât bien Clémence ; elles se dirent parentes, et Alice se ressentit de la recommandation. On lui donna un lit dans la chambre de son amie, que partageaient déjà deux autres détenues. Tout cela fit pour elles la prison moins sombre.

— Je puis encore rester longtemps ici, dit Clémence, mais vous, dans notre intérêt commun, il faut en sortir le plus tôt possible.

— Je ne demande pas mieux, mais comment faire ? Ma mère n'est pas à Paris, je ne puis faire connaître le pays qu'elle habite, sans danger pour ceux que nous voulons sauver.

— N'avez-vous ici personne qui puisse vous réclamer ?

— Je comptais sur vous pour cela, et je comprends maintenant les paroles du juge d'instruction quand je vous ai nommée.

— En effet, j'étais une triste recommandation. Mais n'avez-vous point d'amis ?

— Ah ! fit Alice, il y a Mme Trotignon, une excellente femme qui m'aime beaucoup. Je vais demander que l'on me conduise chez elle.

— Cela ne suffirait plus. Il faut lui écrire qu'elle vous réclame.

— C'est facile.

— Non, car il faut le faire secrètement. Ce soir, j'aurai du papier et un crayon ; vous écrirez dans votre lit, sans y voir, et vous expliquerez à cette dame ce que vous attendez de son obligeance.

— Et comment ferons-nous partir la lettre?

— Il y a une prisonnière dont le temps est fini, elles sort d'ici à peu près sans ressources, et elle a un petit enfant. Je lui promettrai que vous vous occuperez d'elle ; elle se chargera de votre commission.

Tout fut exécuté comme l'avait arrangé Clémence.

Rien ne saurait rendre la surprise de Mme Trotignon, au reçu de la lettre d'Alice. Ce furent des exclamations, des soupirs et des larmes à bouleverser la maison, en dépit des admonestations de Sylvestre, auquel elle oublia de donner raison, pour la première fois de sa vie d'épouse.

— Que d'évènements en quelques jours ! s'écriait-elle. Baudruche assassiné ! Alice Mathieu en prison ! J'aurais plutôt cru que le garnement assassinerait les autres; et, pour ce qui est d'Alice, j'aurais bien juré qu'on mettrait la main au collet des anges du bon Dieu, avant de songer à elle.

Au grand désespoir de son chou blanc, qui vit avec terreur la rébellion entrer dans son ménage, Mme Trotignon déplia sa plus belle robe, une douillette de soie puce, qu'elle n'avait pas mise depuis dix ans, prit son châle de noces, imitation de l'Inde, disait-elle, et se dirigea, résolue à tout, vers la préfecture.

Jamais elle n'avait mis le pied dans ces *endroits-là* ; son ignorance de ce qu'elle aurait à faire était absolue; mais avec le cœur et la volonté on arrive à bien des choses, — elle avait vu cela dans M. Dumas, — et, se regardant avec orgueil, comme une de ces héroïnes qu'elle admirait, elle ne voulut point mentir à son rôle.

Elle dit que la mère Mathieu, partie en voyage, lui avait laissé Alice ; qu'elle avait chargé la jeune fille d'une commission au square Parmentier, où un homme devait la rejoindre, pour entrer avec elle dans une maison prendre un meuble; que cet homme s'était enivré, qu'Alice avait attendu, et que les agents, ayant

voulu faire du zèle, l'avaient ramassée. Bref après bon nombre de formalités, d'allées et de venues, elle emmena, triomphante, au bout de trois jours, Alice Mathieu de Saint-Lazare.

Le trajet n'est pas long, de cet endroit du faubourg à la rue Saint-Denis; et, pourtant, avant d'arriver, la jeune fille connaissait la tentative d'assassinat sur Baudruche, ce qui lui expliquait l'absence du jeune homme, et le guet-apens dans lequel elle-même était tombée. Cela grandit encore sa prudence, qui était extrême, et qu'elle avait acquise à l'école de M. Samson.

— Ah çà: dis-moi un peu, demanda la concierge, pourquoi tu as refusé à la police l'adresse de ta mère?

— Parce que cette adresse l'eût mise sur les traces de l'aveugle, et que je ne le veux pas. Je suis sûre que ceux qui m'ont fait arrêter n'avaient pas d'autre but.

— Alors t'as joliment bien fait de te taire, et tu peux rester avec nous tant que ça te plaira. Et ton bel amoureux, l'as-tu revu?

— Il est avec son père, et doit se trouver bien inquiet de ma disparition.

— Sois tranquille. Nous lui ferons savoir que tu es là, et il viendra te voir, Ça fait que je le connaîtrai.

— Ce n'est pas si aisé que cela, madame Trotignon. A l'heure qu'il est, nous sommes peut-être déjà suivies par ceux qui lui veulent du mal.

— Je voudrais bien voir ça, par exemple! s'écria la concierge en se retournant, aussi lourdement qu'elle crut être vive.

— C'est égal, vous m'aidant, reprit Alice, nous trouverons bien un moyen.

— C'est sûr; et je t'en réponds.

— Vous chercherez dans M. Dumas, fit la jeune fille avec une innocente malice, dont Mme Trotignon ne vit que le doux sourire.

Dire que Mlle Mathieu fut bien reçue par Sylvestre serait calomnier celui-ci. La loge presque abandonnée par sa femme depuis plusieurs jours, les embarras tout exceptionnels que cette absence lui avait causés, l'ouvrage en retard étaient autant de raisons qui faisaient du chou blanc de Sophie un véritable chardon.

Alice aimait la femme et connaissait l'homme; elle parvint à tout calmer, accusant Mme Trotignon, tant que le voulut son mari, et promettant pour elle soumission absolue dans l'avenir, et réparation de ses fautes dans le présent. La concierge, du reste, se prêtait on ne peut mieux à ce rôle; prenant Alice comme juge et témoin de sa cause, elle lui disait:

— Tu comprends bien, n'est-ce pas, fillette, qu'il faut pardonner quelque chose aux femmes? Un homme, ça peut à l'occasion être parfait, et Sylvestre en est la preuve; mais nous autres, si nos maris ne voulaient pas avoir de l'indulgence, ça serait injuste. Nous sommes faibles, c'est pas toujours notre faute.

Trotignon cessa de gronder, pour demander des nouvelles de Mme Mathieu. Puis, Alice témoigna le désir de monter chez Mme Baudruche

La paix était faite dans le ménage.

— Je vais monter avec toi, s'écria la concierge.

— Encore! fit Sylvestre. C'est comme ça que tu te dis corrigée. A peine rentrée, faut que tu files à nouveau.

— Restez, madame Trotignon, dit tout bas Alice. Je monterai seule.

Et pour consoler la brave femme, elle lui sauta au cou, l'embrassant vigoureusement sur ses deux joues énormes.

— C'est un ange que cette enfant-là, exclamait la concierge du bas de l'escalier, d'où elle regardait grimper Alice.

— Est-ce qu'on déjeune? demanda Sylvestre.

— Je crois bien. J'ai acheté des côtelettes de porc, ton régal. C'est fête aujourd'hui puisque notre fille est revenue.

— C'est bien la peine de ne pas avoir d'enfant, grommela le cordonnier, qui tirait l'alène avec colère, si l'on dépense et qu'on perde son temps pour ceux des autres.

Sophie n'entendait pas, ou ne voulait pas entendre. Elle allumait son fourneau avec la majesté qu'elle savait mettre à toutes choses. La résignation étant la vertu des faibles femmes, elle se sentait fière de la posséder.

Lorsque Alice entra dans la chambre du malade, la mère Baudruche était seule auprès de lui. Elle se leva, à la vue d'une étrangère, mettant un doigt sur ses lèvres et montrant le lit. La

jeune fille s'avança sur la pointe de ses petits pieds, répondant au geste de la vieille femme par un autre qui la rassura. Elle contempla un instant le malade avec émotion, et deux larmes silencieuses coulèrent sur ses joues.

Alors la mère s'approcha de son oreille et dit :

— Vous le connaissez donc ?

Elle répondit de même :

— Je suis Alice Mathieu.

Il fallut à l'aïeule toute la force de prudence, que donne l'habitude de soigner un malade aimé, pour faire silencieux le cri qui vint à ses lèvres. Elle prit le bras de la jeune fille et l'entraîna loin du lit.

— Vous le guérirez, dit-elle à voix basse.

— Je ne demande pas mieux, si cela dépend de moi.

— Il ne cesse de parler de vous pendant son délire ; il vous croit morte, il est inquiet, il vous appelle et le médecin dit que si l'on pouvait le satisfaire il serait bientôt guéri.

— Je ne sais ce que je pourrai, madame, répondit Alice ; mais vous pouvez compter sur mon dévouement.

La vieille femme était trop émue pour répondre ; elle saisit la main de la jeune fille et la baisa. Alice y sentit des larmes, celles de l'amour, brûlantes à tout âge ; elle prit l'aïeule de Baudruche dans ses bras ; puis toutes les deux essuyèrent leurs paupières rouges, et prirent place auprès du blessé.

La grand'mère s'effaça pour que l'enfant ne vît qu'Alice au réveil.

Le repos fut un peu long ; ce fut Mme Trotignon qui le troubla, en entrant pour appeler Alice.

Les côtelettes de porc étaient cuites.

La mère Baudruche courut à elle, et l'entraîna derrière le chevet du lit.

Le blessé ouvrait les yeux.

Il les referma et sourit, comme sourient les malades et les enfants à un rêve.

— Qu'est-ce qu'il y a donc ? demanda la concierge à demi-voix.

— Taisez-vous et regardez, fit la mère Baudruche.

En dépit des recommandations de Sylvestre, Mme Trotignon oublia le déjeuner cuit à point.

— Elle est là, murmura le blessé, en tendant le bras vers l'endroit où il avait vu Alice. Il ne l'ont pas tuée.

Mlle Mathieu prit doucement la main du malade. Elle était émue, elle tremblait.

— Mon ami, dit-elle.

Cette fois, Baudruche ouvrit les yeux, et eut un mouvement si vif qu'on aurait dit qu'il allait s'élancer hors du lit. Alice fut obligée, pour le retenir, de le prendre dans ses bras.

— Ne remuez pas, fit-elle en reposant sa tête sur l'oreiller. Le médecin l'a défendu.

Il la regardait sans faire de résistance; et elle, les yeux dans ses yeux, exerçait peu à peu sur lui cette sorte de magnétisme moral, qui guérit plus sûrement les maladies dont la cause réside dans l'esprit ou dans le cœur, que ne pourraient le faire les Facultés réunies de toutes les capitales.

Il se rendormit doucement, sous ce regard, comme un enfant qu'on berce. Alors, toute souriante, la jeune fille le montra à l'aïeule qui se mit à genoux devant elle pour la remercier, comme elle s'y était mise devant le médecin pour le prier.

Elle avait peur de rester toute seule sur la terre. Pour les vieillards, la tombe, c'est le souvenir ou le néant. Le souvenir leur sourit, le néant les épouvante.

— Ah! mon Dieu ! mes côtelettes, fit tout à coup Mme Trotignon.

La grand'mère eut une angoisse; le blessé fit un mouvement. Mais Alice se pencha sur lui, murmurant :

— Dormez !

Son haleine chassa la fièvre, et sa voix rappela le sommeil avec son beau rêve.

— Je reviendrai tout à l'heure, dit-elle à la mère Baudruche; s'il se réveille, dites-le-lui.

Elle suivit la concierge, qui avait, non pas tué le veau gras, mais acheté pour son retour des côtelettes de porc, le régal de son mari, et un gâteau d'amandes, spécialement destiné à la jeune fille.



Alice qui était longtemps avant elle arrivée au bas de l'escalier....

— Mon Dieu! mon Dieu! que va dire Sylvestre? répétait Mme Trotignon en dégringolant de son mieux les cinq étages, dont les marches craquaient et dont la rampe vacillait sous les efforts de ses larges pieds et de ses mains épaisses.

Mais Alice, qui était longtemps avant elle arrivée au bas de l'escalier, avait déjà expliqué au mari qu'un locataire, qui de-

mandait des réparations, retenait sa femme, et qu'heureusement pour lui, Mme Trotignon avait eu le bon esprit de lui parler hors de la loge, d'où l'on n'aurait pu le faire sortir de longtemps.

L'orage était conjuré. A la grande surprise de l'humble Sophie, son chou blanc se mit à table sans mot dire, et trouva sa cuisine excellente.

Les plaintes et les demandes de locataires étaient ce qu'il craignait le plus, et la maligne Alice Mathieu le savait bien.

Après le déjeuner, la jeune fille s'installa au chevet de Baudruche et ne le quitta plus. Ses perplexités étaient moins grandes; elle savait que l'évasion de l'aveugle et de Daniel avait réussi. N'osant envoyer chez M. Samson, connaissant l'adresse et la puissance des ennemis de l'aveugle, qui étaient devenus les siens, elle n'avait trouvé rien de mieux, pour se renseigner, que d'acheter tous les journaux, à partir du jour de son arrestation. C'est dans l'un d'eux qu'elle avait trouvé ce qu'elle cherchait. Mais, chose étrange, un seul parlait de cette fuite, et encore l'annonçait-il en quelques lignes assez insignifiantes. Peu importait à Alice, du moment où elle savait ses amis en sûreté, et ils devaient l'être avec un homme comme l'ancien commissaire.

Il ne s'agissait donc plus que de leur faire donner de ses nouvelles. Alice songeait aux moyens d'y parvenir avec prudence, lorsque arriva un visiteur, Gaspard, qui n'avait point reparu depuis sa rencontre avec M. Samson.

Le médecin ayant recommandé le plus grand silence autour du malade, et la mère Baudruche ne possédant qu'une chambre, Jérôme avait offert la sienne, qui restait ouverte pendant le jour aux gens qui avaient besoin de causer. Quand il eût demandé des nouvelles, et regardé le blessé qui ne lui parut pas être en trop mauvais état, le sauveteur voulut s'éloigner. Alice le retint, en le conduisant dans la chambre voisine.

— Monsieur, lui dit-elle, vous avez sauvé Baudruche d'une mort certaine; il y a des gens qui vous sauront de cela une grande obligation, et voudront vous récompenser. Où vous trouveront-ils ?

— Ma foi, mademoiselle, je dois vous avouer que je n'ai pas de domicile régulier.

— Alors, vous reviendrez ici ?

— Peut-être.

— Comment, peut-être ? On m'avait dit que vous aviez reconnu dans Baudruche un de vos anciens camarades ?

— C'est la vérité.

— Pourquoi hésitez-vous à revenir le voir ?

— Parce qu'il vient ici des gens que je n'aime pas y rencontrer.

— Est-ce une indiscrétion de vous demander lesquels?

— Je ne crois pas, d'autant plus que j'avais envie de vous prévenir, dans l'intérêt de Baudruche.

— Vous avez raison de compter sur moi. Je m'intéresse d'autant plus à votre ami que je crois être en partie cause de son accident.

— Vous appelez ça un accident; on pourrait y donner un autre nom.

— Peu importe. Le principal est de savoir ce qui peut intéresser Baudruche.

— Puisqu'il a l'air de vouloir en revenir, il faudrait bien ne pas le laisser prendre.

— Il en reviendra, j'en suis certaine. Mais pourquoi le prendrait-on ?

— Je n'en sais rien, mais il est venu ici un homme qui ne peut pas y venir pour autre chose. Même que moi, qui ne vaux guère mieux que Baudruche, soit dit entre nous, je n'y ai pas remis les pieds depuis l'assassinat, que vous appelez un accident.

— Savez-vous le nom de cet homme ? demanda Alice inquiète.

— Je ne connais que ça; c'est l'ancien commissaire de ce quartier-ci; on l'appelle M. Samson.

La jeune fille sourit; mais, presque aussitôt, une vive angoisse se répandit sur ses traits, pendant que Gaspard continuait.

— C'est pour ça que je ne serais pas revenu chez Baudruche si je n'avais voulu le prévenir; c'est pour ça que sans doute je n'y reviendrai plus.

— M. Samson vient ici ! murmura Alice comme à elle-même : il faut empêcher cela.

— Si vous le pouvez, ce sera pour le mieux; car, quoiqu'il dise qu'il n'est plus de la police, il ne faut pas s'y fier.

— Détrompez-vous. M. Samson est de nos amis; c'est lui qui nous aide à tromper cette police que vous paraissez tant craindre, et qu'il connaît mieux que nous. S'il y a un danger dans ses visites ici, c'est surtout pour lui-même.

— Ah ! mademoiselle, êtes-vous bien sûre que vous ne vous trompez pas ?

— Mon désir de sauver Baudruche me ferait prudente, si je n'avais pas d'autres raisons pour l'être.

— Il faut bien vous croire, puisque vous le dites.

— Voulez-vous nous aider de vos services? Ils seront largement récompensés. M. Samson paie bien.

— Est-ce que vous voulez faire de moi un mouchard ?

— Je veux faire de vous quelque chose dont je ne pourrais peut-être pas dire le nom, mais qui sera le contraire de ce que vous nommez là.

— Dame, je n'ai rien au monde, moi; et mes bons jours sont ceux où je dîne bien.

— Alors, pour bien dîner le plus tôt possible, vous commencerez tout de suite.

— Ce sera comme vous voudrez.

— Vous connaissez parfaitement M. Samson?

— Aussi bien que moi-même.

— Il ne faut pas qu'il arrive ici, ni aujourd'hui, ni un autre jour. Il y a en face un marchand de vin, plus loin un autre; arrangez-vous de façon à vous y installer sans inspirer de soupçons, ou à vous promener; c'est votre affaire. Puis, si M. Samson paraît d'un côté ou de l'autre, vous irez au-devant de lui, en le priant de ne pas aller plus loin, et vous lui remettrez un mot que je vais écrire. Je vais vous donner de quoi dîner, et, si vous réussissez, vous aurez de quoi vous assurer une suite de bons jours.

Le raisonnement d'Alice était celui-ci : Ceux qui m'ont fait arrêter ont dû me suivre depuis Saint-Lazare, et savoir par conséquent que je suis ici. Or, si M. Samson y vient, on le suivra également, et l'aveugle et Daniel seront découverts chez lui.

Gaspard accepta la mission. Mais comme ses défiances n'étaient pas complètement détruites, il commença par lire, dès qu'il fut

dans la rue, les quelques lignes écrites par la jeune fille. Le billet, du reste, plié en quatre, n'était pas autrement fermé.

Alice, sans nommer personne, rassurait simplement ses amis, et demandait à l'être sur leur sort. Elle n'avait pas besoin d'expliquer à l'ex-commissaire pourquoi elle lui défendait d'aller plus loin.

Après cette indiscrétion, qu'il ne se reprocha point, Gaspard fut complètement rassuré.

Quand Alice Mathieu rentra dans la chambre du malade, il l'appelait, et Mme Baudruche, se conformant à la leçon donnée, répondait :

— Elle va venir.

Rien ne saurait rendre la joie touchante, l'émotion heureuse du réveil de Baudruche à la vie et à la raison. Celle-ci encore chancelante, pleine de vague, donnait à son bonheur quelque chose d'inconnu, qui laissait du désir dans la plénitude de la joie.

Justin Bleuze vint le soir, comme il en avait l'habitude, après sa journée. Le blessé l'attira tout près de ses lèvres pour lui dire.

— Il y a une providence.

Et il regardait Alice Mathieu, comme on regarde le ciel dans les jours heureux de la vie.

— Je le crois, puisque tu le dis, Baudruche, répondit le peintre; car j'ai déjà appris de toi de grandes vérités.

Le malade ne fit pas attention à cette réponse.

— Mademoiselle, reprit Justin, sans Baudruche, je n'aurais jamais été un honnête honnête.

On ne s'expliqua pas davantage.

— Je le savais bien, s'écria la grand'mère, qu'il n'avait pas tous les torts qu'on lui donnait.

Depuis qu'elle avait failli le perdre, la mère Baudruche eût volontiers affirmé que son vaurien avait toujours été un petit saint.

Outre la visite du docteur, il y en eut plusieurs autres dans la soirée. Ce fut d'abord Gaspard, qui venait rendre compte de sa mission remplie avec toute la conscience dout son estomac était capable. Alice avait eu une heureuse idée; l'ex-commissaire, ayant été fort occupé les jours précédents, revenait pour la première fois prendre des nouvelles du blessé. Il ne monta point et écrivit à

Mlle Mathieu, sur un feuillet de son calepin : Tout va bien : demain je viendrai vous chercher; Il n'y aura plus de danger, ni pour vous, ni pour d'autres. »

Puis, ce fut Jérôme qui s'excusa de ne point passer la nuit suivante. Son patron devant s'absenter, il fallait qu'il couchât dans l'établissement.

Le brave homme fut doublement heureux de voir Alice, et de trouver Baudruche en voie de guérison. Il mit pourtant beaucoup de hâte à se retirer, ce qui n'étonna personne, à l'exception de la jeune fille, qui le trouva, en lui parlant, hésitant et distrait. Elle lui promit de faire souper les enfants, il oublia de la remercier.

— Est-ce qu'il aurait quelque nouvel ennui ? se demandait l'héritière du cœur de la vivandière Mathieu, en se promettant d'y veiller.

Ce qui préoccupait Jérôme était fort simple. Max avait été absent tout le jour, chose qui lui arrivait bien quelquefois, depuis que son employé pouvait le remplacer. Et pendant qu'il se trouvait seul, un homme était venu demander Guillaume Lapointe, auquel il avait à faire une commission pressée, disait-il, et n'avait pu le rencontrer, ni chez lui, ni dans les bureaux de son journal.

— S'il vient ici, remettez-lui ce mot, dit l'étranger, en traçant au crayon quelques lignes. Si son associé rentre, et sait où il est, portez-les lui immédiatement.

Et il partit sans s'expliquer davantage. Jérôme s'avança dans la rue pour le voir s'éloigner ; il y avait, dans le renfoncement, formé un peu plus loin par l'élargissement de la voie, un équipage où il monta. Jérôme rentra presque honteux de sa curiosité.

Maximilien lut au retour les lignes écrites, rejeta le papier snr le comptoir et demanda à Jérôme s'il pouvait passer la nuit dans l'arrière-boutique à sa place.

— Dans ce cas, dit-il, je vais faire moi-même la commission de M. le comte de Baurain, et je resterai jusqu'à demain auprès de Guillaume, qui est souffrant.

Le patron sorti, Jérôme prit le papier ouvert, et lut simplement pour savoir s'il pouvait le jeter. Il resta pétrifié devant ces mots écrits au crayon :

« Prière à M. Guillaume Lapointe de passer à l'hôtel dès qu'il rentrera, ou dès qu'on le trouvera. »

C'était signé : Gaston de Baurain.

Et, si le paraphe de la signature différait, le reste ressemblait à s'y méprendre à l'écriture de Félix Radèze.

— Je suis fou ! murmura le pauvre homme.

Mais il tira de sa cachette la feuille jaunie, volée à la mère Baudruche et compara.

Cela lui donna des éblouissements.

— Quelle sottise ! fit-il enfin en riant tout haut. Félix Radèze est mort.

Son rire dans le silence lui causa un sentiment pénible, presque une frayeur

Alors, il ferma la boutique et alla prévenir chez lui qu'il ne rentrerait point.

Au retour, il reprit les deux papiers, histoire de s'amuser, puisque c'était l'impossible. Mot par mot, lettre par lettre, avec la conscience d'un juge et l'acharnement d'un expert, il compara, cherchant une différence qu'il ne trouva point.

Une fois, son regard en se détournant rencontra le lit, celui de Max, préparé pour lui.

— A quoi bon ? dit-il, je ne dormirai pas cette nuit.

Il replaça sur sa poitrine le petit sac aux mystérieux papiers. Etait-ce distraction ? la cachette s'était enrichie d'un autographe. Alors, il se mit à ranger la boutique ; il bouleversa, fureta dans tous les recoins sous prétexte de nettoyage. Un gros chat au poil pelé le regardait faire : c'était celui de Félix Radèze, recueilli par la mère Lapointe, qui l'avait fait empailler. Les yeux fixes de l'animal le gênèrent, il lui jeta un linge sur la tête, et continua de chercher. C'était une idée qui n'avait pas de raison d'être, le point entrevu par l'halluciné. Il chercha jusqu'au matin, et se demanda enfin pourquoi faire. Il ne s'expliquait pas le pressentiment qui le faisait agir, plus que le chien ne s'explique l'instinct qui lui annonce le péril du maître. Et il allait quand même vers la vision lointaine, indéfinie, qui l'attirait. C'était celle de l'illu-

miné. Elle fait les prophètes et les fous, quelquefois les despotes, plus souvent les martyrs.

Jérôme n'était rien de tout cela. Max disait de lui : C'est un brave homme. Et il n'était pas autre chose.

XVII

L'AMÉRICAINE

Mistress Donathan s'était réveillée prisonnière de M. Samson. Elle ne se rendit point compte d'abord de ce qui s'était passé, et se demanda où elle pouvait être. Elle était entourée de confortable, et voyait bien qu'aucun soin ne lui avait manqué. Rassurée sur le lieu où elle se trouvait, l'Américaine chercha à ressaisir ses souvenirs, et parvint à suivre la filière des aventures de la nuit. Tout à coup, elle se leva dans un brusque et subit mouvement, courut à un cordon de sonnette, et le secoua de toutes ses forces. La porte s'ouvrit aussitôt, et Mme Samson entra. Mistress Donathan s'était rejetée sur sa couche.

— Où est-il ? demanda-t-elle.

— Qui cela?

— Celui qui m'a ramenée ici cette nuit.

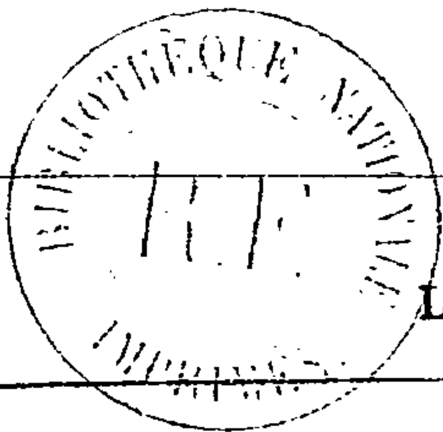
— Il m'a chargée de vous dire qu'il reviendra bientôt.

— Qui êtes-vous?

— Sa femme.

— Je l'attendrai.

Elle refusa toute nourriture, et se rejeta sur l'oreiller. Mais quand M Samson fut sortie, elle se releva doucement, alla écouter aux portes, regarder aux fenêtres. Elle n'entendit et ne vit rien. Il y avait devant elle un petit jardinet; il était désert. Elle





Il la prit à la gorge.

aurait pu ouvrir la fenêtre et descendre par là. Sans doute la tentation de fuir ne lui vint pas, car elle retourna s'asseoir tranquillement sur le pied de son lit, et tomba dans une profonde méditation.

Ce fut encore Mme Samson qui lui annonça le retour de son

mari ; elle lui dit d'encourageantes paroles, auxquelles l'Américaine ne répondit pas.

L'ex-magistrat pensait bien qu'une émotion aussi violente que celle de mistress Donathan ne pouvait avoir une cause ordinaire; la rapprochant du cri jeté à Fauconville par l'Américaine, lors du passage de Daniel, il lui vint d'étranges soupçons, qu'il résolut d'éclaircir immédiatement. La chose était d'autant plus facile que mistress Donathan de son côté avait hâte d'être renseignée. Un mouvement simultané les porta l'un vers l'autre, quand M. Samson entra dans la chambre.

— Je vois avec plaisir, dit-il, que votre indisposition n'a eu aucune suite fâcheuse.

— Monsieur, demanda l'Américaine, voulez-vous répondre franchement à une question qui m'intéresse, et ne peut en rien vous compromettre ?

— Je l'espère; et il y a dès maintenant une chose que je puis vous affirmer, c'est que je ne vous tromperai pas.

— C'est vous qui avez aidé à fuir à ce jeune homme, que M. de Baurain voulait faire arrêter à Fauconville?

— Je ne m'en suis point caché.

— Etait-ce par intérêt pour lui, ou pour les besoins d'une affaire que vous aviez entreprise ?

— Ces deux mobiles m'ont fait agir l'un et l'autre. Mais, depuis cette époque, j'ai appris à mieux connaître les deux hommes dont vous voulez parler; l'un est mon frère, et l'autre mon fils.

L'émotion força un instant au silence mistress Donathan.

— Vous êtes un bien honnête homme, monsieur, dit-elle ensuite; vous devez vous montrer bien sévère pour ceux qui ne vous ressemblent pas.

— Dans la carrière que j'ai longtemps suivie, madame, on apprend aussi bien l'indulgence que la sévérité, et l'on excuse peut-être plus souvent que l'on ne condamne. Il y a des criminels endurcis et sans cœur pour lesquels il faut être sans pitié; il y en a d'autres, que la fatalité a excités au mal, que les entraînements ont conduits au vice, mais qui regrettent un passé coupable. Ceux-là, on leur aide à le réparer quand on le peut.

— J'ai résolu d'avoir recours à votre pitié.

— Vous avez souffert, madame; c'est déjà un titre à mes sympathies.

— Me feriez-vous une promesse?

— Pour vous aider, ou vous être agréable, je ferai tout ce que je pourrai.

— Mes fautes ne sont pas légères; si j'ai le courage de vous les confesser, promettez-moi que votre fils — c'est vous qui l'avez dit — Daniel, ne les connaîtra jamais.

— Confessez-les sans crainte, madame; cela vous fera du bien. Si elles sont réparables, je vous aiderai; et Daniel, je vous le jure, les ignorera.

— Ce qui me fait hésiter, reprit l'Américaine avec effort, c'est que je ne puis m'accuser, sans faire de ma confession celle d'un autre. Ce que je vais vous dire sera donc pour vous seul. Quoi qu'il arrive, et quoi que vous me demandiez, je ne le répèterai point, et, au besoin, à d'autres, je le nierai.

— Soit. Vous pouvez parlez.

— C'est mon histoire que je vais vous dire, monsieur, une triste et lugubre histoire. Je tâcherai de l'abréger.

— Ne craignez rien; nous ne serons pas interrompus.

— Je suis née à New-York. Mon père était un de ces hommes dont la sévérité est presque toujours une cause de mal pour leurs enfants. Je perdis ma mère à quinze ans.

— C'est là un malheur irréparable, dit M. Samson avec bonté, quand le père ne sait pas comprendre alors sa mission. Dieu ne saurait être fort sévère pour vous, pauvre femme, puisqu'il vous a si cruellement frappée à votre entrée dans la vie.

— Sans doute, si j'avais eu ma mère, le misérable qui m'a perdue n'aurait pu arriver jusqu'à moi, et le jugement de Dieu, sinon celui des hommes, sera, je l'espère, comme vous le dites, moins sévère à cause de cela. Mon père était négociant, ce qui amenait dans notre maison beaucoup de gens que j'y devais recevoir. Il ne m'était permis de parler que pour affaires, le moindre sourire était réprimandé par mon père d'une façon brutale. Je ne sortais jamais, nous n'avions point d'amis, ma vie était triste à mourir. J'étais belle, et j'avais de l'amour plein le cœur cependant; je le répandais de mon mieux autour de moi, sur ma vieille

bonne, mes oiseaux, mes fleurs. La bonne, pour de l'argent, me vendit à un misérable, James Parker, que mon père avait en grande affection, parce qu'il approuvait toujours sa conduite à mon égard, quand tous les autres la condamnaient. Un soir, la domestique que je croyais une amie, qui avait fermé les yeux de ma mère et reçu ses dernières confidences, me fit prendre un narcotique; et cette nuit-là je fus déshonorée.

— Pauvre femme! dit M. Samson en prenant la main de l'Américaine, quelles que soient vos fautes, elles doivent vous être pardonnées, car vous avez beaucoup souffert.

— Attendez avant de m'absoudre, répondit mistress Donathan, dont la voix et la physionomie reprenaient, à ces souvenirs, l'expression d'autrefois, qu'une longue habitude de souffrance et de dissimulation avait effacée. Je craignais tant mon père, que je n'osai lui confier l'horrible attentat dont j'étais la victime. Il y a plus : James Parker fit de moi sa maîtresse avec cette menace : Je dirai tout à ton père. Cet homme était beau. Il avait tout ce qui charme dans la passion, tout ce qui attire dans l'amour. Il ne m'inspira jamais qu'une répulsion invincible, due peut-être à son crime.

Un jour, il disparut; et ce jour-là m'eût paru bien heureux, si je n'avais eu depuis quelque temps déjà une terrible inquiétude : j'allais être mère.

Malgré sa sévérité, mon père ne me laissait manquer de rien, au contraire; sa vanité le poussait à faire de moi une des filles de commerçants les plus élégantes de la capitale américaine; et, quand il m'emmenait dans une promenade publique, c'était sur moi qu'il affichait sa fortune. Il m'avait donné les diamants de ma mère que je ne portais pas, en ayant fait une relique; j'en possédais assez, du reste, pour ne point me parer de ceux-là. James Parker, en fuyant, emporta mon coffret aux bijoux, et le reliquaire où je baisais religieusement chaque soir le portrait de ma mère, que j'avais fait entourer de ses brillants. De plus, il était parvenu à escroquer à mon père, si prudent avec les autres, quelques milliers de dollars, et à lui passer plusieurs traites fausses, qu'il fallut rembourser quelque temps après.

Il n'y avait pas moyen de cacher plus longtemps ma faute ; d'ailleurs, la disparition de mes bijoux, dans ma chambre, était inexplicable sans elle. Sylvie, ma vieille bonne, qui avait été circonvenue par James Parker, et croyait de sa part à un moyen d'obtenir de mon père ma main, que tant d'autres déjà avaient demandée en vain, regretta sa faute, prit en horreur l'argent qui avait payé sa trahison et se dévoua pour réparer le mal, autant qu'il pouvait l'être.

Mon père n'attendit pas la fin de son aveu ; il la prit à la gorge, la jeta par terre, lui écrasa la poitrine, et la laissa pour morte. La malheureuse m'avait épargné cette première colère. Le lendemain mon père me fit appeler ; je tremblais comme la feuille au vent, je ne pouvais me tenir debout, je tombai à genoux devant lui.

— Asseyez-vous, me dit-il froidement.

J'obéis, tremblant de plus en plus fort.

— Arabelle, reprit-il après un court silence, vous avez failli me déshonorer. Le misérable qui vous a séduite est arrêté ; mais s'il parle il ne sera point cru ; la seule femme qui pouvait nous trahir est morte ; votre faute restera donc un secret entre Dieu, vous et moi.

Je m'inclinai, incapable de répondre, ne pouvant croire que mon père fût resté si calme, s'il eût connu toute la vérité.

— Vous allez partir, reprit-il. Je me sépare de vous pour six mois, et me charge d'expliquer au monde votre absence.

Tant de longanimité me semblait un rêve ; je n'osais y croire. Il savait tout, et il ne me maudissait pas ! et il ne me tuait pas ! Je voulus parler, lui dire ma reconnaissance, je ne trouvai que des sanglots, qu'il interrompit avec un peu d'impatience.

— Je compte sur votre obéissance, dit-il.

— Ah ! m'écriai-je cette fois, si je méconnaissais vos bontés, je serais un monstre.

— A cette condition je vous promets que jamais je ne vous adresserai un reproche, et que le passé n'existera plus pour moi.

Il ne put m'en empêcher, je tombai à genoux, lui pris les mains, les couvrant de larmes et de baisers. Il se dégagea doucement et sortit, me laissant sous cette impression d'ivresse. J'aurais voulu le revoir, lui dire tout ce qu'il y avait dans mon âme, lui deman-

der pardon de l'avoir méconnu, lui jurer une complète obéissance, lui promettre un éternel dévouement. Quand je fus plus calme, je songeai qu'il ne m'avait pas dit ce qu'il ferait de mon enfant.

Une heure plus tard, une femme qui m'était inconnue, se mettait à mes ordres pour m'accompagner au chemin de fer. Une lettre de mon père, qu'elle me remit, m'engageait à obéir à cette étrangère comme à lui-même. Je ne fis pas de résistance et me laissai conduire, je ne sus pas où. En descendant de chemin de fer, une voiture nous attendait ; la maison où elle nous mena, en pleine campagne, isolée de toute habitation, n'avait rien de triste. Nous y trouvâmes tout le confortable possible, une grosse bonne Allemande pour notre service particulier, et un jeune nègre pour les travaux plus rudes.

Les quelques mois passés dans cette solitude furent les plus heureux de ma vie. J'étais entourée de soins ; Frédérique, la grosse allemande, avait l'air de m'aimer ; ma gardienne semblait me plaindre et s'attacher à moi ; je m'apercevais à peine que j'étais prisonnière.

Quand vint l'hiver, la campagne s'attrista, et la solitude me parut plus lourde. Je demandai que l'on me procurât ce qui m'était nécessaire pour confectionner moi-même la layette de mon enfant. Rien ne me fut refusé, et cela me donna beaucoup de courage. Je me disais : Si l'on voulait me contraindre à l'abandonner, on ne m'accorderait pas ainsi ce que je demande. Sans doute, il faudra le confier à une nourrice, m'en séparer, mais je le verrai quelquefois, je pourrai songer à lui et l'aimer. Aimer, c'était le plus ardent besoin de ma nature. Cela devait me suffire. Les pièces de la layette furent nombreuses et élégantes. Quand je l'eus terminée, j'étais complètement rassurée.

Le jour, à la fois désiré et appréhendé, vint enfin ; je mis au monde un fils qui me parut beau comme ces enfants doués par les fées, dont le souvenir m'était resté des lectures de mon enfance. Une forte nourrice vint le prendre ; elle habitait, disait-elle, à une petite distance de nous, et devait me le rapporter le lendemain. Elle tint parole : tous les deux jours je voyais mon enfant et je me croyais la plus heureuse des mères. Mes actions de grâces allaient sans cesse vers mon père et vers la Providence.

Le douzième jour, mon père arriva.

— Arabelle, me dit-il, je viens vous chercher.

Je voulus le remercier ; il m'interrompit.

— Vous allez vous marier.

Je restai sans parole, certaine de n'avoir pas compris.

Il me quitta sans me demander d'autre consentement, afin de hâter les préparatifs de départ.

— Miss, me dit la femme qui m'avait gardée, dans l'intérêt de votre enfant, ne contrariez pas votre père.

Au moment de partir, je m'armai de courage et demandai :

— Verrai-je mon fils ?

— Qui vous en empêchera ? répondit mon père. Quand vous serez mistress Donathan, vous deviendrez libre de vos actes.

Je ne pus étouffer qu'à moitié le cri qui m'échappa. Sir Donathan était un vieillard de soixante-dix ans.

— N'êtes-vous pas heureuse, reprit mon père, qu'un homme consente à vous rendre l'honneur, la considération, que votre faute enlevait à votre famille comme à vous ?

Je n'étais point coupable ; la fatalité m'avait faite le jouet d'un misérable ; je ne me reprochais rien que ma faiblesse, et je ne trouvais pas le courage de la vaincre. Il était donc injuste de me punir. Mais une phrase de mon père était restée gravée dans mon esprit ; il avait dit :

— Quand vous serez mistress Donathan, vous deviendrez libre de vos actes.

Et la pensée de voir mon enfant, de le rapprocher de moi me donna le vertige. Je crus que je n'aurais pas besoin d'un autre amour.

Le lendemain de mon mariage, j'appris deux nouvelles douloureuses, quoique d'une façon différente : mon fils était mort et son père condamné aux travaux forcés.

L'Américaine s'arrêta, oppressée par ses souvenirs. M. Samson était ému de pitié. Il l'avait dit avec raison : quelles que fussent les fautes de cette femme, elle les avait expiées avant de les commettre. Elle reprit :

— A la première heure de désespoir, succéda la révolte contre le sort, contre mon père, contre mon mari que j'enveloppai dans

une malédiction commune. Puis je retombai dans l'affaissement ; le vide s'était de nouveau fait dans mon âme.

Sir Donathan m'ayant emmenée à Chicago, où l'appelaient ses affaires, fut obligée de m'y laisser seule pendant quelques jours. J'habitais un hôtel où je fis la rencontre de deux hommes, dont le plus âgé, me voyant isolée, se mit à mon service avec une urbanité toute française. Vous dire l'impression que me causa cet homme, l'entraînement que je ressentis presque subitement, les regrets et les désirs qui s'emparèrent de moi, me serait impossible, tant la chose fut rapide et imprévue.

Il exerçait sur moi une espèce de fascination à laquelle je ne pouvais me soustraire, ce que, du reste, je n'essayais pas. Une grande intimité s'établit entre nous ; je lui contai mon histoire, lui confiai mes douleurs. Quand sir Donathan reparut à l'hôtel, Félix Dumont avait reçu l'aveu de mon amour.

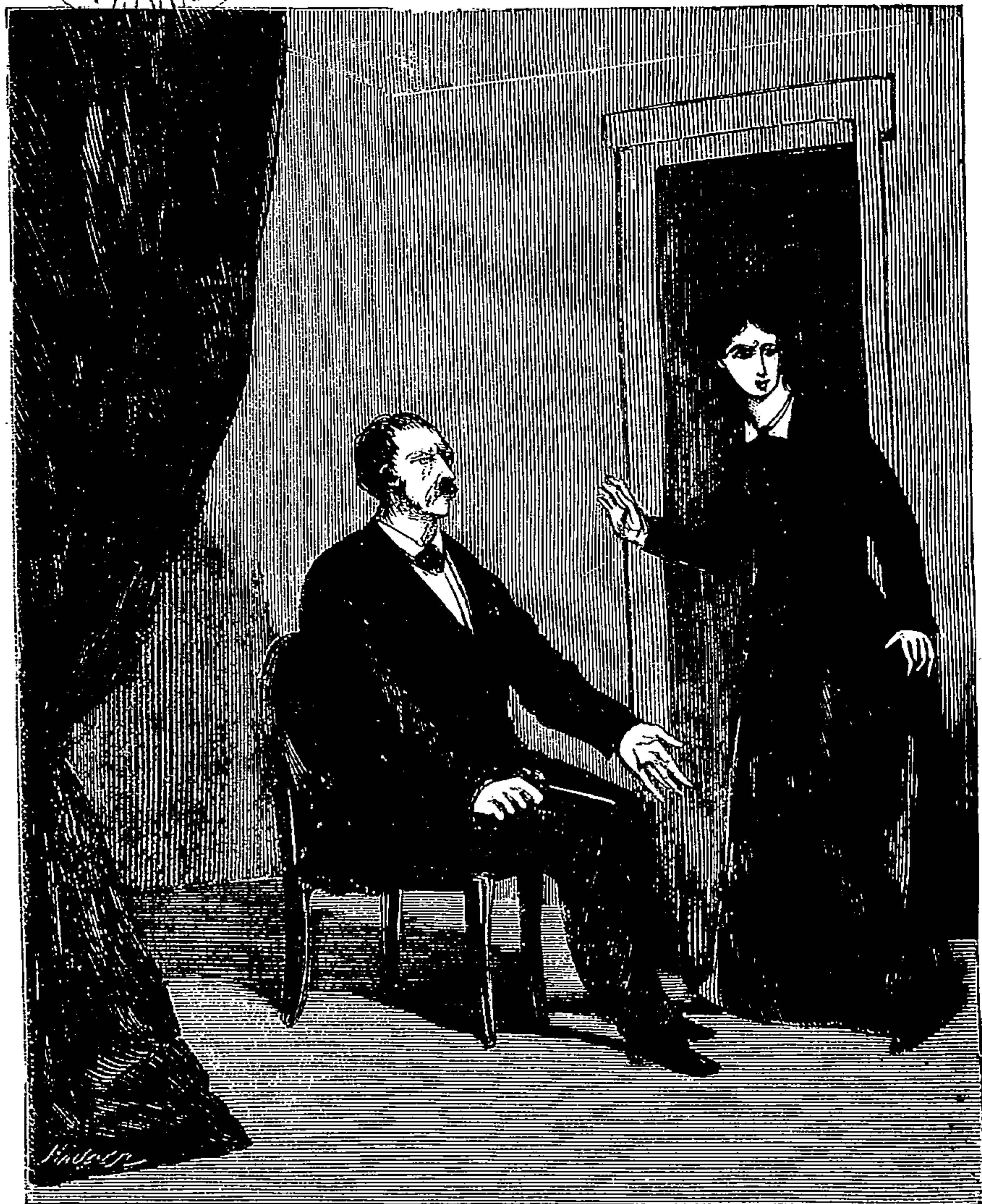
M. Samson, quoique habitué aux surprises, ne put réprimer une exclamation, à ce nom prononcé par l'Américaine.

— Je l'ai nommé, reprit celle-ci, et je l'ai voulu. Mais je vous répète ce que je vous ai dit avant de commencer cette confession, je ne le nommerai pas à d'autres, et si vous avez recours à mon témoignage, je nierai tout ce que je vais vous dire.

— Continuez, dit M. Samson ; je vous répète à mon tour que je n'abuserai jamais de votre confiance.

— Vous dire que je quittai sir Donathan pour suivre Félix Dumont serait inutile ; vous l'avez deviné. Notre premier soin fut de me faire passer pour morte ; j'écrivis à mon père que, ne pouvant plus supporter la vie qu'il m'avait faite, je me jetais à la mer pour lui épargner la comédie des funérailles, qui serait de sa part une hypocrisie de plus.

J'ai pensé depuis que, en me donnant ce conseil, Félix Dumont avait en vue l'isolement complet où cela me forcerait à vivre. Mais que m'importait le monde ! je pouvais habiter un désert avec lui, c'était encore le ciel. Tout ce qu'il y avait en moi de tendresses refoulées, de désirs contenus, de passions endormies, s'échappa dans ce premier, cet unique amour. Mon amant était l'univers, je ne voyait rien au delà. Il était ma foi, ma religion, mon Dieu. J'oubliai que j'avais eu un enfant, j'oubliai que j'avais une âme ;



Alors c'est à lui que je m'adresserai; je vais l'attendre.

je fis de sa vie ma vie, de ses affections et de ses haines mes haines et mes affections. Je devais bientôt de ses crimes faire mes crimes.

Il y avait à peu près un an que cette folle vie durait, quand Félix Dumont m'apprit la mort de mon père. Je fus insensible à cette nouvelle, je ne pouvais aimer l'auteur de mes jours et de

mes souffrances ; je ne répondis que par un ardent baiser, et ces paroles : Je ne connais que toi au monde.

— Arabelle, me dit-il, ton père laisse une fortune considérable.

— Il m'a sans doute déshéritée.

— Non, puisqu'il te croit morte. Ses neveux attendaient un testament, il n'y en a pas ; la mort a été presque subite ; tu n'as qu'à te présenter pour faire fuir les héritiers, qui s'occupent à cette heure de se partager ses dépouilles.

— A quoi bon ? je n'ai besoin de rien, tu me suffis, qu'ils gardent cette fortune, dont je n'ai que faire.

— Chère enfant, tu crois peut-être ma situation aisée, mais, avant peu, il nous faudra renoncer à la vie si douce que nous menons depuis une année, pour songer au travail.

Vous devinez le reste. Je réclamai l'héritage de mon père, et il me fut rendu. Sir Donathan avait perdu ses facultés ; peut-être ma fuite contribua-t-elle à ce malheur. Le testament qu'il avait fait en ma faveur, valable, puisqu'il précédait l'accident, n'était pas détruit. La famille du malheureux, n'attendant rien de lui, l'avait placé dans une maison de santé où nul n'allait le visiter. Je l'en retirai, en témoignant du regret de mon coupable abandon, et nous l'emmenâmes dans le sud, où Félix Dumont désirait passer l'hiver, dans l'intérêt de son jeune frère souffrant.

Mais bientôt, dans notre folle existence, sir Donathan devint une gêne; il nous suivait partout comme un enfant; Félix Dumont s'en plaignit, et je lui dis la première: C'est une triste existence qu'il traîne en cet état d'enfance; pour lui comme pour nous, il vaudrait mieux qu'elle finît. Quelques jours plus tard, nous fîmes une promenade en mer, la barque chavira, et tout ce que put faire mon amant, fut de me sauver. L'héritage du mari vint grossir celui du père. J'eus alors un procès assez scandaleux, que je gagnai contre la famille Donathan. De là, sans doute, vint le souvenir de l'aveugle, quand mon nom fut prononcé devant lui chez le juge d'instruction. Que pouvais-je faire de cette fortune, moi qui n'avais aucun besoin, aucun désir? Je l'offris à Félix Dumont, qui la prit pour me la conserver, dit-il.

Notre manière de vivre ne fut guère changée d'abord. A part

quelques absences forcées pour affaires, Félix Dumont me quittait peu ; je l'accompagnais dans ses voyages, et il rentrait chaque jour dans notre intérieur où, sans m'en apercevoir, je vivais en recluse. A part mes serviteurs, je ne voyais personne. Un jour, il m'arriva une étrange visite. Un étranger, disait ma femme de chambre, demandait à me faire des révélations importantes. J'hésitai un instant, craintive et curieuse à la fois. Mais la curiosité l'emporta bientôt, et je faillis m'évanouir, en me trouvant en face de James Parker, que je croyais au bagne.

Il s'en était échappé avec un autre criminel, en assassinant un gardien ; cette fois, s'ils étaient repris, ils ne pouvaient éviter la potence.

— Arabelle, dit-il, nous n'avons pas de temps à perdre en explications. Vous êtes riche, donnez-moi de quoi passer au Canada, et acheter en ce pays un établissement.

Je ne pouvais répondre tant le saisissement m'étreignait la gorge ; et pourtant, je ne demandais pas mieux que d'accéder à la demande de cet homme qui m'épouvantait.

— Dépêchez-vous de prendre une résolution, reprit-il. Mon complice est en bas, et si votre amant rentrait chez vous à cette heure, je ne répondrais pas de sa vie.

— Je veux tout ce que vous voulez, lui dis-je, mais je ne puis vous donner ce que je n'ai pas ici. Prenez ce que vous y trouverez, et demain vous aurez le reste.

— C'est impossible. La police est sur nos traces ; il me faut aujourd'hui la somme complète.

— Quelle somme ?

— Vingt mille dollars. A ce prix, vous ne me reverrez plus. J'irai vivre paisiblement, et honnêtement, au Canada.

— Je vous jure que je ne possède pas le quart de cette somme.

— Vous avez des valeurs.

— Non ; elles sont toutes dans les mains de Félix Dumont.

— Alors, c'est à lui que je m'adresserai. Je vais l'attendre.

James Parker prit un siège et arma un pistolet.

— Mais vous dites qu'il peut être assassiné en bas.

J'achevais à peine ces mots, qu'un grand bruit se fit dans la rue. L'habitation était isolée ; un coup de feu n'attira personne.

Je me précipitai à la fenêtre, plus morte que vive. Deux hommes luttaient corps à corps sur le sol; les domestiques sortaient enfin de la maison, au secours de leur maître.

Félix se releva, je fus rassurée. Il ordonna aux serviteurs de rentrer le corps de l'homme qu'il venait de blesser, et qui essayait de se traîner plus loin, mais inutilement, puisqu'il avait eu la jambe fracassée par une balle.

James Parker m'avait suivie; il avait vu avec moi tomber son camarade, et le plus énergique blasphème sortit de sa poitrine, pendant qu'il dirigeait son arme vers la porte par laquelle, presque aussitôt, entra M. Dumont.

Me précipiter sur l'assassin et détourner son bras, fut plus tôt exécuté que pensé.

— Laissez, Arabelle, et ne craignez point, dit Félix Dumont, avec autant de calme que s'il ne s'était rien passé ; James Parker, dans un instant, tiendra plus à ma vie que moi-même.

Puis, au misérable :

— Ne vous inquiétez pas de votre ami; j'ai donné des ordres pour qu'on allât chercher mon docteur, qui est fort habile. Il recevra ici tous les soins qui lui sont nécessaires.

— Je n'aime pas qu'on se moque de moi, repartit le bandit, dont je continuais à serrer le bras avec force, dans la crainte d'une surprise. Et, d'ailleurs, je ne suis point James Parker, vous le savez bien, puisque vous ne me faites pas arrêter.

— James Parker, reprit M. Dumont, je ne vous fais pas arrêter parce que j'ai besoin de vous; et je vais faire soigner chez moi votre complice, au lieu de l'envoyer à l'hôpital, parce que ses services ne me seront pas sans doute plus inutiles que les vôtres.

Félix Dumont ne s'expliqua pas davantage devant moi, et je n'entendis plus parler de James Parker ni de son camarade qui se guérit, et sortit un jour de notre maison, avec un costume et des façons de gentleman.

— Vous ne vîtes jamais ni l'un ni l'autre? demanda M. Samson tout songeur.

— Il m'arriva une fois de parler d'eux, M. Dumont me répondit simplement : ils habitent New-York. Ce fut tout.

L'apparition de James Parker m'avait pourtant laissé une

crainte vague. A partir de ce moment, j'eus des heures de mélancolie, et il me sembla que Félix Dumont me délaissait davantage. Je l'avais entendu parfois parler d'un M. de Baurain, mais je ne le connaissais pas. Je vivais, je crois vous l'avoir dit, dans un isolement absolu.

Un jour, M. Dumont me dit : « Je vous apporte un travail, Arabelle, qui réclamera toute votre patience et tout votre dévouement. » Je m'empressai. « Il faut, reprit-il, que vous arriviez à contrefaire cette écriture, non seulement de façon à s'y méprendre, mais aussi qu'un trait, une ligne, un point ne puisse faire deviner qu'elle n'est pas la même. »

Il me présentait une lettre signée : « Gaston Dufresnay comte de Baurain. » J'étais depuis longtemps habituée à l'obéissance passive. Je me mis au travail, et il me fallut bien des jours pour arriver à copier exactement. Parfois, Félix Dumont se mettait avec moi à cette occupation ingrate. Alors, j'aurais fait des miracles ; nous luttions d'adresse ; je réussissais mieux que lui. Il était content, cela me rendait fière. Il arriva cependant à imiter la signature d'une façon admirable. A partir de ce jour, je fus son secrétaire, et lui signa les lettres. Je me trouvais si heureuse de lui être utile, d'être jugée par lui bonne à quelque chose, que j'en éprouvais une espèce de reconnaissance. J'aurais écrit avec mon sang s'il me l'eût demandé. Ma passion, loin de diminuer avec le temps, prenait chaque jour de nouvelles forces dans les sacrifices qu'il m'imposait. Il n'en était pas de même de lui ; je le lassais et ne me faisais point d'illusions sur son indifférence naissante.

Alors, j'aurais voulu qu'il me demandât un crime pour le rappeler à moi, en lui donnant une nouvelle preuve d'amour. Je commençais à devenir jalouse, et à souffrir. Avec la souffrance, les remords m'assaillirent. J'avais pu être mère, et l'oublier ! Nous habitions depuis quelque temps, près de Chicago, une charmante villa, dont l'étendue me permettait la promenade, sans sortir de la propriété. Je n'en avais point le désir, du reste, et dans les quelques excursions que me proposait Félix Dumont, je ne trouvais qu'un bonheur, celui d'être avec lui. Son frère, qui

vivait avec nous, voyageait souvent; il m'appelait « ma sœur » et je m'étais faite sa mère.

Un jour, Félix Dumont rentra d'une excursion de vingt-quatre heures, profondément affecté: le jeune frère du comte de Baurain venait d'être assassiné près de New-York. Il ne pouvait hésiter à partir, à rejoindre le malheureux Gaston, son meilleur ami. Je le compris et me résignai.

Deux jours plus tard, je recevais une lettre qui me donnait l'ordre de quitter au plus tôt la villa, avec Anatole; Félix ramenait le comte de Baurain, et ne voulait pas que celui-ci vît son frère, dont la présence lui rappellerait une douleur trop récente. J'obéis, comme toujours, quoique je m'expliquasse peu la nécessité de mon absence en pareil cas.

Que se passa-t-il à Chicago? Je l'ignorerais, si je ne l'avais entendu raconter à Fauconville. La maison fût incendiée pendant mon absence. Mais, en voyageant avec Anatole Dumont, j'avais fait une découverte importante, qui devait avoir une influence sur le reste de ma vie. Que n'ai-je su plus tôt l'existence de mon enfant! Bien des fautes sans doute m'eussent été épargnées.

— Elles vous seront pardonnées, je vous l'affirme encore, dit le magistrat, par Dieu et par le fils qui vous sera rendu.

L'Américaine joignit les mains en signe de reconnaissance, essuya une larme, et reprit courageusement:

— En traversant dans le coachman d'Anatole Dumont, un hameau nouvellement bâti, je remarquai une maison plus vieille que les autres, qui m'attira par sa ressemblance avec celle où était né mon fils. Je priai le jeune homme de s'y arrêter, et je descendis. Alors je reconnus parfaitement la grille, la cour, le perron de pierre, et, en m'avançant un peu, les détails que je n'avais pu oublier. Tout avait vieilli dans cette maison, mais c'était bien elle.

Je priai Anatole de continuer seul sa promenade, et de venir me reprendre là pour rejoindre la ville, où nous occupions, lui et moi, un local provisoire. Il ne vit à cela nul inconvénient, et me laissa seule.

La solitude s'était peuplée, un village avait été créé là, comme tant d'autres, mais tout à mes souvenirs, il me semblait que j'avais

quitté ce désert la veille, et que j'étais le jouet d'un enchantement. Je restais immobile devant cette grille que je n'osais franchir, craignant d'être prise pour une aventurière par les étrangers que j'y rencontrerais.

Une vieille femme, me voyant de l'intérieur, vint à moi, et me demanda ce que je voulais. A sa voix, je la reconnus; c'était ma gardienne qui avait subi, comme tout ce qui l'entourait, l'influence des années. Quand je me nommai, elle m'ouvrit ses bras. De toutes ces vieillesses, la mienne était celle qui avait marché le plus vite. Moins aveugle, j'aurais compris que Félix Dumont, ne pouvait plus m'aimer.

La première chose que je demandai fut le détail des derniers jours de mon enfant.

— Vous ne savez donc pas? fit-elle étonnée.

— Je ne sais rien.

— Il n'est pas mort. On vous a trompée. Votre père l'aurait bien voulu; mais Joseph n'a pas eu ce courage. Il l'a emporté à New-York, et l'a abandonné à la porte d'une riche maison où on l'a adopté.

J'étais si pâle et si tremblante que la vieille femme eut regret de sa révélation. Mais je me remis bientôt d'une première émotion trop violente, et l'interrogeai de nouveau. Hélas! elle ne savait rien autre chose. Le nègre Joseph avait quitté sa maison sitôt après ces évènements, et jamais elle n'avait entendu parler de lui.

Je revins à New-York où, pendant quinze jours, je remuai ciel et terre pour découvrir le domestique nègre; tout fut inutile. Puis Félix Dumond vint nous rejoindre. Je lui racontai tout; il me jura qu'il retrouverait mon fils et en profita pour me demander des services que moi seule pouvais lui rendre. M. de Baurain avait péri, me dit-il, dans l'incendie de sa maison, le laissant héritier de son nom et de sa fortune. Mais il avait une tante immensément riche, qui n'accepterait pas sans doute cette substitution de neveu, et qu'il fallait tromper. Je fis tout ce qu'il voulut, soupçonnant le crime, et ne demandant point d'explications, dans la crainte d'acquérir une certitude. Je me trompais moi-même en me persuadant que je doutais.

Il m'emmena en France, avec promesse de revenir en Amérique et de recommencer des recherches qu'il disait nombreuses, mais infructueuses, ce dont il témoignait des regrets.

Le reste vous est à peu près connu. Je passai à Paris pour la gouvernante de sa fille, cette Mathilde, sur laquelle plane aussi un mystère que je n'ai pu découvrir, et me dévouai, avec l'espoir que le nouveau comte de Baurain tiendrait ses promesses, et que bientôt je reverrais l'Amérique.

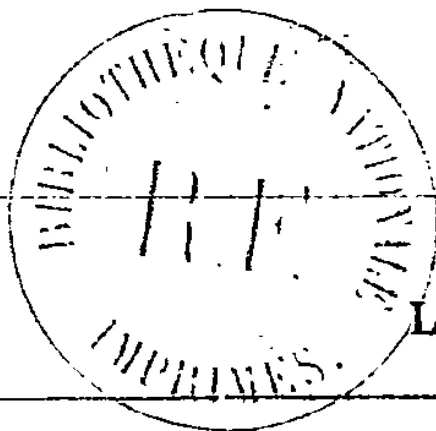
Vous fûtes témoin, monsieur, de mon émotion subite à la vue de Daniel. C'est que ce jeune homme est le portrait de James Parker; c'est à s'y méprendre.

Après la mort de Mme de Fauconville, déchirée de remords, abreuvée d'humiliations, je résolus de revoir seule le nouveau monde, si M. de Baurain refusait d'y retourner avec moi. Contre mon attente, il se prêta à mon désir, m'ouvrit sa caisse, et me promit de venir bientôt me rejoindre.

Sa tante morte, l'aveugle condamné à finir son existence dans une maison de fous, je n'étais plus indispensable, les faux en écriture ne se trouvant plus nécessaires.

Je partis donc, avec la ferme résolution de ne pas prendre un jour de repos que je n'aie retrouvé mon fils.

J'étais à New-York depuis trois mois; mes recherches n'avaient abouti qu'à la plus désolante des certitudes, c'est que nulle part le passage de l'enfant n'avait laissé de traces; je commençais à me décourager, lorsqu'un jour, en traversant une avenue, j'entendis à quelques pas de moi une exclamation de surprise; je levai la tête vers l'endroit d'où était parti ce léger cri, et je vis un cocher nègre qui me faisait de loin des salutations, en montrant ses dents blanches dans un gai sourire. L'équipage qu'il conduisait était forcément arrêté par un embarras de voitures; je m'en approchai; le cocher laissa tomber une carte. Il me fallut attendre longtemps avant de pouvoir la ramasser; les voitures se succédaient sans interruption; mais je fusse restée jusqu'à la nuit plutôt que d'abandonner, même des yeux, ce petit carré rose qui prenait, à force de le regarder fixement, des proportions étranges. Quand je pus le saisir, il me sembla que j'emportais un trésor, et je me sauvai comme une voleuse dans une rue voisine.





Vous ne lui apprendrez pas ce que fut sa mère.

Le cocher m'avait jeté, sans doute, l'adresse de son maître ; et ce maître était James Stoll, le correspondant de M. de Baurain à New-York.

Je savais le nom de cet homme, mais je ne le connaissais pas. Ma surprise fut immense, et comme tous les hommes qui ont beaucoup souffert, et qui conserv ent quand même une espérance,

j'y crus voir quelque chose de providentiel. Ce cocher qui m'avait reconnue; ne pouvait être que Joseph, le nègre chargé par mon père de tuer mon enfant et qui l'avait sauvé.

Il était trop tard pour me rendre ce jour-là chez James Stoll; mais, le lendemain, j'y étais avec le jour. Je demandai le cocher; ce fut un homme vénérable, un superbe vieillard, à barbe et à chevelure blanches qui se présenta. Comme je ne savais trop de quelle façon expliquer ma présence, j'étais embarrassée et je baissais les yeux; d'autant plus qu'au respect avec lequel le nouveau venu avait été introduit, je devinais le maître de la maison.

— Arabelle, dit-il, est-ce que vous ne me reconnaissez pas?

Cette voix, je ne pouvais me tromper, c'était celle de James Parker.

Il s'avança, je le repoussai,

— Vous! vous ici! m'écriai-je en m'affaissant.

Il se tint un moment à distance, sombre et réfléchi. Puis il me demanda:

— Etes-vous encore la maîtresse de M. de Baurain.

J'étais anéantie. Je fis un signe de tête négatif.

— Ah! tant mieux, dit-il.

Puis, quand je fus un peu remise:

— Ecoutez-moi, Arabelle, et tâchez d'être calme; nous avons tous les deux intérêt à nous entendre, car nous avons un même maître, et, j'ose le dire, un même ennemi.

Il s'arrêta, j'attendis.

— Vous souvenez-vous, demanda-t-il tout à coup, que nous avons un fils?

— Si je m'en souviens, m'écriai-je. Mais à celui qui me dirait où je le trouverai, je donnerais mon sang, ma vie; je me ferais sa servante, je vivrais à ses pieds.

— Et si celui-là, c'était moi? demanda James Parker, en attachant sur moi un regard qui me parut anxieux.

— Vous le savez donc?...

Je bondis vers lui, et je tombai à ses genoux. Il me releva et me fit asseoir.

— Calmez-vous, dit-il, car pour réussir dans mes projets, que vous approuverez, je l'espère, pour finir heureuse une existence

aussi tourmentée que la nôtre, et assurer le bonheur de notre enfant, il faudra agir avec prudence, chose dont la passion est incapable.

— Parlez, parlez, je vous en prie! dis-je.

Et, dans l'ardeur de ma curiosité, je lui prenais les mains, les serrais dans les miennes. Le misérable d'autrefois me semblait un dieu.

— Depuis le jour, dit-il, où je suis alllé vous demander un aide, je suis au service de Félix Dumont. Il y a de cruelles nécessités dans la vie; celle-là en était une, car depuis que je vous avais revue, Arabelle, ma passion s'était éveillée plus ardente que jamais.

Malgré mon désir d'entendre parler de mon fils, je ne pus retenir un frisson.

— Certes, ma position est belle, et jamais je n'eusse osé l'espérer; Félix Dumont, qui a le génie de la ruse, a fait pour moi et pour mon camarade ce qui nous était impossible à tous les deux. Il nous a établi une identité, donné un nom, et nous sommes entourés, comme lui-même, de considération et de respect. Mon ancien camarade de chaîne se nomme Joseph Khun, il s'est marié, il a une famille, et moi je me nomme James Stoll, je suis directeur de cette banque, et j'ai refusé la main de plusieurs riches héritières des Etats.

— Pourquoi? demandai-je.

— Parce que j'espérais toujours que, tôt ou tard, vous me reviendriez, parce que je savais avoir un fils, un hasard m'ayant appris qu'il était vivant.

— Quel fut ce hasard?

— Mon cocher, ce nègre qui vous a reconnue et vous a jeté ma carte, celui qui devait tuer l'enfant.

— Il l'a sauvé. Mais qu'en a-t-il fait?

— Il l'a déposé sur la porte de cette maison où nous sommes, alors qu'elle appartenait au comte de Baurain.

— Ah! m'écriai-je ne m'étais pas trompée. C'était lui!

— Vous l'avez vu? demanda James Parker avec un véritable intérêt.

— Oui, je l'ai vu, poursuivi par Félix Dumont, dont la haine ne lui fera point de grâce.

— Arabelle, dit James Parker avec force, il faut le sauver, il faut l'arracher à cet homme, il faut le reprendre à la fatalité.

J'étais prête, j'attendais un ordre.

— Savez-vous, reprit-il, ce qu'a fait Félix Dumont? il a tué les bienfaiteurs de votre fils, il a volé leur fortune et leur nom.

Je courbai la tête, j'avais aidé à ces crimes.

— Ce n'est pas tout, reprit le représentant de Baurain, il a tué votre père, mort empoisonné, on ne sut par qui, et il vous a volé son héritage, comme celui de sir Donathan, votre époux.

— Noyé par lui, répondis-je entraînée.

— A nous deux, Arabelle, voulez-vous perdre cet homme?

Je frémis à cette proposition, et après un instant de lutte intérieure, je répondis:

— Non.

James Parker fut atterré.

— Alors, dit-il, que le destin de notre enfant s'accomplisse! qu'il succombe. Je ne le connais pas, après tout.

Encore une fois, j'avais oublié que j'étais mère.

— Qu'il succombe! repris-je. Vous ne l'aimez donc pas?

— Ce n'est pas moi qui le condamne, c'est vous.

— Vous mentez! je suis venue ici pour le chercher.

— Il est en France, ricana James Parker en m'interrompant.

— J'y retournerai. Je le trouverai, je l'enlèverai, je fuirai avec lui au bout du monde. Félix Dumont ne le trouvera pas.

— Pauvre folle! murmura James Parker.

Puis, tout haut:

— Ne connaissez-vous pas encore Félix Dumont? demanda-t-il. Ne savez-vous point qu'il ne recule devant aucun crime, que son audace est sans bornes comme son génie? Et, d'ailleurs, ce Daniel qui ne vous connaît pas, que d'autres ont aimé, les quittera-t-il pour vous suivre sur un simple appel? et s'il apprend que vous étiez la maîtresse de ce criminel, dont les forfaits ont pesé sur sa vie, croyez-vous qu'il tombe dans vos bras, alors même qu'ils lui seraient ouverts?

Hélas! tout cela n'était que trop vrai, et mon âme ne s'ouvrait

à l'amour maternel que pour en ressentir les angoisses. Je demandai bientôt à James Parker ce qu'il voulait de moi.

— Rien, dit-il, que la recherche de notre enfant, que vous trouverez aisément en France. Moi, je dispose ici de sommes considérables, je les réunirai, et je passerai au Canada où vous viendrez me rejoindre, sans que nous courions aucun risque.

— Et si, comme vous le disiez tout à l'heure, Daniel ne veut pas me suivre?

— Vous lui accorderez tout ce qu'il voudra. Il emmènera l'aveugle, son ancien bienfaiteur, auquel il a généreusement voué sa vie. C'est même sur lui que je compte pour dévoiler l'imposture de Félix Dumont.

— Mais c'est pour cela qu'il est en France.

— Je lui prépare ici des voies qui rendront la chose plus facile; seulement, je ne puis agir ouvertement dans la crainte de me compromettre. Il faut, pour accuser Félix Dumont, et fournir les preuves contre lui, que vous et moi soyons en sûreté. Quoi qu'il arrive, une fortune sera dans nos mains, et notre fils n'a rien à craindre de l'avenir.

— Cette fortune, Daniel ne l'acceptera pas. Il voudra en connaître la source, et vous ne pourrez la lui dire. Ceux qui l'ont élevé en ont fait un honnête homme, voyez-vous.

— La source? Qui oserait donc affirmer qu'il n'est pas loyal de reprendre à Félix Dumont ce qu'il vous a volé?

— C'est peut-être vrai. Mais il faudrait pour cela avouer le passé, et rougir devant mon fils. Non, James, le bonheur ne saurait exister pour nous; il serait injuste que nous ne portassions pas la peine de nos crimes. Remercions Dieu, s'il nous donne la joie de revoir notre enfant, qu'elle ne soit pas plus lourde. Laissez-moi retourner en France; je vous jure que si je le retrouve, je vous en préviendrai immédiatement; et pour son bonheur, non pour le nôtre, nous aviserons.

— N'oubliez pas que M. de Baurain est son plus dangereux ennemi.

— Ah! s'il eût su qu'il était mon fils!...

— Croyez-vous donc qu'il l'ignore?

— Il m'a juré de le chercher avec moi.

James Parker eut ce ricanement ironique qui me donnait froid dans ma jeunesse.

— Cela me servirait de preuve si je doutais, dit-il. Ce que nous ignorions, vous et moi, Arabelle, Félix Dumont le savait. Joseph le nègre a été interrogé autrefois par lui, il peut vous le dire.

Cette dernière révélation fut pour moi un coup de foudre. J'avais aimé Félix Dumont criminel, je l'avais aimé inconstant, je l'aimais encore malgré l'absence, malgré le souvenir de ses duretés et de ses dédains. Il me sembla que j'allais le haïr, pour toutes ces années d'amour et d'abnégation. Je me relevai résolue, frémissante; si j'avais dû, à cette heure, choisir entre James Parker et Félix Dumont, j'aurais choisi James Parker.

Je revins en France; le temps calma cette exaltation de la première heure; je compris que la prudence et la ruse m'étaient nécessaires pour lutter contre un homme comme celui qui m'avait trompée; je me cachai pour agir. Mais, sans moyens d'action, sans aide, sans relations, que pouvais-je à Paris? On me parla de Mlle Placidie, on me raconta d'elle des choses merveilleuses; je résolus de lui demander où je trouverais Daniel. Jugez de mon effroi en rencontrant chez elle Félix Dumont; le saisissement fut si vif, que je me trahis. Sans un jeune homme qui m'aida à fuir, je redevenais l'esclave de cet homme.

— Quoi! celui qui s'est dit le médecin de la somnambule...

— Etait M. de Baurain, ou, si vous aimez mieux, Félix Dumont.

— Mais qui pourrait vous forcer à redevenir son esclave?

— Hélas! il m'a suffi d'entendre sa voix pour sentir remuer tout mon être. S'il m'avait dit: « Suis-moi! » je crois que j'aurais marché derrière lui, eussé-je dû le lendemain verser des larmes de sang sur ma lâcheté.

M. Samson restait interdit devant cet abîme de passion et de faiblesse, que le malheur auréolait; devant cette criminelle, dont les fautes puisaient dans l'abnégation des grandeurs de vertu.

— Ce qu'il y a de dangereux pour moi, reprit-elle, c'est de le voir, c'est de l'entendre, c'est de respirer l'air qu'il respire. J'ai échappé à cette terrible influence depuis la mort de Mme de Fauconville; je suis partie pour l'Amérique; j'ai fui New-York quand

je l'ai su dans cette ville ; et je ne serais jamais rentrée en France, lui habitant Paris, si la recherche de mon fils ne m'y avait poussée.

— Alors, pourquoi retournez-vous dans cette maison où vous l'avez rencontré ?

— Parce que la somnambule me dira où je retrouverai Daniel.

— Eh non ! elle ne vous le dira pas. Aujourd'hui même, Félix Dumont sera instruit de votre démarche, ce soir vous serez suivie, en sortant de chez la concierge qui vous attend, et, demain, votre maître vous jettera de nouveau sa chaîne. Vous ne reverrez jamais votre fils.

L'Américaine était devenue pâle comme une morte ; son immobilité avait des hoquets et des frissons.

— Rassurez-vous, s'empressa de dire l'ex-magistrat, qui craignait pour la raison de la malheureuse ; il y a un homme qui vous fera retrouver Daniel, et cet homme, c'est moi.

Le visage de mistress Donathan prit une expression lumineuse.

— Bientôt? demanda-t-elle.

— Sitôt que vous serez en état de le voir.

Elle se mit à trembler ; ses dents s'entrechoquèrent ; elle ne put articuler un mot.

— Voulez-vous être sage? demanda en souriant M. Samson.

Elle fit un signe affirmatif.

— Eh bien, nous allons déjeuner en famille, ma femme et moi, dans votre chambre. Quand vous aurez pris un peu de nourriture, que vous serez forte...

— Je le suis !... interrompit la pauvre femme dans son impatience.

— Cela ne m'est pas prouvé, dit doucement l'ex-commissaire, en lui prenant la main.

Elle avait une fièvre ardente ; elle brûlait en frissonnant.

— Mais d'ailleurs, ajouta-t-il, ne faut-il pas que je déjeune, moi ? J'aurai une course assez longue à faire.

— J'irai avec vous pour le voir plus tôt.

— Non, vous m'attendrez ici, près de Mme Samson, qui est bonne, et à qui vous pourrez parler de lui jusqu'à mon retour.

— Elle le connaît donc ?

— Oui. Ne vous ai-je pas dit qu'il est un peu mon fils? Je dois le prévenir, le préparer à ce bonheur qu'il n'attend pas.

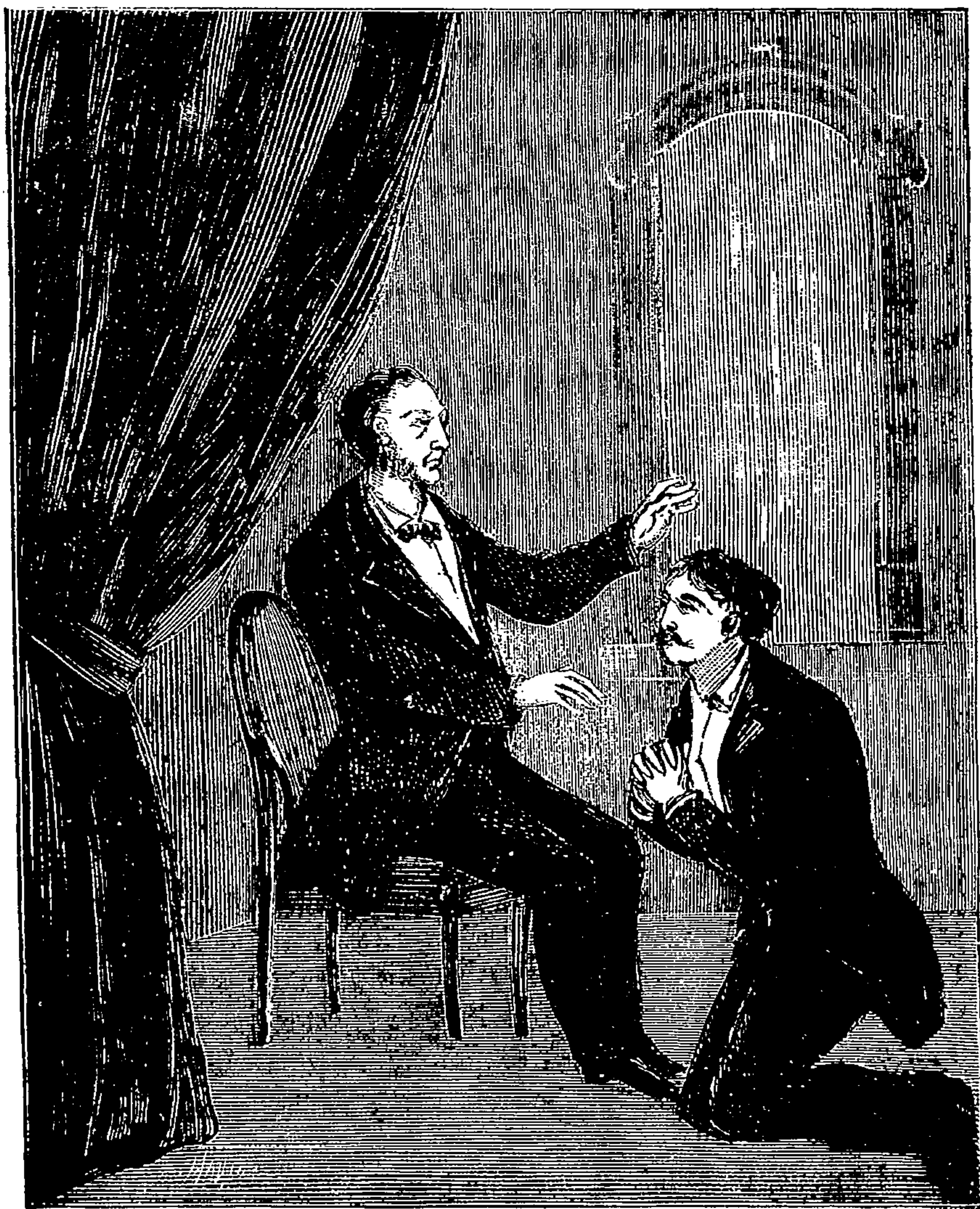
Il eût été difficile, à ceux qui avaient vu mistress Donathan à l'état d'automate chez le comte de Baurain, de la reconnaître à cette heure d'anxiété et de joie, de remords et d'amour maternel. Elle avait des élans de lionne inquiète et des naïvetés de petite fille, des inflexions de voix brutales et des accents de tendresse infinie. Elle mangea par obéissance, et se montra soumise en toutes choses comme une enfant. Puis, quand M. Samson fut pour s'éloigner, elle lui saisit le bras brutalement et dit avec des menaces plein la voix :

— Vous ne lui apprendrez pas ce que fut sa mère !

XVIII

SÉPARATIONS

L'aveugle et Daniel, comme tous ceux qu'une attente douloureuse tient en suspens, trouvaient les heures bien longues pendant l'absence de M. Samson. Celui-ci avait résolu de faire partir ce jour-là même Gaston de Baurain, dans la voiture d'un ami, qui le conduirait, pour éviter les chemins de fer, jusqu'à Melun, ou Mme Mathieu l'attendrait. C'est pourquoi il avait écrit à Alice qu'à partir du lendemain il pourrait la voir. L'aveugle en sûreté, le reste devenait facile, et les précautions à prendre beaucoup moindres. Quant à Daniel, la découverte de mistress Donathan changeait tous les plans de l'ex-magistrat à son égard, et le jeune homme ne s'attendait pas à la nouvelle épreuve qui allait lui être imposée.



Le fils de mistress Donathan et de James Parker s'agenouilla.

L'abbé Périn avait quitté ses amis pour aller faire sa confession à l'aumônier et au docteur qu'il avait trompés. Le pauvre homme ne se sentait pas le courage de garder plus longtemps une si grosse trahison sur la conscience; il éprouvait le besoin d'une absolution qu'il devait obtenir aisément, il le savait, quand il aurait tout dit aux hommes de cœur qu'il avait faits dupes.

Le père était donc seul avec son fils adoptif, quand M. Samson entra dans leur chambre, si visiblement ému que Daniel, dont le regard disait l'angoisse, n'osa l'interroger tout haut.

— Rassurez-vous, mes amis, dit-il en s'efforçant de raffermir sa voix altérée, Alice est sauvée, nous n'avons rien à craindre pour elle.

— O mon Dieu ! sanglota l'aveugle, je me croyais insensible à toute joie, et je me sens bien heureux de ton bonheur, Daniel.

— Mon père, espérez. Dieu nous en réserve d'autres, peut-être.

— Nos craintes n'étaient pas vaines, reprit M. Samson. Alice Mathieu avait été arrêtée par suite d'odieuses manœuvres, de vos ennemis sans nul doute. Elle s'est fait réclamer par Mme Trotignon, une brave femme, la concierge de Baudruche.

— Comment l'ont-ils relâchée? demanda Daniel.

— La police ne saurait être pour rien dans les intrigues de vos ennemis; elle a été trompée, surprise, cela se peut toujours; mais, du moment où l'on prouvait que la prisonnière n'était pas ce qu'on avait cru. il fallait lui rendre la liberté.

— Alors, à quoi bon cette arrestation?

— Ils ignoraient, ceux qui l'ont provoquée, qu'Alice Mathieu serait à ce point fille de sang-froid et de courage. Ils espéraient que, pour échapper à la prison, elle trahirait son domicile. Voilà pourquoi la prudente enfant n'est pas encore auprès de nous; elle craint, avec raison, que de bons limiers aient été mis sur sa piste à sa sortie de Saint-Lazare, et moi-même je ne la reverrai que lorsque tous les deux vous serez hors d'ici, ce qui ne sera pas long.

— Et nous, demanda Daniel, ne la reverrons-nous pas encore?

— Non, mon cher enfant; c'est un dernier sacrifice à faire à votre père adoptif. Nous touchons au but, je l'espère; il ne faut pas compromettre votre bonheur en voulant le hâter.

— Vous avez tant fait pour nous, monsieur, que je me soumettrai aveuglément à toutes vos décisions. Mais, si j'avais pu serrer la main d'Alice...

— Ce serait un moyen de vous en faire séparer; et, cette fois, pour toujours, peut-être.

— Je vous obéirai, dit le jeune homme.

M. Samson ne répondit pas ; il réfléchissait.

— Vous paraissez préoccupé? lui demanda Daniel après un silence.

L'ex-magistrat prit la main du jeune homme, et lui dit :

— Vous n'avez jamais connu votre famille, n'est-ce pas?

— Jamais. Pourquoi cette question?

— Est-ce que cela n'a point parfois éveillé en vous quelques désirs?

L'aveugle devint fort attentif.

— Non, dit simplement Daniel. La famille qui a remplacé la mienne m'a fait oublier que j'en avais peut-être une autre.

— Vous ne seriez pas curieux de la connaître?

— Nullement. Elle m'imposerait peut-être des devoirs en désaccord avec mon cœur.

— Mais si une mère, coupable et désespérée, qui aurait cherché son fils dans les deux mondes, vous demandait à genoux son pardon et un peu d'amour?...

Le jeune homme n'eut pas le temps de répondre.

— Daniel! s'écria l'aveugle, tu ne comprends donc pas que cet homme a retrouvé ta mère, et qu'il va nous séparer pour te donner à elle!...

M. Samson resta interdit devant cette explosion de désespoir.

— Mon père, dit le jeune homme, en entourant de son bras la tête de l'aveugle, je n'ai que toi de famille et je n'en veux pas d'autre. Si ma mère m'est rendue, je serai un bon fils, mais je lui dirai en te montrant à elle : A celui-là d'abord; il sera toujours le premier dans mon cœur.

— Et si cette mère était coupable, Daniel ; si, fatalement entraînée à la suite de grands malheurs, elle avait contribué aux souffrances de votre père et aux vôtres?

— Mon père alors déciderait de mon devoir.

— Bien, Daniel. Vous êtes un grand et digne cœur. Ce n'est pas votre pitié que j'implorerai pour la femme qui n'a pas contribué à votre abandon, c'est celle de votre père adoptif. Cette pitié, je la réclame au nom du repentir et de la souffrance : mistress Donathan a été bien malheureuse.

— Elle! fit l'aveugle. Cette femme qui sert Félix Dumont, et ne doit pas ignorer ses crimes !

— Peut-être la Providence l'a-t-elle voulu ainsi, car c'est par cette femme que vous serez sauvé, comte de Baurain. Le dernier acte de sa vie réparera les autres ; et le pardon de son fils précédera le pardon de Dieu.

L'aveugle courba la tête sans répondre. Puis, tout à coup :

— Et son père, le père de Daniel, quel est-il ?

— Votre fils adoptif a dû la vie à un crime ; il ne doit jamais savoir le nom de son père. Endormie par un narcotique, livrée pendant son sommeil, alors qu'elle était encore presque une enfant, mistress Donathan a eu son heure de martyre. Un père inflexible lui a enlevé son enfant, pour la jeter aux bras d'un vieillard de soixante-dix ans. Osez, après cela, ne pas excuser ses fautes, comte de Baurain. Et vous, Daniel, maudissez-la. Elle est là tout près pour vous entendre.

— Menez-moi vers elle, dit le jeune homme.

— Et joins mon pardon au tien, Daniel, ajouta l'aveugle.

Le fils de mistress Donathan et de James Parker s'agenouilla devant son père d'adoption.

— Vous êtes grand comme Dieu, mon père, dit-il. Il n'y a pas dans l'âme de ceux qui vous aiment, une autre place pour un amour pareil à celui que vous inspirez.

— Je vais chercher mistress Donathan, dit l'ex-magistrat. Il ne faut pas qu'elle vous sépare.

Daniel et l'aveugle étaient enlacés dans une étreinte de père et de fils, quand l'Américaine entra dans la chambre ; elle bondit vers eux avec un cri sourd, dans lequel sembla avoir passé son âme ; car ses bras tendus se roidirent, ses yeux restètèrent fixes, et elle tomba aux pieds de l'enfant qu'elle eût voulu baiser.

— Ma mère ! murmura Daniel.

Il la releva, appuyant ses lèvres sur ce front décoloré, qu'en son âme il jura de faire revivre

Le soir de ce jour, M. Samson avait tracé un plan, dont chacun reconnut la sagesse, et qui fut, par conséquent, adopté, malgré la

douleur des séparations exigées par l'ex-magistrat, auquel tous promirent d'obéir aveuglément.

Quand il se présenta le lendemain chez la mère Baudruche, Alice vint à lui avec vingt questions aux lèvres.

— Tout va pour le mieux, lui dit-il pour la rassurer d'abord.

— Mais votre présence ici n'est-elle pas un danger?

— A moins que ce ne soit pour vous ou pour moi, il n'y a rien à craindre.

— Où sont-ils donc?

— L'aveugle est en villégiature chez Mme Mathieu.

— Oh! fit Alice en souriant, je ne serai plus inquiète pour lui. Ma mère trouvera moyen de le faire aussi heureux qu'il peut l'être. Mais Daniel?

— Ne me grondez pas, dit M. Samson, du ton de prière d'un homme qui est sûr d'obtenir ce qu'il demande. Je l'ai envoyé me chercher un renseignement.

— Où cela!

— Tout simplement à New-York.

— A New-York! exclama Alice. C'est une plaisanterie.

— Nullement. Il ne pouvait se marier sans papiers, n'est-il pas vrai?

— Mais puisqu'il n'a point de famille.

— Ces messieurs Dufresnay de Baurain, quand il leur fut confié par une main inconnue, ne voulurent pas que l'enfant privé de famille se trouvât embarrassé, s'il voulait un jour s'en créer une; ils lui firent établir un état civil sous le nom de Daniel Dufresnay, et l'adoptèrent avec toutes les formalités exigées par la loi. Ce sont les papiers qui concernent cet état civil que Daniel est allé cherché à New-York.

Alice, que rien ne pouvait surprendre, restait interdite en apprenant cette nouvelle inattendue.

— Alors, quand le verrai-je?

— Beaucoup plus vite sans doute que si les efforts, tentés par vous et moi pendant son absence, eussent amené ici les ennemis du comte de Baurain sur ses traces.

— Ah! je comprends. Vous avez trouvé un prétexte pour l'éloigner du péril. Vous avez bien fait.

Et le doux sourire de la jeune fille, éclairé par une larme, donnait à son joli visage un aspect d'aurore imprégnée de rosée.

— Il n'est point parti seul, reprit M. Samson.

— Qui donc l'accompagne ?

— Mistres Donathan.

— La gouvernante de Mathilde de Jehennes ! s'écria M[lle] Mathieu. La femme qui a prétendu reconnaître l'aveugle.

— Elle-même. C'est qu'il s'est passé des choses bien graves depuis votre absence, ma chère Alice.

— Dites-les-moi, je vous en prie.

— Daniel a retrouvé sa mère....

La jeune fille pâlit.

— Et malheureusement cette mère...

— C'est mistress Donathan ! exclama Alice. Pauvre Daniel !

— Daniel a pardonné au repentir, et l'Américaine, je l'espère, réparera ses fautes.

— Mais, son père ?... demanda la jeune fille anxieuse.

— Son père est un misérable dont il ne doit jamais savoir le nom. Je vous raconterai cette triste histoire, mon enfant, mais le lieu est mal choisi.

— Combien faut-il de temps pour aller à New-York ? demanda Alice.

— Dix à douze jours. Autant pour rester là-bas, je suppose, et pour revenir, cela fait en tout un mois à six semaines au plus. Mais, rassurez-vous, pour que le temps ne vous semble pas trop long, je vous prépare de la besogne.

— Tant mieux !

— Il faut qu'au retour de Daniel l'identité de l'aveugle soit prouvée.

— Cela serait plus facile, il me semble, si mistress Donathan était là.

— L'Américaine, qui m'a fait des aveux complets, les taira devant toute autre personne ; elle ne veut pas perdre M. de Baurain.

— Même pour son fils? demanda vivement Alice.

— Il y a des choses qui demanderaient beaucoup de temps à être expliquées ; ce n'est pas l'heure. L'Américaine a l'esprit un

peu affaibli ; il faut agir sans elle ; il est même plus facile d'agir pendant qu'elle n'est pas là.

— Que faudra-t-il faire ?

— Je n'ai pas encore de plan arrêté. Mais n'ayant plus rien à craindre pour l'aveugle et pour Daniel, nous aurons beaucoup plus de hardiesse, par conséquent plus de force.

— C'est vrai, approuva la jeune fille.

— Si je vous ai gardée à Paris, c'est que je pense avoir besoin de vous.

— Je l'espère bien. Et pour d'autres raisons encore, je ne suis pas fâchée d'y rester.

— Peut-on, sans indiscrétion, vous demander quelles sont ces raisons ?

— D'abord Baudruche, que je voudrais achever de guérir.

— D'autant plus qu'il nous sera un auxiliaire dévoué.

— J'y compte. Ah ! mais le départ de Daniel me fait oublier de vous annoncer une découverte utile.

— Laquelle ?

— Le pompier qui est venu au *Drap d'Or*...

— Eh bien ?

— C'est Gaspard.

— Ah! je comprends à présent pourquoi je lui inspirais tant de défiance.

— Baudruche parlait à peine, qu'en me le désignant, il a prononcé tout bas ce mot, : le pompier. J'ai compris et il me semble à présent qu'il est impossible de ne pas faire la lumière sur M. de Baurain.

— Mistress Donathan ne parlant pas, il restera des points obscurs.

— Elle parlera.

— J'en doute; d'autant plus qu'elle ne peut le faire sans se compromettre elle-même, et qu'étant la mère de Daniel, il est difficile de la pousser dans cette voie. Mais vous m'avez dit que, pour plusieurs raisons, vous étiez contente de rester à Paris, et jusqu'à présent je n'en connais qu'une : le désir de guérir Baudruche.

— La seconde, c'est d'être utile à Clémence Dupeuty, que j'ai vue en prison. La connaissez-vous?

— J'ai entendu parler de cette jeune fille, mais je ne la connais pas.

— Mme de Baurain mourante l'a fait appeler secrètement, et lui a remis entre les mains pour trois cent mille francs de diamants, en la chargeant d'une mission qu'elle a acceptée. Sa femme morte, M. le vicomte a fait faire une perquisition chez elle, on a saisi les diamants, et elle a été arrêtée.

— Vous répondriez de l'honnêteté de cette jeune fille?

— C'est l'honneur, la probité même.

— Alors, il doit y avoir quelque mystère là-dessous.

— D'autant plus que M. le vicomte de Baurain se trouve être son père, chose non moins étonnante que la maternité de mistress Donathan.

— Et, malgré cela, il la maintient en état d'arrestation.

— A cause de cela, sans doute, il y tient davantage. Or, j'ai pensé m'adresser à vous, mon ami, pour savoir ce que l'on pourrait tenter dans l'intérêt de la pauvre Clémence.

— Si les diamants ont été trouvés chez elle, et si elle persiste à taire l'usage qu'elle en voulait faire par ordre de la vicomtesse, il est à peu près inutile de rien tenter.

— Alors, qu'arrivera-t-il?

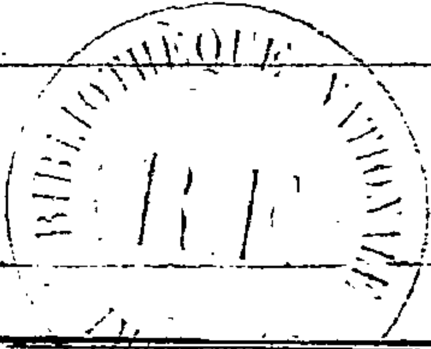
— Elle sera condamnée à cinq ou dix ans de réclusion.

— Mais c'est impossible! Je vous jure, monsieur, qu'elle est innocente.

— Pourquoi refuse-t-elle de fournir les preuves de son innocence?

— Parce qu'elle a promis de garder un secret qui n'est pas le sien.

Peut-être autrefois le commissaire eût-il eu un doute en face d'une pareille affirmation. Se laisser condamner, déshonorer, emprisonner pour garder le secret d'un autre, c'est plus que de l'honnêteté, plus que du dévouement, plus que de l'héroïsme; c'est presque de la folie. Voilà ce que se serait dit le magistrat, habitué à juger les hommes par le grand nombre. Mais, depuis qu'il avait changé de route pour arriver cependant au même but,





Le magistrat mit un genou en terre.

il voyait autour de lui, depuis l'homme du monde, victime d'un adroit coquin, jusqu'à la femme du peuple, l'ex-vivandière, tant d'abnégation, de grandeur, et pourtant de simplicité, qu'il eût cru volontiers à l'impossible dans le sublime.

— Mon enfant, dit-il d'un ton grave, je ne refuse pas mon aide à cette innocente; elle n'est pas coupable et vous vous inté-

ressez à elle, double droit à mes sympathies. Mais si elle n'a à offrir que sa parole, contre une accusation dont les preuves sont écrasantes, elle est à l'avance condamnée.

— Mme de Baurain avait laissé chez elle un écrit par lequel elle reconnaissait avoir disposé de ses diamants; on ne l'a pas trouvé.

— Parce que, sans doute, il y avait des gens intéressés à le détruire.

— Clémence espère qu'il y en a un autre entre les mains d'un valet de chambre qui était dans les secrets de la vicomtesse.

— Si cet homme est honnête, cela peut la sauver.

— Je lui ai promis d'aller à S... voir cet homme.

— Rien ne vous empêchera de tenir votre parole. Mais pourquoi n'a-t-elle point déclaré cette circonstance au juge d'instruction?

— Parce qu'elle ne veut pas que M. de Baurain la connaisse.

— C'est là un excès de prudence fort explicable.

Alice et le commissaire causaient dans la chambre de Jérôme, ainsi que cela se pratiquait chez la mère Baudruche, depuis la maladie de son petit fils. Un grand bruit de tambours, de clairons et de cris populaires, montant de la rue Saint-Denis, les interrompit. En même temps, la grand'mère appelait Alice.

Le malade voulait savoir d'où venait ce tapage.

— Ce sont les troupes qui partent pour la frontière, répondit M. Samson; le peuple les accompagne et cherche en vain à leur donner la confiance qui n'est peut-être pas en lui. Les gamins chantent victoire; mais les femmes pleurent et les soldats sont mornes. C'est un triste départ.

M. Samson, en parlant ainsi, ne croyait pourtant pas aux terribles évènements qui allaient suivre, et s'il n'avait pas grande confiance dans une victoire, il pensait du moins qu'une première défaite serait suivie d'une intervention des puissances européennes, et d'un traité de paix plus ou moins onéreux pour la France, mais seulement en milliards. Le sort de l'Alsace et de la Lorraine n'était pas mis en doute, même par les plus pessimistes. Ce qui attristait péniblement au commencement de cette guerre, c'était le départ de toute cette jeunesse pleine de vie, pleine de

sève, qui allait, on ne savait où, s'offrir en hécatombe, pour expier le crime ou l'incurie de quelques-uns.

On sentait comme un pressentiment douloureux chez le peuple; et le peuple, c'est le cœur de la France. L'enthousiasme avait des sanglots, et le patriotisme, des réticences. Tout cela allait se confondre en un élan spontané, universel, le jour où l'ennemi mettrait le pied sur le territoire, le jour où l'on saurait combattre, non plus pour l'ambition d'un homme, le caprice d'une femme, mais pour la patrie en danger. Alors, il serait bien tard, peut-être. Qu'importe ? pour le peuple, il est toujours l'heure de mourir quand on ne peut plus vaincre. Il semblait dormir à l'appel de son empereur, il se réveilla libre et prouva, par son désespoir même, qu'il était encore grand.

— Mademoiselle Alice, demanda Baudruche de sa voix adoucie, en même temps qu'affaiblie par la souffrance, est-ce que je guérirai assez vite pour me faire soldat ?

— Oui, dit-elle.

Elle n'en pensait rien, croyant, comme beaucoup d'autres, que la guerre serait de courte durée. Mais elle ne voulait pas enlever à ce coupable le refuge, à ce regret du passé l'espoir de l'avenir. Il y a de pieux mensonges. Celui-là devait être une vérité.

XIX

LÉGER ALLIAGE. FAUSSE MONNAIE COURANTE.

M. Déparny, le juge d'instruction, était un excellent homme, chez lequel une seule chose étonnait, c'était qu'il eût du goût pour cette fonction sérieuse, attristante, qu'il paraissait aimer, malgré la gaieté de son caractère et quelque petit penchant à la bonne chère et à la licence. Il est vrai que l'homme et le magistrat avaient deux vies bien distinctes, et que M. Déparny apportait

dans ses fonctions toute la gravité que lui imposait sa conscience. Il était prêt à toute heure, lorsqu'il s'agissait d'un interrogatoire, et on le voyait quitter le monde ou la table, s'il était appelé ailleurs, avec l'empressement d'un amoureux pour la femme qu'il aime. Son exactitude ne connaissait aucune raison d'excuse; il ne savait pas transiger avec les devoirs de la magistrature.

Dans la vie intime, il se montrait aussi joyeux, aussi insouciant qu'il était froid et réfléchi au palais. Bon mari, père de famille adoré, on attribuait la légèreté de son humeur joyeuse au bonheur sans nuage de son intérieur. Cependant, M. Déparny avait une faiblesse fâcheuse, déplorable, mais si cachée qu'on n'avait même pas besoin de la lui pardonner. Il aimait les jeunes filles, les frais visages, les grâces d'enfant, en dépit de ses cheveux grisonnants, de son front dégarni et de son naissant embonpoint. Hâtons-nous de dire que nous avons bien nommé cela une faiblesse, car ce n'était pas un vice. Et si le magistrat se laissait aller parfois aux jeunes et faciles amours, il n'avait pas, sur sa conscience de mari et de père de famille, un cas grave de séduction ou de corruption envers une mineure quelconque.

Mme Déparny, assez sotte, plus laide que belle, petite, grassouillette et romanesque, à la façon des fillettes sans passions qu'on marie au sortir du couvent, n'avait jamais eu à se plaindre du mariage, et le disait à qui voulait l'entendre, ce qui assurait la quiétude du magistrat vis-à-vis du monde. Mais la moindre infidélité de son mari l'eût désespérée, et il est bien certain que ce désespoir eût été chanté à tous les échos d'alentour, ce qui aurait jeté sur le coupable une certaine dose de ridicule, ce bobo qui blesse les plus forts, et dont un homme public ne se relève pas.

C'est parce qu'il savait cela, sans doute, que M. Déparny prenait tant de souci de sa petite femme, et si grand soin de lui cacher ses peccadilles.

Hors cela, nous l'avons dit, le juge d'instruction était un homme presque parfait. Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre. Nous le condamnerons après.

Il sortait de Saint-Lazare, où il avait vu et interrogé de nouveau Clémence Dupeuty, qui s'était décidée à lui livrer la lettre d'Herminie de Baurain. Cette affaire le préoccupait, soit qu'il y

pressentît un mystère autre que celui qu'il était chargé d'approfondir, soit que la jeunesse et la beauté de la jeune fille eussent agi sur son esprit et sur son cœur, d'une façon tout attendrissante. Il se sentait disposé à la bienveillance, la démarche qu'il venait de faire le prouvait du reste, et il allait, sans perdre une heure, trouver Mlle de Bans, la dépositaire de la lettre qui devait en partie innocenter sa jeune accusée.

Il était venu à pied, et la course était longue du faubourg Saint-Denis à la rue Saint-Dominique. M. Déparny vint chercher un remise boulevard Magenta. Il suivait la rue de la Fidélité, dont les trottoirs étroits rendent la circulation assez difficile à certaines heures, lorsqu'une femme, traversant la chaussée, vint sauter sur l'asphalte, devant lui, en relevant sa jupe dans un mouvement plein de grâce et de désinvolture, pour éviter l'éclaboussure du ruisseau. Le magistrat se fit homme instantanément devant la jambe fine, ronde, qui se laissait voir de si bonne grâce, et l'admirable petit pied étroit et cambré qui la terminait. Au palais, peut-être n'eût-il voulu rien voir de tout cela; mais en pleine rue, en plein soleil, on ne saurait être aveugle, en vérité. L'éternelle légende du passé sera toujours l'histoire du présent; Adam suivra Eve, dût-elle lui faire avaler, non-seulement la pomme, mais le serpent avec, dût-il être sûr d'en étouffer.

— Le joli pied! murmura M. Déparny.

Celle à qui il appartenait entendit l'exclamation basse, et se retourna en riant d'un petit air moqueur, adorable. Elle avait un minois de seize ans, qui pouvait faire oublier le reste.

Le juge d'instruction ne pensa plus à Clémence.

Puis, voilà qu'en se retournant, la jeune fille, qui avait à peine posé la pointe du pied sur bord du trottoir encombré, glissa, et jeta un cri, en descendant malgré elle dans le ruisseau.

M. Déparny se précipita pour la soutenir ; elle s'accrocha à son bras.

— Je crois que je suis blessée, dit-elle.

Elle ne riait plus; deux grosses larmes de souffrance n'osaient pas tomber de ses grands yeux naïfs.

— Je vais faire approcher une voiture, dit le magistrat.

— Non... merci, monsieur. Attendez... je crois qu'avec un aide, je pourrai gagner un banc du boulevard.

Elle voulut faire un pas. Elle boitait fort et s'appuyait encore plus fort au bras complaisant qui s'était offert à elle.

— C'est ma faute, dit M. Déparny d'un air qui voulait être désolé, mais n'y parvenait guère.

Elle le regarda, si sincèrement étonnée, qu'il n'osa rappeler la cause première de l'accident, c'est-à-dire son exclamation admirative.

Lentement, pas à pas, ils arrivèrent où voulait aller la jeune fille, jusqu'auprès d'un banc où elle se laissa tomber en disant :

— Merci, monsieur.

— Mais, ma pauvre enfant, vous ne pouvez rester ainsi.

— Oh! cela se passera tout à l'heure.

Elle pâlissait.

— Je crois que mon pied enfle, reprit-elle.

En se courbant pour enlever les boutons de sa petite bottine à talon haut, son corsage s'écarta un peu; elle souffrait trop pour y prendre garde.

— Je ne peux pas, cela me fait trop mal! dit-elle avec dépit, moitié riant, moitié pleurant, en se relevant avec vivacité.

Son mouvement fut si brusque qu'il surprit M. Déparny en flagrant délit de curiosité. Le chignon de blonds cheveux, un peu exagéré de la jeune fille, souleva le menton du magistrat lui faisant relever la tête et se mordre la langue.

— Oh! pardon! fit la blessée, pendant que M. Déparny prenait rapidement son mouchoir et le portait à sa bouche pour l'en retirer bientôt taché de sang.

— Que je suis malheureuse! s'écria la jeune fille. Vous êtes bon pour moi, monsieur, et je vous fais mal.

— Ne vous inquiétez pas de cela, mon enfant; mais bien plutôt de vous.

Le juge d'instruction s'essuyait les lèvres et parlait avec une petite difficulté qu'il ne voulait pas sentir.

— Voyez-vous, il est impossible que vous regagniez à pied votre domicile. Avez-vous des parents?

— Non; je suis seule.

— Pauvre petite! je vais vous accompagner, je vous enverrai un médecin, et vous me permettrez de prendre de vos nouvelles, n'est-ce pas?

— Oh! monsieur, que de bontés...

Un gamin passait en sifflottant l'air du *Pied qui r'mue.*

— Va chercher une voiture à la station la plus proche, dit le magistrat, en jetant à l'enfant, ravi de cette bonne aubaine, une pièce de un franc.

— Mon Dieu! que je souffre! Je n'y tiens plus, sanglotta la blessée.

— Du courage! nous serons bientôt chez vous.

— Si seulement ces boutons étaient détachés, il me semble que cela me soulagerait.

Comment laisser souffrir de la sorte une jeune et belle enfant qui vous indique le moyen de calmer sa souffrance? Le magistrat mit un genou en terre, et descendit pour un instant aux fonctions de valet de chambre.

Il passait peu de monde en ce moment dans le haut du boulevard Magenta; mais M. Deparny, malgré son désir humanitaire, ne put s'empêcher de songer au ridicule de sa situation; et la pensée que des gens de sa connaisance pouvaient le surprendre ainsi, lui donna le frisson. Il voulait aller vite. La bottine serrait le pied d'une façon désespérante; les doigts du malheureux, inhabitués à un pareil travail, n'en venaient pas à bout. Il lui surgit une inspiration. Ce fut comme une lumière qu'il saisit. Dans sa poche, il y avait un canif; couper la bottine allait délivrer d'un seul coup les deux patients.

La jeune fille vit ouvrir la lame menaçante.

— Qu'allez-vous faire? s'écria-t-elle.

— Mettre un terme à vos souffrances

— Couper ma botine! pas de ces plaisanteries-là. Jamais! Elles m'ont coûté seize francs!

Il n'y avait plus de larmes dans les yeux de la blessée, dont le saisissement paralysa jusqu'au sentiment de la douleur, puisqu'elle retira son pied avec la vivacité d'une personne tout à fait valide.

Cette peur de perdre seize francs émut de pitié le juge, qui dit

en reprenant doucement la jambe qu'on lui avait retirée si brusquement :

— Je vous en donnerai d'autres.

— Ah ! vous avez toutes les bontés, monsieur.

Et elle se laissa faire, en jetant quelques aïe ! aïe ! qui prouvaient que toute frayeur était passée.

— Que diable faites-vous là, mon cher magistrat? dit une voix, qui dut donner à M. Déparny un avant-goût de la trompettte du jugement dernier.

— Un magistrat! fit la jeune fille. C'est un magistrat!

Elle riait, regardant sans pitié l'homme généreux venu à son secours, qui se relevait, bégayant, ahuri, trébuchant.

—Je... je voulais secourir mademoiselle, qui s'est blessée... dangereusement, tout à l'heure, monsieur le comte.

— C'est fort bien à vous; mais mademoiselle ne me paraît pas en si grand danger, si j'en juge par la fraîcheur de ses joues.

— C'est une entorse, répliqua sans savoir M. Déparny.

Le malheureux fonctionnaire roulait des yeux presque hagards; il suait à grosses gouttes, il avait des hoquets presque convulsifs. Mais à seize ans, on n'a de pitié que pour les choses du cœur.. quand on en a. La blessée partit d'un franc éclat de rire.

— Qu'est-ce que cela veut dire? fit le magistrat.

— Voilà la voiture demandée, mon bourgeois, cria le gamin, en ouvrant la portière d'un fiacre arrêté près du trottoir.

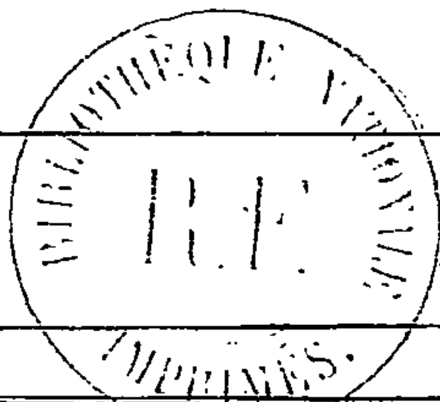
La jeune fille se leva, leste et moqueuse.

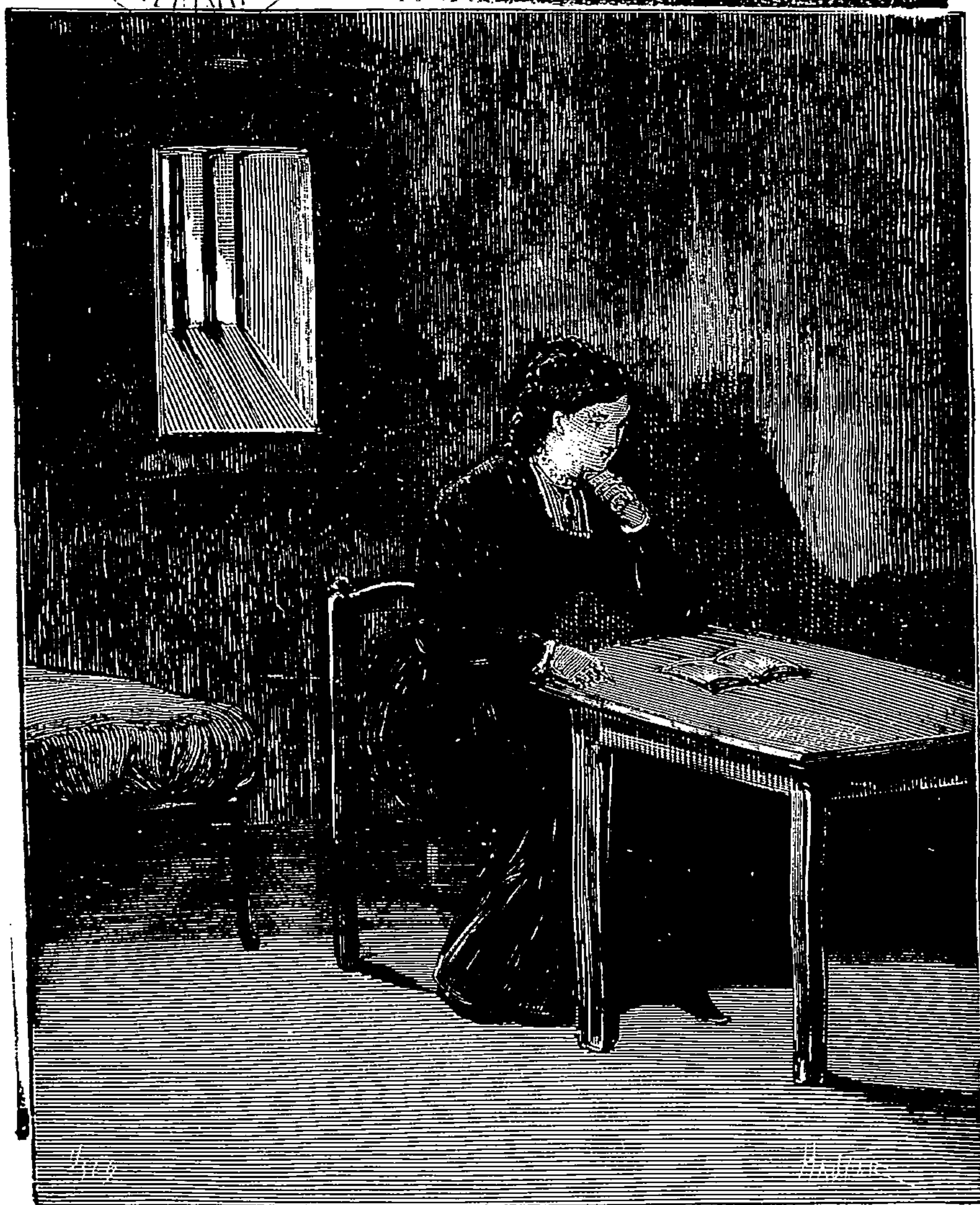
— Il me reste à vous remercier, monsieur, dit-elle. Voilà une heure que je m'amuse, et j'ai une commission à faire pour ma patronne. Cette voiture réparera le temps que j'ai perdu.

Elle s'enfuit et sauta dans le fiacre; puis, de la portière, envoya de sa main mignonne, au juge d'instruction, le plus charmant baiser qu'il eût rêvé dans ses plus belles nuits.

Elle dit une adresse, le cocher fouetta son cheval, et, à ce bruit sec du claquement de la ficelle, se joignit le bruit prolongé d'un nouvel éclat de rire.

M. Déparny n'était pas encore sorti de l'éblouissement. Il regardait la place que venait de quitter la voiture, la bouche ouverte, es bras p endants, comme un homme saisi qu'il était.





Cette pauvre jeune fille doit bien souffrir en prison.

M. de Baurain, qui venait de lui parler, lui mit une main sur l'épaule. Cela le réveilla. En même temps la voix flûtée du gamin qui, en véritable enfant de Paris, avait deviné la mystification, lui demandait :

— Voul.z-vous l'adresse, mon bourgeois? je l'ai entendue.

Le réveil du magistrat n'était pas celui du lion, mais celui d'un

homme de fort mauvaise humeur; le gamin paya pour les autres. Il reçut un coup de pied dans sa culotte et se mit à hurler. M. de Baurain lui jeta cent sous qu'il ramassa. Puis, pour achever de se consoler, il se retourna en fuyant, et fit à M. Déparny un gigantesque pied de nez. Mais celui-ci ne sentait, ne voyait plus rien. Le baiser de l'ouvrière, bien autrement impertinent, lui pesait sur le cœur.

— Allez-vous m'expliquer ce que tout cela veut dire? demanda M. de Baurain avec son plus fin sourire. Ou bien, est-il discret de me retirer?

M. Déparny prit le bras du comte et l'entraîna.

— Je viens d'être mystifié, dit-il, de la plus étrange façon.

— Vous! c'est à n'y pas croire.

— Et pourtant rien n'est plus vrai. Mais la pire mystification n'est pas celle de cette enfant, qui s'est moquée de moi et qui a peut-être bien fait; c'est celle du destin qui vous a placé sur mon chemin, juste au moment où je ne voulais y voir personne.

— Le destin est aveugle, c'est connu, mon cher magistrat, et encore plus sourd qu'aveugle. Mais pourquoi trouver ma présence fatale? Doutez-vous de ma courtoisie? Et qui de nous pourrait dire qu'il n'a pas été, au moins une fois, mystifié dans sa vie?

— Alors, cher comte; je n'ai pas besoin de réclamer votre silence sur cette sotte aventure?

— Comment donc! est-ce que demain je ne peux pas avoir à réclamer de vous un service? pourtant, j'y mets une condition.

— Laquelle?

— C'est que je vous emmène dîner.

— Les conditions qui sont un plaisir ne sont pas des conditions, répondit M. Déparny, rassuré sur les suites de sa mésaventure, mais toujours honteux qu'un homme de son monde en eût été témoin.

Malgré l'assurance que lui donnait M. de Baurain, il avait le frisson à la seule pensée du mal que pouvait lui causer une indiscrétion. Le ridicule dans le monde, le discrédit au palais, le trouble dans son ménage, c'était là autant de résultats fâcheux, parmi lesquels il n'eût pu dire celui qu'il redoutait le plus. Aussi,

le comte lui eût-il à cette heure demandé l'impossible, qu'il l'aurait trouvé. Faire de cet homme son obligé, se l'attacher par un service quelconque, tel était le rêve qui achevait de faire oublier au juge d'instruction l'affaire pour laquelle il venait au boulevard Magenta chercher une voiture.

Les deux hommes marchaient depuis un instant, quand M. de Baurain fut saisi d'un scrupule, et s'arrêta subitement pour dire :

— Mais, en vous imposant une pareille condition, mon ami, je ne suis un obstacle à aucun projet, je l'espère, encore moins à l'accomplissement d'aucun devoir ? J'aimerais mieux renoncer au plaisir qu'elle me procure.

— Rassurez-vous, mon cher comte, le reste de ma journée m'appartient.

— A la bonne heure.

— J'avais bien une course utile, que j'allais faire au moment où cette petite m'a fait croire qu'elle était blessée; mais elle peut aisément se remettre.

— Loin d'ici ? demanda le comte avec indifférence.

— Rue Saint-Dominique.

— Bon, pensa Gaston de Baurain, c'est déjà un renseignement. Il allait rue Saint-Dominique en sortant de Saint-Lazare ; donc la lettre d'Herminie a été déposée par Clémence dans cette rue. Reste à savoir quelles sont les gens que voyait cette fille rue Saint-Dominique. Notre magistrat n'ira certainement pas ce soir ni demain de grand matin. J'ai à moi une nuit et une matinée pour chercher, c'est suffisant.

Il reprit :

— Si vous voulez y aller avant de dîner, je vous attendrai chez Brébant.

— Merci. Je vous assure qu'il n'y a nul inconvénient à remettre à demain cette démarche.

La table, une autre faiblesse de M. Déparny, quoiqu'il n'y commît point d'excès, acheva de rétablir l'équilibre dans ses facultés un instant troublées.

Quand le moment fut opportun, M. de Baurain entama le juge d'instruction.

— Puisque le hasard nous réunit ce soir, mon cher magistrat, permettez-moi de vous recommander une pauvre jeune fille, qui vous a été livrée ces jours-ci par mon frère, et dont l'avenir est perdu si vous n'avez pitié d'elle.

— Hélas! mon cher comte, la pitié nous conseillerait mal, si nous la consultions souvent pour rendre nos arrêts. Cependant je dois avouer que la prisonnière, à laquelle vous semblez vous intéresser, me paraît à beaucoup d'égards mériter cet intérêt, et que moi-même je serais heureux de pouvoir l'innocenter.

— L'espérez-vous ? demanda le comte.

— Je ne puis encore rien préjuger à ce sujet.

— Mon frère a regretté cette arrestation, à laquelle il ne songeait point, en faisant faire une perquisition au domicile des Dupeuty, pour retrouver les diamants de sa femme.

— Êtes-vous au courant de l'histoire de paternité?

— Parfaitement. Mais ce n'est pas à cela que j'attache la moindre importance. J'ai connu Louise Blanchart et sa mère, alors que René avait des relations avec cette petite ouvrière, dont la conduite laissait à désirer depuis longtemps déjà. Il l'a du reste à peine connue; il était fort jeune et sortait du lycée de New-York. Nous étions alors de passage à Paris. Si Clémence est la fille de Louise Blanchart, je crois qu'elle aurait fort à faire pour trouver une paternité. Mais cela ne peut la rendre, ni plus, ni moins coupable, et ce n'est pas là ce qui me fait m'intéresser à elle.

— Qu'est-ce donc ?

— Son intimité d'enfance avec ma nièce Mathilde de Jehennes, qui ne peut se consoler de l'arrestation de son ancienne compagne, et me jure qu'elle est innocente. Du reste, tous ceux qui l'ont connue sont prêts à affirmer le même serment. Elle avait plusieurs jeunes élèves : Mlles de Saint-James, la jeune Victoire de Menneville et son amie intime Aline de Bans, la cousine du duc de La Coste, un de nos amis communs: toutes, sans exception, offrent de servir de caution à leur professeur.

Au nom d'Aline de Bans, qu'il n'attendait pas dans cette conversation, le magistrat tressaillit. Cela fut aussitôt réprimé que ressenti, mais c'était assez pour le comte de Baurain, dont toute

la diplomatie tendait à ce but, depuis qu'il était à table avec le juge d'instruction.

— Tout ce que je puis vous promettre, dit celui-ci, qui voulait être agréable au comte dans l'espoir d'assurer sa discrétion, c'est d'employer tous les moyens en mon pouvoir pour faire la lumière sur l'amie de votre nièce. Mais si elle refuse de donner certains détails, l'instruction risque fort de rester dans les ténèbres

— Ma belle-sœur était une excellente femme, dit le comte, mais un peu romanesque. Je ne serais pas étonnée qu'elle eût donné réellement ces diamants à Clémence, si celle-ci a pu lui persuader qu'elle était la fille de son mari.

— Mais l'accusée nie avoir reçu ces brillants pour elle.

— Alors, je m'y perds, car elle se ferme ainsi la seule voie de salut qui lui soit ouverte.

— Je me suis en vain efforcé de le lui faire comprendre.

— Alors, je ne dirai pas à Mathilde que je vous ai vu.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne veux pas encore la désespérer.

— Vous ferez bien, d'autant plus que j'espère toujours faire jaillir la lumière de cette mystérieuse instruction.

— Alors, mon cher magistrat, je vous abandonne ma protégée.

— Comptez sur moi pour tout ce qui sera possible.

Les deux hommes se séparèrent, satisfaits l'un de l'autre. Mais, en montant dans un fiacre que le comte avait fait amener pour lui, le juge d'instruction se sentait un peu étourdi, ce qui l'étonnait fort. Heureusement il pouvait dire à sa femme en quelle compagnie il avait passé la soirée.

Quant à M. de Baurain, il recueillait encore une fois le prix de son astuce, vraiment infernale. La lettre de sa belle-sœur, dont il ignorait le contenu, et à laquelle l'accusée semblait attacher une si grande importance, inquiétait fort René. Il ne fallait point qu'elle tombât aux mains d'un tribunal, qui peut-être y démêlerait des vérités dangereuses. Avec la rapidité d'exécution qu'il mettait à toutes choses, il avait trouvé une jeune fille qui, pour cent francs, mystifia de grand cœur le magistrat, ne voyant à ce jeu qu'une innocente plaisanterie. Si M. Déparny n'avait point parlé, il l'aurait fait boire ; s'il ne s'était point enivré, il l'aurait

forcément endormi, certain qu'il n'était pas sorti de Saint-Lazare, sans avoir le nom et l'adresse du dépositaire de ce papier important, et qu'il trouverait l'un et l'autre sur lui.

De plus, la terreur qu'avait le magistrat de voir découverte sa petite aventure le lui livrait. Non pas que M. Déparny fût capable de vendre sa conscience; non pas qu'on pût espérer de lui des conclusions qui ne seraient pas selon ses convictions. Mais désormais, par égard, par reconnaissance pour le frère aîné, il devait ménager le cadet, et, presque à son insu, par intérêt pour lui-même, donner à l'accusateur des doutes au préjudice de l'accusée.

Il y a de la fausse monnaie qui joue si bien l'or pur. Il suffit de la toucher avec précaution pour n'en pas enlever le vernis. A cette condition, l'on s'en sert, et l'on trompe les autres, en se trompant parfois soi-même.

XX

OU UN JUGE D'INSTRUCTION ET UNE ACCUSÉE CHANGENT DE RÔLE

Il était plus de midi lorsque M. Déparny se présenta le lendemain chez ces dames de Bans. Celles-ci le connaissaient de nom; elles le savaient chargé de l'affaire Dupeuty; elles le reçurent avec empressement.

— Oh! monsieur, s'écria Aline, vous allez nous donner des nouvelles de Mlle Clémence. Quel bonheur!

— Hélas! mademoiselle, je ne pourrai vous donner sans doute celles que vous désirez.

— Cependant, monsieur, elle est innocente.

— Votre conviction m'en donne l'espoir, et je l'accepte.

— Nous n'en doutons pas, dit à son tour la mère, mais cette pauvre jeune fille doit bien souffrir en prison.

— Le courage ne lui manque pas.

— Ah! vous voyez bien, monsieur, que tous ceux qui la connaissent ont raison. Quand on est coupable, on perd le courage et la foi. M. l'aumônier de la prison nous le disait bien hier au soir.

— Vous connaissez l'aumônier de Saint-Lazare?

— Nous ne le connaissions pas hier, et nous sommes d'autant plus heureuses d'avoir fait sa connaissance, dit Mme de Bans, qu'il nous a promis de venir nous voir quelquefois.

— Il paraît si bon, ajouta la jeune fille, que je n'ai pas craint de le prier d'embrasser pour moi Mlle Clémence.

M. Déparny laissait parler ces dames et réfléchissait.

— Mais vous, reprit Mme de Bans, vous pourrez peut-être nous rassurer mieux que n'a pu le faire cet excellent abbé.

— Sur quoi?

— Sur l'issue de ce triste procès.

— Je ne puis rien dire encore. Mais j'espère beaucoup dans une pièce, que l'accusée m'autorise à réclamer à mademoiselle.

— A moi? fit Alice en tressaillant, pendant que sa mère regardait le magistrat avec défiance.

— L'auriez-vous égarée?

— Mais, monsieur... balbutia la jeune fille embarrassée.

— Ah! je comprends, dit en souriant M. Déparny, un dépôt confié ne se remet pas ainsi au premier venu, n'est-il pas vrai? Mais voilà de quoi vous rassurer.

Il tira de son portefeuille un papier, sur lequel étaient simplement écrits ces mots :

« Prière à Mlle Aline de Bans de remettre à M. le juge d'instruction, la lettre que je lui avais demandé de ne donner à personne ».

— Vous connaissez sans doute l'écriture de Mlle Dupeuty?

— Mon Dieu, non, monsieur; mais ce n'est pas là ce qui m'empêcherait de vous la livrer. Du moment où Mlle Clémence vous a dit qu'elle m'a déposé cette lettre, c'est qu'elle a confiance en vous, je ne saurais donc hésiter.

Et la jeune fille regarda sa mère, qui prit à son tour la parole :

— Aline, dit-elle, a remis cette lettre hier soir à l'aumônier de Saint-Lazare, qui est venu lui faire la même demande que la vôtre.

Le magistrat eut un soubresaut de surprise.

— C'est bien étrange, murmura-t-il.

— Oh ! mon Dieu ! est-ce qu'il pourrait résulter de cela, monsieur, quelque chose de mauvais pour Mlle Clémence?

— Je ne le suppose pas, car l'aumônier de Saint-Lazare est un homme honnête et bon, qui n'a pu faire cette démarche qu'à la prière de l'accusée. Mais je trouve étonnant que, m'étant chargé hier matin de faire auprès de vous cette démarche, la prévenue n'en ait pas attendu le résultat.

— En effet, répondit Mme de Bans, Mlle Clémence m'a paru être une personne sérieuse, réfléchie.

— Donc, interrompit le magistrat froissé, la défiance a été son mobile. Je ne crois cependant pas l'avoir autorisée.

— Oh ! monsieur, dit Aline en joignant les mains, pendant qu'une larme montait de son cœur à ses yeux, si vous connaissiez Mlle Clémence, vous ne l'accuseriez ni de cela, ni d'autre chose.

— L'accusée possède, en effet, les sympathies de tous ceux qui la connaissent; mais nous avons eu malheureusement de ces exemples-là, mademoiselle; et quoiqu'elle en tienne compte, la justice ne saurait s'appuyer sur des sympathies. On a vu des jeunes filles, au maintien modeste, à la physionomie naïve, s'être rendues coupables de crimes atroces et prémédités. Je ne veux pas dire que votre professeur soit dans ce cas, je désire même que cela ne soit point, et vous êtes dans votre droit en la défendant. Mais, je le répète, la bonne réputation de l'accusée ne saurait être une preuve d'innocence.

— Monsieur, demanda Mme de Bans, voulez-vous me permettre une observation ?

— D'autant plus volontiers que mon devoir est de recueillir les moindres détails, soit pour l'accusée, soit contre elle.

— Vous avez pu voir comme nous, monsieur, que tout en Mlle Clémence respire, non la douceur et la résignation, mais la franchise et la dignité.

— Oui, madame, mais ces natures fières, que leur éducation a



Il surprit son frère enfermé devant un bureau.

en quelque sorte préparées à une autre position que la leur, se révoltent parfois contre le sort. Et cette révolte est dangereuse.

— Non pas, lorsqu'elles ont fait, comme Mlle Dupeuty, du travail un devoir et une vertu. La justice doit chercher, je le sais bien. Mais il y a un mystère dans l'affaire de ces diamants; et il

me semble que si Mlle Clémence les avait volés son premier soin eût été de les cacher.

— Les coupables ont souvent de ces négligences inexplicables qui les perdent.

— Soit. Mais pourquoi ne pas dire que Mme de Baurain lui a donné ces diamants? Pourquoi ne pas les avoir remis à ma fille avec la lettre de la vicomtesse? Elle savait bien que d'elle nous accepterions, les yeux fermés, tous les dépôts possibles.

— Peut-être craignait-elle le contraire?

— Non. J'ai bien réfléchi à tout cela; pour moi, il n'y a qu'une chose supposable, parce qu'il n'y en a qu'une possible : Mme de Baurain mourante n'a pas appelé pour rien Mlle Clémence auprès d'elle, pendant l'absence de son mari. Elle a dû lui désigner l'emploi qu'elle ferait de ses diamants, en les lui donnant.

— Cela peut être. Mais, jusqu'à présent, l'instruction n'a rien découvert à ce sujet.

— C'est qu'alors Mlle Clémence a promis le secret, et qu'elle est femme à sacrifier sa vie et son honneur plutôt que de le trahir.

— Connaissiez-vous le contenu de la lettre qui vous a été déposée?

— Non, monsieur. Et hier soir seulement, par M. l'aumônier de la prison, nous avons appris que c'était une lettre de la vicomtesse de Baurain, dont l'accusée avait besoin pour sa défense.

— L'aumônier avait-il un mot de la détenue, l'autorisant à vous redemander ce dépôt?

— Nullement. Mais vous seriez venu avant lui et sans lettre, monsieur, que nous vous l'aurions remise de même.

Le juge d'instruction n'avait aucun soupçon, mais soit parce que la façon d'agir de Clémence lui déplût, et cela devait être; soit par habitude d'interroger, il demanda :

— Quelle heure était-il quand l'aumônier s'est présenté chez vous ?

— A peu près dix heures et demie.

— Oh! maman, fit Aline, il était bien près de onze heures, car, si tu te souviens, M. l'aumônier a beaucoup insisté sur l'avance

de nos pendules. Il voulait absolumenl qu'il ne fût que dix heures, sans doute pour excuser sa visite tardive.

— Ce devait être, murmura à part lui le magistrat, le moment où je me séparais de M. de Beaurain.

— En effet, ajouta-t-il tout haut, ce n'était guère l'heure de se présenter chez des personnes inconnues.

— Pour une chose si grave, dit Mme de Bans, il savait bien qu'il serait excusé.

— Elle ne pressait pas à ce point, répliqua M. Déparny, malgré lui préoccupé. Je ne trouve à cette action de l'accusée qu'un motif possible; c'est qu'après plus mûre réflexion, elle ait voulu revoir cette lettre avant de me la confier. Et pourtant, je lui avais affirmé que je venais chez vous en sortant de Saint-Lazare; elle n'a pu supposer que des empêchements inattendus me forceraient à remettre cette démarche.

— Monsieur l'aumônier ne nous a pas dit que vous deviez venir.

— Comment s'est-il exprimé?

— Avec émotion, et parlant de l'accusée dans des termes convaincus. Je vous avoue, monsieur, qu'il nous a été bien sympathique, et que nous avons admiré ce dévouement qui le faisait agir, malgré son grand âge.

— Vous dites? interrompit le magistrat, si brutalement qu'on eût pu l'accuser de manquer de savoir-vivre.

Et comme Mme de Bans restait interdite.

— Il est donc bien âgé? reprit-il.

— J'ignore son âge, que de trop durs labeurs ont peut-être avancé; mais physiquement, il porte soixante-dix à quatre-vingts ans.

— Ah! c'est à s'y perdre, murmura M. Déparny en se levant.

— De grâce, monsieur, ne nous quittez pas ainsi.

— Madame, dit le magistrat, grave et ému, l'aumônier de la prison, quoiqu'il ne soit pas un jeune homme, ne porte pas à beaucoup près l'âge que vous lui donnez. Excusez-moi si je me retire si précipitamment, et soyez assurée, ainsi que vous, mademoiselle, que je mettrai tout en œuvre pour faire la lumière sur votre protégée.

Il s'enfuit si vite que la mère et la fille, un peu ahuries, ne pu-

rent le remercier. Aline ouvrit une fenêtre pour le voir monter dans sa voiture.

— A Saint-Lazare ! cria-t-il au cocher, et vite !

Les deux femmes se regardèrent un instant en silence.

— Oh ! dit Aline la première, nous avons commis, j'en ai peur, une imprudence.

— Et pourtant, ce prêtre vénérable, si touchant dans son émotion, qui parlait de la détenue avec tant de sympathie et d'admiration.

— L'aumônier de Saint-Lazare n'est pas si vieux.

— Ils sont deux peut-être, et Mlle Clémence se sera adressée au plus âgé.

— Oh ! que Dieu t'entende ! murmura Aline, mais j'ai peur.

— Moi aussi, répondit Mme de Bans, malgré moi.

Elles étaient sous le coup de cette angoisse, quand on leur annonça un domestique de la maison de Menneville, qui apportait une lettre pressée. Mme de Bans reconnut l'écriture de la marquise et brisa le cachet. Elle tremblait. Après un malheur, il semble toujours qu'on doive en attendre un autre.

Mme de Menneville priait son amie d'accourir.

— Allons, dit-elle à sa fille. Victoire a bien changé depuis quelque temps; ton amitié ne doit pas lui être moins chère que la mienne n'est indispensable à sa pauvre mère.

Pendant que toutes les deux couraient à l'appel de la marquise, M. Déparny se rendait à Saint-Lazare, où il apprenait que l'aumônier n'avait pas quitté la prison la veille au soir. Ce fut un coup terrible pour cet homme dont les intentions étaient bonnes et la conscience, sinon timorée, du moins plus droite que beaucoup d'autres qui pourtant ne se reprochaient rien. Il est vrai que, pour un magistrat honnête, la pensée d'avoir, par sa faute, privé un accusé d'un moyen de défense ou d'une preuve de son innocence, doit être un douloureux remords.

Le juge d'instruction resta un moment accablé sous cette responsabilité, dont il n'avait pas jusque-là bien pesé toutes les exigences; puis il se releva, résolu à découvrir l'auteur de ce rapt et à le confondre, résolu surtout à réparer cette faute légère, qui avait des résultats si graves, et à sauver Clémence, qu'il jugea

dès lors victime de quelque machination, ou tout au moins de quelque erreur.

Il se rendit près de la jeune fille, qui fut frappée de son émotion et de l'altération de ses traits.

— Mademoiselle, dit-il, je viens m'excuser auprès de vous d'une négligence dont les suites seront, je le crains, désastreuses. Je viens surtout vous prier de m'aider à réparer une faute qui fera le malheur de ma vie, si elle ne l'est point.

— Je ne comprends pas, monsieur, répondit Clémence, qui se demandait ce que voulait dire cet exorde, dans le cas même où la lettre de la vicomtesse l'eût innocentée aux yeux du juge d'instruction.

— Je vais vous faire, mademoiselle, une confession entière; puisse ma sincérité trouver grâce devant vous.

L'accusée comprenait de moins en moins.

— Avez-vous la lettre de Mme de Baurain ? demanda-t-elle.

— Non. Un autre était allé la demander avant moi.

Clémence regarda le magistrat avec dédain et pitié à la fois.

— Personne que mon père, dit-elle, n'a eu connaissance de cette lettre; personne, pas même mon père, ne sait où elle est déposée. Et d'ailleurs, ajouta-t-elle, Alice de Bans est une honnête fille qui ne l'aurait pas livrée.

— Vous croyez que je mens ?

— Je crois que nul ne peut faire l'impossible.

— Quelqu'un l'a fait pourtant. Ecoutez, mademoiselle, je suis coupable de négligence en cette affaire, et, je vous l'ai dit, je veux réparer ma faute, mais il faut m'aider.

— Expliquez-vous.

— Je ne suis allé que ce matin chez ces dames de Bans.

— Qu'importe ?

— Un homme, un prêtre, qui s'est dit l'aumônier de Saint-Lazare, y était hier à dix heures du soir, et réclamait cette lettre en votre nom. Il parlait de vous comme un père parle d'une fille; et puis, c'était un prêtre. Ces dames pensaient que vous ne pouviez pas écrire; elles ont cru au dévouement de l'aumônier, et ont accédé à sa demande.

— Monsieur, je vous répète que c'est impossible, à moins que vous-même, depuis hier, vous n'ayez parlé.

— Il faudrait donc que je fusse un misérable.

— Ou un imprudent.

— Je n'ai vu personne.,.

Le magistrat n'acheva point sa phrase.

— Ah! fit-il. J'ai dîné hier soir avec le comte de Baurain, que j'ai rencontré par hasard. C'est justement là qu'est ma faute.

— Oui, dit Clémence, car vous aurez parlé.

— Oh! quand à cela, je suis prêt à affirmer le contraire.

— Le comte de Baurain est bien adroit, dit l'accusée.

— Quand cela serait, notre profession nous met, par l'habitude, à l'abri de la ruse. Mais le comte paraît s'intéresser à vous, ajouta le magistrat.

— Oui, cela doit être, fit Clémence sans raillerie.

— D'ailleurs, reprit le juge en suivant sa pensée, j'ai quitté M. de Baurain vers dix heures et demie, et c'est juste à cette heure que le faux aumônier s'est présenté chez ces dames de Bans.

— Êtes-vous bien sûr, monsieur, de l'heure à laquelle vous avez quitté le comte de Baurain.

— C'est lui qui a regardé sa montre, en envoyant chercher un remise pour lui et un pour moi.

— Vous avez quitté le comte avant dix heures, monsieur, affirma Clémence; et il serait inutile de chercher ailleurs que chez les deux frères l'auteur du rapt dont je suis victime.

— Mademoiselle, cela serait grave.

— Plus encore que vous ne supposez, monsieur.

Le magistrat se promena un instant en silence; puis il revint auprès de Clémence.

— Mademoiselle, je vais vous adresser une prière.

— Parlez, monsieur.

— Je vous crois innocente; mais je ne pourrai vous empêcher d'être condamnée

— C'est un malheur pour moi, monsieur.

— Dites-moi tout, je vous en supplie!

— J'ai dit tout ce que je pouvais dire.

— Le serment que vous avez fait à d'autres, je vous le ferai ; je garderai pour moi votre secret.

— Alors, dit Clémence, avec un sourire moqueur et plein d'amertume, à quoi m'avancera cette confidence, ce serment trahi que vous me demandez ?

— Quand je serai renseigné, je ne frapperai point dans le vide. J'agirai pour vous.

— Pas plus que moi, du moment où vous serez lié par une promesse de silence.

— Vous vous défiez de moi ! s'écria le juge.

— Je me défie du sort qui m'a déjà tant de fois trahie, et de tous les hommes que, jusqu'à présent, j'ai vus si mauvais. Que voulez-vous, monsieur? vous me dites hier qu'une lettre, dont j'hésitais à me défaire, peut me sauver ; je suis prisonnière et ne peux, par conséquent, aller moi-même la chercher ; je vous confie le nom de la dépositaire, vous m'affirmez que vous vous y rendez...

— Et je me laisse entraîner ! interrompit le magistrat avec une certaine violence, comme un enfant, comme un fou, me disant que la chose peut se remettre au lendemain. Je suis coupable, et vous pouvez m'accabler, mademoiselle, mais je ne pouvais prévoir ce résultat.

— Qui sera pour moi la condamnation, sans doute, dit Clémence ironique. Non, monsieur, je ne parlerai point. Non, je ne livrerai pas le secret d'une morte. Un serment n'a point pour moi plus de valeur qu'une promesse. Qui peut trahir l'une, doit infailliblement trahir l'autre.

— Vous êtes bien sévère, mademoiselle.

— Eh ! pour qui le serait-on, monsieur, sinon pour un magistrat, pour un juge ?

— Vous avez raison, dit M. Déparny, que ce malheur dont il était cause venait de vieillir pour toujours. On n'accepte pas des fonctions, d'où dépendent l'honneur et la vie des hommes, sans être à l'avance résolu à tout sacrifier : goûts, plaisirs, fortune, et, si le devoir le commande, jusqu'à la famille. Je ne l'ai pas compris, et saurai m'en punir, si je ne parviens pas à réparer ma faute. Vous ne croyez pas en ma sincérité, mademoiselle ; vos

doutes sont ma première expiation. Mais je vous les ferai regretter : ce sera ma compensation.

Clémence s'inclina sans répondre.

— Je ne vous dis pas : courage ! reprit le juge d'instruction, qui semblait en avoir plus besoin que l'accusée; les gens qui ont votre orgueil n'en manquent jamais. Je ne sais combien de temps durera mon enquête, mais je vais la commencer sur l'heure.

— Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil ? demanda la jeune fille.

— Je vous en prie.

— N'égarez pas vos recherches au-delà de ces messieurs de Baurain. Vous trouverez.

XXI

OU LA PATERNITÉ FRATERNELLE S'ACCUSE, APRÈS VINGT ANS, JEUNE COMME AUX PREMIERS JOURS.

Le préfet de S... était tous les jours sur le chemin de la capitale; on parlait beaucoup de son zèle, qu'on attribuait à la crainte de l'approche des Prussiens, crainte que l'on commençait à se communiquer tout bas; et aux mesures à prendre pour le cas où la ville serait menacée par l'ennemi. Le vicomte déployait une activité incessante dont on ne connaissait pas le but, mais qu'expliquaient les embarras de l'administration supérieure, par laquelle on le croyait appelé à Paris. Hélas ! il ne songeait guère à cette portion de la France qui lui était confiée, ni à la France elle-même. Ce qui l'attirait loin de S..., c'était sa passion nouvelle, que l'aveu de son frère avait faite jalouse, et qui, loin de Mathilde, ne lui laissait plus un instant de repos.

Il venait d'arriver à l'hôtel de Baurain, où le comte ne l'atten-



Un complice, ou lui-même, affublé d'un costume de prêtre...

dait pas. Mais, à toute heure et toujours, il était le bienvenu. Il surprit son frère, enfoui devant un immense bureau, dans des tas de papiers et de registres de toutes sortes.

— Eh ! bon Dieu, dit-il, d'où viennent toutes ces paperasses, et qu'en veux-tu faire?

— Je réponds à la seconde question : il serait trop long de sa-

tisfaire à la première. Je veux brûler tout ce qu'il n'est pas d'une absolue nécessité de conserver.

— Est-ce que tu repars?

— Je ne crois pas; mais à la veille d'évènements comme ceux qui se préparent, il est bon de mettre ordre à toutes ses affaires.

— Tu veux parler de l'envahissement du territoire?

— Oui; car cet envahissement va bientôt s'étendre jusqu'à nous.

René fit un geste d'incrédulité.

— L'ennemi sera aux portes de la capitale avant qu'on soit prêt à l'y attendre.

— Et que crains-tu de cet état de choses, frère? demanda le préfet.

— J'en espère, pour nous, cher enfant, un triomphe définitif, un repos assuré par la perte de ceux qui nous gênent. Hélas! il faut bien l'avouer, sans cette guerre, sans ces défaites, sans le siège de Paris, qui viendra à son tour nous apporter du temps et des moyens, il y aurait quelques nuages menaçants dans notre ciel. Heureusement, le vent d'Allemagne les chasse; ils crèveront sur d'autres pour les engloutir, après avoir passé sur nous. Mais, j'avais donné l'ordre de me servir ici à déjeuner; si tu le veux, nous y resterons et nous causerons à table; j'ai des nouvelles assez importantes à t'apprendre. De cette façon, tu ne perdras point de temps, et tu pourras te rendre chez Mathilde sitôt après le déjeuner.

— Donne-moi de ses nouvelles, dit René.

— Je ne l'ai pas vue depuis ta dernière visite, mais j'ai envoyé chez elle ce matin.

— A-t-elle enfin éloigné ses deux prétendants?

— Je me suis chargé de Guillaume, qu'elle doit achever d'exécuter à cette heure. Quant au jeune de La Coste, c'est ce soir même qu'elle fera de lui un patriote.

— Et tu es certain qu'il partira?

— Je n'en doute nullement.

M. de Baurain fit jouer un ressort, l'immense bureau se re-

ferma dans toute sa longueur, sur l'amas de papiers qui disparurent.

Puis il sonna. Et bientôt les deux frères furent à table.

— J'espère que nul autre motif que celui de revoir ceux que tu aimes, n'a fait avancer ton voyage d'un jour, dit le comte à son frère, dès que le domestique fut sorti.

— Au contraire; je crains d'avoir à t'apprendre une chose fâcheuse.

— Laquelle?

— Je crois que Romain me trahit.

La physionomie de Gaston de Baurain s'assombrit.

— Je vais te raconter les faits: tu en jugeras mieux que moi.

— Je t'écoute.

— J'avais, selon ton conseil, établi un cordon de police autour de la préfecture et dans la gare du chemin de fer. Il ne peut rien se passer, ni à l'intérieur de ma maison, ni au dehors, que je ne sois instruit. Un homme est descendu du train venant de Paris, un soir, pendant que j'étais ici, et il a fait demander Romain, par un de ces enfants qui attendent dans les gares des commissions à faire. Romain est sorti, a suivi l'enfant, et a rejoint l'homme dans un faubourg de S... Puis, tous les deux sont allés dans la campagne. Que s'est-il passé entre eux? Qu'ont-ils pu dire? Je l'ignore. Romain est revenu seul à la préfecture, et Dupeuty a repris le chemin de fer pour Paris quelques heures plus tard.

— Je me doutais bien que c'était lui, dit le comte.

— Mais alors, reprit le préfet, un agent l'accompagnait en chemin de fer sans qu'il s'en doutât; il le suivit jusqu'en son hôtel, au boulevard Rochechouart, où il fut arrêté, et où l'on saisit tous ses papiers,

— Je ne sais trop, murmura M. de Baurain, si nous devons nous féliciter de cette arrestation.

— Pourquoi ?

— Ce Dupeuty est un homme dangereux.

— Raison de plus...

— Non: il est plus facile de se défaire d'un homme en liberté que d'un prisonnier.

— Que pourra-t-il plus que sa fille?

— Parler...

— Que dirait-il ?

M. de Baurain se leva, prit son portefeuille, en tira une lettre.

— Voilà, dit-il, ce qu'écrivait ta femme à Clémence Dupeuty, pour la faire venir à S... Je suis parvenu à m'emparer de cette pièce, sur laquelle comptait l'accusée, pour vaincre les dernières hésitations du juge d'instruction. Herminie, d'après cela, a dû lui faire des confidences qui peuvent nous perdre, si Dupeuty les connaît, il parlera pour se sauver.

— Je ne crois pas. Herminie n'aurait point parlé devant cet homme inconnu ; et si Clémence a fait un serment elle ne l'a pas trahi, même pour son père.

— C'est probable ; mais le contraire est possible ; et tout ce qui est possible est à craindre ; il faut s'en défier. Que sais-tu de Romain ?

— Rien absolument que ce que je viens de te dire. J'attendais de lui une confidence, il ne me l'a pas faite ; donc, il me trahit.

— Ne disais-tu pas qu'il adore tes filles ?

— Plus que jamais. Il les soigne, les garde comme un bouledogue attaché à leurs pas, et pleure de leur voir seulement une larme.

— C'est une sécurité. A quoi peut-on attribuer son silence ?

— Si ce n'est point à la trahison, il ne peut avoir qu'une cause : la crainte de perdre Dupeuty. Ces gens-là se soutiennent entre eux, et une dénonciation leur répugne.

— Baptistin dénonce fort bien ses caramades quand mon intérêt l'exige, mais Baptistin, il est vrai, a peur de moi, quoique je le traite avec les plus grands égards. Je te l'ai dit, mon pauvre René, un domestique qui n'a pas de vice connu n'est jamais un bon esclave. Sait-il quelque chose sur la maladie de ta femme ?

— Rien.

— Mais il allait, dis-tu, chez divers pharmaciens, chercher la même ordonnance.

— Parce que je disais la première mal préparée ; je la détruisais, du reste, devant lui, en apparence.

— Tu ne l'as pas interrogé sur le rendez-vous que lui a donné Dupeuty ?

— J'ai fait semblant de l'ignorer. Je voulais d'abord te demander conseil.

— Si tu me l'avais demandé pour Dupeuty, je t'aurais dit de le laisser en liberté.

— Je n'étais plus maître de cela, son signalement étant donné, et des agents postés dans la gare, à son intention. Que me conseilles-tu pour Romain ?

— Montre-lui plus de confiance que jamais et surveille-le. Quand il saura Dupeuty arrêté, s'il ne te trahit point, il est probable qu'il parlera. Tu n'as toujours rien trouvé, qui te mette sur la voie de ce que ta femme a pu demander à Clémence ?

— Plus j'y songe, plus je me persuade que c'est là un moyen de défense.

— Pourtant, Herminie avait laissé un écrit que tu as déchiré.

— Oui. Mais je crois que, circonvenue par cette fille, elle lui aura réellement donné ses diamants. Si Clémence ne l'avoue pas, c'est qu'elle croit plus adroit de le taire.

— Cela peut être.

M. de Baurain raconta tout ce qu'il avait appris, et tout ce qu'il avait deviné dans la conversation du juge d'instruction.

— Je savais par toi, ajouta-t-il, que le magistrat irait à Saint-Lazare demander à l'accusée l'adresse qu'elle n'avait pas donnée en ta présence ; je connaissais mon Déparny, j'ai tenté l'aventure et j'ai réussi. Mais il faut agir avec une excessive prudence en toute cette affaire, mon cher René, prévoir ce qui peut en surgir et te préparer à tout.

— Pense et prévois, frère ; moi, je t'obéirai.

Le comte sourit.

— Cela n'est point certain, dit-il.

— Tu doutes de ma parole ?

— Veux-tu que je rappelle toutes tes désobéissances, après des promesses comme celle-ci ?

— Soit. Ce sera ma punition. Et je l'accepte si tu dois me pardonner après, dit le vicomte en riant.

— La première est celle qui eut pour résultat cette paternité, qu'on réveille aujourd'hui pour essayer de t'en écraser. Tu ne me confias pas tes amours avec la petite Louise, quand je t'envoyai,

ainsi qu'elle et sa mère, à Saint-Gratien, te croyant là plus en sûreté qu'à Paris.

— Vraiment ! fit le préfet de S... riant encore au souvenir de cette aventure. Je ne croyais pas, cher frère, que dans la promesse en question fussent comprises les choses de cœur.

— C'est pourquoi alors tu m'as également caché plus tard ton amour pour Mathilde.

— Si tu n'étais point parti, frère, tu l'aurais su, je te le jure, dès que cet amour se fut emparé de ma vie, au point de me conduire où tu sais, et plus tard à me faire un instant oublier tout ce que je te dois.

— Le seul résultat fâcheux, cette fois, dit en souriant M. de Baurain, fut de me rendre parfaitement ridicule.

— Dis donc malheureux.

— Une heure. Mais après ?

— Non, frère. Cette heure t'a vieilli, t'a changé. Je ne pourrai l'oublier jamais.

— Tu m'as assez aimé depuis ce jour pour l'effacer. J'ai vieilli, c'est vrai ; mais en disant cela, te demandes-tu quel est mon âge ?

— Tu étais jeune encore il y a quelques mois ; voilà tout ce que je puis dire.

Et le vicomte tenait dans les siennes les deux mains de son frère, qu'il regardait avec cette expression de reconnaissance et de tendresse que savaient si bien prendre ses beaux yeux bleus.

— Tout cela ne serait rien, René, reprit le comte, sans cette dernière imprudence, qui fait qu'aujourd'hui Romain est à craindre pour toi.

— Je le sais, tu aimes assumer sur ta personne tous les dangers, toutes les responsabilités pour ne me laisser que la quiétude et les joies.

— C'est encore de l'égoïsme, répondit le comte, puisque cela me rend heureux.

— Oh ! tais-toi ! s'écria le préfet de S..., dans un élan charmant de colère affectueuse. Je me trouve mauvais. J'ai honte d'accepter tout de toi, sans jamais te rien rendre.

— Laisse-toi aimer, mais laisse-toi aussi conduire, René ; tu m'auras assez rendu.

— Frère, il y a des choses pour lesquelles je ne peux pas.

— Oui. Mathilde, je sais... Tu es jaloux.

— De tout ce qu'elle paraît aimer, de tout ce qui l'approche.

— Mais elle n'aime pas ces hommes qui t'ont porté ombrage.

— Elle leur a permis de l'aimer ; c'est trop.

— Je ne pouvais, dans l'intérêt de nos affaires compromises sur plusieurs points, brusquer les choses. J'ai laissé quelque espoir à Guillaume ; c'est Mathilde, que la fatuité de ce garçon fatiguait, qui se charge de lui porter elle-même le dernier coup. Quant à Adrien de La Coste, il sera soldat demain. J'ai besoin de son père ; il faut le ménager davantage.

— A quoi bon ? Notre fortune est immense, n'est-ce pas ? Je renonce à l'ambition.

— Aujourd'hui, parce que tu as un désir non satisfait ; mais qu'après la possession vienne la satiété, tu te réveilleras plus ambitieux que jamais. Et puis, nos ennemis sont debout et nous menacent ; et s'ils ne sont pas à craindre pendant les convulsions de la France, dans les cris de laquelle s'éteindront tous les cris, ils le deviendront le jour où le calme, en renaissant, permettra d'entendre leurs voix. Laisse passer la crise, René, repose-toi sur moi du soin d'agrandir notre fortune et de te préparer la route. Bien des passions vont se mettre à découvert et donner prise aux coups ; bien des enthousiasmes vont s'égarer et seront faciles à prendre ; bien des coupables vont être imprudents et se livrer. Restons dans l'ombre, sachons profiter des fautes et des erreurs du jour, pour nous trouver forts le lendemain. Alors, s'ils n'étaient pas tous écrasés dans la lutte, si quelqu'un d'eux reparaissait ou menaçait, je te réserve la place que je t'ai promise, René ; et tu la garderas jusqu'à ce que tout ce qui nous gêne, tout ce qui nous soupçonne, tout ce qui nous menace, soit anéanti.

Vingt ans plus tôt, Félix Radèze avait tenu à son jeune frère à peu près le même langage, et il avait tenu parole. C'était encore à la veille d'une révolution, au lendemain d'un crime d'escroquerie. Cette fois, le crime était plus grand, puisqu'il s'appelait un assassinat ; et la révolution devait être plus terrible ; mais les

circonstances paraissaient les mêmes, et René de Baurain, qui se souvenait, dit comme alors :

— J'obéirai.

Il savait ce que savent les faibles, devant le fort qui les aime. Il était le maître de cette puissance qui veillait sur lui. Il reprit :

— Mais à présent, frère, laisse-moi l'aimer sans partage, permets-moi d'oublier tout ce qui n'est pas elle.

— Va donc, et oublie-moi aussi, si cela doit te faire plus heureux.

— Oh ! toi, frère, jamais ! Elle et toi, vous serez ma vie. Ne m'accompagnes-tu pas chez elle?

— Non ; j'ai des travaux à terminer, une correspondance à faire. Tu lui présenteras mes regrets.

Le vicomte sorti, M. de Baurain retomba sur son siége ; son sourire disparut, son regard s'éteignit.

— On parle des mères, dit-il. Est-ce qu'elles souffriraient cela pour un enfant ?

Il essaya de se redresser.

— Bah ! fit-il, la lutte recommence, il faut combattre. Le bonheur de René n'est pas assuré encore, des gens qui s'y opposent sont debout ; je n'ai point le droit de souffrir.

Il compta :

— L'aveugle, Daniel, le commissaire, l'abbé, Alice Mathieu, mistress Donathan, sont des ennemis qui valent la peine du combat à mort. Tant mieux ! je voudrais qu'il y en eût cent fois plus. Le cliquetis des armes empêche d'entendre celui du cœur.

On annonça M. Déparny.

— Encore un, peut-être, dit M. de Baurain.

Et l ajouta :

— Tant mieux.

Les deux hommes s'abordèrent en hommes du monde et en gens habiles. Ni chez l'un ni chez l'autre, on n'eût deviné la défiance.

— Faut-il vous remercier d'être aimable ? demanda le comte, en tendant une main que s'empressa de prendre le magistrat.

— Nullement. D'autant plus que ma visite a un but intéressé.



Guillaume Lapointe fut immédiatement introduit près de Mathilde.

— Eh quoi, mon cher magistrat, me feriez-vous l'injure de douter de ma discrétion ?

M. de Baurain jetait légèrement ce souvenir qui, de sa part, ne pouvait être une menace ; mais le juge d'instruction était à jamais corrigé de ses faiblesses mesquines; et, le premier, il eût crié sa sotte aventure si la chose lui eût semblé utile.

— Non-seulement je n'en doute pas, dit-il, mais je ne la réclame point. Dans le premier moment, la chose m'a paru vexatoire et je ne m'en fusse point vanté, mais les objets perdent de leur volume avec la distance, et j'ai eu vingt démangeaisons de langue, depuis hier, d'égayer à mes dépens ma famille et mes amis. Donc, ce qui m'amène est beaucoup plus sérieux.

— Je suis tout à vous.

Le magistrat raconta tout au long l'histoire de la lettre, cherchant à saisir un indice quelconque sur la physionomie de M. de Baurain. Mais celui-ci fut impénétrable.

— Que puis-je à cela? demanda-il lorsque M. Déparny se tut.

— D'abord, me donner votre avis.

— J'avoue que je n'en ai pas, la chose étant assez obscure.

— Alors, un conseil.

— Vous avez plus que moi l'habitude de ces incidents mystérieux, qui surgissent dans les procès

— Celui-ci est inexplicable.

— Mais je ne suis pas devin, dit en riant le comte.

— J'ai confiance dans vos lumières, et je fais appel à votre vieille amitié.

— Je ne demanderais pas mieux que de vous être agréable.

— Vous avez paru vous intéresser beaucoup à l'accusée. J'ai voulu vous dire ce qui a été tenté contre elle.

— Etes-vous certain qu'on ait tenté quelque chose?

— Mais ce vol de la lettre...

— A-t-elle été volée?

— Je ne puis en douter, puisque ces dames de Bans...

— Connaissaient-elles le contenu de cettre lette?

— Nullement.

— En aviez-vous parlé à quelqu'un?

— Pas même à vous.

— Alors, si j'émettais un avis, ce serait celui-ci : qu'il n'y avait pas de lettre.

— Comment expliquez-vous cela?

— Ou, du moins, que la lettre déposée chez Mlle de Bans n'avait nul rapport avec l'affaire qui vous occupe.

— Je ne saisis pas bien votre pensée.

— Mon Dieu ! une accusée se rattache à toute branche de salut que le hasard met sous sa main. Mlle Dupeuty a peut-être déposé chez son élève quelque lettre d'amourette, dont elle s'est souvenue pour s'en faire une arme au jour de son arrestation.

— Pourquoi me l'eût-elle laissé chercher ?

— Pour vous amener à croire ce que vous croyez, mon cher magistrat, c'est-à-dire que votre prisonnière a des ennemis cachés dans l'ombre... Elle vous envoie chez Mme de Bans, mais, avant vous, un autre s'y présente, également envoyé par elle ; on lui donne la lettre en question, et le tour est joué.

— Mais quel moyen aurait-elle employé pour cela ?

— Si je le savais, vous n'auriez plus rien à apprendre là-dessus Est-ce qu'il ne sort pas tous les jours des détenues de Saint-Lazare ? Est-ce qu'elle n'a pu charger une de ces femmes, qui se prêtent si aisément à toutes ces petites du peries, de faire reprendre dre sa lettre chez Mme de Bans ?

— Ce serait une rouerie dont je la crois incapable.

— Ce serait un moyen de défense que j'approuverais ; et quand vous y réfléchirez plus tranquillement, mon cher magistrat, vous ne le condamnerez pas davantage.

— Il me parait difficile à employer.

— Du moment où il n'est pas impossible, on y arrive. Faites une enquête, informez-vous si quelque femme n'est pas sortie hier de Saint-Lazare, ou même un peu plus tôt ; car il y a des esprits prévoyants qui prennent d'avance leurs précautions, et peut-être arriverez-vous à un résultat. Du reste, l'instruction va sans doute changer de phase par l'arrestation de Dupeuty.

— Est-il donc arrêté ?

— Je viens de l'apprendre à l'instant par mon frère.

— En effet, dit M. Déparny, le mieux est même de renoncer à toute espèce d'enquête jusqu'à ce qu'il soit interrogé.

— Cela me paraît sage.

— J'avais l'intention de voir votre nièce, j'attendrai.

— Elle se mettra à votre disposition quand vous voudrez. Mais, me quittez-vous déjà ? ajouta le comte en voyant le magistrat se lever.

— J'y suis forcé, et le regrette, je vous assure.

— Usez et abusez de moi, je vous en prie, s'il en est besoin, mon cher magistrat.

— Je profiterai sans doute de cette gracieuse permission.

— Si le comte n'est pas un honnête homme, pensait le juge en quittant l'hôtel de Baurain, c'est un fameux misérable.

Déparny n'accusait pas cependant le comte, comme le faisait Clémence, de rapt et d'autres crimes à lui inconnus. Mais bien malgré lui encore, il se glissait dans son esprit certaines suppositions, qu'il ne pouvait plus en chasser : celle-ci par exemple, que M. de Baurain avait quelque raison de perdre l'accusée, tout en ayant l'air de la soutenir.

Il retourna à Saint-Lazare, en quittant l'hôtel de Baurain.

— Je viens vous donner une grande preuve de confiance, mademoiselle, dit-il en saluant la jeune fille avec le respect que mérite une innocence accusée, quoique la nouvelle que j'ai à vous annoncer soit fâcheuse.

Clémence s'inclina et dit :

— Permettez-moi de vous dire d'abord, monsieur, ma conviction au sujet de la lettre de Mme de Baurain, volée à ces dames de Bans.

— Parlez, mademoiselle.

— Je vous ai déclaré posséder cette lettre devant le préfet de S..., et vous m'avez promis de venir la chercher ici. Le vicomte a prévenu son frère ; immédiatement, ce dernier vous a fait suivre, a jeté sur vos pas le piège qu'il supposait devoir vous retenir, et vous a entraîné à sa suite pour vous arracher le nom de ma dépositaire.

— Mais je ne l'ai pas dit.

— Vous le croyez. A table, en causant, un nom échappe, on ne s'en aperçoit même pas. Peut-être avez-vous seulement nommé la rue qu'habitent ces dames ; peut-être cet homme les connaît-il ; peut-être n'ignore-t-il pas que je donnais des leçons à Aline ; il sait tout. Alors, cela lui a suffi. Il vous a quitté, vous trompant d'une demi-heure, et l'un de ses complices, ou lui-même, affublé d'un costume de prêtre, a surpris la confiance de ces pauvres femmes. C'est bien simple, n'est-ce pas ?

— Vous trouvez cela simple ? fit le magistrat un peu ahuri.

Il venait de se rappeler avoir nommé la rue Saint-Dominique ; par conséquent, tout ce que supposait Clémence était possible.

— Et maintenant, monsieur, demanda la prisonnière, quelle autre nouvelle fâcheuse avez-vous à m'apprendre? Vous voyez que je ne suis pas de celles, avec qui les ménagements sont nécessaires.

— Dupeuty est arrêté.

— Ah ! fit simplement Clémence.

Puis, tout à coup :

— Tant mieux ! dit-elle. Il aurait tué René de Baurain, mon père. Et s'il y a une justice au-dessus de celle des hommes, elle doit me réserver cette vengeance-là.

L'accusée regardait le juge qui frissonna sous ce regard implacable, et eut le pressentiment d'un drame terrible.

— Je vous remercie, monsieur, lui dit-elle, et je suis sûre à présent que vous n'êtes pas complice de mes ennemis.

— Quoi ! vous aviez supposé?...

— Sans doute. M. le comte de Baurain est un personnage de valeur ; une alliance avec lui ne saurait déshonorer, même un magistrat.

Clémence était ironique.

— Vous regretterez ce jugement, dit M. Déparny.

— Je ne regretterai jamais un de mes actes, monsieur, parce que je n'en commettrai jamais d'injustes.

— Oh ! murmurait le magistrat en sortant de la prison, voilà une innocence qui m'épouvante plus que beaucoup de criminels.

Et il frissonnait encore en songeant aux frères de Baurain.

XXII

LA DERNIÈRE ILLUSION DE GUILLAUME LAPOINTE

Dans un appartement de garçon, situé au deuxième étage d'une maison de la cité Trévise, et coquettement meublé, comme celui d'une femme, deux jeunes gens sont assis, l'un tenant entre les doigts un cigare qu'il a laissé s'éteindre, l'autre serrant dans les siennes une main du premier qu'il regarde.

— Crois-moi, Guillaume, dit celui-ci, n'y va pas. Ces gens-là te jouent.

— Mathilde a demandé la permission de m'aimer, et il la lui a accordée.

— Alors, pourquoi donc, elle et lui, ne sont-ils pas restés près de toi pour te donner leurs soins, te faire revivre ? Tu t'esréveillé seul après ce rêve; seul, et chez toi.

— Pourquoi me faire souffrir, Max ? Ne suis-je pas assez malheureux déjà ?

— Pour t'épargner une souffrance plus grande. Tu ne veux pas suivre mon conseil ?

— Plus tard, peut-être.

— Plus tard ! attendras-tu que l'ennemi soit aux portes de la capitale ?

— Oh ! je n'ai pas cette crainte; il n'y viendra pas.

— Qu'importe ! ton salut est là, Guillaume. Viens avec moi, prenons du service. Le commerce est mort ; Jérôme suffit à tenir l'établissement; laissons-le seul et marchons, où doivent marcher tous les hommes de notre âge, au secours de la patrie menacée.

— Mathilde m'attend ce soir. Laisse-moi la voir encore, lui demander conseil.

— J'ai un pressentiment que tu reviendras de chez elle plus malheureux.

Le journaliste eut un amer sourire.

— Est-ce donc possible? dit-il.

— Je le crains. Pardonne-moi, Guillaume, si je ne te laisse aucune illusion, aucun espoir; c'est pour te sauver.

— Me sauver de quoi, si tout est perdu ?

— Non, tout n'est pas perdu parce que cet homme t'a joué et t'abandonne.

— Cela n'est pas, Max. Il m'a dit: Voilà votre femme. Et à elle: Aimez votre mari.

— Pauvre insensé! tu crois encore en eux.

— Oui, parce que, si je n'y croyais plus, je me tuerais !

— Eh bien, si ton désespoir te conduit à cet acte extrême, Guillaume, fais de ta mort la réparation du passé ; meurs en héros, sur un champ de bataille. Ceux qui t'accusent ne l'oseront plus.

Le journaliste saisit dans ses deux mains son front brûlant.

— Max, dit-il, je deviendrai fou, et ce sera ta faute. Que t'importe que j'aille ce soir à l'hôtel de Jehennes, puisque Mathilde m'y appelle?

— Elle aura du monde...

— Et tu crains pour moi les affronts. Mais c'est cela que je veux ! c'est cela que je cherche! On n'insulte pas un homme dans le salon du comte de Baurain sans lui rendre raison; il faudra bien qu'ils se battent, les lâches qui jettent l'injure, cachés derrière la feuille de papier qu'ils salissent.

Maximilien ne put répondre; on apportait une lettre. Avant que le domestique fût sorti, Guillaume brisa le cachet, reconnaissant l'écriture de Mathilde.

« Prière à M. Guillaume Lapointe de pas ser immédiatement l'hôtel de Jehennes, où l'on a à lui faire une importante communication. »

Le jeune homme tendit la lettre à son ami.

— Lis, dit-il.

Et pendant que Max obéissait, il se leva pour s'apprêter à sortir.

— Guillaume, plus que jamais, je t'en supplie ! n'y va pas.

— Mais tu es fou.

— Est-ce là, dis-moi, la lettre d'une femme qui aime ? Pas un mot affectueux, deux lignes d'affaires ! Rien de plus.

— Puisqu'elle va me voir.

— Aveugle, qui ne veux point ouvrir les yeux.

— Adieu, Max.

— Je t'en prie encore, Guillaume, reste.

Mais il eût aussi aisément arrêté la terre dans sa marche.

— Alors, fais-moi une promesse.

— Parle.

— Quoiqu'il arrive, quoi qu'on te dise, reviens près de moi.

— Je m'y engage. Fais mieux, monte avec moi en voiture. Tu m'attendras à la porte de l'hôtel.

— Je le veux bien.

— Et si je reste longtemps ?

— J'attendrai. Je ne m'impatienterai pas, va, sois tranquille.

— Si tu étais à ma place, Max, tu ferais comme moi.

— Non. Si j'étais à ta place, je ne reverrais point M[lle] de Jéhennes, et je me ferais casser la tête, ou je ne reparaîtrais qu'un drapeau ennemi à la main, après quelque fait d'armes si glorieux qu'il forcerait au silence mes détracteurs.

— Eh quoi! ne me vengerai-je donc point?

— Ta plus belle vengeance serait de les condamner au silence.

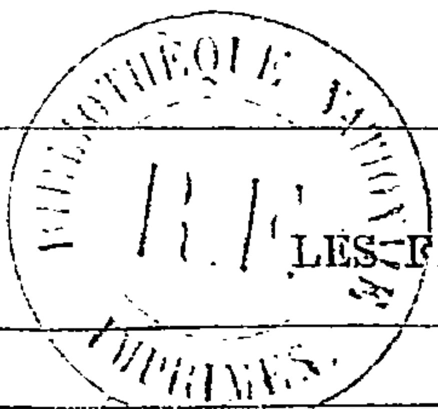
— Ce qui les condamnera au silence, le comte de Baurain l'a dit, ce sera sa déclaration publique à lui, et mon mariage avec sa nièce.

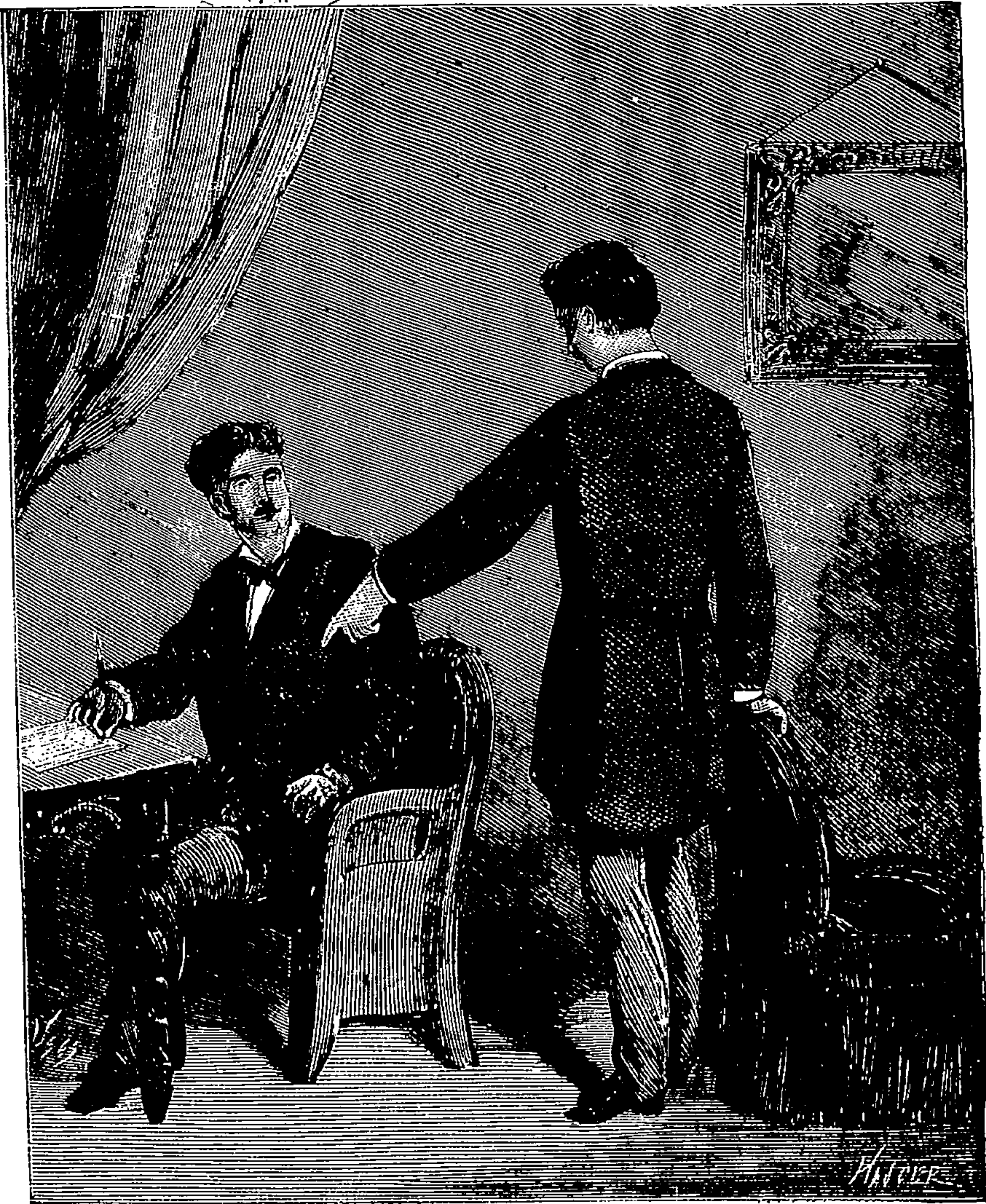
Ils partirent, ce qui fut assez long. Le domestique de Guillaume Lapointe ne pouvait pas trouver de voiture. Il y avait dans les rues une grande agitation ; les hommes couraient, les femmes semblaient inquiètes.

— Mon Dieu ! murmura Maximilien, est-ce encore une défaite qui vient d'être annoncée ?

Guillaume, lui, ne voyait rien, pas plus qu'il n'entendit la crainte exprimée par son ami. Dans toute la France blessée, sanglante, menacée de mort, il ne regardait que sa personnalité.

Max, comme tous les hommes de cet âge, au cœur desquels vivait l'amour de la patrie, se reprochait chacune des heures qui





Signe la vente, dit Max.

n'appartenaient pas à la France. Il eût voulu être loin de Paris, donnant sa part de sang, et recueillant sa part, sinon de gloire, du moins de cette satisfaction intime que donne le devoir accompli. Guillaume le retenait. Il n'osait l'abandonner à un désespoir qui devait être sans grandeur et sans résolution. Il espérait profiter de ce désespoir même pour l'entraîner à sa suite. Il eût voulu

recueillir le dernier soupir de son ami, de celui qu'il appelait son bienfaiteur, sur un champ de bataille, afin de le jeter comme une réparation, comme un démenti, à la face de ses accusateurs. Le suicide où, selon lui, devait arriver infailliblement Guillaume, ne laverait point la tâche du passé; un rayon de gloire sur sa tombe défendrait de se la rappeler, et sauverait sa mémoire.

Comme il souffrait, le pauvre Max! tiraillé entre ces deux amours, entre ces deux devoirs, l'un de patriotisme, l'autre d'amitié et de reconnaissance!

En arrivant à l'hôtel de Jéhennes, sa résolution était prise : si, en sortant de chez Mathilde, Guillaume refusait encore de le suivre, il l'abandonnerait à sa faiblesse, quoique cela put lui coûter; il partirait : s'il y a quelque chose qui doive passer avant l'amitié, c'est la patrie.

Guillaume Lapointe fut immédiatement introduit près de Mathilde.

La jeune fille, à son entrée, semblait plongée dans une méditation profonde. Sa robe de velours noir, montante, ajoutait à la pâleur de ses joues, à l'expression de tristesse inhabituelle de son superbe visage. Ses mains se croisaient, jointes sur ses genoux ; ses cheveux noirs se perdaient dans le velours, sur la poitrine, où se penchait son beau front pur. A l'entrée de Guillaume, elle tressaillit; puis, elle leva sur le jeune homme ses grands yeux d'azur, pleins d'ombres et de larmes à cette heure. Il courut vers elle, la main tendue, pour serrer la sienne comme toujours, mais il resta immobile devant le geste à la fois expressif et muet, qui lui montrait un siège.

— Mathilde! murmura-t-il.

— Monsieur Guillaume! répondit celle que le comte de Baurain avait appelée sa femme. Asseyez-vous. Ce que j'ai à vous dire est grave pour vous et pour moi.

Sa voix était altérée, quoique son accent révélât encore la fermeté intérieure, une résolution à la fois douloureuse et irrévocable.

Le journaliste obéit. Mais en prenant le siège offert, il vit sur le canapé où reposait Mathilde, un journal froissé, comme s'il eût subi l'écrasement d'une main fébrile. Il eut peur

— Je suis à vos ordres... mademoiselle, fit-il.

Mathilde le regarda profondément, puis elle dit :

— Monsieur Guillaume, vous m'avez trompée. C'est mal.

Il voulut protester ; elle arrêta d'un geste assez impérieux les paroles sur ses lèvres.

— Je sais tout ce que vous allez me dire, reprit-elle. Je me le suis dit avant vous, et je vous plains encore plus que je ne vous condamne.

— Ah ! M. de Baurain est bien coupable dans tout cela ! s'écria Guillaume.

— Oui, coupable de m'avoir trompée, comme vous l'êtes aussi, monsieur Lapointe.

— Moi ! pouvais-je donc vous dire ?...

— Vous le deviez, et mon oncle le devait encore plus. Je ne vous reproche point votre faute; vous étiez jeune alors, et sans doute vous l'avez bien souvent regrettée.

— Oh ! fit Guillaume avec une expression douloureuse.

— Ce devait être dans votre vie un perpétuel obstacle au bonheur.

— Oui, jusqu'au jour où je vous ai vue, Mathilde ! où M. de Baurain m'a permis d'espérer ; où vous-même...

— Et vous ne vous êtes pas dit, s'écria la jeune fille, avec une indignation tempérée par des larmes, vous ne vous êtes pas dit qu'il était coupable de tromper ainsi une enfant... car j'étais alors une enfant, monsieur Guillaume.

— M. le comte de Baurain savait tout, et il me permettait de vous aimer.

— Il fallait qu'il eût pour vous une affection bien supérieure à celle qu'il me porte, dit Mathilde en feignant une amertume jalouse. Il fallait aussi qu'il me connût bien mal. Ecoutez-moi, monsieur Guillaume, et tâchons d'en finir ; car cet entretien doit être pour vous aussi pénible qu'il l'est pour moi-même. Si j'avais connu cette histoire de votre passé quand je vous ai vu la première fois, j'aurais pu quand même être votre amie.

Mathilde s'arrêta, comme si ce qui lui restait à dire lui coûtait beaucoup. Le journaliste attendit.

— Mais je ne me serais pas exposée, ajouta-t-elle enfin, au

chagrin qui pèsera sur ma destinée entière, je le crains. Je ne vous aurais pas aimée, j'en suis sûre.

Elle courba le front, et Guillaume vit une larme tomber de sa paupière sur ses doigts. Il perdit la tête. Une femme qui aime et qui pleure doit être facile à vaincre. Mathilde pleurait et avouait son amour. Il se jeta à ses genoux.

— Oh ! s'écria-t-il, ce mot seul me console du passé, en faisant pour moi resplendir l'avenir. Vous m'aimez, et vous le dites ! Les douleurs du présent deviennent des joies, comme les souffrances que s'infligent les saints pour l'amour de leur Dieu. Déchirez-moi, Mathilde, accusez-moi. Accablez-moi, que m'importe ? vous m'aimez. J'espère malgré vous !...

La jeune fille s'était un peu reculée, pour éviter les mains du journaliste qui cherchaient les siennes ; et elle regardait cet homme à ses pieds, comme on regarde un rébus, froidement, sans comprendre. Pour rester aveugle, il fallait qu'il eût perdu toute raison, et même tout instinct.

— Me suis-je donc si mal expliquée ? dit-elle. Je vous le répète, monsieur Guillaume, connaissant votre passé, je ne vous aurais pas aimé. Et j'ajoute, malgré la douleur qui résulte de ma résolution, pour vous et pour moi : A présent qu'il m'est révélé, quoi qu'il arrive, je renonce à vous.

— C'est impossible, ou vous ne m'aimez pas ! Quoi, pour une faute de jeunesse, faute unique ; pour un instant d'oubli, vous me condamnez, et vous vous condamnez vous-même, dites-vous, à une éternelle douleur.

— Oui, parce qu'il y a, au-dessus de mon amour et de mon bonheur, ma dignité que je n'abaisserai point. Ce passé est devenu public ; je n'aurai pas la faiblesse ou la force de le partager avec vous.

— M. de Baurain m'a dit que nous irions demander l'oubli au nouveau monde.

— Il y a des lumières et des ombres qui suivent partout les hommes. Guillaume Lapointe ne peut plus être un inconnu.

— Je changerai de nom.

— Je veux vivre au grand jour, non en cachette comme une coupable, moi qui suis innocente.

— Ah ! je voudrais bien que vous eussiez commis un crime, Mathilde, pour vous emporter au bout du monde, et en couvrir la honte de la grandeur de mon amour.

— Est-ce un bonheur ? est-ce un malheur ? Je ne sais pas, dit la jeune fille, de cet accent triste et grave, qui était le sien depuis l'arrivée de Guillaume. Mais les grandes passions me font peur, et je ne crois pas en éprouver jamais. Je vous aimais, monsieur Lapointe, je vous aurais épousé avec joie, l'obstacle qui s'est élevé entre nous me laisse au cœur une tristesse peut-être incurable. Mais la vie agitée m'est odieuse ; il me faut une destinée tranquille, des jours calmes. M. de Baurain est bien coupable de ne m'avoir pas prévenue, il nous aurait épargné beaucoup de douleurs ; je lui pardonnerai difficilement ce mensonge, d'autant plus qu'ayant perdu ce papier fatal, écrit par vous, il devait craindre ce qui est arrivé. Quand je songe que je pouvais tout ignorer, devenir votre femme, et qu'un jour, à la face, on m'eût jeté cette souillure qui eût rejailli sur mes enfants, si Dieu m'avait faite mère ! oui, quand je songe à cela, monsieur Guillaume, il me semble qu'il naît en mon cœur de la haine pour M. de Baurain.

Guillaume se releva épouvanté.

— Je n'ai pas encore vu le comte, reprit Mathilde, depuis que j'ai découvert ce journal. Qu'espérait-il donc ? Ne savait-il pas que ce soir, ici, en public, vous pouviez être insulté devant moi ? J'ai préféré vous prévenir, monsieur Lapointe, quelque pénible que dût être cette entrevue. J'ai voulu vous voir le premier. Si M. de Baurain n'approuve pas ma conduite, je ne le reverrai point.

— Ah ! vous êtes implacable !

— On m'a trompée.

— M. de Baurain est plus coupable que moi.

— Je le sais, et je le lui dirai.

— Mathilde, renoncer à vous, c'est la mort.

— Non ; vous réfléchirez, et vous trouverez que j'ai raison.

— Ah ! fit Guillaume, se révoltant enfin contre cette froideur, qui n'avait pas même pitié de celui qu'elle condamnait, l'égoïsme a toujours raison.

— Monsieur Lapointe, répliqua Mathilde en se levant hautaine,

et faisant un pas pour indiquer au jeune homme que l'heure était venue de se retirer, prenez garde. S'il y a des hontes que repousse l'égoïsme, il y a des amours qui servent l'ambition.

Elle se retira la première, laissant le journaliste abasourdi de cette sortie brutale.

— Ah ! s'écria-il, Max a raison. L'oncle et la nièce se jouaient de moi. Elle ne m'a jamais aimé.

Il s'enfuit. Puis, près de la porte, se retourna.

— Je me vengerai, dit-il d'une voix menaçante et basse. Oui, je suis ambitieux ! Oui, je serai riche, moi aussi, je le veux ! et alors...

Il cria :

— Mathilde de Jéhennes, je ne t'aime plus ! comte de Baurain, je te hais !

Il descendit comme un fou. Maximilien l'attendait en se promenant ; il le reçut presque dans ses bras, et le jeta dans sa voiture.

— Où allons-nous ? demanda le cocher.

— Au bois, répondit Max.

Puis, à Guillaume, dont le visage bouleversé lui apprenait la vérité :

— Veux-tu me croire à présent ? demanda-t-il.

— Max, je veux mourir.

C'était la réaction, cette faiblesse plus ou moins longue, qui succède aux crises physiques et morales.

Le journaliste pleura. Alors, le véritable ami que ne décourageaient ni les faiblesses, ni les fautes, le consola comme on console les enfants, par des caresses et des espérances. Peu à peu, il l'amena, sinon au désir de la réparation, du moins à celui de jeter le défi, par un coup d'audace si grand qu'il fit tout le reste petit autour de lui.

— Viens, lui dit-il, viens. Nous ne nous quitterons plus ; nous combattrons, et, s'il le faut, nous mourrons ensemble. Tu verras, Guillaume, comme on s'oublie quand on se dévoue, et comme on est heureux quand on ne pense plus à soi.

Il avait donné l'ordre au cocher de retourner vers Paris.

— Entends-tu ce bruit ? lui demanda-t-il encore. Le peuple est

presque joyeux, malgré ses douleurs, sais-tu pourquoi ? c'est qu'il a toujours, à côté même de la désespérance de vaincre, une ressource certaine, celle de pouvoir glorieusement mourir.

Maximilien se trompait. La joie du peuple avait ce jour-là une autre cause. La République venait d'être proclamée ; et le peuple espérait. Il se souvenait de 92.

Bercé par la voix de l'amitié, Guillaume Lapointe se laissait conduire. Tous les deux prirent un engagement parmi les francs-tireurs de la Seine. Max était heureux : il crut son ami sauvé. Il ne savait pas que l'homme, comme la femme, quand il est sans cœur, est sans conscience, ou du moins, il ne voulait pas savoir encore que Guillaume n'eût point de cœur.

Quand ils entendirent crier dans la rue : Vive la République ! les deux jeunes gens ressentirent le tressaillement général, qui partait du cœur du peuple pour se répandre de là sur tous ses membres. L'enthousiasme les saisit.

— La France est sauvée ! s'écria Maximilien dans un élan d'espoir et de joie.

— La République ! murmura Guillaume. Tant mieux ! Ce sera peut-être la justice pour tous ceux-là que je hais.

Il ne songeait pas, le malheureux ! que l'heure de justice appelée par lui pouvait être l'heure du châtiment, et qu'il en méritait sa part.

Le soir de ce jour, Guillaume Lapointe recevait un acte parfaitement en règle qu'on le priait de signer, contre une liasse de billets de banque de cent mille francs. C'était l'acte de vente de son journal, qui n'en valait plus le demi-quart.

— Signe la vente, dit Max qui était présent, et renvoie l'argent à M. le comte de Baurain. C'est là une aumône que tu ne peux pas accepter de cet homme.

Le journaliste brocanteur signa. Mais il garda les cent mille francs.

XXIII

QUE POURRAIT L'AMITIÉ OU L'AMOUR MATERNEL EST IMPUISSANT?

Ce soir-là même, il y eut une réunion chez Mathilde de Jéhennes. Ce n'était pas une fête : il eût été scandaleux de donner un bal, pendant que l'ennemi bombardait nos villes et massacrait nos armées. Cela s'appelait une réunion patriotique. On n'y portait que des couleurs sombres en signe de deuil ; on n'y chantait que les antiques chants nationaux, ou les nouveautés populaires contre les Prussiens et leur ministre ; on n'y tolérait les poètes qu'à la condition d'actualités, d'improvisations à la gloire de la France et à la honte de ses ennemis.

La déesse du lieu communiquait à tous ses indignations et ses enthousiasmes ; elle appelait tous les hommes aux armes, et promettait de soigner de ces belles mains les blessures reçues pour la patrie. Adrien de La Coste subissait plus que tout autre cette influence, à cette heure salutaire ; mais il n'en avait pas eu besoin pour faire son devoir, malgré son amour insensé pour la nièce du comte de Baurain. Depuis l'envahissement du territoire, il luttait contre la volonté de son père, pour donner à la France sa part d'efforts et de sang. La proclamation de la République devait rendre l'opposition du duc plus vive, et entraîner davantage le jeune homme.

Il annonça à Mathilde sa résolution ; le visage de la jeune fille resplendit.

— Revenez couvert de gloire pour qu'on vous adore, lui dit-elle ; et si vous mourez pour la patrie, ajouta l'enchanteresse avec une larme et un sourire, vous vivrez, je vous le jure, éternellement dans mon cœur.



Elle montrait un nourrisson suspendu à son sein.

M. de Baurain n'assistait plus aux réunions de l'hôtel de Jéhennes ; des devoirs et des travaux, en de pareils moments, l'appelaient ailleurs. Personne ne songeait à s'en étonner. Ce soir-là, son frère René le remplaçait, et le duc de La Coste accaparait le préfet de S..., pour le prier d'employer son influence à persuader Mathilde qu'elle devait retenir son fils auprès d'elle.

— Venez, monsieur le duc, dit René, qui voyait avec inquiétude Adrien et Mathilde causer longuement et d'une façon fort animée, vous parlerez vous-même à Mlle de Jéhennes, sur laquelle je n'ai, je vous jure, nulle influence.

Il entraîna le duc, bien plus pour rompre l'entretien des jeunes gens, que pour satisfaire le vieil aristocrate.

Au premier mot, Mathilde l'arrêta.

— Je ne sais pas, dit-elle, si nous sommes en république; je ne sais si un empereur est cause de la guerre, si une reine l'a voulue. Je n'entends absolument rien à quelque politique que ce soit, mais je sais que l'ennemi a passé la frontière, et il me semble qu'aucun homme ne doit rester au foyer, quand il faut lui barrer le chemin de la capitale.

— Ah! mademoiselle, si vous aimiez?...

— J'aime assez, monsieur le duc, pour comprendre et excuser les faiblesses de l'amour paternel; mais avant cet amour, comme avant tout autre, il y a la patrie.

— Merci, lui dit Adrien, quand son père se fut éloigné.

— Merci, lui dit le vicomte, quand Adrien l'eût quittée.

Le lendemain, à son tour, Adrien de la Coste prenait du service dans les francs-tireurs de la Seine. Il avait quitté joyeux la belle Mathilde, qui lui avait donné sa main à baiser.

Le duc faisait de l'opposition à son fils, mais à l'héritière qui devait être sa belle-fille, c'était plus difficile. Il se résigna, songeant que, pendant la guerre, toute poursuite pour dettes se trouvait arrêtée.

Il y avait, parmi les invités de Mathilde, un homme qui gênait singulièrement Adrien, et qu'il était étonné d'y voir, après l'avoir, sans trop de surprise, rencontré chez le comte de Baurain : c'était M. Martinet. A la première rencontre, il avait rappelé à l'homme d'affaires sa promesse de duel, et celui-ci avait cette fois accepté le combat, quoique avec des réticences. Mais en rentrant chez lui, Adrien y trouvait Victoire de Menneville, qui se jetait à ses genoux, pour le supplier de laisser vivre M. Martinet.

— Je l'aime! répondit la jeune fille aux questions d'Adrien.

Cela eût expliqué sa démarche hardie, mais c'était impossible,

et le jeune homme fut incrédule. Ne pouvant lui dire : Vous mentez ! il lui parla de son honneur engagé dans l'affaire.

— M. Martinet m'a promis, répliqua Victoire, qu'il ne se battrait point, à moins que vous ne l'exigiez. C'est à son affection pour moi qu'il fait ce sacrifice.

Le jeune homme, qui devinait en partie la vérité, persista dans sa résolution. Victoire eut une véritable explosion de désespoir ; puis elle dit :

— Allez voir Aline de Bans, monsieur ; elle vous dira comme moi que vous ne pouvez pas vous battre.

Il le fit pour percer le mystère qui faisait Victoire de Menneville esclave de l'homme d'affaires, et revint épouvanté. Mais il ne se battit pas.

On conçoit quel supplice ce devait être pour lui de rencontrer cet homme chez Mathilde, et de ne pouvoir mettre celle-ci en garde contre le misérable. Il lui dit pourtant au moment de partir, ne pouvant davantage : Défiez-vous de cet homme.

Mais Mathilde souriante répondit :

— C'est M. de Baurain qui me l'a recommandé, et jamais mon tuteur ne se trompe.

M. Martinet fut, au départ, sa plus grande inquiétude.

Le saint homme eut ce soir-là une déception : la famille de Menneville ne vint pas chez Mlle de Jéhennes. Il demanda à Mathilde l'explication de cette absence.

— Ces dames se sont fait excuser, répondit la jeune fille. La marquise est malade.

Cela aurait suffi à tout autre; M. Martinet en conçut une inquiétude.

Mme de Bans avait dîné chez son amie, et venait de monter avec elle dans son appartement, pendant qu'Aline et Victoire, volontairement retirées, se faisaient leurs petites confidences.

C'étaient deux tristes tête-à-tête, si tristes, si enfermés dans une douleur unique, que l'écho du malheur public, auquel se mêlait ce soir-là la joie populaire, n'y arrivait pas.

— Oh ! mon amie, dit la marquise dès qu'elles furent seules, quelle horrible lutte ! Le marquis, si bon pour sa fille, l'a

menacée de sa malédiction ; il ne consentira pas à ce mariage insensé.

— Et Victoire persiste ? demanda Mme de Bans.

— Plus que jamais. La malheureuse enfant jure qu'elle mourra de ce refus. Elle, que j'ai toujours vue si douce, si soumise, elle résiste à son père avec une fermeté de femme de trente ans. Elle trouve à cet homme odieux toutes les beautés et toutes les vertus. Je sens que je deviens folle, entre cette fille et ce père désunis ; c'est pourquoi je vous ai appelée.

— Que voulez-vous de moi ? parlez. Je suis prête.

— Est-ce que je le sais ? des doutes affreux m'assiègent. Victoire ne peut pas aimer, elle, une enfant, cet homme qui serait son père.

— Cela s'est vu quelquefois.

— Et puis, elle est la distinction, la délicatesse même, et l'on sent chez lui le manque d'éducation première, la grossièreté native, sous les dehors doucereux de l'homme qui veut paraître ce qu'il n'est pas.

— Sa réputation de sainteté a sans doute exalté Victoire ; il n'est pas laid.

— Ah ! je le trouve horrible.

— Parce que vous le voyez avec les yeux de votre âme. Mais, en réalité, la tête est belle, l'abord très doux...

— Dites très faux.

— Encore une fois, pour vous qui le connaissez. Mais je vous assure qu'on peut s'y laisser prendre, et qu'il n'entraîne pas que votre fille.

Mme de Menneville ne protesta plus que par un mouvement de tête plein d'accablement.

— Avez-vous de nouveau interrogé Victoire ?

— Oui, mais inutilement. Elle m'a dit, comme la première fois : Mère, pardonne-moi, car ce n'est pas ma faute si je l'aime, si je vous fais souffrir, mon père et toi, si je sens que votre refus me fera mourir. Je voudrais ne pas l'aimer, je t'assure

Et elle mettait toutes ses forces, je le voyais, à refouler deux larmes qui sortaient de ses yeux malgré elle. Je l'ai prise dans mes bras pour qu'elle pût les laisser tomber.

— Pauvre chère enfant !

— Aline n'a rien obtenu autre chose ?

— Rien.

— Et vous ne soupçonnez pas, vous qui êtes mère aussi, quelque cause mystérieuse à l'influence de cet homme sur ma fille ?

— Non, dit Mme de Bans en tressaillant.

— Et bien, moi, je vais vous dire ce que je crois : Victoire sait tout.

— Qui donc l'aurait instruite ?

— Lui. Car c'est au retour d'une première soirée chez le comte de Baurain que Victoire est devenue triste, puis malade

— Mais l'insistance qu'avait mise votre fille à aller ce soir-là chez le comte, vous faisait supposer que déjà, elle savait, ou espérait l'y rencontrer.

— Pourtant, elle ne l'avait vu alors qu'un instant, au passage, j'en suis sûre, le jour où il a semblé me prendre en pitié en l'apercevant. Cet homme a toutes les ruses. A l'église, peut-être... dans la rue. Ah ! je m'y perds.

— Cela me parait fort difficile.

— Enfin, il est impossible qu'elle ne sache pas tout, vous disje. Entre cet ange et ce monstre, il ne peut exister aucune affinité, il ne peut y avoir eu le moindre entraînement. Il a menacé cette enfant, comme il m'avait menacée moi-même, et elle se sacrifie. Ah ! quand vous me disiez, mon amie, que Dieu m'avait pardonné, je m'efforçais de vous croire, et je ne le pouvais pas.

Mais le dévouement de ma fille a dicté mon expiation, elle n'épousera pas cet homme, je la sauverai.

— Comment ? fit Mme de Bans, effrayée.

— Je dirai tout à M. de Menneville.

— Vous ne ferez pas cela ! s'écria la mère d'Aline, se doutant bien du mobile qui faisait agir Victoire. Vous ne le pouvez pas, sans certitude de vos suppositions. Ce serait vous perdre, et perdre votre fille avec vous, en infligeant à votre mari une douleur qu'il n'a pas méritée.

— Je le ferai. A moins...

— Achevez, je vous en prie.

— A moins que Dieu, prenant enfin mes maux en pitié, me rappelle à lui, ce que certains malaises me permettent d'espérer.

Mme de Bans regarda profondément son amie; elle voulait lire dans sa pensée, mais elle ne vit rien sur son visage que l'expression résignée de ses paroles.

— M. le marquis est absent ? demanda-t-elle.

— Les évènements politiques de ce jour l'ont appelé chez ses amis. Puissent ces préoccupations graves le distraire de celles de son intérieur. Vous le savez, M. de Menneville ne s'est pas, comme le duc de La Coste, rallié à l'empire; toujours fidèle à son passé, il a combattu pour la France, mais il a refusé toute espèce de distinction de Napoléon III. La proclamation de la République ne l'a point surpris; elle ne l'a ni attristé, ni alarmé: « Cela devait être, après de pareils désastres, a-t-il dit: que la République sauve la patrie, je ne la combattrai point. » Pourquoi faut-il que de pareilles dissensions intérieures s'élèvent chez nous, quand nous ne devrions avoir, comme tous les Français, à cette heure, qu'une seule pensée, un seul cri : La patrie en danger!

— Mais, mon amie, M. Martinet ne peut, dans tous les cas, exiger un mariage en ce moment. Ce serait presque de l'impudeur.

— Il demande une promesse, sachant bien que d'un homme comme le marquis, c'est la même chose. A cette condition, il attendra la fin de la guerre.

— Si M. de Menneville voulait lui donner une espérance. On ne sait ce qui arrivera dans la triste crise que nous allons traverser. Peut-être surgira-t-il quelque évènement plus heureux pour vous.

— Non, il ne se contenterait pas d'un incertain. Et d'ailleurs, le marquis se refuserait à toute concession de cette sorte. Il n'a pas un doute des remords qui me déchirent, des inquiétudes qui m'assiègent. Mes pleurs, que je n'ai plus la force de lui cacher, lui sont expliqués par la résistance de notre pauvre enfant, qu'il condamne doublement à cause de cela. Non, il n'y a point pour une femme de torture plus grande que le remords de tromper un homme aussi confiant que M. de Menneville. Quinze ans de cette

souffrance ne m'ont pas épargné le châtiment, Dieu est parfois bien sévère.

— C'est peut-être une dernière épreuve, après laquelle le bonheur, ou tout au moins le calme, reviendra.

— Comment le croire avec cette pensée désespérante que ma fille, dans la sévérité de son innocence, me méprise peut-être, tout en me conservant la tendresse qui est dans son cœur, et le respect qu'elle croit me devoir ?

— Votre fille a pour vous autant d'estime que de respect et de tendresse, croyez-le. Un doute l'offenserait.

— Oh ! comme elle doit souffrir !

— Vous supposez toujours qu'elle est instruite?

— Je ne le suppose pas. Plus j'y songe, plus j'acquiers de certitude.

— Je l'interrogerai de façon à la forcer à me répondre, sans toutefois lui apprendre ce qu'elle ignore, j'en suis sûre.

— Et vous me direz la vérité.

— Je vous le promets.

— Peut-être à cette heure M. Martinet prépare-t-il contre nous quelqu'une de ces infernales attaques, et allons-nous le voir arriver tout à l'heure, avec une nouvelle menace aux lèvres. Oh ! ce n'est plus mon crime qu'il exploite; mais je ressens chacun des coups qu'il porte à l'amour filial, à l'abnégation sublime de ma pauvre enfant. Ne la voyant pas ce soir chez Mlle de Jéhennes, qui nous a envoyé une invitation, et où il doit se trouver, il est capable de se porter à quelque excès.

— L'inquiétude exagérée vous fait voir faussement les choses, mon amie. En admettant que M. Martinet soit contrarié de ne pas vous rencontrer ce soir, il ne compromettra pas ses affaires, en bonne voie vis-à-vis de vous, par une précipitation dangereuse pour lui.

— Ah ! j'y serais allée, s'écria la malheureuse mère. Je m'étais même promis de veiller, de chercher, d'épier sur la physionomie de Victoire l'explication de cette énigme. Jusqu'à présent, elle n'a rien laissé deviner ; son sourire n'est point forcé, son regard est doux, quand il s'arrête sur cet homme; mais depuis que la

vérité s'est fait jour en moi, il me semble que je surprendrai le secret de cette âme héroïque.

— Pourquoi êtes-vous restée ?

— Pour la première fois de sa vie, M. de Menneville a fait acte d'autorité; il nous a défendu l'entrée de l'hôtel de Jéhennes, où l'on rencontre inévitablement M. Martinet. Toujours lâche, comme le sont les coupables qui ont peur, je me suis fait excuser pour ne pas irriter celui que je crains. J'ai pris le prétexte d'une indisposition.

— Cela pouvait être vrai.

— Il n'y croira pas. Et en admettant qu'aujourd'hui cela suffise, le prétexte est impossible une deuxième fois. Il faut absolument sortir de là ; il faut trouver un moyen. Je n'en ai qu'un, je vous le répète: un aveu à M. de Menneville.

— Attendez au moins d'être certaine de son utilité.

— Est-ce que j'en doute ?

— Je vous ai promis d'interroger Victoire.

— Faites-le vite, si vous ne voulez pas que ce soit inutile.

— Dès ce soir.

— Mais Aline est auprès d'elle.

— Je vais vous l'envoyer sous un prétexte quelconque.

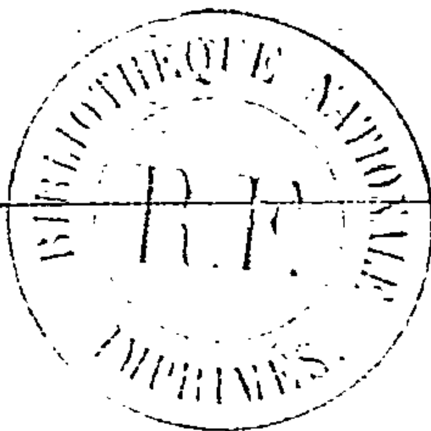
Mme de Bans trouva seule Mlle de Menneville, et s'en étonna.

— J'ai prié Aline, lui dit Victoire, avec cette intonation caressante qui la faisait irrésistible, de descendre avec ma femme de chambre, me choisir quelques crayons dont j'ai besoin, pour achever demain un dessin commencé. Vous excuserez, je l'espère, mon sans-gêne, madame; j'ai une courbature qui ne me permettait pas d'aller moi-même faire ce choix.

— Elle ment, pensa Mme de Bans. Aline est sortie pour autre chose, et si elle a promis le secret, elle ne me le dira pas.

Mais Aline rentra avec les crayons, presque aussitôt.

Pendant que les deux mères, dont l'une était attristée de la tristesse de l'autre, s'entretenaient de leurs inquiétudes, les deux jeunes filles faisaient de même. Aline n'ignorait plus rien du sacrifice de son amie; un hasard l'avait mise sur la voie ; Victoire eut besoin d'elle, et, voyant qu'elle avait deviné une partie de la vérité, lui dit le reste.





Jérôme obéit, et bientôt la porte fut soulevée.

Mlle de Bans était une de ces natures exquises, chez lesquelles le dévouement est un besoin, presque autant que l'amour ; elle comprit sa compagne, l'approuva, jura de la servir et de lui aider à cacher son sacrifice.

Elle la trouva, à son arrivée, dans une perplexité douloureuse, inquiétante. Victoire n'avait pu désobéir à l'ordre formel de son

père, et comme sa mère, plus que sa mère peut-être, elle se demandait ce qui allait résulter de son absence à l'hôtel de Jéhennes. M. Martinet lui inspirait une terreur si grande qu'elle croyait à chaque instant le voir arriver, avec ses horribles menaces et son menteur sourire. Les deux jeunes filles, comme deux enfants qu'elles étaient, deux enfants sublimes, disons-le vite, prirent une résolution, aussitôt exécutée qu'exprimée. Victoire écrivit à M. Martinet, et Aline remit la lettre à un commissionnaire, qu'elle paya fort cher et fit monter en remise pour que cette lettre fût sans retard portée à l'hôtel de Jéhennes, où l'homme d'affaires la reçut, en effet, avant son départ.

Victoire écrivait :

« Monsieur,

« Je dois renoncer à aller ce soir à la réunion de l'hôtel de Jéhennes; mon père l'exige. Mais que cela ne vous donne aucune inquiétude ; vous avez ma parole, le reste est une question de temps. Je vous donnerai de mes nouvelles et trouverai le moyen de vous voir avant peu.

« Victoire DE MENNEVILLE. »

La pauvre enfant se compromettait sans y songer, regardant son sacrifice accompli et l'arrêt du destin irrévocable.

Si douloureuse que fût l'existence, elle y trouvait les compensations du devoir rempli et les joies de l'abnégation. Il y avait aussi la pensée d'obtenir du ciel le pardon de sa mère, qu'elle adorait plus encore peut-être, depuis qu'elle s'était sacrifiée pour elle.

Il y avait la lutte, les moyens à chercher, les excuses à trouver, les mensonges à faire. Où elle se sentait parfois faiblir, où elle éprouvait le besoin d'un cœur ami pour appuyer le sien trop endolori, c'est quand il fallait faire souffrir son père, lui résister, lui opposer une rébellion qui n'était pas en elle. Plusieurs fois elle faillit se jeter à ses pieds, et lui demander grâce. Un jour ce fut lui qui pleura et pria. Alors, elle perdit toute résolution, et s'enfuit.

— Il souffre, se disait-elle, mais il souffrirait davantage encore si ce misérable lui dévoilait la vérité.

Elle eut aussi la pensée de se tuer, mais M. Martinet lui déclara que si elle se portait jamais à quelque extrémité de ce genre, avec le chagrin de la mort de sa fille, il donnerait au marquis celui du déshonneur de sa femme. Elle jura de vivre.

Mme de Bans et Aline, entre ces deux douleurs, oubliaient leurs propres chagrins. Malheureusement, elles se sentaient impuissantes.

Aux premiers mots que tenta l'amie de sa mère, Victoire la devina et lui dit :

— Je vous en supplie, madame, n'ajoutez pas une souffrance à mes douleurs en me forçant à une nouvelle résistance envers vous. Vous êtes l'amie de ma mère, il y a un moyen de la consoler, mais il n'y en a qu'un seul : affirmez-lui que je serai heureuse quand je m'appellerai Mme Martinet. Si elle voit mon bonheur au bout de la lutte, elle l'acceptera.

Mme de Bans voulut protester.

— Il faut que ce mariage se fasse, madame, et il se fera tôt ou tard. Faites comme Aline qui m'approuve et me soutient, et qui ferait à ma place ce que je fais.

L'amie fut fixée, mais elle ne pouvait faire partager sa conviction à la pauvre mère qui doutait encore, quoi qu'elle en eût dit.

Pendant cela, Aline, qu'elle avait envoyée près de la marquise, suppliait celle-ci, la magnétisant en quelque sorte sous ses caresses, d'aider sa fille à vaincre la résistance de M. de Menneville.

— On n'est pas maître de son cœur, madame, je vous assure, disait-elle ; sans cela je n'aimerais pas mon cousin qui en aime une autre, et qui est, j'en suis certaine, malheureux de l'aimer. M. Martinet ne saurait être l'homme que vous choisiriez pour Victoire, je le sais bien. Mais elle l'aime. C'est une question de bonheur ou de malheur, de vie ou de mort peut-être. Résignez-vous. Quant vous verrez votre fille heureuse, vous vous consolerez, vous verrez.

Et, comme une autre fille, elle enlaçait de ses bras la mère de son amie, si bien que, dominée par cette naïve et persuasive tendresse, la pauvre femme se demanda :

— Est-ce que ce serait vrai ?

— J'ai gagné ton procès, dit-elle à sa compagne en rejoignant Mme de Bans, qui n'avait point quitté Victoire. Ta mère est désormais avec toi.

— Et... elle croit? demanda la sublime enfant, qui n'avait qu'une crainte, celle de ne pouvoir accomplir son sacrifice.

— Elle a la foi la plus profonde, et t'aidera désormais, convaincue de travailler à ton bonheur.

— Merci, dit Victoire en se jetant sur le sein d'Aline.

C'était une joie, une vraie joie, avec des larmes et des rires, la joie du martyr qui parle d'amour à Dieu entre deux tortures.

Mme de Bans, entraînée, les bénit du fond de l'âme, oubliant de les plaindre.

XXIV

LES LOISIRS DE JÉRÔME.

Jérôme se trouvait seul. Maximilien était parti, entraînant Guilaume à sa suite; et le brave ouvrier, père de famille, avait accepté simplement la responsabilité qui lui était offerte.

— Je ne suis pas un bon commerçant, ni un connaisseur comme vous, dit-il au patron, mais, pendant la guerre, il n'est pas probable que la vente marche fort, je suffirai bien au petit détail de bric-à-brac que je commence à connaître.

— Le principal est que la maison reste ouverte, dit Max.

— Je ne la quitterai pas un seul jour, vous pouvez y compter.

Cette promesse suffit au jeune homme. Quant à Guillaume Lapointe, il ne paraissait plus savoir qu'il possédât un établissem nt.

Jérôme eût voulu qu'on lui demandât davantage. Quand il

regardait ses quatre enfants, bien vêtus, bien nourris, s'en allant tout proprets chaque matin à l'école, il y avait en son cœur des actions de grâce qu'il répandait tout bas sur ses bienfaiteurs. Puis, il songeait à ce qu'il pourrait faire pour remercier Alice ; et son désir de reconnaissance était si grand qu'il ne doutait pas qu'un jour il fût exaucé.

Pour ne pas quitter l'établissement, il y avait installé les enfants, n'emportant du mobilier de la maison Trotignon que deux petits lits, puisque l'arrière-boutique se trouvait meublée par le patron. De cette façon, il avait pu offrir sa chambre à la mère Baudruche, qui s'y était installée, laissant la sienne, plus grande et plus aérée, à son petit-fils convalescent.

Le blessé se levait, se promenait d'une pièce à l'autre; on lui promettait qu'avant peu il pourrait descendre. Mais il commençait à faire froid, et cela retardait la sortie promise. Elle devait être pour Jérôme, un jour que viendrait Alice Mathieu, la jeune fille voulant donner cette joie à celui qui avait failli mourir à son service. Depuis qu'il était entré en convalescence, Alice avait quitté la maison; à mesure qu'il allait mieux, elle devenait plus rare, ce qui faisait dire au pauvre garçon qu'il avait grande envie de se faire à nouveau trouer la peau, pour rappeler auprès de lui sa jolie sœur de charité.

Il avait, en songeant à M[lle] Mathieu, des explosions de tendresse pour sa grand'mère, qui n'y comprenait rien ; et, d'autres fois, de longues tristesses méditatives qu'elle ne comprenait pas davantage. On n'avait pu longtemps lui cacher les journaux; il lisait chaque jour les détails de nos revers avec angoisse et souvent avec rage, sentant son impuissance pour longtemps encore. Le vide se faisait autour de lui. Justin Bleuze, un ami vrai, était parti le premier; puis Jérôme s'était éloigné, et le babil des enfants faisait place au silence. Gaspard lui-même, encouragé par Alice et M. Samson, qui avait enfin obtenu sa confiance, avait fait comme les autres ; c'était, du reste, un moyen de vivre, et l'existence de chaque jour était souvent pour lui un problème difficile à résoudre. Il se laissa convaincre. Mais avant son départ, l'ex-commissaire, qui était un homme prudent, lui fit signer la déclaration écrite de tout ce qui s'était passé au *Drap-d'Or*.

M. Samson n'oubliait pas, au milieu de la tourmente générale, le but qu'il s'était proposé. Il y avait là, du reste, à dévoiler un de ces puissants criminels qui sont la honte d'une époque, et contribuent trop souvent à la perdre.

Mais l'heure présente, si pleine d'agitations diverses, ne lui permettait pas d'agir librement; il se contentait de disposer ses plans d'attaque et ses moyens de défense, pour le jour où il jugerait possible de recommencer la lutte.

Les visites que recevait le blessé se bornaient donc à celle d'Alice et du commissaire, les premières devenues plus rares, nous l'avons dit, et à celles de Mme Trotignon, beaucoup plus fréquentes, car la femme obéissante ne manquait pas une occasion de désobéir à Sylvestre, la saveur du fruit défendu étant reconnue la plus irrésistible pour les gourmands de toute espèce.

Les bavardages de la concierge n'avaient garde d'ennuyer Baudruche; elle causait d'Alice, de sa chérie comme elle disait, et elle aurait pu ne s'arrêter qu'au lendemain, lorsqu'elle se trouvait lancée sur ce chapitre-là, jamais le malade ne l'eût interrompue. Un jour, elle parla du fiancé de Mlle Mathieu, cet inconnu mystérieux, dont elle embellissait la légende de toutes les extravagances, auxquelles se peut porter une imagination de portière qui lit des romans. Baudruche, qui savait bien ne pouvoir prétendre à Alice, reçut cependant le coup en plein cœur, et ressentit de la jalousie. Il lui semblait qu'un autre ne pouvait aimer, sentir, adorer comme lui. Il se demandait si cet autre était assez parfait pour oser élever ses désirs jusqu'à cet idéal dont lui se faisait un culte. Il eut pour son aïeule des rudesses et pour Mme Trotignon des duretés moqueuses. Puis il voulut rester seul. La grand'mère se sentit tout attristée.

— Faut pas vous tourmenter de ça, dit la concierge; c'est signe qu'il est guéri et qu'il peut se passer de nous.

Livré à lui-même, Baudruche réfléchit, et le résultat de ses réflexions fut un regret plus amer de ne pouvoir encore se faire soldat. Il sentait en lui l'étoffe d'un héros. Il rêvait de rapporter à Alice une croix, des épaulettes; il songeait à l'écraser du poids de ses lauriers, à ensevelir le passé sous un monceau d'héroïsme. Il se voyait Hercule, et marchait à grands pas, ce qui lui

était défendu encore. Il souleva une chaise en passant, et il lui sembla que sa blessure du dos se rouvrait, tant cela lui fit mal.

Seule, la jeune fille pouvait le calmer, et elle le fit. Elle l'interrogea, le voyant plus triste, et devina ce qu'il ne lui dit point. Alors, la première, elle parla de Daniel, de Daniel persécuté, poursuivi, malheureux. Il se souvint qu'il avait contribué à ce malheur, à ces persécutions, et il jura de faire plus de bien qu'il n'avait fait de mal.

— Plus tard, lui dit Alice, je vous demanderai votre aide, mais à présent, notre devoir à tous est ailleurs. Chacun doit s'oublier pour servir le pays. Aux hommes valides le combat, à nous le soin des blessés, les encouragements aux veuves, les secours aux orphelins.

— C'est donc bien vrai, Paris est menacé ?

— On travaille à la défense, mais l'on croit à la défaite.

— Qui cela ?

— Le peuple.

— Est-ce que ça le décourage ?

— Au contraire. J'ai entendu une femme tout à l'heure qui demandait à un officier dans la rue : « Est-ce qu'ils viendront jusqu'à Paris ? » Le militaire a répondu : « J'espère bien que non. » Alors la femme s'est écriée : « S'ils y viennent, après tout, tant pis pour eux. On les fera sauter, et nous sauterons avec. Mais nous ne serons pas obligés de dire à ceux-là — elle montrait un nourrisson suspendu à son sein — que l'ennemi est venu toucher à leur berceau. Ça les ferait rougir quand ils seront grands (1). » On entourait cette femme, on l'acclamait, et chacun jurait de mourir, l'officier et les ouvriers, tous ensemble. Il me semble, ajouta Alice, émue et enthousiaste, qu'un peuple si prêt à mourir est bien près de vaincre.

— Et dire que je suis là ! s'écria Baudruche.

— Heureusement ! murmura la grand'mère, égoïste comme toutes les vieilles gens dans leurs affections.

— Rassurez-vous, reprit à demi-voix Alice. La lutte sera longue, et vous pourrez encore en prendre votre part.

(1) *Historique.*

— Voyez-vous, mamz'elle Alice, quand je pense que c'est cette canaille de Mauduit qui m'a réduit comme ça à regarder les autres sans rien faire, j'ai comme des regrets de ne pas l'avoir dénoncé, quand la justice est venue ici aux informations.

— Si vous avez agi selon votre conscience, mon ami, il ne faut pas le regretter.

— Ma conscience.... je n'en sais rien, après tout. Je ne l'ai pas dénoncé, parce que c'est embêtant d'accuser un ancien camarade, avec qui on a bien fait, par ci, par là, quelques vilains coups; mais c'est bien aussi parce que j'ai l'envie de lui rendre moi-même ce qu'il mérite.

Et, du pied et de la main, Baudruche exécutait une pantomime populaire et menaçante qui faisait sourire Alice.

— Mauduit, répétait tout bas la grand'mère en allant et venant par la chambre. Mauduit.... je sais le nom de l'assassin... Avec un nom, on trouve.

— Que dis-tu donc entre tes dents? demanda Baudruche.

— Une prière, répondit-elle, pour ceux qui vont mourir bientôt.

Quand Alice quitta le convalescent, il était consolé. L'enthousiasme avait pris la place de la souffrance dans son cœur.

— Vous me quittez déjà? lui demanda-t-il.

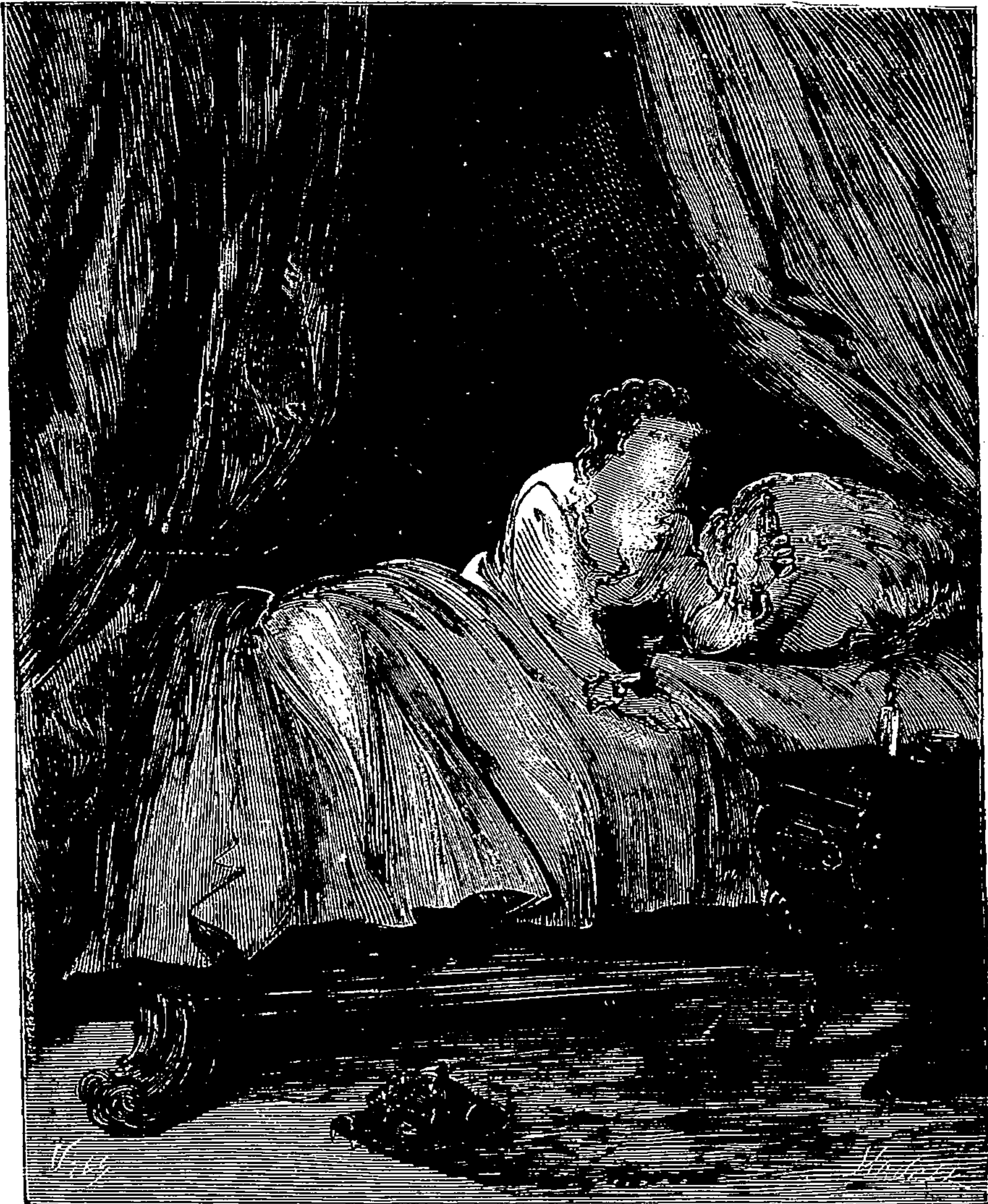
— Avec regret, mon ami. Mais je veux embrasser en passant Mme Trotignon, et il faut que j'aille voir si la petite famille de Jérôme ne manque de rien.

Il la regarda sortir, sans chercher davantage à la retenir près de lui.

— Tu l'aimes bien, n'est-ce pas? demanda l'aïeule qui suivait son regard.

— Comme on aime les anges du bon Dieu, répondit-il : avec respect.

Jérôme n'avait vraiment rien à faire, et cela le taquinait. Dans une journée entière, il faisait une vente ou deux de quelques sous, quand il la faisait, et il fallait rester là quand même, les bras croisés sur son comptoir, ou pendants, sur sa porte, à regarder ou plutôt à attendre les passants, fort rares dans la rue des Filles-Dieu. Les journaux lus, le ménage terminé, Jérôme bâillait, ne pouvant sortir, ce qui l'eût distrait. A force de chercher



La marquise, prenant elle-même le médicament sur sa table de nuit, s'était trompée de fiole.

pourtant, il eut une idée et se dit que ce serait pour Maximilien une surprise agréable de trouver au retour une boutique neuve à la place d'une vieille.

En faisant tout par lui-même, cela devait coûter fort peu : quelques planches nouvelles, une couche de peinture et un collage de papier dans l'arrière-boutique. Enchanté de son idée, le brave

homme voulut la mettre aussitôt à exécution. Il emporta, ou traîna dans la pièce du fond meubles, sièges, comptoirs, tas de ferrailles et de loques de toutes espèces. Après deux jours, le parquet fut complètement débarrassé. Etait-ce un parquet? On ne pouvait plus le deviner, sous la teinte noire que lui avait donnée un peintre malhabile et sans goût.

Jérôme pensa que la couleur du bois donnerait à la boutique un air de propreté plus grande, et il se remit, une brosse à la main, à savonner le chêne rebelle à tous les moyens : carbonate, sable eau de Javel, etc.

A bout de ressource, le bonhomme sourit de lui-même, et se dit qu'avec moins d'efforts le rabot ferait un parquet neuf. Alors, il se mit à raboter, et bientôt sa peine fut couronnée d'un plein succès. Les lignes blanches se détachaient déjà nombreuses, et il les réunissait en un carré lisse et uniforme qu'il regardait avec complaisance, quand une secousse lui fit lâcher l'outil, qu'il faisait marcher rapidement comme s'il eût eu sa tâche.

— Il y a un nœud dans la planche, murmura-t-il.

Et il recommença.

Il ne faisait pas fort clair dans cette partie de la boutique ; le rabot, remis en marche avec plus de précaution, s'arrêta de nouveau, et cette fois il sembla à Jérôme avoir entendu un léger grincement de fer sur du fer.

Il alluma la lampe qui lui servait le soir, après avoir du doigt cherché l'obstacle, dont il ne put découvrir la nature. A la lueur du pétrole, il vit distinctement une charnière. Cela l'étonna et le fit chercher de nouveau ; il en découvrit une deuxième. Alors, son idée fixe rappela l'hallucination qui, déjà plusieurs fois, avait envahi son cerveau. Il vit la planche, qu'il jugea mobile, le coffret de cuivre, la lettre blanche et la lettre jaune trouvée dans la commode de la mère Baudruche. Il les vit si bien qu'il mit la main sur sa poitrine, pour s'assurer que son sachet ne l'avait pas quitté. Puis il rabota de nouveau, avec rage, pour découvrir la ligne qu'il supposait devoir couper le parquet.

Il la trouva.

— Eh ! que faites-vous donc-là, mon pauvre Jérôme ? demanda derrière lui la voix d'Alice Mathieu.

Il faisait tant de bruit, et il était si préoccupé, qu'il n'avait pas vu entrer la jeune fille. Il se retourna, aussi saisi que s'il avait été saisi en flagrant délit de crime.

— Ah ! mademoiselle, dit-il, vous m'avez fait peur.

— Je le vois bien, et je le regrette. Vous avez le visage tout bouleversé.

Jérôme n'avait pas l'intention de dire son secret, malgré la confiance que lui inspirait Alice, parce qu'il sentait bien qu'il serait difficile d'expliquer ce qu'il cherchait. Cependant il dit, en se relevant :

— C'est que je viens de voir une si étrange chose, que j'en suis tout troublé.

— Qu'est-ce donc ?

— N'ayant rien à faire, je me suis mis dans la tête de préparer au patron une surprise pour son retour, quelque chose comme une boutique neuve.

— Je reconnais bien là, mon bon Jérôme, votre désir d'être agréable à ceux que vous aimez.

— N'est-ce pas bien naturel, mademoiselle, quand on a été si bon pour moi ?

— Enfin, qu'avez-vous vu de si terrible, que ma voix elle-même vous ait produit l'effet d'un danger ?

— Voilà : je rabotais comme vous avez vu, quand j'ai découvert ça.

Il montrait les deux charnières que le frottement du rabot avait fait reluire.

— Je ne vois absolument rien, dit Alice.

— Il y a là une porte.

— Où cela ?

— Dans le parquet.

— Eh bien, qu'est-ce que cela fait ?

— Je ne sais pas, moi...

— Une porte de cave sans doute, dit Alice en souriant, qui a été condamnée parce qu'elle n'était plus utile.

— C'est vrai, murmura Jérôme. Pourtant...

— Voyons, si cela vous inquiète, essayez de l'ouvrir pendant que je suis près de vous.

Jérôme obéit ; il chercha des tenailles, un marteau, un ciseau, et bientôt la porte carrée,—Aline avait raison, — une vraie porte-de cave, comme on en voit dans beaucoup de boutiques, fut soulevée, et laissa voir tout simplement un dessous de parquet ordinaire, tel qu'il devait exister dans toute l'étendue du magasin.

— Eh bien, fit la jeune fille en riant tout à fait cette fois, voilà le mystère révélé. Ceci n'est même pas une porte de cave, le menuisier, qui a fourni le parquet autrefois, a fait une économie en employant cette planche.

— Il n'aurait pas laissé les charnières.

— Alors, j'en reviens, à ma première idée ; c'est une entrée de cave, condamnée depuis longtemps. Ah ! çà, mon cher Jérôme, est-ce que vous supposez M. Maximilien, continua Alice, pour rappeler la gaieté chez le pauvre homme qui restait comme ahuri, contrebandier, faux monnayeur, ou bien encore enfouisseur de cadavres ?..

— Oh ! c'est plus vieux que mon patron. Voyez... c'est tout noir dans les rainures.

— Nous avons l'air en ce moment de deux policiers faisant une enquête, reprit Alice toujours rieuse ; fermez cela, Jérôme, et continuez en paix de raboter. Il pourrait sortir des araignées de là-dedans ; et moi, si je ne crois pas aux trappes et aux souterrains, j'ai peur des araignées.

— Vous avez raison de rire, mademoiselle, dit enfin Jérôme, mais cela ne m'avait point paru naturel au premier abord, et l'on raconte tant d'histoires...

— Dont il ne faut jamais croire que la moitié, voyez-vous, Jérôme. J'espère bien que vous n'allez pas effrayer vos enfants avec ce conte-là !

— Oh ! soyez tranquille, mademoiselle, je ne dis jamais rien aux petits que de raisonnable.

Alice se retira après avoir laissé quelques douceurs pour les enfants, qu'elle promit de visiter un soir.

— Pauvre homme ! pensa-t-elle en s'en allant. Le bien-être ne le guérit pas ; il a toujours l'esprit un peu troublé. C'est le chagrin de sa femme, sans doute.

Jérôme fit le souper des enfants et les coucha de bonne heure, sous prétexte que tout était en désordre, et qu'il faisait froid. Puis il ferma la boutique et se dirigea, non vers sa couche, mais vers la porte de cave dont Mlle Mathieu avait ri de si bon cœur. Les outils, qui avaient servi à l'ouvrir, étaient restés épars sur le parquet. En promenant la lampe, il découvrit sur le bois les traces d'une ancienne poignée, deux trous pratiqués dans le chêne, qu'on avait remplis avec des morceaux parfaitement adaptés. Il plaça le ciseau contre une des chevilles de remplissage ; elle se souleva sans effort et sortit d'un seul morceau. Dès lors, il devenait facile de faire manœuvrer la porte.

La planche levée, Jérôme prit le marteau et donna un coup sur le ciment qui formait le dessous du parquet. Cela rendit un son creux, et des plâtras volèrent de tous côtés. Un deuxième coup fit le travailleur immobile, et l'outil faillit lui échapper des mains. Il y avait devant lui un trou noir qui découvrait le peu d'épaisseur du ciment. La surprise passée, Jérôme reprit son travail et, l'un après l'autre, tous les platras allèrent rejoindre les premiers, dans une cave peu profonde, à en juger par le choc presque immédiat des débris. Il y avait en travers deux planchettes en bois assez minces qui soutenaient le plâtre, et dont Jérôme eut aisément raison.

Le pauvre homme n'avait pas grande envie de dormir après cette découverte, qui, pour tout autre, comme pour Alice Mathieu, eût été la chose du monde la plus simple. Il éclaira le vide et aperçut un escalier en assez mauvais état, qu'il parvint bientôt à franchir, en se soutenant au mur de chaque côté. Mais il en fut quitte pour sa recherche et ne trouva rien de mystérieux dans la cave de Félix Radèze qui n'avait, hors celle de la boutique, aucune espèce de porte. Cette cave n'était qu'un trou pour ainsi dire ; une maçonnerie la fermait, presque au bas de l'escalier. Jérôme remarqua qu'elle n'était pas fort ancienne ; les briques étaient bien rouges et manquaient de ciment de ce côté. Toujours armé de son marteau, il sonda l'épaisseur de ce mur et reconnut qu'elle n'était pas énorme. Mais aller plus loin lui semblait imprudent ; il pouvait se trouver, en perçant la brique, dans des caves de la maison où il n'avait point le droit de pénétrer. Et puis, il avait peur

de compromettre sa découverte, ce qu'il ne voulait à aucun prix. Après une nouvelle inspection des lieux, il remonta, referma bien la trappe qui redevint invisible pour tout autre que pour lui, et se jeta sur son lit où il ne trouva que vers le jour un sommeil peuplé de cauchemars. Le lendemain, le parquet était achevé, les meubles replacés; mais si la boutique avait repris ses allures tranquilles et paisibles, il n'en était pas de même de l'esprit de Jérôme, qui faisait de vains efforts pour regarder ailleurs que dans l'ouverture béante de sa cave.

XXV

L'IMPUISSANCE D'UN JUGE D'INSTRUCTION.

Un jour M. de Baurain reçut un télégramme qui l'appelait précipitamment à S....., où son frère était rentré la veille. Il partit, emmenant Mathilde. La dépêche laissait pressentir un malheur; le comte pensait que la présence de la jeune fille serait une compensation pour son frère, de quelque côté qu'il fût frappé.

Ils trouvèrent la préfecture bouleversée, en désarroi; les domestiques semblaient effarés, et reculaient à leur approche, comme s'ils craignaient d'être interrogés. Le préfet les reçut lui-même; il était un peu pâle; mais à la vue de Mathilde, il eut un éclair de joie dans les yeux, et un sourire de reconnaissance aux lèvres pour son frère. Le malheur était assez grand cependant, pour qu'il oubliât tout autre chose: ses filles avaient disparu la veille de son arrivée, avec Romain, qui avait annoncé aux autres domestiques que M. le vicomte le chargeait de lui amener ses enfants à Paris. Le départ avait donc été facile, nul soupçon

n'était venu l'entraver, le ravisseur devait être depuis longtemps en sûreté. Mais quel mobile avait pu diriger cet acte inouï ? Personne jusqu'alors ne pouvait en avoir le doute.

Pour que Romain n'eût point de défiances, et afin de le surveiller plus aisément, le préfet le chargeait de ses affaires les plus intimes ; il lui avait donné à réaliser une centaine de mille francs, éparpillés en diverses mains, et c'est avec cette somme que le valet de chambre avait pris la fuite. On s'expliquait cela ; mais le reste ? Ou Romain aimait les enfants comme il l'avait montré jusqu'alors, et, dans ce cas, il n'aurait pas voulu faire leur malheur en les enlevant à la tendresse de leur père, ou son affection pour elles était un jeu, et alors pourquoi les emmener ? C'était à la fois une gêne et un danger pour lui. On se perdait en suppositions. La vérité était celle-ci : Dupeuty avait déclaré au valet de chambre qu'il garderait le secret de la vicomtesse s'il restait en liberté assez longtemps pour préparer et accomplir sa vengeance contre le préfet ; mais qu'il parlerait si par malheur il était arrêté avant cela. Or, quand on apprit à S... l'arrestation de Dupeuty, le valet de chambre considéra comme providentielle la charge de toucher les cent mille francs de son maître, et il prit la fuite, pensant bien qu'elle deviendrait impossible après les révélations de l'accusé.

La première impression du vicomte à cette nouvelle fut la colère de se voir joué ; après quoi, vint le chagrin d'avoir perdu ses filles. Dire qu'il les aimait beaucoup serait exagérer un sentiment qu'il était incapable d'éprouver ; depuis la mort de leur mère, les pauvres enfants se trouvaient à peu près délaissées par lui, et il ne songeait guère à cet abandon, absorbé qu'il était par une passion unique à cette heure : Mathilde de Jéhennes.

Cependant, quand il apprit à son retour la ruse employée par son valet de chambre pour emmener les enfants, il fit chercher partout, envoya des dépêches dans toute la France, dans les ports de mer, aux frontières, et appela enfin son frère, dont les lumières et l'expérience devaient lui être utiles en un moment si critique.

On ne découvrit rien, et l'on reçut du Havre une lettre qui annonçait le départ de Romain et des enfants pour l'Amérique.

« Dieu m'est témoin, monsieur le vicomte, écrivait le valet de chambre, que je vous eusse servi avec fidélité jusqu'à la fin de

mes jours ; mais j'ai fait un serment à Mme la vicomtesse mourante : celui de soustraire vos enfants à la belle-mère que vous leur donnerez bientôt, et de leur faire oublier le nom qu'elles portent, si la vérité vient à se faire jour sur la mort de leur mère. Les cent mille francs que j'ai reçus vous appartiennent, je n'y toucherai que pour vos enfants. Croyez-moi, monsieur le vicomte, réalisez au plus tôt vos valeurs, et quittez la France ; le secret que vous a gardé Clémence Dupeuty ne le sera point par son père, que vous avez eu l'imprudence de faire arrêter. »

Comme il avait détruit les quelques lignes écrites par sa femme, René de Baurain détruisit la lettre de son valet de chambre. Encore une fois, un danger se levait parce qu'il avait agi sans prendre conseil de son frère. Mais il savait le reconnaître avec tant d'humilité, et il s'en était si durement puni, que le comte ne trouvait plus le courage de lui en faire un reproche.

Les deux frères étaient encore sous le coup de la première surprise causée par cette lettre, quand arriva un courrier, annonçant que les Prussiens s'avançaient sur S... avec une rapidité telle que dans deux jours la ville serait attaquée.

— Voilà qui nous sauve, dit M. de Baurain à son frère. Du patriotisme, mon ami, et tout ira bien.

— Que veux-tu dire ?

— Tu vas immédiatement organiser une défense impossible, à laquelle tu prépareras tes administrés par un discours des plus pathétiques. Puis, prenant toi-même le commandement d'une troupe de volontaires, tu feras une sortie, une reconnaissance vers l'ennemi.

— Et après ?

— Le reste me regarde. Tu seras prisonnier, et tu restera digne de ton haut caractère et de tes fonctions.

— Mais si la guerre dure longtemps ?

— Que t'importe, répondit en souriant M. de Baurain, si le temps que durera cette guerre devient le plus heureux de ta vie ?

— Je ne comprends pas, mais je m'incline, reconnaissant une fois de plus que jamais je n'ai eu à regretter mon obéissance. Permets-moi seulement une dernière question.

— Parle.



Derrière cette porte il y avait une femme étendue.

— Mathilde ?

— J'y ai songé. Comme nous ne pouvons l'exposer aux dangers et aux souffrances d'un siège, elle va, dès demain, partir pour Florence où tu iras la rejoindre, sitôt que j'aurai négocié ta liberté.

— Tu comptes réussir ?

— Je n'en ai pas le moindre doute. Ces gens-là ont besoin d'argent, et je ne marchanderai point. Seulement, n'oublie pas que ton voyage à Florence doit être entrepris dans le plus grand secret et accompli sous un nom d'emprunt. J'ai avec moi plusieurs passeports en règle, je t'en ferai parvenir un. Il faut que, la paix conclue, tu reparaisses dans ta préfecture et à Paris comme prisonnier de guerre. Ils feront des nôtres assez de cadavres en Allemagne pour que de la cendre de l'un d'eux je tire pour toi une odyssée.

L'infâme complot inventé par l'un des deux frères et accepté par l'autre, ne leur laissait ni hésitation dans l'esprit, ni regret dans l'âme.

Le préfet de S. allait organiser une défense factice, impossible, faire massacrer ses concitoyens, qui, excités par lui, résisteraient dans la ville, surtout quand ils le sauraient prisonnier avec un certain nombre des leurs. Que leur importait ? Ce qu'il fallait, c'est que René pût sortir de France sans danger, oublier, chose facile pour lui, dans le plaisir et les joies d'un nouvel amour, les douleurs de sa patrie, et y rentrer plus tard avec l'estime due aux héros et l'auréole du sacrifice.

L'enfant gâté du comte de Baurain était à la hauteur de ces grandes conceptions ; il se soumit.

Quant à ses filles enlevées, il y songeait peut-être ; mais c'était là une nécessité que, pour l'instant, il fallait subir ; il les oublia bientôt pour penser à la belle maîtresse qu'il allait retrouver à Florence.

A S...., on parla de civisme et de statue future.

Le comte, en quelques heures, organisa toutes choses, et prépara le départ de Mathilde, que devaient accompagner en Italie Jennay et une femme à son choix, de la maison d'Herminie de Baurain.

La jeune fille fit de la résistance, quand elle apprit qu'il fallait quitter son tuteur ; elle se jeta dans ses bras et donna toutes les marques d'un véritable chagrin.

— Il le faut, mon enfant, dit le comte, dans l'intérêt de René.

— Mais vous ?

— Moi, je ne cours aucun danger en restant ici, et nos intérêts à tous m'y obligent.

— Pourquoi ne restons-nous pas avec vous ?

— Parce qu'il faut que René s'éloigne, et qu'il ne le fera que si vous l'appelez auprès de vous. Ne l'aimez-vous pas comme il vous aime ?

— Je ne sais pas, monsieur le comte. Au moment de vous quitter, je ne trouve pas dans mon cœur lequel de vous ou de votre frère occupe la plus large place.

Elle pleura. Pour mettre fin à ce tête-à-tête douloureux pour lui, M. de Baurain emmena sa pupille chez un notaire. Là, par un acte en bonne forme, il lui donna la propriété de Fauconville:

— C'était, dit-il, la volonté de ma tante: ce sera la dot que vous apporterez à votre mari.

Mathilde fut peu étonnée. Du moment où elle devait épouser le vicomte, son tuteur ne risquait rien de lui donner une partie de cette fortune, qu'il destinait tout entière à son frère. Mais l'habile comédienne eut des larmes de reconnaissance et des élans de tendresse, qu'elle savait bien être un supplice pour celui qu'elle appelait son bienfaiteur.

Sa pupille partie, M. de Baurain reprit le chemin de la capitale, où l'appelaient, disait-il, d'autres devoirs. Les habitants de S... lui firent au départ une ovation! il avait, avec son frère, organisé en vingt-quatre heures la défense de la ville.

Pendant que ces évènements se passaient en province, où l'approche des Prussiens jetait partout l'angoisse, faisant naître là le courage, et ailleurs l'apathie, tous les deux, enfants du désespoir, Dupeuty était interrogé, et racontait à M. Déparny les dernières confidences d'Herminie de Baurain, ainsi que la fin douloureuse et tragique de la malheureuse femme.

Quant à Louise Blanchart, la mère de Clémence, voilà ce qu'il raconta :

— Je l'aimais, quand je tombai au sort: mais elle était si jeune que je ne lui demandai point de promesse. Elle vivait avec sa mère, qui me promit de me la garder, et je partis tranquille. Mais la misère vint, Mme Blanchart tomba malade, et le travail de Louise ne suffit plus. Alors un homme vint à elles, les secourut

sans condition, leur donnant à garder une petite fille de quelques mois. Puis, un jour, il leur amena un jeune homme, son frère, forcé, dit-il, à se cacher pour cause politique, et les deux braves femmes reconnaissantes reçurent le frère, comme elles avaient reçu l'enfant. Mais le jeune homme était beau, paraît-il ; mon souvenir devait s'effacer de plus en plus chez Louise, qui ne m'avait pas vu depuis trois ans ; elle se laissa prendre aux promesses du nouveau venu, qui lui annonça, quand elle fut près d'être mère, son départ pour l'Amérique. La honte de sa fille tua Mme Blanchart, et moi j'arrivai à temps pour recevoir la confession de Louise mourante, et le dépôt sacré de son enfant.

— Le nom de son séducteur ? demanda M. Déparny.

— Elle a refusé de me le dire ; elle savait bien que je la vengerais, et elle l'aimait encore. Je vous ai raconté, monsieur, comment Clémence l'a appris par Mme de Baurain elle-même, cette autre martyre condamnée par le même bourreau.

— Vous soupçonnez un crime dans la mort de la vicomtesse.

— Je ne soupçonne pas, j'affirme. Le témoignage de Romain et l'autopsie le prouveront aisément.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas dénoncé plus tôt.

— Clémence avait promis le secret. Si cet homme que je hais ne m'avait pas mis dans l'impossiblité de me venger de lui par une arrestation, je l'aurais respecté toujours.

— Accusez-vous aussi le comte de Baurain ?

— Personnellement, je ne puis rien affirmer, mais Mme la vicomtesse a dit à Clémence que s'il y avait au monde un criminel plus grand que son mari, c'était son frère.

M. Déparny télégraphia à S... pour que Romain fût immédiatement amené à Paris, et il se rendit encore une fois chez le comte. Celui-ci était en habit de voyage, il arrivait de S... Sa pâleur, son abattement frappèrent le magistrat.

— Ah ! mon ami, s'écria le comte, nous sommes bien malheureux !

— Que vous est-il arrivé ?

— Les enfants de mon frère ont disparu, et dans un pareil moment, il est difficile de se mettre à leur recherche.

— Mais vous avez des soupçons, des indices ?

— Romain, le valet de chambre de mon frère, écrit du Havre qu'il les emmène en Amérique ; mais je soupçonne là un moyen d'égarer les recherches. Cet homme a emporté en même temps cent mille francs, que le vicomte l'avait chargé de toucher.

— Que fait le préfet devant un pareil malheur?

— Il organise la défense de S..., qui sera demain attaquée par les Prussiens, et il fait jurer à ses concitoyens de vaincre ou de mourir à ses côtés.

— Mais ses enfants?

— Il les cherchera, quand la France n'aura plus besoin de lui, si toutefois, comme tant d'autres déjà, il ne succombe pas à cette tâche insensée.

— Oui, insensée, murmura M. Déparny, car ils ne sont pas en force, les malheureux.

— C'est donc à moi à découvrir l'auteur du rapt, reprit M. de Baurain, surtout si les malheureuses petites filles ne doivent point revoir leur père.

Il eut un sanglot qu'il refoula trop tard.

— Ne craignez pas de laisser voir votre douleur, dit le juge d'instruction, elle est trop légitime.

Et il songeait.

— La fuite de ce Romain se rapporte parfaitement à ce que me disait tout à l'heure l'accusé, aux ordres donnés par la vicomtesse.

Mais lorsqu'on a connu une famille pendant plusieurs années, et qu'on s'est habitué à voir dans ses membres des types parfaits d'honneur et de loyauté, il est impossible qu'on passe sans résistance à une croyance contraire. M. de Baurain, courbé sous sa douleur, impuissant contre une inquiétude qui le faisait trembler pour son frère et ses nièces, semblait respectable à M. Déparny.

— Je viens, dit-celui-ci, avec une mélancolie pleine de déférence, vous porter encore un nouveau coup.

— Eh ! que peut-il m'arriver qui me touche après de semblables douleurs ?

— Un homme attaque l'honneur de votre frère, il l'accuse; il faut fournir les preuves de son innocence. Et ces preuves ne pourront se donner sans souffrances pour vous.

— Je ne comprends pas.

— Dupeuty affirme que Mme de Baurain est morte empoisonnée.

— Il a raison, répondit tranquillement le comte. Mais comment peut-il le savoir?

— Il a raison, répéta le magistrat stupéfait, quoiqu'il dût depuis quelque temps s'habituer aux surprises.

— Oui, il a raison; ma pauvre belle-sœur est morte empoisonnée par la digitale.

— Par la faute ou la volonté de qui?

— Par la sienne. Elle souffrait beaucoup, paraît-il, et quadruplait les doses qui lui étaient ordonnées. Lorsque, enfin, elle céda aux supplications du docteur, et lui en fit l'aveu. Il était trop tard. Elle avait supplié le médecin de ne pas dire à mon frère la cause de sa mort; ce n'est que longtemps après qu'il s'y est décidé.

Encore une fois, l'accusation portée contre René de Baurain, qui troublait si fort le magistrat, tombait d'elle-même et d'une façon toute naturelle.

— Si cet homme est coupable, dit-il en rentrant chez lui, plus perplexe que jamais, Dieu seul pourra l'atteindre et le punir.

XXVI

MÈRE ET FILLE

Le départ subit de Mathilde, dont tout son monde parla beaucoup, mit fin aux réunions patriotiques de l'hôtel de Jéhennes, ce qui eût jeté beaucoup de noir dans l'esprit de M. Martinet, s'il n'avait été certain de l'obéissance passive de Mlle de Ménneville. Maintenant que la jeune fille avait déclaré à ses parents sa détermination irrévocable, il n'avait pas besoin de la voir pour être certain qu'elle ne pouvait oublier la menace suspendue au-dessus de sa tête, et qu'elle resterait à lui. Cependant il ne voulait pas

attendre trop longtemps. Quelques jours de silence le fatiguèrent sans l'inquiéter, et il écrivit à Victoire,

« J'attendrai encore cette semaine, mais c'est un dernier délai. Je me contenterai d'une promesse, mais il m'en faut une. »

La marquise, que ces dames de Bans, à force de caresses, avaient presque convaincue, réfléchit après leur départ, et, secouant l'espèce de magnétisme amical qui avait engourdi sa douleur, se dit que tous ces cœurs s'entendaient pour la tromper. La conviction entra d'autant plus aisément dans son esprit qu'elle fut obligée de s'avouer qu'à leur place elle ferait la même chose.

Dès ce moment, sa résolution fut prise; elle n'hésita plus. Sa fille innocente ne pouvait être punie pour elle. Cette pensée révoltait, non-seulement son amour maternel, mais son honnêteté. On la trompait, elle trompa avec le même courage; la même abnégation, le même héroïsme, et de son mensonge, ne fit la confidence qu'à Dieu ; sa fille vit avec joie se sécher doucement ses larmes; elle l'interrogea encore sur son amour pour M. Martinet, et lui promit de vaincre, dût-elle faire l'impossible, l'obstination de son mari.

Victoire, encore un peu enfant, était aisément croyante.

— Pauvre mère ! se dit-elle, combien elle m'aime ! M. Martinet lui inspire de l'aversion et elle consent à mon mariage, parce qu'elle veut avant tout mon bonheur.

La marquise éprouvait depuis quelque temps des malaises, qu'on attribuait à son impressionnabilité nerveuse. Les mauvaises nouvelles de la guerre qui arrivaient chaque jour, jointes aux contrariétés éprouvées dans son intérieur, expliquaient assez ces indispositions, pour lesquelles M. de Menneville avait appelé le docteur, malgré elle. Celui-ci, qui était un ami, ne vit rien d'alarmant dans ces symptômes, quoique la malade se plaignit depuis quelques jours de douleurs d'entrailles assez violentes, mais qui ne devaient pas résister à quelques potions calmantes.

Depuis qu'elle avait la certitude qu'on la trompait, la pauvre mère exerçait une surveillance des plus actives ; c'est ainsi qu'elle parvint à lire avant sa fille le billet de l'homme d'affaires, déposé dans la chambre de Victoire, par un des serviteurs acheté à prix d'or. On aurait pu croire à une impression violente à cette lecture;

il n'en fut rien. La marquise souriait doucement, en jetant la lettre au feu. Victoire n'eût pas un doute. Les filles ont beau faire, les mères, quand elles le veulent, ont toujours la toute-puissance.

M. de Menneville se montra moins sévère ; il eut pour Victoire des réminiscence de tendresse, dont elle aurait voulu le remercier à genoux.

— Il cèdera, dit la mère en embrassant sa fille le soir de ce jour-là, je te le promets.

Et au père, elle avait affirmé que bientôt, s'il traitait l'enfant avec douceur, elle la ferait renoncer à ce fameux mariage qu'il craignait tant.

Ceux qu'elle aimait se couchèrent tranquilles et eurent une heureuse nuit. Mais vers le jour toute la maison fut mise en émoi. La marquise était en proie à une crise épouvantable. Son mari et sa fille oublièrent tout pour ne plus songer qu'à la secourir. On courut chercher le docteur ; elle demanda le prêtre. Les dames de Bans, qui reçurent une dépêche, accoururent.

La marquise s'étant trouvée la nuit plus souffrante, n'avait pas voulu appeler, et prenant elle-même le médicament sur sa table de nuit, s'était trompée de fiole. Elle avait bu ce qui devait servir aux frictions : un mélange de laudanum et de chloroforme.

Elle fut héroïque.

— Docteur, dit-elle, ne me laissez pas mourir, je vous en supplie !

Elle prit tout ce qu'on lui donna, sachant bien qu'il était trop tard. Le poison la déchirait depuis plusieurs heures.

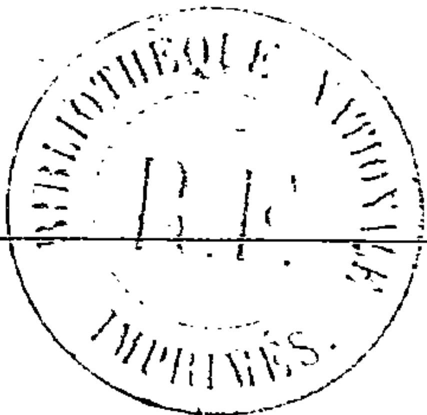
Entre deux crises, on la laissa seule avec le prêtre. Celui-ci était fort pâle quand il rappela la famille auprès de la malade, et elle résignée.

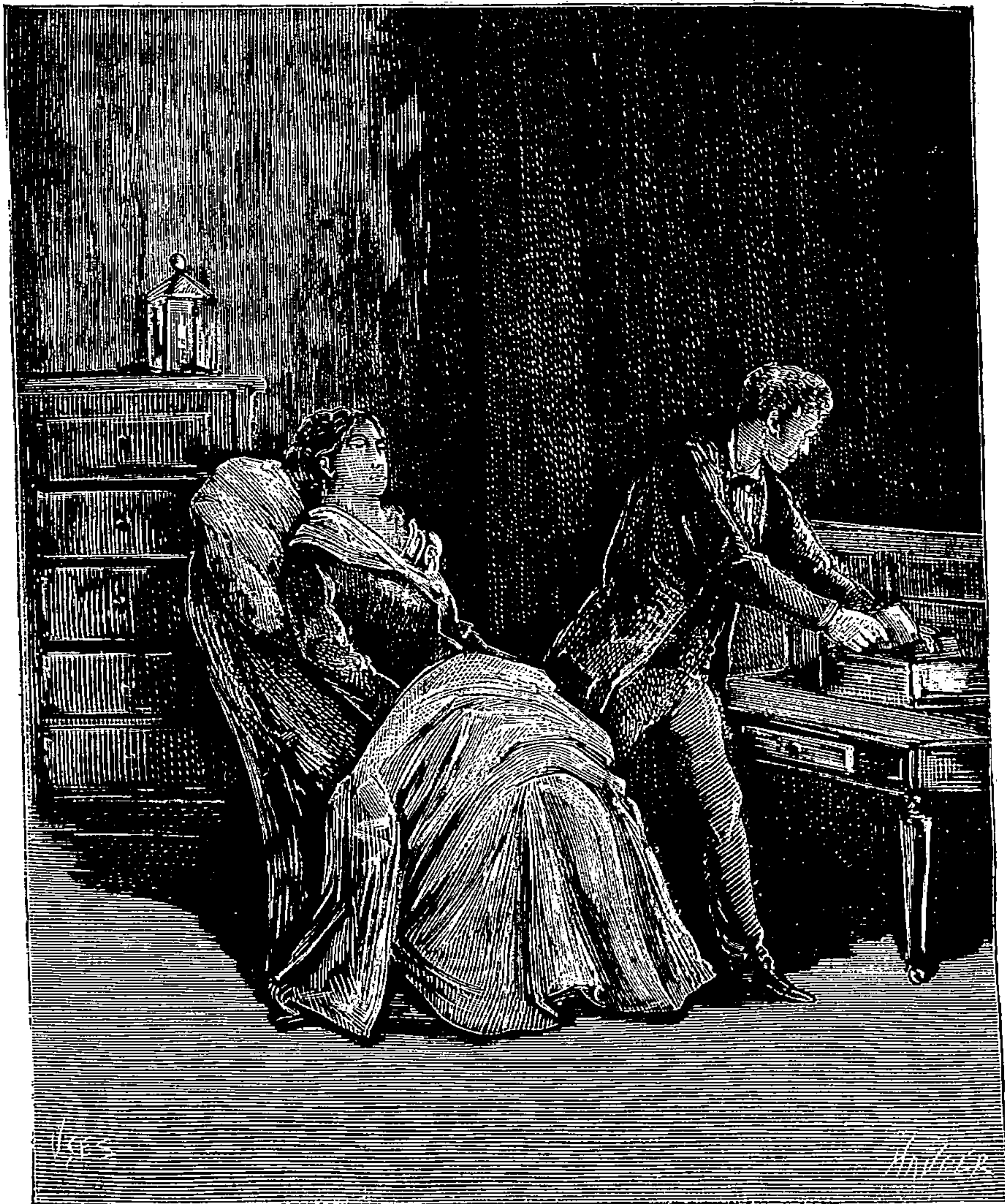
— Il m'a parlé du ciel, dit-elle à son mari et à Victoire ; je vous y attendrai.

Elle pleurait. On crut à un dernier regret de la vie. On ne soupçonna pas qu'elle avait voulu mourir.

Les funérailles furent simples, M. Martinet insulta la morte de sa présence.

Le marquis était dans un état de prostration, auquel il parais-





Ouvrez le bureau... là-bas.

sait impossible de l'arracher. Victoire oubliait de pleurer la morte pour consoler le vivant ; il ne s'en apercevait même pas. Lui, vieillard, n'avait jamais songé que cette douce épouse pourrait ne plus être là pour lui fermer les yeux. Le désert s'était fait autour de lui.

— Mon père, lui dit Victoire en le couvrant de baisers et de

larmes, je ne te quitterai jamais. Elle me l'a fait promettre... et je le veux.

Le vieux marquis secoua la tête.

— Vois-tu, dit-il, nous l'avons fait souffrir tous les deux. Moi, j'ai été parfois brutal. Que veux-tu ? un vieux marin... Et toi ?

— Moi ! interrompit la jeune fille.

Elle allait protester, elle courba le front et dit :

— C'est vrai.

M. Martinet vint s'inscrire chez le marquis de Menneville, et trois jours plus tard il rendit sa visite à Victoire, pendant une courte absence du père.

— Ma mère est morte, monsieur, dit la jeune fille; il me semble que vous n'avez rien à faire ici.

— Pensez-vous donc, mademoiselle, que je ne prenne point part à votre douleur, et le lien qui doit nous unir ne vous semble-t-il pas m'autoriser à me présenter chez vous quand vous souffrez ?

— Est-ce que la mort de ma mère ne vous suffit pas, monsieur? vous faut-il une nouvelle hécatombe ? Voulez-vous qu'à mon tour j'abandonne mon malheureux père ?

— Je vous ai déjà prévenue, mademoiselle, que si vous cherchiez dans la mort un moyen de me léser de mes droits, vous n'épargnerez pas à monsieur le marquis le chagrin que notre mariage seul peut lui éviter.

Victoire fut un instant sans répondre.

— Monsieur, dit-elle enfin, en relevant sur l'homme d'affaires ses grands yeux rougis par les larmes, est-ce trop que vous demander huit jours pour pleurer ma mère ?

— Et après cela, mademoiselle? demanda M. Martinet en se levant.

— Après cela, monsieur, je vous appellerai, ou j'irai chez vous.

Il eut le bon esprit de ne pas insister davantage.

Victoire l'avait oublié. Soit qu'elle ne le craignît plus, soit que sa douleur fût trop grande pour lui permettre de penser, même à un danger, pas une fois l'image du misérable ne s'était présentée à elle depuis la mort de la marquise.

Et voilà qu'il revenait, toujours menaçant, inexorable, impa-

tient d'en finir plus que jamais. Peut-être avait-il peur que la mort lui prît sa deuxième victime.

Ainsi le sacrifice de la pauvre mère, le châtiment qu'elle s'était imposé ne suffisait pas pour sauver sa mémoire et son enfant.

M. de Menneville rentra. Il avait voulu visiter seul la tombe de sa femme ; il y était resté deux heures et il faisait froid. Il grelottait.

— Quelles visites avez-vous reçues, Victoire? demanda-t-il.

— Une seule : M. Martinet.

La jeune fille ne savait pas mentir, à moins que le mensonge ne fût un devoir.

— Déjà ! fit le marquis.

Elle voulut lui prendre les mains, il la repoussa.

— Je vous avais défendu de recevoir cet homme.

— Mon père !...

— Vous auriez pu attendre au moins, pour me désobéir, que la tombe de votre mère fût fermée.

La pauvre enfant ne trouvait pas un mot d'excuse.

— Nous allons nous séparer, reprit M. de Menneville.

Elle le regarda sans comprendre.

— Demain, vous entrerez au couvent; et à votre majorité, si tel est votre bon plaisir encore, vous épouserez l'homme de votre choix.

— Mon père ! écoutez-moi, je vous en supplie.

— Parlez.

— J'entrerais au couvent avec bonheur s'il ne fallait pas pour cela vous quitter.

— Espérez-vous donc me revoir, en me déshonorant par un mariage que je réprouve?

— Mon père, gardez-moi près de vous ; laissez-moi vous donner mes soins.

— Renoncez-vous à cet homme?

Elle se tordit les bras de désespoir.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! pria-t-elle. Vous savez bien que je ne peux pas !

Le marquis se redressa avec effort. Son bras se tendit vers sa fille; il entr'ouvrit les lèvres. Mais la malédiction n'en sortit point.

Il retomba sur son siège, et se raidit.

Épouvantée, Victoire jeta des cris insensés. C'était trop d'épreuves pour son âge et ses forces naissantes.

Comme toujours, Aline de Bans et sa mère arrivèrent à l'heure des larmes et du danger.

— Je les ai tués tous les deux! s'écria la malheureuse enfant, en tombant dans les bras de sa compagne, où elle s'évanouit.

En rentrant chez lui, M. Martinet annonça à Rosalie une absence de plusieurs jours.

— Je ne vais qu'à Saint-Denis, lui dit-il, où m'appellent les intérêts d'un client. Mais, en ces temps de guerre, on ne peut répondre ni du temps, ni des distances. Il est inutile que vous m'attendiez.

Rosalie ne fit pas d'observations; les absences de son maître étaient chose assez habituelle. Du reste, Mauduit n'avait point reparu dans la maison, pas plus que Baudruche; il n'y restait plus guère que l'aveugle, dit l'*Ecumoire*, et celui-là n'était pas fort à craindre, puisqu'il ne quittait jamais sa chambre. La vieille fille était rassurée.

— Vous n'aurez pas peur toute seule, Rosalie? demanda l'homme d'affaires avec intérêt.

— Moins que lorsque tous vos brigands de locataires sont ici.

— Prenez quelqu'un avec vous.

— Ça n'est pas la peine. Les étrangers, c'est toujours curieux; on n'a pas besoin de savoir ce qui se passe ici.

— Vous avez raison, Rosalie. Faites selon votre désir.

Il sembla à la vieille fille qu'un peu de raillerie accompagnait les dernières paroles de son maître. Mais elle y prit peu garde, se promettant, s'il se moquait d'elle, de le lui rendre au centuple.

— N'oubliez pas, reprit-il, la pitance de l'*Ecumoire*. Ses camarades n'étant plus là, le malheureux serait capable de mourir de faim plutôt que de descendre.

— Est-ce que j'oublie jamais quelque chose? demanda la servante offensée.

M. Martinet s'inclina.

XXVII

OU JÉROME S'ENHARDIT ET TROUVE CE QU'IL NE CHERCHAIT PAS.

Jérôme avait perdu l'appétit et le sommeil ; les évènements extérieurs n'arrivaient plus jusqu'à lui ; c'est à peine s'il s'occupait de ses enfants, dont il oubliait de faire la soupe.

Il y a chez les gens dont l'intelligence n'est pas très développée et chez lesquels le cœur parle aisément, une espèce d'instinct qui fait le pressentiment et cause l'idée fixe. Il ne faut leur demander ni raisonnement, ni explication de ce qu'ils éprouvent, ils ne pourraient répondre. Ils sentent ; voilà tout. Et ils ne quittent pas une piste quand une fois ils l'ont saisie, parce qu'ils savent qu'ils sentent bien.

Pendant trois jours, Jérôme redescendit dans sa cave, la nuit, quand il fut seul. Il écouta, sonda chaque brique de la légère muraille, écorna la terre cuite et fit quelques trous avec un poinçon. Au-delà de ces ouvertures étroites, son œil, collé à l'orifice, ne vit que du noir. Mais il sentait son mince outil s'agiter de l'autre côté dans le vide, et c'est ce vide qu'il désirait de plus en plus connaitre.

A une pareille tentation, on ne résiste pas. C'est le point lumineux qui attire, au sein des ténèbres ; le phare sur l'Océan pendant la tempête. On suit. Où cela mène-t-il ? On n'en sait rien. Mais l'on suit toujours.

Une nuit, Jérôme fit tomber une brique ; il eut d'abord peur du bruit et du trou noir. Il écouta longtemps, n'entendit rien, et s'enhardit jusqu'à passer le bras par l'ouverture qu'il venait de faire. Rien ne lui fit résistance. Alors, peu à peu, il en arriva à démolir.

— Après tout, se dit-il, qu'est-ce que je risque? Si je tombe dans une cave de la maison, on m'y connaît bien, je ne serai pas pris pour un voleur ; et, ma foi, je dirai la vérité.

Après ce raisonnement, il alla plus vite en besogne, et bientôt le corps tout entier passa où avaient passé la main et le bras. Jérôme promena sa lanterne autour de lui. Il était dans un couloir qui lui parut long. En y dirigeant le rayon lumineux, à droite et à gauche, dans la muraille, tout près de lui, il y vit deux portes, des portes de caves ordinaires, avec des serrures rouillées qui ne semblaient pas avoir servi depuis longtemps. Tout cela paraissait solide. Le chercheur marcha plus loin. Il lui sembla qu'il marchait longtemps ; le couloir lui fit faire plusieurs détours. Enfin, il rencontra un obstacle, et vit devant lui un escalier en mauvais état, comme celui par lequel il était descendu. Evidemment, nul être humain n'était passé là depuis des années, tout devait l'en convaincre, jusqu'à l'air vicié, presque irrespirable, dans lequel une lumière, non protégée par le verre, n'eût pas vécu, et qui l'eût fait lui même rebrousser chemin déjà, s'il n'avait été soutenu par cette force d'idée fixe qui fait marcher les fous sans danger sur les toits.

Il monta les marches glissantes, se retenant aux aspérités de la muraille humide. Quant il fut en haut, il trouva une espèce de crochet dont il s'empara, et à l'aide de ce soutien, courbé et suspendu à la fois, il chercha et découvrit une porte, assez semblable à celle qui conduisait dans sa boutique. Seulement, on n'avait pas pris la peine de dérober celle-ci aux regards par une maçonnerie; donc, il n'y avait point d'autre passage pour sortir de là.

Jérôme était fort; la pensée qu'il touchait au but doubla sa puissance. Il nettoya une marche où son pied fut plus ferme, s'accrocha au morceau de fer, qui lui parut assez solide pour soutenir un grand poids, et souleva de toutes ses forces la porte lourde, et probablement rendue plus résistante par le manque d'usage.

Un craquement se fit enfin entendre. Il s'arrêta, retenant son souffle, craignant une surprise. Mais le silence resta celui du tombeau. Alors, il recommença de nouveaux efforts, et la trappe enfin se souleva avec un grincement lugubre.

Cette fois, à moins que l'endroit où il allait pénétrer ne fût dé-

sert, il était impossible qu'on ne l'eût pas entendu. Il éteignit sa lanterne, et resta ainsi, soutenant la lourde planche, sans faire un mouvement, prêt à la laisser retomber et à fuir.

Rien ne parut, et il n'entendit rien. A travers l'ouverture de la trappe, s'infiltrait un peu d'air qui augmentait ses forces, et un peu de lumière, une lueur, comme un rayon de lune coupé par des épaisseurs.

Jérôme souleva davantage. Mais la planche rencontra un obstacle et refusa d'aller plus loin. L'ouverture n'était pas assez grande cependant pour passer un corps. Il passa le bras, et sentit une résistance qu'il crut bientôt reconnaître être le dessous d'un lit. Donc, s'il parvenait à pousser ce lit, la trappe s'ouvrirait complètement. Ce travail fut peu de chose; la couche roula, avec un tapage qui fit au curieux l'effet d'un bruit de tonnerre, et le rendit de nouveau immobile.

Mais le passage était libre, et la tentation augmentait avec le succès. Jérôme fut bientôt dans la pièce vide. Après une nouvelle attente, il ralluma sa lanterne, ayant soin de la tenir contre lui pour qu'elle ne pût être vue du dehors. Car il y avait en face deux fenêtres fermées par des persiennes. C'étaient les planchettes de celles-ci qui coupaient les rayons de la lune.

La chambre était inhabitée depuis quelque temps déjà, si l'on devait en juger par les meubles couverts de poussière, uniformément. Beaucoup de gens avaient quitté Paris en prévision du siège. Jérôme pensa que le locataire des lieux, dont il venait de prendre possession, était l'un de ces poltrons-là; et dès lors, il marcha avec plus de confiance.

La chambre était confortable et simple; rien de mystérieux n'attirait les regards; une porte de communication, avec une autre pièce, était fermée au dehors.

A travers les jours des persiennes, Jérôme vit un autre bâtiment, à peu de distance, et il jugea qu'il devait se trouver dans un pavillon bâti au fond d'une cour.

Mais la nuit s'avançait; il s'en aperçut à la lune qui se levait tard et éclairait tout en ce moment. Du reste, ses recherches et tâtonnements avaient bien demandé plusieurs heures. Il se promit de revenir la nuit suivante.

Il ne se coucha point en rentrant chez lui, ce n'était pas la peine; le jour allait venir. Il avait froid; il tremblait. C'était peut-être aussi la suite des émotions qu'il avait éprouvées. Il apprêta le déjeuner des enfants, et les éveilla de si bonne heure qu'ils s'étonnèrent. La journée lui parut interminable. Il avait hâte de savoir si l'on était allé dans sa maison. Il n'était pas loin de s'en croire le propriétaire, comme Robinson de son île, l'ayant découverte.

C'est que cette maison avait été celle de Félix Radèze, cet homme, mort écrasé, misérable, à qui l'on confiait une fortune, et dont la dépositaire se défiait, puisqu'elle jetait au hasard, dans un coffret qui pouvait tomber en toutes mains, le secret de ce dépôt et l'avenir d'un enfant; de cet homme, dont la boutique avait une trappe et un passage souterrain, et dont l'écriture ressemblait si fort à celle du comte de Beaurain.

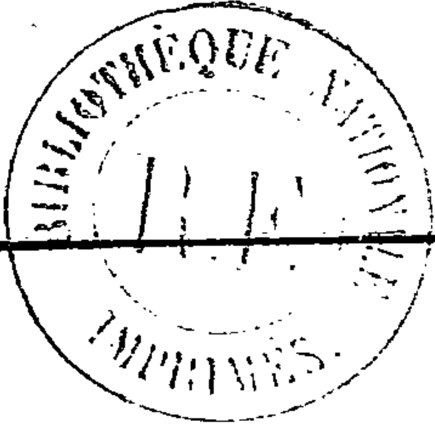
Les enfants furent couchés de bonne heure, sous prétexte qu'ils s'étaient levés tôt; et dès qu'il les vit endormis, Jérôme recommença sa promenade de la veille. Cette fois, il ne perdit pas de temps, et fut bientôt dans la chambre, où il pénétrait comme un voleur, sans avoir l'air de s'en douter. Le bâtiment d'en face n'était pas éclairé sur la cour; cela augmenta sa confiance. Après un examen plus attentif, il jugea que cette chambre à coucher était celle d'un homme; il y trouva un porte-cigares, qu'il ouvrit, et du linge marqué d'un D. Puis, une enveloppe de lettre chiffonnée, et jetée dans la cheminée, qui n'avait pas encore eu de feu cette année-là.

L'enveloppe était adressée à M. Durand, propriétaire, rue Sainte-Foy.

— Tiens! se dit Jérôme, je suis rue Sainte-Foy.

Et *cela* ne l'étonna pas trop, en songeant au chemin qu'il avait suivi sous terre.

— Et j'occupe, ajouta-t-il, l'appartement du propriétaire de l'immeuble. Ce propriétaire ne peut pas ignorer qu'il y a un passage sous sa maison. Mais il est bien possible qu'il n'y attache point d'importance, ce passage se terminant par un mur. Il y a comme ça des choses anciennes dont on ne s'occupe pas. Il sera parti comme tant d'autres, ajouta-t-il, avec une amertume un peu





L'aveugle et Mme Mathieu arrivèrent ainsi dans une charrette.

malicieuse; ces gens-là, c'est trop heureux sur terre; ça craint d'être obligé de travailler avec les autres à la défense de Paris. Il ne reviendra pas de sitôt ; je n'ai rien à craindre. Tout doucement, il ouvrit une fenêtre, regardant et écoutant à travers la persienne. Le vent s'engouffra, soulevant sa chevelure, dans la chambre, où il recula en frissonnant.

— La nuit ne sera pas chaude, murmura-t-il.

Il ouvrit un bureau vide et souleva quelques livres dans une bibliothèque. Les recoins l'attiraient.

En les replaçant, il tressaillit, écouta, et marcha de nouveau vers la fenêtre qu'il avait, malgré le vent, laissée entr'ouverte.

Il entendait une plainte, quelque chose d'étouffé et de rauque, de lointain ou d'enfermé. Sans songer à l'imprudence qu'il allait commettre, il ouvrit toutes grandes les persiennes. On criait dans le bâtiment d'en face, noir à tous les étages. Etait-ce une plainte humaine, un râle, un hurlement qui arrivait ainsi jusqu'à lui? Il y avait de tout cela, surtout de la souffrance, quelque chose d'aigu comme un cri : au secours! qu'on ne prononçait pas.

Jérôme enjamba la fenêtre, et courut à une porte qui ouvrait sur la cour. Elle était fermée; il frappa.

Les plaintes redoublèrent; personne ne vint. Il y avait une fenêtre à côté de la porte, mais elle avait un contre-vent. Jérôme chercha autour de lui; il découvrit dans un coin de la cour une barre de fer. S'en servant comme d'un levier, il pesa sur l'épaisse charnière du volet, qu'il descella. Le reste était facile. Un coup de poing dans la vitre lui livra la fenêtre. Il rentra dans le pavillon pour chercher sa lanterne, et pénétra dans la maison noire, qui n'était autre que celle de M. Martinet. Les plaintes alors devinrent plus distinctes, et il lui fut plus facile de se diriger vers une porte, qu'il vit ouverte dans le fond de la cuisine. Derrière cette porte, il y avait une femme étendue, la tête cachée sous un amas de sang, les jambes prises dans les débris de l'escalier, effrondé en partie.

— Courage! lui dit-il, voilà du secours.

Comme si elle avait trouvé de la force, juste pour attendre ce moment là, la femme cessa de se plaindre et ne fit plus un mouvement.

Jérôme oublia qu'il laissait derrière lui la voie ouverte, le danger de la faire découvrir par d'autres, la difficulté d'expliquer sa présence s'il était interrogé. Il ne vit plus qu'une victime à secourir, et s'empressa. La lumière de sa lanterne ne lui suffisait point; il rentra dans la cuisine, alluma une lampe, et débarrassa la malheureuse des débris qui lui écrasaient les jambes. Puis, il

souleva la tête, et l'appuya sur une vieille couverture, qu'il trouva également dans la cuisine. Mais, lorsqu'il voulut lever les jambes, il s'aperçut qu'elles étaient brisées, et que des crochets, des morceaux de fer, un amas de vieilleries, jetées sans doute sous l'escalier qui servait de débarras, entraient dans les chairs assez profondément pour ne pouvoir les en retirer seul.

Heureusement, la victime était évanouie, et par conséquent ne sentait plus rien; il en profita pour aller chercher du secours. La porte de la maison n'était fermée qu'au dedans par des verrous; il sortit aisément dans la rue, et se trouva face à face avec Baudruche.

Grâce au bec de gaz qui les éclairait tous les deux, ils se reconnurent, et leurs deux noms s'échappèrent d'une commune exclamation.

Baudruche, ayant eu un peu de fièvre ce soir-là, n'avait pu résister à la tentation de respirer l'air de la rue. Il avait dit à sa grand'mère qu'il n'irait pas loin, et l'aïeule ne savait pas lui résister.

Une fois dehors, il eut l'idée de passer devant chez M. Martinet; son domicile l'attirait, et il se réjouissait, comme un gamin de Paris qu'il était, du pied de nez qu'il allait faire à Mauduit, si ce dernier se trouvait sur son chemin.

La maison fermée ne l'étonna point, mais l'absence de lumière l'intrigua; il savait que souvent l'on y veillait tard.

Pendant qu'il se posait à ce sujet quelques points d'interrogation, il vit la porte s'ouvrir, et lui, que n'étonnait pas grand'chose, crut rêver en reconnaissant Jérôme.

Que pouvait venir faire ce pauvre honnête homme chez M. Martinet?

— Vite, dit celui-ci, venez avec moi.

Baudruche le suivit sans hésiter.

— Une malheureuse femme, expliqua-t-il en entrant, est tombée avec un escalier qui s'est effondré, elle respire encore. Essayons de la sauver.

— Est-ce que ça serait m'ame Rosalie? fit Baudruche.

Et en la voyant, il s'écria :

— Ma foi! oui.

A eux deux, ils arrivèrent à débarrasser complétement les jambes. Puis, Jérôme passa dessous la couverture, pendant que le jeune homme soutenait la tête, et ils parvinrent à la traîner dans la cuisine. Ils lui lavèrent la figure et virent que le sang venait de la bouche. Les plaies des jambes étaient hideuses. Au contact de l'eau froide; la vieille fille fit un mouvement et respira longuement. On voyait même qu'elle essayait d'ouvrir les yeux; mais le visage avait reçu des coups terribles, il était bleu et boursouflé; on le voyait enfler, maintenant que le sang était enlevé.

Rosalie était une femme énergique; pour peu qu'il lui restât de vie, elle devait lutter contre la douleur et contre la mort.

— Est-ce que vous m'entendez, m' ame Rosalie? demanda Baudruche.

Elle eut comme un cri de surprise.

— Eh bien, oui, c'est moi, Baudruche... je suis arrivé là avec Jérôme, à temps pour vous sauver. Ayez bon courage, on vous tirera de là.

— Baudruche, murmura la blessée, il n'est donc pas mort?

Sa voix eût encore été forte, malgré le piteux état où elle se trouvait. Mais elle avait les dents brisées, la langue coupée en deux endroits, ce qui lui rendait la prononciation difficile. Cependant, Baudruche la comprit.

— Eh bien, fit-il en riant, son caractère d'enfant parisien reprenant le dessus, même en face d'un drame, cet imbécile de Mauduit a manqué son coup. On revient de loin, allez, m'ame Rosalie, et vous en reviendrez tout comme moi.

— Si nous la portions dans sa chambre? proposa Jérôme.

— Ah! oui, fit le gamin, sa chambre n'a plus d'escalier. Mais dans le cabinet de son maître, il y a un grand divan, où M. Martinet couche quelquefois.

— Oui, dit la blessée avec un grand effort.

Les deux hommes l'emportèrent avec beaucoup de précaution; elle n'était pas bien lourde, mais son état exigeait des soins infinis. Elle pouvait mourir dans une secousse.

— Il faut aller chercher un médecin, dit Jérôme.

— Voilà l'adresse du mien, courez-y, Jérôme, vous serez là

plus tôt que moi. En revenant, dites à grand'mère qu'elle ne s'inquiète pas. Je reste ici.

Jérôme partit en courant.

— J'ai soif ! dit Rosalie.

Baudruche s'empressa.

— De l'eau.

La voix de la blessée était brève. Elle parlait par saccades, et avec une force qu'on aurait jugée impossible. Si elle n'articulait pas de longues phrases, c'est que les blessures de la bouche ne le lui permettaient point.

Elle but. Par un hasard inexplicable, ses deux bras n'avaient que de légères contusions.

— Baudruche, demanda-t-elle, peux-tu gagner ma chambre ?

— Je peux toujours essayer.

— Va chercher... les clefs... un trousseau... dans l'armoire.

Le gamin fut longtemps dehors ; mais il rentra avec les clefs.

— Tu les as ? demanda Rosalie.

Il les fit sonner triomphalement.

— Donne-les-moi.

Elle les mit sous la couverture qu'on avait jetée sur elle.

— Oh ! la vieille défiante, pensa Baudruche. Çà se meurt, et ça a encore peur d'être volée.

— Dites donc, m'ame Rosalie, fit-il tout haut, j'ai remarqué une drôle de chose.

— Quoi ?

— Vous connaissez-vous des ennemis ?

— Non, répondit la servante qui eut, à cette question, un mouvement trop vif de surprise ; car il fut suivi d'une plainte.

Jérôme rentrait avec un médecin.

N'ayant pas trouvé celui de Baudruche, il en avait pris un autre, au hasard.

Après un examen rapide, le docteur secoua la tête, et regarda les deux hommes, leur faisant un signe de mauvais augure.

— Il faudrait faire transporter cette femme à l'hôpital, dit-il.

— Je ne veux pas ! répliqua Rosalie de cette voix ferme et rude, impérieuse et rauque, que les paroles coupées rendaient

plus étrange encore. Si je dois en mourir, ça sera ici... et non ailleurs.

Le médecin fut surpris de cette énergie, au milieu de souffrances aussi horribles que devaient être celles de la blessée.

— Il y a vingt-cinq ans, dit Baudruche, qu'elle est avec M. Martinet; ça lui ferait trop de mal de s'en aller de la maison.

— Qu'est-ce que M. Martinet?

— C'est son maître.

— Où est-il?

— En voyage... pour huit jours, répondit Rosalie, qui ne perdait pas un mot de ce qui se disait autour d'elle. Soyez tranquille... j'ai le moyen de payer.

— Est-ce que vous êtes de ses parents? demanda encore le docteur aux deux hommes.

— Non, répondit Baudruche. Moi, je suis locataire de la maison; j'ai ma chambre là-haut. M. Jérôme, c'est un voisin.

— Il faudrait une garde.

— On en trouvera deux s'il le faut. M. Martinet ne regardera à rien pour m'ame Rosalie; il l'aime comme sa mère.

Il fallut des bandes, du linge; la servante indiqua elle-même où l'on trouverait toutes ces choses. Elle fut tout simplement héroïque.

La mère Baudruche arriva bientôt; elle était inquiète.

— Ma foi, dit le jeune homme, voilà une garde toute trouvée.

Puis, à l'aïeule:

— Tu vas rester ici avec nous jusqu'à demain matin.

Mme Baudruche voulut protester.

— J'ai bien trouvé des amis pour me soigner, moi, reprit le jeune homme, c'est bien le moins que j'en fasse autant pour les autres. Je n'abandonnerai pas m'ame Rosalie.

— Merci, Baudruche, dit la blessée.

Le docteur ordonna une potion calmante, et un liniment pour lotionner la face; puis, il se fit accompagner par Jérôme.

— Si cette femme a de la famille ou des affaires, dit-il, agissez en conséquence. Elle peut vivre un jour ou deux, parce qu'elle est douée d'une énergie peu ordinaire, mais elle est perdue.

Jérôme rentra.

— Baudruche, dit Rosalie, il faut que je reste seule avec toi.

La grand'mère et Jérôme se retirèrent dans la cuisine.

— On dit que tu es devenu honnête homme, reprit la blessée, dès qu'ils furent seuls.

Elle éprouvait un moment de bien-être après les pansements, et voulait en profiter, jugeant bien que cela ne durerait pas.

— Je fais du moins ce que je peux pour cela, répondit Baudruche.

— Pourquoi me demandais-tu tout à l'heure si je me connais des ennemis ?

— Parce que je trouve louche votre escalier effondré, dans une maison bien bâtie comme celle-ci, et presque neuve.

Rosalie parut réfléchir un instant ; puis elle dit :

— Baudruche, il ne me faut rien cacher de ta pensée.

— Dame, fit le jeune homme embarrassé, je veux bien... Mais quand vous irez mieux, ce sera encore temps.

— Tu sais bien que je n'irai pas mieux... je n'ai pas d'ennemis, Baudruche... mais il y a des gens que je peux gêner... je te dirai qui t'a jeté à l'eau.

— Pardine, je le sais bien, c'est Mauduit. Et si j'avais voulu, il y a longtemps que je l'aurais fait coffrer. Mais j'ai la prétention de me passer de la police pour faire mes affaires.

— Tu peux avoir tes raisons pour ça, Baudruche, je sens la fièvre qui vient... Qu'est-ce que tu as vu ? Je t'en supplie...

— Faut pas que ça vous fasse du mal, au moins.

— Non, parle.

— Eh bien, la dernière marche de votre escalier, par en haut, a été sciée en dessous.

La poitrine de la blessée se souleva violemment, et elle eut une oppression de laquelle sortit un cri qui n'avait rien d'humain.

— Vous voyez bien que ça vous fait du mal, dit Baudruche.

— Non. Au contraire... je sens des forces qui me reviennent... dis, Baudruche, sous l'escalier, qu'est-ce qu'il y a?

— Des ferrailles, des morceau de grille... Ah ! vous m'y faites penser; on dirait qu'ils ont été mis là exprès, la pointe en l'air.

La vieille fille passa sa main sous sa couverture, en tira son

trousseau de clefs, en choisit une, et la présentant au gamin :

— Prends ça, dit-elle.

— Après ? demanda Baudruche, que sa nature vagabonde portait à aimer les aventures et les mystères.

— On dit que l'honnêteté n'enrichit pas, on a peut-être raison. Je veux que ça soit un mensonge pour toi, Baudruche.

— Je ne demande pas mieux, m'ame Rosalie.

La blessée parlait maintenant d'une voix ferme, presque sans efforts. La fièvre lui donnait des frissons ; elle les réprimait avec la volonté qui était en elle.

— Ouvre le bureau... là-bas.

Sa main désignait sans le voir le meuble dont elle connaissait la place. Baudruche obéit.

— Cherche. Tu trouveras un paquet sur lequel mon nom est écrit.

— Voilà, dit le jeune homme. il y a : « Ceci appartient à Mlle Rosalie Tranchard. »

— Donne-le-moi.

Elle saisit avec violence le paquet cacheté, qui semblait contenir des papiers.

— Si j'étais morte sur le coup, dit-elle, il aurait hérité de ça. Mais ce n'est pas pour si peu qu'il a voulu me tuer. Cherche encore.

— Quoi ?

— Un paquet de lettres, adressées au duc de La Coste.

Ceci fut plus long. Baudruche souleva bien des enveloppes avant de découvrir ce qu'on lui demandait.

— Dépêche-toi, dit Rosalie.

— Voilà, fit-il enfin, comme la première fois.

La porte s'entr'ouvrit.

— Qui vient là ? demanda la blessée avec crainte.

— Est-ce que je peux rentrer ? fit la mère Baudruche par l'entre-bâillement.

— Pas encore, grand'mère. On vous appellera, dit le jeune homme en refermant doucement la porte.

Il comprenait qu'il faisait en ce moment une chose grave.

— Nous sommes bien seuls ? demanda la servante.



Lisez, dit tranquillement James Stoll.

— Tout seuls... avec le bon Dieu si, comme on le dit, il est partout et entend tout.

— Je n'y croyais pas, Baudruche ; et à cette heure, il me semble qu'il doit y avoir une justice. Seulement, il faut que les hommes y aident un peu. C'est ce que tu feras, Baudruche.

— De tout mon cœur.

— Voilà ma petite fortune, amassée au service de M. Martinet, et un peu ailleurs. Mon maître en était le dépositaire ; ça te prouve que je ne le volais pas.

Baudruche approuva de la tête.

— Prends-la ; je te la donne.

Le jeune homme hésita ; puis il dit un peu ému :

— M'ame Rosalie, je vous suis bien reconnaissant. Mais, avec un homme comme M. Martinet, c'est bien sûr que je passerais pour un voleur.

— Tu as peut-être raison. Eh bien, tout à l'heure, quand le médecin et son ami Jérôme seront là, je te remettrai ça en leur présence, on fera la chose légalement. As-tu encore quelque chose à dire ?

— Non, j'accepte si ça peut vous être agréable. A présent, qu'est-ce qu'il faut faire de ces lettres-là ?

— Les remettre à leur adresse... ou plutôt à Mme de Menneville ou à sa fille. Tu trouveras leur adresse aisément sur un petit livre vert... Regarde...

— Il y est...

— Prends-là tout de suite. Ces lettres-là compromettent la mère, et M. Martinet fait chanter la fille avec ça pour l'épouser.

— Suffit, m'ame Rosalie, elles auront les lettres, pas plus tard que demain.

— Il doit y avoir aussi une reconnaissance de cinquante mille francs.

— Oui.

— Tu la mettras avec les lettres. Cette dame ne doit pas un sou à mon maître.

— Diable ! je commence à croire, m'ame Rosalie, que votre maître est un rude coquin.

— Bien plus que tu ne supposes. Il y aurait beaucoup d'autres choses à réparer, mais je n'aurai pas le temps de tout te dire. Ce que je veux, c'est qu'il n'ait pas mon argent, et qu'il n'épouse pas sa jeune fille. Ma mort ne lui servira de rien de cette façon-là.

— Vous supposez donc ?...

— Qu'il m'a tuée, parce que je ne voulais pas de ce mariage-là.

— Il prenait là un drôle de moyen.

— Oui; mais il ne risquait rien. Si je n'étais que blessée, il en était quitte pour me faire soigner. Il n'y avait peut-être que toi au monde capable de t'apercevoir de l'escalier scié, Baudruche. Ah! je voudrais bien croire que ce hasard-là peut s'appeler Providence.

— Si ça peut vous faire du bien, croyez-le, m'ame Rosalie; c'est pas défendu.

— Au fait, ça fera un témoin de plus. Au jour, tu appelleras un prêtre, en même temps que le médecin.

— Tout ce que vous voudrez, m'ame Rosalie. Est-ce tout?

— Non. Tu connais le propriétaire?

— Je crois bien. C'est lui qui me logeait pour rien chez M. Martinet, n'est-ce pas?

— Est-ce qu'on sait? ils s'entendent.

— Je m'en doute depuis longtemps.

— Il fait obéir M. Martinet comme un toutou. Ça doit être quelque chef de bande. Du reste, tu dois en savoir plus long que moi là-dessus?

— Non, je n'ai que des doutes.

— Il t'a employé.

— A des choses auxquelles je n'ai jamais rien compris, mais jamais à des vols ni des assassinats.

— Crois-tu que Mauduit t'a tué tout seul?

— J'en suis sûr, il m'en voulait.

— Tu peux être certain qu'il y a là-dessous du Martinet et du Durand.

— Qu'est-ce que je leur ai fait?

— Tu as quitté leur service. Ils ont peur que tu parles. Sois bien prudent. M. Martinet est un habile homme.

La servante eut un profond soupir, mélange de regret et d'admiration involontaire.

— Mais M. Durand est encore plus adroit puisqu'il tient l'autre. Prends garde, Baudruche; tu le rencontreras partout sans jamais

t'en douter. Tu ne le reconnaîtras pas. Mais je vais te donner un moyen... une remarque que j'ai faite.

Baudruche était devenu tout oreilles et tout attention.

— Dans l'intérieur de la main droite, près du pouce, il a une marque de brûlure. Avec ça, tu le reconnaîtras toujours. C'est une longue ligne blanche, presque effacée par des moyens à lui.

— Merci, m'ame Rosalie, dit Baudruche devenu grave, quoiqu'il ne se rendit pas bien compte du rôle de justicier, que lui imposait cette mourante.

Un cri venu de la cuisine l'arracha à cette impression; la blessée se redressa; Baudruche courut, il avait reconnu la voix de sa grand'mère.

Mais il fut rassuré en entrant.

La vieille femme attendait avec assez d'impatience la fin des confidences de Rosalie, et le sommeil commençait à alourdir ses paupières, dans cette pièce silencieuse et peu éclairée par une de ces petites lampes économiques, dites à essence, lorsque le bruit d'un pas lourd, quoique indécis, lui fit lever la tête.

Elle était en face d'un homme. Etait-ce bien un homme? dont les mains tendues vers elle, par le hasard sans doute, semblaient chercher un appui, et dont la tête lui parut être celle d'un monstre. C'est alors qu'elle jeta ce cri entendu par Baudruche et Rosalie.

— Tiens, l'*Ecumoire*, fit le jeune homme en riant. Il vous a fait peur, grand'mère, ça n'a rien qui m'étonne.

— Baudruche! exclama l'homme d'une voix éraillée. On te disait mort.

— On dit tant de choses! fit le gamin.

Puis, conduisant celui qu'il appelait l'Ecumoire près d'un siège :

— Reste là. Je vais dire à m'ame Rosalie qu'elle ne s'inquiète pas et je reviens tout de suite. N'ayez pas peur, grand'mère, il n'y voit pas.

— Je n'ai pas soupé, dit l'Ecumoire.

— Je vais au plus pressé, et je reviens.

En effet, Rosalie rassurée, il vint aussitôt prier la grand'mère de retourner auprès d'elle.

— Mais, fit-il tout à coup, où est donc Jérôme?

— Il va revenir. Il m'a quittée presque aussitôt que toi.

— Où est-il allé?

— Par là, répondit la mère Baudruche, en montrant la cour.

— Par là? C'est la cour.

— J'en suis sûre, pourtant.

— Il n'y a que la maison de M. Durand.

— Oui, le pavillon. J'ai regardé, du reste, et je l'ai vu rentrer par la fenêtre, dont il a aussitôt fermé les persiennes.

— Jérôme, chez M. Durand! Qu'est-ce que c'est encore que ce mystère là?

— J'ai faim! cria l'Ecumoire.

— C'est vrai. Allez, grand'mère, près de la malade. Moi je vais tâcher de faire souper ce vieux camarade-là.

Un coup de marteau retentit à la porte de la rue. C'était Jérôme qui rentrait.

Baudruche lui ouvrit et l'entraîna.

— Ah! ça, lui dit-il, qu'est-ce que vous allez faire chez M. Durand?

— M. Durand? fit Jérôme, sincèrement étonné. Je ne connais pas.

— C'est pour ça que vous entrez chez lui par les fenêtres.

— Ah! le propriétaire de cette maison se nomme Durand.

— Comme je m'appelle Baudruche.

— Et vous le connaissez?

— Pardine! j'ai habité l'immeuble. Qu'est-ce que vous lui voulez?

Jérôme réfléchit avant de répondre.

— C'est un secret? demanda Baudruche. Alors je me tais.

— Oui, c'est un secret; mais à vous, je le dirai, Baudruche, si vous me promettez qu'il ne sera qu'à nous deux.

— Je m'y engage.

— Tant mieux; car j'aurai sans doute besoin de vous.

— Ça me va encore mieux. Si je peux vous être utile, ça me fera une dette payée. J'en ai tant comme ça que je ne sais comment m'acquitter.

XXVIII

TOUS A PARIS

Rosalie mourut le lendemain vers midi, après avoir fait Baudruche son héritier, et lui avoir encore recommandé de chercher le mystère qui unissait son maître à M. Durand.

— Soyez tranquille, m'ame Rosalie, je trouverai ça, dit le jeune homme, ou c'est que je ne m'appellerai plus Baudruche.

L'espoir d'être vengée adoucit les derniers moments de la servante.

Il ne fallait pas songer à rester dans la maison après cette mort; personne ne savait ce qu'était devenu M. Martinet. En attendant son retour, on mit chez lui les scellés, et l'on condamna sa porte.

Baudruche, non sans peine, emmena l'*Ecumoire*. Cet homme, qui déjà y voyait peu lors de la comédie qu'il joua à l'hôtel de Jéhennes, était devenu à peu près aveugle. Pourquoi le propriétaire gardait-il chez lui un être devenu inutile? Peut-être parce qu'il avait peur de quelque bavardage. Là, au moins, enfermé dans sa chambre, il n'était pas dangereux, et Rosalie s'était chargée d'achever de l'abrutir, en le laissant boire autant qu'il le voulait. Baudruche lui apprit la mort de la servante.

— Qui est-ce qui me donnera à boire et à manger? demanda-t-il.

Ce furent ses seuls regrets.

— Moi, dit Baudruche, si tu veux me suivre.

L'homme était défiant comme tous ceux qui n'ont pas la conscience nette; il fit de la résistance. Mais, devant la perspective de rester seul dans la maison, et d'y mourir de faim, il se décida à se laisser conduire par le jeune homme, qui l'installa dans la chambre de Jérôme, à côté de lui.

— Là, dit-il à Alice, en lui montrant sa nouvelle recrue, nous l'aurons sous la main, quand M. Samson aura besoin de lui.

Il semblait impossible à la jeune fille que tant de preuves réunies ne confondissent M. de Baurain; mais l'ex-commissaire, qui voulait frapper à coup sûr, ne trouvait pas encore que cela fût assez. Mistress Donathan refusant de parler, les dépositions des acteurs de la comédie du *Drap d'Or* ne devenaient importantes qu'autant que l'on pouvait prouver que M. de Beaurain était pour quelque chose dans les propositions à eux faites par un inconnu. C'étaient trois vauriens. Ne pouvaient-ils être payés pour raconter une histoire, du reste, assez invraisemblable? Cela devait jeter des doutes, éveiller des soupçons dans l'esprit des magistrats, mais il y a loin encore de là à une conviction.

M. Samson voulait, avant d'agir, pouvoir offrir une certitude absolue. Il avait vu à l'œuvre les ennemis de l'aveugle; il savait par expérience qu'il ne reculeraient devant aucun moyen, et sauraient profiter de toute faiblesse et de toute incertitude. D'ailleurs, les événements douloureux pour tous qui accablaient la nation, ne permettaient guère de poursuivre une recherche qui demandait une attention incessante, une prudence exercée, une habilité prête aux subtilités et aux artifices.

C'est en vain qu'on voulait regarder autour de soi; on voyait au-delà. C'est en vain qn'on essayait de se renfermer dans le cercle de la famille et des affections, l'appel de la patrie entraînait au dehors.

L'aveugle, le premier, avait supplié ses amis de cesser toute recherche à son sujet, tant que durerait la guerre, et chacun l'avait compris. Mais Mme Mathieu, lorsqu'elle apprit que la capi-

tale allait être investie, ne voulut pas rester loin de sa fille qui pouvait, croyait-elle, courir des dangers qu'elle ne partagerait pas. Laisser l'aveugle seul, dans une maison de confiance, lui souriait peu d'un autre côté, quoiqu'il s'y résignât volontiers. Après avoir pris conseil de M. Samson, on résolut de profiter de l'affluance de fuyards qui accouraient de toutes parts vers la capitale, pour y ramener celui que tant de gens dévoués avaient juré de défendre. Pour plus de sûreté, l'ex-vivandière devait, en arrivant, prendre un autre nom que le sien; il suffit d'une simple appellation pour mettre en éveil l'attention d'un homme qui passe. M. Samson pensait à tout, même aux probabilités et aux hasards.

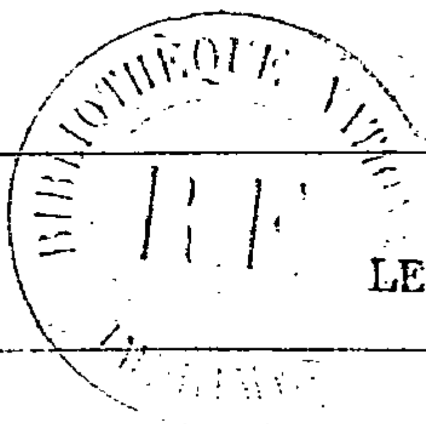
Un jour, jour bien triste et ineffaçable pour ceux qui en furent les témoins, un lugubre cortège de paysans, affolés ou farouches, envahit à la fois toutes les barrières.

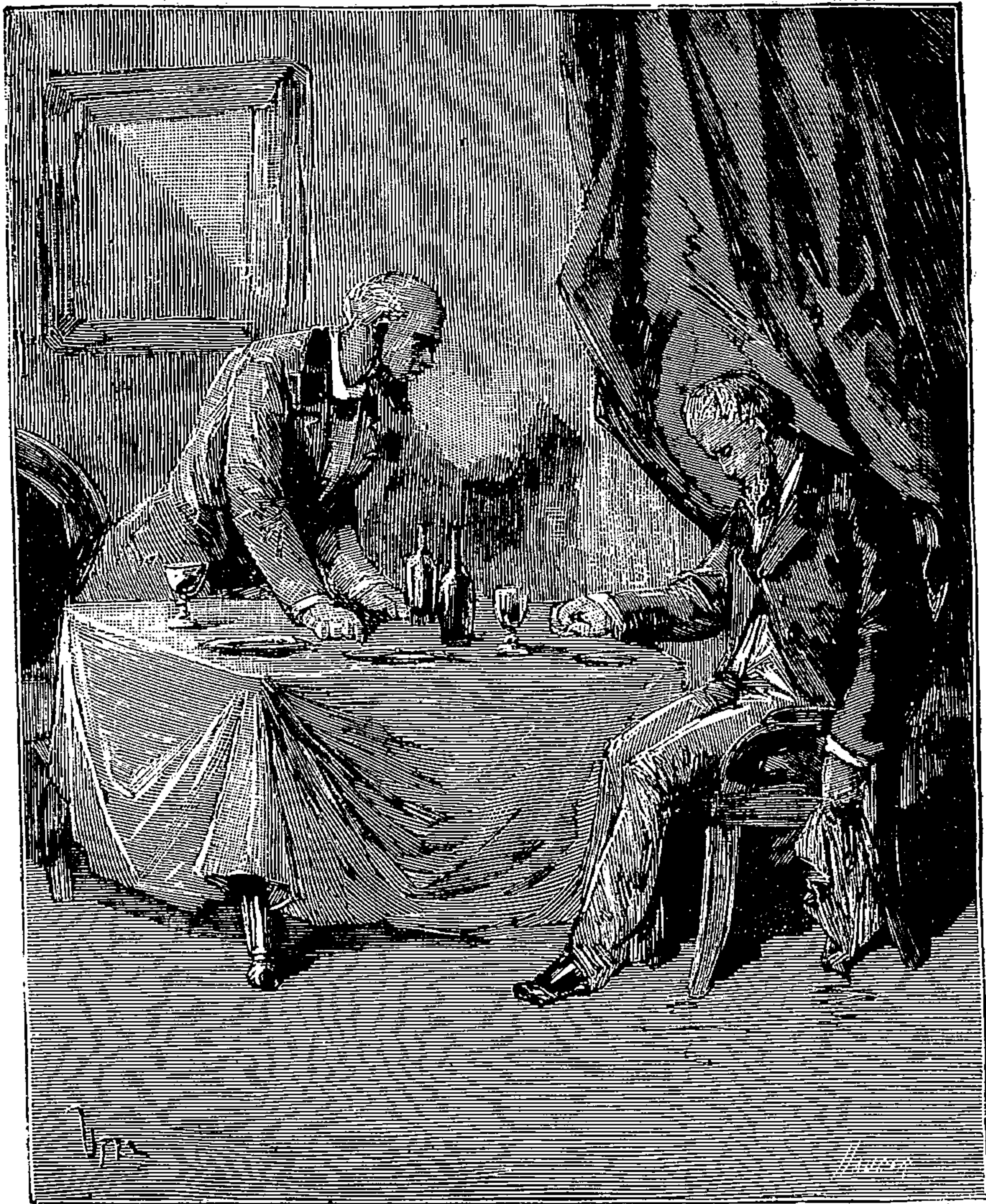
C'était quelque chose de bruyant et de morne en même temps, de navrant et de fraternel. On ne se parlait guère, mais des larmes étaient dans tous les yeux, larmes sympathiques d'une souffrance pareille.

Les travaux de défense ne permettaient le passage aux charrettes qu'une à une, tandis qu'elles encombraient les avenues larges, hors barrières, par quatre et cinq de front. Et on les voyait ainsi, au delà des villages à perte de vue. La nuit vint; une grande partie ne purent effectuer le passage. Les hommes juraient, les femmes gémissaient tout bas; les bêtes, qui suivaient les chariots, beuglaient de fatigue et de faim, d'une voix lamentable; les chiens aboyaient ou hurlaient. Sur les voitures, couchés entre les matelas, des vieillards et des malades se plaignaient doucement. Les enfants, qui regardaient pendant le jour avec l'étonnement de leur âge, dormaient maintenant aussi tranquilles qu'en leur petit lit, dans le silence paisible de leur campagne.

Tout cela, se confondant, ressemblait au silence fantastique des nuits d'Hoffmann, peuplées d'ombres et de bruits qui ne troublent ni le silence, ni le désert.

L'aveugle et Mme Mathieu arrivèrent ainsi sur un chariot, l'âme déchirée du malheur public, le cœur navré des plaintes et des misères qui les entouraient, deux choses auxquelles ni l'un ni





A onze heures, Joseph Khum dormait sous la table.

l'autre ne pouvaient rien. Sur une charrette arrêtée près de la leur, il y avait deux enfants endormis, le frère et la sœur, entre les bras desquels dormait aussi une grande chèvre noire, leur nourrice. On eût dit que les pauvres petits pressentaient l'heure où on leur arracherait cette compagne d'enfance, leur premier amour en dehors de la famille.

A la barrière, ce fut Baudruche qui reçut Mme Mathieu, une mission de confiance que lui avait donnée M. Samson, et l'installa dans le logement retenu pour elle; une grande boutique vide, rue Turbigo, où il y avait place aussi pour l'aveugle et deux belles vaches laitières, que la brave femme voulait mettre au service de tous ceux qui en auraient besoin. Le chariot était plein de nourriture pour les bêtes ; on entassa les provisions dans les caves.

L'ex-commissaire quitta Vaugirard et vint aussi habiter un appartement près des Halles. De cette façon, tous les amis de l'aveugle se trouvaient réunis dans un cercle, facile à resserrer si le besoin s'en faisait sentir, et pas assez étroit pour que les uns attirassent l'attention sur les autres.

A la voix, l'aveugle avait reconnu Baudruche pour l'homme qui était entré dans sa chambre, au *Drap-d'Or*.

— Ne vous tourmentez pas pour ça, allez, monsieur, dit le jeune homme. Je vois bien ce qu'il en retourne ; mais mam'zelle Alice vous dira qu'à présent je suis à votre service, puisque je suis au sien.

Malgré cela, le malheureux ne fut tranquille que lorsque Alice elle-même l'eût rassuré.

L'intérieur de Paris n'était point triste. C'est en riant que l'on faisait ses provisions, hélas ! bien petites pour la plupart de ceux qui n'avaient point d'avances. On parlait de la possibilité d'un siège d'un mois, six semaines au plus, et l'on n'y croyait pas. Le découragement, produit par les défaites successives de nos troupes au dehors, faisait place à l'enthousiasme qui précède les luttes, les travaux de fossés et de retranchements, les ponts-levis et les portes qui faisaient de Paris une prison, l'organisation de la garde nationale en corps d'armée, le tapage continuel des tambours, des clairons et des commandements d'exercice, la démolition des maisons et l'abatage des arbres qui gênaient la défense, tout cela semblait autant de défis jetés à l'ennemi, que le peuple, qui ne sait pas craindre, trouvait fou de se mesurer avec lui.

— Bah ! disaient les ouvriers, devenus soldats, en travaillant à la deuxième enceinte, c'est un adieu que nous disons à la France

pour quelque temps. Nous n'en aurons que plus de plaisir à la revoir à notre sortie de prison.

Et la pioche marchait, en attendant le fusil, non comme celle qui creuse une tombe, mais comme celle qui prépare les fondements d'un édifice.

Les préludes du drame n'avaient rien de lugubre. On parlait de voyages en ballons, au-dessus des lignes prussiennes, comme d'une simple promenade à Meudon ou à Saint-Cloud.

Les enfants de douze ans demandaient du travail ; les petites filles faisaient de la charpie, pendant que leurs mères organisaient des ambulances. Ceux de quinze ans réclamaient des armes ; tous faisaient l'exercice, et les mères berçaient leurs nourrissons avec la *Marseillaise* et le *Chant du départ.*

Au premier coup de canon prussien, entendu de la capitale il y eut comme un hourra de joie sainte. Enfin, Paris allait avoir sa part de lutte et de souffrance, sa part d'expiation, après dix-huit ans d'un sommeil inexcusable. Il allait réparer ses fautes, comme un grand peuple ou comme un grand cœur. Par le triomphe? il l'espérait. Par la mort? il en était sûr s'il ne pouvait vaincre. Cela le consolait. Les morts ne sont pas des vaincus.

Pauvre peuple ! si grand à tes heures de foi et de lumière, si petit à celles de doutes et de ténèbres, ceux qui t'ont vu alors, ceux qui t'ont admiré quand tu ne demandais qu'à donner ton sang pour la patrie, ceux qui se souviennent, ne savent que t'aimer ou te pardonner.

Les affaires intérieures, secondaires, celles qui n'affectaient que les particuliers, étaient un peu négligées en ces jours de trouble général. Les procès restaient en suspens, comme les transactions commerciales ; on ne songeait pas à se plaindre de négligences, dont chacun avait l'excuse aux lèvres. Cependant, M. Déparny, peut-être parce qu'un remords tourmentait sa conscience d'honnête homme, poursuivait avec une ardeur qu'on ne s'expliquait pas l'instruction de l'affaire Dupeuty. Ce dernier avait produit les quelques lignes écrites par Herminie de Baurain, lignes par lesquelles la mourante affirmait avoir, de sa pleine volonté, disposé de ses diamants. Le comte appelé à les reconnaître déclara la chose apocryphe. Les lettres étaient tourmentées, la

signature en partie illisible. Mais la main qui les avait tracées n'avait plus de sûreté, et la vue presque éteinte ne la guidait pas.

Un expert déclara la pièce fausse. M. de Baurain triomphait là encore. L'autopsie du cadavre démontra l'empoisonnement ; la déclaration du docteur détourna l'accusation de la tête du vicomte.

On pressait les jugements à cette heure où l'on n'était pas sûr du lendemain. Il y eut des circonstances atténuantes, il resta peut-être des doutes dans l'esprit de quelques juges, c'est pourquoi ils furent indulgents. Clémence fut condamnée à une année de prison, et Dupeuty à deux ans. L'un et l'autre restèrent calmes devant cet arrêt.

M. Déparny, plus convaincu que jamais de l'innocence de la jeune fille, lui conseilla l'appel.

— A quoi bon? répondit-elle. Un an est bientôt passé, et tôt ou tard, il y a une justice pour celui qui sait se la rendre.

Si l'âme de Clémence eût été moins ulcérée, la plaie se serait cicatrisée, devant les témoignages d'estime affectueuse qu'elle reçut en prison, de tous ceux qu'elle connaissait. Alice Mathieu, qui avait fait inutilement le voyage de S..., puisque Dupeuty était arrêté, lui écrivit, l'appelant : Ma sœur ! et lui promettant de garder sa place au foyer de la famille. Aline de Bans et sa mère lui offrirent leurs consolations et leur amitié.

Victoire de Menneville fut bien touchante.

« Ma mère est morte, écrivit-elle et mon père se meurt d'une de ces maladies qui sont plus ou moins longues, mais qui ne font pas de grâce. Cependant il reste en mon cœur, entre ces deux regrets, assez de place pour vous plaindre et vous aimer. Acceptez mon estime et mon affection ; je ne sais laquelle est plus grande que l'autre. »

Clémence ne répondit à aucune de ces lettres. Peut-être attendait-elle un mot de Guillaume Lapointe, qu'elle avait fait instruire de l'accusation portée contre elle, et assurer de son innocence.

Cette consolation lui manquant, elle resta indifférente aux autres, et s'enferma, farouche et solitaire, dans son orgueil et dans sa haine.

Elle ignorait les évènements qui avaient mis le journaliste au ban de la presse et des honnêtes gens; sans cela, elle l'eût, la première, consolé et soutenu. Elle était femme à prendre avec lui la charge de cette faute de jeunesse, et à marcher sous ce fardeau dans le chemin de la réparation, pour l'y conduire avec elle. Il fut aveugle en marchant, sans le voir, auprès de ce dévouement; il fut égoïste en laissant s'accomplir avec indifférence cette destinée, commencée comme la sienne dans la lutte; il fut méchant en refusant l'aumône d'une sympathie à cette âme éprise; il fut vil en livrant au comte de Baurain, un indifférent, un maître, les confidences de ce cœur qui ne s'ouvrait qu'à lui. Il devait être lâche avec la souffrance, et criminel avec la haine.

L'amour de Clémence pour cet homme indigne ne fut pour la pauvre fille qu'un malheur de plus: un nuage dans son âme sombre, une blessure dans son cœur saignant.

Il y a des des destinées fatales que l'amour rachète, ou que la justice venge. Celle de Clémence était cela.

Le refus de la condamnée ne découragea point le juge d'instruction, qui se promit de chercher et de rendre publiques les preuves de son innocence.

Le jugement était à peine prononcé qu'il reçut de Romain la lettre suivante :

« Vous êtes chargé de l'instruction de l'affaire Dupeuty, il est de mon devoir de vous éclairer, et si je ne l'ai pas fait jusqu'à présent, c'est que moi-même je n'étais pas en sûreté. Dupeuty est innocent autant que sa fille Clémence. C'est moi qui suis allé à Paris, envoyé par la vicomtesse de Baurain, ma maîtresse bien aimée et bien vénérée, chercher Mlle Clémence qu'elle voulait voir avant de mourir, pour lui confier ses enfants. Elle lui a remis devant moi ses diamants, lui a fait promettre qu'elle en emploierait la somme à faire élever les petites convenablement, et à leur assurer un avenir. Moi-même, j'ai juré à la mourante d'enlever ses filles et de les soustraire à l'autorité d'un père, qui les sacrifierait bientôt à l'intérêt d'un amour antérieur à la mort de sa femme. Si je ne l'ai pas fait plus tôt, c'est que M. de Baurain avait repris à Mlle Clémence, en l'accusant de les avoir volés, les brillants qui étaient l'unique ressource des en-

fants à nous confiés. A présent, M. le vicomte lui-même me met entre les mains cent mille francs; avec cela, quelques valeurs à moi remises dans ce même but par Mme la vicomtesse, et mes économies, je viendrai à bout de la tâche qui m'a été confiée, et je la remplirai, je le jure, en conscience et dignement.

« Je ne puis, monsieur le magistrat, m'expliquer plus clairement sur mon ancien maître, dont personnellement je n'ai pas à me plaindre; mais, devant Dieu, je vous jure que ce que je fais je dois le faire, et que Mlle Clémence était digne d'un autre père que celui que le hasard lui a donné.

« Dupeuty doit avoir un mot, que la vicomtesse m'avait confié, et que je lui ai remis, dans lequel la noble femme accuse l'emploi qu'elle a fait de son écrin.

« Si vous pensiez, monsieur le juge, que cette lettre a été faite pour blanchir une accusée, par quelqu'un des siens, présentez-la aux serviteurs de la préfecture de S..., plusieurs d'entre eux connaissent mon écriture et ma signature. »

Cette lettre, que M. Déparny lut plusieurs fois attentivement, n'était pas venue par la poste; un homme l'avait déposée chez le concierge de la maison qu'habitait le magistrat.

Le résultat de la longue méditation du juge, après ses lectures réitérées, fut un geste de colère, accompagné de ces paroles :

— Faites-donc réviser un jugement avec cela! et dans ce moment, encore. C'est impossible.

Et non moins convaincu que Galilée, après le jugement rendu par un tribunal qui faisait tourner le soleil :

— Et pourtant, ajouta-t-il, elle est innocente.

XXIX

A NEW-YORK.

M. Samson n'avait pas eu d'autre but, en envoyant Daniel à New-York, que d'éloigner le jeune homme des dangers qui pourraient surgir pour lui, d'une nouvelle lutte avec M. de Baurain. Sa présence en Amérique était fort inutile, pour la réclamation des papiers qui devaient prouver leur identité. Peut-être espérait-il aussi que l'amour maternel, dans ce tête-à-tête continuel, cet isolement absolu de toute autre affection, de tout autre contact, deviendrait assez complet pour faire oublier ou sacrifier à mistress Donathan ses souvenirs et ses terribles attaches.

Elle avait promis au magistrat que Daniel ne verrait point son père, qu'il ignorerait toujours le nom du misérable, et qu'elle aiderait de toutes ses forces au projet que faisait celui-ci de passer au Canada, lui laissant entrevoir le jour prochain où Félix Dumont allait être dévoilé.

Le siège de Paris rendit à peu près inutile la prudence de M. Samson, au sujet du jeune homme, en paralysant ses efforts et le forçant d'accorder à l'ennemi, poursuivi par lui, un armistice qui permettrait le retour des voyageurs avant la reprise des hostilités.

Il y eut un autre évènement qui sembla encore une fois favoriser le comte de Baurain. Mistress Donathan et son fils, partis secrètement de Paris, arrivèrent de même au Havre; mais, au moment de s'embarquer, l'Américaine fut reconnue par Joseph Khun, qui venait rendre compte au maître de la mission dont celui-ci l'avait chargé.

On se souvient que M. de Baurain avait fait part à son frère d'acquisitions considérables de vieilles armes, qu'il devait faire

céder à un prix élevé au gouvernement français aux abois. La chose valait la peine que l'agent du comte y veillât en personne; et comme il était venu de New-York à Londres à cet effet, il jugea plus prudent de rendre compte de vive voix de ses spéculations, et accourut à Paris. Un hasard fatal, qui semblait se mêler à toutes les tentatives du vrai comte, lui fit voir mistress Donathan au moment où elle mettait le pied sur l'échelle d'embarquement, assez occupée d'elle-même pour ne point le remarquer parmi les curieux.

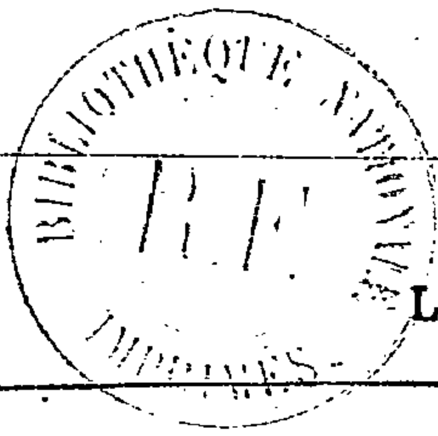
Le premier soin de cet homme, qui servait Félix Dumont avec le dévouement qu'inspire un grand intérêt personnel, fut d'instruire celui-ci du départ de son ancienne maîtresse. Au portrait qu'il fit de l'homme, avec lequel l'Américaine s'était embarquée, il était facile de reconnaître Daniel.

D'abord ce départ inquiéta M. de Baurain; puis, il songea que mistress Donathan avait pu retrouver son fils, par un de ces hasards que personne ne peut prévoir, et voulait en l'emmenant outre-mer, le soustraire au danger de son intimité avec l'aveugle.

Cette opinion, exprimée devant Joseph Khun, laissa celui-ci incrédule. L'Américaine devait savoir mieux que personne qu'à New-York, comme à Paris, le comte avait des émissaires, et qu'elle était trop connue pour leur échapper. De plus, Daniel n'aurait pas ainsi abandonné l'aveugle pour suivre une mère inconnue, qui avait dans le passé servi ses ennemis. Ou le vrai comte de Baurain était mort, où le voyage de l'Américaine et de son fils avait un but.

Dans l'incertitude où l'on se trouvait à ce sujet, le mieux était d'agir comme on l'eût fait en face d'un danger certain. M. de Baurain télégraphia à James Stoll l'arrivée de mistress Donathan, et Joseph Khun repartit aussitôt avec des instructions précises. Daniel, condamné pour vol à New-York, devait être dénoncé et réduit à l'impuissance par une arrestation. La chose était des plus simples. Réduite à ses propres forces, l'Américaine n'était pas à craindre.

Tranquillisé de ce côté, le comte voulut s'assurer de l'existence de l'aveugle, dont le voyage de Daniel le faisait douter, et il recommença ses recherches à Paris. Nous le laisserons occupé de


86



Il mit dans sa poche un petit revolver.

cette œuvre, et de cette autre, plus triste encore, de spéculer sur la misère d'un peuple et sur les besoins d'une nation, pour suivre mistress Donathan et son fils à leur arrivée aux Etats-Unis.

La traversée fut pour l'Américaine une longue joie, un rêve de

paradis. Elle avait son fils, à elle seule, à toute heure; elle pouvait lui parler, le regarder, l'embrasser à son aise; personne ne s'y opposait, et lui ne la repoussait pas. Il semblait étonné de ses caresses, mais non effrayé de ses transports. Cette passion de mère l'entraînait, et parfois, à travers sa mélancolie, que nulle puissance humaine n'eût pu vaincre, le pauvre jeune homme se laissait aller à des tendresses, d'autant plus profondes qu'elles restaient tristes.

Alors, la mère s'agenouillait, disant :

— Laisse-moi ainsi t'adorer.

Et bientôt, inquiète, elle ajoutait :

— Tu me pardonnes?

Il souriait ; elle lui baisait les mains, puis les pieds, riant, pleurant, égarée jusqu'à ce qu'il lui eût dit :

— Je t'aime!

Il comprenait que s'il n'eût pas manqué à cette mère, elle aurait suivi une autre route.

— Veux-tu, lui disait-elle encore parfois, nous chercherons un désert, et je t'aimerai tant que tu oublieras les hommes. Ils sont méchants et te feront du mal. Fuyons-les.

— Mais il y en a de bons, répondait-il en souriant.

— Si peu.

— Et il y a une chose qui m'attache à eux.

— Quoi donc?

— Le devoir.

Alors, elle courbait le front, la femme qui s'était toute sa vie révoltée contre cette loi sublime du devoir, qui avait sacrifié à ses passions, sans lutte et sans remords; et chez laquelle un premier malheur avait tué la vertu.

Daniel parlait du devoir et songeait à l'amour. Mais il ne voulait pas faire jalouse encore cette pauvre âme troublée, qui ne vivait plus qu'en lui et pour lui.

En approchant du but de leur voyage, la réalité vint interrompre le rêve; il fallait songer aux moyens à prendre pour assurer l'incognito de Daniel, pendant que mistress Donathan ferait les démarches nécessaires pour se procurer les papiers. C'était d'autant plus facile qu'il avait jusque-là voyagé sous le nom de Dona-

than et que personne ne doutait que l'Américaine fût sa mère.

La pauvre femme quitta à regret le bâtiment où venaient de s'écouler les premiers beaux jours de sa vie, les derniers peut-être. Elle résistait à un pressentiment qui lui faisait redouter la terre, témoin de ses premières fautes; et elle serrait contre elle le bras de Daniel, dans une étreinte convulsive, comme si quelqu'un eût pu essayer de l'en arracher.

— Qu'avez-vous, ma mère? demanda le jeune homme. Est-ce que vous souffrez?

Quand il disait. Ma mère! elle avait toujours des envies folles de se prosterner.

— Souffrir avec toi, dit-elle. Tu sais bien que je ne sais plus rien ressentir que ton absence.

Elle s'arrêta, suffoquée, blême, pétrifiée. Puis, tout à coup, repoussant Daniel, se précipita vers un homme qui venait à eux.

Cet homme était James Stoll.

— Taisez-vous! dit-elle. Il ne sait rien.

— Pas même que vous êtes sa mère? demanda l'agent de Félix Dumont, en fixant sur le jeune homme, arrêté discrètement à quelques pas, un regard plein d'étonnement et de mélancolie.

— Il sait cela. Mais c'est tout.

— Soyez tranquille, Arabelle, je serai prudent. Donnez-moi votre bras, et priez votre fils de nous suivre; il faut avant tout nous éloigner du port.

— Craindriez-vous un danger?

— Oui; c'est pourquoi je vous attends là depuis trois jours. Si Joseph Khun était arrivé avant vous, vous étiez perdus.

— Joseph Khun! fit l'Américaine sans comprendre.

— Oui, Joseph Khun, qui était à Paris, et descendra probablement du premier paquebot qui jettera l'ancre dans la baie. Mais venez vite; nous causerons de ces choses graves en lieu sûr.

Ils ne marchèrent pas longtemps. La voiture de James Stoll les attendait à quelque distance, ils y montèrent, et bientôt descendirent devant la banque Dufresnay de Baurain.

— Qu'est-ce que cela veut dire? demanda Daniel en regardant sa mère.

— Entrez sans crainte, jeune homme. Je ne répondrais pas de

votre vie, d'ici à quelques jours, dans aucune maison de New-York, si ce n'est dans celle-ci.

— J'obéis, monsieur, du moment où mistress Donathan le trouve sage.

— Nous n'avons rien à craindre ici, Daniel, répondit l'Américaine accablée.

Le jeune homme attendit l'explication de l'énigme.

— Vous souvenez-vous, monsieur, demanda James Stoll avec un bienveillant sourire, vous être adressé à moi pour certains renseignements relatifs à la vente de la maison Dufresnay ?

— Oui, monsieur; et je vous reconnais parfaitement. C'est vous qui m'apprîtes que l'employé infidèle de M. de Baurain avait été condamné pour escroquerie.

— Ce qui vous fit quitter plus vite la capitale, où vous pouviez être recherché.

Daniel affirma de la tête.

— Depuis ce jour, je n'ai pas entendu parler de vous, si ce n'est par mistress Donathan, lors de son voyage en Amérique. Elle m'a vivement intéressé à votre sort, monsieur ; aussi, ai-je résolu de vous tirer, à votre arrivée ici, du nouveau piège qui vous est tendu.

Le fils et la mère firent un même mouvement questionneur.

— Lisez, dit tranquillement James Stoll, en présentant un télégramme au jeune homme, qui lut tout haut :

« Ce matin, mistress Donathan et Daniel se sont embarqués pour l'Amérique. Retenir l'une et livrer l'autre.

« DUFRESNAY DE BEAURAIN. »

— Comment a-t-il pu connaître notre départ ? s'écria l'Américaine.

— J'en ai eu l'explication il y a seulement deux jours, par une lettre partie de Paris en même temps que le télégramme.

La voilà :

« Joseph Khun, en arrivant au Havre, a vu, sur un paquebot en partance pour New-York, mistress Donathan et Daniel. Suivez exactement les ordres de ma dépêche. Notre associé va repartir demain ; qu'il les trouve exécutés, s'il n'arrive pas le premier à destination. Retenez mistress Donathan, jusqu'à ce que j'aie pu vous faire savoir ce que vous devez faire de sa personne.

« Comme toujours, détruisez dépêche et lettre. Il faut que Daniel soit condamné. »

— Vous le voyez, dit James Stoll en s'adressant à l'Américaine, le hasard vous sert, et l'étoile de Félix Dumont commence à pâlir.

— Quoi! Vous savez?... s'écria Daniel.

— Beaucoup de choses que vous ignorez, jeune homme, et que probablement vous ne saurez jamais. Voulez-vous vous fier à moi ?

— Le service que vous me rendez, monsieur, suffirait pour me donner confiance ; mais je m'en rapporte complètement à la volonté de mistress Donathan.

Celle-ci paraissait affaissée sous une résignation douloureuse.

— Ma mère, que craignez-vous? demanda Daniel.

— Que sais-je? Demain Joseph Kuhn sera à New-York, et nous n'y serons plus en sûreté.

— Tant que vous resterez ici, vous n'avez rien à craindre, je vous le répète.

— Qui sait si des agents de Félix Dumont, lancés sur nos traces, ne savent pas déjà que nous sommes chez vous?

— Félix Dumont n'a pas encore de raison de douter de moi ; il ne vous a pas fait suivre. Quand Joseph Khun sera à New-York, si les explications que je lui donnerai ne lui suffisent pas, il n'osera agir sans ordres, et écrira pour en demander.

— Et alors? demanda la pauvre mère anxieuse.

— Alors..... voilà un télégramme du Luxembourg, arrivé ce matin, m'annonçant que Paris doit être investi à cette heure. Alors donc, M. de Baurain ne recevra pas la lettre dans laquelle on lui demandera des ordres. Croyez-moi, vous êtes plus en sûreté dans ma maison et sous ma garde que vous ne l'auriez été

dans quelque hôtellerie de la capitale, malgré votre incognito. Mais vous devez être fatigués; des bains sont préparés dans vos chambres; prenez une heure de repos; après quoi je réclamerai l'honneur de vous recevoir à ma table.

— Quel est donc le mobile qui fait agir cet homme? demanda Daniel, dès que James Stoll les eut quittés. Pourquoi trompe-t-il pour nous Félix Dumont, qu'il paraît avoir servi fidèlement jusqu'à ce jour?

L'Américaine courba le front devant cette question de son fils, à laquelle il lui était impossible de répondre.

— Puisses-tu ne le savoir jamais! dit-elle.

Daniel n'insista pas. Il y a de ces mystères du passé qu'il ne faut pas approfondir, pour n'en point faire jaillir les hontes.

Le jeune homme se retira dans la chambre préparée pour lui.

Dès que mistress Donathan fut dans la sienne, James Stoll s'y rendit sans se faire annoncer.

— Arabelle, dit-il sans préambule, pourquoi vouliez-vous me cacher votre arrivée et celle de notre fils?

— Qui vous dit que je voulusse vous la cacher?

— Votre effroi à ma vue, votre tristesse depuis ce moment, votre inquiétude, quoique vous sachiez bien que je ne vous trahirai pas. Quel était donc votre but en amenant ici Daniel?

— J'en ai deux : celui de vous aider à fuir au Canada, et cet autre, de chercher les papiers qui font de lui le fils adoptif de Dufresnay de Baurain. Quant à ma conduite vis-à-vis de vous, James, je n'avais rien décidé encore. Les événements devaient me la dicter.

Mistress Donathan ne pouvait avouer à James Stoll qu'elle avait résolu de le tromper, pour lui faire quitter New-York, et de lui cacher la présence de son fils dans cette ville.

— Soit, dit James, je veux vous croire et je ne vous reprocherai rien. Mais les évènements que vous attendiez ont parlé et sont votre maître. Vous n'avez plus le droit ni le pouvoir de vous taire.

— Voulez-vous donc tout lui dire?

— Il sait bien que vous êtes sa mère. Suis-je donc plus coupa-

ble que vous, Arabelle? Votre passé renferme-t-il moins de hontes que le mien?

— Je ne suis pas du moins coupable de sa naissance.

— Oui, ce fut là mon crime, le seul que je regretterais si je ne vous aimais encore.

— Oh! taisez-vous, James! taisez-vous!

— Mais vous pouvez le lui cacher.

— Il le connaît depuis longtemps.

— Qui le lui a dit? demanda James Stoll avec une colère dans la menace de laquelle on reconnaissait James Parker.

— Ce n'est pas moi, je vous le jure, fit mistress Donathan effrayée.

— Qui donc? Parlez, parlez, Arabelle, ou moi aussi, je lui dirai tous vos crimes.

L'Américaine joignit les mains dans une supplication muette.

— Parlez, dit James avec ce calme sous lequel on sent gronder la tempête.

— Un homme pouvait me dire où était mon fils, reprit la malheureuse femme; je lui ai fait ma confession tout entière, le suppliant de la taire à Daniel. Malheureusement, vous le savez, le fils adoptif du comte de Baurain connaissait mistress Donathan, comme une des esclaves de son ennemi, Félix Dumont. On lui a dit ma première douleur, pour qu'il me pardonne mon premier crime.

— Et le reste?

— Je l'ignore. Il ne sait pas que le nom de James Stoll est James Parker; il ne le saura jamais, je vous le jure!

— Vous vouliez me cacher son arrivée à New-York.

— Oui. Parce qu'il ne consentira pas à vous suivre, parce qu'avant nous il y a dans son cœur l'homme qui lui a servi de père.

— Il l'emmènera?

— Non; il veut d'abord lui rendre tout ce qu'il a perdu; son nom et sa fortune.

— Ce sera facile.

— Pas autant que vous le croyez.

— Il suffit pour cela que vous alliez trouver un magistrat en France, et que vous lui disiez la vérité.

— Je ne le ferai pas.

— Arabelle, l'aimeriez-vous encore ?

— Je n'en sais rien. Il y a des heures où je le hais; c'est un chaos dans mon âme. Quand Daniel est près de moi, la lumière se fait; quand il s'éloigne, la nuit revient, et j'ai peur.

— Vous n'êtes point mère, dit James Stoll. Moi, depuis que je me suis mis à aimer cet enfant tout à l'heure, il me semble que le reste ne sera plus rien pour moi dans la vie.

— Vous l'aimez ! fit l'Américaine avec épouvante.

— Je l'aime et je le veux !

Mistress Donathan eut presque un cri d'angoisse.

— Il me pardonnera puisqu'il vous pardonne, reprit James, il m'aimera puisqu'il vous aime.

— Eh ! qui vous a dit qu'il m'aime et qu'il me pardonne ? Dans sa tendresse, il y a plus de pitié que d'amour, allez, je le sens bien. Est-ce qu'il n'est pas triste toujours ? Est-ce que je peux le consoler ? Il supporte mes caresses, il accepte mes baisers et me fait l'aumône des siens ; mais dans son cœur je n'aurai jamais ma place de mère.

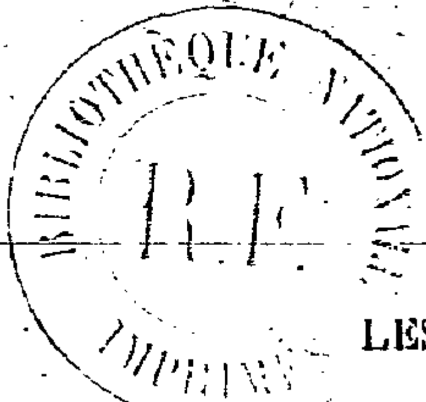
Mistress Donathan disait vrai, et James le sentit, car il ne répondit pas tout d'abord. Elle attendait qu'il parlât, avec des larmes silencieuses et des sanglots refoulés qui l'étouffaient. James Stoll dit enfin, lentement et avec fermeté :

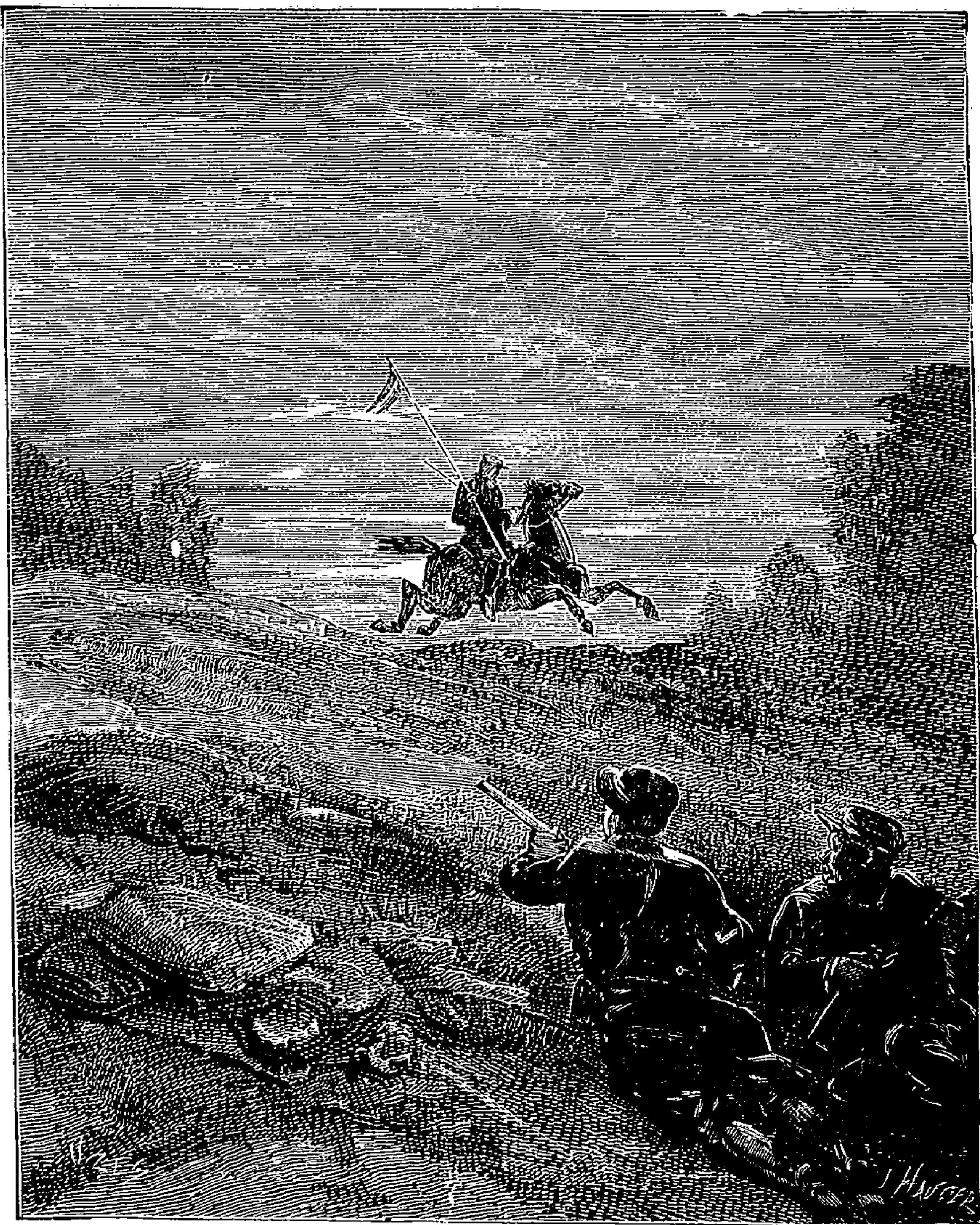
— Je lui dirai qui je suis. Je lui dirai encore que je suis son père. S'il refuse de me suivre au Canada, où la vie pour nous trois pourrait être un paradis, je le suivrai en France, au risque de m'y perdre avec vous.

— James ! supplia mistress Donathan.

— Je le suivrai, répéta James Stoll. Vous n'êtes pas même capable de le défendre.

Il avait raison, et elle le sentait bien. L'amour maternel ne la relevait pas de cette faiblesse qui, toute sa vie, l'avait faite esclave. Si profond qu'il fût, il n'avait point de grandeur. Certes, elle se serait mise devant le tigre qui aurait voulu lui prendre son enfant, mais le courage devait lui manquer pour aller au-devant





Un cavalier sorti de derrière les arbres accourt vers eux.

de la bête féroce, et la frapper, eût-elle été sûre qu'après l'avoir dévorée, l'animal ne serait pas assouvi.

A table, mistress Donathan se montra anxieuse et Daniel étonné. Seul, James Stoll fut calme et souriant.

Quoiqu'il s'expliquât peu la conduite de cet homme, jusque-là dévoué à Félix Dumont, le jeune homme ne ressentait pas la moindre crainte. Le soir, il demanda des explications.

— Veuillez me suivre chez moi, lui dit James Stoll.

Mistress Donathan joignit les mains, suppliante, mais sans oser protester.

— Ne craignez rien, Arabelle, murmura tout bas James Stoll, votre fils m'est sacré, et plus que vous, peut-être, je saurai vouloir qu'il soit heureux.

Lorsqu'elle fut seule, l'Américaine pleura.

La soumission était dans sa nature. Heureuse et aimée, c'eût été sans doute une mère de famille honnête et une épouse modèle. La soumission est une vertu d'esclave qui ne résiste pas à l'épreuve Elle amoindrit la femme et ne fait pas la mère. C'est la paresse de l'âme, un défaut charmant qui devient un vice en face de la nécessité.

XXX

JOSEPH KHUN.

Mistress Donathan était inquiète. Levée depuis deux heures, elle n'avait pas encore vu Daniel qui, tous les jours, pendant la traversée, lui apportait son bonjour et son sourire avec le soleil levant. Il est vrai qu'il faisait froid, que le jour était sombre, et que le jeune homme pouvait se trouver fatigué. Une femme sans remords, une mère sans craintes eût pensé cela. L'Américaine ne le pouvait pas. L'amour n'est une joie que pour les âmes pures; il devient la punition de ceux qui n'ont plus le droit d'y prétendre.

Daniel songeait, et l'heure passait inaperçue.

La nuit entière s'était passée ainsi, après les confidences de James Stoll; le jeune homme restait plongé dans cette espèce de somnolence étonnée qui suit les rêves effrayants. Il avait peur des

autres et peur de lui-même. Il s'excitait à l'amour, et trouvait du vide en lui. Depuis qu'il avait un père et une mère, sa tendresse s'égarait, se perdait; il pressait son cœur et n'en faisait sortir que de l'indifférence et de la crainte. Et il s'accusait, sentant bien que le sentiment filial lui manquerait toujours.

Le passé et l'avenir, Gaston de Baurain et Alice Mathieu, deux tendresses, lui souriaient au-dessus du présent, qu'il trouvait froid et lourd. Retourner en arrière, ou se jeter d'un bond bien loin, en avant, c'était là un rêve impossible et caressé. Daniel ne pouvait se le dissimuler, il regrettait son ignorance de la veille; il acceptait le devoir filial, mais ce devoir lui était pénible, et si la pensée de s'y soustraire ne lui venait pas, celle de s'y soumettre lui était douloureuse.

James Stoll lui avait tout dit, moins son nom de Parker, entaché de deux condamnations, l'une aux galères, l'autre à mort par contumace, pour crimes de vol et d'assassinat. Il avait avoué, et excusé par la passion, la trahison qui l'avait fait père; il avait généreusement innocenté mistress Donathan, dont la faiblesse n'avait su ni le punir, ni se venger. Daniel avait pardonné, mais en repoussant le dévouement paternel. Il avait promis son respect, mais il gardait en lui-même son amour pour un autre. James Parker songea à tuer cet autre, comme si l'amour ne vivait pas sur les tombes.

Il entra le premier dans la chambre de son fils. Daniel alla au-devant de lui, respectueux et résigné.

— Voilà vos papiers, dit James Stoll; j'ai pensé qu'il était utile de les retirer avant l'arrivée de Joseph Khun, dont la présence aurait pu gêner nos démarches.

— Déjà! fit le jeune homme avec reconnaissance, en prenant la main de son père, qu'il porta à ses lèvres.

— Vous êtes libre, Daniel, dit James Stoll avec tristesse. Le nom de Dufresnay, que vous a donné un honnête homme, vaut mieux que le mien. Portez-le. Ce n'est pas à moi de vous recommander de rester digne de lui.

Il y avait une émotion profonde et vraie dans la voix du vieillard.

— Mon père! dit Daniel, non moins ému.

— Répétez ce mot, Daniel, répétez-le souvent pendant que je peux l'entendre. Vous ne savez pas, vous qu'on a aimé dans l'abandon, vous ne savez pas où peut conduire une jeunesse privée d'affections, sevrée de tendresses. Quand l'âme vit dans un désert, elle marche au gouffre fatalement, si elle ne rencontre pas la source ou l'oasis, deux choses rares au désert, Daniel.

— Mon père, reprit le jeune homme, je vous jure que, si un devoir sacré ne me rappelait en France, j'emploierais ma vie à vous faire oublier le passé dans une existence nouvelle, loin des hommes qui peuvent vous demander compte de l'autre.

— Je vous crois, Daniel, et je vous remercie.

— Si j'osais, dès maintenant, vous demander une grâce...

— Parlez. Tout ce que vous désirerez, si c'est possible, sera fait.

— Détachez-vous de cet homme, qu'il est de mon devoir de poursuivre, et que la justice atteindra tôt ou tard.

— Félix Dumont?

Daniel répondit affirmativement.

— C'est fait. Cela vous étonne, et pourtant, depuis le dernier voyage de mistress Donathan, je prépare cette séparation, et j'attends que l'heure sonne mon départ.

Voulez-vous répondre à ma confiance par une autre, Daniel?

— Si nul devoir ne me le défend, je le veux.

— Le comte de Baurain, l'aveugle, est-il le seul lien qui vous rappelle en France?

— Vous avez le droit de m'interroger...

— Non, interrompit James Stoll. Daniel Dufresnay est libre de ses secrets vis-à-vis de moi. Je ne veux, du reste, rien devoir à un droit, ce droit existât-il.

— J'aime, dit Daniel, dont le beau visage s'éclaira d'une joie sainte à ce souvenir, une jeune fille qui m'attend en France, entre sa mère et mon père adoptif, Gaston de Baurain.

— Avez-vous confié cet amour à mistress Donathan ?

— Non ; il y a si peu de temps qu'elle m'aime, j'ai craint de l'attrister.

— Oui, fit James Stoll, comme tous les amours faibles, le sien est jaloux et égoïste.

— Ne l'accusez pas, je vous en prie.

— Je n'y songe point. Elle a du reste assez souffert pour se montrer avare de quelques jours de joie. Allez auprès d'elle, Daniel ; moi je vous quitte pour veiller à votre sûreté. Je vais attendre Joseph Khum, ne pouvant prendre une résolution sans avoir vu cet homme.

Mistress Donathan eut un cri de joie insensé, en voyant son fils entrer chez elle.

— J'avais peur qu'il t'eût pris à mon amour, dit-elle, en se jetant sur le sein de Daniel où elle pleura longtemps.

Les larmes, c'est une consolation et une espérance, quand depuis vingt ans on n'en verse plus.

Il était probable que le premier soin de Joseph Khun, en arrivant à New-York, serait de se rendre à la Banque dirigée par James Stoll, pour communiquer à ce dernier les ordres de Félix Dumont, leur maître commun. Mais, comme le directeur de la banque Dufresnay de Baurain ne voulait pas que son complice parlât à nul autre avant de l'avoir vu, il vint l'attendre, comme il attendait la veille mistress Donathan et son fils.

Le paquebot arriva comme l'autre, sans retard. Les mêmes vents leur avaient été favorables.

Les deux hommes s'abordèrent en gens qui se connaissent depuis longtemps, et n'ont pas de temps à perdre.

— Eh bien? demanda James Stoll.

— Excellente affaire, répondit l'autre, voyage utile ; plus de deux millions de bénéfice.

— Et notre part ?

— Toujours la même, répondit Joseph Khum avec un soupir rapide et profond, un quart à partager entre vous et moi.

James Stoll ne parut point mécontent. Tous les deux prirent place dans la voiture du banquier.

Joseph Khun offrait avec son complice un contraste frappant. Autant celui-ci inspirait de sympathie, et même de respect à première vue, avec son beau visage régulier et pâle, encadré de barbe et de cheveux blancs, comme une neige fraîchement tombée, autant l'autre repoussait par un aspect brutal, un visage sans sourire, un regard dur et plein d'effronterie. On ne pouvait,

après avoir vu cet homme, se le figurer sans un fouet à la main, et entouré d'esclaves. Il n'y avait pas plus de pitié sur sa lèvre que dans son âme. Il marchait, tant pis pour l'obstacle. et ne se reculait que pour laisser passer plus fort que lui. Le bien-être matériel l'attirait, comme toute proie attire un affamé. Pauvre, il avait volé pour jouir. Prisonnier, il avai tué pour recouvrer sa liberté. Riche, il eut de la vanité, et se demanda pourquoi d'autres l'étaient plus que lui. Si Félix Dumont ne l'eût tenu par cette chaîne du passé, forgée au creuset de l'épouvante, dont les mailles sont à l'épreuve de tous les feux, il l'eût supprimé à son profit. Audacieux, actif, il était à la fois serviteur et maître précieux, ne connaissant de fatigue ni pour lui ni pour les autres ; chercheur par instinct, plus encore que par calcul, ours et fouine, tel était l'homme que voulait voir James Stoll, avant de prendre un parti au sujet de Daniel et de lui-même.

— Est-il arrêté ? demanda Joseph Khun dès qu'il fut en voiture.

Il ne nommait personne, certain d'être compris. C'était, du reste, une habitude de prudence depuis longtemps prise.

— Oui ; par moi, répondit James Stoll.

Le mouvement brusque de Joseph Khun demandait une explication.

— On ne fait pas ainsi arrêter un homme, reprit le banquier, sans savoir ce qu'il peut révéler à un tribunal. Daniel arrive de France ; qui nous dit qu'il n'apporte pas à la justice des renseignements sur le soi-disant comte de Baurain ? J'ai préféré m'emparer de sa personne.

— Où est-il ?

— Chez moi.

— S'il fuyait ?

— Pourquoi ? Il se croit en sûreté. Je lui ai promis aide et protection ; et mistrese Donathan, sa mère, croit de son côté à la résurrection de mon vieil amour pour elle.

— Et si c'était vrai ? fit Joseph Khun avec défiance. Si vous vouliez les sauver ?

— Quel intérêt aurais-je à cela ?

— C'est vrai, murmura le vieux complice, dont les sentiments, en fait d'amour et de paternité, se bornaient à ceux de son chien,

un terrier-dogue, qui lui ressemblait, peut-être à force de le regarder.

— Que dira le comte, reprit-il, quand il saura que ses ordres ont été négligés ?

— Ce que dirait un homme arraché malgré lui à un danger qu'il ignorait. Du reste, quand j'aurai confessé le jeune homme, on avisera à satisfaire le maître, si on le peut sans crainte.

Joseph Khun fut convaincu. Jamais du reste, le moindre doute ne s'était élevé entre les deux complices ; il venait d'en exprimeu un pour la première fois ; aussi, James Stoll n'avait pas obéi ar maître. Mais ce ne fut pour l'instant qu'un éclair.

— Et s'il ne peut être arrêté, qu'en ferez-vous ? demanda-il.

— Je l'enverrai à San-Faustino sous un prétexte facile à trouver. Vous vous en chargerez. Il est plus facile qu'un homme disparaisse au milieu de vos mines, que dans cette banque où l'on ne peut faire un mouvement sans qu'il soit remarqué.

— Et la mère ?

— Elle accompagnera son fils.

— C'est pour le mieux. D'autant plus...

— Eh bien, que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que si le comte a donné l'ordre de faire arrêter l'homme, c'est qu'il ne pouvait par télégramme indiquer un autre moyen de se débarrasser de lui.

— Je m'en doute bien, dit James Stoll avec son doux sourire, et c'est parce que j'ai deviné sa pensée...

— Alors, interrompit Joseph Khun, pourquoi attendre? J'emmènerai le garçonnet à San-Fautino, et la mère avec, si elle consent à l'accompagner.

— Sous quel prétexte ? demanda James Stoll, qui ne s'attendait pas à cette conclusion.

— Sous prétexte que j'ai besoin d'un homme de confiance pour quelques jours, et que vous lui demandez ce service, quitte à le lui payer au centuple.

— Vous restez ici jusqu'à demain ?

— Oui. J'ai des affaires.

— Alors, la chose sera facile, et je vais dès ce soir la préparer.

Joseph Khun quitta sans défiance son complice de vingt

années, après avoir déjeuné en tête à tête avec lui. Quand il rentra le soir, James Stoll lui dit :

— C'est décidé. Ils partent tous les deux avec vous.

— Encore deux qui ne gêneront pas longtemps le maître, dit en ricanant Joseph Khun.

Ce ricanement, qui ne venait pas jusqu'aux lèvres, ressemblait à un grognement d'hyène, et donnait le frisson.

Si cet homme avait eu plus de finesse ou moins de confiance, peut-être aurait-il trouvé que James Stoll cédait bien aisément à une proposition si hardie. Mistress Donathan et Daniel lui furent présentés ; puis, encore une fois, les deux complices restèrent seuls.

Joseph Khun avait à ses heures, c'est-à-dire quand cela ne présentait nul danger, certaines dispositions à l'intempérance. L'occasion était bonne ; en compagnie de James Stoll, il ne risquait rien, et si ce dernier l'eût voulu, il aurait pu certainement abuser bientôt de son ivresse. A onze heures Joseph Khun dormait sous la table.

Mais soit qu'il respectât réellement la vie de son complice, soit qu'il voulut écarter de la maison de banque toute espèce de soupçon, de trouble, éviter d'attirer sur elle l'attention de ceux qu'elle pouvait redouter, il le laissa tranquillement dormir jusqu'au lendemain.

Il avait prévenu Daniel que, pour ne pas éveiller les défiances de cet homme, il serait obligé sans doute de partir avec lui. Mistress Donathan déclara que son fils ne s'éloignerait pas seul.

A son réveil, Joseph Khun trouva James Stoll à ses côtés. Celui-ci souriait ; l'autre se fâcha ; il avait le réveil de l'ivresse mauvais. Le banquier le laissa se calmer, puis il lui dit :

— Ne vous enivrez plus jamais, si vous craignez la potence, Joseph. Elle pourrait sortir de votre sommeil.

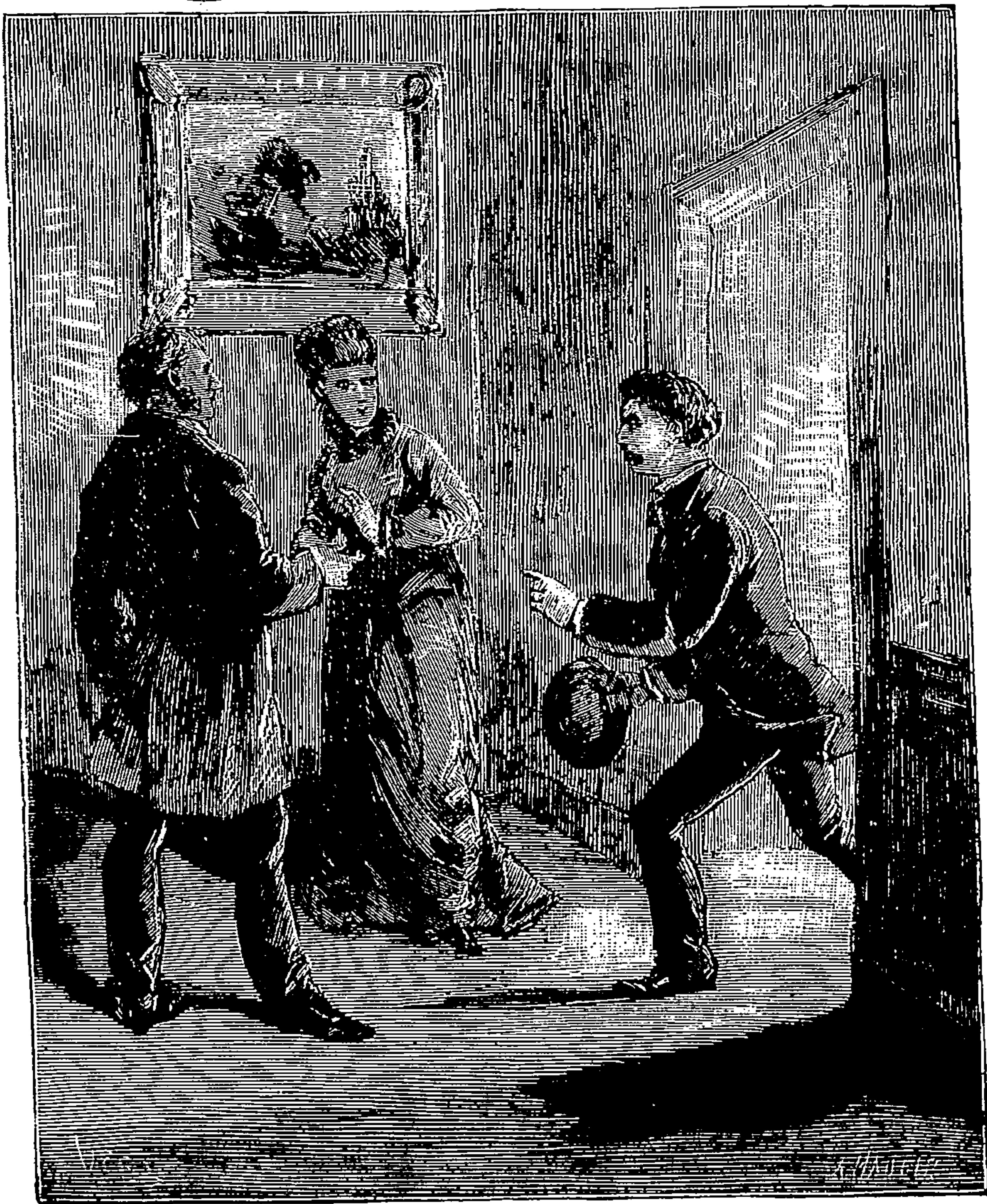
Joseph Khun se jeta hors de la couche où l'avaient étendu les serviteurs.

— Que voulez-vous dire, James ? fit-il effrayé.

— Je veux dire que vous avez l'ivresse bavarde.

— Qu'ai-je prononcé ?

— Des noms qu'il faut taire. Puis, vous avez raconté des choses



Ah! fit-il, je vois que j'arrive à temps!

qu'il faut cacher, et proféré des menaces contre des gens qu'il faut craindre.

— Nous étions seuls, au moins ?

— Oui ; mais ne recommencez pas. Pour vous et pour moi-même, c'est dangereux, ce rêve-là.

— Enfin, que disais-je ?

— Que l'autorité du maître vous fatiguait... que vous sauriez bien vous rendre libre. Puis, vous rêviez que Félix Dumont était pris en France, qu'il nous dénonçait tous les deux, et que la potence, si longtemps évitée, se dressait devant nous. Vous entendiez les malédictions de votre femme et de vos enfants, les huées des serviteurs qui se vengeaient d'un long esclavage, et les sarcasmes de la foule qui n'a pas de pitié.

De pâle qu'il était, le visage de Joseph Khun devint verdâtre.

— Je ne boirai plus, murmura-t-il.

— Est-ce que vous avez parfois pensé ces choses ? demanda James Stoll.

— A vous, je peux le dire. Ma foi, oui. Mais je ne les ai pas formulées.

—Excepté cette nuit. Vous avez raison, Joseph, ne buvez plus. On pense ce qu'on veut, et la preuve, c'est que bien souvent, moi aussi, j'ai rêvé une existence plus libre, et plus heureuse, absolument comme vous, Joseph.

— Ce n'est pas que nous manquions de rien, ni vous, ni moi.

— On manque de tout quand on a un maître, quand on ne peut accomplir un acte, dire un mot, faire un geste qui ne soit obéissance. C'est vous qui le disiez cette nuit, et moi, je trouvais que vous aviez raison.

— Sans doute. Mais puisqu'il le faut...

— Savez-vous ce que vous disiez encore, Joseph?

— Dites-le moi comme le reste.

— Que Félix Dumont a exigé de vous un serment.

— Oh ! plusieurs.

— Entre autres, celui de me tuer au moindre soupçon de trahison, ou même d'infidélité.

— Je l'ai fait, j'y étais forcé.

— De sorte que, si le hasard vous avait appris le premier la présence de ce Daniel dans ma maison, ma vie était en danger.

— Je n'ai jamais songé à cela.

— Ah ! je ne vous en fais pas un reproche, puisque j'ai juré la même chose. Mais encore une fois ne buvez plus, Joseph ; cela pourrait vous faire tirer la langue plus que vous ne voudriez.

— Eh bien, c'est tout de même une triste existence, s'écria Joseph Khun dans un accès d'humeur, que toujours craindre, tout en menant depuis longtemps une vie honnête, et de ne pouvoir se livrer à aucun de ses goûts, quoiqu'on soit riche.

— J'ai déjà pensé à cela, et vos plaintes de cette nuit ont fait naître en moi le désir d'une autre vie.

— Ah ! oui ; mais ce n'est pas possible.

— Au contraire.

— Le maître a l'œil ouvert, des espions partout. A la moindre tentative de liberté, il nous perdrait.

— Il hésiterait, car nous aussi nous pourrions le perdre.

— On ne nous croirait pas.

— Qui vous l'a dit ?

— Lui-même.

— C'est son intérêt de nous le faire croire. Mais d'ailleurs, en ce moment, que pourrait-il ? Enfermé dans Paris pour six mois peut-être, sans nouvelles hors des murs, comment apprendrait-il ce qui se passe ici ?

— Mais plus tard.

— Plus tard, nous serions en sûreté. Vous êtes le maître à San Faustino comme je le suis ici. Vous réalisez toutes les valeurs de l'exploitation, vous enlevez tous les diamants sortis de la mine ; moi, je réunis en mes mains la fortune de la banque, et nous passons au Canada, où nous vivons sous un autre nom, jusqu'à ce que la fantaisie ou la nécessité nous fasse aller plus loin.

Joseph Khun regardait son complice, tout ahuri, comme un homme qui ne comprend pas.

— Qui est-ce qui vous a donné ces idées-là ? demanda-t-il.

— Vous.

— Ce n'est pas vrai, Que j'aie souvent pensé ces choses et que l'injustice du maître qui garde pour lui la grosse part, me mette en colère et me fasse bavarder, je ne le nie pas. Mais le voyage au Canada, en emportant la mine et la banque, c'est de votre invention, j'en réponds bien.

— Soit. Mais qu'en dites-vous ?

— Ce que j'en dis... ce que j'en dis ?... répéta Joseph Khun, en

passant sur son front sa large main, comme s'il voulait encore en chasser l'ivresse.

Il se redressa tout à coup :

— Vous voulez sauver votre ancienne maîtresse et son fils, qui est peut-être le vôtre !... voilà ce que j'en dis. Mais, ajouta-t-il, cela ne sera pas. Le maître est le maître. C'est agaçant; mais nous ne serions rien sans lui. Il faut le servir; en faisant disparaître ses ennemis.

James Stoll haussa les épaules.

— Puisque vous l'emmenez tout à l'heure, dit-il, je ne cherche pas à le sauver.

— Et, si vous me l'aviez soustrait?

Le banquier vit bien qu'il n'y avait rien à espérer de cette brute. Il sonna.

— Veuillez vous informer si mistress Donathan et son fils sont prêts à partir, dit-il à son valet de chambre.

— On descend la malle de mistress Donathan.

— Je vous livre mes hôtes, et je vous en laisse la responsabilité, dit le banquier.

— A la bonne heure,

— Est-ce que vous tiendriez votre serment, si vous me soupçonniez de tromper Félix Dumont? demanda encore James Stoll.

— Je n'en sais rien, mais je crois que oui, s'il le fallait pour ma rûreté.

— J'aime cette franchise et je vous en saurai gré.

— Le mieux, voyez-vous, James, c'est de rester comme nous sommes. Suivez mon conseil, ne me tentez pas.

— J'ai essayé de te sauver, murmura James Stoll quand il fut seul, tu ne l'as pas voulu; ce n'est pas ma faute. Tant pis pour toi, Joseph Khun. Puisqu'il faut que l'un de nous deux périsse, ce sera toi.

Il mit dans sa poche un petit revolver, qui ne le quittait jamais lorsqu'il sortait de la banque, et s'apprêta à accompagner au chemin de fer les trois voyageurs.

— James, lui demanda mistress Donathan, êtes-vous sûr que Daniel ne court aucun risque avec cet homme?

Joseph Khun entrait ; il entendit la question et tressaillit.

— Josph Khun, répondit le banquier, est de mes amis, le meilleur et le plus sûr. En remettant votre fils entre ses mains, Arabelle, je ne doute pas qu'il fasse pour lui ce que je ferais moi-même.

Daniel se prêtait avec peine à cette comédie de départ ; il obéit pourtant au conseil de James Stoll, et à la prière de mistress Donathan.

La banque n'était pas éloignée de la gare du chemin de fer. Un domestique porta la malle de l'Américaine, à laquelle James Stoll offrit son bras, pendant que Daniel et Joseph Khun marchaient devant.

— Quoi que vous voyiez, quoi qu'il arrive, Arabelle, dit le banquier, ne jetez pas un cri, ne faites pas un geste ; il y va de la vie de votre fils.

Il souriait toujours, et il marchait de l'air le plus dégagé et le plus insouciant du monde. Mais il avait dans la main son revolver.

— Qu'allez-vous faire ? que va-t-il se passer ? demanda l'Américaine.

Il y avait beaucoup de monde aux approches de la gare. James Stoll s'arrêta. Mistress Donathan tremblait.

— Prenez garde, Arabelle, il ne faut pas que Daniel sache à quel prix nous allons le sauver.

Ces mots étaient à peine prononcés, qu'un cri retentit vers l'entrée de la gare, où se trouvaient déjà Daniel et Joseph Khun. Mistress Donathan reconnut la voix de son fils et voulut courir, ses jambes s'y refusèrent. Un voile se répandit sur ses yeux ; elle ne put voir le jeune homme qui venait vers elle.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda James Stoll à son fils avec la plus parfaite tranquillité.

Daniel, pâle, quoique le mort fût son ennemi, répondit d'une voix tremblante d'émotion :

— Joseph Khun vient d'être assassiné.

James Stoll se précipita, pendant que l'Américaine s'affaissait.

Le banquier réclama le cadavre de son ami, demandant une enquête immédiate. La mort avait été instantanée. Il y avait dans

ce coup une sûreté de main, qui eût pu rappeler celui dont René de Baurain avait été autrefois victime.

— Joseph Khun était dur à ses serviteurs, dit James Stoll à Daniel. Il avait beaucoup d'ennemis.

On ne put rien découvrir, et les funérailles eurent lieu deux jours après. Alors, Daniel témoigna le désir de revoir la France.

Mistress Donathan craignait une opposition ; il n'en fut rien. James Stoll se contenta de faire observer qu'il ne serait pas possible d'entrer dans Paris.

— Qu'importe ? dit Daniel. Nous serons là le jour où les portes se rouvriront. Et puis, qui sait ? Il y a des moyens d'entrer dans une ville assiégée, et mon cœur me dit que j'en trouverai.

James Stoll ne résista plus. Il aurait voulu faire accepter à son fils une somme considérable, qui appartenait en réalité, comme tout le reste, à son père adoptif, le comte de Baurain ; mais le jeune homme savait que celui-ci n'accepterait qu'une seule restitution, au grand jour et complète. Il refusa.

— Irez-vous au Canada ? demanda l'Américaine, au moment de quitter James Stoll.

— Peut-être. Mais d'abord je vous reverrai en France.

Cette promesse était plus une menace qu'une espérance pour mistress Donathan.

Tant que le bâtiment qui emportait son fils et la seule femme qu'il eût aimée fût en vue, James Stoll ne quitta point la place où Daniel l'avait embrassé. Puis, quand le dernier point blanc eut disparu dans l'horizon noir, il murmura :

— Je les suivrai ; elle ne saurait pas le défendre.

Paris. — Typ. Collombon et Brûlé, r. de l'Abbaye, 22.

XXXI

UNE PAGE D'HISTOIRE.

Châteaudun était une petite ville ouverte, bâtie sur un coteau, en demi-cercle; riche, industrielle, et qui semblait rire, tant était gai le tapage de ses fabriques, de ses tanneries, de tous ses établissements importants, qu'entouraient des jardins, des vignes, des arbres, une verdure de fête. La vue de Chateaudun était à elle seule un plaisir. Elle attirait comme le plateau sur la montagne, qu'on est fatigué de gravir ; comme la rivière qu'annonce de loin, en un jour de chaleur, le blanc rideau des saules argentés.

L'hiver,la petite ville changeait d'aspect; mais c'était une autre gaieté ; le bruit des métiers sous la neige, et les chants qui l'accompagnaient, disaient que là, les travailleurs n'avaient ni faim,ni froid. Que la menace vînt du givre ou de l'orage, la cité offrait toujours à ses enfants le pain et l'abri. Elle leur était généreuse, et ils l'aimaient. On aime la patrie dans un coin de terre ; les habitants de Châteaudun surent le prouver.

Ce n'était pas encore l'hiver, mais ce n'était déjà plus l'été ; il y avait des journées lourdes et des journées froides ; les arbres, dépouillés, laissaient à découvert les toits des maisons sur la montagne. On ne travaillait plus à Châteaudun, on écoutait, comme dans toute la France, le bruit des pas prussiens, foulant le sol et souillant de leur talon la patrie blessée. On écoutait et l'on disait : « Ils ne passeront pas où nous sommes. »

La ville n'avait point de remparts, mais les hommes avaient des poitrines, ce qui vaut mieux, dans lesquelles battaient le rappel. L'ennemi s'approchait par la route d'Orléans, précédé de ce bruit sourd, que produisent dans la campagne déserte de nombreux piétinements. On veillait. La garde nationale, soutenue

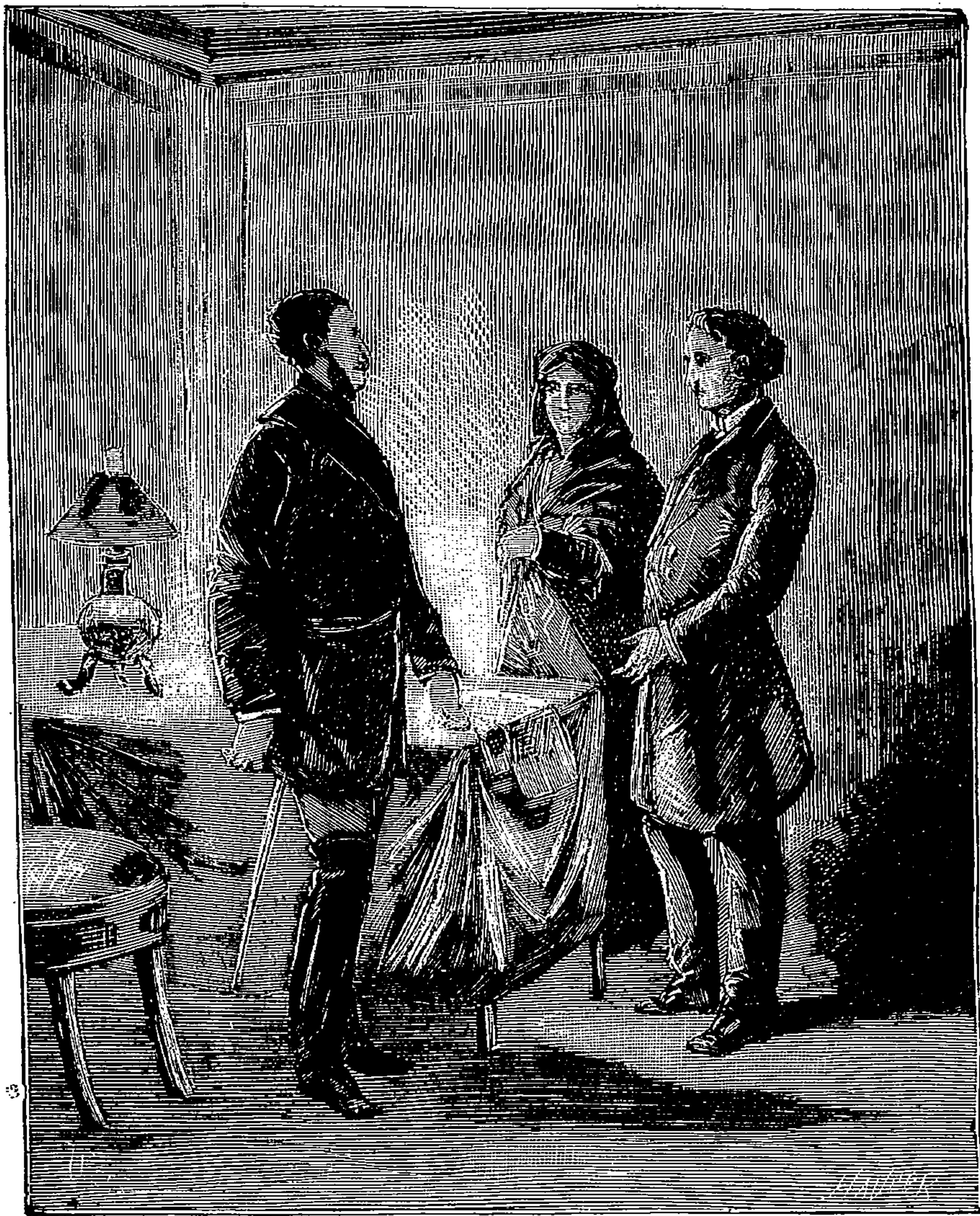
par les francs-tireurs parisiens, et électrisée par son héroïque commandant, M. Testanières, attendait l'attaque de ses barricades avec le calme solennel des masses qui ont la conscience d'accomplir un grand devoir.

Un corps de francs-tireurs occupait les avant-postes, et, telle était l'attitude des hommes placés derrière eux, qu'ils savaient pouvoir mourir sans laisser leur place inoccupée.

— Mes amis, disait M. Testanières, en préparant la défense, sous l'empire, une grande ville, Nancy, a ouvert ses portes à quatre uhlans, montrons à la République que ses fils ne livrent pas ses villes ouvertes. Les portes de Châteaudun, ce sont nos barricades qu'il ne franchira point sans passer sur nos cadavres; ses remparts, ce sont nos fusils. Si nous avons la volonté de vaincre ou de mourir, nous n'avons besoin ni de créneaux, ni de fossés, ni de bastions.

M. Testanières était un de ces héros obscurs que les évènements révèlent, et qui s'élèvent en une heure au sublime; un de ces bourgeois, pareils à ceux qui firent autrefois la Commune de France, simples pères de famille, humbles travailleurs, que l'amour de la liberté éclairait à certaines heures d'un rayon de génie, d'un éclair d'héroïsme. Il organisa une savante défense, électrisa ses concitoyens au contact de son ardent amour national, et marcha le premier au sacrifice qui entraîne, à la mort qui fait les résurrections autour d'elle. S'il y avait eu en France beaucoup de Testanières et beaucoup de Châteaudun, l'ennemi, eût-il été cent fois plus nombreux, n'aurait pu la frapper au cœur. Ces gens avaient la foi qui fait marcher sur l'onde et dans les flammes. Cette foi des âmes pures et des esprits chastes, chose rare au sortir de vingt années de corruption. La lèpre impériale, ce composé d'égoïsme, de paresse et d'impudeur, ne les avait pas atteints de sa scrofule, cette maladie qui rampe et ronge, qui se cache et étreint, qui sait recouvrir la pourriture du voile de la fraîcheur et de la santé.

Quelques-uns furent grands en cette heure néfaste; ils eurent une gloire, celle de l'immolation. C'étaient les purs et les repentants. L'exemple ne fut point suivi. Pour la pureté, c'était trop tard; pour le repentir, c'était trop tôt.



Prince, répondit Daniel aux questions du Saxon.

Gloire à vous, villes et citoyens qui sûtes résister à l'invasion qui écrase, comme vous aviez su résister à l'épidémie qui dessèche. Gloire et honneur surtout à vous qui sûtes mourir. Vous ne vîtes pas... ce que nous avons vu.

La nuit avait été calme et silencieuse; c'était une nuit de veille et d'attente. De distance en distance, sur la grande route, des

hommes écoutaient, prêts à donner le signal en cas d'alerte; nulle surprise n'était possible. Ceux qui étaient debout parlaient bas, pour ne pas gêner les sons qui pouvaient arriver à ceux dont l'oreille touchait la terre. Pas un n'abandonnait ses armes.

On voyait dans l'ombre se promener deux jeunes gens, au costume brun comme la nuit; ils s'étaient fait remarquer déjà par leur audace dans plusieurs escarmouches; on les disaient frères, ils n'étaient qu'amis. L'un était toujours sombre, l'autre toujours triste; le premier s'appelait Guillaume, le second Maximilien. Celui-ci parlait, l'autre semblait écouter. Peut-être n'entendait-il pas. Son regard errait dans les ténèbres, à la façon de ceux qui ne cherchent rien, parce qu'ils voient au delà de ce qu'ils regardent.

— Guillaume, demanda l'autre, pourquoi ne veux-tu pas espèrer ?

— Espérer... répéta l'ex-journaliste, comme s'il entendait pour la première fois. Que dis-tu donc, Max?... Sais-tu ce que c'est que l'espérance ?

— Oui. Dans le bonheur, un complément; dans la souffrance, une force.

— Un feu follet qu'on suit et qui perd, un mensonge qui sème l'illusion, un rayon qui fait les ténèbres plus grandes, un éclair lointain qui tue quand il s'approche.

— J'espère toujours, Guillaume, et cela me fait meilleur.

— Je n'ai espéré qu'une fois, Max, et cela m'a fait mauvais, répliqua le jeune homme, avec une ironie que son accent bas rendait peut-être plus amère encore.

— J'aime les hommes, parce que j'espère.

— Je les hais, parce que j'ai espéré en eux.

— Ils ne sont pas tous ce que l'un d'eux a été pour toi.

— Tu les vois avec ton cœur, mon pauvre Max ! je te plains. L'avenir détruira tes illusions présentes.

— Non : s'il y a des méchants sur ma route, je regarderai au delà, et je passerai plus loin pour chercher les bons.

— Que tu ne trouveras pas.

— Si. Et la preuve, c'est que je n'ai pas encore à me plaindre

des hommes. Toi le premier, Guillaume, n'as-tu pas été pour moi un véritable bienfaiteur?

— Ce n'est pas ma faute si tu l'as cru, Max. Quand je t'ai pris, j'avais besoin de toi, je te l'ai dit souvent. Va, la plupart des services rendus ont pour mobile l'intérêt de celui qui les rend.

— Guillaume, tu mens. Tu as du cœur.

— Non, je t'assure. J'ai bien réfléchi : le mal seul profite, je veux faire le plus de mal possible.

— En attendant, tu sers ton pays en héros.

— Peut-être.

— Je t'ai vu à l'œuvre. Là du moins tu ne me donneras pas un démenti.

Guillaume eut un éclat de rire dont l'écho, dans cette nuit pleine de silence, porta loin le douloureux mystère.

— Si tu voulais, reprit Max, tu serais encore heureux.

— Avec la misère, le déshonneur et l'isolement? Tu n'es pas difficile.

— D'abord, la misère est impossible. Ton établissement marche on ne peut mieux : j'ai fait des économies, tout en faisant aussi du bien, dont tu as ta part comme du reste, puisque nous somme associés. Tu pourras, avec l'argent que j'ai mis de côté, agrandir le commerce.

Guillaume rit encore, sans interrompre son ami, qui continua :

— Quant au déshonneur, il n'existe que pour ceux qui ont intérêt à faire semblant d'y croire. Une faute de jeunesse, que nulle autre n'a suivie, ne saurait entacher l'avenir d'un homme. Quand tu seras obscur, on ne te la reprochera point.

— Après ? dit Guillaume, de plus en plus amer.

— Tu parles d'isolement, et tu n'as qu'à vouloir pour y échapper. Tu es aimé, Guillaume, par le cœur le plus pur et le plus fort qu'on puisse rêver. Clémence a toutes les vertus, et tu trouveras en elle toutes les énergies. Pour te défendre, elle sera une force ; ponr te faire heureux, une puissance.

— Est-ce que tu ignores, Max, que Mlle Dupeuty est en prison, accusée d'un vol considérable de diamants ? demanda le journaliste plus sérieusement.

— Non ; mais cette accusation stupide la fait plus sainte à mes yeux. Douterais-tu de son innocence, Guillaume ?

— Je veux bien y croire. Mais il y a des tentations auxquelles cèdent une fois les gens les plus honnêtes. Mlle Dupeuty n'a-t-elle pu avoir une faiblesse ?

— Guillaume, dit Maximilien, vivement impressionné, de tous ceux qui la connaissent, tu es le seul peut-être qui ose douter d'elle.

— Les apparences sont parfois si trompeuses.

— Oh ! fit le pauvre Max, sans pouvoir ajouter un mot, tant il était suffoqué par les doutes inattendus de l'homme qui, moins que tout autre, eût le droit d'en avoir.

— Dans tous les cas, reprit Guillaume, en admettant, et je veux le croire, que Mlle Clémence soit un modèle de vertu et d'honnêteté, ce serait pour moi un singulier moyen de refaire ma réputation que d'épouser une femme dont l'acquittement même laisserait toujours des doutes au grand nombre.

— Si j'avais la chance d'être aimé de cette femme, reprit Max, ma somme de bonheur serait assez grande pour faire la nuit sur le reste du monde.

— Tu l'aimes donc? demanda l'ex-journaliste.

— Avec cette tendresse qu'ont les frères pour la sœur, dans laquelle ils rêvent une femme. Ah ! si elle était libre, Guillaume, et qu'elle eût appris tes déceptions et ta ruine, elle viendrait à toi, j'en suis sûr, et te tendrait la main, disant : « J'ai assez d'amour et de volonté dans l'âme pour vous faire heureux et riche. » Elle ne saurait pas qu'il lui manque quelque chose ; elle n'entendrait pas les rumeurs méchantes monter autour d'elle. Tu lui suffirais.

— Je ne sais pas si Mlle Dupeuty se contenterait de si peu, dit le jeune homme ; mais je sais que la vie, qui te paraît si douce et si belle, serait pour moi insipide. Pour être heureux de cette médiocrité, mon pauvre Max, il ne faut pas avoir rêvé...

— L'hôtel de Jéhennes et les millions du comte de Baurain, n'est-ce pas ? Tu vois pourtant à quel abîme cela t'a conduit, Guillaume.

— Et cependant, mon cher, il n'y aura jamais, quoi que tu en

dises, que deux choses possibles pour moi : la mort ou la fortune. Donc, je me ferai casser la tête, ce que je ne crains pas, où je serai riche, ce que j'espère encore.

Max allait répondre peut-être, tenter un dernier effort sur ce cœur qu'il s'obstinait à croire bon, quand un homme se dressa à quelques pas de là, et vint à eux.

— Messieurs, dit-il à voix base, on entend au loin des cavaliers.

Tous les trois se couchèrent pour se relever aussitôt.

— Ils ne sont pas nombreux, dit Guillaume.

— Quatre au plus.

— Nous sommes trois, répondit l'ex-journaliste. Démontons-les.

— J'allais vous le proposer, messieurs.

— Monsieur de la Coste, vous êtes un brave cœur, dit Guillaume.

— Et vous, monsieur Lapointe, un grand courage.

— Messieurs, dit Max, c'est pour la France ; nous ne faisons que notre devoir.

Ils attendirent. Bientôt le galop des chevaux devint distinct ; on entendait le bruit rapide de leurs sabots sur les cailloux de la route. Les trois hommes se mirent en embuscade.

Ils s'étaient retrouvés tous les trois sur le champ de bataille, et, malgré la répugnance que lui inspirait Guillaume Lapointe depuis les désagréments que lui avait attirés sa politique écœurante et malsaine, Adrien de La Coste s'était rapproché de lui, le trouvant toujours au poste de l'honneur et du danger. Il se disait, du reste, qu'on n'inspire pas à un honnête homme une affection vraie et profonde comme celle de Maximilien, sans qu'il y ait quelque chose qui l'explique dans quelque recoin caché de l'âme.

Encore une fois, ils se trouvaient ensemble aux avant-postes ; encore une fois, ils allaient comme trois aventuriers, rivaux de patriotisme, courir sus à l'ennemi à cheval quand ils étaient à pied, bien armé quand ils l'étaient mal.

Ils s'étaient avancés tant qu'ils l'avaient pu sur le chemin, loin de leurs camarades, allant vite et sans bruit ; puis, un genou en

terre, le fusil en joue, ils attendaient le passage des uhlans.

Trois coups de fusil partirent, un plus vite que les autres, on ne sut lequel, et on ne se le demanda même pas. Les quatre cavaliers s'arrêtèrent une seconde, puis tournèrent bride, croyant sans doute l'embuscade plus nombreuse. L'un d'eux était tombé sur sa selle, abandonnant la bride de son cheval. L'animal livré à lui-même se jeta à travers champs; un de nos francs-tireurs se mit à sa poursuite; c'était Guillaume Lapointe. Les deux autres, ayant rechargé leurs armes, coururent derrière les trois chevaux qui avaient rebroussé chemin, et tirèrent de nouveau. Les deux coups portèrent; un homme tomba de cheval; l'autre s'affaissa et fut emporté par sa bête, qui suivit au galop le seul uhlan resté debout.

L'ennemi tombé avait été atteint à la tête; il était mort. Adrien et Max prirent le cheval, dépouillèrent l'homme de ses armes, et, tout à coup, se demandèrent où était Guillaume; ils l'avaient oublié dans l'ardeur de l'action.

Le bruit de cette légère escarmouche avait attiré quelques hommes des avant-postes, qui félicitèrent leurs camarades. Mais Max n'entendait rien. Le combat fini, il songeait à Guillaume, disparu à la suite d'un blessé, et son regard essayait de percer l'horizon, qui s'éclairait de faibles teintes pâles.

Deux coups de feu presque simultanés, puis un troisième, indiquèrent une direction. Maximilien, et à sa suite tous les autres, se précipitèrent vers un petit bouquet de bois, qui cachait une action, sans doute. Mais à peine étaient-ils engagés sur ce chemin, qu'un cavalier sortit de derrière les arbres, et accourut vers eux ventre à terre. C'était Guillaume Lapointe sur le cheval prussien. Il tenait d'une main la lance du uhlan, et de l'autre dirigeait sa monture. De celle-ci le sang coulait; mais elle était à peine effleurée.

L'ex-journaliste avait cru remarquer que le rusé uhlan s'était courbé, plutôt qu'il n'était tombé sur son cheval, et il en conclut que la fuite de l'animal dans les champs, n'était qu'une ruse. Coupant à travers des fossés et des haies vives, que ne pouvait franchir un cavalier, il avait gagné le petit bois où se dirigeait

l'ennemi, et le voyant près de lui échapper, tout redressé sur son cheval, avait tiré ce premier coup, auquel l'autre, qui s'y attendait peut-être, riposta sans l'atteindre. Mais ce temps d'arrêt suffit à Guillaume pour bondir vers lui, et lui envoyer cette dernière balle qui le désarçonna.

S'emparer de sa lance et monter sur son cheval fut plutôt exécuté que raconté. Et le jeune homme eut bientôt rejoint son ami et ses camarades.

— Et maintenant, messieurs, dit-il en terminant sa courte narration, le jour va venir. Aux barricades !

On voulut le féliciter.

— Je n'ai aucun mérite et ne cours nul danger, répondit-il de ce ton amer et sardoniquement douloureux qui avait entraîné la sympathie de Clémence et faisait souffrir Max, la mort ne veut pas de moi.

On s'attendait à une attaque avec le jour ; il n'en fut rien. Les uns en furent simplement étonnés, les hommes les plus sérieux s'en inquiétèrent. L'ennemi avait-il pu deviner qu'une résistance sérieuse s'organisait sur ce petit coin de terre, et voulait-il y arriver en forces ? Il fallait pour cela qu'il eût des intelligences dans la ville, et l'on ne suppose pas l'impossible. Châteaudun ne renfermait que de braves cœurs qui eussent tous répondu les uns des autres. La trahison ne saurait vivre dans un milieu si chargé de patriotisme et de dévouement. Où il n'y a point de lâches, il n'y a point de traîtres, et les six mille habitants de ce coteau étaient là, hommes, femmes et enfants, prêts aux blessures, prêts à la mort.

Vers midi, 6,000 hommes d'infanterie prussienne et 1,500 de cavalerie, avec deux batteries d'artillerie, attaquaient par la route d'Orléans les premières barricades, et, après une lutte acharnée contre des hommes qui n'avaient jamais été soldats, montaient dans la ville où une nouvelle défense les arrêtait de nouveau, malgré leur nombre, leur habileté et leur habitude des armes, chose inconnue aux vaillants assiégés.

S'ils étaient venus là, comme on s'y attendait, avec moitié moins de monde, pas un seul n'aurait redescendu le coteau, à jamais célèbre de Châteaudun.

Jusqu'à sept heures du soir aucune barricade ne put être forcée ; les bombes prussiennes mirent le feu en plusieurs endroits; cela n'interrompit pas un instant la lutte. On eût dit les combattants invulnérables, et pourtant on en voyait tomber bon nombre aux lueurs de l'incendie. Des fenêtres, les femmes lapidaient les assaillants ; des mains d'enfants, toutes petites et toutes roses, s'essayaient à lancer la fronde, autres Davids, sur le Goliah qui menaçait leurs pères, et qu'ils n'atteignaient pas. Si la patrie doit être un jour vengée, ce sera par ceux-là. Ils se souviendront de ceux qui les ont arrachés de leurs berceaux en flammes.

A sept heures et demie, M. Testanières tombait sur la barricade qu'il n'avait pas quittée un seul instant, et qui fut emportée, grâce au tas de cadavres ennemis qui avait fini par la dominer.

Alors commença un combat de rues, terrible, acharné, homicide, maison par maison, et pour ainsi dire pierre par pierre. Derrière une barricade emportée, une autre s'élevait ; on se battait jusque dans l'incendie. En plusieurs endroits, ce furent les assaillants qui reculèrent pour n'être pas brûlés.

La garde nationale, solide dans ses rues larges et droites, semblait se moquer de l'artillerie, dans laquelle se perdait le bruit de ses fusils à piston.

A onze heures, Châteaudun brûlait, et l'on se battait encore. Les Prussiens n'y entrèrent pas ; ils ne purent que s'abattre sur ses ruines, nuée de vautours humains, battant de leur aile noire la cendre, sous laquelle fumaient les cadavres.

Il fallut protéger la retraite des habitants qui n'avaient pas voulu fuir. Elle se fit en bon ordre, pendant la nuit, sur Courtalain et quelques autres communes des environs, où on les accueillit à tous les foyers, où ils trouvèrent une douce et triste fraternité de larmes.

Au moment de commencer la retraite, Guillaume et Max se retrouvèrent ; ce dernier avait reçu une blessure à l'épaule, une vraie blessure qui le faisait beaucoup souffrir. Il marchait quand même, mais il sentait la fièvre venir et ses forces l'abandonner. Cependant, il songea le premier à Adrien de la Coste, qu'ils avaient perdu de vue depuis le commencement de la soirée.

— Cherchons-le, dit-il.



Monseigneur, dit-il, voilà la proclamation du général Ducrot.

— Comme tu voudras, répondit Guillaume.

Ils retournèrent vers la ville qui achevait de brûler.

— Oh ! l'horrible chose que la guerre, dit Max. Que de dévouements obscurs ! que d'héroïsmes sublimes ! que de grandeurs à jamais ensevelies ! que de deuils surtout chez tous ceux-là

qui aiment, et vont se souvenir de ceux qui sont morts aujourd'hui.

Un grand bruit les arrêta subitement. Puis, une immense gerbe d'étincelles s'éleva dans les airs, dominant flamme et fumée. C'était une fabrique qui achevait de s'effondrer.

Ils n'entendirent point marcher derrière eux; ils ne virent pas, à la lueur de l'incendie, des ombres s'allonger avec les leurs sur le chemin.

Ils regardaient au loin le spectacle terrible et grandiose d'une ville qui meurt assassinée. Peut-être voyaient-ils l'âme de la cité s'envoler libre, et planer fière au-dessus de son bûcher, comme l'avenir sur un feu de joie.

Ils furent entourés tout à coup par vingt hommes. On ne se battait plus; ils se croyaient libres. On les fit prisonniers.

XXXII

OU BAUDRUCHE RECONNAÎT QUE LE BONHEUR VAUT PLUS QUE DE L'OR, ET QU'IL Y A PLUS DE BÉNÉFICE A FAIRE LE BIEN QU'A EXÉCUTER LE MAL.

Jérôme avait dit son secret à Baudruche. Il y a des instincts qui ne trompent pas, et le brave homme sentait que le gamin lui serait un aide actif, intelligent et discret. Ensemble, ils parcoururent le chemin souterrain, qui conduisait de la rue des Filles-Dieu à la maison de la rue Saint-Foy; ensemble ils pénétrèrent dans le domicile de M. Durand le propriétaire, où Jérôme avait laissé un danger derrière lui : le lit tiré dans la chambre pour laisser libre l'ouverture de la trappe. Leurs recherches aboutirent à ce résultat qu'ils restèrent convaincus que le passage ne servait personne depuis longtemps, et que la porte de la trappe, à peu près invisible dans cette alcôve sombre, avait échappé à l'attention du propriétaire.

— C'est égal, dit Baudruche, vous faites bien de garder le secret de votre découverte, Jérôme; elle nous mènera peut-être à d'autres.

Il regardait les deux portes massives, fermées par deux grosses serrures, à l'entrée des caves, du côté de la boutique.

— J'y ai déjà songé, répondit Jérôme à sa pensée; mais j'ai eu peur de me trouver en pays habité.

— Nous essayerons une nuit, résolut le gamin, et si nous nous trouvons chez les autres, nous en serons quittes pour refermer la porte ouverte.

Il fallait avant tout effacer les traces de passage chez M. Durand, et cela n'était pas facile. Refermer la trappe et repousser le lit, rien de plus simple, sans doute; mais alors on se trouvait enfermé dans la chambre, et l'on ne pouvait, comme avait fait Jérôme, passer par la fenêtre, qui devait, pour ne pas inspirer de soupçons, rester fermée en dedans. Or, ce lit tiré dans le milieu d'une chambre étonnerait, et ferait chercher ce que Jérôme voulait cacher à tout prix.

Baudruche était mince et souple; il fit ce qui était impossible à son compagnon. Réduit à sa plus simple expression, c'est-à-dire à une chemise et à un pantalon peu épais, il se glissa sous le lit et, pendant que Jérôme, dans la cave, soutenait la planche le plus levée possible, il passa, non sans quelques écorchures, par l'ouverture étroite.

— Sauvés! dit-il avec cette insouciance joyeuse que ne perd jamais l'enfant de Paris. Le vieux, à présent, n'y verra que du bleu, et nous irons chez lui tout à notre aise.

— Pas si à notre aise que ça, répondit Jérôme, en montrant les accrocs du pantalon, à travers lesquels coulait le sang des écorchures.

— Bah! il ne s'agit que de ne pas engraisser; et ça me tromperait fort si je prenais du ventre. Du reste, on dit que nous serons bientôt réduits à ne plus manger dans Paris, ça se trouvera on ne peut mieux. Le diable est pour nous, père Jérôme.

— Si nous ne mangeons plus, dit l'ouvrier, entraîné par la

gaieté de son compagnon, nous n'aurons bientôt plus besoin du passage.

— Bah ! quand ça ne serait que pour nous faire des catacombes.

Il répara de son mieux les déchirures de son vêtement, dissimula celles de sa peau, et retourna chez sa grand'mère, qu'il ne voulait pas inquiéter, et chez laquelle il trouva Alice Mathieu.

Un vêtement complet était étalé sur le lit de la vieille femme, qui semblait plongée dans une admiration profonde, à la vue des beaux habits destinés à son petit-fils.

— D'où viens-tu, garnement ? lui dit-elle. Tu devais t'habiller de bonne heure, et tu n'as pas même déjeuné !

Baudruche l'embrassa, après avoir salué Alice qui semblait triste.

— Qui sait, grand'mère ? dit-il en riant, peut-être étais-je à la recherche d'un nouvel héritage. Mais, vous paraissez soucieuse, mam'zelle Alice. Avez-vous besoin de moi ?

— Non, Baudruche ; merci. J'étais venue m'informer de votre aïeule, et en même temps vous demander si vous êtes allé chez Mlle de Menneville.

Le jeune homme montra ses habits neufs.

— Je ne pouvais décemment me présenter en blouse chez un marquis, et surtout devant une demoiselle. Du reste, il est probable que les laquais m'auraient mis à la porte. Mais je m'habille et je pars.

— Quand tu auras déjeuné, dit l'aïeule ; je te défends de sortir sans manger. Ah ! mademoiselle, ajouta-t-elle, pendant que son petit-fils emportait ses vêtements, ce garçon-là me fera mourir de chagrin. Il ne pose plus ici. C'est à peine s'il se tient debout, et il a repris toutes ses mauvaises habitudes d'autrefois. Je serai forcée de le mettre de nouveau à la porte... Je le répète il me tuerait.

— Vous en seriez trop fâchée, madame Baudruche, dit Alice. Votre petit-fils vous manquerait, vous ne sauriez plus vivre sans lui.

— Mais il n'est jamais là. Je vous dis que c'est un vaurien.

Depuis qu'elle ne craignait plus de le perdre, l'aïeule recom-

mençait volontiers ses doléances, dont le gamin ne faisait que rire.

— C'est égal, grand'mère, dit-il en entrant, ce vaurien-là a une faim !... et puisque tu lui as défendu de sortir sans manger, il demande à se mettre à table avec mam'zelle Alice, si elle veut bien nous faire à tous les deux cet honneur-là.

La mère Baudruche ne faisait pas un mouvement. Elle regardait son petit-fils dans une extase d'admiration impossible à rendre. Les habits apportés par le tailleur allaient aussi bien que possible à sa taille exiguë et fluette ; mais il perdait à ce changement, en dépit des exclamations que bientôt laissa échapper l'aïeule. Le gamin de Paris n'est lui-même qu'en blouse ; il perd au déguisement, et ne s'y sent pas à l'aise. Baudruche l'avoua bientôt.

— Affaire d'habitude, dit la grand'mère.

— Que faites-vous de votre prisonnier ? demanda Alice au jeune homme, pendant que la grand'mère allait et venait.

— L'*Ecumoire* ? rien du tout. On ne peut pas en obtenir une syllabe sur la chose.

— Et ça mange ! et ça boit ! exclama la vieille qui revenait vers la table. Ça coûte les yeux de la tête.

— Plaignez-vous donc ! je vous le conseille, grand'mère, avec un petit-fils qui vous gagne des cinquante mille francs en un quart d'heure.

— Ces choses-là, ça ne se renouvelle pas ; et si je le laissais faire, voyez-vous, mademoiselle, de l'héritage qui lui est tombé du ciel, il ne lui resterait pas un sou.

Alice était triste, Baudruche le voyait bien; mais il en ignorait la cause. En causant, il la devina. Le siège de Paris était commencé, les communications avec l'extérieur devenaient impossibles. Le fils de l'aveugle, Daniel, ne pourrait rejoindre ses amis de longtemps peut-être. Baudruche aurait bien voulu consoler Alice, mais il ressentait une joie involontaire de cette absence forcée. Cependant, la lutte du dévouement et de l'égoïsme ne fut pas longue chez ce jeune homme, que l'éducation première et de bons contacts eussent préservé de tous vices; et, avant de quitter Mlle Mathieu il lui dit :

— Si vous avez quelque chose à dire ou à chercher, si loin que ça soit, je trouverai bien. Je ne suis pas gros, je passe partout ; le bon Dieu m'a fabriqué en caoutchouc ; j'en ai encore eu la preuve, pas plus tard que ce matin.

— Ah ! c'est donc ça que tu as les mains déchirées, mauvais garnement ! maugréa l'aïeule.

— Merci, Baudruche, dit Alice. Je ne songe pas à employer à mon service, deux bras qui seront peut-être bientôt utiles au pays.

— L'un n'empêche pas l'autre, allez. Vous verrez bien.

Baudruche était un peu pâle ; il ne mangea guère, quoi qu'il en eût dit de sa faim. Les efforts qu'il avait faits pour passer dans l'ouverture étroite, laissée entre lui et la porte de la trappe, avaient, sinon rouverte, du moins rendue plus sensible sa blessure cicatrisée.

— Ah ! oui, joli soldat ! parlons-en, dit la vieille. Une figure de papier mâché, et des mains aussi molles et aussi blanches que du saindoux. Ça ne porterait seulement pas un fusil à cinquante pas. C'est fait pour être soldat comme je le suis pour être pape.

— Grand'mère, riposta Baudruche avec un grand sérieux tout comique, on dit qu'il y a eu une papesse ; donc vous seriez là tout aussi bien qu'une autre ; c'est pas plus malin qu'autre chose. Mais il est probable que je grimperai aux fortifications, avant que vous vous hissiez, comme on dit, sur le trône de saint Pierre. Et, si je ne peux pas casser la tête aux Prussiens, je leur mordrai les jambes. Chacun fait ce qu'il peut.

— Tu ferais bien mieux, garnement, de songer à ta grand'-mère, et de veiller sur elle si l'ennemi vient à entrer dans Paris.

— D'abord, l'ennemi n'entrera pas.

— Qu'en sais-tu ? Il fait le siège en attendant.

— Bah ! c'est pour nous donner la comédie. Est-ce qu'il y a un enfant de Paris qui donnerait à ça son consentement ? Moi, d'abord, je m'y oppose ; et si l'on passe outre, je me révolte. Nous pouvons bien mourir, que diable ! et, d'ailleurs, mourir tout le monde ensemble, ça me sourirait assez. Et puis, ça serait d'un bon exemple.

— Pour qui, demanda la vieille, si nous mourions tous ?

— Pour nos descendants, répondit Baudruche, enchanté d'avoir réussi à faire sourire Alice.

Après cette phrase typique, le gamin — il devait l'être toute sa vie, alors même qu'elle eût été longue — salua respectueusement Mlle Mathieu, embrassa de nouveau son aïeule, toujours bougonnante, s'assura que les papiers, qu'il s'était chargé de porter à domicile, étaient bien dans un portefeuille noir qu'il s'était acheté la veille, et sortit enfin, d'un air important, qui fit dire à la grand'mère :

— Ça serait pourtant un homme à présent, s'il voulait.

Baudruche portait des habits noirs. Il avait pour principe, disait-il, qu'un héritier doit porter le deuil de celui qui lui laisse un souvenir. On trouvait encore des voitures dans Paris en ce moment là : il en prit une, et jeta au cocher, avec une joie d'enfant, ces mots :

— A l'hôtel de Menneville, rue Saint-Dominique.

C'était la première fois qu'il se donnait ce luxe ; ce devait être aussi la dernière. Le pauvre garçon ne s'en doutait pas ; mais l'eût-il su que, nous osons presque l'affirmer, il n'eût pas été moins joyeux.

Le gamin de Paris est philosophe par tempérament.

Alice Mathieu laissait au cœur de celui-ci une incurable plaie ; il la regardait saigner en riant, sachant bien n'en guérir jamais.

Victoire de Menneville était auprès de son père quand on lui annonça M. Martinet. Le marquis, paralysé après une congestion cérébrale, ne quittait plus le lit, et sa fille, gardienne fidèle, ne le laissait aux soins mercenaires, ni le jour ni la nuit. Le vieillard ne parlait plus, mais il semblait reconnaître le dévouement de sa fille, et ses yeux parfois s'attachaient sur elle avec amour. Alors, elle se trouvait récompensée.

M. Martinet avait tenu parole ; depuis huit jours, rien ne lui apportait un souvenir de cet homme, qu'elle eût bien voulu oublier complètement. Il y avait des heures d'illusion où elle l'espérait. Peut-être fut-ce en un de ces moments-là qu'on vint lui annoncer l'homme d'affaires. La jeune fille pâlit, et pourtant se leva, courbée sous cette fatalité qui la poursuivait comme un châtiment, elle, l'innocence même.

M. Martinet s'inclina profondément. Elle parla la première :

— Monsieur, dit-elle, la dernière fois que je vous ai vu, je vous ai dit : Ma mère est morte. Aujourd'hui, j'ai un autre malheur à vous apprendre : mon père se meurt.

— Croyez, mademoiselle, que je ressens vivement le contre-coup de vos douleurs.

— Vous devez le ressentir d'autant plus, monsieur, qu'elles sont votre œuvre.

— Mademoiselle...

— Oh ! je ne vous ferai point de reproches. Je vous demanderai seulement : Deux morts, est-ce assez ? vous en faut-il une troisième ?

— Mademoiselle, vous vous exagérez les choses, et votre douleur excuse votre exaltation. Mme votre mère est morte des suites d'un accident. Monsieur votre père vit, et peut vivre encore longtemps, ce que j'espère. Quant à la troisième, la vôtre sans doute, elle n'a rien de probable, et vous n'avez pas le droit de l'avancer.

— Pourquoi, s'il ne me reste au monde rien à craindre ?

— Il vous resterait, mademoiselle, en admettant que Dieu refuse à nos prières la vie de votre père, il vous resterait la mémoire de votre mère à faire respecter.

C'était là une menace, tant de fois répétée, que Victoire n'avait pas besoin d'explications pour la comprendre. Elle était si pâle dans son vêtement de deuil, qu'on eût pu, dès ce moment, la croire mourante, elle aussi.

Elle était morte, la pauvre enfant ! morte au monde depuis le jour où elle avait accompli son sacrifice. La somme de ses souffrances ne pouvant être dépassée, aucun rayon de joie ne devait rentrer dans son cœur. Elle ne vit pas qu'il y avait plus de douceur dans l'accent de M. Martinet, qu'il s'y glissait même un peu d'hésitation. Que lui importait ? Elle ne voulait plus lui demander qu'une chose : la tranquillité des quelques jours de vie qui restaient au marquis de Menneville.

— Monsieur, dit-elle, je ne résisterai pas, je me soumets à toutes vos exigences, et je tiendrai mon serment. Je signerai le contrat qui me fera votre femme, en échange de la correspon-



Qu'est-ce que vous avez donc dans ce paquet ? demanda Baudruche.

dance de ma mère. Mais mon père est tombé, en apprenant que vous m'aviez rendu une visite quelques jours après la mort de la marquise, ne m'exposez pas à le tuer plus vite par une rechute inévitable, laissez-le mourir en paix et lentement, sous ma garde et sous mes caresses. Je suis assez jeune, ajouta-t-elle avec un

navrant sourire, pour vous donner encore de longues années de mariage.

M. Martinet réfléchit, et il y eut un moment de silence pénible après cette demande. Il n'avait pas voulu reparaître immédiatement chez lui après la mort de sa servante, ayant annoncé une absence de huit jours ; mais il ne s'imaginait point les évènements qui avaient suivi cette mort ; il n'avait pas prévu la présence de Jérôme, l'intervention de Baudruche et la vengeance de la vieille fille. Après avoir constaté la disparition des lettres de la marquise et de sa reconnaissance de cinquante mille francs, il se dit que peut-être, n'ayant point l'adresse de celle-ci, on les aurait portées chez M. de La Coste. Sans hésiter, il s'y présenta.

Le duc ne le mit pas à la porte ; il avait besoin d'argent. Mais il n'avait pas les lettres ; sa surprise témoigna de sa sincérité.

La jeune fille les avait-elle donc ? Les gens résolus ne savent pas se poser longtemps de ces questions qui les laissent dans l'incertain. M. Martinet se présenta chez Victoire et ne fut pas longtemps à se convaincre qu'elle ne savait rien. La demande de la jeune fille l'embarrassa sérieusement. Il eût voulu lui donner cette preuve de condescendance, d'autant plus qu'il savait, par le docteur de la maison, la fin du marquis très prochaine, et qu'il ne doutait pas de la parole donnée par Victoire. Mais à présent que les lettres n'étaient plus en sa possession, il avait peur qu'un hasard, ou une volonté quelconque, les remit entre les mains de sa victime, et tout délai l'effrayait. C'est à cela qu'il songeait sans répondre, quand un tapage étrange se fit dans les antichambres tristes et silencieuses.

— Qu'est-ce que cela ? demanda la jeune fille étonnée.

M. Martinet écoutait avec une attention telle qu'il n'entendit pas la question de Victoire.

Un valet entra.

— Mademoiselle, dit-il, un jeune homme veut entrer ici de force. Il dit qu'on vous annonce Baudruche, l'héritier de Mme Rosalie, et que vous le recevrez.

— Je ne sais ce que cela veut dire. Je ne connais pas, dit Victoire. Mais, pour Dieu ! faites à tout prix cesser ce tapage. Mon père peut l'entendre.

Paris. Typ. Collombon et Brûlé, rue de l'Abbaye, 22.

— J'y vais, mademoiselle, soyez tranquille, s'empressa de dire M. Martinet. Baudruche est un dangereux garnement de mon quartier dont je vais vous débarrasser.

Mais il n'avait pas achevé sa phrase que le gamin, échappant aux domestiques qui le retenaient dans l'antichambre, se précipita dans le salon.

— Ah! fit-il, je crois que j'arrive à temps.

Il ne put résister au bonheur de faire à M. Martinet le geste cher aux gamins de Paris. Puis, il passa devant l'homme d'affaires, disant :

— C'est comme ça.

Il se dirigea vers la jeune fille qui, interdite à la vue de l'étrange personnage, se reculait à mesure qu'il s'approchait d'elle.

— Faut pas avoir peur des amis, mademoiselle, dit Baudruche, surtout quand ils viennent vous tirer des griffes de ceux qui ne le sont pas.

Et il désignait très clairement M. Martinet.

Victoire s'aperçut que le domestique attendait toujours ses ordres. Pressentant un mystère dans l'entrée intempestive du jeune homme, elle donna au serviteur l'ordre de sortir.

— Ça ne sera pas long, dit Baudruche. Voilà.

Il tira son portefeuille. Tous les trois étaient debout ; Baudruche avait marché jusque auprès de la cheminée, l'homme d'affaires se rapprocha de lui.

— Nenni, fit le gamin. Si mademoiselle veut le permettre, nous allons nous asseoir, vous, monsieur Martinet, là-bas... et moi ici, le plus près possible de mademoiselle. J'ai pour cela des raisons qu'elle appréciera tout à l'heure, je l'espère.

— Mademoiselle, essaya M. Martinet, est-ce que vous n'allez pas faire cesser cette comédie, pendant laquelle monsieur votre père peut avoir besoin de vous?

Victoire tressaillit et voulut se lever au nom de son père, que la curiosité et un sentiment qu'elle ne s'expliquait pas et qui la rendait tremblante, lui avaient fait oublier.

— Mademoiselle, j'ai fini, dit Baudruche. Je suis à la fois l'héritier et l'exécuteur testamentaire de m'ame Rosalie, l'ex-servante

de M. Martinet. Or, mademoiselle, vous êtes avec moi héritière de la défunte.

— Moi ! ne put s'empêcher de s'écrier Victoire.

— Vous-même. J'ai touché ma part ; voilà la vôtre.

Victoire eut un cri de joie. Elle venait de reconnaître l'enveloppe dans laquelle l'homme d'affaires tenait enfermées les lettres de sa mère.

M. Martinet eut la pensée de se précipiter sur Baudruche et de lui arracher les lettres, au moment où il les présentait à M[lle] de Menneville. Mais tout à coup, il redevint calme et souriant, et laissa Victoire prendre le paquet qu'elle serra un instant sur son cœur. Puis, il dit :

— Soit. Prenez ces lettres, mademoiselle, mais elles m'ont été volées, ainsi qu'une reconnaissance, par laquelle madame votre mère reconnaissait me devoir cinquante mille francs.

— Qu'elle ne devait pas du tout ; m'ame Rosalie m'a bien expliqué ça aussi, dit Baudruche.

— Je vais, en sortant d'ici, m'adresser à un tribunal, pour obtenir la restitution de ce qui m'a été volé ; vous servirez de témoin, mademoiselle, puisque vous connaissez le voleur.

— Un tribunal ! murmura Victoire épouvantée. Mais alors tout cela va devenir public.

— Ce n'est pas ma faute, fit l'homme d'affaires.

— Faut-il être coquin tout de même, dit Baudruche, pour tourmenter comme ça une pauvre demoiselle, qui ne connaît rien de rien aux affaires des Martinet et compagnie ! Heureusement que je suis là. Quant à la reconnaissance de cinquante mille francs, ajouta-t-il en la tirant de son portefeuille où elle était restée, voilà ce que j'en fais.

Il la jeta dans le feu. Victoire eut un petit cri effrayé, auquel il répondit par un éclat de rire.

— N'ayez pas peur, que je vous dis ! fit-il ensuite. Et suivez mon exemple, brûlez tous ces chiffons-là.

Victoire restait immobile, sous le regard et le sourire menaçants de M. Martinet.

— Ah ! il faut que je m'en mêle, dit Baudruche. Eh bien, tant pis

Avant que l'homme d'affaires eût pu deviner son mouvement, il se leva, saisit les lettres sur les genoux de la jeune fille, et les envoya rejoindre la reconnaissance dans les flammes.

Elle eut un cri de terreur complète cette fois, en voyant M. Martinet se précipiter vers la cheminée pour essayer de sauver ce qu'il pourrait.

Mais Baudruche s'était redressé devant le feu.

— On ne passe pas, dit-il.

Un moment l'homme d'affaires fut sur le point de perdre le calme qui était sa force. Il voyait s'écrouler l'échafaudage qu'il avait si longuement et si laborieusement construit; s'évanouir ses espérances les plus caressées, s'éloigner indéfiniment le jour où il réaliserait le rêve de millions, si souvent fait en présence de Rosalie. Il eut pourtant assez de force de volonté pour résister à la colère qui grondait en lui, pour concentrer la rage qui lui remplissait le cœur.

— Mademoiselle, dit-il, je vous donnerai bientôt de mes nouvelles.

— Ah! fit Baudruche, je suis bien sûr que ce n'est pas la peine, et que mademoiselle n'y tient guère. Je vous accompagne, monsieur Martinet, ajouta-t-il en saluant Victoire.

— Restez un instant, monsieur; je vous en prie, dit la jeune fille.

Il obéit, quoiqu'en suivant M. Martinet jusqu'à la porte du salon. Là, il lui dit :

— Que voulez-vous? c'est votre faute. Fallaitpas scier l'escalier de m'ame Rosalie.

M. Martinet ne put réprimer un vif mouvement de surprise. Mais Baudruche ferma la porte derrière lui.

— Excusez-moi, monsieur, lui dit Victoire quand il eut repris sa place, je suis tellement troublée de tout ce que j'entends, de tout ce que je vois, que je ne sais pas vous remercier de l'immense service que vous m'avez rendu sans me connaître.

— Vous n'avez pas besoin de m'en savoir gré, mademoiselle ; je fais simplement une commission dont m'a chargé, avant de mourir, la servante à ce gueux de Martinet? C'est moi qui vous dois des excuses, pour la façon brutale dont je vous ai repris

le paquet tout à l'heure. Mais, c'est que je connais l'homme; voyez-vous, il aurait trouvé le moyen de vous faire encore chanter....

— Vous dites, monsieur...

— Chanter. Ah! c'est un terme à nous autres qui n'est peut-être pas à votre usage. Ça veut dire qu'il vous aurait encore conté des blagues, quoi. Car il en a des blagues, celui-là, à son service. Et dire qu'il voulait vous épouser! C'est comme qui dirait un hibou voulant épouser un colibri. Merci!

Victoire regardait son sauveur, comme elle eût regardé un sphinx. Elle ne comprenait qu'une chose à tout ce bavardage, c'est qu'il venait de la sauver, et n'avait pas l'air de s'en douter. Elle reprit :

— Je vous ai prié de ne pas vous éloigner encore, monsieur, pour vous dire ma reconnaissance, et vous demander ce que je pourrais faire à mon tour pour vous être agréable.

— A moi? rien du tout. La seule chose qui me manque, ni vous ni d'autres ne peuvent me la donner.

— Qu'est-ce donc?

— Le cœur de mam'selle Alice. Rien que ça.

— C'est une jeune fille que vous aimez?

— Pour la vie.

— Et elle en aime un autre?

— Hélas!

— Elle aimerait pourtant en vous un noble cœur.

— Ah! l'autre vaut bien mieux que moi, puisqu'elle l'aime.

Baudruche se levait, s'asseyait.

— Vous paraissez agité, dit Victoire. C'est la pensée de mademoiselle Alice, sans doute?

— S'il faut vous dire la vérité, c'est mes habits qui me gênent; je n'en ai pas l'habitude.

— Comment?

— Non; c'est la première fois que je me mets de ça sur le dos. Je n'avais jamais porté qu'une blouse. Mais pour se présenter à l'hôtel d'un marquis...

— C'est pour cela que vous avez fait cette dépense?

— Oh! rassurez-vous. J'ai hérité, puisque nous partageons

l'héritage. Vous avez les papiers, et moi l'argent. Seulement, ça me gêne, ces habits-là, et je crois que je ne les mettrai pas souvent.

— Eh bien ne vous gênez plus pour venir ici. Présentez-vous en blouse, nommez-vous, cela suffira. Vous serez toujours reçu comme un ami.

— Vous voulez donc que je revienne?

— Du moins, je l'espère. Et si jamais je pouvais être utile, à vous ou à cette demoiselle Alice que vous aimez tant...

— Soyez tranquille, je ne l'oublierai pas, et ça pourrait bien être. De votre côté, mademoiselle, si M. Martinet essayait encore de vous tourmenter, faites-moi signe.

Baudruche donna son adresse. Victoire lui tendit ses deux mains à la fois au départ ; il y déposa un baiser.

— Oh! murmurait-il en s'en allant, je ne me suis jamais senti si heureux qu'aujourd'hui. L'héritage de m'ame Rosalie ne m'a pas fait tant de plaisir que ces deux petites mains-là à presser.

Victoire de Menneville, au contraire, n'éprouvait pas tout le bonheur qu'elle aurait dû ressentir après un dénoûment aussi inattendu. Elle monta près de son père, il dormait toujours; cela lui parut étrange. Mais absorbée par la pensée de la mort de sa mère, elle ne s'arrêta pas à ce symptôme, dont elle ne connaissait pas la gravité.

— Mon Dieu, disait-elle, pourquoi me l'avez-vous reprise avant que j'aie pu lui donner cette joie?

Pour la première fois de sa vie, si douloureuse en ces derniers jours, elle accusait la Providence, et réclamait une justice. Un amour, en cette heure d'angoisse, l'eût sauvée; mais son cœur était vide. Elle chercha, vit le désert partout, se replia sur elle-même, et porta son désir sur l'autre vie, où l'attendait une tendresse.

XXXIII

LES TRAÎTRES

C'était au quartier général de l'armée, dite de la Marne, commandée par le prince de Saxe, à Sarcelles. La soirée était avancée, et la soirée dans cette saison, à neuf heures, c'est la nuit depuis longtemps. Dans une vaste pièce, salon de la veille, chambre de soldat aujourd'hui, mais de soldat de famille royale, brûle un feu immense dont le pétillement seul, avec quelques coups de canons lointains, interrompt le silence du dedans et du dehors. Les pas des sentinelles se perdent dans la neige. Le prince est seul.

Il s'est débarrassé de son costume militaire, et travaille à une vaste table encombrée de papiers, et surtout de plans de toutes sortes, dont quelques-uns arrêtent de temps à autre son attention. Près de lui, un divan, dont on a fait un lit, semble offrir, le repos avec sa couverture entr'ouverte. L'Allemand attend l'heure de la fatigue pour s'y jeter. Cette heure arrive sans doute, car il se lève, et malgré le bois qui flambe, frissonne en changeant de place. L'hiver est rigoureux; cette nuit-là est l'une des plus froides qu'il y ait eu encore.

Un bruit au dehors l'arrête; il demeure immobile et écoute.

— Qu'est-ce ? demande-t-il.

— Une femme et un homme, qui ont été arrêtés en voulant forcer nos lignes pour entrer dans Paris. Ils se disent sujets américains, et se réclament de Votre Altesse.

— Introduisez-les ici.

Quelques instants plus tard, entraient Daniel et mistress Donathan, pâles, amaigris. La fatigue du voyage et des émotions pour l'une, les inquiétudes de l'autre pour ceux qu'il aimait,



Baudruche se prélassait dans le grand fauteuil du curé.

laissaient des traces sur leurs visages, si différents qu'on ne les eût point jugés mère et fils.

— Prince, répondit Daniel aux questions du Saxon, mes papiers sont en règle ainsi que ceux de ma mère, et je suis, en plus, muni d'un laisser-passer d'un de vos généraux qui les a visités. Je m'étonne qu'après cela j'aie pu rencontrer de mauvais

vouloirs qui m'ont barré la route, et forcé de chercher à passer quand même, le soir comme un espion ou un voleur.

— Voyons, dit simplement le prince.

Daniel donna ses papiers, et mistress Donathan se jeta sur un siége que lui avait montré le Saxon, près du feu. Elle grelottait.

Le prince général examina attentivement toutes choses sur le laisser-passer, et dit:

— Tout est en règle. Demain, monsieur, vous suivrez si vous le voulez, votre route pour Paris. Mais si je puis me permettre de vous donner un conseil, ce sera celui de n'en rien faire.

L'Américaine se retourna vers Daniel, avec un geste suppliant, qui semblait le prier de suivre cet avis.

— Ici, reprit le prince avec cette courtoisie allemande, qui reste froide avec les meilleures intentions, vous n'avez rien à craindre, et vous pourrez attendre la fin du siège, comme je l'attends moi-même, avec la patience des gens sûrs d'arriver au but.

— Je vous remercie, dit le jeune homme, dont le visage sympathique et le regard plein de rayons attiraient au contraire d'une façon irrésistible; mais j'ai laissé dans Paris, en partant pour l'Amérique, où m'appelaient des affaires, un père aveugle qui peut courir de réels dangers.

— Vous craignez pour lui les douleurs du siège, je le comprends.

— Je crains beaucoup plus les menées d'ennemis puissants, que le désordre de ces temps de guerre peut aider à s'emparer de lui.

Le prince regarda mistress Donathan, qui semblait parfaitement insensible aux craintes qu'exprimait son fils.

Daniel saisit sa pensée.

— Celui que je vais chercher ou secourir, dit-il, n'est que mon père adoptif ; séparé longtemps de ma mère, par une volonté qui n'était pas la sienne, il a été ma famille. Je lui dois mon dévouement.

L'Américaine eut un profond soupir. Le Saxon entrevit un mystère dans ces deux existences. Il appela :

— Faites préparer une chambre pour madame, dit-il.

— Ce ne sera peut-être pas tout à fait confortable, ajouta-t-il en s'adressant à l'Américaine, mais il y aura un lit. Quant à vous, monsieur, je vous offre un fauteuil dans mon propre appartement ; les lits ne sont pas chose commune en ce pays, par le temps qui court.

Il y eut un silence pendant les préparatifs de nuit. Le prince regardait le jeune habitant du nouveau monde avec intérêt et sympathie. Daniel exerçait sur lui cette influence un peu magnétique, dont quelques êtres sont doués, pour le bonheur ou le malheur de leurs semblables, selon qu'ils sont bons ou mauvais, influence à laquelle fort peu de gens résistent. D'un autre côté, la bonne réception du prince entraînait Daniel.

Lorsqu'ils furent seuls, l'Allemand questionna de nouveau l'Américain, avec une bienveillante curiosité. Le jeune homme qui n'avait rien à cacher, fut confiant, et sa nature impressionnable, tendre et douce réagit sur son interlocuteur.

Les Allemands aiment les histoires, depuis les princes jusqu'aux derniers de leurs sujets. Celle de Daniel avait un double intérêt ; il en était le héros, et il semblait au Saxon voir en lui un de ces personnages poursuivis par la fatalité, dont parlent les vieilles légendes de son pays. Tout en Daniel, jusqu'à son organe à la fois doux et sonore, mélangé de notes tristes et harmonieuses, comme des coupures de mélodie apportées par la brise, tout intéressait, attachait en étonnant, comme un mystère qui se dévoile.

Le prince était sincèrement attiré, et quand il dit au jeune homme qu'il voulait lui être utile, il ne mentait pas.

La nuit avançait ; tous les deux l'oubliaient. En temps de guerre, un roman est une bonne fortune. L'Américain était le roman du Saxon. Ils avaient un bon feu, d'excellent thé, de succulent cognac ; avec cela on supportait un tête à tête ennuyeux, à plus forte raison celui qui intéresse paraît-il court.

En causant, Daniel parla du comte de Baurain. et le prince de Saxe eut un mouvement de surprise assez vif pour un Allemand.

— Vous le connaissez ? demanda Daniel.

— Je l'ai vu plusieurs fois à Bade, et une dernière fois à Berlin, quelque temps avant la déclaration de guerre.

— Que faisait-il alors à Berlin ?

— Ce que font les traîtres, qui vendent pour de l'or les secrets de leur patrie, répondit le prince avec un accent de mépris profond. Avec cet homme, nous n'aurions pas eu besoin d'espion en France. Le roi Guillaume a su par lui, exactement, à quoi se réduisaient les forces de ce pays, le peu de richesse de ses arsenaux, et surtout, le peu de valeur des hommes placés à la tête de son gouvernement et de ses armées. Peut-être sans les renseignements du comte de Baurain, la guerre eût-elle été retardée encore.

— Mais quel pouvait être son but ? demanda Daniel, il paraissait servir l'empereur.

— La trahison se paye cher, monsieur. L'ignorez-vous donc ?

— Ah ! s'écria Daniel, c'est aussi honteux pour celui qui achète que pour celui qui vend !

Le prince eut un mouvement de colère, presque aussitôt réprimé.

— Vous avez peut-être raison, monsieur, mais je ne sache pas un seul gouvernement, qui refuse ce genre de service en temps de guerre... et, j'ose même l'affirmer, en temps de paix. L'Amérique elle-même, cette République qui se targue de scrupules en fait d'honnêteté, a eu ses espions et ses traîtres.

— Avouez, prince, que ce n'est pas à la louange de l'humanité.

— Vous êtes philosophe, monsieur. Etes-vous croyant ? Pour moi, ces deux choses ne s'excluent pas.

— Je crois au bien et à la justice, puisque je lutte pour le premier, avec confiance dans la seconde, en dépit de la fatalité qui semble me poursuivre. J'ai vu si souvent du beau à côté des laideurs, et du bon à côté des méchants, que l'humanité me paraît perfectible, et qu'il me semble que chacun doive aider, dans la mesure du possible, à ce perfectionnement.

Le prince eut un sourire incrédule.

— Et le droit du plus fort ? dit-il.

— Il n'est point la justice, je ne le reconnais pas.

— Il est dans la nature.

— Quand les hommes se seront perfectionnés, ils l'anéantiront.

Cette fois le Saxon se mit à rire.

— Et vous n'êtes pas Français ? fit-il.

— Je suis Américain par ma naissance, mais Français, je ne vous le cache point, par le cœur.

— Vous condamnez la guerre?

— En général, oui.

— Mais, celle-ci ?

— Je condamne surtout l'homme qui l'a rendue possible. Quant au peuple, il paie assez cher son indolence et son aveuglement. Il m'inspire, comme tout ce qui souffre, plus de sympathie que de dédain.

On frappa à la porte du salon où se tenaient les deux hommes. Le soldat de garde entra, et remit au prince un feuillet de carnet sur lequel étaient écrits ces mots : « Renseignements importants. Chose pressée. Guillaume Lapointe. »

— Tenez, dit le prince à Daniel, encore un.

Et il jeta le papier sur la table, avec un geste de mépris et de dégoût.

— Qu'on aille chercher cet homme, commanda-t-il au soldat, qui disparut.

— Vous allez, dit-il alors à Daniel, vous retirer ici ; vous entendrez derrière cette portière, et vous jugerez si la nation qui donne naissance à de tels hommes est digne de sympathie.

Le jeune homme se leva.

— Oh ! vous avez le temps ; il est loin encore. Du reste, je serai, prévenu.

— Prince, dit Daniel, la nation qui fait ce qu'a fait la France est une grande nation. Elle a mérité l'admiration du monde qu'elle a éclairé plus que toute autre. Les fautes de quelques-uns n'entachent pas le pays entier, quoique tous en subissent les résultats.

— Il y a, dit le Saxon, d'un ton qui voulait rester courtois, et dans lequel on sentait poindre cette envie, qui faisait à la France, au temps de sa grandeur, des ennemies de toutes les nations d'Europe, il y a beaucoup d'exagération dans les déclamations qui font de cette vaniteuse contrée le porte-flambeau de l'univers. Fût-elle dans les arts supérieure à l'Italie ? en fait de philosophie, ses écrits sont-ils aussi profonds que les nôtres ? et nos philosophes ne laissent-ils pas loin derrière eux, son dix-huitième siècle dont

on fait tant de bruit? Quant aux idées de liberté qu'elle a, dit-on, propagées, est-ce un bien? la France me fait à moi l'effet d'un enfant terrible, qu'on gâte fort parce qu'il amuse, et qu'on est obligé de fustiger de temps à autre, pour lui rappeler qu'il n'est qu'un enfant.

Daniel répondit par un de ses tristes sourires à cette étrange appréciation, qui eût pu passer pour une boutade, si le prince eût remplacé par un ton plaisant le ton acerbe de ses paroles.

— Et pourtant, dit le jeune homme, la France ne tombera pas, sans que sa chute ébranle le monde entier.

— On a dit cela de tous les grands empires en décadence, monsieur ; et pourtant ils sont tombés, sans que la terre en ait tressailli.

— Parce qu'ils ne sont pas morts, prince. Parce qu'au démembrement, aux blessures, aux ruines, leur âme a survécu, éclairant encore le vainqueur de ces feux de gloire, que nul ne peut éteindre.

— Eh ! qui vous dit que la France meure ? Qui vous dit que cette chose que vous appelez son âme ne survive pas à toutes les catastrophes ? Mais qu'importe si le corps disparaît ? et si cette âme, cet esprit, cette chose immatérielle d'un peuple devient la vie du peuple qui lui succède ?

— Oh ! prince ! la France n'en est pas là encore ; et en attendant que son âme revive dans un autre corps de peuple, le sien supportera plus d'une lutte, résistera à plus d'une attaque, et se relèvera peut-être, après l'épreuve, plus sain et plus grand que jamais.

L'Allemand fit la grimace à cette réplique, qui prouvait les sympathies de son hôte pour la nation que lui semblait haïr, comme haïssent les jaloux. On frappa de nouveau.

— Voilà notre espion, sans doute, dit le prince avec une malicieuse joie. Avez-vous lu sa dépêche?

Il la montrait sur la table. Daniel la prit.

— Guillaume Lapointe ! fit-il. Ah ! je comprends alors. Ce journaliste est l'âme damnée du comte de Baurain, qui doit lui donner sa nièce en mariage.

— Ou je me trompe fort, riposta le prince, ou ce jeune homme

travaille pour son propre compte. Mais veuillez entendre vous-même, vous jugerez mieux. Il ne faut pas, ajouta-t-il avec ironie, trop faire attendre ceux qui nous servent.

Guillaume Lapointe fut introduit.

Ce n'était plus le brillant journaliste de la rue Bergère, si plein de faconde, faute de talent ; et si sûr de lui-même, à cause de l'appui qu'il sentait derrière lui. Sa fatuité avait fait place à une expression hésitante, que son maintien, humble devant l'ennemi, dont il avait fait son maître, rendait vile. L'éclat de ses yeux, autrefois si beaux, était celui de la fièvre, mais cette fièvre du fou qui effraie ou repousse. L'amertume de sa lèvre, qui avait séduit Clémence Dupeuty, parce qu'elle ressemblait à une souffrance, n'était plus que l'expression d'une rage concentrée, qui cherchait l'endroit où elle pourrait mordre.

Il était devant un prince royal, il s'inclina jusqu'à terre. Le Saxon, que la douce timidité de Daniel avait séduit, ne lui dit point de s'assoir, et ne le salua point.

— J'attends vos renseignements, dit-il.

Et, du tiroir de la table devant laquelle il restait assis, il tira plusieurs rouleaux d'or, de l'or français, venant sans doute des villes imposées par l'étranger.

Guillaume sentit parfaitement l'injure cachée sous cette froideur dédaigneuse, mais il avait résolu de tout supporter pour arriver à cette fortune, qui, selon lui, devait laver toutes les boues, effacer toutes les laideurs, en dorant toutes les corruptions, en recouvrant toutes les infamies.

Et ses amis, et ses compagnons d'armes ne le soupçonnaient point. N'avait-il pas pour les tromper la fausse monnaie de son courage dans le combat ? Son scepticisme lui-même, né d'une grande douleur, le faisait respecter et semblait grandir le patriotisme qu'il ne voulait pas avouer.

— Monseigneur, dit-il, voilà la proclamation du général Ducrot.

Il déplia une de ces affiches qui, apposées aux murs de Paris, sembla les ébranler, tant les tressaillements de joie que le peuple en ressentit furent violents. Il ajouta :

— Il y a aujourd'hui un grand espoir dans la capitale, et un

grand enthousiasme dans l'armée. Si Votre Altesse veut vaincre, elle doit réunir toutes ses forces.

— Quel est le plan du général Ducrot ? demanda le prince.

Et en parlant, il soulignait ces lignes de la proclamation : « J'en fais le serment devant la nation tout entière, je ne rentrerai dans Paris que mort ou victorieux. »

— Ce matin, répondit Guillaume, il passera la Marne avec des troupes considérables, sur des ponts de bateaux construits à la hâte, et auxquels on travaille cette nuit.

— Voilà le prix convenu, monsieur, dit le prince en poussant vers Guillaume les rouleaux d'or préparés. Entretenez la bonne intelligence que vous avez su établir aux avant-postes, entre vos soldats et les nôtres, et ayez soin de nous prévenir des moindres faits que vous jugerez utiles. Il y aura toujours parmi eux un courrier prêt à partir.

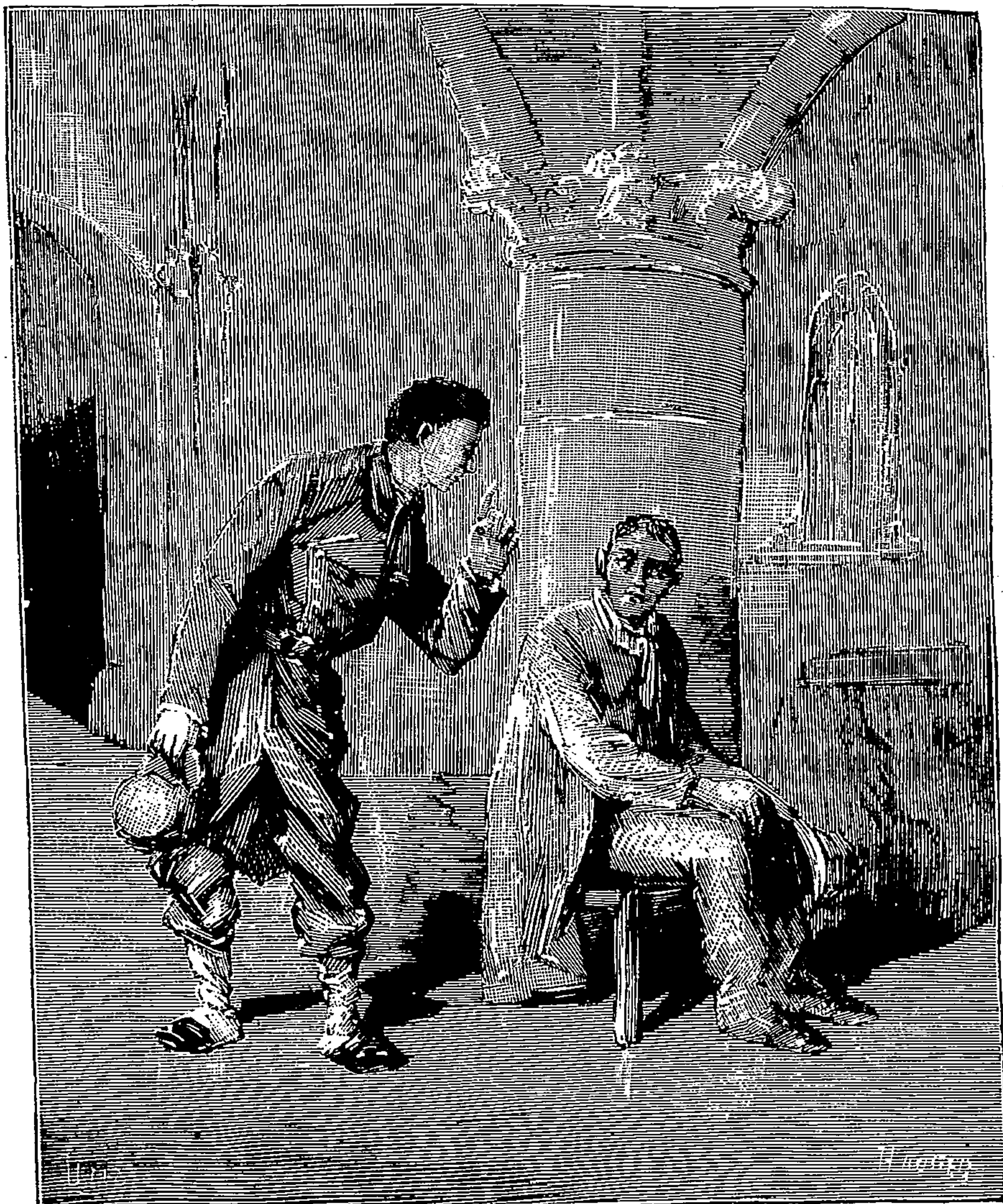
— Je veille, dit Guillaume en s'inclinant de nouveau, et ramassant l'or poussé devant lui.

— Le jour de notre entrée à Paris, monsieur, vous pourrez vous présenter à l'état-major, vous recevrez votre dernière récompense.

Guillaume se retira aussi courbé, aussi vil que l'action qu'il commettait. Le prince lui tournait le dos.

Un cavalier, tenant un cheval tout sellé, l'attendait à la porte de la maison occupée par le général en chef. Il fallait rejoindre rapidement le bataillon de francs-tireurs, dont il faisait partie, pour ne pas inspirer de soupçons. Le Prussien qui partait avec lui devait ramener le cheval.

Le sentiment douloureux qu'éprouvait Guillaume, en se rapprochant de ceux qu'il livrait, ressemblait-il à un remords? Non. Il accusait tout le monde, excepté lui-même. Il haïssait autant ce Saxon qui le méprisait que ce comte de Baurain qui l'avait joué ; peut-être aussi que ce Maximilien, un honnête homme, qui le forçait à rougir. L'héroïsme de ses compagnons d'armes excitait sa rage, autant que sa propre infamie. Il les aurait vus tous mourir avec joie, pour n'être plus obligé de les regarder. Ne pouvant s'élever que sur des ruines, l'écroulement du monde l'eut satisfait.



Il l'y fit asseoir et sortit.

En approchant des avant-postes français, paisible en apparence comme s'il venait de faire une promenade nocturne, il rencontra Max, qui s'était aperçu de son absence et qui le cherchait. L'amitié de cet homme commençait à le fatiguer, au physique et au moral ; elle lui agaçait les nerfs et la conscience.

— Est-ce que je ne suis pas libre de vagabonder si cela me plaît ? lui demanda-t-il brusquement.

— Non, si ton absence inquiète ceux qui t'aiment. Est-ce bien utile de t'exposer à te faire tuer par des sentinelles ennemies?

— C'est pourtant ce qui pourrait m'arriver de plus heureux. A l'avenir, Max, laisse-moi. Je veux être libre, ajouta-t-il brusquement.

— Comme il souffre! murmura le pauvre garçon avec un profond soupir de regret et d'impuissance.

Jamais un soupçon ne fût entré dans son esprit, en effleurant son cœur. Il aimait, et il avait la foi au bien.

Cependant Daniel était revenu prendre sa place auprès du prince. Il était douloureusement impressionné.

— Eh bien? demanda le Saxon, avec un rire satisfait et provocant, qui eut le don d'irriter le jeune homme. Voilà un Français.

— Non, répondit Daniel avec une brusquerie qui n'était pas dans sa nature, non, prince. C'est un homme comme il en naît dans tous les pays, pour la honte de l'humanité plus que pour celle d'une nation. N'avez-vous pas entendu ce qu'il vous a dit du peuple et de l'armée? Il vous signale l'ardeur, l'enthousiasme excité par une proclamation, la première peut-être qui s'accorde avec la pensée de la nation. Si le peuple de Paris est libre, prince, il n'y aura point de capitulation; mais une gigantesque ruine sur laquelle vous mettrez le pied si vous l'osez.

— Le peuple de Paris ne le sera pas.

— Heureusement peut-être; car ce serait une belle, mais effrayante hécatombe.

— Monsieur, dit le prince beaucoup plus froid qu'il ne l'avait été jusque-là, nous n'avons plus que deux heures pour dormir, et notre sommeil peut être interrompu.

Daniel comprit et s'inclina.

— Après ces deux heures, ajouta le Saxon avec une certaine ironie, quoique toujours courtois, vous serez libre d'aller voir de près cette hécatombe qui vous semble si digne d'ouvrir les portes du ciel.

— Prince, je vous remercie.

— Peut-être nous reverrons-nous à Paris.

Comme s'il repoussait cette éventualité, Daniel n'y répondit pas. Le prince écrivit un ordre, se coucha et dormit. Son compagnon de chambre n'en put faire autant. La voix de Guillaume traversait ses rêves d'homme éveillé. Il eût voulut que la sienne fût assez puissante pour crier à la ville de Paris, qu'il trouvait héroïque, la trahison dont elle était victime. De tous les crimes de M. de Baurain, il n'en voyait plus qu'un seul, mais il était immense et lui semblait mériter un châtiment sans exemple : ceux qui ne frappaient qu'un homme disparaissaient dans l'horreur de celui qui frappait un peuple.

Quoi qu'ait pu dire le prince, il croyait toujours complices le comte et Guillaume. Ils étaient seulement dignes de l'être.

XXXIV

DANS LA RUE

Il gelait. La terre était couverte de glaçons, et les cœurs étaient pleins d'effroi, non de l'effroi de la peur, mais de celui de l'attente et de l'angoisse, de cet effroi qui fait interroger l'espace où devait apparaître le messie. Les cœurs vaillants encourageaient les autres, cachant leurs propres appréhensions et leurs propres souffrances. Le bombardement de Paris venait de commencer, mais ce n'était point là ce qui faisait trembler les habitants de la capitale, qui s'étaient enfuis du quartier du Luxembourg sous les premiers obus, et qui y revinrent le lendemain; ce n'était pas non plus le froid, quoiqu'ils n'eussent plus de chauffage, ni la faim, quoique le pain fût rationné, comme l'était déjà tout le reste. C'étaient les menaces sourdes et prématurées de capitulation; les bruits de soumission aux vainqueurs; les longs silences sur l'extérieur; les contradictions des dépêches et des proclamations. On ne savait pas où l'on allait. C'était l'effroi des ténèbres ou du

vide. Tout à coup, paraît une proclamation du gouverneur de Paris, qui jure que *rien* ne le décidera à capituler !

Cela suffit au peuple, toujours confiant et crédule, quel que soit celui qui lui parle, quand la promesse est selon ses désirs. Les uns rient des projectiles qui tuent ou incendient, les autres les insultent, comme font les enfants aux choses inanimées qui les blessent. Les queues chez les boulangers, chez les bouchers, s'animent; on y grelotte, en plaisantant la mine piteuse de quelques-uns. Les enfants jouent dans les rues. Quand un obus est tombé on court, et l'on s'en partage les débris. Petits garçons et petites filles se font concurrence et les vendent, le morceau, cinquante centimes au moins.

Le premier jour du bombardement, un dimanche, le soleil brillait; cela ressemblait à une fête ; puis, le brouillard sombre, le givre glacial, la gelée grise avaient succédé à ce gai regard de Dieu, dans lequel plusieurs virent une espérance. Cela fit l'isolement plus grand, les esprits plus sombres. Le peuple broya du noir, pour employer une de ses expressions. Puis, M. Trochu lui cria : » On ne capitulera point ! » Et la gaieté revint sur les lèvres, avec l'espoir dans les cœurs. Lequel ? Celui de mourir, puisqu'il n'y avait de choix qu'entre ces deux extrémités : honte ou trépas.

Il n'y a rien de beau et de touchant, de sublime et de simple, comme cette résolution d'un peuple qui se croit à sa dernière heure, et s'enveloppe, pour mourir, dans un rayon de gloire. Cela n'est pas une mort. Il n'est point solennel, il n'essaye pas de poser, l'heure viendra; il le sait. Quand ? Il l'ignore, et il rit pour la montrer heureuse à ceux qui pourraient la voir lugubre.

Les peuples anciens se drapaient dans leur sacrifice; on leur prête des mots sublimes. Celui de Paris ne sait parler qu'en peuple, alors même qu'il agit en héros. Est-ce pour cela qu'il est si touchant dans sa brutalité, si vrai dans son langage, parfois plus imagé que celui de l'Orient, et plus expressif que celui des classes supérieures, parce qu'il n'a ni règles, ni frein.

Devant un boulanger de la rue Saint-Denis, des femmes attendaient, les pieds sur la terre gelée, le visage au vent, qui soufflai

du Nord, quelques-unes avec un enfant encapuchonné dans les bras, leur tour qui n'arrivait point. Elles étaient là depuis le matin à six heures, et il était plus de midi. La boulangerie avait manqué de pain, on en attendait. Il y avait parmi elles quelques vieillards et quelques gamins ; les premiers tristes, les seconds gouailleurs : l'avenir se moquait du passé sur le présent qui était l'œuvre de celui-ci. Il y avait aussi quelques hommes, des malades en convalescence et des blessés de la veille aux remparts. Ceux-là portaient leurs habits de gardes nationaux. Sans le négligé des costumes et l'amaigrissement des visages, on eût pu se croire à l'entrée d'un théâtre, un jour de grande représentation du drame en vogue. Sur l'air des *Lampions*, des gamins chantaient : » Du pain frais! du pain d'seigle! du pain d' paille! du pain d' bois! du pain frais! » Et c'étaient des plaisanteries à n'en plus finir sur la délicatesse du pain nouveau. Quelques-uns criaient encore :

— La porte, ou mon argent!

On piétinait et on claquait des mains pour ne pas s'engourdir. Une jeune fille entonna le *Chant du départ* d'une voix suave. Le chœur devint formidable, et bientôt toute cette masse d'affamés sauta en mesure. Cela faisait circuler le sang et entretenait la bonne humeur.

Tout à coup une jeune femme s'affaissa. Les chants cessèrent, la gaieté disparut.

Un grand gamin habillé moitié civil, moitié garde national, passait en ce moment avec la main droite enveloppée. Il s'arrêta.

— Elle est enceinte, dit une femme.

— Faut la conduire en face, chez le marchand de vin, elle se réchauffera.

— Non, murmura la malade, je perdrais ma place.

— Allez, allez, ma petite mère, dit le passant, je monterai votre faction, soyez tranquille.

L'incident mit du froid sur les corps et sur les âmes.

— C'est tout de même bien triste un siège, dit avec un gros soupir une ouvrière encore jeune. J'ai une pauvre vieille mère infirme que je ne sais plus comment nourrir.

— Que voulez-vous? elle a fait son temps ; c'est encore moins pénible que d'avoir deux ou trois moutards, qui réclament du pain qu'on ne peut pas leur donner.

— Ça meurt comme des mouches dans ce moment-ci.

La conversation tournait au lugubre.

— On ne peut pourtant pas mourir tous comme ça de faim, fit une autre femme, dont le visage joufflu semblait annoncer qu'elle n'avait pas souffert encore.

— Mais si, ma chère, il paraît qu'on en viendra là, et que ça ne va pas être long.

— D'ailleurs, fit le gamin, qui avait pris la place de la femme malade, vaut mieux que tout le monde meure ensemble, ça ne fera pas de jaloux.

— Merci, j'aime encore mieux qu'on capitule, moi.

A ce mot, il se produisit dans le ruban mouvant des affamés, jusque-là parfaitement tranquille, un mouvement qui les réunit tous autour de la malheureuse, dont les imprudentes paroles venaient de faire une victime.

— Capituler! où sont donc les lâches qui osent parler de ça?

— A la porte! cria le gamin nouveau venu.

— Vous voyez bien, dit une femme d'une quarantaine d'années, qui portait dans ses bras vigoureux un bébé bien emmailloté; l'enfant de sa fille, vous voyez bien que c'est pas une Française. Elle fait la queue pour nous narguer. Regardez-moi donc ces joues-là.

— C'est une Prussienne.

— Une espionne! cria une autre.

— Faut la conduire à la mairie, elle passera en conseil de guerre.

— Eh! non, réglons-lui son compte tout de suite. Des femmes comme ça, c'est d'un mauvais exemple. Faut pas en faire des reliques.

La malheureuse se défendait de son mieux.

— Mais je n'ai pas dit ça pour un mal, fit-elle toute tremblante. Laissez-moi... Je ne suis pas Prussienne plus que vous autres. Je suis née à Paris..., je reste rue Sainte-Apolline... Je voulais

seulement demander ce qu'on fera, quand il n'y aura plus à manger du tout.

— Ce qu'on fera ! s'écria la grande femme au petit enfant, ce qu'on fera, la belle aux grosses joues ! je vais te le dire, moi : on crèvera; et si ça ne te va pas, tu mangeras de la... (1), et tu crèveras tout de même. Mais on ne capitulera pas, entends-tu?

— Aussi vrai que je m'appelle Baudruche, s'écria le gamin, semi-ouvrier, semi-militaire, v'là une crâne femme. Citoyenne, ajouta-t-il, est-ce que tu descends de Cambronne?

Un éclat de rire général accueillit cette boutade, et fit oublier la malencontreuse capitularde.

Qui donc fut en effet, le plus héroïque du soldat ou de la femme du peuple?

Cambronne, entouré d'ennemis, lutte seul, sans espoir de vaincre ou de se sauver; et il refuse de se rendre. Mais il est dans le feu de l'action, qui exalte l'esprit et triple les forces physiques et morales.

La femme du peuple, mère et grand'mère, est de sang-froid; elle porte dans ses bras l'enfant de sa fille, qu'elle aime sans doute comme on aime ses petits-fils, et elle le condamne à subir la nécessité que le devoir impose. Et cela sans fard, sans pose, sans savoir qu'elle fait quelque chose de grand, qu'elle dit quelque chose d'héroïque, que d'autres mots exprimeraient peut-être d'une façon plus convenables, mais que d'autres âmes ne pourraient mieux sentir. Elle n'en retirera rien, elle restera obscure; personne ne saura son nom pour le répéter aux générations futures; elle ne tombera pas avec gloire, fièrement, en face du monde attentif; elle s'affaissera dans un coin, entre deux autres râles, ceux de ses enfants. Qu'est-ce que ça lui fait? elle rirait peut-être si on lui disait qu'en face d'une patrie menacée, chacun peut se compter pour quelque chose.

Laisse-la passer, Cambronne, et salue. Puis, tu lui prendras la main pour que, devant elle et devant toi, nous, le souvenir, nous puissions nous incliner.

(1) Historique. Entendu par l'auteur.

La femme ne pensait plus à ce qu'elle venait de dire ; elle regardait le gamin qui lui avait adressé cette question bizarre : « Est-ce que tu descends de Cambronne ? »

— Baudruche, murmurait-elle entre ses dents. Ça pourrait bien être de la famille.

Elle l'interpella.

— A vos ordres, citoyenne, aujourd'hui et toujours, répondit Baudruche, en faisant le salut militaire.

Deux ou trois personnes les séparaient dans la queue.

— Est-ce qu'il n'y a pas dans ta famille une personne qui s'appelle Flora ?

— Il y avait. Mais elle morte, ma tante Flora, depuis déjà longtemps.

— Tant pis. C'était une bonne fille. Ou plutôt, tant mieux pour elle après tout, ça lui épargne bien du mal.

— Faut pas vous plaindre de vivre, citoyenne, dit Baudruche. Dans des moments comme ceux où nous sommes, le pays a besoin de femmes comme vous.

— A quoi donc ça peut-il lui servir ?

— A donner du courage à ceux qui en manquent... quand ça ne serait que ça.

Le pain venait d'arriver, aux acclamations de la gent joyeuse et criarde, qui formait une bonne partie de la queue.

On avança vite de quelques pas.

— Qu'est-ce que vous avez donc dans ce paquet-là ? demanda Baudruche.

Comme s'il eût entendu la question, le bébé enveloppé répondit par un vagissement, dans sa couverture.

— Il a faim, dit la grand'mère, moitié riant de la façon dont l'enfant répondait pour elle, moitié soupirant de ne pouvoir le satisfaire.

— Est-ce qu'il boit du lait ? demanda le gamin.

Il y eut quelques éclats de rire.

— Du lait ! où donc que ça perche ? demanda une petite fille en haillons, au visage blême, à la voix enrouée. Mon petit frère est mort, on n'a pu lui en trouver une goutte.

— Je nourris le mien avec de l'eau panée depuis cinq ou six



On en était au café.

jours, répliqua la femme, que Baudruche appelait la citoyenne; et ça ne l'engraisse guère. Quand la mère rentre le soir, elle lui donne les quelques gouttes qui lui restent encore dans le sein. Mais on travaille, et on est si mal nourri que ça s'en va de plus en plus.

— Qu'est-ce qu'elle fait donc, votre fille?

— Des cartouches. C'est pas pour la journée qu'on gagne; elle est toujours la même. Mais quand on pense que les soldats sont à court, on va, on va, on en fait le plus qu'on peut, n'est-ce pas? et, dame, avec ce système-là, quand on a faim par dessus le marché...

Le petit cria plus fort; la grand'mère se mit à le bercer et à chanter.

— Il a bien chaud, dit-elle en tâtant ses petites mains sous la couverture. C'est toujours ça.

— Attendez-moi à la sortie, lui dit Baudruche, je vous dirai un endroit où vous aurez du lait pour votre petit.

— Ça coûtera trop cher.

— Non, ça ne vous coûtera rien. Si le pauvre moutard doit mourir dans le branle-bas avec les autres, autant le faire heureux jusque-là, pas vrai? ajouta-t-il philosophiquement.

La femme qui sortit la première de la boulangerie attendit Baudruche, qui la conduisit chez Mme Mathieu. La course n'était pas bien longue, mais encore avait-on le temps de causer.

— Vous viendrez voir la mère Baudruche, dit le gamin; puisque vous avez connu ma tante Flora, ça lui fera plaisir.

— Et à moi aussi. Mais, où allons-nous comme ça?

— Rue Turbigo, dans la boutique de la mère Mathieu, une brave femme qui avait deux vaches laitières superbes. Malheureusement, on a vu que la nourriture manquerait avant la fin du siège, malgré les provisions qu'on avait apportées à Paris, et on a été forcé d'en donner une aux réquisitions. Ça lui a fait un rude crève-cœur, allez, à la mère Mathieu. Elle aimait bien sa bête. Et puis, il a fallu dire à beaucoup de mères de ne plus venir chercher de lait pour leurs enfants. Ça les faisait pleurer, et, comme de juste, la mère Mathieu pleurait avec, au point que si ses larmes eussent été de lait, les nourrissons n'auraient plus manqué de rien. On n'a gardé que les enfants malades et ceux qui viennent de naître; quand les mères sont à sec, on peut fournir une tasse par jour, jusqu'à deux mois.

— Et cette femme-là ne se fait pas payer?

— Ah! ben oui. Mais elle ne boirait pas même une goutte de son lait, de peur qu'il en manque à un de ses bébés; les enfants du

siège, comme elle dit, ça fera un jour des citoyens, qu'elle sera fière d'avoir conservés à la France. C'est que la mère Mathieu, voyez-vous, on ne peut pas lui faire admettre que nous puissions être battus. C'est une ancienne vivandière, qui répond invariablement à chacune de nos défaites : « Bah ! j'en ai vu bien d'autres. C'est comme ça aujourd'hui, ça ira mieux demain. Il ne s'agit que d'aller en avant. » Si elle était général d'armée, on ne reculerait pas souvent. En avant ! c'est son mot ; elle le dit même à sa vache.

La femme ne put s'empêcher de rire. La marche avait rendormi l'enfant. On entra rue Turbigo, et Baudruche expliqua la chose à Mme Mathieu. L'ex-vivandière soupira.

— Est-ce que c'est impossible ? demanda la grand'mère presque tremblante.

— Impossible ? Non. Une goutte de moins à chacun des autres, ça fera l'affaire tout de même : mais n'en amenez plus, Baudruche, ça me fait trop de mal de refuser.

On développa l'enfant, malingre, chétif, dont l'existence semblait tenir à un fil, et on lui mit aux lèvres un biberon, — Mme Mathieu en avait plusieurs pour les nourrissons qu'on amenait, — qu'il vida d'un trait. Quand le biberon fut vide, l'enfant pleura plus fort.

— Eh ! eh ! fit Baudruche, ça lui a déjà donné du ton.

— Pauvre petit ! dit l'ex-vivandière, il en voudrait encore ; mais il en faut pour les autres. Vous le ramènerez demain, ajouta-t-elle, je lui garderai sa ration.

— Avec ça, c'est égal, dit la grand'mère, de l'eau de riz chez nous, et la goutte de la mère, ça lui suffira pour ne pas mourir. Quant à l'eau panée, ajouta-t-elle en montrant le pain qu'elle venait de recevoir, on n'en parle plus ; ça lui ferait sans doute plus de mal que de bien.

Elle voulut payer. Mais Mme Mathieu la mit doucement à la porte, disant :

— Ce que possède l'un, en ce moment-ci, est-ce que ce n'est pas à tous ?

— Je vais annoncer votre visite à grand'mère, lui cria Baudruche.

— Où est-elle.

Le garçonnet donne l'adresse.

— Tiens, la maison des Trotignon. Si j'avais su ça plus tôt...

— Vous réparerez le temps perdu; ça reviendra au même.

— Pas plus tard que ce soir, mon garçon, si ça te fait plaisir.

Toujours, ceux qui ne connaissaient pas Baudruche, le prenaient pour un gamin, dont il avait la taille, les allures et le caractère.

Nous n'avons pas besoin de dire qu'il avait porté le pain à la jeune femme, pour laquelle il faisait la queue, y joignant quelque argent, chose qu'il ne faisait jamais sans envoyer un bon souvenir à *m'ame* Rosalie.

Il resta chez Mme Mathieu après le départ de la grand'mère citoyenne.

— Est-ce que vous avez des nouvelles de mamz'elle Alice? demanda-t-il.

— Je l'ai vue hier au soir à l'ambulance, où j'ai couru un instant quand l'aveugle a été couché. Il arrive tant de blessés qu'on ne sait plus où les mettre. La pauvre fille n'a pas le temps de venir jusqu'ici.

— Diable de balle ! fit Baudruche en montrant sa main, est-ce qu'elle ne pouvait pas au lieu de m'effleurer le pouce, m'enlever le nez ? ça m'aurait valu l'ambulance au moins. Tandis que je suis là à faire le rentier, sans compensations.

— Comment va-t-elle cette main ?

— Très-bien ; d'ici à deux ou trois jours je reprendrai le fusil, je l'espère, quoique la mère Baudruche trouve que ça aille de mal en pire. On la connaît, la mère Baudruche, avec ses grosses malices.

— C'est parce qu'elle vous aime trop, la brave femme.

— Oh ! brave femme, je vous l'accorde, m'ame Mathieu ; mais pas du tout patriote. Ça me chiffonne.

— Est-ce qu'on sait à son âge ?

Mme Mathieu s'arrêta, la bouche ouverte, un instant immobile; puis, jeta un grand cri, et vint tomber, riant, pleurant, avec des

éclats de voix et des sanglots, dans les bras d'un jeune homme qui venait d'entrer.

— Vous ! vous ! disait-elle. Comment êtes-vous ici ?

— Enfin, je vous trouve. Et eux?

— Il est là. Entrez.

— Alice ?

— Vous la verrez aussi, mais plus tard. En ce moment, vous ne savez peut-être pas... chacun a des devoirs à remplir... elle est aux ambulances.

— Cela devait être.

La porte d'une arrière-boutique s'ouvrit, et, avant que Mme Mathieu eût introduit le nouvel arrivant, l'aveugle parut sur le seuil. Il avait reconnu la voix de Daniel, et, sans songer à l'imprudence qu'il allait commettre, en se montrant dans un lieu ouvert à tous, il s'avançait au-devant de son fils.

— Daniel ! murmura Baudruche, pendant que les deux hommes se tenaient embrassés. Diable ! je comprends que mam'zelle Alice... quoique ce soit peu flatteur pour ma personne ait une préférence.

Mme Mathieu avait repoussé le père et le fils dans l'arrière-boutique, fermant sur eux la porte de communication ; elle comprenait qu'après une si longue absence ils avaient besoin de se retrouver seuls.

— C'est le fiancé de mam'zelle Alice ? demanda Baudruche, qui le savait bien, mais qui éprouvait ce besoin étrange qu'ont les hommes, de se faire affirmer le mal dont ils souffrent. Quel beau garçon !

— Et quel cœur ! ajouta l'ex-vivandière,

Baudruche soupira. Il avait espéré, l'égoïste, que le fiancé ne reviendrait pas si tôt, qu'il se ferait tuer sans lui, qu'il accaparerait à lui seul, faute de mieux, l'attention et, disons-le, car il y comptait, l'admiration de la femme qu'il aimait.

Et voilà qu'au beau moment, l'autre se montre, avec l'auréole des efforts qu'il a dû tenter pour arriver là, et capable, le gamin le sent bien, d'être aussi grand, aussi dévoué, aussi insensé peut-être, qu'il le sera lui-même.

Toutes ces pensées se traduisirent par un mot:

— Pas de chance!

Mme Mathieu demanda une explication. Mais Baudruche venait de faire un demi-tour sur lui-même, et disait :

— Regardez rapidement, et sans en avoir l'air, au troisième carreau de la devanture à gauche, et dites-moi, toujours sans en avoir l'air, ce que vous apercevrez dans le petit espace que la gelée laisse transparent.

L'ex-vivandière obéit et dit bientôt :

— J'ai vu un œil.

— Y est-il encore?

— Non.

— Continuez d'observer sans vous laisser surprendre; dites aux autres par là de ne pas bouger. Moi, je vais dehors.

— Qu'est-ce que vous supposez donc?

— Rien du tout. Mais la prudence, voyez-vous, c'est jamais un mal. Et quand il s'agit du bonheur de mam'zelle Alice, vous pouvez vous en rapporter à moi.

Mme Mathieu entra prévenir l'aveugle et Daniel, pendant que Baudruche traversait la rue, sifflotant l'air de la *Marseillaise*, de la façon la plus insouciante du monde.

A quelques pas de la boutique, deux hommes causaient; ils regardèrent le jeune homme, mais le voyant si naturel, et ne leur étant pas même un coup d'œil, ils ne s'en occupèrent plus. Il y en avait un qui semblait donner des instructions à l'autre. Bientôt, ils se séparèrent. Celui qui semblait conduire l'affaire s'éloigna d'un pas rapide.

Derrière lui, à quelque distance, marchait le gamin, qu'un œil exercé eût pu seul reconnaître. Il avait enlevé l'écharpe qui soutenait sa main malade, et dans un magasin, d'où il ne perdait pas de vue les deux espions découverts par lui, acheté à la hâte une casquette de forme différente que la sienne, et un immense cache-nez qui lui cachait une partie du visage.

Celui qui venait de le voir, pour la première fois sans doute, ne pouvait le deviner sous ce subit travestissement.

La course fut longue. L'espion et le fileur ne s'arrêtèrent qu'aux Champs-Elysées; et Baudruche vit entrer le premier dans un superbe hôtel, où il fut réduit à l'attendre, en se promenant sous

les arbres dépouillés de feuilles, mais en revanche bien couverts de givre.

— Tiens, tiens, fit-il, est-ce que ce serait là la demeure de ce comte de Baurain, qui fait tant de misères au fiancé de mam'zelle Alice et à son père ?

Il chercha des yeux autour de lui.

— Pas un caboulot, reprit-il avec dépit, où l'on puisse attendre, se réchauffer et se renseigner. Quel quartier sans ressources! comprend-on que des gens viennent habiter ça.

Il avisa une voiture arrêtée à quelques pas, et s'adressa au cocher :

— Qui est-ce qui ne sait pas ça? lui répondit l'automédon, à la troisième fois qu'il réitéra sa question.

Le malheureux attendait depuis deux heures le maître qui s'oubliait sans doute auprès d'un bon feu; cela le mettait de mauvaise humeur.

— Moi, dit Baudruche, puisque je le demande.

— Eh! oui, c'est la demeure du comte de Baurain. Va-t'en au diable! et tâche de ne plus me faire parler, moutard.

Baudruche n'en demanda pas davantage. Il reprit sa promenade, réfléchissant. Puis, tout à coup se mit à rire d'une idée qui lui surgit.

— Tiens, pourquoi pas? fit-il. Quand je serai dedans, je trouverai bien quelque chose à dire. Je veux faire sa connaissance, moi, à cet homme là.

Il se présenta résolûment chez le concierge qui, l'ayant toisé des pieds à la tête, lui demanda rudement ce qu'il voulait.

— Parler à M. le comte.

— Rien que ça. Alors, tu peux bien reprendre la porte par laquelle tu viens d'entrer. Si c'est pour une demande de secours, on parle à M. l'intendant.

Baudruche prit un air dédaigneux et offensé.

— Allez dire à votre maître, fit-il,que le citoyen Baudruche demande à le voir; il me recevra. Je ne veux pas attendre davantage, et il est probable que M. le comte vous fera payer votre sottise si vous me laissez partir.

Après une sorte d'hésitation, le concierge sonna, et un valet

vint à son tour interroger Baudruche, qui refusa de répondre. Alors on se décida à prévenir M. de Baurain, et, à la grande surprise de tous, le gamin fut introduit dans le cabinet du comte, où celui-ci le faisait prier d'attendre.

— Eh! eh! tout ça n'est pas mal, disait-il, en examinant chaque chose, malgré l'attrait d'un immense feu de bois, qui pétillait de la façon la plus engageante, sous un dôme de marbre blanc aux riches sculptures. Il était arrêté devant un portrait de vieille femme, qui occupait la place d'honneur au milieu du panneau principal. C'était celui de Mme de Fauconville, que le comte avait fait faire par Carolus-Durand, lors du voyage de la pauvre duchesse à Paris.

Il n'entendit point une portière se soulever, et le tapis amortissant le bruit des pas, le comte arriva jusqu'à lui et lui toucha l'épaule, sans qu'il eût un doute de son entrée. Mais Baudruche n'était pas surpris par si peu de chose. Il salua, M. de Baurain lui montra un siége qu'il prit sans façon, près du feu.

— Puis-je savoir, jeune homme, ce a qui me procure l'honneur de votre visite? demanda-t-il avec cette aménité de grand seigneur, à la fois imposante et pleine de bienveillance, qui avait fait en partie sa réputation d'homme du monde.

— D'abord, monsieur le comte, j'avais grande envie de faire votre connaissance, commença le gamin.

Mais il s'arrêta au milieu de la tirade qu'il avait préparée et partit d'un éclat de rire tel, que M. de Baurain en resta un moment interdit.

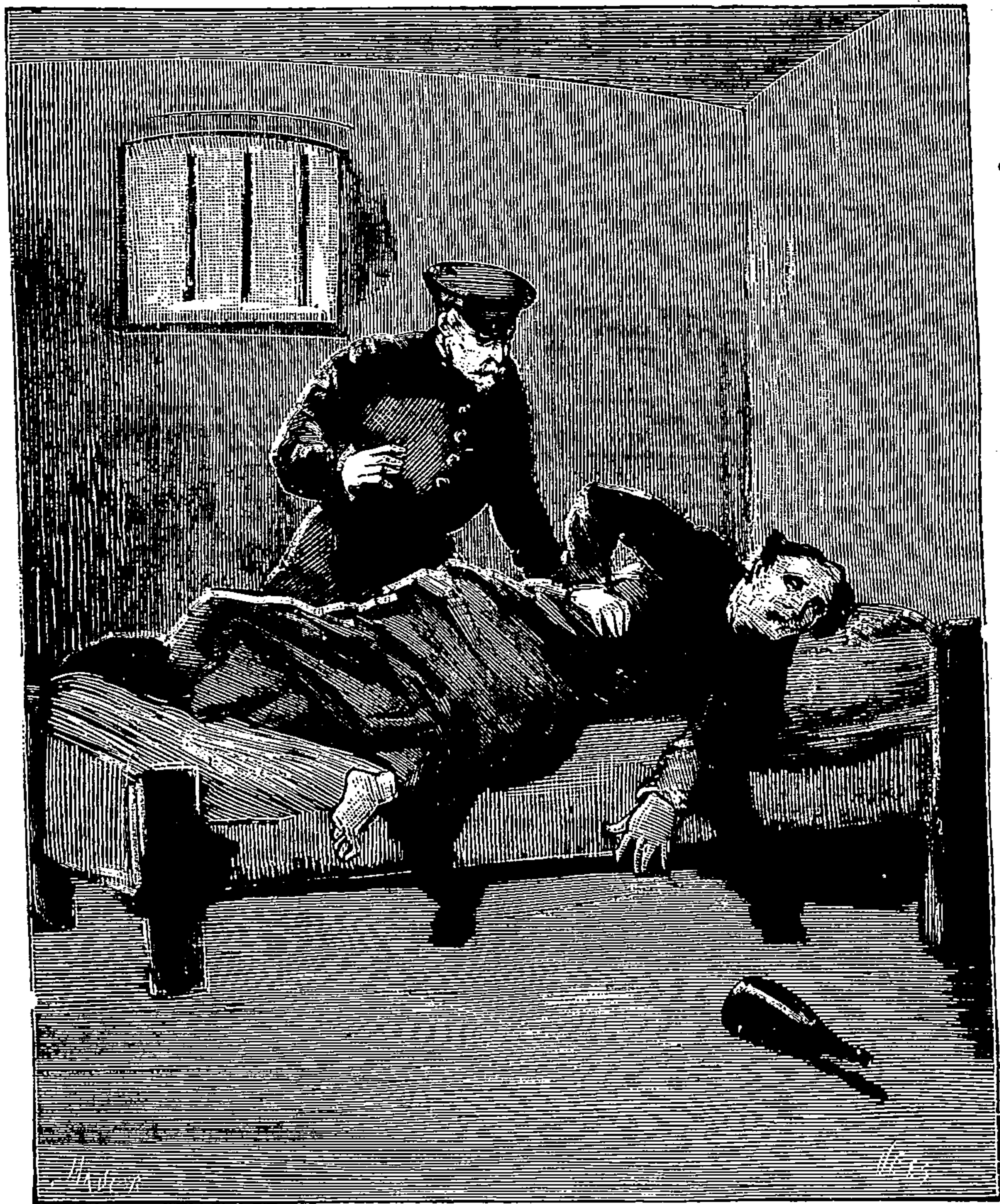
— Ma foi, dit-il, quand il put parler, j'avoue que je ne m'attendais pas à la rencontre.

Et, s'inclinant, il demanda du ton le plus familier :

— Dites donc, mon propriétaire, est-ce que vous ne pourriez pas remplacer mon logement de la rue Sainte-Foy par un autre ici? Ça serait peut-être plus commode.

D'abord surpris, M. de Baurain répondit bientôt :

— Peut-être. Cela pourra dépendre de vous.



Il fut pris de coliques atroces auxquelles il succomba.

XXXV

CHEZ UN FAUX MONNAYEUR DE L'ÉPOQUE.

M. de Baurain n'eut pas un instant la pensée de désabuser Baudruche, quoiqu'il ne s'expliquât point ce qui, dans sa per-

sonne, l'avait fait reconnaître, en dépit du soin qu'il apportait à se rendre méconnaissable. Il venait de surprendre le jeune homme dans une espèce d'extase, due sans doute à ce luxe dont il était entouré, et qu'il ne connaissait pas. Il savait quelle puissance était celle de l'argent; il résolut immédiatement de se le rattacher par des sacrifices, et peut-être aussi, comme tant d'autres, par la crainte de voir divulguer un passé, qu'il supposait bien avoir eu ses faiblesses.

— Pourquoi, demanda-t-il, avez-vous quitté mon service?

— D'abord, répondit Baudruche, je ne l'ai pas quitté. On m'a supprimé.

— Qui cela?

— Faites donc l'ignorant! Mauduit, vous le savez bien.

— Comment voulez-vous que je sache?...

— Avec ça que M. Martinet ne vous l'aura pas dit, puisque vous êtes ensemble comme deux doigts de la main.

— Il y a fort longtemps que je n'ai vu M. Martinet.

— Ça m'étonne, mais ça se peut. En ce cas, vous n'avez pas connaissance de mon héritage?

— Non, répondit le comte sincèrement.

— M'ame Rosalie est morte, et elle m'a fait son héritier de 50,000 fr., rien que ça.

— Et M. Martinet a lâché cette somme?

— C'était lâché avant qu'il arrive.

Baudruche raconta l'histoire de l'escalier scié, par lui découvert, et la vengeance de la vieille fille vis-à-vis de son maître.

—Eh! ne devrais-je pas alors, demanda en souriant M. de Baurain, faire payer à M. Martinet une indemnité quelconque, pour oser se permettre de détériorer ainsi ma maison?

— Ça, c'est votre affaire. Il en gagne assez, le gredin, avec sa demoiselle Placidie, qui ne sait rien de rien, la blagueuse. Car j'y suis retourné trois fois, chez sa somnambule; elle m'avait pris le premier jour, je ne sais trop comment. Et depuis ce temps-là, je lui ai donné mes cent sous pour rien. Elle prétend que c'est la guerre qui lui brouille l'esprit; et Mme Bleuze, sa concierge, dit qu'elle n'a jamais fait tant d'affaires que depuis le siège. Il y a

comme ça un tas d'imbéciles qui vont lui demander : A quand la fin ? comme si elle en savait plus qu'eux là-dessus.

— Mais, dit M. de Baurain, qui laissait bavarder Baudruche, avec la patience d'un chercheur, il me semble que vous avez été de ces gens, et vous me donnez grande envie de faire comme eux et comme vous.

— Vous perdrez votre temps. Si seulement la somnambule était belle, on pourrait se risquer. Mais figurez-vous une momie, avec ses yeux de pierre et sa voix de tombeau.

— C'est peu engageant, en effet.

Baudruche se prélassait dans le grand fauteuil de cuir, que lui avait offert le comte, et présentait sans façon ses pieds chaussés de gros souliers à la flamme du feu.

— Ce garçon-là doit aimer ses aises, pensa M. de Baurain.

Et tout haut :

-- Alors, vous êtes riche de 50,000 fr.?

— Comme vous le dites, monsieur le comte. Cela vous explique pourquoi je ne trouve plus assez confortable le logement de la rue Sainte-Foy.

— De sorte que si je vous en offrais un dans cet hôtel, dont peut-être vous voudriez bien vous contenter...

— Oui, interrompit Baudruche en regardant de tous côtés, comme un homme qui estime un immeuble, ça m'irait assez.

— Vous auriez net, continua M. de Baurain, 2,500 fr. de rentes. C'est bien peu.

— Vous trouvez ?

— Il faudrait au moins doubler cela.

— Oui ; mais il ne meurt pas tous les jours des dames Rosalie, pour faire héritiers des Baudruche.

— Non ; mais il y a, vous ne l'ignorez pas, divers moyens de faire fortune.

— Ça rapporte si peu que je crois plus avantageux de rester honnête.

La nuit était venue, un domestique vint allumer les bougies.

— V'là ce qui m'irait, s'écria Baudruche quand le serviteur eut disparu. Etre servi sans avoir même besoin de demander les cho-

ses, ne rien faire, m'étendre au soleil l'été, devant le feu l'hiver, quitte à tisonner de temps à autre pour me distraire.

— Avec cent mille francs vous pourriez vous donner cela.

— Vous croyez, monsieur le comte ?

— J'en suis sûr.

— Mais je ne les ai pas.

— Vous en possédez déjà la moitié. Je vous donnerai le reste.

— Vous ? fit Baudruche avec un air d'incrédulité naïve. Vous n'étiez pas si généreux que ça.

— Que vous importe si je le deviens ? Etes-vous toujours amoureux ?

— Dame, oui ; mais je n'ai jamais eu de chance.

— Quoi ! ne répondrait-on pas à votre amour ?

— Hélas ! fit le gamin en soupirant. Mais ne me parlez pas de ça, monsieur le comte, ça me met du noir dans l'esprit.

— Au contraire. Je veux vous donner de l'espérance. Je connais l'homme qui a su charmer Mlle Mathieu.

— Oui, il est en Amérique, je le sais bien. Mais on revient de ce pays-là ; et quand le siège sera fini, ne resterait-il qu'un morceau de Paris, il y rentrera.

— Il ignore, pensa M. de Baurain, le retour de Daniel.

Et tout haut, il dit :

— Qui sait ? Vous avez des chances. Il y a les tempêtes, la guerre, s'il arrive avant la fin, les accidents...

— Tout ça, voyez-vous, ça ne vaut pas une chiquenaude. D'ailleurs, si elle perd son Daniel, mamzelle Alice en mourra. J'aime encore mieux qu'elle vive, et qu'elle le prenne.

— Et vous ?

— Moi, si j'avais seulement un feu comme celui-là, un fauteuil comme celui-ci, et tous les jours une côtelette...

— Vous seriez philosophe ?

— Je crois que oui.

— Voulez-vous dîner avec moi, Baudruche ?

— C'est beaucoup d'honneur, monsieur le comte. Mais, vous dînez donc, vous, pendant le siège ?

— Parfaitement.

— Je serais curieux de voir ça, par exemple.

— Il ne tient qu'à vous.

— Eh bien, tant pis; ça y est.

M. de Baurain sonna et donna l'ordre de mettre deux couverts.

— Racontez-moi donc, avant que nous soyons servis, l'accident dont vous avez été victime.

— Comment, vous ne savez pas?... c'est Mauduit. Il m'avait filé, je lui avais envoyé une volée de coups de pied; il s'est vengé.

— Et vous ne l'avez pas revu?

— Je voulais vous demander de ses nouvelles, monsieur le comte.

— A moi?

— Sans doute. N'était-il pas votre locataire, comme moi?

— Celui de M. Martinet.

— A votre compte. Il est bien trop ladre, M. Martinet, pour ne pas faire payer ses chambres.

— Il n'a point reparu depuis le jour où il vous a joué ce mauvais tour. Et l'*Ecumoire*, savez-vous ce qu'il est devenu?

— M. Martinet peut sans doute vous le dire. On l'a peut-être mis sous les scellés avec les meubles, après la mort de Mme Rosalie, après tout.

M. de Baurain sourit. Le naturel de Baudruche semblait le convaincre. On annonça le service, et le comte précéda le gamin, qui parut se complaire aux politesses des serviteurs.

— Et dire que tout à l'heure tous ces gens-là voulaient me mettre à la porte, dit-il à demi-voix au comte.

— Cela n'arrivera plus.

— Je l'espère bien. Du reste, à l'avenir, je mettrai mes habits noirs, quoique ça soit gênant. Mais on comprend ses devoirs. Je ne les ai mis qu'une fois, et j'ai joué un bon tour à M. Martinet, allez. Je vous raconterai ça.

— L'affaire des lettres. Vous me l'avez dite tout à l'heure.

— Je perds donc la tête?

La salle à manger, magnifiquement éclairée, éblouit Baudruche. La table surtout lui donna une espèce de vertige. Les porcelaines de Sèvres, les cristaux de Baccarat, l'argenterie ciselée, le tout étincelant sous le feu des lumières; les vases remplis de fleurs rares malgré la saison, un dessert composé des plus beaux

fruits, de fromages glacés et de succulentes pâtisseries en un pareil moment, lui faisaient se demander s'il n'était pas le jouet d'un rêve.

Il se mit à table, à la place qu'on lui désignait, sans parler, presque tremblant. M. de Baurain jouissait de son trouble, dont il ne devinait pas la cause. Il y avait des hors-d'œuvre inconnus du gamin, et dont il ne croyait pas l'existence possible pendant le siège, au point qu'il se demanda d'abord, si tout cela n'était pas une illusion, des objets de bois, comme il en avait vu dans des ménages d'enfants, placés là pour la parade.

On lui servit un excellent potage, du vrai bouillon de bœuf et de volaille. Il n'en revenait pas.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda M. de Baurain, tout souriant à ses surprises.

— Si je croyais au diable, répondit Baudruche, je penserais que vous avez fait alliance avec lui.

— Il y a une puissance plus grande que celle du diable, jeune homme, c'est celle de l'argent. Mais vous êtes donc blessé?

— Ne faites pas attention si j'ai la main enveloppée. C'est cette diable de balle qui m'a enlevé la moitié du pouce ces jours-ci, je suis maladroit et je n'ai pas de chance.

— Vous vous êtes donc battu?

— Est-ce que tout le monde ne se bat pas? Il n'y a qu'une chose qui m'étonne, monsieur le comte, c'est qu'il reste encore un homme dans Paris, comme s'il n'y avait pas de place aux remparts.

M. de Baurain laissa tomber l'observation sans y répondre.

On apporta un salmis de bécassines, flanqué d'ortolans

Baudruche n'y put tenir; il se leva.

— Non, dit-il, c'est plus fort que moi; je ne peux pas aller plus loin.

— Qu'avez-vous donc? demanda le comte, pendant que le domestique, qui se tenait derrière Baudruche pour son service, se reculait effrayé.

— J'ai, que des choses comme ça ne devraient pas être permises, quoi!

— Quelles choses!

— Que des gens aient à leur service cent fois plus qu'il ne leur faut, tandis que les autres meurent de faim.

— Toujours la puissance de l'argent, Baudruche.

— Si c'est ça, on devrait le détruire l'argent, il fait trop de mal. Si j'étais roi, empereur ou chef de gouvernement quelconque, je ferais enterrer, ou jeter à la Seine jusqu'au dernier sou qui resterait en France.

M. de Baurain sourit au moyen étrange indiqué par le gamin.

— Il y aurait toujours quelqu'un pour le déterrer, ou pour plonger, dit-il.

— Je le ferais fondre.

— Les plus habiles ramasseraient les lingots. Croyez-moi, Baudruche, devenez riche ; ajoutez à vos cinquante mille francs, cinquante autres, le plus souvent possible, et ayez la sagesse de ne pas refuser le bien qui se présente en passant. Allons, rasseyez-vous, et mangez.

— C'est plus fort que moi, je ne peux pas. Je me reproche déjà le potage et le verre de bordeaux, qui auraient fait tant de bien à des malades et à des vieillards qui n'ont que de l'eau à boire et du pain de son à manger.

— Cela est de l'enfantillage, jeune homme. Vous priver de ces choses ne fera pas plus heureux ceux à qui elles manquent.

— Mais ces choses, comment vous les procurez-vous, monsieur le comte?

— A prix d'or.

— Elles existent dans Paris, alors?

— Sans doute. Est-ce qu'il n'y a pas des commerçants qui ont spéculé en amassant des provisions de toutes sortes. J'en connais qui ont dans leurs caves des bassins remplis de poissons et un monde de volatiles de toutes sortes. Quant au gibier, il y a des gens qui traversent, au péril de leur vie, les lignes prussiennes pour s'en procurer, mais ils se font payer fort cher.

Baudruche était atterré; il n'aurait pas osé rêver pareille infamie.

— Et dire, s'écria-t-il, que de pauvres enfants meurent, faute d'une goutte de lait, que des vieillards s'éteignent dans les angoisses de la faim, que des hommes se battent sans un verre de vin

pour réchauffer leurs membres et leur ardeur, qu'une population tout entière grelotte et gémit, quand quelques-uns mangent, boivent et se chauffent pour mille. Adieu, monsieur le comte, ajouta-t-il, j'aime mieux retourner près des miens, souffrir et mourir avec eux s'il le faut. Si je restais, voyez-vous, je serais capable de rassembler demain tous les affamés, et de leur montrer le chemin de votre hôtel.

— Est-ce une menace, Baudruche? demanda M. de Baurain, toujours doux et souriant.

— Non, monsieur le comte, c'est de la peur.

— Baudruche, vous regretterez ce que vous faites

— Si je le regrette, je viendrai vous le dire, monsieur le comte.

Il sortit épouvanté de ce qu'il venait de voir. Dans l'avenue, il s'arrêta, se retournant vers l'hôtel. Puis, portant à son front ses deux mains fermées :

— Oh! s'écria-t-il avec désespoir, ces gens-là ne voudront jamais mourir!

Il pleura. Puis, tout à coup :

— Et l'autre? fit-il. Où sera-t-il allé pendant que je m'amusais là-dedans!

Les omnibus marchaient encore, même dans les quartiers bombardés, moins nombreux, voilà tout. Il en prit un pour arriver plus vite.

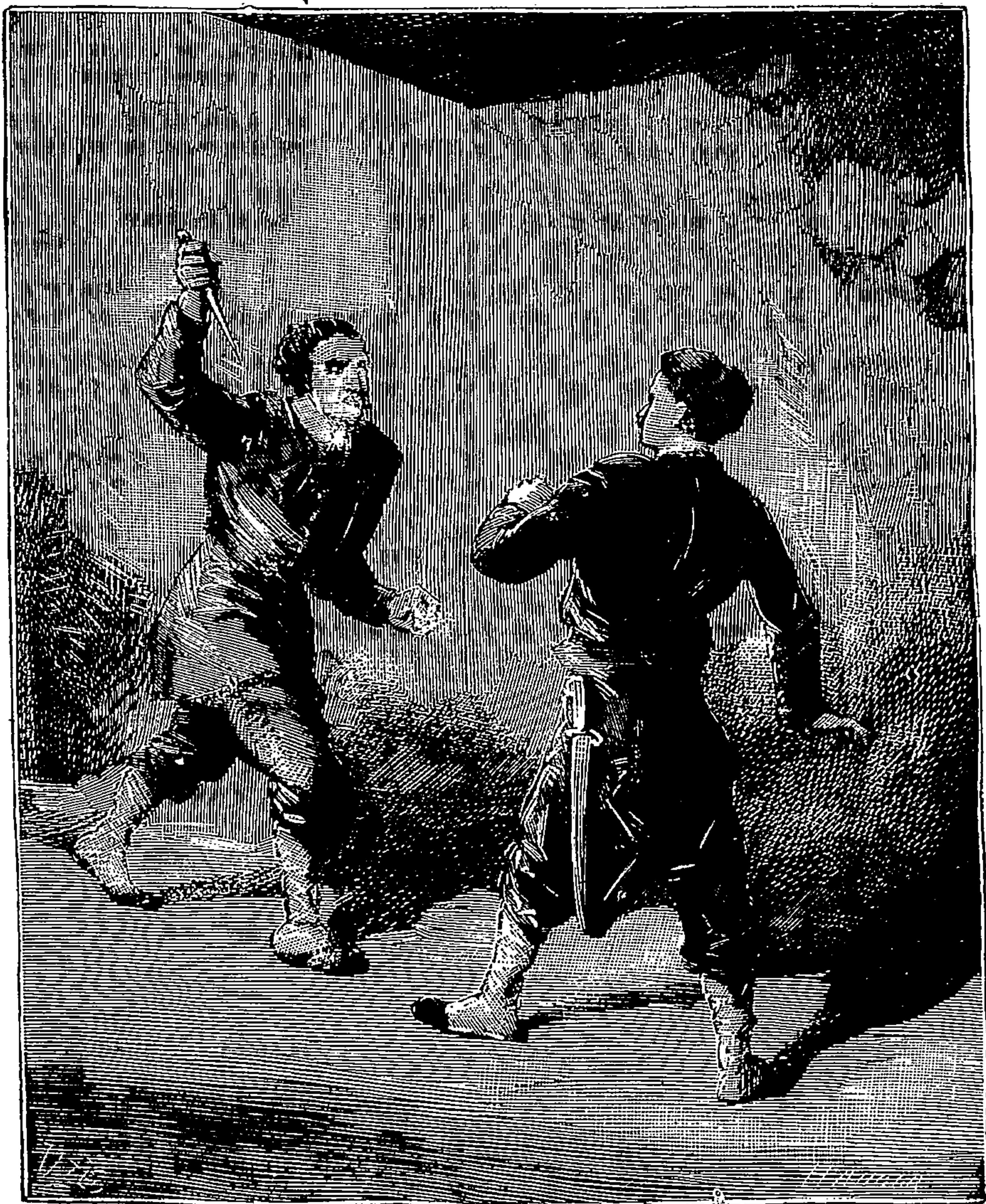
Pendant la course, il réfléchit, et prit une résolution, pour parer au danger qu'il prévoyait.

La mère Baudruche le croyait perdu. Elle le maudissait et pleurait. Sa soupe, du pain dans de l'eau, — et quel pain? — avec un peu de graisse, était froide ; son morceau de cheval rétréci et dur comme du vrai cheval qu'il était. La femme au petit enfant avait tenu parole ; elle attendait le gamin et rassurait de son mieux la grand'mère, quoique tout inquiète aussi. Ce fut une avalanche de sottises et de malédictions à l'entrée de Baudruche, malgré la présence d'une étrangère, qui cherchait en vain à placer ses remerciments.

— Grand'mère, dit le gamin, sérieux comme il ne l'était jamais, taisez-vous, je vous en prie! D'abord, j'ai dîné.

— Où ça? tu mens.

96



Il se jeta sur Daniel, le poignard à la main.

— Et je vais ressortir tout de suite.

— Alors, ne reviens plus. J'aime mieux ça.

— Mais d'abord, tenez, mon pouce me fait horriblement mal ; pansez-le-moi donc.

— On ne fera que ça toute sa vie, gronda l'aïeule en cherchant des linges. Monsieur se fait blesser par plaisir. Mais, voyez

donc, c'est pire qu'hier ; il y a de l'inflammation... et il a de la fièvre. Sortir encore dans cet état. Mais tu veux donc me tuer et toi aussi ?

— Non, grand'mère ; nous vivrons tous les deux et le plus longtemps possible. Citoyenne, dit-il à la nouvelle venue, voulez-vous me rendre un service?

— Dix, si ça se peut, après celui de ce matin.

Il écrivit quelques lignes.

— Portez-moi ça tout de suite à l'adresse et venez m'attendre... Où pourrai-je bien vous donner rendez-vous ? Rue Turbigo, par ce froid ?...

— Où vous voudrez. Je ne crains pas le froid.

— Dans l'église, pardieu ! A Sainte-Elisabeth, c'est chauffé, et vous serez assise.

Il plia son billet qu'il adressa à M. Samson.

— Vous ne perdrez, ni ne vous laisserez prendre cela, dit-il.

— Soyez tranquille,

Il écrivait à l'ex-commissaire : « L'aveugle n'est plus en sûreté chez Mme Mathieu. Avez-vous un asile ? On l'y conduira tout de suite. »

— Avec cette vie-là, dit la mère Baudruche, tu ne te guériras jamais.

— Ça ne fait rien, grand'mère.

— Comment, ça ne fait rien ?

— Je veux dire que vous me soignez assez bien, pour que je guérisse tout de même.

— Où vas-tu donc ?

— A côté, changer d'habits. Faites du café pendant ce temps-là ; je vais venir le prendre.

L'aïeule obéit avec empressement et sans observation, le café étant son faible. Puis, elle attendit, tenant tant bien que mal sa cafetière chaude sur quelques charbons, dont on était alors fort économe. Puis enfin, elle appela. Personne ne répondant, elle vint frapper à la porte de Jérôme qui s'ouvrit sous sa pression.

La chambre était vide. L'*Ecumoire* avait disparu avec Baudruche.

— Ah ! le scélérat ! il m'a jouée, s'écria-t-elle.

Puis songeant à la compensation :

— Pourvu qu'il ne ramène pas l'*Ecumoire*, dit-elle, ce ne sera qu'un demi-mal.

Pour ne pas laisser perdre le café, elle prit les deux tasses, après quoi elle s'endormit sur sa chaise.

XXXVI

UNE SOIRÉE BIEN EMPLOYÉE

Entré chez l'*Ecumoire*, Baudruche lui dit d'un ton mystérieux et bas :

— Camarade, il faut fuir.

— Pourquoi ? demanda l'aveugle en frissonnant.

— Parce que nous sommes découverts, et que la police est sur nos traces.

— Tu es sûr de ça ?

— Pardine !

— Qu'est-ce qu'on peut nous faire après tout ? on n'aura de preuves de rien.

— Ce n'est pas sûr, et, dans tous les cas, la prévention n'est pas plus amusante que le reste en prison. Nous n'aurons, pendant six mois, peut-être, que de l'eau à boire.

L'*Ecumoire* se leva.

— Où veux-tu me mener ?

— Chez de braves gens, où nous serons plus en sûreté qu'ici.

Ils descendirent sans bruit, et voilà comment la mère Baudruche ne trouva plus personne dans la chambre de Jérôme.

Le gamin emmena l'*Ecumoire* à l'église Sainte-Elisabeth, l'y fit asseoir et sortit, après lui avoir recommandé le plus grand silence et les apparences de la meilleure piété. L'homme qui se se croyait poursuivi, n'eut garde de ne pas suivre ses instructions.

Dans la rue Turbigo, Baudruche trouva celle qu'il avait baptisée la Citoyenne. Elle était déjà de retour et l'attendait.

— Vous cherchez un asile sûr pour quelqu'un de vos amis ? dit-elle.

— Oui, un homme aveugle, que des ennemis poursuivent et ont déjà tenté de faire assassiner plusieurs fois.

— Où est-il ?

— Chez Mme Mathieu.

— Allons le chercher, je l'emmènerai chez moi. On ne viendra pas le trouver chez nous autres.

— Qu'a dit M. Samson ?

— Il était fort embarrassé, et il approuva mon idée. Qui est-ce qui nous connaît ? personne. En amenant le petit boire son lait, je vous donnerai des nouvelles de cet homme.

— Oui, mais pour ça il ne faut pas être filés en sortant.

— Qui voulez-vous qui nous suive ?

— Regardez bien un homme qui se promène là-bas, en face de la boutique où loge Mme Mathieu.

— Je le vois.

— Personne ne peut entrer ni sortir sans être vu par lui. Eh bien, s'il n'arrive aucun incident qui l'attire ailleurs, il passera la nuit dehors.

— Comment faire ?

— S'il est tout seul, ça sera facile.

Quelques instants après, Baudruche entrait chez Mme Mathieu, après avoir recommandé à la citoyenne de ne pas s'aventurer trop près de la boutique.

La famille se trouvait au complet chez l'ex-vivandière, qui était allée chercher Alice à l'ambulance, le cas lui paraissant exceptionnel. Nous ne chercherons pas à peindre la joie de ces quatre êtres, tout d'amour, en se retrouvant après une si longue absence. Elle fut d'autant plus grande que chacun sentait qu'elle serait courte.

Daniel parla le premier d'un nouveau départ ; et, dans un gémissement, l'aveugle l'approuva.

— En m'adoptant, dit le jeune homme, vous m'avez fait Fran-

çais. Je n'ai qu'une patrie, la vôtre, et je lui dois mon sang comme ses autres enfants.

Au milieu de ses larmes, Alice eut un sourire, et dit :

— C'est bien.

— Bravo ! s'écria Mme Mathieu. C'est comme ça que mon pauvre défunt parlerait, s'il était là.

— De quoi s'agit-il ? demanda Baudruche en entrant.

On le lui expliqua.

— A la bonne heure, dit-il. J'en suis. Mon pouce est à peu près recollé ; si M. Daniel ne me trouve pas trop détérioré comme ça, je lui servirai de...

— D'ami, acheva Alice, en mettant la main malade de Baudruche dans la main valide de son fiancé.

Le gamin se pencha vers elle pour lui dire tout bas :

— Soyez tranquille, mam'zelle Alice, j'ai bon œil et bonnes dents. Il ne lui arrivera rien de fâcheux tant que je serai là. Mais ce n'est pas tout ça, ajouta-t-il, sans attendre la réponse de la eune fille, dont les yeux s'étaient remplis de larmes de reconnaissance, je ne suis pas venu ici pour rien, et comme il n'y a pas de temps à perdre, je vous dis tout de suite qu'il faut filer.

Personne ne comprit.

— Le comte de Baurain, que j'ai vu tout à l'heure, sait où vous êtes, et, à l'heure qu'il est, personne ne sortira d'ici sans être suivi par ses mouchards. Il est probable que demain matin il fera arrêter chez Mme Mathieu l'aveugle et M. Daniel.

— Alors, tout est perdu, dit l'ex-vivandière.

— Non ; mais il faut se dépêcher. Ce tantôt, quand j'ai montré à Mme Mathieu qu'il y avait un œil au carreau, les gaillards étaient deux sur le trottoir ; l'un est allé prévenir le maître, sans doute, de l'arrivée de M. Daniel, je l'ai suivi jusqu'à l'hôtel du comte. Où celui-ci l'a-t-il envoyé? Je n'en sais rien, mais il n'est pas encore de retour. Or, voici ce que j'ai arrangé : mam'zelle Alice va sortir avec M. Daniel, notre homme les suivra, croyant, c'est sûr, qu'on se rend dans un asile quelconque, et sachant, c'est probable, que l'aveugle ne sort jamais. Pendant ce temps-là, la grande citoyenne à qui vous avez donné du lait, vous savez bien, m'ame Mathieu ?

— Oui, après?

Tous les auditeurs de Baudruche semblaient suspendus à ses lèvres; il était le personnage important de la situation, lui seul pouvait en être le sauveur.

— Eh bien, quand l'espion sera sur les talons de M. Daniel, la citoyenne emmènera l'aveugle chez elle.

Personne ne connaissait cette femme. Mais chacun sentait qu'on pouvait avoir confiance en elle, puisque Baudruche lui confiait le salut de tous.

— Ce n'est pas tout, reprit celui-ci. A la place de votre père, monsieur Daniel, la citoyenne laissera à Mme Mathieu un autre aveugle, justement celui qui a joué autrefois le rôle que vous savez, chez une vieille dame des Champs-Élysées. Demain, la police qui aura sûrement le signalement, arrêtera ici l'*Écumoire*. Le comte ne vérifiera pas la chose tout de suite; ça vous donnera du temps.

— Mais, dit l'aveugle, je ne puis laisser arrêter un autre à ma place.

— Ah! oui, par exemple. Je vous conseille d'avoir des scrupules, pour un coquin qui mérite cent fois la corde. Du reste, il lui sera facile de se faire reconnaître, et on le relâchera bien vite, soyez tranquille. Eh bien, mam'zelle Alice, êtes-vous prête? Allons, monsieur Daniel, filez.

— Où irons-nous? demanda la jeune fille.

— Ça, c'est votre affaire. Moi, monsieur Daniel, je vous attendrai demain matin, à huit heures, au coin de Saint-Eustache. Et nous ne serons pas filés, je vous en réponds.

On s'embrassa comme s'embrassent des gens qui ne sont pas certains de se revoir.

— Déjà se quitter! soupira Daniel.

— Du courage! répondit l'aveugle. Nous nous serions dit adieu demain matin. Ce n'est qu'une nuit de plus sacrifiée à notre sûreté.

Les choses se passèrent, ainsi que Baudruche les avait préparées. Alice et Daniel sortirent, et l'espion du comte de Baurain, un instant embarrassé, se mit à les suivre comme l'avait prévu le gamin. La jeune fille ne trouva rien de plus sûr que de conduire

son fiancé à l'ambulance, d'autant plus que la maison où elle avait été ouverte possédait deux sorties, ce dont profita Daniel pour échapper à celui qui suivait sa piste, et rejoindre mistress Donathan, qu'il avait laissée seule et inquiète dans une chambre d'hôtel.

De son côté, Baudruche alla chercher l'*Écumoire*, qui priait toujours dans l'église Sainte-Élisabeth, selon les instructions que lui avaient données son jeune compagnon.

Ils prirent la petite rue qui porte le nom de l'église et gagnèrent la rue Turbigo, où l'aveugle fut remis aux mains de la citoyenne.

Baudruche les regardait de loin s'avancer vers la boutique occupée par la mère Mathieu, quand, tout à coup, il vit sous un bec de gaz, un homme appuyé, d'un air insouciant, mais de façon à ne perdre rien de ce qui se passait dans la maison où allaient entrer la citoyenne et l'*Ecumoire*. Il était trop tard pour les prévenir. Mais Baudruche n'eût pas été enfant de Paris s'il n'avait eu l'esprit subtil.

On n'allumait qu'un bec de gaz sur deux, et même sur trois en ce moment-là, et les magasins fermés ne jetaient aucune lumière dans la rue. L'homme et la femme, qui s'avançaient sans se presser, ne devaient se trouver dans un rayon projeté par le candélabre où s'appuyait l'espion, qu'en arrivant devant la boutique. L'ombre, jusque-là, les protégeait. Baudruche se précipita et, juste en arrivant en face du magasin, fit un faux pas qui le porta sur le trottoir, où, cherchant à se retenir, il empoigna si malheureusement homme et candélabre, que celui-ci en ressentit une secousse, pendant que celui-là roulait avec lui sur l'asphalte.

Deux jurons de colère s'échappèrent en même temps des lèvres des deux hommes, qui se relevèrent plus ou moins endommagés. Mais, pendant leur chute, les autres avaient fait leur entrée chez Mme Mathieu.

C'était un danger évité. Il ne fallait pas qu'un ennemi reconnût le lendemain la citoyenne, quand elle viendrait avec l'enfant chercher son lait. Restait une chose plus grave encore : la sortie de l'aveugle, du vrai, dont le nouveau domicile ne devait à aucu prix être révélé.

L'homme s'était relevé furieux, prêt à tomber sur le malheureux gamin ; mais celui-ci tendit vers lui sa main enveloppée, dont les linges, dans sa chute, venaient de se teindre de sang.

— Monsieur, dit-il d'une voix affaiblie, presque mourante, j'ai eu la main coupée il y a quelques jours aux remparts, par un éclat d'obus... je vous en supplie... du secours... je me meurs.

Il s'affaissa. L'autre, surpris ne put que le soutenir, assez embarrassé de ce fardeau inattendu.

— Ma pauvre mère! murmura le gamin d'une façon navrante.

Parmi les hommes que payait le comte de Baurain pour faire sa police, il s'en trouvait qui faisaient cela comme tout autre chose, avec une volonté inconsciente, simplement pour le salaire. Celui qu'avait renversé Baudruche était un père de famille que la maladie avait réduit à une misère affreuse, et qui prenait ce qu'il trouvait en fait de travail. Il oublia sa mission, à la vue de ce gamin qu'il croyait mourant, et le porta à dix pas de là, chez un marchand de vin, dont la porte restait entr'ouverte pour ses habitués et quelques rares passants.

— Secourez ce jeune homme, dit-il.

Et il voulut retourner à son poste d'observation. Mais Baudruche qui le tenait de sa main valide, murmura :

— Je vous en supplie, ne m'abandonnez pas.

Les quelques personnes présentes demandèrent des explications. Tout cela prit du temps. Et comme le gamin savait que Mme Mathieu n'en perdrait pas pour faire sortir l'aveugle, il lâcha enfin son complaisant sauveur, qui s'enfuit, le laissant aux soins des curieux.

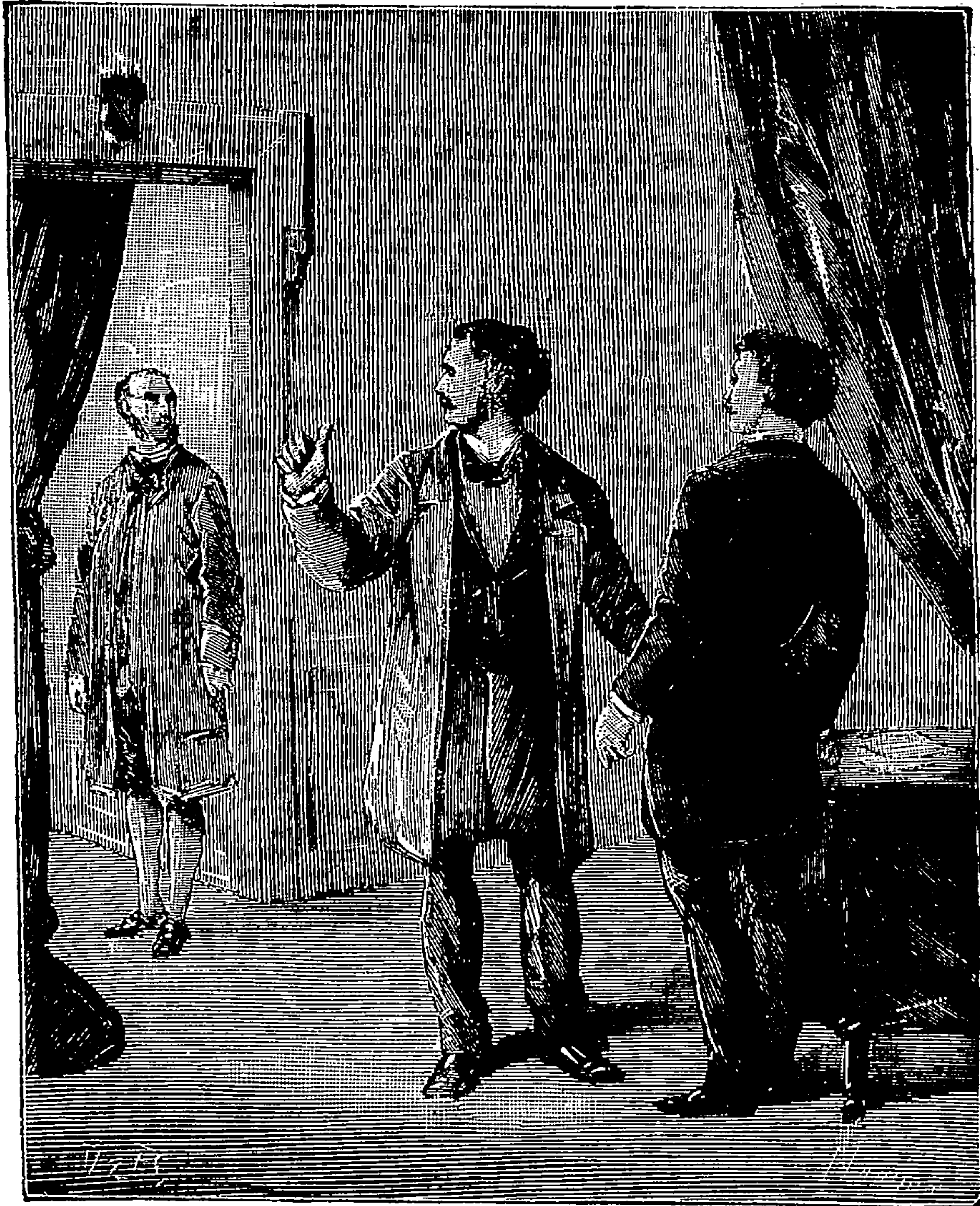
Dès qu'il fut sorti, Baudruche se mit à rire, à la grande surprise de tous.

— Je l'avais fait tomber, dit-il. Il voulait me battre, et ce n'était pas ma faute. Je l'ai apitoyé sur ma main coupée.

— Mais vous êtes réellement blessé ?

— Oui, mais c'est une balle qui m'a enlevé le pouce, et non un obus qui m'a coupé la main. J'ai un peu exagéré ; voilà tout.

On rit avec le brave enfant qui paraissait si jeune, et qui déjà avait reçu une blessure sur le champ de bataille, et on lui offrit un verre de vin qu'il accepta, car il en éprouvait le besoin. Ce



Faites entrer dans mon cabinet, dit-il.

n'était plus une feinte; il sentait diminuer ses forces. Cependant il voulut partir seul, son domicile n'étant pas éloigné, dit-il.

Il s'arrangea de façon à voir en passant l'obligeant fonctionnaire qui, cette fois, se promenait, le temps lui paraissant long, sans doute.

— Tout va bien, se dit-il ; puisqu'il est là, c'est qu'il ne les a pas vus sortir.

Et cette fois, vacillant comme s'il fût ivre, il reprit, se tenant aux murs, le chemin de la rue Saint-Denis.

La mère Baudruche ne s'était pas couchée : puis, lasse d'attendre, elle était venue conter son inquiétude à Mme Trotignon, et les deux commères se perdaient en suppositions, plus ou moins extravagantes, sur la disparition de Baudruche et de son pensionnaire.

— Aussi bien, quelle idée avait-il eue de vous amener ce monstre, madame Baudruche ? disait la concierge. Ça ne me faisait pas l'effet d'un homme, à moi, cette chose qui avait des mains à étrangler un bœuf.

— Mon Dieu, mon Dieu ! pourvu qu'il ne me l'ait pas tué. Mais puisqu'ils sont partis ensemble...

— Je ne les ai pas vus descendre, dit Mme Trotignon toute pensive.

— Mais j'ai trouvé la chambre vide ; c'est la même chose.

— Non, dit la concierge d'un ton mystérieux. On dit qu'il y a des hommes, ou du moins des monstres, qui ont le pouvoir de se rendre invisibles.

— Qu'est-ce que vous dites là, mon doux Jésus !

— Viens-tu te coucher, infernale bavarde ? cria Sylvestre dans un bâillement.

— Oui, mon chéri ; mais cette pauvre mère Baudruche, vois-tu, mon chou blanc, je ne peux pas la laisser comme ça toute seule avec ses inquiétudes. Si c'était un homme, ça a de la force et du courage ; je l'abandonnerais à sa triste destinée. Mais une pauvre vieille femme comme ça... que veux-tu, mon trésor ! il faut un peu d'indulgence.

— Monsieur Trotignon, je vous récompenserai, soyez tranquille, de toute la peine que je donne à votre femme.

Ces deux arguments, l'un soutenant l'autre, forcèrent Sylvestre au silence. Il se rendormit pour oublier.

On tira le cordon.

— Si c'était lui ! s'écria la grand'mère.

— C'est lui, répondit la concierge qui regardait par le vasistas.

Mme Baudruche prit son visage le plus renfrogné et sa voix la plus farouche.

— Garnement... commença-t-elle.

C'est tout ce qu'elle put dire. Le gamin vint tomber sur une chaise dans la loge, sans pouvoir prononcer un mot.

— Qu'est-ce qu'il y a? il se meurt! vite du vinaigre! de l'éther! le médecin! criaient les deux femmes à la fois.

Elles firent tant de bruit que Sylvestre s'éveilla de nouveau.

— Rien, dit Baudruche, après avoir respiré un flacon d'éther, que lui mettait sous le nez la concierge. Mon lit seulement.

Il fallut lui aider à monter ses cinq étages.

Mme Trotignon, qui était forte, le portait presque.

— Grand'mère, dit-il, occupe-toi de ma main; elle me fait bien mal.

Il tomba tout habillé sur son lit, et ferma les yeux.

Les deux femmes enlevèrent les linges sanglants, les remplacèrent par d'autres, imbibés de la liqueur qui avait été ordonnée le premier jour pour arrêter le sang, et attachèrent la main de façon à la rendre immobile.

Baudruche avait rouvert les yeux, et regardait son aïeule avec amour.

— Me diras-tu enfin d'où tu viens? demanda celle-ci.

— Plus tard. Laisse-moi reposer, grand'mère. J'ai bien employé ma soirée. Je suis content de moi.

— Laissez-le tranquille, dit Mme Trotignon; il a plus besoin de repos que de tout le reste.

— L'autre n'est plus là; c'est déjà quelque chose, fit l'aïeule.

— C'est beaucoup, croyez-moi, répliqua Mme Trotignon, en gagnant la porte.

— Grand'mère!... fit le malade.

Toutes les deux se rapprochèrent.

— Éveille-moi demain de bonne heure. J'ai un rendez-vous d'honneur à huit heures précises.

Mme Baudruche leva les bras au ciel.

L'aïeule s'endormit fort tard; elle écoutait sans cesse si son vaurien ne se plaignait pas. Vers deux heures, n'y pouvant tenir, elle entra dans sa chambre et, le voyant paisible, se remit au lit plus tranquille.

Quand elle se leva, Baudruche était reparti encore une fois.

— Il a juré ma mort! s'écria-t-elle. Oh! je le maudirai, c'est sûr.

— Vous auriez tort, dit une voix derrière elle, car c'est un brave cœur d'enfant.

C'était la citoyenne qui, voyant la porte ouverte, était entrée sans crier gare.

XXXVII

OU LE COFFRET REVIENT SUR L'EAU.

Baudruche, malgré les malédictions et le désespoir de son aïeule, malgré les remontrances de Mme Trotignon, sortait de la maison à sept heures moins un quart. Quelques heures d'un bon et complet sommeil avaient calmé sa fièvre; il se dirigea vers les halles. Daniel l'attendait à l'endroit convenu; Baudruche le vit de loin, mais avant de l'aborder, le jeune homme parcourut les allées qui coupent les pavillons, scrutant de l'œil tous les recoins. Sûr alors que nul espion n'avait retrouvé la piste du fiancé d'Alice, il alla vers lui.

— La journée commence bien, dit-il, nous aurons de la chance.

Daniel sourit à cette prédiction qu'il accepta; et tous les deux se rendirent immédiatement dans un bureau de recrutement. Les rangs s'étaient éclaircis la veille parmi les éclaireurs de la Seine, braves jeunes gens qui avaient fait des prodiges, et peut-être commis des imprudences. Daniel demanda à remplir un vide, parmi ceux-là qu'on trouvait toujours au poste le plus dangereux. Il fut accepté, simplement, comme on acceptait toutes choses en ce moment-là. Il y a des heures si grandes dans l'humanité qu'on ne voit plus les hommes qui les traversent.

Baudruche étonna. En d'autres temps, il eût fait rire. Paris ne riait plus; il réclamait des armes, il demandait à sortir; il se plaignait de la mollesse de la défense, de l'inaction forcée à laquelle on le condamnait. Quelques-uns affirmaient que le gouverneur était devenu fou; d'autres, qu'il trahissait. La population, enfiévrée, haletante, follement héroïque, offrait de sortir en masse, sans exception de sexe ni d'âge, et de s'offrir, muraille vivante, comme une première enceinte à franchir, avant d'arriver à l'autre.

Et je vous assure qu'en offrant cela, elle ne plasantait pas. Elle pouvait rire sous la souffrance, la faim, le bombardement, la mort; mais rire quand la France étouffait, et quand on refusait à la grande agonisante le remède violent, et certain, la saignée générale, qui ne ferait pas la victoire dans le présent peut-être, mais sûrement la grandeur dans l'avenir! Non.

Cependant ce fut avec assez de peine que Baudruche obtint son admission parmi les éclaireurs, une place auprès de Daniel qu'il voulait servir avec la France, toute son ambition.

On le trouva bien jeune.

— Il n'y a pas d'âge pour la bravoure, répondit-il, et d'abord j'ai près de vint ans.

On lui montra sa main enveloppée.

— Ça? dit-il, je m'en fiche. Ma grand'mère disait toujours, quand j'étais petit, qu'elle me trouvait adroit comme un singe; je prouverai qu'elle avait raison.

Il s'empara d'un fusil, l'appuya sur son bras droit, et se servit habilement de la main gauche pour le charger.

— D'ailleurs, dit-il, les jambes n'ont rien à redire, et il faut toujours des messagers, tandis qu'on n'a pas toujours un cheval à leur donner.

Toutes ces raisons, avec la volonté bien arrêtée de marcher quand même, que montra le gamin, firent qu'on l'accepta.

Les deux jeunes gens devaient rejoindre le bataillon Poulizac, dont ils allaient faire partie le lendemain matin. Ils avaient un jour devant eux. Daniel voulut le consacrer à sa mère qui ne sortait pas de sa chambre, dans la crainte d'être reconnue par les émissaires du comte qu'elle savait nombreux, et dont les an-

goisses étaient mortelles pendant les absences de son fils. Baudruche avait bien l'intention d'en faire autant pour son aïeule ; mais il devait s'enquérir de ce qui s'était passé chez Mme Mathieu, prendre des nouvelles d'Alice, sans compter l'imprévu. Il n'arriva que fort tard, malgré les plus formelles promesses chez la grand'mère, qui le reçut en le menaçant de son manche à balai, et lui servit un plat merveilleux, pour lequel la pauvre vieille avait développé tout ce qui lui restait d'imagination et d'activité.

On en était au café, auquel on avait invité Mme Trotignon, quand arriva la Citoyenne. Baudruche racontait aux deux femmes tout ce qu'il avait vu chez le comte de Baurain, et toutes les deux l'accusaient en elles-mêmes, au moins d'exagération.

La Citoyenne, comme toujours, portait son bébé dans les bras ; elle montra l'enfant, qui passa de main en main. Baudruche voulait qu'il fût engraissé ; ce qui fit rire les trois femmes. Mme Mathieu lui avait donné deux rations de lait au lieu d'une ; la vache était peut-être reconnaissante aussi des bontés de la Citoyenne pour ses maîtres.

Baudruche, rassuré sur le sort de l'aveugle, à la place duquel l'*Ecumoire* avait été arrêté le matin, malgré ses protestations, on parla de toutes choses : de la guerre, de la famine, du froid et de l'avenir que chacun voyait tout noir. Puis, enfin, de Flora, la tante de Baudruche.

La Citoyenne raconta qu'elle était fruitière dans la rue de la Chaussée-d'Antin, quand Flora était femme de chambre chez Mariane Lafolie, une grande dame, disaient les uns, douteuse ajoutaient les autres, dans tous les cas bonne à ses serviteurs, et que Flora aimait de toute son âme.

— Est-ce que vous n'auriez pas, demanda Baudruche, entendu parler d'un coffret, quelle a donné à ma tante avant de mourir ?

— Oui, Flora me faisait ses confidences. Sa maîtresse n'était pas aussi heureuse qu'elle en avait l'air. Elle avait une petite fille elle faisait élever secrètement, parce qu'elle allait faire un rimariage, et avait peur que l'enfant fût un obstacle. Elle avait aussi un frère aîné qui l'avait élevée et dont elle avait grand'peur. Il dirigeait sa fortune et sans la laisser manquer de rien, prenait là-dessus sa part, paraît-il. De sorte que la chère femme avait con-

fié à un pauvre homme tout ce qu'elle avait pu mettre de côté, en valeurs et en bijoux, en cachette du frère. Quand Flora lui faisait une observation sur sa confiance, elle répondait : « Si l'honnêteté s'est incarnée sur la terre, c'est dans cette famille-là. » Elle confiait à cet homme, non-seulement sa fortune, mais encore son enfant. Lui seul savait où le trésor de la mère était caché. Un jour Flora entendit sa maîtresse lui dire : « Félix, j'ai de tristes pressentiments. Si je mourais, je vous recommande ma fille. »

— Il s'appelait Félix ? demanda Baudruche en réfléchissant.

— Oui.

— Et son nom de famille?

— Votre tante ne l'a jamais su. Il venait toujours le soir, on l'introduisait par l'escalier de service, et il entrait dans la chambre de madame par le cabinet de toilette.

— Est-ce que ma tante Flora ne l'a jamais vu ?

— Son visage était en partie dissimulé, soit sous l'ombre d'un bord de chapeau, soit par un cache-nez, ou un col de paletot qu'il relevait. Du reste, il venait rarement. Pourtant, une fois, Flora, dont la curiosité était bien excusable au milieu de tous ces mystères, entra brusquement, comme si elle ignorait sa présence, et vit son visage complètement découvert. Il acheva la phrase qu'il avait commencée, et la regarda sans le moindre embarras. Madame, au contraire, eut l'air d'être contrariée.

— Quel homme était-ce ?

— Plutôt jeune que vieux à ce que m'a dit votre tante, très brun, avec des yeux noirs, qui semblaient caresser. Sa voix était aussi fort douce.

— Ça serait fort ! murmura Baudruche.

— Cela vous intéresse ? demanda la Citoyenne.

— Figurez-vous, dit à son tour la grand'mère, que Flora m'a laissé un coffret, que sa maîtresse lui avait donné en mourant. Moi, un jour de l'an, je l'ai offert à Mme Trotignon que voilà, sans me douter, je l'avoue, de sa valeur. Il a été vendu cinq cents francs. Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que, depuis ce temps-là, plusieurs personnes sont venues me demander des détails sur le coffret : d'où il vient, à qui je l'ai vendu, si j'ai connu

la personne qui le possédait autrefois. Naturellement, ne sachant rien, je n'ai rien dit.

— Et maintenant que vous en savez davantage, grand'mère, je vous conseille de ne rien dire encore.

— Il doit y avoir un mystère dans ce coffret, dit Mme Trotignon. J'ai vu des choses aussi étonnantes que ça dans M. Dumas.

— Il n'y a rien du tout, repartit la Citoyenne. Comme l'époque de son mariage approchait, madame dit un jour à Flora : « Ma fille, je te donne ce coffret ; tu le prendras si je meurs. C'est un souvenir auquel je tiens, tu le garderas pour ne pas m'oublier. Flora protesta qu'elle n'avait pas besoin de ça pour se souvenir de madame, et quelques jours plus tard, elle avait oublié l'incident. La pauvre fille eut bientôt une émotion terrible : le jour même de son mariage, sa maîtresse fut assassinée au moment où elle allait prononcer le oui qui l'enchaînait. On dit que c'est un ancien amant qui s'est vengé.

— Flora en a été comme folle, dit la mère Baudruche.

— Je le crois bien, réplique Mme Trotignon, moi qui ne connais pas cette dame, j'en ai froid dans le dos.

— Alors, reprit la narratrice, on a rapporté madame en son hôtel et elle a nommé Flora, qui est accourue auprès d'elle. Il fallut les laisser seules. Aussitôt, madame, qui ne pouvait déjà plus parler, montra du doigt le coffret : « Prends-le... cache-le, dit-elle faiblement. » Flora obéit, et sa maîtresse eut un signe de contentement. Mais elle fit de vains efforts pour parler encore ; elle étouffait. Votre tante appela au secours ; l'agonie commençait. Tant qu'elle dura, la mourante ne quitta pas des yeux la poche où Flora avait caché le coffret.

— Ma fille ne m'a jamais donné tous ces détails, dit l'aïeule.

— Elle avait sans doute peur de vous inquiéter inutilement, grand'mère, repartit Baudruche.

— J'ai ouvert le coffret avec votre fille, reprit la Citoyenne. Nous avons cherché, il n'y avait rien dedans. J'ai pensé depuis que peut-être elle y avait enfermé un papier qui aura été volé.

— C'est bien possible, fit Mme Trotignon frissonnante. Et toi, Baudruche, tu ne dis rien. Que penses-tu de cela ?



Voilà ma réponse, dit-il.

— Ma foi, j'avoue que je nage en pleine eau trouble et que je n'y comprends absolument rien.

— Ce n'est pourtant pas la malice qui te manque.

— Oh ! il pense quelque chose, dit la grand'mère ; je vois ça à ses yeux qui courent et à son nez qui remue.

— Je pense, dit Baudruche, qu'il est tard, qu'il y a fort peu de

gaz allumé dans la rue, et que je vais accompagner la Citoyenne jusque chez elle.

— Tu es trop fatigué, dit la grand'mère, madame t'excusera.

Mais la Citoyenne avait saisi le coup d'œil du jeune homme, et pour le service qu'elle en avait reçu, elle eût voulu lui en rendre mille.

— Ma foi, dit-elle, si ce n'est pas trop abuser de votre obligeance, j'accepte ; car j'ai la vue très mauvaise, et le soir...

— Allons, dit Baudruche. Je ne sens plus la moindre fatigue.

— Reviens tout de suite, au moins.

— Oui, grand'mère.

— Je vais descendre aussi. Je t'attendrai chez Mme Trotignon. On fera du vin chaud pour ton retour.

— Ça mettra Sylvestre de bonne humeur, répondit la concierge.

— Plaignez-vous donc. Il vous a permis de dîner avec nous.

— Dame, répondit naïvement Sophie, ça lui fait sa part double, à ce pauvre chéri.

Baudruche descendit avec la Citoyenne. Mais à peine dehors, il lui dit :

— Je vous laisse. Vous m'excuserez.

— J'ai bien compris que c'était un prétexte, répondit la femme. Faites vos affaires, et si vous avez besoin de moi, ne vous gênez pas.

Baudruche prit en courant la rue des Filles-Dieu et tomba comme une avalanche dans la boutique de Guillaume Lapointe, gardée par Jérôme.

— Qu'y a-t-il? demanda celui-ci.

— Peut-être rien, peut-être beaucoup. Je n'ai pas encore eu le temps de réfléchir. Ah ! c'est qu'il vient de m'arriver une idée, voyez-vous, Jérôme, j'en suis tout bouleversé. Fermez la boutique pour que nous ne soyons pas dérangés. Nous causerons.

Cela ne fut pas long, et les deux hommes s'assirent l'un près de l'autre, et se mirent à parler bas, dans la boutique.

— Avez-vous là vos lettres, Jérôme ?

— Elles ne me quittent jamais, vous le savez bien.

— Nous allons encore une fois les examiner.

— C'est facile. Les voilà.

— Bon; celle-ci a été écrite par Marianne Lafolie, la maîtresse de ma tante Flora. Eh bien, à présent, je sais que cette dame qui craignait quelqu'un, cachait des valeurs et des bijoux chez un homme qu'on appelait Félix.

— Félix Radèze. Elle le dit dans sa lettre.

— Oui, mais ma tante Flora a vu l'homme, et a fait son portrait à une personne qui vient de me le dépeindre. Maintenant, elle a donné ce coffret à ma tante, lui disant de le garder en souvenir d'elle. Et le jour de sa mort, quand on l'a ramenée chez elle assassinée...

— Assassinée ! s'écria Jérôme.

— Oui, mais ce n'est pas bien intéressant. Il paraît que c'est un ancien amant jaloux qui l'a tuée. Occupons-nous plutôt de notre affaire que de la dame, dont la vertu et le désintéressement me paraissent douteux. Avant de mourir, elle a fait cacher le coffret par ma tante, et a tenu les yeux fixés, sur la poche de robe où il était, jusqu'à son dernier moment. Malheureusement, elle n'a pu parler davantage. Ma tante a supposé qu'il y avait là un papier et que quelqu'un l'aura enlevé. Le papier y était, mais elle n'a pas su le trouver. Jamais, après cette mort, personne n'a entendu parler de l'enfant, ni de la fortune.

— Félix Radèze a peut-être placé l'une et l'autre.

— Dans sa maison. C'est cette idée-là qui m'est venue et ne s'en va plus.

— Je ne comprends pas. Il est mort.

— Et s'il ne l'était pas?

— La chose a été constatée.

— D'après les déclarations du comte de Baurain. Mais nulle enquête n'a été faite à ce sujet. Un vieillard, atteint par les chevaux du comte, est mort chez lui, c'est possible. Mais il a pu lui faire écrire ou du moins signer ce qu'il a voulu. Depuis longtemps, Félix Radèze ne paraissait à sa boutique qu'à de rares intervalles.

— Supposeriez-vous donc que M. de Baurain et Félix Radèze ne font qu'un?

— Vous y êtes.

— Cette idée-là m'est venue aussi, mais je ne m'y suis pas arrêté parce que cela m'a paru impossible.

— Les deux écritures se ressemblent. Vérifions.

Ils ouvrirent le billet, laissé dans la boutique par le comte, et la lettre trouvée dans la commode de la mère Baudruche.

— Il y a des différences dans le détail, qui peut se modifier sans cesse, mais le fond est absolument le même.

— Ajoutez à cela que l'homme qui a tué en Amérique le frère de Gaston de Baurain, et tenté d'assassiner de même celui-ci, se faisait appeler Félix Dumont, et qu'il avait un frère portant le nom d'Anatole. Or, dans les renseignements que vous avez pris sur les Radèze, ne vous a-t-on pas dit que le frère poursuivi et noyé se nommait Anatole ?

— C'est vrai.

— Eh bien, comme il n'est pas probable que ces gens-là aient ressuscité, ils ne sont jamais morts ; il est seulement étrange que, changeant de nom de famille, ils aient gardé leurs noms de baptême. Il est vrai qu'ils étaient en Amérique, et devaient supposer que les Radèze n'y seraient jamais connus.

— Mais Félix Radèze était pauvre.

— Non, puisqu'il avait en dépôt le trésor de cette Marianne Lafolie. Et cette petite fille que, soi-disant, il a adoptée, n'est autre que l'enfant confiée à lui avec la fortune.

— Tout cela peut être, mais je m'y perds.

— Moi aussi par moment. Et pourtant je suis convaincu. De plus, le portrait qui vient de m'être fait de Félix Radèze, a plus d'un rapport avec le soi-disant comte de Baurain.

— Mais ceux qui ont vu Radèze, comme M. Lapointe par exemple, l'auraient reconnu.

— A ça, je ne vous répondrai qu'une chose : M. de Baurain m'a donné une chambre dans sa maison rue Sainte-Foy, j'ai causé souvent avec lui, et il est difficile de me tromper ; eh bien, je n'aurais pas reconnu mon propriétaire dans M. de Baurain, si je n'avais été prévenu par Rosalie, qu'il a dans la main une marque de brûlure. Cet homme a pour le déguisement un talent qui laisse loin derrière lui tous les détectives d'Angleterre et toute la police de France, si habile en cet art cependant.

Jérôme semblait abasourdi. Il suivait Baudruche dans ses raisonnements, dans ses déductions ; mais l'on eût dit que la conviction lui faisait peur. Il la repoussait.

— Qu'allez-vous faire ? demanda-t-il.

— Je pars demain. J'ai pris un engagement dans les éclaireurs avec M. Daniel, le fiancé de Mlle Alice Mathieu, et j'ai neuf chances sur dix de me faire casser la tête. Tout va donc reposer sur vous, Jérôme. La guerre finie, vous aurez à faire rendre justice à ceux que le hasard vous a livrés.

— Je ferai ce que je pourrai, dit Jérôme.

— Si vous craignez de manquer de forces, si la responsabilité vous semble lourde, adressez-vous à M. Samson, dites-lui tout. Il a entrepris une tâche difficile dont vous lui applanirez les difficultés : celle de rendre au vrai comte de Baurain son nom et sa fortune.

— J'aime mieux cela. Aussi bien, porter un secret tout seul, c'est lourd, la mort peut venir et l'emporter.

— A présent, me voilà tranquille, dit Baudruche. Si Paris en revient, j'aurai mérité de mamz'elle Alice un bon souvenir.

Il fit ses adieux à Jérôme.

Quelques jours plus tôt, ils avaient ensemble ouvert les portes de caves, derrière lesquelles ils espéraient découvrir le mystère entrevu. Mais ils n'avaient trouvé qu'une maçonnerie épaisse, solide, qui défiait toute idée de communication.

Baudruche rentra chez sa grand'mère, et fut tout surpris d'y trouver M. Samson.

— Il y a du nouveau ? demanda-t-il.

— Oui ; une chose grave.

— Qui donc court un danger?

— Personne des nôtres. Mais l'*Ecumoire* vient de mourir.

Baudruche eut un soubresaut de surprise.

— J'étais allé à Sainte-Pélagie, où on l'avait conduit, afin de savoir ce qui se passait là. Les gardiens me connaissent encore. En ce moment de trouble, on se relâche un peu de sévérité. J'entrai aisément. On me raconta qu'un aveugle, horrible à voir, qui voulait se faire passer pour un grand personnage, et qu'on avait amené là le matin, venait de succomber à une tentative d'empoi-

sonnement. Je demandai des explications, et voilà ce que j'appris : l'*Ecumoire*, arrêté chez Mme Mathieu, n'était pas depuis deux heures à la prison qu'il arrivait pour lui de l'argent, du vin, du chocolat et quelques autres provisions, très rares et très coûteuses en temps de siège. L'*Ecumoire* ne résiste pas à une bouteille, vous le savez ; il but presque d'un trait celle qu'on lui apportait, et fut pris aussitôt de coliques atroces auxquelles il succomba.

— Il ne faut pas demander d'où vient le coup, dit Baudruche.

— Sans doute, Félix Dumont, croyant tenir son ennemi, n'a pas voulu le laisser échapper cette fois, et a cru s'assurer de son silence par sa mort.

Baudruche parut tout soucieux.

— L'*Ecumoire* était une franche canaille, dit-il. Eh bien, vous ne croiriez pas que je me sens tout triste d'avoir contribué à sa mort.

— Si, je le comprends, quoique vous ne puissiez rien vous reprocher, mon cher Baudruche. Il n'y a qu'un coupable en cela, toujours le même, cet homme infernal qui frappe sans cesse, et que nulle justice ne peut atteindre.

— Pourtant, cette fois-ci, je crois que nous le tenons.

Baudruche raconta ce qu'il venait de raconter à Jérôme,

— Oui, dit l'ex-commissaire, vous pouvez avoir raison, et ma conviction s'accorde avec la vôtre, mais de toutes ces déductions, on ne peut tirer une preuve matérielle : la justice ne s'en contentera pas encore.

— Eh ! que lui faut-il donc, s'écria Baudruche, à votre justice, si avec tout cela, vous, moi et un tas d'autres honnêtes gens, nous prenons l'homme au collet et nous le lui amenons, en certifiant que c'est un misérable ?

— Des preuves, répéta M. Samson. Elles nous manquent toujours.

L'ex-commissaire et le gamin s'étaient enfermés pour causer dans la chambre de Jérôme. M. Samson rentra chez la mère Baudruche pour lui souhaiter le bonsoir.

Un grand bruit dans la rue, venant du côté des Halles,

monta tout à coup jusqu'au sixième étage, habité par les Baudruche.

Le jeune homme ouvrit la fenêtre et se pencha au dehors ; il vit une masse d'hommes se dirigeant vers la porte Saint-Denis, avec des armes et quelques torches. En même temps, des cris montaient, parmi lesquels on remarquait ceux-ci :

— Vive Flourens ! à bas Trochu !

— Je cours voir ce que c'est ! cria Baudruche, et je remonte vous le dire.

Il dégringola plutôt qu'il ne descendit les cinq étages, et se précipita au milieu de ceux qui passaient.

— Où va-t-on? demanda-t-il.

— A Mazas ! délivrer Flourens et les autres prisonniers. Ils nous mèneront aux Prussiens.

— J'en suis ! s'écria Baudruche, se mettant aussitôt en marche, et oubliant que M. Samson attendait son retour auprès de sa grand'mère.

Bientôt, il cria plus fort que tous les autres.

— C'est égal, disait-il, en arrivant rue de Lyon, si j'avais manqué celle-là, je crois que je me serais pendu.

XXXIX

UNE NUIT LUGUBRE.

La nuit était glaciale, quoique brumeuse. Par intervalles, le canon grondait sur divers points ; le bombardement s'était rapproché, moins fréquent et plus meurtrier, parce qu'il atteignait les rues plus peuplées des bords de la Seine.

Il y avait dans Paris une grande fermentation. Et pourtant, la population active, ayant à sa tête les prisonniers délivrés la veille, ne demandait qu'une chose : la sortie en masse. Mais l'on

aurait manqué d'armes pour cette masse. Que lui importait ? La fable des mille Philistins tués avec une mâchoire d'âne, celles des murailles d'une ville tombant au son de la trompette ennemie, ne sont pas tout à fait des fictions.

Il y a dans toutes les vies, aussi bien celle des peuples que celle des individus, une heure, un instant de toute-puissance, pendant lequel ils parlent comme la foudre et frappent comme l'éclair. Rien n'y résiste. Ces élans d'une volonté sainte sont les miracles de la force humaine. Le peuple de Paris se sentait capable de faire un de ces miracles-là. On mettait à son âme la camisole de force ; son impuissance faisait sa fureur, C'était sourd et menaçant. Dans le silence du recueillement, on entendait des bruits vagues et terribles, comme ceux qui roulent au fond de l'Océan, ou crépitent dans les entrailles de la terre avant les tempêtes. Le flot qui monte sous l'écrasement d'une montagne de flots, le volcan qui soulève la croûte terrestre avant de l'ouvrir, le cyclone qui traverse une forêt épaisse avant de dévaster les plaines, voilà ce que l'on percevait, ou plutôt ce que l'on ressentait. L'horizon était plein de ces gros nuages noirs qui portent avec eux l'épouvante, parce qu'on ne sait pas ce qu'ils jetteront en crevant. Les ténèbres se faisaient de plus en plus intenses, Paris menaçait de devenir une tombe, dans laquelle des vivants enfermés seraient forcés de se remuer.

Au dehors, beaucoup faisaient ce qu'ils pouvaient, quelques-uns plus. Ceux-là étaient moins malheureux, ils pouvaient agir, et de leurs désirs sortait encore une espérance. Un grand nombre eurent la chance d'y mourir. Ils furent les prédestinés.

Les généraux Ducrot et de la Roncière s'étaient emparés des positions prussiennes près du Bourget, où nos soldats pourtant n'avaient pu se maintenir.

Le premier occupait avec ses troupes la ferme de Groslay et Drancy ; on devait reprendre le lendemain l'attaque du Bourget, qu'avait gênée le brouillard, disait-on.

Plusieurs hommes de bonne volonté allèrent en reconnaissance; c'était dangereux, beaucoup s'offrirent. Les ténèbres étaient grandes, le silence complet ; quelques-uns se séparèrent du groupe et s'égarèrent. On marchait, serrés les uns contre les autres ; on



Il promettait au pauvre jeune homme le spectacle prochain d'une potence.

se disait un nom tout bas, on se serrait la main. Tout à coup, cinquante éclairs traversèrent l'espace, cinquante balles passèrent au milieu des éclaireurs, dont bon nombre furent atteints. Personne ne s'y attendait ; il y eût un instant de panique ; les uns s'enfuirent, les autres se couchèrent pour éviter une nouvelle attaque, quelques gémissements attestèrent les blessés. Puis, le silence se

fit plus lugubre ; on se chercha, on se réunit de nouveau, et l'on enleva les corps étendus, morts ou blessés, en reprenant le chemin de la ferme, avec plus de précautions encore qu'à l'arrivée.

Comme ils en approchaient, ils entendirent, assez loin derrière eux, quelques coups de fusils. C'étaient des retardataires, des égarés, ou bien encore quelques-uns de ces fous sublimes qui ne savent pas revenir en arrière, même au bord des abîmes qui s'ouvrent ou de l'Océan qui monte.

En arrivant, on se compta. On ramenait huit blessés, et il manquait six hommes. Parmi ceux-ci, Guilaume Lapointe et deux nouveaux engagés volontaires : Daniel et Jean Baudruche. Maximilien était là. Dans l'empressement du retour, il soutenait un blessé et n'avait pu s'occuper de son ami.

Nous avons vu les deux jeunes gens, faits prisonniers à Chateaudun, une heure après la prise de possession des ruines de la ville par les Prussiens. Adrien de La Coste l'avait été avant eux, en tombant sur une barricade, d'où on le releva comme on relève un cadavre. On le crut atteint mortellement.

Il n'en fut rien pourtant, et pendant les jours qui suivirent, ses deux compatriotes eurent la joie de suivre à l'ambulance prussienne, les progrès de sa guérison qui devint bientôt probable. Mais Guillaume prisonnier ne faisait pas l'affaire de l'ennemi, qu'il servait en conscience, comme il était payé, pour cela. On lui proposa la fuite. Fuir seul pouvait donner des soupçons et ébranler la confiance de Max ; on lui laissa la liberté d'emmener celui-ci. Alors, l'ex-journaliste entreprit une comédie en action, digne de toutes celles qu'il avait déjà jouées. Il découvrit un passage peu gardé, gagna à prix d'or un factionnaire, et proposa la fuite à son ami qui crut naïvement à tout cela. L'aventure souriait à Max; mais pouvait-on abandonner Adrien de La Coste ? Ne valait-il pas mieux attendre une autre occasion, qui se représenterait peut-être quand le blessé serait guéri ?

Guillaume craignait, disait-il, que l'occasion ne se représentât jamais.

Les deux jeunes gens firent leur confidence à Adrien ; celui-ci exigea leur départ.

— Penser à moi, dit-il, quand vous pouvez servir la France, c'est presque criminel...

Ils l'abandonnèrent par devoir, ce dont Guillaume se montra encore plus attristé. Et la nuit suivante, avec des précautions feintes du côté du journaliste, ils quittèrent le camp prussien.

Leur odyssée les fit célèbres parmi les enfants de Paris, et leur audace en devint plus grande encore.

Voilà comment ils purent se retrouver sous la capitale, en face de l'ennemi qui la menaçait.

Max, qui craignait toujours le désespoir de Guillaume, voulut repartir à sa recherche, deux autres jeunes gens se joignirent à lui ; le brouillard devenait de plus en plus intense, on ne se voyait pas en se touchant. Rien de plus lugubre que ces ténèbres qui ressemblent au vide. Ils étaient à peine partis, que Baudruche, hors de lui, ruisselant de sueur malgré le froid, sans fusil, sans képi, se précipitait dans le bâtiment, où se trouvait réunie une partie du bataillon.

— Le général ! cria-t-il. Il faut que je parle au général.

— Qu'y a-t-il ? qu'avez-vous ? expliquez-vous ? que l'on comprenne.

— Non, c'est impossible, au général seulement. Ah ! le misérable ! le scélérat ! un Français !... un soldat !

Il trépignait, il pleurait, il avait comme des grincements de dents.

Le jeune et intrépide lieutenant Ruel, celui-là même qui devait être tué le lendemain, et qui avait accompagné les hommes dans cette reconnaissance, rendue impossible par la brume, s'avança vers Baudruche.

— Je suis pour le moment votre chef, dit-il, que vous est-il arrivé ? parlez sans crainte. Nous sommes ici tous frères, nous marchons ensemble, et nous n'avons rien de caché les uns pour les autres.

— Vous le croyez, ça doit être, reprit Baudruche avec un désespoir presque enfantin. Mais l'on vous trompe, on vous trahit. Il y a un Judas parmi vous qui vend tous les autres à l'ennemi. Puisque vous voulez savoir, voilà ce que j'ai à dire.

Il y eut parmi tous les éclaireurs présents un murmure d'indi-

gnation, presque de menace. Baudruche tourna la tête, les regarda tous les uns après les autres, et ajouta :

— Oh ! ce n'est pas un de vous autres. Celui qui trahit, qui vous a désignés aux Prussiens, qui les a conduits sur le chemin que vous suiviez, ne saurait être ici encore. Il prend des ordres là-bas.

Il ne manquait plus que cinq hommes, Baudruche étant rentré. On ne pouvait compter ceux qui venaient de sortir, parmi ceux qu'on pouvait soupçonner.

— Précisez, dit le lieutenant.

— J'allais avec les autres, mon officier, sans trop savoir pourquoi, par exemple, car, par ce coquin de brouillard, le diable lui-même n'aurait pas vu son chemin. Mais ceux qui croyaient le connaître marchaient devant, je crois que vous en étiez, mon lieutenant; et je suivais de confiance, d'autant plus que M. Daniel disait : Allons ! et que j'ai promis à m'amzelle Alice d'aller où irait M. Daniel.

— Arrivez au fait, je vous prie.

— On allait fort doucement, comme vous savez. Pourtant mon pied rencontra une pierre, et comme le brouillard de la nuit rendait plus glissante la gelée du jour, je m'étendis de tout mon long sur le chemin. Nous marchions sans doute des derniers, M. Daniel et moi, car je me trouvai seul, et j'entendis très distinctement le bruit de tous vos pas sur la terre. J'avais de la peine à me relever à cause de ma main malade qui avait frappé sur un caillou et m'occasionnait une vive douleur. On parlait bas tout près de moi, sur le côté de la route. Je me traînai, tant bien que mal, vers ceux qui me semblaient ainsi faire du mystère. Etait-ce des nôtres? était-ce des ennemis? Les premiers mots que j'entendis furent ceux-ci : — « Couchez-vous. Une balle pourrait s'égarer jusqu'ici. » Aussitôt, tout se perdit dans la fusillade que vous savez.

— Ce sont des Prussiens que vous avez entendus, dit le lieutenant.

— Je voulais le croire comme vous, mon officier, mais les battements de mon cœur me disaient le contraire. Et pourtant, je suis resté là, malgré mon inquiétude pour tous les nôtres, que

j'entendais courir ou se plaindre, selon qu'ils étaient ou non blessés. C'est que, voyez-vous, le matin, M. Daniel m'avait dit : « Baudruche, entre le service de la France et le mien, n'hésitez jamais. » Or, il me semblait que le service de la France, c'était d'éclaircir ce que je venais d'entrevoir, et, pour obéir à M. Daniel, je restai.

— Alors, que se passa-t-il ?

— Rien, tant qu'on entendit nos soldats qui se cherchaient et battaient en retraite. Mais sitôt que le silence fut rétabiit, une des deux voix dit tout bàs.

— On ne saura que demain le nombre des morts. A quelle heure, demanda l'autre, sortira demain la première reconnaissance? — Un détachement de cent hommes doit partir de la ferme un peu avant le jour. — Vous en ferez partie ? — Certainement. Je conduirai les recherches. — Vous avez bien compris où sera l'embuscade? — Au carrefour. Ils y passeront.

Le frémissement qu'eut Baudruche en disant ces mots gagna les hommes qui l'écoutaient. Il n'y avait pas à douter. On se regardait avec épouvante. On commençait à chercher le nom de ceux qui étaient restés dehors, lorsque rentra Guillaume Lapointe. Personne ne songea à le soupçonner, pas même Baudruche; il avait donné tant de preuves de son courage et de son patriotisme! On lui raconta l'aventure, il chercha avec les autres qui pouvait être ce grand coupable et, à l'avance, le condamna sans pitié.

Il n'y avait plus que quatre hommes dehors, et parmi eux Daniel. Il ne vint pas à l'idée de Baudruche que le fiancé d'Alice pût être accusé.

— Savez-vous d'où sont partis les coups de fusil qu'on a entendus? demanda le lieutenant.

— J'ai tiré le premier, croyant distinguer une ombre en face de moi, on m'a répondu par les autres. Mais je m'étais mis à l'abri derrière un tronc d'arbre qu'ils ne pouvaient voir, ils ne me firent pas une égratignure. Ah ! quand je pense que c'est peut-être le Français qui m'a tiré dessus, voyez-vous, mon lieutenant, j'y vois rouge, et si je le tenais, c'est sûr, je l'étranglerais. Enfin, pour finir, mon lieutenant, le gueux a promis que demain, aux

avant-postes, histoire de causer un peu comme font quelques soldats, quoique vous l'ayez défendu, et vous avez raison, il donnerait à l'autre de nouvelles instructions.

Le murmure d'indignation des éclaireurs se changea en menaces et en colère.

— Avant demain, dit le lieutenant, nous aurons découvert le traître; il le faut.

Chacun en fit le serment.

— J'en savais assez, reprit Baudruche; je me relevai pour rejoindre les camarades, si c'était possible, et je me heurtai dans le brouillard à un homme qui voulait me saisir. J'eus peur, car si je me laissais prendre, demain vous tous, et monsieur Daniel avec, vous pouviez être conduits à votre perte par le scélérat dans lequel vous ne voyez sans doute qu'un brave soldat, un ami, un frère. Alors, je lâchai mon fusil, me débattant sans mot dire plus que celui qui s'était emparé de moi. Je réussis, je pris ma course, et me voilà.

Encore une fois, Baudruche avait préjugé de ses forces; il pâlissait et chancelait. On le fit asseoir.

— Faites l'appel, dit le lieutenant.

Il fallait savoir le nom des quatre absents.

Mais à peine avait-on commencé, qu'un nouvel arrivant réduisuit le nombre à trois.

Dans la pièce voisine on entendait se plaindre les blessés, livrés aux soins du chirurgien et des infirmiers.

Baudruche avait oublié sa faiblesse pour se précipiter vers la porte où venait d'apparaître Daniel. Mais il s'arrêta pris de saisissement, à la vue du fiancé d'Alice, plus pâle et plus défaillant qu'il ne l'était lui-même un instant plus tôt.

— Vous êtes blessé ! s'écria-t-il.

— Rassurez-vous. Cela ne sera rien. Une balle dans l'épaule. On l'extraira, et tout sera dit.

— Comme vous y allez. Et mam'zelle Alice, elle dira que c'est ma faute, et le pire c'est qu'elle aura raison.

— Rassurez-vous, dit Daniel avec un sourire, que son extrême pâleur faisait plus doux et plus triste encore, je me charge de la convaincre.

Le lieutenant vint lui-même soutenir Daniel, pour le conduire dans la salle où l'on avait installé l'ambulance, Baudruche l'y suivit.

Depuis que le gamin avait prononcé le nom d'Alice, Guillaume regardait Daniel avec une attention étrange. Quand tous les deux furent de l'autre côté de la porte, il dit :

— Je ne connais pas cet homme. Qui est-il donc ?

— Un volontaire d'aujourd'hui.

— Si vraiment il y a parmi nous un traître, comme l'affirme cet enfant, faites garder celui-ci à vue, lieutenant, je vous le conseille.

La porte se rouvrit brusquement, et Daniel reparut. Il n'était plus pâle, il était blême ; ses lèvres disparaissaient dans l'uniformité de son teint, ses membres tremblaient, et ses dents s'entrechoquaient sous une émotion violente. Baudruche le soutenait d'un côté; de l'autre, le médecin qu'il avait entraîné.

— Qui a parlé ? demande-t-il.

— C'est moi, fit Guillaume, avec une certaine insolence.

— Lieutenant, dit faiblement Daniel, faites arrêter immédiatement cet homme ; il trahit ses frères, il vend sa patrie, il mérite la mort.

L'ex-journaliste eut un éclat de rire.

— Il a entendu ce que je viens de dire, fit-il.

Max qui revenait, à bout de recherches et dévoré d'inquiétude, avait, en entrant saisi l'accusation. Il alla droit à Daniel :

— Vous mentez, dit-il.

Le jeune homme le regarda, profondément triste et répondit :

— C'est bien, ce que vous faites-là, vous le devez puisque vous êtes son ami. Mais devant Dieu, devant la France et devant mes frères d'armes, je le répète et je l'affirme : Cet homme est un traître. Vous qui l'aimez, pardonnez-moi l'accomplissement de ce douloureux devoir.

Presque tous ceux qui étaient là demeurèrent incrédules, et le témoignèrent par leur silence. Quelques-uns, dans leur âme, accusèrent Daniel, ce nouveau venu, qui osait attaquer l'honneur d'un homme dont tous les actes étaient autant de démentis à lui donner, dont le courage, l'héroïsme, l'audace avaient effacé pour

ses compagnons d'armes la page flétrissante de son passé.

Guillaume Lapointe se croisait les bras, et riait. Max eût mieux aimé de l'indignation, de la fureur. Ce calme ironique lui faisait mal.

— Je donnerai des épreuves, dit Daniel.

Cette fois le rire de Guillaume fut éclatant. Il traversa la nuit sombre, comme un de ces cris fatals qui annoncent le malheur. Chacun en frissonna. Daniel reprit :

— Il vous a trahi à Châteaudun, en vous trompant sur les forces de l'ennemi, et en lui faisant connaître les vôtres. Il a trahi partout où il a passé avec vous.

— Et c'est lui alors qui a encore trahi tout à l'heure, et nous a fait assassiner, s'écria Baudruche. Ah! monsieur Lapointe, ajouta-t-il, un enfant du quartier! Est-ce donc possible? mon Dieu! mon Dieu!

Il eut un sanglot.

— Vous êtes fous, dit Max.

Guillaume haussa les épaules.

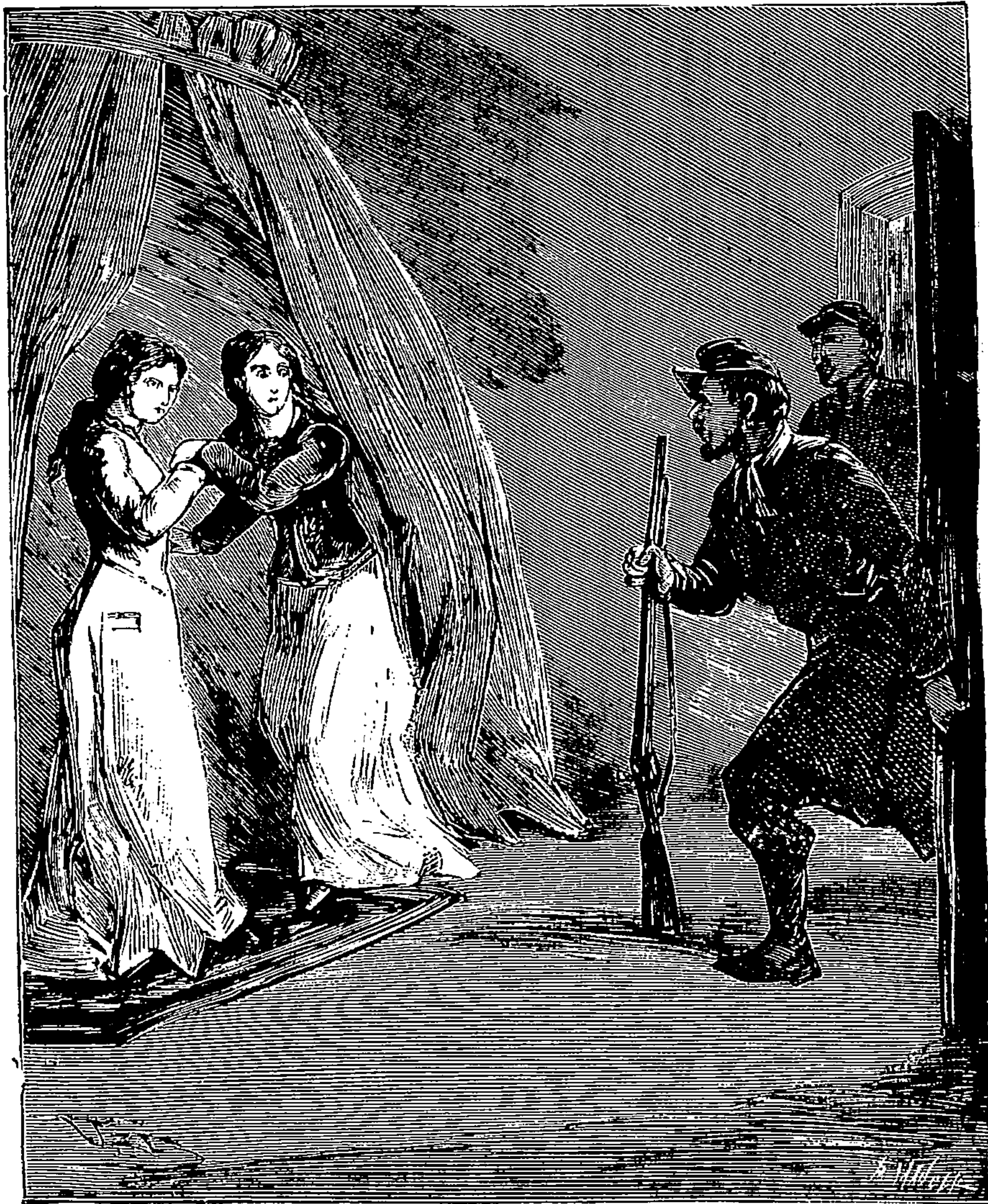
— Demandez donc à monsieur, fit-il avec avec dédain, où il a puisé ses renseignements.

— J'étais chez le prince royal de Saxe, répondit tranquillement Daniel, quand vous lui avez vendu le plan du général Ducrot; et je vous ai reconnu tout à l'heure à la voix. Il y a des accents qui ne s'oublient point.

Le jeune lieutenant ne disait pas un mot, ne faisait pas un geste. Il écoutait, grave, sombre, recueilli, cette discussion d'où allait sortir la lumière. Tous ses hommes en faisaient autant. La voix éclatante et sardonique de Guillaume, la voix douce et affaiblie de Daniel résonnaient dans le silence le plus absolu.

— Et que faisiez-vous chez le prince de Saxe? demanda l'ex-journaliste, de plus en plus ironique.

— J'étais prisonnier. Ses gens s'étaient emparés de ma mère et de moi, au moment où nous cherchions à rentrer dans Paris. Je ne suis pas Français, messieurs, ajouta Daniel, en s'adressant à ses compagnons d'armes, comme sujet américain, j'ai été relâché et, mon père adoptif étant de Paris, j'ai cru de mon devoir d'offrir mon bras à la France.



On trouva des femmes éplorées.

— Mam'zelle Alice a bien raison d'aimer cet homme-là, dit Baudruche; elle n'en trouverait pas de plus brave ni de meilleur.

Cette étrange diversion fit murmurer. Mais Daniel, sentant bien qu'il ne pourrait plus longtemps se tenir debout, reprit :

— Fouillez-le. Et si je mens, ou si je me trompe, punissez-moi.

Guillaume, cette fois, tressaillit. L'injure était sanglante. Il jura qu'il ne se soumettrait point à l'humiliation.

— Mon ami, lui dit Max avec douceur en lui prenant la main, qu'il serra dans une douce étreinte, prouver son innocence n'est jamais déshonorant, et confondre le mensonge est digne; réponds à l'injure par une preuve. La honte en reviendra à celui qui t'accuse.

Guillaume arracha sa main de la main de son ami, et la porta à sa poitrine, où il saisit un petit poignard. Max vit le mouvement et l'arme. Un doute, le premier, traversa son esprit.

— Le suicide te ferait coupable, dit-il tout bas. L'innocence ne se tue pas.

Le rire de Guillaume devint sinistre. Il ne voulait pas se tuer, mais fuir pour passer à l'ennemi. Se venger en fuyant lui eût été doux.

Au moment où deux hommes s'avançaient vers lui, pour exécuter un ordre que venait de donner le lieutenant, il les écarta d'un mouvement brusque et inattendu, et se jeta sur Daniel, le poignard à la main.

Mais Baudruche, attentif, avait vu le regard de l'ennemi et deviné son intention. Il était devant Daniel avant Guillaume, et, le bras levé pour saisir l'arme de l'assassin, recevait le coup destiné à un autre.

— Bien visé! dit-il en montrant son bras, que le poignard traversait de part en part. C'était pour la gorge de M. Daniel, mais je l'ai saisi au vol. Attrape!

La joie d'avoir réussi lui faisait un instant oublier le reste. Il ne résista pas à la tentation d'envoyer à Guillaume son moqueur éclat de rire, avec sa mimique expressive de gamin de Paris. C'était la récompense qu'il se décernait à lui-même.

— Cet enfant est héroïque, murmura le lieutenant Ruel.

Le brocanteur, journaliste, traître et assassin, comptait sur le désordre qu'allait occasionner sa tentative pour s'enfuir. Mais le lieutenant avait fait un signe, deux hommes lui barrèrent le chemin. Daniel s'affaissait. Le médecin voulut le faire rentrer dans la salle des blessés.

— Un instant encore, monsieur, dit le jeune homme. On pourrait avoir besoin de moi. Un peu d'eau seulement.

Baudruche avait seul retiré le poignard de son bras, et l'essuyait avec soin.

— Souvenir, dit-il en le plaçant à sa ceinture.

Cette fois, on n'hésita plus à fouiller Guillaume Lapointe, qui fut complétement déshabillé. Max assistait, pâle et tremblant, à cette triste cérémonie. On eût dit un coupable, tant son angoisse était visible. Les poches des habits furent retournées, on n'y trouva pas le moindre papier.

— Cela m'étonne, dit Daniel à Baudruche, qui s'était assis par terre, ne pouvant plus se tenir debout.

Le gamin se traîna vers la défroque de Guillaume, et reprit l'examen abandonné par les autres.

Sur le corps, l'ex-journaliste portait une ceinture ; on la lui enleva et on l'ouvrit; il en tomba, au grand ébahissement de tous, une véritable fortune : des billets de banque et des rouleaux d'or.

— D'où vient cela ? demanda sévèrement le lieutenant.

— Demandez-le à Max, répondit Guillaume, avec une assurance pleine de défi : il m'avait défendu de l'accepter.

L'ami eut un cri de joie. Il venait d'avoir peur.

— C'est le prix, dit-il de l'acquisition de son journal par M. de Baurain.

— Combien M. de Baurain a-t-il acheté? demanda le jeune Ruel, toujours froid et calme.

— Cent mille francs.

— Comptez, dit le lieutenant.

— Tiens! tiens! fit Baudruche, en montrant quelques pièces qu'il venait de ramasser, M. de Baurain qui paye ses dettes avec de l'or prussien.

Max devint blême; ses dents s'entre-choquèrent; il fut pris d'un tremblement involontaire, fort douloureux. Si Guillaume l'eût accusé d'être son complice, son trouble l'aurait condamné.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda un des éclaireurs.

— J'ai froid, répondit-il.

Son front brûlait, malgré l'ombre qui s'y était répandue.

Guillaume aussi venait de tressaillir à cette découverte. On lui

avait dit le payer en or français et c'était la vérité ; quelques pièces seulement s'étaient glissées parmi les autres.

Baudruche cherchait toujours. De ses deux bras malades, — car c'est le gauche que Guillaume avait frappé, — il remuait, secouait, palpait, avec une pantomime de désappointement qui eût fait rire en tout autre moment. Et il jetait à Daniel des regards désespérés, tandis que ceux du jeune homme semblaient dire : Cherchez encore.

— Je n'ai jamais regardé, dit Guillaume, l'or que m'a donné M. de Baurain ; ces rouleaux viennent d'être ouverts pour la première fois.

Le lieutenant dédaigna de répondre. Un cri de Baudruche l'en eût empêché, du reste.

Rien ne saurait rendre l'expression de haine du visage de Guillaume Lapointe, à la vue d'un papier que le gamin tenait en l'air, répétant avec un accent de triomphe :

— Voilà ! voilà ! dans le collet de l'habit. Çà y était.

— Cet enfant est payé pour mentir, s'écria Guillaume.

— Vous savez donc ce que contient cet écrit, monsieur, que vous le niez ? dit Ruel. Quant à sortir du collet de votre habit, j'ai vu.

Lui-même était fort pâle, en lisant le laisser-passer signé : *Prince royal de Saxe.*

Le devoir de Daniel était rempli ; il s'évanouit complètement. On dut l'emporter à l'ambulance.

Le lieutenant Ruel alla prévenir ses chefs. Un conseil de guerre fut organisé sur l'heure. On eut toutes les peines du monde à maintenir l'ordre ; les éclaireurs, exaspérés, voulaient massacrer le traître qui les menait à la mort quand ils croyaient marcher avec lui au combat. Ils étaient encore sous le coup de la dernière trahison ; trois hommes manquaient de cette nuit-là, et, parmi les blessés, plusieurs devaient succomber.

Guillaume fut condamné à mort, après dégradation militaire.

L'exécution suivit le jugement.

La dégradation militaire est la chose la plus infamante et la plus douloureuse qu'on puisse voir. La mort sans elle pourrait être grande, même pour le coupable ; la dégradation la fait hon-

teuse. Les balles du peloton d'exécution tuent le corps, la dégradation tue l'honneur, tue l'âme. De l'homme, les fusils n'atteignent plus que l'enveloppe.

Le bataillon doit assister à la dégradation de l'un des siens. Max ne voulut point se soustraire à cet horrible devoir; le courage lui manqua avant la fin. Il se cacha, en sanglottant, sur l'épaule d'un camarade, qui eut pitié de lui et le laissa faire.

Guillaume sortit de la ferme, sous la garde de ses compagnons de la veille, qui songeaient encore en frissonnant à ses actes de bravoure, à son courage de soldat. On n'avait pas le temps d'établir et de consolider un poteau; il fut attaché à un arbre voisin, qu'on entoura de torches. Puis, les hommes désignés par le sort prirent leur place.

— Que faut-il faire de votre argent? demanda un fourrier qu'on avait chargé de le ramasser.

— Max! cria Guillaume, je te le donne.

Il y eut, derrière le peloton d'exécution, un cri de protestation et de honte.

— A moi! l'argent de l'ennemi. Jamais!

Ce cri du cœur, cette injure involontaire fut le dernier, et sans doute le plus sensible outrage pour Guillaume, car il courba la tête et sa lèvre, devenue livide, cessa d'être sardonique.

Quelques instants plus tard, l'honneur militaire des enfants de Paris était satisfait, et la France vengée.

Les torches éteintes, on aperçut à l'horizon les premières lueurs de l'aube.

— Et maintenant, mes amis, s'écria le lieutenant Ruel, faisons, à force d'héroïsme, oublier à la patrie la honte qu'elle a subie dans l'un de ses enfants.

Il tint parole, et fut blessé à mort ce jour-là. Maximilien n'eut pas le même bonheur. Il est étrange de voir comme la mort fuit aisément ceux qui la cherchent. Peut-être outre-passent-ils les limites où elle peut les atteindre. Il y a des héroïsmes qui sont hors la loi du destin.

Les blessés, en grand nombre, furent dirigés sur Paris. Daniel eut une grande joie, il revit l'abbé Périn.

Déshabitué de la paresse, le brave chapelain de Fauconville

n'avait pu rester inactif, après le départ de son protégé pour l'Amérique. Le dévouement est un despote qui décrète, à ses heures, des lois qu'on doit suivre ; et l'abbé s'était fait l'esclave du dévouement. Depuis le commencement de la guerre, on le trouvait sur tous les chemins où passait la souffrance. C'est lui qui, la veille, avait été reçu par une fusillade, en se présentant comme parlementaire devant le camp prussien, le drapeau de Genève déployé, la croix rouge flottant au vent. Il avait rejoint le corps d'armée qui occupait Groslay, et se chargea de diriger les ambulanciers qui ramenaient les blessés à Paris.

Il est inutile de dire que Daniel et Baudruche se firent conduire, avec leurs camarades blessés comme eux, à l'ambulance dont Alice avait fait sa résidence.

Qui pourrait dire les joies douloureuses de ce retour, les larmes éclairées de sourires, les tendresses traversées d'amertume ? Ceux qu'aimait la jeune fille étaient vivants ; elle eût comme eux oublié leurs blessures. Mais celles de la patrie ne pouvaient se fermer aussi vite. La France était vaincue, et Paris aux abois parlait de capituler. Que dis-je ? On en parlait pour lui et bien bas. On n'osait avouer à cette populace de héros, que la patrie n'acceptait point l'hécatombe qu'elle voulait lui offrir.

Les deux blessés eurent la fièvre, c'était inévitable. La blessure de Daniel était plus grave ; mais Baudruche étant moins fort, le danger de son côté se faisait peut-être plus grand. Assise entre les deux lits, pour aller sans cesse de l'un à l'autre, Alice semblait être l'ange protecteur de ces deux existences aimées, que l'abbé Périn recommandait à Dieu.

C'était la deuxième nuit depuis leur arrivée ; la jeune fille dormait un peu pour la première fois, sur sa chaise. Elle les avait regardés et les avait vus calmes. Tout à coup, elle crut s'entendre appeler à voix basse, et fut debout. Baudruche était assis sur son lit. Il semblait écouter quelque chose au loin. A la lueur de la lampe de nuit, dont le pâle reflet éclairait vaguement son visage, on lisait de l'épouvante dans son regard.

— M'amzelle Alice, dit-il comme un souffle.

— Qu'avez-vous, mon ami ? Vous frissonnez.

Il écouta encore. Puis, se resserrant contre la jeune fille :

— Je n'entends plus le canon, dit-il; ça me fait peur.

Alice garda le silence. Elle savait la triste nouvelle.

Alors il se redressa, la regardant en face, et dit rudement:

— Mais répondez donc !

Elle le prit dans ses bras, le berçant sous un baiser.

— Taisez-vous, dit-elle. Il y en a qui vont mourir; il ne faut pas qu'ils sachent...

— Ah ! que ceux-là sont heureux ! sanglota le gamin.

Et sur le sein d'Alice, ils pleura toutes les larmes que contenait son âme.

XL

DEUX CHAMPIONS EN PRÉSENCE

Contrairement à l'avis de son frère, le vicomte René de Baurain était de retour à Paris. Le comte eût préféré qu'il attendît quelques jours encore. Mais il avait hâte d'étaler son bonheur, et Mathilde, non moins impatiente que lui, poussait ce retour qui lui promettait le titre envié de vicomtesse de Baurain. Elle reprit possession de l'hôtel de Jéhennes, et le préfet de S... reparut avec l'auréole du prisonnier de guerre, et les sympathies acquises à tous ceux qui avaient souffert du joug prussien.

Ils n'avaient pu vivre tous les deux pendant six mois, seuls, loin de toute contrainte, sans qu'il en résultât une intimité complète. Peut-être Malthilde n'y eût-elle point consenti, si elle n'avait eu en sa possession l'acte qui la faisait propriétaire de Fauconville. Mais que risquait-elle en donnant une preuve d'amour à son futur époux ? Elle le sentait son esclave, et sa beauté, plus resplendissante que jamais, lui assurait sa constance. Ils durent se séparer pour ne pas inspirer de doutes sur la captivité du vicomte, et rentrèrent l'un après l'autre dans la

capitale, où bientôt se répandirent les bruits de leur prochain mariage.

Le comte n'était point guéri de son fatal amour pour sa pupille; sa passion, engourdie par l'absence, se réveilla terrible en revoyant Mathilde. Il eut le courage de lui imposer silence, mais la jeune fille, qui l'avait depuis longtemps deviné, semblait se faire un jeu des tortures de celui qu'elle appelait son bienfaiteur. Elle l'entourait de caresses, le remerciait de ses joies dont elle le forçait à entendre les confidences, se vengeant ainsi d'avoir été son esclave, et surtout de lui avoir livré le testament de la duchesse de Fauconville. Ses sourires étaient des coups de poignard, ses baisers des déchirements; elle le savait, et prodiguait sourires et baisers.

Lui aussi voulait hâter le mariage qui lui permettrait de ne plus la voir, en lui enlevant le rôle de protecteur.

A ce supplice de tous les jours venaient se joindre quelques inquiétudes. Il ne recevait pas de nouvelles d'Amérique; plusieurs télégrammes, envoyés depuis la fin du siège à James Stoll et à Joseph Khun, étaient restés sans réponse. Ce silence étrange lui semblait menaçant. Il songeait à partir.

Le préfet de S... s'opposait à ce départ.

— Cela retarderait mon mariage, disait-il, et Mathilde est impatiente.

Le comte céda; mais il était soucieux. Il rendit compte à son frère, qui l'écouta à peine, de tous ses travaux de spéculation sur la détresse de la France et la misère du peuple parisien; il avait augmenté sa fortune de six millions.

— Il te fallait une dot, dit-il, je te l'ai faite.

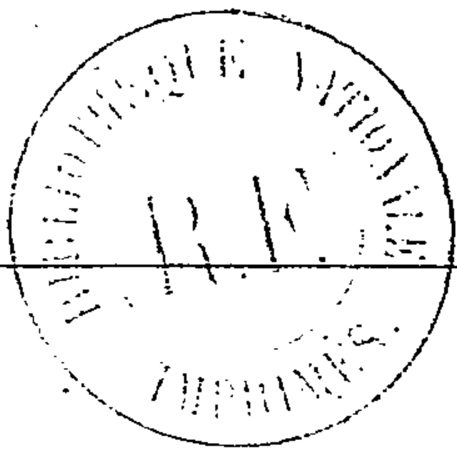
— Moi, toujours moi! dit le vicomte. Est-ce que tu ne vas pas enfin te reposer?

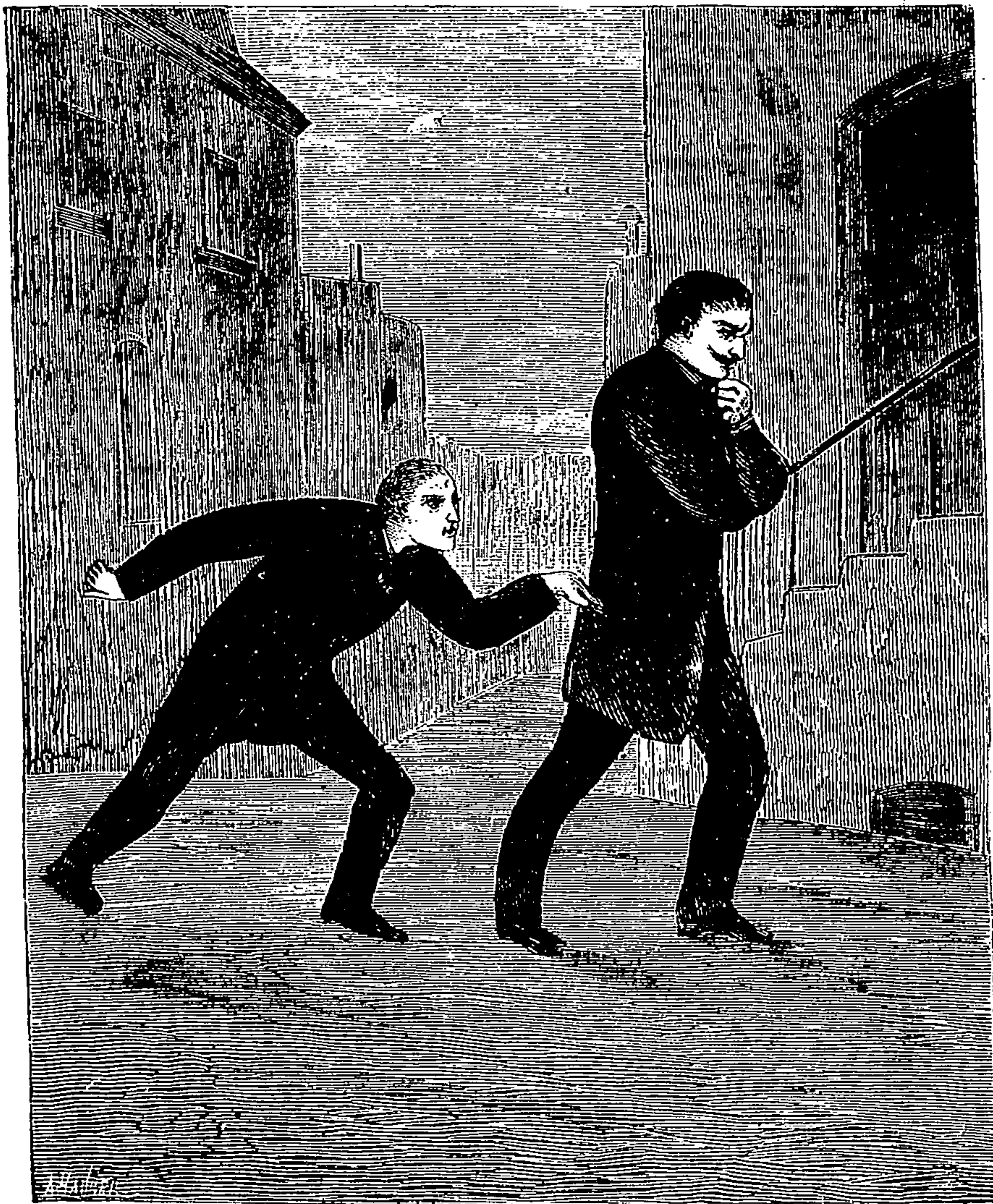
Le comte soupira.

— Frère, tu souffres?...

Le vicomte avait déjà oublié que son frère aimait Mathilde. Pour lui, le sacrifice était chose inconnue; Gaston n'avait pu avoir qu'un caprice, puisqu'il y avait renoncé si aisément.

— Non; mais il reste quelques points sombres sur ta destinée, je veux les éclaircir.





Il lui fourra quelque chose profondément, mais légèrement, dans la poche de son paletot.

— Je suis le plus heureux des hommes.

— Il faut que tu le sois toujours.

— Tant que tu seras là, puis-je donc souffrir ?

— Je ne le crois pas. Mais la mort peut me prendre, et il faut que je la suive en paix. As-tu envoyé ta démission ?

— Oui ; motivée par ma mauvaise santé. Après six mois

de captivité, cela ne demande pas d'autre explication. Ces bons habitants de S... vont me plaindre de toute leur âme, j'en suis sûr.

Le vicomte n'éprouvait pas un remords, pas un regret, n'avait pas un souvenir pour ceux qu'il avait fait massacrer.

— Je leur ai adressé, ajouta-t-il, des adieux touchants, pathétiques, qui vont me rendre légendaire et faire pleurer au moins deux générations

— Et maintenant, que désires-tu encore, René ?

— Rien pour l'instant, je l'avoue. Les six mois que je viens de passer dans une liberté absolue, sont les plus beaux de ma vie. L'existence paisible est décidément celle qui me convient.

Le comte sourit ; il pensait : jusqu'à ce que tu t'en lasses. Mais alors, je serai là comme toujours, et j'aviserai.

Pour cet homme, il n'y avait qu'un être dans l'univers, mais il y en avait un dont son orgueil, autant que son amour, décrétait la destinée.

— Je crois que tu peux vivre désormais en paix à Paris ; l'aveugle est mort.

— Enfin ! fit René.

— Il fallait en finir. Cette existence gênait la nôtre, et de nouvelles hésitations nous eussent perdus. Mais cet homme a laissé ici des souvenirs, des attaches dont je dois encore me défier.

— Que peuvent les autres, lui n'étant plus ?

— Ce Daniel, un fils naturel de mistress Donathan, espérait sans doute hériter, s'il parvenait à prouver l'identité de l'aveugle, de cette immense fortune si péniblement amassée pour toi. De là son acharnement. Il est parti pour l'Amérique au commencement du siège, et j'ai donné des ordres à James Stoll, qui a dû le faire arrêter au débarquement. Que s'est-il passé ? Je l'ignore.

Les correspondances ont été interrompues pendant longtemps, et, du reste, je n'avais aucun doute sur l'exécution de mes ordres. Mais Daniel est revenu ; mes agents l'ont trouvé chez Mme Mathieu, où ils surveillaient depuis quelques jours l'aveugle, que j'y avais enfin découvert. Comment s'est-il échappé de la prison de New-York, où il devait être enfermé ?

— Qu'importe ? Il ne peut rien. La mort de l'aveugle le réduit à l'impuissance.

— Je l'espère. Mais j'aimerais mieux en être débarrassé.

Un domestique annonça James Stoll.

Ce nom fut suivi d'un silence, celui de la surprise.

Puis, M. de Baurain dit avec calme

— Faites entrer dans mon cabinet.

Le domestique sortit.

— James Stoll ! s'écria le comte. Je vais donc savoir le mot de cette énigme.

— Je vais chez Mathilde, dit le vicomte.

— J'ai commandé sa parure de noces, répliqua le comte, un chef-d'œuvre tel que les perles et les diamants qui la composent n'en font pas le plus grand prix.

— Comme tu nous gâtes ! fit René dans une caresse presque enfantine.

— Ne faut-il pas que je me donne un peu de bonheur ? Va, et sois heureux, cher enfant. Quand j'aurai congédié James Stoll, je n'aurai plus qu'un but : hâter ce que tu désires.

Il renvoyait son frère comme on renvoie un enfant, avec un joujou, pour s'occuper d'affaires. René de Baurain était resté le fils gâté de ses premières années, et s'en contentait. Il avait raison. Peut-être plus homme, aurait-il été moins aimé. Il y a des gens dont les affections ont besoin d'être protectrices pour rester fortes.

James Stoll attendait patiemment son maître. Il s'était assis et se chauffait, avec l'aisance d'un homme que nulle préoccupation n'assiège. A l'arrivée du comte, il se leva.

— Que se passe-t-il donc, mon cher James, demanda M. de Baurain, que vous voilà à Paris ?

— Qu'auriez-vous fait, monsieur le comte, si je n'étais venu ?

— J'aurais encore envoyé deux télégrammes, et s'ils étaient comme les autres restés sans réponse, je serais parti.

— Il eût été fâcheux que nous nous fussions croisés en mer. Avant de vous rendre à New-York, vous avez besoin d'être instruit de ce qui s'y passe.

— En effet, il doit s'y passer d'étranges choses, puisque vous n'avez pas exécuté mes ordres.

— Joseph Khun est mort.

Le comte eut un mouvement de surprise. Il n'était pas au bout de ses étonnements.

— Il est mort assassiné.

— Par qui ?

— Vous le découvrirez peut-être, monsieur le comte, lorsque je vous aurai raconté la chose.

— Parlez.

— Vous étiez bien imprudent, monsieur le comte, en me donnant l'ordre de faire arrêter Daniel, accompagné de mistress Donathan qui pouvait, poussée par son désespoir de mère, révéler tant de choses dangereuses pour vous et pour moi. La voie des tribunaux ne m'a jamais paru la meilleure, pour des gens qui ont à les craindre. L'audace peut jeter le gant aux hommes, mais il ne faut pas que son défi s'adresse à Dieu. J'ai eu peur de votre moyen, monsieur le comte, et je ne l'ai pas employé.

— Vous avez eu tort, puisque Daniel s'est échappé.

— Il était plus prudent, reprit James Stoll, sans répondre à l'observation, de se débarrasser de ce jeune homme et de sa mère, du moment où l'un vous gênait, et où l'autre ne vous était plus utile. Je crus même remarquer dans vos télégrammes, certaines réticences, qui semblaient indiquer que vous pensiez comme moi. Me suis-je trompé?

— Non, répondit M. de Baurain, habitué à penser devant son complice, dont l'habitude eût deviné ce qu'il n'eût pas dit.

— Joseph Khun fut du même avis; et je priai Daniel, que j'avais attiré chez moi à son arrivée, sous prétexte de lui être utile, d'accompagner notre associé aux mines de San-Faustino. Mistress Donathan demanda à accompagner son fils, je m'y attendais. Vous connaissez Joseph Khun, monsieur le comte? vous savez qu'on pouvait le charger d'une mission de confiance, et que vos ennemis étaient bien placés entre ses mains.

Le comte s'inclina en signe d'affirmation.

— Pour plus de certitude encore, j'accompagnai moi-même à la gare le fils et la mère. Joseph Khun marchait avec Daniel à

une assez grande distance de moi et de mistress Donathan, quand tout à coup, un cri du jeune homme nous fit nous précipiter. C'est alors que nous vîmes Joseph Khun étendu sur la dalle, frappé à mort d'une balle dans la tête.

— Et vous n'eûtes point de doutes?

— Aucun. Mais vous-même, monsieur le comte, ne supposez-vous rien?

— Continuez, je vous prie.

— Le siège de Paris était commencé, je ne pouvais prendre vos ordres. Mais, honoré de votre confiance, et sachant que depuis longtemps vous vous en rapportez à mon habileté en affaires, je me suis rendu à San-Faustino, j'ai réglé toutes choses, de façon à ce qu'il ne surgit aucune difficulté avec la famille que Joseph Kuhn a eu la sottise de se créer, et j'ai produit les pièces qui prouvent que le soi-disant propriétaire des mines n'était que mon mandataire, et que San-Faustino m'appartient en toute propriété.

— Cela est bien. Mais Daniel?

— J'avoue qu'au milieu d'embarras aussi imprévus, je l'ai un peu oublié, et que le jour où j'ai pensé à lui, il venait de se rembarquer pour la France. Du reste, le but de son voyage était atteint; pour lui inspirer de la confiance, je lui avais, dès le premier jour, procuré les papiers qu'il venait chercher, ceux par lesquels Gaston de Baurain l'a adopté, en lui donnant le nom honorable de Daniel Dufresnay.

— Mais ces papiers le font mon fils.

— Oui, tant que le nom de Dufresnay de Baurain vous restera.

Le comte attacha sur James Stoll un regard qui lui fouillait l'âme, et que celui-ci soutint avec le plus innocent des sourires. Ce fut ce sourire même qui jeta le premier doute dans l'esprit de de M. de Baurain; il savait ce que voulaient dire ces innocences-là.

— James Stoll, dit-il, sans rien perdre de son sang-froid et de son calme, vous vous êtes joué de moi.

— Il n'y a qu'une chose qui m'étonne, monsieur le comte, répondit le complice, c'est que vous ayez mis autant de temps à vous en apercevoir.

— Où voulez-vous en venir? demanda M. de Baurain, sans colère, comme si la révélation de James Stoll fût une chose prévue.

— A un arrangement des plus raisonnables et des plus simples.

— Parlez.

— Quel est, approximativement, le total de votre fortune?

— J'avais l'intention d'en faire le relevé aujourd'hui même.

— Faites-le donc; je vérifierai les comptes et, ce travail fait, nous partagerons.

— En vérité?

— Oh! ce n'est pas pour moi. Je suis las de la vie et je veux en finir. Celui à qui vous donnerez la moitié de vos millions s'appelle Daniel Dufresnay.

— Et quand j'aurai donné la moitié de mes millions à Daniel Dufresnay, il faudra sans doute donner le reste à James Stoll, dit M. de Baurain avec un éclat de rire presque bienveillant.

— Monsieur le comte, quand l'acte sera signé, je m'engage à me brûler la cervelle devant vous. Oh! je ne suis pas fou comme vous pourriez le croire. J'aime Daniel autant, plus peut-être, que vous n'aimez le vicomte de Baurain, car il est mon fils, tandis que René n'est que votre frère; car j'ai à réparer, envers lui et envers moi-même, trente années d'indifférence et d'oubli. Je l'aime avec l'ardeur d'une passion qui s'éveille, d'un amour qui naît. Je me sens père, et je veux l'être en un jour pour vingt ans. Voilà pourquoi j'ai tué Joseph Khun, voilà pourquoi j'ai épargné Daniel; voilà pourquoi je veux que celui-ci soit riche et heureux. Vous ferez la fortune, je me charge du bonheur.

— Vous m'étonnez, je l'avoue, James Stoll, je vous croyais homme de réflexion et de prudence.

— Vous croyiez bien, monsieur le comte, et je vous l'ai souvent prouvé.

— Votre démarche d'aujourd'hui dément un passé acquis depuis de longues années.

— Je serais curieux de savoir en quoi.

— Vous oubliez trop, ce me semble, que derrière le masque de James Stoll, il y a le visage de James Parker.

— Pas plus que vous n'oubliez, monsieur le comte, le visage caché derrière le masque de Gaston de Baurain.

— Félix Dumont n'a rien à craindre, l'aveugle étant mort.

— Et Félix Radèze pourrait-il en dire autant? demanda James Stoll, avec une expression de plus en plus bienveillante.

La foudre n'a pas d'effet plus prompt que n'en eut cette parole, dite avec douceur, presque humilité, sur M. de Baurain. Il pâlit à la façon des gens frappés de congestion cérébrale, avec des perles de sueur aux tempes et des bouillonnements dans le cerveau, chauffé à blanc. Cependant, telle était la puissance de volonté de cet homme, qu'il resta impassible. Il fallait être James Parker pour voir la fusion descendre entre cuir et chair, selon l'expression populaire qui dit si bien ce qu'elle veut dire.

— J'ai peu connu Félix Radèze, répondit-il avec tranquillité. Le pauvre homme est mort, et j'ai exécuté ses dernières volontés.

— Ainsi que celles de Marianne Lafolie, n'est-ce pas, qui vous a confié son trésor et son enfant?

— Vous parlez par énigmes, mon cher James.

— Je ne parlerai cependant pas autrement; et comme je suis convaincu que vous me comprenez, je vous demande réponse à ma première question : Voulez-vous donner à Daniel la moitié de votre fortune?

— Non, certainement.

— C'est votre dernier mot?

— Je vous l'affirme.

— Eh bien, tant mieux pour lui; il l'aura tout entière.

— Vous êtes fou, mon pauvre James, dit le comte en se levant, et se rapprochant de la muraille où étaient accrochés dans l'angle que faisaient en se croisant deux fleurets, un revolver mexicain, aux ciselures artistiques et au manche incrusté d'argent.

— Prenez donc votre arme sans vous gêner ainsi, monsieur le comte, et tirez. Tenez, je ne ferai pas un mouvement. Visez juste.

Cette fois, James Stoll était moqueur, il défiait avec ironie.

Machinalement, sans presque le vouloir, M. de Baurain décrocha le revolver.

— Allons donc, dit James, on dirait que vous avez peur.

Le comte se rassit et posa son arme sur la table, où il s'appuyait de temps en temps ; mais à portée de sa main.

— Est-ce que cette sotte plaisanterie ne va pas finir? demanda-t-il.

— Elle finira quand vous voudrez, monsieur le comte ; c'est vous qui en êtes le maître.

— Vous savez bien, James, que je possède toutes les preuves de vos antécédents, et que d'un mot je peux vous faire pendre.

— Aussi me garderais-je bien de parler comme je le fais, monsieur le comte, si je n'avais celle de votre passé, et si d'un mot je ne pouvais vous envoyer à la guillotine. Mais je m'aperçois que nous bavardons comme deux novices, que nous perdons un temps dont nous connaissons l'un et l'autre la valeur, et que nous n'avançons pas. Veuillez donc me répondre, d'une façon précise, monsieur le comte : oui ou non.

En disant cela, James Stoll s'était levé, et, dans le mouvement qu'il fit, son regard se détourna de son adversaire; car c'était bien un duel, et un terrible, que celui qui venait de commencer entre ces deux hommes, dignes l'un de l'autre par l'intelligence, la volonté et la scélératesse. Et ce duel ne mettait pas seulement en jeu la vie des deux combattants. Quel que fût le vaincu, il devait entraîner dans sa chute d'autres morts.

M. de Baurain, attentif, saisit cette seconde d'oubli, et visant à la tempe son ennemi :

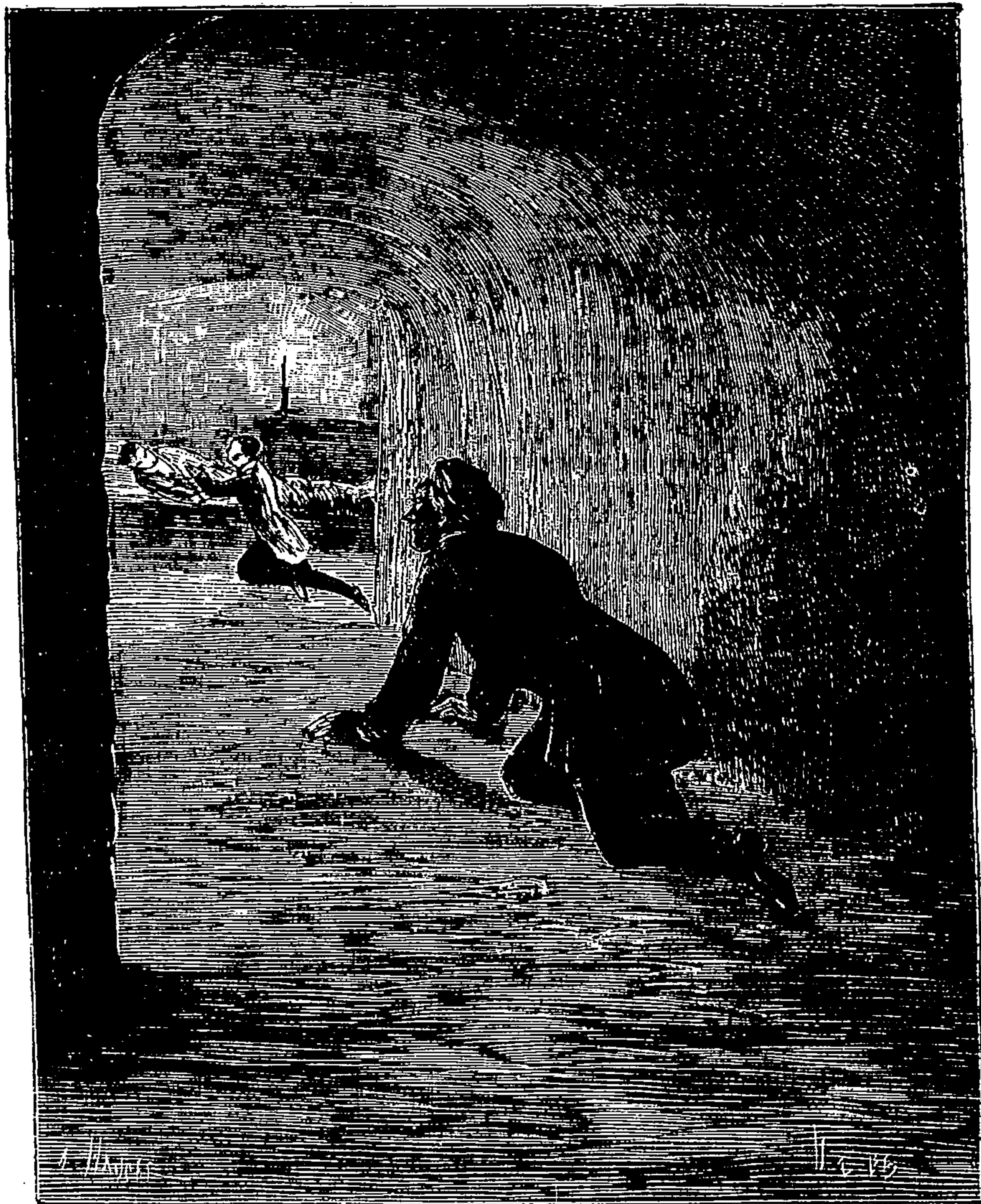
— Voilà ma réponse, dit-il.

Il y eut un silence effrayant. Le coup n'était point parti, et les deux adversaires se mesuraient. A son tour, James Stoll tenait un poignard, prêt à frapper.

— J'aurais le droit, dit-il, mais, qu'importe? Vous venez de m'humilier, monsieur le comte. Quoi! je vous sers depuis tant d'années, et je vous ai donné une si pauvre idée de mon intelligence. C'est peu flatteur, et je veux que vous le regrettiez.

— C'est vrai! s'écria M. de Baurain, éclairé tout à coup. Je vous ai laissé seul ici! et sachant ce que vous veniez y faire, vous avez déchargé mes armes.

— Savez-vous, monsieur le comte, que vous avez terriblement perdu de vos facultés, depuis votre dernier voyage à New-York.



L'aveugle ne marchait plus, il rampait.

Ce sont là choses simples que vous eussiez plus tôt comprises autrefois. Une autre, qui ne demande pas plus de sagacité et vous échappe de même : vous vouliez me tuer ; heureusement pour vous je vous ai empêché de réussir. De tous les services rendus par moi à votre personne, celui-ci est peut-être le plus grand. Comment supposez-vous qu'un homme qui s'est appelé James

Parker, et a fait ses preuves comme James Stoll, vienne chez vous, s'expose au danger de vous faire ses petites confidences, sans avoir pris ses précautions ? Ce serait presque enfantin. En vérité, cela ne fait honneur ni à vous ni à moi. A l'avenir, songez-y, monsieur le comte, et n'oubliez pas que les preuves dont je vous parle — et toutes réunies elles forment un assez joli dossier — sont en main sûre; et que si, pendant trois jours James Stoll ne reparaissait pas, copie en serait immédiatement déposée au parquet. Cela dit, monsieur le comte, je vous laisse huit jours pour réfléchir, et je me représenterai chez vous le huitième au soir, à moins que vous ne préferiez me donner un rendez-vous ailleurs.

— Soit, dit M. de Baurain, nous nous reverrons.

Lorsque James Stoll fut sorti, M. de Baurain se mit immédiatement à fouiller dans ses papiers et dans sa mémoire, pour se rendre compte des forces de son ennemi et se préparer au combat. L'adversaire, nous l'avons dit, était digne de lui ; et, s'il prenait l'offensive, c'est qu'il était prêt pour la défense aussi bien que pour l'attaque. Céder à ses exigences, le comte n'y songea pas un instant. On n'abandonne pas ainsi des millions, gagnés à force de sang répandu et d'infamies accomplies. Les menaces de James Parker ne pouvaient perdre son complice sansle perdre avec celui-ci ; il y réfléchirait.

Une seule chose laissait au comte une inquiétude, parce qu'elle lui était inexpliquée; on lutte mal contre ce qui est vague, on craint de frapper dans le vide. Où ce démon avait-il découvert la personnalité de Félix Radèze ? Le brocanteur était mort, enterré, de par le comte de Baurain. Quel souffle était venu de cette tombe pour donner un démenti au vivant? Etait-ce une supposition ? Etait-ce une certitude appuyée de preuves, comme il le disait ? de preuves... où les aurait-il prises ?

Guilaume Lapointe lui-même, qui avait connu Radèze pendant son enfance, n'avait jamais eu un doute qu'il fût ressuscité dans la personne de son protecteur. Qui donc avait connu Marianne Laforêt, pour redire à cet homme le secret de son trésor et de son enfant? Cette femme se confiait à son père, un honnête homme; celui-ci, décédé, elle lui avait transmis sa confiance. Puis, elle

était morte à son tour, ne laissant point de famille, ne laissant pas d'amis. Il avait gardé le trésor et élevé l'enfant. Qui pouvait savoir cela? Il ne l'avait dit à personne, pas même à René. Mais Dieu n'a pas besoin des confidences des hommes. Voilà ce qu'oubliait M. de Baurain. Il n'avait pas trouvé, pour la fabrication de sa fausse monnaie, un alliage qui eût cours devant la Providence; voilà pourquoi, tôt ou tard, elle ne devait plus passer.

James Stoll, en arrivant à Paris, avait trouvé sans trop de peine mistress Donathan, et, malgré la répugnance qu'éprouvait celle-ci à partager avec lui l'amour filial de Daniel, elle avait dû se résoudre à le mener vers son enfant. Du reste, James ne faisait plus la moindre allusion à ses anciens projets; sa vieille passion pour l'Américaine ne se traduisait plus que par un profond respect; il vénérait en elle la mère de Daniel.

C'est à l'ambulance que James Stoll revit Daniel convalescent. Mistress Donathan y venait chaque jour, partageant avec Alice les soins à donner à son fils. Les deux femmes se supportaient par amour pour leur cher malade, mais nulle sympathie ne les attirait l'une vers l'autre. L'Américaine essaya d'emmener Daniel, il refusa; elle pria, il tint bon, et elle en conçut une rancune jalouse.

Quand James Stoll se présenta à l'ambulance, Daniel l'appela: Mon père! Mais il pâlit en lui souriant.

— Ne craignez rien, Daniel, dit James. Je n'ai eu qu'un but en venant ici: votre bonheur. Je ne le troublerai pas, et quand il sera assuré, je m'éloignerai.

Baudruche était retourné chez sa grand'mère, non qu'il fût guéri, mais parce qu'il trouvait que la pauvre femme avait bien gagné la joie qu'il lui donnait en restant près d'elle. Baudruche ne devait pas guérir. La capitulation de Paris l'avait tué. L'amour d'Alice l'eût soutenu dans l'épreuve générale, qui lui fut particulièrement si rigoureuse, la gloire de la patrie l'eût consolé de son amour sans espoir. Les deux douleurs à la fois, c'était trop. Il lui fallait un bonheur, il en trouva à se laisser mourir. Il avait des heures d'âpre volupté, où il embrassait dans un même adieu Alice et la France, ses deux amours. Il s'en allait lentement, sa-

vourant le départ, le reculant parfois, sachant bien qu'il arriverait.

Le pompier n'était pas revenu.

— Il a toujours eu de la chance, ce garçon-là, disait Baudruche.

Mais il avait revu Justin Bleuze, qui le réconfortait, lui parlant de devoir et d'avenir. Celui-là eût réussi, s'il n'avait été trop tard. Baudruche avait la poitrine faible, son père et sa mère étaient morts jeunes; pour se soustraire aux criailleries de son aïeule, à travers lesquelles il ne savait pas alors découvrir la tendresse, il la quitta pour vagabonder, et de mauvais sujets l'entraînèrent. Il passa des nuits froides sans vêtements, il eut faim quelquefois. Les forts résistent à cette vie-là, mais elle tue les faibles. Baudruche s'en allait, et en s'en allant, il tâchait de faire un peu de bien et de cueillir un peu de joie.

— Grand'mère a de quoi vivre, disait-il encore à Mme Trotignon, mais si je mourais par hasard, elle serait bien seule.

— Il ne faut pas avoir de ces idées-là, répondait la concierge, mais si vous mouriez, je ne la laisserais certainement pas, la pauvre bonne vieille !

Alors Baudruche réunit quelques billets de mille francs dans une enveloppe qu'il cacheta, écrivit dessus: *Pour madame Trotignon qui soignera grand'mère*, et la remit à Alice.

La jeune fille ne se faisait pas d'illusions sur son état; il allait la voir tous les jours, se traînant sous un soleil printanier, le long des rues, où il entendait les bonnes gens dire en passant près de lui: pauvre garçon !

— Quand je ne pourrai plus venir, disait-il en souriant, il n'y aura plus de malades à l'ambulance ; c'est vous qui viendrez me voir.

Alice le lui promettait.

Ils ne savaient ni l'un ni l'autre que bientôt l'ambulance serait plus remplie que jamais; et que le plus triste et le plus grand, ils ne l'avaient pas vu encore.

Un jour, Baudruche se reposait, appuyé contre la muraille, entre deux boutiques, sous un rayon de soleil. Les rues, encore mal repavées, étaient animées, bruyantes; cela ressemblait à de la gaieté. Il écoutait et regardait, en toussant et appuyant ses

deux mains sur sa poitrine, qui se déchirait. Au loin, il y avait une grande rumeur qui allait se rapprochant.

— Cela viendra jusqu'ici, pensa Baudruche. Je saurai.

Ne pouvant plus se tenir debout, il s'accroupit pour attendre.

La rumeur grandit, des cris devinrent distincts. On ne criait plus : « A bas Trochu! sus aux Prussiens! » c'était : « Vive la Commune! à bas Versailles! »

Machinalement, Baudruche se redressa et, comme attiré, vint jusqu'au bord du trottoir.

— Qu'est-ce que vous voulez? demanda-t-il, en s'accrochant au bras d'un homme pour se faire entraîner.

— La Commune.

— Et après?

— Après, on reprendra aux Prussiens ce qu'ils nous ont volé.

— J'en suis, dit Baudruche.

Il voulut, comme autrefois, crier plus fort que les autres. Il aimait tant le tapage. Ses lèvres restèrent ouvertes, il n'en sortit aucun son.

Alors il réunit ses forces et cracha sa colère.

— Cré nom d'un nom! dit-il, je n'en serai pas!

Et il disparut dans le tourbillon.

XLI

TÉNÈBRES

Avec les prisonniers de Mazas délivrés par le peuple, était sorti Dupeuty, cette autre victime des frères de Baurain. Dupeuty, dont l'idéal, le rêve, l'idée fixe depuis vingt ans était une vengeance, Dupeuty, insensible, implacable, puissant, comme toutes les passions qui n'ont pas d'impatiences. Sa première pensée, quand il fut libre, appartint au vicomte; la seconde à Clémence.

Il chercha René de Baurain, et s'enquit des moyens de délivrer sa fille adoptive. Elle partageait sa haine, elle méritait de participer à sa vengeance.

Il échoua dans ses deux recherches : le préfet de S... était, lui dit-on, prisonnier des Prussiens ; et une tentative auprès de la supérieure de Saint-Lazare, pour lui arracher la jeune fille n'eut aucun résultat. Il ne pouvait pas demander à la voir sans s'exposer à se faire reprendre lui-même, et, par conséquent, n'avait aucun moyen de s'entendre avec elle.

— J'attendrai encore, dit-il.

Un jour, il rencontra Alice Mathieu. En ces temps de luttes et de souffrance, où tout palpite d'héroïsme ou de peur, de désirs ou d'inquiétude, d'enthousiasme ou de lâcheté, il semble qu'il y ait des affinités qui attirent l'une vers l'autre les âmes en peine. Alice et Depeuty dirent ensemble le nom de Clémence ; tous les deux l'aimaient, moins par sympathie peut-être que par besoin, la première de réparer envers elle une injustice du sort, le second de l'associer à une vengeance contre un homme. Conduits par des chemins différents, ils allaient vers un même but ; les frères de Baurain se trouvant leur objectif, ils s'unirent.

Alice Mathieu obtint aisément d'aller voir Clémence à Saint-Lazare, et quelques jours plus tard, grâce au désordre que la peur jetait parmi les religieuses, que nul cependant ne cherchait à inquiéter, la prisonnière sortit de la sombre maison, sans trop de peine, à la faveur d'un déguisement. Elle rejoignit son père adoptif, et, tous les deux, sombres, défiants, le cœur plein de haine et d'ombre, ténèbres que n'éclairait pas une espérance plus sombre encore, ils cherchèrent, dans les rues étroites et populeuses de la cité, un logement assez étroit pour y vivre bien seuls, et assez noir pour n'y rien voir hors d'eux-mêmes. Clémence, du reste, ne pouvait songer à reprendre son travail ; Paris bouillonnait ; tout ce qui craignait le volcan l'avait fui. Il ne restait au dedans que l'insurrection, une lave qui entraîne tout ce qu'elle touche, quand elle n'écrase point. Il y eut des gens qui s'étonnèrent d'avoir été des insurgés, mais tous le furent, plus ou moins. Le cyclone les avait saisis, comme il saisit et emporte les feuilles de l'arbre qu'il déracine ou balaye en

passant. Pourquoi? Nous n'avons pas à le dire ici. La fièvre ardente qui brûlait Paris, qui dévorait le meilleur de son sang, c'était le lendemain de la fièvre froide, qui l'avait fait frissonner. Le coup reçu en plein cœur congestionnait le cerveau.

Clémence et Depeuty, seuls peut-être, ne ressentirent point le contre-coup de la chose qu'ils n'avaient pas vue; dans leur égoïsme immense, ils ne virent qu'eux, ne sentirent que par eux et n'agirent que pour eux. Cet égoïsme avait quelque chose de grand et de respectable, parce qu'il était né d'une souffrance et d'un sentiment exagéré de justice. La joie qu'ils devaient en retirer était pleine d'amertumes qu'ils ne repoussaient pas. Ce sont là des excès d'âmes fortes dévoyées. Les faibles les condamnent comme ce qui est petit condamne ce qui est grand : sans le voir. Les forts, qui comprennent, hésitent, se demandant s'ils ne feraient pas de même en pareil cas, et la vertu se dépouille de son orgueil.

Ils arrivèrent dans leur réduit sous un faux nom, comme des gens qui ne sont plus de ce monde. La maison n'avait point de concierge; ils l'avaient exprès choisie ainsi; l'escalier était noir; que leur importait? Ils y voyaient plus clair que dans leur âme. Ils avaient traversé Paris comme on traverse un désert, ne voyant que le ciel et le sable; rayon au loin, nuit à leurs pieds. Et maintenant qu'ils étaient seuls, silencieux, songeurs, il leur sembla percevoir comme une rumeur lointaine, mêlée de rugissements et de chants, de sanglots et d'éclats de rire. Cela leur plut.

Le lendemain matin, il vint dans la cour une femme qui vendait du lait; Clémence l'appela. Devant sa nouvelle pratique la laitière se fit aimable.

— Hélas! dit-elle, je ne viendrai peut-être plus longtemps jusqu'ici, on commence des barricades en plusieurs endroits, et il y a des canons sur la place, en grand nombre.

— Pourquoi donc? demanda Clémence.

La femme regarda la jeune fille avec une espèce de pitié. Elle ne savait pas pourquoi il y avait dans Paris des canons et des barricades. D'où venait-elle donc? Cela lui parut si étrange, que d'abord elle ne répondit pas. Puis, la voyant tout de noir habillée, avec un visage pâle, et avisant dans un coin Dupeuty

sombre, qui n'entendait rien, elle pensa que la mort les avait visités, emportant avec elle un amour. Elle répondit :

— Parce que Paris est en révolution.

— Ah! fit Clémence en regardant son père adoptif, que ce mot lui-même n'avait pas tiré de sa torpeur.

Pendant que la femme descendait, la jeune fille répéta :

— Une révolution.

Puis, elle pensa que cela les ferait plus libres, qu'ils étaient trop petits pour ne point passer inaperçus dans une chose si grande; et quand elle présenta à Dupeuty sa tasse de lait qu'elle avait fait chauffer, elle lui dit :

— L'heure est venue.

— Quelle heure?

— Celle de la vengeance. Mon père, quand la mer est calme, le flot bat en vain le rocher, il ne le frappe que d'écume; mais lentement, il en ronge la base. Vienne la tempête, il monte, l'atteint, le dépasse et l'emporte. La tempête est venue, elle s'appelle révolution. Nous sommes le flot. Viens.

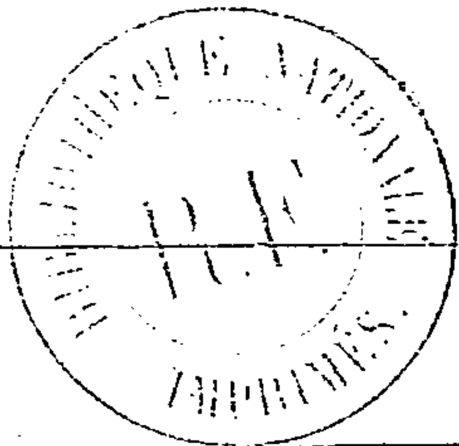
Et ils allèrent, à partir de ce moment-là, sans se cacher, le front haut, le regard chercheur, dans le courant, sachant bien que toute force humaine qui se met en travers de l'ouragan se brise.

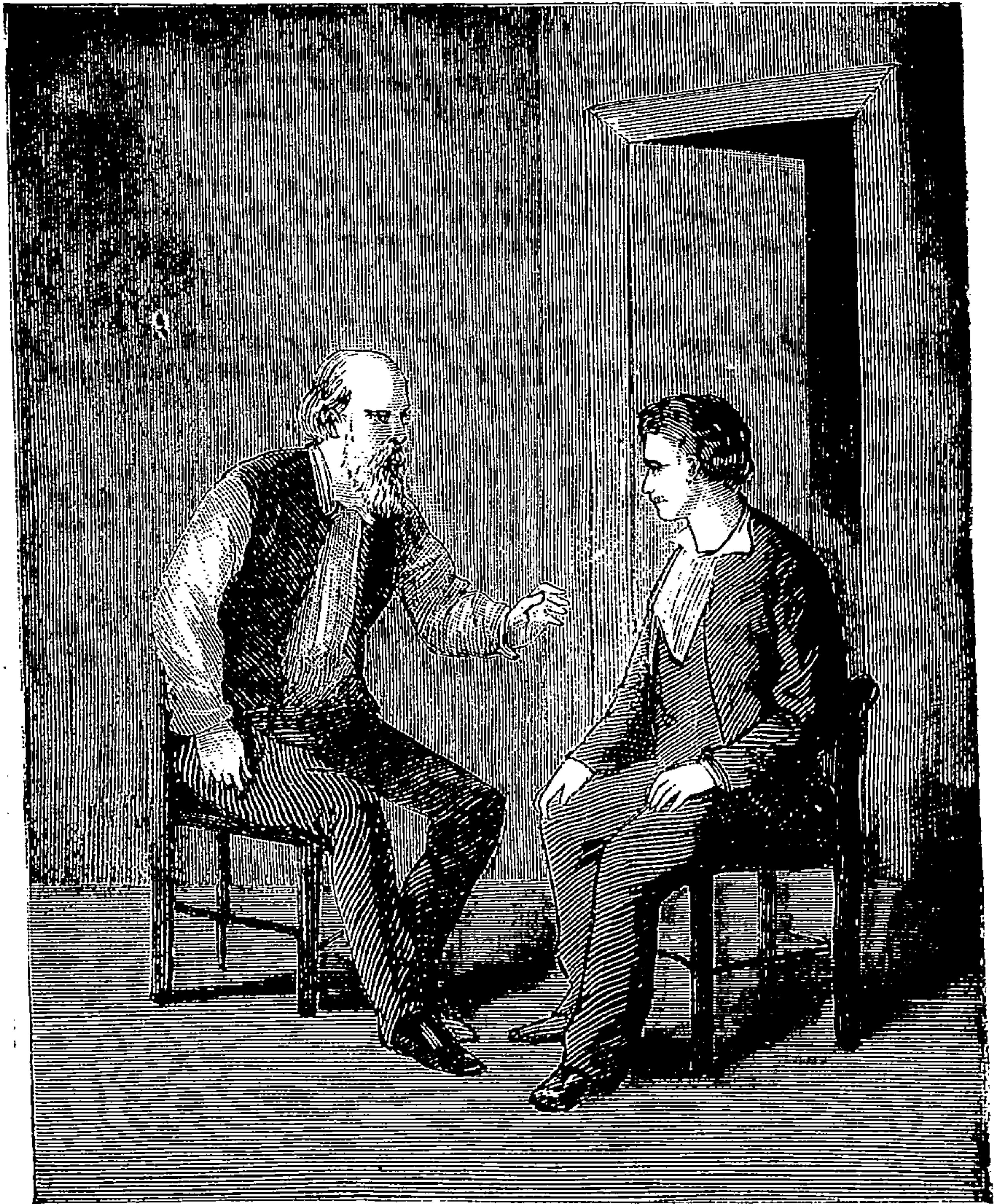
Le vicomte de Baurain s'irritait comme un enfant qui ne peut pas s'emparer de la lune. Son mariage se trouvait forcément retardé, et Mathilde s'en plaignait.

— Je voudrais, disait-elle avec son plus doux sourire, que le massacre de tous ces gens qui retardent mon bonheur, puisqu'il est inévitable, fût immédiat.

Depuis leur retour à Paris, les jeunes gens vivaient séparés, à cause des convenances, et Mathilde avait fait jurer à René qu'il ne ferait aucune tentative de rapprochement, contre lesquelles elle se sentait faible, lui disait-elle. Forte de ce serment, elle jouait avec l'amour du vicomte, et avait résisté à la prière de son tuteur, qui voulait l'éloigner pendant la lutte, bien sûr que son départ entraînerait celui de René.

Il n'avait pas voulu troubler le bonheur de son frère, en lui faisant part des exigences et des menaces de James Stoll,





Quand M. Samson rentra chez lui, il y trouva Daniel.

qu'il espérait bien trouver un moyen de faire disparaître, pendant les évènements graves qui se préparaient.

Après les huit jours accordés par lui, cet homme était revenu, et ses premières paroles avaient été celles-ci : « Je n'ai qu'un instant, on m'attend à votre porte; si vous me gardiez plus de dix minutes, votre hôtel serait envahi. Regardez. »

Le comte s'approcha d'une fenêtre, vit sa maison cernée par un bataillon de garde nationale, et se retira devant la force.

— Etes-vous venu pour me faire assassiner ? demanda-t-il en songeant à René, qui était avec lui dans l'hôtel.

— Monsieur le comte, les gens qui m'accompagnent sont des citoyens, et non des misérables comme vous et moi. Ils ont bien voulu m'accompagner chez vous, parce que je leur ai dit que j'y venais demander justice, et que ma vie est menacée par vous.

— Mais c'est me désigner à la fureur de cette populace ! s'écria M. de Baurain.

— Vous n'avez rien à craindre. Cette populace est calme et je la dirige ; vous y trouverez peut-être des juges, mais pas un assassin. Mais nous n'avons plus, si je ne me trompe, que trois minutes avant que ces braves gens entrent ici, de gré ou de force, pour m'y réclamer, et me venger, s'ils ne m'y trouvent plus. Avez-vous réfléchi ? Voulez-vous être raisonnable ?

— J'ai réfléchi, je suis raisonnable, et je vous dis, comme il y a huit jours : Non !

— Tant pis pour vous, dit James Stoll en se levant, et tant mieux pour Daniel, il aura tout. N'accusez personne que vous s'il arrive malheur, monsieur le comte, puisque vous refusez une capitulation honorable.

Il se fit un mouvement au dehors, parmi les gens qui attendaient.

— Vous vouliez un prétexte pour introduire chez moi ces pillards, fit M. de Baurain, en montrant les gardes nationaux qu'entouraient quelques gamins.

— C'est un de nos châtiments, monsieur le comte, répondit tranquillement James Stoll, de toujours craindre des autres ce que nous ferions à leur place.

Il s'approcha de la fenêtre et fit signe qu'il allait rejoindre sa compagnie ; mais les rangs des gardes nationaux s'écartèrent pour laisser passer une jeune femme que suivait une camériste, et devant laquelle s'ouvrit la porte de l'hôtel.

— Votre nièce est encore embellie depuis votre dernier voyage, monsieur le comte. Ne songiez-vous pas à l'épouser au moment de votre départ ?

— Oui, j'ai eu un instant cette folle pensée. Mais elle plaît à mon frère qu'elle aime également. Sitôt la guerre civile terminée, je les marierai.

— Comme vous dites cela d'un air peu charmé, monsieur le comte. Mais rassurez-vous, ils ne se marieront pas.

— Et qui donc s'opposerait à cela si je le veux?

— Moi.

Le comte n'eut pas le temps de répondre. Mathilde entra en s'écriant :

— Comme vous vous faites garder, monsieur le comte !...

Elle s'arrêta à la vue de l'Américain, qu'elle connaissait.

— Tiens, monsieur James Stoll ! Je ne vous savais pas à Paris. Vous avez choisi un étrange moment pour nous visiter. Entendez-vous le canon qui gronde ? On dit que les obus tombent tout près de nous, que l'arc de triomphe va s'écrouler. Enfin, les domestiques racontent tant de choses effrayantes, que je n'ose plus rester chez moi toute seule.

James Stoll s'était encore rapproché de la fenêtre, et avait fait aux gardes nationaux un nouveau signe rassurant.

— Mais il me semble, mademoiselle, dit-il en revenant vers Mathilde, que vous vous rapprochez du danger, en venant ici, du moment où ce sont les obus qui vous effraient.

— Vous avez peut-être raison, monsieur, mais entre mon tuteur et son frère, je ne sais pourquoi, je n'ai plus peur du tout.

— Dans tous les cas, j'ai pris un appartement à l'hôtel des Américains ; si le danger devenait plus menaçant, veuillez accepter l'hospitalité que vous offre un étranger.

— Je vous remercie, et nous profiterons de l'offre s'il y a lieu, n'est-ce pas, monsieur le comte ?

James Stoll sortit en murmurant :

— Gentil butin à croquer !

Sa nature de bandit reprenait le dessus, dès qu'il quittait l'égide de l'amour paternel.

Comment cet homme s'était-il fait connaître en si peu de temps, et avait-il acquis une espèce d'autorité parmi le peuple parisien ? Cela lui avait été facile. Il avait connu en Amérique le général Cluseret et lui avait même rendu quelques services , il s'adressa

à lui, faisant offrir au gouvernement de Paris son bras et sa fortune ; cela lui valut immédiatement une espèce de popularité.

En sortant de l'hôtel de Baurain, il dit à ceux qui l'accompagnaient :

— Cet homme est un traître, je le crois, mais je n'en ai pas la preuve. Quand je l'aurai je vous le livrerai.

Cette façon de désigner le comte à la fureur populaire était d'autant plus adroite qu'il montrait en cela un scrupule d'honnête homme, ne voulant pas livrer sans preuves un coupable, sur lequel sa conviction était faite.

Après cette accusation, un mot de lui, un signe devait suffire pour déchaîner sur M. de Baurain toutes les colères qui suivent les trahisons.

James Stoll rentra chez lui, à l'hôtel des Américains, ainsi qu'il n'avait pas craint de le dire devant le comte. Mistress Donathan l'attendait avec impatience, connaissant le motif de sa démarche.

— Eh bien ? demanda-t-elle.

— Il refuse. Je m'y attendais.

— Qu'allez-vous faire ?

— Vous le savez bien, puisque vous avez écrit le testament.

— Mais vous voulez donc assassiner le comte ?

— Je vous ai déjà répondu négativement à cette question, Arabelle. Mais pensez-vous que lui épargne les jours de votre fils ? S'il ne l'atteint pas, croyez-le bien, c'est qu'il sera réduit à l'impuissance.

L'Américaine courba la tête en soupirant.

— Daniel n'est pas encore venu ? demanda James.

— Non ; cette femme nous l'enlève, il ne nous aimera jamais.

— N'est-ce pas juste, Arabelle ? et s'il nous est permis de songer à notre enfant, n'est-ce pas pour assurer son bonheur plutôt que pour nous en donner à nous-mêmes ? Vous aimez votre fils pour vous, Arabelle, pour les joies qu'il peut vous donner. Il n'y aurait pourtant qu'une chose qui vous relèverait, et vous referait digne d'être sa mère ; ce serait le sacrifice de vous-même : l'abnégation.

— Est-ce donc ainsi que vous l'aimez, James ?

— Je le crois.

Mistress Donathan resta un moment sans répondre.

— James, dit-elle ensuite, je suis jalouse ; est-ce ma faute ? conduisez-moi, et apprenez-moi à l'aimer autrement ; puisque c'est pour son bonheur, je tâcherai de ne plus souffrir.

— Pauvre femme ! murmura James Stoll en lui serrant la main. Puisse la fin de ta vie, comme la mienne, purifiée par la souffrance, rendre à notre enfant le droit de se souvenir.

Il la quitta pour se rendre chez M. Samson ; mais il était à peine dehors que Daniel arriva. Le jeune homme était fort pâle, un tremblement nerveux l'agitait, malgré les efforts visibles qu'il faisait pour s'en rendre maître. Mistress Donathan n'osait l'interroger.

— Ma mère, demanda-t-il, est-il vrai que le véritable nom de mon père est James Parker ?

L'Américaine ne répondit pas ; elle se recula de son fils avec une espèce de terreur.

— Ah ! s'écria le jeune homme, je voulais espérer que l'on me trompait.

— Qui donc te l'a dit ? demanda mistress Donathan d'une voix basse et creuse.

Il laissa tomber une lettre qu'il froissait entre ses doigts depuis son entrée, et que lui avait remise le concierge de l'hôtel. La malheureuse mère la saisit et la lut.

On y révélait à Daniel le nom du criminel à qui il devait le jour, avec l'énumération des crimes de celui-ci, sans oublier le dernier, l'assassinat de Joseph Khun ; et l'on promettait au pauvre jeune homme le spectacle prochain d'une potence ou d'une guillotine.

— C'est l'écriture de Félix Dumont ! s'écria l'Américaine. L'ancienne, celle qu'il ne déguise pas.

Le comte de Baurain n'avait pas perdu de temps. Il pensait, en rendant impossible l'union du père et du fils, entraver les projets du premier. James Stoll lui-même lui avait donné son adresse, il y jetait sa première vengeance.

— Ma mère, dit Daniel avec une profonde tristesse, dites à

James Parker que sitôt les droits de Gaston de Baurain reconnus, je partirai avec vous et lui pour le Canada.

Mistress Donathan eut un cri de joie sauvage, dont l'égoïsme déchira le cœur de son fils. Elle lui tendit les bras, il ne s'y jeta point.

— A moins que je ne sois mort d'ici là, ajouta-t-il.

Il sortit; elle s'évanouit.

Pendant que cela se passait à l'hôtel des Américains, James Stoll se présentait chez M. Samson, qui avait accepté son aide, quoique avec une certaine répugnance.

— Monsieur, lui dit-il, vous avez entrepris une tâche au-dessus des forces humaines. Elle vous honore, mais vous succomberez à la peine sans réussir. Ce n'est pas la justice des hommes, mais la vengeance qui infligera à Félix Dumont et à son frère le châtiment qu'ils méritent; peut-être aussi la justice de Dieu. Je ne puis m'accuser sans révéler à Daniel et au monde un nom que l'un et l'autre doivent ignorer; sans cela, ce serait déjà fait. Le procès criminel, intenté à Félix Dumont, entacherait le fils adoptif de Gaston de Baurain; on ne peut pas, on ne doit pas l'entreprendre.

— On ne peut cependant, répliqua M. Samson, se rendre justice soi-même.

— Cela est discutable, mais je veux bien l'admettre. Soit, vous ne vous rendrez point justice, ou vous ne permettrez point que d'autres se la rendent. Mais vous pouvez, par un acte de prudence, assurer autant que possible l'avenir de ceux que vous défendez avec tant de dévouement.

— Tout ce que je pourrai faire pour Daniel et Gaston de Baurain, je le ferai.

James Stoll se recueillit un instant, puis il reprit d'un ton grave.

— La lutte gigantesque et fratricide qui décime Paris, ne peut durer longtemps encore. Elle aura, c'est inévitable, une dernière heure terrible, et plusieurs de nous peuvent disparaître. Gaston de Baurain lui-même peut succomber. Ne serait-ce pas utile, prudent, qu'il fît son testament en faveur du fils qu'il a adopté?

— James Parker, demanda sévèrement M. Samson, cette

demande ne cache-t-elle pas une arrière-pensée? Ni Gaston de Baurain, ni moi, sachez-le, nous ne nous associerons à un crime.

— Monsieur, répondit l'Américain avec un calme presque hautain, mon passé vous donne le droit de suspecter mes intentions, mais, je vous le jure, quoi qu'il arrive, je ne verserai point le sang dans l'intérêt de Daniel, à moins que je ne le voie menacé par un poignard levé. Félix Dumont finira sans doute par un suicide, est-ce donc mal de tenter la restitution de ce qu'il a volé, par lui-même, malgré lui? S'il vit, ce testament reste entre vos mains et ne fait de mal à personne. S'il meurt, Daniel hérite d'une fortune, dans laquelle rentre sans efforts son père adoptif. Ne semble-t-il pas, monsieur, qu'il y ait en cela quelque chose de providentiel?

Il tira un papier de son portefeuille.

— Le crime servant à la réparation, reprit-il. Mistress Donathan, la mère de Daniel, a écrit toutes les cosrespondances, a fait tous les faux qui ont servi à tromper la duchesse de Fauconville et tant d'autres. Aujourd'hui, de cette même écriture, elle a tracé le testament de Gaston de Beaurain. Le voici. Il n'y manque que la signature. Le père adoptif de Daniel la donnera sans hésiter, et vous ne pouvez suspecter la loyauté de celui-là, n'est-ce pas, monsieur? Ce testament est fort simple: Gaston de Baurain y donne à Daniel Dufresnay *tout* ce qu'il possède. Avez-vous un notaire?

— Oui; un ami.

— Vous trouverez bien trois témoins, vous ferez le quatrième, qui reconnaissent l'aveugle pour Gaston de Baurain?

— Ce sera facile.

— Faites cela le plus tôt possible, et sans que Daniel le sache, monsieur. Un jour, vous penserez à James Parker sans trop de haine, songeant que, s'il a fait beaucoup de mal, il a fini par un peu de bien.

Il sourit avec un peu d'amertume pour dire:

— Je n'ai eu que deux passions dans ma vie: celle de ma jeunesse pour mistress Donathan, celle de mon âge mûr, bien tardive pour Daniel. La première m'a donné des joies et m'a fait coupable; il faut que la seconde me purifie par le sacrifice. Je

n'accepte de la paternité qu'un droit, n'en méritant pas les bonheurs, celui de travailler au bonheur de mon fils. Et il faut que je me hâte, monsieur ; la vie est si peu sûre en des jours comme ceux-ci.

M. Samson suivit le conseil de James Parker, que l'aveugle approuva. Et ce jour-là même, devant un notaire, en présence de quatre témoins qui certifièrent l'identité de Gaston Dufresnay, comte de Baurain, le testament écrit par mistress Donathan fut signé par celui qui seul en avait le droit. Les quatre témoins étaient M. Samson, l'abbé Périn, Jérôme et Maximilien.

Ce dernier était revenu rue des Filles-Dieu ; mais il semblait avoir laissé son âme sur le champ de bataille, qui n'avait pas voulu de son corps. Jérôme, qui se défiait du patron, et qui savait la confiance qu'avait en lui son bienfaiteur, n'aurait rien dit à celui-ci, Guillaume vivant. Guillaume mort, il lui avoua tout, lui montra le passage souterrain et les lettres, lui expliqua ses convictions. Max écouta et resta insensible.

— Cet homme a perdu M. Lapointe, dit Jérôme.

Max sembla se réveiller et comprendre. Mais il dit :

— Laissez-moi mourir, Jérôme, je ne veux plus vivre.

— Et Mlle Clémence, est-ce que vous voulez l'abandonner ?

Cet homme simple avait l'intelligence du cœur, de toutes, la plus sublime.

Max fut sauvé.

Quand M. Samson, rentra chez lui, il y trouva Daniel, triste et grave, comme tous les gens qui viennent de prendre une résolution héroïque et sans appel.

— Mon ami, dit le jeune homme, j'ai voulu vous dire encore une fois ma reconnaissance, en vous laissant tout ce que j'ai de cher en ce monde : Alice et mon père adoptif.

— Qu'est-ce que cela signifie, Daniel ?

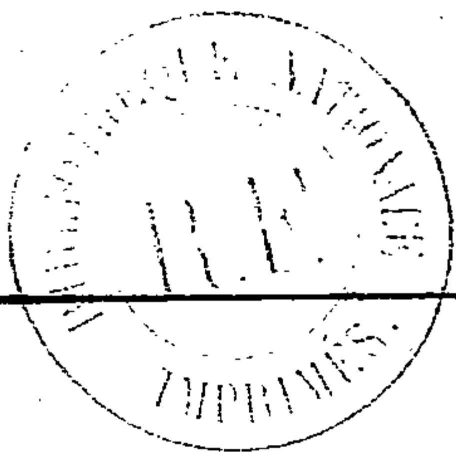
— Je ne puis épouser Alice, et j'en veux mourir.

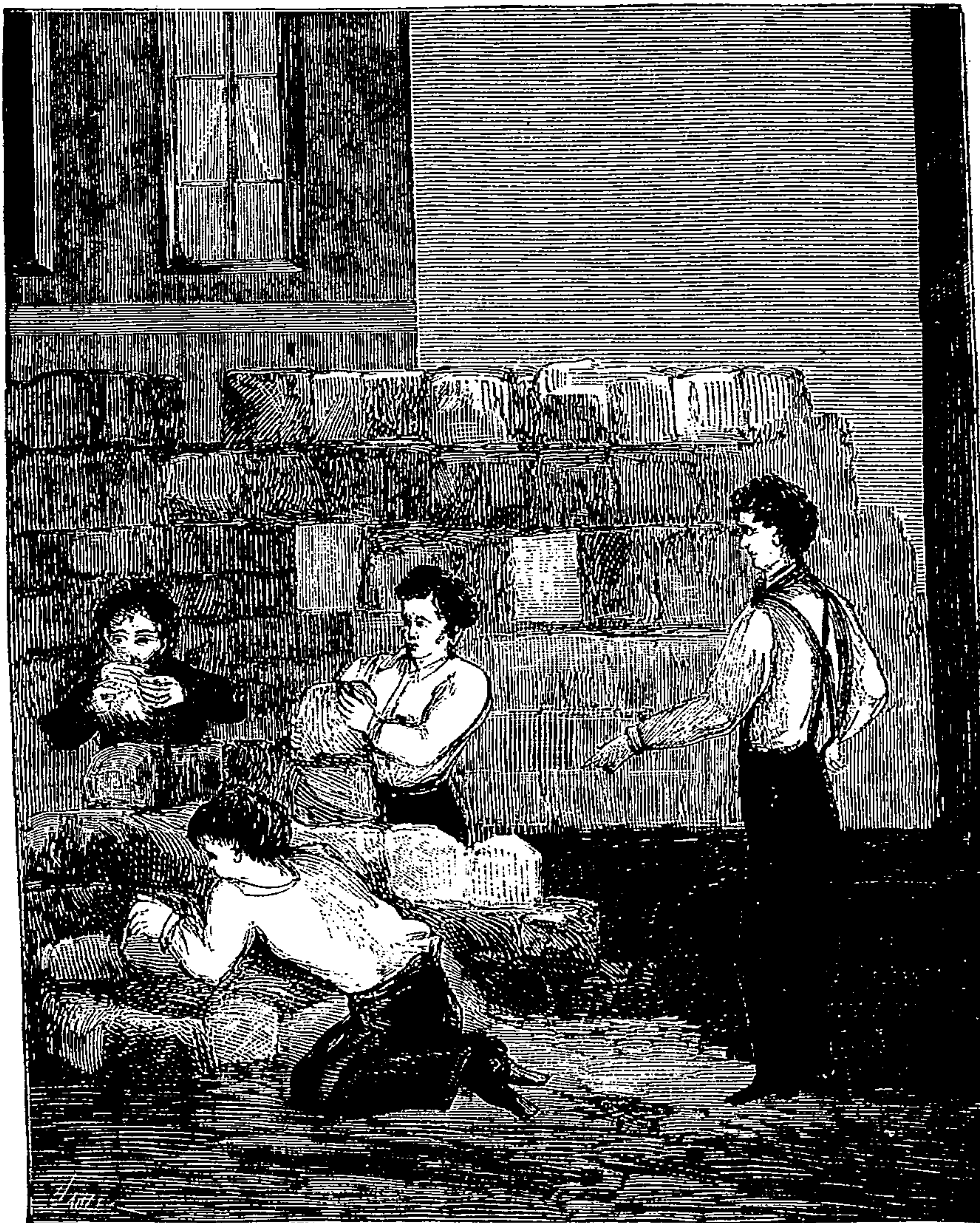
— Pourquoi ?

— J'ai appris le nom de mon père.

— C'est un malheur pour vous, Daniel ; mais cela ne changera rien à l'affection que vous a vouée Mlle Mathieu.

— Je ne dois pas accepter le dévouement d'Alice, l'exposer à





La barricade s'éleva, mieux construite que les autres.

rougir avec moi, le jour où la potence s'élèvera pour James Parker.

— Qui vous a donc instruit, Daniel ?

— Félix Dumont, dont mistress Donathan a reconnu l'écriture.

— Cet homme a le génie du mal, murmura l'ex-commissaire,

James Parker a raison. On ne peut le vaincre qu'avec ses propres moyens.

On annonça James Stoll.

— Adieu, monsieur, dit Daniel.

— Vous ne voulez point le voir?

— Je ne me sens pas ce courage en ce moment.

La résolution de Daniel n'effraya qu'à demi M. Samson; il espérait bien trouver le moyen de l'en détourner. Alice avait déjà fait de plus grands miracles que celui-là.

James Parker voulait savoir si le testament était signé.

— A présent, je suis tranquille, dit-il. La catastrophe peut passer sur nous.

M. Samson crut devoir lui confier la résolution désespérée de son fils; il en méritait la douleur, et il était homme à l'accepter.

— Ne craignez rien, dit-il d'un ton étrange. J'ai décrété son bonheur.

XLI

LUEURS

Les troupes de Versailles venaient d'entrer dans Paris; sur la rive gauche, la lutte était acharnée; de l'autre côté de la Seine, on s'y préparait. C'était terrible et grand, parce que tous les trembleurs, tous les indifférents s'étaient retirés; il ne restait guère dans Paris que vingt mille combattants; mais c'étaient les convaincus et les désespérés, deux fatalités, deux puissances. Une légion marchait contre un flot, le flot n'étant pas assez fort pour engloutir la légion, la légion faisait reculer le flot. Et celui-ci, en reculant, entraînait, pendant que la légion, approchant, écrasait. Devant ces deux mystères, ces deux choses jusqu'alors sans nom, parce que le monde ne les avait jamais vues, à la fois

obscures et éclatantes, toutes les deux redoutables, ceux qui n'étaient ni du flot ni de la légion fuyaient devant l'un et l'autre. Les familles se resserraient, les amis se cherchaient, les sœurs appelaient leurs frères, les mères leurs fils, et parfois traversaient pour les retrouver le flot de sang, l'océan de flammes, qui les rejetait sur la légion, la foudre. Elles n'en revenaient pas.

Les insurgés, chassés du bois de Boulogne, se rejetèrent sur les Champs-Elysées. Ceux-là avaient pour chef un vieillard. C'était un chef de hasard qui, les voyant vaincus, se mit à leur tête et sauva leur retraite d'une extermination. Ils voulaient descendre l'avenue, et reprendre le combat aux premières barricades qu'ils rencontreraient.

— Nous avons le temps, dit le chef, dans lequel le lecteur eût aisément reconnu James Parker.

Il s'était arrêté devant l'hôtel de Baurain.

— Voilà la maison d'un traître, entrons-y. Ils sont deux frères ; gardons-les comme otages. Nous trouverons là, sans doute, la preuve de leur trahison.

Il désignait la grille fermée, derrière laquelle le portier tremblait de tous ses membres.

Le mot trahison est toujours entendu par des vaincus. On ne somma point le concierge d'ouvrir sa porte ; la grille fut ébranlée et tomba. On pénétra dans l'hôtel ; les domestiques épouvantés s'enfuirent. Les insurgés se répandirent dans la maison ; les maîtres n'y étaient pas. Au premier, on trouva deux femmes éplorées qui s'étaient enroulées dans les rideaux d'un lit : c'était Mathilde avec sa femme de chambre Jenny. On les tira en riant de leur forteresse de satin. Et quand la jeune fille apparut, les cheveux en désordre, les yeux brillants de larmes, pâle d'effroi, avec ses belles mains jointes et son air suppliant, il y eut un mouvement de recul parmi les hommes qui venaient d'entrer ; puis, tous s'inclinèrent.

James Parker entrait en ce moment.

— James Stoll ! s'écria Mathilde. Je suis sauvée.

L'Américain eut un moment d'hésitation. Un soupçon traversa omme l'éclair l'esprit de ses compagnons. Il s'en aperçut.

— Ma fille ! dit-il, d'une voix creuse sans aller vers Mathilde, que ces grands seigneurs m'avaient prise.

La jeune fille, qui ne se connaissait pas de famille, ne fut pas trop surprise, et se demanda :

— Est-ce que ce serait vrai ?

— Mademoiselle, lui glissa tout bas Jenny, dites comme lui ; c'est pour vous sauver.

Il y eut un concert de malédictions contre les grands seigneurs qui corrompent les filles du peuple. Puis, un homme de la bande, crédule comme le sont les honnêtes, s'écria :

— Il faut pardonner à ta fille, citoyen, elle sera notre sœur; nous l'adoptons.

Mathilde se serait bien passée de cette parenté d'occasion, mais elle n'osa répondre.

— J'y mets une condition, dit James. Tu vas nous conduire dans le cabinet de travail du comte, et nous dire où il cache ses papiers.

— Je peux vous conduire où vous voulez aller, répondit bien sincèrement la jeune fille ; mais si M. de Baurain cache des papiers, il ne me l'a pas confié.

On la suivit dans ce cabinet où nous avons vu plusieurs fois Félix Dumont ouvrir des meubles à double fond et des armoires à secret. Tout était bien fermé, et les clefs de sûreté ne se trouvèrent point.

— Enfoncez tout ! ordonna James Parker. Si cet homme est innocent du crime de trahison dont je l'accuse, vous ne devez pas épouser ma vengeance ; si au contraire il est coupable, je vous le livre. La justice du peuple est celle de Dieu, je m'en contente.

Mathilde, effarée, assistait au bris des armoires enfoncées à coups de piques, de crosses de fusil, de haches, toutes armes de l'insurrection. Le bureau fut pulvérisé. On y découvrit le tiroir à double fond, plein de papiers de toutes sortes que James Parker se mit à examiner, disant aux autres :

— Cherchez encore.

Tout à coup, il eut un cri de joie sauvage qui épouvanta Mathilde et rendit immobiles briseurs et chercheurs.

— Citoyens, dit-il, cet homme qui se fait appeler comte de Baurain, et qui n'est autre qu'un misérable du nom de Félix Dumont, sous lequel il a commis tous les crimes, n'est resté à Paris depuis la guerre que pour rendre compte au gouvernement de Versailles de ce qui se passe ici. Il a dénoncé à la vengeance des gouvernants plusieurs d'entre vous. Il y a là des lettres qui le prouvent.

— A mort! crièrent plusieurs voix.

— Ce n'est pas tout, fit James au milieu d'un profond silence immédiatement rétabli ; avant de trahir le peuple, il trahissait la France. Voilà une correspondance de M. de Moltke. Toujours, et partout des preuves.

Tout cela était peut-être vrai, mais l'on n'avait pas le temps de le vérifier. On crut sur parole James Parker, et crainte de surprise, on quitta l'hôtel aux cris répétés de :

— A mort ! à mort !

A l'exception des meubles brisés, rien ne fut dérangé dans la maison. De toutes les richesses qu'elle contenait, les insurgés n'emmenèrent que Mathilde, qu'ils crurent de bonne foi la fille de James Parker. Jenny voulait suivre sa maîtresse, on s'y refusa.

— Elle n'aura plus besoin de femme de chambre, dit un homme en retirant de sa bouche une grosse pipe.

Cela fit frissonner Mathilde et pleurer Jenny.

René de Baurain avait voulu voir l'aspect de Paris hérissé de barricades; et, craignant qu'il s'aventurât en quelque endroit dangereux, son frère l'avait accompagné. Ils allaient là comme à un spectacle, regardant d'un œil sec les femmes et les enfants qui fuyaient les bombes et les premiers incendies. Mathilde, laissée seule pour une heure, ne les inquiétait pas. Ils revinrent et ne la trouvèrent plus.

Jenny seule pouvait raconter la scène du cabinet, elle le fit avec des sanglots qui impatientaient les deux frères. Le vicomte entra dans une colère folle, un désespoir insensé.

— Il faut que je trouve Mathilde, disait-il, ou je ferai payer sa perte à Paris tout entier.

Le comte était sombre, mais déjà résolu. Quand il entendit le

nom de James Stoll, quand il sut que cet homme avait guidé chez lui les insurgés, enlevé Mathilde, et, chose plus fatale encore pour lui, ses papiers secrets, il se dit : — C'est un duel à mort. Soit ! S'il faut que j'y reste, James Parker ne s'en relèvera pas.

James Parker avait frappé. Sous la plaie palpitante qu'il venait d'ouvrir, Félix Dumont se relevait, et pouvait être encore un adversaire redoutable. Mais la fièvre qui le faisait aller en avant, quand même, l'empêchait de voir au-dessus de sa tête d'autres épées suspendues à un fil par chacun de ses crimes. Il allait sans voir. comme un homme poursuivi dans les ténèbres.

Bientôt, il se fut procuré un uniforme de commandant de la garde nationale. Pour combattre à armes égales James Parker, il fallait être parmi les siens, et pouvoir à l'occasion donner des ordres. Dans l'acharnement de luttes sans cesse renouvelées, dans le désordre de retraites successives, tait impossible de ne pas confondre des chefs, inconnus pour la plupart. M. de Baurain écrivit rapidement quelques mots, les mit dans sa poche, endossa son uniforme et dit à René :

—Je te la ramènerai, je te le jure. Je ne rentrerai ici qu'avec elle.

— Je vais avec toi.

— Non ; tu me gênerais. Me voilà chef d'insurgés, laisse-moi faire. Ceux qui te l'ont prise te la rendront.

Le vicomte, après sa grande fureur, était, comme toutes les natures faibles en pareil cas, tombé dans un état de prostration voisin de l'hébètement. Jenny le soignait et le consolait.

— Si vous m'en croyiez, lui dit-elle, monsieur le vicomte, vous ne resteriez pas ici; ces gens peuvent y revenir avec des intentions plus mauvaises.

— Eh ! que m'importe? Je veux mourir, si je ne retrouve pas Mathilde.

Cela n'était pas vrai. Le chagrin ne pouvait tuer René, chez lequel le caprice tenait lieu de passion et la colère de volonté. Mais il avait les entêtements et les résistances des enfants gâtés. Tout à coup, malgré la promesse faite à son frère, il se leva pour aller chercher lui-même la femme qu'il aimait. Jenny ne sut que l'approuver; et, à son tour, il quitta l'hôtel.

Il n'avait pas atteint le rond-point des Champs-Elysées, qu'au nom du comité de salut public, vingt hommes envahissaient de nouveau l'hôtel de Baurain.

James Stoll, en quittant la maison de son ancien maître, avait mis Mathilde en sûreté, sous la garde de deux hommes à lui, et s'était rendu à l'Hôtel de Ville, où siégeaient d'urgence le comité et un certain nombre de membres de la Commune. Là, preuves en main, il avait dénoncé comme traîtres les deux frères de Baurain, et réclamé le jugement immédiat d'une cour martiale. Il fut écouté et satisfait. Le jugement, exécutable sur l'heure, fut rendu. Les deux frères furent condamnés à mort. Un homme se présenta pour le faire exécuter. C'était un chef d'escouade de garde nationale, à l'air sombre, presque farouche, un de ces hommes dont l'aspect a quelque chose de surnaturel, parce que leur âme vit en dehors de leur corps, et qui inspirent la confiance de l'inconnu aux heures d'angoisse de l'humanité. Il se nommait Dupeuty.

Ayant trouvé l'hôtel vide, Dupeuty y laissa ses hommes, avec ordre de fusiller celui des deux qui rentrerait le premier, et d'attendre l'autre. Il aurait mieux aimé fusiller lui-même; il avait même l'intention de ramener dans Paris le vicomte, pour donner à Clémence le spectacle de leur commune vengeance, mais il sentait que la lutte, pouvant finir d'un moment à l'autre, il risquait de laisser échapper l'occasion, et de rendre à l'ennemi de nouvelles forces contre lui; il ne le voulait pas. Donc, il donna l'ordre de fusiller, se contentant, faute de mieux, du cadavre de l'homme qu'il aurait aimé torturer.

Clémence avait disparu de son local depuis deux jours; cela n'inquiétait pas les voisines. Tant de gens quittaient alors leur logis.

Pendant que cela se passait aux Champs-Elysées, on préparait aux Halles une formidable défense; et les fédérés conseillaient eux-mêmes aux habitants des maisons qui dominaient la place de les quitter avant l'attaque.

De la place Sainte-Eustache à la fourche des rues du Temple et de Turbigo, trois barricades s'élevaient, deux achevées, une à moitié seulement, à laquelle ne travaillaient guère que des enfants. Un grand gamin, pâle et maigre, aux jambes vacillantes,

aux grands yeux caves, aux pommettes rougies par une fièvre intense, dirigeait les travaux. Il avait renvoyé les hommes, disant :

— Vous avez besoin ailleurs; laissez-nous ça, je m'en charge.

Et les hommes ayant eu confiance dans le gamin, la barricade s'éleva, mieux construite que les autres, à enceinte double, avec un fossé par derrière, et des créneaux comme une forteresse.

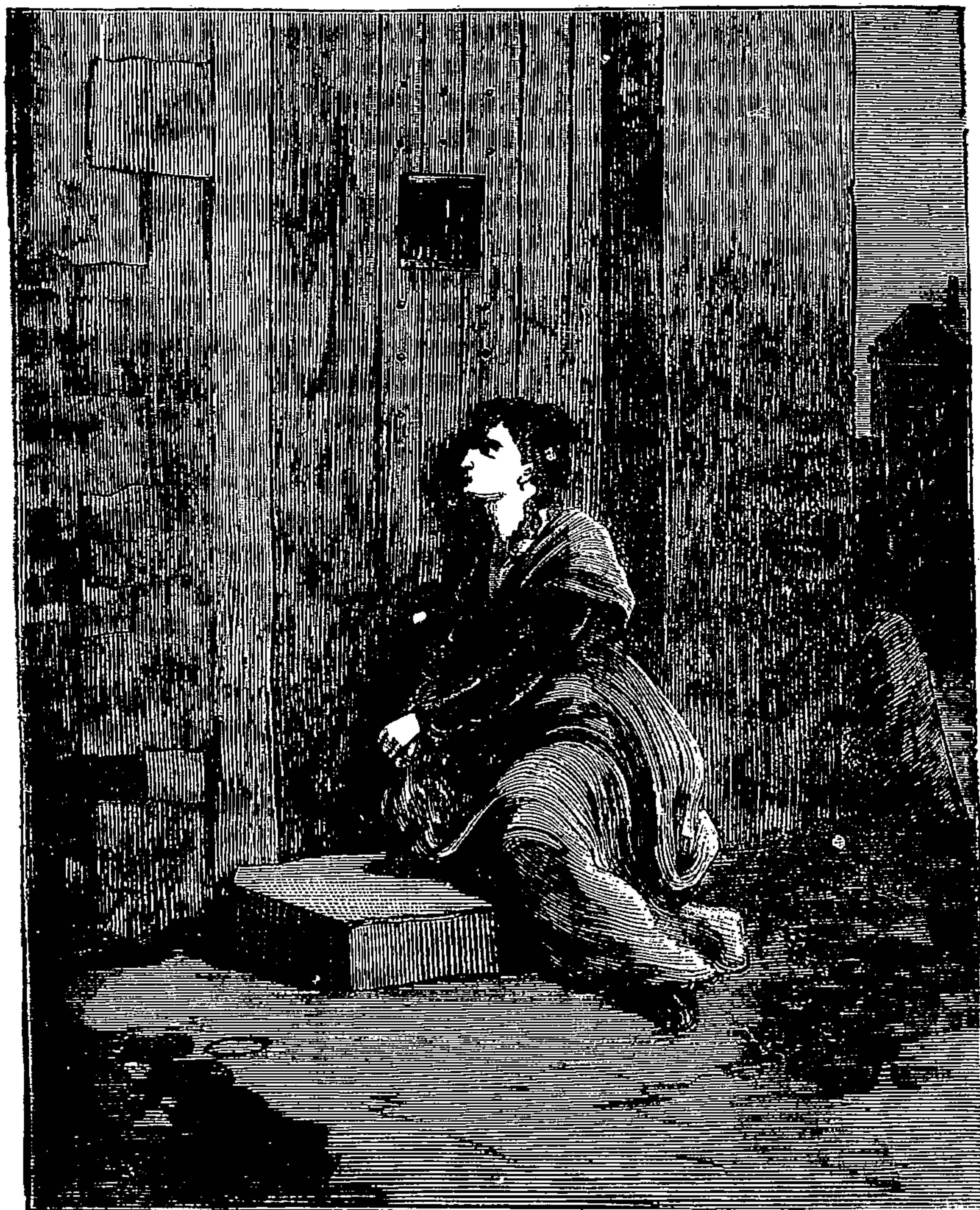
Vers le soir, les enfants, ils étaient une quarantaine, travaillaient toujours, et n'avaient pas mangé de la journée.

Baudruche avait fait demander du pain, le pain n'arrivait pas. Il jurait de sa voix voilée que la fièvre rendait sifflante. Un gamin, qui maniait la pioche pour creuser le fossé, avec une ardeur toute joyeuse, releva la tête; il était blond, bouclé, avec des yeux d'azur et des lèvres souriantes.

— Ça ne fait rien, *citoyen*, dit-il. Ne vous inquiétez pas de ça, on travaillera tout de même.

Il avait dix ans, il était fier de pouvoir dire : citoyen. Cela le faisait homme. Les autres n'avaient pas plus faim que lui. En ces moments où le destin jette un peuple au creuset, il n'y a plus que les âmes qui surnagent. Cette fourmillière de gamins ressemblait à une nuée d'atomes, jouant au Créateur sur la naissance d'un monde. Baudruche eut alors une hallucination : le soleil descendait dans des flots d'or derrière Saint-Eustache, dont les découpures se dessinaient en noir sur le vermillon du ciel. Un moment de silence s'était fait. Il y a des haltes dans les tempêtes, pendant lesquelles un rayon d'espoir glisse dans le cœur des naufragés; il y en eut une pour qu'on entendît cette voix de chérubin, douce mélodie dans l'horreur du naufrage, appel d'ange qui montre le ciel. Baudruche regarda le soleil couchant et y vit un mot de feu qui n'était peut-être qu'un mirage de son âme : avenir ! Il regarda l'enfant, il était dans un nimbe de rayons qui formaient le mot : patrie ! D'un immatériel baiser, il couvrit la troupe enfantine dans laquelle il voyait la France future, et dont l'activité inconsciente ressemblait à une promesse.

Le pain arriva en ce moment, Baudruche le fit distribuer;



[illegible] de misère et de honte.

les enfants qui s'en fussent bien passés, le mangèrent avec appétit.

— Et maintenant, leur dit-il, mes petits citoyens de l'avenir, allez vous coucher; c'est le tour des hommes.

Un grand nombre faisant la moue, il ajouta:

— Le vôtre viendra bientôt. Vous êtes la réserve de la France.

Les enfants sortirent tous de la barricade où ils n'avaient plus rien à faire; puis, avant de rentrer chez eux, se mirent à jouer à cache-cache.

Une vive fusillade venait de s'engager du côté des Halles.

— Allons, dit Baudruche, ils seront bientôt là. Puisque la comédie de la vie va finir pour moi, un jour plus tôt ou plus tard, qu'est-ce que ça me fait? Mam'zelle Alice est là, dans la maison de Mme Bleuze, je mourrai près d'elle. Elle me verra peut-être mort, et elle s'en souviendra. Ça me fait du bien à penser. Mais M. Daniel, qu'est-ce qu'il peut bien être devenu ? Pauvre demoiselle Alice !

Baudruche disait vrai. Alice, sa mère, M. Samson et sa femme étaient réunis dans un appartement de la maison dont Mme Bleuze était concierge. Beaucoup de locataires avaient quitté Paris, effrayés des bruits étranges que répandaient des gens malintentionnés, et leurs appartements avaient été mis au service des réfugiés de quartiers bombardés par les assiégeants. Baudruche, au nom de Mme Bleuze, avait offert un de ces logements vides; il fut accepté, et, jugeant que la bataille serait très vive au quartier des Halles, l'ex-commissaire avait cru devoir en éloigner les dames. De plus, on avait fait revenir l'aveugle, que la citoyenne était prête à reprendre de nouveau, s'il en était besoin. Quand on a autour de soi tous ceux que l'on aime, un danger semble moindre, et les chances d'y échapper plus nombreuses.

Cependant, cette petite réunion restait triste ; il y manquait quelqu'un, l'âme de tous, pour ainsi dire. Le devoir, avait dit Daniel, l'attachait auprès de son père et de sa mère. M. Samson, lui, savait que le seul devoir imposé par la conscience du jeune homme était celui de s'éloigner d'Alice.

Baudruche, avant d'aller souper chez sa grand'mère, monta dire bonsoir à ses amis qu'il trouva à table. Ne voulant point partager leur repas, il s'assit près d'une fenêtre, afin de respirer plus librement. Deux hommes de garde se promenaient à l'intérieur de la barricade. Rien ne menaçant encore, cela suffisait. La nuit n'était pas complète ; on reconnaissait les gens dans la rue. Venant de l'autre bout, un homme s'avançait pensif, courbé, ne paraissant pas entendre la fusillade des halles,

ni le chant de mort des bombes, qui sifflaient en passant sur sa tête.

A mesure qu'il s'approchait, Baudruche reconnaissait Daniel; mais comme le jeune homme allait lentement, ce qui lui donnait le temps de réfléchir, il ne dit rien. Bientôt, un homme quitta un entrebâillement de porte, en face, et tout près de la barricade, contre laquelle il semblait ramper; puis, au moment où Daniel mettait le pied sur la première pierre, du côté le plus bas, pour la franchir, il lui fourra quelque chose profondément, mais légèrement, puisqu'il n'y sentit rien, dans la poche de son paletot.

Baudruche laissa échapper un mouvement de surprise en reconnaissant Mauduit.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda Alice.

— Monsieur Daniel, répondit-il.

Pendant que tous se précipitaient au devant du jeune homme, il resta en observation, mais prudemment caché, cette fois, derrière un rideau. La chose faite, Mauduit regarda les fenêtres de la maison de Mme Bleuze, au-dessus de l'appartement occupé par les familles Samson et Mathieu.

— Les ordres viennent de là, se dit Baudruche.

Mauduit rentra dans la maison d'en face.

— Je n'irai pas chez grand'mère ce soir, pensa Baudruche.

Daniel entrait. Il s'avança comme les autres, et, pendant que le jeune homme embrassait ses amis, il plongea sans façon dans sa poche une main qui en sortit bientôt avec un papier soigneusement plié, mais sans adresse. De la poche de Daniel le papier passa dans celle de Baudruche.

Après les premiers reproches et les premières caresses, Daniel demanda à Mlle Mathieu quelle était l'affaire grave pour laquelle elle l'avait appelé. Surprise générale.

Un homme, qui paraissait connaître intimement ces dames Mathieu, s'était présenté, il y avait deux heures environ, à l'hôtel des Américains, priant M. Daniel Dufresnay de se rendre au plus vite près de ces dames, qui avaient un pressant besoin de lui.

Dans quel but avait été fait ce mensonge?

Baudruche les laissa chercher et descendit dans la rue. Mais, en passant, il entra chez Mme Bleuze pour lire le papier déposé par

Mauduit dans la poche de Daniel. C'était un ordre émanant de Versailles; pour l'insurrection, une preuve de trahison, une condamnation à mort. Baudruche comprit, et demanda tranquillement à la concierge:

— Qui est-ce donc qui reste au-dessus de l'appartement qu'habite M. Samson?

— C'est m'amzelle Placidie; elle a quitté l'appartement de derrière pour celui-là depuis une huitaine.

— Est-ce qu'il y a quelqu'un chez elle?

— Oui.

— M. Martinet, peut-être?

— Ah! ben, oui; M. Martinet est parti depuis le premier jour qu'il a été question de tapage dans Paris. C'est un chef de la garde nationale, un homme en uniforme que je ne connais pas.

— Tant pis! Je monte, dit Baudruche.

— Pourquoi faire?

— Prendre une consultation. Je n'aurai pas besoin de cachet, je suppose, aujourd'hui.

Au moment où il sortait de la loge, quelqu'un demanda:

— Mademoiselle Placidie!

Baudruche fut frappé de ce son de voix, qui rappelait celui de M. de Baurain, et cette ressemblance avec une miniature, qu'il avait vue sur le bureau du comte.

— Monsieur le vicomte, dit-il, c'est au deuxième.

L'effet fut prompt et violent. René de Baurain s'arrêta, sans savoir s'il devait avancer ou reculer.

— Monsieur le vicomte s'étonne que je le connaisse, reprit Baudruche, mais j'ai ouvert plusieurs fois la portière de sa voiture. Je suis sûr que son cocher me reconnaîtrait. Si monsieur le vicomte le permet, ajouta-t-il, je vais l'accompagner jusqu'à la porte de mam'zelle Placidie.

René de Baurain crut à l'obséquiosité d'un gamin qui voulait un pourboire. Alors Baudruche, qui marchait devant dans l'escalier, fit un faux pas, qui força M. le vicomte à le retenir pour ne point dérouler avec lui, ce dont l'enfant profita pour fourrer dans sa poche le papier envoyé par lui et son frère, sans doute, à l'adresse de Daniel.

Une simple niche de gamin.

En ce moment, débouchait par le boulevard une bande nombreuse d'insurgés en criant :

— A mort les traîtres ! pas de pitié ! à mort.

Il y avait dans cette bande des hommes armés, des femmes et des enfants qui en augmentaient le tapage et le désordre. Elle s'arrêta devant la maison occupée par les réfugiés, Mme Bleuze et la somnambule. Les hommes y pénètrèrent et s'y répandirent, suivis par les gamins. Les femmes attendirent dans la rue; quelques-unes s'assirent sur la barricade. Elles avaient toutes des écharpes rouges, et la plupart des vêtements en désordre, contrairement à celle qui les conduisait, entièrement vêtue de noir, avec une carabine à la main. Cette femme était mince et pâle, avec de grands yeux fauves et des cheveux d'or superbes. Son geste était rare et grave; sa tenue noble et ferme. Elle monta au sommet de la barricade, cherchant au loin, de son œil étrange, dans des profondeurs que d'autres ne voyaient pas.

Entendant ce bruit, Alice se précipita vers la fenêtre.

— Clémence ! s'écria-t-elle.

Daniel et M. Samson s'avancèrent à leur tour, et tous, un instant, restèrent en extase devant cette belle créature, transfigurée par une passion toute-puissante et fatale.

Des hommes se ruèrent sur eux ; ils ne s'y attendaient pas, et avant qu'ils eussent pu obtenir une explication, ils étaient fouillés de la tête aux pieds.

Une scène pareille se passait au deuxième étage, et bientôt des cris : A mort ! à la trahison ! firent cesser les recherches du premier.

L'escalier craquait sous la marche pesante de vingt hommes, qui en traînaient un seul, tandis qu'un autre suivait, à peine maintenu par une masse d'insurgés qui l'écrasait.

Le comte de Baurain n'avait pas encore retrouvé Mathilde, et la soif de vengeance qu'il éprouvait commençait à lui exalter l'esprit.

James Parker, depuis qu'il avait enlevé la jeune fille, n'était pas rentré à l'hôtel où vivait mistress Donathan sous la garde de Daniel. Croyant toujours l'aveugle mort, le comte n'avait plus

qu'une vie à prendre, celle du fils pour lequel James Parker réclamait la moitié de ses millions. Le tuer était facile, mais cela pouvait le compromettre ; le faire massacrer lui parut plus adroit. Il le fit appeler dans la maison de la rue Turbigo ; puis ses agents dénoncèrent cette maison à un groupe d'insurgés, comme renfermant un agent de Versailles. En ces heures où l'exaltation atteint son paroxysme, il en faut moins que cela pour faire décréter la mort d'un homme. On se répéta la nouvelle, le bruit se répandit qu'il y aurait des preuves. On courut.

Dupeuty et Clémence, qui n'avaient pas encore retrouvé leurs ennemis, disparus depuis que leur hôtel était occupé par l'insurrection, étaient de toutes les tentatives ; on les retrouvait à toutes les luttes. Ils furent des premiers à l'appel de celui qu'ils cherchaient.

M. de Baurain, en uniforme de commandant, était venu chez la somnambule, et y avait convié son frère pour lui donner la joie de savourer une vengeance. Ne fallait-il pas le consoler, le cher enfant ! ou tout au moins le distraire de la perte de sa bien-aimée ?

Baudruche, à bout de forces, était resté chez Mme Bleuze ; il vit passer l'avalanche.

— Seigneur ! s'écria la concierge, ils démolissent la maison !

— Tiens ! murmura Baudruche, est-ce que sans m'en douter j'aurais rempli l'office de juge ? c'est une profession à laquelle je n'avais pas songé.

Le prisonnier était dans la rue. L'homme qui le tenait au collet le jeta au pied de la barricade. C'était Dupeuty, méconnaissable, effrayant, hideux. On eût dit que la haine, renfermée en lui depuis vingt ans, sortait par tous les pores de son corps convulsivement agité.

— Voilà le traître ! criaient ceux qui descendaient d'en haut.

— A mort ! criaient ceux qui étaient restés dans la rue et ne savaient rien.

Un nom traversa l'espace, si vibrant, qu'il couvrit toutes ces voix hurlantes.

— Clémence !

Elle était toujours debout, sur sa barricade, regardant au loin

le ciel qui se teintait de lueurs d'incendie, écoutant la fusillade qui se rapprochait. Elle entendit l'appel et se retourna. Son père, étendu sur la pierre déjà marquée de son sang, cherchait à se relever sous le pied puissant de Dupeuty, qui lui broyait la poitrine. Elle eut un de ces cris qui échappent à l'analyse, et qui peuvent résumer en eux toutes les passions humaines. Elle descendit, repoussa celui qui l'avait appelée et dit :

— Cet homme est à moi. Tu me l'as promis.

Devant cette apparition blême et froide, le silence se fit. Le prisonnier, qui résistait à la force, n'essaya plus de se relever. Seul, à quelques pas, le comte de Baurain se débattait entre les bras de dix hommes qui n'en venaient pas à bout.

— Cet homme a mérité la mort, dit Dupeuty ; il faut l'exécuter.

— Il faut le juger, répondit Clémence.

M. de Baurain ne fit plus de résistence. Le juger, cela lui donnait du temps.

Dupeuty agita un papier dans l'air.

— Voilà, dit-il, ce que l'on a trouvé sur lui.

Le comte ne pouvait s'expliquer comment ce papier, qu'il avait vu mettre dans la poche de Daniel par Mauduit, se trouvait dans celle de son frère.

— Citoyens, dit Clémence d'une voix forte et calme, je vais vous dire ce qu'a fait cet homme ; vous le jugerez.

— Clémence, murmura René de Baurain de sa voix la plus douce, en se relevant à demi.

On crut qu'il voulait fuir ; vingt canons de fusil s'abaissèrent vers lui. Clémence continua.

— Il a séduit une jeune fille honnête et sage dont la mère lui avait donné l'hospitalité ; et quand il eut appris qu'elle allait avoir un enfant, il l'a abandonnée. Il était riche, la mère de sa fille mourut de misère et de honte. Il s'est marié, il a eu des enfants et il a voulu séduire sa propre fille, placée chez lui comme institutrice. Elle n'a dû son salut qu'à un hasard. Parce qu'elle lui avait résisté, il l'a déshonorée, en l'accusant d'un crime qu'elle n'avait point commis.

Il y eut parmi la foule un murmure d'indignation.

— Après avoir fait condamner sa fille à la prison, il a empoisonné sa femme, reprit Clémence. Mais tous ces crimes privés ne sont rien auprès de ses crimes publics. Il a fait massacrer par l'ennemi les habitants de la ville qu'il administrait, afin de devenir prisonnier. Et, pendant les cinq mois de siège, les Prussiens, ses amis, lui ont donné la liberté. Il a vécu en Italie, avec la femme pour laquelle il avait empnnoisoé la mère de ses petites filles.

— A mort! à mort! cria la foule exaspérée.

— Citoyens, cette femme a menti, dit le comte de Baurain.

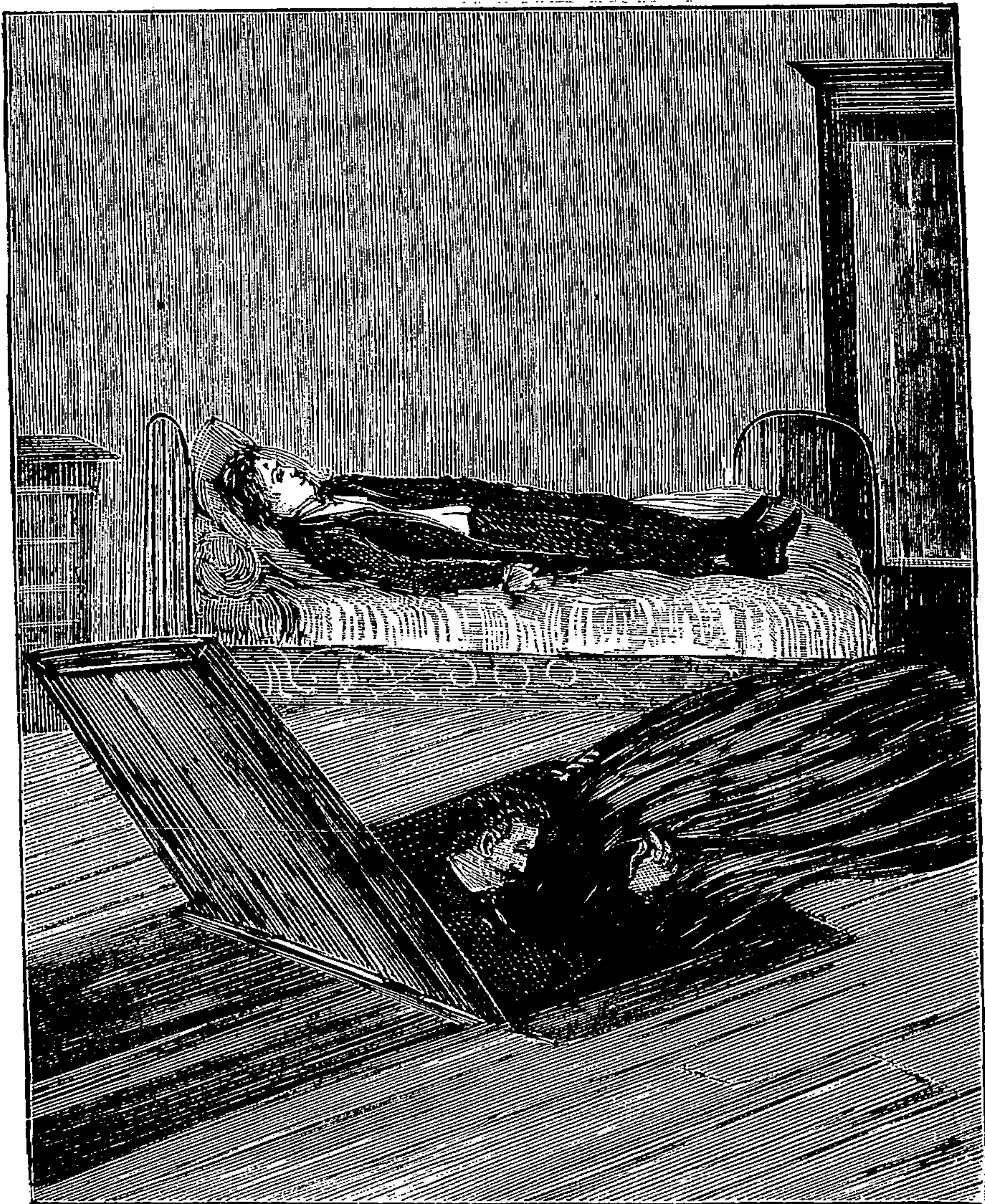
— Citoyens, reprit Clémence, cet homme est mon père; et je l'accuse pour laver la honte qu'il a jetée sur ma naissance.

Cette fois, il n'y eut point de cris. Ce fut un frisson qui parcourut la foule. Cette fille, condamnant son père, faisait peur.

Le comte de Baurain, laissé libre, mais entouré, avait sorti de sa poche un revolver; il ajusta Clémence. Un bras s'appuya sur le sien, le coup partit en allant faapper la barricade. Cette tentative décida encore plus que le reste du sort de René. Lesfemmes surtout se précipitèrent sur lui, et se l'arrachèrent. Il fut frappé, déchiré, broyé, au milieu d'imprécations et d'injures. Il joignait les mains vers Clémence, et priait; une fois, il dit: « Ma fille ! » Elle eut un éclat de rire. Le comte s'était jeté sur les bourreaux de son frère, mais il ne pouvait arriver jusqu'à lui, séparé qu'il en était par unemurraillehumaine. René criait et râlait. Une femme lui écrasait le visage sous le fin talon de sa bottine. Enfin un coup de feu l'atteignit à la tête. On dit: « Il est mort! » Et l'on permit à son frère de s'approcher.

Soit que la fureur populaire fût calmée par cet acte de haute et implacable justice, soit qu'on trouvât le frère assez châtié par la mort de son frère, on laissa le comte ramasser le cadavre. Clémence elle-même n'y mit pas d'opposition. Sa vengeance satisfaite, elle redevint insensible.

Dès que Félix Dumont eut son frère dans les bras, il s'enfuit comme un fou à travers les rues, déchiré lui-même, sanglant, épouvanté. Il alla ainsi jusqu'à la rue Sainte-Foy. A chacun de ses pas, la tête de René frappait son épaule avec un bruit sinistre. La nuit était venue; il ne rencontra personne dans la rue. La



Il traîna un matelas dans ce trou.

maison n'ayant pas de concierge, la porte avait un secret; il l'ouvrit, la repoussa, suivit le corridor, traversa la cour, brisa une fenêtre, et entra chez lui.

Le silence avait des craquements de meubles qui ressemblaient à des cris, et l'isolement, des fantômes qui menaçaient. Cependant, il posa doucement René sur le lit et mit son oreille sur son cœur. Le cœur battait encore. Alors, il sembla se réveiller et re-

trouver son énergie. Il prit une lumière, alla chercher de l'eau, lava le front et le visage de celui qu'il appelait son enfant, et vit avec terreur un trou plus bas que la tempe, fait par une balle qui avait traversé la mâchoire. Il frissonna, se rappelant avoir vu un trou semblable au front de René de Baurain, sa première victime. Seulement James Parker visait mieux que l'assassin inexpérimenté de son frère. James Parker! comme ce souvenir lui faisait peur. Il avait accepté son défi; avec quelles armes maintenant allait-il continuer le duel? Tout à coup, il crut entendre du bruit dans la maison sur la rue, Il chercha un endroit plus sûr pour cacher René, et n'en trouva point. Le corps était roide, mais le cœur battait toujours faiblement.

— S'ils allaient me le reprendre, dit-il.

Il songea à la trappe, au souterrain, au passage. Il tira le lit doucement, comme s'il craignait de réveiller un malade, chercha la planche, trouva l'ouverture, et la souleva sans peine.

Quel souvenir! C'est dans cette cave qu'il avait caché la première faute de René, qu'il avait enfoui la fortune de Mathilde à lui confiée, et juré à son frère une vie tissue de fleurs et de joies.

Il se croyait fort, il se croyait invincible, parce qu'il avait le mépris des hommes; et aujourd'hui il y revenait vaincu, traînant après lui un cadavre qu'il ne pourrait ressusciter.

Qui sait? Il descendit dans le passage qu'il n'avait point revu, depuis qu'il avait condamné les caves voisines, ces pièces souterraines, dont l'existence avait si fort étonné son frère autrefois. Il traîna un matelas dans ce trou, puis, tout ce qu'il faut pour un lit, qu'il arrangea lui-même, et il y descendit son frère. Il remonta vingt fois chercher des couvertures, des habits pour réchauffer ce corps qui se refroidissait. Puis, il s'agenouilla, et se mit à lui dire des tendresses.

Cependant, les insurgés, chassés des Halles, se repliaient vers la barricade de la rue Turbigo, où venait d'arriver un homme suivi de quelques autres, déjà noirs de poudre, comme des gens sortis d'un combat précédent. Ils firent, sans parler, des préparatifs de défense. Puis l'homme monta, cherchant à voir ce qui se passait plus loin. Clémence était toujours assise sur les pierres.

— Que fais-tu là, citoyenne? demanda-t-il.

— J'attends la mort, répondit la jeune fille.

— Alors, donne-moi la main. Je la cherche depuis longtemps; elle ne veut pas de moi.

Cet homme était Maximilien, que le souvenir de Guillaume jetait à tous les vents.

Sans hésiter, Clémence mit sa main dans celle de cet étranger, qui voulait mourir comme elle.

— J'avais un ami, reprit Max; il est mort.

— Comment s'appelait-il ?

— Guillaume.

La jeune fille eut un cri.

— Et vous, demanda Max, comment vous appelle-t-on?

— Clémence.

Le jeune homme eut un frisson ; puis leurs mains s'enlacèrent de nouveau et ils dirent tous les deux :

— Nous mourrons ensemble.

A leurs pieds, on entendit un soupir. Il venait de Jérôme, qui suivait partout son bienfaiteur.

Après cela, Max s'occupa de la barricade : il ne pouvait trahir ceux dont il avait fait ses compagnons. On entra dans les maisons voisines, conseillant aux habitants de fuir, car les insurgés étaient résolus à s'y défendre jusqu'à la mort. Ils occupèrent l'appartement de la somnambule, puis celui où étaient ces dames Mathieu. Mlle Placidie sortit de la maison. Alice et sa mère se trouvaient déjà chez la concierge ; elles y restèrent. Baudruche était là, couché ; il allait mourir. M. Samson parti depuis une heure pour aller chercher l'aïeule, ne revenait pas. Mme Bleuze, laissant le gamin au soin de ces dames Mathieu, allait et venait de la barricade à sa loge. Elle n'avait pas vu depuis trois jours son fils Justin. Quant à Daniel, il était parti aussi, ne pouvant laisser seule sa mère, qu'il devait ramener près de l'aveugle et d'Alice. En ces moments terribles on se rapproche, et Gaston de Baurain, dont le frère venait enfin d'être vengé, pardonnait à la femme, qui avait été l'instrument de son ennemi.

En ce moment, l'aveugle était seul. Pas un homme pour le garder, le sauver au besoin. Alice eut un cri de joie en reconnaissant Max ; mais Max ne s'appartenait plus. Il la prit à part, lui dit le

danger que courait la maison. Elle ne voulut pas, devant la mort, quitter Baudruche. Mais il fallait sauver l'aveugle. Max appela Jérôme. Le brave homme, on le sait, se fût sacrifié pour Alice. La jeune fille connaissait l'histoire du souterrain ; elle se dit que là Gaston de Baurain serait plus en sûreté que partout ailleurs, monta près de lui pour lui expliquer la nécessité de se séparer.

Et Jérôme, avec l'aveugle, se dirigea comme il put vers la rue des Filles-Dieu.

Quand ils furent arrivés, l'inquiétude du pauvre homme pour Max devint plus vive ; il la dit à l'aveugle, qui lui conseilla d'aller rejoindre ses amis. Le pouvait-il ? Oui, si l'aveugle consentait à descendre dans la cave où, il en était sûr, personne ne pourrait le découvrir. Autant pour calmer ses scrupules que pour sa propre sûreté, Gaston de Baurain se laissa faire.

Jérôme descendit un fauteuil dans le passage, y fit asseoir l'aveugle et lui dit :

— Tâchez de dormir. Je reviendrai avez mam'zelle Alice.

— Veillez bien sur elle, dit Gaston de Baurain.

Ils se séparèrent.

Dormir avec les inquiétudes qui peuplaient l'isolement de l'aveugle, c'était impossible. Il songea, s'exhortant au calme et à la patience. Puis, fatigué d'inaction et de silence, il se leva. Le couloir n'était point large, il lui était facile de s'y diriger. Ce ne fut pas la curiosité, mais le besoin de mouvement qui le fit agir : il se disait : je reviendrai toujours bien là.

Quand il eut fait une cinquantaine de pas, il s'arrêta tout à coup. Il croyait percevoir un bruit de voix.

— Cela vient de l'extérieur sans doute, dit-il.

Cependant, il prit plus de précautions pour avancer. Bientôt, il cessa de marcher et se coucha sur la terre humide. S'il n'avait été aveugle, il aurait aperçu une lumière au fond de la galerie. Il ne vit rien, mais il entendit distinctement une voix douce, caressante, pleine de tendresse qui disait :

— Mon enfant bien-aimé, il ne faut pas mourir ! J'ai manqué à mon devoir, je n'ai pas su te faire heureux; mais tu verras comme je saurai réparer ma faute. J'ai encore des millions, je te les donnerai et je me châtierai. Si tu veux, je mourrai pour ne plus te

porter malheur. René, je t'en prie, rouvre les yeux... comme tout à l'heure... dis-moi que tu vis... que tu m'entends... et que tu me pardonnes.

L'aveugle ne marchait plus, il rampait. Il arriva ainsi jusqu'à la couche improvisée, près de laquelle Félix Dumont, agenouillé, priait son frère mort, ou mourant.

— C'est ici, reprit-il, que je t'ai promis de te faire riche et grand... alors on t'appelait Anatole... et je t'aimais!... pas plus qu'aujourd'hui, va. Te souviens-tu, René?... parle, ne crains rien, l'aveugle est mort... il n'y a pas de danger ici.

Gaston de Baurain se dressa. Félix Dumont eut un cri terrible, qui rouvrit les yeux de celui qu'il voulait faire revivre. Ce cri fut suivi d'un silence.

— Son spectre! murmura enfin Félix Dumont.

Il regardait avec épouvante ce corps qui venait de sortir de terre, et sur lequel s'attachaient aussi les yeux vitreux du mourant.

L'ombre parla enfin. Elle dit:

— Je crois en Dieu.

Et, se précipitant par-dessus le lit, saisit à la gorge son ennemi qui, cette fois, ne devait pas être secouru. Il le renversa, l'étrangla sur la couche ensanglantée de celui qu'il avait tant aimé; et, par un hasard étrange, visage sur visage, les lèvres des deux frères s'unirent. Il y eut alors deux râles; l'un faible comme le reste de vie qu'il laissait fuir, étouffé par un autre, puissant, rauque, plein de résistance encore.

Félix Radèze était mort. Mais, avant de mourir, il avait ressenti les douleurs qu'il avait imposées: il avait vu mourir son frère, son seul amour.

La justice des hommes n'eût pu rendre ce jugement-là.

En arrivant à l'hôtel des Américains, Daniel n'avait plus retrouvé sa mère. Mistress Donathan venait de sortir, lui dit-on, avec James Stoll, reparu après plusieurs jours d'absence.

— Puisqu'elle est avec lui, se dit le jeune homme, je n'ai rien à craindre pour elle.

Et il essaya de revenir rue Turbigo, ce qui n'était plus chose facile. On s'y battait avec acharnement. Les mêmes difficultés

s'étaient présentées pour M. Samson, qui se trouva séparé de la mère Baudruche, par une bande d'hommes et de femmes qui fuyaient. Pendant qu'il la cherchait, la vieille femme se fraya un passage; l'amour maternel n'a point d'âge pour opérer des miracles. Elle arriva chez Mme Bleuze, au milieu des balles qui sifflaient autour d'elle, sans qu'elle les entendît, et se fit ouvrir la porte. Personne n'eût pu dire le lendemain comment elle y était parvenue.

Dans la loge, sur un lit que gardaient deux femmes : Alice et sa mère, Baudruche souriait dans l'agonie. Il y avait sur la cheminée une lampe que recouvrait un abat-jour. Contre la fenêtre, un matelas destiné à recevoir les balles. Tout cela eût été bien lugubre sous le bruit de la fusillade et les cris du dehors, si le mourant ne l'eût éclairé d'un dernier reflet de son âme pleine d'amour.

Mme Bleuze restait dans la cour, contre la porte. Elle espérait toujours s'entendre appeler par son fils.

La mère Baudruche se précipita, la bouche ouverte, pour crier et se plaindre. Elle s'arrêta, la mort avec sa sérénité auguste, lui imposait silence sous les traits de son petit-fils.

— Grand'mère je ne te laisse pas toute seule, dit le mourant, Mam'zelle Alice m'a promis qu'elle serait ta fille.

Un grand bruit se fit contre la grand'porte qui s'ouvrit. Plusieurs hommes entrèrent suivis de soldats qui se répandirent après dans les escaliers. C'était un vrai tapage d'ouragan.

Dans la loge, Mme Bleuze rentra en entraînant un homme, noir de poudre.

— Justin ! cria-t-elle. Sauvez-le-moi.

Baudruche se redressa.

— Alice, dit-il, sauvez-le.

La jeune fille, aidée de la mère, lui arracha ses habits de garde national. Alice lui lava les mains, la figure; lui jeta à la face un plein flacon d'éther destiné au malade. Mme Bleuze donna une vieille robe de chambre, laissée chez elle par un locataire en fuite; tout cela, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, sans qu'un mot eût été prononcé.

Mme Mathieu avait relevé des oreillers derrière Baudruche, qui

se trouvait assis, et qui suivait avec anxiété les détails de cette scène rapide. Il lui était revenu un peu de sang aux joues, de la vie dans le regard.

— Il ne mourra peut-être pas, pensait la grand'mère.

Plusieurs soldats qui redescendaient entrèrent.

— Il y en a un qui est entré ici, dit l'un d'eux. Cet homme l'a vu.

L'homme désigné était Mauduit, qui dénonçait pour se sauver lui-même, ayant été trouvé près la barricade.

— C'est moi, dit Baudruche. Je suis blessé.

— Ça doit être vrai, affirma Mauduit, dans un ignoble sourire de haine.

Avant qu'on ait pu démentir le jeune homme, un coup de feu partait du groupe des soldats, et une balle lui traversait la poitrine.

Sa dernière parole fut un cri de miséricorde.

— Mauduit, cria-t-il, je te pardonne!

Puis, un dernier regard enveloppa dans un même rayon sa grand'mère et Alice.

— Mon frère! dit la jeune fille.

Elle mit à son front pâle un baiser, sous lequel il mourut doucement.

La grand'mère ne l'embrassa point. Elle sortit, farouche et sombre, avec les soldats. Quand elle rentra, le corps était déjà rigide, et la face avait pris cette immobilité qui fait le marbre. Ici, le marbre était doux. Un sourire l'éclairait, comme un mystère heureux de l'autre vie.

— Il t'avait assassiné deux fois, dit l'aïeule, en jetant sur le lit un grand couteau ensanglanté; il méritait la mort. Tu lui as pardonné; moi, je te venge!

Mme Bleuze reconnut son couteau de cuisine, qu'elle avait laissé sur la table.

James Parker avait juré de sauver son fils et l'aveugle des mains de Félix Dumont. Mais il n'était pas assez pur sans doute pour une mission si sainte. Dieu ne le voulut pas. Du reste, il s'était rendu coupable d'un nouveau crime; et cette fois, sa victime était Mathilde, que le bandit avait emmenée, enfermée et souillée.

Paris. Typ. Collombon et Brûlé, rue de l'Abbaye, 22.

Quand il rentra à l'hôtel des Américains, il trouva seule mistress Donathan, que Daniel venait de quitter, se croyant appelé par Alice en danger. Des incendies s'allumaient de tous côtés, on se battait partout ; l'Américaine avait peur. Il l'emmena. Il voulut aller rue Turbigo, et ne put dépasser la rue Saint-Denis, qu'il se mit à suivre, en longeant les maisons pour éviter les balles.

— Vous voulez donc vous faire tuer? dit une femme qui entr'ouvrait une porte... pour voir.

Elle tira le bras de l'Américaine, qui tremblait.

— Gardez-la, je vous prie, ma brave femme, dit James, je viendrai la reprendre quand ce sera plus calme.

— Bien volontiers, monsieur; dans des moments comme ça, tout le monde est frères.

James Parker ne put réprimer un sourire, à cette idée de fraternité générale, en face d'un peuple qui s'entr'égorgeait.

— Vous devriez rester aussi, monsieur, dit la femme, qui n'était autre que Sophie Trotignon.

— Merci. J'ai affaire ailleurs.

Il fut entraîné dans la rue des Filles-Dieu, et ne put en sortir. Des insurgés s'y étaient réfugiés, il y avait des soldats aux deux bouts.

Plusieurs heures se passèrent ainsi. Puis il entendit un homme qui demandait aux soldats à rentrer chez lui. Après quelques pourparlers, l'homme passa. Il y en avait un autre avec lui. James Parker les suivit. Ils s'arrêtèrent devant une porte.

— Je vous en prie, dit James, laissez-moi entrer avec vous.

L'un des hommes eut un cri étouffé, et le poussa devant lui.

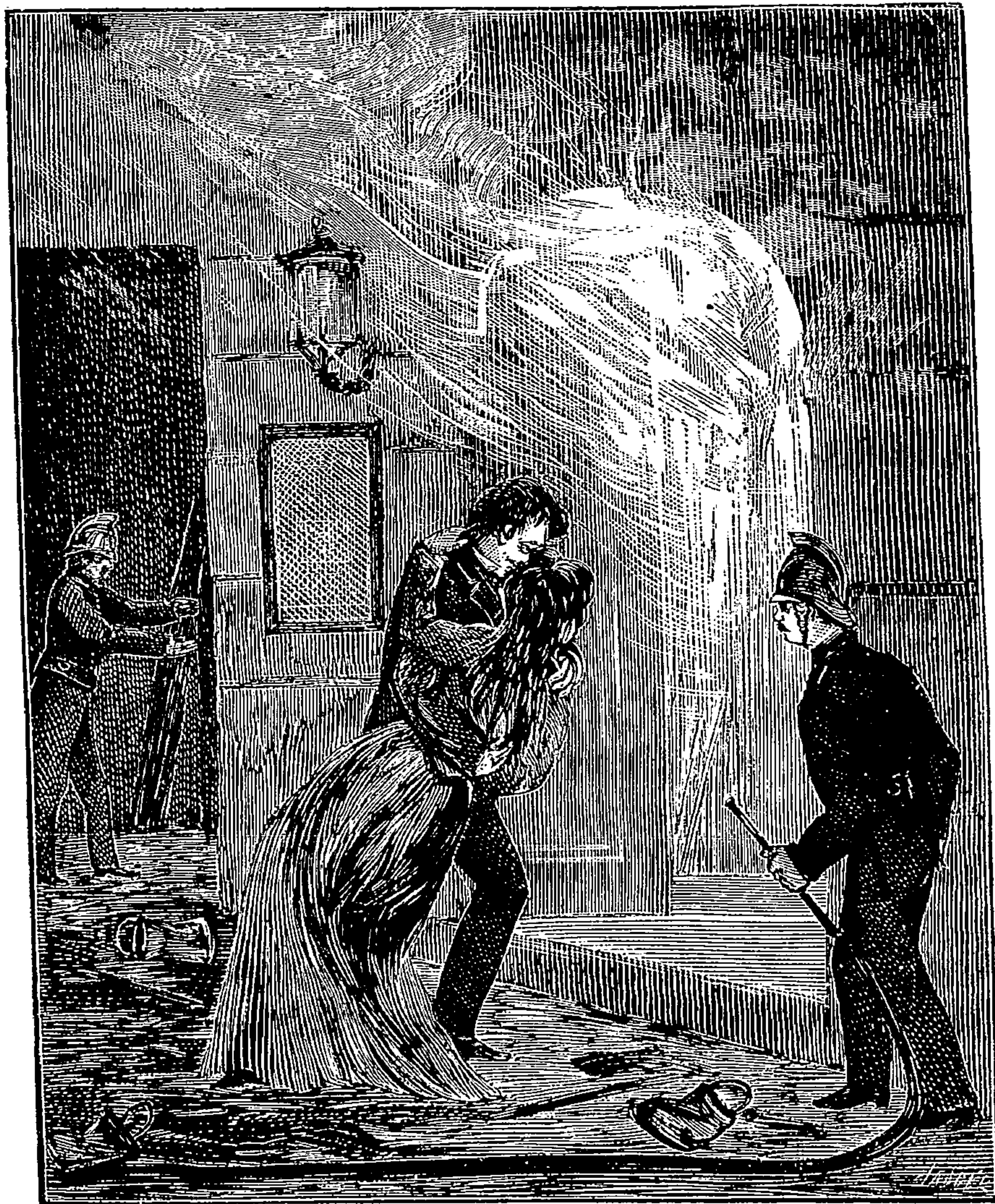
L'obscurité était complète dans cette rue étroite; James Parker n'avait pu reconnaître Daniel.

Quand il y eut de la lumière, le bandit eut la même exclamation que l'honnête homme.

— Je crois en Dieu!

Et il s'agenouilla devant son fils.

On descendit dans la galerie souterraine; n'y trouvant pas l'aveugle à sa place, les cœurs se serrèrent. On prit une deuxième lumière, on appela. Jérôme marchait le premier. Quand il s'arrêta, les autres se précipitèrent.



Quand il fut bien en face de la fournaise...

L'aveugle, immobile et comme pétrifié, était assis sur deux cadavres qui s'embrassaient.

— Mon père! s'écria Daniel.

Dans ce mot, avait passé son âme. James Parker le comprit, et il y eut en lui une terrible lutte entre la haine et l'amour.

Il s'enfuit hors du souterrain. L'aveugle, à la voix de Daniel,

était tombé dans ses bras. Le jeune homme l'entraîna, le couvrant de baisers. Jérôme recouvrit les cadavres.

En haut, James Parker n'était plus un obstacle.

Dominé par une idée fixe, il parvint à sortir de la rue des Filles-Dieu. Le jour venait de paraître ; les teintes rouges du ciel s'effaçaient peu à peu dans les blanches vapeurs de l'aube. Il prit, en passant, mistress Donathan chez la concierge de la rue Saint-Denis. Il était calme et il semblait étrange. Mme Trotignon n'osa pas lui parler, et l'Américaine le suivit.

Arrivés sur le boulevard, où ils trouvèrent un calme relatif, James Parker parla.

— Daniel peut être heureux, dit-il.

— Dieu le veuille ! répondit Arabelle.

— Il faut aussi que vous et moi, nous le voulions.

Elle le regarda sans comprendre. Il devait bien savoir qu'elle voulait le bonheur de son enfant.

— Daniel aime une jeune fille pure et sainte, reprit James; il ne l'épousera point de peur de la salir à notre contact.

— Tant mieux ! dit l'Américaine avec un accent sauvage.

— Il faut qu'il l'épouse, répliqua James. Il a mérité d'être heureux.

En parlant, ils s'approchaient de la porte Saint-Martin, où le théâtre en flammes leur envoyait déjà ses bouffées d'air brûlant.

— Arabelle, dit-il encore, il faut mourir pour le bonheur de notre enfant.

— J'aime mieux vivre et l'aimer.

— Votre amour le tuera, il n'est pas digne de lui. Votre sacrifice lui permettra votre souvenir.

— Non, dit-elle.

— Ah ! vous ne l'aimez pas ! s'écria James Parker dans un élan de passion sauvage, ardente, surhumaine. Votre âme est froide, votre cœur n'est que cendres. Dieu doit maudire les mères qui préfèrent leur bonheur à celui de leur enfant.

Il la saisit, l'emportant, comme le vautour emporte la victime qui doit nourrir ses petits.

— Il sera heureux malgré vous, dit-il.

Quelques-uns voulurent arrêter cet homme qui enlevait une femme; mais il allait comme un tourbillon. Autour de l'incendie, il y avait du désordre, des cris.

Il traversa tout cela, écartant du geste et de la voix pompiers et travailleurs; on reculait devant cette force que donne toute passion vraie. Le vulgaire dans les grandes choses ne voit que le surnaturel.

Quand il fut bien en face de la fournaise, le bandit assura son fardeau, et d'un bond disparut avec lui à travers les flammes.

Dieu qui l'avait vu dut pardonner.

Une année passa sur ces sombres évènements, pendant lesquels furent englouties tant de douleurs. Les blessures se cicatrisèrent, même celles qui devaient laisser au pays ou aux hommes d'incurables souffrances. Il y eut alors, rue d'Enfer, au couvent des dames de..., une touchante cérémonie, qui attira une grande affluence de monde, et du meilleur : Victoire de Menneville prenait le voile. La pauvre enfant n'avait pu se consoler; son cœur vide demandait un amour; elle se fit sœur de charité. En vain, Aline de Bans et sa mère essayèrent-elles de la faire revivre; elle avait été trop fortement frappée; c'était une nature plus impressionnable que vigoureuse; elle s'ensevelit dans sa douleur, voulant mourir, et croyant n'en avoir point le droit.

Aline pleurait pendant la cérémonie, comme on pleure en perdant une sœur aimée; son cousin, Adrien de la Coste, était auprès d'elle; on parlait dans le monde de leur mariage, dont le jeune homme n'avait pas dit encore un seul mot. Il n'osait pas.

— Tu seras obligée de faire la demande, dit un jour Mme de Bans à sa fille.

— Je la ferai s'il le faut, répondit simplement Aline.

Il y avait encore, à cette prise de voile, Daniel et sa gentille femme, Alice Mathieu. Cette dernière avait été mise en relation avec Victoire, au sujet de Clémence, la nouvelle religieuse voulant donner la moitié de sa fortune aux pauvres, et partager l'autre moitié entre les deux personnes qu'elle estimait le plus, disait-elle, et qu'elle croyait capables d'en faire le meilleur usage : Alice et Clémence. Malheureusement celle-ci était loin. La mort

n'avait pas voulu d'elle plus que de Max; tous les deux, pris vivants et sans blessures, mais les armes à la main, sur la barricade où périt Dupeuty, furent condamnés à la déportation. Avant de partir, Clémence eut une suprême joie: les trois jeunes filles qui l'aimaient obtinrent de la voir. Elle dut attendre patiemment, avec leurs lettres touchantes, leur souvenir et la foi dans l'amour d'un honnête homme, l'heure du retour.

M. Deparny, le juge d'instruction, un ancien ami de M. de Menneville, tint sa place aussi dans la chapelle du couvent. Il se console de n'avoir pu prouver l'innocence de Dupeuty et de sa fille, en aidant M. Samson à débrouiller les affaires du comte de Baurain. Il espère que le grand jour, fait sur celle-ci, éclairera complètement celle-là.

Comme si rien de ce qui venait de James Parker ne fût assez pur pour servir à son fils, malgré le dernier acte de sa vie, le testament dont il a eu l'idée est devenu inutile, puisque l'aveugle est vivant, et relativement satisfait.

Pendant que tous ces gens, heureux quoique tristes encore, montaient dans leurs équipages, plus ou moins émus, en sortant du couvent, une voiture de place découverte venait en sens inverse, et une jeune femme fort belle se penchait pour voir cette foule élégante, assez rare dans la rue d'Enfer.

Elle fut aperçue; il y eut alors quelques exclamations de surprise. Elle se rejeta dans sa voiture, criant au cocher :

— Plus vite.

M. Martinet, en rentrant dans Paris, qu'il avait prudemment quitté pendant les évènements, avait trouvé le soir, dans les Champs-Elysées, une jeune fille en pleurs. C'était Mathilde, que James Parker venait de rejeter aux hasards de la vie, contre lesquels la malheureuse devait se trouver sans force. Il la recueillit.

Après ses rêves d'or, devenir la maîtresse d'un homme d'affaires, au sortir des bras d'un bandit, c'était descendre rapidement. Mais, faute de mieux, Mathilde accepta. Il peut y avoir quelque chose de bon à tirer d'un provisoire.

La donation du château de Fauconville était en règle; M. Martinet le prouva. Mais si les droits de Gaston de Baurain étaient reconnus, l'acte devenait nul, M. Martinet le savait aussi. Il pro-

posa une transaction. On pouvait ne pas l'accepter. L'aveugle jugea que Félix Radèze, ayant volé une fortune à l'enfant trouvée, il fallait la lui restituer. Mathilde vendit Fauconville trois cent mille francs à Daniel.

Fauconville est immense. Mme Mathieu et la mère Baudruche y ont trouvé leur place, en y amenant le ménage Trotignon. Sylvestre ne fait plus de souliers, et Sophie peut lire Dumas toute la journée, son chou blanc adorant la promenade. La loge est une sinécure.

Les jeunes gens, s'entendant fort peu aux affaires, c'est M. Samson qui en a pris la direction, en même temps que l'abbé Perin s'est chargé comme autrefois de celle des consciences. Malgré l'émotion du retour, on espère que le brave chapelain vivra longtemps, ayant perdu au service de l'humanité l'obésité dangereuse qu'il avait acquise au seul service de Dieu.

Quand le fiacre de M. Martinet eut dépassé la barrière d'Enfer, Mathilde eut un accès de mauvaise humeur, dont l'homme d'affaires demanda la cause.

— Je m'ennuie ! dit-elle.

C'était de l'ingratitude, M. Martinet lui donnant chaque jour, avec une patience digne d'un meilleur sort, des leçons d'économie.



FIN

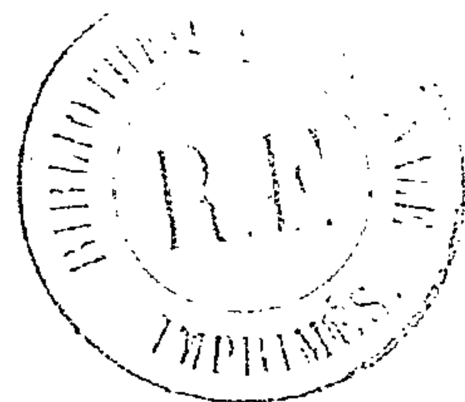
TABLE DES MATIÈRES

PROLOGUE

Première partie. — LA FAMILLE DE BAURAIN.

DEUXIÈME PARTIE. — **LE COFFRET.**

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES



Paris. — Typ. Collombon et Brûlé, rue de l'Abbaye, 2.

PARIS. — TYP. COLLOMBON ET BRULÉ, RUE DE L'ABBAYE, 22.